

ED 480 Montaigne Humanités - EA 4196 CLIMAS

Contribution des *Language and Gender Studies* à l'analyse du discours de femmes engagées : de la mise en perspective historique à la validation empirique

Thèse de doctorat

Linguistique anglaise et études de genre

Anaïs CARRERE

Direction: M. le Professeur Jean-Rémi LAPAIRE

Soutenue le 20 septembre 2021

Devant un jury composé de:

M. Jean ALBRESPIT, Université Bordeaux Montaigne
Mme Nicole DELBECQUE, KU Leuven (Belgique)
Mme Nicole OLLIER, Université Bordeaux Montaigne
Mme Catherine PAULIN, Université de Strasbourg
M. Wilfrid ROTGE, Sorbonne Université
M. Michael STAMBOLIS-RUHSTORFER, Université Bordeaux Montaigne

Sommaire

Remerciements **13**

Résumé court et mots clés / *Short abstract and key words* **14**

« Contribution des *Language and Gender Studies* à l'analyse du discours de femmes engagées : de la mise en perspective historique à la validation empirique » 14

"What language and gender studies might reveal about the conversational style of committed women in the public sphere: a historical and empirical perspective" 14

Introduction générale **15**

Chapitre 1 ..... **27**

Les *Language and Gender Studies* : cadre conceptuel et enjeux **27**

Introduction **27**

1. Les premiers travaux sur le genre et le langage : bref rappel historique **28**

1.1 Premiers sursauts 28

1.2 Les choses commencent à bouger 30

1.3 Les *Women's Studies* 35

1.4 L'influence de la *French Theory* 36

2. Etudes de genre, linguistique et analyse du discours **37**

2.1 La situation paradoxale des études de genre en France 39

2.2 Pratiquer conjointement l'analyse du discours et les *gender studies* 42

2.3 L'analyse de discours : méthodes françaises et américaines 43

2.3.1 Les méthodes françaises 43

2.3.2 Les approches anglo-américaines 45

3. Liens entre féminisme et *language and gender studies* **47**

3.1 Le féminisme : éléments de définition générale 47

3.2 Les différentes « vagues » féministes : bref mais nécessaire rappel 49

3.3 Le « patriarcat » en ligne de mire 50

3.4 Linguistes et féministes 55

4. Langage, langue et parole : utiles distinctions **58**

4.1 Le système du genre : cadre d'institutionalisation et de déploiement du pouvoir 60

4.2 Le système genré : la distinction entre « sexe », « catégories de sexe », « identité » « genre » : de l'argument biologique à la farce sociale 62

4.3 Des avis critiques sur la distinction entre les notions de « sexe », « catégories de sexe » et « genre » 67

4.4 L'impact de la voix dans l'indexation identitaire du genre 69

4.5 Des disparités genrées dans l'acquisition et la maîtrise du langage ?....71
4.6 Les notions de « langage » et de « genre » : une vision prototypique de la langue et de l'ordre social ?....73
4.7 La projection conceptuelle du genre....75
4.8 L'utilisation implicite du genre....76
4.9 La socialisation sexuée au travers du langage....78
4. 10 La labellisation de la binarité de genre sous le prisme du langage publicitaire....80
5. Le pouvoir du langage dans la représentation des individus genrés....82
5.1 Le langage sexiste : entre constat et déni....82
5.2 La réévaluation du langage des femmes....86
5.3 « La lutte contre la suprématie linguistique des hommes » : quelques exemples concrets...88
Conclusion intermédiaire....89

Chapitre 2....91

Robin Tolmach Lakoff, Dale Spender et Marina Yaguello : la langue comme « miroir » des rapports de genre....91

Introduction....91
1. Les rois « D » (« Déficience », « Domination», « Différence ») 93
1.1 L'approche dite de la « déficience » : l'exemple de Robin Lakoff (1973-1975)....93
1.2 Le paradigme dit de la « domination » (*dominance approach*) : Robin Lakoff (1975), Dale Spender (1980), Barrie Thorne et Nancy Henly (1985)....97
1.3 L'approche dite de la « différence » – Daniel Maltz et Ruth Borker (1982), Deborah Tannen (1984-1990)....99
1.4 Vers une convergence des paradigmes ?....101
1.5 *Language and Woman's Place*....102
2. Le *Women's liberation movement*....103
2.1 Influence de la sémantique générative sur le traitement linguistique du genre par Robin Lakoff....104
2.2 Présentation typologique de la « langue des femmes » ou *women's language*....106
2.3 Les méthodes de Robin Lakoff....109
2.4 *Man Made Language* de Dale Spender (1980)....111
2.5 *Les mots et les femmes* de Marina Yaguello (1978) et sa réception en France....113
2.6 Agir sur la langue....122
2.7 Un cas d'école: la lutte (récente) pour la parité linguistique en France....126
2.8 Enjeux et paradoxes du « politiquement correct »....129
3. Contraintes langagières pesant sur les femmes dans la sphère sociale....131
3.1 Les femmes dans la sphère sociale : approche sociolinguistique....131

3.2 La discrimination linguistique 134
3.3 Le phènomène d'insécurité linguistique : les structures de l'hypercorrection 136
3.4 Les principes de la politesse linguistique selon Robin Lakoff 139
3.5 Un schéma intonatif genré ? 144
3.6 Le lexique 145
3.7 La perception et la verbalisation des couleurs 147
3.8 La question controversée des *question-tags* 148
4. Le langage des sans-pouvoir 151
4.1 Un système linguistique androcentrique ? 152
4.2 L'euphémisme et les femmes : des précautions oratoires suspectes 153
4.2.1 Les euphémismes : "woman" ou "lady" ? 154
4.2.2 L'usage euphémistique de "girl" 157
5. Le sexisme linguistique : une violence sourde ? 158
5.1 La dérogation sémantique : conséquences pour les femmes 160
5.2 L'emergence du sexisme est-il lié à ces phénomènes linguistiques ? 163
5.3 L'appartenance à l'homme 164
5.4 Vers l'utilisation d'une grammaire plus neutre au regard du genre social : le cas des pronoms 166
6. Genre et pouvoir : le langage comme indice et outil de domination 167
6.1 Retour sur l'hypothèse de Sapir et Whorf 168
6.2 Chacun à sa place : des stratégies linguistiques pour brider et réduire au silence 169
6.3 Les types de « musellement » 171
6.3.1 L'absence de parole 171
6.3.2 L'interruption et l'appropriation du sujet : prendre et occuper l'espace interlocutif 173
6.3.3 La non-réponse 174
6.3.4 Le contrôle d'interprétation 176
6.4 La représentation du discours féminin dans la sphère publique : la femme « bavarde » 176
7. L'auto-critique de *Language and Woman's Place* par Robin Lakoff 179
7.1 Une évolution nécessaire de positionnement théorique et méthodologique 181
7.2 Critiques adressées à l'œuvre et aux méthodes utilisées 182
7.3. Critiques de la position féministe Robin Lakoff 184
7.4 Idées et postures lakofiennes : transcender la critique et continuer à disséminer 185
Conclusion intermédiaire 187
Chapitre 3 191
Le paradigme de la différence dans les *Language and Gender Studies*: enjeux interactionnels et identitaires 191
Introduction 191

1. Contributions de la sociolinguistique interactionnelle et de l'ethnographie de la communication 195
1.1 Lien entre la linguistique du genre (*language and gender studies*) et la pragmatique 197
1.2 Eléments complémentaires de définition 198
1.3 Retour sur les notions et théories fondatrices de la pragmatique 199
1.4 La pragmatique cognitive 202
1.5 Pertinence de la théorie de la pertinence pour le paradigme de la « différence » 205
2. Le *Cross-Cultural Model* (Maltz & Borker, 1982) 207
2.1 Le paradigme de la différence en linguistique de genre 208
2.2 Analyse conversationnelle : la naissance d'un « style conversationnel » genré ? 209
2.2.1 Le "high-involvement style" des femmes: quelques précisions 212
2.2.2 Le "high consideratness style" des hommes: quelques précisions 213
3. Le style conversationnel genré : influences sur l'affirmation de soi et les relations interpersonnelles 214
3.1. Styles et thèmes privilégiés par l'un ou l'autre sexe / genre 214
3.2 Le style conversationnel genré comme norme sociale : impact sur les interactions et le discours 216
3.3 Le style conversationnel genré : dynamique des relations de pouvoir 221
3.4 L'affirmation directe : une nécessité pour conquérir le pouvoir ? 223
3.5 L'affirmation indirecte : un pouvoir sous-estimé ? 224
3.6 Silence et pouvoir 227
4. Les femmes et la politesse 229
4.1 Remarques générales 229
4.2 Les compliments 235
4.3 Les excuses 237
4.4 *Small talk* ou *gossip* ? 240
4.5 La dimension lectale de la langue : la notion de *genderlect* 244
5. Critique du paradigme de la « différence » (Maltz & Borker, 1982 ; Tannen, 1990) 246
5.1 Une banalisation du « pouvoir » et un manque de changement 248
5.2 Le paradigme de la « différence » : entre contradiction et légitimation 252
5.3 Une position essentialiste ? 255
Conclusion intermédiaire 256

Chapitre 4 259

Etude empirique: jeux et enjeux du genre dans l'arène politique 259

Introduction générale 259

1. La question des *Language and Gender Studies* et de l'identité dans la sphère médiatico-politique : réalité, (contre)-pouvoirs et représentations 266
1.1 Pourquoi le choix de la sphère politique et l'analyse du discours genré ? 266
1.2 Le choix des figures : Hillary Clinton et Donald Trump 268
1.3 Le langage et le monde politique : un enjeu de pouvoir ? 270
2. La notion de « genre de discours » 272
2.1 Qu'est-ce que le discours ? Concepts et enjeux 278
2.2 Le discours politique : un objet de recherche privilégié en sciences humaines et sociales 279
2.3 Le discours politique : un cadre interactionnel et un enjeu de conquête du pouvoir ? 281
3. La place des femmes dans le milieu politique : la question de l'injonction paradoxale ou « double –contrainte » (*double bind*) 283
3.1 La performance de l'identité de genre dans le monde politique 288
3.2 Le « cas » Hillary Rodham Clinton (2008-2016) 290
3.3 Hillary Clinton décryptée : bref état de l'art 294
3.4 Choix du corpus et enjeux 296
3.5 Méthodologie d'exploration du corpus : questions et hypothèses de recherche 298
3.6 Concordanciers et outils automatisés d'analyse de texte 303
3.7 Contextualisation des discours étudiés 304
3.7.1 Les discours d'Hillary Clinton (2007-2016) 304
3.7.2 Les discours de Donald Trump (2015-2016) 307
3.7.3 Les débats présidentiels entre septembre et octobre 2016 : Donald Trump contre Hillary Clinton 309
4. Genre et politique : les styles expressifs dits « féminins » et « masculins » sont-ils impliqués dans la conquête et l'exercice du pouvoir ? 309
4.1. Femme d'autorité ou « dame de fer » ? 310
4.2 Renversement des concepts : quand une figure politique féminine adopte des éléments du « parler masculin » (*men's language)* 319
4.3 Verbes d'opinion, verbes de croyance et nuanceurs au service de l'affirmation de soi (*assertiveness*) dans le discours politique 323
4.4 Les intensifieurs 327
4.5 La rhétorique de la guerre : une stratégie genrée de conquête politique ? 330
5. La dynamique interactionnelle du discours: un outil révélateur des rapports de pouvoir et de genre dans les débats ? 334
5.1 Monopoliser la parole et interrompre l'autre 334
5.2 Usage « à charge » du pronom *you* 337
5.3 La référence pronominale à l'autre : *he* ou *she* 341
5.4 La référence nominale à l'autre : *Donald* vs. *Hillary* 348

5.5 Procédure de vérification complémentaire: enquête auprès du groupe GLIDE (EA CLIMAS) sur les stratégies désignatives et interpellatives mises en œuvre par Hillary Clinton et Donald Trump en situation de débat télévisé....354
5.5.1 Résultats de l'enquête (mercredi 29 janvier 2020)....356
5.5.2 Discussion et conclusions....357
6. Résultats d'analyse de corpus : les discours de campagne d'Hillary Clinton et de Donald Trump....361
6.1 L'usage des verbes d'opinion, de croyance et des nuanceurs comme indices de l'assertivité (*assertiveness*) des locuteurs....361
6.2 Les adverbes intensifs : marqueur de l'assertion des locuteurs et des locutrices....364
6.3. La rhétorique de la guerre : stratégie tant « masculine » que « féminine » de conquête du terrain politique ?....366
7. Jeux et enjeux de la 3e personne....374
7.1. La désignation de l'adversaire: une stratégie révélatrice des rapports de pouvoir et de domination temporairement construits dans le discours....375
7.2. Bilan....380
8. L'impact médiatique de la campagne présidentielle sur l'image d'Hillary Clinton : une guerre des genres et des métaphores ?....381
8.1 Métaphore et cognition sociale....383
8.2 Métaphore et stéréotypes de genre....385
8.3 Une dynamique linguistique de la destruction....386
8.4. Robin Lakoff intervient dans le débat médiatique....401
8.5. Les analyses lakofiennes de la campagne de l'affrontement Clinton / Trump de 2016....404
8.6 La signification de stéréotypes de genre dans les débats télévisés décryptés par Robin Lakoff....408
8.7 Le phénomène de réappropriation de l'insulte : entre usages linguistiques et usages militants ?....413
Conclusion intermédiaire....415
Conclusion générale....417
Références bibliographiques....429
1. Monographies et ouvrages de référence....429
2. Articles universitaires et chapitres d'ouvrages collectifs....437
3. Articles de presse....446
4. Discours politiques (corpus étude empirique)....447
4.1 Hillary Rodham Clinton....447
4.2 Donald Trump....448

4.3 Débats présidentiels télévisés 449
5. Documents en ligne 450
5.1. Vidéos (conférences, entrevues, documentaires) 450
5.2. Pages web: sites et ressources en ligne, pages associatives ou institutionnelles 450
6. Conférences, communications à caractère scientifique 450
7. Thèses de master ou de doctorat 451
Liste des tableaux 453
Table des figures et illustrations 453
Index général 456
Annexes 470
Annexe 1 470
Corpus de discours (étude empirique) à visionner 472
Débats présidentiels télévisés 472
Corpus de discours (étude empirique) (format textuel) 473
Hillary Clinton 473
Discours n°1: Discours d'annonce à la campagne présidentielle le 20 juin 2007 473
Discours n° 2 : Conférence de presse dans l'Etat du New Hampshire le 7 janvier 2008 474
Discours n° 3: Discours de défaite aux Primaires Démocrates face à Barack Obama le 7 Juin 475
Discours N° 5: Discours de lancement de campagne le 13 Juin 2015. 483
Discours n° 6: Discours à la Convention Nationale Démocrate à Philadelphie, le 28 juillet 2016. 497
Discours n° 7: Discours de défaite aux élections présidentielles de 2016 à New-York City, le 9 novembre 2016 512
Donald Trump 517
Discours n° 1 : Discours d'annonce à la campagne présidentielle de 2016 dans l'Etat de New York, le 16 juin 2015 517
Discours n°3: Discours à la Convention Nationale Républicaine à Cleveland, dans l'Etat de l'Ohio, le 19 Juillet 2016. 530
Discours n°4: Discours de Victoire à la Présidence Américaine à New-York (Etat de New-York), le 9 novembre 2016. 544
Discours n°5 : Dicours Inaugural d'Investiture à la Présidence des Etats-Unis à Washington D.C. le 20 Janvier 2017 547
Débats présidentiels entre Donald Trump et Hillary Clinton 552
Débat n°1: Discours de premier débat télévisé lors de la campagne présidentielle à l'Université d'Hofstra (Etat de Washington D.C.), le lundi 26 Septembre 2016. 552
Extrait 2: Discours à la Convention Nationale Républicaine à Cleveland, dans l'Etat de l'Ohio, le 19 Juillet 2016 sur la chaîne nationale ABC News. 680
Extrait 3 : Discours de premier débat télévisé lors de la campagne présidentielle à l'Université d'Hofstra (Etat de Washington D.C.), le lundi 26 Septembre 2016. 681

Extrait 4: Discours de second débat télévisé lors de la campagne présidentielle à l'Universitéde Saint-Louis (Etat du Missouri), le dimanche 9 Octobre 2016.....683
Exemple annotation de corpus (analyse empirique) (données quantitatives).....684
Résultats Hillary Clinton – 3ème débat.....685
Résultats Donald Trump – 1er débat.....686
Annexe 2.....**688**
Annexe 3.....**690**
Annexe 4.....**691**
Annexe 5.....**692**

Remerciements

Je tiens en premier lieu à remercier Jean-Rémi Lapaire, mon directeur de thèse, qui m'a soutenue et dirigée avec rigueur, patience et humanité au long de ces quatre années d'aventure humaine et intellectuelle. Consciente du lourd travail de lecture critique qu'un travail comme celui-ci exige, je remercie aussi les membres du jury, Mme Nicole Delbecque, M. Jean Albrespit, Mme Nicole Ollier, Mme Catherine Paulin, M. Wilfrid Rotgé et M. Michael Stambolis-Ruhstorfer d'avoir manifesté un intérêt pour ma recherche et d'avoir accepté de l'évaluer.

J'ai pu mener ces travaux de recherche grâce au soutien institutionnel et financier de l'Université Bordeaux Montaigne (contrat doctoral, monitorat, ATER), de l'École Doctorale Montaigne Humanités et de l'équipe d'accueil CLIMAS (dirigée successivement par Nathalie Jaëck et Pascale Antolin durant ces années).

Je remercie infiniment ma famille, à commencer par mes parents, mes frères, mes sœurs, mes beaux-frères et belles sœurs, Denys et Myriam, qui m'ont transmis le goût de la culture, de la découverte du monde et des autres. Et bien sûr Julien, Audrey, Clément et Jessica, Charlotte et Titou, Margaux et Nicolas, qui m'ont aidée d'une manière ou d'une autre à tenir bon. Une douce pensée à mes cinq « bijoux » : Sasha, Antoine, Malena, Emma et Rose qui illuminent mon quotidien.

Ma sincère gratitude va également à Violaine Lafourcade et à Pauline Pinto de la Direction de la Vie d'Etablissement pour leur soutien sans faille. J'adresse aussi une pensée spéciale à mes lectrices privilégiées, Mélody Cucherousset et Shériane Baali dont la patience, l'écoute et la bienveillance ont contribué à l'aboutissement de ce travail.

Enfin, mes pensées et mon amitié vont à mes collègues de l'équipe CLIMAS, aux étudiants de master et de doctorat du groupe GLIDE avec qui j'ai tant aimé collaborer durant les réunions mensuelles, ainsi qu'à ma fidèle amie et collègue Maria-Gabriela DASCALAKIS-LABREZE pour son soutien précieux et indéfectible.

Anaïs Carrere

Résumé court et mots clés / *Short abstract and key words*

« Contribution des *Language and Gender Studies* à l'analyse du discours de femmes engagées : de la mise en perspective historique à la validation empirique »

Résumé : Cette thèse se propose de retracer l'émergence des *Language and Gender Studies* dans les pays anglophones, d'en situer les concepts et d'en éprouver l'applicabilité dans l'analyse socio-pragmatique du discours politique. Discipline hybride, à la croisée des études de genre et de la linguistique générale, l'étude linguistique des rapports de genre au sein de sociétés reste largement méconnue du grand public et marginale dans le monde universitaire. Une contextualisation et une description analytique des grands courants historiques qui structurent cette discipline depuis sa fondation dans les années 1970 s'imposent et occupent donc les trois premiers chapitres de ce travail : paradigmes de la « déficience, » de la « domination, » de la « différence » et enfin de la « performance. » Le quatrième et dernier chapitre est consacré à une mise à l'épreuve du cadre théorique et méthodologique au travers de l'analyse du discours politique oral d'Hillary Clinton (2007-2016) et de Donald Trump (2015-2016). Il s'agit de déterminer dans quelle mesure les formes instituées de l'expression langagière sont à la fois révélatrices et instigatrices de la construction socio-cognitive du genre et du pouvoir. Hillary Clinton s'avère victime du principe d'injonction paradoxale qui frappe les femmes en politique dans un univers historiquement dominé par les hommes et régi par des codes masculins. Les tensions et contradictions qu'elle doit résoudre - une femme sommée de s'affirmer et de se battre contre des hommes très durs tout en étant perçue comme féminine - avaient déjà été dénoncées par Robin Lakoff en 1975 dans *Language and Woman's Place.* Nous en évaluons les conséquences néfastes sur la réputation politique et l'identité personnelle d'Hillary Clinton. Nous mettons aussi en évidence la difficulté rencontrée par les femmes à échapper aux stéréotypes de genre et à instaurer un féminin générique au sommet de l'Etat: une femme (et non pas un homme) capable d'incarner et de porter l'ensemble de la nation. Nous montrons aussi comment certains procédés de la grammaire ordinaire, en apparence innocents (comme l'usage des pronoms *you*, *s/he* pour désigner l'autre) peuvent être instrumentalisés pour dominer, diminuer ou abattre ses adversaires dans l'arène politique, de manière cruelle et impitoyable. Nous proposons enfin une extension du concept de fluidité aux styles conversationnels genrés, en politique (et ailleurs peut-être dans le monde social) : inversions, alternances, mélanges.

Mots Clés : **Langage – Genre – Féminisme - Analyse du discours – Pragmatique du discours – Domination masculine - Différence – Performance sociale – Discours politique**

"What language and gender studies might reveal about the conversational style of committed women in the public sphere: a historical and empirical perspective"

Abstract: *The present PhD thesis considers the emergence of Language and Gender Studies in Anglo-American culture from the moment they were established and acknowledged as a relevant field of inquiry, in the 1970s. We define and locate key concepts, while testing their practical usefulness for the pragmatic analysis of political discourse. The linguistic study of gender relations in society lies at the crossroads of gender studies and general linguistics. Whether viewed as a general intellectual pursuit or structured as a formal subject, Language and Gender Studies remain unknown to the general public and marginal in academia. In the first three chapters, we explore the historical context and define the main claims of Language and Gender Studies, with a detailed description of the different trends known as the 'deficiency', 'dominance', 'difference' and 'performance approaches'. In the final chapter, we put the general framework to the test by applying relevant notions and methods to actual instances of political speeches and debates involving Hillary Clinton (2007-2016) and / or Donald Trump (2015-2016). This corpus-based study confirms that linguistic form is not only a revealer but also a shaper of the social performance of gender and power. Our analysis of the spoken interactions that took place during political meetings and acrimonious television debates confirms that Hillary Clinton was indeed caught in a double bind as a female contender for the American Presidency in the male dominated world of politics. The tensions and contradictions that she experienced as a woman who publicly engaged in tough battles against tough men, were described by Robin Lakoff as early as 1975 in* Language and Woman's Place*. We consider the harmful consequences of this situation on Hillary Clinton's political reputation and personal identity. Another challenge to be met by women in US politics is escaping gender stereotypes and establishing the generic feminine at the top of the nation: a woman (not a man) standing for the entire country. This study also shows how the seemingly harmless grammar of everyday communication (e.g. using* you *or* s/he *as pronouns of address) can be weaponized to disempower and destroy enemies, cruelly and relentlessly, on the political battlefield. Finally, we suggest extending the modern notion of fluidity to gendered conversational styles in the political arena (and more generally in social life), through mechanisms of inversion, alternation, and blending.*

Key Words: ***Language – Gender – Feminism - Discourse Analysis – Discourse pragmatics – Male dominance – Difference – Performativity – Political Discourse***

Introduction générale

L'idéologie est toujours au service d'une lutte.
(Yaguello, [1978], 2002 :88)

Dès qu'elle est proférée, la langue entre au service d'un pouvoir.
(Barthes, 1979)

Language is not neutral. It is not merely a vehicle which carries ideas. It is itself a shaper of ideas. (Spender, 1980 : 3)

Apparues officiellement aux Etats-Unis dans les années 1970, les *Language and Gender Studies* constituent une discipline hybride, à la croisée des études de genre et de la linguistique générale. Paradoxalement méconnues du grand public et ignorées par la plupart des chercheurs en sciences humaines, ces études ont pourtant un rôle majeur à jouer dans l'évolution des représentations et des pratiques sociales, dans la mise en place de l'écriture inclusive, dans la lutte contre les comportements sexistes, dans la modération des débats de société autour du sexe, de la sexualité et du genre (pour ne citer que quelques domaines possibles d'intervention). Ces mêmes études constituent aussi une force de questionnement et de proposition au sein des disciplines qu'elles convoquent. En linguistique théorique et appliquée, les *Language and Gender Studies* apportent un éclairage précieux sur l'interaction communicationnelle entre sujets sociaux (genrés), contribuent au développement général de l'analyse du discours et des styles conversationnels (des femmes et des hommes). En *Gender Studies*, ces mêmes études équipent les chercheuses et les activistes d'outils permettant de reprendre le contrôle de la sémiologie langagière, de corriger des représentations délétères, de désamorcer ce qui a trop longtemps entravé ou blessé. La langue étant un code social partagé qui conditionne la parole particulière des individus, toute manifestation verbale de représentations délétères ou de comportements verbaux déplacés qui desservent l'image et le statut d'être stigmatisés devient une preuve empirique solide (*linguistic evidence*) à partir de laquelle il devient possible de construire un argumentaire philosophique, éthique ou social qui non seulement dénonce mais transforme les idées, les postures et les actes.

Mais d'où viennent exactement les *Language and Gender Studies* ? Dans quel contexte historique émergent-elles? Quelle en est l'épistémologie ? Quels débats les traversent et les divisent ? Quelles sont les propositions qu'elles formulent et quels sont les obstacles internes ou

externes qu'elles doivent surmonter ? On sait que les années 1960 sont aux Etats-Unis celles d'un bouillonnement culturel intense et d'un activisme politique marqué, alors qu'un nombre inédit de jeunes Américain(e)s accède à l'université. Sur le plan international, le pays se trouve engagé de façon croissante dans une guerre meurtrière au Vietnam (1955-1975), à laquelle cette même jeunesse américaine s'oppose vivement. Les *Langage and Gender Studies* naissent ainsi dans un contexte d'effervescence politique marqué, alors que le pays est confronté à deux grandes revendications sociétales majeures: d'une part le Mouvement Afro-Américain des Droits Civiques (*The Civil Rights Movement*), qui exige que soit mis un terme à la discrimination raciale tout en revendiquant l'égalité complète des droits entre citoyens, et d'autre part le *Women's Rights Movement*, qui milite en faveur de l'égalité femme-homme[1]. En 1970, une seconde vague de féminisme, connue sous le nom de *Women's Liberation Movement*, entre sur la scène publique américaine. L'une de ses principales revendications est le droit des femmes à se définir elles-mêmes, à décider de leur destin et à gérer leur propre corps en s'affranchissant des déterminismes anciens et de l'emprise socio-historique du masculin. Cette nouvelle mouvance féministe va jouer un rôle clé dans l'intégration des *Gender Studies* et des *Women's Studies* aux cursus scolaires et universitaires américains. Plus largement, les mouvements féministes ont la volonté de dénoncer et de mettre un terme à un système structurel aux forces puissantes souvent nommé « patriarcat » ou « système patriarcal » (Bereni et al., 2012 ; Delphy, 1990). Pour certaines féministes, ce type de système tend à organiser et à ancrer les dynamiques sociales à partir de rapports de domination masculine et de subordination féminine. Les féministes estiment que domination et subordination sont de nature aussi bien linguistique, domestique, économique, professionnelle, politique que sexuelle (Kramarae, 1975, Spender, 1980). L'oppression psychologique et sociale subie par les femmes en est le corollaire inique et mortifère.

La déconstruction des idéologies et des mécanismes socio-historiques ou politiques d'oppression est assurément un élément pivot de la démarche féministe. Cependant il faut avoir pleinement conscience que le combat féministe est organiquement lié au langage dans ses deux principales fonctions : idéationnelle et interactionnelle (Delbecque, 2002). Le langage permet en effet aux humains de se construire, d'institutionnaliser et de diffuser dans tous les esprits de toute une communauté un ensemble structuré d'idées et de catégories liées à l'expérience humaine. Les représentations de l'expérience qui en découlent sont clairement favorables aux dominants, à ceux qui historiquement contrôlent le système d'idéation et d'expression. Cela désavantage les

[1] En 1964, le président américain Lyndon B. Johnson, signe un acte de loi, The Civil Rights Act qui interdit, entre autres, toute forme de discrimination fondée sur le sexe. Rappelons qu'à cette époque les femmes faisaient plus facilement l'objet de licenciements abusifs sur leur lieu de travail que les hommes.

dominé(e)s qui non seulement ne s'y reconnaissent pas mais y sont quotidiennement malmené(e)s. Le langage permet par ailleurs d'organiser et de réguler les interactions entre sujets sociaux, tant dans les sphères publiques que privées. Il existe là encore des pratiques qui sont à la fois contraignantes pour les deux sexes et asymétriques car porteuses de conséquences différentes selon les sexes / genres, comme le constatent les linguistes féministes.

En gestation durant les années 1960, les *Language and Gender Studies* ne voient véritablement le jour que dans le milieu des années 1970, avec pour terre d'élection les Etats-Unis. De nombreuses disciplines comme l'anthropologie, la philosophie, la linguistique, l'étude de la communication verbale, la psychologie, la sociologie, les sciences de la communication, les sciences politiques ont déjà entamé l'exploration des rapports entre le genre et le discours, mais chacune dans son propre cadre, avec ses problématiques spécifiques. L'impulsion décisive conduisant à la naissance des *Language and Gender Studies* va en fait être donnée par les mouvements féministes dits de « troisième vague ». Les activistes de ces mouvements inscrivent leur combat en faveur de l'égalité des sexes en intégrant à la fois une dimension sociale – donner un statut égal aux femmes et aux hommes tant dans les sphères publiques que privées – et une composante langagière, qui nous intéresse plus spécialement dans ces pages. En effet, certaines militantes qui sont à la fois des linguistes et des féministes engagées observent que le langage est autant un instrument de « pouvoir » pour nommer, catégoriser et représenter le monde qu'un miroir qui reflète des conceptions et des usages établis (Lakoff, 1975, Spender, 1980). De façon très intéressante, ces mécanismes peuvent être détournés et retournés contre ceux qui en ont historiquement tiré avantage. Les linguistes féministes vont ainsi démontrer que ce qui est mal sémiotisé, imparfaitement conçu et représenté (au détriment des femmes), peut parfaitement bien être resémiotisé et reconceptualisé grâce à une intervention volontariste sur le langage, en contournant, en modifiant, en recréant des formes. Il n'y a donc aucune fatalité et le langage qui rabaisse, oppresse et invisibilise la veille peut très bien devenir l'arme qui libère et rend visible le lendemain.

Comme on le constatera, ce travail de recherche inclut également des réflexions sur l'implantation des *Language and Gender Studies* des deux côtés de l'Atlantique, en procédant à une comparaison entre les Etats-Unis et la France. Nous tenterons de montrer pourquoi les études de genre ont trouvé un terrain social et universitaire fertile aux Etats-Unis, dès les années 1970, alors qu'on parle encore « d'acclimatation » en France, au début des années 2000 (Fassin, 2009 : 25). Il y a là un décalage surprenant et un paradoxe manifeste lorsqu'on sait que ce sont les travaux d'intellectuels français, à commencer par les réflexions de Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième sexe* (1949), qui ont fourni des armes intellectuelles puissantes et redoutables aux chercheuses américaines dans leur combat contre le « patriarcat ». Nous montrerons aussi

comment certaines linguistes, philosophes, historiennes, sociologues ou anthropologues ont contribué par leurs travaux à enrichir et à faire évoluer la recherche dans le domaine des *Language and Gender Studies.* Nous aborderons également l'évolution de leurs travaux théoriques, ainsi que la question de la méthodologie (sujette à controverse) de leurs études empiriques.

Tout au long de ce travail, nous aurons à cœur de souligner le lien étroit entre le « langage » et le « genre », le premier ayant non seulement lexicalisé et grammaticalisé mais aussi politisé le second : « la langue est espace de lutte, de conflit, de reflet de phénomènes sociaux entre les groupes dominants, les hommes et les groupes dominés, les femmes, les tensions se manifestent notamment au travers de la langue et des usages linguistiques » (Yaguello, 2002 [1978] : 88).

Principalement axé sur les travaux de chercheuses américaines, britanniques, australiennes et néo-zélandaises, mais intégrant aussi des éléments de constrastivité avec les travaux de chercheuses françaises, notre travail de déconstruction historique et critique comporte un important volet empirique axé sur l'époque contemporaine. Nous envisageons le terrain discursif comme le moyen de confirmer la présence ou l'absence de formes linguistiques, de styles interactionnels, de stratégies communicatives qui ont été identifiées comme typiquement « féminines » ou «masculines » par certaines linguistes féministes depuis 1975. Il s'agit donc d'une étude de cas, menée sur corpus et portant sur les discours politiques d'Hillary Clinton (2007-2016) et de Donald Trump (2015-2017), qui accorde une attention particulière à leur affrontement verbal violent (*language war*) durant les élections présidentielles américaines de 2016. Notre objectif principal est ici d'évaluer la solidité ou la fragilité, la persistance ou l'érosion des grands principes posés par la linguiste féministe Robin Lakoff, lorsque celle-ci lance la discipline aux Etats-Unis, en publiant son essai retentissant *Language and Woman's Place* (1975). Il s'agit également d'éprouver la pertinence des développements ultérieurs proposés par d'autres chercheuses, en particulier par sa disciple Deborah Tannen, auteure très médiatisée mais aussi très controversée de *You Just Don't Understand : Women and Men in Conversation* (1990), bestseller qui défraya la chronique et valut à son auteure une publicité inégalée pour une linguiste. Ce travail d'étude sur corpus, présenté dans le quatrième et dernier chapitre de cette thèse, est donc à visée vérificative. Il convoque principalement des concepts issus des trois premiers paradigmes – « déficience », « domination », « différence » – avec quelques références complémentaires à celui de la « performance », issu des travaux de la philosophe Judith Butler au début des années 1990.

Les discours de campagne de Clinton et Trump sont à nos yeux capitaux car ils incarnent, estimons-nous, un tournant majeur dans leurs carrières politiques respectives : l'ascension

fulgurante de l'un et la mise à l'écart brutale de l'autre, alors que Hillary Clinton possédait objectivement une expérience politique (nationale et internationale) considérablement plus étendue que celle de son rival. Or l'échec a souvent été attribué à des éléments de style et de personnalité, Hillary Clinton étant volontiers perçue comme « désagréable, » « hautaine, » « arrogante, » « antipathique, » « autoritaire, » « odieuse » (nous reviendrons sur ces qualificatifs en nous appuyant sur l'analyse de Tannen 2019), y compris par des sympathisants démocrates. Etrangement, Donald Trump n'opposa jamais à Hillary Clinton les qualités inverses d'humilité, de charme et docilité, qui auraient pu expliquer qu'on le préfère. Au contraire, Trump ne cessa d'étaler lui-même arrogance et autorité, mais surtout il ne cessa d'insulter sa rivale sans qu'on s'en émeuve outre mesure, n'hésitant pas à qualifier cette-dernière « de sale bonne femme » (*nasty woman*), de « sale menteuse » (*a dirty rotten liar*), de « malhonnête et tordue » (*crooked*), propos d'une violence verbale inouïe (difficilement concevable dans la culture politique française ou britannique).

En menant nos recherches, nous avons pu constater qu'on pouvait parler de langage sans prendre en compte la dimension du genre ou, à l'inverse, proposer des développements sur le genre dans la société sans tenir compte du langage. Ces deux notions, distinctes et non susceptibles de confusion, constituent en fait des marqueurs indissociables de l'identité, tant d'un point de vue humain que politique (Lakoff, 1975). Plusieurs questions se posent alors : comment les candidats en présence négocient-ils leur identité personnelle et politique en tant qu'homme ou femme ? Comment affirment-ils leur légitimité humaine et leur leadership politique en discours (Anderson & Sheeler, 2017)? Le genre affecte-t-il leurs comportements et leurs pratiques langagières et interactionnelles (Lakoff, 1989, 2000, Tannen, 1990, 1994, 2017) ? Parmi ces questionnements, nous aborderons un élément que nous jugeons crucial : la double contrainte (ou injonction) paradoxale[2] (*double bind*) (Bateson 1956). Ce phénomène, que nous aurons amplement l'occasion d'analyser, s'avère très réel et surtout handicapant pour les femmes en politique (Lakoff, 1975, Tannen, 1990, 2019, Lambrette, 2008). En effet, ces dernières peuvent adopter des stratégies expressives, argumentatives et interactionnelles masculines pour se battre à

[2] Dans "Towards a Theory of Schizophrenia" Bateson (1956) fournit la définition de référence suivante (notre soulignement): "The 'double bind' (is) a situation in which no matter what a person does, he 'can't win.'" Il précise: "The necessary ingredients for a double bind situation, as we see it, are: 1. Two or more persons. Of these, we designate one, for purposes of our definition, as the "victim.". (…) 2. Repeated experience. We assume that the double bind is a recurrent theme in the experience of the victim. Our hypothesis does not invoke a single traumatic experience, but such repeated experience that the double bind structure comes to be an habitual expectation. 3. A primary negative injunction. This may have either of two forms: (a) "Do not do so and so, or I will punish you," or (b) "If you do not do so and so, I will punish you." (…) 4. A secondary injunction conflicting with the first at a more abstract level, and like the first enforced by punishments or signals which threaten survival. This secondary injunction is more difficult to describe than the primary (…) 5. A tertiary negative injunction prohibiting the victim from escaping from the field (219-25).

armes égales contre les hommes (qui dominent historiquement l'arène politique et en ont établi les règles), au risque de se déféminiser, ou alors choisir de privilégier des stratégies féminines, en courant le risque de se retrouver affaiblies et décrédibilisées (bien qu'il soit envisageable que les femmes usent de leur différence pour déstabiliser des hommes habitués aux joutes oratoires masculines).

Parce que le débat autour du genre provoque immanquablement des réactions vives chez les sujets, experts ou non, nous avons dû nous rendre à l'évidence que nous avancions sur un terrain miné, particulièrement en analyse du discours genré. Les controverses, parfois violentes qui opposent les théoriciennes des *Language and Gender Studies* entre elles, feront donc partie de l'étude, même si nous en déplorons la tonalité et les intolérances. Parmi les points d'achoppement figurent le reproche d'essentialisation et de binarisation du genre, ainsi que le recours à des stéréotypes comportementaux, qui incluent les comportementaux langagiers (*verbal behavior*). Nous verrons que l'attribution de codes et de stratégies énonciatives genrées, excessivement binarisées et stéréotypées, à des sujets qui demeurent des individus particuliers, soulève autant de problèmes qu'elle en résout. Enumérer des traits associés à des styles interactionnels (présumés) genrés pourra ainsi être considéré comme une démarche favorisant une vision essentialiste et déterministe des normes de genre, ce qui est irrecevable pour de nombreuses spécialistes en études de genre.

Malgré ce danger, le maintien d'une binarité dans le traitement du sexe / genre et d'une certaine systématicité (ou propension) dans les comportements nous permettra d'observer puis de questionner certaines pratiques et certaines réalités qui restent présentes dans la société. Le langage fonctionne comme le « miroir » ou « reflet » de disparités linguistiques et sociales entre les sexes. Ces disparités langagières flagrantes et persistantes affectent de manière inégale l'identité et la valeur sociale des sujets. Nous tenterons de déterminer dans quelle mesure le langage aide à construire ou à déconstruire l'identité des hommes et des femmes (politiques) en raison de l'étau de l'évaluation sociale qu'ils subissent, que ce soit la valorisation (*up*) ou la dévaluation (*down*) (Lakoff, 1975, Spender, 1980). Nous questionnerons également les rapports des individus masculins et féminins à la langue : existe-t-il vraiment un parler (*language*) ou style énonciatif / conversationnel (*conversational style*) prototypiquement « masculin » ou « féminin » (Lakoff, 1975, Maltz, Borker, 1982 ; Tannen, 1990) ?

Le domaine d'étude empirique que nous avons choisi – la sphère politique – pourra être remis en cause car nombre de phénomènes et de mécanismes interactionnels qui seront donnés à voir sont tributaires du genre discursif ou expressif, non du genre féminin ou masculin des participants. Nous en avons conscience et nous plaidons d'avance coupable d'avoir insuffisamment mis en évidence les contraintes qui relèvent du genre discursif plutôt que du

genre des individus. Mais ces contraintes, rappelons-le, sont universelles et s'appliquent absolument à toutes les formes de discours, comme le remarque si justement Erving Goffman dans son introduction de *Interaction Ritual* (1967) : "*Not men and their situations, but situations and their men*" (*men* étant ici pris dans le sens générique « d'être humain »). Si nous avions choisi d'autres types d'interactions, d'autres genres discursifs, nous aurions dû jouer avec d'autres interférences ou biais. Mais surtout, le milieu de la politique nous semble constituer un terrain propice pour mettre en évidence la dimension de pouvoir qui constitue un enjeu central en *Language and Gender Studies* (Tannen, 1990, Lakoff, 1975, 2000). Notre regard se tournera donc vers certains acteurs politiques actuels car ces personnes détiennent le pouvoir de contrôler, de produire et de donner du sens à l'affirmation de soi au travers du langage (Spender, 1980), pouvoir qui peut d'ailleurs s'inverser en fonction de différents contextes sociaux, situationnels et interactionnels (Maltz, Borker, 1982, Holmes, 1995, Tannen, 1990, 2017, Jones, 2011).

En tenant compte de ces pistes de réflexion, nous nous demanderons d'abord si les hommes et les femmes politiques utilisent vraiment les mêmes mots, les mêmes marqueurs linguistiques, paralinguistiques, grammaticaux ou lexicaux pour affirmer leur identité personnelle et politique dans leurs productions orales ou écrites. Dans un second temps, nous analyserons comment le pouvoir, qui se construit en majeure partie par la parole, affecte ou modifie les relations interpersonnelles et interactionnelles entre les individus genrés (Tannen, 1990). Enfin, nous montrerons comment la dimension du pouvoir agit au cœur de plusieurs sphères : la sphère du langage, la sphère sociale et la sphère politique (Lakoff, 2000). Nous n'oublierons pas de traiter de la question de la double-contrainte (injonction paradoxale) pesant sur les femmes (Bateson, 1956, Lakoff, 2004 [1975] ; Tannen, 1990) car elle constitue pensons-nous un élément clé de leur conquête du pouvoir politique.

Le présent volume comporte quatre chapitres. Dans le premier, intitulé « Les *Language and Gender Studies* : cadre conceptuel et enjeux », nous définissions les questions linguistiques et sociales associées aux paradigmes de la « déficience » et de la «domination» (Lakoff, 1975, Spender, 1980). Nous dressons l'historique de ces paradigmes et nous les analysons en termes de matérialisation linguistique, discursive et sociale du genre pour les sujets. Nous en profitons pour démontrer l'influence majeure qu'ont pu avoir les mouvements féministes dans l'émergence des études féminines, des études de genre ou encore des *Language and Gender Studies* aux Etats-Unis et en France.

Dans le second chapitre – « Robin Tolmach Lakoff, Dale Spender et Marina Yaguello: la langue comme 'miroir' des rapports de genre » – nous nous employons à démontrer que le langage fonctionne bien comme un instrument de pouvoir dans les rapports sociaux, notamment entre les sexes / genres. Nous envisageons le langage à travers la métaphore (très répandue parmi

les pragmaticiens et les sociolinguistes) du « miroir » ou du «reflet » de déséquilibres expressifs et sociaux. Les asymétries observées invitent à se poser la question d'un possible déterminisme de comportements linguistiques, affectant de manière inégale l'identité et le statut social des individus. Nous procédons à l'étude de phénomènes linguistiques précis afin d'évaluer sur pièce la manière dont la langue peut devenir un outil de pouvoir organisant et hiérarchisant les relations inter-individuelles. Le langage a notamment la capacité de rendre « invisibles » une partie des membres de la communauté sociale, notamment les femmes (Spender, 1980 : 3). Nous mettons en lumière le caractère délétère de certaines dynamiques et structures linguistiques présentes dans la langue anglaise, en comparant la situation à celle qui prévaut dans la langue et la culture françaises. Notre réflexion s'appuie sur certaines études linguistiques qui ont été menées par des linguistes et des féministes engagées. On pense tout d'abord à la chercheuse et linguiste américaine Robin Lakoff et à ses deux essais incisifs réunis dans *Language and Woman's Place* (1975). Nous prenons également appui sur le manifeste de linguistique féministe rédigé par Dale Spender, intitulé *Man Made Language* (1980). Ces deux textes, argumentés, personnels et vigoureux, ont pour objectif premier de mettre en évidence de dangereuses inégalités lexico-sémantiques, grammaticales et stylistiques entre les femmes et les hommes. Ces travaux ont ensuite pour ambition de démontrer que ces inégalités se manifestent au quotidien dans l'interaction sociale, au détriment de toute une classe d'individus, essentiellement les femmes. Contrastive, notre discussion s'appuie sur les travaux de la linguiste française Marina Yaguello, en particulier son essai *Les mots et les femmes* (1978), qui sort à peu près à la même époque que celui de Robin Lakoff (1975). L'objectif consiste à montrer comment la langue peut se mettre au service de la diffusion, de la (re)-production et de la représentation de visions stéréotypées concernant les comportements linguistiques féminins ou masculins. Ces stéréotypes finissent par pénétrer durablement les individus et entraver l'évolution de la société. Enfin, nous étudions comment le langage peut être le reflet de certains comportements sociaux comme le sexisme. C'est ici que la fonction idéationnelle du langage est débattue en détail car elle peut influencer la perception du monde et des êtres.

Dans le troisième volet de ce travail, intitulé « Le paradigme de la différence dans les *Language and Gender Studies*: impacts et enjeux interactionnels et identitaires » nous présentons le fondement théorique et empirique dudit paradigme (Maltz, Borker, 1982, Tannen, 1990, 2017, 2019). Cette « différence » présumée entre locuteurs masculins et féminins présente un intérêt particulier pour notre travail car elle engage une réflexion sur certaines pratiques linguistiques et certaines formes de discours, de communication et d'interaction qui seraient très étroitement associées au fait d'être et de se comporter en homme ou en femme (Maltz, Borker, 1982, Tannen,1990, 2017, 2019). Les tenantes de cette approche différentielle ne s'engagent pas dans

une démarche militante de dénonciation des disparités linguistiques et sociales entre les sexes / genres. Ce paradigme est l'occasion de souligner l'aspect idéationnel, interactionnel et identitaire générés par les comportements linguistiques genrés. Certaines formes de discours, de communication et d'interaction ont en effet tendance à affecter le statut et l'identité sociale des hommes ou des femmes, souvent de manière insoupçonnée. Ce qui est très intéressant dans ce paradigme est la part accordée à la composante pragmatique du langage (Bracops, 2010). L'angle pragmatique tient compte de plusieurs facteurs liés à l'aspect fonctionnel et social de la parole. Cette branche de la linguistique, qui s'est développée dans les années 1980 et qui n'a cessé de gagner du terrain depuis, tente de répondre à plusieurs questions simples mais essentielles : dans quelle situation parle-t-on ? Dans quel but et avec quels effets sur autrui ? Quelle image avons-nous de l'autre et que cherchons-nous à obtenir d'elle ou de lui ? Le rapport est-il horizontal ou vertical, équilibré ou déséquilibré entre locuteurs ? Ces questions sont assurément pertinentes mais les réponses qui leur sont données par les linguistes féministes, en intégrant le critère du genre à leur analyse pragmatique du discours, ne sont pas sans poser quelques problèmes. Les comportements linguistiques et interactionnels genrés que les chercheuses distinguent reçoivent une lecture qui a été taxée de déterministe et essentialiste. Les données empiriques sur lesquelles elles se fondent sont jugées parcellaires et impropres aux généralisations opérées. Néanmoins, les travaux qui se rattachent au paradigme de la « différence » nous invitent à examiner l'impact de comportements linguistiques et interactionnels différenciés dans le monde social. Ils offrent des clés de lecture vraiment intéressantes des styles conversationnels privilégiés par les femmes et les hommes. Bien que notre adhésion à ce paradigme ne soit pas entière et inconditionnelle, nous l'estimons très éclairant et opérationnel sur le terrain de l'observation.

Le dernier volet de ce travail propose justement de mettre les théorisations et généralisations de Lakoff et Tannen, donc les paradigmes de la « dominance » et de la « différence » à l'épreuve du discours politique aux Etats-Unis. Depuis la période gréco-romaine en Occident, on constate que l'espace politique est essentiellement occupé par des hommes, même s'il est progressivement investi par des femmes. Cet espace présente un intérêt notoire en *Language and Gender Studies* puisqu'il est un lieu d'inscription marqué de certaines pratiques ou tendances langagières qui ont constitué le fondement théorique et empirique des paradigmes de la « domination » (Lakoff, 1975, Spender, 1980) de la « déficience » (Jespersen, 1922 ; Lakoff, 1973), de la « différence » (Borker, Maltz, 1982, Tannen, 1990, 2017) et plus accessoirement de la «performance » (West, Zimmerman, 1987, Butler, 1990, 2016) en *Language and Gender Studies*. L'observation et l'analyse de pratiques et de comportements linguistiques genrés dans l'arène politique représentent un enjeu de recherche pertinent en sciences humaines et sociales. En effet, depuis quelques décennies, la conquête du pouvoir s'est complexifiée entre les

individus, en introduisant une confrontation qui ne se réduit plus au combat des chefs. Nous avons principalement délimité notre étude empirique aux élections américaines de 2016. Ces élections présentent un intérêt manifeste pour notre sujet. En effet, le personnage masculin (Donald Trump), culturellement favorisé par son sexe, se trouve être totalement inexpérimenté sur la scène politique et largement ignorant des complexités géopolitiques de la scène internationale. Inversement, sa rivale féminine Hillary Clinton, est défavorisée par cette même tradition culturelle (qui veut que ce soient les hommes qui mènent le jeu politique étatsunien), tout en étant bien plus ancienne, expérimentée et reconnue en politique nationale et internationale. Le combat s'annonce donc serré, chaque adversaire ayant des atouts qui lui sont propres et que l'autre ne saurait lui subtiliser.

Nous procédons donc à une étude comparée de certaines de leurs allocutions individuelles et interactions publiques (2007-2017). Nos critères de sélection ont été motivés par le fort écho politique et médiatique rencontré par les séquences considérées. L'objectif de cette analyse empirique consistera d'abord à observer si certaines formes lexicales, syntaxiques, sémantiques et grammaticales rattachées au *man's language* ou au *woman's language* postulés par Lakoff (2004 [1975]: 49-89) sont véritablement présentes et distribuées selon les prédictions (implicites) du modèle (qui est plutôt une nomenclature de traits spécifiques et typiques qu'un modèle stricto sensu). Nous relevons ensuite la présence de marqueurs grammaticaux et lexicaux saillants dans leurs discours politiques respectifs. Notre but sera d'analyser les visées et effets de sens liés à l'usage de ces marqueurs ou agencements par les candidats. L'objectif ultime sera de mesurer de quelle manière les styles expressifs affectent leurs interactions et la réception de leurs propos. Nous tenterons d'évaluer les répercussions qu'ont les choix linguistiques d'un candidat ou l'autre sur leur identité personnelle et politique. Nous aborderons aussi l'impact médiatique et social de cette campagne présidentielle sur Hillary Clinton qui s'est trouvée au cœur de différents scandales et commentaires témoignant de stéréotypes de genre persistants.

Notre étude confirme que le contexte politique valide le principe de la double-contrainte subie par les femmes et que cela constitua effectivement un lourd handicap pour Hillary Clinton, au point de lui coûter, peut-être, la victoire. La cruelle réalité de ce phénomène avait été perçue par Lakoff dès 1975 (*Damn if you do ; damn if you don't, 2004 [1975] : 39-75*). A nos yeux, la dénonciation de cette injonction paradoxale – adopter les codes et les stratégies de la masculinité pour être prise au sérieux et établir son autorité dans un monde dominé par les hommes, ne pas déroger au attentes comportemantales de la féminité pour être validée en tant que femme - faisait partie des éléments les plus originaux et convaincants de son analyse. Notre analyse linguistique de certains événements médiatiques montre comment ces événements ont pu non seulement affecter la carrière politique d'Hillary Clinton mais aussi son identité de femme. Hillary Clinton

est souvent contrainte d'ajuster son comportement verbal ou ses stratégies interactionnelles, en adoptant tour à tour les caractéristiques du style conversationnel identifié comme « féminin » mais aussi et surtout du style qualifié de « masculin » (Lakoff, 1975, 2001, 2016 ; Tannen, 1990, 2017). Les différents phénomènes observés nous conduisent à nous demander si, entre 2007 et 2016, Hillary Clinton n'a finalement pas alterné, à ses dépens, «performance » et «contre-performance » du genre (Butler, 1990, 2004; 2016) durant l'hyper-exposition médiatique de sa campagne pour les présidentielles de 2016. Nous nous appuyons sur une étude comparée de phénomènes linguistiques, stylistiques et rhétoriques précis. Nous avons fait le choix de les présenter sous formes de graphiques et de paragraphes argumentés. Nous avons enfin soumis certaines de nos hypothèses et analyses empiriques à un groupe de jeunes chercheurs du Groupe des Linguistes et de Didacticiens Emergents (GLIDE) rattaché à l'EA CLIMAS dont nous sommes membre, afin d'asseoir ou tempérer nos propres analyses. Une enquête anonyme par questionnaire a ainsi été réalisée à la suite du visionnage de séquences marquantes des débats politiques. Cette enquête clôt ce dernier chapitre.

Une ultime précision formelle, avant d'entamer cette étude : en dehors de la présente introduction et de la conclusion générale, le choix a été fait de mettre en valeur les mots-clés de l'argumentation (concepts, catégories, phénomènes notoires) comme cela se fait très souvent dans les monographies linguistiques. Après avoir soumis une version neutre et une version avec marques à nos relecteurs (-trices), nous avons estimé que le guidage visuel ainsi opéré facilitait grandement la lecture de notre texte, forcément long, tout en facilitant les repérages de notions lors de consultations ponctuelles. Nous avons néanmoins conscience que certaines personnes pourront y voir un artifice agaçant et les prions par avance de pardonner la gêne occasionnée.

Chapitre 1

Les *Language and Gender Studies* : cadre conceptuel et enjeux

Introduction

Il nous paraît nécessaire de commencer par dresser un état des lieux historique et théorique des *Language and Gender Studies,* autrement dit de déterminer pourquoi et comment, dans les années 1970, les *Women's Studies* intègrent aux Etats-Unis une branche nommément linguistique. Nous voulons ensuite cerner notre objet de recherche, en prenant soin de définir les notions générales de « langue », de « langage », de « parole » et de « genre », avec une importance particulière accrodée aux dimensions lexicale, grammaticale, sémantique et idéationnelle. Par ailleurs, il nous semble indispensable d'intégrer la notion de perspective, en particulier sociologique et constructiviste, car tout ce qui a trait aux usages situés du langage est appréhendé de façon différente selon la discipline à partir de laquelle on observe et modélise les phénomènes (West & Zimmerman, 1987 ; Butler, 1990 ; 2016 Fausto-Sterling, 2000). A ce facteur de **variation interdisciplinaire** s'ajoute un autre facteur de **variabilité**, géographique et culturel, que nous voudrions mettre en évidence, puisque les études de genre, on le sait, ne sont pas conçues et menées exactement de la même manière, avec les mêmes impacts, en France et aux Etats-Unis.

Dans ce premier chapitre, nous nous proposons également d'identifier les **enjeux de pouvoir** associés à l'articulation entre **langue** et **genre**. Nous considèrerons d'une part l'identité des individus genrés, placés au cœur de la sphère sociale, et d'autre part les effets possibles de la production, reproduction et représentation du discours sur les êtres humains, dans une sphère sociale qui reste fortement conditionnée par un système « patriarcal » (Delphy, 1990). Enfin, nous présenterons les différentes méthodes d'**analyse du discours** qui ont émergé en France et aux Etats-Unis des années 1970 à nos jours. Ce dernier point de méthode est important car le présent travail comporte un volet empirique (analyse sur corpus) et des choix ont donc dû être faits qu'il convient d'expliquer.

1. Les premiers travaux sur le genre et le langage : bref rappel historique

1.1 Premiers sursauts

Le Siècle des Lumières est une période intense et transformative d'interrogation et de déconstruction, dans les sphères politiques, économiques, sociales, scientifiques et théologiques. De nombreuses personnalités masculines et féminines issues du monde des lettres et de la philosophie formulent dans leurs écrits les premiers questionnements qu'on pourrait qualifier de modernes sur le genre, des questionnements qui nous parlent encore aujourd'hui. Une forme de lutte voit le jour à cette époque, en faveur de l'égalité hommes-femmes, et portant sur des statuts, des droits politiques (comme le droit de vote), économiques (comme le droit de travailler) et éducatifs (comme l'accès à l'instruction pour les femmes). Dans les sociétés occidentales, les hommes s'imposent à l'évidence comme le **groupe social dominant**. Ils sont détenteurs de l'essentiel des **pouvoirs politiques, économiques et juridiques**, ainsi que de droits d'**accès à la connaissance**, qui sont sans aucun équivalent chez les femmes. Dans la sphère publique, ce sont les hommes qui ont accès à une instruction de qualité et aux plus hautes responsabilités dans la société. Ce sont encore les hommes qui, sous certaines conditions, jouissent de droits politiques leur permettant d'être élus ou de voter au Parlement, ou encore de droits de propriété sur les biens, leur permettant d'en disposer. Dans la sphère familiale, ce sont toujours et encore les hommes qui exercent une **autorité morale et légale** quasi absolue sur épouses et enfants.[3]

En regard des hommes, les femmes européennes du 18e siècle jouissent de droits publics ou privés limités. Ainsi, elles ne peuvent qu'exceptionnellement accéder à une instruction de haute qualité. Bridée, l'éducation des femmes repose sur l'observance d'instructions dont certains « livres de conduite » (*Conduct Books*) parvenus jusqu'à nous conservent la trace saisissante.[4] On y énonce les **normes de bienséance** dans la sphère publique et privée. Les jeunes femmes de bonne société apprennent ainsi à soigner leur mise, à se tenir prêtes pour le mariage, à élever leurs enfants, à rédiger des lettres bienséantes, à rester discrètes et avenantes. Les jeunes femmes de condition plus modeste doivent se résigner à **servir avec grâce** et à se comporter en domestiques dociles. Mariées, les femmes renoncent à diriger leur vie de manière autonome. Leurs droits privés sont essentiellement confinés à la **sphère de la domesticité** (tenir le foyer,

[3] En France, il a fallu attendre 1970 pour que le législateur élimine officiellement le vocable de « chef de famille » (encore persistant dans la mémoire linguistique des générations anciennes).

[4] Un célèbre manuel est An Enquiry into the Duties of the Female Sex (1797) par Thomas Gisborne (1758–1846), homme d'Eglise très attaché à la morale. L'ouvrage s'adresse à des femmes des classes moyennes ou élevées. L'auteur y décrit avec minutie les attentes sociales différenciées hommes / femmes, tout en édictant des principes pour le choix d'un mari, l'éducation des enfants, la correspondance, les loisirs.

s'occuper des enfants sans autorité juridique sur eux). La société de l'époque n'y voit guère matière à scandale, puisque les hommes sont réputés être les maîtres de la « raison » (et donc du contrôle avisé des affaires du monde), à l'inverse des femmes, sujettes à leurs « passions ». En 1762, le philosophe Jean-Jacques Rousseau publie ainsi un ouvrage intitulé *Emile ou de l'Education* qui met en scène deux personnages : Emile et Sophia. Dans le chapitre V, Rousseau note que les différences entre la « raison », qualité typiquement attribuée à l'homme (Emile), et les « passions », typiquement attribuées aux femmes (Sophia), [5] relèvent de l'ordre « naturel » (biologique). Dieu n'aurait pas doté les hommes et les femmes des mêmes capacités et prérogatives sur Terre. Il déclare : « La femme observe et l'homme raisonne » (Rousseau, 2009 [1762] : 35). Près de trente années après la parution de l'*Emile*, alors que la France est en pleine Révolution, une auteure britannique féministe, Mary Wollstonecraft, lui répond dans *A Vindication of the Rights of Woman* (1792). Mary Wollstonecraft est l'une des premières femmes de lettres de l'époque à défendre fermement et publiquement la cause des femmes et de leurs droits en Grande-Bretagne. Wollstonecraft – qui peut être qualifiée de « proto-féministe »[6] – tente d'initier une manière de révolution permettant aux femmes d'accéder à l'éducation, à des droits politiques et civiques, comme le droit de vote, les droits de propriété (être propriétaire de biens terriens), le droit de travailler pour acquérir une autonomie financière. Elle déclare à ce propos: "*Let woman share the rights and she will emulate the virtues of man, for she must grow more perfect when emancipated*" (Wollstonecraft, 2008 [1792] : 238). L'œuvre et le combat de Mary Wollstonecraft ont marqué leur époque et l'histoire occidentale car l'écrivaine fut une des premières femmes du 18e siècle à engager des luttes pour l'égalité entre les femmes et les hommes et à remettre en question le critère du genre comme justification de l'infériorité générale des femmes et l'interdiction qui les frappe d'obtenir les mêmes droits civiques que les hommes.[7] Wollstonecraft défend l'idée que les femmes et les hommes ont été **équitablement voulus et créés par Dieu** et, qu'à ce titre, tou(te)s sont détenteurs(trices) à part égale du pouvoir de perfectibilité. Elle écrit: "*the perfection of our nature and capability of happiness, must be estimated by the degree of reason, virtue, and knowledge, that distinguish the individual, and direct the laws which bind society: and that from the exercise of reason, knowledge and virtue naturally flow, is equally undeniable, if mankind be viewed collectively*" (Wollstonecraft, 2008 [1792] : 138). Mary Wollstonecraft exprime l'intime conviction qu'hommes et femmes sont « collectivement » doués de la capacité de raisonner. Elle milite donc pour que les femmes aient exactement les mêmes droits que les hommes. Pourtant, les arguments qu'elle déploie en faveur

[5] Cela sans compter l'infériorité intellectuelle, physique et morale présumée dont seraient frappées ces dernières.
[6] Le terme « féministe » n'apparaitra officiellement qu'en 1894 en Grande-Bretagne.
[7] En France, nous pouvons citer au 18e siècle Olympe de Gouges.

des droits des femmes et de l'accomplissement de leur « destinée » ne connaissent pas les effets escomptés. Il faut attendre près de quarante ans après la publication de sa *Défense des droits des femmes* pour que des réformes significatives en faveur des femmes soient mises en œuvre. En 1839, *The Infant Custody Act* est ainsi voté au Parlement. Ce décret autorise les femmes à demander l'obtention de la garde de leurs enfants. Puis en 1859, *The Matrimonial Cause Act* permet aux femmes de rester propriétaires de leurs terres, même en cas de divorce. En 1870, *The Married Women Property Act* est signé. Ce décret permet aux femmes de tirer un profit économique personnel de leurs terres. Les réformes éducatives devront attendre le 20e siècle. Les premiers pas vers la légitimité politique des femmes ne seront effectifs qu'à partir de 1903, avec la création de « l'Union Politique et Sociale des Femmes, » le mouvement des « Suffragettes » initié par Emily Panckhurst. En 1918, seules les femmes âgées de trente ans sont autorisées à voter, sous condition de ressources ou d'éducation. C'est seulement dix ans plus tard, en 1928, qu'une stricte égalité politique est atteinte : les hommes et les femmes âgés de vingt et un ans peuvent voter. Dans le monde anglophone, Mary Wollstonecraft fut donc l'une des premières intellectuelles à encourager nommément un engagement féministe universel, à envisager le genre comme socle d'égalité (et non d'inégalité) entre hommes et femmes, dès le 18e siècle.

1.2 Les choses commencent à bouger

En 1922, le célèbre grammairien danois Otto Jespersen (1860-1943) publie un ouvrage intitulé *Language, Its Nature, Development and Origins* (1922) dans lequel il reprend l'idée que les hommes sont dotés d'une capacité supérieure d'expression et de clarté dans le raisonnement. Le langage des femmes, par contraste, lui paraît déficient et souffrir d'une relative pauvreté lexicale. Les femmes seraient incapables, lit-on, d'utiliser le langage à bon escient. On mesure, en lisant de tels propos sous la plume d'un linguiste aussi inspiré et respecté que Jespersen, auteur d'une magistrale *Philosophie de la grammaire* (*The Philosophy of Grammar*) (1922), à quel point les stéréotypes culturels sont enracinés dans les esprits et on ne peut que déplorer, rétrospectivement, l'aveuglement que ces stéréotypes induisent, même chez les plus fins esprits.

Près de cinquante ans plus tard, en 1973, une autre linguiste, l'Américaine Robin Tolmach Lakoff, publie un texte court mais déterminant intitulé *Language and Woman's Place*. Au départ, il s'agit d'un simple **article universitaire**, rédigé dans le style d'un **essai**, dont le titre est réinvesti peu après (1975) dans un ouvrage plus étoffé.[8] La chercheuse de Berkeley, qui a reçu

[8] Language and Woman's Place paraît en 1975. Il réunit deux essais: "Language and Woman's Place" et "Why Women are Ladies."

une solide formation en lettres classiques à Harvard avant de se tourner vers la sémantique et la pragmatique linguistiques, s'emploie à dénoncer ce type de préjugé en s'appuyant sur les usages langagiers institués. Ces usages ont de toute évidence été forgés et entretenus par les hommes, mais aussi intériorisés par de nombreuses femmes. L'intériorisation crée une manière de perversité, puisque les victimes féminines ont du mal à s'extraire des schémas de pensée de leurs oppresseurs masculins. Loin de susciter l'enthousiasme parmi les féministes, sa dénonciation divise car on la juge **paradoxale**. En effet, Lakoff semble valider l'existence d'un « parler féminin »[9] (*women's language*), qui serait doté de **traits lexicaux, grammaticaux et pragmatiques distinctifs**, comme l'usage d'une politesse excessive, un manque d'assertivité et une propension à l'incertitude (sincère ou feinte, subie ou assumée). En énonçant ces caractéristiques, Lakoff semble se rendre coupable d'au moins deux fautes graves: (i) elle érige en référence l'usage des femmes « blanches, éduquées, bourgeoises[10] » (ii) elle valide les pires stéréotypes (qu'elle va jusqu'à énumérer). N'est-elle pas en train de mettre le doigt dans un engrenage dangereux, celui de la **différenciation radicale femmes / hommes** et de son corollaire, la **stigmatisation** (les codes féminins étant facilement dévalorisés) ? Rien n'est pourtant plus éloigné de la réalité des intentions de Robin Lakoff et il y a dans ce procès une part d'incompréhension surprenante, voire une certaine mauvaise foi, que nous tenons à dénoncer dans ces pages. Robin Lakoff fait de ces usages différenciés « l'indice d'un problème (de culture et de société), non un problème en soi.[11] » Elle souligne que le « parler féminin » (*women's language*) n'est pas un choix ou une seconde nature mais une **injonction paradoxale**, imposée aux locutrices, puisque le non-respect des traits caractéristiques du *women's language* expose les femmes à des sanctions implacables, tandis que le respect des formes désirables (comme l'hypercorrection, l'hyperpolitesse ou la propension à l'euphémisme) les infériorise[12]. Ce n'est pas le cas des hommes, qui se voient « récompensés » (*rewards*) s'ils adhèrent aux atttendus du « parler masculin »[13] (*men's language*). Lakoff résume la situation ainsi, dans un extrait qui mérite d'être lu en intégralité:

---

[9] Nous sommes parfaitement conscients que notre traduction personnelle du *women's language* par l'expression « parler féminin » est très réductrice, moins idéologiquement marquée et ne rend pas pleinement compte de toutes les dimensions rendues par le concept en anglais. De nombreux termes, concepts anglosaxons ont posé des problèmes de traduction dans ce travail.

[10] Dans ses propres termes: "educated, white, middle-class" (Lakoff, 1975: 5).

[11] "It should be noted that the distinction betwwen men's and women's language is a symptom of a problem in our culture, not the problem itself" (Lakoff, 1975, 62).

[12]"(T)he discrepancies that appear to exist are harmful to women's self-image and to the image people in general form of women's character and abilities." (Lakoff 1975: 51)

[13] Nous sommes parfaitement conscients que notre traduction personnelle du *men's language* par l'expression « parler masculin » est très réductrice, moins idéologiquement marquée et ne rend pas pleinement compte de toutes les dimensions rendues par le concept en anglais. De nombreux termes, concepts anglosaxons ont posé des problèmes de traduction dans ce travail.

The question to ask is : What happens to people who are taught to speak the language, and then speak it ? What are the rewards?
If a man learns to speak men's language, and is otherwise unambiguously placed in his society as a man, his is a relatively (and I say only relatively) simple position. His rewards, in the traditional culture, are easy to see. He is listened to and taken seriously ; he becomes one of the boys and can engage in various kinds of camaraderie, achieving closeness to his buddies by the language all share, the slang and dirty jokes bringing them closer to each other. His learning of his proper language brings purely positive results, in terms of how people react to the way he talks.
Not so for women. If she doesn't learn to speak women's language, in traditional society she's dead : she is ostracized as unfeminine by both men and women. So that is not a possible option, unless a young girl is exceedingly brave – in fact reckless. But what if she opts to do as she ought – learn to talk like a lady ? She has some rewards: she is accepted as a suitable female. But she also finds that she is treated – purely because of the way she speakes and, therefore, supposedly thinks, as someone not to be taken seriously, of dim intelligence, frivolous, and incapable of understanding anything important (...) If a woman learns and uses women's language, she is necessarily considered less than a real, full person – she's a bit of fluff. Now that means (...) that a woman is damned is she does and damned if she doesn't. And this is a form of paradox that Gregory Bateson has called a double-bind. (Lakoff, 1975 : 60-61).

Nous reviendrons en détail sur ces points et les controverses que les analyses de Lakoff ont pu susciter. Le plus important à ce stade de notre étude est de rappeler le rôle majeur, pour ne pas dire historique, de ce texte dans la fondation des *Language and Gender Studies* aux USA. En effet, dans la préface de ce petit ouvrage polémique, Lakoff ne fait rien moins que d'**instituer et de définir les *Language and Gender Studies* dans le monde anglophone**. Certaines l'ont peut-être oublié :

One can look at woman's position in society from any number of points of view and gain enlightenment from each. In this book I have tried to see what we can learn about the way women view themselves and everyone's assumptions about the nature and role of women from the use of language in our culture, that is to say, the language used by and about women. (Lakoff, 1975 : 1) [Notre soulignement]

Le rôle phare de ce petit texte (dans la micro-communauté des *Language and Gender scholars* anglo-américains) n'a pas empêché Lakoff d'être la cible de critiques acerbes (Dubois & Crouch, 1975), notamment pour ses généralisations jugées excessives et subjectives, ainsi que pour son manque criant de données empiriques solides[14] ou encore sa tendance à « essentialiser » le féminin et le masculin en leur associant des **traits langagiers caractéristiques**. Quelle que soit la position qu'on adopte sur ces points, un fait central demeure : le mode d'énonciation (ou

[14] Robin Tolmach Lakoff n'a pourtant jamais caché sa méthode, qui est l'observation immédiate ou télévisuelle d'interactions et « l'introspection »: "The data on which I am basing my claims have been gathered mainly by introspection: I have examined my own speech and that of my acquaintances, and I have used my own intuitions in analyzing it. I have also made use of the media: in some ways, the speech heard, for example, in commercials or situation comedies on television mirrors the speech of the television-watching community. If it did not, it would not succeed." A l'époque actuelle, qui procède par compilation, étiquetage et interrogation de corpus, cette méthodologie est jugée non orthodoxe. Robin Lakoff anticipe pourtant la critique:"Anyprocedure is at some point introspective: the gatherer must analyse his data, after all. Then one necessarily selects a subgroup of the population to work with (…) and I am as good an articifcial source of data as anyone." (Lakoff, 1975: 4-5).

parler) masculin (*men's language*) est bien celui qui fait référence dans la culture (Talbot, 1998: 130-131) pour établir une norme, formuler un idéal, ou encore définir des déviances.

Sept ans après la parution de *Language and Woman's Place* (1973), Dale Spender publie une monographie plus militante encore, aux accents pamphlétaires, intitulée *Man Made Language* (1980). Avec vigueur et aplomb, elle s'emploie à démontrer que le langage est fondamentalement régi par les hommes car il sert leurs **intérêts**. Contrôler les **formes** et les **usages** du langage, dit en substance Spender, c'est contrôler le **sens** qu'on donne au monde et tout faire pour maintenir l'**ordre social patriarcal**. Dans un langage « fabriqué par les hommes » (*man-made language*) les femmes se retrouvent nécessairement **diminuées** ou **invisibilisées**, ce qui signifie que leur propre expérience des réalités socio-physiques est **niée**. Il n'est guère nécessaire d'aller chercher très loin pour prouver que les formes mêmes de la langue (lexicales, grammaticales) traduisent les visions et les intérêts masculins face aux événements.[15] L'expérience des femmes n'est nommable et analysable qu'au travers des hommes et de leur discours (Spender, 1980 : 95). Cette situation n'est pas choisie mais subie. Elle peut néanmoins changer si le rapport de pouvoir est corrigé.

Dans les années 1970 et 1980, les études naissantes en linguistique du genre privilégient les rapports de pouvoir (Lakoff 1975, Spender 1980, West & Zimmerman 1987, Fishman 1983). Les spécialistes du domaine parlent ici de *dominance approach*, très liée au féminisme de la même époque et à sa dénonciation du patriarcat. Le langage est traité comme un système de représentation et d'expression qui à la fois **institue** et **perpétue** la domination masculine. Depuis des siècles, les hommes se trouvent au centre de la société et sont les principales figures détentrices du pouvoir[16] (qui inclut le pouvoir de contrôler le langage). Les femmes sont reléguées au second plan, jusqu'à devenir invisibles (Lakoff, 1975 : 48 ; Spender : 1980 : 12, 16). Cet état de fait patriarcal a déjà été remis en question par les mouvements féministes des années 1960-70, qui ont permis aux femmes d'obtenir un statut social se rapprochant de celui des hommes, ainsi qu'un certain nombre de droits fondamentaux.[17] Toutefois, ces chercheuses estiment que **ni les formes ni les usages linguistiques n'ont suivi les évolutions sociales**. Le débat sur l'introduction de nouvelles règles d'usage non discriminantes, non effaçantes et

[15] En français, la sacro-sainte règle grammaticale du « masculin qui l'emporte », commence à peine à être remise en cause. La formule elle-même, apprise par des millions d'élèves francophones, a contribué à perpétuer le contrôle des hommes sur les formes langagières.

[16] A ce jour, aux Etats-Unis, aucune femme n'est encore parvenue à devenir présidente. Jusqu'en 1950, en Grande Bretagne, la plupart des Premiers Ministres et des députés parlementaires ou les personnes d'église étaient des hommes.

[17] Par exemple, dès 1975, en Grande-Bretagne, l'Equal Pay Act et le Sex Discrimination Act entrent en vigueur. Ces décrets protègent notamment le statut des femmes à la fois sur le lieu de travail et dans le foyer, et mènent alors à des changements dans les pratiques et les attitudes

inclusives, est d'ailleurs loin d'être clos au moment où ces lignes sont écrites, un demi siècle plus tard.

La *dominance approach* (ou « paradigme de la domination » en français) doit être distinguée de la *difference approach* (ou « paradigme de la différence » en français) (Zimmerman, West 1975 ; Tannen 1980 ; Holmes 1995). Ce second courant tente de s'extraire de la **problématique du pouvoir** (cf. Chapitre 3) pour mettre en évidence les **stratégies** et les **styles conversationnels** majoritairement privilégiés par les hommes ou les femmes, ainsi que les innombrables cas de **malentendus** (*miscommunication*). En 1990, dans *You Just Don't Understand : Women and Men in Conversation,* Tannen adopte la *difference approach* lorsqu'elle tente de caractériser les **décalages de style interactionnel et conversationnel** existant entre les femmes et les hommes du point de vue du genre et de la culture. Selon elle, les membres des deux sexes n'appartiendraient pas à la même « culture » conversationnelle et interactionnelle. Utilisé différemment par les femmes et les hommes, le langage serait l'indice de conceptions différentes de la communication et des rapports humains.

On note que les deux approches – domination (*dominance*) et usages différenciés (*difference*) – entretiennent des affinités avec la sociolinguistique et la pragmatique, qui l'une et l'autre privilégient ce que Saussure appelait le « fait social » dans l'étude du langage. Par ailleurs, les tenants des deux courants distinguent le langage utilisé **à propos** des femmes (la façon dont on parle d'elles) du langage utilisé **par** les femmes (la manière dont ces dernières parlent). Enfin, *dominance* et *difference* tiennent pour acquis que les femmes et les hommes utilisent les ressources langagières de façon **distincte**, ce qui est simple à établir pour une langue comme le japonais (Higashi 2016), où la grammaire et le lexique sont clairement porteurs de distinctions morpho-syntaxiques liées au genre, mais s'avère beaucoup plus délicat pour des langues comme le français ou l'anglais, nous le verrons.

Ajoutons que depuis les années 1990, la question des hommes et de la masculinité a également fait l'objet de recherches universitaires.[18] Ces recherches visent à susciter un changement de regard des hommes sur eux-mêmes. Jusqu'ici, les hommes ont eu le double statut de représentants « non marqués» et dominants de l'espèce humaine. L'expression *"Think man for mankind!"* qui fut souvent utilisée dans les années 1970 par les linguistes féministes pour dénoncer cet état de fait, nous semble bien résumer la notion de **masculinité générique**, englobante et contrôlante, qui n'a pas forcément conscience d'elle-même. D'où l'importance accordée au fait que les hommes puissent se découvrir en tant qu'« hommes» et non pas humains

[18] Voir les travaux de recherche sur cette thématique de la sociologue australienne Raeywyn Connell publiés dans l'ouvrage Masculinités en 1995.

génériques. *Language and Masculinity* (Johnson & Meinhof, 1997) est l'un des premiers ouvrages qui, à notre connaissance, traite des conceptions et usages masculins de la langue.

1.3 Les *Women's Studies*

Les *Women's Studies* (« études féminines ») font leur apparition sur les campus américains entre 1965 et 1968, au sein des manifestations étudiantes autour des droits civiques. Très vite, ces études prennent la forme de petits séminaires, de groupes de lecture et de groupes de discussion réunis autour du concept de *Counciousness Raising* (CR) (en français, « sensibilisation », « conscientisation» ou encore « éveil des consciences »). Il s'agit là d'un processus visant une **prise de conscience** de l'enjeu des sujets sociaux et politiques qui concernent directement (et douloureusement) les groupes minoritaires, mais également, par ricochet, les groupes majoritaires. Cet « éveil des consciences» prend très vite de l'ampleur aux Etats-Unis dans l'enseignement de la littérature (par exemple, au travers de l'étude des œuvres de l'auteure afro-américaine Nora Neale Hurston). Au printemps 1969, Sheila Tobias, professeure à l'Université de Cornell, connue pour ses engagements féministes, est la première femme à officiellement proposer d'intégrer ce champ d'étude interdisciplinaire dans les cursus universitaires, notamment dans les départements de littérature et d'histoire. Les *Women's Studies* proposent ainsi d'étudier l'histoire des femmes en termes de rôle et de place dans la société, les médias, la politique. Ces études incluent concrètement l'analyse de l'histoire et de la culture des femmes, des mouvements féministes, l'analyse du discours, l'intersectionnalité et le multiculturalisme. De plus, ce champ d'étude propose des recherches sous forme de critique des catégories ou champs tels que le genre, la classe, la race, la sexualité, la politique et les inégalités sociales. A l'époque, le but ultime des *Women's Studies* était d'ancrer « une dignité féminine » dans la société. Le champ disciplinaire des *Women's Studies* s'intègre plus largement à celui des *Gender Studies* qui naissent à partir des années 1970. Les études de genre interrogent la représentation du genre au niveau sociétal et prennent en compte tant les masculinités que les féminités. Masculinité et féminité sont analysées en tant que constructions culturelles, sociales et identitaires.

Les *Women's Studies* intègrent (ou recoupent) d'autres disciplines tels que les *Feminist Studies,* qui étudient principalement la condition féminine et toutes les formes de discrimination subies par les femmes en tant que femmes. Autrement dit, les *Feminist Studies* articulent leurs recherches autour de la condition des femmes et de l'expérience qu'ont ces dernières de leur condition. Aux Etats-Unis, on pense à des auteures telles que Patricia Hill Collins et Alice Walker, respectivement dans *Black Feminist Thought : Knowledge, Consciousness and the Politics of Empowerment* (1990) et *The Color Purple* (1982). Ces écrivaines dénoncent

l'oppression et la discrimination subies par les femmes en raison de leur sexe/genre, de leur classe et de leur origine ethnique. Du côté français, on pense évidemment à l'œuvre de Simone de Beauvoir, auteure, essayiste et féministe française qui publie dès 1949 *Le Deuxième Sexe*. Cette œuvre majeure fait état du statut subordonné des femmes en raison de leur sexe, de leur classe, de leur position sociale et économique dans la société.

Les mouvements féministes, qui au départ sont des mouvements **sociaux**, ont su s'ancrer dans l'histoire en s'érigeant également en mouvements **intellectuels** et **artistiques**, ainsi qu'en **champ d'étude**, notamment dans les années 1970 aux Etats-Unis. Les études universitaires induites par le féminisme se sont attachées à décrire la condition des femmes et les phénomènes de discrimination dont elles étaient victimes. Les discriminations en question semblaient être liées au sexe / genre des individus. Elles étaient de nature sociale, politique, raciale, économique et linguistique. Bien que le féminisme ait acquis une grande visibilité aux Etats-Unis, le berceau de nombreuses idées se trouve en fait en Europe, notamment en France, pays qui a fourni aux universitaires américaines des notions et des analyses regroupées sous l'appellation *French Theory*.

1.4 L'influence de la *French Theory*

A partir des années 1960, ce que les Américains nomment *French Theory* donne une impulsion aux études de genre aux Etats-Unis. Des intellectuels français, comme Jacques Derrida ou Gilles Deleuze ont relu les œuvres de penseurs allemands tels que Friedrich W. Nietzche, Sigmund Freud, Martin Heidegger de façon critique, en adoptant une perspective de « déconstruction » de leurs pensées ou théories. Les écrits critiques et la méthode de ces penseurs français sont repris par les chercheurs américains sous l'appellation générique *French Theory*. Cette « théorie » est en réalité un regroupement de théorisations philosophiques, littéraires et sociales, non une théorie unifiée et cohérente. La *French Theory* (ou plus exactement le faisceau de différentes théories qui la composent) connaît un vif engouement dans les départements américains de philosophie, lettres, langues et arts, avec une montée en puissance marquée dans les années 1980. Elle contribue à l'émergence des *Cultural Studies*, des *Gender Studies* et des *Post-Colonial Studies.* La *French Theory* a également eu une forte influence dans le milieu des arts et du militantisme à l'époque.

Toutes ces études favorisent la formulation de concepts comme « l'intersectionnalité », introduit dans les années 1990 par Kimberlé Crenshaw dans un article intitulé *"Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine,*

Feminist Theory and Antiracist Politics."[19] Selon Crenshaw, l'intersectionnalité implique de prendre en considération certains paramètres sociaux comme la « race » ou la «classe » en plus du genre dans l'étude et l'analyse du rapport entre langage et genre.

La *French Theory* a beaucoup influencé les travaux des chercheurs et théoriciens du genre. On pense notamment à Judith Butler et à des œuvres internationalement connues comme *Gender Trouble* (1990), *Bodies that matter* (1994), *Undoing Gender (2004).* Alors que la *French Theory* semble favoriser une critique pouvant aboutir à certaines déconstructions de pensées théoriques en études de genre, les œuvres de Judith Butler semblent traduire un phénomène de « déconstruction du genre » tel qu'il est appréhendé et compris avant les années 1990.[20] Le « genre », contrairement au « sexe », ne se définit, ne s'envisage et ne se justifie plus selon le critère de la biologie et de la nature fondée sur la binarité des sexes : « mâle/femelle » (biologie) mais selon le critère de la « construction » et de la « socialisation » par la culture.

Nous sommes maintenant en mesure de passer à l'étape suivante de notre recherche, qui est de tracer l'émergence des *Language and Gender Studies* dans le monde anglophone et en Europe, notamment en France. Nous verrons que malgré des référents théoriques communs, les situations sont loin d'être identiques. Nous allons tenter d'expliquer les raisons pour lesquelles de telles disparités existent.

2. Etudes de genre, linguistique et analyse du discours

Les *Gender Studies* ont graduellement acquis une légitimité intellectuelle, scientifique et institutionnelle sur les campus universitaires américains à partir des années 1960-70. On constate à cette époque que dans la puplart des universités américaines, les études de genre s'intègrent aux cursus des formations et aux programmes de recherche. Les principaux champs touchés sont la psychologie, la sociologie, l'ethnographie, l'anthropologie, l'histoire et la socio-linguistique.

En ce qui concerne les *Language and Gender Studies*, on peut distinguer quatre grands types d'approches, communément reconnues (Coates 2004; Greco 2014). La première, antérieure

---

[19] Crenshaw Kimberlé, (1990) "Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics." University of Chicago Legal Forum, 1989, p. 139-67. Réimprimé dans The Politics of Law: A Progressive Critique 195-217 (2e éd., dirigé par David Kairys, Pantheon, 1990).

[20] Le « genre » (issu de l'anglais gender) est un concept sociologique, utilisé dans une acception différente de la grammaire. Il se traduit en français par: « rapports sociaux des sexes » ou encore « rapports socialement et culturellement construits entre femmes et hommes ». Lorsqu'on parle de genre, on parle du sexe social, construit socialement par la socialisation. Le genre induit certains comportements ou certaines attitudes. Il fait également référence à une construction politique et sociale de la différence des sexes et relèverait ainsi d'une construction sociale. Cette notion s'inscrirait donc dans une perspective dite « constructiviste ».

aux études de genre, est celle de la **déficience** (*deficit approac*h). C'est une perspective insidieusement répandue, non une école de pensée déclarée, selon laquelle les hommes parleraient mieux que les femmes. Un bon exemple de cette *deficit approach* non assumée mais très prégnante est celui fourni par Jespersen (1922), déjà cité. Il y a ensuite des paradigmes au sein des études de genre dont le premier, historiquement, est le paradigme de la **domination** (*dominance*). Ce dernier considère que les ressources langagières permettent d'établir et de maintenir des rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes au bénéfice des hommes. Cette perspective est nommée en anglais *dominance approach*. Elle est particulièrement bien illustrée par les travaux de Lakoff (1973, 1975, 2000) et Spender (1980). Un autre paradigme, qui émerge dans les années 1980 et qui trouve encore des échos de nos jours parmi certaines linguistes féministes, est celui de la **différence** (*difference approach*) qui tend à souligner que les hommes et les femmes utilisent les mêmes ressources langagières différemment. La *difference approach* est bien illustrée par Maltz et Borker (1982), Tannen (1990, 1994, 2017). Enfin, on distingue le paradigme de la **performance** (*performance approach*) dans lequel le genre est rapproché d'une dramaturgie sociale, qui se construirait notamment par le langage et le discours. Ce paradigme est nommé en anglais *performance approach* (West & Zimmerman 1987 ; Butler 1990). Il tend à souligner la «diversité » et à questionner les rapports entre le langage et le genre**.** Ce paradigme interroge également la construction de binarités et les identités. La théorie de la performance dans les *Language and Gender Studies* ne prend pas simplement en compte la construction des identités d'homme et de femme mais intègre aussi à ses objets d'étude des **identités non binaires**, notamment les personnes transgenre ou drag, ainsi que les identités sexuelles, lesbiennes, gays, queer, etc. Par conséquent, les **idéologies hétéro-normatives** sont repensées non seulement en termes de domination des hommes sur les femmes, mais aussi en termes de variation dans la manière dont d'autres groupes, plus minoritaires, peuvent être opprimés (et résister). La prise en compte de ces facteurs nous conduit à développer une vision plus nuancée, non-essentialiste, des identités et des sexualités. Nous tenterons de montrer en quoi les *Language and Gender Studies* constituent un apport sur les questions d'identité selon deux axes : la construction et la production de l'identité par les pratiques langagières, les rapports de pouvoir et les idéologies de genre créées et diffusées par les discours. Ainsi le discours serait en lui-même un « corps », une matérialité discursive dans laquelle une ou plusieurs identités pourraient se projeter (Butler 1990). La question de l'analyse des pratiques langagières en termes d'identité est débattue au sein des études de genre (Cameron & Kulick 2003, 2005). Il semble néanmoins qu'une approche par l'identité se révèle cruciale pour penser la manière dont les sexes sont incarnés et dont les identités sexuées sont jouées / performées et mises en discours. Bien que ces questionnements sur les rapports de genre, de langage, de pouvoir et d'identité soient au cœur

du domaine des *Language and Gender Studies* aux Etats-Unis depuis près de quarante ans, on a pu constater que ce type de questionnement n'avait pas aussi rapidement pénétré l'Europe et notamment la France. Nous allons tenter d'expliquer la source de ce malaise qu'Eric Fassin, sociologue en études de genre, qualifie d'« institutionnalisation » américaine et d'« acclimatation » française (Fassin, 2009 : 25).

2.1 La situation paradoxale des études de genre en France

On aurait pu penser que Simone de Beauvoir, écrivaine, essayiste, philosophe et féministe française de renommée mondiale, universellement connue comme l'auteure du célèbre aphorisme « On ne naît pas femme, on le devient » (*Le deuxième sexe*, 1949), propulserait la France à l'avant-garde des études de genre. Genre qu'elle fut l'une des premières à penser comme un **sexe social**, remettant en cause les perspectives déterministes, essentialistes et biologistes de la masculinité et de la féminité. Mais alors qu'en Amérique du Nord les *Gender Studies* firent leur entrée dans les universités dès les années 1970, en France, les études de genre achèvent à peine leur dissémination dans le paysage universitaire national. Au moment où nous achevons ce travail (2021), leur implantation sur la carte universitaire française demeure inégale, fragmentaire et toujours sujette à méfiance ou controverse.[21] Il est important de le rappeler ici car nul doute que dans quelques années, la réserve encore suscitée sera largement oubliée. Sans doute est-il nécessaire de rappeler qu'en 1974, seule l'Université de Paris 8 (Vincennes) créa un « Centre d'études féminines et d'études de genre », sous l'impulsion d'Hélène Cixous, dramaturge, femme de lettres et angliciste française. Puis, en 1983, l'action thématique programmée « Recherches sur les femmes et recherches féministes », portée par le CNRS et le Ministère des droits de la Femme, vit le jour. Ce programme faisait suite au colloque-événement « Femmes, féminisme et recherches», organisé à Toulouse, avec le soutien de la ministre d'alors, Yvette Roudy. Il y eut d'autres initiatives encore mais la France, patrie de Simone de Beauvoir, n'assuma pas le rôle phare qu'on aurait pu attendre d'elle sur le plan institutionnel, malgré un militantisme de terrain inspiré et vigoureux. Christine Bard, historienne et spécialiste des questions féministes, rappelle ainsi que dans les années 1970, les militantes du Mouvement de Libération des Femmes (MLF) (mouvance radicale – alors dominante – du mouvement féministe de la deuxième vague) considéraient le savoir comme l'un des leviers de la démystification du monde social et donc de

[21] Paradoxe résumé par Michael Stambolis dans le film documentaire Mélange des genres, time code 35:42 / 40:29 (Lapaire 2019): https://www.franceculture.fr/conferences/universite-bordeaux-montaigne/melange-des-genres

lutte contre le patriarcat. Mais à cette époque, souligne-t-elle, il était surtout question de « théories pour l'action » élaborées par les militantes « sans distinction entre « intellectuelles » et « praticiennes ». L'enjeu n'était pas tant « de faire de la recherche SUR les femmes, que de faire de la recherche AVEC les femmes ou EN TANT QUE femmes » (Bereni et *al*, 2012 : 11).

Pendant longtemps, les études féminines / féministes ont donc été des domaines de recherche peu porteurs et inégalement considérés dans notre pays. Il a fallu attendre le début des années 2000 pour que la situation se débloque et que les *gender studies* s'implantent résolument dans le milieu universitaire français sous l'appellation « études de (ou sur le) genre ». Rappelons à ce sujet que ce n'est qu'en 2016 que l'Université Bordeaux Montaigne a ouvert un « Master en Etudes sur le Genre, » tout en recommandant aux étudiants de s'inscrire en parallèle dans une autre filière afin de ménager leurs débouchés professionnels. En dehors des universités parisiennes, seules quelques établissements de province comme Toulouse Jean Jaures et Lyon Lumière – bien plus précoces que Bordeaux Montaigne dans la reconnaissance et l'implantation des études féminines (puis des études de genre) – proposent aujourd'hui des master professionnels très complets dans ces disciplines et un encadrement doctoral diversifié.

L'historienne française Françoise Thébaud, dans *Ecrire l'histoire des femmes* (2007), estime que beaucoup de chercheurs et d'intellectuels français des années 1990 avaient un « problème » avec le terme *gender*, ce qui explique que le mot ait connu plusieurs « voyages » terminologiques. Françoise Thébaud tente de montrer qu'il faut attendre la fin des années 1990 et début des années 2000 pour voir le terme « genre » apparaître explicitement dans les ouvrages littéraires, sociologiques ou même dans les médias, pour désigner le champ de recherche des rapports sociaux entre les sexes. Certains chercheurs notent que le « genre » (dans son acception anglo-américaine) était jusqu'au milieu des années 2010 une notion encore « étrangère » (Fassin, 2009 : 54). Il était par conséquent préférable d'écrire ce mot en anglais et entre guillemets, comme pour en souligner le caractère « étranger » ou pour véhiculer un sentiment d'éloignement conceptuel et culturel, voire de déni. Selon Fassin, cette réticence est certainement due au fait que *gender* faisait clairement écho à une idéologie qualifiée d'« anglo-saxonne ». Cette terminologie anglo-américaine traduirait pour d'autres chercheurs, comme Colette Guillaumin, Catherine Kergoat et Christine Delphy, un certain refus de trouver un équivalent français du terme même. Ces chercheuses françaises estiment que la recherche de notre pays adopte une posture « méfiante ». Elles préconisent d'ailleurs d'utiliser le terme *gender* avec prudence pour lui préférer d'autres termes comme « rapports sociaux de sexes » (Fassin, 2009 : 54) (approche sociologique) (Kergoat, 2000), « patriarcat » (Delphy, 1996) ou encore « sexage » (Guillaumin, 1978). En France, Françoise Thébaud observe que ce n'est qu'à partir du début des années 2000

que le terme « genre » est entré dans les usages français, pour se généraliser ensuite à d'autres champs de recherches : les rapports sociaux entre les sexes. Comment expliquer une telle réticence à nommer un concept ? Selon ces chercheuses féministes françaises, le monde de la recherche de notre pays a pu craindre d'intégrer aux cursus universitaires une science « militante ». Cette défiance n'empêche pas, en 1992, le CNRS d'exprimer son inquiétude quant à l'absence des Etudes sur les femmes et Etudes de genre en France. Comme le note le sociologue français Eric Fassin, spécialiste des questions de genre et d'identité, l'« un des talons d'Achille les plus visibles de la recherche française demeure l'étude des femmes et plus généralement celle des rapports sociaux de sexe » (Fassin, 2009 : 55). Malgré ces réserves, on constate que le « genre » n'est pas totalement absent du débat français, puisque dès 1989 le CNRS organise une grande manifestation scientifique intitulée « Sexe et genre » qui donne lieu à plusieurs publications d'importance. Par exemple, un numéro des *Cahiers du Grif* est publié (intitulé *Le genre de l'histoire*), ainsi qu'un dossier de la revue *Genèses* sur « Femmes, genre, histoire. » On songe également à la parution de *L'Histoire des femmes en Occident*, en cinq tomes, sous la direction de Georges Duby et Michelle Perrot (1990). A cette même époque, en France, de nombreuses revues féministes voient le jour, notamment les *Cahiers du genre* (créés en 1986 sous le titre *Cahiers du Gedisst*), *Clio, Histoire, femmes et sociétés* (1995), *Travail, genre et sociétés* (revue créée en 1995 sous le titre *Cahiers du Mage*), la nouvelle formule de *Nouvelles questions féministes* (initialement créée en 1981 à la suite de *Questions féministes,* relancée en 2001 par un comité de rédaction franco-suisse) et enfin *Genre, sexualité & Sociétés* (2009). D'un point de vue politique, vers la fin des 1990, on relève un contexte de remobilisation féministe et de légitimation politique des questions concernant « les femmes. » En 1995, l'ONU organise la toute première conférence internationale des femmes à Pékin, ce qui aboutit à la création des lois sur la parité (entre 1999 et 2000) et bientôt sur l'égalité professionnelle en 2001.

En tenant compte de cet essor scientifique, il est permis de penser que les études féministes et plus généralement les études sur les femmes connaissent un réel essor en France, même si le « genre » se trouve encore au stade « d'acclimatation » intellectuelle et institutionnelle (Fassin, 2009 : 25). L'introduction des « études sur le genre » dans le monde universitaire reste malgré tout hétérogène et précautionneux en France comparé à ce qui se passe dans la sphère anglophone, notamment en Amérique du Nord.

Dans la mesure où notre recherche tente d'associer une approche épistémologique des *Language and Gender Studies* et une analyse empirique de discours politiques prononcés par des figures masculines et féminines, nous avons jugé utile de présenter l'intérêt scientifique que peuvent représenter les études sur le langage, le genre ainsi que l'analyse de discours.

2.2 Pratiquer conjointement l'analyse du discours et les *gender studies*

Plusieurs courants linguistiques peuvent être mobilisés pour analyser le **style conversationnel** (plutôt que le « langage ») masculin ou féminin. L'enjeu est d'orchestrer une **pragmatique linguistique** et une **analyse du discours** qui intègrent le paramètre du genre, à l'instar de ce qu'a pu faire une linguiste comme Deborah Tannen dont nous étudierons en détail la méthode dans ce volume.

Aux Etats-Unis, la linguistique générale a intégré la question du genre au travers d'une branche qui est désormais clairement identifiée : les *Language and Gender Studies*. On y aborde les diverses facettes de la construction des idéologies et des identités de genre par le discours, en soulignant l'importance du langage dans les interactions qui mettent en jeu plusieurs paramètres tels que le genre, la classe, la race ou encore la sexualité. Depuis 2007 il existe une revue universitaire internationale *Gender and Language*, officiellement affiliée à l'*International Language and Gender association* et publiée par Equinox Publishing, qui diffuse spécifiquement ce type de recherche. En Europe, en revanche, l'intégration de la thématique du genre à la linguistique générale reste plus timide, notamment en France. Si des travaux en grammaire appliquée, en sémantique et en sociolinguistique commencent à s'intéresser au genre, l'analyse du discours reste pour l'heure très en retrait. Il nous semblerait pourtant utile d'articuler l'analyse du discours française, riche de concepts pour penser les idéologies et les sujets parlants, avec les études de genre anglo-américaines, qui s'intéressent à la construction et aux représentations des rapports de pouvoirs genrés. Cela reviendrait en fait à compléter l'analyse du discours (AD) anglophone, déjà associée aux *Language and Gender Studies,* en l'enrichissant des apports français dans ce domaine. Précisons que la France et les pays anglophones n'ont pas la même approche de l'analyse de discours. L'analyse de discours de tradition française n'a ni les mêmes méthodes, ni les mêmes concepts que la *Critical Discourse Analysis* (Fairclough, 1980). Il en est de même pour le concept de *Discourse Analysis* qui tend à se focaliser sur les productions orales (Schiffrin 1987), alors que l'analyse du discours de tradition française se focalise généralement sur des productions écrites. Les *Language and Gender Studies* se définissent comme un champ de recherche intégrant diverses perspectives disciplinaires (Cameron 1998a ; Freed 2003), tandis que l'analyse du discours s'est constituée en France comme branche des lettres et de la linguistique.

Dans les pages qui suivent, nous proposons un panorama des concepts et perspectives des *Language and Gender Studies* susceptibles d'être mobilisés pour analyser les discours. Nous nous employons ensuite à relier ces concepts et méthodes à ce qui se pratique en France, en cartographiant les zones de convergence possibles et les compatibilités.

2.3 L'analyse de discours : méthodes françaises et américaines

L'analyse du discours de tradition française privilégie le rapport entre **idéologie** et **langage**. L'étude de ce rapport constitue l'enjeu majeur de certaines œuvres, notamment celle du linguiste français Michel Pêcheux. Son analyse est consacrée à la conceptualisation du discours comme support à la **formation des idéologies** (Pêcheux, 1975 : 7-80). Mais si l'analyse du discours de tradition française semble fournir des outils puissants pour penser l'idéologie dans sa matérialité langagière, les concepts qu'elle développe sont essentiellement adaptés au traitement des idéologies de classe, dans un cadre althussérien et marxiste. C'est sans doute l'une des raisons expliquant le peu de travaux qui s'intéresse au genre s'inscrivant dans la lignée de Michel Pêcheux.

2.3.1 Les méthodes françaises

Nous évoquerons ici très brièvement les apports théoriques de l'analyse de discours de tradition française, tout en pointant les limites qui la frappent dans sa capacité à intégrer la problématique du genre. Il ne s'agit pas ici de retracer la naissance et l'histoire de l'analyse du discours dite française (Maldidier 1993 ; Mazière 2005 ; Paveau 2007a, 2010a ; Paveau & Rosier 2005) mais plutôt de prendre en compte les paramètres du sexe et du genre dans l'analyse du discours afin de mieux saisir leur articulation. Dans les années 1960 et 1970, l'analyse du discours française se définit de façon très générale comme la recherche des «modalités d'émergence du sens» (Haroche et al. 1971 : 99). Le discours constituerait le cadre d'émergence et de réception du sens, de l'idéologie, en plus d'être contenu dans la langue et dans le cadre socio-historique. Le concept d'idéologie que mobilise l'analyse de discours en France dans les années 1970 et 1980 est celui de Louis Althusser.

En 1970, Louis Althusser publie un ouvrage intitulé *Idéologies et appareils idéologiques d'Etat*. Il émet deux hypothèses sur la notion d'idéologie : (i) « L'idéologie représente le rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence » (Althusser, 1970 : 38) ; (ii) L'idéologie a une existence matérielle (Althusser 1970 : 41). Pour Althusser, l'idéologie ne devrait pas être comprise comme « déconnectée » du réel ou même comme une « illusion » dans le réel, mais plutôt comme une « fabrication » de ce dernier. Althusser déclare ainsi : « L'idéologie ne dit jamais 'je suis idéologique'» (Althusser 1970: 50). L'activité discursive se réalise donc selon Althusser toujours en lien implicite avec l'idéologie. L'analyse du discours française s'inscrit nommément dans ce cadre matérialiste et marxiste car il s'agit bien de penser le lien entre émergence du sens en discours et idéologie. L'analyse du discours française s'emploie à montrer comment la langue produit des effets de sens. Pour comprendre comment le

discours parvient à remplir efficacement cette fonction, il faut remonter jusqu'aux processus discursifs qui relèvent d'un déterminisme historico-social dépendant du système de la langue. Pour Althusser, le sens émerge donc en discours dans une relation avec l'idéologie (Althusser 1970 : 60). Il est particulièrement important de noter que ce n'est donc pas la langue seule qui fournit le sens mais bien sa « finalité » : le discours. Le discours constitue en un sens le miroir de la langue, avec laquelle il véhicule l'idéologie. Il existe par conséquent une intégration forte des notions de « langue », de « discours » et « d'idéologie ». Ces trois « entités » doivent être pensées dans leur imbrication tout en étant respectées dans leur spécificité.

En 1981, comme l'explique le linguiste français Jean-Jacques Courtine, ces trois pôles font émerger : (1) le matérialisme historique comme théorie des formations sociales et de leurs transformations, y compris la théorie des idéologies ; (2) la linguistique comme théorie à la fois des mécanismes syntaxiques et des processus d'énonciation ; (3) la théorie du discours comme théorie de la détermination historique des processus sémantiques (Courtine,1981 : 8).

Dans le cadre de l'analyse du discours française, la notion de discours, selon Courtine, doit être comprise comme un « carrefour » où s'articulent la langue et l'idéologie. En revanche, un autre paramètre doit être pris en compte dans l'analyse de discours : le genre et le sexe. Gardons à l'esprit qu'un discours est énoncé ou prononcé par un sujet parlant à des fins individuelles ou collectives. Ainsi le discours se retrouve souvent contraint, par les formations idéologiques dans lesquelles il émerge, ainsi que les événements que le sujet parlant ne peut anticiper.

Selon les hypothèses de Michel Pêcheux, si la langue peut produire du sens, c'est parce qu'elle est utilisée au sein de formations idéologiques, dans des discours qui sont prononcés par quelqu'un qui participe également au sens. Le sens d'un mot, d'une expression ou d'une proposition n'existe pas « en soi » mais est déterminé par les positions idéologiques mises en jeu dans le **processus socio-historique** où mots, expressions et propositions sont produits (c'est-à-dire reproduits) (Pêcheux 1975 : 144). Le travail de l'analyse du discours consisterait à se placer « au bord discursif de la langue » (Pêcheux 1981 : 7). Il est question de considérer que « l'autonomie relative de la langue est la base de processus discursifs, la condition nécessaire pour que, dans des conditions de production et d'interprétation données, du sens puisse être produit » (Sériot 1986 : 11). On pourrait objecter que les conditions de production du sens sont certes nécessaires pour saisir le sens d'un discours mais en aucune manière suffisantes. La linguiste française Claudine Haroche (1971) estime que l'idéologie, les conditions socio-historiques de production du discours et la « personnalité discursive » de l'énonciateur jouent un rôle déterminant dans la production du sens. Claudine Haroche estime à ce propos : « Le lien qui relie les « significations » d'un texte aux conditions socio-historiques de ce texte n'est nullement

secondaire, mais constitutif des significations elles-mêmes (Haroche et al. 1971 : 99).

En résumé, nous dirons que l'analyse de discours peut présenter un intérêt pour notre étude épistémologique des *Language and Gender Studies* dans la mesure où l'on peut « appréhender » les discours comme des « vecteurs » d'idéologies en raison de l'utilisation de stratégies discursives, et en même temps en tant que « cadre » de projection et d'élaboration du genre (Tannen, 2009).

2.3.2 Les approches anglo-américaines

Dès les années 1980, Norman Fairclough, professeur de linguistique à l'Université de Lancaster, s'intéresse à l'exercice et à la matérialisation du pouvoir par le langage. Fairclough est considéré comme le père fondateur de ce qui est appelé *Critical Discourse Analysis* (CDA) dans les pays anglophones. L'influence théorique de Norman Fairclough est considérable dans les milieux linguistiques anglo-américains (et assimilés). Cette théorie a encouragé la création d'une autre branche: l'analyse critique du discours d'essence féministe (*Feminist Critical Discourse Analysis)* (FCDA) évoquée plus loin.

De manière très générale, on dira que l'analyse de discours de type CDA a pour objectif principal d'analyser la façon dont les **relations de pouvoir** se construisent au travers du **discours**. Cette approche est partagée par Ruth Wodak, linguiste autrichienne, qui déclare: "*Power does not necessarily derive from language, but language can be used to challenge power, to subvert it, to alter distributions of power in the short and the long term. Language provides a finely articulated vehicle for differences in power in hierarchical social structures*" (Wodak & Meyer, 2009 : 10).

Tout comme l'analyse du discours de tradition française, l'analyse critique de tradition anglo-américaine tente de comprendre comment le discours construit et modèle la réalité sociale, notamment au travers des idéologies véhiculées. Cette approche nous semble intéressante pour notre étude car elle prend en compte la manière dont les idéologies sont diffusées dans les discours et dont les représentations sont construites. Un élément intéressant de la CDA est l'importance accordée à la circulation, à la représentation, à l'**intériorisation** des normes de discours et de genre dans une société donnée. La CDA s'intéresse moins à la façon dont les sujets se constituent en groupes et produisent leurs identités qu'à l'**impact du discours sur les pratiques sociales**. Cet angle d'analyse présente un intérêt manifeste pour notre sujet.

> *CDA sees discourse — language use in speech and writing — as a form of 'social practice'. Describing discourse as social practice implies a dialectical relationship between a particular discursive event and the situation(s), institution(s) and social structure(s), which frame it : the discursive event is shaped by them, but it also shapes them. That is, discourse is socially constitutive as well as socially conditioned — it constitutes situations, objects of knowledge, and the social identities of and relationships between people and groups of people. It is constitutive both in the sense that it helps to sustain and reproduce the social status quo, and in the sense that it contributes to transforming it. Since discourse is so socially*

consequential, it gives rise to important issues of power. Discursive practices may have major ideological effects — that is, they can help produce and reproduce unequal power relations between (for instance) social classes, women and men, and ethnic/cultural majorities and minorities through the ways in which they represent things and position people. (Fairclough & Wodak 1997 : 258)

La CDA semble particulièrement bien adaptée à l'étude des discours tenus sur les minorités et à l'observation de la manière dont ces mêmes discours affectent la vie des personnes minorisées, par exemple, les femmes ou les membres de la communauté LGBTQ. La CDA s'intéresse en effet aux discours qui véhiculent des idéologies oppressives et qui construisent une certaine forme de domination sur les minorités. Les personnes minorisées produisent elles-mêmes des discours d'opposition et de réaction, construisant ainsi une force, voire une « arme » politique. Les minorités de genre et de sexualité semblent donc constituer un terrain applicatif de choix pour la CDA.

A partir des années 2000, la *Critical Discourse Analysis* se penche sur les discours féministes. Une branche prend alors forme, nommée *Feminist Critical Discourse Analysis*. Cette branche s'intéresse notamment aux questions de genre et de sexualité. La FCDA se veut une perspective critique sur les discours et les textes. Il s'agit d'avoir recours à tout instrument d'analyse linguistique pertinent : une démarche ethnographique, une approche interactionniste ou encore des analyses énonciatives, lexicologiques, sémiotiques, rhétoriques, pour ne citer que quelques exemples. Ces approches ont pour objectif d'analyser les rapports de pouvoir dans le langage, sans forcément créer une nouvelle discipline linguistique.[22]

A l'évidence, la FCDA est intéressante pour notre sujet car elle permet d'envisager l'**inscription du genre dans le discours**. L'objectif est de considérer le genre comme un objet de discours et de représentations dans le monde social. On peut alors envisager que les liens entre genre et discours soient en réalité beaucoup plus étroits et consubstantiels qu'ils ne semblent à première vue. D'ailleurs, dès les années 1990, certains théoriciens du genre tels que Judith Butler, posent que les notions de « genre » et de « sexe » sont des données discursives qui doivent être étudiées comme telles.

Jusqu'ici, nous avons tenté de discerner en quoi l'analyse de discours française se distinguait de l'analyse de discours de tradition anglo-américaine. Il apparaît que l'analyse de tradition française s'attache davantage à l'étude des rapports entre le langage et les idéologies, alors que l'analyse de tradition anglo-américaine étudie plutôt le rapport entre discours, idéologie

[22] Cette entreprise sera menée par le programme des Etudes Queer (Butler, 1990) notamment de la linguistique Queer (Motschenbacher 2010) . Le but est alors de comprendre quels sont les discours dominants, comment ils fonctionnent et affectent la vie des personnes dominées, leur imposant notamment un cadre catégoriel et idéologique, qu'il s'agit alors de subvertir afin de récupérer une capacité d'agir.

et oppression sociale. On constate d'ailleurs que cet intérêt linguistique pour les études de genre et l'analyse de discours est né au sein et à la suite d'un moment historique marquant : l'émergence des mouvements féministes, dès les années 1960, qui ont notamment mis au cœur de leur combat le langage. Nous allons tenter de définir les enjeux de ce mouvement qui est apparu à la même époque en France et aux Etats-Unis.

3. Liens entre féminisme et *language and gender studies*

3.1 Le féminisme : éléments de définition générale

Ce sont des linguistes féministes déclarées comme Robin Lakoff et Deborah Tannen qui les premières se sont engagées dans les *Language and Gender Studies* aux Etats-Unis. On pourrait, par facilité, en rester là et décider d'utiliser cette dénomination comme si elle allait de soi. Mais on peut aussi choisir de s'interroger sur ce qui caractérise une approche (ou sensibilité) dite « féministe » lorsqu'on est linguiste, toutes les chercheuses en sciences du langage ne se revendiquant pas comme telles.

Comme on peut l'imaginer, nous avons rencontré une profusion de définitions du féminisme au cours de nos lectures. La définition donnée par les sociologues du genre, Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Révillard dans leur *Introduction aux études sur le genre* (2012) nous a semblé la plus claire et c'est donc celle que nous reprendrons à notre compte dans le présent travail :

> *Le féminisme désigne une perspective politique reposant sur la conviction que les femmes subissent une injustice spécifique et systématique en tant que femmes, et qu'il est possible et nécessaire de redresser cette injustice par des luttes individuelles ou collectives. (Bereni, Chauvin, Jaunait, Révillard, 2012 : 17)*

Bien que le féminisme apparaisse aux États-Unis dès le milieu du 19e siècle, il ne s'impose comme mouvement visible et militant que dans les années 1960, avec des **visées socio-politiques transformatives** manifestes. Conçu comme libérateur pour ses adeptes, ce mouvement est aussitôt perçu comme « subversif » par les classes dominantes et par l'opinion car il remet en cause les fondements mêmes de l'ordre politique, social, économique du pays à cette époque, ce qui constitue effectivement un « trouble. » Le féminisme est d'ailleurs conçu pour cela : il ne s'agit pas simplement d'un **discours critique** tenu sur la condition faite aux femmes, à simple valeur narrative, descriptive ou analytique, mais d'un **discours politique** à visée **performative** et **transformative**, dont se saisissent un nombre croissant de femmes ayant acquis la conviction qu'elles formaient un groupe social opprimé par le groupe dominant des hommes.

Pour beaucoup de féministes engagées dans le mouvement de l'époque, l'oppression subie est un **système construit et entretenu**, non un regrettable accident de l'histoire. Face à cette oppression, le féminisme doit non seulement **dénoncer** mais **armer** ses militantes pour créer un **nouveau rapport de force** et engager des luttes transformatives. La société dans laquelle les femmes ayant développé une conscience féministe se voient vivre est perçue comme « patriarcale » et dénoncée comme telle. Ce terme accusatoire désigne ici « un système de subordination des femmes qui consacre la domination du père sur les membres de la famille. » Les féministes insistent particulièrement « sur les aspects politiques et non naturels de cette oppression » (Bereni et *al.* 2012: 31). Le langage qu'elles utilisent est un élément déterminant de leur lutte. Le langage fait partie de la lutte. Le langage est lutte.

Les femmes qui militent au sein des mouvements féministes cherchent donc à briser « l'oppression » dont elles se sentent individuellement et collectivement victimes. Cette oppression peut être de nature politique, sociale, économique, professionnelle, sexuelle, langagière. Même s'il n'est ni connu ni validé par toutes les femmes, l'engagement féministe se veut universel à l'échelle de la société : il est là pour servir les intérêts de toutes les femmes et instaurer une réelle égalité avec les hommes. Selon l'historien Richard Evans (1977) le féminisme repose sur trois principes majeurs qu'il résume ainsi :

> *(1) « La croyance que les femmes souffrent de manière systématique d'une oppression sociale et politique en raison de leur sexe » (Evans, 1977 :44-45).*
> *(2) « L'idée que cette injustice est plus importante que d'autres types d'injustice dont les femmes souffrent en raison de leur appartenance à d'autres groupes, par exemple une minorité religieuse, une nationalité opprimée, une classe sociale exploitée » (Evans, 1977 :45-48).*
> *(3) « La conviction que l'intérêt commun de toutes les femmes [...] consiste à supprimer l'injustice dont elles souffrent en raison de leur sexe » (Evans, 1977 : 48-55).*

Cette définition s'actualise de manière diverse selon le contexte social et historique. Certaines auteures choisissent d'ailleurs pour cette raison de parler de « féminismes » au pluriel et non pas seulement du « féminisme » (vision singulière, gommant les disparités). Pourtant, si le féminisme possède, en tant que discours, des racines anciennes, ce n'est qu'au cours du 19e siècle qu'il a donné lieu à des mobilisations collectives structurées sous le nom de « mouvements féministes ». Afin de mieux saisir les différentes pensées issues de chaque « vague féministe » aux États-Unis, il est important de bien distinguer les moments. Pour cela, nous avons largement puisé dans la recherche menée par Claire Masnata-Rubattel (1972), synthétisée dans une monographie intitulée *La révolte des Américaines : analyse du féminisme contemporain*.

3.2 Les différentes « vagues » féministes : bref mais nécessaire rappel

La « première vague » féministe débute au 19e siècle, entre 1860 et 1870, avec notamment le mouvement des *Suffragettes* jusqu'en 1945 et 1960. La « deuxième vague » débute entre 1945-1960 et se prolonge jusqu'en 1990, la « troisième vague » à partir des années 1980. On peut considérer que cette « troisième vague » est toujours en cours. Notons que cette division en phases ou « vagues » ne fait pas l'unanimité au sein de la communauté d'historiens du féminisme. En effet, si on s'intéresse aux intérêts que défend chaque « vague », on constate que la première vague centre son combat sur l'égalité. La deuxième vague s'attache à combattre le sexisme explicite. C'est d'ailleurs à cette période qu'émerge la théorie du genre. La troisième vague, quant à elle, cherche à combattre le sexisme en tant que comportement social et linguistique (Masnata-Rubattel, 1972 :11). Il est important de préciser que ces trois vagues sont constituées de tendances ou courants (pour filer la métaphore aquatique) :

> (1) Le **féminisme libéral** correspond à une tendance égalitaire et réformiste, qui tend à une perfectibilité du libéralisme et à établir une égalité hommes-femmes. (Masnata-Rubattel, 1972 :33)
>
> (2) Le **féminisme marxiste**, socialiste et révolutionnaire, a pour ennemi majeur le capitalisme. Il tend à intégrer le genre comme une sous-catégorie des rapports de classe. (Masnata-Rubattel, 1972 :33)
>
> (3) Le **féminisme radical** est de nature plus culturaliste considérant le patriarcat comme un système autonome du capitalisme. (Masnata-Rubattel, 1972 :33).

Ces trois grands courants féministes se composent également de courants mineurs :

> (1) Le **féminisme matérialiste**, qui insiste sur le rapport entre le genre et la classe. Le genre est une construction sociale qui prend appui sur le sexe. (Héritage marxiste).
> (2) Le **féminisme des femmes noires** (*Black feminism*) et le féminisme postcolonial, qui remettent en question l'universalité de la catégorie de femme et donc le caractère universaliste du féminisme.
> (3) Le **féminisme différentialiste**, qui se base sur l'essentialisme : les hommes et les femmes ont une « nature différente ».
> (4) Le **féminisme lesbien** (à la suite du matérialiste) qui considère que les hommes et les

femmes se définissent dans un rapport dialectique et postule que les femmes homosexuelles sont associées à des hommes.

(5) L'**éco-féminisme**, qui étudie les impacts du patriarcat et du capitalisme sur l'environnement et les femmes.

(6) L'**anarcho-féminisme**, qui situe le féminisme dans la lutte contre le pouvoir.

(7) Le **féminisme postmoderne** et le **féminisme queer** qui interrogent la construction du genre et du sexe au travers de celle du sujet, notamment au travers de la sexualité. (Masnata-Rubattel, 1972 :55-62, 125-136).

Bien que les mouvements féministes issus des trois « vagues » ne soient pas apparus au même moment dans l'histoire mondiale du féminisme et n'aient pas tous eu les mêmes buts (notamment en France et en Amérique), les féministes aux Etats-Unis et en France s'accordent sur un point majeur : la **dénonciation du patriarcat**, un système social considéré comme opprimant pour les femmes, en diachronie comme en synchronie. La linguiste australienne Dale Spender démontre dans *Man Made Language* (1980) comment ce système social s'est **lexicalisé** et **grammaticalisé** dans la langue anglaise (voir plus loin). Il nous paraît important d'insister sur les enjeux de ce phénomène pour la société, afin d'analyser comment il s'inscrit dans le langage. Ce phénomène constituera l'enjeu de notre prochaine discussion.

3.3 Le « patriarcat » en ligne de mire

Christine Delphy, sociologue et chercheuse au CNRS en études de genre et études féministes, publie en 1990 un ouvrage intitulé *L'Ennemi principal*. Cet ouvrage est notamment connu pour son inscription dans une pensée radicale des questions de genre et de féminisme. Dans cet ouvrage, Delphy définit le patriarcat de la façon suivante : « Pour beaucoup, le terme 'patriarcat' est synonyme de 'subordination des femmes.' Pour moi aussi, avec cette nuance : j'ajoute les mots 'ici et maintenant,' qui font toute la différence » (Delphy, 1990 : 19). Christine Delphy pense que l'expression première du patriarcat se manifeste par le **contrôle du corps des femmes**, notamment par le contrôle de la **maternité** et de la **sexualité** des femmes. Le lieu où le patriarcat s'exprime se situerait d'abord dans la **sphère privée**, c'est-à-dire dans la famille et dans tout le domaine de la reproduction. Ainsi ancré, le patriarcat serait étendu, avec des effets ravageurs, à la **sphère publique**, c'est-à-dire à la société tout entière, à tous les niveaux (politique, économique, juridique) et à tous les échelons de représentation sociale. Le patriarcat constituerait, toujours selon Delphy, un véritable **système social des sexes** ayant créé deux

cultures distinctes: la culture masculine dominante et la culture féminine dominée (Delphy, 1990 : 20-21).

L'objectif du féminisme radical est le renversement du patriarcat au moyen d'une **réappropriation** par les femmes du **contrôle de leur propre corps**. Plusieurs stratégies seront alors envisagées dans le but de souligner l'autonomie stricte des femmes, notamment le développement d'une **culture féminine alternative**. Cette culture féminine se matérialiserait par exemple, par la création d'espaces féminins comme les centres de santé, les maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence, le théâtre, le cinéma, les festivals, les commerces, les maisons d'édition, les librairies, les magazines destinés aux femmes, en passant par l'offensive directe contre le patriarcat. Cette offensive féministe contre le patriarcat se matérialiserait concrètement par l'organisation de manifestations, des concours de beauté, des déploiements militaires, d'actions de soutien à l'avortement, etc. Le féminisme radical se base sur l'existence d'un groupe social, les « femmes », partageant une oppression commune. Cette mouvance féministe est notamment influencée par la psychanalyse.[23] C'est une des raisons pour laquelle, on parlera désormais de «différence» commune, plutôt que « d'oppression commune. » Mais, les féministes radicales semblent éprouver des difficultés à s'entendre sur les causes réelles de cette oppression. A partir du milieu de la décennie 1970, le féminisme radical connaît une rupture interne. Il éclate en plusieurs tendances : radical de la « différence » (Francine Descarries et Shirley Roy), radical de la « spécificité », radical de la « fémelléité. » Enfin, en réaction à cette dernière tendance, un courant radical « matérialiste » voit le jour (Masnata-Rubattel, 1972 :137-149). Parallèlement à ces métamorphoses qui ont favorisé des ruptures au sein du mouvement féministe radical, des critiques centrales viennent ébranler le féminisme radical, ainsi que l'ensemble des trois traditions de pensée féministe. Notamment la critique de l'hétérosexualité comme norme dominante : l**'hétéronormativité**. Cette critique est en grande partie portée par la communauté gay et lesbienne. L'hétéronormativité est perçue comme une institution centrale qui nourrit et ancre le patriarcat. Les féministes radicales apporteront dès lors une nouvelle perspective sur chacun de ces trois courants (Masnata-Rubattel, 1972 : 137-149).

Aux Etats-Unis, apparaît dans le même temps le **féminisme noir** (*Black Feminism*) en 1960 qui, lui aussi, enrichira de sa perspective l'ensemble de l'édifice de la pensée féministe. Les féministes afro-américaines remettent en question la notion même de **différence féminine**. Pour elles, la notion générique de « différence » cache en réalité des différences de toutes sortes dans le groupe des femmes. Le *Black Feminism* s'attaque au travail ainsi qu'aux relations familiales

[23] À partir de 1975, le féminisme radical subit l'influence marquée de la psychanalyse française et américaine. La critique qu'en feront des chercheuses féministes comme Luce Irigaray dans Spéculum de l'autre femme ou encore Monique Wittig, ou Gayle Rubin sera déterminante aux États-Unis.

car les féministes noires considèrent que c'est là que se joue la cause d'une justice sociale et économique (Belgrave, Allison 2009 ; Masnata-Rubattel, 1972 : 137-149).

D'autres perspectives, issues de l'extérieur du féminisme, viendront à leur tour critiquer les courants existants. A partir des années 1990, de nouvelles perspectives **postmodernes** seront influentes notamment dans le monde universitaire féministe anglo-américain. Elles seront contestées par nombre de féministes car ces approches remettent en question l'idée même d'une oppression commune à toutes les femmes et donc de toute lutte féministe basée sur un projet politique commun. Le courant **radical matérialiste** est issu d'une critique des deux courants marxiste et radical. Il procède d'une tentative de combinaison de ces deux courants. On note que le féminisme radical matérialiste français se démarque du féminisme matérialiste anglo-américain sur certains points. Par exemple, le féminisme radical matérialiste français, tout en critiquant le marxisme, en conserve la méthode (matérialiste) et certains concepts pour comprendre l'oppression des femmes. Ainsi, les rapports de sexes sont vus comme des rapports de travail, des rapports d'exploitation. Le travail des femmes et leur corps même sont appropriés par les hommes qui en sont les premiers bénéficiaires. Les hommes et les femmes forment des **classes de sexe** (Masnata-Rubattel, 1972 : 137-149). Ce courant a sans doute cherché à comprendre l'oppression des femmes dans un contexte plus global que celui de l'économie capitaliste et de son mode de production. Il a peut-être tenté de dépasser le clivage sexe/classe et la perspective des féministes socialistes pour appréhender « la nature spécifique de l'oppression des femmes.» Ce sera, pour Colette Guillaumin (historienne française) l'appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes. La base économique de cette oppression-subordination se situera, pour Christine Delphy, dans le « mode de production domestique. » On suppose que les féministes socialistes ne pensent plus en termes de dialectique classe/sexe, mais plutôt en termes de « système social des sexes. » (Masnata-Rubattel, 1972 : 137-149).

Les courants matérialistes français et américain sont des réactions à l'émergence du féminisme « de la néo-féminité » issu de la psychanalyse (aussi appelé féminisme de la «fémelléité » ou « de la différence »). Pour ces féministes matérialistes, la « différence des sexes » n'est autre que la hiérarchie des sexes. L'idée de **différence féminine** aurait été créée par la classe des hommes comme prétexte pour asservir les femmes. L'oppression des femmes serait à chercher dans la matérialité des faits sociaux, des rapports sociaux de sexe (d'où le nom « féministes matérialistes ») et non dans la psychologie ou la biologie des femmes. Le féminisme matérialiste entend donc lutter pour attaquer les racines sociales de la différence. C'est d'ailleurs ce qu'argumentera Christine Delphy dans *L'Ennemi Principal* : «Nous voulons comprendre et mettre à jour les déterminants historiques et sociaux qui ont permis qu'un groupe social puisse être traité comme un bétail : qui ont fait de nous - la moitié de l'humanité - des êtres domestiqués,

élevés en vue de la reproduction et de l'entretien de l'espèce» (Delphy, 1990 : 139). Le courant radical matérialiste se situe ainsi à l'une des extrémités du continuum schématisé plus haut : le pôle de l'explication sociale de l'oppression des femmes. Il correspond par ailleurs à ce que Delphy appelle courant radical «de la spécificité » (Delphy, 1990 : 139) dans sa propre typologie. Comme nous l'avons vu, le féminisme radical considère que l'expression première du patriarcat se joue dans le **contrôle du corps des femmes**, principalement au travers de la **maternité** et de la **sexualité** des femmes. Dans ces conditions, le courant radical «de la spécificité » axe logiquement son action et sa pensée sur la réappropriation du corps des femmes. Ce mouvement se focalise sur la santé des femmes, les violences faites aux femmes, les groupes et services de soutien, les nouvelles technologies de la reproduction, avec pour objectif ultime la réappropriation totale du corps des femmes par les femmes.

Au Etats-Unis, il faut reconnaître l'impact de ce qu'on appelle *Black Feminism* dans l'élargissement de la pensée marxiste et radicale. Le soulèvement des femmes afro-américaines durant les années 1970 fut déterminant pour l'enrichissement de la pensée féministe. Les femmes qui adhèrent au féminisme noir estiment que l'oppression des femmes ne se réduit pas à la classe sociale et au sexisme : elle inclut aussi une composante raciale qui affecte tout particulièrement les femmes noires. L'apparition du *Black Feminism* a profondément affecté le courant radical. Rappelons que les marxistes orthodoxes ancrent leur combat dans une lutte des classes sociales contre les méfaits du capitalisme. Les féministes socialistes abordent leur combat sous un angle à la fois **anti-capitaliste** et **anti-patriarcal**. Les féministes radicales, quant à elles, se concentrent essentiellement sur le patriarcat inclus dans le système social. Le *Black feminism*, les femmes du tiers-monde et les lesbiennes féministes notamment, forceront ces courants à intégrer dans leurs analyses, les paramètres de de « race », d'ethnie, d'hétéronormativité et d'exclusion sociale. Ce sont bien les féministes de ces mouvances qui ont conduit le féminisme à enrichir le duo sexe/classe pour produire un trio de type sexe/classe/« race » ou ethnie (Smith 1983), voire un quatuor de type sexe/classes/race (ethnie)/homophobie. L'ajout essentiel de cette quatrième dimension dans la compréhension de l'oppression des femmes est due notamment à des lesbiennes noires (Hill Collins 1990). Ce sont encore les féministes afro-américaines qui ont contribué à faire éclater la notion de « différence commune » à toutes les femmes. Pour elles, ce qu'on appelait « la » différence cachait bel et bien « des » différences. L'émergence du féminisme des femmes de couleur (*Women of color feminism*) est directement issu des analyses et des luttes du féminisme des femmes noires américaines ou *Black feminism* (Dorlin 2008).

Au début des années 1970, apparaissent les lesbiennes « radicales » (au sens américain de « séparatistes ») qui, comme les féministes radicales, sont les premières à établir l'« autonomie »

de leur groupe. L'autonomie chez ces femmes se mesure par rapport à tout groupe autre que lesbien. Les *Furies* (nom du groupe et de leur journal) et les *Radical Lesbians* sont associées à ce courant qui, à l'instar de certains sous-courants du féminisme radical, entendent développer une culture autonome et lesbienne, hors de la société actuelle. La phrase de Ti-Grace Atkinson : « Le féminisme est la théorie, le lesbianisme est la pratique » caractérise bien ce courant (Smith, 1983 : 20).

Vers le milieu des années 1970, des **lesbiennes marxistes** forment un courant autonome à l'intérieur du courant dénonçant le salaire gratuit du travail ménager accompli par les femmes. Elles ont, entre autres, apporté à ce courant une dimension supplémentaire : faire l'amour ferait partie du travail ménager gratuit des femmes à l'intérieur d'un couple[24] (Hall, 1977: 109-117). Vers la fin des années 1970, apparaissent des **lesbiennes-féministes** comme Adrienne Rich, Susan Brownmiller, Nicole Brossard. Ces femmes s'emploient à démontrer que l'hétérosexualité fonctionne comme norme institutionnelle au centre des rapports de domination hommes-femmes. Mais cette institution est contraignante [25] (Rich, 1981: 5-43) pour les femmes car une série de coercitions est nécessaire pour les y maintenir. Vers la fin des années 1970, Colette Guillaumin (1978) incarne le symbole d'un **féminisme radical matérialiste** en France. Guillaumin déclare: « Ces lesbiennes ont trouvé dans cette théorie un moyen de se situer à l'intérieur des rapports de sexes » (Guillaumin, 1978 : 6). En revanche, à cette époque, on ne saisit pas clairement si les lesbiennes se situent dans une branche féministe précise, à savoir, la branche libérale, marxiste, radicale ou matérialiste. Leur principal apport réside pour Irène Demczuk, sociologue en études de genre, dans la remise en question du caractère universel et immuable de l'hétérosexualité comme modèle d'organisation primordial et légitime des relations entre les humains. Les personnes lesbiennes ont donc contribué à « créer une rupture du paradigme naturaliste à travers lequel furent pensés, depuis le siècle des Lumières, sexe, genre et hétérosexualité » (Demczuk, 1994 : 9).

En conclusion, il nous semble que les différentes « vagues » et les différents courants féministes s'engagent dans différentes luttes, par exemple contre le **sexisme**, contre l'**exploitation de classe** (privilégiée par les féministes marxistes), contre le **racisme** (les féministes noires ont fait découvrir cet aspect aux féministes blanches) et contre l'**hétérosexisme** (rendu visible par les lesbiennes). On peut constater qu'au sein de toutes ces luttes, le **langage** tient une place prépondérante, mais n'est pas systématiquement analysé avec des **outils linguistiques**. Il nous semble en effet que les recherches féministes contemporaines tentent de

montrer que les questions de genre, de langage et de pouvoir doivent être mises en relation avec d'autres catégories comme la race, l'ethnie, la classe sociale, la sexualité, l'âge, la culture, l'infirmité et la nationalité (Lazar & Kramarae, 2011: 222 : 101). Dans la période contemporaine, le féminisme connaît des évolutions en termes de luttes politiques pour l'égalité entre les hommes et les femmes. Dans les années 1960 et 1970, les actions féministes étaient bien souvent entreprises par les femmes blanches, des milieux éduqués, hétérosexuelles. Aujourd'hui, il semble inclure des femmes d'origine ethnique différentes, des femmes de classes sociales différentes et des femmes homosexuelles. Mary Bucholtz (1996) et Joan W. Scott (2012) ont d'ailleurs remarqué qu'aux Etats-Unis les personnes noires ou d'ethnie différente ont doublement conscience de ces éléments.

Dès les années 1960 et 1970, les mouvements féministes dits de « seconde vague » émergent aux Etats-Unis (Masnata-Rubattel, 1972). On constate que les luttes politiques de ces mouvements instrumentalisent le langage par la création de slogans et d'aphorismes puissants comme *"The personal is political."* Il s'agit de **s'armer du langage**, alors que ce dernier n'a pas fonctionné à l'avantage des femmes jusque là. Les militantes ont pleinement conscience que leur arme est celle-là même que les hommes ont utilisée pour les opprimer. D'où l'intérêt de reprendre le **contrôle du langage** et de comprendre comment ce dernier a pu leur échapper.

En tenant compte de ces élements, nous voudrions maintenant tenter de montrer l'influence du féminisme sur la pensée linguistique et en retour, la contribution de la linguistique du genre au mouvement féministe.

3.4 Linguistes et féministes

Dès 1968, le mouvement de libération de la femme (*Women's Lib*) prépare l'avènement des *Language and Gender Studies* en tant que discipline constituée. Cette époque coïncide avec la « deuxième vague » du mouvement féministe. La création du mouvement coïncide également avec la création du Mouvement des Droits Civiques aux Etats-Unis à la fin des années 1960. Il est bon de se souvenir qu'à l'époque, ce type de féminisme était souvent perçu comme **agressivement anti-masculin**, alors qu'il visait l'établissement d'un **rapport d'égalité entre les sexes**, ce qui est bien différent. Dans ce contexte, le langage devient à la fois une **arme** du combat féministe pour dénoncer, reformuler, redéfinir, et l'**objet** d'un examen critique, puisqu'il **véhicule** et **perpétue** des conceptions séculaires éminemment hostiles aux femmes.

La linguiste féministe américaine Robin Tolmach Lakoff déclare dès la première ligne de *Language and Woman's Place :* "*Language uses us as much as we use language*" (Lakoff, 1975 :45). En première lecture, l'emploi qui est fait de la première personne du pluriel *we / us*

semble universel et inclusif : tout locuteur pense **contrôler** le langage en utilisant ses ressources expressives, mais en réalité, il ou elle opère **sous le contrôle des règles et des représentations instituées par la communauté**. Une seconde lecture est néanmoins possible. L'aphorisme concernerait surtout les femmes qui, faisant usage de la langue (*we use language*) en énonciatrices prétendument libres, se retrouvent **assujetties au contrôle interne du langage** (*language uses us*) mis en place par les hommes. (La suite de l'essai confirmera cette **mainmise masculine** sur la grammaire et le lexique de l'anglais).

En 1980, cinq ans après la publication de l'ouvrage phare de Lakoff, la chercheuse féministe australienne, Dale Spender publie un livre très virulent intitulé *Man Made Language* (1980) dans lequel elle tente de démontrer que la **sémiologie langagière encode et perpétue le statut dominant des hommes par rapport aux femmes**, ces dernières étant minorées (voire dégradées) et condamnées à l'invisibilité. Le phénomène est d'autant plus insidieux que la langue est intimement déposée en chacun de nous et fait corps avec notre pensée. Toute femme qui s'exprime, parle en réalité une langue construite et régulée par des hommes. Ce faisant, elle ne se contente pas d'emprunter un code expressif: elle **intériorise** inconsciemment et **entretient verbalement les outils sémiologiques de sa propre domination** : "*Each day we construct the world we live in according to these man made rules*" (Spender, 1980 : 2-3). Un exemple bien connu est celui de l'emploi générique d'un substantif comme *man* ou encore du pronom personnel-sujet *he* qui, à l'époque où Spender et Lakoff écrivent, contraignent les femmes à s'effacer devant un « masculin qui l'emporte » (puisque telle est l'expression grammaticale consacrée), les poussant jusqu'à une forme d'invisibilité textuelle et sociale.[26]

Dale Spender insiste sur le **rôle insidieux du langage** dans « l'instrumentalisation » et la « structuration » des relations de pouvoir entre les sexes (Spender, 1980 : 1). Pour elle, cette instrumentalisation influe sur la conception, la construction et la représentation de la réalité du monde socio-physique. Spender déclare ainsi: "*One of the crucial factors in our construction of this reality is language. Language is our means of classifying and ordering the world: our means of manipulating reality*" (Spender, 1980: 2). L'hypothèse néo-whorfienne de Spender est que le langage n'est pas un simple **code expressif et interactionnel**. Il est aussi un puissant **outil d'idéation** (Delbecque, 2002) qui peut conditionner de façon négative notre pensée et notre comportement dans le domaine du sexe et du genre (Sunderland, 2006). A ce titre, un changement des règles d'usage, l'introduction d'autres formes expressives, pourrait contribuer à modifier profondément la cognition sociale. Ce type d'hypothèse, parfaitement cohérent sur le

[26] Cette intuition est également partagée et développée par Casey Miller et Kate Swift dans deux ouvrages intitulés Words and Women (1976) et Handbook of Non-Sexist Writing (1989).

plan linguistique, a favorisé une première réflexion sur la possible adoption, voire la possible création d'un langage et d'une langue plus « inclusive » ou plus « neutre », non discriminante à l'égard des femmes. Par exemple, en anglais, les tours *he or she* ou le symbole graphique *s/he* pourraient permettre d'éviter le « biais masculin » du *he* générique. Ces appels à une première « révolution » dans la langue sont portés et revendiqués par Robin Lakoff, Casey Miller, Kate Swift et Dale Spender, en tant que linguistes féministes, engagées dans le combat pour une égalité stricte dans la langue. Cette volonté de réforme de la langue anglaise conduit à l'élaboration et à la parution de guides pratiques stylistiques comme *Guidelines for Inclusive Language*. De nouvelles possibilités syntaxiques, de nouvelles lexicalisations sont également proposées et finiront par paraître dans des grammaires et des dictionnaires. En 1994, la chercheuse britannique Jane Sunderland publie une grammaire dans laquelle elle propose d'utiliser *they* au singulier (*singular they*) (Sunderland 2006 :25). Cette suggestion suppose l'usage d'un pronom personnel neutre comme rempart à l'usage d'une langue dite « androcentrique » (Bodine, 1975) qui met en scène les hommes aux dépens des femmes, condamnées à une manière d'invisibilité syntaxique (Sunderland, 2006 : 25 ; Spender, 1980 : 3 ; Bodine, 1975).

La question du pouvoir occupe une place importante dans les *Language and Gender Studies*. De nombreuses chercheuses spécialistes de ce domaine s'intéressent à cette notion (Lakoff, 2000, 2016 ; Butler, 1990, 2016). Elles tentent de comprendre à la fois comment certaines idéologies normatives concernant la notion de « sexe », de « genre » ou de « sexualité » peuvent devenir des outils de « pouvoir » venant « normer » les comportements des individus en maintenant des rapports de pouvoir entre eux (Butler, 1990, 2016). Ces chercheuses n'oublient pas non plus que le langage est un élément pivot des rapports de domination et de normalisation des comportements.

Lorsqu'on se plonge dans le domaine des *Language and Gender Studies*, on constate qu'une relation tripartite (ou triangulaire) se dégage entre trois pôles : « langage », « genre » et « pouvoir ». Cette configuration suscite diverses interrogations, à commencer par « Comment le langage permet-il d'instituer et d'ancrer une domination entre les individus genrés ? » Le langage aurait une dimension à la fois « active » (instrumentale), « descriptive » et « sociale ». D'autres questionnements surgissent : « Comment les femmes intériorisent-elles la domination qu'elles subissent et comment produisent-elles de fait des énoncés qui les placent dans des positions subordonnées ? » « Comment se manifeste dans le langage la différence, la complémentarité ou l'inégalité des sexes ? » « Comment sont institués et catégorisés les groupes sexuels minorisés ? Comment ceux-ci instituent-ils des pratiques discursives alternatives pour se reconnaître en tant

que communauté ? » « Comment est instituée la « domination masculine[27] et comment ces normes circulent-elles dans les discours? » Le concept d'**hétéronormativité** est intéressant car il croise les dimensions de **sexe** et de **pouvoir** : non seulement les agents sociaux doivent être des hommes ou des femmes mais la manière dont ils doivent être des hommes et des femmes est prescrite par l'hétérosexualité (Kitzinger, 2005), sous domination masculine. Il s'agit aussi de comprendre comment est instituée l'hétéronormativité. D'ailleurs, nous nous interrogerons sur le phénomène de « circulation » de ces normes et sur les stratégies langagières utilisées pour s'y opposer et tenter de les subvertir (West & Zimmerman, 1987 ; Butler 1990). L'objectif est d'envisager que les groupes minorisés, opprimés par les normes de genre, déploient une certaine capacité d'action. Il est donc intéressant de se demander comment les agents donnent sens aux pratiques discursives et aux activités dans lesquelles ils sont engagés par rapport au genre et aux rapports de pouvoir qu'ils mettent en place. Il s'agit également de s'intéresser aux femmes et aux sexualités minoritaires afin d'analyser l'articulation des relations que celles-ci entretiennent avec les groupes dominants.

Dans la seconde moitié de ce chapitre, nous allons débattre des enjeux à la fois **linguistiques** et **sociétaux** des *Language and Gender Studies*. Nous envisagerons le langage, la langue et le genre comme des « systèmes » qui ont le pouvoir d'instituer et de refléter des rapports hiérarchisés (donc marqués par le pouvoir) entre les individus genrés. Enfin, nous tenterons de montrer comment ces rapports de pouvoir, visibles dans le langage, se réalisent dans l'ordre social. Nous soulignerons les répercussions que peuvent avoir la langue et le pouvoir dans les rapports au langage des individus.

4. Langage, langue et parole : utiles distinctions

L'idée selon laquelle le langage forme un « système » qui doit être conçu et étudié en tant que tel est associée au nom de Saussure. On sait que le *Cours de Linguistique générale* dispensé pendant de longues années à l'Université de Genève fut restitué dans les années 1916-17 à partir de notes publiées par deux de ses étudiants suisses, Charles Bally et Albert Sechehaye, également genevois. Une première distinction importante, limpide en français mais délicate à manier en anglais, est celle qui différencie la faculté de « langage » de son « produit », la « langue ». Saussure déclare ainsi :

> *La langue ne se confond pas avec le langage ; elle n'en est qu'une partie déterminée, essentielle, il est vrai. C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. Pris dans son tout,*

[27] Référence à l'ouvrage de Pierre Bourdieu publié en 1998 du même titre.

le langage est multiforme et hétéroclite ; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social ; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité. (Saussure, 1999 [1916] :24). [Notre soulignement]

Saussure conçoit ainsi la « langue » comme un « produit social » **normé** et **partagé**. Cette « langue » doit être distinguée de la « parole, » qui est l'**exécution individuelle du code commun**, régi par des conventions sémiologiques collectives. La « langue » est assimilable à « la partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer ni la modifier ; elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté » (Saussure, 1995 [1916] : 31). Il en découle que quiconque s'exprime langagièrement s'approprie le système partagé et régulé de la langue pour construire une parole personnelle et situationnelle. La dimension « sociale », trans-individuelle de la langue se distingue de la dimension subjective, individuelle de la parole, réalisée par le sujet.

C'est un acte de l'individu réalisant sa faculté au moyen de la convention sociale. C'est un processus actif et une faculté individuelle prononcés avec la bouche et les lèvres. Cette activité de parole peut devenir psychique grâce à l'utilisation du cerveau. La parole est l'acte de l'individu réalisant sa faculté au moyen de la convention sociale qui est la langue (...) Pour qu'il y ait langue, il faut qu'une masse parlante se serve de la langue. La langue réside dans l'âme collective, et ce second fait rentrera dans la définition même. (Saussure, 1995[1916] : 33) [Notre soulignement]

Saussure raisonne en termes de **système**, où les entités distinguées entrent à la fois dans un rapport de **dépendance** et de **contraste**. Cela signifie que la « langue » n'est pas la « parole », mais ne peut toutefois se concevoir sans cette dernière. Ainsi se trouvent installées une **dialectique et une systémique du collectif (social) et de l'individuel, du général et du particulier**, au cœur du langage : « Le langage a un côté individuel et un côté social, et l'on ne peut concevoir l'un sans l'autre. Les langues, la langue, la faculté et l'exercice du langage chez les individus s'exercent par les organes, l'articulation, l'appareil articulatoire. La faculté de langage ne peut s'exercer sans la langue. » (Saussure, 1995 [1916] : 33).

Dans le *Cours*, la parole est présentée comme un acte « exécutif » de l'individu, au moyen des règles sémiologiques conventionnelles fournies et entretenues par la langue (Saussure, 1995 [1916] : 34). Au final, la « langue » et le « langage » ne peuvent exister et s'ancrer durablement qu'au travers d'une « parole » qui les réalise. Ainsi se trouvent **organiquement liés** les trois termes (Saussure, 1995 [1916] : 35) qui font « système ». Ce qui retiendra plus particulièrement notre intérêt ici est le fait que Saussure conçoit « langue » et « parole » comme liés à une **pratique sociale**, à la fois collective et individuelle. Or c'est un fait remarquable que le genre, au même titre que la langue, est un **produit social** par excellence. Le genre, comme la langue, est

bien un **système qui régule les individus**, affecte leurs **représentations** et leurs **comportements**, **façonne et organise l'interaction sociale**.

4.1 Le système du genre : cadre d'institutionalisation et de déploiement du pouvoir

« Genre » est un terme que d'aucuns considèrent comme polysémique dans la mesure où, selon les contextes d'emploi, le sens accordé à ce terme peut changer. Dès les années 1960, des écrits théoriques publiés aux Etats-Unis sur le genre postulent que le genre désigne en premier lieu les **identités** produites par un système social : le fait de se sentir et d'être reconnu comme homme ou femme dans la société (Money, 1972 : 3). Le genre est également envisagé comme un « système nommé », le « système de genre » qui sur le plan sociologique tendrait à produire des normes qui influenceraient les rôles et les comportements des sujets genrés (West & Zimmerman, 1987 : 125-128 ; Butler, 2002 [1997] : 22). Selon certains chercheurs et théoriciens en études de genre, « les normes produites par la matrice hétérosexuelle, l'imposition d'être un homme masculin ou une femme féminine résulteraient d'une imposition culturelle et sociale » (Butler, 2006). En France, la recherche en études de genre désigne le genre comme un système (le patriarcat) qui vise à naturaliser et à hiérarchiser les différences entre hommes et femmes afin d'assurer la domination des premiers sur les secondes (à travers les institutions, les représentations, les lois, le système éducatif et ses programmes, etc.) (Delphy, 2013 :1). Pour certaines chercheuses comme Judith Butler, Joan W. Scott (2006) aux Etats-Unis ou Christine Delphy en France, le **système du genre** est un **outil de pouvoir** car il peut produire ou opprimer des identités de genre. Dans *Undoing Gender* (2004), Butler affirme que les identités multiples (communauté homosexuelle, trans'*, intersexe, agenre, etc.) sont « produites et opprimées car elles sont perçues comme subversives et déviantes des normes imposées par le même système de genre » (Butler, 2004 :43-44). Ce système de genre produirait donc des normes identitaires binaires « strictes » et « rigides » (masculines et féminines) qui peuvent être confirmées, reproduites mais aussi « fragilisées » car déjouées et subverties (Butler, 2004, 2006, 2016 ; Bertini, 2017).

La **binarité du genre social** est un point fortement contesté par certaines chercheuses françaises et américaines, qui voient dans cette **opposition sommaire** une influence du **genre grammatical**, très présent dans les langues indo-européennes (Fodor, 1959). On sait en effet que le genre grammatical met en contraste de façon **nette et tranchée** la catégorie du « masculin » et celle du « féminin. » Le neutre, lorsqu'il existe en tant que troisième terme dans le système du genre grammatical, tire sa définition d'une **non-participation à la dichotomie M/ F**. A

l'évidence, la prégnance du genre grammatical dans l'expression langagière influe sur les représentations naïves ou expertes du **genre social** dans les langues. Pourtant, en 1986, l'historienne américaine, Joan W. Scott, spécialiste des questions de genre, réinterroge les perspectives théoriques liées à ce système de genre. Dans une publication majeure, intitulée : « Genre : une catégorie utile d'analyse historique » (Les Cahiers du GRIF, 1986), Joan W. Scott envisage le genre comme un processus en construction qui ne serait pas affecté par le facteur du déterminisme « binaire » (Scott, 1986 :1-3). Joan W. Scott appréhende le genre comme un « outil » d'analyse permettant de (re)penser les relations hommes-femmes ainsi que les normes de genre qui structurent une société. Le genre est aussi considéré comme un **outil régulateur de l'ordre et des relations sociales**. Cette théorie est défendue par la recherche en études de linguistique et de genre, notamment par la sociologue française Laure Bereni (2012). Bien que Scott et Bereni exposent leurs conceptions à deux époques différentes, toutes deux s'accordent à dire que « Le genre désigne le système qui produit une bipartition hiérarchisée entre hommes et femmes, et les sexes renvoient aux groupes et catégories produites par ce système » (Scott, 1986 : 34 ; Bereni et *al.* 2012 :10). Elles considèrent que le genre est un élément constitutif des relations sociales fondé sur les **différences perçues entre les sexes** (Scott, 1986 : 34-35 ; Bereni et *al.* 2012 : 10-11). Néanmoins, la pensée de Joan W. Scott sur le genre en tant que système se distingue de celle de Laure Bereni dans la mesure où Scott souligne que le système de genre est également constitué de la dimension de « pouvoir hiérarchisé ». Ce pouvoir hiérarchisé qui est induit par le système de genre est pensé par Scott en termes d'institutionnalisation et de signification dans les rapports de genre entre les individus. Scott suppose : « Le genre est une façon première de signifier les rapports de pouvoir (…) Ou mieux encore, le genre est le champ premier à l'intérieur ou au moyen duquel le pouvoir se déploie » (Scott, 1986 :34-44, Scott 1988 :141). Selon Scott, le genre constitue un cadre dans lequel s'instaure le pouvoir qui régit les rapports sociaux entre individus. On peut relier cette notion de pouvoir du genre tel que défini par Scott au domaine de la linguistique.

Dans la plupart des sociétés, on constate que le genre « masculin » prévaut sur le genre « féminin » ce qui non seulement affecte les rapports des individus au langage mais influe aussi sur leurs représentations et relations sociales. Au niveau strictement syntaxique, une langue comme le français intègre une règle grammaticale que des générations d'élèves ont assimilée dès le cours préparatoire: « le masculin l'emporte sur le féminin. » La **domination du masculin sur le féminin grammatical** n'est ni anodine ni marginale, puisqu'elle affecte les règles d'accord des formes participiales ou adjectivales, ainsi que le choix des pronoms génériques : « Les garçons et les filles sont allés au cinéma » (Bescherelle, 2008 : 25), « Ces filles et ces garçons sont beaux » (Bescherelle, 2008 : 25). En français, il est peu probable de voir écrit « les garçons et les filles

sont *allées au cinéma » (Bescherelle, 2008 : 25) ou bien « ces filles et ces garçons sont *belles » (Bescherelle, 2008 : 25). Il en résulte que le genre féminin se trouve très souvent **effacé** au contact du genre masculin, alors qu'à d'autres moments le genre féminin est clairement **marqué** et différencié du genre masculin. Entre 1970 et 1980, des linguistes comme Anne Bodine, Marina Yaguello ou Dale Spender constatent que ce type de règle grammaticale a pour conséquence d'« invisibiliser » les femmes dans la langue (Spender, 1980 : 1) ou, de façon tout aussi gênante, tend à les surcoder. Cela, sans compter les inégalités de lexicalisation des rôles ou fonctions: jusqu'à une époque très récente, il n'existait en français officiel académique que des « auteurs », des « écrivains », des « professeurs », le terme masculin étant seul disponible. « Auteure », « écrivaine » et « professeure », précocément adoptées au Canada français, ne sont que des adjonctions récentes en France, qui ne sont pas encore employées de façon systématique (et donc spontanée) par tout le monde.

Bien que l'on reconnaisse que la notion de « genre » puisse être à la fois le **produit** et le **reflet** de l'ordre social, dès les années 1960 aux États-Unis, des chercheuses en linguistique, en psychologie et en sociologie mettent en cause les fondements de ce système de genre. Elles tentent de distinguer deux niveaux au sein de ce « système ». D'un part, l'argument « naturel » donc biologique ; d'autre part, l'argument « culturel » donc construit. Il est en est de même pour la notion de « sexe ». Nous allons à présent examiner cette distinction précise.

4.2 Le système genré : la distinction entre « sexe », « catégories de sexe », « identité » « genre » : de l'argument biologique à la farce sociale

Depuis les années 1960-1970, des spécialistes de sociologie du genre et des sexologues travaillant aux Etats-Unis ont mené des recherches visant à théoriser la distinction entre « genre » et « sexe ». A partir des années 1970, les sexologues John Money et Anke Ehrhardt ou encore la sociologue Anne Fausto-Sterling insistent sur la nécessité de différencier strictement le **sexe**, anatomiquement et biologiquement déterminé, du **genre**, qui renvoie à l'expérience contingente de soi comme homme ou femme. Leurs réflexions ont donné lieu à de nombreuses publications d'articles et d'ouvrages dans la communauté scientifique.

> *Sex, refers to physical attributes and is anatomically and physiologically determined. Gender they saw as psychological transformation of the self – the internal conviction that one is either male or female (gender identify) and the behavioral expressions of that conviction (Fausto-Sterling, 1972:3)*

Money et Ehrhardt tentent de montrer que le « sexe » est une **donnée** à caractère biologique, physiologique, qui est déterminée de manière « naturelle » : on est (naît) *mâle* ou *femelle* en vertu

des lois de la nature. Le « genre », à l'inverse, serait un **construit**, psychologique et culturel : masculin / féminin. Money et Ehrhardt considèrent qu'il est nécessaire de distinguer le « rôle de genre » (*gender role*) qui désigne les comportements « publics » d'une personne, de l'**identité de genre** (*gender identity*), qui renvoie à l'expérience « privée » (personnelle) qu'on a de soi. Ils estiment : "*Gender role is as everything that a person says and does to indicate to others or to the self the degree that one is either male, or female, or ambivalent*" (Money & Ehrhardt, 1972: 4, Fausto-Sterling, 1972: 257).

> *Gender identity" is as "the sameness, unity, and persistence of one's individuality as male, female, or ambivalent. … Gender identity is the private experience of gender role, and gender role is the public experience of gender identity' (Money and Ehrhardt 1972, p. 4.)*

Pour Money et Ehrhardt, le « sexe » aurait un caractère « automatique » alors que le « genre » possèderait un caractère plus « systémique » car régi par des « rôles de genre ». Ils déclarent ainsi : "*By the term, gender role, we mean all those things that a person says or does to disclose himself or herself as having the status of boy or man, girl or woman, respectively"* (Money et al. 1972 : 302). La même année, Anne Fausto-Sterling, sociologue américaine en études de genre, énonce un point de vue similaire: *"Labeling someone a man or a woman is a social decision"* (Fausto-Sterling, 1972 : 3). La vision d'Anne Fausto-Sterling semble déjouer ainsi le caractère biologique du genre pour mieux en souligner le caractère social et surtout l'assignation sociétale. Dans *Sex, Gender and Society* (1972), Ann Oakley opère une distinction entre les notions de « genre » et de « sexe ». Selon elle, le sexe serait une donnée biologique impliquant des gènes (chromosomes X pour la femelle et chromosome Y pour le mâle) et des hormones mâles et femelle. Le genre, serait selon sa pensée, une donnée construite et acquise socialement, donc une donnée socioculturelle.

La linguiste Victoria Bergvall présente la notion de **genre** en termes de « masculinité » et de « féminité. » Ces dernières sont **socialement et culturellement construites**, dotées d'un caractère hiérarchique, et divisées en deux groupes sociaux (Bing and Bergvall, 1996: 8-9). Le **sexe** renverrait à une **distinction biologique innée** entre mâles et femelles, tandis que le «genre» renverrait à des caractéristiques et à des distinctions culturelles entre les rôles et les comportements sociaux masculins / féminins.

En 1973, le sociologue américain Erving Goffman publie *La mise en scène de la vie quotidienne*, où il livre en premier lieu une définition de la notion d'identité : « L'identité personnelle est le produit de la socialisation, laquelle permet la constitution du « Soi » (Goffman, 1973 :33). Il ajoute que « les identités individuelles naissent des interactions sociales plus qu'elles ne les précèdent . L'identité n'est pas une propriété figée, c'est le fruit d'un processus » (Ibid). Ainsi, le travail identitaire s'effectue de manière continue tout au long de la trajectoire individuelle et

dépend à la fois du contexte et des ressources qui peuvent être mobilisées. Dans son article *The arrangment between the sexes* (1977, traduit en français en 2002 sous le titre *l'Arrangement entre les sexes*) , il ajoute une dimension supplémentaire à la notion d'identité en évoquant la notion de « rituel de la masculinité » et de « rituel de la féminité » (Goffman, 2002 : 55). Ces **rituels sexués** font, pour lui, intégralement partie de l'identité . Ces rituels sont rapprochés par Goffman de rôles et de responsabilités des femmes et des hommes que construit la société au sein d'une culture ou dans un espace donné (Ibid). Ces rôles subissent selon Goffman l'influence des perceptions et attentes découlant de facteurs culturels, politiques, écologiques, économiques, sociaux et religieux. Toutefois, nous ne pouvons nier le caractère d'interdépendance entre les deux notions puisque « le genre construit le sexe » (Dorlin, 2008 : 1). L'idée de genre comme « construction culturelle » au sein d'un système est une hypothèse qui sera dans les années 1990 défendue par la chercheuse britannique Mary Crawford. En 1997, elle publie un ouvrage intitulé *Talking Difference : On Gender and Language* (1996, réédité en 1997) dans lequel elle énonce:

> *Gender is what culture makes out of the 'raw material' of (already socially constructed) biological sex. The process of creating gendered human being starts at birth. The newborn infant's vagina or penis represents sex- and, in middle-class Western society, if the genitals should be ambiguous, medical science is recruited to surgically eliminate the troublesome variability. The pink or the blue blanket that soon enfolds the baby represents gender. The blanket serves as a cue that this enfant is to be treated as a boy or girl, not as a 'generic human', from the start. Because gender is a governing ideology within which narratives or scripts are created, gender distinctions occur pervasively in society. Most broadly, the discourse of gender involves the construction of masculinity and femininity as polar opposites and the essentializing of the resulting differences. (Crawford, 1997 :13)*

Mary Crawford réfute donc l'argument nativiste ou « essentialiste » du genre comme donnée biologiquement déterminée. Sa perspective est de type socio-constructiviste. Dans cet extrait, elle accepte que le sexe soit traité comme une donnée « biologique » (sexe). Or on sait que la société ne s'en tient pas à une lecture strictement anatomique du sexe génital. Le « genre » intervient dans la perception sociale du biologique et le traitement des relations entre « sexes » (Crawford, 1997). On ne peut donc pas séparer aussi nettement et facilement le « sexe » du « genre ».

Dès 1987, deux sociologues et anthropologues américains, Candace West et Don H. Zimmerman, interrogent une autre facette du genre dans un article intitulé "*Doing Gender."* Ils présentent le genre comme « performance » ou « jeu performé ». Ils émettent l'hypothèse que, quelle que soit la part du biologique et du construit social, le **genre** n'est pas quelque chose que l'on **est** mais quelque chose que l'on **joue** (*do*, *perform*) au quotidien: *"Gender is not something we are born with; and not something we have, but something we do - something we perform"* (West, Zimmerman, 1987 :127). Selon ces chercheurs, le « genre » relèverait principalement de deux facteurs. En premier lieu, le genre relèverait d'un « faire » (*doing*) très contraignant tenant les acteurs sociaux « en otage » (West, Zimmerman, 1987 : 127). Par ailleurs,

le genre serait quelque chose que l'individu mettrait en scène (*production*, *enactment*) et exhiberait.

> *We contend that the "doing" of gender is undertaken by women and men whose competence as members of society is hostage to its production. Doing gender involves a complex of socially guided perceptual, interactional, and micropolitical activities that cast particular pur- suits as expressions of masculine and feminine "natures."(West, Zimmerman, 1987: 127)*

Le genre ne serait donc pas un donné mais un processus en constant « devenir » au travers d'un « faire » et d'un « montrer » quotidiens. A sa manière, cette idée fait écho au célèbre aphorisme de Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe* (1949) : « On ne naît pas femme, on le devient ». Afin d'élargir nos hypothèses de recherche, nous tenons à préciser qu'à cette même époque, d'autres chercheurs avancent le critère « environnementaliste », c'est-à-dire que notre environnement influencerait la détermination, l'élaboration, la construction, la performance même de notre genre.

Sans valider l'essentialisme des normes d'assignation de genre binaires, encore très répandues dans les sociétés contemporaines, force est de constater que de nombreuses jeunes filles occidentales **jouent (ou surjouent) leur féminité** en portant des jupes et des talons hauts, en se maquillant, en soignant leur ligne. Les jeunes gens, quant à eux, **jouent (ou surjouent) leur masculinité** en conservant un attachement certain à leurs pantalons, à leurs sweat-shirts, à leurs casquettes, à leurs chaussures de sport. Ils sont nombreux à sculpter (muscler) leur corps, à des âges de plus en plus jeunes. Ce mode de manifestation du genre, peu déconstruit, semble caricatural lorsqu'on l'exprime ainsi. Mais une simple observation du monde social environnant (ou médiatisé) confirme cette réalité, aussi pénible soit-elle à reconnaître lorsqu'on adhère à des conceptions « fluides » ou « non binaires » du genre. Parfois aussi, des incidents viennent rappeler que les normes et la binarité restent très vivaces. A preuve l'affaire des chauffeurs d'autobus nantais en jupes, qui anima l'été 2017. La France traversait alors un « épisode caniculaire » exceptionnel. Pour survivre à des températures extrêmes dans un pays pratiquant peu la climatisation, les conducteurs hommes réclamèrent la permission de venir travailler en short. Cette requête de simple bon sens leur fut refusée, le pantalon étant un élément règlementaire d'uniforme, à l'inverse de leurs collègues femmes, qui obtinrent la permission exceptionnelle de venir travailler en jupe. En signe de protestation, les hommes adoptèrent le code féminin et se présentèrent aux dépôts habillés comme leurs collègues femmes. Cet épisode, qui reçut une brève mais retentissante couverture médiatique, est une **« farce de genre »** très intéressante (notre appellation) : l'élément insolite et provocateur, le **comique de situation** (des chauffeurs d'autobus portant une jupe), le **malaise provoqué**, sont la preuve même qu'il continue

d'exister une binarité et une normativité très strictes dans l'encodage du genre dans le domaine professionnel. En portant leurs jupes avec le plus grand naturel, les protestataires opérèrent une brève tentative de **neutralisation de la binarité et de l'assignation autoritaire de codes genrés** (West, Zimmerman, 1987 : 128-129). Accessoirement, ils inversèrent la distribution habituelle des rôles dans le combat pour l'égalité des sexes / genres, en se faisant passer pour des opprimés, les femmes bénéficiant soudain d'une enviable liberté d'être et d'agir. Cet épisode fut relayé par la presse internationale et fit des émules, notamment au Royaume Uni qui connut à son tour pareille farce. Le journal britannique *The Guardian* rapporte ainsi que des adolescents décidèrent, à même époque, de porter des jupes à l'école, puisqu'on leur interdisait également de porter un short : "*Teenage boys wear skirts to school to protest against 'no shorts' policy"* (Steven Morris, 22 juin 2017)[28] Les photos publiées montrent de jeunes garçons britanniques portant une jupe de style kilt dans l'enceinte de l'école *Isca Academy* (Devon), certains ayant même été jusqu'à s'épiler les jambes.



Figure 1 – Une farce de genre en acte: comique de subvertion?
"*Uniform protest at Isca Academy (Exeter)*" © BBC

Dans cet établissement, le port du short est interdit même lorsqu'on passe de l'uniforme d'hiver à l'uniforme d'été. L'image subversive fit réagir (positivement) les autorités de l'établissement qui déclarèrent être disposées à revoir le règlement. Certaines mères déclarèrent leur fierté de voir leurs fils prêts à mettre publiquement en péril leur masculinité, une qualité éminemment attendue des hommes en devenir que sont les adolescents de sexe masculin (Dolan, 2010, 2014 : 2). Ce faisant, ces mères libérales confirmèrent leur propre acceptation de

[28] https://www.theguardian.com/education/2017/jun/22/teenage-boys-wear-skirts-to-school-protest-no-shorts-uniform-policy
https://www.dailymail.co.uk/news/article-4626844/Schoolboys-beat-heat-wearing-SKIRTS-school.html

l'assignation stricte de leurs fils dans la sphère masculine, avec tous les risques et soupçons de déviance que la transgression fait peser sur eux.

> *The mother of one of the boys who began the protest said she was proud of him. Claire Lambeth, 43, said her son Ryan, 15, had come home earlier in the week complaining about the heat. "He said it was unbearable. I spoke to a teacher to ask about shorts and she said it was school policy [that they could not be worn]. I did say this was exceptional weather, but they were having none of it. If girls can wear skirts, why can't boys wear shorts?"Ryan came up with the idea of wearing a skirt, so that evening we borrowed one. He wore it the next day – as did five other boys. Then this morning … I didn't expect it to take off like that. (The Guardian, 27.06.2017)*

Ces deux épisodes sont donc ambivalents. L'un et l'autre suggèrent que les lignes peuvent bouger, puisque de telles mise en scène, au comique bon enfant, auraient été inconcevables il y a quelques années encore. Toutefois, la provocation et le comique de situation (« face de genre » dans notre terminologie) sont là pour nous rappeler l'ancrage persistant des codes et des assignations dans le domaine du genre.

4.3 Des avis critiques sur la distinction entre les notions de « sexe », « catégories de sexe » et « genre »

L'unanimité est loin de régner parmi les chercheuses en études de genre sur ce que ces termes et notions recouvrent. Il nous a par conséquent semblé pertinent d'illustrer notre propos par un schéma de synthèse.

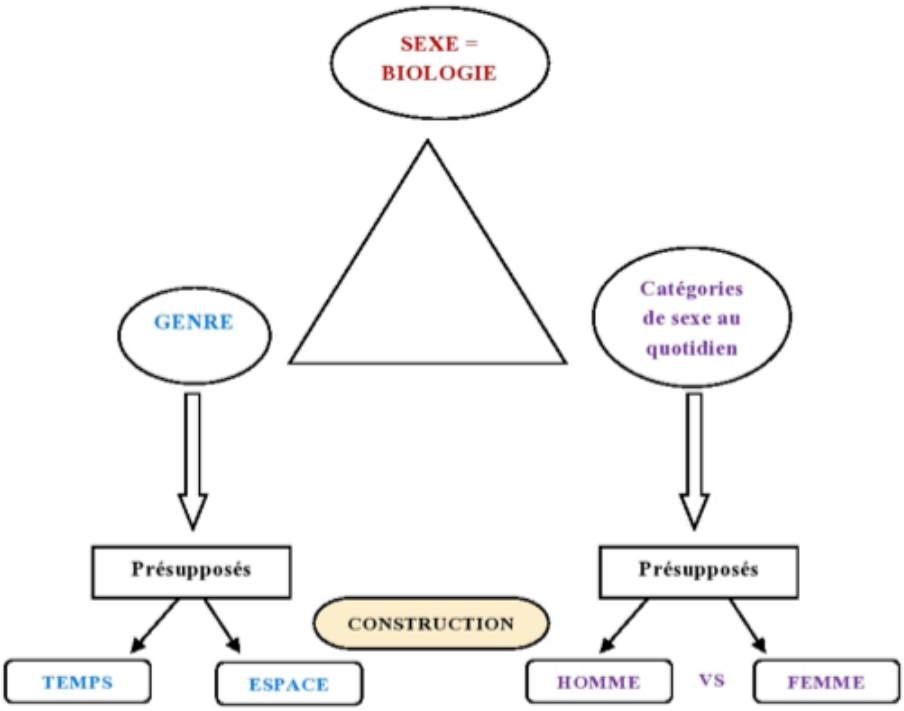


Figure 2 - Distinction entre « sexe », « genre », « catégories de sexe » (*West* & Zimmerman 1987)

Dans "*Doing Gender"* West et Zimmerman (1987) proposent de se représenter le gendre comme une « conduite » **socialement située** (*situated conduct*) que l'individu exécute (*doing*) sous le regard des autres. (L'influence de la sociolinguistique de Goffman est patente dans cette formulation).

> *When we view gender as an accomplishment, an achieved property of situated conduct, our attention shifts from matters internal to the individual and focuses on interactional and, ultimately, institutional arenas. In one sense, of course, it is individuals who "do" gender. But it is a situated doing, carried out in the virtual or real presence of others who are presumed to be oriented to its production. (West & Zimmerman, 1987: 126)*

Trois notions distinctes, indispensables à la compréhension des phénomènes, sont circonscrites. La première, le « sexe », renvoie à toutes les données biologiques de l'être humain comme les parties génitales, les chromosomes, les gènes ou le système hormonal. Ces données sont plus ou moins variables selon les individus. Il existe selon ces spécialistes, une seconde catégorie nommée la « catégorie de sexe ». West et Zimmerman insistent sur le fait qu'au quotidien, nous utilisons ce qu'ils nomment les « catégories de sexe », les « hommes » et les

« femmes ». Cette deuxième catégorie correspond à notre façon de penser la biologie. Nous projetons souvent cette catégorie de sexe, « homme » ou « femme », de façon inconsciente sur les individus. Cette projection inconsciente s'opère selon des « présupposés ». Si un individu porte par exemple, une barbe, a une voix grave ou porte un costume (critères de présupposition), on déduira que c'est un homme. Si un individu porte une robe, des bijoux et a une voix plus aiguë (critères de présupposition), on déduira que c'est une femme. La « catégorie de sexe » comporte des présuppositions et des attentes sociales : « je suis supposé porter/ faire ceci ou cela en tant qu'homme ou en tant que femme » (West & Zimmerman, 1987 : 126-129). Les deux chercheurs dinstinguent enfin une troisième catégorie : le « genre ». Les présuppositions liées à la « catégorie de sexe » donnent naissance à la troisième catégorie le « genre ». Cette catégorie n'est pas « naturelle » puisque selon West et Zimmerman, le genre change avec le temps et l'espace. La catégorie de « genre » se compose de normes de genre et d'un certain nombre d'attentes sociales qui peuvent également changer en fonction du temps et de l'espace. Un exemple souvent cité concerne les couleurs bleu et rose au 19e siècle. On sait que la couleur bleue était typiquement attribuée aux filles (genre féminin) et la couleur rose aux garçons (genre masculin). Cette bascule dans l'attribution du genre n'a pas échappé à l'attention des spécialistes du de genre et des essayistes féministes. On pense notamment à Elena Gianini Belotti qui en 1997 publie l'ouvrage *Du côté des petites filles* questionnant ce bouleversement.

Les distinctions qu'il est possible d'établir entre « sexe, » « catégorie de sexe » et « genre » nous encouragent à questionner leur caractère **construit**, voire **joué** (performé), dans nos sociétés. Outre l'analyse linguistique des performances de genre d'un point de vue sémantique, lexical, syntaxique, nous pensons qu'il est intéressant d'étudier les éléments dits « extra » ou « para linguistiques » (Bailly, 2002) comme la voix, qui joue un rôle primordial dans la performance du genre (Arnold, 2012).

4.4 L'impact de la voix dans l'indexation identitaire du genre

Au cours de l'existence d'un enfant, jusqu'à l'adolescence, les organes vocaux des garçons et des filles produisent des tonalités différentes qui varient en fonction de l'âge. Or dans le développement graduel du langage, ainsi que l'élaboration du genre, la **voix** joue un rôle clé. Certains chercheurs en sciences sociales considèrent que les petits garçons et les petites filles ajustent leur voix en fonction du genre qui leur est assigné. Dès 1989, la linguiste britannique Jennifer Coates (1989, 1996) intègre la question du genre à celle du développement de la

voix afin d'expliquer l'existence de certaines **variations tonales et articulatoires** entre jeunes garçons et jeunes filles, qui sinon seraient difficiles à justifier. Elle écrit: *"Even at an age when their articulatory mechanisms are identical, girls and boys are learning to perform gender appropriately, that is, to produce higher or lower formants*[29] *respectively"* (Coates, 1989 :150). Elle observe qu'à partir d'un même appareil phonatoire de base (palais dur, palais mou, dents, lèvres, langue, pharynx, larynx, cavité nasale…) les filles et les garçons n'ont pas la même façon d'appréhender et d'utiliser ces organes, alors qu'ils sont identiques. Les garçons auraient tendance à adopter une tonalité vocale plus « grave » (*lower pitch*) (Coates, 1989 : 150-151). A l'inverse, les filles auraient tendance à parler avec une tonalité plus « aiguë » que les garçons (*a higher picth*) (Coates, 1989 :150-151). La voix serait organiquement liée à la performance du genre et, à ce titre, aurait des répercussions sur la reconnaissance sociale des garçons et des filles, par leurs pairs d'abord, par le reste de la communauté ensuite. Jennifer Coates estime ainsi qu'un garçon à la voix grave tend à être perçu comme un être plus « fort » et « puissant » qu'un garçon à la voix plus haute. Cela le rend potentiellement capable d'affronter et de dominer ses pairs. A l'inverse, une fille à la voix douce et fluette sera perçue comme un être « innocent » et plus « faible », qui doit être protégée de certaines attaques potentielles de ses pairs.

Les observations personnelles de Jennifer Coates (1989) sur la performance du genre par la « voix », plus intuitives que scientifiques, ont été mises à l'épreuve par le phonologue Aaron Arnold (2012), spécialiste des études de genre. En 2012, Arnold publie un article intitulé « Voix » dans l'ouvrage collectif, *Encyclopédie critique du genre* dirigé par Juliette Rennes dans lequel il affirme que « des indices vocaux sont utilisés dans les catégorisations de genre » (Arnold, 2012 : 712-713). Ces indices favoriseraient selon lui, une « Performance de genre qu'il nomme « encorporée » (Arnold, 2012 :713) c'est-à-dire, rendue possible grâce à la voix et à la tonalité utilisée par chaque locuteur genré.

Nous avons conscience que pour certaines chercheuses militantes, de telles hypothèses ont l'inconvénient de diffuser et renforcer les visions binaires et essentialistes des normes de genre qu'elles combattent. Le fait est que dans le fonctionnement social ordinaire de la langue, l'assignation des normes de genre reste pour une large part binaire avec une performance appuyée (quoiqu'évolutive) du « rituel de la « masculinité » et de la « féminité » (Goffman, 1974). On peut assurément le déplorer, mais le fait demeure que les stéréotypes associés à ces normes et à

[29] "Un formant est une concentration d'air produisant une énergie acoustique reflétant la façon dont l'air vibre à l'aide des cordes vocales dans l'appareil vocal quand il change de forme." Traduction personnelle à partir de la définition anglaise suivante:"A term in acoustic phonetics of particular value in the classification of vowels and vowel-like sounds, and of transitional features between vowels and adjacent sounds. A formant is a concentration of acoustic energy, reflecting the way air from the lungs vibrates in the vocal tract, as it changes its shape" (Crystal, 2008:196).

ces performances attendues continuent d'influencer nos représentations quotidiennes des hommes et des femmes. West et Zimmerman reconnaissent d'ailleurs ce phénomène : la performance ritualisée et normée du genre est attendue, surveillée, répétée, ce qui l'ancre et « l'essentialise. » Ainsi est produite l'illusion tenace que les différences entre la performance du féminin et du masculin sont inscrits dans l'ordre naturel (biologique) des choses.

> *Doing gender means creating differences between girls and boys and women and men, differences that are not natural, essential, or biological. Once the differences have been constructed, they are used to reinforce the "essentia1ness"of gender. (West & Zimmerman, 1987: 137)*

A l'époque de l'émergence des *Language and Gender Studies*, un autre domaine que celui de la voix semble avoir été influencé par les normes de genre et les stéréotypes. Dès les années 1980, certains chercheurs en linguistique ou en psychologie supposent l'existence de différences relatives à l'acquisition du langage entre garçons et filles. On pense notamment à Daniel Maltz et Ruth Borker, deux psychologues américains ainsi qu'au psychanalyste français, Jacques Lacan. Bien que les observations et les intuitions personnelles de ces chercheurs n'aient pas été étayées par de vastes études empiriques, leurs conclusions intéressent le domaine de la linguistique de genre. Un problème demeure toutefois : celui du statut que l'on donne à ces observations ou intuitions, que certains ont parfois trop rapidement érigées en théories scientifiques ou alors détournées de leur usage premier..

4.5 Des disparités genrées dans l'acquisition et la maîtrise du langage ?

En dépit du constat de l'existence de différences entre les filles et les garçons dans le langage (Maltz & Borker 1982 ; Tannen, 1990), certains chercheurs n'arrivent pas à discerner ou à clairement prouver si ces différences relèvent du genre ou du sexe, autrement dit à déterminer si on est en présence d'un phénomène d'ordre social ou biologique. Beaucoup de linguistes, de sociologues ou de pédopsychiatres ont pu observer dans leurs pratiques professionnelles que le rythme d'acquisition du langage et le comportement sont tributaires de différences biologiques entre les sexes (Maltz, Borker 1982 ; Tannen, 1990). L'idée selon laquelle les filles seraient plus précoces langagièrement que les garçons est d'ailleurs ancrée dans l'imaginaire collectif. A la fin des années 1980 et au début des années 1990, Deborah Cameron et Jennifer Coates, deux linguistes britanniques spécialisées dans les questions de genre, travaillent sur l'interprétation des différences établies entre les garçons et les filles sur le plan neuro-linguistique. Ces démarches d'observation et d'analyse empirique les incite à adopter une position prudente, plutôt sceptique, quant aux tentatives de différenciation :

A vast chain of research has attempted to establish sex-related differences in brain capacity', i.e. the inconclusive claims that women innately outperform men as to language and that men outperform women when it comes to visual and spatial matters; but this is politically highly sensitive (Coates, Cameron, 1988 : 5-6)

En France, la situation est quelque peu différente. Dans les années 1950, Jacques Lacan, propose une explication psychanalytique à la relative maturité linguistique des filles. Leur plus grande précocité par rapport aux garçons s'expliquerait par une différence d'entrée dans l'ordre symbolique incarné par le langage (1950). Cette intuition lacanienne sera d'ailleurs reprise en 1986 par l'historienne américaine, J. W. Scott, dans sa tentative de montrer que c'est par l'entrée dans l'ordre symbolique, donc dans le langage, que les individus arrivent à construire leur identité de genre. Dans un article intitulé, "*Gender : A Useful Category of Historical Analysis"* Scott estime que « le langage est au centre de la théorie lacanienne ; il est la clé de la façon dont l'enfant est intégré dans l'ordre symbolique. C'est à travers le langage que se construit l'identité de genre » (Scott, 1986 : 34). Le psychanalyste Patrick Juignet publie en 2003 un article intitulé, « Lacan, le symbolique et le signifiant » (Juignet, 2003 : 131-144) dans lequel il élucide la potentielle maturité linguistique différenciée entre les garçons et les filles. Juignet déclare: « Du symbole au langage il y a un pas. Le symbole est en continuité avec le langage » (Juignet, 2003 : 6). En somme, les filles entreraient plus rapidement que les garçons dans la « symbolique » du langage au moyen de la parole et feraient plus « rapidement » que leurs pairs masculins ce « pas » vers le langage.

Nous avons souhaité mettre cette conception (à la fois experte et naïve, théorique et intuitive), de la précocité langagière féminine à l'épreuve du terrain. Notre question a été simple : les observables à grande échelle correspondent-ils aux observations ponctuelles des praticiens et aux intuitions psychanalytiques érigées en principes généraux ? Pour cela, nous avons consulté la circulaire de l'Education Nationale intitulée *«* Filles et garçons sur le chemin de l'égalité de l'école à l'enseignement supérieur 2019 » [30] publiée par le Ministère de l'Education Nationale, de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation français. Ce document officiel est intéressant car il contient les résultats d'une étude menée entre 2014 et 2016, qui propose une analyse qualitative et quantitive des performances scolaires des garçons et des filles, de la maternelle jusqu'aux études supérieures. L'un des objectifs déclarés de l'étude est de valider ou d'infirmer le stéréotype ancien : « Les filles réussissent mieux que les garçons à l'école » (2).

Notre intérêt s'est porté sur les résultats présentés à la page 10 concernant les taux de réussite des filles et des garçons dans les matières générales depuis l'école primaire (CE1) telles que les mathématiques, les matières scientifiques, technologiques et le français de niveau collège (6e-

[30] En 2019, ce circulaire a été publié le 8 mars 2019 à l'occasion de la « Journée de la femme ».

3e).[31] Nous constatons que dans les matières scientifiques, les filles et les garçons obtiennent des taux de réussite quasi identiques (en 2016, les élèves de niveau CE1 obtiennent en sciences : G : 83% - F : 83% ; en 2015, les élèves de sixième obtiennent un taux de réussite en sciences : G : 72% - F : 71% ; en 2016, les élèves de troisième obtiennent un score en sciences : G : 76% F : 78). Cependant, en français, on observe un plus grand écart de performance entre les filles et les garçons. En CE1, les filles obtiennent un taux de réussite de 85% contre 78% pour les garçons. En 6e, les filles obtiennent un taux de réussite de de 86% contre 78%. Enfin, en 3e, les filles obtiennent un taux de réussite de 80% contre 77%. Ces chiffres, qui font écho à un rapport similiare (PISA) de l'OCDE en 2012, invitent à nuancer, plutôt qu'à réfuter les idées reçues en matière de réussite scolaire (léger avantage des filles sur les garçons) et de maîtrise de la langue (écart plus marqué).[32] Nous voyons dans ces données un ensemble d'indices confirmant l'existence de **décalages** dans la maîtrise du langage entre filles et garçons, tout du moins en contexte scolaire. Nous n'en dirons pas davantage ici.

4.6 Les notions de « langage » et de « genre » : une vision prototypique de la langue et de l'ordre social ?

A partir des années 1970, Eleanor Rosch, psychologue cognitiviste, engage une recherche majeure sur le phénomène de catégorisation du réel par le langage. En 1973, elle publie dans la revue américaine *Psychology* un article intitulé "*Natural Categories."* Dans cet article, Rosch questionne la relation qui peut exister entre le réel et les mots mis à disposition pour s'y référer. Selon Rosh, le langage opère à partir de **catégories** qui se construisent autour d'**éléments centraux** ou « prototypes » (Rosh, 1973 : 533). A cette époque, Rosch mène une série d'observations auprès de la population de Papouasie-Nouvelle Guinée appelée les Dani. Elle observe que lorsqu'un individu souhaite catégoriser une expérience du quotidien ou un objet il s'appuie sur plusieurs catégories de mots qu'il considère pertinentes pour représenter et nommer. Rosch formalisera d'ailleurs ses intuitions sous l'appellation « théorie du prototype ». Elle écrit: "*Categories tend to become defined in terms of prototypes or prototypical instances that contain the attributes most representative of items inside and least representative of items outside the category* » (Rosh, 1975: 30). La catégorisation opèrerait ainsi de manière « progressive » et

[31] Pour plus d'informations sur l'intégralité de ce circulaire, on consultera les annexes.
[32] Propos repris du journal Le Monde, « A l'école, les garçons restent moins performants que les filles » publié le 6 mars 2018 par la journaliste Aurélie Collas. http://www.lemonde.fr/education/article/2015/03/06/a-l-ecole-les-garcons-restent-moins-performants-que-les-filles_4588725_1473685.html#TKQXSRSk2qWUbHxI.99

non absolue, avec divers degrés de proximité ou d'éloignement du prototype. Certains membres de la catégorie seraient considérés comme plus **représentatifs** que d'autres et serviraient (métonymiquement) à représenter la notion.

A l'époque de la publication de sa recherche, on a reproché à Rosch d'affirmer trop catégoriquement la légitimité scientifique de ses hypothèses. Ses observations, parcellaires, ont été érigées en vérités générales incontestables par les linguistes cognitivistes, alors que les phénomènes de **catégorisation radiale** observés n'ont pas toujours été confirmés par d'autres recherches en psychologie cognitive. Le fait est que les hypothèses de Rosch continuent de jouer un rôle majeur en sémantique cognitive et que de nombreux chercheurs s'y réfèrent encore volontiers dans leurs écrits. Ainsi, en 2008, le cognitiviste américain John R. Taylor

publie dans le chapitre 3 d'un ouvrage collectif intitulé *Handbook of Cognitive Linguistics and Second Language Acquisition*, un chapitre intitulé, *Prototypes in Cognitive Linguistics*. En s'appuyant sur les intuitions de Rosch, il tente de prouver que les prototypes sont partout présents dans le fonctionnement du langage. Le prototype serait au cœur de la catégorisation linguistique, telle qu'elle s'exprime dans le lexique. Il interagirait avec notre système cognitif, notamment nos représentations du réel (Taylor, 2008 : 40). Taylor semble reconnaître la pertinence des hypothèses de Rosch concernant le fait qu'un individu procède à un agencement de catégories de mots pour nommer un concept. Il déclare: *"(Rosch) demonstrated that categories have an internal structure, in the sense that some members might be 'better' or 'more representative' (i.e. more "prototypical") examples of the category than others"* (Taylor, 2008 : 39).

Dans le domaine qui nous intéresse ici, la linguistique du genre, il est permis de se demander si les **catégories du féminin et du masculin** ne sont pas elles aussi organisées autour de **prototypes**, ce qui expliquerait la persistance et même l'exploitation de certains stéréotypes (jugés sexistes) malgré l'entreprise de déconstruction menée par de nombreuses chercheuses en études de genre. (Nous en fournissons d'ailleurs un exemple plus loin lorsque nous analysons la publicité comparée de produits cosmétiques pour hommes et femmes). Ainsi s'expliquerait aussi la persistance des binarités, comme celle du masculin et du féminin. En effet, sur le plan des mécanismes de conceptualisation ordinaires, chaque catégorie comporterait à la fois un **centre** (le prototype), une **périphérie** (les éléments moins typiques), une **frontière** et un **extérieur**. L'opposition la plus saillante dans ce système est intérieur / extérieur donc binaire, même si on peut estimer qu'elle est en réalité ternaire (intérieur / frontière / extérieur). Or l'organisation perçue du monde (qui inclut l'image que nous avons de notre propre corps) comporte un nombre important de « couples » (Roulland, 2019) qui encouragent une conception binaire de l'expérience. Par exemple, nous avons deux yeux, deux oreilles, deux mains, deux bras, deux jambes, deux pieds. Dès lors, il devient tentant de transférer à d'autres domaines cette

bipartition, y compris lorsqu'on se situe dans des champs plus complexes, aux frontières plus floues, comme celui du genre. Nulle surprise, dans ces conditions, à ce que nous soyons enclins à penser le « masculin » et le « féminin » en mode binaire. Il est important d'avoir cela à l'esprit : même si cela conduit à des simplifications et à des jeux réducteurs d'opposition, la **cognition humaine encourage à la fois la binarité et la prototypie**, ce qui n'est pas sans incidence sur la perception et la conceptualisation du genre. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce phénomène, qui dépasse de très loin la seule question du genre.

4.7 La projection conceptuelle du genre

Un autre mécanisme cognitif qui influe sur notre façon de conceptualiser le genre est la **projection conceptuelle**. Un exemple connu, qui transparaît souvent dans le langage, est la projection de formes ou d'attributs humains sur un objet. Nous pouvons ainsi donner des prénoms à des voitures, à des bombes ou à des ouragans : « Irma » en 2005, « Xynthia » en 2010 et plus récemment « Miguel » et « Dorian » en 2019. Nous avons également la capacité de projeter des caractéristiques animales sur les humains. *A fox*, pourra s'appliquer à une personne rusée (ex. *As cunning as a fox*), *a lamb* qualifier quelqu'un de doux (ex. *As gentle as a lamb*). Ce dernier point n'est pas sans rapport avec la question qui nous occupe ici : celle du genre. Dans la liste d'animaux suivante, citée par Goddard et Patterson, (Goddard, Patterson, 2000 : 13), les propriétés attribués à des humains au moyen de noms désignant normalement des animaux peuvent signifier des choses différentes selon le sexe de la personne.

He/She is :
Snake Rat
Fox Cat
Lamb Pussycat
Slug Tiger
Wolf Dog
Shark Worm
Pig Mouse

Certains chercheurs, comme Dale Spender (1980) estiment que si les voitures et les bateaux ont tendance à être traités comme féminins (donc à être genrés) en anglais, c'est qu'il s'agit d'objets de prestige, traditionnellement sous le contrôle des hommes et suscitant leur désir. La beauté physique de tels objets est mise en valeur exactement comme celle des femmes. Le

genre est également projeté sur les nations. Ainsi Donald Trump, aux dernières élections présidentielles aux Etats-Unis, ne cessa de répéter le slogan "*Make America Great Again*." Au même titre que *Britain*, *America* est linguistiquement perçue comme féminine par les locuteurs anglophones. L'entité n'en demeure pas moins sous la domination masculine qui la contrôle et, à ce titre, affirme sa capacité à la transformer positivement (*make great again*). Rien de cela n'est conscient, probablement. C'est uniquement lorsque l'échange de paroles est interrompu ou lorsque nous devons traduire, interpréter que nous faisons attention au genre implicite véhiculé par le langage.

On observe un phénomène identique lorsque nous utilisons des pronoms. Nos idées par rapport au genre, même à propos de pays, sont bien ancrées dans notre façon de penser et de réfléchir. Les pays sont souvent décrits comme féminins, ce qui est démontré dans les possibles traductions françaises du slogan de Trump : « Rendons sa grandeur à l'Amérique ! » Nous remarquons que « l'Amérique » est considérée comme une entité féminine en français, que l'emploi de l'adjectif qualificatif « grande » est requis. Cette féminisation française a sans doute pour origine l'influence du Latin qui a tendance à considérer les objets-entités inanimées comme féminins. Il en va de même pour le nom de pays « Britannica » en latin qui a fini par donner en anglais « Great Britain » mais se traduit en français par l'article défini féminin « La Grande-Bretagne ».

Nous avons ainsi tendance à opérer des projections mentales sur les catégories de mots qui sont mises à notre disposition pour nommer la réalité. Parmi ces projections, figure le genre et les valeurs qu'inconsciemment nous lui associons. Dans les années 1970 et 1980, certains linguistes de genre comme Robin Lakoff et Dale Spender, ainsi que certains cognitivistes comme Eleanor Rosch et John R. Taylor, ont élargi leurs hypothèses concernant le phénomène de catégorisation. Leurs différents travaux théoriques soulignent la présence dans la langue anglaise de catégories linguistiques typiques influencées par le genre. Cette influence aurait selon ces chercheurs une portée plus grande que la projection simple du genre : cette influence aurait des conséquences sur l'évaluation et la représentation positive ou négative que nous avons des individus genrés.

4.8 L'utilisation implicite du genre

Le niveau « implicite » est un aspect du langage que nous utilisons quotidiennement et qui concerne, entre autres, le genre. La question a notamment été abordée par Janet Herriman, linguiste britannique dans *Language and Gender* (1998). Herriman avance l'idée que les utilisations implicites du genre ont un rapport avec les attentes que nous avons par rapport au(x)

comportement (s) typique(s) des hommes et des femmes, les caractéristiques du genre, les aspects que nous nous attendons à trouver chez un homme ou une femme. (Herriman, 1998 :137). Pour cette chercheuse, nos attentes sont validées sans cesse par le processus de « collocation » dans le langage, c'est-à-dire la façon dont les mots ou les phrases se répètent dans certains contextes et associations prévisibles (Ibid). Voici quelques adjectifs (Goddard & Patterson, 2000 : 31) qui font allusion à la fois aux caractéristiques physiques et aux traits de caractère d'individus. Certains termes semblent en effet être associés à un référent (typiquement) masculin, d'autres à un référent (typiquement) féminin. Dans certains cas, des termes sont utilisés exclusivement pour décrire un sexe, par exemple, lorsqu'on décrit le physique des hommes et des femmes, on dit que les hommes ont un *physique* (Goddard & Patterson, 2000 : 31) et non une *figure* (silhouette), ce second terme perçu comme adapté aux femmes (Goddard & Patterson, 2000 : 31). En anglais, les connotations de ces deux termes sont très différentes. *Physique* suggère implicitement la force physique et la corpulence, tandis que *figure* semble suggérer quelque chose d'esthétique et de sexuel. Dans le même ordre d'idée, les hommes peuvent être *hunky* (Goddard & Patterson, 2000 : 31) tandis que les femmes seront *buxom*[33] (Goddard, Patterson, 2000 : 31). Le terme *buxom* fait référence spécifiquement à la taille de la poitrine, alors que les termes *hunky* ou *hunkiness* sont des termes plus généraux. Parfois, on constate qu'un terme peut s'utiliser pour les deux sexes. En revanche, ce terme identique va avoir des implications différentes. Par exemple, en anglais, l'adjectif *well-built* (Goddard & Patterson, 2000 : 31) peut signifier un physique bien développé lorsqu'il est attribué ou utilisé pour décrire le physique d'un homme. A l'inverse, ce même terme peut être considéré comme un euphémisme pour remplacer le terme *buxom* un terme peu élogieux que l'on associe et attribue souvent à une femme. On peut traduire d'ailleurs ce terme en français par « bien en chair » ou « grosse » selon les contextes d'emplois. En 1998, Janet Herriman publie un ouvrage nommé *Descriptions of woman and man in present-day English*, dans lequel elle étudie un certain nombre de collocation des termes *man* et *woman* dans le *Cobuild Corpus* (50 millions de mots). Herriman tente de montrer que les mots associés à la beauté physique tels que *pretty*, *sexy*, *glamorous* (Herriman, 1998 : 136-142) sont le plus souvent associés et attribués de manière arbitraire aux femmes, alors que les termes qui décrivent la taille, les capacités ou la personnalité sont souvent associés aux hommes. En revanche, certains termes qui décrivent les traits de personnalité comme *chatty* ou *aggressive* (Herriman, 1998 :136-142) peuvent favoriser

[33]Selon le Cambridge Dictionary, le terme "buxom" désigne une femme à forte poitrine et de morphologie plutôt ronde, et était au début des années 2000 plutôt un terme porteur d'une connotation négative, allant à l'encontre de l'archétype de la beauté et du standard morphologique de la minceur. Actuellement, ce terme sert à désigner une femme plantureuse qui a des attributs naturels séduisants pour l'autre sexe. La connotation est donc nettement plus positive. On voit que ce phénomène illustre le caractère diachronique du langage.

la diffusion et l'ancrage de stéréotypes de genre pour décrire les deux sexes. Des études plus récentes, publiées en 2010 démontrent que les sujets associent volontiers certaines caractéristiques, exprimées au travers d'adjectifs (ex. *logical, emotional*) aux hommes ou aux femmes (Winter, 2010 : 595, Dolan, 2010 :98-99). Aux hommes sont plus facilement attribuées les qualités « logiques », « rationnels », « agressifs », « stratèges », « indépendants » et « compétitifs » (Ibid). Les femmes, quant à elles, sont volontiers perçues comme « intuitives », « émotives », « dociles », « compréhensives », « spontanées » et « coopératives » (Ibid). Ce qui apparaît clairement ici est qu'il demeure difficile de s'affranchir des stéréotypes et ces études font apparaître que la **vision archétypale** de l'homme comme meneur (*leader and decision-maker*) donc dominant reste fermement ancrée dans la **cognition sociale**, tandis que la femme demeure une compagne, une suivante (*a loyal supporter and follower*) donc reste cantonnée dans une posture subordonnée. Le simple fait que des adjectifs comme *strong*, *supportive* soient perçus comme genrés montre que la langue n'est pas neutre au regard de la distribution des attributs genrés. D'autre part, l'attribution de fonctions sociales genrées aux hommes et aux femmes persiste, une **logique de valorisation et de dévalorisation / dévaluation des êtres** se maintient. La **projection mentale implicite du genre** qui affecte notre perception des rôles sociaux assignés aux hommes et aux femmes influe également sur la projection du statut et de la valeur sociale que nous avons et que nous accordons aux hommes ou aux femmes dans la société. Cet aspect est l'objet de la partie qui suit.

4.9 La socialisation sexuée au travers du langage

Le processus de « socialisation » par le langage est un processus dit « continu » dans la mesure où l'on constate qu'il dure toute notre vie (Maltz, Borker, 1982). Il commence à la naissance et ne s'arrête jamais. C'est entre autres pour cette raison que la société et la langue évoluent et que nous pouvons changer d'avis dans nos usages de la langue en fonction des époques.

> *The process by which we acquire th[is] knowledge and make it part of the way we think is called socialisation. This process is extensive and includes all the things we see and hear from society around us – the people we meet, the things we're told, the images we see, the books we read, and so on. These sources also give us information about identity – who we are, and what being a man or a woman means – because we learn about ourselves from the society around us. (Goddard et Patterson, 2000 : 34).*

Si nous rattachons cette théorie générale du processus de socialisation par le langage au domaine spécifique du genre, on constate que les leçons sur le genre commencent très tôt dans l'enfance (Lakoff, 1975, Maltz, Borker, 1982). En effet, dès sa naissance, l'enfant de sexe masculin ou féminin a tendance à revoir certains types de jouets, il ou elle est habillé selon des codes différents, les adultes ne s'adressent pas à lui ou elle exactement de la même façon, ses

parents lui dictent des comportements spécifiques (Maltz, Borker, 1982). Plus tard, ce même enfant est entouré d'images (notamment publicitaires) qui illustrent les **attentes genrées** du groupe social quant à son rôle et ses préférences futures, les deux sexes étant représentés de manières radicalement différentes. En considérant la tendance actuelle de « dénaturalisation » du genre (Butler, 1990-2005 ; Talbot, 1995 : 204), nous pourrions légitimement supposer que ces rôles stéréotypés de filles et de garçons sont en passe d'être abolis et que ce qui vient d'être décrit appartient à un autre âge. Or cette transformation est loin d'être aboutie. Par exemple, dans leurs façons de jouer, les petites filles continuent de cuisiner, de repasser, de passer l'aspirateur, de jouer à la marchande, de faire les courses et de s'occuper de bébés, alors que les petits garçons continuent d'affectionner les jeux de construction, les voitures, la guerre et les super héros (Swann, 1992). Les jouets des filles les préparent à assumer des rôles domestiques qui les confinent dans la sphère de la « domesticité », alors que ceux des garçons permettent d'acquérir des compétences qui suggèrent l'idée qu'ils pourraient être puissants, de vrais champions, des conducteurs automobiles prêts à sauver le monde (Swann, 1992). Dans ces jeux, le monde des filles semble davantage tourné vers l'intérieur, tandis que celui des garçons paraît davantage tourné vers l'extérieur (Swann, 1992).

Il est important de préciser que les couleurs[34] restent un code important pour symboliser le genre. Dans les catalogues de jouets et les différentes publicités télévisées, les couleurs stéréotypées sont encore largement utilisées (Estripeaut-Bourjac, 2017). On trouve le rose pour les pages de jouets pour filles et de nombreux produits sont roses ou exhibent d'autres couleurs «féminines » (les barbies, les poneys, etc.) comme le jaune pâle ou le mauve, tandis que les jouets pour garçons sont souvent de couleur plus foncée et plus vive comme le bleu marine ou le vert foncé, ou des couleurs qui ont une référence spécifique, comme le kaki et le rouge (Estripeaut-Bourjac, 2017). L'apprentissage précoce des différences des deux sexes tend à donner des bases solides quant aux rôles présumés « naturels » que la société réserve aux femmes et aux hommes. Cependant, la représentation liée au genre ne s'arrête pas strictement à l'enfance. Les rôles et préférences liés au genre semblent renforcés et ancrés par le langage et les images tout au long de notre vie (Estripeaut-Bourjac, 2017). La force de cet apprentissage se perçoit également selon certaines recherches dans les comportements et les préférences des hommes et des femmes qui

[34] Nous tenons à préciser à nos lecteurs que l'assignation des couleurs par la langue constitue un marqueur de genre et d'assignation sociale. Dans les exemples évoqués plus haut, la couleur bleue a été identifiée de manière typique au genre masculin ; le rose est destiné au genre féminin par Elena Gianini Belotti dans l'ouvrage Du côté des petites filles (1997). En revanche, nous tenons à également préciser que contrairement aux idées reçues, l'attribution du rose pour les filles et du bleu pour les garçons ne date que des années 1900, après 700 ans de tradition chrétienne où le bleu était la couleur de la Vierge Marie, symbole de pureté divine et de féminité.

sont devenus une partie « naturelle » de notre identité lorsque nous arrivons à l'âge adulte (Estripeaut-Bourjac, 2017)

Cette socialisation fortement sexuée (genrée) s'opère depuis des décénnies par l'intermédiaire de moyens de communication, des médias et du marketing, notamment de la publicité. Le langage y joue donc un rôle prépondérant. Cette hypothèse a notamment été avancée et argumentée pour la première fois de manière théorique par Pamela Fishman en 1980. Nous avons souhaité mettre cette observation à l'épreuve, en prenant appui sur l'analyse d'un fait publicitaire précis de notre époque, pouvant confirmer ou infirmer la pertinence de cette hypothèse.

4. 10 La labellisation de la binarité de genre sous le prisme du langage publicitaire

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en désole, la binarité du genre reste une valeur marchande sûre et le marketing y adhère largement. De nombreux produits restent explicitement codés masculins ou féminins, avec l'idée sous-jacente que certains produits font « naturellement » partie du domaine d'un sexe ou de l'autre. Le langage utilisé pour décrire ces produits et les noms qui leur sont attribués servent à renforcer leur « féminité » ou leur « masculinité ». La cosmétique fournit de nombreux exemples d'étiquetage explicitement sexués / genrés qui peuvent être porteurs de sexisme à l'encontre du genre féminin. Le rouge à lèvres, le vernis à ongles, les produits pour le teint (*blush*) entretiennent l'image d'une féminité stéréotypée associant délicatesse, raffinement et séduction. Par exemple, le rouge à lèvres de référence *Hint of a Tint* qui symbolise l'image de la virginité et de l'innocence, le blush nommé *Peach Blush*, de la marque M.A.C. ou encore le fard à paupières *Golden Shell* de la marque de cosmétique américaine *Peggy Sage*. D'autres produits tels que les déodorants, les parfums, les savonnettes, les gels douches et les mousses à raser sont souvent déclinés en gammes pour hommes (tonus, fraîcheur, virilité) et pour femmes (douceur, séduction).

Il serait certainement intéressant de voir de quelle manière une gamme de produits cosmétiques (à fonctions comparables) se sémiotisent différemment selon le sexe visé, dans l'appellation et la description marketing. Nous nous en tiendrons ici à une brève mise en regard des stratégies associées à deux produits de base pour traiter la pilosité masculine et féminine : rasoir et mousse à raser d'une part (hommes) et crème dépilatoire d'autre part (femmes). Récemment, le célèbre footballeur Antoine Griezman est devenu l'ambasseur de la mousse *Gillette Fusion*. Dans cette publicité, l'homme est en train de se raser avec des produits de cette marque. Tous les ingrédients sont réunis pour véhiculer une image de puissance, de force, de virilité par les actions d'une figure célèbre du monde sportif. En Europe, le football reste

considéré (aux côtés du rugby) comme le sport par excellence de la masculinité (même si le football féminin est en pleine croissance). Le packaging de couleur bleu foncé insiste sur l'idée que la couleur constitue une forte symbolique de genre : le genre masculin. Pour obtenir un produit équivalent aux hommes, les femmes sont invitées à se procurer le rasoir *Venus* de la marque *Gillette* et la crème dépilatoire de la marque *Veet* pour se « sentir divines » (*feel like a goddess*). La publicité joue sur l'imagerie de la déesse antique à la silhouette parfaite. On suppose aussi que le nom *Venus* associé à ce rasoir n'est pas sans effet. Dans la mythologie romaine la déesse Vénus incarne l'archétype féminin : la déesse de l'amour, de la séduction et de la beauté féminines. Lors du visionnage de la publicité de la marque créée en 2000 sur la plateforme *Youtube*, nous voyons des jeunes femmes à la silhouette longiligne, en maillot de bain (rose) sortir de l'eau, adopter une posture et une gestualité de femme conquérante partant s'installer sur la plage comme autant de séductrices, face à la mer. En fond sonore, on peut entendre cette hymne : *"I am your Venus, I am your fire, Your desire"*[35] (« Je suis ta Vénus, ton feu, ton désir »). Il nous semble que l'image de la femme qui est véhiculée ici et que nous gardons à l'esprit est une image qui s'affranchit de toutes les luttes, de toutes les déconstructions féministes entreprises dans les décennies précédentes. Dans ce marketing de masse, la femme (offrant son corps aux éléments) demeure fondamentalement un objet de désir pour les hommes et sa beauté est indissociable de la séduction qu'elle exerce.



Figure 3 – Divinement belles (et sexuelles)
"*Gillette makes you feel like a goddess"* (2000)

Pour la chercheuse française Sophie Bailly, linguiste à l'université de Lorraine, les femmes apparaissant dans les publicités sont souvent représentées au travers d'un « discours

[35] Publicité Rasoir Gilette « Venus » (2000): https://www.youtube.com/watch?v=hOToMeTI6eY

sexy » (Bailly, 2002 : 6) qui favorise l'ancrage et la (re)production de rôles sociaux genrés. Ces exemples viennent souligner le décalage manifeste qui existe entre les déconstructions universitaires – incluant la linguistique du genre – et les réalités sociales observables. Deux discours diamétralement opposés coexistent : l'un qui déconstruit les stéréotypes au nom de la justice sociale, l'autre qui les confirme et les esthétise pour s'assurer un gain commercial.

5. Le pouvoir du langage dans la représentation des individus genrés

Entre les années 1960 et 1980, les (linguistes) féministes accordent une attention particulière aux usages du langage et aux **inégalités de statut et de pouvoir** qui en découlent. L'analyse de tours sexistes ou euphémistiques est conduite dans une volonté de mesurer, voire de dénoncer, l'impact négatif de ces usages sur l'identité sociale des femmes. En 1980, Dale Spender dans *Man Made Language* dresse une sorte d'état des lieux de la relation des femmes au langage. Elle commence par dénoncer l'exclusion des femmes du premier des pouvoirs : celui de « nommer » l'expérience humaine en général et féminine en particulier.

> *In a sexist world, symbol systems and conceptual apparatuses have been male creations. These do not reflect the experiences of women, but rather function to falsify our own self-images and experiences. ... It is necessary to grasp the fundamental fact that women have had the power of naming stolen from us. We have not been free to name ourselves, the world, or god. (Spender, 1980 : 7-8)*

Pour Spender il est historiquement et anthropologiquement incontestable que les hommes se sont toujours arrangés pour **contrôler le langage** et **assurer leur visibilité** au sein de ce dernier. Elle estime par ailleurs que les hommes ont pris le langage comme un **outil de pouvoir** pour parler mais aussi et surtout pour définir ce que les femmes sont, ainsi que la place qu'elles doivent occuper dans la société. Les femmes ont par voie de conséquence été **dépossédées** du pouvoir de nommer, de se nommer, d'être nommées, d'identifier et de s'identifier à parité avec les hommes. Nous voudrions ici évoquer les enjeux du sexisme dans la langue et les impacts de ce dernier sur la représentation et l'évaluation des femmes dans la société.

5.1 Le langage sexiste : entre constat et déni

De nombreuses linguistes féministes œuvrent depuis les années 1970 pour **changer la représentation des sexes dans la langue**. Dans l'état ancien, non réformé de l'usage, la tendance était de traiter le masculin comme la **norme** ou la **valeur par défaut**, en reléguant le féminin à l'accessoire, à l'exception ou faisant de celui-ci un terme (négativement) marqué. Ce phénomène s'appelle souvent le « sexisme linguistique » et procède d'un phénomène dit « d'androcentrisme » (littéralement « centrage sur le masculin »). Selon Sara Mills (2008), on

peut définir le **sexisme linguistique** comme l'emploi d'une langue et d'un discours discriminatoires à l'encontre les femmes, ces dernières se retrouvant effacées ou dévalorisées dans leurs pensées, attitudes ou actions.

Dans *Women Changing Language* (1998), la linguiste Anne Pauwels déclare: *"Those who believe that language is the main force in shaping people's view of reality are greatly affected by the finding that language may be androcentric"* (Pauwels, 1998: XI-XII). Pauwels fait écho aux propos de Spender dans *Man Made Language* (1980) qui, reprenant à son compte l'hypothèse Sapir-Whorf, traite le langage comme un filtre cognitif déterminant « les limites de notre monde » et « construisant nos réalités » (Spender, 1980 : 139). Et c'est bien parce que le langage a ce pouvoir de filtrage de la perception, de catégorisation de l'expérience et d'organisation de la connaissance que son appropriation par les hommes est problématique pour les femmes. Cependant, le rapport de pouvoir peut être modifié en réformant les formes de la langue et les règles d'usage. Loin de n'être qu'un reflet de l'ordre établi, le langage peut devenir un outil privilégié de modification des perceptions et représentations. Le bénéfice escompté, précisons-le, n'est pas une inversion revancharde du système sexiste, une prise de pouvoir des femmes sur les hommes mais une correction salutaire, permettant aux femmes de **sémiotiser leur expérience du monde** et de ne plus être assujetties à une quelconque **domination symbolique masculine**. Parce qu'il est à la fois reflet et instrument, code et expressif et filtre perceptif, le langage est investi de ce pouvoir de faire changer l'ordre du monde social.

> *It may not be easy to break out of the patterns of thinking and believing into which our society and language have led us, but it is possible. Language is a human product, it is something which human beings have made, and which can be modified. We can – with perseverance – posit alternatives which are readily available within our society. We can make the effort to formulate possibilities at the periphery of our cultural conditioning and to reconceptualise our reality : we can generate new meanings – and we can validate them. (Spender, 1980 : 3)*

Cette nécessité d'agir sur les règles de représentation et d'expression du langage et de réformer celles-ci s'impose avec urgence pour Spender à l'époque où elle effectue ses recherches (dans les années 1970). Pour la chercheuse australienne, il est incontestable que ce sont les hommes qui contrôlent les formes et les usages du langage dans la société patriarcale environnante. Parmi les nombreuses conséquences néfastes de cet état de fait figure l'aliénation : les expériences, les perspectives et les convictions des femmes ne trouvent pas leur juste représentation et expression dans l'ordre linguistique des hommes. Spender exhorte donc les femmes à se réapproprier la langue, à donner elles-mêmes du sens à leur identité, à marquer et à valider leurs expériences. D'autres féministes préconisent de renverser le statut quo dans le système de langage patriarcal afin de faire réfléchir les gens sur leur utilisation courante du

langage. Pour ce faire, les femmes doivent donc se lancer dans l'action sociolangagière.

Bien que tous les spécialistes en linguistique de genre s'entendent sur la nécessité de lutter contre le sexisme véhiculé par la langue, les définitions données du **sexisme** et du **langage sexiste** ne sont pas toujours consensuelles et ont suscité de vives controverses. Certaines chercheuses estiment en effet que la définition couramment donnée du « langage sexiste » est elle-même sexiste. Ce reproche a conduit certains organismes à modifier leurs définitions du sexisme. En 2012, David Benatar publie ainsi *The Second Sexism,* où l'on trouve une nouvelle définition du mot « sexisme » appliqué au langage : *"Sexist language is language that expresses bias in favour of one sex and thus treats the other sex in a discriminatory manner. In most instances, the bias is in favour of men and against women*" (Benatar, 2012 : 1).

Marilyn Frye, professeure et essayiste américaine connue pour son engagement féministe radical, estime que le sexisme relève du système plutôt que des actes : *"the locus of sexism is primarily in the system of framework, not in the particular act"* (Benatar, 2012: 6). Frye propose également une analyse de l'adjectif *sexist* qui renvoie à une caractéristique de la structure culturelle et économique d'une société, venant hiérarchiser les rapports sociaux des individus par une série d'oppositions comme « dominant » / « subordonné ». En revanche, le sexisme, qu'il soit compris en termes de système ou d'actes, tend pour Frye à un même but dans la société : exclure les femmes. Cette redéfinition du langage sexiste a également provoqué des réactions de la part de groupes féministes qui voient ce dernier comme une neutralisation de la signification originelle du sexisme.

Alors que de nombreuses militantes et linguistes féministes contre le sexisme linguistique proposent de réformer la langue, certaines chercheuses émettent des réticences. Les principaux arguments invoqués contre toute réforme sont les suivants (Pauwels, 1998 : 172) :

1. Changer la langue est futile car il n'existe pas de lien clair entre le degré de sexisme d'une langue et le degré de sexisme de la société. Le fait de changer le langage ne modifiera donc pas les attitudes des hommes envers les femmes.
2. Le changement de langage n'aura qu'un rôle très limité dans la recherche d'égalité des sexes.
3. Les directives sur le langage non sexiste sont une violation de la liberté d'expression.
4. Certains conservateurs ne voient pas de sexisme dans le langage.
5. Les preuves linguistiques s'appuient majoritairement sur l'étymologie des mots, or certains des sens originaux ne sont plus perçus de manière aussi littérale.
6. Des institutions vénérables, comme l'Académie Française, réfutent les accusations de sexisme linguistique.
7. Les changements proposés sont difficilement applicables : forcer les locuteurs à corriger

ce qu'ils disent spontanément n'a jamais été évident.

8. Des traditions linguistiques et littéraires historiques seront détruites à cause de changements au langage.

Face aux suggestions de réforme, les opinions les plus fréquemment exprimées sont :

1. Le langage n'est pas vraiment sexiste : où est le problème ?
2. Les réformes proposées freineront la créativité linguistique.
3. Les solutions proposées sont inesthétiques.
4. Les règles d'usage non sexiste sont une forme de censure.
5. Hostilité générale

A partir de son analyse du débat autour du langage non sexiste en Australie à la fin des années 1980, Pauwels illustre la catégorie de la dénégation (*denial*). Elle cite des arguments niant l'existence du sexisme dans le langage ou contestant l'utilité du changement. L'opinion publique de l'époque tend par exemple à nier que le suffixe *–man* dans *chairman* est «associé» à un être humain masculin. Pauwels dénonce aussi le fait que certains chercheurs reconnaissent l'existence du sexisme dans la langue mais minimisent l'importance de mesures correctives. Pauwels défend l'idée que le changement sociétal doit précéder le changement linguistique pour que ce dernier soit plus efficace. Selon Pauwels, les réformes linguistiques ont peu de chance d'être adoptées si elles ne sont pas en phase avec les changements sociétaux: "*Language is a reflection of society and, since planned language change is ill-advised, any forthcoming change must occur first in societal practices.*" (Pauwels, 1978 : 246).

Nombreux sont ceux qui appellent à une forme de prudence, voire qui déconseillent l'adoption de **règles de langage non sexiste**. Ils invoquent en particulier le coût de la réforme linguistique qui dépasserait ses potentiels bienfaits. Cette stratégie met l'accent sur le danger induit par l'acceptation de propositions de langage non sexiste, comme une perte de clarté, de simplicité ou d'esthétique, ainsi qu'une censure accrue et une privation de la liberté de parole.

Dans une volonté d'instaurer une égalité de statut et de représentation entre les sexes / genres, des linguistes comme Lakoff et Spender entre 1970 et 1980, mais aussi Tannen et Holmes, entre 1980 et 1990, proposent d'opérer une réévaluation des pratiques langagières des femmes. L'objectif de cette proposition est qu'il ne soit plus porté atteinte au statut et à la valeur sociale des femmes, et que le pouvoir linguistique des hommes soit infléchi.

5.2 La réévaluation du langage des femmes

La paradigme de la « différence » invite à reconsidérer les propriétés du discours féminin sous un jour plus favorable (Tannen, 1990). Certaines des caractéristiques associées de manière typique aux femmes constitueraient en réalité des atouts et non des handicaps. Janet Holmes (1995) considère ainsi que certaines des **stratégies d'écoute**, d'**accordage** et de **politesse** communément adoptées par les femmes éduquées et accusées de perpétrer leur effacement ou leur soumission, ne sont pas toujours déficientes ou handicapantes. Dans le monde professionnel, en contexte de réunion de travail ou de débat, par exemple, ces stratégies sont précieuses. Jennifer Coates (1998), quant à elle, propose de réévaluer les échanges informels entre femmes (*female gossip*), ainsi que les stratégies de rapprochement ou de coopération (*rapport talk*) que souvent elles déploient. Cette réévaluation des styles de discours féminins a eu des conséquences importantes dans certains domaines. Par exemple, dans l'évaluation des compétences orales dans les établissements secondaires en Grande Bretagne, ce sont les aspects associés aux styles de discours féminins qui sont les plus appréciés (les commentaires de soutien, les réponses minimales, les rapports avec les autres dans le groupe). On peut actuellement constater un changement important par rapport aux façons classiques d'évaluer les compétences orales, les compétences rhétoriques et la confiance, historiquement édictées par les hommes. La théorie selon laquelle les femmes seraient plus **coopératives**, plus attentives à **entretenir un rapport interlocutif harmonieux** qu'à transmettre de l'information factuelle, s'est révélée pertinente, même si cette théorie repose sur une vision quelque peu « essentialiste » du langage féminin. Ces compétences identifiées comme « féminines » de la communication, ne semblent pas cependant avoir de grande valeur sociale dans le discours public et peuvent même se retourner contre les locutrices dans le discours politique, nous le verrons dans notre quatrième chapitre.

Même si des études ont amorcé un phénomène de **réévaluation** du langage et du statut social des femmes, de façon générale, nous constatons que le changement dans la manière de parler des femmes et la façon dont elles sont considérées lorsqu'elles prennent la parole, conduisent les femmes à privilégier ce qu'on pourrait appeler « le langage des hommes, » alors même qu'elles encourent le risque d'être évaluées de manière négative en l'utilisant (Mills, 2003 : 167 ; Lakoff, 1975). Que faire d'autre cependant, si un style de communication assertif, direct, typiquement associé à la masculinité, reste aujourd'hui encore considéré comme le style expressif le mieux adapté à la sphère publique ?[36] A partir des années 1980 et 1990, certaines études,

[36] Depuis une trentaine d'années, nous observons l'émergence de coach de communication, chargé d'entraîner les individus, surtout les femmes à s'exprimer en public de manière directe, assertive et confiante en adoptant les codes

notamment celles menées par Daniel Maltz, Ruth Borker (1982) et Deborah Tannen (1990) défendent l'idée que les femmes et les hommes appartiennent à deux **sous-cultures linguistiques différentes**, sans nécessairement en avoir conscience mais avec des répercussions néfastes (incidents et malentendus, déformations). Pour Tannen (1990), par exemple, la communication inter-genres (*cross-gender communication*) est assimilée à une **communication interculturelle** (*crosscultural communication*). Chaque sexe parlerait une **variété lectale** de la langue commune ou *genderlect*. Ce type d'analyse, sur lequel nous reviendrons dans le Chapitre 3, ne manque pas d'intérêt mais n'est pas exempt de dangers ou de contradictions, en « essentialisant » et en « polarisant » les différences hommes / femmes et en suggérant une manière de déterminisme lectal. En 1996, Bing et Bergvall notent ainsi:

> *It would be ironic if feminists interested in language and gender inadvertently reinforced gender polarisation and the myths of essential female-male difference. By accepting a biological female-male dichotomy, and by emphasising language which reflects the two categories, linguists may be reinforcing biological essentialism, even if they emphasise that language, like gender, is learned behaviour. (Bing et Bergvall, 1996 : 1-30)*

Comme on le constate, les deux chercheuses considèrent que Lakoff et Tannen sont tombées dans le « piège de l'essentialisation », ce qui ne témoigne pas nécessairement d'une lecture très profonde des deux auteures, qui ont en réalité une vision bien plus nuancée et socioconstructiviste que le biologisme qu'on leur reproche. Bing et Bergvall épinglent également la tendance qu'auraient Lakoff et Tannen à occulter le facteur de l'intériorisation de pratiques linguistiques des femmes. Un autre reproche qui leur est fait est celui de valider le stéréotype (présumé simpliste) de la **dominance conversationnelle masculine**. Deborah Cameron (1998) écrit ainsi: *"Dominance researchers have been criticized for making simplistic assumptions both about men's intention to dominate women in conversation and about the relationship of linguistic strategies to power or powerlessness"* (Cameron, 1998: 15). Pour Cameron, les malentendus hommes-femmes observés par Deborah Tannen et attribués à des **différences de « culture conversationnelle »** (Tannen, 1990) s'expliqueraient plutôt par l'existence de conflits d'intérêt entre certains hommes et certaines femmes. Le reproche adressé à la chercheuse est double : un reproche de méthode (généraliser à partir d'observations personnelles ponctuelles, non d'études empiriques structurées) doublé d'un reproche de contenu (simplifier, reprendre des stéréotypes sans les déconstruire).

Afin de mettre à l'épreuve les intuitions et les arguments avancés par certaines chercheuses nous nous concentrerons sur l'étude de quelques exemples linguistiques des travaux

---

et les styles conversationnels masculins afin d'assurer leur légitimité dans le discours public et la sphère publique dominée principalement par les hommes.

théoriques de Robin Lakoff (1975), Dale Spender (1980) et Janet Holmes (1986) aux Etats-Unis, ainsi que sur les observations de Marina Yaguello (1978) en France. Toutes soutiennent l'hypothèse que les hommes exerceraient une manière de suprématie langagière sur les femmes. Quels sont leurs arguments ? Quelles preuves langagières (*linguistic evidence*) avancent-elles ? Quelles conclusions en tirent-elles ?

5.3 « La lutte contre la suprématie linguistique des hommes » : quelques exemples concrets

Dès les années 1970 et 1980, les mouvements féministes de seconde vague, ainsi que les chercheuses s'intéressant aux rapports entre langage, genre et dynamiques de pouvoir, émettent des propositions visant à éviter, voire à éradiquer, les discriminations linguistiques et le sexisme linguistique. Robin Lakoff (1975), Dale Spender (1980) ou encore Marina Yaguello (1978) inscrivent leurs recherches et leurs publications sur le langage et le genre dans une **politique volontariste de réforme**. Leur approche n'est pas seulement **descriptive** (comme cela est censé être le cas en linguistique générale) mais **politique** car à visée **transformative** pour la société: les normes et usages linguistiques qu'elles identifient comme néfastes ou iniques doivent être successivement identifiés, dénoncés et réformés.

Ce combat est un combat de linguistes averties qui ont une connaissance intime du fonctionnement général du langage. Toutes savent que la langue repose sur un **pacte social** entre locuteurs. En effet, la notion même de langue suppose l'existence de **conventions sémiologiques instituées et partagées**. Nul n'est libre de parler comme il ou elle le veut dans un groupe social constitué. La marge de liberté et de créativité individuelles est extrêmement limitée. Or quiconque a accès, dans une communauté de locuteurs, à la définition des normes, quiconque sait utiliser les règles à son avantage, détient un pouvoir considérable sur les autres. Robin Lakoff consacrera d'ailleurs deux ouvrages à cette question cruciale : *Talking Power. The Politics of Language in our Lives* (1990) et *The Language War* (2000). Ce principe de **régulation** et de **pouvoir** dépasse de très loin la question du genre. La juriste qui maîtrise les conventions du langage juridique, le médecin qui maîtrise les conventions du langage médical **prennent nécessairement le pouvoir** dans une discussion avec un administré ou un patient ordinaires. Ce qui est patent dans des domaines de spécialité est moins visible mais tout aussi prégnant dans la langue usuelle. Pour Robin Lakoff, Dale Spender ainsi que Marina Yaguello ce sont les hommes qui ont fabriqué la grammaire et le lexique des langues, avec leur perspective et leurs intérêts. Opter pour une **réforme volontariste des usages** (*language planning*) (Lakoff, 1975 : 38 ; Fishman, 1987) c'est tenter de **reprendre le contrôle**. C'est assurément jouer le jeu de l'autorité

– une attitude qui pourra paraître paradoxale lorsqu'on se dit « libéral » ou « progressiste » – mais il s'agit bien d'un combat et toute démarche permettant d'accéder au pouvoir, toute arme légitime est bonne à prendre. Réformer le lexique, changer certaines règles de la grammaire du discours c'est aussi **changer la grammaire sociale** : en modifiant telle ou telle règle lexico-syntaxique, en lexicalisant telle ou telle expérience, on touche nécessairement à l'idéation (les modes de représentation) et à l'intersubjectivité (les modes d'interaction). Et c'est très bien ainsi, estiment ces chercheuses qui, en faisant cela, assument leurs responsabilité scientifique de linguistes.

Le **contrôle de la langue** est donc un **enjeu de pouvoir majeur**. Ce n'est pas une nouveauté. Traditionnellement, ce sont des institutions plutôt conservatrices – académies, ministères de l'éducation, comités éditoriaux, sociétés savantes – qui énoncent des mesures coercitives destinées à réguler les usages langagiers d'une communauté (sur le plan syntaxique, lexical, sémantique, orthographique et grammatical). Les changements proposés sont alors soumis à des discussions expertes qui peuvent déboucher ou non sur de nouvelles normes d'expression. Dans le cas présent, il s'agit d'opérer des modifications pour rendre la langue égalitaire, **non discriminante** entre les genres. Personne ici ne demande que le pouvoir soit renversé mais chacune exige qu'il soit partagé. Cette proposition de nouvelle politique linguistique suggère par exemple d'utiliser une langue « neutre » qui confère aux individus masculins ou féminins un même statut, non marqué. Par exemple, utiliser *person* pour remplacer les suffixes genrés comme *-man* dans *spokesman*, ce qui donne, on le sait, *spokesperson*. De même, il a été proposé de remplacer de façon systématique le nom *chairman* par *chair* ou *chairperson*. Malgré la bonne institutionnalisation de ces termes dans la langue anglaise contemporaine, leur fréquence d'utilisation ou d'usage reste aléatoire dans le discours spontané. Nous aborderons de manière plus approndie ces problématiques linguistiques dans le chapitre suivant.

Conclusion intermédiaire

Dans le premier volet de la présente étude, nous avons tenté de définir le **cadre conceptuel** des *Language and Gender Studies* aux Etats-Unis et en France, en situant cette discipline nouvelle par rapport aux « vagues » successives de féminisme et à leurs problématiques. Estimant qu'un **point de vue en diachronie** était nécessaire, nous avons situé les questionnements et les combats dans leur **environnement historique, politique, social et linguistique**, entre 1960 et la période actuelle. Ce faisant, nous avons relevé quelques décalages entre le contexte anglo-américain et français. Nous avons également pris la mesure du rôle central

joué par le langage dans la régulation, le maintien ou la remise en question des rapports de pouvoir entre les sexes / genres.

Chapitre 2

Robin Tolmach Lakoff, Dale Spender et Marina Yaguello : la langue comme « miroir » des rapports de genre

> La langue est aussi, dans une large mesure (par sa structure ou par le jeu des connotations ou de la métaphore), un *miroir culturel*, qui fixe les représentations symboliques, et se fait l'écho des préjugés et des stéréotypes, en même temps qu'il alimente et entretient ceux-ci. (Yaguello, 2002 [1978] : 8)

Introduction

Dans ce deuxième chaptire, nous allons procéder à une présentation théorique des différentes analyses avancées par des linguistes féministes françaises et anglo-américaines des années 1970 et 1980. D'entrée de jeu, nous tenons à préciser que beaucoup d'idées présentées par les auteures citées comme autant de **faits psycho-sociaux avérés** reposent souvent sur des intuitions personnelles, des observations générales, des ressentis subjectifs et des témoignages parcellaires. Cela n'ôte rien à l'intérêt des analyses proposées, ni même à la justesse de détail de telle ou telle observation, mais pose néanmoins un problème de **méthode** et d'**épistémologie** en sciences humaines et sociales. Dès lors, il nous semble plus juste et surtout plus prudent de traiter ces écrits en mode **essai** ou **manifeste** plutôt qu'en mode enquête sociolinguistique. A défaut d'être en capacité de prouver empiriquement tout ce que les auteures avancent et qui nous paraît globalement juste, nous nous attacherons à déterminer la cohérence et la pertinence des différentes hypothèses formulées par Robin Lakoff dans *Language and Woman's Place* (1975), par Dale Spender dans *Man Made Language* (1980) et par Marina Yaguello dans *Les mots et les femmes* (1978). Pourquoi ces trois ouvrages ? Parce qu'ils sont écrits à peu près à la même époque et sont associés aux paradigmes de la « déficience » et de la « domination» qui constituèrent longtemps le socle commun des *Language and Gender Studies*. Mais aussi parce que ces trois titres demeurent des incontournables de la discipline, ayant marqué profondément

plusieurs générations de linguistes féministes et continuant de faire référence en *Language and Gender Studies*, qu'on s'en réclame ou qu'on s'en éloigne.

Ces trois linguistes relèvent des **disparités linguistiques patentes** (Lakoff, 2004 [1975] : 76 ; Yaguello, 2002 [1978] : 93) entre hommes et femmes, qui se manifestent sur le plan sémantique, lexical, syntaxique et stylistique. Les différences non seulement **reflètent** mais **entretiennent** de graves inégalités sociales entre les sexes / genres. (Lakoff, 2004 [1975] : 76 ; Yaguello, 2002 [1978] : 7). Dans chacun de leurs travaux, les auteures tentent de démontrer que la langue est non seulement un **miroir** (Yaguello, 2002 [1978] : 7) qui reflète les déséquilibres linguistiques entre les hommes et les femmes, mais aussi un **instrument de coercicion et de conservation** qui sert à réguler et à enraciner les déséquilibres (Yaguello, 2002 [1978] : 7, 10). Les rapports de domination, de subordination entre hommes et femmes sont donc **activement entretenus par la langue** et non pas seulement codés passivement (Yaguello, 2002 [1978] : 10). Or la langue est, dans une large mesure, le medium de la pensée et des interactions sociales si bien que tout déséquilibre inscrit en son cœur ne peut qu'avoir des répercussions sur la vie et l'identité des individus, ainsi que sur la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes dans l'ordre social. La langue, nous disent en substance ces chercheues, n'est pas seulement utilisée à des fins d'interaction et de partage (de représentations, d'expériences) : elle est un véritable outil de pouvoir qui infériorise (Spender, 1980 : 3) et « invisibilise » une partie des individus de la sphère sociale, plus particulièrement les femmes (Spender, 1980 : 3). La langue entre donc dans le jeu du pouvoir puisque les pratiques langières, fondamentalement genrées, influent sur les rapports entre les sexes, le statut des femmes dans la société et dans la langue, dans la sphère publique et privée.

Au cours de ce second chapitre, nous serons amenés à nous interroger sur un certain nombre d'usages et de comportements langagiers, identifiés par ces auteures comme « masculins » ou « féminins » (Lakoff, 2004 [1975] : 45), dont la fonction primordiale serait d'asseoir ou de fragiliser la légitimité, le statut et la valeur sociale des hommes et des femmes. Nous élargirons notre discussion en montrant que plusieurs phénomènes linguistiques et sociaux désavantagent les femmes et ne sont pas l'exclusive de telle langue ou culture particulière. De nombreux phénomènes relevés en langue et cultures anglophones sont extensibles au français d'Europe et d'Amérique, voire à la totalité des langues et cultures des deux continents.

Dès les années 1970, durant lesquelles émergent les mouvements féministes dits de « seconde vague », on constate que de part et d'autre de l'Atlantique les communautés de chercheuses se rejoignent dans leur perception des **inégalités linguistiques et sociales entre les hommes et les femmes** (Lakoff, 2004 [1975] : 76 ; Yaguello, 2002 [1978] : 93). On relève également que, malgré les importantes avancées politiques et sociétales en faveur des femmes, dans les domaines familiaux, sexuels et professionnels, la parole des femmes demeure très en

retrait par rapport à celle des hommes. Ce retrait n'est pas un sentiment vague mais une réalité objectivable, estiment ces chercheuses. Divers phénomènes langagiers le prouvent, comme la **dérogation sémantique** (Spender, 1980 :16) (que les trois femmes ont à cœur d'illustrer), le **sexisme linguistique** (Lakoff, 2004 [1975] : 47 ; Spender, 1980 : 16) ou les **stratégies euphémistiques** (Lakoff, 2004 [1975] : 45).

Pour ces auteures également, la langue est potentiellement au service de la diffusion et de l'ancrage social de **visions stéréotypées** du « masculin » et du « féminin » (Yaguello, 2002 [1978] :9, 70, 124). Installée en chaque locuteur (-trice), organisant et articulant sa pensée, la langue ne peut manquer d'influencer la perception et la représentation des phénomènes ou des êtres, si on voit dans la sémiologie langagière plus qu'un simple code ou véhicule. Les travaux de Robin Lakoff, de Dale Spender et de Marina Yaguello sont à cet égard très **whorfiens** dans le lien organique qu'ils postulent entre langage, pensée et expérience socio-physique du monde (Spender, 1980 :1). C'est pourquoi toutes trois se prononcent en faveur d'**actes de modification autoritaire** (Lakoff, 1975 : 57 ; Yaguello, 2002 [1978] : 26, 144, 146) des conventions et usages langagiers afin de changer non seulement les **façons de parler** mais la **relation à l'autre et au monde**.

En parallèle de la présentation que nous ferons de la typologie linguistique associée aux paradigmes de la « domination» et de la « déficience » (Lakoff, 1975 ; Yaguello, 1978 ; Spender, 1980) nous nous interrogerons sur le statut à accorder aux observations, intuitions, opinions, principes, règles et généralisations opérées, ainsi qu'à leur réception au sein de la communauté divisée des féministes.

1. Les rois « D » (« Déficience », « Domination», « Différence »)

1.1 L'approche dite de la « déficience » : l'exemple de Robin Lakoff (1973-1975)

Le paradigme dit de la « déficience » est l'un des premiers à être apparu dans le domaine des *Language and Gender Studies* aux Etats-Unis. En 1975, Robin Lakoff avance cette théorie dans un court ouvrage intitulé *Language and Woman's Place.* Elle identifie ce qu'elle appelle une « langue (ou un parler) des femmes » (*women's language*). Ce seul acte peut être considéré comme **fondateur de tout un champ de recherche** qui persiste jusqu'à nous. Ce qu'elle appelle *women's language* recouvre au moins deux choses : le style expressif (ou **parler et attendu**) des femmes et le discours tenu sur (ou **parler à propos**) des femmes (Lakoff, 2004 [1975] : 45). Pour cartographier ces **modes d'énonciation genrés** Lakoff puise dans sa propre expérience de

locutrice (en production et en réception) car elle s'estime un sujet authentique et fiable, n'ayant ni plus ni moins de représentativité que n'importe quelle autre femme du milieu auquel elle appartient. Ce point, qu'elle expédie un peu vite dans son introduction à *Language and Woman's Place*, sera un point d'achoppement récurrent, plus controversé que le caratère fragmentaire de sa collecte de données. Bien que le passage ci-après puisse paraître long, il mérite d'être lu avec attention (notre soulignement) :

> *The data on which I am basing my claims have been gathered mainly by introspection: I have examined my own speech and that of my acquaintances, and have used my own intuitions in analyzing it. I have also made use of the media: in some ways, the speech heard, for example, in commercials or situation comedies on televison mirrors the speech of the television-watching community: if it did not (not exactly as an exact replica, but perhaps as a reflection of how the audience sees itself or wishes it were), it would not succeed. The sociologist, anthropologist or ethnomethodologist familiar with what seems to him more error-proof data-gathering techniques, such as the recording of random conversation, may object that these introspective methods may produce dubious results. But first, it should be noted that any procedure is at some point introspective: the gatherer must analyze his data, after all. Then, one necessarily selects a subgroup of the population to work with: is the educated, white, middle-class group that the writer of the book identifies with less worthy of study than any other? […] (All things considered), if we are to have a good sample of data to analyze, this will have to be elicited artificially from someone; I submit I am as good an artificial source of data as anyone. (Lakoff 1975, 4-5).*

Les observations ou relevés parcellaires que Lakoff a pu effectuer dans sa vie ou dans les média (en particulier la télévision) ont donc pour elle statut de **données empiriques fiables** (*diagnostic evidence,* Lakoff, 2004 [1975] : 46) lui donnant accès aux règles et usages de ce qui sera plus tard appelé *genderlect*. Une fois la collecte effectuée, au gré des rencontres et des instrospections, la linguiste procède à une analyse de nature socio-pragmatique.

L'usage féminin de la langue, constate-t-elle, est rarement à l'avantage des femmes. En effet, plusieurs tendances ou procédés (voir plus loin) contraignent les femmes à s'afficher comme **indirectes** ou **peu sûres d'elles-mêmes**, ce qui constitue une carence ou « déficience » aux yeux d'une culture nord-américaine exaltant la confiance en soi, la fiabilité et la factualité. De façon sournoise et invalidante, les habitudes langagières des femmes, regroupées sous l'appellation *women's language,* garantissent à la fois leur **féminité** et leur **mise en infériorité** par rapport aux hommes, qui eux ont toute latitude pour parler avec force et assurance. Cette hypothèse avancée par Lakoff, dès 1973 dans un premier essai (intégré l'ouvrage éponyme de 1975 déjà cité), sera également reprise près de sept ans plus tard par Dale Spender dans *Man Made Language* (1980).

Les affirmations de Lakoff dans *Language and Woman's Place* sont bien des assertions et non des hypothèses. Elles sont très vite remises en cause, notamment par Dubois et Crouch (1975) car elles laissent entendre de façon dérangeante pour les féministes que le langage des femmes serait **intrinsèquement carencé**, sans même apporter de preuves manifestes de ce phénomène à une large échelle. La position de Lakoff est pourtant plus nuancée et une lectrice

attentive comprend que l'enjeu n'est pas tant de dresser la liste précise des traits de la langue des femmes, pour la plupart **imposés** et **infériorisants**, que de montrer la **contrainte sociale** qui pèse sur elles (cf. les tours récurrents sous sa plume de type *Women are (not) supposed / expected to… Women are viewed as… Women are socialized to…*). Pour être respectées en tant que femmes et reconnues comme telles, les femmes doivent se soumettre aux règles qui pourtant les brident et les infériorisent. Une femme qui n'entre pas dans le **moule langagier** qu'on lui impose se dé-féminise et se met en danger.[37] Cette idée sera farouchement dénoncée et rejetée par les féministes de la troisième vague car elle semble valider une seule norme de féminité et abandonner la définition de cette dernière aux hommes. Pourtant, notre étude empirique (Chapitre 4) confirmera en partie la justesse et la prégnance de ce phénomène, même si elle révélera une manière de **fluidité des styles conversationnels genrés** que les premières études citées n'envisageaient pas vraiment.

On constate donc que l'analyse proposée par Lakoff du « parler féminin » (*women's language*) ne va pas de soi mais lance un débat passionné et participe à la fondation d'une discipline à la croisée des études féministes et des sciences du langage : les *Language and Gender studies*. Pour la linguiste britannique Sara Mills, les ambitions de Lakoff ont été mal comprises. Lakoff voulait en réalité établir un **modèle d'analyse linguistique féministe**, qui institue un lien de cause à effet entre l'oppression sociale et politique que subissent les femmes et leur façon de s'exprimer (Mills, 2003 : 164). Lakoff résume (avec l'humour désabusé qui caractérise son écriture) les caractéristiques du *women's language* au travers du tour *talking like a lady* (Lakoff, 2004 [1975] : 43) afin de souligner l'ambivalence de la situation. En effet, les **codes langagiers** de la **féminité socialement contrainte et idéalisée** sont à maint égard ceux de la **distinction** et du **tact** (Lakoff, 2004 [1975] : 43-44) : se tenir à l'écart des sujets trop sérieux, éviter de heurter en étant trop directe, éviter la grossièreté et la brutalité, éviter l'assertion trop franche de soi. Les exemples fabriqués (ou recomposés) que Lakoff donne peuvent sembler caricaturaux et socialement marqués. Ainsi :

1. Oh, dear, you've put the peanut butter in the refrigerator again. (Lakoff, 2004 [1975]: 50).
2. Shit, you've put the peanut butter in the refrigerator again (Lakoff, 2004 [1975] : 50).

On peut sourire face à la maladresse de l'artifice mais si on soumettait à l'aveugle, aujourd'hui encore, ces deux énoncés en demandant aux sujets de se prononcer sur le sexe / genre probable du locuteur - « C'est (plutôt / certainement) un homme qui parle» (M) ou « C'est

[37] Lakoff écrit ainsi: "If she doesn't learn to speak women's language in traditional society she's dead: she is ostracized as unfeminine by both men and women." (Lakoff 1975: 61).

(plutôt / certainement) une femme qui parle » (F) - on obtientrait sans nul doute 1 = F et 2 = M. L'interjection *Oh, dear !* serait perçue comme une exclamation très polie et contrôlée, délicieusement féminine pour une femme (éduquée) ou dangereusement féminisante pour un homme (même raffiné). Car la politesse, ou du moins l'évitement de la grossièreté ("*Women are not supposed to talk rough*," Lakoff, 2004 [1975] : 55) est une qualité souvent attendue des femmes (Brown & Levinson, 1987) dans le milieu auquel Lakoff s'intéresse. Le deuxième énoncé, avec son exclamation grossière, semble s'échapper de la bouche d'un homme ordinaire. A défaut de s'exprimer avec nuance et élégance, dit Lakoff, cet homme ne met pas en péril sa masculinité. Mieux, il asseoit cette dernière. Une inversion des attributions produirait un sentiment cocasse (par comique de situation) ou alors un double rejet : celui de la femme vulgaire et bourrue, sans grâce, qui se permettrait de dire *shit*, et celui de l'homme efféminé, probablement homosexuel (dans la société peu permissive et majoritairement homophobe de l'époque) s'exclamant *Oh dear !* à la Quentin Crisp (qu'elle ne cite malheureusement pas).[38]

Lakoff émet une autre hypothèse : l'interjection du premier énoncé (*Oh dear !*) est porteuse d'une charge émotionnelle infléchissant le caractère désagréable de l'événement et menaçant de l'énoncé. En modérant son exaspération, la femme minimise le préjudice subi, gomme sa contrariété (ce qui est une privation de liberté expressive).

> *(...) the behaviour a woman learns as "correct" prevents her from being taken seriously as an individual, and further is considered "correct" and necessary for a woman precisely because society does not consider her seriously as an individual (Lakoff, 2004 [1975] : 45).*

A l'évidence, des exemples fabriqués de ce type ne peuvent recevoir le statut de preuve empirique. Ils s'apparentent davantage à des exempla de la rhétorique classique, ces très courts récits à visée illustrative et démonstrative, réels ou inventés, porteurs d'une leçon de vie. C'est peut-être une influence indirecte de la culture gréco-latine sur la méthode d'argumentation de Robin Lakoff. A ce stade, nous dirons donc que la principale fonction des énoncés frabriqués que Lakoff cite est d'illustrer comment la carence (*deficiency*) (Lakoff, 2004 [1975] : 46) est intégrée au parler féminin, afin de servir la domination masculine (*dominance*). Car l'enjeu réel n'est pas tant la carence, le défaut d'expression que l'**exercice du pouvoir** : qui le détient, qui l'entretient (Lakoff, 2004 [1975] :46). Les *Language and Gender studies* sont ici en phase avec les études féministes.

[38] Quentin Crisp (1908-1999), écrivain, acteur et humoriste britannique, fut rendu célèbre auprès du grand public par la publication de The Naked Civil Servant (1968). Il n'hésitait pas à afficher une féminité exacerbée tout en assumant fièrement son homosexualité masculine et son excentricité.

This book is an attempt to provide diagnostic evidence from language use for one type of inequity that has been claimed to exist in our society: that between the roles of men and women. I will attempt to discover what language can tell us about the nature and extent of the inequity; and finally to ask whether anything can be done, from the linguistic end of the problem: does one correct a social inequity by changing linguistic disparities? (Lakoff, 2004 : [1975] : 39) (Notre soulignement)

1.2 Le paradigme dit de la « domination » (*dominance approach*) : Robin Lakoff (1975), Dale Spender (1980), Barrie Thorne et Nancy Henly (1985)

Il est important de garder à l'esprit un principe fondamental, sur lequel la plupart des linguistes, tous paradigmes confondus, s'accordent : le langage est à la fois un outil d'**idéation** et de **communication de l'expérience** au travers d'**interactions sociale** (Delbecque 2002 : 189). A ce titre, le langage participe à l'orchestration des inégalités entre les hommes et les femmes, tant au niveau des représentations que des interactions sociales. La linguiste Mary Talbot déclare ainsi dans *Language and Gender* (1998) :

Feminism is a form of politics dedicated to bringing about social changes, and ultimately to arresting the reproduction of systematic inequalities between men and women. Feminist interest in language and gender resides in the complex part language plays, alongside other social practices and institutions, in reflecting, creating and sustaining gender divisions in society. (Talbot, 1998 : 15)

Pour mettre au jour l'inégalité de traitement des sexes dans la langue, les féministes interrogent à la fois les niveaux **syntaxique**, **lexical** et **pragmatique** (Lakoff, 2004 [1975] : 63). Elles relèvent, entre autres l'existence de différentes paires inégalitaires comme *master* / *mistress* (Lakoff, 2004 [1975] : 63-64) ainsi que de nombreux tours sexistes ou misogynes jugés particulièrement injurieux ou dégradants pour l'image que les femmes ont d'elles-mêmes : *a blonde*, *a bitch*, *a tart*. Mais la **sujétion langagière** n'est qu'un indice d'une **domination sociale** plus générale des hommes sur les femmes dans le patriarcat, ce qui conduit les linguistes du genre à intégrer, comme les autres chercheuses féministes, divers paramètres institutionnels. Le plus évident est la position statutaire supérieure que beaucoup d'hommes continuent d'occuper et qui leur permet d'asseoir leur suprématie, comme le rappelle Mary Talbot:

We need to consider in what institutions, in what situations and in what genres men can and do dominate women, and how those institutions, situations and genres help them to do so. In this sense, researchers begin to identify certain locations where male power manifests in social practices and structures and to explore details of interaction in institutions, situations and genres where limitations are imposed on women's access to different types of linguistic behaviour in patriarchal societies. (Talbot, 1998 : 138)

De fait, dans de nombreux contextes institutionnels, les femmes restent soumises au « pouvoir masculin » qu'évoque Talbot. Il est imporant de rappeler ici que la sensibilité aux déséquilibres de position, de statut et de pouvoir (*power imbalance*) est extrêmement vive dans

les années 1970 et 1980. Or c'est cette sensibilité vive à l'inégalité qui nourrit le paradigme de la domination (*dominance approach*) en *Language and Gender Studies*. Les femmes y sont clairment identifiées comme le groupe opprimé d'une société qualifiée de « patriarcale » où exercice du pouvoir et genre masculin fonctionnent de manière solidaire et synchrone. Jennifer Coates déclare ainsi "*'Doing power' is often a way of 'doing gender' too"* (Coates, 2004 : 6). Les inégalités de traitement langagiers que les chercheuses épinglent sont en large partie explicables par cet état de fait. Robin Lakoff (1975) et Dale Spender (1980) inscrivent nommément leurs travaux dans le paradigme de la « dominance. » Ces deux chercheuses émettent l'hypothèse que le discours (attendu) des femmes (éduquées) se caractérise par l'utilisation d'éléments comme les mitigateurs (*hedges*), les qualificatifs à caractère emphatique tel que *amazing*. Il y a, selon elles, de bonnes raisons à cela qui relèvent de l'exercice du pouvoir. Les femmes n'ont pas droit à l'assertion forte ou à une parole directe (contrairement aux hommes). Il leur faut brider leurs certitudes, diminuer l'autorité de leur actes de langage déclaratifs, en introduisant des marqueurs « d'hésitation » (toute rhétorique), des *you know*, des question-tags qui estompent toute marque de confiance en soi (Spender, 1980 : 9, Lakoff, 2004 [1975] : 39-75). Ou alors il leur faut user de procédés d'intensification pour être réellement entendues ("*I'd better use double force, to make sure you see what I mean"* Lakoff, 2004 [1975]: 39), avec le risque d'une disqualification émotionnelle de ce qui est « dit de façon très appuyée» (*speaking in italics*). Inversement, Lakoff et Spender estiment que la parole des hommes a le droit d'être simple, assurée et directe, l'autorité nourrissant avantageusement l'image de leur masculinité.

Ces remarques ont été l'objet de nombreuses controverses pour les principales raisons suivantes : manque de données empiriques probantes, non prise en compte des critères de classe et d'ethnicité (pourtant mentionnés par Robin Lakoff), attention insuffisante accordée au contexte interractionnel, essentialisation des différences, emploi excessif de tours génériques (« les hommes », « les femmes ») ne rendant pas compte des singularités et de la variabilité. On a également reproché à ces linguistes féministes de se concentrer sur un groupe restreint de femmes, essentiellement les femmes anglo-américaines blanches, appartenant à la bourgeoisie. Enfin, il a été reproché aux partisans de l'approche de la domination, notamment à Robin Lakoff, le fait que sa méthodologie de recherche n'ait pas été conforme aux bonnes pratiques en sciences sociales. Le recours à l'introspection et aux anecdotes personnelles, la référence insuffisamment distancée et déconstruite à des stéréotypes de genre, l'évitement des contre-exemples font également partie des failles couramment dénoncées. Malgré la controverse, les travaux de Lakoff, comme ceux de Spender en Australie et de Yaguello en France, ont encouragé les femmes à réfléchir à l'**instrumentalité du langage dans la régulation des relations de pouvoir**. Les

femmes ont été incitées à faire des **commentaires métalinguistiques** sur l'utilisation du langage dans leurs interactions (Mills, 2003 : 165-166), ce qui n'est pas négligeable.

1.3 L'approche dite de la « différence » – Daniel Maltz et Ruth Borker (1982), Deborah Tannen (1984-1990)

Dès les années 1980, la *dominance approach* fait émerger un nouveau paradigme dans les *Language and Gender Studies* : celui de la « différence », également appelé *the two –culture concept* (Eckert & McConnell-Ginet, 2003). L'expression doit beaucoup aux travaux de John Joseph Gumperz en anthropologie linguistique. Rappelons qu'entre 1964 et 1982, Gumperz émet l'hypothèse selon laquelle les hommes et les femmes grandiraient et évolueraient dans des **cultures genrées spécifiques**. L'idée de « différence » (Gumperz, 1982 ; Maltz, Borker, 1982) complète plus qu'elle ne remplace le modèle de la domination (Lakoff, 1975, Spender, 1980). C'est l'hypothèse qu'avance Mary Talbot (2004 [1998] : 132) dans *Language and Gender* :

> *Behavior that had previously been perceived as men's efforts to dominate women in interaction is reinterpreted as a cross-cultural phenomenon, a result of mismatches in what men and women expect interaction to be like.*

Selon cette hypothèse, les hommes et les femmes seraient socialisés au travers d'une « culture masculine » ou « féminine » (Maltz, Borker, 1982 : 205-246 ; Tannen, 2001[1991] : 14, 77, 90-96) clairement différenciées. La différence se manifesterait, entre autres, par des différences de pouvoir, mais ne s'y réduirait pas. Selon les tenants de ce courant, filles et garçons utiliseraient différemment les ressources linguistiques mises à leur disposition dans la société, les filles étant socialement astreintes à davantage de correction grammaticale, à un respect plus marqué des normes (Cheshire, 1982 : 110).

Entre les années 1980 et 1990, Deborah Tannen, Jennifer Coates, Daniel Maltz, Ruth Borker, Janet Holmes et Deborah Jones prennent donc quelque distance par rapport à la théorie de la domination, sans toutefois renier cette dernière. Les **différences de comportements langagiers** entre les femmes et les hommes s'expliqueraient à la fois par des logiques d'exercice et de maintien du **pouvoir** mais aussi, et cela est très important, par des différences de sensibilité et de **stratégie interactionnelle**. Il reste néanmoins à déterminer si les différences observables sont **systématisables** (car itérées et donc prévisibles), et si ces dernières relèvent de **pratiques sociales** ou de **propensions innées** (ce qui soulève la question explosive du déterminisme biologique et de l'ordre naturel).

Les chercheuses mentionnées plus haut font l'hypothèse que, tout en interagissant au quotidien, femmes et hommes parleraient des **variétés lectales différentes de la langue**[39] (Tannen, 2001[1991] : 42), qui ne sauraient être réduites à une simple opposition codique entre dominées et dominants (Tannen, 1990 ; Coates, 1988, 1996). Cette approche « différenciée » des usages de la langue mène à l'idée que les femmes et les hommes appartiennent à des **subcultures différentes** (Tannen, 2001 [1991] : 18) au sein de la société qu'ils habitent. Cet angle socio-culturel permet aux femmes de s'extraire du statut de **groupe subordonné** et de faire valoir leur façon d'utiliser les ressources langagières, leur grammaire, qui **n'est pas nécessairement source d'infériorisation**, tant s'en faut. Ainsi, la propension à pratiquer l'interruption collaborative ou le question-tag d'interpellation participative, la capacité à jouer sur l'expression indirecte ou l'atténuation (*hedging*), nous le verrons, peuvent se transformer en atouts. Les femmes ont une voix différente de celle des hommes qu'il faut apprendre à entendre pour ce qu'elle est, dans sa différence (Gillian, 1982). Cet appel ne doit cependant pas conduire à essentialiser les différences (perçues, postulées) jusqu'à la caricature. On pense ici à l'analyse grand public proposée par le psychologue américian John Gray dans son best-seller *Men are from Mars, Women are from Venus* (1992) dont se rapproche par moments Deborah Tannen dans *You Just Don't Understand : Women & Men in Conversation* (1990). Tannen estime que les différences de production langagière entre les femmes et les hommes sont à la fois explicables par le sexe / genre des individus et par l'existence de disparités sociales plus ou moins marquées. Selon Tannen, filles et garçons développeraient des **préférences** et des styles communicationnels, conversationnels et interactionnels, qui se différencieraient à mesure qu'ils grandissent, en raison de la socialisation des enfants et des adolescents dans des groupes unisexes d'amitié, de jeux, de pratiques artistiques ou sportives, etc. Au terme de leur évolution, les adultes (femmes et hommes) se retrouveraient dans des situations d'interaction mélangées (*mixed-sex conversation settings*) où les différents styles conversationnels entreraient en conflit. Les différences provoqueraient des ruptures ou malentendus (*miscommunication*) (Tannen, 2001 [1991] : 42). L'un des facteurs de divergence les plus marqués serait d'une part la propension des femmes à établir des rapports ou des stratégies interactionnelles fondées sur la « connexion », la « coopération », la « solidarité », la « proximité » et « l'intimité » entre les membres d'un groupe (*rapport talk*) (Borker, Maltz, 1982, Tannen, 1990 : 13, 77), et d'autre part la propension des hommes à établir des rapports fondés sur un sens de la « hiérarchie », la « distance », la « compétition », « l'autonomie » et l'extériorité (*report talk*) (Borker, Maltz, 1982, Tannen, 1990 : 13, 77). Bien que les paradigmes de la « dominance » (Henley, Thorne, 1985, Lakoff, 1975, Spender, 1980) et de la « différence »

[39] Ces variétés sensibles au genre sont souvent appelées *genderlects* en anglais.

(Maltz, Borker, 1982, Tannen, 1990) aient été par le passé présentés comme deux pôles distincts dans le domaine des *Language and Gender Studies*, certains chercheurs estiment plutôt que ces deux pôles sont synonymes d'une certaine continuité et complémentarité et en viennent donc à remettre en cause une forme de « polarisation » de ces deux paradigmes.

1.4 Vers une convergence des paradigmes ?

En 1994, Déborah Tannen publie *Gender and Conversational Interaction*, ouvrage dans lequel elle signifie son refus d'une polarisation des pradigmes de la « domination» et de la « différence. » En effet, une tendance est apparue dans les années 1980 à se positionner en faveur de l'une ou l'autre. Tannen rappelle que, dans ses propres écrits, elle n'entend pas nier le facteur socio-historique de la domination masculine :

> *Talking about gender differences as cultural differences does not mean negating the dominance of men over women (Tannen, 1994a: 7).*
>
> *(If) the two phenomena are conceptualized as mutually exclusive poles, then those who suggest that women's and men's styles can be understood in the framework of cultural differences are represented as denying that dominance exists. In other words, it implies that difference precludes dominance, which is totally without basis. Quite on the contrary, the cultural difference framework provides model for explaining how dominance can be created in face-to-face interaction. (Tannen, 1994a: 9-10).*

L'observation et la formalisation de la différence est pour Tannen une étape descriptive première, sur laquelle peut éventuellement venir se greffer une analyse du pouvoir. Mieux, la posture du linguiste doit demeurer foncièrement **descriptive**, par opposition à **prescriptive**. Toutes les autres questions – l'origine biologique ou culturelle des différences relevées, la possibilité de changer l'ordre des choses – se situent à un niveau second et non premier. Elle écrit ainsi:

> *Many of those who believe (...) the differences to be purely biological in origin assume that if this is the case, then women must be subordinate and there is no point in trying to effect social change. On the other hand, —[m]any of those who believe (...) the differences to be purely cultural in origin assume that if this is so, they can easily change whatever they don't like in the social order. Moreover, Tannen contends that linguistics is not interested in addressing — the question of the origins of gender or other linguistic differences. She describes contemporary linguistics as descriptive' because — our charge is to describe the patterns of language we observe—and decidedly not prescriptive (...) Thus to describe differences is not to ascribe them to either biological or cultural sources. In this sense, the nature/nurture'question of whether differences are ascribed to biological, cultural or socialization sources has to be answered by anthropologists (Tannen, 1994a: 12-13).*

C'est pourquoi, dans les années 1980 et 1990, Ruth Borker, Daniel Maltz et Deborah Tannen adoptent une perspective moins idéologique qui se veut surtout « descriptive ». Certaines chercheuses désignent cette approche par le nom de *genderlectics* (Embree, 2000). L'objectif est

d'évaluer les **différences** et les **convergences** entre les femmes et les hommes, avec le danger, toujours présent, d'opérer des **sur-généralisations** et d'**essentialiser** les traits qu'on décèle. Il ne faut jamais oublier en effet, que ce qui est donné à observer est une succession d'usages individuels, qu'il peut être dangereux de promouvoir hâtivement au rang de comportement langagiers typiquement féminins ou masculins. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point.

1.5 *Language and Woman's Place*

Nous l'avons dit, pour de nombreuses linguistes féministes anglo-américaines c'est le petit ouvrage de Robin Lakoff paru en 1975, *Language and Woman's Place,* qui lance les *Language and Gender Studies* aux Etats-Unis, en tant que discipline. Le livre marque le début d'une véritable effervescence intellectuelle autour de ces questions. Alors que la thématique du pouvoir est centrale dans toute l'œuvre de Lakoff, plusieurs sociolinguistes anglophones y entrevoient un discours sur la « différence », qu'ils nomment *gender differentiated language* (Henley & Thorne, 1975). Certains vont plus loin et considèrent que l'auteure est tombée dans le double piège de l'« essentialisation » desdites différences, à partir de généralisations constestables (Dubois et Crouch, 1975).

Le contexte d'écriture ne doit jamais être oublié et on gardera à l'esprit que *Language and Woman's Place* fut écrit dans un climat de tensions politiques, économiques, sociales et civiques intenses aux Etats-Unis. Dès 1968, des contestations de l'ordre établi émergent au sein des mouvements de la jeunesse contre la guerre du Vietnam et également au sein du mouvement de libération des femmes. L'ouvrage est également écrit dans un climat d'effervescence intellectuelle en linguistique. Noam Chomsky vient de poser comme principe que la syntaxe était non seulement l'élément central, organisateur de la langue, mais était par nature **mentale**. Etudier le langage, c'est étudier en priorité son fonctionnement syntaxique en liant ce dernier à l'organisation du cerveau / de l'esprit (*brain / mind*). Robin Lakoff se lance en linguistique à un moment charnière de son histoire. Elle entrevoit dans l'approche chomskyenne une promesse formidable, qu'elle résume ainsi : "*Chomsky had promised us a theory and method that would make language as a 'window into the mind'"* (Lakoff, 2004 [1975] : 16). Le mentalisme chomskien l'attire donc beaucoup mais très vite elle déchante. Le maître et ses disciples s'enferment dans la syntaxe. Leurs procédures sont mécanistes, leur mentalisme est logico-mathématique. L'autonomie qu'ils postulent isole la syntaxe des composantes sémantique et pragmatique qui sont pourtant sa raison d'être, chaque structure générée répondant à un besoin

expressif particulier. Robin Lakoff est ainsi frappée par le fait que la grammaire transformationnelle et générative se contente de postuler une relation formelle entre les voix active et passive, sans jamais se demander pourquoi l'anglais possède une construction passive, ni s'interroger sur ce qui peut pousser un énonciateur à opter pour un tour passif dans telle ou telle situation. Elle conclut, avec une pointe d'ironie*: "If transformational theory was a window into the mind, that window was in need of cleaning"* (Lakoff, 2004 [1975] : 16).

Dans une perspective que l'on pourrait qualifier de réformiste, en rupture avec Chomsky, les deux Lakoff, George et Robin (née Tolmach), ainsi que quelques génératives rebelles tentent d'abord de concevoir des règles et des représentations leur permettant d'établir un rapport entre les formes linguistiques, externes aux activités mentales, et les désirs, les hypothèses ou encore l'identité personnelle. Cette entreprise échoue car elle nécessite un arsenal de règles complémentaires, qui alourdissent le modèle chomskyen, qui se veut **minimaliste**.

> *It was - the ultimate dismissal - "too powerful": rather than being the most economical way to relate surface form to deeper structures, it forced into the theory more complex, messy, barely formalizable constructs; it required that there be many more - and more kinds of - transformational rules relating deep and surface structures than were required in the simple and general formulations of the standard theory (Lakoff, 2004 [1975] : 16).*

Robin Lakoff et ses collègues estiment aussi que les énoncés, très artificiels et idéalisés de la linguistique chomskyenne, laissent de côté les éléments les plus importants et signifiants de la communication verbale : "*Chomskyan theory eliminated the possibility of examining those parts of language that revealed the most about its users' minds and social relationships"* (Lakoff, 2004 [1975] : 16). Déterminés à intégrer la complexité des variables, soucieux d'établir un lien entre le langage, l'esprit, la grammaire, l'environnement et l'identité, les sémanticiens génératives déçus (avec lesquels Robin Lakoff s'identifie) s'éloignent de Chomsky puis rompent définitivement avec le maître. Faire de la linguistique, estiment-ils, c'est accepter que tous les usages, toutes les dimensions du langage puissent être étudiés, notamment lorsque les phénomènes sont révélateurs des rapports (individuels et collectifs) qu'entretiennent les sujets avec le monde social.

2. Le *Women's liberation movement*

En 1968, le *Women's liberation movement* (ou *Women's lib*) gagne en importance et en influence aux Etats-Unis. A cette époque beaucoup de femmes acquièrent une formation révolutionnaire, théorique et pratique, au sein des mouvements pour les droits civiques et

d'opposition à la guerre du Vietnam. Ces femmes engagées participent à des grèves, à des *sit-in* ou à d'autres actions encore : leur voix protestataire est donc influente. Pourtant, ces femmes constatent que le mérite de ces actions et le crédit du militantisme vont davantage aux hommes. Cela n'empêche toutefois pas la composante féministe de ces movements protestataires, issue de la seconde vague de féminisme, de voir leur combat reconnu et validé par de nombreux intellectuels. Une grande partie du non-dit a enfin été dite et de nouvelles solidarités se sont créées sur le terrain. Robin Lakoff déclare à ce propos:

> *The women's movement first exploded taboos, speaking the unspeakable, thinking the unthinkable, occasionally even doing the undoable. While bras may never have been burned, old constraints were incinerated in those early years of « sisterhood » (Lakoff, 2004 [1975] : 17-18).*

Une prise de conscience se fait dans la société et beaucoup finissent par comprendre que dans tous ces mouvements de protestation, le langage est capital, car il est autant une **arme** (pour lutter contre l'injustice) qu'un **enjeu** (de réforme). Dans les milieux militants, cette prise de conscience se matérialise par la création de cercles de femmes luttant contre le sexisme (linguistique) et prônant la verbalisation de tabous. Certains féministes n'hésitent pas à s'attaquer à l'**ordre expressif**, qui fait partie de l'**ordre social**. Elles dénoncent par exemple le caractère blessant ou insultant de dénominations comme *girls* ou *lady*. D'autres questionnent l'usage du pronom sujet masculin *he* dans sa fonction générique pour faire référence aux hommes et aux femmes (Bodine, 1975). Nous aurons l'occasion d'étudier d'autres exemples de ce type.

Linguiste de formation, Robin Lakoff est forcément sensible à la composante strictement langagière de ces mouvements de protestation. Dans *Language and Woman's Place,* elle tente de justifier l'apparition de ces contestations par un désir de lutter contre un statut-quo non seulement social mais langagier (Lakoff, 2004 [1975]: 18). Il ne faut pas hésiter à déconstruire et à remettre en cause les règles d'usage, qui ne sont pas là uniquement pour structurer mais pour imposer un ordre (masculin) établi. Elle déclare à ce propos: "*against the status quo, against the assumption of the unmarked and the «normal» as unquestionable*" (Lakoff, 2004 [1975]: 18).

2.1 Influence de la sémantique générative sur le traitement linguistique du genre par Robin Lakoff

Robin Lakoff et Dale Spender engagent une réflexion sur le comportement linguistique des hommes et des femmes, ainsi que sur la manière dont ils ou elles sont nommés et représentés par le langage. Ces deux linguistes dénoncent les **asymétries** grammaticales et lexico-sémantiques dans le traitement du masculin et du féminin qui parcourent la langue anglaise. Les

inégalités relevées sont traitées à la fois comme le **symptôme** et l'**instrument** de stratégies de discrimination ou d'effacement frappant les femmes. Les deux chercheuses proposent donc un ensemble de corrections langagières qui instaureraient un traitement plus égalitaire entre les sexes, tant sur le plan linguistique que politique et social.

Avant d'entrer dans le détail de ces corrections, il nous semble important de souligner qu'au moment où elle se lance dans cette entreprise de dénonciation et de rectification, Robin Lakoff est une linguiste qui vient de passer plusieurs années à construire et à pratiquer la **sémantique générative**, branche à la fois complémentaire et constestataire de la **grammaire générative** (fondée par Noam Chomsky à la fin des années 1950). Elle en a d'abord retenu un principe qui, à l'époque où elle rédige *Language and Woman's Place* (1975), est loin d'aller de soi : la nécessité de considérer à la fois les unités minimales constitutives de la parole et leur combinaison au sein d'instances de discours. Cette nécessité est transférée à l'étude du linguistique du genre :

> *When we attempted it, we thought of larger units as concatenations of sentences: S+S+S ..., rather than as structures with rules of their own, wholes different from the sum of their parts. Likewise, when linguists began to address the relationship between language and gender, we started with the smallest and most concrete units: sounds and words. (Lakoff, 2004 [1975] : 18).*

De son intérêt pour la sémantique générative de John Ross, Paul Postal et George Lakoff, Robin Lakoff retient surtout la nécessité de s'interroger sérieusement sur ce qu'on choisit ou non d'inclure comme **paramètres pertinents de l'analyse linguistique**. Pragmaticienne dans l'âme (sans encore se déclarer comme telle), elle préconise très tôt d'intégrer la voix (hauteur, intensité, qualité), l'organisation des tours de parole, l'articulation des énoncés entre eux, le présupposé et l'implicite. Sa façon d'envisager le traitement des données langagières peut donc être qualifiée de **naturaliste** (tous ces éléments sont dans la nature même de l'expression langagière réelle) et **intégrative** (tous ces éléments fonctionnent ensemble et solidairement).

Pour Robin Lakoff encore, il ne fait aucun doute que le **genre** fait partie des paramètres à inclure dans l'analyse linguistique: *"What kinds of concepts required inclusion? One potential answer: gender"* (Lakoff, 2004 [1975]: 18). Il est important de souligner que dans les années 1970 pareille inclusion n'allait guère de soi et qu'aujourd'hui encore nombre d'études linguistiques neutralisent ce paramètre. La logique d'inclusion est pourtant implacable : le genre structure les rapports sociaux. Ces derniers sont en grande partie médiatisés par le langage. Le genre est donc un critère pertinent de l'analyse linguistique.

Dès 1973, Robin Lakoff énonce donc les objectifs précis qu'elle se donne et qu'elle exprime dans un article qui constituera deux ans plus tard le premier volet de *Language and Woman's Place*:

1. To demonstrate that at least one extralinguistic artefact (i.e., gender) required linguistic representation (Lakoff, 2004 [1975] : 19).

2. To demonstrate that gender required linguistic representation even in languages like English, where its presence was (perhaps) less clearly felt than in "exotic" languages (these were my concerns as a linguist) (Lakoff, 2004 [1975] : 19).

3. To use linguistic discrepancies between women and men as a diagnostic of social and psychological inequities between the sexes. (This was my concern as a feminist) (Lakoff, 2004 [1975] : 19).

Comme on le constate à la lecture de cette liste programmatique, Robin Lakoff considère que le genre relève à la fois de l'**extralinguistique** – il est un construit social qui s'élabore et se manifeste de multiples manières, hors du langage – et de la **sphère linguistique**: le genre est manifesté par le langage et entre dans son fonctionnement, même s'il se grammaticalise et se lexicalise différemment d'une langue à l'autre. Mieux, l'**expression langagière du genre** (syntaxique, lexicale, pragmatique, discursive) ouvre une fenêtre sur les **conceptions sociales** et la **psychologie du genre** (cf. le point 3. de l'énumération citée plus haut).

2.2 Présentation typologique de la « langue des femmes » ou *women's language*

Dès 1975, Robin Lakoff postule l'existence de ce qu'elle appelle *women's language* et qu'elle oppose au *men's language* (Lakoff, 2004 [1975] : 39-79). Ces deux modes expressifs seraient les garants de l'identé sociale genrée des individus (Lakoff, 2004 [1975] : 45). Son positionnement épistémologique est d'abord celui d'une linguiste qui se sent obligée de préciser que le langage n'est pas un **système de formes arbitraires et autonomes**, tournant sur elles-mêmes, mais le **lieu d'expression, de conservation et de façonnage des représentations**.

Language isn't « just words, » it reveals our selves to the world: it is, as Chomsky famously put it, a window into the mind. Moreover, language has the advantage of being able to be recorded and transcribed unambiguously, unlike physical movement. At least this is true of the verbal part of communication. What we were much less aware of then than we are now are the accompaniments of the verbal message: motion (gestures, stance); facial expression; intonation, pitch, and other expressions of personal style (dress, makeup or its absence, hairstyle). (Lakoff, 2004 [1975] : 104).

La métaphore de la « fenêtre ouverte sur l'esprit » est d'une poésie trompeuse, chaque courant mentaliste y voyant des choses très différentes et y trouvant matière à polémique. Mais l'essentiel n'est pas là. Ce qui compte pour Robin Lakoff est que les formes langagières soient traitées comme des **indices tangibles de processus socio-cognitifs**, des « révélateurs » conscients ou insconscients des représentations individuelles et collectives. Quiconque analyse la **sémiologie langagière** se dote d'un moyen privilégié d'accéder aux **représentations sociales**. Là est l'important.

Quels sont donc ces indices et quelles représentations révèlent-ils? Lakoff recense au moins 14 caractéristiques typiques du *women's language* qu'elle résume par l'expression *speaking like a lady* (Lakoff, 2004 [1975] : 39-79): un lexique plus précis que celui des hommes dans le domaine des couleurs et des émotions ; une propension à l'emploi d'adjectifs appréciatifs creux et hyperboliques (*cute*, *divine, charming, lovely, amazing, adorable*...) (Lakoff, 2004 [1975] : 78) ; l'adoption d'un schéma intonatif montant, de type interrogatif, à la fin d'une assertion (Lakoff, 2004 [1975] :78) ; une tendance à atténuer la certitude en introduisant rhétoriquement un élément de doute (*Well*, *sort of, kind of*, *I don't know, I guess, I think, I think that*...) (Lakoff, 2004 [1975] :79) ; le recours fréquent à des intensificateurs comme *very* et *so* (*I like it* so *much, I like him very much*) ou inversement d'atténuateurs (*hedges)* comme *sort of* (Lakoff, 2004 [1975] :80) ; un emploi appuyé des *tag-questions Lovely day today, isn't it?*). Robin Lakoff relève également une présence plus importante des marques de politesse dans la conversation comme *Would you mind..., I'd appreciate it if..., If you don't mind, I'm sorry, but I think that...* (Ibid) par rapport aux hommes (Ibid) ; l'absence d'humour ; une tendance à l'hypercorrection (Trudgill, 1974, Lakoff, 2004 [1975] :80) ; l'usage de stratégies indirectes pour demander ou exprimer une volonté (*My, isn't it cold in here? - really a request to turn the heat on or close a window*) (Ibid) ; un maniement précautionneux de la modalité (*Should we turn up the heat?*) (Ibid).

Ces caractéristiques seraient constitutives d'un « style » expressif genré (Lakoff, 2004 [1975] : 80). Les traits **lexico-grammaticaux** et **interactionnels** seraient suffisamment **distinctifs** et **systématiques** pour établir la réalité de cette « langue des femmes» (*women's language*). Le problème est que ladite « langue » est contraignante pour les sujets qui sont soumis à une évaluation constante de conformité. Leur valorisation en tant qu'individus serait en effet tributaire de leur respect des règles et usages. Inversement, des formes plus ou moins explicites de dévalorisation sont promises aux locutrices qui s'en écartent.

Robin Lakoff prend soin de préciser que les hommes sont eux aussi soumis à des contraintes: *"Men are just as constrained in what they are supposed, and not supposed, to say as women"* (Lakoff, 2004 [1975]: 84). Le parallélisme est loin d'être complet, cependant. D'abord, le « parler masculin» (*men's language*) n'est pas aussi complexe et n'est pas soumis à la même évaluation sociale que le « parler féminin » (*women's language*). Pour Lakoff, les hommes seraient surtout jugés sur ce qu'ils disent, tandis que les femmes seraient jugées à la fois en fonction de ce qu'elles disent et de leur genre, ce qui n'est pas exactement la même chose. Lakoff invite ses lecteurs à imaginer les conséquences de l'utilisation du *women's language* par un homme. Le risque est grand de se retrouver « dé-masculinisé » (*manless*) et d'apparaître

« efféminé » (Ibid). Pour éviter de voir sa virilité compromise et sa valeur sociale chuter, un homme anglophone (en particulier américain) a intérêt à maîtriser le lexique de la mécanique automobile, à être grossier (de temps à autre), à raconter des histoires d'un goût douteux (pour faire rire). Lakoff estime aussi que si les hommes adoptent le style expressif attendu des hommes (*men's language*) ils sont acceptés et légitimés dans la société. De l'homme qui parle comme un homme, elle déclare: *"He is listened to and taken seriously (...) His learning of his proper language brings purely positive results, in terms of how people react to the way he talks"* (Ibid).

Tout autre est la situation des femmes, qui subissent une double-contrainte (Lambrette, 2008) ou *double-bind*[40] qui épargne les hommes. Si une femme ne parle pas comme une femme est censée parler, estime Lakoff, alors elle met sa féminité en danger. Mais si elle adopte le style expressif qui sied à son sexe / genre, alors elle doit accepter d'être infériorisée. Tout est ainsi fait pour que la parole féminine, avec son pseudo-raffinement (*lady-like*), ses euphémismes, ses appréciations creuses, ses incertitudes feintes, son hypercorrection soit privée de force, de rationnalité et de sérieux. Et c'est bien là que le bât blesse. Robin Lakoff déclare: "*If a woman learns and uses women's language, she is necessarily considered less than a real, full person-she's a bit of fluff"* (Lakoff, 2004 [1975] : 85). Pour peu qu'une femme rejimbe et se hasarde à adopter un style communicatif-interactionnel plus masculin, elle se voit taxée de brusquerie, d'autoritarisme et parfois même de vulgarité. Elle est donc prise au piège: *damned if she does (use women's language), damned if she doesn't*.

La typologie de Robin Lakoff n'a jamais fait l'unanimité dans les cercles linguistiques. On lui a très tôt reproché son caractère **intuitif** et **introspectif**, la façon dont les caractéristiques semblent **essentialisées**, l'impasse qui est faite sur l'âge, le milieu, l'éducation, l'ethnicité et plus généralement la variation sociolectale entre les sujets féminins. Nous aurons l'occasion de revenir sur toutes ces critiques, mais nous estimons que le point le plus important (et à nos yeux le moins contestable) de son argumentation est le **principe de la double contrainte**, cette idée que les femmes sont malgré elles **piégées par la langue**. Lakoff réaffirme ce principe dans sa préface de 2004. Nous verrons dans le quatrième chapitre de ce travail (étude empirique) que le candidat Trump de 2015 part avec un avantage langagier considérable sur la candidate Clinton dans la campagne présidentielle. Cet avantage est en grande partie lié au fait qu'il ne subit pas la double contrainte identifiée par Lakoff, contrairement à sa rivale, qui est une femme de plus grande expérience et autorité politiques. L'avantage écrasant est à double tranchant : s'il crédibilise la

[40] Terme utilisé par Gregory Bateson. Lakoff tente de définir cette notion de la façon suivante: "a double bind is a situation in which a person, by obeying an order, automatically disobeys it" (Lakoff, 2004 [1975]: 85).

candidate aux yeux des experts nationaux et internationaux, il risque ici de la pénaliser si elle fait montre de trop d'assurance et d'autorité. Il faudra peu de chose pour qu'on la taxe d'être « acariâtre » (*shrill*), « autoritaire » (*bossy*), « débordante d'ambition » (*ambitious*), « antipathique » ou « odieuse» (*nasty*), simplement parce qu'elle se prévaut de son expérience ou énonce avec assurance un certain nombre de faits. L'article signé de Deborah Tannen, paru dans le *Washington Post* le 22 février 2016 et reproduit dans le *Chicago Tribune*, *"The trappings of ambition : Being Hillary Clinton,"* analyse le phénomène avec grande justesse. Nous avons tenu à en reproduire ici une large section et invitons nos lecteurs à en prendre connaissance car il énonce très clairement les conséquences désastreuses de la double contrainte pour une femme politique (notre soulignement):

> *Can I be sure I'm judging this candidate accurately, given the double bind that confronts all women in positions of authority?*
> *A double bind is far worse that a straightforward damned-if-you-do, damned-if-you-don't dilemma. It requires you to obey two mutually exclusive commands: Anything you do to fulfill one violates the other. Women running for office, as with all women in authority, are subject to these two demands: Be a good leader! Be a good woman! While the qualities expected of a good leader (be forceful, confident and, at times, angry) are similar to those we expect of a good man, they are the opposite of what we expect of a good woman (be gentle, self-deprecating and emotional, but not angry). Hence the double bind: If a candidate – or a manager- talks or acts in ways expected of women, she risks being seen as underconfident or even incompetent. But if she talks or acts in ways expected of leaders, she is likely to be seen as too aggressive and will be subject to innumerable other negative judgements – and epithets – that apply only to women (...) Pair the word ("ambitious") with Hillary Clinton, and a search spews headlines accusing her of "naked ambition," "unbridled ambition," "ruthless ambition" – even of being "pathologically ambitious."*
> *(...) The trickiest thing about the double bind is that it operates imperceptibly, like shots from a gun with a silencer. "It has nothing to do with gender," I heard recently. "It's just that she's shrill?" "She should stop shouting," another critic advised. Both these comments come from women. Surprising? No. Women are just as likely, if not more likely, to react this way. After all, it's from peers that girls learn to play down their power lest they be ostracized for being "bossy".*

2.3 Les méthodes de Robin Lakoff

Loin de se laisser déstabiliser par la critique, Robin Lakoff justifie et contextualise sa démarche :

> *In the first place, my critics never seem to notice that I did not claim that introspection is the best way to get linguistic data, much less the only way. Nor is it the only method I use, although that claim has often been made: many of my arguments are based on evidence from contemporary popular writing, for instance. [...] Another point is that other methods of data collection did not yet exist in linguistics in 1971-2: conversation analysis (CA) was not introduced into linguistics until 1974. The best we can do is to use what we have at our disposal and do the best we can with it, being careful to mention its drawbacks as we do so (Lakoff, 2004 [1975]: 105).*

Les reproches les plus fréquents et appuyés de la méthode de Robin Lakoff concernent l'absence de corpus réellement construit, ainis que l'absence d'expérimentation et d'études de cas, encadrés par des protocoles méthodologiques stricts et reconnus par la communauté de

pratique. Pour de nombreux chercheurs, ces carences entament la légitimité scientifique des différents arguments et assertions déployés, certains allant jusqu'à les juger spécieux (Dubois, Crouch, 1975, in Bucholtz, 2004 [1975] : 105). On ne peut cependant réfuter aussi catégoriquement la pertinence des analyses de Lakoff, qui mettent en évidence l'existence d'**attentes** et de **comportements langagiers différenciés** liés au genre des locuteurs. Notre propre étude empirique (Chapitre 4) en apportera confirmation pour le monde médiatique et politique. Les discours télévisés, les actualités, les publicités ou les séries télévisées, reflètent bien des usages et des conceptions culturelles intériorisées qui sont en partie régies par le genre.

Robin Lakoff prend en compte les critiques méthodologiques qui lui sont adressées et admet volontiers dans sa préface de 2004 que ses collègues sont autorisés à mettre en doute la fiablité de ses techniques de recherche. Toutefois, elle défend fermement l'idée que toute procédure de recherche, surtout dans ses balbutiements, nécessite une part d'introspection et d'intuition. Le chercheur, estime-t-elle, doit souvent choisir un premier échantillon de population pris à la volée, pour débuter sa recherche empirique, qui donnera par la suite lieu à une première conceptualisation théorique, ("*According to my data and my recollections"*) (Lakoff, 2004 [1975]: 41).

Concernant l'échantillon choisi, il a été reproché à Robin Lakoff d'avoir choisi un échantillon de population constitué d'individus instruits, notamment des femmes blanches, issues de la classe moyenne américaine. Pour beaucoup, ce choix personnel et délibéré limite considérablement la portée de ses généralisations. Les assertions de Lakoff concernant l'existence d'un langage genré doivent incorporer davantage de critères et gagneraient à inclure la notion sociologique d'**intersectionnalité** (Crenshaw, 1989) qui permet de croiser divers facteurs de discrimination et d'oppression dans l'étude des minorités donc de rendre compte plus fidèlement de la complexité des phénomènes sociaux. Les dynamiques d'oppression, de pouvoir et de subordination entre individus doivent être ainsi décrites en croisant les facteurs de classe, de race, de genre et d'ethnicité. Mais cette forme d'analyse n'existait pas en 1975 lors de la parution de son étude. A vrai dire, Lakoff a toujours été plus rhétoricienne et stylisticienne que sociologue, ce qui fait qu'elle toujours restée en retrait de l'analyse sociologique ou sociolinguistique proprement dites. Cela constitue assurément une faiblesse qu'elle peine à admettre. L'édition de 2004 de *Language and Woman's Place* montre son attachement aux procédures qu'elle a appris à maîtriser lorsqu'elle pratiquait la grammaire et la sémantique génératives : la création et la manipulation de courts exemples pour les besoins de la démonstration. Elle y a toutefois adjoint par la suite la technique du prélèvement et de l'échantillonnage d'énoncés authentiques issus des médias.

Robin Lakoff ne peut le dire elle-même et de façon aussi abrupt, sous peine de paraître arrogante, mais nous pouvons le faire à sa place : au niveau d'intelligence du langage, d'intuition et de réflexion où elle se situe, son rôle n'est pas d'enquêter et d'annoter des données. Le meilleur rôle qu'elle puisse jouer est de poser des repères, de tracer des voies d'étude, de livrer ses *insights*, afin que d'autres, plus besogneux, les mains dans la matière langagière, explorent les pistes, démontrent ou contredisent ses idées:

> *... It is still of use in indicating directions for further research in this area : in providing a basis for comparison, a taking-off point for further studies, a means of discovering what is universal in the data and what is not, and why. That is to say, I present what follows less as the final word on the subject of sexism in language - anything but that - than as a goal to further research (Lakoff, 2004 [1975]: 40).*

Si le fondement de la réflexion de Lakoff sur les inégalités linguistiques et sociales entre les sexes est si précaire, comme semblent l'estimer certains chercheurs réputés (Dubois, Crouch, 1975, Holmes, 1995), comment expliquer qu'elle ait servi de tremplin à tant d'essais ou manifestes, engagés en faveur des femmes et d'un meilleur équilibre linguistique et social entre les individus ? L'essayiste féministe Dale Spender aurait-elle publié *Man Made Language* (1980) si elle n'avait été aussi marquée par Lakoff (1975) ? En Europe, la linguiste Marina Yaguello publie un essai en 1978 intitulé *Les Mots et les Femmes* qui recoupe en maint endroit la pensée Lakofienne et y fait référence. Enfin et surtout, c'est la parution de *Language and Woman's Place* (1975), malgré tous ses défauts et approximations, qui lance aux Etats-Unis et en Europe les *Language and Gender Studies*.

2.4 *Man Made Language* de Dale Spender (1980)

En 1980, l'écrivaine féministe australienne Dale Spender publie un ouvrage remarqué, *Man Made Language*, issu de ses recherches doctorales. Il est difficile de rattacher cet ouvrage à un genre précis car il relève à la fois du manifeste, du pamphlet, de l'essai et de la monographie universitaire. Ouvertement militant, le propos déclaré est de démontrer que la société est régie par un système patriarcal qui contrôle le langage et l'instrumentalise pour se maintenir en opprimant les femmes. Ces dernières ont été **contraintes d'adopter et d'intérioriser un système qui les bride**: *"Having learnt the language of a patriarchal society we have also learnt to classify and manage the world in accordance with patriarchal order and to preclude many possibilities for alternative ways of making sense of the world"* (Spender, 1980: 3). Dans le système que Spender dénonce, l'homme est la figure historiquement dépositaire du pouvoir sur les femmes, en tant que mari, père ou patron. Le langage est l'outil par excellence de la domination, qui permet aux

hommes de contrôler non seulement l'ordre social mais toutes les représentations socio-culturelles de l'expérience du monde. Dale Spender s'indigne que la langue anglaise soit ainsi la propriété des hommes et qu'ils s'en servent au quotidien pour asseoir leur domination: *"This monopoly over language is one of the means by which males have ensured their own primacy, and consequently have ensured the invisibility or 'other' nature of females, and this primacy is perpetuated while women continue to use, unchanged, the language which we have inherited"* (Spender, 1980 : 12).

Le combat passe par une **déconstruction rigoureuse** des **mécanismes langagiers** de la **représentation** et de la **socialisation** par la langue :

> *This means finding out how the rules for making sense of the world are encoded and used; it means finding out how our social reality is constructed so that men achieve dominance in our daily lives; and this means finding out about language for it is a major and crucial part of the process. Language helps form the limits of our reality. It is our means of ordering, classifying and manipulating the world. It is through language that we become members of a human community, that the world becomes comprehensible and meaningful, that we bring into existence the world in which we live. (Spender, 1980:3).*

Pour Spender les hommes se sont toujours arrangés pour s'assurer un **contrôle total et durable du langage** : ses formes, ses usages, ses interprétations. Dès les premières pages de son livre, la chercheuse déclare sans ambage que les hommes sont le « sexe dominant » (Spender, 1980 : 1) qui à lui seul a le pouvoir de représenter et de dominer le monde grâce au langage. Le contrôle de l'expression et de l'idéation par les hommes affecte de manière profonde et perverse les relations sociales car il perpétue indéfiniment les rapports inégalitaires de domination et subordination. Le masculin posé comme la référence de plein droit, la valeur par défaut de l'humain, sans aucun besoin de justification. Spender voit là une véritable pathologie sociale du « masculin-fondamental » : "*the male-as-norm syndrome"* (Spender, 1980 : 2).

Le contrôle exercé par les hommes sur les normes langagières permet à la perspective masculine de s'infiltrer dans tous les esprits, dans toutes les bouches, y compris celle des femmes. La langue est donc un **outil redoutable de manipulation**. Le contrôle des hommes, qui est manifeste au niveau des formes lexicales et des règles d'accord grammaticales, se retrouve intériosé, accepté et au final validé par tout le monde, tant au niveau fonctionnel qu'idéationnel. Spender estime donc qu'il est urgent et légitime que les femmes ayant perçu ce détournement (ou cette « appropriation » illégitime) du langage par les hommes, se révoltent. Leur « monopole » doit non seulement être contesté mais renversé, les hommes doivent cesser d'avoir la pleine « propriété » de ce qui ne leur appartient pas de droit. Enfin et surtout, les femmes doivent enfin pouvoir accéder à un système expressif qui à la fois rétablisse leur **visibilité** et leur permette de **nommer leur propre expérience du monde**.

Les femmes ne sont donc nommées ou représentées qu'au travers d'un référentiel masculin. Comment pourrait-il en être autrement, puisque le langage est une « construction masculine » (*man-made*) qui leur échappe: "*women have been obliged to use a language which is not of their own making* (Spender, 1980 :11-12). Spender considère que le facteur de l'invisibilité linguistique des femmes sert un dessein social : le maintien du système patriarcal au sein duquel les femmes doivent absolument s'effacer (Spender, 1980 : 12).

Comme Lakoff et, nous allons voir, comme Yaguello, Spender se fonde sur l'observation des usages linguistiques, non sur des enquêtes (sociologiques), pour affirmer qu'il y a « domination », « patriarcat », etc. La contrainte linguistique est considérable. Les femmes sont bel et bien prises en étau entre l'usage de la langue qu'elles sont autorisées à faire et le statut diminué que la langue leur donne (Spender, 1980 :10-11). On retrouve ici le principe de la double contrainte (Bateson, 1956, Lakoff, 1975). Mais contrairement à Lakoff qui insiste sur la tension ainsi créée, Spender choisit d'accentuer l'idée de contrôle par les hommes et de privation d'accès des femmes (Spender, 1980 : 12).

2.5 *Les mots et les femmes* de Marina Yaguello (1978) et sa réception en France

Sur la quatrième de couverture de cet ouvrage dense et militant d'environ 200 pages, se déploie le questionnement suivant:

> *Comment les femmes parlent, comment elles se parlent, comment on leur parle, comment on parle d'elles ? Les femmes et les hommes ont-ils un rapport différent au langage ? Parlent-ils une langue différente ? Où se situe l'identité culturelle, et donc linguistique, de la femme ? Pourquoi la langue du pouvoir est-elle extérieure aux femmes? Quel rôle jouent la métaphore sexuelle, les connotations dépréciatives, les dissymétries sémantiques et grammaticales, les insultes à caractère sexuel comme véhicules de l'idéologie sexiste?*

Le ton est d'emblée donné et l'axe de recherche tracé avec fermeté. Comme ses collègues anglophones, la linguiste française Marina Yaguello entend rendre compte du pouvoir de la langue et prouver, **preuves sémiologiques** à l'appui, que ce sont bien les hommes qui contrôlent et utilisent le système linguistique à leur avantage. Dans ce qui est présenté comme un simple « essai » et non une étude sociolinguistique formelle, elle souhaite mettre en évidence les pratiques qui influent sur la parole et l'identité sociale des femmes. Yaguello veut démontrer qu'il existe un **traitement hiérarchisé du genre** dans la langue, reflétant l'ordre social dominant (Yaguello, 2002 [1978]: 2). Pour elle, il ne fait aucun doute que la hiérarchie établie entre les sexes désavantage les femmes mais que celles-ci en intériorisent le principe à leurs dépens. Pour les hommes, la domination par la langue est une tactique parmi d'autres de contrôle, qui

maintient les femmes en position subordonnée (Ibid). La domination masculine s'exerce à deux niveaux principaux. D'abord à un niveau **socio-cognitif**: les femmes semblent avoir intégré les stéréotypes dégradants et déclassants les concernant et ont fini par les assimiler. Ensuite, à un niveau **socio-interactionnel**: les femmes ont appris à tenir le rôle qu'on leur assigne dans leurs échanges avec les hommes. Ces deux niveaux incarnent pour l'auteure une « domination co-orchestrée » et une « co-construction » par les deux sexes (Yaguello, 2002 [1978] : 136). Yaguello considère ainsi que les femmes sont à la fois des « victimes » et des « membres participatifs actifs » de l'instauration et du maintien de la domination masculine dans la société (Yaguello, 1978 : 136).

Plusieurs arguments de Yaguello font écho aux positionnements théoriques et empiriques de linguistes et de sociologues anglo-américains, en particulier de William Labov (1964), de Peter Trudgill, (1974, 2000) et de Robin Lakoff (1975). Ces chercheurs partent du principe que la langue constitue « un lieu de conflit et de tensions permanentes » entre les hommes et les femmes (Yaguello, 2002 [1978]: 7). Ce conflit et cette tension seraient causés par la peur constante qu'ont les femmes d'une **dévaluation sociale par la parole**. Les affirmations de Yaguello font songer au phénomène d'**insécurité linguistique** mis en évidence par Labov (1966 : 176). Rappelons que dans les années 1960, William Labov, dans le cadre d'une vaste étude sociolinguistique empirique, observe un écart entre « usage personnel » et « usage correct » de la langue par les locuteurs genrés (Labov, 1966 :176). C'est l'observation de cet écart qui lui permet de prouver l'existence d'une insécurité linguistique chez les femmes américaines. Yaguello constate une situation similaire en France. Beaucoup de femmes françaises, estime-t-elle, éprouvent un sentiment diffus d'insécurité linguistique. Son idée est donc d'éveiller les consciences à ce phénomène et d'entreprendre plusieurs actions volontaristes dans la langue pour permettre aux femmes de se repositionner dans la société. Elle définit l'action volontariste de la façon suivante :

> *Ce qui définit l'action volontariste, cependant, c'est la conscience d'agir délibérément sur la langue. Dans un but révolutionnaire, réformiste ou conservateur : action pour changer ou au contraire pour maintenir, l'action volontariste, par définition, est une force contraire à l'évolution naturelle de la langue [...] Pour réussir, l'action volontariste fait appel tantôt à la coercition, tantôt à la bonne volonté, à la conscience des locuteurs. (Yaguello, 2002 [1978] :230-231)*

Ce qui est particulièrement intéressant dans la conception que Yaguello entretient de l'action volontariste est qu'elle voit dans la langue à la fois un outil de « domination » et de « libération » pour les femmes. L'action volontariste consiste à prendre des dispositions concrètes sur la langue de manière libre et consciente afin d'amoindrir la présence et l'effet de certaines dérives linguistiques et sociales néfastes pour les femmes et leur valeur sociale. Mais cet acte ne

peut se faire qu'à la suite d'une conscientisation de la part de tous les sujets des réalités sociales néfastes véhiculées par langue.

Robin Lakoff et Dale Spender ont fait le même constat : les minorités sociales opprimées tendent à intérioriser les propos péjoratifs (stéréotypes) véhiculés par les mots. Ce comportement permet à ceux qui les dominent de les maintenir dans un état de subordination. Iconique de l'ordre social, la langue contribue à maintenir la hiérarchie hommes (dominants) / femmes (subordonnées). Yaguello déclare : « La place de la femme dans la langue est le reflet de sa place dans la société » (Yaguello, 2002 [1978] : 12). Elle constate plus loin dans son essai que ce qui est vrai à un niveau social général se retrouve également au niveau interpersonnel local dans les interactions concrètes entre femmes et hommes (Yaguello, 2002 [1978] :141). Ces dynamiques interactionnelles sont pour elle interdépendantes puisqu'elles contribuent à élaborer et à ancrer ce qu'elle appelle « l'ascendance interactive masculine » (Yaguello, 2002 [1978] :141). L'auteure définit cette notion comme « une domination du flot discursif et interactif de l'homme sur la femme, élément qui est intériorisé et jugé acceptable par les femmes » (Yaguello, 2002 [1978] :141).

Marina Yaguello suggère de lancer un « programme d'action linguistique » (2002 [1978] : 151) pour rectifier l'ensemble de ces déséquilibres et dysfonctionnements. Son programme consiste à abolir toute forme de **conservatisme linguistique et interactionnel**, de lutter contre le caractère **institutionnel** et **institutionnalisant** du langage tel, qu'il est perpétué par les dictionnaires (Yaguello, 2002 [1978] : 210). Elle écrit:

> *Le dictionnaire est une création idéologique. Il reflète la société et l'idéologie dominantes. En tant qu'autorité indiscutable, en tant qu'outil culture, le dictionnaire joue un rôle de fixation et de conservation, non seulement de la langue mais aussi des mentalités et de l'idéologie » (Yaguello, 2002 [1978] :210).*

Yaguello déplore le fait que dans la culture française, les dictionnaires soient érigés en objets sacrés faisant autorité, alors qu'ils sont le produit d'une « construction idéologique » (2002 [1978] : 210) dont les biais peuvent être identifiés. Le dictionnaire pris comme un objet « institutionnel » et « institutionnalisant » ne doit pas être confondu avec le lexique mental que possèdent les locuteurs natifs d'une langue. Le dictionnaire est avant tout un **produit culturel**, un outil participant à la construction idéologique de la langue, en l'occurrence le vecteur d'une « idéologie sexiste » (Yaguello, 2002 [1978] : 232). Le dictionnaire a par ailleurs un rôle de **fixation** et de **préservation** non seulement des états de langue mais aussi des mentalités et de l'idéologie dominante : celle des hommes. Yaguello considère à ce titre que les dictionnaires sont des outils biaisés et dangereux. Ils accordent aux mots et par voie de conséquences aux individus, notamment aux femmes, des valeurs symboliques (Yaguello, 2002 [1978] : 210) comme s'il

s'agissait de vérités intangibles. Ces valeurs symboliques, bien souvent négatives, affectent de manière néfaste les rapports de genre et le fonctionnement sociétal en maintenant une hiérarchie arbitraire dominant / dominé. Est également préservée l'identité sociale valorisée et dominante des hommes.

Marina Yaguello dénonce la dangerosité des dictionnaires pour une autre raison encore : ces ouvrages sont **prescriptifs** et non pas seulement **descriptifs**. Ils encadrent le fonctionnement de la langue de manière autoritaire et trop souvent arbitaire. Un bon exemple d'arbitraire est celui du masculin générique et du masculin d'accord en français (qui invisibilise ou absorbe le féminin). Un autre phénomène, illustré plus loin, est celui la tendance marquée à la péjoration du féminin par rapport au masculin. (Robin Lakoff et Dale Spender se sont également intéressées à ce phénomène, comparant par exemple la majesté du « lion » à l'agressivité de la « lionne », la compétence du « professionnel » au statut ambigu de la « professionnelle »).

La position très hostile de Yaguello concernant l'**institutionnalisation des représentations** par le dictionnaire appelle discusssion. Les dictionnaires classent et étiquettent les usages. Justement, indiquer que tel ou tel emploi est « sexiste » pourrait aussi servir la cause de la réforme en nommant clairement ce qui doit être combattu. Par ailleurs, il ne faut jamais perdre d'esprit que l'**acte de lecture appartient fondamentalement au lecteur** et c'est être paradoxalement condescendant que d'imaginer que toute personne qui ouvre un dictionnaire se laisse imposer on ne sait quelle représentation rigide. Il manque à l'analyse de Yaguello une prise en considération de la diversité des postures de réception, même si on est en droit de présupposer que la valeur par défaut d'une définition de dictionnaire, lorsqu'on la consulte, est celle d'une référence faisant foi et loi. Les lexicographes font déjà usage de mentions comme « péjoratif » ou « familier » qui établissent des niveaux de lecture, de statut et de registre entre les définitions. Rien ne les empêche d'indiquer « sexiste », même si cette mention peine encore à trouver sa place dans un dictionnaire affectionné des familles, le *Larousse* de la langue française, qui se contente encore d'indiquer en 2020 que « professionnelle » peut signifier « prostituée » mais que ce sens est « familier et vieilli », ou encore de signaler que « salope » est un « terme d'injure très familier » qui « se dit d'une femme qui se conduit de façon méprisable, déloyale ». Une mention similaire, « vulgaire et injurieux » est accolée à « pute » et à « pédé », sans mention de sexisme ou d'homophobie. Il n'en demeure pas moins que l'inclusion de mentions de type « sexiste », « lesbophobe », « homophobe » et non pas seulement « familier », « injurieux » ou « vulgaire » est possible et peut même contribuer activement à une prise de conscience. Le dictionnaire a justement le pouvoir d'**institutionnaliser les nouvelles valeurs de non-discrimination**. On est ici dans la même problématique que celle plus générale de la langue : **le système qui oppresse peut aussi devenir l'arme qui libère**. Enfin et surtout, il nous semble important que tous les

usages d'une langue, standard et non standard, sexistes et non sexistes, corrects et « injurieux », élégants et « familiers » soient recensés et situés dans leur histoire dans un objet. L'existence d'un support écrit (imprimé ou numérisé), consultable par tous, reste à notre sens souhaitable.

Pour étayer sa prise de position hostile à l'encontre des dictionnaires et prouver leur « fonction arbitraire » (2002 [1978] : 217), Marina Yaguello fournit la liste des connotations associées aux termes « homme » et « femme » telles qu'énumérées dans le *Dictionnaire des idées suggérées par les mots* de Paul Rouaix. Rappelons qu'il s'agit d'un ouvrage de référence pour la langue française, paru pour la première fois chez Armand Colin en 1898, et réédité 33 fois depuis.[41]

Homme	**Femme**
Connotations	**Connotations**
Créature humaine, individu, individualité, personnalité, personne, quelqu'un, quidam, semblable, autrui, particulier, paroissien, prochain, mortel, les humains, humanité, amphisciens, antisciens, perisciens, sexe masculin, sexe fort, humain, viril, enfant, adolescent, homme fait, vieillard, anthropologie, anthropomorphisme, anthropophagie, cannibalisme, anthropométrie, homicide.	Sexe féminin, sexe faible, beau sexe, fille d'Eve, cotillon, jupon, quenouille, gynécée, harem, sérail, bambine, fille, fillette, demoiselle, jouvencelle, ingénue, Agnès, vierge, formée, nubile, caillette, non-nain, tendron, jeune personne, femmelette, miss, milady, mistress, lady, épouse, dame, matrone, vieille fille, blonde, brune, brunette, rousse, beauté, bas-bleu, mondaine, femme du monde, femme d'intérieur, ménagère, laideron, maîtresse femme, péronnelle, commère, maritorne, mégère, hommasse, virago.

Tableau 1 - *Les mots et les femmes* (Yaguello, 2002 [1978] : 217)

Dans le tableau ci-dessus, on remarque que le terme « homme » dans sa fonction « générique » est désigné et nommé à l'aide de 33 termes, contre 52 termes pour la « femme ». Yaguello attire l'attention des lecteurs sur le fait que le terme « homme » est qualitativement associé à des termes ou qualificatifs valorisants tels que « créature humaine », « individu », « personne », « sexe masculin », « sexe fort », « viril ». Ces termes sont chargés d'une valeur

[41] Le descriptif suivant (4e de couverture) énonce clairement les intentions de l'auteur: "Comment trouver les mots qui sont "sur le bout de la langue" ou de la plume? (…) Ce dictionnaire des idées suggérées par les mots permet de trouver, sous le mot qui représente l'idée simple dans sa désignation la plus dépouillée, les mots classés en un ordre raisonné, qui traduisent cette idée dans ses éléments, ses espèces, ses nuances et fournissent ainsi les synonymes, équivalents ou associations d'idées recherchés." [Notre soulignement]

sociale positive accordant aux hommes de la « puissance », de la « force », de la dignité et de la légitimité dans la société. A l'inverse, on note que le terme « femme » est qualitativement associé à de nombreux termes qui la sexualisent, la réifient ou la dévaluent : « sexe féminin », « sexe faible », « beau sexe», « fille », « fille d'Eve », « demoiselle », « ingénue », « jupon », « épouse », « dame », « matrone », « mégère », « virago ». Cette façon de représenter et de concevoir les femmes n'est pas nouvelle. L'élément religieux a sa part de responsabilité. Dans la Bible, les femmes sont héritières d'Eve, celle par qui la Chute arrive, la fidèle compagne de l'homme qui s'avère tentatrice-manipulatrice. Le déséquilibre est patent entre les deux réseaux d'association d'idées. Marina Yaguello y voit la **trace langagière** d'une **traitement dissymétrique des sexes**. Ce qui s'observe au niveau intralinguistique (Michard, 2002) est indicatif de ce qui existe au niveau extralinguistique de l'organisation sociale (Michard, 2002).

Les données linguistiques analysées par Yaguello concernent les années 1970-1980 et il est donc légitime de s'interroger sur la persistance du phénomène. Nous avons donc consulté l'édition 2017 d'un autre dictionnaire, *Le Petit Robert de la Langue Française* édition de 2017) compilé sous la responsabilité éditoriale de Josette Rey-Debove et d'Alain Rey. Les termes connotatifs ont été scrupuleusement répertoriés dans leur ordre de mention.

Homme	**Femme**
Connotations	**Connotations**
Être humain, membre de l'humanité, personne, créature mortelle, âme, esprit, être social, gens, adolescent, enfant, petit, garçon, vieil homme, veillard, vieux, monsieur, bonhomme, gars, keum, mec, type, jules, puceau, homme viril, célibataire, amant, compagnon, époux, mari, père, Apollon, dandy, minet, play-boy, galant, homme à femme, Don Juan, séducteur, tombeur, gigolo, homosexuel, transsexuel, proxénète, souteneur, violeur.	Etre humain, adulte de sexe féminin, gonzesse, greluche, meuf, nana, nénette, femelle, enfant, fillette, jeune fille, bonne femme, veille, mouquère, mousmée, gynécologie, menstruation, ovulation, grossesse, maternité, puberté, ménopause, contraception, contrôle, avortement, I.V.G, P.M.A, amante, amie, épouse, maîtresse, homosexuelle, lesbienne, machisme, misogynie, phallocratie, féminisme, parité, féminité, grande bringue, échalas, grande gigue, girafe, sauterelle, femme petite et grosse boulotte, plantureuse, imposante et robuste, dinde, grand cheval, jument, tigresse, grosse vache, limande, bonhomme, boudin, cageot, pot à tabac, tonneau, cover-girl, top model, pin-up, coquine, sex-symbol, starlette, femme bien roulée, femme laide, laideron, guenon, mocheté, grognasse, thon avenante, charmante, agréable, vieille-femme, mamie, mémé, petit – bout de femme, femme-enfant, femme élégante, distinguée, négligée, dame, jeune, mature,

	mûre, jolie, religieuse, sœur, mondaine, célibataire, mariée, divorcée, veuve, autoritaire, dragon, gendarme, virago, femme de devoir, femme d'action, femme de tête, maîtresse femme, femme-objet, femme-fatale, allumeuse, tombeuse, vamp, prostituée, femme au foyer, femme de chambre, femme de ménage, domestique, servante, soubrette, femmelette, peste, salope, diablesse, démon, teigne.

Tableau 2 - *Le Petit Robert De La Langue Française* (2017 : 1244-1245 ; 1025-1026)

Près de quatre décennies après les observations de Marina Yaguello, on remarque que la situation a peu évolué. Des phénomènes comparables s'observent encore de nos jours, traversant ainsi les époques. On remarque que le nombre de mots utilisés pour définir le terme « homme » est de 44, contre 112 pour « femme ». On constate par ailleurs que l'homme est qualitativement introduit par un ensemble de termes à connotations positives. L'être adulte de sexe masculin s'inscrit dans la réalité sociale comme « membre de l'humanité, » « viril, » « compagnon, » « dandy, » « galant, » « séducteur, » ou « tombeur ». Les termes moins flatteurs, à connotation sexuelle comme « gigolo, » « proxénète, » « souteneur, » « violeur » figurent bien mais n'apparaissent qu'en fin de liste. L'identité sociale première de l'homme reste donc positive et s'étend à l'essentiel du champ lexical convoqué.

Au tout début le mot « femme » semble appelé à recevoir un traitement analogue au mot « homme » puisqu'on lui accorde le même statut d'« être humain ». Mais la convergence s'arrête là. Très vite, on voit la femme réduite à une image sexuée, sexuelle (tant positivement que négativement), animalière, presque fictionnelle. Les termes péjoratifs les plus évocateurs sont les suivants : « gonzesse », « greluche », « meuf », « nana », « nénette », « femelle » « boudin », « pot à tabac », « tonneau », « cover-girl », « top model », « pin-up », « sex-symbol », « starlette », « femme bien roulée », « maîtresse », « femme-objet », « femme-fatale », « allumeuse, « tombeuse », « vamp », prostituée », « femme laide », « laideron », « guenon », « mocheté », « thon », « avenante », « charmante », « agréable », veille-femme », « mamie », « mémé », « femme petite et grosse », « boulotte », « plantureuse », « robuste », « imposante. » On constate également que l'image de la femme que fournit le dictionnaire demeure enfermée dans un statut de subordination sociale par rapport à l'homme. Son statut marital et familial, la reproduction, le sexe, la vertu, la moralité, la religiosité et la domesticité sont très présents. Les termes les plus évocateurs de ces phénomènes sont : « enfant », « fillette », « jeune fille », « religieuse », « sœur », « célibataire », « mariée », « divorcée », « veuve », « autoritaire »,

« dragon », « gendarme », « bonne femme », « virago », « femme de devoir », « femme d'action », « femme de tête », « femme au foyer », « femme de chambre », « femme de ménage », « domestique », « servante », « soubrette », « femmelette ». Les « femmes » sont également dépourvues de qualités et propriétés humaines dignes, ainsi que de rationalité. Elles sont rapprochées du monde animal et qualifiées de « grandes bringues », d'« échalas », de « grande gigue », de « girafe », de « sauterelle », de « grand cheval », de « jument », voire de « grosse vache. » Les termes associés qui possèdent une connotation négative sont majoritairement placés en début de liste, ce qui ne laisse planer aucun doute sur la nature des représentations culturellement premières. Loin d'assister à un quelconque rééquilibrage, à un gommage des dissymétries dans les « idées associées aux mots », on ne peut que constater une disparité manifeste de traitement entre « homme » et « femme. »

Nous avons employé la même méthode pour étudier les termes « masculin » et « féminin » dans *Le Petit Robert* (2017). Les associations ont été répertoriées dans l'ordre exact de leur apparition.

Masculin	**Féminin**
Connotations	**Connotations**
Qui est propre à l'homme : Mâle. Sexe, organisme, masculin, masculinité, force masculine, viril, voix, métier, descendance, prérogatives, population, main-d'œuvre.	Individu femelle de l'espèce humaine ; être humain appartenant au sexe capable de concevoir les enfants, à partir d'un ovule fécondé (sexe féminin*), « La moitié des hommes. Caractères biologiques, anatomiques, physiologiques de la femme. Autoritaire, énergique, résolue, volontaire ; faible, indécise, irrésolue, molle. Femme sûre d'elle-même, maîtresse d'elle-même, Maîtresse femme, Femme effacée. Femme loyale, Femme digne, fière, respectable. Femme expansive, exubérante ; calme, timide, secrète. Femme bavarde. Femme acariâtre, désagréable, insupportable, odieuse ; méchante Femme délicate, sensible. Femme douce, tendre, compatissante. Femme de cœur. Femme dure, insensible. Femme bonne et généreuse.

Tableau 3 - *Le Petit Robert De La Langue Française* (2017 : 1245-1246 ; 1026-1027)

Une disparité est une fois de plus à observer entre les termes associés au « masculin » et

au « féminin, » tant sur le plan quantitatif que qualitatif. Le « masculin » est quantitativement associé à 14 termes, contre 43 termes pour le « féminin. » Pour ce qui est de l'aspect qualitatif, on constate l'existence d'une forte dissymétrie sémantique. Le terme « masculin » est associé à des lexèmes à dénotation et connotation positives. Par exemple, « force », « viril », « masculinité » confèrent de toute évidence à l'homme une position valorisante (supérieure à celle de la femme qui ne bénéficie de rien d'équivalent). De même les termes « métier », « descendance », « prérogatives », « population », « main-d'œuvre » associent l'homme au pouvoir social, économique, démographique et professionnel. L'homme est présenté comme capable d'apporter un bénéfice à la famille, au monde professionnel ou à la sphère sociale.

De son côté la « femme » est un « individu » appartenant à l'humanité. Voilà qui est rassurant. Toutefois, la classe d'individus à laquelle on l'associe possède une fonction reproductrice essentielle : « être humain appartenant au sexe capable de concevoir les enfants, à partir d'un ovule fécondé (sexe féminin*). » La femme est ensuite décrite comme « la moitié de l'homme » ce qui met son autonomie en question. Elle semble par ailleurs déterminée par des traits psychologiques et biologiques qui mettent en cause ses capacités de raison et de maîtrise de soi, car elle semble assujettie à des émotions très contradictoires : « autoritaire », « énergique », « résolue », « faible », « indécise », « irrésolue », « molle », « femme effacée », « expansive », « exubérante », « calme », « timide », « secrète », « bavarde », « acariâtre », « désagréable », « insupportable », « odieuse », « méchante », « délicate », « sensible », « douce », « tendre », « compatissante », « dure », « insensible ». Comment être à la fois autoritaire et molle, compatissante et insensible, calme et exubérante ? Ces contradictions ne sont pas nouvelles. On les trouve clairement formulées au 18e siècle et érigées en vérités psychologiques qu'exploitent les littératures populaires, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent.

Force est d'admettre que les idées associées aux paires asymétriques « homme » / « femme » et « masculin » / « féminin, » telles qu'on les trouve lexicalisées dans l'usage et dans les recensions qu'en font les dictionnaires, résistent au temps et à l'histoire. Un simple relevé lexical (comme celui que nous venons de faire) montre que la « réalité sociale » et la « réalité linguistique » sont deux sphères interdépendantes : même si l'ordre d'énumération des connotations en 2017 est celui des lexicographes (et non pas nécessairement celui qui viendrait à l'esprit des usages ordinaires de la langue) nous devons accepter l'idée que les **tours langagiers** sont à la fois un **témoignage** (ils reflètent la façon dont une société dit et conçoit le monde) et un **facteur d'interférence** (les tours langagiers logent dans l'esprit et génèrent donc des réflexes de pensée). Le langage participe à la construction de l'ordre symbolique, comme le rappelle avec insistance Marie Joseph Bertini dans *Le Grand Récit de l'ordre symbolique, irréductible agent de l'organisation sociale ? »* (2017). Les langues et les discours construisent nos **imaginaires**

sociaux instituants. Nous sommes en permanence influencé(e)s par des représentations symboliques qui sont très souvent binaires, si bien que nos imaginaires sont beaucoup moins libres que nous ne voulons bien le croire. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles certains grands récits, certains stéréotypes concernant le genre et les femmes, inscrits dans les usages linguistiques, nous apparaissent comme des vérités incontestables. L'**ordre symbolique** (Bertini, 2017 : 1, 4) que véhicule la langue structure nos pensées et nos représentations sociales. Il nous oblige à penser le monde et les individus constituants, plus particulièrement les femmes, à partir d'étiquettes, de catégories figées, qui encadrent nos imaginaires et freinent leur transformation. D'où l'idée d'agir sur la langue, de façon concertée, avisée et volontariste pour influer sur l'ordre symbolique et rendre l'évolution des représentations sociales possible.

2.6 Agir sur la langue

Dès les années 1970, Robin Lakoff et Marina Yaguello, linguistes et féministes engagées, proposent de mettre en œuvre des réformes concrètes du langage pour lutter contre ce que Yaguello appelle la « langue du mépris » (2002 [1978] : 93). Ce mode d'expression, profondément sexiste, est répandu parmi les hommes qui en font volontiers usage à l'encontre des femmes. Dans *Les mots et les femmes* (1978) Yaguello suggère de procéder à une « inversion des connotations » (Yaguello, 2002 [1978] : 93). Le **volontarisme** qui caractérise cette initiative est inspiré des mouvements féministes américains des années 1960 et 1970. On se souvient peut-être qu'en 1968 le *Women's Liberation Movement*[42] avait introduit des slogans tels que "*women are beautiful"* (calqué sur *"black is beautiful"*) et *"the future is female."* Ces slogans étaient censés conférer une force conquérante et une image positive aux minorités sociales dont ils portaient les revendications (Yaguello, 2002 [1978] : 93). A la même époque en France (1968) se crée le *Mouvement de Libération de la Femme* (MLF). Yaguello explique que ce mouvement s'est immédiatement réapproprié le mot « nana » de façon positive (Yaguello, 2002 [1978] : 93-94), alors qu'il s'agissait au départ d'un terme qui rabaissait les jeunes femmes. Les féministes françaises parvinrent pourtant à en neutraliser la négativité. Mieux, elles en inversèrent la polarité, ce terme devenant l'un des étendards du militantisme féministe de l'époque. Yaguello considère que ce phénomène langagier fondamentalement subversif est un premier pas vers le changement pour instaurer l'égalité entre les femmes et les hommes. Notons qu'en anglais, les

[42] Le Women's Liberation Movement est également appelé' the movement, sister', 'woman in the movement', 'movement woman'.

mots *women* ou *female* ont également été l'objet d'une **réappropriation positive** par les militantes féministes, qui les ont transformés en outils de lutte politique.[43]

Bien que la linguistique ait pour vocation de **décrire** et non de **prescrire**, Marina Yaguello n'hésite pas à déroger à ce principe au nom du féminisme. Sa posture est celle d'une **linguiste féministe engagée**, mettant son expertise langagière au service d'une réforme de la société. Yaguello, qui connaît les travaux de Robin Lakoff, note que les chercheuses américaines prônent déjà une **resémiotisation du genre** dans le discours, là où les usages sont clairement asymétriques et discriminants à l'encontre des femmes. En anglais, ce type d'intervention sur la langue est appelé *language planning* (Lakoff, 2004 [1975] : 78). La stratégie est de dénoncer puis d'édicter de nouvelles règles (ou recommandations) devant entrer en vigueur tout de suite, **sans attendre que la société évolue**. Les linguistes féministes savent que la langue est capable du meilleur comme du pire. Le pire est l'inertie, la perpétuation du sexisme inscrit dans les formes et les usages, qui freine le changement. Le meilleur, est la capacité **performative** et **transformative** de la langue, qui dans son fonctionnement est capable de créer la réalité, de faire advenir ce qu'elle nomme. En changeant la langue, il doit être possible d'induire le changement dans la société. Parmi les procédés suggérés par Yaguello figure la **circonlocution** (2002 [1978] : 96). La stratégie consiste à contourner une anomalie d'expression en ayant recours au détournement ou à la périphrase. En anglais, le moyen qui est préconisé pour contourner le masculin générique est le recours à la personne du pluriel (*they, their*), même au singulier, pour neutraliser l'oppostion masculin / féminin et inclure les deux genres (ex. *Has anyone left their keys ?*). En français, le contournement est morphologiquement plus compliqué mais reste possible en ayant recours à des formes épicènes comme « quelqu'un », « on », « les personnes. »[44]

Marina Yaguello et Robin Lakoff prônent toutes deux l'adoption de termes génériques ou épicènes. L'adoption de formes épicènes en anglais a été un succès et en trente ans les usages ont évolué. Les substantifs *person* et *individual* remplacent désormais les noms génériques singuliers et pluriels *man/men*, *woman/women* jugés trop sexués. Les termes génériques *baby* et *child* remplacent les termes excessivement genrés / sexués de *baby-boy* et *baby-girl*. Le terme *adulthood* a été substitué à *manhood*. Le terme *chairperson* (ou tout simplement *chair*) est désormais la norme et a quasiment éliminé *chairman* (président) (Lakoff, 2004 [1975] :54 ; Yaguello, 2002 [1978] : 234). Ces formes génériques sont autant d'exemples de **contournements**

[43] Ces mécanismes linguistiques nous montrent bien que la « réappropriation de l'injure » comme l'argumente actuellement, le sociologue du genre français Bruno Perreau (Perreau, 2016, 2018) peut devenir profitable à l'évolution de la société et des mentalités.

[44] Les synonymes du mot « épicène » sont « ambigène », « agénérique ». L'épicène a un genre grammatical fluide, non-fixé et peut donc s'appliquer tant au féminin qu'au masculin. Marina Yaguello estime que les mots épicènes sont un compromis pertinent pour effacer les dissymétries qui désavantagent les femmes.

linguistiques à visée **inclusive**. Dans l'usage ancien, avant la réforme, le féminin était soit invisibilisé soit sur-codé au moyen de préfixes comme *woman* (ex. woman writer > writer) ou de suffixes comme *–ess* (ex. authoress > author).

Les linguistes féministes telles que Ann Bodine qui publie un article majeur intitulé, "*Androcentrism in Prescriptive Grammar: Singular 'They', Sex-Indefinite 'He', and 'He or She'*" savent, avec un sens très sûr du jeu de mots, jouer sur les formes (sans égard pour l'étymologie réelle). Ainsi n'hésitent-elles pas à traiter le *his* de *history* comme un fracto-morphème qui entrerait dans un jeu de contraste et d'exclusion avec *her : history* désignerait l'histoire écrite et validée par les hommes, selon un point de vue qui efface ou marginalise le récit féminin *her-story* (Bodin, 1975 ; Baron, 1986). Le jeu sur les formes est tout à fait fantaisiste sur le plan de la morphologie historique[45] mais très sérieux sur le plan de la revendication idéologique. Le pseudo-possessif *his* de *history* encode le rapport de possession exercé par les hommes sur l'histoire. Il est proposé par les féministes l'adoption de *herstory* pour souligner que le récit historique est genré, que les femmes ont été marginalisées dans le récit masculin qui passe pour le récit objectivant de l'histoire et que leur rôle, leur perception, leur point de vue ne sont pas les mêmes (Bodine, 1975, Miller & Swift, 1976, Baron, 1986). Sur le plan référentiel, Ann Bodine explique que *history* est censé renvoyer à l'histoire en général. Une différence majeure est néanmoins à observer sur le plan morphologique[46] : le nom « history » se compose du pronom possessif masculin singulier *his-* et du nom commun *–story* (en français « son histoire à lui ». Ce terme fait référence à l'histoire d'un homme ou des hommes en général mais exclut explicitement

---

[45] On sait que le mot anglais *history*, attesté depuis le 14e, est dérivé de l'Ancien français *estoire, estorie*, lui-même issu du latin *historia* « narration d'événements passés », lui-même issu du grec *historia* « connaissance acquise par une recherche, récit » du verbe *historein* « être témoin ou expert ; rendre témoignage ; rechercher ».

[46] Si l'on s'en tient strictement aux données étymologiques et morphologiques validées par la communauté des lexicographes anglophones (et francophones), l'origne franco-gréco-latine du terme anglais "history" est celle que nous reproduisons ci-après (intégralement importée de l'édition en ligne de l'Oxford English Dictionary, qui fait autorité, consultée le 05.09.2020). On constate qu'il n'est nulle part fait mention de 'his' en tant que morphème constituant ou d'élément codant le masculin, ni d'une base autonome de type 'story.' Bien entendu, cela ne préjuge en rien de l'accaparement du "récit" ou de la"narration" par les hommes, en tant qu'acteurs et narrateurs. Mais on se situe alors sur un plan idéologique et historiographique, non morphologique.

Etymology: In Old English < classical Latin historia (in post-classical Latin also istoria (7th or 8th cent.)) (see below); subsequently reborrowed < Anglo-Norman and Old French istorie, estoire, historie, Anglo-Norman and Old French, Middle French estorie, Anglo-Norman and Middle French, French histoire, Old French, Middle French hystoire, Middle French histore account of the events of a person's life (beginning of the 12th cent.), chronicle, account of events as relevant to a group of people or people in general (1155), dramatic or pictorial representation of historical events (c1240), body of knowledge relative to human evolution, science (c1265), narrative of real or imaginary events, story (c1462) and its etymon classical Latin historia (in post-classical Latin also istoria (7th or 8th cent.)) investigation, inquiry, research, account, description, written account of past events, writing of history, historical narrative, recorded knowledge of past events, story, narrative, in post-classical Latin also narrative illustration (from 12th cent. in British sources) < ancient Greek ἱστορία inquiry, knowledge obtained by inquiry, account of such inquiries, narrative, in Hellenistic Greek also story, account < ἵστορ- , ἵστωρ or ἰστορ- , ἴστωρ (ancient Greek (Boeotian) ϝίστωρ) (noun) judge, witness, (adjective) knowing, learned (< an ablaut variant (zero-grade) of the stem of οἶδα to know (see wit v.[1]) + -τωρ , suffix forming agent nouns) + -ία -y suffix[3]. (Oxford English Dictionary).

toutes les femmes de celle-ci. Ce phénomène justifie donc l'introduction de ce néologisme pour atteindre une égalité terminologique.

Changer la forme et l'usage des mots est-il suffisant ? Le fait est que la référence ne se construit pas uniquement au travers des formes langagières mais aussi sur la base de l'expérience et de la cognition sociales. En anglais, le terme épicène *customer* (qui correspond au français « client (e) ») est théoriquement indécis au regard du genre mais sera associé à une référence féminine ou masculine selon le secteur commercial et le contexte. Pour *nurse* et *school-teacher* le genre par défaut semble être féminin, alors que formellement ces termes sont également épicènes. On note que la morphologie du français lève l'ambiguïté : « infirmier » (masculin) et « infirmière » (féminin) ; « maître d'école » (masculin) et « maitresse (d'école) » (féminin). Cependant, à un niveau générique, dans l'imaginaire collectif, ces professions sont perçues comme féminines.

Marina Yaguello poursuit son argumentation en prenant l'exemple du suffixe agentif – *er* en anglais (2002 [1978] :146). Ce suffixe est considéré en première intention comme épicène parce qu'attribuable tant au genre « masculin » (hommes) que « féminin » (femmes) (Ibid). Il convoque pourtant le genre dans l'esprit des individus (Taylor, 2008) en fonction des rôles sociaux attribués par défaut aux hommes ou aux femmes. Prenons par exemple les substantifs *baby-sitter* et *writer* en anglais (Ibid). En français, le premier est soit employé tel quel, soit traduit par *nounou,* suivant le contexte. Dans l'imaginaire social partagé, la référence par défaut a tendance à se faire au féminin. A l'inverse, *writer* comme son équivalent français « écrivain, » tend vers le masculin (Yaguello, 2002 [1978] :146).[47] Ces exemples sont là pour nous rappeler que la langue est dotée d'un fort pouvoir idéationnel, qui influe sur les représentations mentales individuelles et l'assignation des rôles de genre.

En résumé, Robin Lakoff aux USA et Marina Yaguello en France prônent une « action volontariste » consciente et consentie par tous (Yaguello, 2002 [1978] : 239). Elles savent néanmoins que leurs revendications sont difficiles à imposer dans leurs langues et cultures respectives. Que ce soit dans la sphère francophone ou anglophone, le masculin l'emporte encore dans la langue et les énoncés. Toutefois, dans un pays comme la France, régulateur et conservateur lorsqu'il est question de langue, on note que la « parité linguistique » (Viennot, 2014, 2016) est devenue un sujet d'actualité depuis cinq ans environ. Nous voudrions brièvement

[47] Au moment où Yaguello compose son essai, les termes « écrivaine, » et « auteure », introduits au Canada francophone, n'étaient pas encore en usage en France. L'Académie Française ne s'est d'ailleurs prononcée sur la féminisation de termes masculins comme « auteure, » « cheffe, » « professeure, » « pompière, » etc. qu'en février 2019.

évoquer cette montée en puissance de questionnements qui, jusqu'à une époque récente, restaient largement ignorés.

2.7 Un cas d'école: la lutte (récente) pour la parité linguistique en France

L'hiver 2017 a été marqué par un débat houleux en France : l'institutionnalisation de l'**écriture inclusive** dans la langue française. Ce débat commence en réalité en 2015, lorsque le Haut Conseil à l'Egalité entre les Hommes et les Femmes publie un petit guide intitulé *Pour une communication publique sans stéréotype de sexe*. Ce document préconise par exemple d'accorder les noms de métiers, titres, grades avec le sexe des personnes qui les exercent. A ceux qui se demanderaient pourquoi, le guide apporte une réponse très claire : « Parce que les noms de métiers, titres, grades et fonctions existent au féminin, et ce depuis le Moyen-âge. Il n'y a donc pas de raison d'invisibiliser les femmes » (Journal *Le Monde*, Janvier, 2017). Dans le monde universitaire, l'introduction de l'écriture inclusive est soutenue avec vigueur par l'enseignante-chercheuse Eliane Viennot, professeure émérite en Littérature et Histoire Française à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne. Celle-ci rédige et fait circuler avec succès une pétition qui sera contestée par l'Académie Française. Fondée en 1635, l'Académie s'oppose à l'écriture inclusive qui orchestrerait la **démasculinisation délibérée de la langue française**, reposant sur le principe intangible : « *Le masculin l'emporte sur le féminin* ». A vrai dire, le débat autour de la parité linguistique n'est pas tout à fait nouveau.[48] Dans deux ouvrages intitulés *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin! Petite histoire des résistances de la langue française* (2014) et *L'Académie Française contre la langue française* (2016), Eliane Viennot insiste sur l'idée que la langue française est outillée pour instaurer une (réelle) et substantielle égalité entre les hommes et les femmes en français. Elle observe que depuis la fin de l'Antiquité, la langue française est constituée de deux genres : « Masculin vs. Féminin » pour nommer, représenter, catégoriser les êtres animés et les entités inanimées. Ses recherches mettent en évidence que le genre dit « neutre » a été effacé de cette langue latine et ne sera plus jamais réintroduit (Viennot, 2014 :1). Toujours selon Viennot, la langue française a été victime d'interventions « masculinisantes » de la part de l'Académie Française. L'argument avancé par l'Académie Française pour justifier cette hégémonie linguistique du masculin au détriment du féminin est que le masculin serait synonyme d'une véritable neutralité dans la langue française. Le masculin contribuerait donc selon cette institution, à la construction d'un langage neutre en français. Mais selon Eliane Viennot :

[48] Il a débuté dans les années 1980 sous la présidence de François Miterrand.

« Masculiniser n'est pas neutraliser »[49] (Viennot, 2017). L'argument du « masculin » comme symbole de neutralité dans la langue française a été d'abord avancé par Alain Peyrfitte, membre de l'Académie Française, en 1984. Lors d'un entretien, dans le journal *Le Figaro*, publiée le 23 juin 1984, il déclare : *«* En français, le masculin joue le même rôle que le neutre dans d'autres langues. 'Français', 'Citoyens', 'Téléspectateurs' désignent indifféremment le même sexe ». Alain Peyrefitte tente de « populariser » cette « hégémonie masculine » que l'on trouve dans la langue française et qui est acceptée depuis les années 1980. Cette relative acceptation ne signifie pas pour autant absence d'évolution. Sous la présidence de François Mitterrand, dans les années 1980, la ministre Yvette Roudy soutient politiquement la cause féministe et crée une « Commission de Terminologie. » Celle-ci entre très vite en conflit ouvert avec l'Académie Française sur la question de la « féminisation » et de l'institutionnalisation des noms de fonctions et de métiers dans la fonction publique. Par exemple, « ambassadeur » / « ambassadrice », «président » / « présidente. » L'usage de la langue a cessé d'être en phase avec l'évolution de la société. En effet, depuis les années 1970, les femmes accèdent plus massivement à ce genre de poste.

Viennot estime que l'Académie Française a développé une véritable phobie (2014 :1) à l'encontre de l'écriture inclusive. Elle reconnaît que l'affaire est complexe, que des changements importants s'imposent en français (terminologiques, lexicaux et morphosyntaxiques) dont la mise en œuvre est délicate. Viennot et ses collègues appellent néanmoins à une « démasculinisation délibérée et absolue » de la langue (Viennot, 2014 : 23) pour offrir enfin une égalité de visibilité aux hommes et aux femmes. Cette évolution exige la « systématisation » d'emploi de l'**écriture inclusive** et l'instauration d'une parité stricte entre les sexes.

Viennot s'attaque à la question brûlante de l'accord (2014, 2017). Selon elle, plusieurs principes peuvent être appliqués :

(i) opérer des accords dits de « proximité ». Ce procédé consiste à accorder un substantif ou un adjectif avec l'élément le plus proche de lui sur le plan syntaxique, que cet élément soit masculin ou féminin.

(ii) opérer des accords dits de « majorité » : lorsqu'un groupe de personnes se compose de plus de femmes que d'hommes, accorder ou nommer le groupe au féminin.

(iii) inventer ou utiliser autant de noms féminins que de noms masculins (Viennot, 2017). Pour cela, on peut créer des mots ou alors utiliser des signes comme des parenthèses, des barres

[49] Eliane Vienot, professeure émérite en Littérature Française de la Renaissance à l'Université Jean Monnet, Saint-Etienne, a donné une conférénce le mardi 21 novembre 2017 sur le thème suivant: « NON, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin à l'Université Jean Monnet, Saint-Etienne en lien avec la sortie de son ouvrage du même titre en 2014. URL: https://www.youtube.com/watch?v=-j2wMF8MjRM

obliques, des traits d'union, des points-milieu. Elle propose aussi d'employer des noms communs pour nommer des groupes mixtes. Elle préconise enfin l'usage du pronom personnel sujet « ielle » qui impliquerait explicitement tous les sujets genrés. Eliane Viennot suggère également que la règle de grammaire: « Le masculin l'emporte sur le féminin » soit définitvement supprimée de l'enseignement à l'école. Elle suggère enfin de ne plus utiliser des termes génériques en français par exemple, le terme « homme » qui désigne explicitement les hommes mais exclut les femmes. Dans la conclusion de son ouvrage *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin* Eliane Viennot prend l'exemple de *human rights* en anglais. Elle explique qu'au Québec on a remplacé l'expression consacrée « Droits de l'Homme » par les « Droits de la Personne ». L'emploi de l'hyperonyme[50] « personne » efface la relation sémantique hiérarchique que l'on trouve dans l'appellation « Les Droits de l'Homme », dans laquelle les femmes sont implicitement comprises mais non explicitement nommées ou textuellement marquées.

Bien que des réformes plus profondes restent à accomplir, on constate qu'une certaine parité linguistique s'installe en France dans les discours, les débats publics et les dictionnaires. Dans les deux dernières décennies, les femmes européennes ont non seulement investi la sphère politique mais atteint les plus hauts niveaux de responsabilité. En 2005, Angela Merkel est élue « chancelière » en Allemagne. Par conséquent, l'expression « Le Chancelier, Angela Merkel » a disparu au profit de « La Chancelière, Angela Merkel ». En 2016, Theresa May est élue « Première Ministre » en Grande-Bretagne. Cette élection a abouti à la disparition de l'expression « Le Premier Ministre (britannique), Theresa May » pour lui préférer « La Première Ministre, Theresa May » dans les journaux télévisés et la presse écrite. Depuis près de quarante ans maintenant, nous constatons que de nombreuses chercheuses et féministes européennes ou nord américaines ont souhaité encourager la société à agir sur la langue afin que celle-ci devienne d'abord le **vecteur** puis le **reflet** d'une plus grande égalité entre les femmes et les hommes, au sein de la société.

Nous sommes toutefois en droit de questionner l'impact réel de ces différentes réformes linguistiques. Peuvent-elles suffire à instaurer une véritable égalité entre les hommes et les femmes ? On est ici en présence d'une phénomène qui relève de l'expression politiquement correcte, initialement destinée à renommer et revaloriser des groupes socialement minoritaires, qui n'avaient pas été correctement traités par la langue et la société jusque là. Or, l'introduction du politiquement correct, outre les débats et résistances qui l'ont accompagnée, n'a pas supprimé sur le terrain les nominations stigmatisantes à l'encontre de certaines catégories d'individus, à

[50] L'hyperonymie est la relation sémantique hiérarchique d'une unité lexicale à une autre selon laquelle l'extension du premier terme, plus général, englobe l'extension du second, plus spécifique.

commencer par les femmes. C'est le constat que font Marina Yaguello en France et Robin Lakoff aux Etats-Unis au milieu des années 1970. Bien que la langue du politiquement correct soit plus fréquemment utilisée pour parler ou nommer les femmes de façon valorisante, cet usage produit parfois des effets contraires, comme le sarcasme, la pseudo-vicitimisation de ceux qui se trouvent forcés de l'adopter. Pour de nombreuses linguistes de genre (Lakoff, 2004 [1975], 1989, 2000 ; Kramare, 1975, Henley, Thorne, 1975, Yaguello, 2002 [1978], Cameron, 2014 [1990]) l'usage du politiquement correct est un phénomène langagier qu'elles considèrent selon les contextes d'emplois comme un signe de traitement inégalitaire entre les sujets. En tenant compte de leurs assertions, nous allons discuter de l'impact du politiquement correct sur les femmes.

2.8 Enjeux et paradoxes du « politiquement correct »[51]

Le terme « politiquement correct » (*political correctness-or* PC) se réfère à une forme d'expression codée dont l'objectif est de nommer, catégoriser et représenter de manière **non offensante** un individu ou des groupes sociaux soumis à des formes de dénigrement, d'infériorisation ou de stigmatisation. Sont typiquement en cause l'origine raciale ou ethnique, le genre, la culture ou l'orientation sexuelle. Il s'agit en premier lieu de s'exprimer avec **tact**, ce qui est un attribut traditionnel de la bienséance. Mais il s'agit plus fondamentalement encore de réviser les représentations socioculturelles des groupes visés, de leur accorder un respect que jusque là on leur refusait. L'enjeu dépasse celui des bonnes manières (qui aurait pu être jugé acceptable par les conservateurs) pour s'attaquer à la réforme sociale (qui éveille l'hostilité desdits conservateurs). Voilà pourquoi la démarche du politiquement correct a suscité de vives controverses lors de sa mise en place, notamment dans le domaine du traitement langagier des femmes (Kramare, 1975, Henley, Thorne, 1975, Lakoff, 1975, Spender, 1980).

Pour saisir les motivations et les enjeux, il nous semble nécessaire de convoquer ici l'hypothèse dite de Sapir et Whorf (*The Sapir-Whorf Hypothesis)* qui est en réalité une théorie anthropologique du langage, conjuguant relativisme culturel et déterminisme linguistique : les systèmes sémiologiques des langues seraient autant de nomenclatures de la pensée. Edward Sapir (1884-1939) et son élève Benjamin Lee Whorf (1897-1941) étaient tous deux anthropologues et linguistes. C'est surtout Whorf qui contribua à diffuser et à radicaliser l'idée que le langage

[51] Le concept du politiquement correct, en anglais Political Correctness (PC) est apparu pour la première fois en 1917 lors la Révolution Russe. Depuis son apparition, ce terme a été intégré dans le vocabulaire marxiste et léniniste pour notamment décrire l'adhésion de la population russe aux nouveaux principes et aux valeurs politiques édictées par le Parti Communiste Russe en Union Soviétique. Le terme de politiquement correct a donc été utilisé au départ de façon négative par des personnalités politiques libérales en Occident pour dénoncer la main-mise et le contrôle des masses par les partis de gauche en Union Soviétique.

organise nos perceptions et nos représentations de la réalité. Notre modélisation rationnelle du réel ne serait ni objective ni universelle. A notre insu, notre compréhension de l'expérience serait étroitement tributaire de la langue.

Une façon d'appliquer cette hypothèse au sexisme linguistique et à sa correction est de considérer que toute intervention sur la sémiologie lexicale et grammaticale de la langue va forcer les sujets à changer leur regard sur le monde et à réviser leurs conceptions. C'est ce que suggèrent deux linguistes américaines, Annabelle Monney et Betsy Evans, qui considèrent que le langage du politiquement correct, quelle que soit sa visée, constitue une langue de pouvoir car elle induit une forme de **déterminisme linguistique** (Mooney, Evans, 2015 :38). Une langue politiquement correcte se matéralise de façon concrète par l'usage de figures de style telles que l'euphémisme, les périphrases, les circonlocutions ou des mots nouveaux pour **mieux nommer** et **mieux faire concevoir** certaines réalités sociales. La condition des femmes et le sort fait à la communauté noire en font de toute évidence partie, dans un pays et une culture traditionnellement dominés par des hommes blancs.

Nous avons décidé d'aborder cette thématique dans notre travail car elle affecte selon nous l'identité sociale, le statut et le pouvoir des individus, notamment ceux des femmes. En 1975, dans *Language and Woman's* Place, et plus encore en 2000, dans *The Language War*, Robin Lakoff insiste sur l'enjeu du polititiquement correct (Lakoff, 2000, 86, 91). Après avoir mené des observations et des analyses empiriques, elle asserte que les femmes sont plus volontiers nommées de manière imagée ou euphéministique que les hommes. Un stéréotype récurrent et souvent véhiculé à propos des femmes est celui de la pipelette ou du moulin à paroles (*women as chatter-boxes*) (Cameron, 2014 [1990]: 118). Alors que l'imagerie humoristique et l'euphémisme devraient normalement contribuer à recolorer et à fluidifier la réalité sociale visée, les tours sont rarement à l'avantage des femmes (Cameron, 2014 [1990]: 119). Faut-il aller jusqu'à contrôler l'humour et l'euphémisme?

Cameron interprète le politiquement correct comme une forme d'autorité imposée sur la langue, une manière de parler et de penser. Il peut donc devenir une atteinte à la liberté de penser et de s'exprimer (Cameron, 2014 [1990] :123). Elle déclare: "*Language reform 'changes the repertoire of social meanings and choices available to social actors"* (Cameron [1990] 2014 : 90). Il en résulte que certaines réformes d'usage de la langue, qui incluent l'arrêt de l'emploi de tel ou tel tour, peuvent être perçues comme des formes de coercicion. L'idée même d'usage est associée à la réalité spontanée des comportements langagiers (en linguistique descriptive). Un usage contraint est-il encore un usage ? Par ailleurs, l'idée même de devoir protéger tel ou tel groupe verbalement peut contribuer à maintenir ce dernier dans un statut de faiblesse chronique, qu'il n'a peut-être pas envie de perpétuer. Les choses ne sont donc pas si simples. Pour Cameron,

diminuer l'usage du politiquement correct dans la langue anglaise, permettrait d'assigner aux hommes et aux femmes une valeur sociale positive et égale sans distinction de genre (Cameron 2014 [1990] : 90-91).

3. Contraintes langagières pesant sur les femmes dans la sphère sociale

Dès les débuts de la discipline, dans les années 1970-80, les chercheuses en *Language and Gender Studies* entreprennent l'étude du langage utilisé **par** et **sur** les femmes, afin d'évaluer les conséquences néfastes de ces **usages** sur leur positionnement dans la sphère publique.

3.1 Les femmes dans la sphère sociale : approche sociolinguistique

Dans *Language and Woman's Place* (1975), Robin Lakoff affirme que les jeunes filles apprennent à parler d'une manière sensiblement différente des garçons, avec des **attentes différenciées** de la part des éducateurs. Selon elle, cette différence serait entretenue par un ensemble d'**injonctions et réprimandes parentales**. Lakoff observe ainsi que lorsque les petites filles parlent avec brusquerie ou de manière grossière (*speak rough*) elles se font reprendre plus souvent que les garçons, que ce soit à l'école ou dans leur famille (Lakoff, 2004 [1975] : 33). En grandissant, une fille comprend vite qu'elle sera toujours perdante, qu'elle respecte ou non les injonctions qui lui sont adressées de **parler comme il sied à une jeune femme bien élevée** (*talking like lady*): soit la jeune fille (femme) accepte ce **mode expressif superficiellement poli et éthéré** qui diminue son assertivité et la rabaisse intellectuellement ([*she is viewed*] *as unable to think clearly, unable to take part in a serious discussion*), soit elle s'en écarte et risque alors la sanction (*she is ridiculed and subjected to criticism as unfeminine*) :

> *…a girl is damned if she does, damned if she doesn't. If she refuses to talk like a lady, she is ridiculed and subjected to criticism as unfeminine; if she does learn, she is ridiculed as unable to think clearly, unable to take part in a serious discussion: in some sense, as less than fully human. These two choices which a woman has - to be less than a woman or less than a person - are highly painful (Lakoff, 2004[1975] : 41). (Notre soulignement)*

Robin Lakoff considère que le style conversationnel requis des filles (femmes) les **dépossède de leur capacité d'assertion individuelle ou collective**, tout en entretenant une **image déficitaire de leur intellect,** l'effet produit par un *women's language* parfaitement intériorisé étant le charme soumis, l'inoffensive superficialité qui laisse aux hommes la substance de l'intelligence et le contrôle du monde (Lakoff, 2004 [1975] : 69). Elle rappelle que les enfants, garçons ou filles, ont généralement des interactions plus longues et fournies avec leur mère ou

d'autres femmes durant leur (petite) enfance. Il en résulte que les enfants de moins de cinq ans, garçons inclus, ont tendance à adopter des codes expressifs féminins. C'est au moment où les enfants se séparent de leur mère pour être scolarisés et aller vers leurs pairs que les petites filles entérinent cette façon féminine de parler, tandis que les garçons sentent souvent attirés par le *rough talk* qui les émancipe du parler féminin et leur permet de négocier linguistiquement leur masculinité. Quel crédit accorder à ces observations générales ? On peut s'étonner que les affirmations de Robin Lakoff soient aussi péremptoires, alors qu'elles ne sont pas étayées par des études sociolinguistiques sérieuses et que la chercheuse s'appuie essentiellement sur sa propre expérience : *"according to my data and recollections"* (Lakoff, 2004 [1975] : 41). On regrettera d'ailleurs que sa nouvelle préface, accolée à un texte resté figé, ne lui ait pas permis de réactualiser ses positions, en s'appuyant sur les nombreuses études qu'elle a elle-même inspirées en allumant son brûlot.

L'élément le plus intéressant de l'analyse de Robin Lakoff n'est pas sa reconstruction spéculative de l'acquisition de styles expressifs genrés - essentiellement dans la classe moyenne blanche américaine - mais plutôt la capacité d'**accommodation linguistique** qu'elle perçoit chez les femmes. Ces dernières **ajusteraient constamment leur parole** aux personnes et aux situations dans lesquelles elles se trouvent pour être acceptées et légitimées dans la sphère sociale. Le processus d'accommodation – dans sa dimension psychologique et linguistique – nous semble avoir été caractérisé de façon claire, précise et synthétique par Jean Albrespit, Christelle Lacassain et Henri Le Prieult (2017) dans leur introduction commune au numéro 24 / 2017 de la revue *Anglophonia* consacré à ce thème (notre soulignement):

> *L'accommodation est un concept élaboré en psychologie cognitive par Jean Piaget, pour qui l'apprentissage ne peut résulter que d'un processus dynamique cherchant un équilibre entre le sujet et son environnement. Ce processus intègre à la fois l'assimilation et l'accommodation. L'assimilation peut être définie comme un processus permettant de faire un lien entre le milieu environnant et les connaissances acquises du sujet, en ce qu'elle consiste à interpréter les nouveaux éléments à la lumière des schèmes de pensée déjà existants ; elle est synonyme d'intégration ou d'appropriation cognitive, le sujet transformant les éléments provenant de son environnement pour pouvoir les intégrer à sa structure d'accueil. L'accommodation, quant à elle, intimement liée au concept d'assimilation, relève de la modification de schémas de pensées existants suite au vécu de nouvelles expériences ou l'apport de nouvelles informations ; ce processus a pour but de s'ajuster à un milieu ou à un objet. En ce sens, elle résulte d'une assimilation partielle de ce milieu ou de cet objet. (Albrespit et al. 2017 :2)*

Ils poursuivent (notre soulignement) :

> *Le concept d'accommodation en linguistique se situe à l'interface de la sémantique et de la pragmatique (Lewis 1979 ; Beaver & Zeevat 2007), et se révèle pertinent pour les études menées sur la présupposition (Thomason 1990 ; Beaver 1992). Le terme d' «accommodation» a été introduit dans le champ de la philosophie du langage et de la sémantique par Lewis, pour qui ce processus consistait en une « stratégie de réparation » ; l'accommodation était alors conçue comme une stratégie d'adaptation aux souhaits de*

> *l'autre. La théorie de l'accommodation linguistique prend en compte les changements et la variation interpersonnelle dans l'interaction ; c'est une théorie pluridisciplinaire qui tient compte du langage, de la communication et de la psychologie sociale. Le but est d'explorer les comportements convergents – ou d'accommodation proprement dite – ou divergents – dits aussi de « non-accommodation » – dans un certain environnement, mais aussi dans des types de relations intersubjectives, interpersonnelles (Albrespit et al., 2017 : 3)*

L'accommodation peut prendre diverses formes. L'une d'elles, que nous qualifierons ici de **mimétique**, consiste à régler ses propres paramètres sur ceux de son interlocuteur en ajustant des éléments formels (volume, prononciation, accentuation, syntaxe), thématiques et stylistiques (registres), ou encore interactionnels. Une autre forme d'accommodation, que nous pourrions choisir d'appeler **spéculative**, consiste à adopter le **mode d'énonciation qu'on pense attendu des autres**. Face aux hommes, les femmes ont souvent recours à ces deux types d'accommodation linguistique, en fonction de la situation et de leurs objectifs immédiats. Par exemple, dans l'arène politique, face à un opposant masculin, une femme pourra ajuster son style afin de se battre à armes égales avec son rival, de projeter une image de détermination et de combativité, ce qui lui permettra de ne pas être décrédibilisée intellectuellement et socialement (mais comportera un certain nombre de risques pour la perception de sa féminité). Dans d'autres contextes, les femmes sauront adopter un style conversationnel résolument « féminin » parce qu'elles auront compris que l'enjeu est une performance langagière de genre très stéréotypée (*talking like a lady*), qui n'est cependant pas exempte de risque pour leur statut social.

Robin Lakoff estime que les femmes développent, par nécessité, une manière de **diglossie** par leur capacité à osciller entre style « masculin » et « féminin, » au gré des circonstances et des rôles sociaux qu'elles sont appelées à jouer. Que penser de ces affirmations? Leur statut empirique est problématique puisqu'ici encore l'analyse de Robin Lakoff repose sur ses seules observations personnelles, à la ville, à l'université et à la télévision. Mais de façon plus préocupante, on peut considérer que ses propos valident (à son insu) la supériorité du « parler masculin » (*men's language*): les filles ou les femmes semblent n'avoir d'autre choix que d'adopter ledit parler (ou mode énonciatif) masculin (*men's language*) pour accéder au pouvoir, pour être prises au sérieux (avec la double contrainte que l'on sait). Or, à compter qu'il existe bien un « parler féminin », ce dernier se réduit-il au *talking like a lady* caricatural qu'elle décrit et qui fait songer à la bonne éducation féminine traditionnelle des milieux bourgeois? Le *women's language* tel que conçu par Lakoff est-il condamné à n'être que décoratif (*frilly and feminine*) et inefficace (Lakoff, 2004 [1975] : 41-2)? Deborah Tannen (1990) saura montrer que le « parler féminin » existe bien, mais qu'il est en réalité plus complexe et surtout puissant dans sa « différence ». Il convient de garder à l'esprit que Robin Lakoff, dans *Language and Woman's Place* opère (1975), se situe dans deux paradigmes qui sont celui de la **domination** et de la

déficience. Elle présente le *women's language* sous un jour foncièrement négatif, comme une tare expressive socialement invalidante.

Des éléments d'explication sont néanmoins fournis. Le phénomène d'accommodation pratiqué par les femmes se justifierait en grande partie par le fait que l'on refuse aux femmes l'accès au pouvoir « en raison de leur genre » (Lakoff, 1975 : 42) et que ces dernières doivent donc trouver une parade, comme tous les groupes sociaux dominés, pour s'adapter aux circonstances. Lakoff a également la conviction qu'on fait croire aux femmes qu'elles doivent être aimablement superficielles, polies (et décoratives) en raison d'une fondamentale carence intellectuelle : raisonner et exercer le pouvoir relève de l'ordre masculin. Dans ses annotations de 2004, Robin Lakoff admet que les conceptions des femmes et de la féminité décrites dans *Language and Woman's Place* ont considérablement évolué en trente ans mais elle maintient que la nécessité de l'accommodation langagière persiste.

3.2 La discrimination linguistique

Le phénomène de **discrimination linguistique**[52] est la seconde grande contrainte langagière que subissent les femmes dans la société. Cette discrimination se perçoit et se matérialise de deux manières. Premièrement, dans la façon dont les femmes ont appris à **utiliser le langage**. Deuxièmement, dans la manière dont les individus **parlent des femmes**. La finalité est la même: exclure les femmes du statut d'êtres humains « légitimes » et «normaux» en les **confinant** dans des rôles subordonnés et réducteurs : celui d'objet sexuel ou domestique (Lakoff, 2004 [1975] : 87). Lakoff (1975) apporte des preuves langagières très précises de ce phénomène, qui se double d'une inégalité de traitement dans des situations réputées équivalentes. Elle montre ainsi que des termes comme *bachelor* et *spinster* (Lakoff, 2004 [1975] : 87) n'ont pas du tout les mêmes usages et connotations, alors qu'ils sont censés décrire des états équivalents que seul distingue le sexe. *Bachelor* et *spinster* font référence à un statut marital et familial précis : celui de célibataire. Pourtant une différence majeure existe entre ces deux termes. Un homme « célibataire » que l'on désigne par le terme *bachelor* peut l'être de façon neutre, indépendante ou alors joyeuse. Le terme *spinster*, qui fut longtemps attribué aux femmes non mariées, est porteur d'un ensemble de sous-entendus dégradants et sexistes, de type laide et défraîchie, non épousable, non désirée, acariâtre ou sans valeur. Sur le plan énonciatif, le déséquilibre est

[52] *Le phénomène de discrimination linguistique a été récemment reconceptualisé par le linguiste Phillipe Blanchet en termes de glottophobie dans l'ouvrage intitulé,* Discriminations: combattre la glottophobie (2017).

flagrant. Lakoff note que certaines structures possibles avec *bachelor* bloquent avec *spinster*, et explique pourquoi (notre soulignement) :

> *a) Mary hopes to meet an eligible bachelor.*
> *b) *Fred hopes to meet an eligible spinster.*
> *It is the concept of an eligible spinster that is anomalous. If someone is a spinster, by implication she is not eligible (to marry); she has had her chance, and been passed by. Hence, a girl of twenty cannot be properly called a spinster: she still has a chance to be married. (Lakoff, 2004 [1975]:87).*

Lakoff résume la difference de statut entre *bachelor* et *spinster* de la manière suivante (notre soulignement): *"He has been pursued (…) But a spinster is one who has not been pursued, or at least not seriously. She is old unwanted goods"* (Lakoff, 2004 [1975] : 61). Le terme *bachelor* associé à l'homme confère à ce dernier une position et une identité sociale prestigieuses et valorisées, convoitées par la gent féminine. L'énoncé contenant *eligible spinster*, sans être agrammatical au sens strict, est difficilement concevable tant l'identité sociale de la « vieille fille » semble dégradante et dévaluée. Une femme qui a entre 40 ans et 60 ans, rappelle Lakoff, a cessé d'être considérée comme un bon parti et a raté sa chance (*she has had her chance, and been passed by*). Lakoff souligne l'importance du facteur de l'âge dans l'attribution de l'étiquette *spinster* (alors que les choses sont beacoup plus souples pour *bachelor*) : une femme de vingt ans ne peut pas être qualifiée de *spinster* parce qu'elle est encore classée socialement comme jeune, avec la possibilité de se marier (d'attirer les regards et d'être choisie). En revanche, un homme peut être qualifié de *bachelor* dès qu'il est en âge de se marier. Il y a par ailleurs dans le mot *bachelor* l'idée que l'homme a le choix de se marier ou de rester célibataire, qu'il ne sera jamais mis hors jeu (contrairement à ce que suggère *spinster*).

Robin Lakoff souligne également l'**asymétrie** des **connotations** ou **sous-entendus sexuels** entre *bachelor,* qui suggère une certaine liberté de mœurs et *spinster* qui est associé à la frustration, à l'abstinence subie. L'asymétrie s'applique également aux stratégies de félicitations dans la bonne société, comme elle l'explique avec humour dans un passage délectable de *Language and Woman's Place* (Lakoff, 2004 [1975]):

> *It is generally considered a faux pas, in proper society, to congratulate a girl on her engagement, while it is correct to congratulate her fiance. Why is this? The reason here seems to be that it is impolite to remind someone of something that may be uncomfortable to him.*
> *To remind a girl that she must catch someone, that perhaps she might not have caught anyone, is rude, and this is what is involved, effectively, in congratulating someone. To congratulate someone is to rejoice with him in his good fortune; but it is not quite nice to remind a girl that getting married is good fortune for her, indeed a veritable necessity; it is too close to suggesting the bad fortune that it would be for her had she not found someone to marry. In the context of this society's assumptions about women's role, to congratulate a girl on her engagement is virtually to say, 'Thank goodness!You had a close call!' For the man, on the other hand, there was no such danger. His choosing to marry is viewed as a good thing, but not something essential, and so he may be congratulated for doing a wise thing. If man and woman were equal in respect to marriage, it would be proper either to congratulate both, or neither.*

On note avec intérêt que le caractère stigmatisant de *spinster* a valu à ce mot d'être délaissé pour *bachelor girl* (encore peu utilisé dans les années 1970 lorsque *Language and Woman's Place* fut composé). Cette expression fonctionne comme un euphémisme. Or point n'est besoin d'adoucir *bachelor* pour un homme, l'identité sociale du célibataire masculin non marié restant beaucoup moins stigmatisante que celle de la femme qui n'aurait pas trouvé de partenaire. Bien que corrigée en partie dans l'usage moderne, la **discrimination linguistique** (Trugill, 1972, 1974, Lakoff, 1975) reste un indice très fiable de la **discrimination sociale** (Labov,1966) et contribue à créer un climat **d'insécurité linguistique** (Trudgill, 1972, 1974, Fisherman, 1990) que nous voudrions brièvement caractériser.

3.3 Le phènomène d'insécurité linguistique : les structures de l'hypercorrection

Le linguiste américain William Labov, considéré comme le fondateur de la sociolinguistique aux Etats-Unis, publie un ouvrage majeur intitulé *The Social Stratification of English in New York City* (1966)[53] dans lequel il montre que la **variable du sexe** influe sur la **variation phonologique et linguistique**. Le critère de la variabilité est d'ailleurs un principe pivot des études en sociolinguistique (Labov, 1966: 136-137).

L'étude de Labov est résolument empirique. Il s'agit d'une observation fine de terrain. Il observe ainsi la variation de prononciation d'une même séquence, d'un même énoncé au sein d'un groupe de personnes issues des milieux bourgeois et populaires de New York. Son enquête confirme l'existence supputée de **fluctuations stylistiques** sensibles au milieu, également appelées **variations linguistiques** (Labov, 1966 : 183, 200). William Labov en conclut que le sexe, qui est une donnée extra-linguistique, fait partie intégrante des facteurs influant sur le comportement et les pratiques linguistiques des sujets. Il observe également que les femmes soumises à son étude utilisaient de manière plus marquée une grammaire dite de l'**hypercorrection** (Labov, 1966 :176) et cela, quelle que soit leur classe sociale. C'est ce constat particulier qui encourage Labov à affirmer que les femmes, notamment dans la petite bourgeoisie, souffrent en général d'une forme d'**insécurité linguistique** (Labov, 1966 : 479). Il déclare à ce propos: « Les fluctuations stylistiques, l'hypersensibilité à des traits stigmatisés que l'on emploie soi-même, la perception erronée de son propre discours, tous ces phénomènes sont le signe d'une profonde insécurité linguistique chez les locuteurs de la petite bourgeoisie » (Labov, 1966 : 176).

[53] Nous ne parlerons ici que des variations de prononciation et des variations d'intonation sensibles au genre, qui ont pu être observées dans la langue anglaise. Pour ce qui est de la langue française, voir les études suivantes: Houdebine (1979), Pillon (1997), Bauvois (2001), Armstrong (2001).

Labov tente d'apporter des éléments d'explication à ce phénomène social. L'insécurité linguistique s'expliquerait par un fort degré de conscientisation des femmes de la **norme masculine** qui entraîne initialement un phénomène d'**auto-dévalorisation** de leur style expressif. Labov va plus loin encore : il **mesure le degré d'insécurité linguistique chez les femmes** au moyen d'un test. Cette mesure est calculée en fonction de l'écart entre la perception que les locuteurs se font de leur usage d'une langue et leur « image » de cette langue perçue comme idéale (Labov, 1966 : 183-200). A la suite de son test, Labov conclut à l'existence d'une contingence entre la variable du sexe et de la classe sociale. Labov constate que les femmes issues de la classe moyenne américaine utilisent de manière plus fréquente des formes linguistiques prestigieuses, plus formelles et proches de la norme telles que "*Would you mind if I... ," "Could I..."* Ces formes linguistiques prestigieuses sont perçues par la société comme plus adaptées à leur féminité, à la norme et à leur désir de compenser leur manque de pouvoir social par rapport aux hommes. Cette « hypercorrection » serait un rempart à la stigmatisation du discours féminin (Labov, 1966 : 288). Tous ces phénomènes symptomatiques liés à l'insécurité linguistique se manifestent en raison de forces sociales qui s'exercent sur les formes linguistiques (Labov, 1976 :176). Pour Labov, ces forces sont de deux types : les **pressions d'en dessus** et les pressions d'**en dessous** (Labov, 1976 : 176). Les pressions d'en dessus désignent « le processus de correction explicite qui s'exerce sur certaines formes linguistiques, au regard de la norme, donc la forme légitime dans une communauté linguistique » (Labov, 1976 : 176). Ces pressions favorisent clairement des modifications du comportement langagier chez les femmes.

L'assertion selon laquelle les femmes utiliseraient davantage de formes linguistiques prestigieuses, qu'elles soigneraient leur grammaire jusqu'à l'hypercorrection pour préserver leur valeur sociale a continué d'être étudiée par le sociolinguiste et variationiste Peter Trudgill en 1972. Trudgill s'intéresse notamment à la manière dont les femmes tentent d'augmenter leur valeur sociale dans un contexte où celle-ci tend à être minorée. En faisant cela, il intègre la problématique du genre à la sociolinguistique. Dans *Sociolinguistics* (1974) Trudgill définit sa discipline comme une branche à part entière des sciences du langage, entrenant des liens étroits avec les sciences sociales :

> *Sociolinguistics is that part of linguistics which is concerned with language as a social and cultural phenomenon. It investigates the field of language and society and has close connections with the social sciences, especially social psychology, anthropology, human geography and sociology (Trudgill, 1974 : 32).*

Pour Trudgill, les variations observables entre l'expression féminine et masculine s'expliquent essentiellement par des facteurs socioculturels. Si l'on part du principe que les femmes sont un groupe de locutrices intégrées au sein d'une culture, alors on peut considérer que

la propension féminine au **choix de registres supérieurs**, au **respect des normes grammaticales** et à l'**hypercorrection** est une façon pour elles d'acquérir du **capital symbolique**:[54] obtenir un statut égal aux hommes dans la société par un usage plus élevé de la langue. Trudgill estime également que les femmes usent des variétés de prestige parce qu'elles sont conscientes que les hommes ont un pouvoir, un « capital économique et politique » (Bourdieu, 1982) plus important. La conscientisation féminine de ces différentes supériorités est un élément qui encourage les femmes à contrebalancer leur manque de pouvoir dans la sphère publique par une maîtrise accrue du verbe. Ces observations et conclusions empiriques confirment le fait que le langage constitue un enjeu et un espace de pouvoir, renforcé, voire déterminé par le genre des locuteurs (Trudgill, 1974, Lakoff 1975, Crosby et Nyquist 1977, Ritchie-Key 1975, Singy, 1998).

On note toutefois que ni Labov ni Trugill n'intègrent l'enjeu de la double-contrainte que subissent les femmes. Les analyses et conclusions qu'ils en tirent occultent totalement le poids et les mécanismes de celle-ci. Ils restent donc en retrait sur ce point par rapport à Robin Lakoff qui au même moment perçoit les choses avec beaucoup plus d'acuité, à défaut de disposer d'une méthodologie empirique éprouvée. Dans *Language and Woman's Place*, elle tente ainsi d'apporter quelques preuves concrètes aux phénomènes analysés plus haut. Comme nous l'avons vu, elle propose deux énoncés, par elle fabriqués, comme cela se faisait dans les cercles générativistes de l'époque (Lakoff, 2004 [1975]: 50)[55]. Ces deux énoncés sont identiques sur le plan syntaxique, lexical, sémantique et référentiel, à l'exception de l'élément introductif exclamatif : (a) *"Oh dear!"* ou (b) *"Shit!"* Lakoff invite son lecteur à deviner quel énoncé aurait pu être prononcé par un homme ou une femme. Elle prédit que la plupart – pour ne pas dire la totalité – des sujets interrogés associeraient l'énoncé (a) (contenant *"Oh dear!"*) à une locutrice et l'énoncé (b) (*"Shit!"*) à un locuteur. L'énoncé (a) contient un marqueur d'hypercorrection (précisiosité) (Labov, 1966). Lakoff estime que l'énoncé (b) appartient plutôt au langage utilisé par les hommes qui, hors contexte de bienséance requise, ont toute liberté pour s'exprimer de

[54] L'idée qu'il existe, littéralement et métaphoriquement, des « capitaux » économiques, politiques ou symboliques a servi d'impulsion théorique à la recherche du sociologue français Pierre Bourdieu. Bourdieu a ainsi réinvesti les apports conceptuels de Peter Trudgill dans deux ouvrages intitulés Ce que parler veut dire: l'économie des échanges linguistiques (1982) et La domination masculine (1990). Dans la lignée de ses collègues britanniques, Pierre Bourdieu montre que le « capital symbolique, » sur le plan linguistique est intrinsèquement lié à une question de « capital économique » (Bourdieu, 1982). Pierre Bourdieu conclut que les femmes de classe moyenne, en particulier les femmes au foyer ou employées dans divers services comme secrétaires ou vendeuses, ont tendance à compenser l'absence d'un travail valorisé par un capital linguistique symbolique, qui se matérialise par la maîtrise des registres plus élevés de langue. Cela contribuerait à leur ascension sociale et au fléchissement de la domination masculine de la société.

[55] Pour étayer notre propos sur la question de l'hypercorrection, nous choisissons de nous appuiyer, une nouvelle fois, sur les énoncés analysés par Robin Lakoff et mentionnés dans la section 1.1. de ce chapitre.
(a) Oh dear, you've put the peanut butter in the refrigerator again (Lakoff, 2004 [1975]: 50).
(b) Shit, you've put the peanut butter in the refrigerator again (Lakoff, 2004 [1975]: 50).

façon brutale ou vulgaire, sans mettre en péril leur statut social supérieur, voire en renforçant leur autorité. Robin Lakoff estime toutefois que certaines femmes ont elle aussi la liberté d'opter pour des traits du parler masculin, mais au risque de voir leur féminité dévaluée socialement. En effet, les traits masculins importés (adoptés) ne correspondent pas aux standards linguistiques féminins. Lakoff pense surtout que, hors effet parodique, les hommes américains n'adoptent pas les codes d'hypercorrection (préciosité) féminine car cela met aussitôt en péril leur virilité et dévalue le pouvoir social supérieur qu'ils détiennent. Toujours selon Lakoff, le fait que les femmes valorisent l'hypercorrection est un signe symptomatique de l'insécurité linguistique qu'elles ressentent. Elle reprend ici une idée originellement avancée par Labov. Ce qui distingue fondamentalement la pensée de Labov de celle de Lakoff est qu'elle estime que ce phénomène social d'insécurité linguistique ressenti par les femmes ancre en fait leur état de subordination linguistique par rapport aux hommes. Le paradoxe est que l'usage féminin de structures (hyper)correctes n'a pas les effets escomptés : les locutrices qui soignent la qualité de leur grammaire et de leur vocabulaire continuent d'être dévalorisées socialement car leur parole affectée n'est pas prise autant au sérieux que la parole directe et sérieuse des hommes.

Pour notre part, nous considérons l'hypercorrection, l'affectation, la préciosité et le raffinement de certaines productions linguistiques féminines comme autant de formes de politesse linguistique. Comme nous allons le voir, la politesse linguistique a diverses fonctions sociales. Chez les dominés, astreints à solliciter l'attention ou les faveurs des puissants, la politesse est une **stratégie de survie** et de **manipulation interpersonnelle**. Les femmes, massivement soumises à la « domination masculine » (Bourdieu 1998), sont-elles donc plus polies que les hommes (en règle générale) parce qu'elles vivent dans un état chronique de subordination? Qu'on partage ou non ses méthodes et ses conclusions, Robin Lakoff a le mérite insigne de mettre en relation politesse et déséquilibres structuraux de pouvoir entre les sexes / genres. Et nous pensons qu'elle a raison de le faire.

3.4 Les principes de la politesse linguistique selon Robin Lakoff

Lakoff considère que les types de politesse employés *par* et *envers* les femmes ne résultent pas du hasard : elles sont majoritairement **exclusives** et **oppressives**. La position qu'adopte Lakoff, nous allons le constater, appelle à la prudence car les exemples sur lesquels elle s'appuie pour identifier de tels phénomènes relèvent d'anecdotes repérées lors de conversations dans sa sphère interactionnelle (qui est forcément limitée et marquée par sa propre identité sociale de femme blanche éduquée à New York et à Harvard, installée sur la Côte Ouest

des Etats-Unis, résidant à proximité du campus principal UC Berkeley). Mais surtout, son analyse isole trop le critère du sexe / genre, qui devient un facteur de détermination systématique, trop déterministe, des comportements langagiers et des attitudes sociales.

Pourquoi les femmes devraient-elles être plus polies que les hommes et pourquoi les hommes devraient-ils être plus polis en présence de femmes ? Si la politesse est développée par les sociétés pour **minimiser les frictions entre individus**, pour **préserver ou réparer la face** (Goffman, 1974, Levinson, 1983, Brown & Levinson, 1987) pourquoi de nombreuses féministes se scandalisent-elles du système de politesse construit autour de la féminité? Pourquoi recherchent-elles sur ce point précis une parfaite « égalité » entre les sexes, alors qu'ailleurs elles n'hésitent pas à proclamer haut et fort un droit inconditionnel à la « différence » ?

Lakoff estime que l'idée selon laquelle le recours à des **formes soutenues de politesse** (*hyperpoliteness*) serait l'une des caractéristiques constitutives du parler féminin (*women's language*) relève autant de la réalité observable que du mythe socialement entretenu (Lakoff, 2004 [1975] : 94). Et de fait, on ne peut nier que la plus grande politesse (présumée) des femmes a donné naissance à certaines **stéréotypes de genre** dans l'imaginaire collectif. Consciente du poids que cela implique pour la valeur sociale des femmes, Robin Lakoff constate que les hommes et les femmes n'ont en réalité pas la même vision des fonctions sociales de la politesse et n'activent pas les mêmes stratégies. Cet argument sera d'ailleurs réinvesti et approfondi théoriquement par Penelope Brown et Stephen Levinson en 1987 dans leur célèbre ouvrage *Politeness : Some universals in language usage*. Mais à l'inverse de Lakoff, les deux auteurs présenteront ce phénomène en termes de **différence sexuée** plutôt que de **domination entre les sexes**.

Cela étant admis, que faut-il entendre exactement par « politesse » ? Sur le modèle des maximes de Grice (voir plus loin), Robin Lakoff énonce ce qu'elle estime être les **trois grands principes structurant la politesse** (Lakoff, 2004 [1975] : 88). Selon elle, trois règles s'appliquent : garder ses distances (*keep aloof*), laisser à l'autre une liberté de choix (*give options*), se montrer compréhensif et solidaire (*show sympathy*)

1. *Formality : keep aloof.*
2. *Deference : give options.*
3. *Camaraderie : show sympathy.*

Le premier principe (*Formality*) repose sur une métaphore spatiale : la **distance**. Une illustration limpide est fournie par le français, langue dans laquelle il existe encore une distinction grammaticale très vive à la seconde personne du singulier, entre le pronom personnel « tu » (marqueur de proximité) et «vous» (marqueur de distance sociale). Bien que la distribution des

marqueurs soit imposée par des **conventions générales d'usage**, la proximité ou la distance sont des **ressentis individuels et situationnels,** qui conduisent les locuteurs à faire usage de l'une ou l'autre forme en fonction de certains paramètres, notamment l'**âge**, le **degré d'intimité**, la **position dans la hiérarchie sociale**, la **situation d'énonciation**. En anglais, Robin Lakoff donne comme exemple l'emploi de titres plus ou moins honorifiques comme *Mr.* ou *Dr.* (suivis du nom de famille) assurément plus distants et formels que l'usage du prénom.

La deuxième règle (*Deference*) peut être appliquée seule ou combinée aux règles n° 1 et n° 3. Selon les contextes, ce sentiment peut se matérialiser dans le discours par de l'**hésitation**, une **intonation montante**, l'usage de **question-tags** et de **nuanceurs**. On peut aussi rattacher à ce second principe les **euphémismes**, qui peuvent être considérés comme des instruments de politesse car ils permettent d'éluder un problème, de mettre à distance un sujet tabou ou d'aborder un sujet sensible en diminuant le risque d'offense. Les euphémismes sont souvent présents dans les commérages et le gossip.[56] Le principe de *deference* (« délicatesse », « respect de l'autre ») tel que conçu par Lakoff, vise à épargner à l'interlocuteur la mention explicite de faits ou d'idées susceptibles de le heurter en lui laissant toute latitude d'interprétation et d'action. Tout ceci est bien sûr un **jeu social**, car les interlocuteurs savent très bien de quoi ils parlent.

L'application de la troisième règle (*Camaraderie*) signale à l'interlocuteur que l'énonciateur l'apprécie et qu'il s'intéresse à lui. Comme les autres règles, la séquence jouée peut être « réelle » (dans le cas où des amis se retrouvent) ou « conventionnelle » (quand un représentant essaie de vendre quelque chose à un client masculin potentiel). Les **démonstrations d'amitié / proximité**, les **plaisanteries**, certaines formes de **grossièreté** sont également des instanciations de cette règle (Lakoff, 2004 [1975] : 90), tout comme l'utilisation de **surnoms**, de **diminutifs des prénoms** et, sous certaines conditions, du nom de famille seul. Robin Lakoff estime que les règles n° 1 et n° 3 sont incompatibles entre elles car il est impossible d'être à la fois amical et de garder ses distances. En revanche, on peut très bien associer les règles n° 2 et 3: montrer de la délicatesse tout en ayant un comportement amical. Alors que les deux premières règles codent souvent un déséquilibre de statut, temporaire ou durable entre locuteurs, la troisième règle institue au contraire une égalité.

Les maximes que Robin Lakoff s'amuse à formuler sur la politesse pourront paraître très schématiques et surtout calquées sur la méthode d'exposition de Herbert Paul Grice, qui en 1975 modélise le « principe coopératif » (*cooperative principle*) qui guide, par défaut, les échanges

[56] Ces deux types de discours seront identifiés par Deborah Tannen en 1990 dans You Just Don't Understand: Men & Women in Conversation comme une pratique langagière et interactionnelle typiquement « féminine. »

conversationnels (Grice, 1975). Robin Lakoff résume ces maximes dans des termes très proches de l'original :

> *1. Quality. Say only what is true.*
> *2. Quantity. Say only as much, and just as much, as is necessary.*
> *3. Relevance. Be relevant.*
> *4. Manner. Be perspicuous. Don't be ambiguous. Don't be obscure. Be succinct (Lakoff, 2004 [1975] : 93).*[57]

Il a parfois été fait un usage sexiste des règles de Grice, avec la suggestion que les hommes les respectaient davantage, en étant plus directs, pertinents et concis que les femmes. Robin Lakoff dénonce ce point. Elle déclare ainsi : *"If people think so, it is because men in this culture tend to impose their value judgements on everyone, so that the men's way of doing things becomes the « good way », and the women's way the bad way"* (Lakoff, 2004 [1975] : 95). En règle générale, dans la culture anglo-américaine, les femmes ont tendance à utiliser davantage « l'implicature conversationnelle » (autre mécanisme mis en évidence par Grice) et à ajuster leur discours à celui de leur interlocuteur (-trice). En faisant cela, elles se montrent particulièrement sensibles aux principes de « formalité » et de « déférence » que Lakoff associe à la politesse linguistique, ce qui peut les amener à contourner les maximes de « qualité » et de « manière ». Avec moins de façons, les hommes privilégieraient un style de communication plus direct et factuel, avec une propension pour le principe n°3 de camaraderie, qui ne les force pas à contourner les maximes de Grice (Lakoff, 2004 [1975] :note n° 100, Tannen, 2001[1991] : 90-96).

En considérant la position de Robin Lakoff, on peut se demander comment ces deux styles deviennent des traits si étroitement liés au sexe / genre. Lakoff se pose elle-même la question : *"Is it inherent or inevitable ?"* (Lakoff, 1975 : 96). A l'époque où elle écrit, des études ont démontré que les petites filles s'exprimaient de manière plus polie que les garçons du même âge. On peut donc en déduire que les deux styles de comportement langagier sont appris ensemble (Kramarae, 1975, West, 1975). Il a par ailleurs été observé que les hommes sont eux censés être plus polis lorsqu'ils sont en présence de femmes que lorsqu'ils sont entre eux.

La politesse est censée rapprocher les gens, leur permettre d'interagir ensemble plus

---

[57] Les règles de politesse énoncées par Robin Lakoff ont inspiré la linguiste Deborah Tannen. En 1984, Tannen rend hommage à Robin Lakoff en ces termes: "What captured my imagination most ... was Robin Lakoff's elegant notion that communicative style resulted from three differentially applied rules, each associated with a different sense of politeness. I saw in this system an explanation for the crazy-making frustration I had experienced and been helpless to understand or explain in seven years living with a man born and raised in a different culture" (Lakoff, 2004 [1975]: 92, Tannen, 1984a: 95). Deborah Tannen considère que l'apport intellectuel de Lakoff sur la politesse a nourri sa recherche destinée à prouver que les hommes et les femmes ont des styles conversationnels, rhétoriques et interactionels différents en raison de leur genre (Tannen, 1984a: 95).

facilement, en limitant les sources de friction ou de conflit (Brown & Levinson, 1987). Cependant, Lakoff questionne le fait que le type de politesse dont elle parle puisse être attribué aux femmes de façon immuable (Brown, Levinson, 1987). Lakoff souhaite aussi découvrir pourquoi les femmes sont gênées par le silence qui envahit une pièce remplie d'hommes lorsque ces derniers prennent conscience qu'il y a des femmes présentes (Lakoff, 2004 [1975], note 117). Un silence qui semble être moins un signe de politesse proprement dite - ne pas être grossier en présence d'une dame - que d'exclusion (ne pas intégrer les femmes à l'interaction entre hommes). De nombreuses recherches (dont celle de Lakoff) suggèrent que les groupes masculins fonctionnent selon le critère de l'intimité masculine et la mise en œuvre de rapports de « camaraderie ». Ce fonctionnement expliquerait pourquoi les femmes peinent à être acceptées comme locutrices dans ces groupes. Elles choisiraient souvent de laisser les hommes entre eux, de ne pas participer du tout aux interactions verbales car elles ne s'y sentiraient pas à leur place sur le plan locutoire. La « camaraderie » (règle n° 3) entretient les liens inter-individuels (*bonding*) et la proximité. Or la politesse des femmes se base surtout sur les règles n° 1 et n° 2, qui établissent et renforcent la distance entre les hommes et les femmes. Selon Lakoff, l'expression féminine de la camaraderie (qui existe aussi), utilise des chemins expressifs très différents de ceux de la camaraderie masculine. Elle est moins démonstrative physiquement et vocalement, elle a beaucoup moins recours au procédé discursif de la plaisanterie, ou stylistique de l'argot, etc.

Une fois encore, toutes ces considérations sont à traiter avec nuance et prudence. Des travaux ultérieurs, en particulier ceux de Tannen (1990), montreront que des groupes exclusivement féminins, exhibent eux aussi des gestes de camaraderie (quoique différents). La différence principale est la discussion de sujets personnels, dévoilant davantage l'intériorité de l'individu. Certaines études signalent que dans les groupes mixtes d'adultes, les manifestations de camaraderie ont tendance à disparaître. La règle n° 3 serait donc plus facilement appliquée dans les groupes unisexes (Tannen, 1984a, 1990, 2017).

En s'intéressant aux psychismes des autres et aux réactions face aux autres (Goffman, 1967 ; Brown, Levinson, 1987) Lakoff a l'impression que les femmes préservent davantage leur individualité. Leur plus grande capacité à exprimer et à partager leurs émotions serait justement attribuable à ce sentiment d'individualité: *"one individual getting and giving impressions from and to other individuals, and as a means whereby individuals can come to work together when needed"* (Lakoff, 2004 [1975]: note 101). Inversement, les hommes s'intéresseraient moins à l'état psychologique de leurs pairs et davantage à la manière de faire fonctionner le groupe dans son ensemble, à faire avancer les choses (Lakoff, 2004 [1975] : note 101). Les hommes mettraient en avant le principe de *leadership* dans leur fonctionnement individuel et collectif.

Toutes ces questions seront reprises par Tannen dans ses différentes monographies, nous le verrons.

3.5 Un schéma intonatif genré ?

La linguiste américaine Mary Ritchie-Key fait partie des chercheuses qui, dès le milieu des années 1970, affirment que les femmes et les hommes n'ont pas la même façon de se montrer assertifs en société. Le degré d'assertion peut être déterminé à partir de données prosodiques, syntaxiques, lexicales et grammaticales. Or il semble que des déséquilibres existent entre les sexes sur ce point, en lien avec la domination exercée par les hommes et la subordination dans laquelle de nombreuses femmes se retrouvent de facto..

L'étude réalisée par Mary Ritchie-Key intitulée *Male/Female Language : With a Comprehensive Bibliography* (1975) et les deux essais de Robin Lakoff regroupés dans *Language and Woman's Place* (1975) mentionnent tous deux la voix et l'intonation comme éléments de différenciation entre sujets féminins et masculins. L'intonation des femmes, tous âges confondus, est souvent perçue comme plus **mélodieuse** et plus **aiguë** que celle des hommes. Ritchie-Key et Lakoff notent toutes deux que la voix des femmes est jugée plus chargée d'émotion que celle des hommes et que souvent on peut avoir l'impression que leur intonation exprime un certain manque de confiance même lorsqu'elles sont sûres de ce qu'elles expriment (Ritchie-Key, 1975, Lakoff, 1975 : 55).

La mélodie est fonction des variations de hauteur dans la voix, selon que celle-ci monte ou descend au cours de l'énonciation. Lakoff note que les **variations prosodiques** peuvent exprimer aussi bien le doute que la certitude, en fonction du contexte. Ces variations sont par ailleurs un indice de l'état affectif et émotionnel du locuteur. Au cours de ses observations, Lakoff constate une propension des femmes à tempérer leur assertivité par l'adoption d'une montée finale de la voix, notamment en contexte privé et intime. Il n'est pas rare que la réponse donnée à une question soit non pas un énoncé déclaratif simple mais une affirmation exprimant une manière d'hésitation.

> *There is a peculiar sentence intonation pattern, found in English as far as I know only among women, which has the form of a declarative answer to a question, and is used as such, but has the rising inflection typical of a yes-no question, as well as being especially hesitant (Lakoff, 2004 [1975] : 49-50)*

A son habitude, Lakoff fabrique un exemple totalement décontextualisé pour illustrer son propos (Lakoff, 2004 [1975] : 56) :

> *(a) When will dinner be ready ?*
> *(b) Oh... around six o'clock... ?*

Dans le segment (a), qu'on imagine très bien prononcé par le mari dans ce genre de situation (qui relève du stéréotype de genre), l'interlocuteur utilise une question en *wh*- qui intègre un élément d'assertion et de présupposition (*Dinner will soon be ready*), tout en comportant une part d'inconnu (*but I don't know when*). L'énoncé (b), qu'on imagine prononcé par sa femme, prend la forme d'une question glosable par *"Six o'clock, if that's OK with you, if you agree."* La femme aurait légitimement pu utiliser un énoncé déclaratif simple et factuel mais n'assume pas le pouvoir qui est pour autant le sien dans les circonstances. Elle s'en remet au bon vouloir de l'homme et semble presque s'excuser d'imposer un horaire.

Fiction ou réalité reconstituée? Si l'exemple donné n'a nullement le statut de donnée empirique attestée, il est censé illustrer et surtout résumer un phénomène que Robin Lakoff dit avoir observé en de multiples circonstances dans le monde social. Comme les génératives en syntaxe, elle ne recueille pas des énoncés attestés mais elle crée ses propres suites, prononcées par des locuteurs idéalisés dans une situation fictive (qui n'est pas loin du cliché). Elle neutralise donc des paramètres très importants – comme l'âge, l'état émotionnel, le tempérament, les circonstances - qui de toute évidence influent sur la qualité de la voix, la puissance, la hauteur et l'intonation. Dès lors, il apparaît hasardeux d'attribuer de manière aussi générale et systématique une tonalité montante ou descendante, une voix aiguë ou grave, des stratégies de réponse, etc. à tous les représentants du genre masculin ou féminin. De tels arguments contribuent à renforcer les stéréotypes de genre, sans déconstruction ni vérification, avec une promotion paradoxale de l'image idéalisée de la femme (qui ici sert son homme), avec une douceur de ton et une politesse inaltérable (Dubois & Crouch, 1975, Edelsky, 1979, Aebischer 1985 : 38). Les réflexions de Robin Lakoff doivent donc être considérées avec prudence (Edelsky, 1979) mais l'idée d'une **différenciation du parler masculin et féminin** se manifestant au niveau de la vocalité et de l'intonation doit être prise très au sérieux.

3.6 Le lexique

Dans *Language & Woman's Place,* Robin Lakoff s'emploie à démontrer que l'usage de certains adjectifs, notamment appréciatifs, est **conditionné par le genre du sujet parlant** et que cela a des consésquences sur l'**identité sociale projetée**. Elle souligne que dans l'usage linguistique ordinaire mais aussi l'imaginaire collectif, certains adjectifs semblent réservés aux femmes, alors que d'autres sont indifféremment utilisés par les membres des deux sexes. Elle donne les exemples suivants (Lakoff, 2004 [1975]: 45):

Neutral	*Women only*
« Great »	*« Adorable »*
« Terrific »	*« Charming »*
« Cool »	*« Sweet »*
« Neat »	*« Lovely »*
« Divine »	

Lakoff note que si les hommes utilisent des adjectifs ordinairement associés au parler féminin ils **mettent en péril leur virilité** ou **nourrissent les soupçons concernant leur orientation sexuelle**. Alors que la femme a le choix entre l'utilisation d'un mot neutre (*neutral*) et d'un mot typiquement féminin (*women only*) - choix que les hommes n'ont pas - la femme peut suggérer quelque chose à propos de sa personnalité, de la situation interlocutive dans laquelle elle se trouve et la façon dont elle considère le sujet. Pour illustrer ce phénomène, Lakoff compare les deux énoncés suivants (Lakoff, 2004 [1975] : 52), qu'elle a très probablement fabriqués et dont elle imagine le contexte :

a) What a terrific idea!
b) What a divine idea!

L'énoncé (a), peu marqué au niveau du genre, peut être employé par une femme sans effet particulier. L'énoncé (b), en revanche, est plus adapté à un sujet léger et à une situation informelle. Lakoff imagine qu'une femme cadre utiliserait plutôt *terrific* dans son environnement de travail, alors qu'en contexte informel privé, elle pourrait très bien avoir recours à *divine*. Comme souvent, l'intuition linguistique de Robin Lakoff est juste, mais sa méthode d'analyse est surprenante pour une pragmaticienne. Manipuler des énoncés isolés et décontextualisés, comme le faisaient les génératives de son époque, n'est concevable que lorsque l'enjeu de la discussion est morphosyntaxique. Mais dès qu'on aborde la question du sens, des intentions, des registres et des stratégies, alors les **variables majeures** que sont le genre, le référent (De quel type « d'idée » parle-t-on ici ?), la situation interlocutive (Qui parle à qui dans quelles circonstances ?), les stratégies et enjeux (Sur quoi est censé déboucher l'énoncé ?) doivent impérativement être identifiées à partir de la situation interlocutive. L'intuition de Lakoff peut être bonne mais elle ne constitue nullement une démonstration linguistique, ce qui est gênant lorsqu'on prétend édicter des règles ou du moins de grandes tendances sociolinguistiques. Par ailleurs, le danger est réel de **caricaturer** les comportements langagiers genrés, de construire de toutes pièces une pseudo alternance *terrific / divine* qui reste très spéculative. Le choix énonciatif des femmes se pose rarement en des termes aussi binaires.

Ces réserves étant faites, Robin Lakoff a raison de signaler que des **contraintes de genre**

(mais aussi d'âge) **pèsent sur tous les locuteurs en matière de choix lexical**. Dans des langues comme le japonais ou le coréen, cela s'enseigne de façon très explicite. Pour Lakoff, les mots limités au langage des femmes relèvent de domaines extérieurs au monde d'influence ou de pouvoir (Lakoff, 2004 [1975]: 46). Une telle analyse permet à Lakoff d'asserter l'existence d'un lien intrinsèque entre le langage, le genre et la classe. Elle prend l'exemple d'hommes qui entrent dans le monde professionnel. Dans l'imaginaire collectif, on remarque encore de nos jours que les métiers très physiques, comme manutentionnaire, ébéniste, couvreur, zingueur, restent associés à la sphère masculine. Bien que moins prestigieux que les professions intellectuelles (comme professeur, médecin, juriste) ces métiers manuels ont un **fort pouvoir de masculinisation des individus**, y compris dans le domaine langagier. Inversement, l'intellectuel, comme le cadre ou l'homme politique, semble protégé des « rudesses de la vraie vie » (*harsh realities*): *"The suburban home finds its counterpart in the ivory tower: one is supposedly shielded from harsh realities in both"* (Lakoff, 2004 [1975] : 47). L'une des conséquences de ce statut (apparemment) protégé, semble être une **masculinité moins franche**, qui exclut l'**hybridation des styles** par **adoption de traits langagiers féminins** (Lakoff, 1989 :32, Lakoff, 2001). Il y a là un paradoxe, pour ne pas dire une contradiction, dans l'analyse de Robin Lakoff par rapport aux paradigmes de la déficience et de la dominance dans lesquels elle se situe. Alors que le parler (typiquement) masculin a jusqu'ici été présenté comme un outil d'autorité et de domination, les hommes de pouvoir, qui incarnent la plus haute forme d'autorité et de domination dans la société, s'en affranchiraient partiellement pour lui préférer des modes expressifs mixtes, incluant des éléments féminins. Là encore, on aimerait que Lakoff ait minimalement procédé à des micro-études de cas, à défaut de pouvoir mener seule de vastes enquêtes sociolinguistiques à la Labov.

3.7 La perception et la verbalisation des couleurs

Robin Lakoff, sans détenir de preuve tangible, suppose qu'en regardant un mur peint en violet clair, une femme pourrait très bien dire *"The wall is mauve"* sans que quiconque soit surpris par cette formulation. Mais si un homme utilisait la même phrase, ou tout autre expression contenant l'adjectif de couleur *mauve*, on pourrait croire plusieurs choses le concernant: qu'il imite une femme (pour s'en moquer), qu'il est décorateur d'intérieur, qu'il est homosexuel. Ce qui est établi de façon certaine, c'est que les hommes déploient moins de ressources lexicales ou linguistiques pour **nommer les couleurs** et surtout pour exprimer des **nuances** entre elles. Certains termes tels que *beige, écru, aigue-marine, lavande* (Lakoff, 2004 [1975]: 43) sont

généralement absents du lexique masculin. Lakoff note amèrement que cette supériorité manifeste des femmes dans l'**identification et le traitement langagier des couleurs** (*fine color discrimination*) est à la mesure de leur **impuissance** dans les domaines qui comptent vraiment (*important matters*) et qui bien sûr restent sous le contrôle des hommes. Elle écrit ainsi:

> *(…) since women are not expected to make decisions on important matters, such as what kind of job to hold, they are relegated the noncrucial decisions as a sop. Deciding whether to name a color "lavender" or "mauve" is one such sop (Lakoff, 2004 [1975] : 43).*

Si on admet un instant que l'usage lexical différencié des termes de couleurs est non pas la manifestation d'une supériorité biologique mais la conséquence d'une **disparité sociale**, peut-on **agir sur le code social de la langue pour changer l'ordre social** ? A l'évidence, il serait absurde de légiférer contre l'utilisation des termes *mauve* et *lavender* par les femmes ou de contraindre les hommes à adopter ces derniers sans se sentir démasculinisés. Mais ailleurs, lorsque l'enjeu de pouvoir ou d'identité est plus grave, ne serait-ce pas envisageable ? Lakoff pose ici une question très sérieuse : dès lors qu'on utilise le langage pour **révéler des différences de traitement et des déséquilibres sociaux entre les sexes**, ne doit-on pas **corriger ce qu'on décèle** ? Ne faut-il pas **agir sur les formes constestables** pour **corriger les inégalités** qu'elles perpétuent ? C'est ici qu'intervient le processus que Lakoff appelle *language planning*[58] et qui soulève la question que Cameron nomme *verbal hygiene* ou *language hygiene* (1995). Si certains usages langagiers caractéristiques des femmes ou les affectant (lorsqu'elles sont la cible de sexisme linguistique) sont présumés nocifs, alors il faudrait prendre des mesures pour les modifier. Mais les choses sont plus complexes que cela. Lakoff déclare : "*Can linguistic change, however desirable, be imposed from above? Or should we wait for social change to bring language change automatically in its wake?"* (Lakoff, 2004 [1975] : 107-108). Pour elle, le changement volontaire des règles linguistiques doit être tenté. Même s'il n'induit pas immédiatement le changement sociétal escompté, il doit au moins permettre une prise de conscience et une mobilisation (qui ne seront jamais perdues pour celles qui luttent):

> *Language is the form of behavior of which we are most explicitly aware, and language discrepancy makes manifest social inequality. So even if a change fails (as with radical pronoun reform), or doesn't work as thoroughly or in the way in which it was intended (as with Ms.) talking about the need for change, and the way in which existing usage reflects inequality, can be powerful. It can also make feminist argument the butt of jokes (as with both of the cases cited) but even that, over time, can have positive effects – (Lakoff, 2004 [1975] :108)*

3.8 La question controversée des *question-tags*

[58] Voir Robin Lakoff (1975) et Marina Yaguello (1978)

Dès 1975, Robin Lakoff note que les femmes n'affirment résolument quelque chose que lorsqu'elles sont absolument certaines de leurs connaissances et suffisamment confiantes que leur affirmation ne sera pas mise en doute. C'est du moins ce que lui aurait enseigné sa propre expérience à la ville et dans les médias. Si ces conditions de certitude ne sont pas réunies, les sujets féminins auraient volontiers recours aux *question-tags* pour coder leur manque d'assurance. Ce ne serait pas le cas des hommes qui, eux, ne craindraient nullement d'affirmer, de s'affirmer et d'aller au conflit (Lakoff, 2004 [1975] : 79). Le *tag* autoriserait une manière de **retrait**, de **demi-effacement de soi** : on ne s'engagerait pas totalement ou de manière trop forte. Les femmes donneraient ainsi l'impression fréquente de **manquer de confiance dans leurs connaissances ou jugements**, de devoir se tourner vers les autres pour obtenir une confirmation. Lakoff se demande si cette **utilisation précautionneuse du *tag*** n'est pas imposée aux femmes depuis leur plus tendre enfance. Le *tag*, rappelle-t-elle, n'est ni bon ni mauvais en soi. C'est un procédé expressif utile, une **construction grammaticale hybride associant assertion et interrogation**. Lorsque l'assertion simple n'est épistémiquement pas possible ou lorsqu'on ne veut pas forcer l'autre à adhérer (par tact social) le *tag* offre une stratégie syntaxique pertinente :

> *A tag, in its usage as well as its syntactic shape (in English) is midway between an outright statement and a yes-no question: it is less assertive than the former, but more confident than the latter. Therefore, it is usable under certain contextual situations: not those in which a statement would be appropriate, nor those in which a yes-no question is generally used, but in situations intermediate between these. A tag question, then, might be thought of as a declarative statement without the assumption that the statement is to be believed by the addressee: one has an out, as with a question. A tag gives the addressee leeway, not forcing him to go along with the views of the speaker (Lakoff, 2004[1975]: 48).*

Au carrefour de l'interrogation et de l'assertion, le *tag* serait donc plus souvent utilisé par les femmes que les hommes. Lakoff y voit l'indice d'une **injonction sociale sournoise** : **le monde de la certitude brute, de la connaissance franche qui ne s'embarrasse pas de doute est celui des hommes, non des femmes**. Ces dernières doivent éviter d'être trop entières dans leurs assertions, de risquer ou provoquer d'éventuels désaccords : le *tag* leur permet de rester en retrait et au final de laisser l'autre décider.

Ces constats sont le fruit de sa propre expérience et de ses intuitions de locutrices. Ils ne reposent nullement sur des relevés statistiques précis (enregistrements de conversations ou de débats) : *"It is my impression, though I do not have precise statistical evidence"* (Lakoff, 2004 [1975] : 49). Bien qu'on ne puisse contester leur finesse linguistique, les arguments de Lakoff manquent étrangement de substance empirique (*linguistic evidence*) et ses développements spéculatifs sur les *tags* ont été la cible de mainte critique. En 1975, Isabel Crouch et Betty Dubois publient dans la revue *Language & Society* un article intitulé : *The Question of Tag Questions in Women's Speech: They Don't Really Use More of Them, Do They?* dans lequel elles reprochent à

Lakoff d'avoir façonné ses exemples et forcé ses conclusions pour confirmer de simples intuitions personnelles (Crouch, Dubois, 1975 : 290). En 1986, la linguiste Janet Holmes publie un recueil d'articles intitulé *Women in their speech communities* dans lequel elle conteste également l'analyse de Lakoff. Pour Holmes (2004 [1986] : 107-08), les *tags* ne sauraient être systématiquement interprétés comme des marqueurs d'incertitude. La réalité pragmatique est que les *questions-tags* sont **pluri-fonctionnels** et, en fonction de leur intonation et du contexte, peuvent aussi bien fonctionner comme des **marqueurs d'assertion** (savoir établi ou confirmé), de **désassertion** (formulation d'un doute à dissiper) que de **facilitation** (inviter l'autre à participer) (Holmes, 2004 [1985]: 108).

Dans son introduction de 2004, Robin Lakoff ne réfute pas l'analyse de Janet Holmes. On voit mal d'ailleurs comment elle pourrait le faire car elle n'est pas très bien équipée pour contre-argumenter quoi que ce soit, faute de corpus constitué et annoté dans les normes. Forcée de faire des concessions, elle indique qu'à l'époque où elle écrivit *Language and Woman's Place* (1975) les linguistes ignoraient les formes d'ambiguïté existant dans le langage, au-delà de certains cas très précis et limités. L'ambiguïté pragmatique des *tags* était certes soupçonnée mais en attente d'une théorie solide. Lakoff commente à ce propos : *"The very syntactic complexity of the English tag sentence indicates its pragmatic complexity, the diversity of its uses. In the early 1970s, when pragmatics was just coming into linguistics, we were much less aware of any of this"* (Lakoff, 2004 [1975]: 109). Lakoff a donc évolué et considère désormais que la plupart des énonciations hors contexte sont ambiguës sur le plan pragmatique. Les *tags* en sont un exemple éclatant. Elle reconnaît volontiers qu'elle aurait dû être plus nuancée et préciser que ces relevés renvoient à des discours spontanés, informels, observés dans des contextes privés, non institutionnels. Elle admet aussi qu'elle aurait dû creuser davantage la relation entre le « pouvoir » et l'utilisation des *tags*. Elle nuance donc sa position, en estimant que dans certains cas seulement l'utilisation de *tags* peut être interprétée comme une forme de politesse chez les femmes, une stratégie d'affirmation mesurée et polie.

S'appuyant sur les pratiques observées chez les adolescents, notamment l'emploi d'intonations ascendantes en contexte assertif (*uptalk*), Lakoff maintient que les *tags* peuvent aussi bien exprimer un **sentiment de réelle impuissance** que le **désir de ne pas donner l'impression de s'affirmer** *("because it isn't 'nice'"* 2004 [1975] : 109). Cet usage constitue un enjeu particulier pour les femmes qui se trouvent une fois de plus confrontées à une **double contrainte** (Bateson 1956, Lakoff, 1975, Lambrette, 2008). Une femme qui use d'une stratégie langagière de désassertion partielle comme le *tag* va apparaître polie mais projette une image de manque de clarté et de confiance en elle. A l'inverse, si elle se montre trop affirmative et directe, cette femme se met en danger socialement. Le *tag* serait le moyen de formuler des affirmations

polies dans lesquelles l'interlocutrice s'engagerait moins que dans une phrase déclarative ou affirmative, tout en affirmant. Robin Lakoff rapproche délibérément le *tag* d'une **stratégie indirecte**, proche de la « requête » et de la « suggestion ». Elle déclare: *"the more one compounds a request, the more characteristic it is of women's speech, the less of men's"* (Lakoff, 1975 : 51). Il en résulte que le *tag* est une stratégie qu'elle identifie comme plus féminine, qui tout en étant contraignante ne bride pas totalement la possiblité de s'affirmer. En 1975, Lakoff estimait donc que l'usage des *tags* était une caractéristique marquée de la langue des femmes, un indice parmi d'autres de leur impuissance / mise à l'écart du pouvoir *(powerlessness)* (O'Barr & Atkins, 1982).

4. Le langage des sans-pouvoir

Dans l'édition de 2004 de *Language and Woman's Place*, Robin Lakoff prend soin de préciser que la relation entre l'**expression indirecte**, le **genre** et le **pouvoir** s'avère plus complexe qu'elle ne le pensait dans son étude de 1975. Sur cette question précise, les opinions de certains de ses collègues linguistes, en particulier de William M. O'Barr et Bowman Atkins sont considérées comme dissidentes par rapport à la sienne. En 1982, ils publient une étude fondée sur des observations et des analyses empiriques de comportements linguistiques genrés dans des cadres institutionnels, en particulier dans les tribunaux américains. On peut retrouver l'intégralité de cette étude dans l'ouvrage intitulé, *Linguistic evidence : Language, power, and strategy in the courtroom* (1982). A la différence de Lakoff, O'Barr et Atkins estiment que l'**absence de pouvoir de certains individus dans la langue** (*powerlessness*), en particulier des femmes qui sont souvent contraintes de parler de manière indirecte, est plutôt liée à une question de **pouvoir** et de **position sociale** qu'à une question de genre. Robin Lakoff ne réfute pas en bloc la pertinence des analyses de William O'Barr et Bowman Atkins. Elle maintient néanmoins que les hommes ont le droit de parler de manière directe sans être critiqués mais que ce droit est refusé aux femmes. Elle écrit: "*The difference is that the powerful can choose indirectness (to preserve credible deniability) or directness (to assure compliance). The powerless have no choice*" (Lakoff, 2004 [1975]: 107).

Robin Lakoff et certaines de ses collègues féministes engagées, en particulier Anne Bodin et Dale Spender, pensent que le langage dit **androcentrique** (Bodin, 1975 : 129) est un symptôme langagier qui révèle le statut des « sans pouvoir, » ici les femmes dans la société. Ce langage contribue à les rendre invisible, à les exclure de l'ordre social et enfin à ancrer certaines inégalités linguistiques entre les sexes (Spender, 1980 : 1).

4.1 Un système linguistique androcentrique ?

Dès les années 1970, les mouvements féministes apparus aux Etats-Unis constatent que la langue possède un indéniable caractère **androcentrique**[59]: la langue pense, envisage et représente le monde essentiellement du **point de vue des êtres humains de sexe masculin** (Bodine 1975 : 129). En 1975, Ann Bodine publie l'article intitulé *Androcentrism in Prescriptive Grammar: Singular 'They', Sex-Indefinite 'He', and 'He or She'*. Sur le plan linguistique, elle tente de montrer que l'individu de sexe masculin couvre la majeure partie de l'espace sémantique et grammatical duquel les femmes se trouvent de facto exclues ou sous-représentées. Un des objectifs des féministes est de promouvoir une réforme dans la langue qui **ébranle la société patriarcale** de l'époque et en **corrige les asymétries flagrantes dans le traitement du genre**. Ann Bodine tente également de montrer que la langue anglaise est régie selon une hiérarchie basée sur le sexe masculin, qu'elle conceptualise en termes de *hierarchical masculine-sex* invisibilisant et effaçant les femmes (Bodine, 1975 : 130). Bodine s'appuie sur l'exemple, de « history » et « mankind » déjà mentionné, précedemment, afin d'attester de la pertinence de ses assertions (ce qui pose un certain nombre de problèmes lexicographiques, cf. note 55).

Quelques années avant Ann Bodine, le sémanticien britannique Leech (1968) et le lexicoghraphe Stanley (1975) avaient déjà tenté d'expliquer cette différence entre les femmes et les hommes dans la langue anglaise d'un point de vue sémantique. Leech avait alors élaboré une théorie dialectique : *plus male vs. minus male* (Leech, 1968, Stanley, 1978 : 29). Leech et Stanley firent le constat que la plupart des noms animés en anglais sont masculins. Par conséquent, les femmes se trouvent privées de l'espace sémantique qui leur revient (Stanley, 1978). Stanley tente de montrer que les dictionnaires élaborés par certains lexicographes masculins renforcent l'hégémonie masculine tant dans la description que le fonctionnement de la langue. Selon lui, les lexicographes définissent et produisent un espace sémantique positif pour les hommes alors que les femmes disposent dans bien des cas d'un espace sémantique négatif (Stanley, 1978 : 34) comme par exemple, les termes « bachelor » (homme) vs. « spinster » (femme) ou « master »

[59] Terme appartenant à la langue de spécialité du féminisme et des études de genre dont la formation est calquée sur le terme égocentrique. Nous en proposons la définition suivante: (littérale) « qui place l'homme au centre et oriente toute chose vers lui en tant qu'homme » ; (appliquée) « qui inscrit l'être de sexe masculin au cœur d'un processus social et lui permet de servir les intérêts des hommes aux dépens de ceux des femmes. » On note avec intérêt que l'édition complète de l'Oxford English Dictionary (consultée en ligne le 05.09.2020) atteste la présence d'androcentric dès 1903 sous la plume de Lester Frank Ward dans Pure sociology. A treatise on the origin and spontaneous development of society. New York & London. L'extrait suivant est reproduit: "The androcentric theory is the view that the male sex is primary and the female secondary in the organic scheme, that all things center, as it were, about the male" (p. 292).

(homme) vs « mistress » (femme). Comme nous le verrons plus loin, cet argument est d'ailleurs fortement réinvesti en 1980 par la linguiste australienne Dale Spender comme explication des causes possibles de l' « invisibilité » des femmes dans la langue anglaise (Spender, 1980 :19-20).

Bien que l'usage d'une langue dite androcentrique soit considérée comme une tactique majeure pour perpétuer la domination masculine, en subordonnant et en invisibilisant les femmes, elle n'est pas la seule à être mobilisée. Dès 1975, Lakoff identifie une autre stratégie linguistique allant dans le même sens: l'euphémisme. Ce procédé est pernicieux car peu conscientisé par les sujets (et même par les chercheuses). Nous voudrions donc l'aborder brièvement dans ces pages.

4.2 L'euphémisme et les femmes : des précautions oratoires suspectes

Dans *Les Mots et les femmes* (1978), Marina Yaguello déclare que l'usage premier de l'euphémisme « sert à masquer la réalité ». Cependant, « une fois implanté dans l'usage, l'euphémisme finit par se substituer complètement au mot qu'il est censé remplacer, d'où un changement de sens qui nécessite le recours à un nouvel euphémisme. » Autrement dit, « un euphémisme chasse l'autre. » Par ailleurs, et cela nous intéresse particulièrement ici « l'euphémisme a également une valeur de provocation ou de dérision » (Yaguello, 2002[1978] : 195). Pour Robin Lakoff (1975) aucun doute n'est permis : les formulations euphémistiques visant les femmes et la féminité sont fondamentalement **dégradantes**, malgré un **semblant de tact, de gentillesse ou de déférence**.

De manière générale, il est possible d'identifier avec précision les domaines de tension sociale ou de gêne psychologique au travers des euphémismes qui fréquemment les désignent. La linguiste est ici la précieuse alliée de la sociologue et de la psychologue sociale puisqu'elle peut leur fournir, sur la foi d'**usages langagiers attestés**, des **preuves tangibles d'une situation socialement reconnue comme délicate ou problématique**. Outre les analyses proposées par Lakoff et Yaguello sur les euphémismes employés autour des femmes et de la féminité (voir plus loin), les travaux Nancy Henly, Barrie Thorne et Cheris Kramarae en 1983 nous semble digne de la plus grande attention. Cette dernière remarque que dans la sphère publique on s'adresse souvent aux femmes par des termes doux, tendres et affectueux (*endearments*). Elle écrit ainsi:

> *In public, women receive more endearment terms, and a much wider range of them, from people such as salespersons than men do. Women are addressed by terms such as dear, little, lady, sweetie, lovey and baby. Men, however, were generally called sir though young men might receive dear from an older saleswoman. (Henley, Thorne, Kramarae, 1983 : 105).*

Pour Kramarae des formes désignatives et interpellatives comme *dear*, *sweetie*, *honey* traduisent non de l'affection ou de la gentillesse mais une forme de condescendance, un manque

de considération de la part de la personne qui interpelle. Tout autre est la situation des hommes qui sont désignés par des termes plus honorifiques comme *Sir*, porteur d'un un ton solennel et respecteux.

Mais est-ce toujours aussi tranché ? Des nuances nous semblent devoir être apportées concernant l'usage présumé néfaste et inégalitaire de tours euphémistiques envers les femmes. Les euphémismes peuvent dans certains cas permettre de nommer les femmes de manière positive et non offensante pour leur identité et leur valeur sociale, comme nous allons le voir.

4.2.1 Les euphémismes : "woman" ou "lady" ?

Robin Lakoff estime que l'euphémisme le plus commun pour nommer les femmes est *lady* qui remplace *woman* dans de nombreux contextes. Bien que la connotation de *lady* soit à première vue flatteuse, ce terme n'est pas exempt de mépris et de dénigrement, alors que son équivalent masculin *gentleman* est clairement valorisant. Elle tente d'expliquer la raison pour laquelle les deux termes attribuables à chaque genre ne sont pas chargés de la même valeur. Il y a d'abord une évidente différence de fréquence : *lady* est bien plus courant que *gentleman*. Selon elle, *lady* serait souvent un euphémisme pour *woman*, alors que *gentleman* ne serait pas employé de façon suffisamment marquée et systématique pour être considéré comme l'euphémisme de *man*. Mieux, elle note avec grande justesse, que l'euphémisme a d'autant plus de chances d'exister qu'il compense ce qu'on appellerait aujourd'hui un **dysphémisme** (une dénomination péjorative) :

> *Lady is really a euphemism for woman, but gentleman is not nearly frequent enough to classify as a euphemism for man. Just as we do not call whites 'Caucasian-Americans,' there is no felt need to refer to men commonly as 'gentlemen'. And just as there is a need for such terms as 'Afro-Americans', there is similarly a felt need for 'lady'. One might even say that when a derogatory epithet exists, a parallel euphemism is deemed necessary. (Lakoff, 2004 [1975] : 52).*

Lakoff considère que le terme *lady* n'est plus tout à fait un euphémisme puisque le mot a désormais les mêmes connotations que *woman* et semble utilisé dans les mêmes conditions sémantiques et contextuelles. Elle constate néanmoins un déséquilibre dans la fonction idéationnelle du mot *lady*. Contrairement à *woman,* ce terme fait implicitement référence à une personne d'âge certain dont la vitalité a pu s'étioler, alors que le terme *woman* reste chargé d'un fort potentiel de vie (sociale). Lakoff ne fige pas pour autant ses arguments sur l'usage euphémistique de *woman* ou *lady* puisque le choix entre l'un ou l'autre terme peut considérablement modifier la signification de la phrase. Lakoff analyse ainsi les énoncés (fabriqués) suivants (Lakoff, 2004 [1975]: 54) :

a) A (woman/lady) that I know makes things out of shoelaces and old boxes.
b) A (woman/lady) I know works at Woolworth's.
c) A (woman/lady) I know is a dean at Berkeley

Pour Lakoff, l'utilisation de *lady* dans ces phrases confèrerait un ton enjoué ou peu sérieux à la phrase. Comme certaines de ses collègues linguistes (Cameron, 2014 [1998]), elle considère que plus il y a « dégradation » potentielle (de statut, de fonction) plus la personne (s'il s'agit d'une femme) a des chances d'être appelée *lady*. Elle en veut pour preuve le terme *cleaning lady* qui est aussi courant que *cleaning woman*, ou encore *sales lady*, aussi courant que *saleswoman*. Que l'on partage ou non son interprétation, un fait demeure : il n'existe pas de dualité comparable à *lady / woman* chez les hommes en contexte similaire. Un être de sexe masculin sera désigné par l'expression *garbage man* ou *salesman*, jamais **garbage gentleman* ou **sales gentleman* (Lakoff, 2004 [1975]: 54). A l'autre extrêmité de l'échelle professionnelle, le genre masculin n'a pas besoin d'être précisé pour parler d'un médecin : **a man (male) doctor* ne se dit normalement pas (sauf si on recherche un effet comique dans une situation incongrue). Enfin, toujours selon Lakoff, de nombreuses personnes utilisent le mot *lady* au lieu de *woman* parce qu'elles le trouvent plus « poli. » Cet usage courtois et euphémistique de *lady* aurait pour objectif de conférer de la dignité à quelqu'un que l'on considère comme indigne au départ, ce qui est l'option par défaut pour les femmes. Comme l'argumente Lakoff, un homme médecin a un statut suffisamment stable et prestigieux (*inherent dignity*) pour ne pas avoir besoin d'être épargné ou relevé. Une femme en revanche ne jouit pas d'un tel statut par nature, ce qui nécessite une intervention linguistique (dont l'euphémisme fait partie) :

> *The very notion of womanhood, as opposed to manhood, requires ennobling since it lacks inherent dignity of its own: hence the word woman requires the existence of a euphemism like lady. Besides or possibly because of being explicitly devoid … of sexual connotation, lady carries with it overtones recalling the age of chivalry: the exalted stature of the person so referred to, her existence above the common sphere. This makes the term seem polite at first, but we must also remember that these implications are perilous: they suggest that a "lady" is helpless, and cannot do things for herself" (Lakoff, 2004 [1975] : 55).*

D'autres chercheuses, comme Janet Holmes dans *Women, Men and Politeness* (1995), considèrent que certains euphémismes, dont *woman* et *lady,* ont des connotations sexuelles préjudiciables, qui réduisent l'identité sociale des femmes, à celui d'objet. Holmes déclare :

> *The term woman, like broad and mistress-terms with respectable origins in the distant past - was becoming tainted with the embarrassing sexual connotations that ultimately seem unavoidable for terms referring to women. As other feminists have agreed, society appears to regard women's sexuality as their main distinguishing feature and as a major threat to societal order. Thus, euphemistic expressions are one means of attempting to keep women's sexuality out of sight and under control (Holmes 1995 : 45).*

L'analyse contextualisée de *lady / ladies* par Holmes montre que ces termes ont acquis des connotations différentes à travers les époques : ils sont plus méprisants, condescendants, plus conventionnels et plus désuets (comme *little old lady* ou *spinster ladies*). *Lady* rend son référent insignifiant, comme le font les suffixes *-ess* et *-ette* (Holmes 1995 : 45). Les aires de la féminité couvertes par l'euphémisme incluent la profession ou le statut de mère de famille. Lakoff note que la plupart des termes désignant les métiers ne sont pas remplaçables par un euphémisme, sauf si une profession est culturellement considérée comme gênante ou dégradante. Il n'existe ainsi pas d'euphémisme attesté pour désigner des métiers tels que « professeur », « médecin » ou « banquier ». On qualifie alors ces professions de manière directe par les termes de *professor, medical doctor / physician, bank manager*. En revanche, il existe bien des euphémismes pour désigner certaines professions rattachées à des domaines tabou comme la mort : « agent / directeur des pompes funèbres, » en anglais *mortician, undertaker, funeral director.* Un phénomène similaire s'observe pour certaines emplois modestes telles que « gardienne d'immeuble » ou « agent d'entretien » respectivement nommés *custodian*, *sanitary engineer* et *janitor* (en anglais américian).[60] Lakoff note que les suggestions qui ont été faites pour remplacer l'expression *housewife* renvoyant au statut limitant de « femme au foyer » par des euphémismes sont étrangement restées sans lendemain (2004 [1975) : 52). Est-ce parce que les hommes contrôlent encore les normes sociales et ne voient aucun problème dans ce statut donc aucune nécessité de prendre des précautions oratoires en le désignant directement ? Elle reste étrangement sans réponse et s'en remet aux sociologues pour expliquer cette résistance :

> *(...) one keeps running into hopeful suggestions, principally in the pages of women's magazines, that the lot of the housewife would be immeasurably improved if she thought of herself as 'homemaker', 'household executive', 'household engineer', or any of several others. I am not sure what to make of the fact that none of these (unlike those of the bonafide occupational euphemisms) have taken hold: is it because the 'housewife' doesn't consider her status demeaning? Then why the search for euphemisms? Or does she feel that there is no escape through a change in nomen- clature, or lack pride in her job to such an extent that she doesn't feel up to making the effort? This is a question for the sociologist.*

Au final, Lakoff souligne de façon fine et pertinente ce qui pourrait être appelé le **paradoxe de l'euphémisme**. Alors que l'euphémisme a pour vocation d'épargner, de **préserver la valeur sociale de l'individu** avec un certain doigté, il produit **l'effet exactement inverse** avec les femmes car en corrigeant il **confirme le problème qu'il est censé résoudre**. Dans son traitement du genre féminin, l'euphémisme souligne, par sa nature même, que c'est l'idée même

[60] Robin Lakoff ne mentionne pas que ces mêmes professions sont couramment dénigrées au travers de dysphémismes comme "croque mort" et "concierge" face auxquels le français propose les orthophémismes "thanatopracteur" et "gardien d'immeuble." Il serait d'ailleurs préférable de raisonner à partir de trois catégories: dysphémisme (dénigrer); euphémisme (diluer, adoucir); orthophémisme (nommer de façon directe et neutre, comme dans les nomenclatures administratives).

de femme qui est problématique et qui engendre un malaise social (parmi les hommes dominants). Elle écrit*: "A euphemism, after all, is supposed to put a better face on something people find uncomfortable. But this is not really contradictory. What a euphemism is supposed to do, actually, is to remove from thought that part of the connotations of a word that creates the discomfort"* (Lakoff, 2004 [1975] : 85).

4.2.2 L'usage euphémistique de "girl"

Dans l'édition 2004 de *Language and Woman's Place*, Robin Lakoff tente de reproduire une analyse identique à celles qu'elle avait initialement proposée de *lady* et *woman* en 1975. Prenant pour exemple le terme *girl*, un autre euphémisme utilisé pour désigner les femmes, elle écrit :

> *But here again there are pitfalls: in recalling youth, frivolity, and immaturity, 'girl' brings to mind irresponsibility: you don't send a girl to do a woman's errand (or even, for that matter, a boy's errand). It seems that again, by an appeal to feminine vanity [.....] the users of English have assigned women to a very unflattering place in their minds: a woman is a person who is both too immature and too far from real life to be entrusted with responsibilities and with decisions of any serious nature (Lakoff, 2004 [1975] : 56).*

Et de fait, Lakoff constate en observant les usages nord américains qu'après l'adolescence on appelle rarement les hommes *boys* dans la langue vernaculaire, sauf dans des expressions comme "*going out with the boys*."[61] Lakoff considère que le terme *boy* donne aux jeunes gens un air de liberté adolescente et de joie de vivre, de progrès vers la maturité et l'indépendance. Cet usage se restreint dès que l'homme devient vraiment adulte alors qu'on peut appeler une femme *girl* à tout âge (dans la langue familière). Il y a donc une asymétrie patente qui est liée au genre de la personne à laquelle on s'adresse.[62] Selon les contextes, *girl* sera plus ou moins réducteur car il a tendance à enfermer les femmes dans une position d'enfants ou d'adolescentes, à leur attribuer sous des airs décontractés un état d'immaturité et de subordination, alors même que les hommes acquièrent plus rapidement le statut d'hommes autonomes. Dès 1970, les féministes contestent vivement de tels usages qui laissent entendre que les femmes seraient vouées à n'être que de grands enfants, des êtres qui n'atteignent jamais tout à fait la maturité. Sous des dehors trompeurs de légèreté, de bonhommie, d'humour même, ces euphémismes les confinent dans un statut peu flatteur d'innocence et de subordination. Dans un registre voisin, impliquant également *girl*, les féministes réfutent le fait que les femmes hétérosexuelles puissent avoir des amies femmes qu'elles nomment *girlfriends* (sans connotation sexuelle particulière) alors que les

[61] Notons qu'en anglais britannique vernaculaire il est plus courant d'entendre "Going out with the lads."
[62] Pour obtenir plus d'information sur les assymétries de paires de mots masculins / féminins, on pourra consulter l'article de Linda Debout intitulé "Asymmetries in Male/Female Word Pairs: A Decade of Change" publié en 1995 dans la revue universitaire Volume Speech.

hommes hétérosexuels ne sauraient avoir de *boyfriends*.

Lakoff estime donc que *girl* fait partie des euphémismes qui entament la face positive des femmes en envoyant un message subliminal d'immaturité, d'innocence (y compris sexuelle). *Girl* en effet élimine la sexualité latente portée par le mot *woman*. Lakoff reconnaît néanmoins que l'emploi euphémistique de *girl* pour renvoyer à une femme dans l'interaction orale vernaculaire peut s'avérer flatteur lorsque ladite femme a un certain âge. Le trait « jeunesse », inséparable du trait « immaturité » véhiculé par *girl*, n'est pas totalement désactivable.

Robin Lakoff relève donc un réel déséquilibre dans les usages et les connotations de termes euphémistiques, selon qu'on les applique à des hommes ou à des femmes. Cela ne serait pas si ennuyeux si les disparités n'affectaient pas l'identité sociale des sujets genrés de façon inégalitaire, en favorisant l'ancrage du sexisme dans la société. Comme nous allons le voir dans la prochaine partie, le **sexisme linguistique** constitue une autre forme de déséquilibre entre les sujets genrés, qui n'est pas toujours repérée clairement. Or, exception faite des minorités sexuelles, ce sont les femmes qui sont majoritairement affectées par ce phénomène et qui en paient au quotidien les lourdes conséquences.

5. Le sexisme linguistique : une violence sourde ?

Dans les années 1970 et 1980, le « sexisme » est dénoncé par les féministes comme un véritable fléau. Le mot « sexisme » a fait son entrée dans le dictionnaire dans les années 1960. Attardons-nous un instant sur la définition de ce terme**.** La définition proposée par Cheris Kramarae et Paula A. Treichler en 1996 dans *A Feminist Dictionary* nous semble juste: "*Sexism is about discrimination on the grounds of sex, based on assumptions that women are both different from and inferior to men. It is a label for behaviour that systematically derogates women"* (Kramarae & Treichler, 1996: 234). Kramarae et Treichler souhaitent souligner le fait que le sexisme constitue une forme de **violence principalement faite aux femmes**. Elles comparent cette violence à une **épidémie** qui affecte les comportements, les relations interpersonnelles, le langage (dans sa fonction de catégorisation et de représentation), la politique, le travail, les loisirs (Kramarae & Treichler, 1996 : 235).

En français (« sexisme ») comme en anglais (*sexism*), la **base** nominale (*sex*) sert de support à l'affixation du **suffixe savant** *ism/-isme* (dérivé du latin *–ismus*). Au niveau le plus général, il s'agit de signifier « une attitude hostile à l'égard des personnes du sexe opposé »

(*Trésor de la Langue Française informatisé*, TLFi) mais dans la pratique, le terme renvoie effectivement à « une attitude discriminatoire adoptée (…) par les hommes qui s'attribuent le meilleur rôle dans le couple et la société, aux dépens des femmes reléguées au second plan, exploitées comme objet de plaisir, etc. » (TLFi). Lexicographiquement, on note avec intérêt que le suffixe *–isme* est extrêmement productif dans la langue scholastique, philosophique, morale, religieuse depuis la Renaissance. Au départ, *-isme* n'est chargé d'aucune négativité puisqu'il « implique une prise de position, théorique ou pratique, en faveur de la réalité ou de la notion que dénote la base » (TLFi), que cette base soit **nominale** ou **adjectivale**. C'est le cas pour un très grand nombre de termes comme « hédonisme, » « cartésianisme, » « christianisme, » « darwinisme , » « nudisme», etc. Cependant, le suffixe peut également renvoyer à une « attitude », à un « comportement » (TLFi) qui ne sont pas nécessairement disqualifiés (« héroïsme ») mais posent souvent des problèmes sociétaux par les excès auxquels ils mènent (« fondamentalisme ») ou leurs conséquences sur l'action humaine (« arrivisme, » « défaitisme, » « simplisme »). Enfin, de manière plus négative encore, l'idée exprimée par les dérivés en *–isme* peut être celle d'un « comportement pathologique » (TLFi) déplaisant ou franchement odieux, comme « catastrophisme », « snobisme » ou « sexisme » (qui nous intéresse plus particulièrement ici). La logique qui vient d'être décrite pour le français est transférable à l'anglais.

Dès les années 1960, les mouvement féministes s'attaquent au « sexisme » sous toutes ses formes, à commencer par les **comportements**, incluant le langage ou passant par lui. Les féministes constatent que le sexisme est à la fois présent dans les conversations privées et entretenu dans la sphère publique, par les médias, la presse, la publicité. Les féministes déplorent en particulier que les femmes soient aussi souvent définies par rapport à leurs attributs physiques. Une bonne illustration de sexisme linguistique est fourni par l'expression *a blond* qui célèbre à la fois la beauté féminine et la stigmatise : belle (et décorative) donc présumée stupide. Même dans des expressions moins chargées d'hostilité, des messages sexistes sont envoyés. L'image de la « domesticité » (la maison, la famille, la relation au mari) est visible par exemple, dans l'expression *a mother of two, three,* etc. utilisée pour présenter une femme et la situer dans la société. Son statut semble être fondamentalement déterminé par rapport à sa fonction maternelle. L'emploi de ce type d'expression fait partie des habitudes journalistiques. Les féministes dénoncent aussi certaines formes d'assymétrie que l'on retrouve par exemple dans des noms de métiers. Par exemple, le suffixe *-man* pour nommer et catégoriser les noms de métiers en anglais, par exemple, *businessman* n'est plus utilisé de manière systématique. Inversement, le suffixe agentif *-er*, considéré comme neutre au regard du genre, est librement utilisé pour les professions comme *writer* (« écrivain / écrivaine ») et *driver* (« conducteur / conductrice »). Dans le dernier exemple, on voit que la morphologie de l'anglais neutralise le genre plus facilement que celle du

français puisque le sexe / genre de la personne qui a acquis ce statut professionnel n'est pas identifié. Si le principe d'une réforme en faveur d'une langue non sexiste est partagé par les linguistes féministes anglophones et francophones, les **enjeux morphologiques diffèrent sensiblement d'un système à l'autre**, ce qui rend l'application d'un même principe différente dans les deux langues et peut expliquer certaines lenteurs ou résistances observées en français (comme pour l'accord des adjectifs et des participes, considérablement plus complexe à gérer dans notre langue). S'entendre sur l'effacement progressif de l'assymétrie nominative dont les femmes sont prioritairement victimes est une chose, trouver les moyens de la réaliser de façon fluide en est une autre.

Par ailleurs, il a été observé que les formes que certains individus masculins employaient pour s'adresser aux femmes comportaient des connotations sexistes, influant directement sur la relation interpersonnelle. Selon certaines linguistes féministes, certains hommes s'adressent aux femmes de « manière condescendante » (*in a patronizing way*) (Talbot, 2010 [1998]: 226). Il y a là une manifestation plus subtile mais tout aussi insupportable de sexisme pour les féministes. De même, les marques d'affection telles que *honey*, *sweetheart*, *dear* sont considérées comme des formes masquées de sexisme, sous des dehors tendres et suaves. Mary Talbot voit ainsi dans tous ces usages, publics ou privés, une volonté de diminuer la valeur sociale des femmes.

La voix féminine est également la cible de représentations sexistes. Elle est « fluette » « haute » ou « stridente, » rarement décrite comme posée ou ayant du corps. Il s'agit bien entendu de caractérisations stéréotypées. Tout cela alimente un état diffus d'insécurité linguistique.

5.1 La dérogation sémantique : conséquences pour les femmes

En 1975, Ann Bodine caractérise la langue anglaise « d'androcentrique » (Bodine, 1975 : 129). On note au passage que ce terme, pourtant courant en anglais et en français dans les études de genre, n'est toujours pas répertorié dans les éditions numériques 2020 du *Larousse*, du *Robert* ou du *Trésor de la Langue Française*, alors qu'il l'est depuis des années pour le *Collins Dictionary of English*, l'*Oxford English Dictionary* ou le *Merriam Webster*. Selon Bodine, l'**androcentrisme** favorise l'apparition d'un second phénomène langagier : la **dérogation sémantique** (Bodine, 1975 :129). Ce phénomène consiste à employer des noms servant à décrire la version féminine d'une activité selon un point de vue essentiellement « masculin » qui en **minore** l'importance ou en **dégrade profondément la nature** (Bodine, 1975 : 129 ; Stanley 1977 : 66). Le processus inverse n'existe pas. Dans *Man Made Language* (1980), Dale Spender se penche sur cette question. Elle se demande pourquoi la norme ou la valeur « positive » associée à une activité humaine est toujours attribuée aux hommes, tandis que les femmes se

retrouvent au mieux **invisibilisées** et au pire **avilies**. Certaines des formes initialement envisagées pour rendre les femmes visibles dans des métiers ou des fonctions conventionnellement traitées comme masculines (*doctor, writer, painter*) intègrent *woman* : *a woman doctor, a woman writer, a woman painter*. D'autres ont recours au suffixe *–ess* comme *steward* > *stewardess* (aujourd'hui vieilli et remplacé par l'épicène *flight attendant*). Mais en adjoignant ces marqueurs, il se produit un surcodage du genre, qui donne un caractère frappant, presque exceptionnel à un état qu'on voudrait indifférencié (Stanley, 1977 ; Spender, 1980).

Les travaux de Julie Stanley (1977) et Muriel Schulz (1976) sur la dérogation sémantique s'inscrivent dans la même lignée que ceux de Bodine (1975) et Spender (1980). Selon Stanley et Schulz, ce n'est pas un hasard si le versant féminin de certains termes a souvent une **connotation péjorative**, en particulier **sexuelle**, quand il est associé à une femme, objet du désir masculin. Julie Stanley s'appuie sur un exemple précis, celui du substantif *dessert* (Stanley, 1975, Spender, 1980 : 16). Le substantif *dessert* dénote à la base une catégorie ou une instance particulière de mets: (une) tarte, (un) gâteau, (une) glace, etc. En revanche, un changement est à observer lorsque l'usage devient figuré ou métaphorique. Selon les contextes d'emploi, ce substantif peut conférer à la femme un statut d'objet sexuel ou de désir (Spender, 1980 : 21). Dale Spender lui fait écho dans *Man Made Language*. Elle prend comme exemple l'adjectif *sweet* dans l'énoncé "*She is sweet"* (Spender, 1980 : 22). *Sweet* renvoie à la base au caractère sucré d'un aliment. Mais il peut également servir à qualifier une femme charmante, mignonne, qui devient alors un objet de désir (presque consommable).

Spender (1980: 18-19) estime que ce n'est pas un hasard si le versant féminin d'un même terme, désignant au départ une même réalité sociale, se trouve **systématiquement** dégradé en certains contextes (*systematic pejoration*). Elle reprend à son compte un exemple donné par Robin Lakoff dans *Language and Woman's Place* (1975) :

(a) He's a professional (Lakoff, 1975 : 30 in Spender, 1980:19)

(b) She's a professional (Lakoff, 1975 : 30 in Spender, 1980:19)

Hormis le genre grammatical des pronoms personnels sujets, ces deux énoncés sont identiques sur le plan lexical et syntaxique. On constate néanmoins que *professional* ne s'inteprète pas exactement de la même manière dans les deux cas. L'énoncé (a) génère une interprétation socialement valorisante, sans ambiguïté possible. Tel est aussi le cas de l'équivalent français « C'est un professionnel. » Dans l'imaginaire collectif, l'homme est par défaut compétent. L'énoncé (b) est ambivalent, comme le serait « C'est une professionnelle » en

français. Il peut certes s'agir de compétence professionnelle au sens strict, comme pour l'homme, mais celle-ci se double d'un possible **sous-entendu sexiste fortement dégradant, ciblant exclusivement les femmes** : « professionnelle » au sens de « prostituée » ou si l'on préfère de « travailleuse du sexe professionnelle. » Nous avons ici l'exemple parfait de la **dérogation sémantique du féminin**. Le « professionnel » est fondamentalement sérieux, compétent, digne de respect. La « professionnelle » ne l'est pas autant, ou alors dans un autre domaine, car susceptible de faire commerce de son corps et d'exercer une profession stigmatisée.

Ces cas ne sont pas isolés et reflètent donc une tendance générale. D'autres exemples peuvent être donnés. En français, le terme « péripatéticien » désigne l'un des philopsophes érudits qui en – 355 AJC suivaient la doctrine d'Aristote. La version féminine de ce terme (« péripatéticienne ») n'a rien de philosophique. Elle désigne là encore une femme de mauvaise vie qui se prostitue dans la rue et vend ses charmes pour satisfaire le désir sexuel des hommes. La même logique de **dégradation sémantique et référentielle du pendant féminin d'un terme masculin désignant un animé** opère pour « courtisan » et « courtisane ». Le courtisan est un sujet à la cour du Roi ou de l'un de ses princes. C'est une position éminemment prestigieuse, malgré l'idée de soumission intéressée et de basse flatterie qui peut l'accompagner. Lorsque « courtisane » est attribué à une femme, il sert toujours à désigner une prostituée (l'équivalent de « courtisan » étant « dame de cour »). Et de même que « professionnel » ou « péripatéticien » ne peuvent jamais prendre de connotation sexuelle, il faudrait un contexte très particulier, riche en sous-entendus, pour que « courtisan » s'interprète comme signifiant « giton » ou « mignon ».

Enfin, Dale Spender constate que lorsqu'un groupe mixte se compose d'une majorité d'hommes, on s'adresse collectivement à ses membres en employant le terme éminemment masculin *guys* en noyant le féminin dans le masculin numériquement dominant (Spender, 1980 : 23). L'inverse n'est pas vrai. Il n'est pas question de s'adresser à un groupe composé d'une majorité de femmes au moyen de *girls* ou *women*, d'oser diluer le masculin dans le féminin. La présence d'un seul homme suffit à bloquer l'applicabilité collective de ces termes (Spender, 1980 :23-24). Pourquoi ? Parce que le féminin générique porterait atteinte à la virilité du seul homme présent. Il s'opèrerait une manière de **castration sociale** insupportable aux hommes.[63]

Pour Spender, la dérogation sémantique dont sont principalement victimes les femmes dans la langue anglaise répond donc à une double fonction sociale : (i) leur conférer un statut

[63] Un phénomène identique est perceptible dans les chorales lorsque le chef de choeur emploie des formes grammaticales féminines pour renvoyer au pupitre des "basses": "Les basses sont en voix aujourd'hui. Elles ont bien chanté". Cela déclenche toujours des sourires, mi-amusés, mi-embarrassés. Très vite cependant l'accord se fait avec le sexe social des choristes, non le genre grammatical de l'étiquette les désignant ("une basse"): "Ils / Les garçons / Les hommes ont vraiment fait des efforts pour apprendre leur partition. C'est bien." (Témoignage fourni par mon directeur Jean-Rémi Lapaire).

social inférieur, subordonné, (ii) les maintenir dans ce statut (Spender, 1980 :23-24). Spender a la conviction que la **dérogation sémantique** est une manifestation parmi d'autres du caractère **androcentré de la langue** (Bodine, 1975), qui reste contrôlée grammaticalement, sémantiquement et pragmatiquement par les hommes Nous allons à présent discuter de ce lien de cause à effet.

5.2 L'emergence du sexisme est-il lié à ces phénomènes linguistiques ?

Dès 1977, Schneider et Foss, deux linguistes britanniques, relèvent les conséquences délétères de l'**androcentrisme linguistique** et de la **dérogation sémantique** sur les femmes (Schneider & Foss, 1977 : 3). Leurs observations sont traduites de diverses manières. Certaines chercheuses choisissent de parler de « langue sexiste » (*sexist language*). D'autres, comme la linguiste Joan Roberts, forgent l'adjectif « masculiste » (*masculist*) (Joan Roberts, 1976 :3 Spender, 1980 : 15), tandis que d'autres encore, comme les linguistes David Glover et Cora Kaplan, optent pour le terme « patriarchal » (*patriarchal*) (Glover, Kaplan, 2009). Dale Spender estime nécessaire de distinguer le « sexisme » du « patriarcat, » le patriarcat étant « l'ordre caractérisé par la domination masculine, qui veut que les individus soient régis par les moyens physiques et symboliques perpétuant ladite domination» (Spender, 1980 : 15). Il s'agit d'un principe structurant général qui possède plusieurs manifestations (dont le sexisme). Spender nous éclaire sur ce qui doit être entendu par « sexisme. » Pour Spender, le sexisme, fortement présent dans la langue anglaise, place la femme en position subordonnée et inférieure par rapport à l'homme telle une norme qui a été intériorisée et acceptée par la société. Spender dénombre 220 termes connotés sexuellement se rapportant aux femmes contre 20 pour les hommes. Il s'agit d'une donnée empirique vérifiable qui conduit Spender à la conclusion implacable que le langage est bien un système qui entretient une inégalité sexuelle désavantageant massivement et durablement les femmes (Spender, 1980 : 15). Le langage étant le principal outil de transmission de la culture et d'interaction sociale entre les individus, Spender estime qu'il est légitime d'établir un lien direct entre la **dévaluation langagière** et la **dévaluation sociale** affectant les femmes. Ce qui est intéressant dans l'analyse de Spender, c'est que son texte, tout en étant très engagé pour la cause des femmes, ne les traite pas en simples victimes. Elle part du principe que les femmes ont joué un rôle dans leur propre dévaluation sociale par le langage, qui tend à les subordonner et à les rendre invisibles dans la société. Elle tente également de montrer que les recherches qui ont été préalablement menées sur la question du sexisme ont été plutôt de nature « descriptive et superficielle » (Spender, 1980 : 12) au lieu de chercher à analyser la source et les causes de ce phénomène social.

Entre 1975 et 1980, des linguistes féministes comme Ann Bodine, Robin Lakoff ou Dale Spender estiment nécessaire de lutter contre tous les éléments d'usage sexistes qui sont manifestement présents dans la langue anglaise. L'un des axes d'intervention envisagés est la recherche de formes d'expression lexicale et grammaticale qualifiées de *gender neutral* (Bodine, 1975). Nous aurons l'occasion d'illustrer les propositions par des exemples concrets.

5.3 L'appartenance à l'homme

Robin Lakoff (1975) estime qu'il existe un déséquilibre linguistique particulièrement préjudiciable aux femmes : la mention de leur **statut marital** (mariée / non mariée) et, une fois mariées, l'usage du patronyme de l'époux.

> *Perhaps even more debasing than the Mrs/Miss distinction is the fact that (a) woman in marrying relinquishes her own name, while (a) man does not. This suggests even more firmly that a woman is her husband's possession, having no other identity than that of his wife. Not only does she give up her last name [which, after all, she took from her father], but often her first name as well, to become Mrs John Smith. (Lakoff, 1975: 73)*

L'importance sociale accordée au statut marital de la femme est démesurée. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si en anglais, lors de la cérémonie de mariage, l'homme reste « homme » (*man*) en devenant époux, alors que la femme devient « épouse » (*wife*) au travers de la formule performative rituelle "*I now pronounce you man and wife*."[64] Ce changement conduit Lakoff à affirmer que la mariée devient en quelque sorte la « propriété » de son mari en termes d'identité et de statut (social). Lakoff constate qu'un phénomène similaire se produit lorsqu'une femme perd son mari et devient veuve. Même après la mort de son mari, la veuve est toujours définie par rapport à son défunt époux. Pour donner du poids à son assertion, Lakoff effectue la manipulation suivante:

> *a) Mary is John's widow. (Lakoff, 2004 [1975] 2004 : 67).*
> *b) *John is Mary's widower (Lakoff, 2004 [1975] : 67)*

Tout comme le nom *mistress*, le substantif *widow* est grammaticalement (et socialement) déterminé par un possessif : ***John's*** *widow*. Il n'y a aucun problème pour définir *Mary* par rapport à la relation sociale privilégiée qu'elle a eue avec son mari, alors que *John* ne saurait être défini par rapport à sa défunte épouse : **** Mary's*** *widower*. Dans ses annotations de 2004, Robin Lakoff nuance toutefois son argumentaire linguistique. Elle signale que cette asymétrie n'est plus

[64] La situation est néanmoins différente dans d'autres langues européennes. En français, c'est même l'inverse. L'homme devient « mari » tandis que la femme reste « femme ». L'allemand conserve les dominations d'orgine 'Mann' (homme ou époux) et 'Frau' (femme ou épouse).

totale, puisqu'on rencontre parfois des formulations comme *Mary Smith's widower*.[65]

De façon plus générale, Lakoff énonce un **principe d'iconicité** entre **usages langagiers** et **organisation sociale**. Ce principe a pour corollaire qu'une **asymétrie expressive** n'est jamais gratuite et reflète nécessairement un **déséquilibre social**. Elle déclare ainsi: "*Linguistic imbalances are worthy of study because they bring into sharper focus real-world imbalances and inequities"* (Lakoff, 2004 [1975]: 69). Lakoff exprime également son scepticisme sur le fait que *Ms* puisse être adopté comme l'équivalent féminin strict de *Mr* dans le langage courant car au moment où elle écrit, la forme n'étant utilisée que dans des contextes formels très contrôlés (paire et équivalent en français) *Mr* /« Monsieur » pour les hommes et *Mrs* / « Madame », *Miss* / « Mademoiselle » pour les femmes.[66] Trente ans plus tard, dans ses annotations de 2004, Robin Lakoff est toutefois forcée d'admettre la réalité d'un changement qu'elle n'escomptait pas vraiment. On constate qu'une notable a toutefois eu lieu sur ce point. Depuis les années 1970, on a pu constater des avancées pour les femmes dans tous les domaines y compris leur Etat Civil. En anglais *Ms* est désormais recommandé pour désigner une femme adulte, sans suggestion d'âge ni de statut marital et, est désormais employé dans des contextes officiels et familiers. En français, « Madame » est préféré dès qu'une jeune fille atteint sa majorité pour établir davantage de parité dans la désignation sexuée et polie des êtres. Cette évolution atteste que la proposition de Robin Lakoff et ses collègues dans les années 1970 s'est concrétisée. Depuis quelques années maintenant, les intitulés venant à préciser le statut marital ou civil « Mademoiselle » (français) *Miss* ont été supprimés de la langue française et anglaise. En France les femmes ont maintenant le choix de leur nom d'usage. Certaines choisissent de garder leur nom de jeune fille, d'autres non. Un garçon peut aujourd'hui en France demander à prendre le nom de jeune fille de sa mère en guise de patronyme personnel et marital.

Tout n'est pas réglé pour autant[67] et même si la correction des disparités linguistiques apparaît nécessaire, elle n'est en rien suffisante pour garantir une égalité stricte. Les pays hispanophones et lusophones affichent des usages en apparence plus justes : les enfants d'un couple portent le nom des deux familles. Le patronyme de la mère se place en premier, avant le

[65] Dans les années 1970, un projet de loi fut proposé au Congrès américain par Bella Abzug pour légiférer sur un changement de titre pour les femmes.

[66] Dans des usages plus anciens de la langue, il existait un certain parallélisme entre les deux sexes pour l'indication de l'âge. A Miss (jeune fille) correspondait Master (jeune homme), ainsi qu'en témoigne la littérature des 18e et 19e siècles, lorsqu'on se référait aux jeunes personnes de la bonne société.

[67] Dans les années 1980, Bill Clinton se présente à la gouvernance de l'Arkansas, un état républicain (conservateur). Il perdra ces élections parce que sa femme Hillary Rodham Clinton souhaitait alors conserver son nom de jeune fille. Cet élément fut mal perçu par l'opinion. Hillary Clinton sera contrainte par la suite d'abandonner son patronyme pour que son mari remporte la gouvernance de l'Arkansas. Hillary Clinton confirme cet élément dans le documentaire en quatre parties: Hillary sorti le 6 mars 2020 aux Etats-Unis et diffusé en France le 16 mars 2020 sur la chaine Canal +.

patronyme du père, que le couple soit marié ou non. Or l'égalité femme / homme au sein du couple n'en est pas pour autant acquise. Celle-ci dépend de facteurs politiques, juridiques et culturels complexes. L'iconicité postulée a ses limites et l'usage langagier seul n'est pas un indice totalement fiable des réalités sociales qu'il reflète.

5.4 Vers l'utilisation d'une grammaire plus neutre au regard du genre social : le cas des pronoms

En anglais, comme dans la majorité des langues européennes (le français par exemple), lorsqu'on fait référence individuellement aux membres d'un groupe hétérosexuel, on a tendance à systématiquement utiliser le pronom masculin. Le pronom masculin est alors considéré comme « non marqué » ou « neutre» pour renvoyer à des êtres de sexe masculin et féminin confondus. Robin Lakoff s'appuie sur les énoncés suivants pour argumenter :

> *a) Everyone take his seat. (Lakoff, 2004 [1975] : 74).*
> *b) If a person wants to ingratiate himself/*herself with Harry, he/*she should cook him moo-shu pork (Lakoff, 2004 [1975]: 74).*[68]

Dans le premier exemple, on pourrait utiliser le pronom possessif *her* s'il s'agissait d'un groupe exclusivement féminin, mais dans un groupe mixte, même à majorité féminine, le pronom possessif *his* sera considéré comme la forme correcte. Comme le veut la formule consacrée, le masculin (grammatical) l'emporte sur le féminin. Dans les années 1970, certains chercheurs (Bodin, 1975) pensent que cet usage grammatical n'est pas qu'une façon de dire, une convention arbitraire de la langue : il s'agit d'un processus **socialement discriminant**, d'où la proposition d'une « neutralisation » du genre avec le pronom possessif de troisième personne du pluriel *their*. Mais, cet usage est critiqué par certains puristes, surtout à l'écrit, car incohérent au regard de la catégorie du nombre. Certes, *they / their* neutralisent le genre (en reprenant aussi bien un pluriel masculin, féminin ou neutre) mais ces formes entrent aussi dans le micro-système du nombre, qui ne peut être ignoré. Dans le deuxième exemple, les pronoms personnels sujets *herself* et *she* pourraient éventuellement remplacer les pronoms sujets *himself* et *he*. Mais certains

[68] Cet exemple est une invitation à la prudence lorsqu'on raisonne à partir d'une langue, notamment l'anglais, et qu'on généralise (un peu vite) les mécanismes qu'on y décèle aux autres langues et cultures occidentales (western culture). Les situations se ressemblent souvent mais ne se confondent pas totalement. Ainsi, l'exemple donné par Robin Lakoff pourrait se retourner contre sa propre analyse s'il était traduit en français car le françaisautorise justement le féminin générique avec le mot « personne », qui est grammaticalement féminin dans notre langue, et très flexible dans ses usages au regard du sexe, pour se référer à des groupes mixtes. On peut même dire que « personne » est l'outil lexico-grammatical par excellence du féminin générique en français, phénomène certes marginal mais réel. Inversement, le pronom indéfini « quelqu'un » est l'outil par excellence du masculin générique. Comparons: « Si une personne veut s'attirer les faveurs d'Harry, elle a intérêt à lui préparer du porc Manshu » / « Si quelqu'un veut s'attirer les faveurs… il a intérêt à… » Cette mise au point nous a été suggérée par Jean-Rémi Lapaire.

conservateurs de la langue s'y opposent formellement invoquant le fait que cela changerait l'effet de la phrase. Dale Spender dans son manifeste *Man Made Language* voit d'ailleurs dans ce phénomène un moyen supplémentaire pour rendre les femmes « invisibles » (Spender, 1980 : 3).

Comme discuté précedemment, en anglais, certains substantifs englobent implicitement les femmes (c.f.*mankind*). En français on a également recourt à la terminologie , « homme » pour renvoyer à l'être humain en général. Robin Lakoff estime que les féministes ont trop insisté sur ce point linguistique par rapport à d'autres. Elle considère que cette « neutralisation » lexicale et grammaticale vient du fait que, dans le passé, il n'y avait que les hommes qui faisaient des études et donc rédigeaient des ouvrages scientifiques. L'opinion de Lakoff est contestable. Même si son argument est historiquement pertinent pour expliquer ce phénomène, il ne nous paraît pas suffisamment solide pour justifier le maintien de cet usage dans le monde moderne, ni même absoudre les érudits masculins de jadis. Certes, de nombreuses femmes n'étaient pas intégrées dans le circuit de la connaissance mais elles faisaient partie du corps social. Lakoff tente de montrer à ses lecteurs, que lorsqu'on parle ou que l'on écrit, on fait un choix, plus ou moins conscient, parmi les noms, les adjectifs et les verbes. En revanche, pour elle, on ne choisit pas les pronoms de la même manière. Le débat ne réside pas dans le fait de radicalement changer le domaine du langage car il n'existe pas de grandes possibilités de le faire. On voit qu'à l'inverse de ses consoeurs féministes et (linguistes) comme Cheris Kramarae, Anne Bodine ou Dale Spender, Robin Lakoff[69] réfute certaines inventions destinées à lutter contre l'invisibilité féminine, comme le montre le débat qui divise également les féministes autour du terme « history ». A titre d'exemple, ce terme n'a pas selon Lakoff été créé pour véhiculer l'idée que les hommes jouaient un rôle plus important dans le monde que les femmes. Lakoff estime même de manière ironique que l'histoire est la même pour tout le monde, quoi qu'en dise la langue.

6. Genre et pouvoir : le langage comme indice et outil de domination

Nous avons jusqu'ici tenté de mieux saisir le point de vue de certaines linguistes, principalement anglophones, concernant le **déséquilibre de traitement** entre les sexes / genres que le langage **encode**, **orchestre** et **perpétue** au sein du monde social. Nous avons également tenté de montrer comment les usages linguistiques pouvaient affecter les identités des sujets genrés. Nous voudrions montrer à présent que les enjeux concernent à la fois l'**interaction** et

[69] Lakoff a étudié les humanités gréco-latines et possède un bagage que peu de féministes qui la critiquent possèdent. Maîtrisant parfaitement l'histoire de la langue, il lui est difficile d'accepter les arguments spécieux autour du *his* de *history*, qui, rappelle-t-elle, vient du grec « historia » dont la racine n'est pas l'idée d'homme mais de « savoir ». Elle explique qu'en adoptant ce mot, les Grecs ne considéraient pas qu'il existait une quelconque opposition entre les hommes et les femmes.

l'**idéation** (Delbecque 2002), que ce qui est mal sémiotisé ou grammaticalisé peine à être conçu et vécu de façon équilibrée dans la vie sociale ordinaire. Toute **asymétrie** gravée dans les **formes et usages linguistiques** peut conditionner négativement la pensée et le comportement des sujets au regard du sexe / genre (Sunderland, 2006).

6.1 Retour sur l'hypothèse de Sapir et Whorf

Ce qu'on appelle communément « l'hypothèse de Sapir et Whorf » est en réalité une **théorie cognitive et anthropologique du langage** développée par Edward Sapir (1884-1939) et son disciple Benjamin Lee Whorf (1897-1941). Cette théorie nous semble bien résumée par Whorf lui-même dans l'un des articles du recueil posthume édité par John B. Carroll *Language, Thought and Reality* (1956), traduit en français par Claude Carme (1969):

> *Chaque langue est un vaste système de structures, différent de celui des autres langues, dans lequel sont ordonnées culturellement les formes et les catégories par lesquelles l'individu non seulement communique mais aussi analyse la nature, aperçoit ou néglige tel ou tel type de phénomènes et de relations, dans lesquelles il coule sa façon de raisonner, et par lesquelles il construit l'édifice de sa connaissance du monde [...]. Nous disséquons la nature suivant des lignes tracées d'avance par nos langues maternelles (Caroll, 1956 : 252, trad. Carme, 1969: 193).*[70]

Pour Sapir et Whorf, chaque langue est tout à la fois un **indice de notre perception culturelle de l'univers** et un **outil qui façonne et ordonne notre appréhension du réel**. Sapir et Whorf estiment également que le **découpage linguistique** que chaque langue opère de la réalité, au moyen du lexique et de la grammaire, ne coïncide pas nécessairement à la réalité objectivable des phénomènes. Robin Lakoff reprend à son compte une partie de cette analyse lorsqu'elle écrit : *Language uses us as much as we use language* (Lakoff, 2004 [1975] : 39). Elle suggère ainsi que la **langue régente notre perception et notre entendement, ainsi que nos scripts interactionnels** ("*uses us"*) tout en exprimant ce que nous voulons bien qu'elle exprime ("*as much as we use language"*).

L'un des corollaires de « l'hypothèse de Sapir et Whorf » est la **variabilité** – plus communément appelée **relativité** – puisque chaque système de représentation et d'expression offre un rendu différent de l'expérience :

> *On aboutit ainsi à ce que j'ai appelé le « principe de relativité linguistique », en vertu duquel les utilisateurs de grammaires notablement différentes sont amenés à des évaluations et à des types d'observations différents de faits extérieurement similaires, et par conséquent ne sont pas équivalents en*

[70] *Benjamin Lee Whorf, Traduction française de Claude Carme, 1956, p. 193 de* Language, thought, and reality, Edited by J. B. Carroll, The M.I.T. Press, 1956, p. 252.

tant qu'observateurs, mais doivent arriver à des visions du monde quelque peu dissemblables. (Carroll, 1956 :221, trad. Carme, 1969: 143)[71]

Enfin et surtout, la langue joue un rôle certain de **conservation** des mécanismes de perception et conceptualisation qui peut opérer une manière de **conditionnement mental et social** auquel il est difficile d'échapper. Si on transpose ce mécanisme général dans le domaine du sexe / genre, alors il est clair que le lexique, la phraséologie, la grammaire et les styles conversationnels institués jouent un rôle crucial dans le maintien des inégalités. Tous les préjugés, dénigrements et déterminismes, toutes les déséquilibres inscrits dans la langue et portés par celle-ci contribuent au maintien d'un **système de domination codique par les hommes**. Robin Lakoff mais aussi Dale Spender peuvent à ce titre être qualifiées de **néo-whorfiennes**.

6.2 Chacun à sa place : des stratégies linguistiques pour brider et réduire au silence

Dans *Man Made Language,* Dale Spender part du principe que le langage, dans sa fonction idéationnelle, crée une véritable **ontologie du monde socio-physique** ("*ordering, classifying the world*") (Spender, 1980 :3). Elle adopte donc une « position déterministe » concernant le rôle du langage qui à la fois trahit et fait advenir « l'ordre patriarcal ». Cette façon d'envisager le rôle filtrant et structurant du langage par rapport à la réalité peut être qualifiée de **néo-whorfienne**. Comme nous l'avons vu précédemment à la section 2.4, pour Spender, les usages langagiers contribuent donc à la définition sociale du genre, des « rôles » qui lui sont assignés et par voie de conséquence à la dévalorisation et au musellement des femmes. Cette vision du langage comme outil d'orchestration et de maintien de la domination masculine est voisine de celle exprimée par Robin Lakoff, quelques années auparavant dans *Language and Woman's Place* (1975). Cette dernière considère en effet que les femmes sont littéralement ou métaphoriquement **réduites au silence** (*silencing*) par l'imposition d'un « modèle déficient » d'expression. Elles n'ont pas les bons mots (notamment leurs mots) ou ce qu'elles cherchent à exprimer est mal interprété on non interprétable dans le code masculin dominant :

People want to say that when no words are allowed to be uttered (the first case) then the would-be speaker has really been silenced, but that in the other cases - where intents or desires are misinterpreted or misappropriated - this is not "really" silencing; we just call it silencing because of some metaphorical extension of the notion of "real" silence' (Lakoff, 2004 [1975]: 210)

---

[71] Pour plus de renseignements sur ce point, voir Benjamin Lee Whorf, Traduction française, Paris, 1956, p. 143. Benjamin Lee Whorf, « Linguistices as an exact science », Language, thought, and reality, Edited by J. B. Carroll, The M.I.T. Press, 1956 [1951]:221.

A partir de 1975, le phénomène de musellement devient un enjeu de recherche en linguistique de genre. En 1989, Dale Spender publie l'ouvrage, *The Writing or the Sex ? Or, Why You Don't Have to Read Women's Writing to Know It's No Good* dans lequel elle explique les raisons pour lesquelles les femmes doivent rester silencieuses. Elle analyse également les répercussions sociales liées à cette injonction. Pour Spender, le silence est utilisé pour contrôler l'interaction. Il existe de nombreuses façons de réduire les gens au silence et beaucoup de spécialistes ont analysé à quel point la société annihile la voix et le point de vue des femmes.[72] Cependant, on peut légitimement penser que lorsqu'on refuse aux femmes la possibilité d'exprimer leurs expériences et leurs intentions, il s'agit bel et bien d'une forme de « musellement » (Spender, 1980 : 3). Ce musellement se perçoit par exemple dans l'interdiction de prononcer certains mots ou expressions. Le musellement devient alors une réelle arme de pouvoir chez l'oppresseur, dans la communication publique comme privée. Spender tente au travers de cette thématique de soulever un paradoxe : puisqu'une femme est censée rester silencieuse, comment se fait-il qu'une femme prenant la parole soit qualifiée de bavarde (Spender, 1989 : 9) ? Comme nous le verrons plus loin, le stéréotype des femmes « bavardes » persiste car le silence est la norme implicite qui leur est associée.

En 1995, vingt ans après *Language and Woman's*, Robin Lakoff débute un travail sur la thématique du musellement. Elle publie un article intitulé "*The Silencing of Women*" dans l'ouvrage collectif *Locating Power: Proceedings of the 2nd Berkeley Women and Language Conference* (Bucholtz, Hall & Moonwomon, 1995). Lakoff note que deux grandes stratégies sont utilisées pour **réduire les femmes au silence** dans la conversation informelle : l'**interruption** et l'**absence de réponse** (*non-response*). Ce phénomène s'accorde avec le modèle de domination masculine dans l'interaction conversationnelle.

Robin Lakoff reprend à son compte des idées déjà formulées par Dale Spender en 1989 ainsi que des phénomènes déjà étudiés par Hall, Bucholtz et Moonwoman (1992). Outre les **interruptions**, elle relève le phénomène d'**appropriation** (du thème et de l'interprétation). Dans le domaine public, ces deux processus ont pour effet de rendre les femmes silencieuses mais aussi invisibles. Elle note toutefois que des formes de résistance à ce phénomène de musellement sont apparues. C'est d'ailleurs l'objet principal de cet article : montrer que le silence imposé aux femmes commence à se rompre. Entre 1970 et 1990, Lakoff publie de nombreux articles universitaires autour de cette thématique, avec des titres évocateurs : "*Cries and Whispers*" et

[72] Voir aussi l'ouvrage de Spender Invisible women: The schooling scandal. London: Women's Press, 1989.

"*The Shattering of the Silence*." Ce second titre évoque le début d'un processus, d'une évolution bel et bien enclenchée.

6.3 Les types de « musellement »

Certaines chercheuses ont tenté de dresser la typologie précise du « musellement » subi par les femmes (extensible à tout groupe social assujetti au pouvoir linguistique d'un groupe dominant). Le principe est relativement simple : réduire quelqu'un ou un groupe au silence (museler) dans l'interaction langagière, c'est empêcher les autres d'y prendre part pleinement. Les moyens les plus courants sont : le **silence** (West, 1975, Spender, 1980, Lakoff, 1995), l'**interruption** (West, 1975, Lakoff, 1975, Tannen, 1981), le **monopole du sujet et de son interprétation** (Lakoff, 1975, Tannen, 1990) et enfin la **non-réponse** (West, 1975, 1982, Tannen, 1984, 1990). Nous allons brièvement préciser chacun de ces points.

6.3.1 L'absence de parole

Depuis les années 1970, les féministes ont beaucoup écrit sur les rapports entre le langage, les relations de pouvoir et le genre. Cependant, les études sur les effets de l'absence de parole ou du **silence** n'ont débuté que dans les années 1980 (Spender, 1980). Comme l'argumente Robin Lakoff dans son article "*The Silencing of Women"* (1995), le manque d'intérêt manifesté pour les significations et les fonctions du silence dans les relations femmes-hommes n'est pas surprenant car les analystes du discours préfèrent généralement **interpréter la matière sémiologique présente**, plutôt que de spéculer sur son absence. Elle déclare : *"It is easier to perceive what is there as meaningful, as opposed to discerning meaning in the absence of a phenomenon"*[73] (Lakoff, 1995 : 25). Pour donner du poids à son assertion sur l'absence de parole comme symptôme du silence des femmes, Robin Lakoff s'appuie sur les travaux coinjoints de Deborah Tannen et de Muriel Saville-Troike dans *Perspectives on silence* (1985). Il s'agit d'une des rares études réalisées sur le silence à l'époque où elle rédige son article. Le silence est une caractéristique facilement repérable chez les femmes en situation d'**interaction conversationnelle mixte**. Il suffit d'oberver la moindre réunion professionnelle, le moindre débat public, le moindre repas amical pour en être convaincu. Mais comment interpréter ce silence ? Peut-on réduire la non-prise de parole, la non-participation à l'absence pure et simple de contenu de pensée ou d'expérience à transmettre ?

---

[73] Pour plus d'information sur la notion de « silence », consulter l'article de Robin Lakoff consacré à ce sujet dans la revue *Discourse and Society* (Lakoff, 1995 : 22).

Pour certains chercheurs, l'absence de parole peut être une manière de négocier une relation de pouvoir (Tannen, 1994, Lakoff, 1989). Généralement, les relations de pouvoir engagent un supérieur et un subordonné, tous deux échelonnés dans une hiérarchie d'âge, de statut ou de responsabilité. De façon très intéressante, on observe que les adultes ont le pouvoir d'exiger des réponses de la part des enfants qui par ailleurs sont priés de ne pas accaparer la parole. On voit ainsi que celui ou celle qui ne détient pas le pouvoir dans une interaction n'a ni le choix de rester silencieux (si on lui demande de parler) ni la liberté de parler à sa guise ou de contrôler le sens de son discours.

Robin Lakoff pense qu'il est pertinent de considérer le silence comme appartenant de plein droit au domaine de la communication bien que le silence soit difficile à observer et que son éventuelle signification soit étroitement tributaire du contexte énonciatif dans lequel il s'observe. Pour la linguiste de Berkeley, l'**interprétation du silence** s'inscrit entre un pôle **sémantique** et **pragmatique**. Le pôle sémantique traite de l'absence de parole par rapport à la construction du sens : les vides (*gaps*), les intervalles (*lapses*) et les pauses (*pauses*) signifient quelque chose qu'il faut tenter de déterminer (Tannen, 1990). Le pôle pragmatique s'attache à identifier les fonctions que peuvent avoir le silence dans l'interaction. Dans certains cas, l'absence de parole est l'indice d'un processus de musellement. Il s'agit d'empêcher un individu (ou un groupe de personnes) de prendre part pleinement à l'échange. Le type de discours dans lequel le silence intervient doit être pris en compte. Schématiquement, il est possible de distinguer: (i) le **discours privé**, qui comprend des conversations entre des groupes uni-sexe, mixte ou public, de nature persuasive. En 1982, il a été démontré par le sociolinguiste John Joseph Gumperz que le discours privé est très souvent informel et sans fonction intentionnelle explicite excepté dans sa visée « socialisation » (Gumperz, 1982 : 140-165). Dans le domaine privé, on utilisera plutôt un style informel, moins élaboré et codé qui correspond au registre familier ; (ii) le **discours public**, qui inclut toutes sortes de prises de parole dans les lieux publics et des cadres plutôt formels et institutionnels tels que l'église, le tribunal, le lieu de travail, l'arène politique ou le discours face à un public (Gumperz, 1982 : 140-165). Le discours public se démarque nettement du discours privé puisqu'il est censé avoir des effets qui vont au-delà de la simple socialisation des individus. Il se compose généralement d'un style formel ou d'un code élaboré qui correspond au registre de langue soutenu et courant.

Le « musellement » des individus, notamment des femmes par les hommes, s'observe aussi bien dans le domaine privé que dans le domaine public. Cependant, la fonction et les conséquences du musellement sont souvent plus graves et plus persistantes en public, pour la personne réduite au silence.

6.3.2 L'interruption et l'appropriation du sujet : prendre et occuper l'espace interlocutif

La plupart des études sur le « musellement » prennent pour cadre empirique l'observation des conversations en contexte privé. Deux formes de « musellement » ont particulièrement éveillé l'intérêt des analystes du discours: l'interruption et l'appropriation du sujet de conversation (West, Zimmermann 1975 : 135 ; Leet-Pellegrini 1980 : 136 ; Spender, 1980 : 9). En 1993, une étude à été menée par les linguistes James et Clarke[74] qui ont analysé une grande quantité d'études sur l'interruption. Selon James et Clarke, la plupart des études qui ont été menées sur les interruptions dans la conversation ne confirment pas vraiment la tendance des hommes à couper la parole des femmes comme Robin Lakoff et Deborah Tannen ont pu l'affirmer (1975, 1990). James et Clarke relèvent d'ailleurs un certain nombre de faiblesses dans leurs travaux. Ces chercheurs ont l'impression que les analystes traditionnels de la conversation évitent les questions de fonction ou d'intention qui sont généralement associées à l'interruption. Dès lors il devient impossible de faire la distinction entre les différents types de non-respect de la règle de "*one party at a time"* ou "*no gap, no overlap*" (NGNO) (James, Clarke, 1993, Sacks, Schegloff, Jefferson 1974 : 696-755) où plusieurs énonciateurs peuvent prendre la parole. Ils commentent à ce propos: *"NGNO can be understood as contributing to the success of discourse in two ways: in facilitating the transfer of information, and in avoiding violations of both positive and negative politeness* (Clarke, James, 1993 ; Brown & Levinson 1986). *The latter will hold in both public and private types, but especially private, where interaction is the major consideration; but in public turn-taking, violations of NGNO are doubly marked and doubly problematic, since both gaps and overlaps impede intelligibility"* (James, Clarke 1993).

Pour d'autres chercheurs comme Lakoff ou Tannen, certains types d'interruption ont des conséquences politiques et seraient donc liées au pouvoir. En revanche, comme le reconnaît Tannen en 1996, l'interruption de type *cooperative overlap* (Tannen, 1996 : 133-149) n'a rien à voir avec le pouvoir : il s'agit de **rejoindre la parole de l'autre**, d'apporter de l'eau à son moulin (pourrait-on dire de façon imagée), **non de l'interrompre pour prendre le contrôle ou imposer ses points de vue**. Le *cooperative overlap* est plutôt un signe de **bienveillance**, de **solidarité**, que

[74] Voir également des articles compémentaires sur le sujet:
"Sex roles, interruptions, and silences in conversations," dans Thorne et Henley (eds.): 105-12.
"Conversational dominance as a function of gender and expertise," dans Giles, Robinson et Smith (eds.), "Language: social psychological perspectives." Oxford: Pergamon Press (97-104).
"Women, men, and interruptions: A critical review," dans Deborah Tannen (ed.), "Gender and Conversational Interaction." New York: Oxford University Press (231-80).

la manifestation d'une domination sur autrui. Dans bien des cas, on constate que certaines tentatives pour prendre la parole par l'interruption réussissent, d'autres pas. Pour James et Clarke, Lakoff et Tannen ont élaboré leur système de classification et d'analyse de l'interruption dans la conversation de façon trop approximative et imprécise. Ils considèrent que le paradigme de la domination qui prédominait en 1975 dans les études de langage et de genre rend difficile, voire impossible, la confirmation de telles affirmations. Dès 1980, Helena Leet-Pellegrini, une psychologue américaine remet également en cause les arguments de Robin Lakoff sur l'interruption qui souffrent de méthodes de recherche empirique défaillantes (Leet-Pellegrini 1980). Dans son article de 1995, Robin Lakoff répondra à ces différentes critiques en déclarant ceci :

> *Scholars recognize intuitively that interruption in conversation is encouraged by, and encourages, power imbalance. But it is much harder to define the behaviors referred to broadly as "interruptions," to isolate them and to measure and analyze them so as to demonstrate the reality behind the intuitions. (Lakoff, 1995 : 27).*

Nous ne rejoignons pas Lakoff dans ce faux-fuyant qui ne la dédouane pas mais confirme une stratégie de défense assez contestable. La réalité est que Robin Lakoff ne s'est jamais départie de sa posture d'**observatrice solitaire**, d'une démarche réflexive plus proche de celle de l'**écrivaine** ou de l'**essayiste** que de celle d'une **linguiste**. Car Lakoff n'a ni l'envie, ni la patience de procéder à des enregistrements de débats, de mesurer les pauses, les silences, les interruptions, de repérer tous les marqueurs d'interruption, toutes les stratégies d'imposition ou de résistances. Cela exigerait un travail d'équipe, un appareillage et des méthodes quantitatives qu'elle n'a jamais cherché à acquérir. Lakoff préfère en rester à une intuition générale et à une vision sommaire du pouvoir : un dominant qui interrompt et confisque la parole ; une dominée forcée de se taire. On aura d'ailleurs noté qu'il n'est pas dans les habitudes de Robin Lakoff de réécrire quoi que ce soit : au mieux, elle nuance un propos antérieur mais jamais elle ne se rétracte. Il aurait pourtant été si simple, sans se renier, de rejoindre sa disciple Deborah Tannen qui distingue avec raison: l'**interruption participative** (*cooperative overlap*) de l'**interruption adversative et confiscatoire** (souvent pratiquée par les hommes au détriment des femmes mais également entre eux). C'est dans ce second cas que les hommes exercent un pouvoir sur les femmes. Lakoff reconnaît d'ailleurs que l'analyse comportementale de l'interruption reste aléatoire, mais ne révise pas pour autant sa position.

6.3.3 La non-réponse

En 1985 Barrie Thorne et Nancy Henley estimaient que les déséquilibres de pouvoir entre locuteurs pouvaient être évalués en observant la manière dont les sujets de conversation étaient introduits, développés, changés et abandonnés. C'est aussi ce que suppose en 1989 Dale Spender dans *The Writing or the Sex? Or, Why You Don't Have to Read Women's Writing to Know It's No Good:*

> *Power often lies with those who do not disclose their vulnerabilities and *...+ strategies such as denying the validity of a topic, refusing to talk on someone else's chosen topic, abstaining from self-revelation and withholding personal information, all contribute to the maintenance of power (Spender, 1989: 11).*

Dans un article intitulé "The Silencing of Women," Robin Lakoff signale que l'**absence de réponse** comme la **non-réponse** (*"silencing by silence, or nonresponse"*) (1995 : 27) constituent des tactiques permettant de prendre le pouvoir dans une conversation. Ces tactiques sont sous-estimées par la recherche linguistique car plus délicates à caractériser que l'interruption. Robin Lakoff constate que la «non-réponse» s'observe fréquemment dans le cadre des réunions professionnelles, notamment lorsqu'un cadre supérieur féminin émet une suggestion pertinente que ses collègues masculins choisissent d'ignorer, sans même fournir de réponse minimale. Malheureusement, ce phénomène reste d'actualité. Lors d'une formation à la recherche organisée en mai 2017 par l'ED Montaigne Humanités à L'URFIST (Université de Bordeaux), l'intervenante (dont le nom restera anonyme) m'a confié qu'elle avait participé à de nombreuses réunions collectives où elle avait pu concrètement observer et donc attester que lorsqu'un sujet féminin prenait la parole, ses collègues masculins étaient peu concentrés. Ils préféraient se lever, se servir un café, au lieu de demeurer poliment assis à l'écouter. Un **manque d'intérêt pour l'écoute des sujets féminins** est ainsi constaté de manière persistante.

Lakoff estime nécessaire de distinguer la réponse minimale de la « non-réponse. » La réponse minimale peut selon elle prendre la forme d'un grognement, d'un regard vague (Lakoff, 1995: 48). La non-réponse implique qu'aucun signe n'a été fait pour que l'énoncé soit entendu (Lakoff, 1995 : 49). La sociolinguiste Joan Swann observe depuis 1990 ces phénomènes en salle de classe. En 1992, elle a mené plusieurs observations d'interactions entre des élèves et des professeurs des deux sexes. Elle a par la suite publié ses conclusions dans un ouvrage intitulé *Girls, Boys in Education : Language in Education* (1992). Swann note que lorsqu'une élève lève le doigt pour faire une remarque, elle n'est nullement assurée qu'on réagisse à ce qu'elle dit, surtout si le professeur est un homme. La même remarque, formulée par un sujet masculin quelques instants plus tard, est reçue avec approbation et considération par les autres personnes présentes.

L'interruption susciterait chez celui qui s'exprime un effet d'agacement et de

découragement (Swann, 1992 ; Lakoff, 1995). En revanche, la personne interrompue a l'assurance qu'elle existe et qu'elle a été remarquée. A l'inverse, la « non-réponse » révèle que l'énonciation de celui qui souhaite parler ne compte pas. La locutrice est mise hors champ par les autres participants, comme si elle n'existait pas. Les trois méthodes de contrôle du discours évoquées jusqu'ici - l'**interruption**, le **contrôle du thème de la conversation** ou la **non-réponse** - sont toutes les trois explicites et donc observables par les participants. Les deux premières méthodes diffèrent cependant de la troisième dans la mesure où elles résultent d'actions de la part de participants.

6.3.4 Le contrôle d'interprétation

Dale Spender (1980) et Robin Lakoff (1995) observent que l'interruption, le contrôle du sujet de la conversation et la non-réponse sont des moyens concrets pour empêcher certains participants de contribuer au discours public ou privé. Elles estiment également qu'un résultat identique pourrait être obtenu de manière plus efficace et subtile en **contrôlant l'interprétation** (*interpretive control*). Dans "The Silencing of Women" Lakoff (1995) note ainsi:

> *Interpretive control is covert and potent, both psychologically and politically. It is often hard to recognize because it can be done silently by those who already have cultural hegemony. It is not blatantly violative, like interruption, or obviously inconsiderate, like nonresponse. Indeed, it is so deeply rooted in our cultural expectations that it becomes hard to notice at all, like those optical illusions in which figure and background blend. Interpretation of the less powerful by the more powerful has been taken for granted in this and many other cultures for so long that it requires special awareness to notice it and novel responses to deal with it (Lakoff, 1995: 29).*

On permet par exemple aux femmes de s'exprimer en toute liberté (en apparence) mais ce sont les hommes (surtout ceux du groupe politiquement dominant) qui déterminent, la plupart du temps, le sens de leur énonciation. Le contrôle de l'interprétation inclut également selon Lakoff, le droit de se nommer et de se catégoriser, de nommer les autres, le droit d'évaluer, voire de juger son propre comportement et celui des autres. Il correspond également au droit de décider quelle forme est correcte ou quel type de langage est correct ainsi que le droit d'interpréter les énonciations (Lakoff, 1995 : 29).

6.4 La représentation du discours féminin dans la sphère publique : la femme « bavarde »

L'histoire démontre que la parole des femmes se heurte à des préjugés négatifs, des stéréotypes de genre véhiculés au moyen de dictons, d'aphorismes ou de définitions péjoratives. Ces préjugés sont diffusés et surtout entretenus à travers un ensemble de formes culturelles, qui vont du dictionnaire à l'humour populaire. Ainsi, l'idée selon laquelle les femmes seraient

« bavardes », « friandes de potins », « commères » sont autant de stéréotypes sexistes qui n'ont rien de spécialement drôle pour leurs cibles résignées (Yaguello, 2002 [1978] : 60-61). Ce **dénigrement linguistique** colle à la peau des femmes et permet au groupe dominant (les hommes) de maintenir les personnes dominées dans un état de subordination chronique. Ce dénigrement linguistique des femmes n'est pas nouveau. Au 17e et au 18e siècles on décrit volontiers les femmes comme des personnes « légères », « inconstantes », « faibles », incapables de raisonner par elles-mêmes. Au 20e siècle, le célèbre grammarien danois Otto Jespersen (1922) n'épargna pas les femmes dans *Language : its nature, its evolution, and origins*. Le chapitre intitulé « La femme » présente le langage des femmes comme « déficient » et « manquant de réflexion » (Jespersen, 1922, 1976 : 241). Ceci n'est pas du goût des linguistes féministes qui, dès les années 1960, fustigent Jespersen pour ses propos, qu'elles jugent arbitraires et indignes d'un intellectuel de son rang. En effet, aucune preuve concrète n'est apportée à son argumentation. Elles reprochent également à Jespersen la projection délibérée d'une image stéréotypée des femmes comme créatures réservées, douces, aux capacités intellectuelles réduites (comparées aux hommes). Ces mêmes linguistes expliquent que les stéréotypes validés par Jespersen sont exactement ceux que colportent les proverbes et qui stigmatisent et infériorisent les femmes et leur parole (Cameron, 1992). Certaines dictons anglais attestent de ce phénomène: *"A woman's tongue is the last thing about her that dies », « Tell nothing to a woman unless you want the world to know"* (Schulz, 1986 : 132) ou encore *"Talk is cheap. Words are feminine, deeds masculine"* (Lakoff, 1990: 15). Ailleurs, la langue est décrite comme le dernier organe féminin à mourir. Tout ce qui se rattache au féminin, en particulier la parole, est une cible constante de dénigrement. Marina Yaguello, dans *Les Mots et les femmes* (1978), explique que la femme n'acquiert une identité sociale et donc une existence sociale qu'au travers de traits négatifs, portés par certains stéréotypes de genre. La **verbosité excessive** des femmes en fait partie: les femmes « parlent trop, » elles « jacassent, » elles « jactent, » elles « bavassent, » elles « papotent, » elles sont « d'interminables parlottes, » elles « caquettent, » elles « cancanent » (Yaguello, 2002 [1978] : 61). Ces expressions, souvent métaphoriques, ont tendance à stigmatiser une façon de parler et un style de contenu typiquement féminin, situé au plus loin de la parole sûre, pondérée et fiable des hommes. Dans l'imaginaire collectif, la femme se répand abondamment sur des choses futiles tandis que l'homme discute efficacement de choses plus sérieuses. La parole masculine est fondamentalement signifiante et fonctionnelle. La parole féminine est un commérage insignifiant et inutile (Yaguello, 2002 [1978] : 63). En société, les femmes se comportent en êtres logorrhéiques, saisies du besoin irrésistible de parler et de bavarder. Parler est perçu dans comme la manifestation de leur impuissance sociale, une manière de compensation pour des actes sociaux qu'elles ne peuvent poser. Marina Yaguello considère également que le stéréotype de la

« femme bavarde » est nocif car il présente la femme comme une personne qui n'est pas digne de confiance car absolument incapable de garder un secret. La parole de la femme est par ailleurs considérée comme véhiculant un contenu intellectuel ou culturel modeste, voire inexistant. Les femmes sont généralement décrites comme des « pipelettes », des « cancanières », des « commères », des « concierges » (Yaguello, 2002 [1978] : 116). Ces dénominations péjoratives dévaluent les femmes et leur parole de façon incontestable. Le caractère manifeste de ces stéréotypes (car ouvertement marqués dans le système linguistique) est renforcé sur le plan institutionnel par une inscription dans les dictionnaires de la langue française. La préservation de ces stéréotypes par les dictionnaires infléchit l'identité et la valeur sociale des femmes par rapport à celles des hommes.

Dans le chapitre suivant, nous verrons que Deborah Tannen (1990 : 77) remet en cause cette vision stéréotypée de « la femme moulin à paroles » (*the wordy woman*). Analyses empiriques à l'appui, Tannen attire l'attention de ses lecteurs sur le fait que si des hommes et des femmes interviennent de façon égale durant une conversation, les hommes ont tendance à estimer que les femmes monopolisent la conversation, même si des preuves contraires leur sont apportées. Deborah Tannen tente de fragiliser le stéréotype lié à la représentation du discours féminin et des femmes dans la sphère publique : le fait que les femmes soient des locutrices dominantes dans les interactions est de l'ordre de la croyance, à tort érigée en vérité incontestable alors que rien ne le prouve empiriquement dès lors que des mesures précises sont effectuées. Cette croyance est donc vaine. Deborah Tannen considère également que cette croyance stéréotypée persiste parce que les hommes participent à son maintien car ils entendent souvent les femmes échanger dans des cadres et des situations précises, par exemple, au téléphone, entre amies lors de réunion récréative, à la maison lors d'échanges en contexte privé (Tannen, 1990, 2017).

Depuis plusieurs années maintenant, les femmes ont réussi à faire entendre leur voix dans le domaine public, notamment en politique. Dans *Talking Power,* Robin Lakoff qualifie ce processus de *public desilencing* (Lakoff, 1990 : 35), le fait de se faire enfin entendre et de s'approprier le contrôle de l'interprétation. Elle tente de prouver que certains faits divers datant des années 1990 ont favorisé, chacun à sa manière, le contrôle d'interprétation des femmes dans le domaine du discours public et leur capacité à déterminer la signification des événements dans lesquels elles sont impliquées. Une dizaine d'années plus tard, dans *The Language War* (2001), Robin Lakoff propose une interprétation nommément féminine de cinq événements médiatiques marquants, que les commentateurs masculins ont eu tendance à s'approprier : (i) l'audience de

confirmation de Clarence Thomas et le scandale Anita Hill (automne 1991 et après) ; (ii) le rôle de Hillary Rodham Clinton comme épouse du Président Bill Clinton et première dame des Etats-Unis (1992 et après) ; (iii) l'affaire Bobbitt (automne et hiver 1993); (iv) l'affaire Nancy Kerrigan-Tonya Harding (hiver 1993) ; (v) l'affaire de meurtre d'O.J. Simpson (été 1994 et après).[75]

7. L'auto-critique de *Language and Woman's Place* par Robin Lakoff

A la fin des années 1970, Robin Lakoff constate l'extraordinaire succès rencontré par ses réflexions sur le langage et le genre : des groupes se forment (notamment à UC Berkeley), des manifestations scientifiques sont organisées (colloques, tables rondes), les publications se multiplient,[76] le thème se répand en pragmatique et en analyse du discours. Les *Language and Gender Studies* génèrent par ailleurs un intérêt nouveau pour la linguistique parmi les non-spécialistes. Des termes comme *genderlect*, calqué sur *dialect* et *sociolect*, font leur apparition et induisent de nouveaux questionnements. Une dynamique est créée, une énergie conquérante libérée. A l'intérieur même des sciences du langage, l'étude d'unités dépassant l'échelon de la phrase gagne du terrain : ce ne sont pas seulement des mots, des syntagmes, des propositions, mais des modes de discours et des stratégies énonciatives qu'il faut analyser si on veut vraiment comprendre ce que **dit**, **fait dire** ou **fait penser** le langage. Politiquement, au sein du féminisme, la discipline émergente des *Language and Gender studies* doit désormais fournir aux femmes les moyens dont elles ont besoin pour **reprendre le contrôle de leur langue**, trop longtemps accaparée par les hommes. Il est urgent qu'elles puissent s'imposer elles aussi comme « productrices de significations» ("*meaning-makers",* Lakoff, 2004 [1975] : 20) et pour cela, il leur faut des idées, une détermination farouche mais aussi des outils linguistiques.

Contextualiser les propos tenus dans les années 1970 semble indispensable à Robin Lakoff lorsqu'elle reconsidère ses propres écrits, au début des années 2000, avec le recul des années. Il arrive qu'aujourd'hui encore le texte séminal de 1975, non remanié, soit analysé et critiqué comme s'il exprimait des positions immuables. Dans son introduction à l'édition de 2004, Lakoff reconnaît que des changements ont nécessairement eu lieu depuis la rédaction de *Language and Woman's Place* au début des années 1970. A l'évidence, si ce texte avait été composé trente ans plus tard, dans les années 2000, l'écriture et la méthode auraient été

[75] On peut retrouver l'intégralité des analyses de Robin Lakoff dans l'ouvrage intitulé The Language War qu'elle a publié en 2000.

[76] Il aura cependant fallu attendre 2007 pour que soit lancée la revue universitaire internationale Gender and Language, thématiquement rattachée aux "women's studies" et affiliée à l'International Gender and Language Association (IGLA). Cette dernière a été fondée en 1999, à partir des actions menées par le Berkeley Women and Language Group né à la fin des années 1980.

différentes (Lakoff, 2004 [1975]: 20-1). Lakoff maintient néanmoins le principe néo-whorfien qui l'a toujours guidée et sur lequel elle n'entend pas revenir : le langage est une **fenêtre ouverte sur l'esprit**, "*a window into the mind*" (Lakoff, 2004 [1975] : note 106), que ce soit en diachronie ou en synchronie. A preuve, toute la néologie se rapportant au genre depuis 1975, qui reflète autant la **plasticité du monde social** (il est bel et bien possible de changer, d'évoluer, malgré les résistances) que le **lien organique unissant les formes de l'expression et les représentations collectives** (nouvelles conceptions, nouvelles façons de dire).

Robin Lakoff reconnaît bien entendu que les temps ont changé, qu'aujourd'hui on se doit d'analyser le discours à une échelle sociale plus large qu'elle ne le fit en 1975. Les problématiques ont également évolué: plus que jamais il faut se demander de quelle manière la société parle des femmes, des féministes, des sexes / genres et de leurs statuts respectifs (Lakoff, 2004 [1975]: 21). La perspective réactualisée de Lakoff ([1975] 2004) témoigne aussi de son évolution intellectuelle au sein de la discipline: sa formation première en syntaxe et en sémantique est désormais dépassée (mais non invalidée). C'est en tant que **pragmaticienne du discours**, en tant qu'observatrice du vivant de la parole qu'elle s'exprime à présent. La technique de l'exemple fabriqué hors contexte, hérité de la syntaxe générativiste, n'est plus tenable. De façon plus significative encore, les mots et les énoncés ne sont plus scrutés en eux-mêmes, comme pures formes, mais au contraire rattachés à des **interactions sociales réelles et constatées**. On ne dit pas pour dire ; on dit parce qu'on interagit socialement avec les autres, avec des intentions particulières (plus ou moins conscientes), dans une situation précise. Dès lors, il est impossible d'étudier les productions hors contexte et de manière strictement formelle, sans tenir compte des actes de langage qui se jouent entre les sujets, dans l'ici et le maintenant d'une interaction verbale.

Robin Lakoff se montre également plus attentive à l'établissement d'une distinction claire entre les niveaux d'analyse dans l'étude des formes publiques de parole (en politique, au tribunal, sur son lieu de travail, dans les médias). Pour elle, il est capital de bien identifier (i) le **discours public** en tant que tel (ce qui a été dit dans l'arène publique) du (ii) **métadiscours interprétatif** (la façon dont on rend compte de ce qui a été dit). L'approche analytique qu'elle privilégie continue de placer le genre au cœur de l'actualité et de la vie sociale. Elle déclare: *"We see that gender is on the front burner today as much as it was a generation ago. "Women's lib" is not a done deal, gender relations are still in ferment, evolution, and revolution, progress and regression"* (Lakoff, 2004 [1975]: 21).

Robin Lakoff souligne avec insistance la dimension **sociale** et **normative** que revêt toujours le langage, ainsi que les répercussions inégales que ce dernier a sur les sujets qui le manipulent. Qu'on soit conservateur ou libéral, on est toujours en train de définir des normes et

usages langagiers, que ce soit pour défendre, contester ou reformuler une règle. Et en intervenant sur les normes langagières, c'est à tout l'édifice social qu'on s'en prend. Elle écrit: *"Our project is simply the reorganization of a primal aspect of our identities, our sex and gender - a reorganization facilitated and complicated by language"* (Lakoff, 2004 [1975]: 21).

En 2004, Lakoff estime que l'analyse du discours est seule capable de rendre compte de la construction du sens, de l'exercice social du pouvoir et des responsabilités. Dans les années 1970, les femmes avaient moins d'occasions de s'exprimer et d'agir dans la sphère publique. Les choses ont considérablement évolué depuis et continueront d'évoluer: un nombre croissant de femmes participent à des débats publics et produisent du sens, selon leurs modalités propres. Lorsque, par exemple, les femmes mènent une campagne contre les auteurs de violence conjugale, on les écoute, on les prend davantage au sérieux, on les rend visibles et audibles dans les médias. Ce n'était pas le cas autrefois, estime-t-elle. Les hommes jouissaient du droit incontesté de produire (façonner) le sens, pour eux-mêmes certes, mais aussi pour les femmes, ce qui est beaucoup plus contestable. Robin Lakoff prend acte de ces changements et dresse un rapide état des lieux des principales évolutions linguistiques qu'a connues la société depuis la parution de ses premiers écrits.

7.1 Une évolution nécessaire de positionnement théorique et méthodologique

Dans la nouvelle édition de 2004 de *Language and Woman's Place*, Robin Lakoff se remémore la période écoulée depuis la conception du texte original en 1973-75. Elle prend la mesure des changements bénéfiques qui ont eu lieu, puisque certains traits langagiers qu'elle avait relevés et qui étaient défavorables aux femmes, sont devenus obsolètes. Elle note aussi que des changements profonds ont eu lieu en sciences du langage. Le domaine de l'analyse du discours, qui était autrefois ignoré ou déconsidéré, est à présent accepté et même valorisé. En quelques décennies, il est devenu un espace privilégié de la recherche en linguistique et en sociolinguistique. L'analyse conversationnelle et la pragmatique ont permis de dépasser l'échelon de la phrase *(sentence-level phenomena*). Ce dépassement est en partie l'œuvre de Robin Lakoff qui, dès les années 1980, encourage étudiants et collègues à pratiquer l'analyse du discours, en Amérique du Nord et au Royaume Uni. On pense ici à des figures éminentes comme Norman Fairclough, Deborah Tannen, Deborah Jones, Jennifer Coates et Janet Holmes, pour n'en citer que quelques unes. Sont analysés par exemple les échanges langagiers au tribunal (Lakoff, 2000 ; O'Barr , Atkins : 1975, 1980) ou entre individus dans la sphère privée (Tannen, 1990, 2017, Holmes, 1995, Jones, 2011), ou encore sur le lieu de travail (Fisherman, 1990). Le discours cesse d'être ramené à un **agrégat de syntagmes et de phrases** (*concatenations of S's*). Les formes

cessent d'être décortiquées pour elles-mêmes et en elles-mêmes. Le **dit** est associé à un **dire**, les énoncés sont rapportés à des buts interactionnels et psychologiques précis, parfois insoupçonnés. L'approche formelle préconisée par Noam Chomsky et ses disciples depuis les années 1960 est un carcan dont on a fini par se libérer car il dissocie trop les **formes** des **fonctions communicatives** et **interactionnelles** qu'elle servent.

Robin Lakoff insiste sur le fait qu'elle n'aurait jamais pu mener à bien son travail dans *Language and Woman's Place* sans utiliser des méthodes d'observation et de déduction subjectives. Ces méthodes ont été remises en cause par certains de ses collègues linguistes et sociologues (Dubois, Crouch, 1975, Holmes, 1985, Bucholtz & Hall, 2003). La démarche **hypothético-déductive** et l'**introspection** jouent selon elle un rôle non négligeable dans tous les types d'analyse. Ceux qui critiquent son travail pour manque de rigueur méthodologique ont selon elle mal compris le but de son travail. Dans un souci d'objectivité, nous avons souhaité faire apparaître les différents arguments qui ont été reprochés à Lakoff.

7.2 Critiques adressées à l'œuvre et aux méthodes utilisées

Le contexte historique de l'écriture de *Language and Woman's Place* a souvent été mal compris. Les méthodes et objectifs de l'œuvre ont donc été contestés. Sa structure et sa résistance scientifique n'ont pas été reconnus à leur juste valeur (Hall, Bucholtz, 1995). L'œuvre est née dans un climat intellectuel et politique très particuliers, qui secouait les Etats-Unis des années 1970. En ce qui concerne l'affiliation à la linguistique, on rappellera ici que l'approche de Lakoff est issue de la **sémantique générative**. Cette branche constestataire du génértivisme a remis en question la radicalité de la grammaire générative transformationnelle (un modèle autonome du langage défendu par Noam Chomsky). La sémantique générative favorise davantage le contexte (Lakoff, 1989 :1). Elle a préparé le terrain pour d'autres approches, comme la linguistique cognitive et rendu concevable l'intégration de la dimension pragmatique à l'étude du discours.

Kira Hall et Mary Bucholtz (2003) estiment qu'on a insuffisamment souligné le rôle de « pionnière » qu'a eu Robin Lakoff dans les *Language and Gender Studies*. Selon elles, Lakoff a dû faire cavalière seule dans les temps qui ont immédiatement suivi la publication de *Language and Woman's Place,* alors même qu'elle venait de réussir un coup magistral : celui de faire intégrer les études féminines et le féminisme à la linguistique anglo-américaine. Par son œuvre et l'impulsion donnée, Lakoff a introduit un programme de recherche qui englobe la linguistique, l'anthropologie, la sociologie, la psychologie et d'autres domaines comme l'ethnographie de la communication (Hall et Bucholtz, 2003 : 2). Pour Bucholtz et Hall, le fait que *Language and*

Woman's Place procède de la sémantique générative est souvent oublié. Cette qualité sera néanmoins reconnue par Randy Allen Harris, spécialiste de linguistique cognitive, dans son ouvrage *Linguistics Wars* publié en 1993 qui connaîtra également un certain succès (Harris, 1993, *introduction : i)*.

Même si de nombreuses chercheuses s'accordent sur les interprétations de Robin Lakoff concernant le langage des femmes, elles expriment fréquemment des réserves sur l'interprétation à donner à certains traits, notamment l'emploi différencié du *tag-questions* et du facilitateur linguistique « You know ». Dale Spender dans *Man Made Language* (1980) s'appuie sur la plupart des analyses de Robin Lakoff pour produire sa propre analyse du rapport des individus genrés à la langue. En revanche, comme le fera aussi Holmes en 1985, elle prend ses distances avec les opinions et les interprétations de Robin Lakoff sur les *tag-questions*, qu'elle juge spéculatives. Pour Spender, déterminer de manière concrète ce qu'est une *tag-question* et la fréquence d'usage est une entreprise complexe dans la mesure où la question- tag est à la croisée de l'affirmation et de l'interrogation. Les tags sont un moyen d'affirmer quelque chose sans que cela soit pris pour une affirmation à l'état pur. Spender estime par ailleurs qu'il est difficile de distinguer les tags qui véhiculent un sentiment d'indécision ou un sentiment d'affirmation de la part des locutrices. Elle écrit:

> *Lakoff speculated that it was the tag question which permitted women to exercise hesitancy and qualification. Linguistically there is some difficulty in defining a tag question: it is supposed to be a form which is half-way between a declaration and a question […] One of the difficulties with tag questions is that it is almost impossible to differentiate grammatically the 'tentative' one from the 'forceful' ones, as in, for example, 'You won't do that again, will you?') However, despite the inherent difficulty in categorizing tag questions, it appears that some researchers were sufficiently convinced of the merits of the argument to investigate empirically women's use of the tag question. The results were disappointing. In those studies where the results were reported, men were found to use more tag questions than women (Spender, 1980:9).*

Spender se montre également dubitative concernant le cadre empirique à partir duquel ces affirmations sont faites (Spender, 1980 : 9-10). Les chercheurs qui ont critiqué Robin Lakoff à l'époque n'étaient pas tous linguistes. La plupart des critiques furent avancées par des **spécialistes en sciences humaines** (littérature, anthropologie, psychologie et sociologie) dont les recherches avaient une **forte composante empirique**. Ce pan scientifique est particulièrement perceptible dans les commentaires de la critique littéraire, Elaine Showalter (1975). Cette dernière incite les universitaires spécialisés dans les études féministes à considérer le rôle du langage des femmes dans la littérature mais rejette la contribution de *Language and Woman's Place* sur ce thème (Hall et Bucholtz, 1995). Showalter écarte donc le livre de Robin Lakoff le qualifiant de complaisant ("*embarrassingly self-indulgent"* Showalter, 1977 : 450). La volonté de Robin Lakoff d'examiner des niveaux linguistiques multiples dans son étude a également suscité de vives critiques alors que d'autres critiques comme Mary Bucholtz et Kira Hall (1995) ont vu

dans cette méthode une stratégie précieuse pour bien situer tout le contexte de l'interaction. Cette méthode sera d'ailleurs utilisée avec succès par Jennifer Cook-Gumperz en 198 ».

7.3. Critiques de la position féministe Robin Lakoff

Il a été reproché à Robin Lakoff dans *Language and Woman's Place* d'adopter une position féministe ambiguë (Hall, Bucholtz, 1995 : 217-244). La linguiste Mary Crawford déplore par exemple que Lakoff reste attachée à une vision statique et essentialiste du langage des hommes et des femmes, dotant chaque trait d'une fonction spécifique, quels que soient l'interlocuteur ou la situation (Crawford, 1995 : 32, 46). Crawford estime même que *Talking Power* (1989), une autre monographie de Lakoff publiée près de quinze ans après son premier écrit, n'est qu'un recyclage des idées présentées dans *Language and Woman's Place,* sans égard pour les nombreuses recherches effectuées depuis 1975. Ces critiques forcent Lakoff à évoluer. A partir de 1990, elle défend l'idée que les femmes utilisent un style fondé sur la « collaboration » avec les autres (Lakoff, 1990 : 43). L'idée selon laquelle les femmes seraient moins compétitives et plus collaboratives dans la conversation est d'ailleurs devenu un stéréotype féministe concernant le langage féminin (Cameron, 1995, Tannen, 1990). Lakoff a cependant ses propres arguments, qui relèvent essentiellement du raisonnement logique: quand on n'a pas d'emblée la légitimité du pouvoir, on est forcé de développer des stratégies plus subtiles de persuasion et surtout de négocier lesdites stratégies. C'est aussi simple que cela. En outre, la question de la double-contrainte frappant les femmes reste un enjeu central pour Lakoff (Bateston, 1956, Lakoff, 1975), qui ne se rétracte pas sur ce point.

En 2004, Mary Crawford reproche à Lakoff de persister à traiter les femmes comme une **catégorie homogène**, sans tenir compte des critères d'**ethnicité** et de **classe sociale**. Elle remet également en cause le fait que les comparaisons entre la langue des femmes et celle des hommes se font toujours à partir de la **norme du langage masculin**, comme si ce dernier était la référence. Par moments, le langage des femmes apparaît comme un pis-aller. Crawford fait le commentaire suivant : *"It is a strategy of the powerless, adapted to coping with an inferior social position and not very useful beyond that" (*Crawford, 1997 [1995] : *47).* Crawford et Lakoff ne semblent donc pas s'accorder sur la question des différences furtives (par rapport aux différences visibles) entre le langage des femmes et celui des hommes, notamment lorsqu'il y a des **incidents de communication** (*miscommunication*) (Tannen, 2001 [1991] :1). Par conséquent, les

malentendus ne sont pas reconnus et résolus.[77]

Malgré les réserves suscitées, *Language and Woman's Place* reste une œuvre phare, absolument incontournable des *Language and Gender Studies*. On la cite dans toutes les études de genre et de lutte politique féministe dès que la dimension langagière est invoquée. L'écriture très personnelle de Lakoff, sa subjectivité assumée, donnent à ce texte un relief particulier. On le lit et on en s'en trouve forcément marqué. Dès lors, il devient difficile de s'en détacher. Quels que soient ses défauts, *Language and Woman's Place* demeure un texte fondateur qui parle autant au linguiste, aux spécialistes de sciences sociales qu'au grand public éduqué. C'est ce dernier point que nous voudrions examiner maintenant.

7.4 Idées et postures lakofiennes : transcender la critique et continuer à disséminer

La distinction entre les **idéologies du langage** et les **pratiques linguistiques attestées** s'inscrit désormais au cœur des problématiques en analyse du discours. La multiplication des études empiriques du genre en psychologie et en sociologie ne cesse de remettre en question la portée des observations et l'autorité des affirmations énoncées par Lakoff. Comment peut-elle énoncer des vérités générales sur la foi de ses seules observations du monde social environnant et des médias ?

Le débat autour de sa méthode et de la véracité de ses observations a commencé très tôt, dès l'énonciation des premiers éléments de caractérisation du *women's language* en 1973-75 (Dubois, Crouch 1975 Crosby, Nyquist 1977 :116 , O'Barr et Atkins 1980, Cameron, 1995). Que ce soit en 1975 ou en 2004, Robin Lakoff déclare clairement dans ses introductions qu'elle ne s'intéressait pas à l'analyse quantitative de variables linguistiques entre les hommes et les femmes, mais, plutôt à l'**aspect culturel** qui influence leur utilisation du langage. Bien que la réalité linguistique décrite par Lakoff provienne en grande partie des idéologies culturelles, elle témoigne tout de même d'une réalité d'usage observable et persistante. D'ailleurs, une partie non négligeable de ses relevés (anecdotiques) et analyses, pourtant contestés, continue d'être acceptée (Hall, Bucholtz, 1995: 6, 143-165). L'immense succès de *You Just Don't Understand : Women & Men in Conversation* de Deborah Tannen (1990) vient en outre confirmer que la notion d'**usages différenciés de la parole par les femmes et les hommes** (*gendered language*) a trouvé écho dans un large public. Il ne faut pas oublier que lorsqu'on parle de pratiques langagières, on finit toujours par revenir à l'**expérience personnelle des individus**. Chacun est impliqué dans

[77] Cet argument de l'incompréhension comme justification ou explication des différences de styles conversationnels entre les hommes et les femmes sera d'ailleurs approfondie dès 1990 par Deborah Tannen dans l'ouvrage intitulé You Just Don't Understand: Women & Men in conversation.

l'expérience sociale humaine, dans le langage qui l'organise. Chacun a donc voix au chapitre et chacun est donc libre de vérifier ou non la véracité des principes énoncés par les chercheuses dans son propre vécu. Les controverses entre spécialistes, les enquêtes sociolinguistiques, pour pertinentes et nécessaires qu'elles soient, ne sont pas la seule source de connaissance lorsqu'on est invité à réfléchir au langage. C'est ce qu'a toujours pensé Robin Lakoff qui estime que **chaque individu a la capacité de témoigner, d'observer, d'analyser**. Le problème n'est pas tant celui de la justesse des observations ponctuelles que l'on fait, que celui de leur **extension à toute la société**. Ce qui est constaté par un individu, ce qui est vérifié pour soi ou pour son entourage immédiat est à la fois de portée très limitée (un individu particulier opérant dans des circonstances particulières) et potentiellement extensible (l'individu partage avec le reste de la communauté suffisamment de conventions de pensée et d'expression pour être un indice de ce que ladite communauté pense, dit, fait, etc.). Robin Lakoff propose implicitement à ses lecteurs de s'**émanciper**, d'oser observer autour d'eux et de s'interroger à leur tour, sans nécessairement se soumettre à une parole experte. Ce qui a été perçu comme faiblesse méthodologique est aussi une invitation à la liberté de penser le langage par soi-même, à s'observer l'utilisant, à regarder les autres l'utiliser et à philosopher.

Ne cachant pas son admiration pour Robin Lakoff, Deborah Tannen inclut dans ses propres études et conclusions de nombreuses caractéristiques du *women's language* énoncées par la linguiste de Berkeley. Elle n'ignore rien des critiques qui ont pu être formulées et assume sa fidélité. Elle n'est pas la seule. Les linguistes britanniques Jennifer Coates et Deborah Cameron ont ainsi édité *Women in their speech communities*, ouvrage dans lequel elle reprennent de nombreuses assertions de Lakoff pour décrypter les enjeux et les conséquences sociales du statut et du langage des femmes dans la société (Cameron & Coates, 1988 : 74-93). Cameron opère néanmoins un certain nombre de mises au point par rapport à *Language and Woman's Place* (1975). Elle considère par exemple que ce que Lakoff nomme *women's language* relève en réalité du phénomène plus général de *verbal hygiene* (1995).[78] En 1982, William O'Barr et Bowman Atkins remplacent la notion de *women's language* (Lakoff, 2004 [1975] : 39-75) par celle de *powerless language* (O'Barr & Atkins, 1982 : 44). Ces chercheurs estiment que, bien que recevable à maint égard, la théorie de Lakoff manque de flexibilité et pose trois problèmes majeurs : (i) la chercheuse essentialise le langage des femmes (peut-on vraiment parler de traits linguistes propres aux femmes ?) ; (ii) le *women's language* accepte comme un fait accompli la « déficience » du langage des femmes au lieu de s'y opposer ; (iii) Lakoff présente de manière

[78] Le terme de *verbal hygiene* renvoie à une façon de parler qui privilégie certaines pratiques linguistiques par rapport à d'autres pour des raisons pragmatiques, esthétiques ou même morales.

implicite le langage des hommes comme neutre et comme la norme sociale à suivre sur le plan linguistique.

A l'époque, Atkins et O'Barr n'adoptent pas les mêmes cadres d'observation du langage des femmes que Robin Lakoff. Ils observent par exemple le phénomène d'**affirmation de soi** (*assertiveness*) dans des salles d'audience publiques, un contexte institutionnel. A l'instar de Lakoff toutefois, O'Barr et Atkins reconnaissent le poids persistant de certains **stéréotypes de genre** : même si les hommes ont un statut professionnel moins élevé que la norme, ils seront toujours catégorisés et perçus comme plus puissants. A l'inverse, les femmes seront toujours perçues comme manquant de pouvoir dans la société.

Conclusion intermédiaire

L'ensemble des arguments avancés par les linguistes féministes françaises ou anglo-américaines citées dans ce second chapitre repose sur des **observations générales**, des **ressentis** et des **témoignages parcellaires** non dénués de subjectivité qui posent un problème de méthode fondamental en sciences humaines et sociales. Il nous a donc paru prudent de traiter ces écrits en mode **essai** ou **prise de position** plutôt qu'en mode **théorie falsifiable**. Nous ne sommes bien évidemment pas en capacité de confirmer ou d'infirmer empiriquement la justesse de tous les arguments développés mais nous aurons quand même l'occasion d'en tester certains dans notre quatrième chapitre qui est à visée sommative et vérificative. A ce stade de notre analyse, nous avons tenté de mettre en évidence la cohérence et la pertinence des différentes hypothèses formulées par Robin Lakoff dans *Language and Woman's Place* (1975), par Dale Spender dans

Man Made Language (1980) et enfin par Marina Yaguello dans *Les Mots et les femmes* (1978). Dans tous ces travaux, les auteures partent du principe que la langue est non seulement un **miroir** (Yaguello, 2002 [1978] : 7) qui **reflète des déséquilibres linguistiques entre les hommes et les femmes** mais aussi un **instrument de coercition et de conservation** qui sert à **réguler et à enraciner ces déséquilibres** (Yaguello, 2002 [1978] : 7, 10). Les rapports de domination, de subordination entre hommes et femmes sont donc **entretenus** par la langue et non pas seulement **codés** (Yaguello, 2002 [1978] : 10). La langue opérant une médiation entre la pensée et les interactions sociales, tout dysfonctionnement a des répercussions sur la vie et l'identité des individus, ainsi que sur la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes dans l'ordre social. Pour ces chercheuses, la langue n'est pas seulement utilisée à des fins d'interaction et de partage (de représentations, d'expériences) : elle est un véritable **outil de pouvoir** qui infériorise (Spender, 1980 : 3) et « invisibilise » une partie des individus de la sphère sociale, plus particulièrement les femmes (Spender, 1980 : 3). Les pratiques langagières, conçues comme **foncièrement genrées**, influeraient sur les rapports, les positionnements et l'idéation (Delbecque, 2002) des sujets dans la société, dans la sphère publique et privée.

Nous avons également abordé un certain nombre d'usages et de comportements langagiers, identifiés par ces trois auteures comme « masculins » ou « féminins » (Lakoff, 2004 [1975] : 45) et dont la fonction primordiale serait d'asseoir ou de fragiliser la légitimité, le statut et la valeur sociale des hommes et des femmes. Nous avons élargi notre discussion en montrant que plusieurs phénomènes linguistiques et sociaux désavantagaient les femmes et qu'ils ne n'étaient pas l'exclusivité de telle langue ou culture particulière. Les phénomènes observés sont extensibles au français d'Europe et d'Amérique et probablement à l'ensemble des langues et cultures des deux continents.

Force est d'admettre que malgré les importantes avancées politiques et sociétales en faveur des femmes dans les domaines familiaux, sexuels et professionnels, la **parole des femmes** demeure en retrait par rapport à celle des hommes. Divers phénomènes langagiers le prouvent, comme la **dérogation sémantique** (Spender, 1980 :16), le **sexisme linguistique** (Lakoff, 2004 [1975] : 47 ; Spender, 1980 :16) ou l'emploi de certains **euphémismes** (Lakoff, 2004 [1975] : 45). La langue est donc potentiellement au service de la **diffusion** et de l'**ancrage social** de visions stéréotypées du « masculin » et du « féminin » (Yaguello, 2002 [1978] : 9, 70, 124). Installée en chaque locuteur (-trice), organisant et articulant sa pensée, la langue ne peut manquer d'influencer la perception et la représentation des phénomènes ou des êtres, si on voit dans la sémiologie langagière plus qu'un simple code ou véhicule. Les travaux de Robin Lakoff, de Dale Spender et de Marina Yaguello sont à cet égard très **whorfiens** dans le lien organique qu'ils postulent entre langage, pensée et expérience socio-physique du monde (Spender, 1980 :1). C'est

pourquoi elles se prononcent en faveur d'**actes de modification autoritaire** des conventions et usages langagiers, afin de changer les façons de parler, la relation à l'autre et au monde (Lakoff, 1975 :57 ; Yaguello, 2002 [1978] : 26, 144, 146).

Nous avons enfin questionné le statut à accorder aux généralisations opérées, ainsi qu'à leur réception au sein de la communauté divisée des féministes. Nous avons pu constater que pour Lakoff certains phénomènes interactionnels comme la politesse, la verbalisation des couleurs ou une prosodie différenciée entre les individus genrés témoignaient d'une **domination des hommes sur les femmes**, alors que pour d'autres chercheuses, ces phénomènes précis attestaient de **simples différences entre les sexes** (Ritchie-Key, 1975 ; Tannen, 1990). Bien que l'assise empirique des théories associées à ce paradigme soit parfois incertaine, il est difficile de ne pas reconnaître les comportements linguistiques genrés dont nous sommes nous-mêmes acteurs et témoins dans nos propres vies : comment expliquer et justifier sinon l'engouement mondial pour des mouvements de luttes féministes éphémères (*MeToo* et *Time'sUp)* à la suite de l'affaire *Harvey Winstein* en Amérique du Nord et en Europe en octobre 2017 ? Ces luttes spontanées témoignent bien de la prégnance des déséquilibres linguistiques et sociaux entre les hommes et les femmes.

Chapitre 3

Le paradigme de la différence dans les *Language and Gender Studies*: enjeux interactionnels et identitaires

Le langage est source de malentendus.
(Antoine de Saint-Exupéry, 1943, *Le Petit Prince*)

> Entering the arena of research on gender is like stepping into a maelstrom. What is means to be female or male, what it's like to talk to someone of the other (the same) gender, are questions whose answers touch people where they live, and when a nerve is touched, people howl.
>
> (Deborah Tannen, 1996, *Gender and Discourse*)

Introduction

Dans le troisième volet de ce travail, nous nous attacherons à décrire le fondement théorique et empirique du paradigme de la « différence » (Maltz & Borker, 1982, Tannen, 1984a, 1990, 2017) apparu entre les années 1980 et 1990. Nous considérons en effet que c'est un moment charnière mais aussi ambivalent des *Language and Gender Studies*. Charnière, parce que des chercheuses s'efforcent de s'extraire de la **logique structurante du pouvoir et de la domination masculine dans la langue** pour observer d'éventuelles **variations codiques liées au genre**, sans chercher à porter de jugement normatif. Cette posture, qui ne peut que heurter les militantes féministes persuadées de la justesse de leur combat, est malgré tout conforme à l'esprit **non prescriptiviste** de la linguistique générale qui, contrairement à la grammaire, n'a pas pour vocation de **juger** et de **réguler**, mais de **décrire les phénomènes**, en relevant et interprétant les usages (cf. la remarque de Tannen extraite de la longue citation plus loin: "*Contemporary linguistics is descriptive – our charge is to describe the patterns of language we observe – and decidedly not prescriptive"*). L'une des difficultés est que les observables strictement langagiers sont soumis à des variables tributaires du contexte (situationnel, culturel) ou encore du genre expressif choisi.

Il faut cependant admettre que cette approche de la « différence » est porteuse d'ambivalences troublantes qui ont été pointées à juste raison par ses détractrices au sein de la communauté féministe. N'est-il pas gênant, en effet, de postuler que « les femmes » forment des ensembles de locutrices homogènes, partageant un ensemble de codes expressifs genrés ? A compter que ce partage soit effectif, ne court-on pas le risque de transformer en instinct, en **essence**, ce qui demeure selon toute vraisemblance un **construit social subi** ? Enfin, la vive différence que prônent implicitement les chercheuses attachées à la pluralité des styles conversationnels n'est-il pas empreint d'un certain idéalisme, voire de naïveté, puisqu'il suppose l'acceptation ultime du droit à parler autrement des femmes et à l'égalité des styles ("*equally valid styles*," Tannen, 1990 : 15), alors que les hommes ont historiquement contrôlé la langue à leur avantage? Comme on le devine, le débat s'annonce tendu et les chercheuses qui inscrivent témérairement leurs travaux dans ce paradigme ouvrent simultanément plusieurs fronts, à l'intérieur de la communauté des (linguistes) féministes et à l'extérieur. En cela, elles ne manquent ni de courage, ni d'aplomb, comme l'atteste la réponse générale à ces objections fournie par Tannen elle-même dans l'introduction de *Gender and Discourse* (1996 : 12) (notre soulignement) :

> *The way in which my approach differs from that of the so-called 'dominance theorists' is that I believe that (…) dominance (may occur) in conversational interaction without every individual intending to dominate in every instance. That does not deny the fact that there are numerous instances in which individuals do set out to dominate, and numerous other (nonlinguistic) sources of gender-related power differences.*
> *(…) A similar misrepresentation lies at the heart of another source of criticism, namely, the complaint that describing gender differences in verbal behavior at all is "essentialist." This line of attack assumes that describing differences between women and men is synonymous with ascribing those differences to women's "essential" nature. This assumption has no basis in the research itself and results from lack of familiarity with the intellectual framework in which linguists work. In my own work, as in that of my colleagues in linguistics, the question of the origins of gender or other linguistic differences is not addressed. Contemporary linguistics is descriptive – our charge is to describe the patterns of language we observer – and decidedly not prescriptive. (Unlike grammarians, we don't tell anyone how they should speak; rather, we try to account for the ways they do speak). [Notre soulignement]*

Que font donc les chercheuses associées à ce nouveau paradigme, qui émerge dans les années 1980-90 en Amérique du Nord, dans le sillage de réflexions antérieures, marquées par l'idée d'une **domination masculine du langage** ? Comment procèdent-elles ? Exercent-elles encore une influence sur la linguistique du genre contemporaine ? Est-il envisageable d'utiliser leurs méthodes ou leurs concepts trente ans plus tard pour analyser nos propres données empiriques (cf. Chapitre 4) et rendre compte des divergences de style conversationnel entre Hillary Clinton et Donald Trump lors de la présidentielle de 2016 ?

Les linguistes féministes se situant dans le paradigme de la « différence » engagent une étude approfondie de certains comportements langagiers, de certaines formes de discours et de

communication qu'elles estiment fondamentalement genrées. Pour cela, elles tentent d'identifier des **usages de la langue**, des **modes de discours**, des **styles interactionnels** et **conversationnels** qualifiables de « féminins » ou de « masculins » (Tannen, 1990: 42). Les différences observées, estiment-elles, sont susceptibles de créer des **décalages** ou des **hiérarchies** entre les sexes, parfois aussi des **malentendus**[79] ou encore des conceptions erronées (*misrepresentations*). Cette approche tente également de mesurer l'**impact personnel et sociétal** desdites « différences ». Une vigilance particulière s'impose toutefois car un glissement dangereux peut s'opérer, à l'insu même des chercheuses, de la « différence » − postulée, subjectivement ressentie ou largement observée − au **stéréotype de sexe / genre**. Cela sans compter le risque évoqué plus haut d'une **généralisation abusive** ou d'une **essentialisation** des caractéristiques empiriquement relevées dans tel ou tel contexte particulier.

Sur un plan méthodologique, le paradigme de la différence fait largement appel à une branche de la linguistique appelée la **pragmatique** dont David Crystal fournit la définition synthétique suivante:

> *In modern linguistics, (pragmatics) has come to be applied to the study of language from the point of view of the users, especially of the choices they make, the constraints they encounter in using language in social interaction, and the effects their use of language has on the other participants in an act of communication. (Crystal, 2008)*

L'origine de la pragmatique est couramment attribuée au philosophe Charles Morris, à la fin des années 1930. Ce dernier distingue trois grandes composantes de la « sémiotique » : la syntaxe (qui se concentre sur la forme des énoncés), la sémantique (qui étudie le lien entre les signes linguistiques et les objets, concepts, événements auxquels ils renvoient) et enfin la pragmatique (qui s'attache à relier les signes à ceux qui les interprètent et ouvre donc le champ à l'intégration de paramètres comme l'intention, la croyance, l'inférence, l'intersubjectivité). La pragmatique est volontiers conçue comme une branche appliquée de la linguistique, qui se concentre sur les **usages situés du langage**, en intégrant un grand nombre de variables contextuelles. A ce titre, son unité est l'**énoncé** (*utterance*) et non la seule (phrase), comme le rappelle l'un des spécialistes les plus éminents de la discipline, Steven Levinson (1983 : 5-18) :

> *Just as, traditionally, syntax is taken to be the study of the combinatorial properties of the words and their parts, and semantics the study of meaning, so pragmatics is the study of language usage.*
> *(…) The distinction between sentence and utterance is of fundamental importance to both semantics and pragmatics. Essentially, we want to say that a sentence is an abstract theoretical entity defined within a theory of grammar, while an utterance is the issuance of a sentence, a sentence-analogue, or sentence-fragment, in an actual context. [Surlignements présents dans l'original]*

[79] Why do men and women, who "speak the same language," regu- larly misunderstand each other? (Lakoff 2000: 7).

Le genre des locuteurs fait potentiellement partie des **variables contextuelles**, ce qui le rend éligible à un traitement par la pragmatique du discours. Il est d'ailleurs intéressant de noter que Robin Lakoff elle-même se définit comme « pragmaticienne » et n'hésite pas à intégrer la dimension « pragmatique » dans ses études (à preuve le titre d'un article paru en 1987 intitulé *The Pragmatics of Subordination*). Mieux encore, Lakoff estime que les *Language and Gender Studies* peuvent être l'occasion de réhabiliter les composantes sémantique et pragmatique en linguistique générale, trop rapidement éclipsées sous l'influence de Chomsky, au profit d'une syntaxe toute prestigeuse et toute puisssante :

> *Within linguistics proper (excluding philosophy of language and general semantics), semantics (the study of the relationship between language forms and their referents, that is, meaning) and pragmatics (the study of the relation between language forms and language function, to use one definition) played a role that was minimal to nonexistent. (Lakoff, 2000 : 3)*

Nous aurons l'occasion, dans le présent chapitre mais aussi dans notre étude empirique finale, de pratiquer une analyse de type pragmatique qui nous permettra de mettre en évidence des éléments de « différence » genrées, au-delà des clivages politiques, entre deux figures politiques américaines majeures. Nous verrons que l'analyse des discours et interactions langagières Hillary Clinton / Donald Trump peut effectivement révéler des décalages en partie imputables à la différence de sexe / genre, puisque souvent les femmes et les hommes, placés dans des situations identiques, n'ont pas nécessairement les mêmes buts, les mêmes attentes, les mêmes stratégies, bien que s'exprimant dans une même langue.

Le paradigme de la différence recrute également un certain nombre de concepts et de méthodes appartenant à la **sociolinguistique**, comme celui de variation (socio)lectale[80] (Geeraerts 2018 [2008] : 195) qui a permis de forger, par exemple, la notion de *genderlect* (cf. 4.5).[81] Plus généralement, une approche par la différence se doit d'observer les usages socialement situés du langage, par les femmes et les hommes.

Le paradigme de la « différence », contrairement aux paradigmes de la « déficience » (Jespersen, 1922; Lakoff, 1973; Spender, 1980) et de la « domination» (Lakoff, 1975, Spender, 1980), semble moins préoccupé des **rapports de pouvoir** liés au genre, notamment l'**exercice langagier de la domination masculine**. Néanmoins, nous allons voir que la « différence » relevée entre les styles ou stratégies interactionnelles « féminines » ou « masculines (Tannen,

[80] "Lectal variation is (a) cover term that I use for all sorts of social, cultural and to some extent historical variation (…) That form of variation is meaningful because it expresses social categories, because there is a social structure behind it" (Geeraerts [2008] 2018: 195).
[81] "A speech variety or communication style particularly associated with one sex" (Oxford Dictionary of Media and Communication).

1990, 2017, Jones, 1980 ; Coates, 1985) révèlent des dimensions de « pouvoir » inattendues et insoupçonnées entre individus, attribuables au genre. Le pouvoir reste donc un enjeu pertinent, à défaut d'être dominant.

Comme dans les deux chapitres précédents, l'examen auquel nous voudrions procéder dans ces pages se veut à la fois descriptif et critique. Nous nous attacherons donc à circonscrire mais aussi à éprouver les forces et les limites des arguments avancés par les chercheuses rattachées à ce courant des *Language and Gender Studies* (Tannen, 1990, 2017 ; Jones, 1980 ; Coates, 1985).

1. Contributions de la sociolinguistique interactionnelle et de l'ethnographie de la communication

La **sociolinguistique interactionnelle** est une discipline qui a été introduite par le linguiste américain John Joseph Gumperz dans les années 1980 aux Etats-Unis. L'objectif de la discipline consiste à analyser l'impact de la langue en termes de culture et d'interaction entre des individus (Bucholtz, 2003). Il est important de préciser que la socio-linguistique interactionnelle est en partie issue d'une approche plus ancienne dénommée **ethnographie de la communication**. Cette dernière a été fondée par l'ethnographe américain Dell Hymes dans les années 1970. Elle consiste à étudier des situations de communication, comme les comportements verbaux et/ou non verbaux des individus, en tenant compte de la réalité socio-culturelle dans laquelle ces comportements s'inscrivent. Selon Hymes, l'ethnographie de la communication se conçoit comme une « théorie de la langue et des pratiques sociales » (Hymes, 1972 : 5). Cette discipline s'appuie sur les situations de communication qui sont culturellement signifiantes et cherche à décrire à la fois leurs dynamiques mais aussi leur influence sur les individus non issus de la culture dominante, dans des sociétés souvent non industrialisées (comme les Aborigènes ou les Inuits par exemple). L'objectif ultime consiste à déterminer le rôle du langage dans divers groupes de sujets parlants afin de comparer les pratiques communicationnelles de personnes issues de milieux socioculturels différents. Par conséquent, le langage et le discours sont présentés comme l'essence de la culture, comme un « outil » permettant de créer et de partager des pratiques culturelles identiques qui forgeront une identité culturelle commune au sein de diverses cultures. L'ethnographie de la communication envisage également les individus (femmes ou hommes) comme des « producteurs de sens » (*meaning-makers*) au travers des discours et des cultures qu'ils génèrent. Elle tend également à intégrer les points de vue linguistique, sociologique et anthropologique au sein d'une même démarche.

La **sociolinguistique interactionnelle**, quant à elle, analyse l'utilisation de la langue dans des sociétés multiculturelles, hétérogènes et souvent industrialisées. Son objectif est d'analyser comment le langage est utilisé par des groupes différents interagissant dans un même espace linguistique. Mary Bucholtz, dans *Language and Gender* (2003), fournit une définition dynamique de la sociolinguistique interactionnelle qui souligne tout à la fois la différence et la pluralité, tout en pointant l'existence de **décalages codiques** et de hiérarchies susceptibles de provoquer des **tensions** ou **incidents de communication** (*communicative breakdowns*):

> *Interactional sociolinguistics emphasizes how implied meanings can be derived from details of interaction that signal the appropriate cultural frame of reference for interpretation. These contextualization cues are culturally specific, and hence may give rise to miscommunication when used between speakers with different cultural systems of conversational inference. The main arena for the investigation of such communicative breakdowns is in inter-ethnic interaction of various kinds, usually between members of the dominant social group who often occupy more powerful roles in the interaction (such as employer, lawyer, teacher, or interviewer) and members of subordinated ethnic groups who often have less powerful positions (such as employee, witness, student, or interviewee). (Bucholtz, 2003 : 48-49)*

La finalité de cette approche est non seulement de souligner la **variabilité** des comportements communicatifs entre individus mais de mettre en évidence la manière dont la culture traverse tout discours et peut mener à des **décalages générateurs de malentendus**, voire de conflits, dans une même société. C'est d'ailleurs cette approche qui permet à Daniel Maltz et à Ruth Borker en 1982, puis à Deborah Tannen en 1990, d'affirmer que les individus – filles ou garçons, femmes ou hommes – ont des **modes de communication** (*communicative behavior*) **différents**, qui dépendent à la fois des contextes interactionnels (jeu, le lieu de travail, famille) et du genre : féminin ou masculin. Les trois chercheurs vont plus loin encore, avançant l'hypothèse d'une **communication interculturelle entre les sexes / genres** (*cross-cultural communication*) (Maltz & Borker, 1982 ; Tannen, 1990: 189-195). La sociolinguistique interactionnelle, appliquée au genre, considère ainsi que tout discours émane d'une production culturelle féminine ou masculine. Cette approche permettrait d'expliquer les différences de styles communicationnels et interactionnels entre les femmes et les hommes, puisque les unes et les autres se comporteraient commes des représentants de cultures différentes.

L'application de la sociolinguistique interactionnelle à la linguistique du genre a fait l'objet de vives critiques (Davis, 1996 ; Freed, 1992; Trömel-Plötz, 1991). On lui reproche notamment d'avoir expliqué ou justifié les pratiques communicatives féminines et masculines comme étant la manifestation de simples « différences » (Maltz & Borker, 1982, Tannen, 1984) alors que ce qui se joue dans les décalages reste fondamentalement une **domination du féminin par le masculin** (Lakoff, 1975 ; Spender, 1980). On reproche également aux chercheuses de présenter les pratiques discursives genrées comme **homogènes** alors qu'elles peuvent très bien

être hétérogènes parmi les membres des « cultures » considérées.

Ces reproches sont en partie justifiés mais ignorent (ou feignent d'ignorer) un élément très important de la sociolinguistique interactionnelle du genre : montrer l'égale capacité des femmes à interagir et à se mettre en discours, en s'appropriant les règles spécifiques à leur genre, en défendant la légitimité de leur parole et de leur écriture, **sans se situer dans une hiérarchie ou une concurrence avec la parole et l'écriture masculine**.

En résumé, même si l'ethnographie de la communication et la sociolinguistique interactionnelle analysent la langue et les comportements discursifs des sujets parlants sous des angles légèrement différents, l'une et l'autre s'accordent sur un point essentiel: les formes d'interaction langagière sont **plurielles** et soumises à des facteurs de variation étroitement dépendants du contexte situationnel, social et culturel. Le genre des locuteurs fait pleinement partie de ces facteurs de variation et peut donc devenir un **élement de différence** plus ou moins prononcé.

1.1 Lien entre la linguistique du genre (*language and gender studies*) et la pragmatique

Robin Lakoff est linguiste de formation et c'est principalement en cette qualité qu'elle aborde l'étude du genre. Vers la fin des années 80 et début des années 90, elle oriente ses recherches vers la **pragmatique** et l'**analyse du discours**, en portant une attention particulière aux **rapports de pouvoir** qui se jouent dans la narration et l'interaction langagières. Ses deux ouvrages *Talking Power* (1990) et *The Language War* (2000) sont très explicites sur ce point. Le second s'ouvre par un chapitre intitulé "Language : The Power We Love to Hate" dans lequel on peut lire :

> *Who gets to make meaning for us all— to create and define our culture? Culture, after all, is the construction of shared meaning. These cases are about nothing less than our definitions of ourselves and who can make them. Therein resides power, directly or not.*
> *(...) The power to make language and through it meaning has been vested in one powerful group (typically middle- and upper-class white males) for so long and so totally that that perception became a transparent lens through which we viewed "real- ity": the view of that group seemed to all of us the plain, undistorted, normal and natural view, often the only view imaginable (if you weren't totally crazy) (Tolmach Lakoff, 2000: 19).*

La pragmatique est une branche des sciences du langage relativement récente, qui a timidement émergé dans les années 1950 aux Etats-Unis, a pris son essor dans les années 1960-70, mais n'a vraiment conquis un espace au sein des sciences du langage que dans les années 1980.[82] Comme on le sait, l'attention des pragmaticiens se porte sur les **usages inter-individuels**

[82] La plus grande société savante de pragmaticiens – IPrA (International Pragmatics Association) – a été fondée à l'Université d'Anvers en 1986.

situés de la langue.[83] Le **sujet parlant** est conçu comme un **sujet social qui agit et interagit avec la langue**. Si nous reprenons la définition de Crystal (2008) citée plus haut, on remarque que trois paramètres majeurs sont mis en avant : les **choix** que nous opérons en tant que locuteurs du langage, les **raisons** de ces choix et les **effets** que ces choix produisent sur nous-mêmes et sur autrui. Cette définition laisse également entendre que chaque locuteur est un individu unique, qui joue avec des règles prescrites et déterminées au sens culturel et social. Tout en reprenant à notre compte ces termes, nous voudrions apporter quelques précisions supplémentaires.

1.2 Eléments complémentaires de définition

Nous nous sommes appuyé sur les travaux de Martine Bracops de l'Université Libre de Bruxelles (ULB) qui en 2010 publie une *Introduction à la pragmatique* remarquée, dans laquelle elle retrace la naissance des différents courants de pragmatique en Amérique du Nord. Elle rappelle que le terme « pragmatique » dérive du grec πραξις, qui signifie « action, exécution, accomplissement, manière d'agir, conséquence d'une action» (Bracops, 2010 :15). Elle précise :

> *Les notions clés de la pragmatique correspondent à des concepts longtemps ignorés ou négligés par la philosophie du langage et la linguistique : la notion d'acte, car le langage est action en ce sens qu'il permet d'instaurer un sens, mais aussi d'agir sur le monde et sur autrui ; la notion de contexte, car l'interprétation du langage ne saurait faire abstraction de la situation concrète dans laquelle les propos sont émis (le lieu, le moment, l'identité des interlocuteurs...) ; et la notion de désambiguïsation , car certaines informations extra-linguistiques sont indispensables à la compréhension sans équivoque d'une phrase (l'attribution des référents corrects aux pronoms, etc.) (...) La pragmatique est donc une discipline qui s'attache à la communication et à ses acteurs. (Bracops, 2010 :16).*

Martine Bracops souligne l'influence capitale exercée par le philosophe du langage et sémioticien américain Charles W. Morris dans la construction de la discipline. Ce dernier, rappelons-le, s'intéresse aux rapports qui existent entre les signes et les usagers des signes. Dans une perspective plus large, la pragmatique engage trois pôles : (1) la notion d'**acte de langage** dans la mesure où le langage est une action qui permet d'instaurer un sens, mais aussi d'agir sur le monde et sur autrui ; (2) la notion de **contexte** qui permet d'interpréter les productions langagières en tenant compte de la situation concrète d'émission des propos (cf. le lieu, le moment, l'identité des interlocuteurs, la culture, etc.) et (3) la notion de **désambiguïsation**, qui implique la compréhension d'information extra-linguistique comme par exemple l'attribution de référents aux noms et pronoms, autrement dit toutes les données qui sont extérieures à la langue mais qui sont pourtant indispensables à la bonne compréhension des énoncés. On voit ainsi que la pragmatique tient compte à la fois de « l'intralinguistique » et de « l'extralinguistique » dans son

[83] "Pragmatics concerns the rules of language use, including how sentences fit into a larger discourse and non-linguistic context." (Fromkin, 2000: 353)

analyse de la langue.

La pragmatique est une discipline animée de questionnements que la syntaxe et la sémantique n'ont pas coutume de se poser: que faisons-nous lorsque nous parlons ? Que cherchons-nous à dire exactement quand nous énonçons quelque chose? Comment se fait-il qu'en première intention, nous ne disions pas toujours ce que nous voulons dire ? Quelles sont les stratégies à adopter pour effacer l'ambiguïté possible d'un propos ? La pragmatique refuse de considérer les formes en elles-mêmes et pour elles-mêmes, de s'arrêter aux simples questions de grammaticalité (correction syntaxique). Elle tient compte de la forme, assurément, mais elle intègre celle-ci au processus plus global, social et multimodal de la communication humaine, à ses **acteurs** et surtout à leurs **intentions**. Pour Bracops, la pragmatique est une discipline qui vise à rendre compte de l'information que transmet réellement une production linguistique. Tout communication est donc un **acte social organisé**, impliquant à minima deux personnes. Il faut donc intégrer à l'analyse pragmatique l'intersubjectivité. La pragmatique insiste par ailleurs sur le fait qu'un mot ou une phrase ne prennent leur sens que par rapport au contexte interphrastique et extralinguistique.

Nous avons jusqu'à présent énoncé les prolégomènes de la pragmatique et mis en lumière les « ambitions » de cette discipline. Mais, il faut savoir que la pragmatique de la langue repose sur un ensemble de prémices ayant forgé sa « résistance théorique » depuis les années 1960 aux Etats-Unis.

1.3 Retour sur les notions et théories fondatrices de la pragmatique

En 1962 John L. Austin publie un ouvrage capital intitulé *How to do things with words* dont l'influence reste considérable en linguistique à ce jour. Il y présente la notion d'**acte de langage** (*speech act*). Pour Austin, la production d'un énoncé constitue en soi une **action**, un **agir** (social) de la part du locuteur, ayant pour but (visée, intention) de produire un effet ou un résultat sur le ou les interlocuteurs en présence. Trois types d'actes de langage sont distingués, qu'il est utile de rappeler ici:

(1) l'**acte locutoire** *(locutionary act)*. C'est l'acte de base qui consiste à produire un énoncé. Il fait partie des actes dits « directs » et « explicites » (*direct speech acts*). Il répond implicitement à la question: « Que dit-il (ou que dit-elle, en prononçant cet énoncé) ? » (Austin, 1962 : 148-149).

(2) l'**acte illocutoire** *(illocutionary act*), qui se superpose à l'acte locutoire, consiste à orienter l'énoncé. Ce type d'acte manifeste une intention de la part du locuteur d'exécuter ou de faire réaliser une action. Cet acte implique une manière d'engagement et répond implicitement à la question « Que fait-il (ou que fait-elle en disant cela) ? » (Austin, 1962 :148-149).

(3) l'**acte perlocutoire** *(perlocutionary act)* est l'effet produit sur le destinataire, un possible changement (plus ou moins prévisible) comme l'émotion, la colère, l'intimidation mais aussi l'assentiment. Cet acte semble répondre à la question « Pour faire quoi ? » (Austin, 1962 :148-149). Les catégories 2 et 3 d'actes de langage sont considérées comme des actes de langage « indirects » (*indirect speech acts*).

Les idées d'Austin ont exercé une influence décisive sur les théoriciens ou philosophes du langage. On pense notamment à John Rogers Searle, professeur à l'Université de Berkeley, qui publie en 1969 un ouvrage intitulé *Speech acts* dans lequel il envisage toute parole comme portée par des actes de langage. La théorie de Searle s'articule en deux temps. Il faut d'abord procéder à l'examen des conditions de réussite d'un acte de langage et ensuite proposer une taxinomie (typologie) des actes de langage.

Ces premières hypothèses permettront à Searle de développer plus tard le principe « d'exprimabilité » défini comme « toute intention (état mental, pensée, croyance ou désir) du locuteur pouvant être exprimée explicitement et littéralement par un moyen conventionnel : une phrase. » Pour Searle, toute phrase est réductible à un **acte performatif explicite** : déclarer, garantir, ordonner, questionner, etc. Pour résumer la pensée de Searle, « parler une langue c'est accomplir des actes conformément à des règles » (Searle, 1972 : 76). La réalisation d'un acte illocutoire correspond donc, selon Searle, à la production d'une phrase qui, suivant des conventions, satisfait les règles constitutives qui sont attachées à l'acte illocutoire en question. Si les règles en question sont respectées, l'acte illocutoire est réussi et entre ainsi en adéquation avec sa visée communicative. A l'inverse si les règles ne sont pas toutes respectées, l'acte illocutoire se trouve en échec, et la visée communicative est mise en péril.

Un autre théoricien influencé par Austin est le philosophe du langage britannique Herbert Paul Grice. Il publie en 1989 un ouvrage intitulé *Studies in the Way of Words*. L'analyse linguistique de Grice s'oriente vers la pragmatique dite « cognitive » en ce sens qu'il se concentre sur la logique conversationnelle (*conversational logic*) des locuteurs et les états ou processus mentaux qui les sous-tendent. Grice intègre dans l'interprétation des phrases ou des énoncés deux notions: (1) l'état mental du locuteur (les intentions des locuteurs ou interlocuteurs au moment de la communication) et (2) l'inférence (le raisonnement déductif que les interlocuteurs sont incapables d'élaborer à la suite de cet échange). Ces deux notions exerceront plus tard une grande

influence chez les tenants de la théorie de la pertinence (*relevance theory*) : comprendre un énoncé en situation exige qu'on saisisse le sens d'intention de ce qui est dit et non pas seulement le sens brut, immédiatement livré par le lexique et l'agencement syntaxique.[84]

A la différence d'Austin et Searle, Grice souligne l'importance capitale du contexte et de la situation de communication dans l'analyse des énoncés. Il élabore deux grands principes, tels que « l'implicature conversationnelle » (*conversational implicature*) (Grice, 1967 : 26). Cette notion a trait à ce que le locuteur souhaite dire, à ce qu'il entend communiquer. La notion d'implicature engage deux niveaux énonciatifs : le **niveau explicite** (ce qui est manifestement dit dans l'énoncé) et l**'implicite** (ce qui est sous-entendu ou peut être déduit). Il est utile de préciser que ce phénomène est très souvent inconscient pour les sujets parlants. Un exemple bien connu est celui du locuteur A signalant au locuteur B qu'il fait chaud dans une pièce : *It's hot in here*. Suivant l'intonation et le contexte socio-physique, il est possible que le locuteur B interprète cet énoncé déclaratif (niveau locutoire) comme un ordre indirect (niveau illocutoire) et prenne donc le parti d'ouvrir la fenêtre (niveau perlocutoire) au lieu de répondre par une affirmation ou une négation : *Yes, it is*. Il aura simultanément enregistré le dit, inféré le non-dit et agi. Ou si l'on préfère, il aura assigné un sens d'intention à l'énoncé et réagi sur la base de son inférence.

Grice considère que l'implicature fait partie d'un phénomène plus vaste qu'il nomme le « principe de la coopération » (*cooperative principle*) (Grice, 1967 : 26). A ce principe sont associées quatre « maximes conversationnelles » (*conversational maxims*). Grice part du principe que dans une conversation les intervenants tendent vers un but commun, dès le départ ou au cours de l'échange. Cette idée le conduit à élaborer le principe de « coopération » : dans un échange normal, chacun des intervenants s'efforce de contribuer à la conversation de manière rationnelle et coopérative afin de faciliter la fluidité des échanges. Les quatre principes (ou « maximes ») énoncées par Grice sont les suivantes :

(1) la maxime de **quantité** (*the maxim of quantity*) ("*informativeness"*: *say just as much as is necessary*) (Grice, 1989 : 369). Grice affirme à ce propos: "*The category of Quantity includes two injunctions, one to make your contribution as informative as is required, and the second to make it no more informative than is required*" (Grice, 1989 : 27). Cette maxime insiste sur le fait que dans une conversation chaque intervenant doit doser l'information nécessaire à la bonne compréhension de l'échange. Un manque ou un excès d'information serait préjudiciable à une bonne communication.[85]

---

[84] Sperber et Wilson observent à ce propos: "an essential feature of most human communication, both verbal and non-verbal, is the expression and recognition of intentions." (2004: 607-632).

[85] Nous avons tous fait par exemple l'expérience désagréable d'un récit trop circonstancié, répondant à une simple demande d'information sur ce qu'un.e collègue a pu faire durant ses congés. Inversement, nous avons pu ressentir

(2) la maxime de **qualité** (*the maxim of quality*) (“*truthfulness”*), que Grice définit ainsi : “*Try to make your contribution one that is true”* (Grice, 1989 : 27, 368). Cette maxime implique donc que pour que la communication soit efficace, toute contribution conversationnelle doit être fondée sur la vérité et la pertinence, c’est-à-dire que chaque locuteur doit être sincère et pertinent dans ses affirmations, et apporter des preuves concrètes à ce qu’il dit.

(3) la maxime de relation ou de **pertinence** (*maxim of relation or relevance*): “*Be relevant”* (Grice, 1989 : 27, 369). Cette maxime exige que chaque locuteur parle de façon cohérente, c’est-à-dire produise des énoncés qui entrent en cohérence avec les énoncés prononcés précédemment, ainsi qu’avec les énoncés prononcés par d’autres acteurs de la conversation.

(4) la maxime de **manière** ou de modalité, (*The maxim of manner*) (“*Clarity”*) que Grice conceptualise en ces termes : “*be perspicuous”* (Grice, 1989 : 27, 372), *“be direct, succinct, and clear”* (Lakoff, 1989 : 167). Cette maxime se focalise sur les choses qui sont dites et implique donc que chaque intervenant s’exprime le plus clairement possible, sans ambiguïté, sans incohérence, autrement dit, être concis et respecter l’ordre approprié à la compréhension des informations fournies.

Le respect de ces maximes (implicites) garantit l’efficacité de la communication entre les différents participants. Elles peuvent néanmoins entrer en conflit les unes avec les autres dans la dynamique conversationnelle, avec pour conséquence une « violation » plus ou moins « volontaire » de l’une ou l’autre, un locuteur pouvant être amené à faire le choix stratégique de respecter une maxime au détriment d’une autre. La violation peut aussi être « involontaire » et dans ce cas donner lieu à une mauvaise compréhension, à un malentendu ou à un doute au sein de la conversation.

A l’évidence, au travers de l’énonciation du **principe de coopération**, Grice a grandement contribué au cadrage théorique de la pragmatique. Il a également participé à la construction de la discipline en encourageant la prise en considération simultanée des éléments « intra-linguistiques » (comme la syntaxe, la sémantique et le lexique) et « extra-linguistiques » (comme le contexte de communication, la situation d’énonciation, certains prémices, certaines déductions ou inférences).

1.4 La pragmatique cognitive

---

une frustration par manque de détail lors d’un compte rendu oral de réunion capitale, par nous manquée. Savoir doser la quantité d’information fait donc partie de la compétence communicationnelle et suppose une “coopération” entre locuteurs.

Nous nous appuierons de nouveau sur les remarques historiques et épistémologiques de Bracops dans son *Introduction à la pragmatique* (2010) pour présenter les spécificités de la « pragmatique cognitive ». Il importe d'abord de distinguer la pragmatique « cognitive », d'inspiration anglo-américaine, de la pragmatique dite « intégrée », d'inspiration française (se réclamant des travaux sur l'énoncation de Benveniste et de Culioli).[86] Les années 1980 et 1990 constituent en effet un tournant majeur dans la recherche en pragmatique. La **pragmatique cognitive** va en effet s'implanter dans les pays anglophones tandis que la **pragmatique intégrée** va connaître une popularité plus grande en Europe, notamment en France. Les partisans de l'intégration estiment que la dimension pragmatique fait corps avec la morpho-syntaxe et la sémantique, et qu'à ce titre, il est préjudiciable d'en faire une discipline autonome. Ce n'est pas le cas dans la sphère dominante anglo-américaine, où depuis Morris et Chomsky, la tendance est de raisonner à partir du triptyque syntaxe-sémantique-pragmatique, en accordant à chaque volet une grande autonomie de traitement.

Il est important de rappeler ici que la pragmatique met l'accent sur le rôle du **contexte interactionnel**, le principe de **coopération** mis en évidence par Grice, la capacité à gérer les **décalages** et **sous-entendus** (*sharedness*[87]), ainsi que l'**intentionalité** dans le traitement des faits de langue (Goffman, 1959 ; Labov, 1966 ; Gumperz, 1982, Bara 2017) :

> *Cognitive pragmatics focuses on the mental states and, to some extent, the mental correlates of the participants of a conversation. The analysis of the mental processes of human communication is based on three fundamental concepts: cooperation, sharedness, and communicative intention. (Bara 2017)*

L'anthropologue français, Dan Sperber et la linguiste britannique Deirdre Wilson sont les premiers chercheurs à inscrire leurs travaux dans le paradigme de la pragmatique cognitive et dans la tradition Gricéenne. En 1986, ils publient un ouvrage intitulé *Relevance. Communication and cognition* (traduit en français sous le titre de *La pertinence. Communication et cognition,* 1989). Pour Sperber et Wilson, les êtres humains se caractérisent par leurs **états mentaux**, leur capacité à en attribuer à autrui, à les représenter et à en tirer certaines conclusions. Ils estiment encore que l'interprétation des énoncés doit tenir compte de tous les contenus communiqués par le locuteur y compris les contenus implicites (Bracops, 2010 : 106). Sperber et Wilson mettent un

[86] La pragmatique intégrée émerge en France à la suite de chercheurs français tels que Oswald Ducrot, François Récanati et Catherine Kerbrat-Orecchioni. Cette branche analyse le discours en relation constante avec la situation de communication et la dimension déictique du langage. La pragmatique est organiquement intégrée aux autres niveaux d'analyse: syntaxique, sémantique et énonciatif. Elle n'opère pas sur des données idéalisées mais attestées, en incluant aussi bien les niveaux formel et informel des usages.

[87] "Sharedness accounts for the possibility of comprehending non-standard communication such as deceit, irony, and figurative language." (Bara 2017)

avant un principe qu'ils jugent essentiel: celui de la **pertinence** qui donnera son nom à leur théorie (*relevance theory)*. C'est ce principe théorique qui leur permet entres autres de présenter le langage comme un **système cognitif** (Bracops, 2010 : 107). Ce système selon eux, doit permettre aux individus de collecter ou d'échanger des informations visant à saisir la représentation du monde de la manière la plus proche possible du réel. Le principe de la pertinence se définit comme le fait de « produire un énoncé qui est un acte de langage par lequel un locuteur fait savoir à un interlocuteur l'intention qu'il a de lui communiquer une information » (Bracops, 2010 : 108). Comme le résument Sperber et Wilson, l'énoncé est une "action", le sens une "intention" ("*an utterance is a kind of action and a speaker's meaning is a kind of intention"* [Sperber & Wilson, 2002: 12]). Martine Bracops souligne l'importance de ce point dans la théorie de Sperber et Wilson en estimant que « tout énoncé correspond à l'expression d'une pensée du locuteur » (Bracops, 2010 : 121). Bracops ajoute que selon elle, « la signification de l'énoncé produit par le locuteur, qui est en soi une action locutrice, traduit une forme d'intention de sa part » (Bracops, 2010 : 121). La théorie de la pertinence alors considérée comme un acte de communication souligne l'idée que le destinataire attend que ce qui est dit ou que l'intention du locuteur se réalisent concrètement. Précisons tout de même que le principe de la pertinence ne contraint pas le locuteur à prononcer uniquement des énoncés pertinents. En revanche, ce principe nécessite que l'interlocuteur interprète l'énoncé d'une manière plus ou moins conscientisée. Les idées émises par Sperber et Wilson sur la pertinence communicationnelle sont en fait une reformulation de la théorie de Grice. Cette théorie stipule que pour être pertinent un locuteur se doit de parler à propos, mais aussi de donner une quantité d'informations suffisante, exprimée aussi clairement que possible. Idéalement, l'acte de communication doit être dénué d'ambiguïté syntaxique, lexicale et sémantique. Il doit s'intégrer sans heurt dans un contexte précis ou donné. Pour illustrer notre propos, prenons l'énoncé suivant :

Je traduis un ouvrage consacré à la restauration/Restauration (Bracops, 2010 : 116).

Hors contexte, le terme « restauration » est un terme dit polysémique : son sens est susceptible de varier sensiblement d'un environnement à l'autre. Sans l'indice fourni par la typographie, le terme fait potentiellement référence à la restauration d'objets, à la gastronomie ou encore à une période de l'histoire (1814-1830) (Bracops, 2010 : 117). L'énoncé illustre de façon relativement simple le phénomène de désambiguïsation lexicale dans la mesure où le terme « restauration » peut signifier une chose différente selon le contexte. La forme linguistique fournit donc des éléments d'information qui ne suffisent pas à eux seuls à livrer le sens. Il faut faire intervenir des éléments extralinguistiques (comme une connaissance de la situation, des

activités de traducteur de l'énonciateur) pour parvenir à stabiliser le sens. L'interlocuteur procède forcément à un jeu de déduction et d'élimination pour parvenir à une compréhension du message.

Un énoncé peut, dans certains cas, induire une ambiguïté pragmatique ou référentielle. Prenons l'énoncé suivant :

Le professeur a rencontré l'étudiant parce qu'il était en retard (Bracops, 2010 : 117).

Dans cet énoncé on remarque que le pronom personnel sujet « il », de troisième personne du singulier) ne permet pas de comprendre l'énoncé sans tenir compte du contexte puisque le pronom « il » peut faire référence au professeur ou à l'étudiant. Pour que l'interlocuteur puisse accéder à une bonne compréhension, il doit accéder à des informations liées à la situation d'énonciation (des savoirs non linguistiques) permettant d'assigner le bon référent. Les exemples fournis par Bracops sont fabriqués de toutes pièces et décontextualisés, mais présentent l'avantage de nous faire saisir la pertinence de divers mécanismes spontanés, souvent inconscients, comme l'**inférence**, l'**attribution d'intentions** ou la **désambiguïsation syntaxique**.

1.5 Pertinence de la théorie de la pertinence pour le paradigme de la « différence »

La pragmatique cognitive lancée par Sperber et Wilson présente un intérêt manifeste pour les *Language and Gender Sudies* car elle place le codage et le déchiffrement de l'intention de communication en tête des opérations cognitives d'assignation du sens. Or Daniel Maltz, Ruth Borker, John Joseph Gumperz et Deborah Tannen notent des différences sur ce point entre les femmes et les hommes. Dès les années 1980, en effet, Maltz et Borker s'intéressent aux processus de socialisation par le langage d'enfants âgés de 5 à 15 ans, dans un contexte de jeu à l'école dans une cours de récréation. En 1982, le sociolinguiste John Joseph Gumperz observe certaines variations linguistiques affectées par le genre entre individus issus d'une même culture. Puis, en 1990, Deborah Tannen confirme l'existence de phénomènes de même ordre lors de conversations entre individus de même sexe ou de sexe opposé, en contexte privé (conversations entre amies, échanges entre couples, repas). Tous ces chercheurs mettent en évidence une dimension sociale et une dimension identitaire du langage dont l'indexation dépend du genre de l'individu et du contexte social. L'article publié par Tannen intitulé *Talking Voices* (Tannen, 1989) est à ce titre du plus grand intérêt. Il porte sur une étude de l'implication ou de l'engagement personnel dans un échange langagier, regroupées sous l'appellation *involvement*

strategies (Tannen, 1989: 33). Tannen définit de façon intuitive la notion d'*involvement* comme toute forme de communication humaine facilitée par un désir de partage et de compréhension mutuelle entre individus (Tannen, 1989a : 33). Une bonne communication passe, selon Tannen, par la mise en commun d'émotions et d'expériences, favorisant un sentiment et des stratégies interactionnelles de « coopération » et de « proximité » (Tannen, 1989: 34). Toujours selon Tannen, la communication résulterait d'une expérience émotionnelle partagée, mais aussi de stratégies interactionnelles « d'implication », comme par exemple les variations sonores qui tendent à véhiculer une ou plusieurs émotions de la part des locuteurs et interlocuteurs. Il en résulte que tous ces facteurs linguistiques et paralinguistiques dont sont composées les interactions humaines participeraient à établir un climat de « coopération » et de « connexion » entre les individus. Deborah Tannen a sur ce point élaboré une typologie des stratégies d'implication dans les discours produits par des locuteurs genrés en sept points :

(1) le rythme (*rhythm*) (Tannen, 1989 :36, Tannen, 1996: 151) ;
(2) les phénomènes de répétition et de variation qui comprennent les phonèmes, les morphèmes, les mots, les colocations de mots, et les plus longues séquences de discours, (*patterns based on repetition and variation of* (a) *phonemes*, (b) *morphemes*, (c) *words*, (d) *collocations of words, and* (e) *longer sequences of discourse*) (Tannen, 1989: 36; Tannen, 1996: 151)
(3) les figures de style dans le discours (*style figures of speech*) (Tannen, 1989:36; Tannen, 1996: 151)
(4) les significations du discours, qui incluent les stratégies d'interactions indirectes, (*indirectness)*, les ellipses, (*ellipsis)*, les figures de rhétorique (*tropes)*, le dialogue (*dialogue)*, les détails et images (*imagery and detail)* et la narration (*narrative)* (Tannen, 1989: 36; Tannen, 1996: 151).

Deborah Tannen entend démontrer la manière dont les stratégies d'implication contribuent à l'agencement du discours et comment le thème même du discours conditionne les perceptions des locuteurs. Elle semble ici influencée par le linguiste et anthropologue Gregory Bateson qui, dans les années 1950, démontre que le cadre général d'un discours (son thème, ses conditions d'occurrence) joue un rôle majeur dans la formulation et la compréhension du message implicite transmis ou « métamessage » (Bateson, 1960 : 55-56). Il semble que pour Deborah Tannen les stratégies d'implication soient en réalité les stratégies linguistiques par lesquelles un texte est contextualisé et par lesquelles le locuteur s'approprie le discours, en adaptant notamment ses pratiques pour livrer une performance linguistique unique. Cette

hypothèse du discours comme un acte linguistique unique n'est pas foncièrement nouvelle. Le sociologue Erving Goffman avait déjà avancé ce type d'idée à la fin des années 1950. Goffman supposait qu'un discours permettait au locuteur de présenter une performance linguistique et sociale unique, construite à partir du langage à la fois verbal et non verbal (Goffman, 1959 : 1).

2. Le *Cross-Cultural Model* (Maltz & Borker, 1982)

En 1982, les sociolinguistes américains Daniel Maltz et Ruth Borker analysent le processus de socialisation d'enfants issus d'une même culture au moyen du jeu dans une cours de récréation. Selon les observations faites par ces chercheurs, ce processus favoriserait une assignation des rôles de genre au moyen du langage. Dans les sociétés occidentales, le fait d'être ou d'apparaître féminin / masculin résulterait pour une large part du fait d'utiliser un langage « genré », c'est-à-dire un langage identifié et perçu comme « féminin» ou « masculin» par la sphère sociale au sein de laquelle les enfants évoluent (West, 1975).

A l'époque, Borker et Maltz constatent que les garçons et les filles âgés de 5 à 15 ans n'ont pas la même façon d'intérioriser et d'utiliser les règles conversationnelles. En outre, les garçons et les filles n'auraient pas la même façon d'établir leurs stratégies linguistiques et interactionnelles car ces deux groupes sexués forment en réalité des « subcultures » différentes (Maltz & Borker, 1982: 196-216). Cette appartenance à des cultures de genre distinctes serait, toujours selon ces chercheurs, structurée autour de règles que chacun des groupes sexués ne saisirait pas nécessairement de manière consciente. L'intégralité de leur recherche théorique et empirique a été publiée dans un article intitulé *A cultural approach to male-female miscommunication* (Maltz & Borker, 1982: 196-216). Le but de cet article est de mettre en évidence le rôle joué par le langage et le genre dans l'élaboration et la négociation d'une identité sociale. Selon Maltz et Borker, le discours des filles serait « axé sur la collaboration » (*collaboration oriented)* et fondé sur des « stratégies interactionnelles indirectes » (Maltz & Borker, 1982 : 206). Ce discours et ces stratégies interactionnelles protypiquement « féminines » rempliraient une triple fonction sociale cohésive, critique et interprétative: (i) *"To create and maintain relationships of closeness and equality"* (ii) *"To criticise others in (acceptable) ways"* (iii) "*To interprete accurately the speech of other girls*" (Maltz & Borker, 1982 : 197).

Concernant les garçons, Maltz et Borker notent que leur discours est axé sur « l'émulation et la concurrence » (*competition-orientated*) et sur des « stratégies interactionnelles directes » (Maltz & Borker, 1982, : 206). Tout comme pour le discours féminin et les stratégies d'interactions féminines, Maltz et Borker estiment que le discours et les stratégies

interactionnelles typiquement « masculines » remplissent des fonctions sociales particulières, en l'occurrence assertive et attentionnelle : (1) *To assert a position of dominance* (2) *To attract and maintain an audience* (3) *To assert themselves when another speaker has the floor* (Maltz & Borker, 1982 :196). Les différences comportementales relevées entre les filles (femmes) et les garçons (hommes) s'expliqueraient par leur appartenance à des « cultures conversationnelles » et « communicationnelles » distinctes (Maltz & Borker, 1982 : 187-88 ; Tannen, 1990 : 235). C'est une des raisons pour lesquelles, dès l'enfance ou l'adolescence, les enfants seraient impliqués dans un processus de socialisation au moyen du langage et des règles conversationnelles qui en découlent. De plus, les deux chercheurs ont repéré une autre différence entre les individus genrés concernant l'apprentissage : l'intériorisation et l'application de règles conversationnelles différenciées. Maltz et Borker sont les premiers à conclure que ces différences génèrent des malentendus. En anglais, ce phénomène est qualifié de *miscommunication* (Maltz, Borker, 1982 : 187-88 ; Tannen, 1990 : 235).

Les analyses de Daniel Maltz et Ruth Borker, énoncées dans les années 1980, reposent sur des observations empiriques parcellaires et des intuitions assez subjectives, interdisant qu'on leur confère le statut de théorie ou de modèle scientifique de la communication genrée. Néanmoins, ces observations et les conclusions qui en sont tirées ne sont pas non plus des fabrications ou des élucubrations sans fondement. Elles nous invitent en fait à procéder à nos propres observations et vérifications empiriques dans le monde social qui nous entoure. Pour un oeil et une oreille exercés, estimons-nous, l'existence de comportements linguistiques et interactionnels genrés est bien une réalité palpable et les critères énoncés par Maltz et Borker s'avèrent très utiles pour élaborer une grille d'observation dans le grand « laboratoire du vivant (social) » (Jousse 1974).

L'approche de Maltz et Borker revêt un intérêt particulier pour notre étude car elle constitue le socle du paradigme de la « différence » en *Language and Gender Studies*. Leurs hypothèses seront reprises par Deborah Tannen dès 1984 dans un article intitulé *Conversational Style, Analyzing Talk among Friends,* mais surtout dans son best-seller *You Just Don't Understand : Women and Men in Conversation* en 1990.

2.1 Le paradigme de la différence en linguistique de genre

> *Each person's life is lived as a series of conversations. Analyzing everyday conversations, and their effects on relationships, has been the focus of my career as a sociolinguist. (Tannen, 1990: 13)*

Au travers de cet ouvrage qui lui assura une notoriété durable auprès du grand public, Deborah Tannen (1990) expose sa théorie linguistique de la « différence » stylistique, rhétorique,

interactionnelle et comportementale entre les femmes et les hommes, qu'elle baptise *difference theory* en anglais et qu'elle résume par l'aphorisme *Different words, different worlds* (23). Tout à la fois intuitive et argumentée, adossée à des études universitaires et élaborée à partir de micro-observations personnelles, cette « théorie de la différence » peut être considérée comme une tentative visant à expliquer certaines disparités de comportement verbal entre les femmes et les hommes, sans marquer les femmes comme défaillantes et sans leur demander de se corriger (pour s'affirmer, pour être enfin égales) :

> *Some women fear, with justification, that any observation of gender differences will be heard as implying that it is women who are different – different from the standard, which is whatever men are. The male is seen as normative, the female as departing from the norm. And it is only a short step – maybe an inevitable one – from "different" to "worse". Furthermore, if women's and men's styles are shown to be different, it is usually women who are told to change. (Tannen, 1990: 14-15)*

L'idée centrale est que les choix expressifs que font les individus dans une langue sont tributaires de leur genre et ont des répercussions sur leur identité, leur statut et leurs relations sociales. A ce titre, on peut considérer que la *difference theory* est une approche de type sociolinguistique. Janet Holmes, dans son *Introduction to Sociolinguistics* (2001) définit clairement le type démarche que cela implique: *"The sociolinguist's aim is to move towards a theory which provides a motivated account of the way language is used in a community, and of the choices people make when they use language"* (Holmes, 2001 : 16). Elle-même, dès les années 1980, produit une recherche qui a eu pour objectif d'attester ou d'infirmer l'existence de comportements linguistiques et interactionnels genrés, en s'appuyant sur l'observation de groupes mixtes d'adolescents en Nouvelle-Zelande. Plus tard, elle validera l'essentiel des analyses de Tannen dans *Women, men and politeness* et conclura à l'existence de différences expressives perceptibles entre les femmes et les hommes (Holmes, 1995).

D'autres chercheuses, comme Penelope Eckert et Sally McConnell-Ginet (2003), s'interrogent sur la visée sociolinguistique de la recherche de Deborah Tannen. Pour elles, il est clair que Deborah Tannen inscrit sa recherche dans une perspective sociolinguistique car elle s'attache à mettre en évidence des différences de comportements et de pratiques langagières entre femmes et hommes, envisagés comme groupes sociaux, en les intégrant à des interactions humaines codifiées, en envisageant des « rapports », des « relations », des « manipulations » entre individus par le truchement du langage (Eckert, McConnell-Ginet, 2003 : 8).

2.2 Analyse conversationnelle : la naissance d'un « style conversationnel » genré ?

Dès les années 1980, Deborah Tannen s'emploie à construire un cadre théorique qu'elle rattache à l' « analyse conversationnelle » (*conversation analysis)* (Tannen, 1990 : 1). Il s'agit d'une forme d'analyse du discours que Mark Davies résume en ces termes:

> *The study of norms governing interactions between speakers. It includes aspects of interaction of interest to conversation analysis, scholars include the relationship between questions and answers and between statements and responses, and the rules of turn-taking, for opening and closing a conversation, for interruptions, for overlapping, and for changing the topic. CA operates a bottom-up analysis where the data determine the outcome (Davies, 2010*
>
> *: 28-29).*

Le type d'analyse du discours (*discourse analysis*) que pratique Deborah Tannen a été mis au point dans un ouvrage publié en 1984 intitulé *Conversational Style : Analyzing Talk Among Friend*s. De l'aveu de Tannen elle-même, la notion de « style conversationnel » *(conversational style)* est une réappropriation personnelle du concept de *communicative style* élaboré par Robin Lakoff :

> *(My) theoretical and methodological approach derives from the work of Robin Lakoff and John Gumperz, who were my teachers at the University of California, Berkeley. It was Lakoff (…) who introduced me to the concept she calls communicative style (I later began using my own term, "conversational style") and the notion that misunderstandings can arise in conversation, both cross-cultural and cross-gender, because of systematic differences in communicative style. Gumperz (…) calls his type of analysis "interactional sociolinguistics" to distinguish it from the more common type of sociolinguistics that typically examines phonological variation. (Tannen, 1996: 5).*

Le « style conversationnel » se compose de « signes conversationels » (*conversational signals)* et de « rituels conversationnels » (*conversational rituals*)[88] (Tannen, 1990 :13, 18, 79) qui sont destinés à donner du sens au dire et au dit (Tannen, 1990 : 13, 18, 79). Pour Tannen, ce sont les « signes conversationnels » et les « rituels conversationnels » qui fondamentalement régissent le choix du sujet d'une conversation, le passage ou la transition d'un sujet à un autre, le genre de sujet, le rythme ou le débit des individus engagés dans cette conversation et la conversation elle-même (Tannen, 1990 :13, 18, 79). D'autres facteurs doivent néanmoins être pris en considération, notamment les « signes paralinguistiques » (Tannen, 1990 : 79) comme le silence, les pauses, l'interruption, la co-énonciation synchrone (*overlapping*), les différentes intonations de la voix. L'ensemble de ces éléments vocaux sont regroupés sous la métaphore *the music of speech* (Tannen, 1990 : 79).

[88] They are the rituals we use in our conversation and interaction with other day after day, meaning the every day ritual nature of our conversation. Their points are to highlight "the ritual nature" of our interactions in every day life.

Deborah Tannen estime que les facteurs de variation (et d'incompréhension) liés au genre varient en fonction de cinq critères majeurs qu'elle nomme familièrement *The Big 5*[89] dans l'ouvrage intitulé *That's Not What I Meant : Signals, Devices and Rituals* (Tannen, 2012 [1986]: 1). Ces critères sont les suivants :

(1) les **origines ethniques** (*ethnic background)* qui inclut notre pays d'origine, la langue qui est parlée et que nous parlons dans ce pays ; (2) la **région géographique** où nous habitons (*regional background)* et qui se manifeste par l'accent ainsi que des variations lexicales (plus ou moins prononcées). Aux Etats-Unis, la différence entre les états du Nord et les états du Sud est audible ; (3) l'**âge** (*age)*, qui affecte notre façon de parler et d'interagir avec autrui évolue, de l'enfance et l'âge adulte ; (4) le **milieu social** (*social class)* qui a un impact sur notre usage du langage notamment notre lexique, notre vocabulaire, notre façon de parler (registre de langue) et notre façon d'interagir avec les autres ; (5) le **genre** (*'gender')* et même notre orientation sexuelle (qui est susceptible d'affecter la façon dont nous parlons). C'est bien entendu la variable du genre qui retiendra le plus notre attention dans ce travail.

Les analyses menées par Deborah Tannen, à partir d'enregistrements recueillis selon la méthodologie préconisée par Gumperz (Tannen, 1996 : 5-6),[90] la conduisent à l'idée que les femmes et les hommes ne communiquent pas de la même façon (en configuration mixte ou unisexe). Par ailleurs, les locutrices et les locuteurs n'ont pas la même manière d'affirmer leur agentivité (*agency*) (Butler, 1990 : 25), leur identité et leur statut social en tant qu'êtres genrés (Tannen, 1990 : 77). Deborah Tannen observe en outre que les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes buts et les mêmes attentes quand ils échangent verbalement.

Quelle valeur accorder à ces observations et surtout à leur généralisation ? La méthode ethnograhique préconisée par Gumperz permet une grande finesse de grain. Mais elle se prête plus difficilement à des extensions larges s'appliquant au corps social, à une culture, à un genre tout entier (à compter qu'on puisse traiter ces entités comme constituées et homogènes). Et puis, Tannen ne procède pas uniquement par enregistrements. De très nombreux cas décrits dans *You Just Don't Understand* (1990) frappent par leur caratère **anecdotique** : une histoire personnelle, une rencontre fortuite, une histoire rapportée, une scène relatée dans un reportage, des

[89] Tannen Deborah (1986): That's Not What I Meant! - Signals, Devices, and Rituals.
URL: https://www.youtube.com/watch?v=c5TII8Y3l28

[90] "From Gumperz I learned the methodological approach, which is characterized by: (1) tape-recording naturally occurring conversations; (2) identifying segments in which trouble is evident; (3) looking for culturally patterned differences in signalling meaning that could account for the trouble; (4) playing the recording, or segments of it, back to participants in order to solicit their spontaneous interpretations and reactions, and also, perhaps later, soliciting their responses to the researcher's interpretations; and (5) playing segments of the interaction for other members of the cultural groups represented by the speakers in order to discern patterns of interpretation" (Tannen, 1996: 6).

témoignages recueillis lors d'un séminaire. Tannen ne se prononce pas clairement sur le statut de ces données et cela pose donc un vrai problème méthodologique et épistémologique. Bien qu'elle s'en défende et joue publiquement le rôle d'une sociolinguiste, son écriture relève majoritairement de quatre genres: l'**essai personnel**, l'**article journalistique**, le ***self-help book*** et la ***pop psych*** documentés et adossés à des recherches qu'on imagine savantes. Cela n'ôte rien à la perspicacité de son propos, à l'intérêt des intuitions qu'elle formule, mais tempère fortement l'autorité universitaire de ce qu'elle avance. Le fait est qu'on ne sait jamais bien comment lire Tannen : par moments, comme une linguiste produisant des articles et monographies dans les normes universitaires en vigueur, à d'autres, comme une simple observatrice du monde livrant ses perceptions et intuitions subjectives. Le passage d'un mode à l'autre n'est jamais clairement signalé et c'est peut-être là que se situe la faille dans son écriture. Le même défaut frappe, quoique de manière moins patente, l'œuvre de Robin Lakoff (dont elle a suivi les enseignements à UC Berkeley).

Ces réserves étant faites, il est clair que Tannen identifie de façon précise et convaincante la variation affectant les « styles conversationnels » féminin et masculin. Pour elle, la différence est suffisamment manifeste et récurrente pour que des styles spécifiques à un genre puissent être définis et assignés: le *high-involvement style,* qui serait caractéristique des femmes (Tannen, 1989 :5 ; 1990 : 196 ; 1996 : 221) et le *high-considerateness*, généralement en usage chez les hommes (Tannen, 1989 :5 ; 1990 : 196 ; 1996 : 221).

2.2.1 Le "high-involvement style" des femmes: quelques précisions

Dès 1990, en s'appuyant sur les travaux de Robin Lakoff (notamment sur *Language & Woman's Place* [1975]), Deborah Tannen identifie deux styles conversationnels distincts qui, selon elle, caractérisent le parler des femmes et des hommes. Ces « styles » détermineraient à la fois le comportement social et la façon de s'exprimer des sujets. Après avoir mené de nombreuses micro-analyses de conversations en contexte privé, Tannen constate que les femmes ont une nette tendance à privilégier ce qu'elle nomme *high-involvement style* (Tannen, 1989 : 5 1990 :196 ; 1996 :221), alors que les hommes ont plus volontiers recours à ce qu'elle appelle *high considerateness style* (Tannen, 1990 : 196 ; 1994 : 221). Tannen semble ici influencée par les trois règles fondamentales de la politesse édictées par Robin Lakoff dans *Language & Woman's Place* (1975) : (1) Garder ses distances (*formality, keep aloof*) ; (2) Respecter la liberté de l'autre (*deference, give options*) ; (3) Se montrer amical (*camaraderie, be friendly*) (Lakoff, 2004 [1975] : 49, 88).

Une façon de pratiquer le *high involvement style* féminin serait de fournir en continu des

signes-réponses minimaux comme *hum, yes* pendant que l'autre parle, pour manifester un intérêt pour ce qu'il ou elle dit, pour l'encourager à s'exprimer et marquer une manière de solidarité. Ces réponses minimales sont assimilables à une écoute participative, elles resserrent la cohésion intersubjective et entretiennent la continuité des échanges. Ce « style conversationnel » réputé plus « féminin » serait caractérisé par des pauses plus longues dans le tour de parole mais aussi par des échanges plus rapides et des interruptions participatives. Il en résulterait un débit plus rapide, avec des prises de parole simultanées créant un climat de « coopération » entre les femmes (Tannen, 1990 : 196-197) et une occupation conjointe de la scène expressive par création de *collaborative floors* (Tannen, 1990 :198). Cette manière particulière de coopérer durant la conversation s'accompagnerait d'un partage assez équitable des tours de parole (Tannen, 1990 :198-199). Pour Tannen le *high involvement style* féminin permet aux femmes d'exprimer leur « solidarité », leur « coopération » et leur « soutien » mutuel. Ce style conversationnel est donc également appelé *supportive style* (Tannen, 1990 :200) et d'une certaine façon met en acte la règle 3 énoncée par Lakoff (*camaraderie, show sympathy*). Il est le fondement de ce que Tannen appelle « discours privilégiant la relation à l'autre[91] *» (rapport-talk)* (Tannen, 1990 : 74, 88, 100)*,* ce qui, nous le verrons dans notre prochain chapitre, peut devenir une arme à double tranchant en politique.

2.2.2 Le "high consideratness style" des hommes: quelques précisions

En ce qui concerne les hommes, Deborah Tannen émet l'hypothèse d'un style conversationnel plus sensible au statut, aux rapports de force ou d'expertise, moins participatif et collaboratif, qu'elle appelle *high considerateness style* (Tannen, 1984a ; 1989 : 5 ; 1990 : 196 ; 1996 : 221). Formellement, ce style se caractériserait par une utilisation de pauses plus longues entre les prises et tour de parole de chaque participant. Il en résulterait un débit plus lent, avec des interruptions moins nombreuses dans les échanges (Tannen, 1990 :196). La première règle de politesse énoncée par Lakoff (*formality, keep aloof*) (Lakoff, 2004 [1975] :88 ; 1989 :35) serait ici appliquée avec un plus grand zèle. Tannen tente aussi de prouver que les garçons et les hommes ont tendance à privilégier des stratégies plus « directes » et factuelles. Ces stratégies interactionnelles auraient un effet sur leur manière de négocier leur relation sociale lors des échanges et interactions. On y relèverait une plus grande sensibilité aux hiérarchies sociales (Tannen, 1990 : 304), une « indépendance » plus marquée, davantage de « compétition» et

[91] Notre traduction.

d'efforts de « domination» (Tannen, 1990 : 99-100). Il est important de préciser que cette première analyse du comportement interactionnel et du style conversationnel « masculins » a conduit Tannen à créer la catégorie « discours centré sur les contenus[92]» (*report talk*) (Tannen, 1990 :74, 88, 100).

Si l'identification des deux types de stratégies conversationnelles – *rapport-talk* et *report-talk* – présente des perspectives intéressantes en analyse du discours, la neutralisation des paramètres énonciatifs et des variables situationnelles, ainsi que l'assignation préférentielle d'un style à l'un ou l'autre genre posent de réels problèmes sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

3. Le style conversationnel genré : influences sur l'affirmation de soi et les relations interpersonnelles

3.1. Styles et thèmes privilégiés par l'un ou l'autre sexe / genre

You Just Don't Understand : Women and Men in Conversation (Tannen, 1990) doit être considéré comme un ouvrage majeur dans le domaine des *Language and Gender Studies* car il permet à son auteure de présenter à un très large public, expert et non expert, de manière vivante et accessible, sa théorie de « l'asymmétrie » expressive femmes / hommes. Tannen insiste particulièrement sur la distinction générale qu'elle entend établir entre deux styles conversationnels majeurs : le *rapport-talk*, qui selon elle serait le mode expressif de prédilection des femmes, et le *report-talk*, privilégié par les hommes (Tannen, 1990 : 74, 88). Femmes et hommes auraient ainsi leurs modes expressifs de prédilection qui affecteraient l'affirmation de soi, le statut social, l'identité, la relation aux autres, tout en créant les conditions de divergences et de malentendus permanents entre les sexes / genres.

Le *report-talk* typiquement pratiqué par les hommes constituerait un lieu d'affirmation et de négocation du statut social, reposant sur les principes suivants : (1) la hiérarchie (2) la compétition (3) l'indépendance (4) l'affirmation de statut (5) la prise de parole (6) l'assertion directe (7) la résolution (rapide) des problèmes. Quant au *report-talk*, typiquement pratiqué par les femmes, il reposerait sur les principes suivants : (1) la relation à l'autre/ coopération (2) l'intimité (3) le soutien mutuel (4) la proximité (5) l'écoute (6) la diplomatie (7) la tempérance verbale (Tannen, 1990 : 77, 88). En résumé:

[92] Notre traduction.

STYLE FEMININ	**STYLE MASCULIN**
Rapport-talk	**Report-talk**
Indirect	Direct
Conciliant	Oppositionnel
Facilitant	Compétitif
Collaboratif	Autonome
Moindre contribution en public	Domine temps de parole en publicitaire
Réaction de soutien	Interruptions agressives
Tourné vers autrui	Tourné vers l'action
Intérêt pour le processus	Intérêt pour les résultats
Dimension affective	Dimension référentielle

FEMMES	**HOMMES**
Soutien, accord (*sympathy*)	Résolution de problème *(problem-solving)*
Relation (*rapport*)	Factualité (*report*)
Ecoute (*listening*)	Enseigner, pontifier (*lecturing*)
Sphère privée (*private*)	Sphère publique (*public*)
Lien (*connection*)	Position sociale (*status*)
Soutien (*supportive*)	Contradictoire (*oppositional*)
Intimité (*intimacy*)	Indépendance (*independence*)

Par ailleurs, Deborah Tannen estime que le style conversationnel n'est pas seul en cause : il existe également des différences de thématiques. Femmes et hommes ne privilégient pas, en général, les mêmes sujets de conversation.[93] Selon ses propres observations (vie quotidienne et professionnelle, médias, micro-analyses conversationnelles) et les nombreux témoignages de vie qu'elle aurait recueillis (amies, collègues, étudiantes), les hommes parleraient plus volontiers de sujets n'exposant pas leur intériorité (à la différence des femmes), comme la mécanique, les automobiles, le bricolage, les femmes, le sport, les sciences et techniques, l'économie et le travail, la politique (Tannen, 1990 : 208). A l'inverse, les femmes parleraient spontanément de sujets plus personnels et intimes, comme la mode et le corps, la famille, les enfants, leur foyer, la cuisine, la vie émotionnelle, les hommes, les relations hommes-femmes, le couple, l'amour (Tannen, 1990 : 208 ; Bailly, 2008: 176).

Cette catégorisation binaire des thèmes conversationnels de prédilection des femmes et

[93] Idée également exprimée par Robin Lakoff (1975: 75) dans Language and Woman's Place. "The distinction appears at a very early age: psychologists studying children in nursery school have found that little boys already tend to communicate about external things – building garages, having battles, and so on – while little girls are more apt to talk about their own or other people's feelings, about each other, and about their socialization patterns (who is best friends with whom, and so on).

des hommes peut sembler caricaturale. Nul besoin d'être à la pointe du militantisme féministe pour estimer que (1) le propos de Tannen pèche par essentialisme (être femme ou homme et donc avoir une propension à parler de tel ou tel sujet) (2) la modélisation proposée ne fait que recycler les pires clichés, préjugés ou stéréotypes de genre (les hommes parleraient voiture pendant que les femmes parlent enfants ou vêtements, etc.).[94] Deborah Tannen en a bien conscience et sa défense repose sur trois arguments qu'elle distille tout au long de l'ouvrage. Elle estime ainsi que de nombreux sujets de conversation restent parfaitement neutres au regard du genre, comme les sorties, les loisirs, l'actualité, les amis ou les collègues, les arts et la littérature, l'argent, l'éducation ou encore les animaux domestiques. Il n'y a donc ni enfermement total ni division stricte. Cela sans compter l'interférence des autres variables. Il en résulte que le critère du genre dans le choix des thèmes de la conversation ordinaire ne s'applique pas mécaniquement et systématiquement (Tannen, 1990 : 210 ; Bailly, 2008 : 176). Ensuite, elle rappelle que son rôle de linguiste est d'écouter, de recueillir, d'observer, non de se prononcer sur l'origine, le caractère inné ou acquis des traits, ou encore sur leur désirabilité. Si polarisation, sexisme, stérotypie il y a, ce n'est pas de son fait. La présence de stérotypes peut agacer, choquer même, mais elle est réelle, ce qui l'amène au troisième argument de sa défense : la vérification et la validation empirique des tendances qu'elle relève peut se faire, par n'importe lequel d'entre nous, au quotidien, dans le monde social ordinaire, qu'il convient de distinguer du milieu universitaire.[95]

3.2 Le style conversationnel genré comme norme sociale : impact sur les interactions et le discours

> *The distinction between men's and women's language is a symptom of a problem in our culture, not the problem itself. Basically, it reflects the fact that men and women are expected to have different interests and different roles, to hold different types of conversation, and react differently to other people. (Lakoff, 1975, 62)*

Le choix d'un « style conversationnel » est-il vraiment un choix ? Certes, l'assignation

[94] Lakoff (1975: 75) aborde de front la question des stéréotypes, qui est une réalité de la cognition sociale. Voici ce qu'elle écrit dans Language and Woman's Place: "It is the dominant group in a society that establishes the stereotypes of the other groups, and decides which groups, on the basis of these stereotypes, are "good" and "bad". The job of people who find themselves, as members of nondominant groups, being stereotyped is not necessarily to decide that there is no truth underlying the stereotype and therefore that the stereotype is bad and must be destroyed (though it may sometimes be true); but it may also be worthwhile to assume that there is some truth behing the stereotype, but that what it represents is a good trait rather than the bad one it had been assumed by the dominant group to be. Women sometimes realize this."

[95] Lakoff (1975: 57) mettait déjà en garde les chercheuses sur ce point (en usant d'arguments légèrement différents, puisque se situant alors dans le paradigme de la domination et du pouvoir: "It is true that different women speak women's language to differing extents; and interestingly enough, it seems that academic women are among the least apt to be speakers of this language. But this may be because women who have succeeded in academe have more power than other women who have no outside roles (…) In my experience, academia is a more egalitarian society than most, in terms or sex roles and expectations."

n'est pas autoritaire, mais la pression sociale est forte pour **respecter** et **exhiber** la « féminité » ou à la « masculinité » assignées (Winter, 2010, Dolan, 2010, 2014). Le **genre se montre, le genre se joue dans le comportement verbal et non verbal**, comme le rappelle Birdwhistell, qui utilise avec insistance les expressions *gender display and recognition* et *gender-identifying behavior* (1970 : 43). Le **style conversationnel genré ferait partie des conduites sociales exhibant et validant le genre**. A ce titre il entrait dans la norme sociale et les mécanismes de régulation de celle-ci. Autrement dit, tout individu genré aurait intérêt à respecter le « style » requis pour garantir sa « valeur » sociale et rendre celle-ci visible (tangible) dans ses interactions et son discours. Hors de certains milieux, une femme ou un homme qui s'écarte des styles assignés à son genre et donc attendus d'elle ou de lui, court le risque très réel d'une mise à l'écart ou de sanctions sociales. L'expérience de chacun.e, mieux que toute enquête, confirme qu'un homme qui s'exprime d'une façon perçue comme féminine, ou, inversement, une femme qui parle comme un homme attirent vite la raillerie, preuve qu'il existe bien des codes et usages, comme dans d'autres registres sémiologiques, tout aussi soumis au principe de **calibrage social** ou *patternment* (Birdwhistell 1970 : 74) : habillement, esthétique corporelle, mouvements. Le calibrage est un principe tout à la fois structurant, cohésif et facilitateur :

> *There is an increasing body of evidence that (...) age, grade, status, courtship, territoriality, play, mood, states of health and of alarm or well-being are completely and intricately patterned and learned. To be viable members of their social groupings, fish, birds, mammals, and man must engage in significant symbolization – must learn to recognize, receive, and send ordered messages. In other words, the individual must learn to behave in appropriate ways which permit the other members of the group to recognize and anticipate his behavior. Society is that way in which behavior is calibrated so that existence is not a process of continuous and wasteful trial and error.*

L'existence de règles contraignantes portées par le langage n'est finalement guère surprenante puisque la langue, « fait social » (Saussure 1916) par excellence, est un lieu privilégié d'inscription et de **régulation collective des codes sémiologiques et des comportements**. Anthropologue et linguiste, Birdwhistell est très clair sur ce point :

> *My work in kinesics leads me to postulate that man and probably a number of other weakly dimorphic species necessarily organize much of gender display and recognition at the level of position, movement, and expression (...) I have worked with informants from seven different societies. It has been clear from their responses that not only could native informants distinguish male movement from female movement (and the items of what was regarded as "masculine" and "feminine" varied from society to society) but they easily detected different degrees of accentuation or diminution of such movement, depending upon the situation. In all of these societies (Chinese, middle- and upper-class London British, Kutenai, Shushwap, Hopi, Parisian French, and American) both male and female informants distinguised not only typically male communicational behavior from typically female communicational behavior but, when the opportunity presented itself, distinguished "feminine" males and "masculine" females." This does not imply that any informant could make a complete and explicit list of "masculine" or "feminine" behavior. However, each culture did have stereotypes which could be acted out or roughly described. (Birdwhistell, 1970, 42-43)*

Il est donc dans l'intérêt même des sujets de se **conformer**, à la fois pour être **reconnus**

(validés) comme membres ordinaires, non problématiques de la société, et pour **lisser les interactions sociales** (qui se déroulent alors de manière prévisible, avec des attendus respectés). Deborah Tannen, comme Lakoff (1975) avant elle, estime que si un homme adopte un style ouvertement assertif, il sera socialement perçu comme un individu « sûr de lui », « confiant », « logique » « puissant » et « fort » (Tannen, 1994 : 301). Ce faisant, il préservera sa « valeur » sociale et projettera une image valorisante de lui-même. En revanche, si une femme adopte un « style conversationnel » identifié comme excessivement « masculin », si elle fait usage d'assertions trop directes, si elle affiche une belle « confiance en elle-même», une rationnalité implacable, un désir de leadership, alors le statut et la « valeur » sociale de cette femme risquent d'être paradoxalement « dévalués » car perçus comme déplacés, faute de congruence avec les attentes sociales genrées (Tannen, 1996 :301). On note que ce type d'analyse sur les sanctions encourues en cas de non-respect des usages est déjà formulée chez Peter Trudgill (1972, 1974) ou Robin Lakoff (1975). Cependant, les remarques de Tannen fonctionnent comme une mise en garde contre les pièges de l'*assertiveness training* des années 1970-80, censé aider les femmes à s'affirmer face aux hommes, à partager le pouvoir, en jouant à armes égales, notamment sur le plan expressif. Or l'adoption par une femme d'un style conversationnel masculin n'est pas sans risque et l'effet produit n'est pas forcément celui escompté. Cela ne signifie pas, bien entendu, qu'il soit interdit à une femme de s'affirmer, mais en faisant valoir la légitimité de ses propres codes.

Les hypothèses de Tannen sur l'impact du genre dans l'adoption de styles conversationnels, très largement inspirées de Robin Lakoff (1975), ont été revisitées et réévaluées de façon intéressante par les linguistes américaines Penelope Eckert et Sally McConnell-Ginet. Dans leur ouvrage *Language and Gender* (2003 : 6), les deux chercheuses estiment que le genre a un rôle structurant dans les interactions verbales et la dynamique conversationnelle. Pour Eckert et McConnell-Ginet, le genre est à l'arrière-plan de nos discours, il est donc implicite et fait partie de ce qu'elles nomment les « présupposés (*shared assumptions*) sur lesquels repose toute communication ») (Eckert & McConnell-Ginet, 2003 : 6-7). Toujours selon ces auteures, il existerait un « large éventail » de pratiques interactionnelles au moyen desquelles chacun se poserait comme « tel type de femme ou d'homme » ou comme membre de tel autre genre, en fonction « du dit et de la manière dont on le dit, » de l'accent et de la grammaire (Eckert & McConnell-Ginet, 2003 :8). La construction de l'identité de genre serait un processus dynamique qui se réaliserait dans «l'interaction en face-à-face et les échanges conversationnels quotidiens » (Eckert & Ginet, 2003 : 59).

Les idées de Penelope Eckert et Sally McConnell-Ginet font clairement écho à des études antérieures, qui ont tenté de démontrer que le genre des locuteurs influait sur les interactions

humaines et s'y manifestait de multiples manières : dans le déroulé des conversations, dans les interruptions, dans les stratégies de discours privilégiées par les femmes et les hommes, dans les marques de politesse, dans la manière de s'adresser aux autres, dans l'emploi des pronoms ou titres honorifiques, dans l'usage de la modalité (Lakoff, 2004 [1975] : 39-63 ; Tannen, 1990 ; Eckert, Mcconnell-Ginet, 2003 : 59, 160-161). Ce qu'apporte vraiment la perspective d'Eckert et McConnell-Ginet est la mise en valeur de la **dynamique interactionnelle du genre dans le discours,** avec une attention particulière portée aux effets produits et à l'adaptation en continu des sujets aux réactions des autres (durant l'échange). On est ici au cœur de l'**interlocution**, qui, on le sait, est le fondement même de toute **parole**.

Produire du discours, constitue une « mise en acte par un sujet » (Eckert & McConnell-Ginet, 2003 : 42), qui est toujours porteuse d'intention et de volonté (de dire, de convaincre, de partager, etc.) Le **style expressif fait partie de l'action interlocutoire donc du jeu social de la parole donc de la « présentation de soi au quotidien »** (*the presentation of self in everyday life*, Goffman 1959). Les deux linguistes estiment à ce propos : *Style is not a façade behind which the "real" self stands but the means by which we present ourselves or our selves-in-making to the world. In other words, stylistic practice is at the crux of performativity* (Eckert & McConnell-Ginet 2003 : 248). Elles considèrent donc que langue, parole et société sont « inséparables » (Eckert & McConnell-Ginet, 2003 : 43) et qu'à ce titre elles doivent être l'objet d'un traitement intégré. Mieux, le langage et le monde social ne sont pas « donnés » (*ready-made*) et figés (Eckert & McConnell-Ginet, 2003 : 42). Ils se « maintiennent » et évoluent ensemble au quotidien (*day-to-day*) par le truchement des interactions humaines (Ibid). Il en découle que parler n'implique pas seulement de connaître la **grammaire de formation des énoncés**, mais aussi la **grammaire de l'interaction sociale** (notre appellation), qui inclut dans ses paramètres le genre des locuteurs et leur style oratoire (au sens large). Reprenant à leur compte les idées de Hymes, Eckert et McConnell-Ginet relient la « compétence linguistique » à la «compétence communicative » (Eckert & McConnell-Ginet, 2003 :52). Il en résulte que leur traitement intégré du « genre », du « discours » et de l'« interaction » située relève bien d'une approche qu'elles qualifient elles-mêmes de **pragmatique** : « L'approche pragmatique a pour but de mettre en évidence la sensibilité du sens aux usages et aux pratiques, elle montre aussi que signifier quelque chose dépend de bien plus que de ce qui est simplement dit et que la compréhension est un processus actif » (Eckert & McConnell-Ginet, 2003 : 75).

Les pistes de recherche dégagées par ces deux linguistes sur le genre, les styles conversationnels, le discours et l'interaction ont le mérite insigne d'être équilibrées car elles mettent en lumière à la fois les **différences** entre femmes et hommes et les **rapports de force ou**

de pouvoir qui se jouent dans les « interactions » (Eckert, Mcconnell-Ginet, 2003 : 227). De fait, même si on adhhère à l'esprit du paradigme de la différence, on ne peut faire l'impasse sur les rapports de pouvoir, qui sont au cœur même des rapports sociaux. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Robin Lakoff, qui a inscrit ses travaux sur le *women's language* dans les paradigmes de la domination, de la déficience et de la différence, a intitulé deux de ses grandes monographies sur l'analyse du discours, *Talking Power* (1990) et *The Language War* (2000).

> *Language is politics, politics assigns power, power governs how people talk and how they are understood. The analysis of language from this point of view is more than an academic exercise: today, more than ever, it is a survival skill. (Lakoff 1990, 7)*
>
> *Making meaning is a defining activity of Homo sapiens, and that it is more than just a cognitive exercise, since those who get to superimpose a meaning on events control the future of their society. And since so much of our cognitive capacity is achieved via language, control of language—the determination of what words mean, who can use what forms of language to what effects in which settings—is power. Hence the struggles I am discussing (…) are not tussles over "mere words," or "just semantics"—they are battles over the ability to define, and thus create, a large part of our reality. (Tolmach Lakoff, 2000: 42)*

Pour mettre en évidence la construction linguistique des rapports de pouvoir, il est nécessaire d'observer des « interactions » réelles, socialement situées, donc de procéder à des études de cas (comme n'a cessé de le faire Robin Lakoff). C'est là qu'on peut établir, de façon très concrète, que le genre et le pouvoir s'exhibent (cf. les expressions anglaises *gender-displays, power-displays*) et se jouent sur la scène sociale (cf. les expressions anglaises *power play*, *gender[ed]-performance*). Nous le démontrerons dans notre propre étude de cas, présentée dans le prochain chapitre.

L'idée que les **pratiques discursives genrées** se matérialisent concrètement dans ce que Penelope Eckert et Sally McConnell-Ginet n'hésitent pas à qualifier de « communautés de pratique » *(practice community)* est intéressante. Généralement, le concept (forgé par Etienne Wenger à la fin des années 1990) s'applique au milieu professionnel. Or Eckert et McConnell décident de l'étendre à des communautés liées par leur performance discursive du genre :

> *The notion of community of practise takes us away from a community defined by a location or a population. It is an aggregate of people who come together around mutual engagement in some common endeavor. […] Gender is produced (and often reproduced) in differential memberships in communities of practices […] The symbolic value of linguistic form is taken as given but […] in actual practice, in social meaning, social identity, community memberships, forms of participation, the full range of community practices and the symbolic values of linguistic form are being constantly and mutually constructed. (Eckert, Mcconnell-Ginet, [2003], 2006 :200-202)*

Se trouve posée ici la question de l'appartenance à un groupe composé d'individus, hommes ou femmes, qui se fédèreraient autour d'une **communauté de pratique langagière genrée**. Cette idée est intéressante. On la relève également chez Tannen (2001 [1991] : 42) , lorsqu'elle aborde la question de la « contre-identification » et de « l'incompréhension » entre

femmes et hommes. Tannen semble considérer elle aussi que les femmes et les hommes n'appartiennent pas aux mêmes communautés de pratique discursives, ce qui a pour conséquence des incidents de compréhension (*misunderstanding*) et de communication (*miscommunication*) (Tannen, 2001 [1991] : 42), voire un affrontement (*clash of conversational styles*) (Tannen, 2001 [1991]: 42). Toutefois Tannen, qui semble animée par un esprit de désamorçage des tensions et de collaboration entre les sexes / genres, privilégie la déconstruction des incidents, la compréhension mutuelle et apaisée des écarts, la cohabitation harmonieuse des styles conversationnels et des communautés qui les pratiquent. Elle n'accorde donc pas la même attention aux rapports de pouvoir que Lakoff, Eckert et McConnell-Ginet, même si elle utilise des critères comme la « hiérarchie (sociale) » dans ses analyses (voir 3.3. ci-après). Tout en comprenant son positionnement, nous ne la suivons pas sur ce point car notre hypothèse, plus lakoffienne, est que l'ensemble de pratiques discursives genrées sont indissociables des jeux de pouvoir entre les êtres et les groupes ou subcultures auxquels ils appartiennent.

3.3 Le style conversationnel genré : dynamique des relations de pouvoir

Dans *Gender and Conversational Interaction* (1993), Deborah Tannen propose une schématisation simple de la **distance** et de la **hiérarchie des rapports entre les personnes**. Ces deux paramètres exerceraient selon elle une influence déterminante sur les formes et modalités de l'interaction langagière.

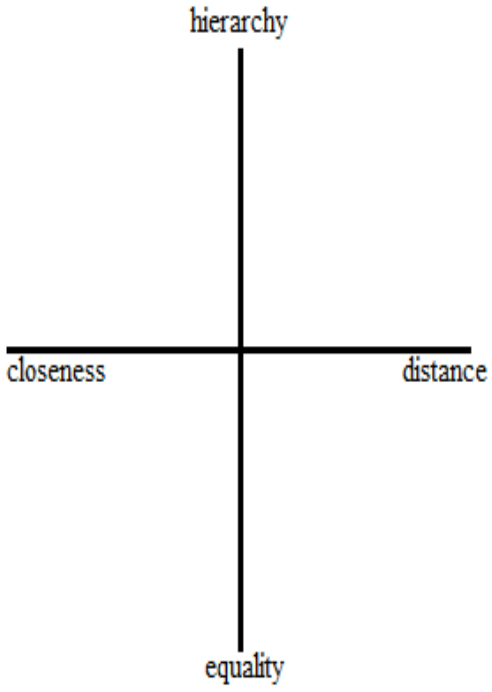


Figure 3 – Rapports entre individus et stratégies discursives (Tannen 1993 : 241)

Tannen a souvent eu l'occasion, dans ses conférences, de présenter et d'illustrer cette modélisation. Par exemple, la relation traditionnelle petit enfant / grand-parent combine la « hiérarchie » et la « proximité ». On retrouve également ce type de relation entre les primo-entrants et les étudiants plus avancés dans les universités japonaises : les premiers se mettent au service des seconds, leur témoignent des marques de respect comportemental (incluant les codes verbaux) tandis que les seconds leur offrent en retour conseils et protection dans leur parcours. Et bien sûr, sur les chantiers, un contre-maître et ses ouvriers entrent souvent dans ce type de relation mêlant proximité et hiérarchie. Une autre combinaison possible est le croisement entre hiérarchie et distance, typique du rapport patron / secrétaire (ou employé) dans l'entreprise. Enfin, des collègues collaborant autour d'un même projet peuvent, selon leur origine et les circonstances, opérer en mode égalité + proximité ou égalité + distance. On voit que cette schématisation, qui peut paraître simpliste à première vue, s'avère opérationnelle en analyse du discours car les combinaisons possibles se **lexicalisent** et se **grammaticalisent** de façon manifeste dans les interactions verbales, par le choix des pronoms, des noms, prénoms et diminutifs, des titres, de l'impératif, des temps, des registres lexicaux. Tous sont directement conditionnés par ces dimensions.[96]

Qu'en est-il dans le domaine des styles conversationnels supposés genrés ? Ces paramètres interviennent-ils également de manière tangible ? Pour Tannen, les choses semblent être claires : le style masculin favorise la « compétition », la « distance », « l'autonomie » et « l'indépendance », donc la **hiérarchie** et la **distance** (Tannen, 1993 : 201). Cette propension s'observerait de façon récurrente dans la dynamique relationnelle des jeunes garçons et des hommes (Tannen, 1993 : 201). L'inconvénient de cette généralisation est qu'elle fait l'impasse sur ce qu'il y de plus déterminant dans l'adoption d'un style conversationnel : la situation. Goffman (1967 : 3), que Tannen a pourtant beaucoup lu, est célèbre pour son aphorisme : *Not men and their moments. Rather moments and their men*. Elle-même note ailleurs, comme Lakoff (1975), que les hommes entre eux peuvent très facilement basculer en mode égalitaire et proximal en contexte sportif ou récréatif (*after work pub-talk*), le rapprochement faisant partie des rites du *male-bonding*. Donc d'autres déterminations contextuelles interviennent : hommes entre eux ou dans un groupe conversationnel mixte, situation professionnelle formelle, familiale, sportive ou amicale informelle, etc.

[96] En français, on comparera par exemple « Je peux… ?» (interrogation directe au présent de l'indicatif) et « Je voulais vous demander si je pouvais… » (interrogation indirecte à l'imparfait, intégrant le pronom 'vous') qui sont pragmatiquement déterminés par les critères de distance et de hiérarchie.

Chez les jeunes filles et les femmes, la dynamique conversationnelle privilégierait l'horizontalité : davantage de « proximité » et de « connexion » (rapport à l'autre) qui favoriserait une relation d'égalité (Tannen, 1993 :241). A cela s'ajouteraient des manifestations récurrentes de « solidarité » et une certaine recherche de « l'intimité » (Tannen, 1993 : 241). Nous émettrons ici encore quelques réserves, pour les mêmes raisons que celles exposées plus haut. Cependant, un point capital doit être mentionné car directement lié à la philosophie de l'approche différentielle des styles conversationnels féminins et masculins : les décalages relevés ne sont pas reliés à la thématique du pouvoir et de la domination. Le style conversationnel féminin ne place pas les femmes en position intrinsèquement inférieure ou dominée par rapport aux hommes. Il est ce qu'il est et potentiellement exploitable de multiples manières pour s'affirmer et contrôler une situation.

La préface de la traduction française de *You Just Don't Understand : Women & Men in Conversation* (1990) - *Décidément, tu ne comprends rien* (2003) - souligne ce dernier point : « Le pouvoir est composé en partie de connexion, et la connexion implique une sorte de pouvoir » (Tannen 2003 ; 182). Cependant, les stratégies interactionnelles qui ont été identifiées comme féminines (car fondées sur la proximité, la solidarité, la connexion ou la coopération) entrent en conflit, sur le plan linguistique, avec la manifestation de l'autorité et de l'assertivité dans la langue. Faut-il y voir un paradoxe ou une contradiction ? Nous ne le pensons pas. Tannen entend démontrer que l'exercice du pouvoir ne se fait pas uniquement par affirmation et manifestation brutes de domination. La leçon est ici bonne à prendre pour les partisans de l'*assertiveness training* : il existe en fait d'autres voies interactionnelles pour contrôler celles typiquement empruntées par les hommes.

L'affirmation directe et l'affirmation indirecte seraient-elles en fin de compte deux stratégies possibles de conquête du pouvoir ? Si les hommes tiennent absolument à être perçus comme légitimes par leur pairs, dans leurs discours privés et publics, en se posant en meneurs, en détenteurs de savoirs ou de compétences, en étant directs dans leur exercice du pouvoir sur les autres (Tannen, 1990 : 241), grand bien leur fasse. Les femmes doivent être libres de préserver leur valeur sociale comme elles l'entendent et faire preuve de diplomatie, user de stratégies indirectes : exprimer un certain degré de sensibilité dans leur pratique langagière, n'est pas forcément une mauvaise option.

3.4 L'affirmation directe : une nécessité pour conquérir le pouvoir ?

Un homme qui utilise une stratégie linguistique et interactionnelle directe et assertive,

conforme aux attentes et aux normes sociales genrées serait typiquement perçu comme un homme de pouvoir (Tannen, 1990 : 225). Ce phénomène est caractéristique de la **circularité du processus de domination** : pour dominer, un code est élaboré par les dominants qui l'appliquent de façon exclusive et maintiennent ainsi leur domination.

On sait que Dale Spender (1980) et Robin Lakoff (1990) s'étaient antérieurement prononcées sur les rapports entre langage et pouvoir symbolique, les hommes, dominants, contrôlant à leur avantage la sémiologie de représentation de l'expérience, le processus d'interprétation et la grammaire de l'argumentation. Dans ce contexte, le langage tenu sur les femmes et le style conversationnel qui leur serait assigné, beaucoup moins assertif, aurait pour finalité le maintien de leur subordination (sociale, langagière).

Prenons un exemple. Comme Lakoff et Spender avant elles, Tannen considère que les femmes ont tendance à utiliser davantage les *hedges*, qui sont des marqueurs d'atténuation, d'incertitude et de nuance tels que *rather*, *you know*, *in a way*, *kinda*, etc. On sait néanmoins que les fonctions de ces marqueurs sont multiples et subtibles : on atténue par manque de certitude réel ou feint, on estompe par volonté d'éviter le caractère abrupt d'une assertion parce qu'on a du tact, de l'éducation, de la diplomatie ou alors parce qu'on n'a pas le droit d'être direct face à un supérieur. Les hommes n'auraient pas besoin de s'encombrer de tant de précautions ou de faire montre de subtilité : ils pourraient affirmer directement leur confiance en eux-mêmes ainsi que la valeur de leurs jugements (Lakoff, 1975 : 39-75, Spender, 1980, Tannen, 1990 : 241). Pour l'exercice d'une autorité politique ou professionnelle, cela confèrerait un indéniable avantage, d'autant que les femmes seraient sanctionnées si, par défi ou imitation, elles adoptaient les mêmes outils.[97] Les femmes seraient donc prises au piège de l'assertivité masculine (Lakoff, 1975 : 39-75 ; Tannen, 1990 : 241).

Bien que Lakoff, Spender ou Tannen estiment que les stratégies masculines d'affirmation directe de soi et d'exercice du pouvoir soient efficaces – après tout, les hommes se sont maintenus en position dominante pendant des siècles en en faisant usage – elles n'excluent pas que dans le monde moderne d'autres stratégies linguistiques et interactionnelles, misant sur des formes moins abruptes d'affirmation (observées dans la sphère féminine) permettent d'obtenir le pouvoir, quoique de façon plus indirecte.

3.5 L'affirmation indirecte : un pouvoir sous-estimé ?

[97] Robin Lakoff (1975: 54) écrit ainsi: "The use of hedges arises out of a fear of seeming too masculine by being assertive and saying things directly."

Dans *Talking Power* (1990) Robin Lakoff défend l'idée que les stratégies de communication indirectes qui sont volontiers utilisées par les femmes ne sont pas incompatibles avec le marquage du pouvoir. N'est-ce pas d'ailleurs ce type de stratégie dont on use dans la diplomatie des états? N'est-ce pas aussi le fondement du tact et des formes les plus hautes de politesse, en vigueur dans les vieilles élites aristocratiques de la société ? Inversement, être (trop) direct peut être maladroit et jugé sévèrement, même chez les hommes. L'équation posée entre assertion directe et pouvoir, entre assertion indirecte est soumission ne serait-elle pas simpliste ?

Un fait demeure toutefois que Robin Lakoff résume ainsi : dans une situation de conversation unisexe entre femmes, il n'est pas rare que des stratégies moins directes d'assertion de soi et de ses idées soient adoptées, sans que les locutrices renoncent à exercer une manière de pouvoir les unes sur les autres. La logique est peut-être différente de celle des hommes, mais n'en est pas moins efficace: il s'agit de s'affirmer sans pour autant s'ériger en personne qui sait et l'emporte sur l'autre. On prend soin de ne pas s'élever au-dessus de l'autre, on maintenant une posture plus égalitaire de négociation. Ainsi on « protège » la face d'autrui, on évite de blesser ou d'incommoder. Lakoff écrit:

> *Indirectness works as I have described particularly when both participants are on an approximately equal footing, but no one of true intimacy, so that both need protection and feel a need to protect each other. In an intimate relationship, where participants have gotten beyond such needs and anxieties, and no longer fear that the other might hurt them or think ill of them, people use direct and unmitigated imperatives and make less effort to soften the blows of difficult communications. But if one person has something to say that may be unusually distressing to the other, or wants to make an especially burdensome request, indirectness is still likely (Lakoff, 1990:32).*

Lakoff reconnaît néanmoins que le sentiment de proximité induit par ce type de stratégie indirecte peut poser elle aussi des problèmes. Elle illustre son point de vue en prenant l'exemple de deux amies proches qui divergent dans leur gestion de la « proximité » et ne s'accordent pas, en synchronie, sur « ce qui doit être dit directement ou indirectement » (Lakoff, 1990 :33). Par exemple, une locutrice A juge utile de se montrer directe envers une locutrice B, au moment même où cette dernière attend en fait un style indirect. La stratégie employée par la locutrice A est aussitôt ressentie comme une « agression » très malvenue par la locutrice B, au point de mettre en péril leur relation (Lakoff, 1990 : 33-34). La leçon à tirer de cette histoire (vécue, imaginée ou reconstituée) est que chaque locutrice peut avoir, à un instant T, une vision différente du caractère approprié ou non d'une stratégie indirecte. Or le décalage dans les attentes peut avoir des conséquences très néfastes, qu'il ne faut pas sous-estimer. On arrive alors au paradoxe suivant : le système censé fluidifier et faciliter la relation interlocutive entre les femmes est le même qui peut, en dysfonctionnant, tendre leurs relations. Lakoff considère d'ailleurs que

chaque personne peut avoir une perception différente des formes et du degré d'imposition du pouvoir sur l'autre (Lakoff, 1990 :32). Pourquoi, dans ces conditions, s'obstiner à généraliser ?

A compter que l'affirmation indirecte de soi (et de ses idées) soit une stratégie « féminine » efficace pour obtenir ce qu'on désire, pour persuader l'autre, pour accéder à diverses formes de pouvoir, Robin Lakoff est forcée de reconnaître qu'il est souvent dangereux (et donc contreproductif) pour un groupe social subordonné / dominé (*the nonpowerful*) (Lakoff, 1990 : 32) de faire preuve d'une (trop) forte assertivité ou de stratégies (excessivement) directes. C'est l'une des raisons pour lesquelles les prises de position très militantes de certaines minorités – aussi légitimes soient-elles sur le fond – sont perçues, dans la conscience populaire, comme des agressions ou des hystéries. Les féministes et les membres des communautés LGBTQ+, par exemple, l'ont appris à leurs frais. Il faut en avoir pleinement conscience car le style oratoire d'une revendication influe sur sa réception et le degré d'adhésion qu'elle remporte dans l'opinion générale. Ce que Goffman appelle « ordre » et « rites interactionnels » *(interactional order / rituals*) dans une société donnée (Goffman 1967) joue un rôle considérable, qui n'a rien à voir avec la valeur intrinsèque d'une cause. Tout écart notoire par rapport à cet ordre et à ces rites, toute entorse au comportement attendu (physical, verbal, social) met en danger l'individu appartenant à un groupe subordonné qui s'affirme. A moins que ledit individu (ou le groupe avec lequel il milite) ne prenne le parti radical d'aller très loin dans l'écart, et ce faisant de faire exploser violemment les conventions de la civilité et des codes interactionnels ordinaires, comme le suggère encore Goffman (1967 : 169-70) :

> *Through the exercise of proper demeanor, the individual gives credit and substance to interaction entities themselves, such as conversations, gatherings, and social occasions, and renders himself accessible and usable for communication (...) The concern that other participants have for the social occasion (....) ensure(s) that some weight will be given to the propriety of the actor's behavior.*
> *(Yet) the physical capacities of any normal adult equip him, if he so wills it, to be immensely disruptive of the world immediately at hand. He can destroy objects, himself, and other people. He can profane himself, insult and contaminate others (...) Personal development is the process by which the individual learns to forego these opportunities voluntarily, even while his capacity to destroy the world immediately around him increases. And this foregoing is usually so well learned that students of social life fail to see the systematic desisting that routinely occurs in daily living, and the utter mayhem that would result were the individual to cease to be a gentleman.*

Que faire ? Rares sont les individus animés d'une fibre véritablement révolutionnaire qui sont prêts à tout risquer pour s'affranchir radicalement et définitivement des codes et des styles que l'ordre social impose. Même les stratégies d'affirmation directes plus mesurées, plus pacifiques, restent risquées, quand on n'est pas en position de domination (typiquement blanche, masculine et hétérosexuelle en Occident). Est-ce à dire que seule reste possible l'affirmation indirecte de soi ? Lakoff est ambivalente sur ce point : tout en reconnaissant le potentiel des « styles communicatifs » indirects, elle n'hésite pas à qualifier ces derniers « risqués» (Lakoff,

1990: 32) dans la mesure où ils peuvent générer de l'incompréhension entre individus et ainsi mettre en péril l'harmonie et la proximité visées. Il en résulte que les groupes sociaux en position de pouvoir (*the powerful*) (Lakoff, 1990: 32) restent peu menacés : il leur suffit de rester eux-mêmes pour maintenir leurs prérogatives et leurs coudées franches, dans leurs allocutions comme dans leurs échanges. Leur identité, leur statut et leurs valeurs sociales n'en sont que renforcés. Nous en recevrons confirmation dans l'étude du style oratoire très assertif, particulièrement agressif de Donald Trump, qui a très vite été accepté et au final peu dénoncé en tant que style oratoire, alors qu'on s'en est beaucoup pris à la voix, à la façon d'être et de parler de sa rivale, Hillary Clinton. Robin Lakoff elle-même se plait à souligner que les hommes, parce qu'ils sont dominants par défaut, ne sont pas soumis à une évalution sociale ou un jugement potentiellement négatif de la part de leurs pairs. Ce n'est pas le cas des femmes qui sont constamment soumises au jugement social de leurs pairs masculins et féminins. Ici encore, le contraste entre le traitement réservé à Donal Trump et à Hillary Clinton est saisissant. Voici ce qu'on peut lire dans un article au titre évocateur (*Why do so many people hate the sound of Hillary Clinton's Voice ?)* Publié le 1er mai 2015 dans le très respectable magazine américain d'opinion « progressiste » *The New Republic*, cet article intègre des propos tenus par diverses sociolinguistes du genre:[98]

> *You know Hillary Clinton's voice, right? I mean, you know it. It's just so loud and annoying. Or maybe it's like a nagging wife. Or inauthentic—that phony Southern accent! Those flat Midwestern vowels! Whatever it is, her voice is burned into your brain (…) Why? In part it's because women's voices are scrutinized more (…) says Carmen Fought, a Pitzer College linguistics professor.*
> *(…) To pull one recent example, here's a New York Times reporter analyzing Clinton's presidential campaign announcement video last week: "It allows her to use her quieter-but-confident speaking voice, instead of the VOICE she uses at news conferences and at rallies, when she sometimes SPEAKS SO LOUDLY in hopes of conveying ENERGY and FORCEFULNESS (rather than simply projecting her voice better)."*
> *(…) "There's an idea that men and women talk differently, that men are from Mars, women are from Venus," Fought says. "That's really misleading. The biggest differences is in how men and women are perceived, and our ideas about how women should talk and how men should talk." Men are supposed to be assertive, loud, and competitive. Women are supposed to be soft-spoken, cooperative, and helpful. "No matter who's saying something, a man or a woman," Fought says, "they're being judged on their language via their gender."*
> *(…) Clinton "has a loud and clear voice," Stanford linguist Eckert says. "A 'nice' woman tends to have a breathy voice," she explained, sounding a little Marilyn Monroe-ish. "There's nothing breathy about Hillary Clinton's voice. And if somebody doesn't want a woman to be powerful they're not going to like that voice." (Elspeth Reeve, May 1, 2015, The New Republic)*

3.6 Silence et pouvoir

Certaines recherches dans les années 1990, dont celles de Lakoff (*Talking Power*, 1990) et

[98] Reeve, Elspeth. Why do so many people hate the sound of Hillary Clinton's voice ? The New Republic, May 1, 2015.
URL: https://newrepublic.com/article/121643/why-do-so-many-people-hate-sound-hillary-clintons-voice

Tannen (*Gender and Conversational Interaction*, 1994), relèvent que l'un des moyens les plus fréquemment utilisés par les hommes pour exercer leur pouvoir est l'**accaparement de la scène verbale**, en contexte publique ou professionnel. Les femmes seraient censées accepter cet état de fait en se taisant (ou en réduisant fortement leur prise de parole). L'imposition du silence aux femmes serait un moyen parmi d'autres dont les hommes disposent pour faire taire les femmes et les dominer socialement.

> *In studies claiming that men exert power by talking more than women, women's silence is cited as evidence that they have no power. (Tannen, 1990: 229)*

Tannen est cependant amenée à nuancer cette interprétation. Elle rappelle d'abord que dans la sphère privée (intimité familiale), les hommes savent être à leur tour être très silencieux. Leur silence est alors interprété comme une expression de pouvoir : celui de ne pas répondre à des sollicitations, celui de refuser l'interlocution :

> *At the same time, other studies claim that men's use of silence and refusing to speak is a show of their power. (Tannen, 1990: 229)*

On est donc en droit de se demander s'il n'existerait pas deux poids, deux mesures, selon que le silence est masculin (instrument de domination) ou féminin (marque de soumission). Pour compliquer l'affaire, Tannen rappelle avec justesse l'existence d'un stéréotype sexiste solidement ancré dans les consciences qui veut que les femmes parlent beaucoup entre elles ou soient en règle générale bavardes (Tannen, 1990 : 107). Comment réconcilier ces deux images contradictoires de la femme silencieuse (face aux hommes) et de la femme loquace (avec d'autres femmes) ? Tannen poursuit son questionnement. Tout contrôle de la parole doit-il être traité comme l'expression d'une prise du pouvoir ? N'est-ce pas justement une conception très masculine de ne valoriser que la parole (action dynamique) et de marginaliser l'écoute, considérée à tort comme une posture passive ? Quel contrôle exerce réellement celui ou celle qui parle ? De façon plus fondamentale, le silence a-t-il vraiment la même fonction ou signification chez les femmes et les hommes? La « différence » pourrait se jouer là : au niveau des représentations et non de l'exercice du pouvoir. Tannen émet en outre l'hypothèse que garder le silence pour une femme, en présence d'un homme ou d'une femme, est une posture dynamique et ouverte. Il est réducteur de réduire le silence à une simple privation de parole (conception défective répandue chez les hommes). Le silence peut être aussi la marque d'une écoute active (*active listenership*), comme celle du thérapeuthe par exemple, qui relie à l'autre et qui permet d'accomplir plusieurs actes invisibles mais structurants dans un échange conversationnel: (1)

donner à l'interlocuteur le temps de réfléchir avant de répondre ; (2) fournir un signe de respect envers son locuteur ; (3) envoyer un signe de concentration et d'intérêt sincère ; (4) exprimer des sentiments profonds qu'aucun mot ne saurait décrire parfaitement (Tannen, 1990 : 229-231).

On voit à quel point la question du silence est riche et complexe. L'un des enseignements de ce nœud de contradictions est qu'il faut savoir rester prudent et nuancé dans l'analyse pragmatique. Ce qui aurait pu être considéré, dans la précipitation, comme l'indice d'une perte de contrôle, ne l'est pas forcément et l'on pourra être ici étonné qu'une linguiste comme Robin Lakoff, qui sait très bien gérer la complexité et l'ambivalence des « styles communicatifs », reste attachée à l'équation silence des femmes en présence des hommes = domination masculine subie. Contrairement à Tannen dans *You Just Don't Understand* (1990), publié à la même époque, Lakoff, dans *Talking Power* (1990), ne voit pas grand-chose de positif à dire de ce silence qui constitue un point négatif pour l'identité sociale des femmes et l'égalité des sexes. En mainte situation, estime-t-elle, le silence féminin marque un désaccord, un manque d'intérêt, un renoncement à la joute verbale et au final une manière de capitulation. Une femme qui ne se tait pas, qui ose occuper l'espace interactionnel, contre-argumenter et défendre sa représentation des faits, montre qu'elle est actrice du processus d'interprétation et se met sur un pied d'égalité avec l'autre.

4. Les femmes et la politesse

4.1 Remarques générales

Nous voudrions aborder maintenant une question qui a été identifiée comme centrale dans l'étude des stratégies d'affirmation « indirectes » des femmes: la **politesse**. Dans les années 1980-90, plusieurs linguistes interpellés par les questions de genre, démontrent de façon convaincante que le rapport à la politesse (et la grossièreté) constituent une différence majeure objectivable entre femmes et hommes (Lakoff, 1975, Brown, Levinson, 1987 ; Tannen, 1990, 1994). Dès les années 1990, tant Lakoff dans *Talking Power* (1990) que Tannen dans *You Just Don't Understand* (1990), défendent l'idée que **les femmes se montrent généralement plus polies que les hommes dans leurs pratiques discursives**. Le phénomène serait tellement marqué qu'ils vont jusqu'à parler « d'hyper-politesse féminine » (*hyperpoliteness*). Qu'elle soit propension, stratégie ou contrainte, ladite « hyper-politesse » (Tannen, 1990) semble constituer un enjeu

majeur pour les femmes des milieux citadins éduqués[99], soucieuses d'être validées dans leur féminité et valorisées socialement. L'hypothèse de l'hyper-correction et de l'hyper-politesse féminine défendue par Lakoff et Tannen se retrouve également exprimée, dans des termes proches, chez John Gumperz (1982) ou encore Penelope Brown et Stephen Levinson (1987).

Rappelons qu'en 1987 Penelope Brown et Stephen Levinson publient un ouvrage intitulé *Politeness : Some Universals in language usage* (1987) qui s'impose très vite comme l'ouvrage fondateur de ce qui s'appellera désormais *politeness studies*. Ils y développent une « théorie de la politesse linguistique » très argumentée (*linguistic politeness theory*) qui constitue encore une référence aujourd'hui pour de nombreux pragmaticiens. La politesse y est définie comme une « attention portée aux ressenti des autres » qui se traduit par des « comportements » (*behaviour*) observables et mesurables:

> *Politeness is an expression of concern for the feelings of others. People may express concern for others' feelings in many ways, both linguistic and non-linguistic. […] In everyday usage, the term 'politeness' describes behaviour which is somewhat formal and distancing, where the intention is not to intrude or impose. Being polite means expressing respect towards the person you are talking to and avoiding offending them. […]. (Brown, Levinson, 1987: 4)*

Cette nouvelle approche doit beaucoup aux travaux antérieurs de Goffman (1959 : 2 ; 1974 : 2) sur les phénomènes de **face**. On sait que dans la langue ordinaire comme dans la langue savante, « la face» renvoie aussi bien à une partie du corps (le visage) qu'à une posture sociale (comme dans les expressions « garder » ou « perdre la face »). En pragmatique, rappelons-le, la « face » désigne le désir qu'a chaque personne d'être estimée, respectée, valorisée pour ce qu'elle est, dit ou fait (**face positive**), tout en jouissant d'un droit à l'indépendance et à la propriété dans sa sphère (**face négative**) (Goffman 1959 : 2 ; 1974 : 2). Pour Brown et Levinson, la fonction majeure des systèmes de politesse linguistique serait donc de **préserver le système de la face**, d'en ménager l'équilibre. Par exemple, dire « Je ne suis pas certain de vous suivre sur ce point » est une façon polie d'exprimer le désaccord en préservant la face positive de l'autre, alors que « Je ne suis pas du tout de cet avis », « Vous dîtes n'importe quoi » serait un affront à ladite face, générateur de déséquilibre (X se permettant de dévaluer les propos de Y donc de le rabaisser). Ou encore, s'exclamer « Excusez-moi! », « Je suis désolé » parce qu'on a bousculé quelqu'un, ou demander « Vous permettez que j'emprunte votre stylo?» sont des manières de préserver la face négative d'autrui. A l'inverse, bousculer ou s'approprier sans rien dire, constitueraient des *face-*

[99] Nous prenons le soin de préciser ce point, implicite dans les études que nous citons. Il a en effet été reproché à ces universitaires deux grands défauts dans leurs généralisations: (1) une tendance à traiter « les femmes » et le « genre » comme des catégories stables et homogènes (2) une vision des femmes essentiellement limitée aux femmes blanches éduquées vivant en milieu urbain, les femmes des zones rurales, de milieu ouvrier ou agricole, ou encore les femmes appartenant à d'autres groupes (afro-américaines, latino-américaines) ne partageant pas forcément les mêmes codes.

threatening acts menaçants. Les moyens langagiers dont disposent les locuteurs pour **gérer la face positive ou négative des autres** dans les interactions sociales (*face-management*) constituent ce qu'on appelle le système de la **politesse linguistique** (*linguistic politeness*). Le « travail de maintien de la face » (pour soi-même et pour les autres) est appelé *facework* en anglais. Une perte de face est qualifiée de *defacement*.

> *Politeness will be used to refer to behaviour which actively expresses positive concern for others, as well as non-imposing distancing behaviour. In other words, politeness may take the form of an expression of good-will or camaraderie, as well as the more familiar non-intrusive behaviour which is labelled 'polite' in everyday usage. The broader definition derives from the work of Goffman (1967) and Brown and Levinson (1987), which describe politeness as showing concern for people's 'face'. The term 'face' is a technical term in this approach. While it is based on the everyday usages 'losing face' and 'saving face', it goes further in treating almost every action (including utterances) as a potential threat to someone's face (Brown & Levinson, 1987 : 5)*

Pour Brown & Levinson, la **politesse est un indice langagier révélateur des statuts sociaux et des relations inter-individuelles**. Ces relations incluent, entre autres, l'âge, l'origine, la position sociale et le sexe / genre. Cependant, la politesse n'est pas simplement un marqueur de hiérarchie ou d'égalité de statut entre personnes, de proximité ou de distance sociale entre individus: elle a **un rôle actif, structurant de tissage et d'entretien des relations**. Les rituels de salutation, les compliments, les termes honorifiques, les excuses sont autant de sémiotisations des stratégies de politesse.

Brown et Levinson estiment que l'expression de la politesse est un proccessus permettant de **prévenir** ou de **réparer** une offense commise par un individu au cours d'une interaction. S'il y a « réparation » alors l'expression de politesse doit permettre une « restauration » de la relation sociale entre les sujets. En effet, cette relation aurait pu se trouver fragilisée, voire détruite, par l'offense, mais les excuses ou toute autre stratégie appropriée permettent de **préserver ou retrouver l'harmonie** (Brown, Levinson, 1987 : 7).

La politesse génère un ensemble d'**actes symboliques** fortement **ritualisés**, verbaux et non verbaux, qui sont une **forme d'action sur autrui**. Cette idée semble rappeler la théorie de J. L. Austin et de Richard Searle sur les **actes de langage** (Austin, 1962-1970 ; Searle 1969-1972), ainsi que le **principe de coopération** de Grice (1989) évoqués au début de ce chapitre. Elle se combine ici avec la notion de **face** telle que théorisée par Erving Goffman (1959 : 2) dans « la présentation de soi au quotidien » (*the presentation of self in everyday life*). Goffman définit la

« face » comme « l'image ou l'intention positive que souhaite montrer un locuteur aux participants ou interlocuteurs. »[100] Brown et Levinson écrivent ainsi:

> *The notion of 'face' is derived from that of Goffman (1967) and from the English folk term, which ties face up with notions of being embarrassed or humiliated, or 'losing face'. Face is something that is emotionally invested, and that can bel ost, maintained, or enhanced, and must be constantly attented to in interaction. In general, people cooperate (and assume each other's cooperation) in maintaining face in interaction, such cooperation being based on the mutual vulnerability of face (Brown & Levinson, 1987 : 6).*

La **face positive** répondrait à un « besoin » profondément ancré dans l'être humain (*face needs*) : celui d'être **estimé** (Brown & Levinson, 1987 :4 ; Holmes, 1995 : 5). Cette « face » influerait sur le maintien ou la rupture de la communication et de la relation sociale entre individus. La **face négative** exprimerait quant à elle le besoin de ne pas se voir imposer des choses par autrui, autrement dit de conserver sa **liberté d'action** (et de possession) sans entrave (Brown & Levinson, 1987 : 4 ; Holmes, 1995 : 5).

> *Everybody has face needs or basic wants, and people generally cooperate in maintaining each other's face, and partially satisfying each other's face needs. Politeness involves showing concern for two different kinds of face needs: first, negative face needs or the need not to be imposed upon; and secondly, positive face needs, the need to be liked and admired. Behaviour which avoids imposing on others (or avoids 'threatening their face') is described as an evidence of negative politeness, while sociable behaviour expressing warmth towards an addressee is positive politeness behaviour (Brown and Levinson 1987). According to this approach, any utterance which could be interpreted as making a demand or intruding on another person's autonomy can be regarded as a potential face-threatening act. Even suggestions, advice and requests can be regarded as potential face-threatening acts, since they potentially impede the other person's freedom of actions. Polite people avoid obvious face-threatening acts, such as requests and orders; they generally attempt to reduce the unavoidable face-threatening acts such as requests or warnings by softening them, or expressing them indirectly; and they use positive politeness utterances such as greetings and compliments where possible (Brown, Levinson, 1987 : 5).*

Les hommes seraient particulièrement soucieux de préserver leur face négative, ce qui les rendrait réfractaires aux demandes d'assistance comme à la réception de conseils ou d'instructions de guidage (Tannen, 1990 : 42 ; Holmes, 1995).

Le respect des usages socio-culturels de la politesse favorise l'établissement et le maintien d'une harmonie dans les relations sociales et interactionnelles. Les femmes seraient plus sensibles que les hommes au maintien de cette harmonie (Tannen, 1990 : 42 ; Holmes, 1995 : 5).

> *Brown and Levinson's politeness theory is related: they make a distinction between negative politeness (minimizing interference with an addressee's freedom of action) and positive politeness (focusing on the similarity between speakers' wants). However, their theory is more focused on individual speech acts and speakers, and less on conversational goals and cultural expectation. But it is close enough to include it in*

[100] Traduction personnelle de la définition originale en anglais de E. Goffman (1959: 2).

this set of norms, and it has been used profitably to explain gender differences in language use. (Holmes, 1995:5)

La théorie de la politesse que défendent Brown & Stephen Levinson présente un intérêt manifeste pour la linguistique de genre. Certaines chercheuses travaillant sur les styles rhétoriques, communicationnels, conversationnels et interactionnels identifiés comme typiquement « féminins » ou « masculins », ont tenté de montrer que la politesse pouvait être considérée comme faisant partie des stratégies indirectes utilisées par les femmes. C'est notamment l'hypothèse émise en 1990 par Lakoff dans *Talking Power*. Elle montre que les femmes utilisent des formes de politesse qui ont pour vocation de fluidifier l'interaction. Selon Lakoff, la politesse serait une **stratégie majeure de préservation de l'harmonie sociale entre femmes**. D'autre part, la politesse serait utilisée par les femmes telle une **stratégie de contournement des conflits potentiels que peut occasionner un échange**, en apparaissant appréciable aux yeux de l'autre. Ces intuitions encouragent Robin Lakoff à élargir les principes qui ont été associés à la théorie de la politesse. Selon elle, la politesse se caractérise selon trois principes :

1. *Distance (Lakoff, 1989:35)*
2. *Deference (Lakoff, 1989:35)*
3. *Camaraderie (Lakoff, 1989:35)*

Pour Lakoff, la politesse instaure une manière de **distance** dans les relations sociales. Sur le plan langagier, la politesse a recours à des **structures formelles très codées et ritualisées,** particulièrement visibles dans la langue diplomatique et la communication professionnelle. En règle générale (dans les milieux urbains éduqués) les femmes se montrent plus polies que les hommes quand elles interagissent entre elles ou dans des groupes mixtes. Dans cette seconde configuration, il est probable qu'elles subissent des formes avouées ou cachées de « domination » (Brown, Levinson, 1987 : 131 ; Holmes, 1995 : 1). On sait en effet que l'une des marques discursives du **statut de subordonné** dans une interaction sociale est **l'adoption de codes plus déférents** et **d'une langue plus soignée**. A cette subordination générale s'ajouterait l'injonction sociale de la délicatesse et du raffinement subie par les femmes éduquées pour faire valider leur « féminité » (Labov, 1966, Trudgill, 1972, 1974, Lakoff, 1975, Tannen, 1990). Il en résulte que l'hyper-politesse fréquemment observée chez les femmes constitue bel et bien un **enjeu sociolinguistique majeur** affectant leur identité de genre, leur statut et leur valeur sociale qui, on le sait, sont constamment soumis à une évaluation.

Outre les différentes d'usage linguistique, **les femmes et les hommes n'auraient pas la même perception de la politesse** et du rôle social que joue cette dernière. Pour le sociolinguiste

britannique Peter Trudgill (1974), comme pour Brown & Levinson (1987 : 134) et Tannen (1990 : 90-96), la politesse positive serait volontiers utilisée par les femmes en tant que marqueur de solidarité et de proximité sociale, à l'inverse des hommes qui privilégieraient le relâchement et la grossièreté pour se rapprocher les uns des autres. Les hommes seraient par ailleurs beaucoup plus sensibles que les femmes à la politesse négative car plus attachés aux hiérarchies et à la préservation de leur indépendance sociale (Tannen, 1990 : 90-96).

Plus concrètement, les traits saillants retenus par Brown et Levinson pour caractériser le discours féminin sont : (1) les particules emphatiques, (2) l'intonation, (3) l'usage de questions négatives, (4) les répétitions, (5) les questions rhétoriques, (6) les diminutifs. Ces traits seraient souvent présents pour marquer la politesse, un état de déférence ou de subordination chez les femmes (Lakoff, 1975 : 49). Dans *Men & Women in their speech communities* (1995), Janet Holmes élargit le spectre des caractéristiques liées à la politesse féminine en déclarant que les locutrices ont une propension à répondre de manière polie et minimaliste au moyen de signaux comme *humm, yeah* (Holmes, 1995 : 56). Les femmes utiliseraient également plus de « nuanceurs » et « d'atténuateurs » (*hedges*) tels que *You know*, *I think* , *of course* (contexte formel), *sort of* (contexte informel) (Holmes, 1995 : 73-86).On note que Lakoff (1975) ainsi que Brown & Levinson (1987) avaient déjà formulé des remarques similaires, citant également *perhaps*, *maybe* pour gommer la force des assertions. L'usage de ces tours servirait aux femmes à marquer une sorte d' « imprécision linguistique » (Brown, Levinson, 1987 : 250) et aurait pour objectif d'**atténuer le tranchant ou l'autorité d'une assertion**. En résumé, le recours à ce type de politesse permettrait de signifier soit un **effacement** soit une **proximité**. Les hommes, quant à eux, se montreraient plus directs et plus assertifs dans des contextes équivalents. Ils ne seraient d'ailleurs pas soumis à la double injonction précoce du raffinement et de la dé-assertion, dénoncée par Lakoff (1975) dès ses premiers travaux en linguistique de genre :

> *Little girls are indeed taught to talk like little ladies, in that their speech is in many ways more polite than that of boys or men, and the reason for this is that politeness involves aan absence of a strong statement, and women's speech is devised to prevent the expression of strong statements. (Lakfoff, 1975: 19)*

On voit donc que la politesse n'a pas une seule mais plusieurs fonctions sociales. Certaines stratégies permettraient d'acquérir du pouvoir en exerçant avec tact et délicatesse un ascendant sur l'autre (Goffman, 1961, Lakoff, 1975, Brown & Levinson 1987, Holmes, 1995). C'est ce qu'avance notamment Janet Holmes qui déclare en 1995: *"Power refers to the ability of participants to influence one another's circumstances. It has been defined as 'the possibility of imposing one's will upon other person's, or the ability to control the behaviour of others"* (Holmes, 1995 :17). La question du pouvoir influerait ainsi sur les stratégies de politesse.

Tous les chercheurs cités – Penelope Brown, Stephen Levinson, Robin Lakoff ou Janet Holmes – s'accordent à considérer que les femmes et les hommes font un usage différencié de la politesse. Tous relèvent des **indices lexicaux et grammaticaux** de ces différences et tous valident l'idée que les codes masculins sont caractéristique de ceux utilisés par un groupe « dominant », jouissant du droit social d'être plus direct, d'user sans ménagement de modalités déclaratives et jussives (impératives). Les codes identifiés comme « féminins, » plus indirects, comportant davantage d'interrogations et de marques d'atténuation, ressembleraient davantage à ceux qu'on observe chez des êtres en position subordonnée (Trudgill, 1972, 1974), contraints à la **manœuvre** pour survivre ou obtenir ce qu'ils désirent. Mais le plus intéressant est sans doute l'idée d'une **différence d'appréciation et d'usage de la politesse selon le genre**. Brown & Levinson (1987) ont l'intime conviction que femmes et hommes n'accomplissent pas, en toute circonstance, les mêmes actes locutoires, n'investissent pas exactement les mêmes intentions dans leurs énonciations et n'ont pas forcément les mêmes stratégies lorsqu'ils ont recours à la politesse. Enfin, l'usage de la politesse serait un enjeu social plus crucial pour les femmes que pour les hommes.

4.2 Les compliments

Les compliments constituent des actes de langage importants pour les femmes (Tannen, 1990 : 76-77). Cette forme de communication aurait une valeur à la fois « affective » et « sociale. » Les « compliments » permettraient ainsi aux femmes d'établir ou de maintenir une relation sociale fondée sur la « proximité » (Tannen 1990 :77, 88) en instaurant un « climat conversationnel » et un climat social agréables. Dans certains contextes, les compliments auraient pour fonction majeure d'instaurer et maintenir un mode d'énoncation que Tannen, nous l'avons vu, appelle *rapport talk* (Tannen, 1990 : 74, 88). Cette forme de discours place en tête la préservation du lien à l'autre, par des manifestations continues de « solidarité » et de « coopération » (Tannen, 1990 :74, 88, 90-96). Le compliment représente un véritable enjeu grammatical pour les locutrices qui auraient volontiers recours à des intensifieurs comme *very*, *really*, *particularly* (Holmes, 1995 : 146) utilisés avec plus de parcimonie par les hommes. On se souvient que la tendance à l'hyperbole est un des premiers traits du *women's language* décrits par Lakoff (1975 : 39-75).

Tannen va plus loin encore dans sa réflexion : le compliment aurait aussi une valeur « d'information » dans la mesure où il permettrait aux femmes de manifester aux autres une « évaluation positive » les concernant. Par exemple, un sentiment d'admiration, d'appréciation ou d'envie. Bien qu'il arrive à des hommes de se faire des compliments entre eux, cette pratique est

beaucoup moins courante et chargée d'ambivalence. Il y aurait à cela au moins deux raisons. La première est que le compliment est un **jugement** et que les hommes seraient beaucoup plus sensibles aux évaluations et aux hiérarchies que les femmes (Holmes, 1995 : 126). La seconde raison est que le compliment peut potentiellement être interprété comme un **acte de séduction** et donc raviver la peur très masculine de l'avance homosexuelle.

Si l'on s'intéresse maintenant aux différentes interprétations sociales des compliments, les études réalisées en sociolinguistique suggèrent que les **femmes feraient et recevraient plus de compliments que les hommes** (Holmes, 1995 : 153). Holmes insiste sur le **témoignage d'affection mutuelle** que manifestent souvent les femmes au travers de cette stratégie de rapprochement (Holmes, 1995 : 122). On a là une vision très euphorique du compliment, perçu comme facteur de proximité, d'attention et d'estime réciproque, de resserrement du lien social. Soit, mais cette vision très idéalisée ne fait pas ou plus l'unanimité dans la communauté des spécialistes. Citons à ce sujet les propos tenus par une sociolinguiste et pragmaticienne américaine Lynne Murphy, vivant au Royaume Uni. En 2012, dans la conférence TEDex[101] qu'elle donne à l'Université de Sussex sur les usages différenciés de la politesse aux USA et en Grande Bretagne, Murphy note avec justesse que l'échange de compliments est à double tranchant car le compliment reste fondamentalement une « évaluation » de l'autre et une forme d'intrusion de sa sphère personnelle (appartenances, compétences, possessions). Complimenter quelqu'un sur un vêtement, par exemple, est une façon de se prononcer sur le goût ou le caractère de cette personne, qui n'a peut-être pas envie qu'on la juge sur ces points. Murphy confirme toutefois que dans ses propres observations, les femmes américaines aiment effectivement se complimenter mutuellement sur leur tenue, leur apparence ou leur intérieur : *I love your dress , I love your hair , I love your home.* Pour Murphy, ces actes de langage sont indubitablement formulés comme des compliments positifs. Mais, ils peuvent aussi, être perçus comme mécaniques, peu sincères ou invasifs. A compter qu'ils soient justes et à-propos, ils mettent le récipiendaire en demeure de réagir. Cela crée donc une forme de **pression** puisqu'on ne peut laisser un compliment sans réponse. Or l'art très codé de la réception des compliments est toujours délicat : l'acceptation simple avec expression de gratitude (*thank you, how kind of you*) ou le rabaissement de soi-même, pour éviter l'instauration d'un déséquilibre (*that's nothing really, I do my best*, etc.). Tout le monde n'a pas une égale facilité pour ce type de réponse et nous avons tous fait l'expérience de l'**embarras** d'être complimentés.

Nous voudrions à présent aborder une deuxième stratégie discursive, communicationnelle et interactionnelle liée à la politesse, qui intéresse tout particulièrement les *Language and Gender*

[101] https://www.youtube.com/watch?v=Jbu-eMcEF3s

Studies : la formulation d'excuses. Tout comme l'expression du compliment, la demande d'excuses serait un acte de langage plus fréquemment présent dans le style conversationnel des femmes (Brown, Levinson, 1987 ; Tannen, 1990, 2017).

4.3 Les excuses

Tout comme les compliments, les excuses sont considérées par certaines linguistes comme des procédés discursifs intégrables à la politesse positive. Mais que faut-il entendre exactement par « excuse » ? Dans *Women, Men & Politeness* (1995), Holmes apporte des précisions utiles, en soulignant la fonction sociale de cet acte de langage: *"Speech acts such as compliments, invitations and greetings are generally regarded as positive politeness devices, expressing solidarity and friendliness. An apology is a polite speech act used to restore social relations following an offence"* (Holmes, 1995 : 154). Il s'agit toutefois d'une définition de base qui est loin de couvrir tous les usages et fonctions de l'excuse. En effet, il n'y a pas toujours d'offense à réparer et c'est justement là que le bât blesse pour certaines linguistes féministes. Mais revenons un instant en arrière. En 1987, Brown et Levinson, dans *Politeness,* notent que les femmes accordent une importance particulière à la formulation d'excuses, quelle que soit leur position sociale ou le pouvoir qu'elles détiennent. Par ailleurs, et c'est là un second point intéressant, les femmes recevraient davantage d'excuses que les hommes, de la part des deux sexes / genres: "*In fact, both genders apologise much more often to women than to men, regardless of relative power or status. It is clear that women place a very high priority on apologies to female equals"* (Brown & Levinson 1987 : 68). Les femmes auraient ainsi tendance à s'excuser plus fréquemment que les hommes auprès de leurs amis ou de leurs supérieurs hiérarchiques (femmes ou hommes). Par exemple, lorsqu'une femme s'excuse auprès d'une autre femme, elle prendrait davantage en considération les faits qui lui sont reprochés et chercherait à recréer une **harmonie** ou un **équilibre social** dans la **relation fragilisée par l'offense**. Les hommes, eux, auraient tendance à utiliser des stratégies d'excuses qui ne prendraient pas en compte les faits reprochés, ce qui serait une manière de ménager leur face positive en évitant de se remettre en cause de façon précise.

Brown et Levinson tentent également de mettre en lumière l'enjeu interactionnel que représente l'excuse pour les femmes. Leur hypothèse est que les femmes utiliseraient ce procédé pour dévoiler une part de leur sensibilité, ce qui ne serait pas le cas des hommes (Brown & Levinson, 1987). Une autre différence observée entre les deux sexes / genres dans le maniement de l'excuse serait la nature et le degré de l'offense incriminée. Toujours selon Brown et Levinson, les femmes présenteraient des excuses pour toutes sortes d'offense, allant du simple

oubli à l'emportement lors d'une dispute. Ce constat a encouragé certains chercheurs à distinguer deux niveaux d'offense : mineur (*light offences*) et majeur (*heavy or serious offences*) (Holmes, 1995 : 175-198). Les femmes présenteraient sans difficulté des excuses aux deux niveaux, tandis que les hommes auraient tendance à ne manifester des regrets qu'à la suite d'offenses majeures, par exemple lors d'une discussion violente, après un échange d'insultes, ou lors d'un accident automobile.

Parle-t-on ici d'un comportement général ? Et à compter que la tendance soit confirmée par des études empiriques complémentaires ou réactualisées (car les codes évoluent vite), n'y a-t-il pas ici encore un risque d'encourager une conception innéiste, essentialiste des comportements genrés? Les écarts ne sont peut-être pas aussi creusés et systématiques. Certaines recherches suggèrent que les hommes et les femmes présentent des excuses de manière identique, avec une égale fréquence, auprès de pairs dotés d'un pouvoir social égal au leur (Holmes, 1995). Il en ressort que le paramètre du genre n'affecte peut-être pas autant qu'on pourrait le croire les comportements linguistiques tels que l'excuse. En revanche, ces recherches ont le mérite de souligner que la variable de la classe sociale, associée au genre, a une influence sur les comportements verbaux (Tannen, 1990, 2017 ; Holmes, 1995 ; Murphy, 2012). Les hommes auraient en effet tendance à s'excuser de façon plus marquée auprès d'individus ayant un statut social plus élevé ou moins élevé que le leur, à l'inverse des femmes. Enfin, même s'il a été prouvé que les femmes et les hommes acceptaient les excuses qui leur sont faites après une offense, les hommes auraient tendance à éprouver plus de difficulté pour recevoir des excuses que les femmes.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, Holmes s'attache à caractériser les enjeux interactionnels de l'excuse pour les femmes, au-delà des processus communément recensés de la **réparation** et de la **gestion de la face positive ou négative** (Goffman, 1967 ; Brown & Levinson, 1987). Certes, il est incontestable que l'excuse favorise la « restauration » de la communication et plus fondamentalement de la (bonne) relation entre deux individus, un moment mise à mal par un impair verbal. C'est souvent le cas après une interruption, par exemple. Mais d'autres choses, plus subtiles, se jouent également. Holmes observe ainsi que dans les groupes unisexes, l'excuse permet aux femmes de nourrir la « coopération » et la « solidarité », qui sont, nous l'avons vu, des traits caractéristiques du style conversationnel féminin déjà relevés par Tannen (1990), mais aussi pour Lakoff (1975) qui considère que l'excuse féminine fait partie de « l'hypercorrection » et qu'à ce titre elle sert aux femmes à être validées socialement comme délicieusement féminines (*lady-like*). Chez Lakoff cette délicatesse est subie par les petites filles et dessert ces dernières en les forçant à une manière de dé-assertion (de ce qu'elles disent et

perçoivent d'elles-mêmes), à l'inverse des petits garçons, qui ont tout loisir de s'affirmer et d'être brutaux. Nous retrouvons ici le point de divergence entre Tannen et Lakoff, la première s'attachant toujours à trouver un élement positif, valorisant au style conversationnel féminin – ici l'excuse comme facteur de rapprochement et de coopération – tandis que Lakoff ne dévie pas de son analyse en termes d'oppression et de contrôle des femmes. Pour mémoire, voici ce qu'elle écrivait déjà en 1975 et qu'elle n'a jamais renié :

> *As children, women are encouraged to be "little ladies." Little ladies don't scream as vociferously as little boys, and they are chastised more severely for throwing tantrums or showing temper: "high spirits" are expected and therefore tolerated in little boys; docility and resignation are the corresponding traits expected of little girls. Now, we tend to excuse a show of temper by a man where we would not excuse an identical tirade from a woman: women are allowed to fuss and complain, but only a man can bellow in rage (...) Allowing men strong means of expression that are open to women further reinforces men's position in the real world. (Lakoff, 1975: 11).*

Pour Tannen et Holmes, qui divergent ici sensiblement de Lakoff, l'excuse féminine aurait pour fonction majeure de préserver ou de reconstruire l'harmonie compromise, de maintenir un sentiment de « proximité », de « solidarité », de « coopération » mutuelle dans la relation (Tannen, 1990 : 90-96 ; Holmes, 1995 : 154). Cette idée a déjà été avancée par Brown et Levinson dans des recherches publiées antérieurement. Si on veut remonter plus loin encore, on trouve cette idée formulée chez Goffman, qui énonce les enjeux sociaux-langagiers de l'excuse dans *Interaction Ritual* (Goffman, 1967 : 9). Pour Goffman, les excuses sont foncièrement des « actes de langage destinés à maintenir la face de l'autre » (*face-supportive acts*) et ainsi éviter de compromettre l'interaction ou la relation sociale entre locuteurs. Goffman écrit à ce propos: "*Apologies, like compliments, are speech acts which pay attention to the face needs of the addressee. They are primarily aimed at maintaining, or enhancing the addressee's face"* (Goffman, 1967: 8). Toutefois pour Goffman c'est surtout le compliment qui resserre les liens tandis que l'excuse est davantage un indice de respect de l'autre. Il n'en demeure pas moins que le fait de « marquer sa considération de l'autre » est bien une manière de « restaurer le lien social » donc de cultiver la relation.

> *Compliments generally express solidarity while apologies express respect, but both are intented to have a positive rather than negative effect on the person they are addressed to. They could be described as 'face-supportive acts'. (...). The term 'apology' plays the role of a 'remedy' for an offense and it is a means of restoring a social harmony and expressing concern for others (...) (Goffman, 1967 : 8)*

Goffman offre un point de vue intéressant sur ce qu'il appelle la « matérialité » de l'excuse. Il distingue deux grands types d'excuses : « formelles » et « informelles » (Goffman, 1967 : 10). Le niveau « informel » s'inscrit dans un registre familier et courant de la langue et son véhicule le plus fréquent serait le terme *sorry*. Le niveau « formel » s'inscrirait dans un registre

de langue allant de « soutenu » à « courant », se manifestant par l'usage d'expressions comme *I must / do apologise*, *Please forgive me* , *Excuse me* (Goffman, 1967 : 10). Goffman note au passage que le degré de formalité ou d'informalité varie selon le genre des locuteurs (Goffman, 1974 :25). Les femmes auraient ainsi tendance à plus souvent utiliser des structures formelles pour préserver leur identité sociale positive, tandis que les hommes utiliseraient plus volontiers le registre informel (Goffman, 1974 : 25-30). L'inégalité femmes / hommes au regard des excuses ne s'arrête pas là. Un homme qui a la délicatesse ou l'humilité de présenter ses excuses est généralement valorisé par son acte, tandis qu'une femme évite seulement d'être « dévaluée » ou sanctionnée en ne s'excusant pas.

En résumé, nous dirons que les femmes ont plus souvent recours à l'excuse ou au compliment que les hommes. Comme il a été démontré, la différence n'est pas seulement quantitative, elle est aussi qualitative puisque l'excuse n'affecte pas l'identité et les relations sociales des femmes de la même manière. Ces dernières doivent tenir compte d'une tension permanente entre valorisation et dévalorisation sociale, alors que les hommes sont beaucoup moins soumis à ce genre de tension (Goffman, 1974, Lakoff, 1975, Brown & Levinson, 1987, Tannen, 1990, Holmes, 1995, Murphy, 2012).

4.4 *Small talk* ou *gossip* ?

Dans les années 1980, des linguistes féministes observent puis tentent d'analyser les interactions conversationnelles au sein de groupes composés exclusivement de filles ou de femmes. Coates, au Roehampton Institute à Londres, et Tannen à l'Université de Georgetown, Washington, notent que les femmes aiment échanger entre elles de **menus propos** dénommés *gossip* en anglais. Ce terme est problématique à traduire en français car « potin », « cancan », « commérage », présumés équivalents, sont tout à la fois désuets, sexistes et fortement péjoratifs. Quant à « bavardages », ce terme évoque surtout un flux constant et gênant de paroles creuses. Quoiqu'également porteur de préjugés sexistes, le mot *gossip* en anglais contemporain a un plus large spectre et se glose de plus en plus de manière assez neutre par *informal conversation* (*Collins English Dictionary*). Cette neutralité nouvelle est d'ailleurs l'une des conséquences lexicographiques des travaux entrepris par les linguistes féministes sur ce thème. Nous verrons qu'un problème de traduction se pose également pour *small talk* qui n'a pas de strict équivalent en français, l'expression « échange de banalités » ne convenant pas car trop péjoratif en français.

Que faut-il donc entendre par *gossip* sous la plume des sociolinguistes féministes anglo-amércaines ? La définition fournie par Coates (1980) dans un recueil d'articles intitulé *Women in*

their speech communities reste proche du sens historique originel, aux connotations sexistes (comme « papotages » en français).

> *Gossip refers to talk about other people It is often considered to be meaningless unreliable information and sometimes even malicious. In popular discourse, gossip is particularly associated with talk that women engage in with other women (Coates 1980 :194).*

Dans l'imaginaire collectif, le *gossip* apparaît effectivement comme un trait discursif et social distinctif de la sphère féminine (Maltz & Borker, 1982 ; Tannen, 1990 : 96). Le *gossip* serait une pratique discursive qui permettrait aux locutrices de s'exprimer de manière fréquente (et souvent jubilatoire) sur leurs sentiments, leurs expériences de vie, ainsi que de commenter les faits et gestes des autres. Coates s'intéresse aux répercussions sociales de cette pratique en interrogeant ses deux versants positif et négatif. Le gossip est d'abord assimilé à une pratique langagière creuse et indiscrète, mesquine ou malveillante, qui dévalue la parole féminine et renforce un stéréotype de genre très défavorable aux femmes. Cependant Coates pense que considérer le *gossip* en ces seuls termes revient à valider le stéréotype même qu'on dénonce lorsqu'on est linguiste féministe. Son hypothèse, que nous validons, est que le *gossip* est une forme estimable de *small talk* qui participe à la construction de la relation sociale entre femmes. Pour s'en convaincre, Coates mène une quinzaine d'entretiens approfondis et une vingtaine d'enregistrements de conversations. Elle en fournit l'analyse détaillée dans son ouvrage *Women Talk. Conversations Between Women Friends* (1980). Son intuition initiale reçoit pleine confirmation: le *gossip* est bien un **discours de l'intime, socialement cohésif et structurant sur le plan de l'identité de genre** (Coates, 1980 : 27). Il permet d'instaurer et de réguler des stratégies fondées sur la « proximité », la « coopération » et « l'intimité » entre femmes (Coates, 1980 : 28-29). Coates note que les femmes osent se confier mutuellement des éléments relevant de la sphère intime, ce qui leur permet de construire et d'entretenir un sentiment de **proximité**. Les hommes mettent plus rarement en œuvre ce type de stratégie. L'hypothèse de Coates sera érigée au rang de véritable théorie par Tannen, dans *You Just Don't Understand* (1990). Si Coates se concentre essentiellement sur la dimension interactionnelle, Tannen va plus loin et élargit les hypothèses de Coates à la fonction sociale générale du *gossip*. Pour elle, il s'agirait d'une pratique discursive à double face. Elle écrit:

> *The impression that women talk too freely and too much in private situations is summed up in a word: gossip. Although gossip can be destructive, it isn't always; it can serve a crucial function in establishing intimacy - especially if it is not "talking against" but simply "talking about."The label "gossip" casts a critical light on women's interest in talking about the details of people's lives (Tannen, 1990 : 96).*

Bien que la société ait tendance à voir dans le *gossip* une pratique conversationnelle

nuisible et **indiscrète** à l'encontre d'autres femmes, souvent absentes de l'environnement social dans lequel se déroule l'échange, Tannen maintient que cette forme de discours a aussi et surtout une fonction sociale cohésive. Le *gossip* n'implique pas nécessairement de parler « contre quelqu'un » mais de parler « à propos de quelqu'un » et c'est là encore un effet des préjugés sexistes masculins que de **dévaluer systématiquement tous les contenus de ce type d'échange**. Tannen se sent donc obligée de préciser: "*It is not 'talking against' but simply 'talking about'*" (Tannen, 1900 : 96). Fidèle à sa conception positive de la différence de la parole féminine, Tannen choisit donc de privilégier l'élément interactionnel de cette forme de communication chez les femmes. Influencées par cette perspective, d'autres iront plus loin encore, comme Deborah Jones, dans un volume édité par Annabelle Mooney et Betsy Evans en 2015 (*Language, Society and Power : An Introduction*), qui voit dans le gossip un **mode d'affirmation identitaire pour les femmes** :

> *Gossip is a way of talking between women in their role as women, intimate in style, personal and domestic in topic and setting' […] 'gossip' is something that women do with close friends, often in their homes or other private settings. Whiles Coates argues that Jones' claim that gossip revolves around women's roles as wives, girlfriends and mothers is too strong (2011 :201), this kind of talk allows women to explore and negociate what it means to be a woman in a variety of contexts. […] (Jones, 1980 :194 ; Mooney, Evans, Jones, 2015 :201).*

Comme Tannen avant elle, Jones est persuadée que le *small talk* est un outil qui permet aux femmes d'« explorer » et de « négocier » leur identité en tant qu'individus ou groupe social. Mais, contrairement à Tannen, Jones défend l'idée que, par ce type de discours, les femmes affirment résolument leur identité, leur point de vue sur un sujet donné et donc peuvent acquérir un réel pouvoir ou « contrôle social ». Ce phénomène de « contrôle » et de « pouvoir » social se matérialiserait par le fait que le *gossip* insiste souvent sur les faiblesses de la personne dont les femmes sont en train de parler. Ce type de discours constituerait donc un espace d'évaluation, de réajustement des points de vue sur une personne. Le *gossip* fournirait ainsi une occasion d'exprimer, de confronter et d'évaluer les normes à partir desquelles chaque locutrice construit et façonne son moi, ainsi que l'image renvoyée à autrui. Le *gossip* serait une sorte de « carrefour » identitaire entre ce qu'est la personne et l'image qu'elle projette verbalement d'elle-même. Plus largement, Jones a le sentiment que le *gossip* constitue pour les femmes un **espace interactionnel de construction de la féminité** (Jones, 2011 : 120-124). Parce que le *gossip* est une parole porteuse de valeurs et de jugements sur d'autres femmes, il permet aux locutrices d'acquérir, dans l'instant de la parole, un certain pouvoir social d'évaluation de la personne-cible, en son absence (Tannen, 1990 : 107). Ce qui est dit de la tierce personne permet d'influencer voire de contrôler son image et sa réputation auprès d'autrui.

Le dernier ouvrage publié par Tannen en 2017, intitulé *You're the only one I can tell*[102] réaffirme tous ces points. Le *gossip* est y décrit comme une forme de discours et de communication permettant aux femmes de créer, de s'engager, de se soutenir mutuellement et surtout de maintenir et de renforcer une relation amicale, sur fond de proximité, de coopération par l'échange d'opinions (personnelles et collectives), de sentiments (personnels ou communs) et d'expériences parfois intimes.

Cela étant admis, faut-il vraiment considérer que *gossip* est l'apanage des femmes ? Dans l'imaginaire collectif, le mot *gossip* est effectivement circonscrit au discours féminin. Les hommes (virils) ne sont pas censés « papoter » ou « cancaner ». Or Coates considère que contrairement aux idées reçues, le *gossip* est une forme de communication plus « complexe » (dans ses thématiques et son fonctionnement) et surtout plus **répandue** qu'on ne le pense, puisqu'**elle concerne aussi bien les femmes que les hommes**: "*Gossip is a very complex form of communication and second, both men and women equally engage in this form of communication"* (Coates, 1996 :119-120). Il existerait néanmoins des différences entre le *small talk* féminin et masculin. Les hommes échangeraient davantage sur l'actualité, leur voiture, leurs amis ou leurs femmes. Les femmes, échangeraient plous volontiers autour de leurs sentiments, de leurs émotions.

Malgré cette réalité observable, le *gossip* reste culturellement perçu négativement comme creux, médisant et féminin. En 1990, Robin Lakoff dans *Talking Power* maintient que la connotation féminine du terme et les préjugés sexistes qui s'y attachent contribuent à nourrir des stérotypes de type "*cattiness*" et "*bitchiness*" à l'encontre des femmes (Lakoff, 1990 : 206). Le *gossip* est une **forme extrême de dévaluation de la parole féminine et de l'identité sociale des femmes** : des créatures malveillantes et cancannières, condamnées à papoter, faute d'exercer un réel ascendant sur les choses et sur les êtres.

> *Gossip as women's communicative strategy is the glue that holds society together, keeps it running, a force for conservatism and certainty. We call is "gossip." Unlike men's important talk, it is considered (by the definers, all male) trivial when it is not considered vicious. Usually it is neither. The malice often attributed to women – cattiness, bitchiness – is a direct consequence of being deprived of power and autonomy, rather than an outgrowth of anatomical necessity. (Analogously, academic politics is said to be so vicious because the stakes are so small.) (Lakoff,1990: 206)*

Il se trouve que la dévalorisation des formes de discours typiquement associées aux femmes existe dans de nombreuses langues et cultures. Les aphorismes et les proverbes sur ce

[102] La publication de cet ouvrage a été promue par Deborah Tannen lors d'une conférence à l'Université de Georgetown (Washington D.C.) le 2 mai 2017: You're The Only One I Can Tell: Inside the Language of Women's Friendships, GeorgeTown University Library. 2 mai 2017 [en ligne] 9 mai 2017. [Consulté le 15 mars 2019]. Disponible à l'adresse: https://www.youtube.com/watch?v=uZ5rWGYboSs

sujet sont abondants : « La langue des femmes est comme une épée, elles ne la laissent jamais rouiller » (Chine), « Le silence est le plus beau bijou d'une femme mais elle le porte rarement » (Angleterre), « Les hommes parlent, les femmes jactent » (Espagne, *hablar* / *platicar*), « La bouche d'une femme est un nid de mauvaises paroles » (Mongolie), « La femme a les cheveux longs et la langue encore plus longue » (Russie), cités par Marina Yaguello dans *Les mots et les femmes* (2002, [1978]: 61-62). Le reproche sous-jacent est que les femmes parlent trop alors qu'on voudrait qu'elles restent silencieuses (Spender, 1980). Mais le plus patent est la négativité et la dissymétrie de ce stéréotype de genre qui porte précisément sur le langage. L'impact sur l'identité et la valeur sociale des femmes est très négatif, alors que la parole des hommes reste fondamentalement valorisée.

4.5 La dimension lectale de la langue : la notion de *genderlect*

Dans *You Just Don't Understand* (1990) Deborah Tannen émet l'hypothèse que les femmes et les hommes parlent **des variétés distinctes de la même langue, liées à leur genre.**[103] De même qu'on utilise les termes *dialecte* et *sociolecte* pour rendre compte des variations codiques liées à la géographie et à la stratification sociale, Tannen propose d'utiliser le terme *genderlect* pour regrouper les traits distinctifs des styles conversationnels féminins et masculins, eux-mêmes expressifs de **subcultures différenciées** (Tannen 1990 : 42) qui s'établissent dès l'enfance par la pratique très répandue des groupes de jeux unisexes. La conséquence immédiate du caractère lectal des modes d'énonciation féminin et masculin, est le **défaut de compréhension mutuel**, comme il en existe entre groupes socioculturels différents (*cross-cultural miscommunication*). Tannen fera d'ailleurs sa fortune éditoriale sur ce principe, avec la promesse implicite d'aider les couples, les familles, à mieux communiquer en expliquant les sources et la logique des incidents.

> *If women speak and hear a language of connection and intimacy, while men speak and hear a language of status and independence, then communication between men and women can be like cross-cultural communication, prey to a clash of conversational styles. Instead of different dialects, it has been said they speak different genderlects. The claim that men and women grow up in different worlds may at first seem patently absurd. (Tannen, 1990 :42) [Notre soulignement]*

[103] Il y a ici une zone d'ambiguïté: les différences observables sont-elles simplement « liées au genre » ou plus fermement « conditionnées / déterminées par le genre » ?

The key is understanding. If adults learn their ways of speaking as children growing up in separate social worlds of peers, then conversation between women and men is cross-cultural communication. Although each style is valid on its own terms, misunderstandings arise because the styles are different. Taking a cross-cultural approach to male-female convservations makes it possible to explain why dissastisfactions are justified without accusing anyone of being wrong or crazy. (Tannen, 1990: 47) [Notre soulignement]

Tannen qualifie le décalage de « clash de styles conversationnels » (*a clash of conversational styles*) (Tannen 1990 : 42). Femmes et hommes grandiraient et évolueraient au sein d'une même société mais auraient des manières distinctes d'apprendre, d'intérioriser et de parler la langue. Leurs usages différenciés du langage ne répondraient pas aux mêmes attentes ou normes sociétales, ce qui influerait sur leur statut social et l'évaluation de celui-ci (Tannen 1990 : 42-45). Tannen fournit de multiples exemples concrets de cet état de fait, sous forme de **petits dialogues** (reproduits) ou de **mini-histoires** (rapportées), fonctionnant sur le mode de l'exemplum ou de la parabole, puisque l'événement consigné à la fois illustre et résume une vérité humaine.

He: I'm really tired. I didn't sleep well last night.
She: I didn't sleep well either. I never do.
He : Why are you trying to belittle me ?
She : I'm not ! I'm just trying to show that I understand !
[Illustration dialoguée du principe 'They're my troubles – not yours' (Tannen, 1990: 51)]

Some men resist receiving information from others, especially women, and some women are cautious about stating information that they know, especially to men. For example, a man with whom I discussed these dynamics later told me that my perspective clarified a comment made by his wife. They had gotten into their car and were about to go to a destination that she knew well but he did not know at all. Consciously resisting an impulse just to drive off and find his own way, he began by asking his wife if she had any advice about the best way to get there. She told him the way, then added, 'But I don't know. That's how I would go. But there might be a better way.' Her comment was a move to redress the imbalance of power created by her knowing something he didn't know. Furthermore, she was reframing her directions as 'just a suggestion' rather than 'giving instructions.'
[Illustration narrée du principe 'Dont ask' (Tannen, 1990 : 65)]

Les ouvrages de Tannen abondent en anecdotes illustrant **la difficulté qu'ont les femmes et les hommes à communiquer en parlant des *genderlects* distincts**. La myriade de micro-incidents qu'elle relate, dans une tonalité très proche de celle utilisée par les journalistes des grands quotidiens ou magazines anglo-américains (*Time, Cosmopolitan, The New York Times, The Boston Globe, The Guardian*), servent à illustrer sa théorie, comme cela est d'usage dans une argumentation construite. Cependant, les multiples anecdotes qui émaillent ses monographies sont aussi un choix éditorial très calculé, pour atteindre le grand public qu'elle vise, un public qui est avide de se reconnaître dans des scènes quotidiennes faciles à interpréter. On ne perdra donc pas de vue que la linguiste féministe Tannen, enseignant à Georgetown, mère du concept de *genderlect*, est également une auteure à grand succès, qui ne ménage aucun effort pour promouvoir et vendre ses ouvrages grand public, multipliant les interviews dans la presse et sur

les tableaux de télévision, commercialisant ses *video-lectures* de formation à partir de son site.[104] En cela, Deborah Tannen montre qu'elle est une concurrente avisée de l'essayiste et spécialiste de « développement personnel » John Gray, auteur de *Men are from Mars, Women are from Venus* (1992).

Dans sa caractérisation des *genderlects*, Tannen définit les pratiques communicatives et interactionnelles masculines comme privilégiant « l'autonomie », «l'indépendance » (Tannen, 1990 : 42, 90-96). A l'inverse, les styles interactionnels féminins seraient davantage fondés sur la recherche de « l'intimité », l'expression du « soutien », de la « solidarité », de la « coopération » et de la « proximité » (Tannen 1990 : 42, 90-96). Tannen précise qu'au travers de ces stratégies, les femmes témoignent de leur volonté de montrer leurs émotions, de partager des sentiments, des histoires communes. Une autre différence entre femmes et hommes concernerait le contrôle de la conversation (gestion des interruptions, des changements de sujets et des tours de parole).

> *Women and men feel interrupted by each other* because of the differences in what they are trying to accomplish with talk. Men who approach conversation as a contest are likely to expend the effort not to support each other's talk but to lead the conversation in another direction, perhaps one in which they can take centre stage by telling a story or joke or displaying knowledge. But in doing so, they *expect their conversational partners to mount resistance. Women who yield to these efforts do so not because they are weak or insecure or deferential but because they have little experience in deflecting attempts to grab the conversational wheel. They see steering the conversation in a different direction not as a move in a game, but as a violation of the rules of the game. (Tannen, 1990: 215)*

Tannen opère au final une synthèse personnelle d'observations qu'elle a pu effectuer elle-même, complétées par les apports de travaux de Gumperz, Maltz, Borker, Holmes, Coates et Jones déjà cités plusieurs fois dans ce chapitre, ainsi que d'études ciblées comme celles de West (1975) sur l'interruption et le silence. Bien que large et solide, cet étayage ne l'abrite pas de la critique comme nous allons immédiatement nous en rendre compte.

5. Critique du paradigme de la « différence » (Maltz & Borker, 1982 ; Tannen, 1990)

Nous avons vu que les années 1970 et 1980 étaient celles de l'essor de la linguistique de genre, selon deux grands paradigmes majeurs : celui de la « domination» (*dominance approach*) (Lakoff, 1975 ; Spender, 1980) et celui de la « différence » (*difference approach*) (Maltz, Borker 1982 ; Tannen, 1984, 1990 ; Coates, 1980 ; Holmes, 1995 ; Jones, 2011).

[104] http://www.deborahtannen.com/video-lectures

L'idée d'une **domination masculine encodée dans les usages langagiers** n'a jamais eu aucun mal à s'établir dans les milieux féministes, contents de disposer de preuves langagières supplémentaires (*linguistic evidence*) des processus socio-historiques dénoncés (cf. Chaptire 1). Cependant, l'assimilation du *women's language* défini par Lakoff (1975) à la forme expressive par excellence des « sans pouvoir » (*language of the powerless*) ne fait pas l'unanimité, ou du moins invite des nuances. Convoquant les outils de l'anthropologie et de la sociologie pour analyser les comportements verbaux dans les tribunaux, William O'Barr et Bowman Atkins (1980) concluent que c'est avant tout la **situation** dans laquelle se jouent les **relations d'autorité et de pouvoir**, bien plus que l'**appartenance à un genre particulier**, qui déterminent les modes d'interaction verbale des individus.

> *[What Robin Lakoff calls] "women's language" is in large part a language of powerlessness, a condition that can apply to men as well as women. That a complex of such features should have been called "women's language" in the first place reflects the generally powerless position of many women in American society, a point recognized but not developed extensively by Lakoff. Careful examination in one institutional setting of the features which were identified as constituting "women's language" has shown clearly that such features are simply not patterned along sex lines. Moreover, the features do not, in a strict sense, constitute a style or register since there is not perfect co-variation. (Barr & Atkins, 1980: 94) [Notre soulignement]*

Cette idée du primat de la situation sur le paramètre genre confirme au final le principe général énoncé par Goffman (1967), déjà cité dans ces pages, au travers du célèbre aphorisme *"Not men and their moments. Rather moments and their men"* (3). Goffman, qui exhortait les linguistes à pratiquer une « sociologie des contextes d'interlocution » (*a sociology of occasions*) estimait qu'il est réducteur et souvent trompeur de raisonner en termes d'identité (genrée ou autre) lorsqu'on analyse les formes du discours et qu'il faut accepter le **primat des déterminismes situationnels** et des styles interactionnels.

Si la notion de « domination » est sujette à mises au point, c'est surtout le concept de « différence » qui se trouve interrogé. La controverse est vive et les critiques prennent parfois un tour très **acerbe** au sein de la communauté. En effet, le paradigme de la « différence » est perçu par de nombreuses (linguistes) féministes comme une **légitimation complaisante du pouvoir des hommes sur les femmes**, puisque la divergence de style conversationnel (*rapport-talk* féminin / *report-talk* masculin), une fois déconstruite, expliquée et comprise, n'est plus qu'un cas banal d'alternance ou de décalage codique.

> *If you understand gender differences in what I call conversational style, you may not be able to prevent disagreements from arising, but you stand a better chance of preventing them from spiraling out of control. When sincere attempts to communicate end in stalemate, and a beloved partner seems irrational and obstinate, the different languages men and women speak can shake the foundations of our lives. Understanding the other's ways of talking is a a giant leap across the communication gap between women*

and men, and a giant step toward opening lines of communication. (Tannen, 1990: 298) [Notre soulignement]

Or à trop vouloir réduire les « différences » à de simples **problèmes d'ajustement** entre « styles », tous deux légitimes, à trop vouloir ramener la difficulté d'interlocution femmes / hommes à de regrettables **incidents de compréhension** entre les sexes / genres, faciles à désamorcer si on accepte de se former au *genderlect* de l'autre, on en vient à escamoter, voire à nier, les **abus de pouvoir** de nombreux hommes dans les sphères familiales et professionnelles, les stratégies de déni ou de contrôle verbal typiquement masculines et au final on nie l'instrumentalité du langage dans la domination patriarcale. Ce que Tannen appelle pudiquement des « asymétries » est en réalité une **dissymétrie choquante** appellant des **corrections urgentes**. La **déconstruction apolitique** est aussi naïve qu'irresponsable, car en rester à l'« ouverture de nouvelles lignes de communication » entre femmes et hommes ne suffira pas à restaurer justice et harmonie et encouragera le statu quo. Et de ce statu quo les féministes n'en veulent surtout pas.

5.1 Une banalisation du « pouvoir » et un manque de changement

En 1991, la linguiste allemande Senta Trœmel-Plœtz publie un essai critique intitulé *Selling the Apolitical* critiquant les théories de Deborah Tannen. Elle y remet en question la conception « apolitique » et « thérapeutique » qu'a Tannen de l'asymétrie censée régir les relations femmes / hommes (dans les milieux éduqués). Pour Troemel-Ploetz, l'asymétrie n'a rien de fortuit puisqu'elle est là pour ancrer et préserver le pouvoir dominant des hommes sur les femmes dans la dynamique conversationnelle, interactionnelle et relationnelle:

The main thesis of Tannen's You Just Don't Understand is that conversation between women and men (presumably she is talking about white American middle-and upper middle-class women and men) is crosscultural communication, and therefore women and men become victims of misunderstandings that are due to their different speaking styles. Tannen's therapy for the communication conflicts between women and men is that each group should learn to understand each other's style' and learn to use it on occasion' (p. 148). They will then be 'in a better position to confront real conflicts of interest—and to find a shared language in which to negotiate them' (p. 18). In tune with the non-engaged and apolitical stance of this thesis, the male style is never identified as the dominant style which brings advantages to its speakers and gives them privileges just because they are men. Rather than acknowledging that the male style is valued highly and the female style is considered inferior, Tannen claims that the two conversational styles are 'equally valid'. (Trœmel-Plœtz, 1991: 489)

La posture de Tannen est qualifiée de mal informée[105], (faussement) « innocente » et au final très **tendancieuse**. Tannen fait l'impasse sur ce que l'action langagière assertive des

[105] *"Unfortunately, Tannen is also not in touch with other professional women, e.g. women in law, in politics, in journalism, who are fighting for their credibility and their status. The work of these women depends entirely on*

hommes produit de néfaste dans l'instant de la parole, malgré ce qu'elle est censée connaître de la théorie des **actes de langage** (rappelée au début du présent chapitre) : *"Tannen's linguistically innocent stance gives us no clue that speakers, when talking, are active in a social exchange that can legitimate and produce the domination of men and the subordination of women*" (493). Les propos très fermes de Troemel-Ploetz réactivent la question de la « domination » imprudemment évacuée par Tannen. Pour Troemel-Ploetz nul doute n'est permis :*"the majority of relationships between women and men in our society [are] fundamentally asymmetrical, to the advantage of men*" (Troepel-Ploetz, 1991 : 495-96). Par ailleurs, Troepel-Ploetz estime que les études et les principes cités par les tenants de la « différence » ne sont pas généralisables et donc universellement applicables à tous. Troepel-Ploetz ne réfute pas entièrement l'idée de « différences » dans les styles conversationnels et interactionnels des femmes et des hommes, mais elle invite les chercheuses à ne pas minimiser la **réalité du pouvoir politique et social des hommes sur les femmes**, ainsi que l'**immaturité émotionnelle** et l'**insensibilité de certains contemportements verbaux masculins.** La propension masculine pour le *report-talk* ne saurait tout excuser ![106] Ce grave déséquilibre entre hommes et femmes a des conséquences sur les relations interpersonnelles. Il faut donc aller beaucoup plus loin que la simple **reconnaissance de différences** et le **désamorçage des conflits potentiels**.[107] Il faut proposer des solutions concrètes, paritaires. Sinon, les inégalités femmes / hommes persisteront. Les constats dressés par Tannen et résumés dans de courtes formules comme *"different words, different words", "styles in conflict"*, les exhortations à la résignation *"living with asymmetry"* (Tannen 1990, 23, 149, 280) ne servent pas du tout la cause des femmes et plus généralement de la promotion de **rapports égalitaires entre les sexes**. Troemel-Ploetz (1991, 1998), Cameron (1992, 1998) et Freed (1992) vont jusqu'à déplorer une certaine forme de malhonnêteté dans l'analyse empirique menée par Tannen. Troemel-Ploetz conteste ainsi l'idée que les femmes et les hommes, dans les sociétés occidentales modernes, grandissent dans des communautés linguistiques homogènes et séparées. Filles et garçons, puis femmes et hommes, passent beaucoup de temps dans des environnements mixtes, à l'école, à l'université, à la maison ou au travail. La différenciation des styles

---

language as their instrument. Acting in their professions is nothing but speaking. They are trained like the men; they speak with authority - still their experience in their professions is very different from that of men. Tannen has no explanation for this and apparently is unfamiliar with the concept of status dilemma." (Troepel-Ploetz, 1991: 493)

[106] *"Women are being told that men who are unempathetic, who do not care about women's fielings or their wishes, who are selfish and self-centered, speak a different language, called a language of report, and are interested in a different goal, namely the solution of problems. This will not comfort the women who think that men should also be able to communicate on an emotional level and who want to educate men to their emotional culture." (Troepel-Ploetz, 1991: 494)*

[107] Même si les mots ne sont pas prononcés, ce qui est reproché à Tannen, sur le fond, est la posture qu'elle prend, calquée sur celle du thérapeuthe ou du conseiller en communication, alors qu'il lui est demandé d'assumer sa position de femme linguiste, équipée pour observer, dénoncer, faire corriger.

interactionnels et conversationnels n'est donc pas attribuable à une immersion constante dans des structures sociales à la fois « différentes » et « parallèles» (Tannen, 1990 : 53, 156).

> *Girls and boys, women and men (always remaining within the white middle class) live together in shared linguistic worlds, be it in the family, in schoolrooms, in the streets, in colleges, in jobs; they are probably spending more time in mixed-sex contexts than in single-sex contexts, and, above all, they are not victims of constant misunderstandings. On the contrary, they understand each other quite well. They know who is allowed to use dominant speech acts, like commands, orders, explanations, contradiction, doubts, advice, criticism, evaluations, definitions, punishment, attacks, challenges, accusations, reproaches; and who has to apologize, defend, ask for favors, beg, request permission, justify herself, agree, support, adjust, accommodate, and accept someone else's definition of the situation (Troepel-Ploetz, 1991: 490).*

Le jugement de Troemel-Ploetz est donc sans appel : le best-seller de Tannen est un livre profondément « réactionnaire » qui marque une régression inqualifiable par rapport au combat d'émancipation des femmes mené durant les décennies précédentes.

> *That such a deeply reactionary book should appeal to so many readers informs us, disconcerting as it may be, that what is non-threatening to the status quo sells better than critical analysis. This is a dishonest book because of its non-engaged and apolitical stance. It veils and conceals the political analysis to which women have given their energy during the last 30 years, and the changes they have brought about with the help of fair men. (Troemel-Ploetz, 1991 : 490) [Notre soulignement]*

Déjà dans les années 2000, certaines linguistes comme la Britannique Sara Mills (2003) trouvent que le fait d'évacuer les enjeux de pouvoir de la linguistique du genre est une contradiction dans les termes. Avant elle, une autre linguiste britannique, Deborah Cameron, exprime un point de vue similaire dans *Researching language : issues of power and method* (1992). Les publications de Tannen viendraient « décrédibiliser » et « fragiliser » le combat des féministes, saper leur lutte en faveur d'une instauration de l'égalité femmes / hommes. Les termes de la condamnation (*flawed… intellectually and politically dishonest*) ne sont pas très éloignés de ceux utilisés par Troemel-Ploetz (*a dishonest book*) :

> *I find this book not only flawed in its arguments but intellectually and politically dishonest… The current salience (and marketability) of gender-related topics is exploited to propound a message that is depoliticized at best; at worst it is downright anti-feminist (Cameron, 1992 : 467).*

Dans *Verbal Hygiene*, Cameron remet une fois pour toutes les pendules du pouvoir à l'heure en déclarant: *"Power relations are constitutive of gender differentiation as we know it"* (Cameron, 1998 [1995] : 438). Robin Lakoff, dans *Talking Power* (1990), se montre tout aussi catégorique sur l'origine des différences qui, dans les sociétés occidentales, n'est pas attribuable à une séparation des sexes, mais au contraire, à leur constante interaction (et friction) : "*Gender differences in language arise not because male and female speakers are isolated from each other,*

but precisely because they live in close contiguity, which constantly causes comparisons and reinforces the need for polarization-linguistic and otherwise" (Lakoff, 1990 : 202).

Faut-il donc en vouloir à Tannen d'avoir joué le jeu de la patriarchie (comme le suggère Troemel-Ploetz),[108] d'avoir étrangement ignoré et trahi la cause du combat féministe ?[109] L'impasse faite dans *You Just Don't Understand* sur le combat et les théories du féminisme, son refus persistant de situer les femmes en position de subordination sociale est-il vraiment une trahison ? On peut le penser à l'instar de Troemel-Ploetz, mais on peut aussi y voir une volonté de **s'affranchir des grilles masculines d'évaluation du pouvoir, d'affirmation de soi et d'instrumentalisation du langage**. Tannen veut s'extraire de ce combat de libération qui paradoxalement enferme les esprits dans une dialectique dominant / dominé qui n'explique pas tout. Sa priorité est de trouver une voie diplomatique, évitant la guerre des sexes : celle d'un **multiculturalisme pacifique** au sein de la société. L'enjeu ne doit pas être pour les femmes d'acquérir les codes du pouvoir masculin, d'apprendre à s'affirmer comme des hommes, mais de faire accepter leur parole, leur écriture, leur style conversationnel, leur interprétation de l'expérience, leur conception différente du pouvoir, afin de parvenir à des **ajustements réciproques** et à **reconnaissance mutuelle des styles**. On peut juger cette position naïve, mais considérer l'approche de Tannen comme une lâcheté ou une traitrise, ou encore une « malhonnêteté », relève aussi du procès d'intention. Tannen s'est d'ailleurs expliquée sur ce point dans *Gender and Discourse* (1994 : 7-8). Elle consacre des pages très denses et argumentées au « rôle de la domination dans le paradigme de la différence culturelle » (*the role of dominance in a cultural difference framework*), argumentant que des « différences » non déconstruites, non comprises, parce qu'elles sont génératrices d'incompréhensions et d'hostilité, ne font que renforcer les préjugés ou les inégalités. Loin de valider le statu quo, le *difference framework* contribue à une nécessaire **correction des préjugés** pour les dominants et à l'adoption de stratégies de conquête du pouvoir plus **habiles** et **tactiques** pour les dominés.

> *Some who are not familiar with this research tradition have misinterpreted the theoretical framework to imply that explaining the interactional consequences of style differences denies the existence of other*

---

[108] "She is writing in the service of the male research perspective" (Troemel-Ploetz, 1990: 493-94).

[109] "Reading through what a German critic called Professor Tannen's 'chatter', one searches in vain for concepts like dominance, control, power, politics of gender, sexism, discrimination, and finds two of them mentioned after 200 pages but not explored, borrowed probably from another author. Concepts like feminism or patriarchy never occur, being evidently far too radical for the author. Tannen is selling political naïveté, but neither is sociology quite so naïve nor linguistics quite as apolitical as Tannen would have us believe. In both fields women have, long before Tannen started publishing on mixed-sex communication, given political analyses of their data and introduced new concepts from a feminist perspective that suggested a revision of the existing male model." (Troemel-Ploetz, 1990: 491). [Notre soulignement]

societal forces at work. Specifically, there are those who believe that approaching gender differences in ways of speaking as "cultural" differences implies that men do not dominate women, but only misunderstand them. There is no basis for this assumption, as a glance at all the research in this tradition – including my own – makes clear. When Gumperz claims that job interviews between speakers of British English and speakers of Indian English end badly for the Pakitanis and Indians because of differences in discourse strategies, he is not denying that there are numerous and pervasive forms of discrimination against Asians in British society. When Erickson and Shultz show that white counselors end up talking down to black community college students because of differences in conversational ways of showing listenership, they are not denying that racism exists in American society, anymore than Kochman denies the existence of racism when he shows the systematic differences in attitudes toward "rights of expressiveness" and "rights of sensibilities" among American blacks and whites. When Susan Philips shows that Warm Spring Indian children are systematically misjudged in Anglo-taught classrooms – due, in part, to different assumptions about self-display and self-control – she is not denying that American Indians suffer many forms of discrimination in Anglo society.
Quite the opposite, every one of these scholars, like me, explicitly states that the consequences of style differences work to the disadvantage of members of groups that are stigmatized in our society, and to the advantage of those who have the power to enforce their interpretations (…) In other words, societally determined power differences are an intextricable element of cultural difference theory and research. (Tannen, 1994: 7-8) [Notre soulignement]

5.2 Le paradigme de la « différence » : entre contradiction et légitimation

Comme nous l'avons vu précédemment, l'approche différentielle de Tannen exposée dans *You Just Don't Understand: Women & Men in Conversation* (1990) a été jugée tendencieuse par l'impasse qu'elle semble faire sur les nombreux travaux féministes antérieurs et la validation implicite qu'elle semble fournir des stéréotypes de genre, tout cela au bénéfice de la domination masculine. Alice Freed, de Montclair State University (New Jersey), résume la teneur de ces reproches dans un article publié en 1992, intitulé *Rethinking Language and Gender Research : Theory and Practice*:

(Tannen's new) book is an anachronism (and) part of (…) a backlash against women and feminism. Its popularity and overwhelming acclaim are both astonishing and troubling (…) Now the general public, already ignorant about fundamental principles of language and rather tolerant of male dominance, embraces a theoretical model of communication which simultaneously perpetuates negative stereotypes of women, excuses men their interactive failings and distorts by omission the accumulated knowledge of our discipline (Freed, 1992: 1-2).

L'un des reproches les plus vifs formulés par Freed à l'encontre de Tannen est l'attribution fixe d'un **style interactionnel genré** aux femmes et aux hommes : "*Men and women are not confined into one interactional style, i.e. sometimes men use rapport talk, which is typical of women, when necessary—sweet-talking"* (Freed, 1992: 149). A compter qu'on accepte un appariement serré entre genre et style interactionnel, les styles conversationnels observés ne sont pas forcément adaptés ou exempts de défaut. Freed reproche à la théorie de la différence de valider socialement de manière égale (« neutre ») les styles féminin et masculin, alors que dans la

réalité des faits, le style linguistique masculin constitue toujours la norme et un outil de pouvoir (Lakoff, 1975 ; Spender, 1980).

> *The neutral position adopted by the difference approach where the interactional styles of both men and women are supposed to be equally valid'is not —challenging the power differential between the two styles but effectively erasing it‖ because in social terms —the two styles are not equally valid (Freed, 1992 : 142).*

Peneloppe Eckert et Sally McConnell-Ginet (1999) expriment également des critiques à l'encontre de Tannen qui, estiment-elles, minorent dangereusement le rôle du contexte social dans lequel les variations linguistiques sont observées. Eckert et McConnell-Ginet considèrent par ailleurs que l'accent mis sur les « différences » masque ce qu'il y a de commun entre les styles conversationnels et qui mériterait tout autant l'attention des linguistes.

> *Moreover, —in rooting out differences rather than (in addition) investigating and acknowledging similarities, it inherently represented gender (masculinity/femininity) in binary opposition […] For a long time, the idea of difference in gender studies had been reinforced, while the idea of similarity has been suppressed (Eckert and McConnell-Ginet,1999 :193).*

Ce qu'elles appellent « similarité » ne signifie pas conformité stricte, puisqu'aucun individu n'exhibe les mêmes comportements langagiers. En somme, Eckert et McConnell-Ginet considèrent que le paradigme de la différence aurait beaucoup gagné en force et en crédibilité s'il avait tenu compte des différences et des similarités, avec davantage d'attention portée à la variation inter-individuelle.

Trois ans plus tard, Jane Sunderland et Line Litosseliti (2002 : 4) formulent une autre critique du paradigme de la différence : le « déterminisme culturel » dont ce dernier serait porteur, puisque le style langagier des sujets semble essentiellement déterminé par leur sexe / genre. Et de fait, sous la plume de Maltz & Borker (1982) ou Tannen (1990, 1994, 1996, 2017) on a souvent l'impression que la manière dont un homme ou une femme s'exprime est en adéquation systématique avec son genre. Une autre critique formulée par Sunderland et Litosseliti porte sur la manière de considérer le style conversationnel comme une simple **manifestation** du genre alors que le langage est aussi un **outil de construction** (élaboration) du genre :

> *The idea of gender differences, also, led to a kind of cultural determinism ', meaning that how women and men spoke came to be seen as determined by their femaleness or maleness. Thus, gender and sex were considered to be equivalents and gender appeared to be a convenient independent sociolinguistic variable. ' In addition, this idea led to minimizing the role played by human agency (what Sunderland and Litosseliti (2002) call 'fixedness') and implied a one-way gender then language' process. Most important, gender differences approach, with some exceptions, reduced the possibility, or in best cases, rejected acknowledging the potential, of language shaping gender (Sunderland & Litosseliti 2002 : 4).*

Une autre linguiste, Mary Talbot, dans *Language and Gender* (1998 réédité en 2010), critique la présentation « bipolaire », « statique », « fixe » et « binaire » des oppositions de genre

et de style conversationnel féminin et masculin (Talbot, 2010 [1998] : 57). Talbot considère que Tannen propose des solutions aux problèmes des malentendus communicationnels femmes / hommes sans percevoir que le genre lui-même peut être un facteur de malentendus (Talbot, 2010 [1998] : 143). De façon plus radicale, Talbot reproche au paradigme de la différence de véhiculer une vision stéréotypée et essentialiste du genre (Cameron, 1992, 1995 ; Crawford, 1995 ; Tromel-Plotz, 1991 : 490). Talbot en vient à s'interroger sur les ressources qu'a utilisées Tannen pour attester scientifiquement de la validité de sa théorie de la différence « culturelle » entre les sexes / genres. Pour Talbot, Tannen se serait trop focalisée sur les relations personnelles qu'entretiennent des individus de même sexe, sans tenir compte de la structure sociale, de la dimension de pouvoir (souvent asymétrique) qui caractérise de telles relations. Talbot reproche également à Tannen de trop insister sur l'émergence de pratiques linguistiques différentes entre les hommes et les femmes en raison de leur appartenance supposée à une culture différente, alors même que les hommes et les femmes peuvent êtres issus d'une même culture et d'un même pays (Talbot, 2010 [1998] : 138).

Mais la critique la plus radicale provient de la linguiste britannique Deborah Cameron qui en 2008 publie une attaque cinglante du paradigme de la différence dans un ouvrage intitulé *The Myth of Mars and Venus : Do Men and Women Really Speak Different Languages ?* Sans ménagement elle écrit:

> *The idea that men and women differ fundamentally in the way they use language to communicate is a myth in the everyday sense: a widespread but false belief. But it is also a myth in the sense of being a story people tell in order to explain who they are, where they have come from, and why they live as they do (Cameron 2008 : 3).*

Cameron remet profondément en question la justification des différences glosables par « Je m'exprime ainsi parce que je suis un homme ou parce que je suis une femme », « Je viens de telle ou telle culture », « Je vis comme ça parce que je suis un homme ou une femme ». On note que ce même reproche avait été fait au paradigme de la « dominance » quelques années auparavant. Eckert & McConnel-Ginet (2010) ainsi que Baker (2014), sont quant à eux convaincus que le paradigme de la différence, tel que formulé, risque de renforcer les attentes sociales de conformité, avec le risque de stigmatisation des styles déviants:

> *Gender differences paradigm creates expectations that people should speak at the linguistic extremes of their sex in order to be seen as normal and/or acceptable, and thus it problematizes people who do not conform, creating in- and out-groups. The result is inequality (Baker, 2014 : 42).*

Enfin, la diffusion de la théorie de la différence pourrait avoir comme effet pervers d'encourager les individus à un certain **conformisme linguistique**, en adoptant le style

interactionnel et conversationnel caractéristique de leur genre. Ceux qui ne se conformeraient pas aux usages (expliqués, déconstruits et quelque part légitimés) pourraient alors être perçus comme marginaux ou rattachés à des groupes minoritaires. Cette crainte est exprimée entre autres par Sunderland et Litosseliti (2002).

5.3 Une position essentialiste ?

La linguiste britannique Mary Crawford (1995 réédité en 1997) définit la position « essentialiste » en études de genre de la façon suivante: *"Essentialism conceptualizes gender as a set of properties residing in one's personality, self-concept, or traits. Gender is something women and men have or are; it is a noun"* (Crawford, 1997 [1995]: 12). Serait-il donc dans « l'essence » de la féminité d'adopter des styles conversationnels et interactionnels favorisant la « coopération » et « l'intimité » (Ibid, Tannen, 1990 :42 : 90-96) ? Et si oui, peut-on considérer que ces styles soient pratiqués de façon systématique et uniforme, quelles que soient les circonstances? Crawford n'exclut pas une certaine régularité dans les usages mais, s'appuyant sur les travaux de Bohan (1993), elle considère qu'il existe un très fort déterminisme social, établi très tôt dans l'enfance. Dire "*Women speak in particular ways because they are women"* (Crawford, 1997 [1995]: 13) revient en fait à dire que la société, non la nature, a façonné un certain style. Auparavant, la perspective essentialiste privilégiait les facteurs biologiques pour expliquer les différences caractéristiques des femmes et des hommes. Bohan et Crawford estiment que s'il existe bien des différences langagières entre les deux sexes / genres, ces dernières doivent être expliquées par un fait social simple et universel : femmes et hommes, dans toutes les cultures, font face à des attentes et des normes sociales construites différemment, auxquelles toute personne doit se plier pour préserver son identité et sa « valeur ». Elles écrivent:

> *Women are different from men. Yet, paradoxically, this is not because they are women (Bohan 1993). Each of us behaves in gendered ways because we are placed in gendered social contexts. Women encounter different social contexts from men. Women and men face different expectations and norms even for what look like identical situations. Therefore, if women try not to 'do gender', they will confront the social consequences of violating these norms and expectations. (Crawford, 1997 [1995] :16)*

De ceci il ressort que si le paradigme de la différence promeut effectivement une vision « essentialiste » des comportements langagiers, en associant étroitement le genre et le style conversationnel, mais aussi en inscrivant l'identité de genre au cœur de l'identité tout court, cet essentialisme ne rime pas nécessairement avec biologisme. C'est en tout cas ce qu'argumente avec conviction Crawford. Même si cela peut paraître contradictoire, les tenants de la *difference approach* peuvent défendre une conception essentialiste de l'expression genrée, tout en

soulignant que cette essence n'est pas biologique mais sociale. Parce qu'elle est précocément tissée et distillée (dès la naissance en fait), la dimension du genre, l'inculcation de sa sémiologie conventionnelle, acquièrent bien un statut « essentiel » (au sens de « constitutif de l'être »).

Conclusion intermédiaire

Dans le troisième volet de ce travail, nous avons tenté de mettre en lumière le fondement du paradigme de la « différence » qui à la fois structure et divise les *Language and Gender Studies* dans les années 1980 et 1990 (Maltz & Borker, 1982, Tannen, 1990, 2017). Comme nous nous apprêtons à le voir, ce paradigme présente aussi un intérêt applicatif pour notre étude de terrain qui porte sur des **usages différenciés** de la langue par deux figures politiques américaines importantes, Hillary Clinton et Donald Trump, durant la campagne des présidentielles de 2016. Au-delà des différences patentes d'idéologie, d'éducation, de personnalité, notre hypothèse est qu'une parole féminine et une parole masculine qui s'affrontent publiquement usent nécessairement de **stratégies et de procédés influencés par le genre des locuteurs**, tant au niveau de l'**émission** que de la **réception**. Nous nous attendons donc à retrouver certaines formes de communication et d'interaction identifiées comme « féminines » et « masculines » par les tenants de la *difference approach* (Tannen, 1990:42), sans nécessairement être en mesure de dire si ces manifestations sont spontanées ou calculées, imposées ou assumées. Nous n'excluons pas non plus un **traitement différencié** des discours et des scènes d'affrontement par le public et les journalistes, en fonction du genre des orateurs.

Le paradigme de la différence présente un second intérêt patent pour notre recherche : même si l'unanimité est loin de régner sur l'origine et l'attribution des styles conversationnels, leur tentative de caractérisation par Tannen (notamment) donne une très utile leçon d'identification et de maniement des **critères socio-pragmatiques** pour l'analyse du discours. Que fait-on réellement avec le langage ? Qu'accomplit-on, que construit-on ? Sur quoi, sur qui agit-on, directement ou indirectement, en invitant ou en imposant ? Quel impact a un style conversationnel sur un positionnement social ? La force de ce paradigme réside aussi dans sa capacité à enrichir la dimension « lectale » des représentations que nous avons de la langue, par l'introduction de la catégorie du *genderlect* (Tannen, 1990 :42).

Enfin, nous avons vu que le paradigme de la différence, contrairement au paradigme de la dominance ou de la déficience (Lakoff, 1975, Spender, 1980), gardait une distance prudente avec la question du « pouvoir ». Cette mise au second plan des rapports de domination (des hommes sur les femmes) est à l'origine de critiques très acerbes, voire de dénigrement des travaux de Tannen et de ses associées. C'est oublier que la marginalisation de ce paramètre a permis aux chercheuses du paradigme de la différence de s'extraire de lignes d'argumentation trop exclusivement rivées sur la domination et ses mécanismes. Or la mise en avant de la domination, tout à fait légitime pour les militantes féministes, s'est faite aux dépens d'autres notions et dimensions langagières que Tannen a justement eu le mérite de mettre en lumière : être direct ou indirect, soutenir ou non ce que dit l'autre, travailler la proximité et la qualité d'une relation ou s'attacher exclusivement à des contenus, exprimer ou non une solidarité, contrôler ou laisser faire, relever ou ignorer, agir seul ou demander assistance, se rabaisser volontairement ou s'imposer, pour n'en citer que quelques-uns. Et contrairement à ce que l'on aurait pu redouter, les « différences » observées entre les styles conversationnels mettent en lumière d'autres dimensions de « pouvoir » parfois insoupçonnées.

Bien que l'assise scientifique des théories associées à ce paradigme soit inégale et parfois incertaine, il est difficile de ne pas reconnaître dans tout ce qui est décrit des comportements linguistiques genrés des expériences dont nous sommes nous-mêmes acteurs et témoins. Cela ne suffit certes pas à les valider en tant que modèle, théorie ou système mais cela interdit tout de même qu'on rejette en bloc ces études comme de simples recyclages de stéréotypes sexistes. Il y a bien plus que cela dans toutes ces analyses.

Chapitre 4

Etude empirique: jeux et enjeux du genre dans l'arène politique

> Si les normes de genre nous précèdent et agissent sur nous (c'est une dimension de leur mise en acte), nous sommes obligés de les reproduire, et quand nous commençons, il y a toujours quelque chose qui va de travers (c'est la seconde dimension de leur mise en acte). (Butler, 2016: 43)
>
> Language is powerful ; language is power. (Lakoff, 1990: 13)
>
> All language is political (Lakoff, 1990 : 1)

Introduction générale

Le quatrième et dernier volet de ce travail se propose d'éprouver la validité des concepts et modèles qui ont été examinés au cours des trois premiers chapitres. A cette fin, nous avons choisi de nous rendre sur un terrain très particulier : celui du débat politique aux Etats-Unis, lieu où se manifestent et s'affrontent violemment les styles conversationnels masculins et féminins, sans que cela soit perçu de façon aussi nette par le public et sans que les enjeux décisifs qui en découlent soient forcément nommés (à de rares exceptions près).[110]

Bien que l'arène politique américaine ait été majoritairement investie et contrôlée par les hommes dès la fondation des Etats-Unis, une part de terrain a progressivement été conquise par les femmes. Or le débat politique présente un intérêt manifeste en linguistique du genre puisqu'il permet à la fois d'illustrer et d'attester la **pertinence du paramètre genre dans l'interaction**

[110] Un exemple isolé est le Podcast de la série *Vox Conversations* (The Ezra Klein Show) accessible via l'URL: https://podcasts.apple.com/de/podcast/vox-conversations/id1081584611?i=1000377380012
L'émission est introduite par les remarques ci-après, qui vont dans le sens des analyses développées dans la présente thèse: "To understand the 2012 election, you had to ask a political scientist. To understand the 2016 election, you need to call a linguist. At least, I did. Deborah Tannen is a Georgetown University linguist who's done pioneering work in how men and women's communication styles differ (…) Among our topics (…):Why women are perceived to speak more than men, even when they're speaking less- How gendered forms of communication have changed perceptions of Hillary Clinton-Why she tries to never use the word "sexism" when discussing evaluations of Clinton and other female politicians- How expectations of good leadership are caught up in gendered ideas of what leaders look and sound like And so, so much more." (Notre soulignement)

langagière humaine, sachant que d'autres paramètres influent conjointement dans la détermination et l'interprétation d'un **style conversationnel** : âge, éducation, milieu social, interactions antérieures, circonstances, enjeux, etc. L'étude sur corpus que nous présentons dans ce chapitre a donc une **visée vérificative partielle** dont nous admettons d'emblée les limites: confirmer ou infirmer l'existence de certaines **tendances linguistiques genrées** qui ont été mises en évidence par les différents courants structurant les *Language and Gender Studies.* Faire cela, c'est nécessairement procéder à des **réductions** ou **neutralisations de facteurs**. Cela est inévitable dans toute recherche en sciences humaines, notamment lorsque celle-ci porte sur les **usages situés du langage**. Le fait est qu'on ne peut intégrer tous les paramètres à la fois. Chomsky (1965) lui-même dut procéder à ce qu'il appelait une **« idéalisation » de la réalité langagière**[111] en éliminant quantité de facteurs contextuels et en minorant la variation inter-individuelle, y compris dans ce qu'il dénommait la « performance » (ou mise en acte concrète, individuelle) du langage.[112] On le lui reprocha à juste titre mais c'est bien cette simplification du phénomène « complexe » (Chomsky, 1965 : 4) qu'est le langage qui paradoxalement lui permit de dégager des principes structurants de portée générale, voire des universaux. Chomsky assumait la double réduction qu'il infligeait à son étude : non seulement il savait qu'il simplifiait le phénomène langage en neutralisant des paramètres constitutifs de son fonctionnement mais il avait conscience qu'il se privait d'étudier la fascinante interaction entre ces paramètres. Si la pensée de Chomsky est encore influente c'est que justement il sut choisir et renoncer avec lucidité. Nous y voyons une leçon.

Il nous faudra aussi tenir compte de l'**évolution des sensibilités et attitudes sociales au regard du genre** et du **moment** où furent élaborées les grilles d'observation auxquelles nous nous référons. Ce qui était proposé comme **critères différentiels** dans les années 1970-90 est-il **transférable** tel quel aux années 2007-2017 ? Lorsque nous relevons des écarts manifestes entre les modélisations fournies par des paradigmes anciens et les résultats d'une étude contemporaine, devrons-nous imputer le **décalage** (i) aux défaillances intrinsèques desdits modèles, (ii) à l'évolution du contexte dans les dernières décennies ou encore (iii) à un mélange des deux facteurs ?

---

[111] "Linguistic theory is concerned primarily with an ideal speaker-listener, in a completely homogeneous speech-community, who knows its language perfectly and is unaffected by such grammatically irrelevant conditions as memory limitations, distractions, shifts of attention and interest, and errors (random or characteristic) in applying his knowledge or the language in actual performance. » (Chomsky, 1965: 3).

[112] « We thus make a fundamental distinction between competence (the speaker-hearer's knowledge of his language) and performance (the actual use of language in concrete situations). Only under the idealization set forth (previously) is performance a direct reflection of competence (…) A grammar of a language purports to be a description of the ideal speaker-hearer's intrinsic competence." (Chomsky, 1965: 4).

Les phénomènes qui seront examinés dans ces pages sont en effet ceux qui constituent le noyau des quatre grands paradigmes que nous avons identifiés et historiquement situés dans les chapitres précédents : la « déficience » (Jespersen, 1922 ; Lakoff, 1973 ; Spender, 1980), la « domination » (Lakoff, 1975, Spender, 1980), la « différence » (Maltz & Borker, 1982, Tannen, 1990) et enfin la « performance » (West, Zimmerman, 1987, Butler, 1990). Notre étude de cas portera principalement sur les élections présidentielles américaines de 2016 (campagne, débats télévisés). Ces élections présentent un intérêt évident pour notre travail car elles **mettent en scène de façon très explicite la binarité homme – femme en politique** dans les plus hautes sphères du pouvoir. Dans le micro-système masculin / féminin de la politique, le féminin reste aujourd'hui encore le **terme marqué,** quelle que soit la conception qu'on puisse entretenir de l'égalité et de la nécessaire parité entre les sexes. Le fait est qu'un homme qui se fait élire président ne crée d'autre événement que celui de sa victoire. Il est le vainqueur, l'élu, rien de plus. Sa réussite est **un simple fait politique**, commenté comme tel. Une femme qui se fait élire à la tête de l'Etat pour la première fois **crée l'événement** et participe à un **bouleversement politico-social** : elle est plus que la gagnante, elle est la femme qui…, la (première) qui a réussi à… Sa victoire incarne un bouleversement des habitudes, une rupture avec un état ancien, qu'aussitôt on commente[113] comme une grande nouvelle (de portée historique). Est-ce exagéré de le dire ? Les preuves textuelles abondent. En 2007, l'accession de Nancy Pelosi au rang de House Speaker à la Chambre des Représentants ne passa donc pas inaperçue. Tout les média commentèrent ce qu'on pourrait décider d'appeler ici un **événement de genre** linguistiquement marqué par la structure *the first woman TO* + V ou *the first woman N* ou encore une combinaison des deux : *the first woman N TO + V*. Nous appelons « événement de genre » tout événement (social, historique) dans lequel le genre d'un ou plusieurs protagonistes non seulement attire l'attention des commentateurs mais entre dans la définition même de l'événement. Par exemple, la présence d'une femme aux commandes d'un avion de chasse pour être un non-événement de genre pour l'unité dans lequel elle opère ou dans un pays habitué à la mixité de ses forces armées. Mais cela peut aussi être relaté comme un « événement de genre » dans un article de presse présentant la femme pilote de chasse comme une première ou quelque chose de spécial, qui attire l'attention. Il existe bien une **syntaxe** de ce type d'événement, qui relève autant de la **grammaire**

[113] Voici ce qu'on lit dans Le Monde daté du 22 novembre 2005 concernant l'élection d'Angela Merkel. Il s'agit des toutes premières lignes de l'article: « La conservatrice allemande Angela Merkel a été élue, mardi matin 22 novembre, chancelière d'Allemagne par les députés de la Chambre basse du Parlement (Bundestag). Elle devient ainsi la première femme à accéder à cette fonction. » Le quotidien britannique The Guardian quant à lui n'hésite pas à titrer: Merkel becomes Germany's first woman chancellor. Le même quotidien titrait, le 5 mai 1979, lors de l'élection de Margaret Thatcher: 5 May 1979: The lady and the people - Margaret Thatcher is Britain's first female prime minister.

formelle (celle qui rend possible la construction des énoncés) que de la **grammaire sociale**[114] (celle qui rend possible l'interaction humaine et l'expression des représentations). A preuve les extraits suivants tirés du *New York Times*, du *Washington Post* (notre soulignement):

> *The U.S. House of Representatives, convening Thursday for the 110th Congress, has officially elected California Rep. Nancy Pelosi as Speaker — making her the first woman to hold that position and the highest-ranking woman ever in the federal government. (The NYT, Jan 4, 2007)*

> *Pelosi Sworn in as First Woman Speaker of the House*
> *Rep. Nancy Pelosi (D-Calif.) was sworn in today as the first woman speaker of the House in U.S. history, as Democrats formally took control of Congress for the first time in a dozen years and immediately set their sights on quick passage of ethics legislation (...)*
> *Hailing her election to the speakership as a "historic moment for the women of America," Pelosi declared, "For our daughters and granddaughters, today we have broken the marble ceiling. . . . Now the sky is the limit. Anything is possible." (The Washington Post, Jan 4, 2007)*

De nos jours encore, le *Wall Street Journal* – le second quotidien américain de diffusion nationale, après *USA Today* – se plaît à souligner le **destin de genre**, exceptionnel (qu'on nous accorde cette seconde expression) de la Représentante démocrate au travers du bref portrait suivant, affiché sur son site :

> *Nancy Pelosi, a congresswoman from California, is the 52nd speaker of the U.S. House of Representatives, a position she also held from 2007 to 2011. A Democrat, Mrs. Pelosi is the first and only woman to be speaker and, until Kamala Harris was elected to vice-president, was the highest-ranking female elected official in U.S. history. (The WSJ)*[115]

Nous appelons « destin de genre », les rôles et les parcours de vie qu'une société et une culture données assignent par défaut à un être en fonction de son genre. Accéder aux plus hauts échelons de la politique et de la gouvernance ne semble pas encore faire partie du « destin de genre » que l'on attribue aux femmes, même si elles sont de plus en plus nombreuses à y parvenir. D'où la création d'un « événement de genre » lorsque le destin constaté s'écarte du destin escompté.

L'intéressée elle-même reste consciente du **changement historique** auquel elle participe. Le caractère neuf et exceptionnel de l'événement se manifeste grammaticalement par l'emploi de formes superlatives (*the* Adj + *-EST*) et de constructions prépositionnelles marquant le

---

[114] Expression que nous empruntons à notre directeur. L'articulation entre grammaire formelle et ce qu'il nomme « grammaire sociale » est l'objet central de la pragmatique. Robin Lakoff elle-même se définit comme linguiste pragmaticienne. L'intérêt de relier les deux grammaires (qui sont organiquement intégrées l'une à l'autre) est de montrer que la syntaxe ne tourne jamais à vide et que toutes les actions langagières qu'elle permet de réaliser sont liées à la socialisation humaine. Les actes de langage - informer, raconter, analyser, critiquer, manipuler, etc. - sont des actes sociaux.

[115] https://www.wsj.com/topics/person/nancy-pelosi

dépassement d'un seuil symbolique (*OVER* N). Lors de sa réélection aux mêmes fonctions en 2019, elle déclarait ainsi:

> *"I'm particularly proud to be a woman Speaker of the house of this Congress, which marks the 100th year of women having the right to vote," she said.*
> *"And, that we all have the ability and the privilege to serve with over 100 women members of Congress - the largest number in history. "*
> *Ms Pelosi, 78, seized the gavel as the House welcomed more women than ever before in the 116th Congress.*
> *As of Thursday, 102 women serve in the House, an all-time high, including 36 newly elected members and a record 43 women of colour.*
> *While Republican women marked some firsts this past election season - like Marsha Blackburn becoming the first female Tennessee senator - the vast majority of these new lawmakers are Democrats.*
> *Among them are the first Muslim congresswomen - Michigan's Rashida Tlaib and Minnesota's Ilhan Omar - and the first Native American women to serve - New Mexico's Debra Haaland and Kansas' Sharice Davids.*
> *(BBC News USA-CANADA, 3 January 2019)*[116]

Combien de temps encore accordera-t-on le statut d'événement de genre déclencheur de commentaire à ce type de situation? Bien que la banalisation de l'accès des femmes aux plus hautes responsabilités politiques ne soit pas encore acquise dans tous les milieux, les choses semblent évoluer rapidement en Europe de l'Ouest, dans certains pays du moins.[117] Ainsi, lorsque Sophie Wilmès fut nommée par le Roi des Belges « Première Ministre (du gouvernement d'affaires courantes) » le 27.10 2019, le grand quotidien bruxellois *Le Soir* titra: « Sophie Wilmès, 44 ans, remplace donc désormais Charles Michel pour permettre à celui-ci d'endosser son nouveau rôle de président du Conseil européen. C'est la première fois qu'une femme est à la tête du gouvernement fédéral. »[118] Sophie Wilmès occupa cette position pendant une année et sa gestion de la pandémie COVID 19 fut unanimement saluée. L'intéressée exprima toutefois le besoin de se prononcer sur la **nouveauté de la situation** dans une interview accordée au même quotidien,[119] preuve que l'événement n'était pas encore vécu comme anodin, que le trait /+ féminin/ ou /+ femme/ continue d'être marqué lorsqu'on se situe aux plus hauts échelons du pouvoir politique en Occident, autrement dit qu'il s'agissait bien de ce que nous appelons un

---

[116] https://www.bbc.com/news/world-us-canada-46754048

[117] Les situations varient d'un pays à l'autre. En Suisse, l'accès des femmes à la présidence de la confédération est un phénomène plus ancien (1999) et récurrent. Il ne fait plus vraiment « événement ». Ainsi, la seconde élection de la socialiste bernoise Simonetta Sommaruga à cette fonction en 2019 (pour une présidence en 2020) fut surtout commentée sous l'angle politique. Le grand quotidien francophone, Le Temps (11.12.2019) note ainsi que « le climat, l'Europe et la solidarité sont les thèmes qui porteront sa présidence ». Malgré cela, en fin d'article, allusion est faite à son statut de femme: « Agée de 59 ans, elle est la cinquième femme à présider la Confédération avec Ruth Dreifuss (1999), Micheline Calmy-Rey (2007 et 2011), Doris Leuthard (2010 et 2016) et Eveline Widmer-Schlumpf (2012). »
https://www.24heures.ch/suisse/simonetta-sommaruga-elue-presidente/story/14545925

[118] https://www.lesoir.be/256591/article/2019-10-27/sophie-wilmes-nommee-premiere-ministre-par-interim-1ere-femme-ce-poste

[119] Titre de l'interview, parue le 27.10.2019 dans Le Soir: Sophie Wilmès Première ministre: «Les situations de crise créent des opportunités pour les femmes». Paragraphe introductif (chapeau): "C'est historique en Belgique: une femme, la libérale Sophie Wilmès, devient Première ministre. Un symbole fort… pourtant révélateur d'inégalités de genre." (Notre soulignement)

événement de genre. Dans son introduction, la journaliste Elodie Blogie qualifie d'ailleurs la situation « d'historique » et y voit un « symbole fort » paradoxalement révélateur des « inégalités de genre ».

Quelques mois auparavant, le 2 juillet 2019, lorsqu'Ursula von der Leyen avait été nommée présidente de la Commission Européenne en remplacement de Jean-Claude Junker, dans un climat très tendu, une partie de la presse allemande s'était déchaînée contre elle et les médias européens lui avaient réservé un accueil mitigé. Mais la controverse s'était essentiellement concentrée sur les rouages de la décision politique, la légitimité d'un arrangement au plus haut niveau entre la Chancellière Merkel et le Président Macron, non sur son autorité ou sa féminité. Les journaux européens n'avaient toutefois pu s'empêcher de noter qu'il s'agissait bien d'une première dans cette fonction, donc de commenter (brièvement) l'événement de genre.[120] Dans une veine similaire, le *New York Times* du 16.07.2019 avait titré et déclaré[121] :

> *Ursula von der Leyen, First Woman Chosen for Top E.U. Job, Wins Confirmation*
> *The first woman ever chosen to be the European Union's top executive clinched her selection on Tuesday, narrowly winning approval from the European Parliament after her unexpected nomination as a compromise candidate. Ursula von der Leyen of Germany was selected to lead the European Commission and the 32,000-member staff at the heart of the European project (…)*
> *Ms. von der Leyen, 60, who will begin her five-year term as European Commission president in November, won the office after an acrimonious nomination process (…) Inevitably, many in the Parliament, the only directly elected institution on the European Union level, saw Ms. von der Leyen's nomination as a cynical deal between France and Germany. (Notre soulignement)*

La tendance de fond est donc celle d'une banalisation accrue jusqu'à ce que l'événement devienne un **non-événement de genre.** Nous appelons "non événement de genre" le fait que le genre d'un ou plusieurs protagonistes dans un événement ne soit l'objet d'aucune attention particulière (alors qu'en d'autres temps ou en d'autres lieux il aurait pu l'être). Même dans ce cas, on décèle une persistance des commentaires biographiques soulignant que les intéressées ont eu un destin de genre vraiment particulier, méritant encore d'être signalé. Cette tendance étant identifiée, nous voulons bien croire que les personnes qui liront ces pages dans cinq à dix ans s'étonneront qu'on ait pu faire autant de cas du sexe / genre des intéressées et qu'on ait pu s'interroger sur les obstacles particuliers que celles-ci eurent à franchir dans un milieu primitivement construit et dominé par des hommes. Pour l'heure, les extraits de presse

[120] Le quotidien régional Ouest France titre ainsi le 16.07.2019: "Les eurodéputés disent oui à Ursula von der Leyen, première femme présidente de la Commission européenne." Le Monde note sobrement (mais signale tout de même): "Cette proche d'Angela Merkel a été désignée par une courte majorité avec 383 voix. Elle est la première femme à prendre la tête de la Commission." Enfin, le quotidien britannique The Guardian résume la position dominante de la presse européenne: le trait saillant n'est pas tant qu'il s'agisse d'une femme que d'une élection gagnée à une courte majorité, au terme d'un débat agité: "Ursula von der Leyen elected first female European commission president. German minister wins narrow backing of MEPs to succeed Jean-Claude Juncker." (Notre soulignement. Tous les articles cités sont du même jour).

[121] https://www.nytimes.com/2019/07/16/world/europe/ursula-von-der-leyen-eu-president.html

américains, britanniques, français, belges, suisses que nous avons cités témoignent bien de la persistance du caractère marqué du trait /+ femme/ ou /+ féminin/ dans l'équation politique. A nos yeux, ils en constituent la preuve langagière irréfutable (*linguistic evidence*).

Concernant l'étude empirique que nous voudrions mener sur la situation contemporaine aux Etats-Unis, nous avons pris le parti de nous en tenir à un corpus circonscrit : celui du **discours de campagne** et des **débats télévisés** ayant eu une forte résonance politique et médiatique dans l'affrontement Hillary Clinton / Donald Trump lors de la présidentielle 2016. Notre étude consistera tout d'abord à déterminer si le genre des locuteurs semble ou non avoir influé sur leur usage de la langue, en particulier sur le choix des formes lexicales et des marqueurs grammaticaux présumés caractéristiques du *men's language* et du *women's language* (Lakoff, 2004 [1975]). Ces formes sont-elles ou non persistentes et pertinentes, quarante ans après leur identification, dans le discours politique contemporain et si elles le sont bien, à quel degré ? Nous nous intéresserons ensuite aux enjeux interactionnels, pragmatiques et identitaires de ces discours politiques. Certaines stratégies interactionnelles qui ont été identifiées dès 1984 par Deborah Tannen comme typiquement « masculines » et « féminines » sont-elles adoptées par les protagonistes ? On pense ici à « l'autonomie », à la « compétition » et à « l'indépendance » pour les hommes, à la « coopération », à « l'intimité » et à la « solidarité » pour les femmes (Tannen, 2001 [1991] : 42, 90-96). Nous tâcherons d'établir si de telles dynamiques ont ponctué ou non leur conquête du pouvoir. Nous déterminerons aussi les effets de sens de certains marqueurs grammaticaux qui auraient pu favoriser ou au contraire, infléchir les rapports de pouvoir et d'autorité entre les candidats (Pennebaker, 2011 : 40, 173-175). Nous verrons également comment l'usage de ces différents marqueurs influe sur l'identité, la légitimité et la conquête du pouvoir des intéressés (Lakoff, 1990, 2000). Enfin, nous aborderons l'impact médiatique de cette campagne présidentielle sur les personnes concernées, en particulier sur Hillary Clinton. Ce faisant, nous verrons comment Hillary Clinton a été contrainte d'**adapter** et d'**hybrider** ses stratégies communicatives-interactionnelles pour assurer sa légitimité, en ayant alternativement recours à des styles identifiés comme « masculin » ou « féminin » selon les contextes (Lakoff, 1975, 1990, 2000, 2016 ; Tannen, 1990, 2017). Devons-nous voir dans ces alternances et mélanges une mise à mal des modèles proposés qui reposent sur des différenciations strictes ? Ou encore l'indice de ce qu'on pourrait choisir d'appeler une **fluidité des styles conversationnels genrés** faisant écho aux nouvelles fluidités constatées du genre social dans nos sociétés (Katz-Wise 2020)[122] ? Nous nous demanderons enfin si Hillary Clinton a procédé à une **performance**

[122] La chercheuse en médecine donne la définition suivante de la fluidité que nous trouvons très claire : "Gender fluidity refers to change over time in a person's gender expression or gender identity, or both. That change might be

ou au contraire à une **contre-performance de genre** (Butler, 1990, 2004 ; 2016), tout en démontrant qu'elle a bel et bien été **prise au piège d'une injonction paradoxale** (*double bind*) (Bateson, 1956, Lakoff, 1975, 1990 ; Tannen, 1990, 2017) pour atteindre ses ambitions politiques. Nous appliquerons la même grille d'analyse à Donald Trump, dans le registre qui est le sien de la masculinité, sans nous étendre sur son propre style et les défis qu'il devait relever en tant qu'homme. Notre approche intègrera ainsi une importante dimension **contrastive**. Elle intègrera également un élément de **vérification plurielle**, puisque nous avons choisi de **croiser notre regard** sur certaines scènes ou situations interlocutives avec celui du groupe de recherche auquel nous appartenons (GLIDE - EA CLIMAS), sans omettre de solliciter aussi deux personnes de notre entourage, étrangères aux études de genre.

1. La question des *Language and Gender Studies* et de l'identité dans la sphère médiatico-politique : réalité, (contre)-pouvoirs et représentations

1.1 Pourquoi le choix de la sphère politique et l'analyse du discours genré ?

Comme l'explique Marie-Françoise Baslez, historienne spécialiste de la Grèce Antique dans *Histoire politique du monde grec antique* (2017 [2004]), il faut accepter de revenir à la période de la Grèce Antique, en particulier aux temps des cités (V-VIIIe siècles), pour comprendre l'instauration des législations politiques qui informent aujourd'hui encore les structures politiques de l'Occident. Au début du VIe siècle, précisément entre 508 et 509 avant J.C., des réformes majeures ont lieu à Athènes. Celles-ci font émerger une nouvelle structure gouvernementale : la démocratie. Le peuple athénien acquiert le droit d'élire des représentants politiques pour légiférer dans les affaires de la cité. Le pouvoir devient donc partagé puisque les citoyens d'Athènes peuvent s'exprimer par le vote sur les affaires liées à l'élection de représentants civils et militaires, les déclarations de guerre, les affaires gouvernementales ainsi que l'exil de certains citoyens jugés trop puissants (Baslez, 2004 : 30). A cette époque, le droit de citoyenneté et le droit de vote ne sont réservés qu'aux **hommes libres**, âgés d'au moins vingt ans, nés à Athènes, de parents athéniens. A l'inverse, la catégorie dite des « autres résidents » (Baslez, 2017 [2004]: 30) qui inclut les femmes, les esclaves et les étrangers, est privée de ces droits. La **privation des femmes de leurs droits civiques et politiques** dans ce moment clé de fondation de la démocratie est un élement qui peut en partie expliquer les difficultés de représentation et d'accès au pouvoir

---

in expression, but not identity, or in identity, but not expression. Or both expression and identity might change together." On note que l'expression et la non-fixité sont des éléments centraux du concept de fluidité du genre.

politique que celles-ci ont longtemps rencontrées dans tous les systèmes politiques qui se sont inspirés par la suite des principes fondateurs de la démocratie athénienne (Baslez, 2017 [2004]: 30-35).

En ce qui concerne la démocratie américaine moderne, on constate que depuis les années 1980[123] les citoyennes investissent la sphère politique de manière plus visible et affirmée. En 1971, les femmes n'occupaient que 3% à 7 % des sièges au Congrès. Il fallut attendre 1993 pour parvenir à un taux significatif de représentation féminine compris entre 10% et 22%. Ces taux se consolidèrent entre 1993 et 2019. Si on s'intéresse aux pourcentages de l'année 2019, on remarque que 127 femmes siègent au Congrès américain, soit 23,7 % : 106 d'entres elles sont Démocrates, 21 sont Républicaines, 25 au Sénat, 102 à la Chambre des représentants. Aux Etats-Unis, Nancy Pelosi, membre du Parti Démocrate, est actuellement porte-parole (*speaker*) de la Chambre des Représentants. Durant la présidence Trump (20 janvier 2017-20 janvier 2021), elle a été considérée comme une opposante déclarée et déterminée de Donald Trump, démontrant sa capacité à lui tenir tête avec une ténacité, voire une véhémence, exceptionnelles. Par ailleurs, 86 femmes travaillent actuellement en tant que *Statewide Elective Executive Offices* (46 d'entres elles sont Démocrates, 38 autres sont Républicaines).[124]

Tout au long de nos recherches en *Language and Gender Studies*, nous avons pu vérifier que le genre était bien un facteur pertinent dans la sphère politique. L'histoire politique récente de la France et des Etats-Unis atteste que des figures féminines et masculines se sont effectivement affrontées au plus haut niveau de compétition pour imposer leur légitimité politique et espérer acquérir le pouvoir surprême de la présidence. On se souvient qu'en France, les élections présidentielles en 2007 opposèrent farouchement Nicolas Sarkozy (candidat de droite, soutenu par l'UMP) à Ségolène Royal (candidate de gauche, membre du PS). C'est Nicolas Sakorzy qui en sortit vainqueur, d'autant que Ségolène Royal ne bénéficia pas du soutien unanime de son propre parti pour diverses raisons (qui incluent son sexe / genre). En 2017, Emmanuel Macron (candidat centriste, non affilié) affronta Marine Le Pen (candidate d'extrême droite). C'est Emmanuel Macron qui gagna, aidé il est vrai par le très net déséquilibre des forces et le front anti-Le Pen de circonstance. Aux Etats-Unis, en 2008, Hillary Clinton était en concurrence avec Barack Obama aux primaires démocrates. C'est Barack Obama qui remporta la victoire. Tout cela suggère que les hommes sont à l'avantage, pour un ensemble de raisons qui, aussi diverses et

[123] Source: http://www.cawp.rutgers.edu/women-elective-office-1971-2018
[124] Source: http://www.cawp.rutgers.edu/women-elective-office-2019
Les éléments exposés sont extraits de sources gouvernementales américaines. Ces différentes sources ont été consultées le 19 novembre 2018.

complexes soient-elles, incluent le genre. En 2015, Hillary Clinton l'emporta bien sur Bernie Sanders aux Primaires Démocrates et sembla alors se rapprocher de la victoire ultime. Mais une année plus tard elle perdit (de peu) contre Donald Trump, candidat du parti Républicain, lors des élections présidentielles.

Comment expliquer ces échecs à répétition des candidatures féminines ? Le genre n'est à l'évidence qu'un paramètre parmi d'autres. Cependant, il est permis de s'interroger sur la part de responsabilité du **style oratoire genré** des candidat.e.s et sur la **performance de la féminité (en production et en réception)** dans ces revers. Force est d'admettre que dès qu'**un** candidat se trouve en compétititon face à **une** candidate pour gravir les plus hautes marches du pouvoir, se produit un événement de genre qui appelle décryptage.

L'analyse de l'affrontement politique Hillary Clinton / Donald Trump doit nous permettre d'éprouver les divers paradigmes constituant les *Language and Gender Studies*, principalement développés entre 1970 et 1990 : celui de la « déficience » (Jespersen, 1922, Lakoff, 1973), de la « domination » (Lakoff, 1975, Spender, 1980), de la « différence » (Maltz & Borker, 1982, Tannen, 1990) et enfin de la « performance » (West & Zimmerman, 1987 ; Butler, 1990). Il est important de rappeler que ces paradigmes (*approaches*) ont d'abord été élaborés à partir d'observations, d'intuitions et de réflexions personnelles et parcellaires, qui se sont ensuite agrégées à des études et à des réflexions plus formelles. L'objectif ultime de ces études était de rendre compte du **caractère genré des comportements linguistiques, rhétoriques et stylistiques, en production et en réception**. Une procédure de vérification empirique de la validité et de l'applicabilité de ces analyses aurait pu consister en l'étude comparée du style conversationnel de diverses femmes politiques. Nous avons néanmoins préféré respecter la logique du **contraste femmes (féminité) / hommes (masculinité)** qui structure ces études pour mettre à l'épreuve la dimension de « pouvoir » et d'autorité (Lakoff, 1975, Yaguello, 1978, Spender, 1980) très présente dans tous les écrits féministes cités: « femme » (dominée) contre « homme » (dominant) dans la sphère politique. Le choix d'un **mode binaire très appuyé – la** Démocrate Hillary Clinton en concurrence et donc en interaction conflictuelle avec **le** Républicain Donald Trump – favorisait a priori l'émergence d'**oppositions idéologiques et stylistiques marquées**, ainsi que le marquage de **catégorisations tranchées,** qui sont un fait constitutif de la cognition sociale (Taylor, 2008 : 39-65).

1.2 Le choix des figures : Hillary Clinton et Donald Trump

A l'évidence, Hillary Clinton et Donald Trump incarnent des figures politiques contemporaines fortes. Par « fortes », nous entendons des **personnalités publiques à la visibilité et à l'audience exacerbées**, ayant fortement marqué l'actualité (politique et médiatique) américaine de ces dernières années. Ces personnalités ont été traquées dans leurs moindres propos, faits ou gestes, suscitant l'une et l'autre des **sentiments extrêmes d'admiration ou de détestation** (dans le grand public mais aussi au sein de leurs propres partis où ni l'une ni l'autre ne firent jamais l'unanimité). Notre choix a été également motivé par le fait que ces personnages publics étaient **clairement identifiés comme féminin ou masculin par l'ensemble de la société**. Or la **binarité féminin / masculin** est le fil conducteur de notre réflexion depuis le début de cette étude. On peut bien entendu contester cette position, arguer que les conceptions **non-binaires** du genre sont aujourd'hui en plein essor (notamment dans les milieux LGBTQ+). En outre, nous sommes parfaitement conscients qu'Hillary Clinton est une figure pionnière en politique et, est quelque peu « dérangeante » dans la sphère politique américaine. C'est une femme blanche, issue d'un milieu aisé, qui n'a pas la même destinée que Kamala Harris, l'actuelle première femme noire, Vice- Présidente des Etats-Unis depuis la fin 2020.[125]Le choix de la binarité, que nous assumons pleinement, est en totale **cohérence** avec celle qui structure les études publiées en *Language and Gender Studies* au moment de leur fondation et dans les années auxquelles majoritairement nous nous référons. Pour mettre à l'épreuve les théories exposées dans les trois premiers chapitres de cette étude, notamment une possible différenciation entre style interactionnel masculin et féminin (Maltz & Borker, 1982 ; Tannen, 1990), il semblait souhaitable d'analyser le comportement communicatif, le style conversationnel et interactionnel de deux êtres **clairement perçus comme « homme » ou « femme », socialement évalués en tant que tels**, et engagés selon les situations dans une performance ou une contre-performance de genre (West, Zimmerman, 1987, Butler, 1990).

Nous scruterons au plus près Hillary Clinton car les représentations qu'elle a pu susciter dans la sphère médiatique sont riches en métaphores et dénominations implicitement liées à son sexe / genre, souvent minorantes ou dégradantes. Le **discours hostile tenu sur Hillary Clinton**, ainsi que l'interprétation sévère de son style communicatif-interactionnel, ont eu des conséquences dramatiques sur son identité et sa destinée qui vont bien au-delà des coups et blessures rhétoriques associés au combat politique.

[125] L'enjeu de l'intersectionnalité (Krenshaw, 1989) peut être un angle d'étude pertinent dans le cas de Kamala Harris et ainsi faire l'objet d'une prochaine étude comparative en tenant compte de la question de la double-contrainte et de la représentation du sujet social genré et racisé.

1.3 Le langage et le monde politique : un enjeu de pouvoir ?

A l'évidence, l'usage de la langue joue un rôle primordial dans le succès politique. Persuader, rallier des soutiens, conquérir le pouvoir en débattant sur des plateaux télévisés et en convoquant de grands rassemblements : toutes ces activités de campagne, essentielles, incontournables, passent par le langage. Dès 1990, la linguiste américaine Robin Lakoff fait ce constat dans *Talking Power*. C'est l'époque où elle s'émancipe du domaine particulier des *Language and Gender Studies* pour se diriger vers l'étude plus large des **rapports entre langage et pouvoir** dans la société en général et plus particulièrement dans le monde juridique et politique où la **maîtrise des styles, des registres et des langues de spécialité** est primordiale pour dominer ou se sauver. Il s'agit donc pour Lakoff de démontrer que loin d'être un simple **véhicule d'expression**, le langage est un **instrument** éminemment politique de contrôle et de domination de l'autre (1990 : 7). Lakoff déclare à ce propos: *"Language is politics, politics assigns power, power governs how people talk and how they are understood. The analysis of language from this point of view is more than an academic exercise: today, more than ever, it is a survival skill"* (Lakoff, 1990 : 7). Pour Lakoff, le langage instrumentalise et régule les rapports de pouvoir dans la sphère sociale, qui inclut la sphère politique. Elle déclare: "*Language drives politics and determines the success of political machinations. Language is the initiator and interpreter of power relations. Politics is language"* (Lakoff, 1990 : 13). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les hommes et les femmes politiques se recrutent souvent parmi les professions qui associent nommément langage et exercice d'une **domination experte sur l'autre**: avocats, médecins, cadres supérieurs, professeurs. Dans *Talking Power* (1990), Lakoff observe que les hommes politiques, comme les hommes de loi, maîtrisent une terminologie et ont une habileté rhétorique qui leur permettent de placer les citoyens ordinaires sous contrôle (Lakoff, 1990 : 2). Généralement, les hommes politiques ont appris à « persuader », à « argumenter » et à « convaincre » (Perelman, 1992, Maingueneau, 2011) les autres du bien fondé de leurs actions pour l'intérêt collectif. En règle générale, il est difficile de ne pas être **infériorisé** et **potentiellement manipulable** lorsqu'on ne contrôle pas les codes langagiers d'un métier ou d'une discipline. Même si la politique est l'affaire de tous, ce sont bien les politiciens qui se posent en « usagers » *(users)* experts de la langue du débat et de l'analyse. Les citoyens ordinaires ont donc vite fait d'être « victimes » *(victims)* des manipulations opérées à leur insu au travers de la rhétorique politique (Lakoff, 1990 : 4-5). Aux Etats-Unis, cette rhétorique n'est pas radicalement différente de la **rhétorique publicitaire** qui accompagne l'impitoyable **guerre commerciale** entre groupes financiers ou industriels. Lakoff établit enfin un lien entre le pouvoir, les politiques et la classe sociale. Ceux qui détiennent déjà un statut social élevé augmentent et

orientent l'influence de leur message ou discours pour asseoir puis confirmer leur autorité sur autrui (Lakoff, 1990).

Lakoff (1990) distingue deux niveaux d'intervention dans le discours politique : « micropolitique » (*micropolitics)* et « macropolitique » (*macropolitics)*. Les discours appartenant au niveau « micropolitique » consistent à développer et à utiliser des stratégies linguistiques qui assignent des pouvoirs distincts aux individus. A l'inverse, celui de la « macropolitique » déterminerait les relations de pouvoir à l'intérieur et entre les groupes d'individus qui fonctionnent en unité cohérente à un niveau institutionnel. Par exemple, un groupe issu d'une même nation, d'une même religion, d'une même race ou institution. La bataille pour l'obtention du pouvoir se fera entre un ou plusieurs groupes à partir d'une autorité détenue par un seul individu sur l'intégralité du groupe (Lakoff, 1990 : 22-23). Les tactiques d'exercice du pouvoir au travers de la langue s'observent par exemple lorsqu'une nation doit se mettre d'accord sur l'adoption d'une langue officielle. Par exemple, au Canada, notamment au Québec, la population québecoise francophone a dû faire un choix entre l'adoption de la langue française et de la langue anglaise. Ces questions soulèvent, néanmoins, le problème de l'identité individuelle des sujets parlants qui ne peuvent réellement choisir leur langue parmi un panel de propositions. Robin Lakoff souligne également le fait que les discours appartenant au niveau macropolitique incluent le langage institutionnel comme le langage médical ou juridique, qui est souvent parlé et compris par un groupe réduit de spécialistes, mais rarement par les individus qui font appel à leurs services. Lakoff considère que les médecins ou les avocats appartiennent au groupe des « puissants » qui, par leur langage spécialisé démontrent leur autorité et leur légitimité sur les individus qui ne maîtrisent pas forcément leur langage et qui par conséquent apparaissent dominés.

La maîtrise du langage étant étroitement associée à l'exercice du pouvoir, Lakoff en démontre l'**ambivalence**. Ce sont les mêmes ressources et les mêmes fonctions langagières qui servent aussi bien à maintenir le pouvoir qu'à le renverser (Lakoff, 1989 : 25). Un slogan bien trouvé peut aussi bien permettre à un puissant de manipuler l'opinion et de se maintenir, qu'à un contestataire d'enflammer une foule et d'ébranler l'ordre établi. Cependant, à l'instar de Lakoff, nous partons du principe que dans la vie sociale ordinaire, le langage est instrumentalisé pour établir des rapports de pouvoir entre individus genrés. Cela est patent dans le monde politique, qui reste majoritairement investi et dominé par les hommes. Ce sont bien les hommes, non les femmes, qui ont développé les styles oratoires, la phraséologie et les codes interactionnels. Il est donc difficile pour les femmes d'obtenir une place égale aux hommes dans un monde qu'elles n'ont pas façonné et dont elles n'ont pas établi les principes langagiers (Sheeler, Anderson 2017). Dès l'origine, les femmes sont mises en difficulté. Sur elles pèsent le soupçon d'être moins aptes

que les hommes à manier le langage politique pour exercer des responsabilités de haut niveau. Pour se faire une place dans le monde majoritairement masculin de la politique, elles doivent affirmer leur légitimité et ce faisant, risquer d'apparaître plus opportunistes ou agressives que leurs concurrents masculins (Winter, 2010 ; Dolan, 2014).

2. La notion de « genre de discours »

La notion de **genre de discours** a suscité une théorisation abondante. De nombreux auteurs se sont prononcés sur les difficultés qui entourent l'appréhension de cette notion, qui est d'une évidente pertinence dans l'analyse du discours. Afin de mieux saisir ce qu'est le **genre**[126] lorsqu'on l'applique à des types de textes plusieurs critères doivent être invoqués. Dire de deux textes, par ailleurs distincts, qu'ils appartiennent au même genre discursif, c'est suggérer qu'ils partagent des caractéristiques formelles, thématiques, esthétiques, fonctionnelles les rapprochant tout en les démarquant d'autres textes. La sociolinguiste Sonia Branca-Rosoff insiste sur la diversité des paramètres entrant nécessairement dans la caractérisation de tel ou tel genre. Elle écrit : « Les genres sont […] définis non par un critère, mais un faisceau de critères » (1999a : 33).

L'origine communément admise (et lointaine) de la notion de **genre de discours** remonte à l'Antiquité, en particulier à Aristote. Les travaux d'Aristote font apparaitre deux traditions, d'une part, la poétique, d'autre part, la rhétorique. Elles s'inscrivent respectivement dans deux problématiques différentes. La poétique éprouve d'abord le besoin de distinguer différents genres (l'épique, le lyrique…) ; la rhétorique implique ensuite « la nécessité de gérer la vie de la cité et les conflits commerciaux et politiques » (Charaudeau, 2001). A cette époque, la dimension « sociale » des genres de discours est déjà présente sous la dénomination de « lieux sociaux », qui correspondent aux grands secteurs d'activité (juridique, politique, religieux) structurant la société. Ces lieux sociaux constituent un cadre dans lequel les genres s'articulent. Comme le souligne Branca-Rosoff, « à ces lieux d'énonciation institutionnels, correspondent des actes de langage rituellement codifiés au service d'une finalité pragmatique. [...] rhétorique grecque, des lieux

[126] A un niveau générique, le genre (dérivé du verbe latin genere « engendrer) renvoie à un principe de classification (regroupement) qu'on applique "à une classe d'êtres ou d'objets (possédant) un ou plusieurs caractères communs". Un regroupement "d'êtres ou d'objets" distincts est ainsi effectué autour d'une similitude portant sur "un ou de plusieurs caractères." Ces derniers incluent notamment "la manière et le style" (Trésor de la Langue Française Informatisé, TLFi).

publics, des actes de langage, des places discursives et des types d'énoncés sont mis en rapport. » (Branca-Rosoff, 1999a : 33).

La notion de genre a également une portée littéraire. A partir du 18e siècle, la conception strictement rhétorique du genre se double d'une perspective littéraire. Au 20e siècle, le genre investit l'analyse du discours. Dans un article intitulé « Analyse des discours : visées discursives, genres situationnels et construction textuelle », Patrick Charaudeau (2001) note ainsi :

> *Ce qui est symptomatique en l'occurrence, c'est de m'être référé, comme d'autres, à la tradition littéraire, comme si la question des genres ne pouvait être traitée sans "en passer par là". Certes, nous sommes encore les héritiers de cette tradition, mais il m'apparaît maintenant que c'est une erreur, qu'il vaut mieux rompre avec celle-ci et qu'il est préférable de reposer cette question dans une autre filiation. (Charaudeau, 2001 :3)*

Lorqu'on débat aujourd'hui de la notion de genre de discours en linguistique on évoque immanquablement les travaux de Mikhaïl Bakhtine. A ce dernier revient le mérite d'avoir élargi la notion de genre de discours à de multiples pratiques verbales (écrites ou orales), au-delà de la rhétorique et de la littérature. D'autres auteurs s'intéressent au contexte historique dans lequel émerge cette notion. La chercheuse française Sophie Moirand (2003) souligne son apparition relativement récente dans le vocabulaire des sciences du langage. Elle relève son absence du *Dictionnaire de linguistique Larousse* (1973) et la réduction à sa seule acception littéraire dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* de Ducrot et Todorov, publié aux Editions du Seuil en 1972. Sonia Branca-Rosoff, quant à elle, cite les travaux de Jenny Simonin (1975) et de Jean-Paul Bronckart (1997) comme ayant joué un rôle majeur dans l'histoire récente de la notion de genre en linguistique. Leur apport se situe dans la prise en compte de la situation d'énonciation, ainsi définie : « Les marques énonciatives permettent en effet d'articuler l'énoncé et la situation organisant et définissant des places d'énonciateurs ; de plus, elles constituent un système grammatical fermé, bien délimité, et se prêtent donc à une description systématique » (Branca-Rosoff, 1999 : 34).

Cette notion est ainsi rattachée à des traditions et à des disciplines diverses. C'est pourquoi sa définition et son origine donnent lieu à des points de vue divergents d'un auteur à un autre. Il convient d'accorder, dans ce travail, une place à ces points de vue différents. Nous avons choisi de prendre appui sur les travaux du linguiste et analyste de discours politiques français Patrick Charaudeau qui suggère la procédure suivante:

(i) Identifier des « lieux de paroles » qui correspondent à différents secteurs de l'activité humaine (le politique, le religieux, le juridique, le scientifique…) (Charaudeau, 2008).

(ii) Baser son analyse sur les fonctions langagières et les pôles de communication qu'elles mettent en jeu. Par exemple, différentes taxinomies (c.f. Michel Foucault, *L'ordre du discours*) qui se définissent comme un système de classification de suite d'éléments propres à un ou plusieurs domaines scientifiques. La plus connue est celle de Jakobson qui a élaboré dans les années 1960 six fonctions principales propres au système du langage (Charaudeau, 2008).

(iii) Utiliser le critère de la « nature communicationnelle » de la production : dialogique/monologique, écrit/oral, « naturelle »/ « institutionnalisée » (Charaudeau, 2008).

(iv) Analyser les marques énonciatives (la tradition Benveniste oppose « récit/discours »). (Charaudeau, 2008).

(v) Tenter de déterminer en amont des « types d'activité langagière » (le narratif, l'argumentatif, l'explicatif…) (Charaudeau, 2008).

(vi) Identifier les caractéristiques formelles des textes (Charaudeau, 2008).

(vii) Tenter de déterminer le domaine de production de discours, en recourant à des textes fondateurs (discours philosophique, discours religieux, discours littéraire…) (Charaudeau, 2008).

Comme le résume Charaudeau : « Ce qui est pris en compte pour définir (la notion de genre non littéraire) concerne tantôt l'ancrage social du discours, tantôt sa nature communicationnelle, tantôt les activités langagières mises en œuvre, tantôt les caractéristiques formelles des textes produits » (Charaudeau, 2001: 5). La perspective de Charaudeau insiste selon nous sur trois paramètres : la **situation de communication** (liée à un domaine de communication), les **contraintes discursives** (l'organisation du discours, dépendantes des caractéristiques situationnelles), la **configuration textuelle** (qui ne permet pas en soi d'établir une typologie mais qui joue un rôle indiciel fort quant à l'appartenance d'un discours à un genre ou un autre). Charaudeau propose un traitement conjoint de ces paramètres. Il accorde une place importante aux caractéristiques situationnelles. A la différence de certains auteurs, qui définissent la situation de communication en fonction de la visée de communication, Charaudeau (2011) intègre d'autres composantes telles que l'**identité des participants**, le **propos** et son **contenu thématique**, ainsi que les circonstances matérielles de production de l'énoncé. Certains de ses collègues, comme Maingueneau, intègrent d'autres paramètres comme les **rôles**, les **finalités**, le **médium**, le **cadre spatio-temporel**, le **type d'organisation textuelle**. Selon Maingueneau, cette dernière notion est d'une grande importance puisqu'elle « instaure de manière non négociée un cadre à l'activité discursive » (Maingueneau, 2007). Le théoricien Mickael Bahktine envisage également le « genre » comme la négociation de paramètres formels et situationnels « un type d'énoncé donné,

relativement stable du point de vue thématique, compositionnel et stylistique propre à une sphère donnée de l'activité ou de la communication humaine » (Bahktine, 1992). François Rastier s'inscrit dans l'héritage Bahktinien en évoquant également une articulation de plusieurs paramètres dans son approche/définition du genre : « un genre étant alors défini comme un mode d'interaction normé entre composantes » (Rastier, 2001). Rastier insiste sur une dimension normative de la notion de genre de discours (que nous retrouverons par la suite dans l'approche de Catherine Kerbrat-Orecchioni), selon deux principes :

(i) Un principe d'identité, un principe tourné vers le passé, la répétition, la reproduction et gouverné par des règles (noyau normatif) (Rastier, 2001).
(ii) Un principe de différence, un principe, tourné, lui, vers le futur et l'innovation et déplaçant les règles (variation) (Rastier, 2001).

Rastier (2001) s'inscrit nommément dans une perspective bahktinienne qui considère que les genres de discours font partie intégrante de la communication, qu'ils régulent le format de nos énoncés et conditionnent nos pratiques socio-discursives, en production comme en réception. Il considère également (toujours dans la lignée de Bahktine) que les genres sont « prototypiques », c'est-à-dire définissables en termes tendanciels plutôt que par des critères « stricts ». Rastier ajoute que les genres et les discours « s'articulent aux pratiques sociales » et que « les situations d'énonciation et d'interprétation sont des occurrences» des genres discursifs. Enfin, bien que le genre soit par essence normé, chaque locuteur bénéficie au sein d'un genre spécifique d'une certaine latitude créative et personnelle.

En 2002, Catherine Kerbrat-Orecchionni dans son *Dictionnaire d'Analyse du Discours* (co-écrit avec Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau) propose deux définitions de la notion de genre de discours. Elle y voit « des catégories abstraites qui regroupent, sur la base d'un certain nombre de critères, des unités empiriques se présentant sous forme de « textes » ou de « discours » (Kerbrat-Orecchioni, 2002 : 23). La première acception recouvre les « catégories de textes plus ou moins institutionnalisées dans une société donnée », la seconde renvoie aux « types » plus abstraits de discours caractérisés par certains traits de nature rhétorico-pragmatique, ou relevant de leur organisation discursive » (Kerbrat-Orecchioni, 2002 : 23). Nous nous trouvons une nouvelle fois face à une perspective qui articule deux paramètres ou « faces » : une **face interne**, le fonctionnement linguistique, et une **face externe**, les pratiques socio-signifiantes. Les types d'activité font d'abord intervenir des critères internes (emplois des temps, organisation séquentielle des énoncés, nature des actes de langage et également, puisque son

travail porte en grande partie sur l'oral, l'intensité de la voix, la longueur des tours de parole, les chevauchements), tandis que les évènements de communication font d'abord intervenir des critères externes (nature du site, nature du format participatif, distribution des rôles, existence ou non d'une audience). La négociation entre face interne et face externe est très fortement marquée par la perspective **interactionnelle** du travail de Kerbrat-Orecchioni : le cadrage externe influe sur la production et l'interprétation des énoncés, générant des représentations a priori, qui déterminent en partie les comportements des locuteurs et créent chez eux des attentes normatives (Kerbrat-Orecchioni, 2002). Dans une filiation elle aussi bahktinienne, Kerbrat-Orecchioni conçoit la **compétence générique** comme constitutive de notre compétence langagière globale (Kerbrat-Orecchioni, 2002).

Sonia Branca-Rosoff propose pour sa part une définition qui oscille entre une **dimension sociale** (individus inscrits dans des situations) et une **dimension formelle** (marques linguistiques et fonctionnement discursif). Elle parle à ce titre de « notion biface » (Branca-Rosoff, 1999b : 35). Elle reprend les choix terminologiques d'Achard qui distingue **registres** (rôles langagiers attendus dans différentes situations sociales) et **genres** (fonctionnements linguistiques liés à ces registres). Elle offre également une réflexion sur la notion de **variation**. En effet, même les genres « dominants » sont soumis à des variations, que ce soit au niveau de leur contenu, de leur forme, ou du vocabulaire qui les entoure, en raison de la dimension fondamentalement créatrice du langage. Selon Banca-Rosoff, ce « flottement » se situe au sein de la communauté linguistique, qui décide ou non d'intégrer un énoncé comme une « variante du genre de départ » ou comme un autre genre. Pour elle la **transgression du genre** est inhérente à la notion même de genre, ce qui crée une manière de tension avec la dimension normative de ce concept (Branca-Rosoff, 1999b).

Pour Sophie Moirand le genre est de nature **socio-cognitive**. Il s'agit d'une représentation d'activités langagières qui se caractérisent par plusieurs paramètres (situation, communauté, langue, culture) et qui se présentent sous des formes très diverses (textes, exposés, échanges verbaux…) (Moirand, 2003). Le genre s'acquiert et se pratique au quotidien. Il forme « une sorte de patron permettant à chacun de construire, de planifier et d'interpréter les activités verbales ou non verbales à l'intérieur d'une situation de communication, d'un lieu, d'une communauté langagière, d'un monde social, d'une société… ». Cette approche repose donc moins sur des critères formels que des critères situationnels et fait la part belle à la vie intérieure du locuteur et à ses capacités interprétatives plutôt qu'à une typologie décontextualisée et indépendante du sujet parlant (Moirand, 2003).

En résumé, on dira que la notion de genre de discours renvoie à la présence de caractéristiques communes à plusieurs types de productions langagières les distinguant d'autres

productions, sur le plan **énonciatif** (conditions d'énonciation), **textuel** (macro-organisation, récurrences lexicales, registres de langues entre autres exemples), **social** (situation sociale des locuteur-trice-s, situation sociale de la production) ou encore **matériel** (oral / écrit, amplitude de diffusion et de réception de la production langagière…).

Recourir à la notion de genre discursif dans l'analyse linguistique devient une nécessité dès lors qu'on admet l'idée bahktinienne que le genre est constitutif de la capacité langagière humaine. Nulle surprise donc à ce que cette notion soit devenue un outil d'analyse central dans de nombreuses recherches en linguistique, en sociologie et en anthropologie. Pour Charaudeau (2001 : 8) « si l'on veut étudier les discours qui se déploient et circulent dans des lieux sociaux, on ne peut se passer d'une catégorisation de ceux-ci. » Le principe de pertinence du genre discursif s'applique donc aux productions langagières des sujets en contexte politique, en contexte électoral ou dans l'exercice de fonctions d'élu. Analyser la production individuelle d'une personnalité politique comme l'expression d'un **genre de discours** contraint l'analyste à considérer ce qui est dit dans sa **spécificité** (c'est X ou Y qui parle) et dans sa **généricité** (X fait un discours de campagne, intervient dans un débat télévisé, prononce un discours officiel, anime une réunion avec des administrés, etc.). Par conséquent, il est important de prendre en considération dans ce travail la nature socialement et institutionnellement située des locuteurs, qui appartiennent de par leur fonction ou leurs aspirations à la catégorie « personnages politiques, » ainsi que la nature socialement et institutionnellement située de leurs actes d'énonciation (lieu, nature de et visée de l'évènement). La notion de **genre de discours** fera donc partie des outils d'analyse privilégiés des productions langagières dans notre corpus. Lorsque nous évoquons cette notions, nous sommes parafitement conscients que nous ne pouvons pas mettre tous les discours, que ce soit un débat télévisé ou un discours de campagne en continu sur le même plan discursif. Nous reconnaissons aisément que ces types de discours appartiennent à des **sous genres de discours** (Husianycia, 2017 :3). La notion de genre de discours pris dans sa dimension globale nous permettra, néanmoins, de saisir quelles sont les spécificités inhérentes à la dimension « politique » des discours étudiés tout un intégrant le **genre social** des locuteurs-trices qui les produisent. Nous verrons notamment l'importance du genre « débat présidentiel télévisé » dans l'usage des pronoms, qui se distingue nettement de l'usage ordinaire en contexte dialogique simple. Un jeu se dessine donc autour de la polysémie du terme « genre », avec de possibles croisements, intégrations ou interactions comme nous allons très vite le voir sur le terrain des discours et des débats de campagne.

2.1 Qu'est-ce que le discours ? Concepts et enjeux

Le terme de **discours,** tel qu'il est utilisé en politique, évoque d'abord une perspective et une rhétorique particulières sur un sujet donné : « discours de droite, » « discours extrémiste. » Les discours, dans leur dimension idéologique, peuvent être associés à des styles énonciatifs, lexicaux, syntaxiques privilégiés, que le locuteur s'approprie à sa manière. Car même si un locuteur produit un genre de discours identifié, sa production demeure unique (Maingueneau, 2007, 2012). La notion de « discours » demeure cependant problématique car sa conceptualisation diffère selon les disciplines dans lesquelles il est employé. La linguiste Sara Mills dans *Gender and politeness* (2003) considère ainsi que la notion de « discours », très en vogue dans les sciences humaines, reste largement sous-déterminée:

> *The term 'discourse' has become common currency in a variety of disciplines: critical theory, sociology, linguistics, philosophy, social psychology and many other fields, so much so that it is frequently left undefined, as if its usage were simply common knowledge. (Mills 2003 [1997] :1)*

Il apparaît donc complexe d'en apporter une définition stricte et unique. Pénélope Brown replace la notion de discours dans une perspective linguistique. Elle déclare : *"In linguistics, traditionally, it is defined as —language above the sentence or above the clause or —language in use"* (Brown & Yule, 1983 : 1). Deborah Tannen confirme la nécessité de dépasser l'échelon de la phrase, qui tend à être privilégié en linguistique. Or l'analyse du discours invite justement le linguiste à voir plus large: *"Discourse is agreed to be — language beyond the sentence"* (Tannen, 1989 : 6). De son côté, Norman Fairclough insiste sur la diversité des formes que prend le discours dans la réalité de la parole. Il considère par exemple que des extraits de dialogue, des textes écrits des productions orales mais aussi le langage écrit, parlé ou toute forme d'interaction (entre un lecteur et un lecteur) sont du « discours. »

> *The term is used differently, with a focus on the way it operationalizes within discourse analysis: —samples of spoken dialogue, in contrast with written texts, —spoken and written language, —situational context of language use, —interaction between reader/writer and text, and —notion of genre (such as newspaper discourse) (Fairclough, 1992a: 3).*

Fairclough (1995b) intègre par ailleurs les dimensions **phonologique** et **morphologique** à l'analyse de tout discours. Certaines chercheuses insistent quant à elles sur le caractère **situationnel** et **interactionnel** du discours. Jane Sunderland et Line Litosselli écrivent ainsi : *"(Discourse) refers to language which communicates a meaning in a context, e.g. real life spoken interactions between people in groups in social situations"* (Sunderland, Litosseliti, 2002 : 9). Ces trois chercheuses considèrent que toute forme d'interaction sociale visant à communiquer et

construire du sens peut être considérée comme un discours. Cette opnion est également partagée par Van Dijk (1990), Fairclough et Wodak (2011).

De tout cela nous retiendrons que le discours demeure une notion complexe à définir en linguistique. Il est néanmoins possible de s'entendre sur le principe suivant : toute production orale, écrite et interactionnelle, qui répond à une visée communicative constitue une instance de discours. Reste à définir ce qu'il faut entendre par **discours politique** puisque notre corpus se compose principalement de ce type de parole.

2.2 Le discours politique : un objet de recherche privilégié en sciences humaines et sociales

L'apport du linguiste français Patrick Charaudeau à l'étude du discours politique nous paraît essentiel. Pour ce chercheur, le dicours politique « renvoie à l'ensemble des paroles tenues publiquement par les professionnels de la politique » (Charaudeau, 2008 : 1). Le discours politique intègre selon Charaudeau plusieurs types de productions: les programmes partisans, les notions de congrès et plus généralement, les discours électoraux.[127] Le discours politique est intimement lié à la rhétorique, c'est-à-dire à « l'art de persuader par des arguments qui sont efficaces avant d'être vrais. »[128] De plus, le discours politique possède deux dimensions : une dimension langagière et une dimension sociale. Ces deux dimensions répondent à des codes linguistiques précis. Le discours politique est un type de discours « particulier » puisqu'il émane de productions de nature et de format très variables. Un texte, par exemple, un essai ou une lettre ouverte publiée dans un journal sont deux types de textes de genre différent mais qui pourtant peuvent traiter d'une même problématique et ainsi être considérés comme des instances de discours politique. Quant à la parole publique d'une personne politique, celle-ci relève du discours politique, quel que soit le format que cette parole se donne (tweet, allocution, discours de campagne, débat). En termes de supports médiatiques, les productions ou les discours politiques peuvent être de nature dialogique (les débats politiques à la radio ou à la télévision). Ils peuvent être véhiculés sous une forme écrite (articles de presse, interviews écrites) ou encore orale (radio, télévision). On observe que le discours politique peut parfois avoir un caractère très formel et institutionnel, comme dans le cas des débats parlementaires autour de textes de loi. Ils peuvent également être diffusés sous forme de tribunes par des médias indépendants ou de pages de libre opinion dans des blogs. Bien qu'il soit complexe de recenser et de catégoriser toutes les

[127] Le discours politique a mauvaise réputation. La parole politique est régulièrement opposée aux actes (comme semble l'indiquer le titre d'une émission de France 2 intitulée Des paroles et des actes).
[128] *http://www.le-politiste.com/le-discours-politique.*

formes de productions langagières susceptibles d'être rangées dans la catégorie « discours politique », malgré les différences importantes introduites par le choix de la modalité orale ou écrite, malgré la diversité des sous-genres (tels que le pamphlet, le tweet, le portrait…), malgré la différence introduite par la nature dialogique ou non d'une production (Charaudeau, 2002), il nous semble que le **discours politique** constitue bien un type de discours particulier, porteur de traits et de contraintes spécifiques. Ces contraintes devront donc être intégrées à nos analyses qualitatives (pragmatiques).

Le locuteur peut être une personne politique en fonction, un candidat en campagne, un (journaliste) politologue. Le discours politique est toujours contraint par un certain nombre de facteurs institutionnels. Par exemple, les institutions politiques officielles fédérales, étatiques, militantes et partisanes. Il faut également tenir compte de la relation qui lie le monde politique au monde médiatique. Ces relations peuvent être aussi privilégiées, conflictuelles qu'ambiguës. Elles empruntent divers canaux ou « genres médiatiques » tels que le débat télévisé, l'interview-portrait, la publicité électorale, sans oublier blogs et réseaux sociaux.

Dans l'Antiquité, la politique se définissait comme les « affaires de la cité. » Aujourd'hui, le champ politique s'étend à toute l'organisation de la vie économique et sociale. Les productions linguistiques afférentes qui en découlent, constantes, innombrables, sont l'objet d'une attention particulière, très souvent érigée en réel domaine de recherche en sociologie, en sciences de la communication, en sciences du langage et bien entendu en sciences politiques. Un point très important du discours politique est son caractère public et sa « visibilité ». Les locuteurs font preuve d'une conscience très forte du fonctionnement et du pouvoir de la langue lorsqu'ils parlent politique. Ils exercent une vigilance particulière lors de l'énonciation (ou de l'écriture), et plus encore lorsqu'ils mettent en circulation ces productions. Tous ces paramètres constituent une contrainte supplémentaire liée à ce type de discours particulier (Charaudeau, 2002).

Pour Charaudeau (2002) le discours politique est un témoin privilégié des rapports de pouvoir, plus ou moins institutionnalisés, entre les membres d'une même communauté. Il y a là matière à fascination pour de nombreux chercheurs dans de nombreuses disciplines s'intéressant à la vie sociale. Le discours politique s'avère par ailleurs d'une exceptionnelle richesse sur le plan rhétorique, socio-historique et politique. Il offre un cadre pertinent pour l'étude empirique d'un grand nombre de thèmes qui préoccupent les membres d'une communauté : le fonctionnement de cette communauté, les rôles et les idées des divers acteurs de cette communauté, les rapports entre langue et pouvoir, la façon dont les institutions exploitent des ressources linguistiques pour se constituer en une force puissante destinée à mettre en place des politiques particulières, pour légitimer ses dirigeants. C'est précisément pour cette raison que le discours politique est un filon

inépuisable pour la recherche en sciences humaines et sociales, le révélateur par excellence « des rapports entre discours, action et pouvoir » (Charaudeau, 2002).

2.3 Le discours politique : un cadre interactionnel et un enjeu de conquête du pouvoir ?

Le discours politique est un élément-pivot de la conquête et de l'exercice du pouvoir. Que le régime soit démocratique ou autoritaire, une rhétorique particulière est systématiquement déployée par les locuteurs qui confère une place centrale à l'**argumentation**. Depuis Aristote (384-322 avant notre ère) on entend par **rhétorique** « l'art » de « soutenir une opinion, de défendre la sienne et d'attaquer celle d'autrui » (*Rhétorique*, Livre 1, 1.14) au moyens de divers procédés visant la « persuasion » d'autrui (Livre 1, 8.20). Cette conception générale de la rhétorique n'a pas fondamentalement évolué sur le fond, comme en témoigne l'œuvre du philosophe et juriste Chaim Perelman qui dans son célèbre *Traité de l'argumentalion, la nouvelle rhétorique* ([1958] 1992) développe une théorie très serrée de l'« argumentation » dans le discours politique. L'enjeu est de « provoquer ou accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on leur présente » (Perelman, 1992 : 5). Charaudeau (2002), dans « A quoi sert d'analyser le discours politique * » confirme ce point en soulignant que la persuasion est une manière de **pouvoir**: « Agir sur l'autre, cela veut dire que la position de pouvoir dans le langage s'inscrit dans un processus d'influence qui vise à modifier l'état physique ou mental de l'autre. Charaudeau distingue le « simple pouvoir d'agir » qui renvoie à une aptitude de l'individu à exécuter une tâche, du pouvoir d' « agir sur l'autre » qui renvoie à un projet intentionnel ayant pour ambition d'influencer le savoir ou le comportement de l'autre. Qu'il s'agisse de « faire faire », de « faire dire » ou de « faire penser » il y a de toute évidence une intentionnalité de la part du locuteur. Charaudeau (2002) note ainsi: « le discours politique a la particularité d'avoir une intention auprès d'une audience suivie de conséquences, ou d'exécution de la part de celle-ci ».

Dans le cadre de cette étude, il est pertinent de se demander si l'argumentation, la persuasion et le désir de contrôle énoncés plus haut sont sensibles ou non au genre (social) des personnalités politiques et à leur « agir communicationnel ». Ce dernier concept est emprunté à Jurgen Habermas, un philosophe et théoricien allemand dans *Théorie de l'agir communicationnel*. Pour Habermas (1981) « l'agir communicationnel » propre au discours politique a pour but de modifier l'état émotionnel, psychologique, physique de l'autre, de l'auditoire. Le discours politique met en place une situation de communication qui donne la part large au communicant (émetteur du discours) tout en valorisant la réception du message politique

par l'auditoire. Le communicant incarne une « figure d'autorité » (Maingeneau, 2002) temporairement investie du pouvoir de parler et de raisonner. Fort de sa position, le communicant est en capacité d'articuler son discours autour de la menace, de la gratification ou de la sanction. Le pouvoir linguistique qui lui est contextuellement conféré lui permet de « modifier l'état mental, émotionel et parfois physique des personnes adressées dans ce discours » (Charaudeau, 2008).

Comme nous l'avons annoncé, notre corpus contient (entre autres) trois débats politiques entre Donald Trump et Hillary Clinton. En visionnant ces interventions, nous avons constaté que le format même du débat soulignait de façon appuyée la dimension du **pouvoir** : pouvoir de persuader un auditoire par son langage (première étape) et, si l'opération réussit, pouvoir d'accéder au pouvoir politique et de gouverner. Ce sentiment s'est en revanche amoindri lors de notre exploration des discours de campagne individuels. Plusieurs hypothèses peuvent expliquer notre constat : le format « débat » instaure une dualité, d'ordre physique, psychologique, émotionnelle et genrée. Cela intensifie la tension, la rivalité, la lutte pour se saisir du pouvoir entre locuteurs et comme nous le verrons cela peut dériver vers un autre genre qui est le réquisitoire, le plateau se muant en **prétoire** et l'adversaire en **accusé**. A tout cela s'ajoutent d'autres critères : les modérations, les échanges et les conflits entre les candidats eux-mêmes, mais aussi, avec les journalistes et l'auditoire. Pour Noël Nel (1989), le débat politique constitue un véritable phénomène langagier et audiovisuel qui « appartient à une catégorie très générale (comprenant) la conversation, la discussion, l'entretien, la conférence, et qu'on désigne d'un terme générique très variable, l'échange ou la conversation, selon les cas » (Nell, 1989 : 7).

Le débat télévisé s'articule autour de trois points fondamentaux (Nell, 1989 :10): (i) une **contrainte systémique**, en particulier une structure hiérarchisée d'échanges portée par un degré de formalisation, (ii) un **encadrement rituel** qui implique l'ouverture, la clôture, les tours de paroles, (iii) l'intégration à une **situation** (un lieu, des personnes, une occasion). Sur le plan formel, le débat est une structure duelle au sein de laquelle les tours de parole entre les candidats sont régulés par des modérateurs, très souvent les journalistes. Le débat est un véritable cadre qui engage une dualité interactionnelle, communicationnelle et physique puisque les candidats sont en général face à face, une posture qui les oblige à tenir compte de leur image ou « face » (positive /négative) dans le sens goffmanien du terme. Sur le plan interactionnel, le débat repose principalement sur des stratégies d'argumentation dirigées vers l'adversaire, les journalistes, les participants et les téléspectateurs (Nell, 1989 : 7). En politique, le débat constitue un cadre interactionnel spécifique (*interactional frame*) au sein duquel les candidats s'initient à la conquête du pouvoir (Tannen, 2017). Ce cadre a historiquement été institué par des hommes, avec des logiques discursives et argumentatives masculines. Or, depuis quelques décennies,

cette scène est investie par des figures féminines. La situation est loin d'être simple à gérer pour elles comme nous allons le voir : pour conquérir une arène politique massivement occupée par les hommes, les femmes doivent **se battre à armes égales** avec leurs pairs ou rivaux masculins. Cela suppose (au moins dans la phase de conquête) qu'elles **adhèrent aux codes institués par les hommes**, qu'elles pratiquent les styles conversationnels dominants forgés par les hommes. Tôt ou tard, cette nécessité crée des **dissonances avec leur performance de genre**, des **conflits entre styles conversationnels** qui ne sont pas sans effet sur l'image projetée de leur féminité. C'est ce que nous allons mettre en évidence dans la partie qui suit.

3. La place des femmes dans le milieu politique : la question de l'injonction paradoxale ou « double –contrainte » (*double bind*)

Même si certaines femmes ont pu exceptionnellement occuper les plus hautes responsabilités dans l'histoire des nations, le **champ politique** est historiquement associé au sexe / genre **masculin**. Comme nous l'avons rappelé dans le premier chapitre de ce travail, les femmes ont longtemps été exclues de la citoyenneté politique dans les états qui, depuis le 18e siècle, se sont inspirés des principes libéraux et démocratiques européens. Bien que les femmes aient juridiquement obtenu accès au suffrage et à l'éligibilité au 20e siècle, elles n'ont globalement pas réussi à venir à bout de la « domination masculine » (Bourdieu, 2014 [1998]) dans le champ politique. Dans la mesure où nous avons fait le choix d'étudier les élections présidentielles étasuniennes de 2016, nous nous limiterons à l'évolution de la place des femmes en politique aux USA et à ce que nous estimons être la persistance du *double bind* qui les frappe.

Un premier fait s'impose : au début des années 1970, il n'y a que très peu de femmes à la Chambre des Représentants, aucune femme au Sénat ou à la Cour Suprême et aucune femme gouverneure. L'idée d'élire une femme présidente semble encore plus irréaliste même si elle est constitutionnellement possible. Il y a 50 ans, les femmes rencontraient d'énormes difficultés matérielles et socio-culturelles pour entrer dans les meilleures facultés de droit ou de médecine. Celles qui en sortaient diplômées devaient affronter nombres d'obstacles qui entravaient leur carrière, même dans un milieu professionnel présumé éclairé, comme l'Université:

> *Nepotism rules and other exclusionary devices, explicit and implicit, were severe obstacles to women seeking tenure-track positions at major research universities. Often their stereotypically expected styles of communication were used as arguments against them: people who talked irrationally must think that way, and people who thought irrationally shouldn't be trusted with anything important. (Lakoff, 2004 [1975]: 107).*

Dans sa préface à l'édition 2004 de *Language and Woman's Place*, la linguiste Robin Lakoff note avec satisfaction que la situation a favorablement évolué pour les femmes en Occident. Toutefois, elle ne peut s'empêcher de relever, avec une pointe d'amertume, qu'une manière de **dévalorisation des sphères** investies par les femmes a accompagné ce processus d'ouverture. Elle déclare, avec une naïveté feinte: "*I don't know how to explain (...) but now these positions carry much less clout"* (Lakoff, 2004 [1975] : 107). Est-ce vraiment un hasard si, au moment même où les femmes sont admises dans le monde médical, politique, juridique et universitaire, ces professions perdent une partie de leur prestige ancestral ? Poser la question revient à y répondre : de toute évidence non.

De son côté, Deborah Cameron rappelle que pour imposer sa légitimité en politique, une femme doit établir et parfois négocier son autorité parmi ses pairs masculins, ce qui implique qu'elle **ajuste son style conversationnel et interactionnel** à celui des hommes politiques structuralement dominants (Cameron, 2005). En s'ajustant, toujours, en imitant, parfois, les femmes renoncent ainsi à **imposer leur propre style** et se trouvent alors prises au piège d'une **injonction paradoxale** ou *double bind* (Bateson, 1965). Le concept, nous l'avons vu, a été introduit par Gregory Bateson dans les années 1960. Il évoque pour la première fois ce phénomène dans l'un des essais qu'il publie sur la schizophrénie (Bateson, 1965 : 22, in Lakoff, 2004 [1975]). Cette théorie de la « double contrainte » sera invoquée par les chercheuses anglophones en linguistique de genre car elles y trouvent une façon efficace de nommer et décrire la **tension contradictoire** à laquelle sont confrontées les femmes qui investissent la sphère politique (Lakoff, 1990, 2000 ; Tannen, 1990, 2009). En effet, estiment-elles, pour être prises au sérieux dans le combat suprême d'une élection au Congrès ou à la Présidence, les femmes politiques doivent généralement se montrer **assertives**, **compétitives**, **fortes**, **dominatrices**, comme le sont culturellement les hommes en pareille situation. Mais en faisant cela, elles encourent le risque de paraître plus **dures** ou **agressives** que leurs homologues masculins dans des interactions équivalentes. Cela a de sourdes mais dévastratices répercussions sur l'**appréciation** qu'on porte sur le caractère de ces femmes, avec une **sévérité plus grande** que pour les hommes. Les femmes qui poursuivent une carrière politique ou qui visent une position de leadership sont donc confrontées à un paradoxe qui relève bien d'une **injonction paradoxale** : pour être reconnues comme compétentes, battantes, déterminées au même titre que leurs adversaires masculins, elles doivent projeter une image de **détermination** et d'**autorité** associées à des normes comportementales et discursives masculines. Parallèlement, pour être aussi validées en tant que femmes, elles doivent respecter les **codes interactionnels** et les **styles conversationnels** qui sont (à tort ou à raison) associés à la **féminité** donc attendus du public

(Tannen, 2001 [1991] : 90 -96 ; Dolan, 2010, 2014). Dès lors se crée une **tension** génératice de conflits intérieurs et de déboires. Celles qui croient s'extraire de cette injonction – **parler au masculin tout en performant son identité au féminin** – en décidant d'opter pour l'un ou l'autre style encourent une **sanction** car l'injonction n'est pas de leur fait mais appartient au corps social. Pour mémoire, au Royaume Uni, Margaret Thatcher fut très vite surnommée « la dame de fer » (*the iron lady*), titre moqueur, surcodant son genre (« dame ») et son autorité (« de fer ») dont on l'affubla jusqu'à sa mort en 2013, comme en témoigne cet extrait du *New York Times* (notre soulignement) :

> *Margaret Thatcher, the "Iron Lady" of British politics, who set her country on a rightward economic course, led it to victory in the Falklands war and helped guide the United States and the Soviet Union through the cold war's difficult last years, died on Monday in London. She was 87.*
> *Mrs. Thatcher was the first woman to become prime minister of Britain and the first to lead a major Western power in modern times. Hard-driving and hardheaded, she led her Conservative Party to three straight election wins and held office for 11 years — May 1979 to November 1990 — longer than any other British politician in the 20th century.*[129]

Nous avons souvent observé qu'une femme politique était facilement prise au jeu des **codes de la communication masculine** parce qu'elle interagissait nécessairement avec de nombreux hommes dans ce milieu (alliés, opposants, sympathisants, auditeurs). De récentes études menées en sciences politiques et en études de genre ont d'ailleurs confirmé que lorsque les femmes étaient en minorité dans un groupe mixte, elles avaient tendance à moins s'exprimer et à avoir peu d'influence dans la conduite des débats (Winter, 2010, Baker, 2014, Dolan, 2014). En contexte politique cependant, si les femmes souhaitent devenir de véritables leaders politiques et gagner une certaine légitimité, elles sont souvent contraintes de devoir aller à l'encontre de certains codes linguistiques qui ont été identifiés comme « féminins » par les spécialistes en *language and gender studies*. Par exemple, la « solidarité », la « coopération », la « proximité » et « l'intimité » (Tannen, 1990). En 2014, Paul Baker, professeur de linguistique à l'Université de Lancaster (Royaume-Uni), publie un ouvrage intitulé *Using Corpora to Analyse Gender* dans lequel il déclare:

> *Since women are stereotypically comprehended —to engage in co-operative, non-threatening forms of speech, […] the speech of women in positions of power is therefore of interest because in order to be successful in these contexts, women are required to go against the stereotype (Baker, 2014: 16).*

[129] Joseph R. Gregory, The New York Times, April 8, 2013.
https://www.nytimes.com/2013/04/09/world/europe/former-prime-minister-margaret-thatcher-of-britain-has-died.html

Selon Baker, les femmes sont contraintes de négocier leur identité et d'aller à l'encontre des codes et des styles conversationnels assignés à leur genre pour espérer trouver une place dans le monde politique, un monde qui reste largement dominé par les hommes. Cette question de la « double contrainte » a été reprise de manière plus approfondie par Karrin Vasby Anderson et Kristina Horn Sheeler en 2017, professeures de communication aux Universités d'Indiannapolis et du Colorado (Etats-Unis). Dans un ouvrage collectif intitulé *Woman President : Confronting Postfeminist Political Culture (Presidential Rhetoric and Political Communication Book 22*), elles notent que les femmes sont forcées d'affirmer une « identité compétitive » qui résulte d'usages et de formes linguistiques dites complexes (Anderson, Sheeler, 2017 : 6) pour espérer égaler la « légitimité » politique conférée aux hommes. La question de la double - contrainte pour les femmes dans le monde politique est récurrente aux Etats-Unis et en Europe. Lorsque les femmes acquièrent un rôle politique, elles doivent très souvent négocier leur statut social et ainsi trouver un équilibre entre l'image du leadership - une image qui est typiquement associée aux hommes - et l'image socialement attendue de la « féminité » (Dolan, 2010, 2014). Cela amène les femmes politiques à laisser de côté certains **traits idéalisés**[130] qui ont longtemps été associés au « féminin » tels que la « douceur », « l'innocence », la « fragilité » ou « l'émotivité », au risque d'apparaître « compétitives », « arrogantes », « féroces », « froides » et « dominantes » (Winter 2010 : 595, Dolan, 2014 :98-99). Là où l'**homme de combat** est valorisé par sa **posture guerrière** (s'il ne commet pas d'outrances et ne verse pas dans l'arrogance), la **femme de combat** risque la **sanction** en apparaissant plus **dure** et surtout plus **agressive** qu'elle ne l'est réellement. Ce **traitement différentiel** du « masculin » et du « féminin » en politique avait été très bien énoncé par Penelope Eckert et Sally Mocconnel-Ginet (2003 : 101): "*One staple of gender construction is when a woman is involved in an activity type traditionally related to men, she is liable to criticism. In other words, —if a woman uses more powerful and assertive forms of language she could be viewed negatively or as trying to be like a man."*

Selon ces chercheuses, si une femme s'engage dans une activité politique, traditionnellement associée et pratiquée par les hommes, elle sera facilement critiquée et catégorisée comme dépourvue d'efficacité et d'autorité en comparaison à un homologue masculin. D'un point de vue linguistique et rhétorique, si une femme déjoue les codes expressifs identifiés comme « féminins » (Lakoff, 1975, Tannen, 1990) au profit de l'utilisation de formes linguistiques identifiées comme « masculines » (Lakoff, 1975, Tannen, 1990), elle sera vite

[130] Comme le démontre George Lakoff dans *Women, Fire and Dangerous Things* (1987), le mécanisme d'idéalisation fait partie de la cognition humaine. Nous construisons des « modèles cognitifs idéalisés » (ICMs – idealized cognitive models) des grandes catégories d'expérience, à partir desquels nous évaluons les êtres, les comportements, les situations. Lakoff analyse divers ICM comme celui de « mère » ou de « célibataire » dans son ouvrage.

perçue de façon négative comme essayant d'égaler l'homme, volontiers brocardée et tenue en échec.[131] Une recherche publiée en 2011 par Mary Crawford et Carlson (2011: 3) fait état de ce point: "*The role congruity theory, which depends on social role theory, and the stereotype fit hypothesis underpin the social stigma of female leaders. The social role theory postulates that ―the social role of being feminine' is incongruent with the social role of being a leader."* Comme on le constate à la lecture de cet extrait, Carlson et Crawford vont jusqu'à estimer que le stéréotype social « féminin » est l'antonyme du rôle social « masculin » de dirigeant ou haut responsable (*leader*). En conséquence, les femmes sont absentes (ou alors en minorité) dans ces rôles. Toute exception devient ce que nous avons appelé un **événement de genre**: une situation qui surprend et qui révèle les attentes sociales en matière de rôles sociaux genrés, un nouvel état de fait dans la répartition courante des tâches, fonctions et responsabilités entre les sexes qui appelle commentaire ou expression particulière par sa nouveauté même.

Ainsi, la Reine Elizabeth I d'Angleterre fut surnommée *The Virgin Queen*. On rapporte que Disraeli lui-même avait surnommé la Reine Victoria *The Faery* (par allusion à *The Faery Queen* d'Edmund Spenser, 1592) et que le Prince Albert la surnommait (affectueusement semble-t-il) « ma petite bonne femme » (*Gutes Fräuchen*, *Liebes Fräuchen*, *Gutes Weibchen*), toute « Impératrice des Indes » qu'elle fût, là où ses opposants irlandais la qualifiaient de *Famine Queen*. Plus près de nous, nous l'avons rappelé, Margaret Thatcher, première femme à accéder aux fonctions de Première Ministre, redoutée par la gauche et les syndicats de son pays et par les chefs d'Etat européens, fut souvent appelée *The Iron Lady*. La légitimité politique des femmes, même lorsqu'elle est actée par une filiation (royauté) ou une élection démocratique, n'est jamais un événement neutre en lui-même. Même lorsqu'une femme semble avoir réussi à s'imposer, cela semble se faire aux dépens du masculin (provisoirement écarté) sans garantie qu'elle puisse conserver sa légitimité politique aux yeux du public et des médias. L'image d'une potentielle vulnérabilité ou d'une incompétence (qui ne demandent qu'à être révélées) plane constamment sur elle. Ou alors on taxe la femme de maladresse et d'agressivité. Dès le début des années 1990, Robin Lakoff note ces phénomènes et écrit dans *Talking Power* (1990) : "*[W]hen a woman is placed in a position in which being assertive and forceful is necessary, she is faced with a*

[131] Au Royaume Uni, Theresa May fut très vite taxée d'incompétente par les factions rivales de son propre parti, alors qu'elle était Première Ministre (2016-19) et tentait de trouver une position de compromis avec l'Europe dans les négociations très tendues du Brexit. Son successeur Boris Johnson, adopta une position plus dure qui lui valut aussitôt un succès électoral retentissant. A la tête de l'Union Européenne, Ursula Gertrud von der Leyen, ancien médecin et ministre de la défense de la République Fédérale d'Allemagne, a très vite été soupçonnée de mal gérer la crise COVID 19 ou alors d'être agressive et maladroite dans son bras de fer avec le Royaume Uni en mars 2021 autour de la livraison des vaccins. Au Congrès Américain, des femmes récemment élues comme Alexandria Ocasio-Cortez, Eb Haaland ou Ilhan Omar, très fermes dans leur prises de position sur les sujets de société impliquant les minorités, ont été la cible répétée de critiques sexistes et racistes parfois très violentes.

paradox; she can be a good woman but a bad executive or professional, or vice versa. To do both is impossible" (Lakoff, 1989:206).

Que les femmes adoptent ou non les codes de la masculinité pour tenter de gagner une certaine légitimité dans le monde économique ou politique, le fait est qu'elles ne sont jamais à parité stricte avec les hommes car ces derniers n'ont pas de « paradoxe » équivalent à résoudre. Ce **déséquilibre** observé entre les candidats masculins et les candidats féminins nous conduit à introduire le concept de **performance** et de **contre-performance des identités de genre** dans le monde politique. En effet, nous sommes en droit de nous demander si une femme politique, aussi habile soit-elle, ne subit pas l'injonction d'apprendre à parler et à agir selon les codes de la « masculinité » (*"Talking Like a man,*" Lakoff, 1975 : 41) afin d'être perçue comme légitime dans un milieu et des fonctions traditionnellement associés au genre masculin. Mais en cédant à cette injonction, le risque d'une tension contradictoire ou d'une hybridation malheureuse des identités et des styles féminins et masculins semble inévitable. Cette problématique est l'enjeu des pages qui suivent.

3.1 La performance de l'identité de genre dans le monde politique

Ce qui est généralement attendu d'un politicien ou d'une politicienne ne coïncide pas nécessairement avec le « genre » qu'il ou elle sont censé(e)s incarner (Jones, 2017). Dès les années 1980 et 1990, de nombreux travaux de recherche en sociologie et en antropologie du genre (West, Zimmerman, 1987 ; Butler, 1990, 1993) tentent de comprendre comment une idendité de genre peut de manière plus ou moins importante s'indexer à un cadre interactionnel et institutionnel donnés. Les chercheurs tentent également de comprendre comment le facteur identitaire lié au genre des individus peut dans une certaine mesure devenir une source d'influence sur les perceptions que nous pouvons avoir des acteurs et des évènements politiques. Le langage peut donc être utilisé comme un outil utile pour « performer » (jouer) une identité de genre socialement attendue mais aussi pour contraindre le comportement politique d'une femme. Cela peut conduire la femme politique concernée à procéder à une **performance** ou à une **contre-performance de genre**. Cet argument est en partie celui avancé par Judith Butler dans *Gender Trouble* (1990) et *Bodies that matter* (1993). Selon Butler le genre ou l'identité de genre résultent d'**actes performatifs**, autrement dit de **comportement langagiers et corporels sur la scène sociale**. Butler écrit: "*we act and walk and speak and talk in ways that consolidate an impression of being a man or being a woman*" (Butler, 1990 : 99, 2016 : 39). La philosophe estime que l'identité de genre se joue au travers d'une succession d'actes linguistiques et corporels. C'est ce qu'elle désigne par *embodiement* (Butler, 2016, 2004 [1997] : 38) et *performative action* (Ibid),

qui entrent en conformité ou en contradiction avec les normes de genre préalablement assignées à chaque individu. Ce que Butler énonce au niveau général de l'interaction sociale s'applique de façon marquée à la scène politique. Les facteurs de la performance de la « masculinité ou de la « féminité » socialement assignés et acceptées influencent les stratégies d'affirmation identitaire personnelle et politique d'une femme ou d'un homme en politique.

Comme nous l'avons dit, une femme qui fait de la politique à un niveau de leadership élevé affronte une double difficulté. D'une part, elle doit satisfaire les **attentes sociales** assignées à son genre, d'autre part, elle doit prendre en compte les **contraintes électorales édictées par les hommes** pour ne pas mettre en péril son image et sa légitimité politiques. Nous ne devons pas oublier que certaines normes institutionnelles affectent également de manière plus ou moins forte le comportement d'une politicienne. Cet aspect rappelle la position du sociologue Erving Goffman qui estime que le genre féminin ou masculin résulte d'une série d'actions apprises et intériorisées par l'individu grâce à la culture, la société, l'histoire et le langage. Dans son analyse des « rituels interactionnels » Goffman (1974) évoque ainsi l'idée d'un « rituel de la masculinité » et d'un « rituel de la féminité » (55-56). Ces types de **comportements ritualisés** jouent un rôle fondamental dans la façon dont les individus doivent **performer le genre** qui leur a été assigné pour gagner en légitimité et autorité (Butler, 2004 [1993] :38) et cela se perçoit particulièrement sur la **scène politique**.

La « performance » de genre d'une haute figure politique affecte deux types de publics privilégiés : les membres ou adeptes du parti qu'elle représente et avec lesquelles elle milite mais aussi ses collaborateurs immédiats. Il est également intéressant d'observer la manière dont le leadership politique, l'affirmation et la perception des identités de genre, affectent l'image de femmes politiques. Des recherches plus récentes, notamment celles menées par Nicholas J. Winter en 2010, montrent que les identités sociales qui incluent les facteurs du genre, de la religion, de la race et du militantisme forment et influent sur nos perceptions et nos jugements du monde politique. Selon ce chercheur américain, en contexte d'élections politiques ou d'adhésion à un parti, le facteur de l'identité joue un rôle essentiel dans la **perception** et l'**évalution publique** des partisants sur le candidat (Winter, 2010). En contexte politique, on constate que les identités de genre sont ominiprésentes. Il a été récemment démontré par Jennifer Jones, une chercheuse en Sciences Politiques que l'identité de genre pouvait s'indexer notamment au moyen du langage (Jones, 2017).

Nous avons jusqu'à présent tenté de montrer que, même engagées dans une position de leadership, les politiciennes étaient confrontées à des contraintes majeures : l'évalution sociale, la remise en cause incessante de leur succès ou de leurs capacités de leadership (Winter, 2010, Dolan, 2014), parfois même des remarques sexistes (Mills, 2003) qui les conduisent à

trouver un **point d'équilibre** entre la performance et/ou contre-performance de genre. Ce fut notamment le cas d'Hillary Clinton qui tout au long de sa carrière politique essuya de nombreuses remarques venant infléchir sa dignité et sa crédibilité. Il lui fut difficile de performer, de jouer avec les codes de la masculinité et de la féminité, pour gagner une place au plus haut niveau de la politique. Dans la mesure où notre principale étude de cas porte sur la figure d'Hillary Clinton, nous avons jugé utile de revenir brièvement sur la carrière politique de l'intéressée.

3.2 Le « cas » Hillary Rodham Clinton (2008-2016)

Hillary Clinton entre dans l'arène politique dès 1992 en qualité de Première Dame des Etats-Unis (*First Lady*), aux côtés de son mari Bill Clinton, élu président des Etats-Unis. En 2001, elle devient la **première Sénatrice de l'Etat de New-York**, ce qui constitue un **événement de genre** (dans le sens que nous avons donné à cette expression au début du présent chapitre). Elle confirme son ascension politique sept ans plus tard en arrivant coude à coude avec le Sénateur Obama à la finale des primaires démocrates.[132] C'est Barack Obama qui l'emporte, aux primaires puis à l'élection présidentielle mais Hillary Clinton sauve brillamment la mise en étant nommée Secrétaire d'Etat dès décembre 2008 par son ex-rival. Bien que largement commentée sur le plan politique, cette nomination ne constitue pas un événement de genre puisqu'une autre femme, Candolezza Rice, l'avait précédée dans ces fonctions sous la Présidence de George. W. Bush. Voici la notice biographique d'Hillary Rodham Clinton publiée par le très officiel registre des membres du Congrès Américains (*Biographical Directory of the United States Congress*)[133] à la rubrique *Women Senators* :

---

[132] Les primaires sont un processus par lesquel un parti choisit son représentant aux élections présidentielles en consultant sa base. Le candidat préposé doit d'abord gagner la majorité des voix des délégués du parti (les délégués font partie de la Convention Nationale Démocrate ou Républicaine destinée à déterminer qui sera nommé candidat pour représenter chacun des partis). Pour gagner sa nomination, le candidat doit obtenir un minimum de 2117 votes à la Convention et une simple majorité de 4233 votes de la part des délégués. Précisons que chaque parti décide du nombre de délégués que chaque candidat devra recevoir dans chaque état, au moyen de la représentation proportionnelle qui requiert que les citoyens votent dans chaque état pour un candidat durant les Primaires. Par exemple, si un candidat obtient 30% de vote dans chaque état, elle obtiendra également le même poucentage de vote de la part des délégués de chaque état, mais, dans tous les cas le candidat doit au moins gagner 15% des votes de l'état dans la primaire pour pouvoir prétendre à recevoir les délégués. Lors des primaires du parti démocrate de 2008, la partie s'est jouée entre le Sénateur Barack Obama, à l'époque Sénateur de l'Etat de l'Illinois (Chicago) et Hillary Rhodam Clinton, alors Sénatrice de l'Etat de NewYork (New York). La course fut longue et rude puisqu'aucun des deux candidats ne gagna suffisamment de voix dans les états et de la part des délégués pouvant les départager à la Convention Démocrate. Il fallut donc faire appel aux votes des superdélégués. Les superdélégués sont des membres démocrates du Congrès: les gouverneurs d'état, les anciens présidents, les leaders du parti. Début juin 2008, Obama reçut le plus de soutien de la part des superdélégués pour pouvoir prétendre avoir gagné et ainsi être nommé candidat démocrate aux élections de 2008.

[133] https://bioguide.congress.gov/search/bio/C001041

CLINTON, Hillary Rodham, (Wife of President William Jefferson Clinton), a Senator from New York; born on October 26, 1947, in Chicago, Illinois; attended public school in Park Ridge, Illinois; graduated Wellesley College, BA 1969; graduated Yale Law School, JD 1973; attorney; counsel, impeachment inquiry staff, House Judiciary Committee 1974; First Lady of Arkansas 1979-1981, 1983-1993; First Lady of the United States 1993-2001; elected as a Democrat to the United States Senate in 2000; reelected in 2006, and served from January 3, 2001, until her resignation on January 21, 2009, to accept a Cabinet position; an unsuccessful candidate for Democratic nomination for president in 2008; Secretary of State in the Cabinet of President Barack Obama, 2009-2013; was an unsuccessful Democratic nominee for President of the United States in 2016.

Dès les premiers succès de son mari Bill Clinton, élu gouverneur (1979-81, 1983-92), puis choisi comme candidat démocrate aux élections présidentielles et enfin élu président des Etats-Unis (1993-2001), Hillary Clinton se trouve dans la position ambivalente de *First Lady*, fonction qui lui donne une incontestable visibilité mais qui la définit par rapport à un homme jeune, beau et influent, non comme une femme indépendante possédant ses propres talents et succès (universitaires, professionnels). Occuper la fonction protoclaire de *First Lady* lorsqu'on a un parcours aussi brillant et des idées aussi personnelles est forcément un défi, voire une torture. Pour tenter de résoudre une équation impossible, Hillary Clinton décide de se positionner en « oratrice active » (Anderson, Sheeler, 2017) en faveur de deux causes majeures qui lui tiennent à cœur : l'accès des filles à l'éducation et la justice sociale. Le combat qu'elle mène dans ces deux domaines donnera sens à ses fonctions et à son action. Pour elle, ce combat constituera un véritable *marker of meaning* (Anderson, Sheeler, 2017).

Hillary Clinton occupe avec succès le poste prestigieux de *Secretary of State* de 2009 à 2013. Il est important de le rappeler ici avec une certaine insistance car durant les débats qui l'opposeront à Donald Trump, on assistera à une étrange **perversion des réalités historiques attestées** : c'est Hillary Clinton l'experte qui sera présentée comme incompétente, irresponsable, voire malhonnête (cf. l'affaire de l'*Emailgate* analysée plus loin) alors qu'elle aura tenu la barre dans un contexte géopolitique dégradé. Or dans les diatribes trumpiennes et leur amplification médiatique, l'expérience et la compétence seront rangées par défaut, comme le veut le stéréotype de genre, du côté de l'homme Trump, qui n'a pourtant ni siégé au Congrès, ni été Secrétaire d'Etat. C'est pourtant lui qui, aidé par les stéréotypes de genre, s'imposera comme l'**homme d'action qui maîtrise la situation** face à une Hillary Clinton accusée d'être **vendue à l'establishment**, **incohérente** et **peu fiable**.

Lorsqu'elle se porte à nouveau candidate aux élections présidentielles américaines de 2016, Hillary Clinton commence par affronter Bernie Sanders aux primaires démocrates. Elle remporte cette première manche de justesse, alors que son rival incarne une mouvance très « vocale » (qu'on nous passe l'anglicisme) mais tout à fait minoritaire de son parti. En soi, cette modeste victoire est un indice peu rassurant du soutien sur lequel la candidate peut compter au sein de sa formation. Lorsqu'on observe la situation de France, on ne peut s'empêcher de

discerner un troublant parallèle entre la posture inconfortable de la démocrate Hillary Clinton face à Donald Trump et celle de la socialiste Ségolène Royal, première candidate aux présidentielles françaises de 2007 face à Nicolas Sarkozy. Dans les deux configurations, une femme de caractère et d'expérience en politique affronte un adversaire marqué à droite, au style interactionnel peu conventionnel. Dans les deux cas, sa légitimité pour porter les couleurs de son parti est contestée (ou mollement soutenue) dans son propre camp. Enfin, dans les deux cas, une première victoire aux « primaires » (ou à leur équivalent) est là, malgré tout, qui annonce le début officiel de la course à la présidence mais ne mène pas au succès définitif.

Pour Hillary Clinton c'est la Maison Blanche qui est la destination visée. L'accès au lieu ne peut se faire qu'au prix d'un très rude combat rhétorique contre Donald Trump, à l'automne 2016. Mais en novembre 2016, alors qu'une majorité de sondages la donnent favorite, et alors qu'elle possède 3 millions de voix de plus que son adversaire républicain au décompte final (dans ce qu'on appelle *the popular vote*),[134] Hillary Clinton échoue. Les règles d'attribution des grands électeurs favorisent cruellement son adversaire. La défaite de 2016 sera aussi amère pour la candidate américaine que pour Ségolène Royal en France (2007). Hillary Clinton perd de peu les élections et comme une autre perdante, Ségolène Royal, elle ne crée pas l'événement de genre tant attendu par les libéraux et les progressistes. Ni Hillary Clinton ni Ségolène Royal ne seront élues premières présidentes d'une grande nation démocratique, ni l'une ni l'autre n'introduiront une nouvelle ère d'opportunité pour les potentielles présidentiables, même si Joe Biden, vainqueur en 2020, choisira une femme pour Vice-Présidente en la personne de Kamala Harris, ce qui constituera un indéniable événement de genre, qualifié « d'historique » par l'ensemble de la presse américaine.[135]

On pourra argumenter que perdre une élection fait partie des règles du jeu politique et que la rudesse des échanges entre candidats fait partie du processus. Ce qui dépasse lesdites règles, en revanche, c'est la manière dont Hillary Clinton fut muée en cible privilégiée des médias et de l'opinion. Cette mise en joue se produisit très tôt dans sa carrière politique, avec une hargne et une insistance particulières, incluant l'usage d'insultes grossières à caractère sexuel et sexiste. Ce n'est donc pas un hasard si la linguiste féministe américaine Robin Lakoff, qui a très

---

[134] Le magazine *Time* (20.12.2016) résume ainsi les chiffres: "In the final count, Hillary Clinton's lead in the popular vote of the 2016 presidential election was nearly three million votes. According to the independent, non-partisan Cook Political Report, Clinton's final tally came in at 65,844,610, compared to Donald Trump's 62,979,636, with a difference of 2,864,974. The total number of votes for other candidates was 7,804,213."

[135] Voici par exemple ce que titre le *New York Times* du 07.11.2020: "Kamala Harris Makes History as First Woman and Woman of Color as Vice President" qui précise aussitôt: "Ms. Harris, the daughter of an Indian mother and Jamaican father, has risen higher in the country's leadership than any woman ever before her." https://www.nytimes.com/2020/11/07/us/politics/kamala-harris.html

tôt travaillé sur l'observation de comportements linguistiques genrés au sein de la sphère politique, publie dès 1995 un article dans lequel elle tente d'apporter une explication à ce phénomène. Elle déclare: "*A favorite way of discrediting women who attempt to have public influence is by sexualizing their activity and thereby rendering them both safe (because they are then seen as servicing men rather than threatening them) and unworthy of being taken seriously (because they are bad women)"* (Lakoff, 1995 : 35). Une dizaine d'années plus tard, en 2006, un autre chercheur américain John Podhoretz, dans *Can She Be Stopped? Hillary Clinton Will Be the Next President of the United States Unless…* analyse le personnage d'Hillary Rodham Clinton en s'intéressant aux perceptions que ses collègues ont d'elle en politique. Podhoretz écrit: "*When the nicest thing that's said about someone by her colleagues is that she's hardworking, you're not going to win any Miss Congeniality awards"* (Podhoretz, 2006: 69). Podhoretz observe que même si une femme politique fait preuve de mérites insignes, elle est généralement moins estimée et encensée qu'un homme politique affichant les mêmes vertus. En 2008, lors de la campagne des primaires démocrates qui oppose Hillary Clinton à Barack Obama, le *New York Times* rapporte que Clinton aurait déclaré au cours d'une interview : "*Obama is very likeable: — He's very likeable*," ce à quoi Obama aurait répondu *: "You're likeable enough, Hillary."* Cet échange d'amabalités superficielles entre les deux rivaux est aigre-doux. L'adjectif *likeable* (« plutôt sympathique ») est une façon de **nier tout charisme particulier** et surtout de minimiser l'éclat intellectuel et la puissance politique de l'adversaire. La vérité est qu'Hillary Clinton est perçue par un grand nombre de personnes que comme pas spécialement « sympathique » ou « attachante » (*likeable*). Elle est en réalité une femme qu'on adore détester y compris dans les milieux démocrates. Pour nous, Hillary Rodham Clinton incarne le cas d'une femme politique à la Eleanor Roosevelt (1884-1962), qui de *First Lady* **sous le contrôle institutionnel** de son gouverneur ou président de mari, finit par acquérir une notoriété personnelle et par déranger la classe politique américaine tout entière, notamment en raison de son **indépendance d'esprit** et de ses **prises de position personnelles**. De fait, il n'est guère nécessaire d'aller chercher très loin pour constater que depuis les années 1990, Hillary Clinton défraie la chronique. Elle est l'objet de décryptages médiatiques et scientifiques continuels, en partie liés à sa grande visibilité de femme sur la scène publique et politique nord américaine. Nous avons donc souhaité intégrer à ce travail un aperçu des travaux publiés entre 2010 et 2017 sur elle, en linguistique et en sociologie, qui suivent et interprètent son ascension politique de 2007 à 2016. Comme nous allons le constater, ces lectures ont joué un rôle capital dans la délimitation de notre corpus et l'orientation de nos analyses.

3.3 Hillary Clinton décryptée : bref état de l'art

En décembre 2010, Michaela Giordano publie un article intitulé "*Conflict in Hillary Clinton's Political Speeches : A Rhetorical Analysis."* Cet article propose une étude de l'usage que fait Hillary Clinton de la métaphore dans ses discours politiques entre 2000 et 2009. Pour l'auteure, Hillary Clinton est prédisposée à être une figure politique très controversée car certains de ses discours politiques présentent des positions potentiellement conflictuelles sur des sujets aussi sensibles et explosifs que la famille, les femmes, l'économie, la guerre et la politique étrangère. Allumer des brûlots et être la première candidate aux présidentielles américaines fait d'elle la cible privilégiée d'attaques.

Sept ans après cette première publication, en janvier 2017, Natal'ia S. Baikalova publie un article intitulé "*Gender Features in Female Political Discourse : The Construction of Hillary Clinton's Political Image."* Selon elle, Hillary Clinton serait contrainte d'adapter son comportement langagier au contexte politique dans lequel elle opère et à l'image médiatique qu'elle souhaite renvoyer. La chercheuse étudie également les stratégies utilisées par la presse pour couvrir la campagne de la candidate. Elle note l'usage récurrent d'adjectifs liés aux domaines du sport, de l'économie ou encore à d'autres sujets culturellement associés aux hommes. Elle en conclut qu'Hillary Clinton a été majoritairement représentée dans les médias comme une personnalité politique « masculine » malgré son sexe / genre.

En janvier 2017, Andrea-Nikoleta Voina et Ada-Maria Tîrlea publient conjointement un article intitulé "*Feminist rhetoric in Barack Obama and Hillary Clinton's discourse."* Appliquant les méthodes de la *critical discourse analysis* elles tentent de déceler les similitudes et variations de style rhétorique entre les deux candidats démocrates durant les primaires de 2008 et de 2016. De manière intéressante, elles arrivent à la conclusion que Barack Obama a tendance à utiliser un style conversationnel et interactionnel marqué par le féminisme et incorporant de nombreux éléments de féminité. Elles attribuent également au discours de Hillary Clinton ces mêmes marques, si bien que la proximité créée par une même sensibilité politique, le portage commun d'idées socialement progressistes, semble un critère plus déterminant que la différence de sexe / genre assignés pour déterminer le style expressif.

La même année, Jennifer Jones de l'Université de Californie publie un mémoire de fin d'études en philosophie et en sciences politiques intitulée *"Talk 'Like a man' : Feminine Style in the Pursuit of Political Power."* Jones centre sa recherche sur l'analyse du style conversationnel d'Hillary Clinton entre 1992 et 2013. Ses méthodes d'analyse allient des relevés quantitatifs et des remarques qualitatives à partir de textes, d'interviews et de transcriptions de débats politiques. Son analyse consiste à révéler les possibles variations et changements de style

rhétorique d'Hillary Clinton, en fonction des différents rôles politiques qu'elle a pu jouer aux Etats-Unis, entre 2001 et 2016. L'auteure conclut qu'Hillary Clinton a plutôt eu tendance à adopter un style rhétorique masculin au cours de sa carrière politique. Cette « accommodation » (Albresprit, 2017 : 1-3) au contexte est probablement liée à la nécessité dans laquelle elle s'est retrouvée d'intergagir dans un milieu politique largement dominé par les hommes. Toutefois, l'auteure constate que lors des Primaires Démocrates de 2008, Barack Obama, candidat masculin et Hillary Clinton, candidate féminine, adoptent l'un et l'autre une rhétorique ancrée dans des stratégies qui ont pu être identifiées comme fondamentalement « féminines » (Lakoff, 1975, 2000 ; Tannen, 1990). Jones conclut à une **inversion rhétorique** entre le style « masculin » et « féminin » venant lui-même déjouer les attentes sociales et les normes de genre assignées et liées aux styles rhétoriques de chaque candidat masculin ou féminin. On serait tenté d'ajouter qu'il ne s'agit pas seulement d'une inversion mais d'une **fluidité rhétorique au regard du genre**, les deux personnalités semblant capables de naviguer, au gré des circonstances, entre un style expressif masculin ou féminin.

Enfin en 2017 Mackenzie Lombardi de l'Université du Montana soutient un mémoire de master intitulée *"Hillary Rodham Clinton and Shifts in Gendered Rhetorical Style,"* qui insiste sur le fait qu'Hillary Clinton est une figure politique aussi visible que controversée aux USA. Dans son travail, Lombardi revient sur les divers rôles institutionnels qu'Hillary Clinton a pu tenir durant sa longue carrière publique (Première Dame, Sénatrice, Secrétaire d'Etat, candidate aux primaires démocrates et aux présidentielles). L'injonction paradoxale subie par Hillary Clinton, venue bousculer les normes de genre en politique, est intégrée à son analyse. L'étude de Lombardi met en lumière la manière dont Hillary Clinton a utilisé la rhétorique du genre durant sa carrière politique dans les discours prononcés entre 2000 et 2006 au Sénat, et entre 2008 et 2016, lors de l'annonce de sa candidature aux élections présidentielles. Lombardi conclut qu'Hillary Clinton a dû négocier sa légitimité politique par l'usage d'un style rhétorique « féminin » » alors que beaucoup de ses prédécesseurs avaient par le passé conclu à l'usage d'une rhétorique « masculine ».

On le constate, il n'est guère facile de manier la binarité masculin / féminin quand on l'applique à des styles oratoires. Le style oratoire et interactionnel public d'Hillary Clinton est ici qualifié de masculin, là de féminin, avec de possibles inversions par moments. Faut-il y voir l'indice de l'**inadéquation** ou de la **péremption** des premiers modèles d'analyse de Lakoff, de Tannen et de leurs disciples? Ou alors l'existence d'une **fluidité du genre** dans les modes d'expression contemporains de la politique américaine ? Nous penchons plutôt pour cette seconde hypothèse tout en admettant que le paramètre « genre » est très probablement associé à d'autres facteurs depuis longtemps reconnus comme déterminants en analyse du discours: la

situation, le **thème** et les **enjeux**, l'**âge**, l'**ethnicité**, l'**éducation**, les **idéologies**. Tous ces facteurs exercent une influence constante sur la parole et interfèrent les uns avec les autres. Pour nous, cette **non prise en considération de la pluralité des facteurs**, par des linguistes qui sont pourtant rôdées en pragmatique, est l'un des défauts manifestes des *Language and Gender Studies*. D'où l'intérêt d'aller vérifier par nous-mêmes, dans le contexte précis des discours et débats de campagne d'Hillary Clinton ou de Donald Trump, comment le facteur genre opère. Mais avant de passer à l'analyse proprement dite, il nous faut préciser notre méthodologie de collecte et d'analyse de données, ainsi que les hypothèses travaillées.

3.4 Choix du corpus et enjeux

Notre étude empirique porte sur les prises de parole publiques durant l'ascension politique d'Hillary Clinton, en son nom propre et non en tant que *First Lady*, à partir de 2007-2008. La visibilité médiatique et politique d'Hillary Clinton a bien sûr débuté avant ce repère. Comme ses prises de parole publiques ont très vite été nombreuses (interviews, discours, débats, interventions au Sénat), il nous a fallu procéder à un cadrage et à un filtrage stricts des instances de discours analysées. A cet effet, nous avons choisi **10 productions-clés, échelonnées entre 2007 et 2016**. La borne d'ouverture (2007) marque un moment décisif dans l'ascension politique d'Hillary Clinton, première femme à se présenter aux élections primaires démocrates face à un homme (Barack Obama). La borne de clôture (2016) voit la candidate échouer de très peu aux portes de la présidence américaine.

Concrètement, notre étude débute par l'annonce officielle de la candidature d'Hillary Clinton aux élections présidentielles de 2008, le 22 janvier 2007 précisément. Puis vient sa célèbre conférence de presse du 7 janvier 2008 dans l'état du New-Hampshire, durant laquelle elle se laisse gagner par une discrète mais visible émotion. Cet incident, abondemment scruté et commenté, semble dévoiler une part intime de sa personnalité jusque là cachée : une (présumée) émotivité « féminine » et un manque (apparent) de contrôle de soi (Winter, 2010). Nous entendons ensuite Hillary Clinton défendre sa candidature aux Primaires Démocrates le 5 janvier 2008, avant de s'exprimer sur sa défaite dans le *Concession Speech* du 7 juin 2008 face à Barack Obama. Les années passent et nous retrouvons Clinton lancée dans une nouvelle aventure politique, alors qu'elle se présente le 12 avril 2015 aux élections présidentielles de 2016. Le 28 juillet 2016, son discours à la Convention Nationale Démocrate à Philadelphie marque sa victoire aux primaires démocrates face à Bernie Sanders, alors Sénateur du Vermont. Hillary Clinton est au sommet de sa gloire politique personnelle. Ancienne sénatrice, ancienne Secrétaire d'Etat, elle

est la première femme candidate d'un grand parti au poste de présidente des Etats-Unis. Le monde entier l'observe et commente l'**événement de genre** que représente cette situation aux Etats-Unis. Enfin, nous entendons son discours de défaite, ultime *Concession Speech,* prononcé le 9 novembre 2016, alors que Donald Trump est déclaré vainqueur de l'élection présidentielle. Malgré la ferveur maintenue, un certain sens de l'autodérision et l'humour qu'elle tente d'afficher dans son récit autobiographique et analytique intitulé *What Happened* (2017), malgré la conviction réitérée d'avoir livré un juste et noble combat social, l'ivresse de la victoire toute proche s'est muée en une grande déception, teintée d'une certaine amertume vis à vis des médias qui l'ont peu soutenue. Le facteur « genre » est explicitement abordé par Hillary Clinton dans cet écrit qui se veut personnel. Elle commente notamment la difficulté rencontrée par les femmes lorsqu'elles s'aventurent dans les plus hauts niveaux de la politique ("*it gets worse the higher you rise"*). Clinton témoigne: il s'agit non d'une théorisation abstraite, d'une prise de position idéologique, mais d'un **vécu** ("*my experience"*) dont elle entend **témoigner** avec force et dans lequel l'**injonction paradoxale** subie par les femmes politiques américaines est clairement décrite, même si d'autres mots que les nôtres sont employés pour décrire le « défi de l'équilibre » à relever (*a challenging balancing act*). Nous n'inventons donc rien : le double bind est une réalité perçue, vécue et débattue par l'intéressée elle-même (119):

> *In my experience, the balancing act women in politics have to master is challenging at every level, but it gets worse the higher you rise. If we're too tough, we're unlikable. If we're too soft, we're not cut out for the big leagues. If we work too hard, we're neglecting our families. If we put family first, we're not serious about the work. If we have a career but no children, there's something wrong with us, and vice versa. If we want to compete for a higher office, we're too ambitious. Can't we just be happy with what we have? Can't we leave the higher rungs on the ladder for men? Think how often you've heard these words used about women who lead: angry, strident, feisty, difficult, irritable, bossy, brassy, emotional, abrasive, high-maintenance, ambitious (a word that I think of as neutral, even admirable, but clearly isn't for a lot of people).*

Nous avons jugé intéressant de comparer les prises de parole individuelles d'Hillary Clinton avec celles de Donald Trump, durant l'ascension éclair de ce dernier, alors que le candidat républicain part à la conquête de la présidence. Pour cela, nous avons sélectionné 4 discours politiques de Donald Trump entre 2015 et 2016. Nous avons tout d'abord choisi d'analyser son discours d'annonce de candidature à la présidence du 26 juin 2015, puis son discours de victoire à la Convention Nationale Républicaine le 16 juillet 2016 à Cleveland, son discours de victoire aux élections présidentielles du 8 novembre 2016 et enfin son allocution d'inauguration à la présidence le 20 janvier 2017, à Washington.

Nous avons conscience que divers paramètres autres que le « facteur genre » ont pu jouer dans la différentiation des styles oratoires de Hillary Clinton et de Donald Trump, dépassant la binarité hommes-femmes en politique. Par exemple, la nature des programmes défendus, les

traditions rhétoriques des partis concernés et bien sûr des éléments de psychologie individuelle que nous ne maîtrisons pas. Cette **multifactorialité** étant admise, notre hypothèse est que la situation nouvelle créée par l'affrontement entre **une** candidate et **un** candidat a justement donné au **facteur genre** un **relief insoupçonné** dans la performance oratoire des candidats, la perception de leurs actions et interactions langagières, les attentes suscitées et enfin les jugements émis sur leur personne.

Notre corpus se compose donc de 14 discours. Nous observons d'abord les candidats s'exprimer seuls face à leur public (7 fois pour Hillary Clinton, 4 fois pour Donald Trump). A ces 11 **prises de parole en continu** s'ajoutent les 3 grands débats télévisés mettant les deux adversaires en **interaction médiée** durant les dernières semaines de la campagne présidentielle : les 26 septembre, le 9 octobre et enfin le 19 octobre 2016.

3.5 Méthodologie d'exploration du corpus : questions et hypothèses de recherche

L'ensemble des discours choisis a été dans un premier temps visionné sur les plateformes YouTube, ABC News, CNBC. Nous avons ensuite procédé à une retranscription dactylographiée, en nous aidant des scripts fournis sur les sites *CNN Politics*, *ABC News* ainsi que les comptes rendus parus dans certains journaux britanniques ou américains tels que *The Guardian* ou *The New York Times*. Nous n'avons jamais perdu de vue la nature hybride de ces discours de campagne qui combinent **passé de l'écriture** (phase préparatoire à plusieurs mains, validée par l'orateur [-trice]), **présent de l'allocution** (phase de l'énonciation orale directe et du captage vidéo) et **futur de l'exégèse** (phase d'analyse par les médias). Ces trois phases peuvent être modélisées chronologiquement et discursivement de la manière suivante

Pré-discours (interaction écrite et orale)

Premier jets d'écriture des rédacteurs – Commentaires et retours

Corrections et ajouts de l'intéressé(e) – Texte final approprié et répété

Discours (énonciation orale)

Lecture-performance publique – Micro-ajustements de circonstance

Enregistrement de référence faisant foi

Post-discours (énonciation écrite et orale)

Commentaires dans les médias et sur les réseaux sociaux

Niveau méta-discursif du « dire sur le dire »

Figure 4 – Modèle simplifié des phases, modalités et niveaux de discours de campagne

Lorsqu'il y a interaction semi-préparée et semi-guidée des candidats, en situation de débat (et non plus de discours en continu), alors le modèle doit être ajusté pour les deux premières phases. Nous proposons la représentation suivante :

Pré-débat (interaction écrite et orale)

Préparation polyphonique avec les conseillers

Appropriation personnelle et répétition (fiches et mémo)

Débat (interaction orale)

Echange public – Réinvistessment, ajustements, réactions improvisées de circonstance

Enregistrement de référence faisant foi

Post-débat (énonciation écrite et orale)

Commentaires dans les médias et sur les réseaux sociaux

Niveau méta-discursif du « dire sur le dire »

Figure 5 – Modèle simplifié des phases, modalités et niveaux des débats télévisés

Nous considérons notre corpus comme un espace d'exploration et de démonstration de certains enjeux stylistiques, rhétoriques, conversationnels et interactionnels typiquement associés à la « masculinité » et à la « féminité ». Nous nous appuyons principalement sur le système analytique de Robin Lakoff qui postule l'existence d'un « parler masculin » (*men's language*) et d'un « parler féminin » (*women's Language*) aux traits prosodiques et lexico-syntaxiques identifiables (Lakoff, 2004 [1975] : 39-79). Nous nons appuyons également sur la tentative de systématisation opérée par Deborah Tannen dans sa description des **styles conversationnels et interactionnels différenciés entre les sexes** (principalement exposé dans *You Just Don't Understand : Women and Men in Conversation*, 1990). Nous avons donc été attentifs à établir des critères et des catégories relatives aux schémas conversationnels et interactionnels genrés, l'idée

étant de vérifier leur degré de manifestation, de pertinence ou de non-pertinence dans notre corpus.

Nous nous proposons de mettre en évidence certaines **variations fréquentielles** d'usage entre orateur et oratrice dans leur maniement des **formules d'adresse orales**, directes ou indirectes (Lakoff, 2004 [1975] : 39-75). Dans les trois débats présidentiels ayant placé les deux candidats en situation d'interaction médiée, nous tenterons d'établir dans quelle mesure certains marqueurs et agencements de base ont été transformés en **armes grammaticales puissantes** permettant d'inclure ou d'exclure l'adversaire de la sphère physique et humaine. Nous y verrons une manière de « jeu » langagier, stratégiquement destiné à écarter l'adversaire de la **sphère du pouvoir**.

Sur la base de premières constatations, portant sur des moments-clés de la confrontation, notre hypothèse de travail est que le pouvoir tactiquement visé par les orateurs dans leurs joutes verbales est de deux ordres : **humain** (rabaisser, exclure la personne) et **politique** (décrédibiliser l'éthique et la compétence de l'adversaire). L'opération se déroule **face au public** et, dans les moments de mise en cause de l'opposant, partage des caractéristiques avec la rhétorique du prétoire : focaliser l'attention sur un personnage accusé d'exactions ou de graves manquements et prendre l'auditoire à témoin. Ce n'est donc pas une dispute inter-individuelle mais un procès public.

Le premier marqueur impliqué dans cet affrontement est le pronom de deuxième personne *you*. Brandi comme une arme, ce pronom peut servir à construire un **climat accusatoire** lors d'un tour de parole. Dans *The Secret Life of Pronouns : What our words say about us* (2017) le psychologue américain James Pennebaker estime que le pronom *you*, dans son usage hostile à l'autre, est un marqueur grammatical associé aux comportements socio-langagiers masculins (Pennebaker, 2011 :173-174). L'expression de la colère, de l'indignation ou de l'accusation, au travers de l'usage de pronom personnel sujet *you,* tendrait ainsi à conférer un climat de « domination » et de « subordination » entre un locuteur et un autre que les hommes semblent particulièrement affectionner en situation conflictuelle.

Nous analyserons également en contexte le phénomène linguistique d'interpellation de l'autre et d'interaction directe ou indirecte. La **nomination directe** de l'interlocuteur (*Donald, Donald Trump, Hillary, Hillary Clinton*) produit certains effets qui doivent être distingués de ceux obtenus au moyen de stratégies d'interpellation et d'interaction **indirectes** représentées par l'emploi de **pronoms de 3e personne** (*he, she*) qui ont tendance à exclure et à réifier, mais aussi à instaurer une **communauté de jugement** avec l'auditoire (comme au tribunal).

L'objectif d'une telle analyse consiste tout d'abord à tenter de démontrer que le genre linguistique et social s'encode de manière subtile dans le langage et le monde politique des

interlocuteurs sur la scène politico-médiatique. En nous appuyant sur certaines observations de James Pennebaker, nous souhaitons démontrer que de tels usages nominaux ou pronominaux sont révélateurs de processus de domination et de subordination associés aux jeux de pouvoir entre acteurs sociaux (Pennebaker, 2011 : 173-174). Nous tâcherons également de déterminer si le genre et/ou le climat politique, deux facteurs de pouvoir, influent sur ces usages. Par l'analyse d'extraits clés insérés directement dans le corps de ce travail, nous discuterons des effets qu'ils produisent et des conséquences qu'ils ont sur l'identité ainsi que la légitimité humaine et politique des candidats.

Nous nous attarderons en dernier lieu sur certaines stratégies interactionnelles identifiées comme prototypiquement « masculine » ou « féminine » par la recherche en linguistique de genre, en particulier le phénomène dit de « verbosité » ou de prolixité (incontrôlée). Il a été démontré que ce phénomène pouvait se traduire par une **monopolisation de l'énonciation** et une **interruption de la parole de l'autre** (Lakoff, 1975, Henley, Thorne, 1975, Spender, 1980, James & Clarke, 1993, Tannen, 1990). Selon certaines linguistiques, ces phénomènes interactionnels ont des conséquences sur les rapports de pouvoir entre les femmes et les hommes. Dans quelle mesure les débats télévisés retenus témoignent ou non de ce phénomène ?

Nous souhaitons également déterminer si notre corpus témoigne ou non de variations d'emploi de tournures exprimant l'**assertion** (*assertiveness)* ou **dé-assertion de soi** (*unassertiveness*). Ces tournures sont présumées sensibles au genre dans les travaux de référence que nous avons cités dans les chapitres précédents (Lakoff, 2004 [1975] : 79, 1990 ; 2000; Tannen, 2017). Pour cela, nous porterons notre attention sur des procédés traditionnellement qualifiés d'indirects, comme les *hedges* (**nuanceurs**) de type *well*, *I think*, *You know*, *I mean*. Nous nous intéresserons également à l'expression du **degré**, notamment aux adverbes intensifs *so* et *very* (Lakoff, 2004 [1975]: 39-75). Si des écarts apparaissent entre Clinton et Trump, nous nous demanderons s'ils sont ou non régis par les principes généraux édictés par Lakoff et Tannen concernant l'usage de **styles conversationnels genrés différenciés** (Tannen, 2001, [1991] : 42, 90-96) ou s'ils sont attribuables à d'autres causes. Nous nous interrogerons enfin sur l'impact desdits écarts sur les interactions entre les sujets et la perception (réception) qu'en a le public.

Lors de la phase première, phase d'exploration de notre corpus, nous avons remarqué que les candidats avaient souvent recours au champ lexical de la **guerre**, ce qui n'a rien de surprenant dans le contexte du discours politique et de l'argumentation (cf. la cèlèbre formule de George Lakoff et de Mark Johnson dans *Metaphors We Live By* [1980], *ARGUMENT IS WAR*). Toute **mise en concurrence d'individus** autour d'enjeux de pouvoir s'apparente à une guerre des mots, aussi n'est-ce pas un hasard si Robin Tolmach Lakoff a choisi les titres suivants pour ses deux grandes monographies consacrées au rapport entre pouvoir et langage - *Talking Power* (1990) et *The*

Language War (2000) – à partir d'une analyse d'instances de discours politique, médiatique et expert (médical, jurique, technique).

Le reproche pourra nous être fait d'avoir voulu inscrire nos démonstrations linguistiques dans un **cadre binaire** qui semble essentialiser et systématiser les comportements langagiers genrés. On pourra aussi considérer que notre corpus a déjà été soumis à des études sociolinguistiques. Enfin, on pourra légitimement estimer que nous avons pris trop au sérieux les (soi-disant) modélisations linguistiques et interactionnelless proposées par Robin Lakoff (1975, 1990, 2000) et Deborah Tannen (1990), alors que leurs systèmes ne sont rien de plus que des tentatives très personnelles de généraliser des observations fragmentaires et des intuitions personnelles sans réelle valeur psycho-socio-comportementale.

Plutôt que de répondre point par point à ces objections dès maintenant, nous préférons inviter nos lecteurs à observer le comportement stylistique, rhétorique et interactionnnel d'Hillary Clinton face à Donald Trump au cours des trois débats présidentiels diffusés à la télévison les 26 septembre, 9 et 19 octobre 2016. Il n'y a pour nous aucun élément constestable dans le fait historique que la candidate Hillary Clinton ait dû se frayer un chemin et une identité de femme politique d'influence dans un milieu largement dominé par les hommes. Ce simple fait inscrit la question du sexe / genre au cœur des critères d'analyse. Nous sommes bien en présence d'une **performance** des identités, des rôles, des rapports de pouvoir, qui se joue principalement au travers de l'**action langagière**. C'est avec des mots qu'on est censé terrasser son adversaire. Or l'**action langagière** est fondamentalement **incarnée** et **genrée** : il y a un **corps de femme**, il y a une **voix de femme** (comme Hillary Clinton le rappelle elle-même dans *What Happened* [2017]) et une **façon d'utiliser le langage** (un style conversationnel) **de femme** qui entrent en jeu à chaque prise de parole. La **féminité perçue, attendue ou performée** ne peut qu'être pertinente dans une analyse comme la nôtre. Notre rôle dans ces pages n'est donc pas de démonter que le genre a joué – car il ne peut pas ne pas avoir joué - mais de déterminer à quels niveaux, de quelles façons dans le discours, et avec quels effets sur les protagonistes et leurs auditeurs.

Dans notre analyse, nous tenterons de déterminer la manière dont Hillary Clinton s'est débattue face à la férocité de ses adversaires masculins et des médias américains. Nous essaierons également de voir dans quelle mesure Hillary Clinton a simultanément joué la carte de la « conformité identitaire » et de la « subversion identitaire » (Butler, 1900, 2016) car elle s'est vue contrainte d'adopter un style expressif tour à tour associé (de manière typique) au « masculin » et au « féminin », à la fois pour asseoir son identité de leader politique et pour être validée dans sa féminité (Lakoff, 1975, 2001, Tannen, 1990). Notre thèse est qu'au cours de son ascension politique Hillary Clinton a dû faire des choix courageux et assumés pour tenter de s'extraire de l'injonction paradoxale qu'elle subissait. Elle a donc évolué. Pour être prise au sérieux dans un

monde d'hommes, elle a progressivement calqué son style conversationnel et interactionnel sur le *men's language*. Cela lui a effectivement permis d'affirmer sa position de leader politique et quand cela était nécessaire de rendre coup pour coup à ses adversaires masculins. Mais cela a aussi joué en sa défaveur sur la manière dont elle a été perçue comme une **femme fausse**, alors qu'il lui fallait bien être stratège, dotée d'une **personnalité désagréable**, alors qu'il lui fallait s'affirmer comme l'aurait fait un homme de combat face à son adversaire dans une situation analogue. En tout état de cause, Hillary Clinton a été confrontée à des **dilemmes stratégiques et codiques** qui ne lui auraient pas été imposés si elle avait été un homme affrontant un autre homme. Il est important de garder à l'esprit qu'en politique une femme d'ambition est souvent contrainte d'adopter un style assertif pour asseoir sa crédibilité et montrer qu'elle n'a rien à envier aux hommes en matière d'autorité (Lakoff, 1975 :48). Dès lors, elle se retrouve confrontée à la question de la « double contrainte » (*double-blind*) glosable par "*Damned if you do, damned if you don't"* (Ibid). Notre démarche se veut contrastive. Nous avons également jugé pertinent d'observer le style oratoire de Donald Trump. L'enjeu sera là encore de vérifier si le candidat républicain confirme ou déjoue dans ses discours de campagne et ses interactions publiques avec Hillary Clinton les tendances d'usage systématisées par Lakoff (1975, 1990, 2000) et Tannen (1990).

3.6 Concordanciers et outils automatisés d'analyse de texte

Pour mener à bien notre étude sur corpus, nous avons utilisé deux logiciels d'analyse textuelle. Nous allons à présent expliquer ce que des programmes informatiques nous ont permis de faire. Le premier logiciel *Text Analyzer* nous a permis d'obtenir un ensemble de données statistiques relatives à la densité d'un texte ou d'un discours : repérages des lemmes, nombre d'occurrences d'un mot ou expression, phénomènes d'itération. Ce logiciel est utile pour repérer les occurrences de marqueurs grammaticaux ou lexicaux, tout en les quantifiant. Notre attention s'est principalement portée sur les pronoms *I, you*, *she*, *he*, sur les verbes *know*, *think*, *mean* (impliqués dans la mitigation ou *hedging*), les adjectifs et les adverbes utilisés pour intensifier comme *amazing*, *great*, *so* et *very* (liste non exhaustive).

Cette étape nous a permis de brosser une sorte de panorama général des similarités et des différences d'usage entre les candidats sur l'ensemble de leurs allocutions. *Text Analyzer* nous a également aidée à classer les structures syntaxiques, lexicales, grammaticales, tout en dégageant des thématiques politiques. Ce logiciel nous a permis de mener une étude à caractère « lexicométrique. » On rappellera ici que cela consiste en « une méthode de traitement statistique

des corpus, qui essaye de déterminer des univers sémantiques et des positionnements des locuteurs impliqués d'une façon ou d'une autre dans le champ politique » (Chaudreau 2002). Nous avons également tenté de procéder une analyse énonciative (pragmatique) des différents discours visant à « mettre en évidence les comportements discursifs des acteurs de la vie politique, au-delà de leur « positionnement idéologique » (Chaudreau, 2002).

Le second logiciel que nous avons utilisé, *Word Counter,* nous a permis d'obtenir un nouvel ensemble de données statistiques (lemmes, listes fréquentielles de mots, densité lexicale de chaque marqueur étudié dans le corpus). Nous avons confronté les nouveaux résultats obtenus avec ceux de *TextAnalyser*. Les variations se sont révélées mineures. En parallèle de l'utilisation des logiciels, nous avons mené des micro-analyses qualitatives d'extraits emblématiques des allocutions ou interactions. Ce moment empirique dans notre recherche a nécessité de longs mois de travail afin de fournir un aperçu aussi précis que possible des réalités expressives.

3.7 Contextualisation des discours étudiés

Avant de présenter les résultats de nos analyses, nous avons jugé pertinent d'apporter des élements de contextualisation chronologique, temporelle et physique pour l'ensemble des discours qui composent notre corpus[136] (2007-2017). Pour chacun des textes, nous présenterons succintement l'intérêt ainsi que les interrogations soulevées.

3.7.1 Les discours d'Hillary Clinton (2007-2016)

Le 5 janvier est une date-clé car elle marque précisément le moment où Hillary Clinton annonce officiellement son entrée dans la course aux présidentielles américaines. Cette annonce ne prend pas la forme d'un discours face à un public mais d'une vidéo publiée sur son site internet officiel. La séquence dure 1 minute et 47 secondes. Elle est intégralement retranscrite en annexe (Production n°1). Bien qu'il s'agisse d'une vidéo très courte elle est cruciale pour baliser l'évolution rhétorique et stylistique d'Hillary Clinton. Le cadre donné à l'énonciation mérite notre attention car nous découvrons Hillary Clinton assise dans un canapé fleuri, entourée d'une décoration et d'une ambiance intime et chaleureuse à la touche féminine notoire. Son style

[136]Les quatre discours de Donald Trump et les sept discours d'Hillary Clinton ont été analysés dans leur forme écrite. Toutes les allocutions de Donald Trump font 12 pages de transcription (+ de 6000 mots) comparées à celles d'Hillary Clinton qui font entre 3-7 pages de transcription (1000-4000 mots). Nous tenons à préciser que ces facteurs et ces variables chiffrées peuvent également s'expliquer en raison de stratégies de communication publiques et politiques décidées avec leurs équipes de campagne respectives. Elles ne sont donc strictement et arbitrairement attribuables au genre des candidats.

vestimentaire est élégant, incarnant l'archétype de la *perfect housewife* des classes moyennes à supérieures (Anderson, Sheeler, 2017). Hillary Clinton exhibe une coupe de cheveux courte et soignée, une veste blazer masculine rouge. Ces éléments de descriptions précis cherchent à montrer dans quelle mesure elle sait déjà manier subtilement les codes de la « masculinité » (de mise) et de la « féminité » (d'apprêt et d'aménagement intérieur), pour asseoir sa légitimité sociale et politique.

Le 7 janvier 2008, Hillary Clinton est en campagne pour tenter de gagner la Primaire Démocrate. Nous la retrouvons ici lors d'une conférence de presse en compagnie de journalistes et de membres de l'opinion publique, à la veille du jour de vote des Primaires Démocrates dans l'état du New-Hampshire. Nous avons bien entendu procédé à la retranscription dactylographiée de ce moment (Production n°2) mais nous avons aussi passé beaucoup de temps à visionner les échanges pour repérer d'éventuels traits physiques ou comportementaux culturellement associés à la « féminité » (Dolan, 2010, 2014). L'idée était pour nous de déterminer si le langage corporel et gestuel de la candidate étaient ou non en congruence avec les procédés discursifs qu'elle emploie et qui ont été catégorisés par Robin Lakoff (1975) comme appartenant au « parler féminin » (*women's language*). Cette intervention publique, qui a souvent été décrite de façon métonymique en le ramenant tout entier au minuscule incident des larmes (*Clinton tears up / wells up*), dure 2 min et 29 secondes.

Le 7 juin 2008 dans l'Etat de Washington, au *National Building Museum*, Hillary Clinton prononce son discours de défaite ou *Concession Speech* devant le peuple américain. Il s'agit de prendre publiquement acte de son revers aux élections de la Primaire Démocrate face à Barack Obama, qui a finalement été choisi pour représenter son parti aux élections présidentielles de novembre 2008. Nous avons retranscrit ce discours à partir de la vidéo intégrale disponible sur internet. Cette production discursive dure environ 1h et 11 minutes (Production n°3). Un trait saillant de cette intervention est le retour en force d'une rhétorique qu'on peut qualifier de « féminine » au regard des critères énoncés par Lakoff (1975, 1989, 2001) et Tannen (1990). Plus remarquable encore, Hillary Clinton ne se contente pas d'évoquer ses expériences personnelles : elle s'adresse aux femmes en tant que femme, une femme qui forcément vit, comprend et sait ce qu'être femme signifie dans une société encore dominée par des valeurs et des logiques masculines. C'est un tournant rhétorique majeur dans la course à la présidence car dès lors la candidate s'imposera clairement comme outsider politique, une femme se revendiquant clairement comme telle et porteuse de combats liés aux rapports sociaux de genre, une femme qui désire gravir les marches les plus élevées de l'arène politique en sachant qu'elle va se retrouver

historiquement, culturellement et stylistiquement très exposée et donc scrutée.

Les années passent. De 2009 à 2013 Hillary Clinton occupe les fonctions de Secrétaire d'Etat (aux Affaires Etrangères) sous la présidence de son ex-rival, Barack Obama. Après des mois de spéculation médiatique, le 12 avril 2015, elle annonce sa (seconde) candidature officielle aux élections présidentielles. Une fois encore, cette annonce prend la forme d'un enregistrement vidéo, publié sur son site internet officiel *hillaryclinton.com* et diffusé sur la plateforme *YouTube*. Ce clip, d'une durée de 2 min et 28 secondes, a été tourné au sein du quartier général de campagne d'Hillary Clinton à Brooklyn, New-York. La retranscription figure dans l'annexe de ce travail (Production n°3). Il est apparu nécessaire d'intégrer cette vidéo à notre corpus car, bien que courte, le style oratoire et visuel témoigne d'une forte évolution de la part d'Hillary Clinton dans sa stratégie de communication (Anderson, Sheeler, 2017). La candidate souhaite toucher un maximum de spectateurs. Elle débute donc par un vibrant hommage au vécu et à l'histoire de tous les Américains, quelle que soit leur catégorie sociale sans distinction de classe, de race, de genre, de statut marital ou de statut professionnel. On note par ailleurs que dans cette vidéo Hillary Clinton n'hésite pas à se confronter à la réalité de terrain et à aller à la rencontre du peuple américain. Lors de son annonce, Hillary Clinton se trouve dans un jardin boisé. Son style vestimentaire est toujours aussi élégant. Elle a une coupe de cheveux mi-longs, très soignée. Elle porte une robe rouge et un manteau bleu marine. Tous ces éléments thématiques et codiques signalent qu'elle tente d'intégrer divers marquages sociaux et genrés dans une synthèse peut-être trop travaillée, qui permettra à Donald Trump de donner l'illusion d'une plus grande spontanéité, d'un contrôle minimal sur ce qu'il est fondamentalement, donc de projeter une image de « parler vrai » à laquelle beaucoup d'Américains seront sensibles, malgré les outrances et les dérapages.

Le 13 juin 2015 Hillary Clinton est à New-York pour lancer officiellement sa campagne à la présidence américaine**.** Ce discours, que nous avons retranscrit dans son intégralité (Production n°4) dure environ 1h. Nous verrons que dans cette allocution Hillary Clinton joue encore une fois avec les codes de la « féminité » et de la « masculinité ». Nous avons décidé d'intégrer ce discours à notre corpus car nous voulions insister sur le phénomène de variation des styles expressifs, « masculins » ou « féminins » (Winter, 2010 ; Dolan, 2010, 2014), adoptés par Hillary Clinton. Notre entreprise consistera à mieux saisir l'équilibre qu'elle tente de trouver en associant une identité marquée de femme et un style oratoire très affirmé, socio-pragmatiquement associé au discours de pouvoir masculin (Lakoff, 1975, 2004 : 40).

Le 28 Juillet 2016, Hillary Clinton est à Philadelphie pour la Convention Nationale Démocrate. Trois jours plus tôt, le 25 juillet, elle a été déclarée gagnante aux Primaires Démocrates contre Bernie Sanders. Ce discours acte son entrée officielle dans la course nationale à la présidence américaine et laisse entrevoir un événement de genre de portée historique si sa victoire se concrétise aux élections de novembre. Cette longue intervention, qui dure 1h 27 minutes et 32 secondes (Production n°5), est suffisamment riche et développée pour nous permettre de faire le point sur les phénomènes d'alternance, de brassage ou d'inversion des normes (assumées) de genre dans les comportements expressifs que nous avons décelé dans les précédentes interventions de la candidate (Lakoff, 1975).

Le 9 novembre 2016, au lendemain des élections présidentielles que Donald Trump vient de remporter, Hillary Clinton est à New-York pour prononcer son discours de défaite ou *Concession Speech* comme le veut la tradition politique américaine (Production n°6). Cette allocution dure exactement 36 min et 12 secondes. Il était difficile pour nous d'envisager une impasse sur cet instant crucial qui non seulement permet de faire le bilan de tout un parcours mais offre d'intéressants contrastes ou parallèles avec un autre discours de défaite aux Primaires Démocrates, face à Barack Obama en juin 2008 (Production n°3). Après avoir ajusté son style oratoire face à ses adversaires masculins, le moment de vérité semble avoir sonné pour Hillary Clinton : où en est-on exactement du brassage, des alternances, des accommodations ? Et quelle image finale projette Hillary Clinton dans ce difficile moment où elle doit s'exprimer publiquement sur sa défaite ? Doit-elle se montrer atteinte et partager sincèrement ses émotions, au risque d'être taxée d'amère, de sentimentale et de faible ? Ou lui faut-il faire bonne figure, au rique d'être taxée de fausse (*insincere*) et d'insensible ?

3.7.2 Les discours de Donald Trump (2015-2016)

Le 16 juin 2015, Donald Trump est à New York pour annoncer publiquement sa candidature aux Primaires Républicaines. Nous avons nous-même retranscrit cette allocution après avoir visionné mainte fois ce discours sur Internet. La vidéo dure 47 minutes (Production n°7). Nous avons trouvé intéressant d'intégrer cette allocution à notre corpus car elle est le pendant du discours prononcé par Hillary Clinton aux Primaires Démocrates, le 12 avril 2015 (Production n°5). Il s'agit d'étudier le comportement expressif de Donald Trump et de le mettre en perspective avec ce qui est observable chez Hillary Clinton dans une situation analogue. Nous

nous intéressons notamment à la question de l'assertion ainsi qu'à l'usage de stratégies directes ou indirectes de nomination de l'expérience (Lakoff, 1975).

Le 19 juillet 2016, Donald Trump est à Cleveland (Ohio) pour prononcer un discours à la Convention Nationale Républicaine. Il vient d'être élu aux Primaires Républicaines comme candidat officiel du parti aux élections de novembre 2016. L'intervention filmée dure 1h 15 min et 47 secondes (Production n°7). Ici encore, il y a un parallèle évident à tracer avec Hillary Clinton, lors de son discours à la Convention Nationale Démocrate prononcé trois jours plus tard, le 22 juillet 2015 à Philadelphie (Production n°5). Comme pour le précédent discours, il s'agit d'évaluer la pertinence et l'impact du facteur genre dans le style oratoire. Il s'agira notamment de déterminer si Donald Trump se conforme aux attendus du *men's Language* tel que défini par Robin Lakoff dans *Language and Woman's Place* (1975) ou s'il intègre aussi des éléments associés par la chercheuse au parler ou style conversationnel féminin (*women's language*) (Lakoff, 1975 : 39-75).

Le soir du 8 novembre 2016, Donald Trump est à New-York pour prononcer son discours de victoire (*Victory Speech*) aux élections présidentielles américaines. La vidéo dure 48 min et 37 secondes (Production n°8). Une fois encore, nous avons tenu à inclure cette allocution dans notre corpus pour vérifier l'existence des styles expressifs dits « masculin » et « féminin » par Lakoff et Tannen (Lakoff, 1975 ; Tannen, 1990). Une attention particulière est ici accorée au lexique utilisé par Trump. Donald Trump, nous le verrons, a plus d'un tour expressif dans son sac. Nous verrons qu'il détourne à son avantage les normes de genre auxquelles il est censé se soumettre en tant qu'homme politique, le « masculin » et le « féminin » n'étant pas forcément là où on les attendait.

Le 20 janvier 2017, Donald Trump prononce son discours d'investiture à la Présidence des Etats-Unis à Washington D.C. Nous avons là encore retranscrit l'intégralité du discours après l'avoir visionné plusieurs fois sur Internet. Cette allocution solennelle dure 17 minutes et 49 secondes (Production n°9). Voici un présumé battant né et puissant de circonstance, qui vient de remporter des élections présidentielles dans la première puissance du monde. Le moment est idéal pour déterminer si une « masculinité » triomphante s'exprime ou non dans l'action oratoire du vainqueur (Lakoff, 1975, Winter, 2010). Logiquement, on peut s'attendre à ce que Trump parle en homme et comme un homme (Lakoff, 1975 : 49). Or nous verrons que la réalité du discours est plus complexe et nuancée qu'on n'aurait pu l'anticiper en projetant mécaniquement les critères d'évaluation proposés par Lakoff (1975) et Tannen (1990) sur la situation.

3.7.3 Les débats présidentiels entre septembre et octobre 2016 : Donald Trump contre Hillary Clinton

Lundi 26 septembre 2016 a lieu le premier débat présidentiel télévisé entre le candidat Républicain Donald Trump et la candidate Démocrate Hillary Clinton. Ce premier débat se tient dans les locaux de l'Université Hofstra (Etat de New York). Les deux candidats s'affrontent en présence de Lester Holt, le célèbre présentateur de *NBC Nightly News* qui a été chargé de modérer leurs échanges. Nous avons retranscrit ce débat après avoir visionné le débat plusieurs fois. Ce débat dure 1h 35 minutes et 15 secondes (Production n°10). Les principaux thèmes politiques abordés sont les suivants : la direction de l'Amérique, la prospérité et la sécurité nationale.

Le second débat présidentiel télévisé se tient le mercredi 9 octobre 2016. Les candidats se retrouvent dans les locaux de l'Université de Saint-Louis (Etat du Missouri). Ils s'affrontent face à deux journalistes qui modèrent comme ils le peuvent leur houleux débat : Anderson Cooper, journaliste star de la chaîne *CNN* et Martha Raddatz, spécialiste des questions internationales sur la chaine *ABC*. Le débat, que nous avons suivi à la télévision puis retranscrit à partir de la captation vidéo dure 1h 32 minutes et 26 secondes (Production n°11). Le public est autorisé à poser directement des questions aux candidats. Les principaux thèmes politiques abordés sont la politique étrangère et intérieure

Mercredi 19 octobre 2016 a lieu l'ultime rencontre-débat entre les deux candidats dans les locaux de l'Université du Nevada à Las Vegas. Les deux adversaires s'affrontent une dernière fois en présence d'un journaliste-modérateur Chris Wallace de la chaîne nationale *Fox News*. Nous avons retranscrit ce débat politique après l'avoir visionné à la télévision et rejoué en vidéo sur Internet. Ce débat dure 1h 55 minutes et 59 secondes (Production n°12). Les principaux thèmes politiques abordés sont les suivants : la politique intérieure et la politique étrangère.

4. Genre et politique : les styles expressifs dits « féminins » et « masculins » sont-ils impliqués dans la conquête et l'exercice du pouvoir ?

Le style conversationnel d'une femme politique est nécessairement conditionné par un ensemble de **normes de communication et d'interaction genrées**. Ces **normes expressives** restent le plus souvent **implicites** et sont rarement conscientisées comme telles. Elles ont pourtant un effet déterminant sur la perception du genre des locuteurs. Rappelons que le « passing » des

transsexuel(le)s ou les soupçons d'homosexualité pesant sur un individu reposent sur la subtile détection que quelque chose n'est pas tout à fait **conforme aux canons implicites**.[137] Même si ces canons ne sont pas concscients et formulés, ils existent bien. Il en ressort qu'un homme ou une femme politique désirant être perçu(e) comme un homme ou une femme sans problème particulier d'identité de genre a tout intérêt à se conformer à des **canons expressifs et comportementaux** entrant dans une vaste **sémiologie du genre** qui inclut la posture, démarche, la gestualité, le maquillage, la coiffure, le style vestimentaire.

4.1. Femme d'autorité ou « dame de fer » ?

Le **style oratoire** et plus généralement le **comportement expressif** d'une femme d'ambition et d'exposition médiatique intense comme Hillary Clinton est forcément tributaire des codes dominants de la communication politique, ainsi que de la présence d'hommes dans l'auditoire. Ces codes sont ceux de l'**expression** et de l'**interaction**, **masculine** et **féminine**, tels qu'ils ont pu être édictés dans une société historiquement dominée par les hommes. Plusieurs études ont montré que lorsque les femmes sont en minorité dans un groupe mixte, elles ont tendance à **moins s'exprimer publiquement** et à avoir **moins d'influence** dans la conduite des débats (Dolan, 2014, Winter, 2010).[138] Néanmoins, il semblerait que les femmes disposent d'un plus grand contrôle dans la gestion de la parole et la **prise de décision collective unanime** et qu'elles déploient par ailleurs des stratégies spécifiques entre elles, lorsque le groupe est uni-sexe (Ibid). Mais surtout, en contexte politique, il a été observé que les femmes avaient tendance à **ajuster leur style** pour l'adapter à celui utilisé par les hommes, ce qui peut être tactiquement nécessaire mais ne produit pas nécessairement des effets à leur avantage puisque la **volonté de contrôle et d'assertion**, l'**interruption** et la **contradiction**, ne sont jamais perçues de la même manière chez une femme et chez un homme, la femme paraissant souvent plus **accaparante** et **agressive** que l'homme, à pugnacité égale. (Nous avons là un autre exemple de *double bind* subi par les femmes en situation de réunion ou de débat mixte: s'effacer, se laisser réduire au silence et laisser le contrôle verbal aux hommes, ou alors intervenir de façon marquée et risquer de

[137] Sur les indices articulatoires de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre voir l'étude de Suire, A. et al. (2020) *Speech Acoustic Features: A Comparison of Gay Men, Heterosexual Men, and Heterosexual Women.* L'étude, qui s'inspire d'études anglo-américaines antérieures (passées en revue), a été réalisée en France. Les principales conclusions sont les suivantes: "We studied four sexually dimorphic acoustic features relevant for the qualification of feminine versus masculine voices: the fundamental frequency, its modulation, and two understudied acoustic features of speech, the harmonics-to-noise ratio (a proxy of vocal breathiness) and the jitter (a proxy of vocal roughness). Results showed that homosexual men displayed significantly higher pitch modulation patterns and less breathy voices compared to heterosexual men, with values shifted toward those of heterosexual women. Lastly, testosterone levels did not influence any of the investigated acoustic features."

[138] Cette tendance se vérifie empiriquement encore de nos jours. Il suffit pour cela d'assister à la moindre réunion professionnelle ou politique mixte pour le vérifier.

s'attirer l'antipathie du groupe. Là encore, nous invitons nos lecteurs à observer leurs propres perceptions et réactions dans ce type de situation).

Sur le plan des contenus, il semble que les femmes politiques soient plus aisément portées vers des sujets en lien avec la précarité, tandis que les hommes préfèrent parler de sujets en lien avec le profit économique ou les relations diplomatiques (Dolan, 2014). Il en ressort que même si certaines femmes accèdent à des responsabilités élevées et à des postes d'influence dans des environnements dominés par les hommes, elles ont un style conversationnel qui est à la fois différent de celui des hommes et tributaire des codes de communication et d'interaction que ces derniers ont édictés. La situation est donc plus compliquée à gérer pour une femme que pour un homme car sujette à **tensions** ou **contradictions**. Enfin et surtout, les préférences stylistiques et comportementales observées fluctuent d'un individu et d'une situation à une autre, ce qui rend toute généralisation délicate. D'où l'intérêt de cibler des cas particuliers et de les observer en mode rapproché.

L'intérêt de travailler sur l'évolution rhétorique et stylistique des femmes en politique n'est pas nouveau. Entre les années 2000 et 2005, Déborah Cameron et Penelope Eckert, qui ont été citées dans les précédents chapitres, ont ainsi travaillé sur l'évolution rhétorique et stylistique de la *leader* conservatrice Margaret Thatcher. En 1980, Margaret Thatcher se prépare à endosser les fonctions électives les plus élevées de son pays : devenir la première Première Ministre du Royaume Uni. Pour cela, elle doit procéder à un **ajustement de son style oratoire**. Elle doit par exemple **baisser le timbre de sa voix**, **adoucir son accent** et **ralentir son débit de parole**. Malgré cette atténuation, l'image d'autorité et de détermination qu'elle ne cessera de projeter lui vaut très vite le surnom de « Dame de Fer » (*Iron Lady*). Or la banalisation de ce qui était au départ un sobriquet ne doit pas faire oublier sa force, pour ne pas dire sa violence, à l'encontre de celles qu'il qualifie, quelle que soit l'opinion qu'on puisse par ailleurs entretenir de l'action politique de Margaret Thatcher qui engendra elle aussi un certain nombre de violences (notamment dans le secteur industriel et syndical où elle s'employa à briser toute forme de résistance). Ces nuances apportées, on peut considérer que « dame de fer » est un terme très ambivalent. A première vue, l'expression s'applique à une **femme politique particulièrement déterminée**, qui sait ce qu'elle veut, ce qui est plutôt positif.[139] Mais cette expression décrit aussi une **femme qui reste inflexible** là où on s'attend à ce qu'elle se laisse troubler et attendrir (ce que

[139] A preuve, l'emploi laudatif du terme par Sue Cameron et Joe Rogaly dans leur article du Financial Times du 08.04.2019, intitulé Margaret Thatcher: 'Iron Lady' who remade Britain accompagné du chapeau suivant: "Indomitable leader, who has died at 87, transformed UK politics and exported her forceful market ideals to the world. "

Margaret Thatcher fit peu, notamment lorsqu'elle affronta les mineurs en grève, réduits à une précarité extrême). En somme, une « dame de fer » est une **femme déterminée mais dure**, une femme de conviction et de principe mais sans cœur qui manque cruellement d'empathie, une **femme prise en défaut d'humanité**, en somme une anti-mère (de la nation) ou alors une **marâtre inspirant la crainte et la détestation**.[140] Dans le cas de Margaret Thatcher, la confrontation violente et inflexible avec les mineurs en 1984-85 est probablement un élément objectif de dureté qui a pu légitimer et conforter cette image. Cependant, même chez des penseurs libéraux, qu'on imagine attentifs aux biais sexistes, la répétition du cliché de la « dame de fer » cautionne à son insu un **traitement différencié du pouvoir**, selon que c'est une femme ou un homme qui l'exerce. Autrement dit, il **existe deux poids et deux mesures** : un homme politique qui pose un acte fort d'autorité reste plus longtemps dans la sphère de l'humanité ordinaire qu'une femme politique qui agit de façon similaire. D'ailleurs, en contexte démocratique, il est fréquent de qualifier une autorité politique masculine forte de **« musclée »**, ce qui non seulement la maintient dans la sphère corporelle de l'humain mais la valorise puisque l'homme musclé est par défaut beau, fort et attirant. (Vladimir Poutine joua beaucoup sur cet élément physique pendant les premiers mandats présidentiels qu'il exerça, mettant en scène la métaphore par une exhibition virile et insolente de sa belle musculature alors qu'il renforçait sa « poigne » pour établir un nouveau régime autoritaire dans la Fédération Russe).[141]



Figure 6 – Visite officielle en Corée du Sud (2013) : Poutine nommé « grand maître » de Taekwondo

L'autorité politique masculine peut passer pour une forme affirmée de constance, une

[140] Dans ce registre, on citera deux articles du magazine socialiste *The New Statesman*. L'un de Paul Routledge en date du 26.02.2009 (The unforgiven) accompagné du chapeau "It is impossible to convey to outsiders or the young why Margaret Thatcher is loathed to this day") et l'autre de John Burnside en date du 01.03.2010 (The Iron Lady's lethal legacy).

[141] Photo et article parus dans le magazine Le Point (14.11.2013). Evénement relayé dans tous les médias russes mais aussi en Occident. Poutine, certes sportif, ne pratique pourtant pas cet art martial. Le jeu visuel sur la poigne et le muscle physiques entre métaphoriquement en résonance avec la poigne et le muscle politiques. Source: https://www.lepoint.fr/monde/vladimir-poutine-plus-fort-que-chuck-norris-14-11-2013-1757234_24.php

détermination sans faille de l'individu, l'indice même d'un « courage politique » à toute épreuve. Cela devient beaucoup plus délicat lorsque l'autorité politique est exercée par une femme. L'autorité affichée par une Margaret Thatcher a tôt fait de glisser vers l'**autoritarisme**, la détermination vers la **dureté**, la constance vers l'**obstination**. Le prix à payer pour ce glissement est une **déshumanisation partielle** : la dame de fer associe l'**humain** et le **minéral**. Elle réifie, elle « débiologise » (qu'on nous passe le néologisme) et pousse la femme visée vers la sphère robotique et la dystopie politique. Elle marque aussi les esprits, comme l'attestent l'imagerie et les formules convoquées lors du décès de Margaret Thatcher en 2013.

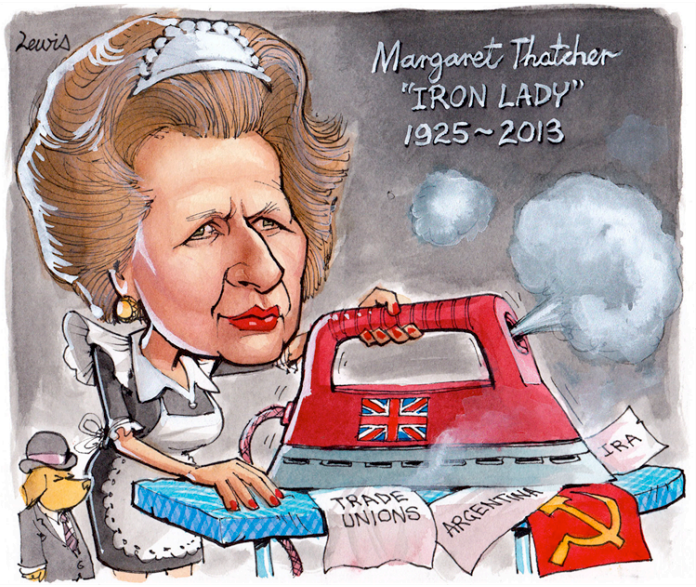


Figure 7 – Dessin d'humour politique de Peter Lewis (*The New Castle Herald*, Australie) paru lors du décès de Margaret Thatcher. On note l'activation des stéréotypes de genre.[142]

[142] Source: https://www.cagle.com/peter-lewis/2013/04/the-iron-lady-4



Figure 8 – Dessin d'humour politique *Rusty Iron Lady* de Martin Kozlowski également réalisé à l'occasion du décès de Margaret Thatcher et paru le 13.04.2013.[143]

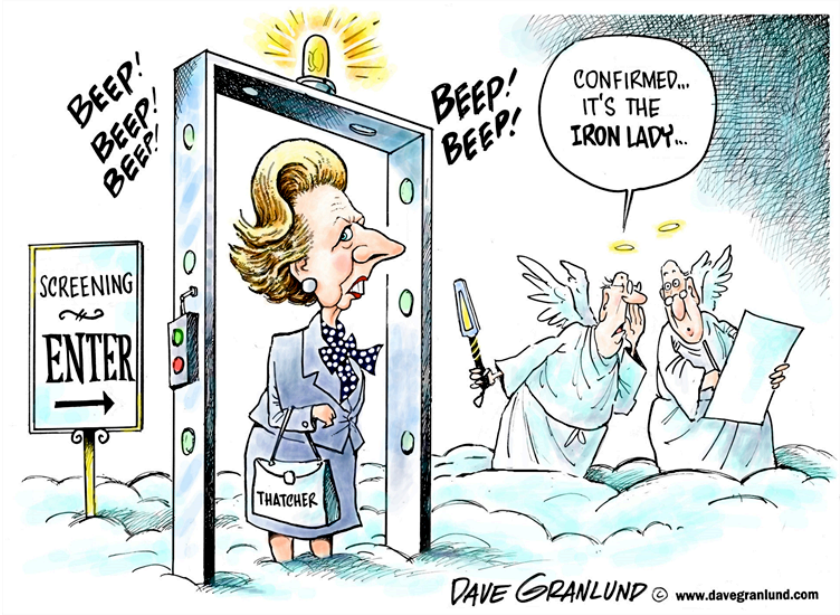


Figure 9 – Dessin d'humour politique en date du 12.04.2013 de Dave Granlund.[144]

[143] Source: https://www.cagle.com/martin-kozlowski/2013/04/rusty-iron-lady

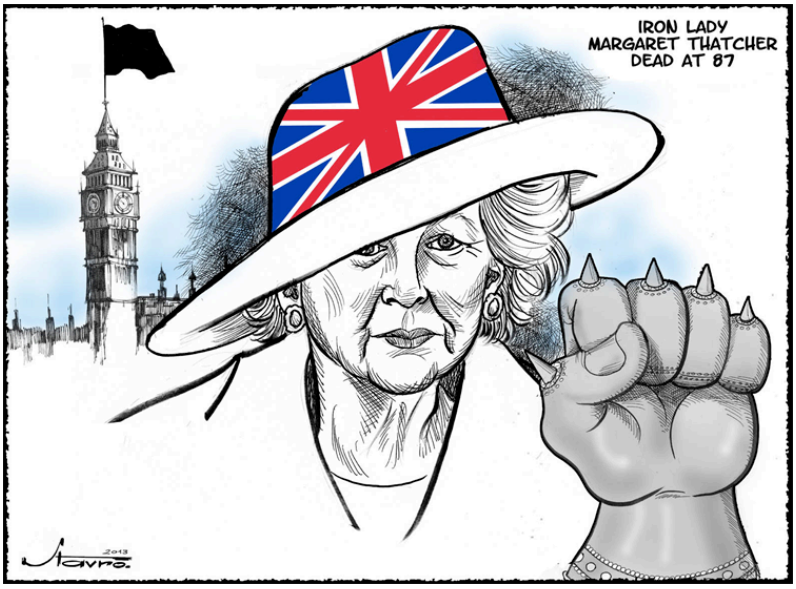


Figure 10 – Dessin d'humour politique en date du 09.04.2013 du Libanais Stavro Jabra.[145]

Ce qui est vrai de Margaret Thatcher l'est également de la Chancelière allemande Angela Merkel qui fut elle aussi la première femme politique d'une grande démocratie moderne à accéder au sommet de l'exécutif. Elle n'eut pas à attendre longtemps pour être qualifiée à son tour de « dame de fer » par toute la presse européenne, simplement parce qu'elle se montrait décidée et déterminée dans ses déclarations publiques ou encore parce qu'elle avait une coupe de cheveux courte et qu'elle était vêtue d'un tailleur ressemblant à un costume. Or ces traits sont typiquement associés à la masculinité, ce qui ne fit qu'encourager l'application de ce surnom ambivalent.

[144] Humoriste américain travaillant pour les plus grands quotidiens et magazines étatsuniens. On retrouve l'emblématique sac à main. Evocation plus nuancée du métal (qui signifie aussi « courage » en anglais) de l'ex-dame de fer Source: https://www.cagle.com/dave-granlund/2013/04/thatcher-iron-lady

[145] Traduction intersémiotique visuelle de la métaphore de la « poigne de fer » qui très vite caractérise les actions d'une femme d'autorité. Source: https://www.cagle.com/stavro-jabra/2013/04/iron-lady-3



Figure 11 – Dessin de l'illustratrice Luo Jie, paru dans ChinaDaily.com le 27.09.2017.[146]

Quant aux autres surnoms plus affectueux dont Angela Merkel fut affublée par la presse allemande, ils sont porteurs des mêmes ambivalences : *Mutti* (petite maman chérie), *Mädchen* (fifille). « Dame de fer » impitoyable ou « petite maman chérie, » la normalité politique d'Angela Merkel en tant que femme est en fin de compte niée car Angela Merkel ne saurait être simplement **nommée**: il faut la **surnommer** (en mode abusivement dur ou excessivement bienveillant). Il est nécessaire de convoquer un diminutif ou une outrance qui, même avec humour, laissent entendre que le pouvoir politique suprême d'une femme d'autorité ne saurait être simple et littéral, qu'il ne va pas de soi, qu'il invite la métaphore. Le quotidien conservateur britannique *The Daily Telegraph*, qui qualifie souvent Angela Merkel de «dure et sans pitié » (*ruthless*), n'hésite pas à lui consacrer des articles aux titres évocateurs comme *Angela Merkel : The Triumph of Europe's Iron Lady* (Daniel Johnson, 28.10.2011). Tout bien considéré, Angela Merkel ne peut être une chancelière allemande ordinaire : il lui faut être « mère », « mamzelle » ou « dame de fer » ou encore tout cela à la fois, comme le suggère le titre français du documentaire de Matthias Schmidt et Torsten Körner (2016) « Angela Merkel, dame de fer et mère bienveillante. »[147]

[146] Illustration d'un article d'opinion intitulé Angela Merkel : Germany's iron chancellor. Source: *http://europe.chinadaily.com.cn/opinion/2017-09/27/content_32537640.htm*

[147] Illustration d'un article consacré à la situation nouvelle que crée le Brexit. Métaphore visuelle d'un départ du berceau de la famille européenne (agitée). *Mutti* est ici représentée sous les traits d'une mère responsable au chagrin (ambigu).De façon remarquable, le titre original allemand (Angela Merkel: Die Unerwartete) signifie littéralement « Angela Merkel celle à laquelle on ne s'attendait pas », ce qu'a repris la version anglaise Angela Merkel - the Unexpected. Le choix de la traduction française n'est pas innocent. Pour parler au spectateur français, il faut convoquer la double image de la dame de fer et de la gentille maman du peuple allemand.



Figure 12 – Dessin d'humour politique de Peter Schrank paru dans *The Economist* le 07.09.2016.[148]

La classe politique française n'est pas épargnée par ce phénomène, ce qui prouve bien qu'on est en présence d'une tendance de fond. Ségolène Royal a elle aussi été traitée en « dame de fer ». Celle qui faillit accéder, comme Margaret Thatcher et Angela Merkel, au sommet de l'exécutif d'une grande puissance occidentale lors des présidentielles de 2007 n'a pas été épargnée en tant que présidente de région, même si l'honneur de la fonction était moindre. Le titre de « présidente » lui attira des remarques similaires, comme le rappella en 2014, le magazine *Le Point*. L'expression « dame de fer de Poitou-Charentes » remonta à la surface lorsque Ségolène Royal quitta ses fonctions de présidente de région pour s'installer au Ministère de l'Ecologie. L'article n'hésita pas à souligner « le caractère draconien » des injonctions de Ségolène Royal et le « froid » que sa discipline imposait dans les services.

> L'installation de Ségolène Royal à l'hôtel de Roquelaure, siège du ministère de l'Écologie, a jeté un froid sur le personnel. En cause, des consignes ont été passées oralement, qui forment une sorte de code de conduite en vue de respecter l'étiquette. Le caractère draconien des messages apparaît à beaucoup comme hors norme (…) Selon le personnel, la "dame de fer" de la région Poitou-Charentes se déplacerait dans les couloirs du ministère précédée d'un huissier qui l'annonce, de sorte que le personnel doit se lever sur son passage. Il est également défendu au personnel de fumer dans la cour et le jardin en présence de la ministre. (Emmanuel Berretta, *Le Point*, 24.04.2014)

Un président de région, un ministre de l'écologie, coupable des mêmes excès de rigueur tâtillonne, aurait-il été qualifié « d'homme de fer » ? Se serait-on d'ailleurs intéressé à la gestion interne de son ministère ? L'aurait-on soupçonné d'abus d'autorité ? Notre impression est qu'il en faudrait davantage pour qu'un ministre de sexe masculin, épris d'ordre et de rigueur dans ses

[148] Article intitulé *"Looking to Mutti"* et précédé du chapeau suivant: *"*With Britain stumbling towards the exit, it falls to Angela Merkel to give the European Union new shape."
Source: https://www.economist.com/europe/2016/07/07/looking-to-mutti

services, soit qualifié d'« homme de fer », à compter que ce type d'autorité pût apparaître comme problématique chez un dignitaire politique. Un « homme de poigne » peut-être (avec une référence maintenue au corps donc une humanité préservée) mais pas « un homme de fer ». De façon plus remarquable encore, le caractère insolite, hors du commun de la femme politique arrivée au sommet, est également à l'œuvre dans le registre merveilleux, mythique ou religieux qui est parallèlement convoqué. Car Ségolène Royal n'est pas seulement une « dame de fer » redoutable, elle est aussi la « fée », la « jouvencelle socialiste (…) guerrière» (allusion manifeste à Jeanne d'Arc), et enfin la « Madonne ». Tout comme Merkel, Royal oscille entre douceur et dureté excessives et n'a pas droit au statut d'humaine ordinaire. C'est ce que suggère le chroniqueur du *Nouvel Observateur* en 2018, lorsqu'il présente la socialiste comme un « secours », une « bouée de sauvetage » pour la gauche aux Européennes de 2019 :

> *Non, ce n'est pas un mirage. La Madonne du Poitou est de retour. Si la gauche en déshérence n'est pas trop idiote, elle devrait lui confier les clés du camion de l'élection européenne de mai prochain. L'idée, au départ saugrenue, a aujourd'hui tout son sens. Ses détracteurs ont beau répéter qu'on ne ressort pas les vieilles reliques quand la maison brûle, que l'apparition d'une jouvencelle socialiste pourrait ressusciter un parti en respiration artificielle, personne n'y croit vraiment. Dans le désert des prétendants à la bataille de Bruxelles, l'ancienne candidate à l'élection présidentielle apparaît comme une fée providentielle. Ses qualités de guerrière sont intactes. (Serge Raffy, Le Nouvel Observateur, 30.10.2018)*

Ces trois exemples empruntés à l'histoire récente du Vieux Continent confirment que les traits comportementaux et rhétoriques de détermination et d'autorité restent marqués et problématiques chez les femmes, quelle que soit l'évolution des discours tenus sur la parité et l'égalité en politique et quel que soit le progressisme dont certains aiment se prévaloir. Trois femmes au sommet (Thatcher, Merkel, Royal) dans les trois plus puissantes démocraties d'Europe, autant de « dames de fer » ! Nous refusons d'y voir la moindre coincidence.

Rappelons que pour être prises au sérieux, les femmes en politique doivent généralement se montrer assertives, compétitives, fortes, dominantes, au risque de paraître plus dures ou agressives que les hommes dans des interactions comparables. Les femmes qui poursuivent une carrière politique ou qui visent toute position de responsabilité sont donc confrontées à un paradoxe qui très tôt se mue en une injonction contradictoire : pour être reconnues comme compétentes et acceptées comme égales des hommes, elles doivent projeter une image d'autorité, implicitement associée à des normes comportementales, interactionnelles et discursives masculines ; pour être validées en tant que femmes, elles doivent respecter les codes interactionnels et styles conversationnels typiquement associés à la féminité (Tannen, 1990). Le point d'équilibre est délicat à trouver, le basculement dans le registre « dame de fer » n'étant pas plus un indice de succès qu'un rejet pour le défaut inverse de « faiblesse », comme la Première Minisitre britannique Theresa May l'a appris à ses dépens. Cette dernière fut constamment traitée

de « faible » (*weak leader*),[149] de « canard boiteux » (*lame duck*)[150] « d'incompétente » ou « d'hésitante » (*incompetent / hopeless / indecisive leader ; bad leadership*)[151] dans la presse britannique de gauche comme de droite.

4.2 Renversement des concepts : quand une figure politique féminine adopte des éléments du « parler masculin » (*men's language)*

Nos productions verbales font partie intégrante de la construction de notre identité sociale. Ce phénomène est très perceptible dans le monde politique. En effet, le langage des personnalités politiques participe grandement à la fabrication de leur image et de leur identité publiques. Il est important de préciser que chaque prise de parole est une **pratique socialement régulée** qui donne l'occasion à un individu de jouer ce qui le définit socialement (race, classe, genre, ethnie, niveau éducatif) et personnellement (son style, ses valeurs, son caractère) pour emporter l'adhésion (Winter, 2010). Si nous ramenons ce processus général à notre étude de cas, il s'agit de voir comment l'image publique d'Hillary Clinton s'est graduellement forgée au travers d'une série d'interactions langagières. Un bon exemple, nous le verrons, est l'effet que produisit le trouble émotionnel déclenché par une simple question de l'auditoire. Ce très bref épisode fut abondamment commenté et eut des conséquences durables sur la perception du type de femme qu'Hillary Clinton était.

On ne rappellera jamais assez que dans l'imaginaire collectif, un **leader politique est par défaut masculin**. Cela ne signifie pas que les femmes soient interdites de pouvoir – le cadre législatif est officiellement égalitaire et les exemples d'ascension réussie de femmes sont chaque jour plus nombreux - mais que la présence d'un **être de sexe féminin** aux échelons les plus élevés de la politique (ou de l'économie) est **rarement un état de fait complètement neutre** : on se retrouve avec « un(e) responsable femme », « une femme députée », « une femme ministre », « une femme présidente. » Il n'existe pas de qualification comparable pour les hommes qui se contentent d'être seulement « responsables », « députés » ou « ministres, » sans qu'on juge nécessaire de préciser leur sexe / genre.

De l'homme qui vise ou occupe une position d'autorité en politique, on attend qu'il défie, attaque, se défende, qu'il ne craigne pas de se montrer très assertif, de projeter une impression

---

[149] Theresa May is appallingly weak and has brought about a surreal new level of crisis - she must go (Allison Pearson, *The Daily Telegraph*, 12.03.2019).
[150] Theresa May is now a lame duck – too weak to take back control of her party (Martin Kettle, *The Guardian*, 12.12.2018).
[151] Time's up for a PM who has shown herself to be incompetent, indecisive and weak (Simon Heffer, *The Daily Telegraph*, 09.03.2019).

d'indépendance, d'autonomie, de force, de puissance même (Lakoff, 1975: 49). Dit de cette manière, cela semble caricatural car nous sommes généralement persuadés d'avoir évolué dans nos représentations durant les dernières décennies, notamment dans les milieux universitaires. Le style guerrier nous semble appartenir à un monde ancien de défis, d'invectives et de joutes, remontant à l'Antiquité et au Moyen Age, qui n'a plus sa place dans le monde moderne. Or force est de constater que ce style a été en partie déployé par Donald Trump avec efficacité durant sa première campagne présidentielle et qu'il a marqué les premiers mois de sa présidence (notamment lors des échanges très houleux entre le Président américain et le « Chef Suprême » de la Corée du Nord, Kim Jong Un). Sans forcément aller aussi loin dans l'outrance, l'homme politique en position de haut responsable (donc de « chef ») a intérêt à se conformer aux **codes oratoires masculins de la parole publique**, plutôt qu'à s'en affranchir. A ce titre, on peut estimer que le style Joe Biden est atypique puisqu'il incorpore un affichage de malheur et de vulnérabilité. Mais cet affichage (qu'on devine mi-spontané, mi-calculé) est justement chargé de mettre en relief la **victoire de l'homme fort qui a surmonté le drame et combattu l'échec** donc triomphé comme un vrai chef. Faute d'invectiver et de défier, l'homme politique ordinaire (et présumé sain d'esprit, ce que ne fut pas toujours Trump) est implicitement sommé de s'affirmer avec confiance, de tracer la voie et de vraincre, en somme de « parler comme un homme » (*talk like a man,* Lakoff, 1975 : 49). Il est demandé à l'homme politique (par définition fort) de jouer une version revisitée et adaptée de la performance genrée de la masculinité patriarcale. Pour une femme politique, en contexte institutionnel, la situation est beaucoup plus délicate. Elle doit adopter des normes comportementales et interactionnelles calquées sur le style masculin (attendu) tout en s'en démarquant. L'exercice est périlleux, nous allons le constater.

En effet, les femmes qui veulent imposer une image de cheffe de file traçant la route et prenant en main le destin de la nation (à la Moïse serait-on tenté de dire), ces femmes disons-nous, doivent **transgresser** certaines des normes de genre et des attentes sociales communément associées à leur sexe. Elles doivent prouver à un monde potentiellement sceptique (ou sur ses gardes), un monde qui ne leur passera rien, qu'elles ont bien l'aptitude d'être à la tête de la nation tout entière. « Tout entière » signifie qu'elles doivent imposer un **féminin générique politique** dans une société qui reste régie par le **masculin générique**: le maire, le député, le sénateur et à plus forte raison le premier ministre ou le président sont des hommes censés gouverner pour le salut de tous, hommes et femmes, enfants, adultes ou vieillards. Or ni dans la grammaire ni dans la société, le féminin n'a ce **statut englobant par défaut** (à l'inverse du masculin qui fonctionne ainsi depuis très longtemps). Ce n'est donc pas un hasard si Donald Trump attaquera Hillary Clinton sur son aptitude à représenter les femmes américaines qui, selon lui, ne se reconnaîtraient

pas en elles.

Ces perceptions genrées de l'**autorité** (mener le pays) et de la **généricité** (représenter tout le monde) jouent un rôle déterminant dans la carrière politique d'une femme. Les difficultés rencontrées par Theresa May pour imposer son autorité en sont une preuve éclatante : une femme certes « résistante » (*resilient*) mais présentée comme « obstinée » (*obstinate*) et non pas seulement déterminée, ce qui fait d'elle un être « faible » (*weak*) plutôt que fort.[152] Une femme que l'aile droite du parti conservateur britannique n'hésita pas à accuser de capituler « de manière abjecte » devant l'Europe en recherchant systématiquement le compromis, la relation forte (et non le conflit) ce qui n'est pas une « bonne stratégie de négociation ».[153] Boris Johnson, dans sa lettre de démission du gouvernement en date du 9 juillet 2018, accusa quelques mois plus tard Theresa May de ne pas avoir su se battre, d'avoir lâchement envoyé au front des troupes qui agitaient un drapeau blanc : "*we are sending our vanguard into battle with a white flag fluttering above them.*"

Dans l'imaginaire collectif des électeurs, si femme politique il doit y avoir, alors cette dernière a plus de chance d'être crédible et compétente dans le traitement de sujets féminins, comme par exemple la santé, l'éducation, la famille, le droit des femmes (Dolan, 2014 :98-99, Winter, 2010 : 595). Son leadership et sa représentativité sont donc **contraintes**, contrairement à l'homme qui est présumé capable de toutes les **universalités** (à commencer par celle de la raison). Mieux (ou pire selon le point de vue), lorsqu'on se trouve face à des sujets perçus comme plus « masculins » tels que la défense, l'armée, les relations diplomatiques ou l'économie, les hommes apparaissent d'autorité comme plus crédibles et compétents (Ibid). Il est donc dans l'intérêt d'une candidate de donner le change aux hommes sur ces questions, en jouant à jeu égal avec eux, dans la forme comme dans les contenus. Le seul domaine où règne une manière de parité entre femmes et hommes politiques, selon plusieurs études, serait la gestion d'une crise politique internationale (Anderson, Sheeler, 2017). Néanmoins, que ce soit au sein de la sphère sociale ou politique, nous observons une chose paradoxale : que les femmes adoptent ou non les conventions masculines dans leurs comportements ou interactions, leur valeur sociale ou leur autorité ont tendance à être diminuées par rapport à celles des hommes.

Dès lors, il n'est pas étonnant que le style communicationnel et interactionnel soit plus contrôlé et conscientisé chez une femme politique que chez un homme. Les femmes politiques

---

[152] Theresa May's weak and unstable leadership est le titre de l'éditorial libre signé par Joan Smith dans le New York Times du 12.06.2017

[153] Jacob Rees-Mogg admits 'doubts' about Theresa May and accuses PM of 'abject weakness' over Brexit. Titre d'un article de Jack Maidment pour le Daily Telegraph (22.05.2018):"The leading Brexiteer and chairman of the influential European Research Group of Tory MPs attacked the Prime Minister's negotiating strategy as he claimed the Government was "preparing for failure" rather than success."

sont constamment sur leurs gardes : elle savent qu'il leur faut agir tantôt selon les codes attendus de la « féminité » pour être validées en tant que femmes (agréables), tantôt adopter les manières d'un homme face à un autre homme, pour prouver leur égale capacité à exercer le pouvoir et asseoir leur légitimité politique en tant que femmes (compétentes). Tout cela est source de tensions intérieures. Et tout cela suscite un ensemble d'interrogations : comment les femmes arrivent-elles à opérer dans un monde politique encore largement dominé par les hommes ? Doivent-elles s'exprimer et agir selon les codes de la « masculinité » associés aux hommes pour être perçues comme des leaders politiques compétents et dignes de confiance ou plutôt jouer la carte de la « féminité », voire redéfinir à leur manière le leadership en politique ? (West & Zimmerman,1987 ; Butler, 1990, Winter, 2010, Dolan, 2010).

Le langage constitue un espace dans lequel le genre se performe de façon inconsciente et routinière. Par conséquent, le langage est le prisme par lequel nous pouvons appréhender les stratégies communicationnelles qu'une femme politique adopte pour gagner en influence et en légitimité politique. Le langage est un outil utile pour questionner, débattre, décrire, argumenter, suggérer, répondre, exprimer son accord ou son désaccord, interrompre, expliquer, argumenter, persuader, etc. **Le style, c'est la femme ou l'homme**.

Comme l'a très bien argumenté Robin Lakoff dans *Language & Woman's Place,* les femmes qui souhaitent être perçues comme des êtres à la fois **sympathiques** et **compétents** pour assurer des fonctions politiques et emporter l'adhésion des citoyens courent constamment le risque de violer les attentes professionnelles ou sociales attribuées à leur genre. Par conséquent, si une femme n'arrive pas à trouver un certain équilibre entre ces contraintes, elle peut mettre en péril sa carrière professionnelle et sa réussite en politique. Nous pensons que ce qui était vrai dans les années 1970, au moment où Robin Lakoff formulait ses remarques, reste pertinent cinquante ans plus tard, même si les rapports entre les sexes et les conceptions du genre ont évolué.

De fait, depuis la fin des années 1990, on observe que les femmes sont devenues plus présentes dans la sphère politique. Toutefois, les attentes sociales liées au genre persistent de façon insidieuse et influent sur nos représentations et perceptions des femmes, notamment en politique et dans le monde professionnel. En 2010 Nicolas J. Winter, chercheur américain en psychologie sociale et en science politique, montre que les citoyens américains ont tendance à

associer le Parti Républicain à la « masculinité » et le Parti Démocrate à la « féminité »[154]. Il existe donc un genre implicite associé à chacune des deux grandes formations politiques étatsuniennes. Il écrit:

> *Ideas about the two political parties are mapped onto ideas about the two genders, both in the images citizens consciously hold of the parties and in the implicit connections between these images and their gender concepts (Winter, 2010 : 609).*

Comme nous l'avons vu, l'identité de genre est l'un des angles par lesquels il est utile d'aborder les actions et les propos d'une personnalité politique car les attentes sociales assignées à son genre sont forcément un élément déterminant de son comportement. Par exemple, lorsque les femmes se retrouvent en minorité au sein d'un groupe ou lorsqu'elles font campagne durant des élections locales ou nationales, leur féminité est un élément qui joue dans leur succès ou leur échec. Ce n'est bien entendu pas le seul facteur à prendre en considération, mais le genre influe nécessairement sur la manière dont une politicienne établit sa légitimité et dont on la juge. Le moment est donc venu de vérifier sur le terrain discursif tous ces éléments. Nous proposons de débuter par l'examen des concepts d'**assertion** (*assertiveness*) de **désassersion de soi** (*unassertiveness*) très tôt pointés par Lakoff (2004 [1975] : 79) dans sa caractérisation des **modes énonciatifs genrés**.

4.3 Verbes d'opinion, verbes de croyance et nuanceurs au service de l'affirmation de soi (*assertiveness*) dans le discours politique

Le dictionnaire Myriam Webster définit l'**affirmation de soi** (*assertiveness*) de la façon suivante (notre soulignement) : "*disposed to or characterized by bold or confident statements and behavior.*" [155] Il s'agit donc à la fois d'une **attitude** (*behavior*) et de sa possible **manifestation langagière** (*statements*) qui se caractérisent par une **confiance marquée**, voire audacieuse (*bold*), dans ce qu'on exprime. Pragmatiquement, l'enjeu est d'apparaître déterminé sans heurter la sensibilité d'autrui, un excès de confiance pouvant déclencher des réactions hostiles (face à des effets perçus comme l'arrogance, l'autoritarisme ou la brutalité). Dès 1975, Robin Lakoff s'intéresse à ce phénomène en opposant des stratégies d'**affirmation de soi** (*assertiveness*), attendues des hommes forts et plutôt valorisantes, ou au contraire d'**effacement de soi** (*unassertiveness*), culturellement attendues des femmes pour être perçues comme charmantes et délicieusement féminines. En substance, un homme qui ne s'affirme pas assez, qui s'exprime

[154] Sur ce point, consultez également l'ouvrage de George Lakoff Moral politics : How liberals and conservatives think. (2016).

[155] https://www.merriam-webster.com/dictionary/assertiveness

avec trop de manières, court le risque d'apparaître faible (et même efféminé),[156] tandis qu'une femme qui s'affirmerait trop a toutes les chances d'apparaître autoritaire et antipathique (voire hommasse).

Cependant, les choses ne sont pas toujours aussi simples. Robin Lakoff note qu'à d'autres moments, une femme doit au contraire **sur-asserter**, **intensifier** pour être entendue et prise au sérieux. C'est ce qu'elle appelle « parler en italiques » (*speaking in italics*) :

> *(If) anything, (italics) seem to* strengthen *an utterance. But actually they say something like: Here are directions telling you how to react, since my saying something by itself is not likely to convince you: I'd better use double force to make sure you see what I mean. It is well known, for instance, that beginning students in English composition tend to use italics far more than do established and confident writers of prose, precisely because the former are afraid, even as they write, that they are not being listened to, that their words are apt to have no effect. (Lakoff, 1975: 56).*

La navigation devient donc délicate et l'équilibre difficile à trouver puisqu'il faut à la fois savoir dé-asserter ici (avec un nuanceur) pour mieux surasserter là (avec un marqueur d'intensité ou d'emphase) afin de projeter une image sociale positive de sa féminité. La mise en actes et la perception de l'affirmation de soi étant des traits distinctifs (présumés) du *men's language* et du *women's language* dans le système de Lakoff, nous nous proposons d'observer si le contraste est vraiment à l'œuvre dans l'affrontement entre Hillary Clinton et Donald Trump. Pour ce faire, nous avons choisi quelques marqueurs syntaxiques susceptibles de fonctionner comme indices de l'assertion et de la désassertion : l'emploi de verbes d'opinion ou de croyance, permettant d'argumenter ou de se positionner épistémiquement, tels que *I think (that…), I mean, I know,* ainsi que certains usages de *so* qui en contexte énonciatif peut jongler entre assertion et dé-assartion. Nous y avons adjoint les nuanceurs (*hedges*) comme *so* et *well*[157] qui typiquement atténuent la force d'une assertion (pour éviter la brutalité). Les relevés que nous avons effectués dans les trois débats ayant opposé Clinton à Trump (le mercredi 26 septembre 2016, le mercredi 9 octobre 2016 et le dimanche 19 octobre 2016) sont au départ strictement fréquentiels. Cependant, pour apprécier les éléments qualitatifs de ces usages, nous avons choisi de citer quelques instances dans les notes de bas de page.

---

[156] *"If men are too grammatical or too polite in their speech, they are viewed with suspicion." (Lakoff, 1975: 60)*

[157]Tous les marqueurs indiqués I think (that…), I mean, I know, well ainsi que certains usages de so qui en contexte énonciatif peut jongler entre assertion et dé-assartion ont été collectés en tenant compte du contexte énonciatif dans les trois débats télévisés entre les candidats. Ce relevé manuel a pris en compte le facteur de l'intention (*force illocutoire)* du sujet social genré d'asserter, de sur-asserter ou au contraire d'atténuer la force de son propos en discours. Ce relevé a été ensuite comparé avec les variables fréquentielles données par *Text Analyzer.* L'ensemble des données a aussi pris en considération le mode opératoire et fréquentiel 'genré' proposé par Robin Lakoff (1975) et Deborah Tannen (1990). Nos resultats attestent de similarités ou de constrastes entre les modes opératoires et fréquentiels proposés par les auteurs cités et notre étude sur corpus des élections présidentielles de 2016.

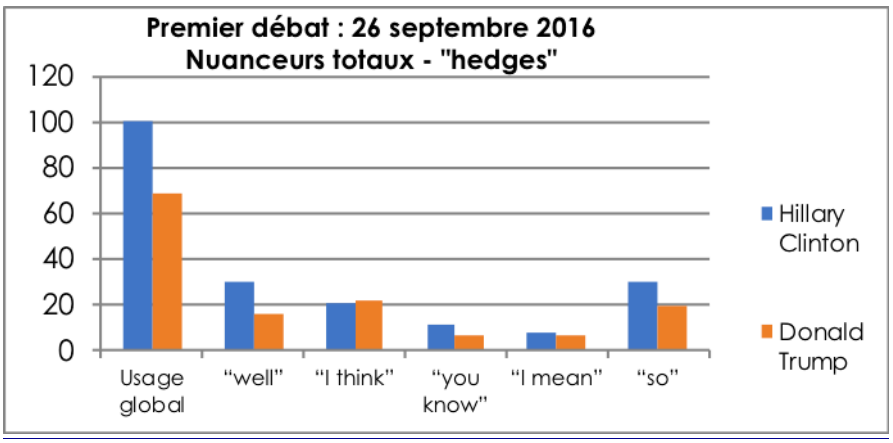


Figure 13 - Usage des « nuanceurs » (*hedges*) dans le premier débat

Les tendances relevées lors du premier débat semblent indiquer une certaine cohérence avec le schéma du *women's language* élaboré par Robin Lakoff (1975). Rappelons que selon les observations de cette linguiste, l'emploi de verbes d'opinion, de croyance et des adverbes exprimant la nuance (*hedges*) serait une pratique langagière typiquement associée au parler féminin. Lorsqu'il n'y a pas lieu de s'effacer ou de douter, cet usage servirait à gommer la force de conviction de l'énonciatrice par crainte (plus ou moins consciente) de voir son raffinement expressif et sa délicate féminité (*talking like a lady*) remis en cause : "*(W)omen are socialized to believe that asserting themselves strongly isn't ladylike, or even feminine"* (1975 : 54). On constate que dans ce moment particulier, Hillary Clinton utilise de manière plus importante les structures exprimant la nuance ou l'emphase *: well , I think , you know , I mean, so* : 100 occurrences contre 69 pour Donald Trump.[158]

[158] Nous intégrons ici quelques exemples qui illustrent notre propos dans le premier débat. Nous avons strictement relevé les nuanceurs qui permettent à Hillary Clinton de s'affirmer et asserter en débat.
CLINTON: « Well, actually... »
CLINTON: « Well, actually, I have thought about this quite a bit ».
CLINTON: « Well, I think you've seen another example of bait-and- switch here. For 40 years, everyone running for president has released their tax returns. You can go and see nearly, I think, 39, 40 years of our tax returns, but everyone has done it. We know the IRS has made clear there is no prohibition on releasing it when you're under audit.S o you've got to ask yourself, why won't he release his tax returns? And I think there may be a couple of reasons. First, maybe he's not as rich as he says he is. Second, maybe he's not as charitable as he claims to be ».
CLINTON: « Well, I — I do think... »
CLINTON:« ... of what we heard Donald say has been about nuclear weapons. He has said repeatedly that he didn't care if other nations got nuclear weapons, Japan, South Korea, even Saudi Arabia. It has been the policy of the United States, Democrats and Republicans, to do everything we could to reduce the proliferation of nuclear weapons. He even said, well, you know, if there were nuclear war in East Asia, well, you know, that's fine... »

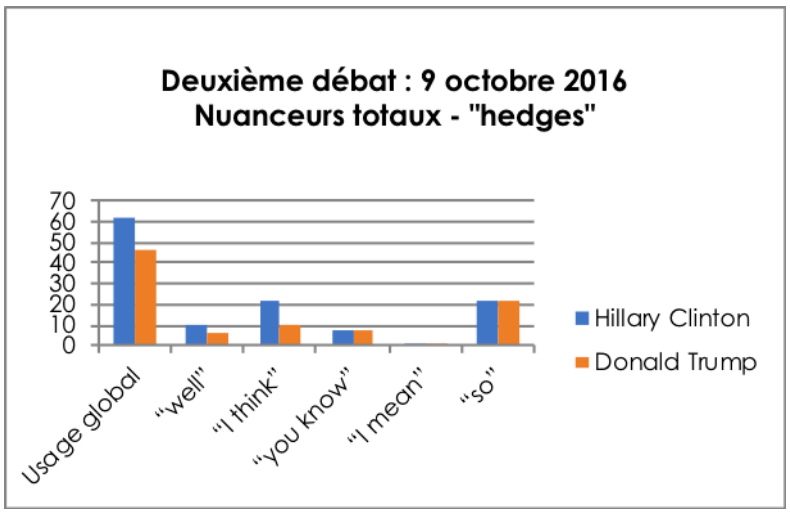


Figure 14 – Usages des nuanceurs (*hedges*) dans le second débat

Les résultats du second débat sont eux aussi en cohérence avec le schéma du *women's language* proposé par Robin Lakoff. On observe qu'Hillary Clinton utilise de manière plus importante les structures exprimant la nuance ou l'emphase. On relève 62 occurrences totales dans son énonciation contre 46 dans celle de Donald Trump.[159]

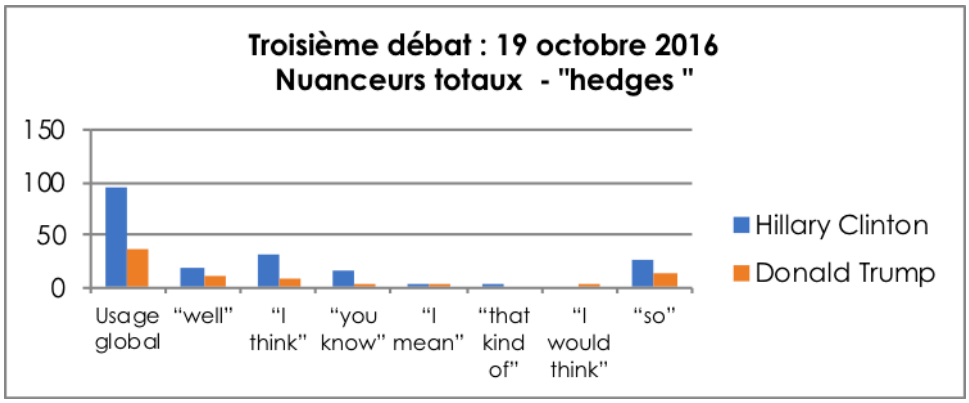


Figure 15 - Usage des nuanceurs (*hedges*) dans le troisième débat

Enfin les statistiques du dernier débat achèvent de confirmer les tendances associées aux femmes et aux hommes dans le domaine de l'assertion par l'expression de croyances, d'opinions

[159] Nous intégrons ici quelques exemples qui illustrent notre propos dans le second débat. Nous avons strictement relevé les nuanceurs qui permettent à Hillary Clinton de s'affirmer et asserter en débat.

Clinton: « Well, 67% of the people voted to reelect me when I ran for my second term, and I was very proud and very humbled by that. Mr. Carter, I have tried my entire life to do what I can to support children and families. You know, right out of law school I went to work for the children's defense fund. Donald talks a lot about the 30 years I've been in public service. I'm proud of that. You know, I started off as a young lawyer working against discrimination against African-American children and schools and in the criminal justice system. I worked to make sure that kids with disabilities could get a public education, something I cared very much about. I worked with Latinos, one of my favorite jobs in politics was down in south Texas registering Latino citizens to be able to vote. So I have a deep devotion, to use your absolutely correct words, to making sure that every American feels like he or she has a place in our country ».

ou de nuances. Hillary Clinton y utilise de manière plus importante encore des structures exprimant la nuance ou l'emphase : *well , I think, you know, I mean , so*. Nous avons comptabilisé un total de 96 occurrences contre 37 pour Donald Trump.[160] En conclusion, les tendances d'usage notées par Lakoff (1975) concernant la dé-assertion semblent confirmées 40 ans plus tard. Des facteurs de complexification vont néanmoins faire surface et infirmer certaines de ces tendances, comme nous allons le constater dans la rubrique suivante, consacrée à l'intensification et à l'emphase.

4.4 Les intensifieurs

L'usage surabondant d'adverbes de degré tels que *so* (en contexte énonciatif, *so* peut devenir un adverbe intensif et donc un marqueur d'emphase selon son placement syntaxique dans l'énoncé) et *very* constitue un trait caractéristique du parler féminin (*women's language*) tel que défini par Lakoff en 1975. Pour la linguiste de Berkeley, cet usage marqué permettrait aux femmes d'appuyer leurs dires pour mieux se faire entendre (dans un monde qui n'accorde pas la même force à leur parole qu'à celle des hommes). Une fois encore, nous avons souhaité observer si le genre des adversaires, dans les débats télévisés considérés, semblait influer sur les

---

[160] Nous intégrons ici quelques exemples non exhaustifs qui illustrent notre propos dans le dernier débat.
HILLARY CLINTON
« Well, everything I did as Secretary of State was in furtherance of our country's interests and our values. The State Department has said that, I think that it's been proven. But I am happy -- in fact, I am thrilled to talk about the Clinton Foundation because it is a world-renowned charity and I am so proud of the work that it does. You know, I could talk for the rest of the debate -- I know I don't have the time to do that, but just briefly: the Clinton Foundation made it possible for eleven million people around the world with HIV-AIDS to afford treatment, and that's about half of all the people the world who are getting treatment. In partnership with the American Health Association, we have made environments and schools healthier. »
HILLARY CLINTON
« Well, first, when I hear Donald talk like that and know that his slogan is Make America Great Again, I wonder when he thought America was great. ANd before he rushed in and says, before you and President Obama were there, I think it's important to recognize that he has been criticizing our government for decades. You know, back in 1987, he took out a one hundred-thousand-dollar ad in the New York Times during the time when President Reagan was president and basically said exactly what he just said now -- that we were the laughing stock of the world. He was criticizing President Reagan. This is the way Donald thinks about himself, puts himself into, you know, the middle and says, you know, I alone can fix it, as he said on the convention stage. But if you look at the debt, which is the issue you asked about, Chris, I pay for everything I'm proposing. I do not add a penny to the national debt.
I take that very seriously because I do think it's one of the issues we've got to come to grips with. So, when I talk about how we're going to pay for education, how we're going to invest in infrastructure, how we're going to get the cost of prescription drugs down, a lot of the other issues that people talk to me about all the time, I've made it very clear. We are going where the money is. We are going to ask the wealthy and corporations to pay their fair share. And there is no evidence whatsoever that that will slow down or diminish our growth. In fact, I think just the opposite. We'll have what economists call middle-out growth. We've got to get back to rebuilding the middle class, the families of America. That's where growth will come from. That's why I want to invest in you. I want to invest in your family. And I think that's the smartest way to grow the economy, to make the economy fairer. And we just have a big disagreement about this. It may be because of our experiences, you know, he started off with his dad as a millionaire. I started off with my dad as a small businessman. and, I think it's, you know. »

fréquences d'usage d'un procédé particulier [161]. Les graphiques ci-après résument nos observations. Comme précédemment, nous avons également sélectionné et inséré en note de bas de page quelques extraits qui attestent la réalité du phénomène et permettent de l'appréhender de manière plus qualitative.

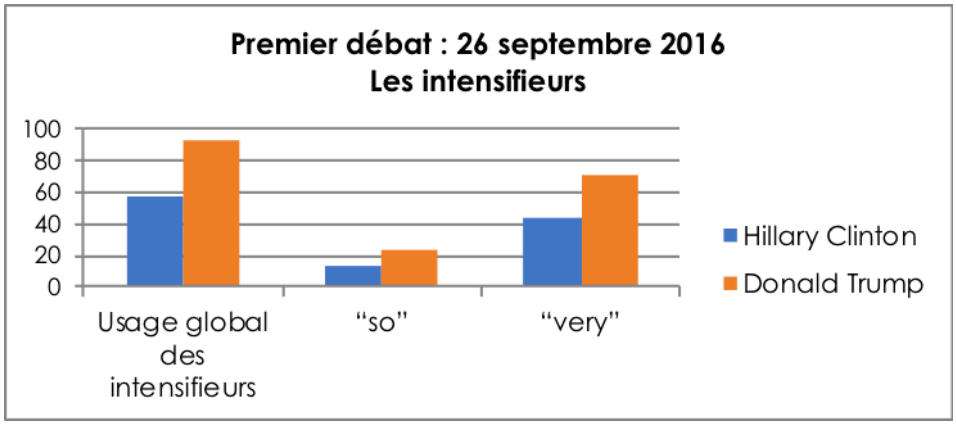


Figure 16 - Usage des intensifieurs (*intensifiers*) dans le premier débat

Les relevés effectués lors du premier débat témoignent de différences entre les candidats. La fréquence d'usage de marqueurs adverbiaux exprimant l'emphase ou l'insistance tels que *so* ou *very* varie sensiblement de l'un à l'autre. Alors que Lakoff (1975) observe que les femmes ont tendance à utiliser davantage d'intensificateurs que les hommes, nos résultats suggèrent la tendance contraire (dans ce contexte précis) : Hillary Clinton utilise moins d'adverbes intensifs que son rival, 57 contre 94.

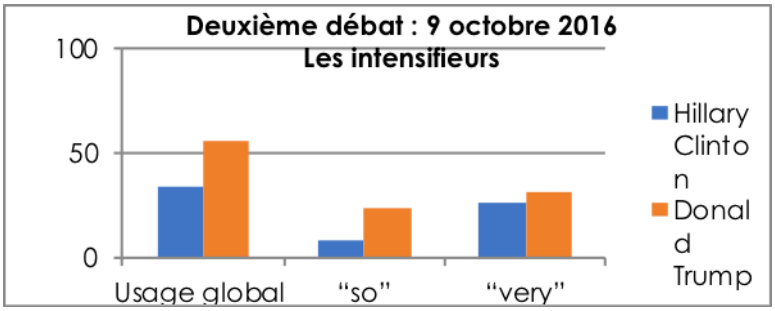


Figure 17 - Usage des intensifieurs (*intensifiers*) dans le second débat

[161] Les marqueurs d'emphase 'so' et 'very' ont été collectés dans les trois débats en tenant compte du contexte énonciatif en discours. Certains usages de so qui en contexte énonciatif peuvent jongler entre assertion et dé-assertion ont été collectés en tenant compte du contexte énonciatif dans les trois débats télévisés entre les candidats. Ce relevé manuel a pris en compte le facteur de l'intention (*force illocutoire)* du sujet social genré d'asserter, de sur-asserter ou au contraire d'atténuer la force de son propos en discours. Ce relevé a été ensuite comparé avec les variables fréquentielles données par *Text Analyzer*. L'ensemble des données a aussi pris en considération le mode opératoire et fréquentiel 'genré' proposé par Robin Lakoff (1975) et Deborah Tannen (1990). Nos resultats attestent de similarités ou de constrastes entre les modes opératoires et fréquentiels proposés par les auteurs cités et notre étude sur corpus des élections présidentielles de 2016.

Les résultats du second débat vont dans le même sens: Hillary Clinton utilise moins d'adverbes intensifs : 34 contre 56 pour Donald Trump.[162]

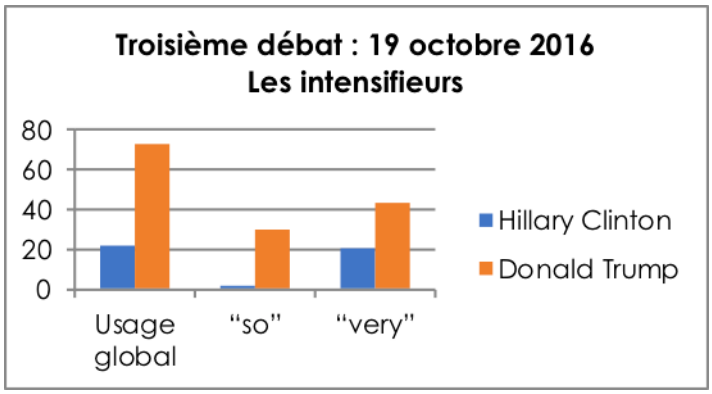


Figure 18 – Usage des intensifieurs (*intensifiers*) dans le troisième débat

Enfin, les résultats du troisième achèvent de confirmer le déséquilibre et le retournement des tendances postulées: Hillary Clinton utilise 22 fois *so* et *very* tandis que Donald Trump y a recours 73 fois. Il y a bel et bien une **inversion de l'usage genré de ces marqueurs** au regard des tendances énoncées par Lakoff (2004 [1975] : 88). Comment interpréter ce phénomène d'inversion ? L'affirmation de Lakoff était-elle fragile dès les origines ? Ou les usages ont-ils évolué durant les dernières décennies ? Si on estime que la généralisation reste valable encore aujourd'hui, à un niveau très général, alors on est forcé de conclure qu'Hillary Clinton adopte dans le contexte du débat politique télévisé un style plutôt « masculin » alors que Donald Trump se montre plus « féminin. » [163] Si tel est le cas, s'il y a possiblité d'inversion des tendances expressives ou des codes d'énonciation genrés, alors ce que nous observons serait l'indice d'un

[162] Nous intégrons ici quelques exemples illustrant notre propos dans le second débat.
Clinton: « Well, like everyone else, I've spent a lot of time thinking over the last 48 hours about what we heard and saw. You know, with prior Republican nominees for president, I disagreed with them on politics, policies, principles, but I never questioned their fitness to serve. Donald Trump is different. I said starting back in June that he was not fit to be president and commander in chief. And many Republicans and independents have said the same thing. What we all saw and heard on Friday was Donald talking about women, what he thinks about women, what he does to women, and he has said that the video doesn't represent who he is. But I think it's clear to anyone who heard it, that it represents exactly who he is. Because we have seen this throughout the campaign. We have seen him insult women. We have seen him rate women on their appearance, ranking them from one to ten, we've seen him embarrass women on TV and on Twitter. We saw him after the first debate, spend nearly a week denigrating a former miss universe in the harshest, most personal terms. So, yes, this is who Donald Trump is. But it's not only women and it's not only this video that raises questions about his fitness to be our president. Because he has also targeted immigrants, African-Americans, Latinos, people with disabilities, POWs, Muslims and so many others. So this is who Donald Trump is. And the question for us, the question our country must answer is that this is not who we are. That's why to go back to your question, I want to send a message. We all should, to every boy and girl and indeed, to the entire world. That America already is great, but we are great because we are good. And we will respect one another and we will work with one another and we will celebrate our diversity. These are very important values to me because this is the America that I know and love. And I can pledge to you tonight that this is the America that I will serve if I'm so fortunate enough to become your president. »

[163] Nous intégrons ici quelques exemples non exhaustifs qui illustrent notre propos du so emphatique dans le dernier débat.
Hillary Clinton: « Donald is so mean… »

phénomène intéressant : celui de la **fluidité des styles expressifs** entre les deux pôles du « parler féminin » (*women's language*) et du « parler masculin » (*men's language*), considérés comme des versions extrêmes de référence, non des réalités tranchées. Cependant, au-delà du départ sur les styles conversationnels genrés des locuteurs, certaines questions demeurent : quelle est la part jouée par la personnalité, l'engagement dans l'argumentation (convaincre, persuader à tout prix) ?

4.5 La rhétorique de la guerre : une stratégie genrée de conquête politique ?

Un autre fait remarquable est l'utilisation par les deux adversaires d'une rhétorique guerrière qui non seulement entretient l'agressivité du combat politique mais contribue à scénariser ce dernier (acteurs, instruments, événements, motivations). Ce phénomène a déjà été étudié par Lakoff dans *Talking Power* (1990) et explicité dans le titre même de sa dernière grande monographie *The Language War* (2000). Plusieurs questions se posent. L'usage d'une **rhétorique guerrière** en contexte politique instaure-t-il nécessairement des rapports fondés sur la **domination** et la **subordination** de l'adversaire ? En sa qualité de locuteur masculin, Donald Trump est-il automatiquement perçu comme représentant le groupe socialement dominant des hommes ? A ce titre, est-il dans son intérêt d'utiliser des métaphores guerrières de manière plus soutenue encore afin de se conformer aux normes de genre qui lui sont assignées ? S'il y parvient, est-il sûr d'apparaître puissant et fort, en conformité avec les traits psychologiques idéalisés assignés au genre masculin (Winter, 2010, Dolan, 2010, 2014) ? Pour ce qui est d'Hillary Clinton, comment concilier l'idée de combat guerrier féroce avec les codes idéalisés de la féminité, de la délicatesse, de la sensibilité, du tact qui sont autant de traits assignés et attendus chez une femme blanche des classes moyennes (Ibid) ? Comment se battre en femme contre un homme sans voir son identité de femme remise en cause ou évaluée négativement parce qu'on s'affirme et qu'on sait riposter et asséner des coups violents quand il le faut ?

Robin Lakoff (1990) considère d'abord que quiconque cherche à s'emparer du pouvoir et à le conserver doit exercer sa **domination par le langage**. Elle écrit: "*Language drives politics and determines the success of political machinations. Language is the initiator and interpreter of power relations. Politics is language"* (Lakoff, 1990: 13). L'imagerie guerrière qui informe les **conceptions de l'agir politique** – batailles, combats, adversaires, victoires, défaites, armes, etc. – influe nécessairement sur les **comportements expressifs**. Anthropologiquement ce sont les hommes qui ont construit ce système de représentation ainsi que sa sémiologie. Ce sont donc eux qui dominent le jeu, à la fois dans la conquête et l'exercice transformatif du pouvoir sur le monde. Lakoff (1990: 206) déclare:

> *Men's language is the language of the powerful. It is meant to be direct, clear, succinct, as would be expected of those who need not fear giving offense, who need not worry about the risks of responsibility. It is the language of people who are in charge of making observable changes in the real world.*

Dès lors se pose la question pour les femmes d'arriver à investir l'arène du pouvoir, qui a été construite, dominée et captée par les hommes au fil des siècles. Les règles de l'engagement et du combat sont des règles qu'ils ont appris à pratiquer, là où les femmes ont socio-historiquement dû mettre au point d'autres stratégies :

> *Women's language developed as a way of surviving and even flourishing without control over economic, physical, or social reality. Then it is necessary to listen more than speak, agree more than confront, be delicate, be indirect, say dangerous things in such a way that their impact will be felt after the speaker is out of range of the hearer's retaliation.(Lakoff, 1990:206)*

Les femmes, qu'elles appartiennent ou non à la sphère politique, ne sont pas censées maîtriser la rhétorique de la guerre pour s'affirmer. Ce qu'on attend d'elle socialement, dans l'assignation des postures interactionnelles genrées, est plutôt de savoir être à l'écoute, d'être indirectes et diplomates dans leurs échanges. Que se passe-t-il donc si Hillary Clinton, pour affronter Donald Trump et être perçue comme aussi déterminée et combative qu'un homme, s'empare d'une rhétorique guerrière marquée du trait /+ masculin/ ? Qu'a-t-elle à gagner ? Qu'a-t-elle à perdre ? Se prête-t-elle d'ailleurs au jeu ? Après avoir procédé au visionnage intégral des trois débats et opéré un relevé minutieux des métaphores guerrières dans chacune des prises de parole des deux candidats, nous avons noté que ce type d'imagerie était porté par les trois grandes parties du discours : noms, verbes et adjectifs[164]. Nous avons synthétisé nos résultats sous forme graphique pour chacun des débats.

[164] L'ensemble des métaphores ou imageries guerrières ont été collectées en tenant compte du contexte énonciatif et prgamatique dans les trois débats télévisés entre les candidats. Ce relevé manuel minitieux a été ensuite mis en perspective avec le mode opératoire et fréquentiel 'genré' proposé par Robin Lakoff dans *Talking Power* (1990) et The *Language War (2000)*. Nos resultats attestent de similarités entre les modes opératoires et fréquentiels proposés par Robin Lakoff et notre étude sur corpus des élections présidentielles de 2016.

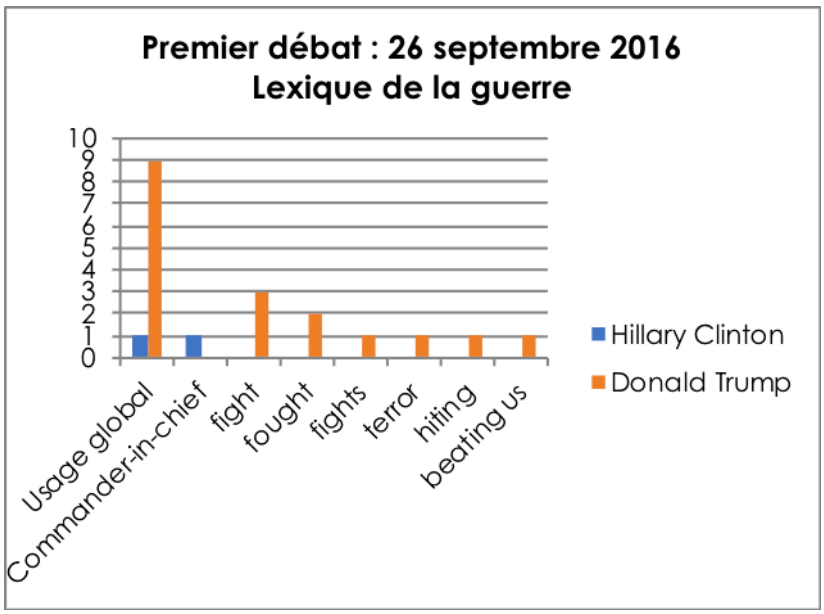


Figure 19 - Rhétorique guerrière : comparaison entre Hillary Clinton et Donald Trump dans le premier débat

On relève lors du premier débat 9 manifestations nominales et verbales chez Trump contre 1 seule manifestation nominale chez Clinton.

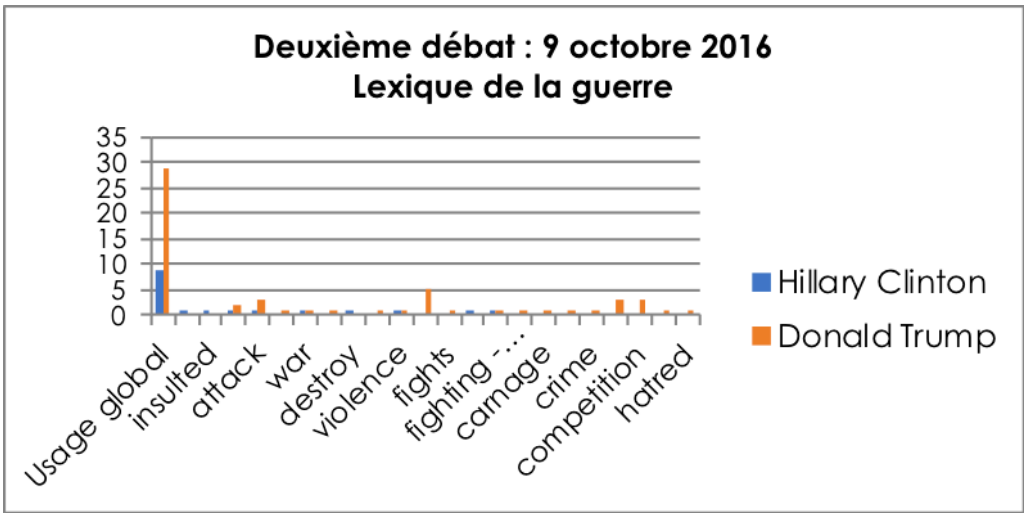


Figure 20 - Rhétorique guerrière : comparaison entre Hillary Clinton et Donald Trump dans le second débat.

Lors du second débat, ce sont 29 occurrences de nature nominale et verbale qu'on décèle chez Donald Trump, contre 9 occurrences de nature nominale et verbale chez Hillary Clinton. On constate de manière globale que sur l'ensemble des trois débats, Donald Trump fait un usage bien plus important de l'imagerie guerrière qu'Hillary Clinton.

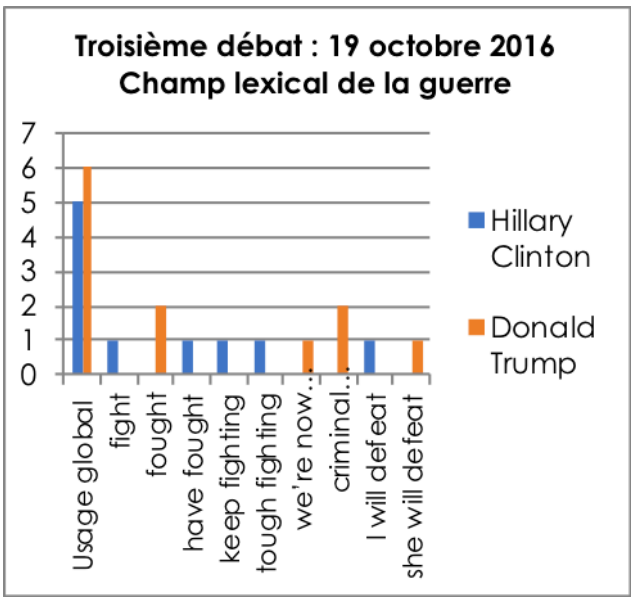


Figure 21 - Rhétorique guerrière : comparaison entre Hillary Clinton et Donald Trump dans le troisième débat.

Enfin, dans le troisième et dernier débat, on note la présence de 5 occurrences verbales et nominales employées par Donald Trump contre 6 pour Hillary Clinton, ce qui est à peu près équilibré. Le terme le plus utilisé, que ce soit dans sa forme substantivée ou verbale, est *fight*.

Au final on note la présence de 15 manifestations lexicales d'imagerie guerrière dans les prises de parole d'Hillary Clinton, contre 44 chez Donald Trump. Le rapport est d'environ 1 à 3 et le contraste rhétorique entre les deux candidats, sur ce point précis, peut être qualifié de marqué. Donald Trump se conforme aux attendus lakoffiens du *men's language*. Il se complaît dans la rhétorique guerrière du pouvoir, de la menace, de la domination. Il tire à vue, il fait un usage très direct de l'assertion, en conformité stricte avec ce que Robin Lakoff décrit dans *Talking Power* (1990) et *The Language War* (2000). De son côté, Hillary Clinton joue sur ce point une partition beaucoup plus nuancée. Le contexte politique étant par nature très compétitif et culturellement structuré par l'image du combat guerrier, elle ne peut entièrement se soustraire à l'imagerie de la bataille (*fight*, *defeat*). Ce serait même une erreur grossière que d'y renoncer. Cependant, elle reste en retrait dans ce registre par rapport à son adversaire masculin. Est-ce parce qu'elle répugne à affronter dans un noble combat un ennemi pour lequel elle n'a aucune estime? Est-ce parce qu'elle a conscience qu'en allant trop loin dans la posture guerrière elle risque d'être sanctionnée (en étant perçue comme agressive) ? Ou est-ce parce qu'elle a une autre conception, plus constructive et collaborative de la politique ?[165] Loin de s'opposer, ces différentes hypothèses jouent probablement ensemble.

[165] L'enjeu de la stylisation des candidats peut être étudié d'un point de vue du genre et d'un point de vue des convictions politiques. Nous rappelons à nos lecteurs que les discours de Hillary Clinton (représentante du parti

5. La dynamique interactionnelle du discours: un outil révélateur des rapports de pouvoir et de genre dans les débats ?

5.1 Monopoliser la parole et interrompre l'autre

Nous avons déjà identifié des stratégies interactionnelles associées au genre des locuteurs (Chapitre 2). Ces stratégies incluent la **monopolisation de la parole** durant l'échange (*controlling*, *holding the floor*) et l'**interruption** de l'autre (Lakoff, 1975, Henley, Thorne, 1975, Spender, 1980, James, Clarke, 1993, Tannen, 1990). Selon certaines recherches menées entre 1970 et 1990 sur les **situations d'interaction mixte F / H** (discussions de groupe, repas familiaux, débats d'opition, réunions professionnelles, etc.), les hommes tendraient à **accaparer la parole** et à **couper** celle de l'autre, notamment celle des femmes. C'est du moins ce qu'affirment Robin Lakoff (1975), Candace West et Don H. Zimmerman (1975), Dale Spender (1980) et Deborah Tannen (1990). Des recherches ultérieures (Thorne, Henley, 1975 James, Clarke, 1993) ont néanmoins mis en cause ces affirmations. Thorne, Henley, James et Clarke ont ainsi pu constater dans leurs propres recherches que la tendance des hommes à **dominer l'espace interlocutif commun** et à **interrompre les autres** (Lakoff [1975], Tannen [1990], West et Zimmerman [1975], Spender [1980]) existait mais n'avait rien de systématique ni d'exclusif (les hommes s'interrompent aussi entre eux, les femmes peuvent elles aussi interrompre si les circonstances s'y prêtent). Plutôt que d'essentialiser les comportements langagiers (avec tous les risques de dérives que cela comporte), nous préférons parler de **tendances interactionnelles différenciées** entre femmes et hommes pouvant inclure des « propensions notoires à… ».

Le phénomène de **monopolisation conversationnelle** par les hommes fait un usage marqué de l'**interruption** (Lakoff, 1975, Henly & Thorne, 1975, Spender, 1980, James, Clarke, 1993, Tannen, 1990). Qu'en est-il de l'interruption dans la configuration interactionnelle très spécifique du débat présidentiel télévisé qui nous intéresse ici? L'interaction verbale y est, on le sait, très encadrée: la durée, les tours de parole sont soumis à des accords entre équipes, à un protocole et à une régulation externe. Cela étant admis, les tendances générales énoncées par les

---

Démocrate) peuvent être rédigés par des chargés de communication masculins et /ou féminins-démocrates. Cela étant admis, nous pouvons nous demander si le genre des membres de son équipe de communication publique influe sur son identité, ses convictions politiques et son image en tant que femme. En d'autres termes, quelles stratégies linguistiques adoptent-ils, de sorte que l'on puisse identifier Hillary Clinton en tant que femme et représentante du parti Démocrate. Ces différents points sont particulièrement explicités par George Lakoff dans *Moral Politics : How Liberals and Conservatives think* (2002 [1996]) sous la dénomination *The Strict Father Model* (Parti Républicain) ; consultez les pages 67-107 et *The Nurturant Parent Model* (Parti Démocrate) ; consultez les pages 108-140 et plus récemment par Nicholas J. Winter (2010).

linguistes féministes se vérifient-elles dans ce contexte particulier ? Trump accapare-t-il la parole en présence de Clinton ? Ses interruptions sont-elles agressives? Si on s'en remet à Lakoff (1975), à Dale Spender (1980) ou à Deborah Tannen (1990), il y a de fortes chances pour que cela soit effectivement le cas, d'autant que Trump est réputé pour la brutalité avec laquelle il fond sur ses adversaires ou contradicteurs. En tout état de cause, l'interruption répétée instaure un **déséquilibre** certain dans la relation de pouvoir entre participants. Pour Lakoff (1975), la personne qui interrompt - typiquement l'homme - s'arroge une forme de **pouvoir verbal** sur la personne interrompue, typiquement la femme. De fait, les tentatives de **monopolisation du débat** sont plus fréquentes chez Donald Trump que chez Hillary Clinton dans les trois confrontations que nous avons examinées[166]. Voici les données récoltées grâce au logiciel, outil automatisé *WordCounter.*

	Hillary Clinton	**Donald Trump**
	Nombre de mots – densité lexicale[167]	**Nombre de mots - Densité lexicale**
Premier débat	6546 - 20.1344	9040 - 13.8606
Second débat	6170 – 20.7455	7121- 16. 3320
Troisième débat	7166 – 19.5507	6272 – 16.8465
Totaux	**19 882 – 60.4306**	**22 433 – 47.0391**

Tableau 4 - Données quantitatives récoltées avec le logiciel *WordCounter* et *Text Analyzer* sur la monopolisation de la parole entre Donald Trump et Hillary Clinton lors des débats télévisés (septembre-octobre 2016).

Dans le contexte d'un débat télévisé, l'interruption est d'autant plus gênante pour la personne qui la subit que le temps de parole est censé être équitablement partagé entre les orateurs : être interrompu, c'est subir une entorse à la règle officielle, c'est accepter d'être malmené, de voir son temps légitime d'énonciation remis en question. C'est aussi subir une **déstructuration de sa propre parole** qui se trouve soudain **délégitimée**. Ce phénomème, nous allons le constater, est manifeste dans les trois débats considérés et peut effectivement être mis en corrélation avec le genre des interlocuteurs. Notons que les actes d'interruption à l'encontre des journalistes,[168] agissant ici en qualité de modérateurs, ont également été comptabilisés dans nos

[166] Lors du premier débat, Donald Trump intervient 125 fois ; Hillary Clinton intervient 84 fois.
Lors du second débat, Donald Trump intervient 61 fois ; Hillary Clinton intervient 34 fois.
Lors du dernier débat, Donald Trump intervient 67 fois ; Hillary Clinton intervient 52 fois.
Ces données et variables chiffrées sont le fruit d'un relevé manuel minitieux. Nous tenons à préciser que ces facteurs et variables chiffrées peuvent aussi s'expliquer en raison de stratégies de communication publique et politique décidées avec leurs équipes de campagne respectives. Elles ne sont donc pas strictement et arbitrairement attribuables au genre des candidats.

[167] La densité lexicale se définit comme une différence caractéristique entre l'oral et l'écrit : l'écrit fait apparaître un taux beaucoup plus élevé d'items lexicaux par rapport à la totalité des autres mots. » (Halliday 1989 : 61)

[168] Lester Holt, journaliste sur la chaîne NBC a modéré le premier débat entre les candidats le 26 septembre 2016. Martha Raddatz, journaliste spécialiste des questions internationales de la chaîne ABC et Anderson Cooper,

statistiques. Les relevés que nous avons effectués sont le fruit de longues et fastidieuses heures de travail réalisées entre octobre 2018 et juin 2019. N'étant pas encore familière du logiciel *Praat* au moment de cette étude, nous avons travaillé directement sur les enregistrements originaux, en mode manuel. Par précaution, nous avons demandé à deux personnes (qui ont souhaité rester anonymes) de bien vouloir visionner à leur tour lesdites séquences, afin de relever et de comptabiliser le nombre d'interruptions qu'elles avaient elles-mêmes perçues.

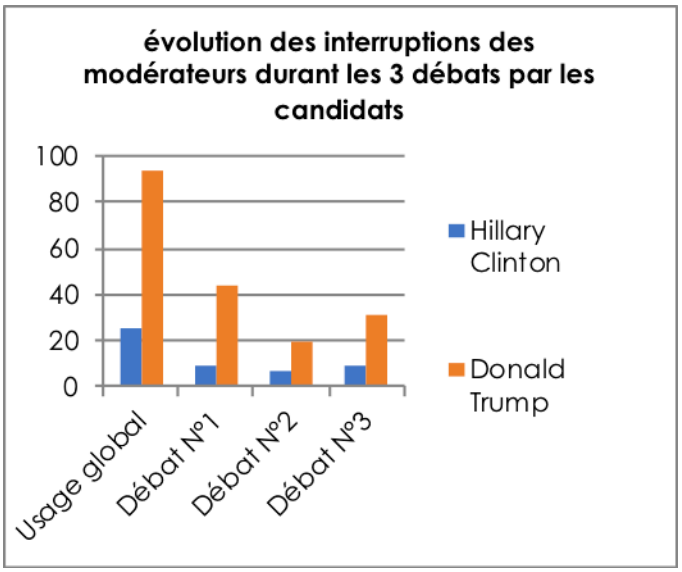


Figure 22 - Interruptions des candidats à l'encontre des journalistes modérateurs

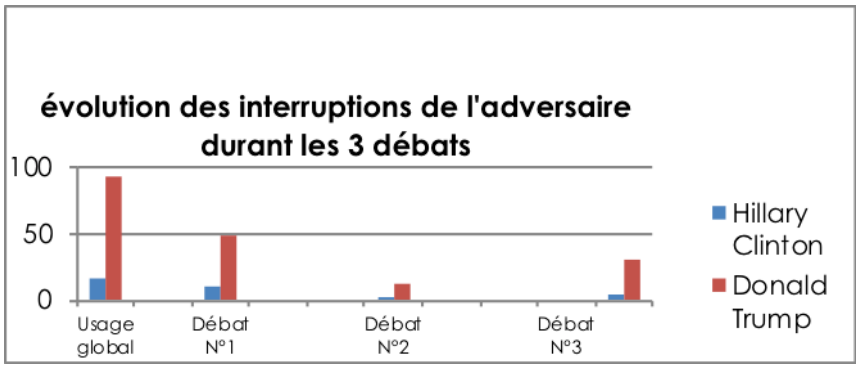


Figure 23 - Interruptions entre Donald Trump et Hillary Clinton

Dans le premier débat, Donald Trump interrompt 49 fois Hillary Clinton et 44 fois le journaliste Lester Holt (homme). De son côté, Hillary Clinton interrompt 10 fois Donald Trump et 9 fois Holt. Durant le second débat, Donald Trump interrompt 12 fois Hillary Clinton, 12 fois Martha Raddatz (femme) et 7 fois Anderson Cooper (homme). Hillary Clinton quant à elle

journaliste-vedette de CNN, ont modéré le second débat entre les candidats le 9 otobre 2016. Enfin, Chris Wallace, journaliste sur la chaîne FOX a modéré le troisième débat entre les candidats le 19 octobre 2016

interrompt 2 fois Donald Trump, 3 fois Martha Raddatz et 4 fois Anderson Cooper. Enfin, lors du troisième débat, Donald Trump interrompt 31 fois Hillary Clinton et 31 fois Chris Wallace. Hillary Clinton n'interrompt que 5 fois Donald Trump et 9 fois Chris Wallace. Les chiffres parlent d'eux mêmes et confirment la tendance interactionnelle énoncée au début : les hommes (notamment en politique) se sentent bel et bien investis du pouvoir d'interrompre plus facilement les femmes ou les participants jugés mineurs, comme les modérateurs du débat.

Il faut néanmoins garder à l'esprit que le **genre discursif** du débat politique télévisé **invite l'interruption**. Quel(le) que soit l'adversaire auquel on est confronté durant un échange de ce type, on réagit sur le vif, on craint de laisser passer des « énormités » sans réagir et de donner l'impression qu'on « accepte » ou « encaisse. » Du coup, on contre-attaque tout de suite, sans attendre son tour de parole. Force est néanmoins d'admettre qu'Hillary Clinton fait un usage nettement plus contrôlé de l'interruption que Donald Trump. Il est d'ailleurs permis de s'interroger sur ce qui aurait été perçu si une inversion des tendances avait été constatée durant ce troisième débat, si c'était Hillary Clinton qui avait coupé la parole 31 fois (et non 9) au journaliste Chris Wallace ou encore 31 fois à Donald Trump (et non pas 5). N'aurait-elle pas été taxée d'autoritarisme et d'agressivité? L'aurait-on seulement accepté comme on sembla alors le tolérer de Trump? (On sait que les choses se passèrent différemment lors de la campagne du 2020, lorsque Donal Trump et son nouveau rival Joe Biden s'affrontèrent le 30 septembre 2020 à la télévision. Le *New York Times* titra alors *Chaos and Contempt*[169] face au spectacle d'hommes s'interrompant constamment l'un l'autre. Il fut par la suite décidé de changer les règles du jeu pour ne pas sombrer à nouveau dans la « confusion » dénoncée).

5.2 Usage « à charge » du pronom *you*

D'autres stratégies que l'accaparement pur et simple de la parole existent pour dominer un échange conversationnel. L'une de ces stratégies est l'**interpellation nominale ou pronominale de l'autre**, qui permet de **pointer ses armes verbales directement sur l'adversaire**, en le montrant du doigt, en le prenant à partie, en le délocutant. Nous allons tout d'abord nous intéresser à l'usage du pronom de deuxième personne *you* (au singulier). Pour James Pennebaker (2011) cette forme pronominale peut servir à construire verbalement une relation de pouvoir fondée sur un processus sommaire mais efficace de **focalisation de l'attention sur autrui** et de **domination / subordination de l'autre**, avec des effets **accusatoires** qui peuvent être dévastateurs (Pennebaker, 2011 : 173-175). Au cours des trois débats de la campagne

[169] "President Trump's (…) tactics (…) emerged quickly: interrupt and destabilize." URL: https://www.nytimes.com/2020/09/30/podcasts/the-daily/presidential-debate-election-trump-biden.html

présidentielle américaine de 2016, nous avons pu constater que les candidats avaient effectivement une propension marquée à utiliser ce pronom pour mettre en cause leur adversaire. Rappelons que pour Pennebaker *you* est un outil permettant de désigner l'autre de façon sommaire avec l'intention d'instaurer une relation de pouvoir très déséquilibrée. Dans le contexte précis que nous analysons, l'usage de *you* est-il sensible au genre des candidats ou relève-t-il seulement le désir d'un locuteur (d'une locutrice) de s'affirmer par rapport à l'autre ? L'emploi stratégique de *you* pour mettre en accusation son rival met-il en cause l'identité, ainsi que la légitimité humaine ou politique des sujets?

Pennebaker estime que l'utilisation interpellative du pronom *you* appartient principalement au langage de la « colère » et de « l'indignation » (Pennebaker, 2011 : 173). *You* s'utilise aussi lorsqu'un des locuteurs est fortement remis en question (Pennebaker, 2011 : 174). Pennebaker estime également que les individus issus d'une catégorie sociale perçue comme **dominante** (comme les hommes) ont tendance à faire un usage plus fréquent de *you* que ceux issus d'une catégorie sociale traitée comme subordonnée (comme les femmes) (Pennebaker, 2011 : 173-175). Pour nous, il est clair que cet usage stratégique de *you* entre dans la catégorie de l'**assertion directe et forte de soi**, telle que décrite par Robin Lakoff et Deborah Tannen dans leurs études (Lakoff, 2004 [1975] : 39-79 ; Tannen, 2001 [1991] : 42, 90-96). Sur la base de ces observations de portée générale, on peut faire l'hypothèse raisonnable que Donald Trump est plus susceptible qu'Hillary Clinton de prendre à partie l'autre et de tenter de dominer son adversaire au moyen de **constructions accusatrices de type *you* + V**. Dans sa bouche, ce pronom personnel a toutes les chances de fonctionner comme une **arme grammaticale** dans la **guerre des mots** (*language war*) qui l'oppose à Hillary Clinton. Le graphe ci-après quantifie les relevés que nous avons effectués pour chacun des locuteurs durant les trois débats les ayant opposés, entre septembre et octobre 2016. Nous avons annoté manuellement l'intégralité des passages de discours attestant ce phénomène et inséré d'abondantes illustrations dans nos notes de bas de page. Cependant, nous avons tenu à insérer quelques extraits révélateurs du phénomène dans le texte principal pour rendre nos analyses aussi explicites que possible.

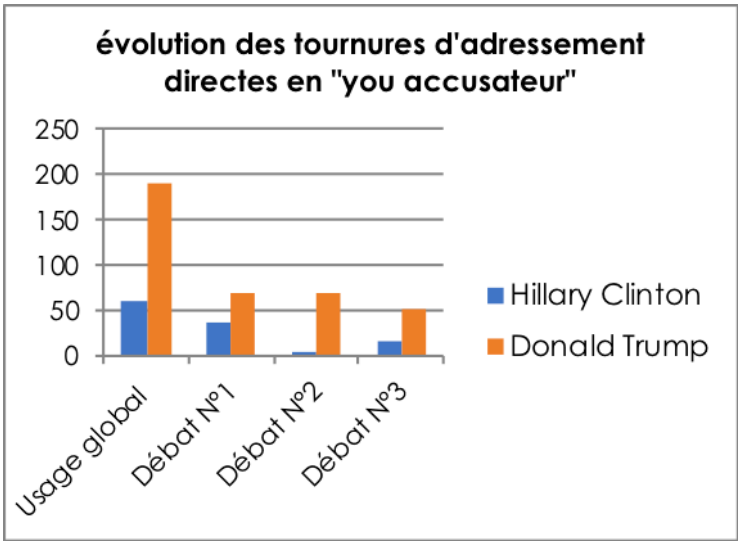


Figure 24 - Évolution de l'assertivité directe-indirecte : usages accusatoires du pronom *you*

Nos résultats indiquent sans équivoque que Donald Trump, sur l'ensemble des débats, utilise trois fois plus le pronom *you* en mode accusatoire que sa rivale: 192 fois contre 60 seulement pour Hillary Clinton. Trump semble principalement utiliser *you* + V pour faire référence de manière directe aux fautes passées d'Hillary Clinton (ex. *the 33,000 e-mails that you deleted and that you acid-washed*) ou alors pour l'enjoindre de s'excuser pour ses malversations (ex. *you should really be apologizing*). La structure *you* + V exprime à la fois la colère, l'indignation, la condamnation et le mépris. Ces émotions sont socialement perçues comme négatives et couramment associées à des traits psychologiques qui révèlent un désir de « domination », de « force » et de « puissance » typique des hommes dans ce genre de situation (Pennebaker, 2011 : 173-175). Cet extrait a particulièrement retenu notre attention:

> *I think the one that you should really be apologizing for, the thing that you should be apologizing for are the 33,000 e-mails that you deleted and that you acid washed and the two boxes of e-mails and other things last week that were taken from an office and are now missing.*

Comme on le note, Donald Trump utilise ici une technique qu'il affectionne particulièrement : la **répétition accusatrice**, qui le dispense d'avoir à fournir une preuve ou un argumentaire ("*you should be apologizing for X*"). En somme, la répétition appuyée dispense de toute démonstration. La nécessité de présenter des excuses (pour une non-offense prouvée) bascule ipso facto dans le champ de l'**indiscutable,** ce qui est une façon de mettre l'autre hors-jeu dans sa vaine tentative de contre-argumentation.

L'exigence d'**excuses** est en soi révélatrice de la tournure d'esprit de Trump et trahit son sexisme. Il s'agit d'un procédé relevant de la **politesse linguistique** (Brown & Levinson 1982) qui n'est pas neutre lorsqu'une femme est publiquement mise en cause par un homme. Les linguistes féministes ont depuis longtemps noté qu'en cas de conflit, il était attendu des femmes

qu'elles s'effacent devant les hommes ou ménagent leur susceptibilité par ce procédé (Tannen 1990, Holmes, 1985, Jones, 2011). Ce n'est donc pas un hasard si Donald Trump réclame à plusieurs reprises des **marques de contrition** de la part de Hillary Clinton pour un ensemble de manquements présumés. Les outils grammaticaux qu'il privilégie combinent *you* et des tournures exprimant les **modalités dynamiques, déontiques ou jussives** selon les **actes illocutoires** accomplis : (dénonciation d'un manquement) *"you could have ...,"* (condamnation morale) *"you ought to be ashamed of yourself"* (exhortation à l'action langagière) *"you really owe X an apology."*

Dans tous ces moments accusateurs Donald Trump utilise *you* **à charge contre** Hillary Clinton pour tenter d'**asseoir son statut de dominant** (sans doute un prérequis masculin important pour lui). Il accompagne souvent l'énoncation du pronom d'un accent oral et gestuel en direction de son adversaire. En tenant compte du contexte politique et du climat tendu des différents débats, nous concluons que le candidat tente de maintenir un rapport de « domination » et donc de « pouvoir », à la fois politique et humain (fortement exacerbé par le facteur du genre) sur sa rivale.[170] Celle-ci ne se laisse pas faire, nous allons le voir.

---

[170] Nous intégrons ci-dessous quelques exemples extraits des trois débats ayant opposé Hillary Clinton et Donald Trump entre septembre et octobre 2016.
Dans le premier débat, Donald Trump déclare par exemple: « And, Hillary, I'd just ask you this. You've been doing this for 30 years. Why are you just thinking about these solutions right now? For 30 years, you've been doing it, and now you're just starting to think of solutions. »
Dans le second débat, il déclare: « I would love to respond. First of all, I got to watch in preparing for this some of your debates against Barack Obama. You treated him with terrible disrespect. And I watched the way you talk now about how lovely everything is and how wonderful you are. It doesn't work that way. You were after him, you were trying to — you even sent out or your campaign sent out pictures of him in a certain garb, very famous pictures. I don't think you can deny that. »
« Well you owe the president an apology because as you know very well, your campaign, Sidney Blumenthal, he's another real winner that you have and he's the one that got this started along with your campaign manager and they were on television just two weeks ago, she was saying exactly that. So you really owe him an apology. You're the one that sent the pictures around, your campaign sent the pictures around with President Obama in a certain garb, that was long before I was ever involved. So you actually owe an apology. Number two, Michelle Obama. I've gotten to see the commercials that they did on you and I've gotten to see some of the most vicious commercials I've ever seen, of Michelle Obama talking about you, Hillary. So you talk about framed, go back and take a look at those commercials. A race where you lost, fair and square, unlike the Bernie Sanders race where you won, but not fair and square, in my opinion and all you have to do is take a look at WikiLeaks and just see what they said about Bernie Sanders and see what Debra Wasserman Schultz had in mind, because Bernie Sanders, between superdelegates and Debra Wasserman Schultz, he never had a chance and I was so surprised to see him sign on with the devil. But when we talk about apology, I think the one that you should really be apologizing for, the thing that you should be apologizing for are the 33,000 e-mails that you deleted and that you acid washed and the two boxes of e-mails and other things last week that were taken from an office and are now missing. And I tell you what, I didn't think I would say this, but I'm going to and I hate to say it. But if I win, I am going to instruct my attorney general to get a special prosecutor to look into your situation. Because there has never been so many lies, so much deception. There has never been anything like it. And we're gonna have a special prosecutor. When I speak, I go out and speak, the people of this country are furious. In my opinion, the people that have been long time workers at the FBI are furious. There has never been anything like this where e-mails, and you get a subpoena. You get a subpoena, and after getting the subpoena you delete 33,000 e-mails and then you acid wash them or bleach them, as you would say. Very expensive process. So we're gonna get a special prosecutor and we're gonna look into it. Because you know what, people have been -- their lives have been destroyed for doing 1/5 of what you have done. And it's a disgrace, and honestly, you oughta be ashamed of yourself ».

5.3 La référence pronominale à l'autre : *he* ou *she*

Une autre arme grammaticale brandie par les orateurs est le pronom de 3e personne du singulier – *he* ou *she* – qui est éminemment sensible au genre. Masculin ou féminin, il est ici utilisé pour ôter à son rival le statut de **sujet interlocuteur** (processus de délocution) en le transformant en **objet / cible d'accusation** (processus de réification). Dès lors, il devient très facile de **mettre en joue** la cible ainsi consitutée avant de tirer, en **prenant à témoin** les spectateurs du duel.

Au départ, la règle d'usage semble très simple et conforme à la grammaire élémentaire de l'anglais : le pronom *he* sera utilisé par Hillary Clinton pour désigner Donald Trump et le pronom *she* par Donald Trump pour désigner Hillary Clinton. Mais l'affaire se complique quand on prend conscience que le « débat » télévisé censé opposer directement les locuteurs, dans une **interlocution simple construite sur l'alternance *I* / *you***, ne va pas du tout se dérouler ainsi. Car il y a un modérateur sur le plateau, des spectateurs dans la salle et un immense public derrière les écrans. Tous sont les vrais récipiendaires des paroles échangées et les deux orateurs en ont pleinement conscience, eux qui orientent bien plus souvent leur regard vers la salle et la caméra qu'en direction de leur adversaire. Bien qu'il adopte beaucoup plus souvent que Clinton une posture d'écoute attentive et réactive, Trump ne convaincra pas son adversaire de quoi que ce soit et Hillary Clinton ne fera pas bouger Donald Trump sur le moindre point. L'un et l'autre ne cherchent pas à convaincre leur opposant immédiat mais bien les électeurs qui les regardent par millions et auxquels ils adressent en fait leurs arguments. D'où l'importance de **prendre à témoin** chaque (télé)spectateur(-trice) en l'invitant à regarder et à juger « cette personne que vous et moi avons sous les yeux » en créant grammaticalement une **communauté de regard et d'appréciation**.

Hillary Clinton et Donald Trump ont donc le choix : ils peuvent s'adresser l'un à l'autre

---

« You could have done it. If you were an effective senator, you could have done it. But you were not an effective senator ».

« I ask Hillary: why doesn't she make $250,000 by being in office? She used the power of her office to make a lot of money. Why isn't she funding. Not for a hundred million, why don't you put 10 or 20 or 25 or $30 million into your campaign. It's $30 million less for special interests that will tell you exactly what to do and it would really be a nice sign to the American public. Why aren't you putting some money in? You have a lot of it. You made a lot of it because of the fact that you've been in office. You made a lot while you were secretary of state, actually. So why aren't you putting your own money into your campaign, just curious? »

Dans le dernier débat, Donald Trump déclare: « Excuse me -- my turn. You are very much involved in every aspect of this country, very much. And you do have experience. I've said, the one thing you have over me is experience, but it's bad experience because what you've done has turned out badly. For thirty years, you've been in a position to help. And if you say I've used steel or I used something else, make it impossible for me to do that. I wouldn't mind. The problem is you talk, but you don't get anything done, Hillary, you don't. Just like when you're in the State Department, six billion dollars was missing. How do you miss six billion dollars? You ran the State Department. Six billion dollars was either stolen -- they don't know. It's gone. Six billion dollars. If you become president, this country is going to be in some mess. Believe me. »

en **mode intersubjectif direct** *I / you* (accusateur) comme s'ils combattaient à mains nues, ou alors en **mode indirect objectal** *s/he* pour instituer une communauté de regard et d'appréciation sur une cible, comme s'ils tiraient à distance sur un ennemi. La désignation de leur rival(e) immédiat(e) en mode **tierce personne** (*s/he*) permet d'éviter l'**agression brutale** et les risques de dérapage que cette dernière comporte. Mais la substitution de *he* ou *she* à *you* n'en est pas moins redoutable puisqu'elle permet de dénigrer ou de rabaisser l'ennemi en établissant une manière de **complicité** avec le public. En effet, la troisième personne est grammaticalement celle de la **référence partagée** entre locuteur et interlocuteur. La personne désignée par *he* ou *she* est **placée dans le champ commun d'attention du locuteur et de ses auditeurs**. Regarder quelqu'un ensemble, évaluer une personne ensemble, juger ensemble crée une solidarité glosable par : « Puisque vous et moi avons la même personne en tête lorsque je dis *s/he,* alors nous pouvons considérer d'un commun accord qu'elle est… ». Par ce moyen, il devient beaucoup plus facile de porter des affronts violents à la face de son adversaire. Dire « il / elle vous cache la vérité» ou « il /elle n'est pas à la hauteur de la tâche » n'est guère plus flatteur, sur le fond, que de dire « vous mentez», « vous êtes un(e) incapable. » Mais la forme semble plus **distancée** et **objective**, plus **consensuelle** aussi (puisque nous avons la même personne en tête, vous et moi, nous devons probablement voir la même chose).

De tout ceci il ressort que si les pronoms de troisième personne sont instrumentaux dans la construction de rapports de pouvoir par les orateurs en politique (Pennebaker, 2011 : 173-174) ces rapports sont d'une grande subtilité et peuvent être maniés avec adresse par des orateurs aguerris comme Trump ou Clinton. En résumé, nous dirons que *he* ou *she* peuvent être choisis aussi bien (i) pour **déshumaniser** (car l'interlocuteur cesse d'être un sujet avec lequel on échange face à face pour devenir l' « objet » de remarques négatives qu'on énonce à propos de lui ce qui revient à dominer, délocuter, exclure ou rabaisser) ; (ii) pour créer une **distance** pseudo-objectivante ou sanitaire permettant d'insulter, de bousculer (sans risquer la sanction sociale qui accompagne les coups et blessures trop directs) ; (iii) pour instituer de manière factice un **univers de perceptions et d'appréciations partagées avec l'auditoire**.

Nous avons regroupé nos résultats sous forme de graphiques pour chacun des débats. On trouvera dans le texte principal et dans les notes des illustrations du phénomène.

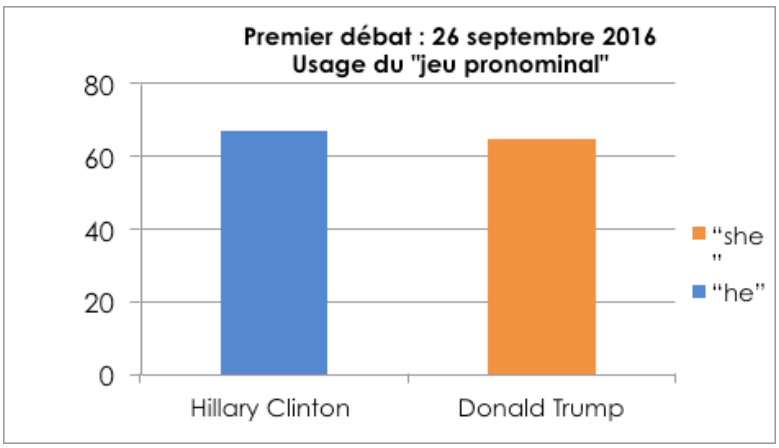


Figure 25 - Le « jeu » pronominal entre *he* et *she* lors du premier débat

Lors du premier débat, Hillary Clinton utilise 67 fois le pronom *he* pour renvoyer à son adversaire. De son côté, Donald Trump utilise 65 fois le pronom *she* pour désigner Hillary Clinton sans la nommer explicitement. Dans la bouche de Trump, le marqueur pronominal *she* est systématiquement associé à un dénigrement mental ou physique d'Hillary Clinton. Elle est alors présentée comme faible, avec un jugement et un discernement altérés. Les énoncés suivants ont retenu notre attention : "*she has bad judgement," "she doesn't have the stamina," "she does not have the look."* Ces jugements, qui prennent la forme de simples assertions (négatives), sont appliqués à la personne de Hillary Clinton, face à l'auditoire qui est pris à témoin et présumé **en solidarité de perception** (« vous la voyez ici comme moi ») et d'**appréciation** (« vous conviendrez comme moi que… »).

Hillary Clinton n'est pas en reste. Elle utilise également la 3e personne pour porter des accusations graves à l'encontre de son adversaire, qu'elle épingle pour sa manière de parler des femmes. L'usage de la 3e personne pour renvoyer à Trump est facilité par le procédé du récit (destiné à l'accabler). En effet, *he* fonctionne **anaphoriquement,**[171] de manière non marquée, quand il est employé dans une narration qui relate les faits, gestes et propos d'un individu. Ici, ce pronom accompagne des verbes d'énonciation chargés de rapporter des propos sexistes.[172] Les faits (locutoires) objectivés par la troisième personne semblent parler d'eux-mêmes (*he said… he called her*…) et accusent directement le personnage du récit et par ricochet la personne de Trump dans le présent du débat. A côté de cet usage narratif de *he*, on note un emploi plus **déictique** du

[171] Voir note suivante.

[172] Hillary Clinton fait ici allusion aux comportements misogynes de Donald Trump. Fin septembre 2016, Donald Trump et Alicia Muchado règlent leurs comptes sur *Twitter*. Donald Trump profère alors des propos sexistes et racistes sur Alicia Muchado, propos étudiés dans ce travail. Celle-ci l'accuse ensuite sur son compte Twitter personnel d'humiliation publique et de harcèlement. Lors du second débat, le 9 octobre, Hillary Clinton, sans prévenir, n'hésite pas à rendre public ce scandale en faisant allusion aux propos sexistes, racistes et même à une vidéo douteuse afin d'anéantir la carrière politique et l'image de Donald Trump.

pronom de 3e personne avec des verbes au présent (*he loves…, he is*…).[173] Ce second usage est plus marqué sur le plan rhétorique et stylistique dans la mesure où Hillary Clinton aurait très bien pu choisir de s'adresser directement à Trump pour le mettre en cause dans le présent (*You love beauty contests… What you think about women… what you do to women… who you are*):

> *And one of the worst things he said was about a woman in a beauty contest. He loves beauty contests, supporting them and hanging around them. And he called this woman "Miss Piggy." Then he called her "Miss Housekeeping," ; "What we all saw and heard on Friday was Donald talking about women, what he thinks about women, what he does to women, and he has said that the video doesn't represent who he is. But I think it's clear to anyone who heard it, that it represents exactly who he is'.*

Il est incontestable que dans ce moment particulier Hillary Clinton « joue la carte du genre » (*play the woman card*) pour reprendre l'accusation lancée par Donald Trump le 28 avril 2016. La candidate y ajoute la carte de l'ethnicité puisque Alicia Muchado (ex-Miss Univers) est une femme d'origine vénézuélienne. A cet instant précis, Hillary Clinton cherche à susciter une méfiance générale de toutes les femmes, et en particulier les femmes de couleur, à l'encontre de Trump. L'accusation est à la fois éthique et tactique, puisque le « parler vrai » dont se prévaut Trump, prend ici un tour scandaleux, qui ne peut manquer de choquer les électeurs (-trices) républicain(e)s qui jusque là avaient minoré la gravité de ses écarts de langage.

On note avec intérêt que lors du premier débat, les candidats recourent avec une égale fréquence aux pronoms de 3e personne pour désigner leur adversaire mais que la situation change lors du deuxième débat, avec apparition d'un écart fréquentiel de 1 à 2 (environ):

[173] Bien que tous les linguistes ne s'entendent pas sur le périmètre précis de ces désignations, nous parlerons d'emploi anaphorique de s/he quand la forme pronominale renvoie à un actant déjà nommé et identifié dans le discours, glosable par « l'homme ou la femme dont je viens de parler et que vous et moi identifions dans l'instant. » Nous parlons d'emploi déictique lorsque s/he renvoie à un actant physiquement présent ou verbalement désigné dans la situation d'énonciation, comme distinct de I et you (tierce personne se distinguant des personnes interlocutives). Dans la parole ordinaire, il est peu courtois de renvoyer à une tierce personne présente par s/he. (On utilise normalement son nom). Mais dans un prétoire, par exemple, il est tout à fait courant de renvoyer à l'accusé(e), pourtant présent, au moyen de s/he. Ce renvoi peut même être accompagné d'un geste déictique (des mains, du menton, du regard), qui confirme qu'on ne situe pas ici dans une logique d'anaphore simple mais de désignation à la fois directe et distancée d'une personne.

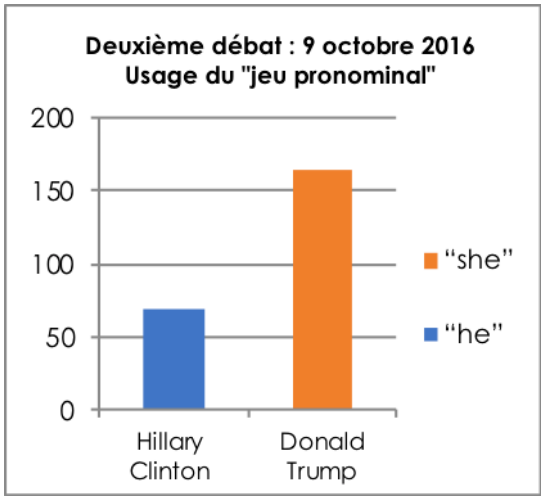


Figure 26 - Le « jeu » pronominal entre *he* et *she* lors du second débat

Lors de ce deuxième affrontement,[174] Hillary Clinton semble opérer un ajustement (temporaire) de ses stratégies linguistiques. Elle utilise 70 fois le pronom *he* pour mettre en accusation son rival tandis que Donald Trump utilise 165 fois le pronom *she* pour désigner son adversaire. Comment expliquer ce fléchissement soudain ? Notre sentiment est que Trump privilégie le fonctionnement déicitique de *she* (même lorsque l'usage qu'il en fait est syntaxiquement anaphorique): il s'agit de **montrer du doigt** cette femme qu'il décrit comme frappée de logorrhée et incapable d'agir rationnellement (*She has made bad judgements*) et courageusement (*She talks about… She doesn't do anything… With her, it's all talk and no action*). Trump joue ici sur de **vieux stéréotypes sexistes** dénoncés par Lakoff (1975) et analysés dans notre deuxième chapitre. Hillary Clinton n'est pas seulement son opposante politique: c'est une femme excessivement bavarde et incapable d'action rationnelle. La désigner par *she*, c'est implicitement ajouter "Nous la voyons vous et moi, n'est-ce pas?"

---

[174] Dans le second débat, Hillary Clinton déclare ceci contre Donald Trump: "And many Republicans and independents have said the same thing. What we all saw and heard on Friday was Donald talking about women, what he thinks about women, what he does to women, and he has said that the video doesn't represent who he is. But I think it's clear to anyone who heard it, that it represents exactly who he is."
Dans le second débat, Donald Trump déclare ceci contre Hillary Clinton: "I ask Hillary: why doesn't she make $250,000 by being in office? She used the power of her office to make a lot of money. Why isn't she funding.. Not for a hundred million, why don't you put 10 or 20 or 25 or $30 million into your campaign. It's $30 million less for special interests that will tell the you exactly what to do and it would really be a nice sign to the American public. Why aren't you putting some money in? You have a lot of it. You made a lot of it because of the fact that you've been in office. You made a lot while you were secretary of state, actually. So why aren't you putting your own money into your campaign, just curious?"
"No. but I pay tax and I pay federal tax too. But I have a write off, a lot of it is depreciation, which is a wonderful charge. I love depreciation. You know, she has given it to us. Hey, if she had a problem, for 30 years she's been doing this, Anderson, I say it all the time, she talks about health care. Why didn't you do something about it? She talks about taxes. Why didn't she do something about it? She doesn't do anything about anything other than talk. With her, it's all talk and no action. And again, Bernie Sanders, it's really bad judgment. She has made bad judgment not only on taxes, she's made bad judgements on Libya, on Syria, on Iraq. Her and Obama whether you like it or not, the way they got out of Iraq, the vacuum they left, that's why ISIS formed in the first place. They started from the little area and now they are in 32 different nations, Hillary. Congratulations. Great job."

L'abondance des formes pronominales de 3e personne est pour nous un **indice grammatical fiable** de la posture accusatrice et dominatrice que tente de construire Trump. A ce moment de la campagne, durant ce débat particulier, tout les indices langagiers montrent qu'il se sent en position de force pour monter un **réquisitoire public contre son adversaire**. Il désigne l'accusée comme le ferait un procureur dans un prétoire, devant une assistance effarée par les méfaits d'une criminelle. Hillary Clinton ne nous semble pas, en revanche, engagée dans la même démarche, durant ce même débat. Elle cherche plutôt à démasquer l'intrus, à mettre au jour des incohérences, non à construire un réquisitoire implacable, de bout en bout.

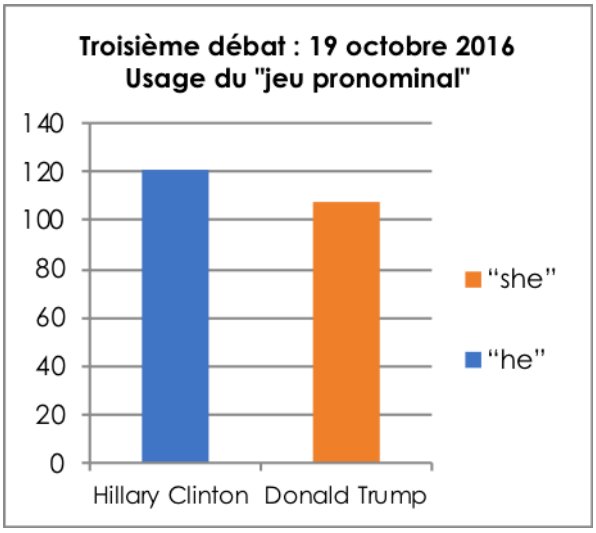


Figure 27 - Le « jeu » pronominal entre *he* et *she* lors du troisième débat

C'est alors que survient un renversement complet de stratégie. La situation change du tout au tout durant le troisième débat,[175] si on conserve comme indice central la distribution des pronoms d'adresse *s/he*. Cette fois-ci, c'est Hillary Clinton qui utilise 121 fois le pronom *he,* en mode **anaphorique** ou **déictique**. Elle se sert de cette forme essentiellement pour rapporter plusieurs épisodes calamiteux de la carrière de Donald Trump (ex. *"he underpaid undocumented workers"*), émettre des verdicts sans appel sur son immoralité, tout en cherchant à se démarquer

[175] Dans le dernier débat, Hillary Clinton déclare ceci contre Donald Trump: "I voted for border security and there are some limited places where that was appropriate there also is necessarily going to be a technology and how best to deploy that.But it is clear when you look at what Donald has been proposing he started his campaign bashing immigrants, calling Mexican immigrants rapists and criminals and drug dealers, that he has a very different view about what we should do to deal with immigrants. Now what I am also arguing is that bringing undocumented immigrants out from the shadows, putting them into the formal economy will be good because employers can't exploit them and undercut American wages and Donald knows a lot about this. He's undocumented labor to build the Trump Tower. He underpaid undocumented workers and when they complained, he basically said what a lot of employers do - you complain I'll get you deported."
Dans le dernier débat, Donald Trump déclare ceci contre Hillary Clinton: "She shouldn't be allowed to run. Its -- she's guilty of a very very serious crime. She should not be allowed to run. And just in that respect I say it's rigged because she should never have been allowed to run for the presidency based on what she did with e-mails and so many other things."

radicalement de lui (ex. "*he has a very different view about what we should do to deal with immigrants"*). Donald Trump, quant à lui, utilise 107 fois le pronom *she* pour évoquer les malversations (présumées) d'Hillary Clinton (anaphore) ou pour la désigner et la tancer devant tout le monde témoin (deixis).

Que la candidate Hillary Clinton souhaite, en dernière instance, se mettre dans la position d'un procureur général qui énonce publiquement un **réquisitoire** à l'encontre de Donald Trump, qui étale au grand jour son ignominie,[176] qui le délocute et le maintienne définitivement à distance, peut être interprété de multiples manières. A notre sens, il s'agit de l'affrontement final avant le verdict des électeurs. Hillary Clinton, qui semble avoir la faveur des sondages, a intérêt à inclure tous les chefs d'accusation possibles à partir des informations fournies pas son équipe de campagne. Les preuves abondent et la stratégie est de bonne guerre, Trump n'ayant cessé de faire le procès public de Clinton dès son entrée en campagne. La logiqe est désormais celle du **coup pour coup** (*this for that)*. Tactiquement cette riposte se défend mais c'est oublier que le **genre** reste sournoisement à l'œuvre et avec lui l'injonction paradoxale que subissent les femmes, même en 2016. Dans les perceptions culturelles (inconscientes ou inavouées) qui opèrent au moment du débat, les **choses ne sont pas rigoureusement identiques selon qu'un homme ou une femme se bat et s'affirme face à son adversaire**. Il n'y a donc pas de stricte égalité entre les protagonistes de sexe / genre distincts. Ce qui a été dit du **marquage différentiel de l'autorité et de l'assertion de soi** chez une femme ou chez un homme (Lakoff, 2004 [1975]) continue de s'appliquer, même en 2016. Si Trump se montre hargneux et fielleux, s'il tire à vue sur sa rivale, il ne fait que se comporter en chef de guerre un peu excité certes, mais s'exposant et se battant comme un beau diable pour son camp. Sauf dérapage extrême, il ne se met pas vraiment en danger et il le sait. Les choses sont plus complexes pour Clinton, qui non seulement ne bénéficie pas de l'adhésion franche et universelle de son parti, mais ne peut totalement échapper, en tant que femme, à la **double contrainte** (Lakoff 1975) frappant son sexe / genre : plus elle assène de coups durs, plus elle aligne sa grammaire pronominale sur celle de Trump, plus elle apparaît distante, dure et antipathique, d'autant qu'elle lui fait rarement face, évitant soigneusement de le regarder (alors que lui n'a pas peur de la fixer des yeux et de tourner sa tête vers elle). Se « battre comme un lion » (Donald) comporte toujours un élément de courage et de noblesse ; se « battre comme une lionne » (Hillary) comporte toujours un implicite (sexiste) de cruauté et de méchanceté. On peut s'indigner de ce décalage mais nous pensons qu'il est

[176] Le 1er juillet 2015, Donald Trump a publiquement déclaré sur la Fox que les immigrés mexicains étaient tous des voleurs, des trafiquants de drogues et des violeurs. Ces propos ont soulevé une controverse publique aux Etats-Unis. Des actrices Hollywoodiennes, très populaires Outre –Atlantique, d'origine mexicaine, America Ferrera (Ugly Betty, Quatre filles et un jean) ou encore Eva Longoria (Desperate Housewives) ont publiquement dénoncé de tels propos et la folie de Donald Trump sur Twitter.

persistant. Comment expliquer sinon l'indulgence dont Donald Trump bénéficia si longtemps (dans l'évaluation de son style oratoire) et l'intransigeance qui très tôt frappa Hillary Clinton ? Même si les accusations lancées par la candidate étaient mieux fondées que celles de son adversaire et bien formulées ("*he started his campaign bashing immigrants*, *calling Mexican immigrants rapists and criminals and drug dealers (…) He underpaid undocumented workers and when they complained, he basically said what a lot of employers do - you complain I'll get you deported*"), même s'il était important d'étaler au grand jour le racisme et l'abus moral dont s'était rendu coupable Donald Trump, même s'il était essentiel de démontrer que le soi-disant défenseur du bon peuple avait lamentablement exploité des travailleurs clandestins mexicains pour servir ses propres intérêts économiques tout en tenant publiquement des propos racistes et diffamatoires à leur encontre (le 1er juillet 2015 sur la *Fox*), Hillary Clinton entrait là dans une zone très dangereuse car il était prévisible que ses attaques ne produisent pas les mêmes effets sur son auditoire que celles de Donald Trump.

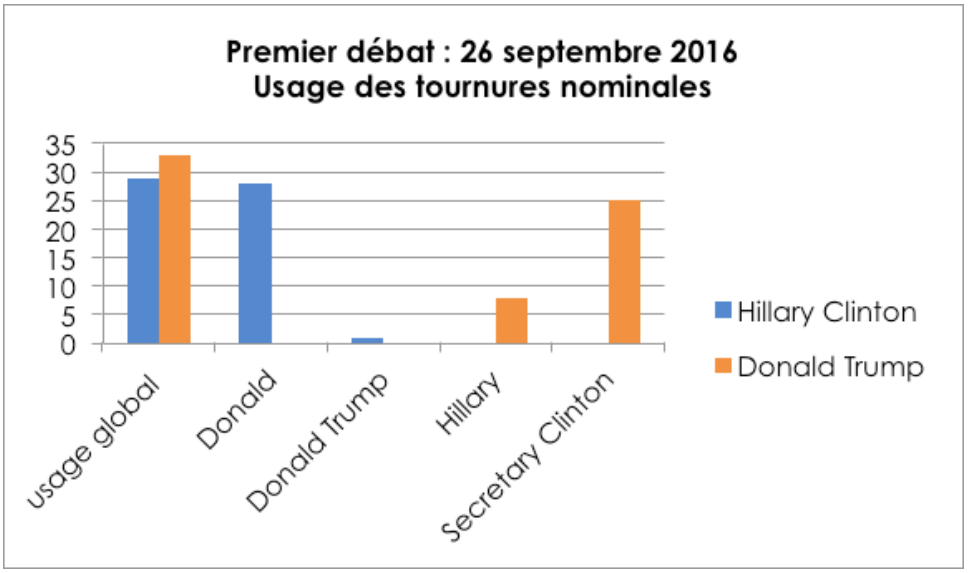
5.4 La référence nominale à l'autre : *Donald* vs. *Hillary*

Nous venons d'étudier l'emploi des pronoms de 3e personne par les deux adversaires pour se désigner mutuellement en mode anaphorique ou déictique. La 3e personne peut également recevoir une expression nominale. Dans les débats télévisés opposant Hillary Clinton à Donald Trump, nous entendons à certains moments les candidats nommer leur adversaire par leur patronyme ou leur prénom ou par une combinaison des deux, le cas échéant en y adjoignant un titre (faussement flatteur). Ces formes d'adresse seraient-elles l'indice d'une **proximité de circonstance** entre les candidats (Tannen, 2001 [1990] : 90) ? On pourrait en effet estimer que ce **rapprochement,** qui ne peut rien avoir d'amical, serait pragmatiquement induit par la **situation partagée du débat**. Hillary et Donald son rapprochés par l'espace, par le temps, par l'objectif commun d'impressionner favorablement l'électorat.



Figure 28 – Premier débat télévisé : une proximité visuelle créée par le cadrage (minute 56 :54)

Donald Trump interpelle son adversaire, pour la contredire ou l'accuser, au moyen des formes suivantes : *Secretary Clinton*, *Hillary Clinton* ou simplement *Hillary*. De son côté, Hillary Clinton utilise *Donald Trump* ou *Donald*.[177] Comme le note James Pennebaker, l'emploi des prénoms ou des patronymes ou encore des titres indiquant le statut socio-professionnel peut aussi bien rapprocher, honorer ou flatter que « rabaisser », « déshumaniser » ou « éloigner » (Pennebaker, 2011 : 174). Le critère déterminant n'est pas tant la forme choisie que l'intention de communication décelable. Ainsi, Trump a-t-il sarcastiquement recours à l'**honorifique** *Secretary (of State) Clinton* pour souligner deux points censés accabler son adversaire aux yeux du grand public : (1) son appartenance aux élites (détestées) et sa coupure du petit peuple américain; (2) sa part de responsabilité dans le (désastreux) bilan de l'administration Obama (à ses yeux) ; (3) le paradoxe d'une promesse de changement dans la bouche d'une ancienne détentrice du pouvoir. Notre approche combinera ici encore des remarques quantitatives (au travers de simples relevés de fréquences) et micro-analyses qualitatives (à partir de quelques exemples jugés emblématiques).



[177] Nous n'intégrons ci-dessous que quelques exemples reflétant le phénomène de l'alternance nominale. Ces extraits ont été choisis car ils reflètent bien le phénomène constaté et réitéré.
Dans le premier débat Donald Trump s'adresse à Hillary Clinton en ces termes: "Wait. The AFL-CIO the other day, behind the blue screen, I don't know who you were talking to, Secretary Clinton, but you were totally out of control. I said, there's a person with a temperament that's got a problem. The world — let me tell you. Let me tell you. Hillary has experience, but it's bad experience. We have made so many bad deals during the last — so she's got experience, that I agree. Secretary, you have no plan. I don't believe that Hillary has the stamina… Hillary has experience, but it's bad experience."
Dans le premier débat Hillary Clinton s'adresse à Donald Trump en ces termes: "Finally, we tonight are on the stage together, Donald Trump and I. Donald, it's good to be with you. You know, Donald was very fortunate in his life, and that's all to his benefit."

Figure 29 - Le « jeu » nominal d'interpellation de l'autre lors du premier débat

Lors du premier débat, Hillary Clinton désigne 1 fois son adversaire par son nom complet *Donald Trump*, en mode strictement factuel, dans le strict respect des canons de la politesse linguistique : nommer l'invité ou le partenaire puis renvoyer à soi-même ("*Finally, we tonight are on the stage together, Donald Trump and I"*). Par la suite, elle évoque 28 fois son adversaire en l'appelant directement par son prénom *Donald*. Toutefois, la proximité brièvement instaurée entre son adversaire et elle, ou encore entre son adversaire et le public qu'elle prend à témoin (*you know*) est assassine : il ne s'agit pas de se rapprocher pour faire la paix ou pour rétablir une confiance brisée, mais de s'approcher à pas feutrés pour mieux poignarder l'autre. Dire "*You know, Donald was very fortunate in his life, and that's all to his benefit"* est une manière caustique de le discréditer auprès du peuple des travailleurs ordinaires qui voient en lui un sauveur. Le monde de référence de Trump n'est pas l'Amérique qui trime dur et qui a du mal à joindre les deux bouts. C'est le monde des privilèges et de la « fortune » (dans tous les sens du terme).

Lors du premier débat, Donald Trump interpelle 8 fois son adversaire par son prénom (*Hillary*) et 25 fois en rappelant les fonctions politiques prestigieuses qu'elle a déjà exercées (*Secretary [Clinton]*). Il déclare par exemple: "*Secretary, you have no plan. I don't believe that Hillary has the stamina… Hillary has experience, but it's bad experience, she is totally out of control."* La distribution des diverses formes d'adresse durant tout le débat ne doit rien au hasard. Comme nous l'avons suggéré, le rappel de hautes fonctions d'Etat récemment occupées par son adversaire au moyen de *Secretary* est une façon non pas d'honorer Hillary Clinton mais de discréditer publiquement son action politique passée et de mettre en doute sa capacité future à réformer ce qu'elle n'a pas su changer lorsqu'elle était au pouvoir. L'emploi du simple prénom, quant à lui, permet de s'approcher plus près de la personne en tant que personne: son tempérament, sa résistance physique, ses capacités intellectuelles. Le ton sur lequel sont énoncées les carences ou les qualités feintes d'Hillary fait songer à celui d'un **éducateur** évaluant une élève (*Hillary has stamina*). La tentative de domination est manifeste.

On voit donc que les données quantitatives seules ne suffisent pas à différencier les styles conversationnels. En effet, 33 utilisations du nom de l'adversaire (Donald Trum) contre 29 (Hillary Clinton) ne renvoient pas à un écart significatif d'usage. En revanche, la brève analyse que nous venons de faire suggère que les utilisations pragmatiques de chaque orateur sont distinctes. Trump et Clinton savent non seulement ce qu'ils doivent dire mais comment ils ont intérêt à le dire.

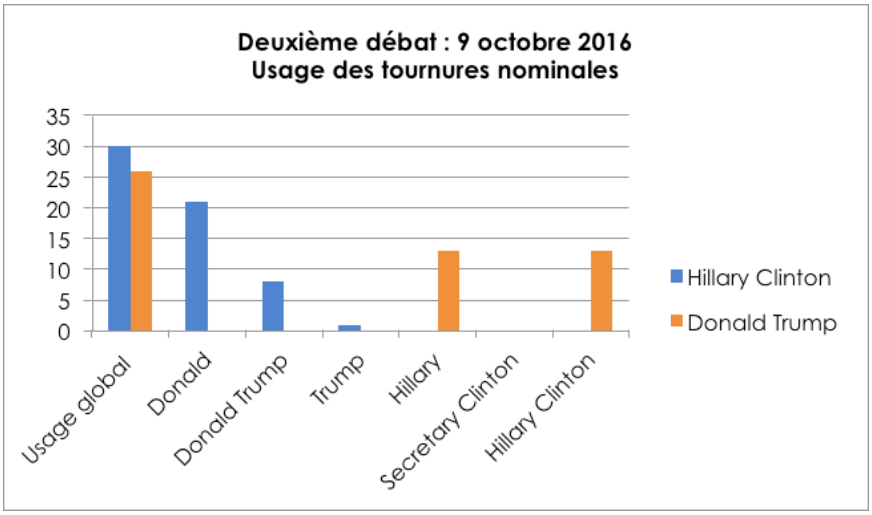


Figure 30 - Le « jeu » nominal d'interpellation de l'autre lors du deuxième débat

Lors du deuxième débat,[178] Hillary Clinton interpelle 21 fois son adversaire Donald Trump en l'appelant directement par son prénom *Donald*, 8 fois par son prénom et patronyme *Donald Trump* et 1 fois par son patronyme simple *Trump*. On peut estimer que dans la bouche d'Hillary Clinton, *Donald* fonctionne comme *you* (2e personne): une forme d'adresse directe, qui prend à partie l'autre de façon immédiate et vernaculaire. Socio-pragmatiquement, ce type d'interpellation fait songer à deux adolescents qui se défieraient l'un l'autre ("*Okay, Donald*…") ou alors à une mère qui reprendrait le contrôle d'un enfant perturbé ("*Okay, Donald. I know you are into big diversion tonight"*). C'est cette seconde analogie qui s'applique le mieux ici. En revanche, les appellations plus formelles *Trump* ou *Donald Trump* fonctionnent comme *he* (3e personne). On retrouve donc une partie des effets relevés pour la 3e personne dans cette configuration énonciative: délocuter, réifier, distancer, construire la cible partagée d'une appréciation commune, comme s'y emploie un procureur.

On note par ailleurs que dans ce second débat, Donald Trump interpelle Hillary Clinton à 13 reprises au moyen de son nom ou de son titre de Secrétaire d'Etat. Une association étroite est ainsi établie entre la personne (Hillary Clinton) et ses anciennes fonctions de Secrétaire d'Etat (*"Hillary Clinton has very bad judgment, Secretary Clinton has very bad judgement"*). Présumée

[178] Dans le deuxième débat Hillary Clinton s'adresse à Donald Trump en ces termes: "Okay, Donald. I know you are into big diversion tonight, anything to avoid talking about your campaign and the way it's exploding, and the way Republicans are leaving you."
Dans le second débat Donald Trump s'adresse à Hillary Clinton en ces termes: "I want to -- just one thing. Hillary, everything is broken about it. Everything. Number two, Bernie Sanders said Hillary Clinton has very bad judgment. This is a perfect example of it. Trying to save Obamacare--It's just words, folks. It's just words. These words, I have been hearing for many years. I heard them when they were running for the Senate in New York where Hillary was going to bring back jobs to upstate New York and she failed. I've heard them where Hillary is constantly talking about the inner cities of our country which are a disaster education-wise, job-wise, safety-wise, in every way possible."

désastreuse dans ce rôle qu'elle a occupé au sommet de l'Etat, il s'agit de remettre en question sa fiabilité humaine et politique auprès de l'opinion, de l'invalider en tant que potentielle présidente (Anderson & Sheeler, 2017).

Une fois encore, les données fréquentielles ne permettent pas de départager les adversaires : 30 interpellations de la part d'Hillary Clinton, contre 26 de la part de Donald Trump. On note malgré tout une légère inversion des tendances entre les deux orateurs. Nous y voyons le signe d'une volonté d'Hillary Clinton d'inverser les rapports de pouvoir et de préparer son réquisitoire final.

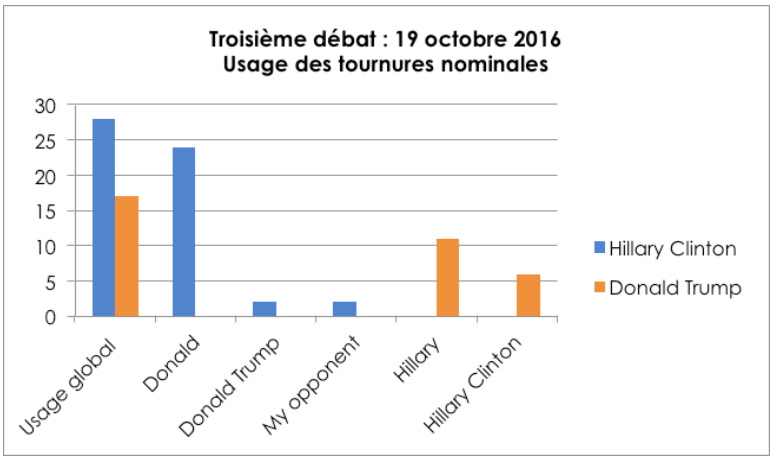


Figure 31 - Le « jeu » nominal d'interpellation de l'autre lors du troisième débat

Au cours du troisième et dernier débat,[179] Hillary Clinton interpelle 28 fois son adversaire en l'appelant directement par son prénom *Donald,* et 2 fois au moyen de *Donald Trump*. Hillary Clinton fait donc un usage marqué de cette technique interpellative (30 occurrences en tout). Donald Trump, quant à lui, n'appelle Hillary (Clinton) par son nom que 17 fois.

---

[179] Dans le troisième débat Hillary Clinton s'adresse à Donald Trump en ces termes: "I have major disagreements with my opponent about many issues, well Donald Trump has his finger on the nuclear buttons…"
"Well, first, when I hear Donald talk like that and know that his slogan is Make America Great Again, I wonder when he thought America was great."

Dans le troisième débat Donald Trump s'adresse par exemple à Hillary Clinton en ces termes: « We need a Supreme Court that in my opinion is going to uphold the Second Amendment and all amendments. But the Second Amendment, which is under absolute siege. I believe if my opponent should win this race, which I truly don't think will happen, we will have a second amendment which will be a very, very small replica of what it is right now.Hillary Clinton caused many problems in the world. It's a disaster. Hillary Clinton wanted the wall. Hillary Clinton fought for the wall. In 2006 or thereabouts. Now she never gets anything done so naturally the wall wasn't built, but Hillary Clinton wanted the wall. And Hillary what you should have done, you've changed the law when you were a United States Senator. »
« Well the D.C. versus Heller decision was very strongly and she was extremely angry about it I watched and she was very very angry when upheld and Justice Scalia was so involved and it was a well-crafted decision. But Hillary was extremely upset, extremely angry, and people that believe in the Second Amendment and believe in it very strongly were very upset with what she had to say. »

La montée en puissance de la 3e personne nominale chez Clinton pour désigner son adversaire peut s'interpréter comme une stratégie délibérée de la part de la candidate démocrate. Notre sentiment est qu'elle veut montrer qu'une femme est capable de retourner les armes d'un homme violent contre celui-là même qui les brandit. Trump l'a vicieusement attaquée sur des questions de sécurité ? Elle rétorque dans le même registre, en montant d'un cran le danger, qui devient nucléaire *("Donald Trump has his finger on the nuclear buttons"*). Mais surtout, elle s'installe face à lui avec aplomb. Elle nomme factuellement leur relation: ils ne sont ni plus ni moins que des adversaires dans un combat politique ("*my opponent"*). C'est un constat direct et rationnel, qui coupe tout affect. Les adeptes de la *difference approach* diraient que ce type de constat est l'archétype du parler (professionnel) « masculin. »

Hillary Clinton ne craint ni d'être directe, ni d'entrer en « compétition » (Tannen, 1990). Elle laisse son rival s'exprimer sans montrer la moindre émotion. On voit clairement sur les images que sa posture physique est celle de quelqu'un qui ne cherche même pas (ou plus) à suivre et à comprendre ce qu'elle entend. Ce type de comportement a souvent été associé à la « masculinité » (Winter, 2010, Dolan, 2010, 2014), au même titre que l'assertivité directe, l'argumentation logique, le refoulement des sentiments.

De façon remarquable (et très habile), la masculinité de Donald Trump ne se prive pas d'adopter des éléments associés à la « féminité » (Winter, 2010 ; Dolan, 2010, 2014). Alors qu'Hillary Clinton prend des airs indifférents ou vaguement amusés, on voit Donald Trump tendre l'oreille, incliner sa tête vers elle, prendre avec sérieux ce qu'elle dit (même s'il est en désaccord évident), réagir physiquement à ce qu'il entend. Il donne ainsi le spectacle d'un *responsive listener*, de quelqu'un de plus enclin à écouter et à montrer ses émotions spontanées qu'Hillary Clinton dont le visage alterne entre figement et sourire crispé. Cette posture écoutante est paradoxalement celle que des chercheuses comme Lakoff et Tannen ont souvent associée au style conversationnel féminin (choisi ou imposé). Qu'il en ait conscience ou non, Trump ose emprunter un élément de ce style, qu'il mélange à son propre style oratoire, qui tire vers le masculin. Spécialiste des *talk shows*, il le fait avec grande habileté, sans mettre sa virilité en danger.

En résumé, on assiste lors de ces trois débats à une inversion inattendue des comportements genrés au regard des deux grands paradigmes en *Language and Gender Studies* convoqués au début de cette étude : celui de la domination (*dominance approach*) et celui de la différence (*difference approach*). Ici un Trump qui semble davantage à l'écoute de son adversaire, qui par moment acquiesce et se met en posture physique d'*active listenership*, voilà qui a de quoi susciter l'étonnement. Ici encore, un Trump qui alterne savamment entre l'explicite et le sous-

entendu, le direct et l'indirect. Et là une Clinton qui monte vaillamment au créneau de l'assertion et de l'accusation directes, qui fait le procès implacable de son adversaire.Inversion des genres ? Mélange des genres ? Ou peut-être **fluidité des styles communicatifs-interactionnels genrés**. Voilà ce que semble suggérer notre étude empirique.

5.5 Procédure de vérification complémentaire: enquête auprès du groupe GLIDE (EA CLIMAS) sur les stratégies désignatives et interpellatives mises en œuvre par Hillary Clinton et Donald Trump en situation de débat télévisé

Les phénomènes que nous venons de décrire non seulement interpellent mais invitent à effectuer des vérifications complémentaires. Nous avons donc décidé de confronter nos observations à celles d'autres sujets, en leur soumettant quelques séquences extraites de notre corpus vidéo et en leur demandant de réagir à leur tour. A cet effet, nous avons préparé un questionnaire auprès d'un groupe de chercheurs en linguistique et didactique des langues avec lequel nous travaillons à l'Université Bordeaux Montaigne.

Le 25 novembre 2019, nous avons donc distribué ce questionnaire anonyme au groupe de jeunes chercheurs de GLIDE. Emanation de l'EA CLIMAS, le Groupe des Linguistes et Didacticiens Emergents rassemble chaque mois une quinzaine de participants de niveau master et (post-)doctorat sous la direction des Professeurs Albrespit et Lapaire, en présence de chercheurs invités occasionnellement présents comme les Professeurs Agresti (sociolinguistique, dialectologie, politiques linguistiques), Causa (didactique des langues et cultures) et Rouveyrol (analyse du discours). Nous avons fixé un délai de réponse de 2 à 3 mois à notre enquête, ce qui était probablement une erreur. Le questionnaire diffusé parmi les membres était organisé autour d'une double question centrale: « Selon vous est-ce que des jeux nominaux ou pronominaux sont utilisés par Donald Trump et Hillary Clinton pour argumenter, dominer, rabaisser, effacer, invisibiliser ou déshumaniser l'adversaire (Spender, 1980) ? Si oui, quels impacts ces jeux ont-ils sur la légitimité humaine et politique des candidats ? » Ces questions étaient complétées par trois sous-interrogations ayant pour objectif de préciser les effets de sens perçus lors de l'emploi de formes spécifiques: *you*, *she* vs. *he*, *Donald Trump*, *Hillary Clinton*, *Trump*, *Clinton*.

Il s'agissait donc de déterminer si les deux adversaires cherchaient à se **dominer** ou à **s'exclure mutuellement du terrain politique**, autrement dit s'ils faisaient un **usage stratégique** de ces formes pour **s'imposer aux dépens de l'autre** (plutôt que pour persuader les auditeurs du bienfondé de leurs propositions). Nous avons donc demandé aux répondants de visionner deux longues séquences extraites des trois débats. Nous avons ensuite subdivisé ces séquences en 6 courtes séquences d'environ 5 minutes chacune pour recueillir leur avis. Malheureusement, notre

enquête n'a pas rencontré l'écho anticipé et nous n'avons recueilli qu'une seule participation écrite effective.

Surmontant notre déception, nous avons décidé de réitérer notre demande lors de la réunion du 29 janvier 2020, quelques semaines seulement avant la fermeture du campus rendue nécessaire par la crise sanitaire COVID 19. Ce jour-là, 12 participant(e)s étaient présent(e)s dans la salle de réunion de la Maison de la Recherche de Bordeaux Montaigne. Les lieux, configurés en longueur, s'ordonnent autour d'une grande table commune ovale et centrale, qui remplit l'essentiel de l'espace. Il y a du matériel de projection fixé aux deux extrémités : branchement de l'ordinateur de l'intervenant côté fenêtre et écran côté couloir. Nous avons montré des extraits des deux grands débats télévisés et fait réagir l'ensemble des participants qui se sont trouvés captifs de notre enquête. Nul ne nous en a voulu de procéder ainsi par surprise et sans échappatoire possible. Nous avons au contraire noté une forte implication de toutes les personnes présentes. Nous avons ensuite recueilli puis répertorié les opinions exprimées sur le vif. Nous avons enfin synthétisé les réponses sous forme de tableau. Il est utile de préciser que le questionnaire papier original n'a pas servi de base à ce relevé même s'il a influencé les questions que nous avons posées oralement. Cette procédure nous a permis de capter les réactions d'un groupe à la volée, en mode *brain storming*.

On pourra contester cette méthode de collecte de données qui s'écarte notoirement des pratiques instituées. Nous défendrons néanmoins notre démarche en soulignant que nous n'avons pas cherché à établir des faits scientifiques mais à donner un aperçu qualitatif des réactions et perceptions spontanées de 12 sujets éduqués (non-américains mais ayant une bonne connaissance du monde anglophone) face à de telles interactions. Les sujets étaient âgés de 24 à 60 ans : 4 femmes et 8 hommes[180] ; 9 Français, 1 Britannique, 1 Libanais, 1 Djiboutienne. 12 maîtrisaient le français et 11 l'anglais à un niveau natif ou avancé. 2 maîtrisaient par ailleurs l'arabe et 1 le somalien. Membres du même groupe de recherche, ils ou elles étaient habitué(e)s à interagir ensemble dans le cadre des réunions, dans un climat collaboratif et confiant, caractérisé par une grande liberté de parole et d'opinion. Nous admettons volontiers que les sujets aient pu s'influencer mutuellement durant la discussion collective mais la dynamique de groupe créée est celle qui prévaut dans la **réalité sociale de référence** : dans la vie réelle, on regarde les grands débats présidentiels à plusieurs (en famille, entre amis, entre membres d'un même parti) et on y réagit donc collectivement en **co-interprétant** ce qu'on voit. A défaut d'être conformes aux bonnes pratiques instituées, les **conditions naturalistes** que nous avons recréées étaient

[180] Composition du groupe: 2 enseignants-chercheurs (M+M) – 4 (post)-doctorant(e)s (F+F+M+M) – 6 masterants (F+F+M+M+M+M). Total: 8M + 4F.

finalement plus authentiques que la distribution individuelle de questionnaires anonymés, détachée de toute réalité d'expérience. Précisons que nous n'avons pas tenu à enregistrer les échanges pour ne pas entraver la liberté d'expression des individus et, là encore, pour serrer au plus près les conditions normales d'un visionnage, même si les extraits ont été regardés avec 4 années de différé, dans un autre pays et une autre culture que ceux d'origine, ce qui relativise grandement le naturalisme dont nous nous prévalons.

On trouvera ci-après le verbatim des réactions déclenchées parmi les participants lorsque nous leur avons demandé de commenter les deux scènes auxquelles ils venaient d'assister. Comme dans le questionnaire initial, nous les avons enjoints de se concentrer sur les **jeux de domination et de contrôle mutuels, physiques et langagiers**. Nous avons pris en notes ce que nous entendions, avec les micro-retouches syntaxiques qui s'imposaient pour une traitement fluide à l'écrit.

5.5.1 Résultats de l'enquête (mercredi 29 janvier 2020)

Séquence 1 www.youtube.com/watch?v=s7gDXtRS0jo	Séquence 2 www.youtube.com/watch?v=FRlI2SQ0Ueg&t=3843s
• Le « you » pronominal est utilisé par Donald Trump pour s'adresser directement au public "you will get out and vote". • Trump utilise beaucoup le nom « Hillary » comparé à « Donald » chez Hillary Clinton. L'usage de prénoms rend le débat plus vif, cela donne le ton des différents débats. • Contraste entre la France et les USA concernant le fait d'appeler son adversaire par son prénom « Hillary » ou « Donald » • Des codes culturels aux USA qui ne choquent pas les Français • Impressions de tentatives de domination mutuelle. • Atmosphère familiale. • Trump n'a pas besoin de regarder dans la caméra pour prendre à parti l'audience ou les téléspectateurs. • Le positionnement montre l'enjeu :	• Donald Trump ne regarde jamais Hillary Clinton quand il s'adresse à elle. • Quand Trump interrompt Clinton, Clinton l'ignore. • Clinton s'adresse plus au public qu'à son adversaire. • Le pronom « She » : Trump s'adresse au public et exclut Hillary Clinton du débat et de la sphère physique. • Trump profite de ses stratégies pour se mettre le public dans sa poche. • Trump la prive de son temps de parole. Clinton est obligée de se justifier. • Trump essaie de décentrer le débat. • Trump repète toujours le même argument. Clinton ne peut pas répondre ou se défendre. • Les arguments de Trump apparaissent incontestables. • Comme Trump a eu une carrière télévisuelle, il

convaincre le public (plutôt que l'autre). • Trump finit par exclure Hillary Clinton de l'espace politique malgré sa présence physique • Il a le visage moins méchant que maintenant. • Hillary Clinton semble plus fermée et féroce que Donald Trump dans les débats. • Ils inversent certains stéréotypes de genre, tels que « les femmes montrent plus leur émotions que les hommes ». • Hillary Clinton assène des reproches à Donald Trump. • Elle semble « coincée » : elle ne peut montrer trop d'émotion en tant que femme politique • Chaque fois que Trump l'appelle « Hillary » c'est pour la décrédibiliser. • Elle lui répond avec des faits, lui avec des émotions. • Elle regarde plus en haut, il regarde en bas. • Il joue l'enfant et la victime pour susciter l'empathie du public. Cela le rend presque humain. • Hillary Clinton a un rôle de « matrone », de « mère qui gronde son enfant. » • Quand il la nomme par son nom, Hillary Clinton, il ne la regarde pas. • Quand elle dit « Donald », Trump l'appelle « Hillary Clinton. » • *You* – peut etre considéré comme un « tu » de deuxième personne du singulier ou un « vous » de troisieme personne du pluriel. • Le fait que Trump ne regarde pas la caméra le rend plus sûr de lui et doit certainement mettre le public en confiance.	maîtrise les codes de communication. • Il utilise des arguments pour dire « Hillary Clinton est un désastre. » • Elle est obligée de se défendre mais n'a pas le temps de lui répondre ou de l'attaquer. • Trump a une grande « physicalité » : il occupe l'espace du débat, Clinton reste figée. Il était statique pendant qu'elle se défendait, peut-être pour distraire le public ou faire diversion. • Clinton bouge un peu mais se calme à nouveau. • Elle liste des chiffres, des années, elle apporte des arguments concrets, pas Donald Trump. Il gagne parce qu'il ne prouve rien. • Il cherche à infantiliser Clinton et les gens présents. Il noie le poisson. Il repète les mots sans argumenter. • Il est un casseur de codes. • On ne peut pas gagner contre un populiste. Un argument tombe à l'eau. Solution : se mettre au niveau de l'adversaire • George Lakoff dit que si on prend le style de notre adversaire on perd. « Double-bind. » • Trump est naturellement « simple d'esprit. » • On arrive dans le terrain animal. Il gagne parce qu'il l'emporte sur son terrain.

Tableau 4 - Collecte de données: résultats de l'enquête GLIDE du 29.01. 2020

5.5.2 Discussion et conclusions

De manière générale, dans la séquence n°1 (1h35 min), il apparaît que Donald Trump utilise le pronom *you* à des fins de conquête politique : il fait usage d'une technique argumentive bien connue (Pennebaker, 2011, Perelman, 1992) qui vise à **interpeler le public** présent et les téléspectacteurs. On constate ensuite qu'il fait un usage récurrent et fréquent du pronom *she* pour nommer directement et explicitement Hillary Clinton. Cet usage **réifiant** et **délocutant** produit un effet d'**exclusion de la candidate du champ de l'interlocution** : Trump interagit avec un public dont il **sollicite la complicité contre l'intruse**, sa rivale. Cette exclusion prend effet à deux niveaux : une exclusion de la sphère physique et environnante du débat (alors qu'Hillary Clinton est bien présente) ; une exclusion de la sphère du débat politique qui infléchit ainsi la légitimité et le leadership d'Hillary Clinton. Le jeu physique montre l'enjeu du débat : rabaisser et « invisibiliser » l'adversaire (Spender, 1980 : 1).

Chez chacun des candidats, l'usage du prénom de l'adversaire exécré, *Hillary* ou *Donald,* pour nommer et interpeller ce(tte) dernier(e), rend le débat plus « vif », presque enfantin, muant le plateau en véritable « cours de récréation ». Cet usage particulier confère au candidat une posture distincte qui affecte la représentation qu'il tente de construire. Hillary Clinton donne l'impression d'être « stricte », « fermée », sur la « défensive », ne montrant aucune émotion, telle une mère ou une « matrone » qui reprend un enfant. A l'inverse, Donald Trump affiche une posture physique et politique infantile, tel un petit qui est (injustement) « grondé » par sa mère Hillary Clinton. Il est « discret », « émotif » comparé à Hillary Clinton. Cette stratégie attire sur lui **l'empathie du public**, le rendant presque plus « humain » et sensible, à l'inverse d'une Clinton assez revêche.

Ces réactions spontanées remettent en cause certains **stéréotypes de genre** ancrés dans la société et le monde politique depuis des décennies. En 1975, la linguiste Robin Lakoff affirmait que les femmes politiques montraient davantage leurs émotions, leurs sentiments au public. Les hommes apparaissaient plus stoïques, plus forts, plus sûrs d'eux et montraient moins leurs émotions (Lakoff, 2004 [1975]). Cette séquence témoigne d'une **inversion manifeste de ce stéréotype de genre**. Hillary Clinton semble être très sûre d'elle : elle n'hésite pas à « attaquer » et à « affronter » Donald Trump en tant qu'homme politique. Elle est beaucoup plus rigoureuse avec les faits et fait preuve d'une plus grande « rationnalité ». Ce trait psychologique, on le sait, a longtemps été l'apanage des hommes dans les représentations culturelles idéalisées, les femmes étant présumées moins rationnelles, moins cohérentes et plus émotives (Winter, 2010). Ce stéréotype de genre, qui a la vie dure, est mis à mal par Hillary Clinton. Son discours politique de femme est bien plus logique et argumenté que celui de Donald Trump l'homme. Et de façon tout à fait remarquable, c'est Trump qui utilise de façon ostentatoire les traits présumés du *women's language* là où Hillary Clinton a tendance à calquer ses stratégies interactionnelles et styles

communicationnels sur les caractéristiques ordinairement assignées au *mens's language* (Lakoff, 2004 [1975] : 39-79). Enfin, ces différents usages pronominaux et nominaux dans les débats politiques américains posent la question des décalages de codes culturels entre pays occidentaux, hâtivement regroupés sous l'appellation *Western culture* par les chercheurs nord américains. On sait en effet que les codes de la politesse linguistique et de la bienséance sont très différents en Europe et aux Etats-Unis. Un facteur de brouillage est l'absence de distinction grammaticale entre le tutoiement et le vouvoiement en anglais (alors que cette caractérisitique est présente dans la plupart des autres langues européennes). Si le débat avait eu lieu en Europe, en français par exemple, un minimum de distance aurait ainsi été maintenu, quoiqu'il advienne, au travers du « vous » dit de politesse, imposé par les circonstances. En revanche, le même jeu sur la 3e personne délocutrice et réifiante aurait été possible, comme en anglais, au travers d'une désignation de l'autre par *il* ou *elle*, transformant l'adversaire en tierce personne. Nicolas Sarkozy face à Ségolène Royal (2007), ou encore Emmanuel Macron face à Marine Le Pen (2017), furent non seulement contraints de se vouvoyer, mais à aucun moment il ne devint envisageable que les un(e)s et les autres se nomment et s'interpellent par leurs prénoms respectifs. En contexte nord-américain, l'usage imposé de *you* (neutralisant l'opposition proximité / distance sociale) combiné à un code pragmatique (répandu dans les pays anglophones) qui favorise l'usage du prénom dans une interaction professionnelle au nom de la **proximité interactionnelle** (créée par une fonction, une tâche ou un contexte d'action partagés) ne donnent pas un caractère offensant à l'échange. L'aspect culturel de ces usages est donc un point fondamental dont il faut tenir compte dans l'évaluation des interactions par les répondants.

Les observations formulées à propos de la séquence n°2 (2h14) recoupent en majeure partie ce qui a déjà pu être noté à propos de la Séquence n°1. Donald Trump est à nouveau perçu comme utilisant le pronom *you* selon une technique « argumentative » claire (Pennebaker, 2011, Perelman, 1992) visant à prendre à parti le public présent dans le studio et à établir un dialogue complice avec les téléspectacteurs face à l'intruse, qu'il traite en tierce personne au moyen de *she* (alors qu'elle est co-présente sur le plateau et censée entrer avec lui en interaction médiée). Cet usage réifiant de *she* produit une mise à distance et une **exclusion** de la candidate en tant que sujet humain du rapport interlocutif. Une conséquence immédiate est un rejet de la sphère des vraies personnes qui font de la politique et avec qui on peut vraiment discuter. Hillary se trouve **dépossédée d'une partie de son statut interlocutif** donc de son droit d'échanger directement, d'argumenter et de défendre face à l'autre son programme politique. La stratégie de Trump,

habitué des *talk shows* et de la télé-réalité,[181] a pour objectif d'infléchir la légitimité et l'autorité politique d'Hillary Clinton. Une fois encore, le ballet des corps est révélateur des stratégies de positionnement et de contrôle : Donald Trump occupe l'espace physique pour dominer et « invisibiliser » (Spender, 1980 : 1) Hillary Clinton, qui est pourtant bien présente à quelques mètres de lui. Hillary Clinton se trouve alors dans l'incapacité de **s'imposer corporellement** et de construire physiquement et interactionnellement sa **posture politique**.

On retrouve dans cette seconde séquence l'usage croisé des prénoms *Hillary* et *Donald* pour se nommer et s'interpeller, avec des effet amplifiés par rapport à ceux déjà perçus lors du visionnage de la Séquence n°1. Hillary Clinton donne l'impression d'être encore plus « stricte », plus « fermée », de chercher à « dominer ». Les interruptions constantes (ou menaçantes) la mettent dans l'incapacité d'argumenter jusqu'au bout malgré des tentatives vaines de poursuite. A l'inverse, Donald Trump, par un usage habile des marqueurs pronominaux (*You*, *She*) ou nominaux (*Hillary, Hillary Clinton)*, parvient très bien à enfermer son adversaire dans une position « infantilisante » de « victime » quasi-impuissante : celle, humiliante, de la maîtresse d'école qui ne contrôle rien et dont l'enseignement n'est pas écouté.

Donald Trump fait en outre un usage appuyé de la répétition, glosable par « Martelez, martelez, il en restera toujours quelque chose ». Les vérités qu'ils assène s'auto-justifient : elles sont littéralement **indiscutables**, elles n'appellent pas de développement logique, elles n'ont de compte à rendre qu'à elles-mêmes, elles sont leur propre justification : **elles sont**. Trump n'apporte presque jamais de vériable argument politique, construit et rationnel, à ce qu'il énonce, contrairement à Hillary Clinton. Ces usages que l'on pourrait juger simplistes sur le plan stylistique, lexical et rhétorique sont d'une efficacité redoutable : l'impression est donnée que des **vérités dures et fondamentales** sont courageusement énoncées, qu'il suffit de les marteler inlassablement pour qu'elles finissent par s'ancrer dans les consciences et acquièrent un statut de « vérité gravée dans le marbre. »

En conclusion, il nous semble que ces différents **jeux interpellatifs** et **désignatifs** entre candidats mettent à la fois en cause le **genre des sujets impliqués** et leurs **stratégies rhétoriques personnelles**. Il semble difficile pour Hillary Clinton d'échapper à l'injonction paradoxale qui frappe les femmes en politique (Bateson, 1956 ; Lakoff, 1975, 2000, 2004). Cette contrainte, qui plane constamment sur elle, l'oblige à opter pour un certain nombre de comportements linguistiques et interactionnels culturellement associés à la « masculinité » (Winter, 2010). Hillary Clinton doit ainsi montrer qu'elle a les idées claires, qu'elle est capable de contrer

[181] Depuis 2007, Donald Trump est le créateur et le producteur de l'emission de téléralité The Apprentice diffusée sur la chaîne NBC aux Etats-Unis.

rationnellement des arguments fallacieux, qu'elle n'a pas peur de se battre pour imposer son leadership politique et humain. Mais cette rationnalité et cette pugnacité se retournent en partie contre elle, la transformant en une manière de maîtresse d'école qui ne parvient pas à contrôler le bouillant élève qu'elle tente vainement de discipliner. Etant ferme, elle n'est pas perçue comme aimable et par un injuste retournement des effets, c'est elle qui apparaît comme antipathique et revèche, *the unruled woman* (Guardian, 23.01.2020) ou *that nasty woman* (Donald Trump, 2016). Si elle était restée trop lisse, trop accommodante elle serait apparue comme une femme ne faisant pas le poids contre un homme aussi pugnace. Trop vindicative, trop froidement rationnelle, elle apparaît comme antipathique. *Damned if you do, damned if you don't.* C'est la configuration par excellence du *double bind* dénoncé par Lakoff en 1975 lorsqu'elle décrit la difficulté des femmes à accéder au pouvoir, puis à l'exercer.

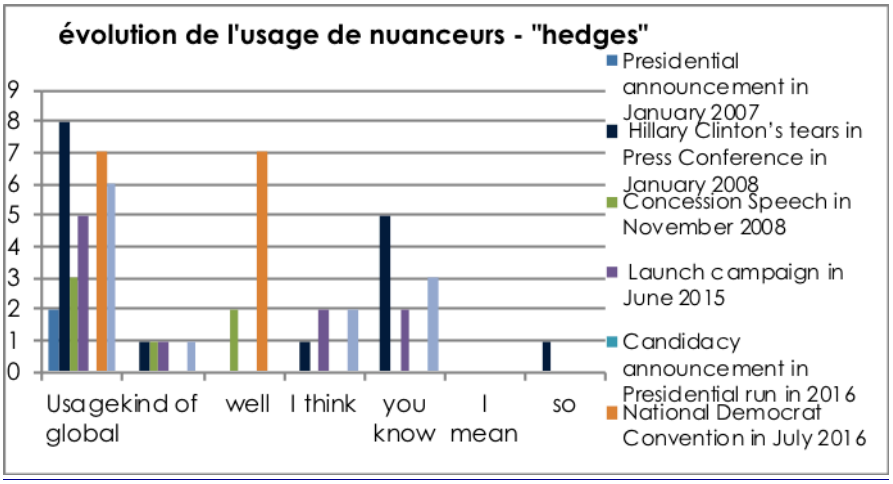
Comme il a été signalé, notre corpus se compose également de **discours politiques de campagne** prononcés individuellement par Hillary Clinton entre 2008 et 2016, ou encore par Donald Trump entre 2015 et 2016. Nous allons maintenant présenter les résultats de leur étude, qui à la fois confirme et infirme l'existence de comportements linguistiques, rhétoriques, stylistiques et interactionnels genrés entre les candidats. Dès 1975, dans *Language and Woman's Place*, Lakoff postule l'existence d'une opposition, à ses yeux marquée et genrée, entre **assertion forte** (*assertiveness*), caractéristique du *men's language,* et **désassertion** (*unassertiveness*) qui serait typique du *women's language* (chez les femmes nord américaines blanches éduquées). Nous voudrions vérifier si cette opposition est à l'œuvre dans le second volet de notre corpus.

6. Résultats d'analyse de corpus : les discours de campagne d'Hillary Clinton et de Donald Trump

6.1 L'usage des verbes d'opinion, de croyance et des nuanceurs comme indices de l'assertivité (*assertiveness*) des locuteurs

Les verbes de cognition et d'opinion tels que *I think*, *I know* jouent un rôle pivot dans l'image que les leaders politiques cherchent à donner d'eux-mêmes, en tant que **sujets pensants**, capables de comprendre la société, de concevoir des programmes d'action, et de (futures) personnalités dirigeantes, aptes à prendre les rênes et à décider. Les **intensifieurs**, en particulier *so* et *very,* ainsi que les **nuanceurs**, comme *sort of*, leur permettent par ailleurs de **moduler leur assertivité** dans un sens ou dans un autre. L'enjeu est ici de déterminer dans quelle mesure Hillary Clinton a eu recours à ces procédés (repérés par Robin Lakoff) pour s'affirmer et imposer sa légimité politique face à Donald Trump. Nos analyses qualitatives et quantitatives du phénomène ont été construites à partir de grilles attestant la présence de marqueurs

grammaticaux, notamment le pronom personnel sujet *I*, *you* et les verbes lexicaux exprimant l'opinion et la croyance tels que *think* et *mean*.[182] Les relevés[183] que nous avons réalisés pour chacun des locuteurs dans leurs discours individuels ont été synthétisés par des graphiques. Nous avons choisi d'analyser ces phénomènes afin de mesurer si le genre des locuteurs avait ou non un **impact sensible** sur la fréquence d'usage de ces marqueurs, comme a pu l'avancer Robin Lakoff (Lakoff, 2004 [1975] : 45-79). Nous avons ici encore cité en notes les passages de discours qui attestent la réalité du phénomène.



[182] Compte tenu de l'ampleur de notre corpus, nous n'intégrons ci-dessous que quelques exemples non exhaustifs qui reflètent le phénomène de l'assertivité indirecte à l'aide de nuanceurs dans les discours de campagne d'Hillary Clinton entre 2008 et 2016. Ces extraits ont été choisis car ils reflètent aisément le phénomène constaté dans notre corpus. En revanche, sur les 7 discours choisis, tous ne reflètent pas ce phénomène précis de façon homogène.
Durant la campagne des primaires démocrates en 2008, Hillary Clinton donne une interview dans l'état du New-Hampshire dans lequel nous pouvons observer l'usage fréquent de nuanceurs : "You Know… I Think**…** Luckily I do have, I do have help if you see me every day, and if you look at some of the websites and some of the commentators', they always find me on a day that I did not have help, euh it is not easy, it is not easy euh and I could not do it if I just did not passionately believe it was a right thing to do. … You know I have so many opportunities from this country, this I don't want to see us fall backwards hum so…"
"You know… this is very personal for me, it's not just political, it's not just public… I SEE what's happening (and) we have to reverse it, and some people think elections are game, they think who's up or who's down. It's about our country, it's about our kids' futures, it's really about all of us together, you know some of us put ourselves out there and do this… against some pretty difficult odds. And we do it each one us because we care about our country… But some of us are and some of us are wrong, some of us are ready and some of us are not. Some of us know what we will do on day one and some of us have not really thought that trough enough… and so when we look at the array of problems we have and the potential for getting really spending out of control… This is one of the most important elections America ever faced so as tired as I am and I am, as difficult it is to kind of keep up what I try to do on the road like occasionally exercize and try to eat right, it's tough when easiest food it's pizza, I just believe so strongly in who we are as a nation so I gonna do everything I can to make my case and you know the voters get to decide… Thank you all."

[183] Tous les marqueurs indiqués I think (that…), I mean, I know, well ainsi que certains usages de so qui en contexte énonciatif peut jongler entre assertion et dé-assartion ont été collectés en tenant compte du contexte énonciatif dans les trois débats télévisés entre les candidats. Ce relevé manuel a pris en compte le facteur de l'intention (*force illocutoire)* du sujet social genré d'asserter, de sur-asserter ou au contraire d'atténuer la force de son propos en discours. Ce relevé a été ensuite comparé avec les variables fréquentielles données par *Text Analyzer.* L'ensemble des données a aussi pris en considération le mode opératoire et fréquentiel 'genré' proposé par Robin Lakoff (1975) et Deborah Tannen (1990). Nos resultats attestent de similarités ou de constrastes entre les modes opératoires et fréquentiels proposés par les auteurs cités et notre étude sur corpus des des discours de campagne d'Hillary Clinton (2007-2016) et de Donald Trump (2015-2017)

Figure 32 - Évolution du langage direct ou indirect dans les discours d'Hillary Clinton entre 2007 et 2016 : degré d'assersivité ou de non assertivité (usage de nuanceurs)

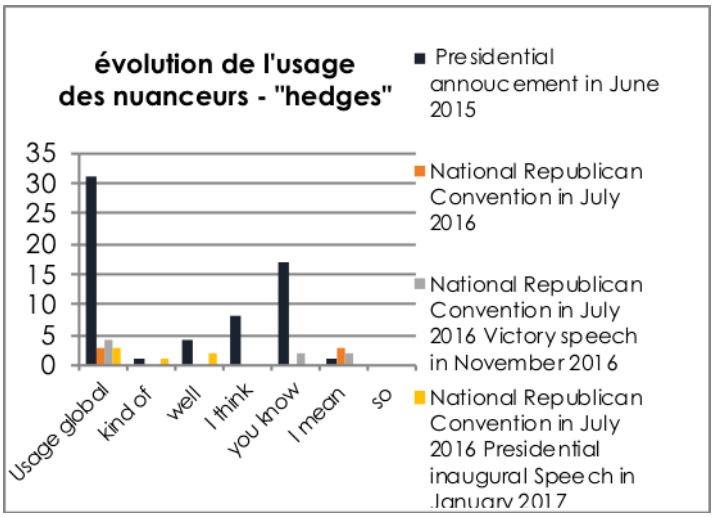


Figure 33 - Évolution du langage direct ou indirect dans les discours de Donald Trump entre 2015 et 2017 : degré d'assertivité / non assertivité (usage de nuanceurs)

Sur l'ensemble de ses discours, nous remarquons qu'Hillary Clinton utilise 31 fois les structures protypiquement associées à l'assertion féminine par des chercheuses comme Robin Lakoff et Deborah Tannen, notamment certains **nuanceurs** (*hedges*) tels que *kind of*, *well*, *I think*, *you know*, *I mean*, *so* qui traduiraient un manque d'assertivité (ou une impossibilité de s'affirmer trop crûment) de la part des femmes. Du côté de Donald Trump, nous relevons 41 occurrences de nuanceurs comme *kind of*, *well*, *I think*, *you know*, *I mean* et *so*. Le postulat lakoffien selon lesquel en contexte similaire les femmes utiliseraient de façon plus fréquente que les hommes la nuance et la désassertion ne semble pas se vérifier de manière évidente dans les discours prononcés par Hillary Clinton. C'est même la tendance contraire qu'on observe : l'énonciatrice Clinton a moins recours à ces procédés (31 occurrences) que l'énonciateur Trump (41 occurrences).[184] Bien que socialement reconnu comme locuteur masculin Donald Trump adopte un style linguistique plus « féminin » (Lakoff, 1975 ; Tannen, 1990) que son adversaire

[184] Le 16 juin 2015, Donald Trump annonce officiellement sa candidature dans la course présidentielle de 2016. Dans cette allocution, il fait particulièrement usage des nuanceurs tels que I think ou you know . Ces locutions ont été de manière protypique associées au *women's language* par Robin Lakoff dès 1975. Donald Trump déclare notamment ceci: "You know, when President Obama was elected, I said, "Well, the one thing, I think he'll do well. I think he'll be a great cheerleader for the country. I think he'd be a great spirit."
"That's true. But actually I am. I think I am a nice person. People that know me, like me. Does my family like me? I think so, right. Look at my family. I'm proud of my family."
"I said, 'I don't know.' I said, 'I think that number one, I am a nice person. I give a lot of money away to charities and other things. I think I'm actually a very nice person."

femme, si on accepte les critères énoncés par ces deux linguistes du genre.[185] Comment expliquer un tel écart ? Inadéquation ou péremption de la grille de Robin Lakoff ? Limite de notre propre analyse quantitative qui n'entre pas suffisamment dans le détail du sens contextuel de chaque énoncé ? Ecart tactique ? Ou renversement des codes avec adoption d'éléments anciens de féminité (présumée) par la « nouvelle virilité ornementale de compensation» (*a modern brand of compensatory ornamental manhood*), comme le suggère la journaliste Susan Faludi dans une colonne de libre opinion parue dans le *New York Times* le 29.10.2020 (en plein duel présidentiel Biden / Trump) ?

> *The great shame is not that Mr. Trump brought an anachronistic masculinity into the Oval Office, but that he used the Oval Office to market a very modern brand of compensatory manhood — with a twist.*
> *The hallmarks of contemporary ornamental masculinity — being valued as the object of the gaze, playing the perpetual child, pedestal-perching and mirror-gazing — are the very ones that women have, for half a century, struggled to dismantle as belittling, misogynist characterizations of femininity. The preoccupation with popularity, glamour, celebrity, appearance — what are these qualities but the old consumer face of the Girl? If Mr. Trump is reclaiming a traditional stereotypical sex role, it's one that long belonged to women.*

Nous avons aussi voulu vérifier la véracité des assertions personnelles de Robin Lakoff concernant l'emploi fréquentiel de marqueurs d'assertivité ou de non-assertivité, en particulier des intensifieurs *so, very, so much* (Lakoff, 2004 [1975] : 45-79) dans notre corpus. Lakoff (1975) affirme que les femmes utilisent de manière plus fréquente cette structure pour compenser leur manque de pouvoir et d'autorité et ainsi paraître plus sûres d'elles. Nous avons comparé les scores d'Hillary Clinton (2007-2016) et de Donald Trump (2015-2017) pendant leurs campagnes respectives. Nous avons aussi choisi d'analyser les mêmes phénomènes que lors des débats afin de déterminer si le genre ou la soif de pouvoir des locuteurs affectait la fréquence d'usage de ces procédés, comme Robin Lakoff a pu l' avancer (Lakoff, 2004 [1975] :45-79). Nos résultats comparatifs sont figurés par des graphiques. Nous avons pris soin de montrer comment ce phénomène se matérialisait textuellement en discours pour chacun des candidats.

6.2 Les adverbes intensifs : marqueur de l'assertion des locuteurs et des locutrices

[185] Pour une analyse de la « masculinité moderne » de Donald Trump, voir l'article d'opinion de Susan Faludi du 29.10.2020 dans le New York Times: "The president isn't a throwback to old-school masculinity. He's a he-man specifically engineered for our image-based, sensation-saturated times."
https://www.nytimes.com/2020/10/29/opinion/trump-masculinity-femininity.html

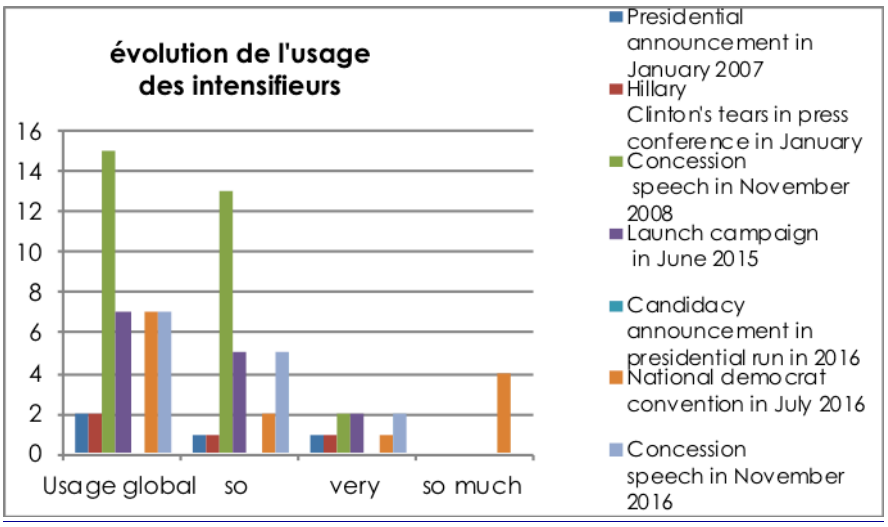


Figure 34 - Évolution du langage direct ou indirect d'Hillary Clinton entre 2007 et 2016: degré d'assertivité ou de non assertivité marqué par les intensifieurs dans les discours

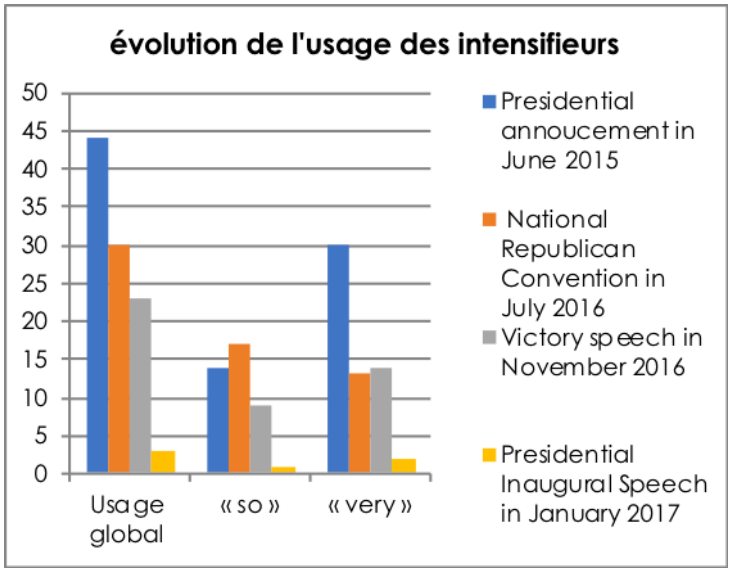


Figure 35 - Évolution du langage direct ou indirect dans les discours de Donald Trump entre 2015 et 2017: degré d'assersivité – non assertivité par l'usage d'intensifieurs

Les tendances décelées suggèrent qu'Hillary Clinton en discours de campagne[186] utilise en moyenne 40 occurrences d'intensifieurs, des adverbes intensifs comme *so* et *very*[187]. Concernant

[186] Le 15 juin 2015, Hillary Clinton annonce officiellement sa candidature aux élections présidentielles de 2016. Lors de ce discours, elle déclare par exemple successivement ceci (notre soulignement): "Thank you ! Oh, thank you all! Thank you so very, very much. To be in New York with my family, with so many friends, including many New Yorkers who gave me the honor of serving them in the Senate for eight years."
"Just weeks ago, I met another person like that, a single mom juggling a job and classes at community college, while raising three kids. She doesn't expect anything to come easy. But she did ask me: What more can be done so it isn't quite so hard for families like hers? I want to be her champion and your champion ».
« And it is way past time to end the outrage of so many women still earning less than men on the job — and women of color often making even less."

[187] Les marqueurs d'emphase 'so' et 'very' ont été collectés dans chaque allocution individuelle en tenant compte du contexte énonciatif en discours. Certains usages de so qui en contexte énonciatif peuvent jongler entre assertion et dé-assertion Ce relevé manuel a pris en compte le facteur de l'intention (*force illocutoire)* du sujet social genré

Donald Trump,[188] nous avons comptabilisé plus de 100 occurrences d'adverbes intensifieurs comme *so* et *very*. Par conséquent, les remarques de Robin Lakoff (1975) concernant le sur-emploi d'adverbes intensifs par les femmes ne se vérifient nullement dans l'ensemble des discours de campagne d'Hillary Clinton. On constate en fait une inversion sensible des propensions initialement attribuées aux hommes et aux femmes. Si on accepte de conserver les caractéristiques du *men's language* et du *women's language* énoncées par Lakoff (1975), sur lesquelles elle n'est jamais entièrement revenue (malgré de nombreuses critiques), alors Hillary Clinton adopte un style plutôt « masculin » qui déjoue la norme linguistique féminine (présumée) de la nuance, de l'assertivité retenue ou alors surcodée, qui lui sont assignées. A moins que les styles oratoires genrés de la politique aient suivi l'évolution suggérée par Susan Saludi (2020) dans son article du *New York Times*, sous la pression de multiples facteurs sociétaux dont l'hyper-médiatisation du moi et la mise en scène de l'expérience.[189] De même que les codes comportementaux et rhétoriques de la masculinité ont pu évoluer en politique, ceux de la féminité se seraient eux aussi modifiés, avec des phénomènes d'échange et d'hybridation entre les deux genres.

6.3. La rhétorique de la guerre : stratégie tant « masculine » que « féminine » de conquête du terrain politique ?

Que ce soit dans les débats ou dans leurs discours de campagne, les candidats ont volontiers recours à la **métaphore guerrière**. Comme le rappelle Robin Lakoff dans *Talking Power*, la rhétorique utilisée en contexte politique n'est pas seulement une **manière de dire**: elle influe sur les ambitions politiques de tous les locuteurs qui cherchent au final à **abattre l'autre et à obtenir le pouvoir** comme s'il s'agissait d'un combat guerrier, alors que les règles et les

---

d'asserter, de sur-asserter ou au contraire d'atténuer la force de son propos en discours. Ce relevé a été ensuite comparé avec les variables fréquentielles données par *Text Analyzer*. L'ensemble des données a aussi pris en considération le mode opératoire et fréquentiel 'genré' proposé par Robin Lakoff (1975) et Deborah Tannen (1994). Nos resultats attestent de similarités ou de constrastes entre les modes opératoires et fréquentiels proposés par les auteurs cités et notre étude sur corpus des discours de campagne de Hillary Clinton (2007-2016) et de Donald Trump (2015-2017).

[188] En Juin 2015, Donald Trump annonce officiellement sa candidature à la présidence américaine. Dans ce discours précis, il fait un usage conséquent d'intensifieurs tels que « so » et « very ». Il déclare par exemple ceci: "I started off— thank you— I started off in a small office with my father in Brooklyn and Queens, and my father said -- and I love my father. I learned so much. He was a great negotiator. I learned so much just sitting at his feet playing with blocks listening to him negotiate with subcontractors. But I learned a lot. »

« But I know the negotiators in the world, and I put them one for each country. Believe me, folks. We will do very, very well, very, very well."

"Now, it's very interesting. Today I heard it. Through stupidity, in a very, very hard-core prison, interestingly named Clinton, two vicious murderers, two vicious people escaped, and nobody knows where they are."

Le 22 juillet 2016, lors de la convention nationale républicaine, Donald Trump déclare ceci: "I am going to work very hard to repeal that language and to protect free speech for all Americans."

[189] "Mr. Trump (is) the he-man re-engineered for an image-based, sensation-saturated and very modern entertainment economy."

objectifs restent distincts entre combat politique et combat militaire (Lakoff, 1990: 13). Pour Robin Lakoff la rhétorique guerrière relève clairement du discours genré car celle-ci serait plus utilisée par les hommes et ferait partie intégrante du *men's language* (Lakoff, 1990 : 207).

Plusieurs questions se posent donc concernant Hillary Clinton : est-il possible qu'en tant que locutrice féminine, perçue comme représentant un groupe socialement inférieur, elle utilise davantage cette rhétorique pour se conformer aux normes sociales de la « masculinité » en politique et ainsi apparaître « puissante », « dominante » et « forte » (Dolan, 2010, 2014), autrement dit crédible dans sa posture de présidentiable ? De nombreuses recherches théoriques et empiriques suggèrent que les femmes agissent rarement en politique selon les codes de la « féminité » attendus et acceptés socialement afin d'asseoir leur pouvoir et leur légitimité (Lakoff, 1990, 2000 ; Cameron, 2014). Les contraintes évoquées en début de chapitre, à savoir **performer son identité de femme** et **performer son identité de leader politique** (dans un univers historiquement dominé par les codes de la masculinité), influent bel et bien sur la légitimité et l'image projetées. En tout état de cause, les hommes n'ont pas ce type de paradoxe à résoudre en politique : briguer le pouvoir au sommet, faire la guerre des mots pour l'obtenir (en se défiant, en maniant l'invective rituelle, comme chez les Grecs Anciens) font partie des attributs attendus du chef (de clan, parti, de bataillon, etc.). Tout au plus faut-il que ces hommes se montrent à la hauteur des attendus, ce qui est tout de même plus simple, à défaut d'être facile, car atteindre le niveau de bellicosité requis est une affaire d'entraînement, non une injonction paradoxale à résoudre.

Dans chacune des allocutions de Donald Trump et d'Hillary Clinton, nous avons procédé à un relevé manuel minitieux du champ lexical de la guerre[190]. Sur le plan qualitatif, nous constatons que cette rhétorique passe aussi bien par l'expression nominale, verbale qu'adjectivale. Les trois grandes parties du discours sont concernées. Notre analyse quantitative, quant à elle, a pour objectif essentiel de déterminer qui utilise de manière plus appuyée cette rhétorique guerrière. L'objectif consiste également à établir dans quelle mesure le paramètre du genre influe (ou non) sur la fréquence d'emploi de ce type de rhétorique. Nous présentons ici encore nos résultats sous forme de graphiques comparatifs :

[190] L'ensemble des métaphores ou imageries guerrières ont été collectées en tenant compte du contexte énonciatif et prgamatique dans chaque discours individuel des candidats. Ce relevé manuel minitieux a été ensuite mis en perspective avec le mode opératoire et fréquentiel 'genré' proposé par Robin Lakoff dans *Talking Power* (1990) et The *Language War* (2000). Nos resultats attestent de similarités entre les modes opératoires et fréquentiels proposés par Robin Lakoff et notre étude sur corpus des discours de campagne de Hillary Clinton (2007-2016) et de Donald Trump (2015-2017).

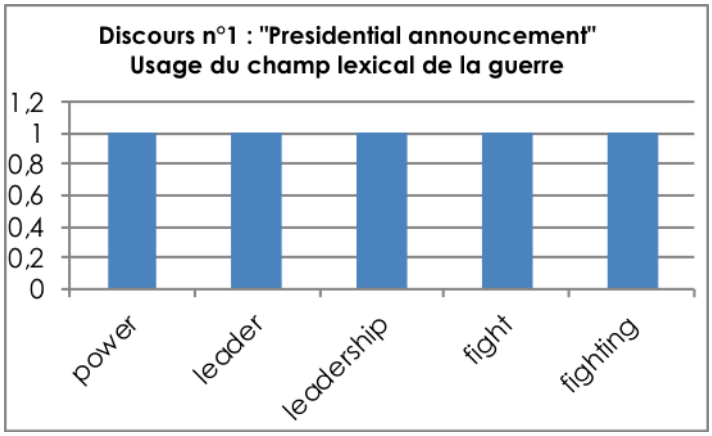


Figure 35 - Usage du champ lexical de la guerre dans le premier discours d'Hillary Clinton

Au total, Hillary Clinton fait usage de 5 occurrences différentes en rapport avec le champ lexical de la guerre. On note que dans son allocution du 7 janvier 2008 (discours n°2), aucun terme faisant référence au champ lexical ou à l'image de la guerre n'est utilisé.

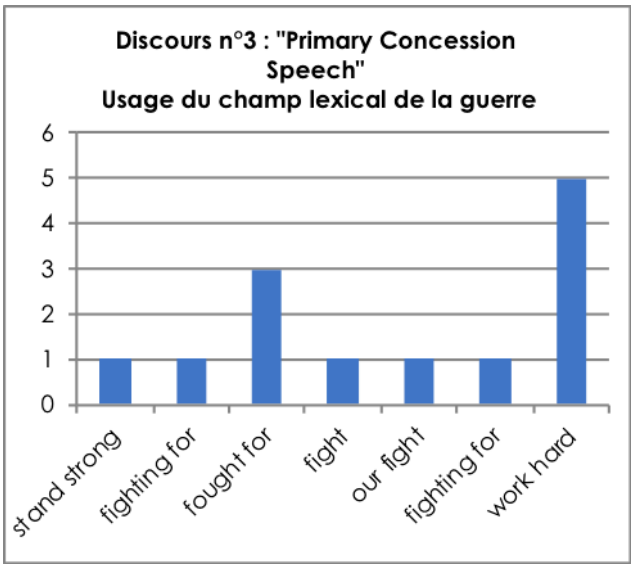


Figure 36 - Usage du champ lexical de la guerre dans le troisième discours d'Hillary Clinton

Au total, Hillary Clinton fait usage de 7 termes différents en rapport avec le champ lexical de la guerre pour un nombre total de 13 occurrences.

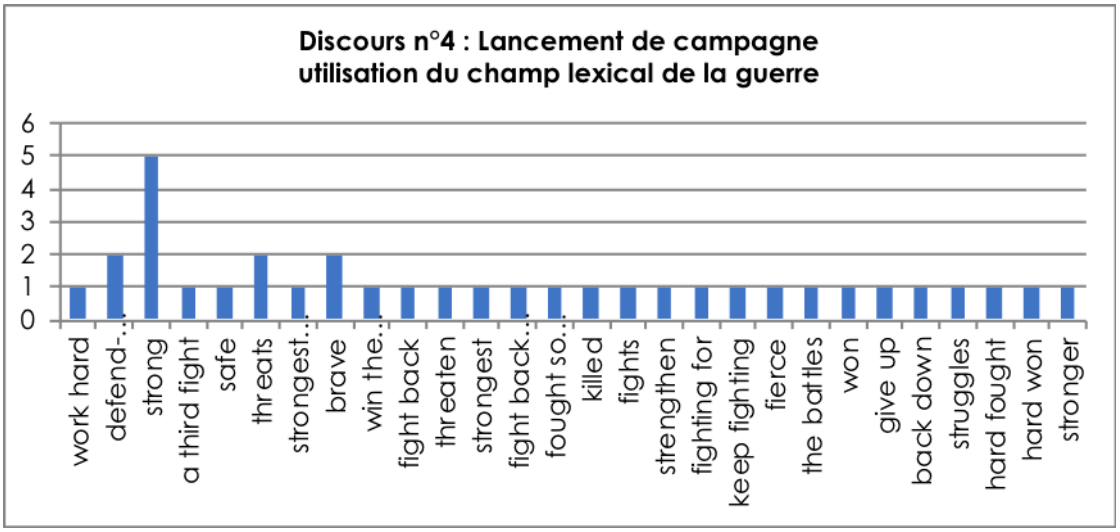


Figure 37 - Usage du champ lexical de la guerre dans le quatrième discours d'Hillary Clinton

On note que dans ce 4e discours analysé, Hillary Clinton fait usage de 28 termes distincts présents dans 35 occurrences.

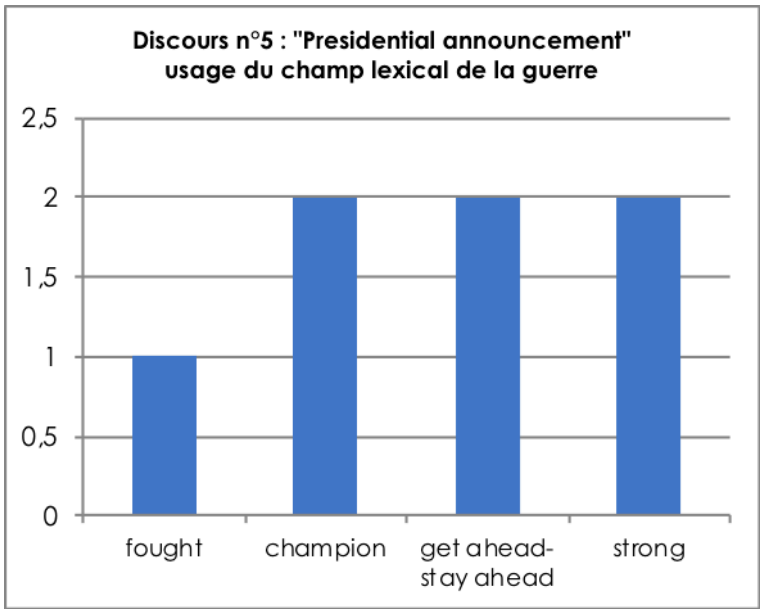


Figure 38 - Usage du champ lexical de la guerre dans le cinquième discours d'Hillary Clinton

Au total, Hillary Clinton fait usage de 4 termes différents en rapport avec le champ lexical de la guerre présents dans 7 occurrences.

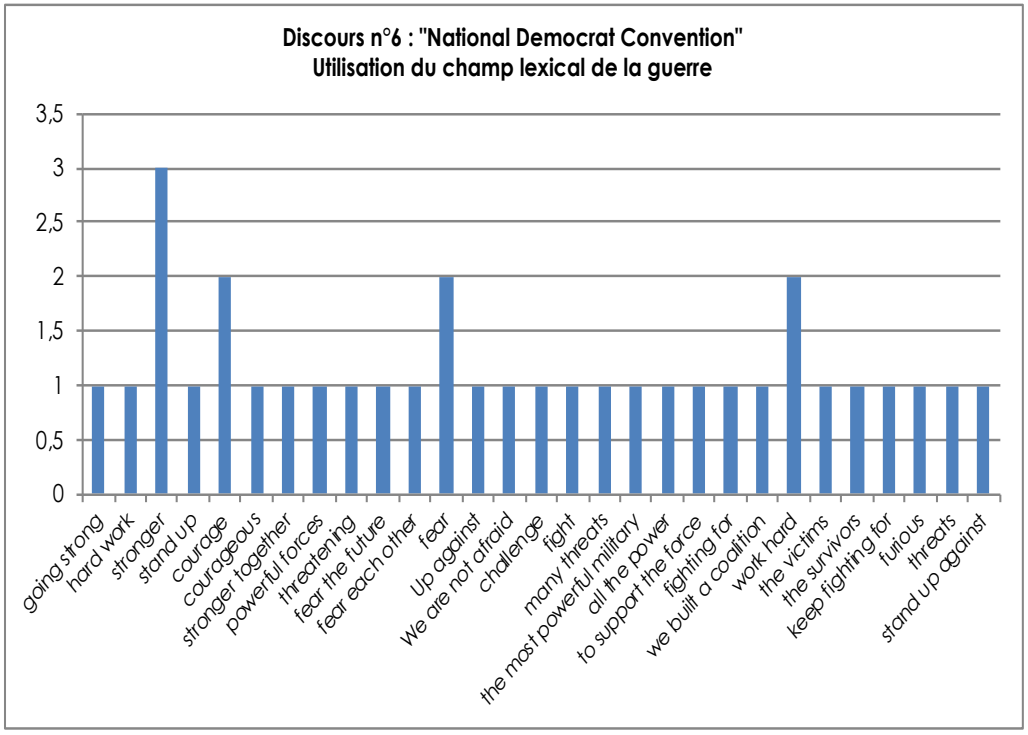


Figure 39 - Usage du champ lexical de la guerre dans le sixième discours d'Hillary Clinton

Nous rencontrons dans ce 6e discours 29 termes ou expressions différents en rapport avec le champ lexical de la guerre pour un total de 34 occurrences.

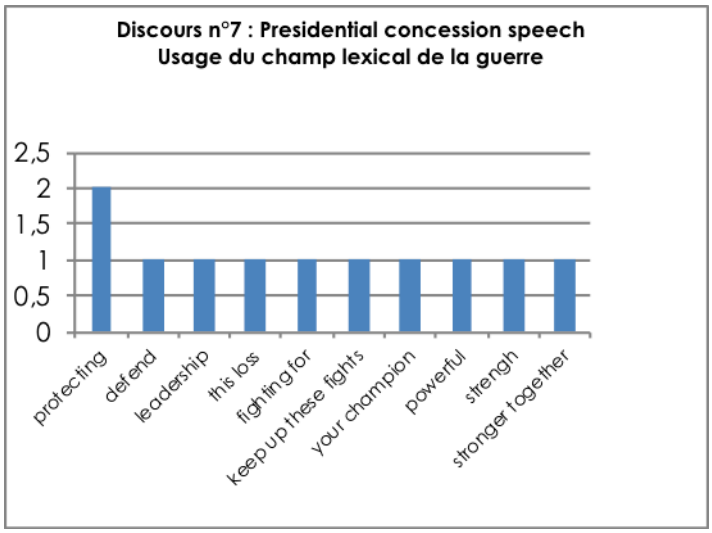


Figure 40 - Usage du champ lexical de la « guerre » dans le septième discours d'Hillary Clinton

Dans ce 7e et dernier discours, Hillary Clinton fait usage de 10 termes différents en rapport avec le champ lexical de la guerre, présents dans 12 occurences.

Sur l'ensemble des sept discours prononcés par Hillary Clinton, on relève donc un total de **105 occurrences** de termes associés au champ lexical de la guerre. On note qu'elle utilise de manière plus fréquente cette rhétorique guerrière à partir du discours n°5, annonçant son retour dans la course à la présidence des Etats-Unis (13 juin 2015). Cette tendance se poursuivra jusqu'à

la fin de la bataille présidentielle en novembre 2016. Les termes les plus récurrents sont liés à des thématiques politiques telles que la **force** (emploi récurrent de ADJ. *strong*), la **sécurité** et la **protection citoyenne** (N *safety, peace* ; ADJ. *safe),* la **défense** (V. *defend*), le **courage** (ADJ. *brave*), les **menaces extérieures potentielles** (N *threats* ; V *threaten*), la **méritocratie** (V *work hard*) et enfin le combat contre l'ennemi (*fight*). Nous allons maintenant présenter les résultats liés à cette rhétorique dans les discours individuels de Donald Trump.

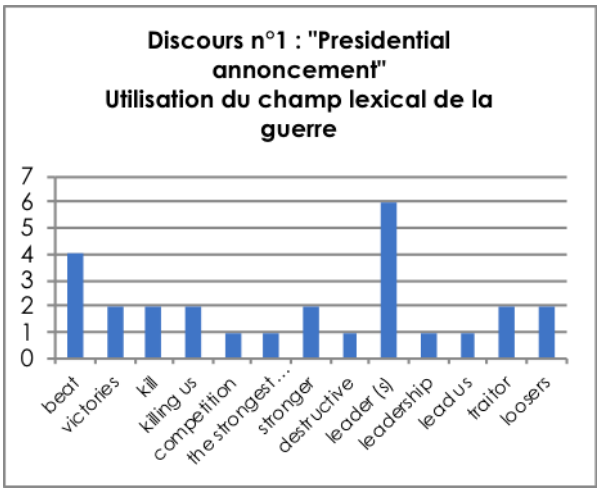


Figure 41 - Usage du champ lexical de la « guerre » dans le premier discours de Donald Trump

Dans ce premier discours, on constate que Donald Trump fait usage de 13 termes différents en rapport avec le champ lexical de la guerre, pour un total de 27 occurrences.

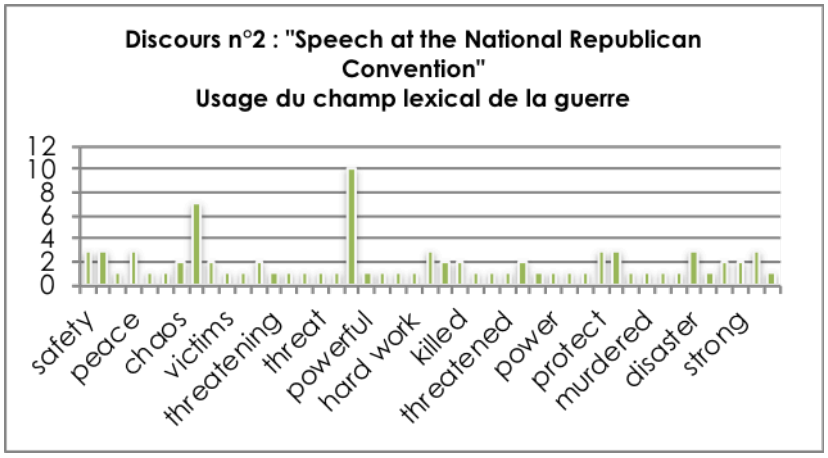


Figure 42 - Usage du champ lexical de la « guerre » dans le second discours de Donald Trump

Dans ce second discours considéré, Donald Trump fait usage de 23 termes différents, présents dans 84 occurrences, en rapport avec le champ lexical de la guerre.

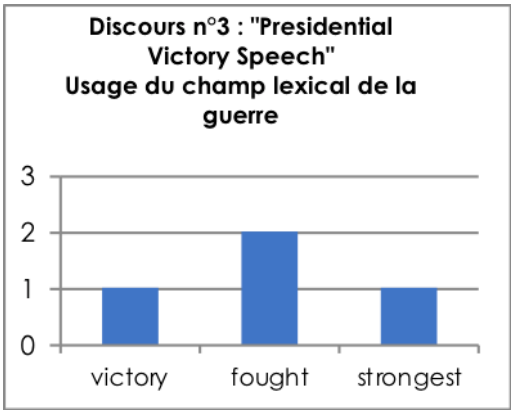


Figure 43 - Usage du champ lexical de la « guerre » dans le troisième discours de Donald Trump

Dans le troisième discours, Donald Trump fait usage de 3 lexèmes différents en rapport avec le champ lexical de la guerre, pour un total de 4 occurrences.

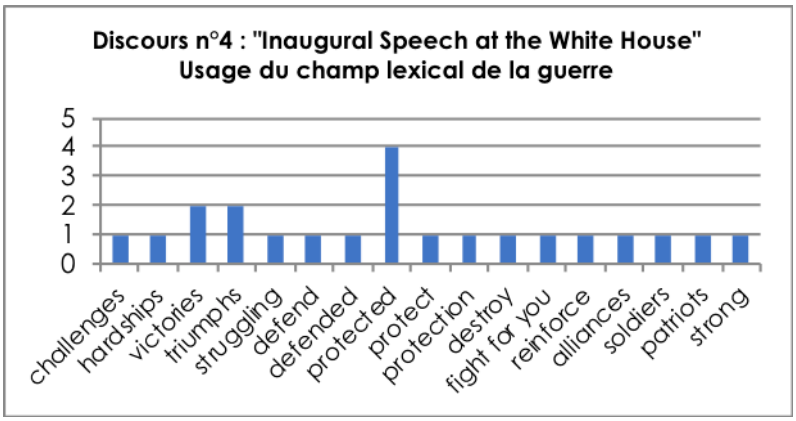


Figure 44 - Usage du champ lexical de la « guerre » dans le quatrième discours de Donald Trump

Enfin, dans ce quatrième et dernier discours, Donald Trump fait usage de 17 termes différents en rapport avec le champ lexical de la guerre, pour un total de 22 occurrences.

Si nous faisons le bilan statistique de ces observations, on constate que Donald Trump utilise 27 occurrences de termes renvoyant au champ lexical de la guerre dans son discours d'annonce à la présidence américaine en 2015, puis 82 occurrences dans son discours à la convention nationale républicaine de juillet 2016. On note néanmoins un usage plus modéré dans son discours de victoire à la présidence de novembre 2016 (4 occurrences). Enfin, on comptabilise 22 occurrences dans son discours à l'investiture américaine de janvier 2017. On arrive au total de **135 occurrences**. Comme nous l'avons observé chez Hillary Clinton, les termes récurrents sont liés à des thématiques politiques, notamment à la **force** et au **leadership** (V *beat* et *kill*, N *leader(s)*, des adjectifs qualificatifs *strong* et *stronger*), à la **protection-sécurité** citoyenne, à la **défense** (N *opponent*, *defense* ; ADJ. *protected*, *brave*), aux **menaces extérieures**

potentielles (N *threats* , *danger*, *chaos*), au **triomphe de la méritocratie** qui rend fort (N *powerful*) et enfin au **combat contre l'ennemi** (V *fight*) jusqu'à la **victoire finale** (V *win* ; N victory).

Certes, nous avons choisi un corpus de discours individuels plus restreint pour Trump comparé à celui que nous avons associé à Hillary Clinton : 4 contre 7 prises de parole respectivement. Ce déséquilibre pourra froisser nos lecteurs et entamer la validité de nos conclusions. Cependant, force est de constater que 135 occurrences ayant trait au vocabulaire de la guerre sont présentes dans les allocutions individuelles de Donald Trump dans seulement 4 discours, ce qui constitue un usage marqué de la rhétorique guerrière. Si nous relions cette observation aux assertions de Robin Lakoff selon lesquelles les hommes politiques utiliseraient plus fréquemment le champ lexical de la guerre que les femmes, alors nos résultats lui donnent ici raison : notre comparatif établit que Trump fait un usage nettement plus appuyé de ce lexique comparé à sa rivale. Par conséquent, l'applicabilité théorique de Robin Lakoff sur ce point semble confirmée par notre corpus.

Certes, on est en droit de penser que la rhétorique guerrière de la « conquête du pouvoir » est un trait définitoire de tout discours politique de campagne. Toutefois, la **guerre** constitue une forme extrême, meurtrière de compétition, qui pourrait être remplacée par les métaphores moins violentes et radicales du **jeu** ou du **sport** (Lakoff & Johnson 1980) qui elles aussi mettent en concurrence des adversaires et aboutissent à la proclamation (pacifique) de **vainqueurs**, sans qu'il soit nécessaire d'exterminer (littéralement ou symboliquement) ses opposants. Par ailleurs, l'idée même de discours politique, donc d'un acte rhétorique, devrait privilégier la **persuasion** (remporter l'adhésion) sur l'idée même d'**affrontement**. Doit l'emporter celui ou celle qui parvient à convaincre les esprits, à troubler les émotions, à s'engager sur des actions, non celui ou celle qui tue. Mais ce n'est pas ce qui prévaut dans l'arène politique étatsunienne qui est régie par une culture du succès à tout prix, d'âpre compétition entre les individus, dans laquelle les batailles électorales atteignent des degrés de violence verbale inouïs pour une démocratie occidentale.[191] La rhétorique guerrière d'un discours de campagne vient rappeler, s'il en est besoin, que ce qui se joue en politique – mais aussi dans l'interaction sociale ordinaire – dépasse le seul talent d'expression et persuasion. Il s'agit de contrôler l'autre, d'obtenir un pouvoir social immédiat sur l'adversaire dans la bataille puis sur le reste du monde social (les électeurs) quand les jeux sont faits : "*language is power"* (Lakoff, 1990 : 13).

[191] Imagine-t-on un instant Jeremy Corbyn haranguer la foule des électeurs britanniques au son de *Lock her up !* pour anéantir Theresa May à la même époque (2016) ? Ou Emmanuel Macron s'écrier « Enfermez-la (cette folle) ! » après son débat télévisé avec Marine Le Pen en 2017 ?

7. Jeux et enjeux de la 3e personne

Nous voudrions brièvement examiner ici les cas d'alternance des formes **nominales** et **pronominales de 3e personne** dans les prises de parole individuelles de Donald Trump ou Hillary Clinton lorsque l'un(e) ou l'autre évoque son adversaire. Nous ne nous plaçons pas dans une configuration dialogique opposant directement les deux candidats mais dans une situation de **prise de parole en continu** avec évocation de « l'autre », cet ennemi politique de circonstance. Comme l'a argumenté James Pennebaker, l'usage des pronoms de 3e personne peut être révélateur des statuts de genre et de pouvoir hiérarchisés (Pennebaker, 2011, 173-175). La règle de base semble au départ assez simple : *he* est la forme pronominale de 3e personne par défaut utilisée pour renvoyer à un être humain de sexe masculin et *she* à une personne de sexe féminin. Rien de compliqué a priori, à cela près que la **grammaire est ici** résolument **binaire** et **démarcatrice,** sans **fluidité** aucune, contribuant ainsi à la **démarcation des genres masculin et féminin** dans les paroles et la cognition sociale. Dans l'état actuel de la langue, malgré toutes les tentatives de correction évoquées dans les chapitres précédents, la distribution du genre grammatical en anglais souligne la **différence homme / femme,** ce qui entretient une vision nécessairement **contrastée** et permet éventuellement de véhiculer, voire d'étendre au monde social une vision **fixiste** et **inégalitaire** du genre.

L'alternance entre (i) nomination directe d'une part - au moyen du seul prénom (*Hillary / Donald*), du seul nom (*Clinton / Trump*), d'une combinaison prénom + patronyme (*Hillary Clinton / Donald Trump*) ou encore du nom précédé d'un titre (*M[r]s Clinton / Mr Trump*) - et (ii) anaphorisation du nom d'autre part, au moyen des formes pronominales (*s/he*), ne se ramène pas à une simple mécanique de type N (propre) en première mention suivi d'une reprise par le PRO(nom) requis : (*M[r]s) Hillary Clinton > she* ; *[Mr.] Donald Trump > he)*. D'abord parce qu'on ne peut indéfiniment anaphoriser (pronominaliser) un nom propre dans un discours et qu'il est d'usage de « recharger » l'anaphore en répétant ultérieurement N un certain nombre de fois. Ensuite, parce l'idée même d'anaphorisation d'un nom propre crée une tension dans les codes de la politesse linguistique. En effet, le renvoi pronominal à une personne s'accompagne facilement d'un effet **réifiant** et **déshumanisant** puisque l'être humain auquel on se réfère est traité comme un **objet d'attention / de discours**, non la personne tout court. Il en ressort que quiconque use et abuse des pronoms de 3e personne pour renvoyer à des êtres vivants préalablement identifiés a tendance à produire des effets dévalorisants de type « rabaissement», « déshumanisation», « exclusion » ou « domination». Il est important de comprendre que les deux derniers **effets de**

sens [192] sont une conséquence logique du fonctionnement de la 3e personne qui situe fondamentalement la chose ou l'être dont on parle **hors du rapport interlocutif**: « Je » (1ere personne) « te » (2e personne) parle de N (3e personne, « elle » ou « il / lui ») qui ne prend pas directement part à notre échange langagier. Bien qu'il puisse y avoir quelques exceptions à la règle générale, la 3e personne est foncièrement **délocutée**, ce que Benveniste (1966) appelle une « non-personne » interlocutive[193]: une personne privée de parole, une personne dont on parle donc en **position dominée** par rapport à ceux qui s'expriment car **subordonnée à ce qu'on veut bien en dir**e. Nous pouvons gloser ce processus par « toi et moi discutons de cet 'autre' que nous avons en tête, de ce 'hors-nous,' de cet 'absent' et avons de facto le pouvoir d'en dire ce que nous voulons. » Locuteur et interlocuteur tiennent donc cet « autre » temporairement sous leur coupe langagière. Dans un discours électoral, ce processus énonciatif général peut devenir une arme grammaticale redoutable et nous savons qu'à ce jeu guerrier Trump est particulièrement dextre. En disant *she* il tient sous sa domination verbale devant son auditoire la personne absente d'Hillary Clinton. Il se met verbalement en position de surpuissance, de contrôle total vis-à-vis de sa cible dont il peut **effacer le nom** et partant l'**identité**, tout en établissant un climat de complicité avec son auditoire.

7.1. La désignation de l'adversaire: une stratégie révélatrice des rapports de pouvoir et de domination temporairement construits dans le discours

Compte tenu des dimensions de notre corpus, il ne nous a pas été possible d'intégrer tous les extraits illustrant les phénomènes qui viennent d'être évoqués en procédant à une évaluation quantitative et à des micro-analyses qualitatives. Nous avons néanmoins pris le parti d'insérer certains échantillons pertinents du phénomène dans le corps de cette thèse, principalement en

---

[192] La notion d'effet de sens (en discours) est empruntée à la linguistique guillaumienne qui oppose le domaine des valeurs centrales, fondamentales, présentes dans la langue, aux différentes interprétations générées, en contexte, dans le discours. L'intérêt de ce concept est de permettre la cohabitation d'effets interprétatifs très divers, pouvant aller jusqu'à la contradiction, à partir d'une même forme et d'un même fonctionnement de base inscrit en langue. Par exemple, le tutoiement français, qui exprime une proximité interlocutive, peut servir à établir dans le discours une solidarité ou manifester une volonté d'abolir les hiérarchies (surtout si une réciprocité est installée). Mais en d'autres circonstantes, le tutoiement peut servir à orchestrer une subordination de l'autre (maître à esclave, patron à domestique, professeur à étudiant, sans réciprocité possible). Ce sont là des « effets » différents générés par la même forme, à partir des mêmes propriétés grammaticales de base (2e personne du singulier, désignation directe de l'interlocuteur).

[193] « Ainsi, dans la classe formelle des pronoms, ceux dits de 'troisième personne' sont entièrement différents de *je* et *tu*, par leur fonction et leur nature (…) (L)a troisième personne est bien une 'non-personne' » (Benveniste, 1966: 256).

notes de bas de page. Les soulignements sont de notre main.

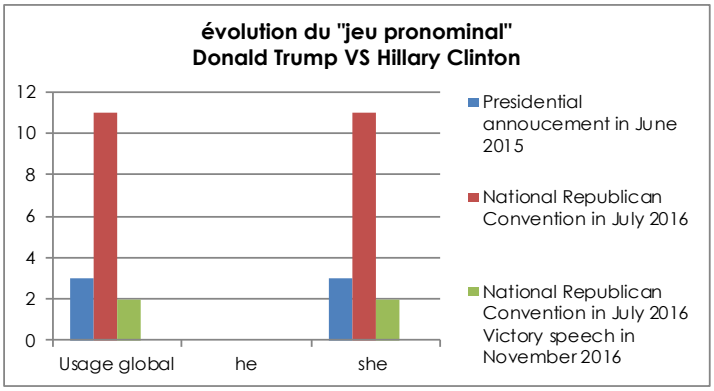


Figure 45 - Évolution des pronoms de 3e pers. dans les discours de Trump et Clinton (2007-2016)

Nos résultats indiquent que Donald Trump désigne Hillary Clinton au moyen du pronom *she* 16 fois sur l'ensemble des discours du corpus. Il anaphorise son nom à 3 reprises dans son discours d'annonce à la présidence de 2016[194], 11 fois lors de son discours à la convention républicaine[195] et en 2 occasions dans son discours de victoire à la présidence, en novembre 2016. Lorsqu'on interprète l'extrait ci-après en contexte - "*she said, 'You know, Mr. Trump,' and she was telling other people, and I actually called her, and she said, 'You know, Mr. Trump, I always was against guns…' she's a puppet*" – on perçoit que Trump fait bien plus que **contester** la

[194] Lors de son discours d'annonce à la présidence en juin 2015 Donald Trump déclare: "Today I heard it. Through stupidity, in a very, very hard core prison, interestingly named Clinton, two vicious murderers, two vicious people escaped, and nobody knows where they are. And a woman was on television this morning, and she said, "You know, Mr. Trump," and she was telling other people, and I actually called her, and she said, "You know, Mr. Trump, I always was against guns… she is a puppet. I didn't want guns. And now since this happened"— it's up in the prison area— "my husband and I are finally in agreement, because he wanted the guns. We now have a gun on every table. We're ready to start shooting."

[195] Lors de son discours à la convention nationale républicaine, en date du 21 juillet 2016, Donald Trump déclare: "This is the legacy of Hillary Clinton: death, destruction, terrorism and weakness. But Hillary Clinton's legacy does not have to be America's legacy. The problems we face now – poverty and violence at home, war and destruction abroad – will last only as long as we continue relying on the same politicians who created them in the first place. A change in leadership is required to produce a change in outcomes."
"Tonight, I will share with you my plan of action for America. The most important difference between our plan and that of our opponent, is that our plan will put America first. Americanism, not globalism, will be our credo. As long as we are led by politicians who will not put America first, then we can be assured that other nations will not treat America with respect the respect that we deserve.
The American people will come first once again. My plan will begin with safety at home – which means safe neighborhoods, secure borders, and protection from terrorism. There can be no prosperity without law and order. On the economy, I will outline reforms to add millions of new jobs and trillions in new wealth that can be used to rebuild America.A number of these reforms that I will outline tonight will be opposed by some of our nation's most powerful special interests. That is because these interests have rigged our political and economic system for their exclusive benefit. Believe me it's for their benefit. Big business, elite media and major donors are lining up behind the campaign of my opponent because they know she will keep our rigged system in place. They are throwing money at her because they have total control over everything she does. She is their puppet, and they pull the strings […] When the FBI Director says that the Secretary of State was "extremely careless" and "negligent," in handling our classified secrets, I also know that these terms are minor compared to what she actually did […]".

position de principe de Clinton concernant le port d'armes.[196] Il **réifie** sa rivale, il en fait un **objet commun de moquerie et de réprobation avec son auditoire** (*she* glosable par *"that nasty woman out there"*), il **prive son adversaire de toute agentivité au monde** en faisant d'elle une **chose manipulée par d'autres** (*puppet*).

Une autre stratégie interpellative consiste pour Trump à désigner Hillary Clinton en utilisant l'un des **titres officiels** associé aux hautes responsabilités d'Etat qu'elle a exercées (*Secretary Clinton*), ou au contaire en utilisant son seul prénom (*Hillary*). Rappelons que dans la bouche hargneuse de Trump, le titre de « Secrétaire (d'Etat) » n'a strictement rien d'honorifique car une allusion est volontairement faite à la participation d'Hillary Clinton à la présidence démocrate sortante d'Obama, forcément jugée catastrophique dans les discours de campagne républicains. Quant au prénom de son adversaire, *Hillary*, il ne s'interprète à aucun moment comme la marque d'une **proximité de circonstance,** créée entre adversaires, par leur participation commune à l'aventure présidentielle.[197] Il s'agit en réalité de jouer sur l'**effet hiérarchisant** que peut manifester l'usage du prénom dans la bouche d'une figure d'autorité (lui-même) évoquant une personne subordonnée (sa rivale).

Dans le cadre de ses propres discours de campagne, Hillary Clinton évoque Donald Trump en utilisant *Donald* ou *Donald Trump*. Avec quels effets spécifiques dans sa bouche, est-on en droit de se demander. Comme l'a argumenté James Pennebaker, l'emploi rhétorique des prénoms ou des titres socio-professionnels pour nommer quelqu'un n'indique pas toujours que la relation qui lie les deux locuteurs est « respectueuse » et « bienveillante » (Pennebaker, 2011 : 174). Pour Pennebaker de telles dénominations visent parfois à « rabaisser », à « déshumaniser », à « exclure » les individus concernés de la sphère humaine et politique. (Pennebaker, 2011 : 174). Les noms propres, quand ils sont prononcés par Hillary Clinton et Donald Trump, ne sont pas nécessairement utilisés de la même façon, avec les mêmes tentatives de domination, de déshumanisation, d'effacement ou d'exclusion (Lakoff, 1975 :45-79 ; Pennebaker, 2011, 173-175). Il peut donc être intéressant d'examiner quelques données quantitatives pour prendre la mesure de ce phénomène.

[196] Le parti démocrate milite fermement contre le port et l'usage des armes à feu aux Etats-Unis ce qui est une source récurrente d'échanges houleux avec la National Rafle Association (NRA), une association afilliée au Parti Républicain

[197] Le respect que doivent normalement se porter deux adversaires est généralement dû à ce partage. Bien que séparés par leurs divergences, ils sont rapprochés par les circonstances exceptionnelles et quelque part intimes du combat dans lequel ils sont impliqués.

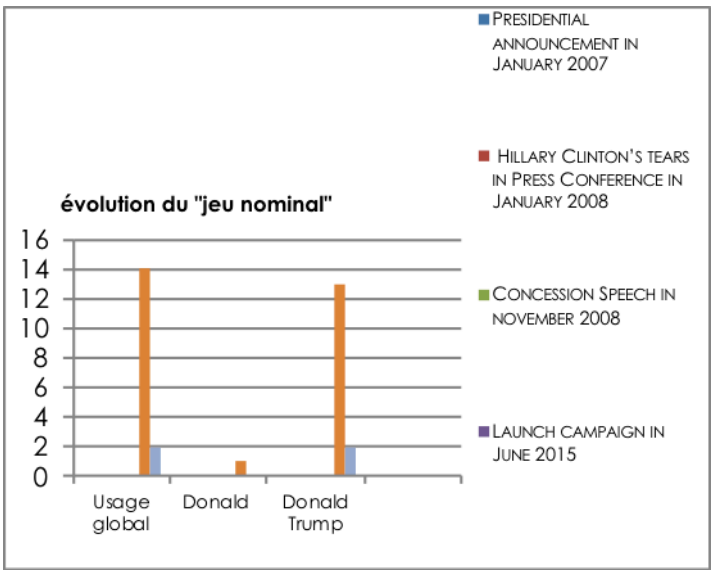


Figure 46 - Modes de nomination de Trump dans les discours de Clinton entre 2007 et 2016

Hillary Clinton utilise *Donald Trump* de façon répétée dans deux de ses discours : l'un à la convention nationale démocrate du 28 juillet 2016,[198] l'autre lors de son discours de défaite aux élections présidentielles en novembre 2016. Les chiffres sont de 13 occurrences dans son discours à la convention nationale démocrate de juillet 2016 (discours N°6) mais seulement 2 lors de son discours de novembre 2016 (discours N°7).

Lorsqu'Hillary Clinton énonce *"Does Donald Trump have the temperament to be Commander-in-Chief? Donald Trump can't even handle the rough-and-tumble of a presidential campaign!"* on perçoit sans difficulté que la forme de désignation adoptée véhicule un sentiment de mépris et d'infantilisation de l'adversaire. On note qu'Hillary Clinton est bel et bien engagée, elle aussi, dans ce que Robin Lakoff (2000) appelle *the language war*. La question qu'elle pose est de type « fermée » (*Yes /No*) ce qui est déjà une manière de **contrôler l'interprétation**. Elle **verrouille** instantanément la réponse, présentée comme seule possible, au vu du contexte. On remarque que cette réponse ne se réduit pas à "*No, he can't*" ou "*Of course, he can't"* car elle

[198] Lors la convention nationale démocrate du 28 juillet 2016, Hillary Clinton déclare: "But Trump, he's a businessman. He must know something about the economy. Well, let's take a closer look. In Atlantic City, 60 miles from here, you'll find contractors and small businesses who lost everything because Donald Trump refused to pay his bills. People who did the work and needed the money, and didn't get it — not because he couldn't pay them, but because he wouldn't pay them. That sales pitch he's making to be your president? Put your faith in him — and you'll win big? That's the same sales pitch he made to all those small businesses. Then Trump walked away, and left working people holding the bargain. He also talks a big game about putting America First. Please explain to me what part of America First leads him to make Trump ties in China, not Colorado. Trump suits in Mexico, not Michigan. Trump furniture in Turkey, not Ohio. Trump picture frames in India, not Wisconsin. Donald Trump says he wants to make America great again — well, he could start by actually making things in America again. Now Donald Trump says, and this is a quote, 'I know more about ISIS than the generals do. No, Donald, you don't. Does Donald Trump have the temperament to be Commander-in-Chief?Donald Trump can't even handle the rough-and-tumble of a presidential campaign.'"

intègre un élément d'**argumentation** et d'**évidentialité** glosable par « L'homme qui est incapable de 'faire le moins' - comme vous pouvez le **voir** durant cette campagne - sera forcément incapable de 'faire le plus' (lorsqu'il sera propulsé au sommet du pouvoir militaire) ». Hillary Clinton n'hésite pas elle non plus à activiter un **stéréotype de genre**: celui du **mâle guerrier tout puissant** qui structure l'idée de « chef suprême des armées, » rôle éminemment dévolu à l'homme dans la culture américaine. C'est une façon de **démasculiniser** Trump auprès des hommes conservateurs qui le soutiennent et qui glorifient l'archétype culturel de la force masculine. Donald Trump apparaît ainsi sous les traits d'un être fragile psychologiquement, un homme incapable de défendre la nation. Un imposteur aussi, qui prétend mieux connaître les ressorts de l'Etat Islamique (ISIS) que les généraux eux-mêmes. La flagornerie et la poltronnerie de Trump sont dénoncées sous la forme d'un petit dialogue fictif dans lequel Hillary Clinton prend la posture et le ton d'une maîtresse d'école face à un garçonnet vantard, sans expérience de la vraie guerre, qui se vante d'être plus fort que les grands qui la font : "*No, Donald, you don't (know more about ISIS than the generals do)*." On peut imaginer l'effet produit sur une certaine partie de l'électorat masculin conservateur: une femme démocrate toisant et mouchant le nouveau héros du Parti Républicain comme s'il n'était qu'un garçonnet vantard.

Hillary Clinton joue également avec deux autres stérotypes de genre, qu'elle combine dans "*Trump, he's a businessman"* et "*Donald Trump refused to pay his bills."*[199] Ces stéréotypes sont l'**homme d'affaires** et le **gestionnaire de patrimoine**. Là encore, Clinton met en scène l'imposture, l'inadéquation foncière de Trump à se conformer aux attentes. Elle laisse imaginer un Trump qui ayant promis monts et merveilles à de petits entrepreneurs les abandonne lâchement à leur sort ("*Put your faith in him — and you'll win big? That's the same sales pitch he made to all those small businesses. Then Trump walked away"*). L'interpellation directe

[199] Avant de s'engager en politique, Donald Trump a poursuivi une carrière dans la finance et l'immobilier aux Etats-Unis.

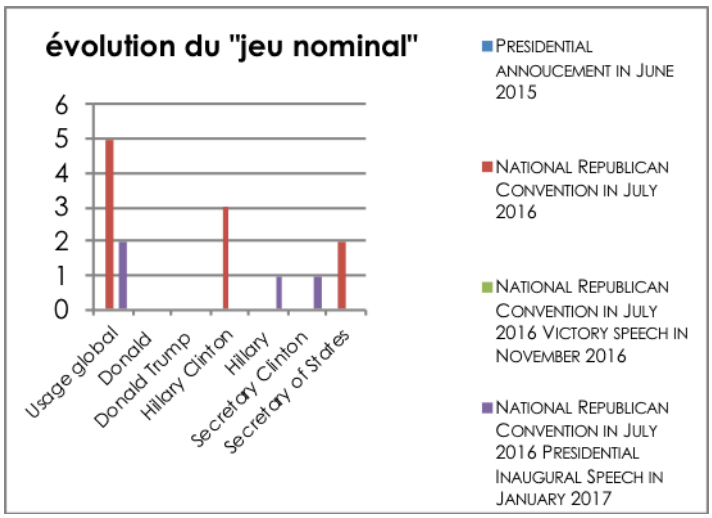


Figure 47 - *Hillary (Clinton)*, *Secretary (of State) Clinton* dans la parole de Trump entre 2015 et 2016

Donald Trump utilise de manière fréquente *Hillary Clinton* pour nommer son adversaire avec ironie dans un commentaire qui l'accable. Ce type d'emploi peut être glosé par « Notre bonne Hillary Clinton », « La sinistre Hillary Clinton » comme dans "*This is the legacy of Hillary Clinton: death, destruction, terrorism and weakness. But Hillary Clinton's legacy does not have to be America's legacy"* (21 juillet 2016, discours n°2).

Dans le discours de la convention républicaine du 22 Juillet 2016, Donald Trump poursuit son entreprise de décrédibilisation d'Hillary Clinton en capitalisant sur le scandale de l'*Emailgate*. Cette fois-ci il honore son adversaire du titre prestigieux de « Secrétaire d'Etat, » non pour l'élever mais pour mieux la rabaisser puisque la gravité de sa faute présumée est justement liée à ce statut : *"When the FBI Director says that the Secretary of State was 'extremely careless' and 'negligent,' in handling our classified secrets, I also know that these terms are minor compared to what she actually did."*

7.2. Bilan

La distribution des pronoms *you*, *he*, *she* ; des prénoms *Hillary* et *Donald* ou encore des patronymes *Clinton* et *Trump* seuls ; des constructions prénom + patronyme *Hillary Clinton*, *Donald Trump* ; des titres *Secretary* ou *Secretary Clinton* dans les discours de campagne va bien au-delà de l'interpellation. Il ne s'agit pas seulement de faire référence à l'adversaire mais d'utiliser le processus de nomination comme une arme dans le combat rhétorique et politique. Tous les **coups syntaxiques** sont permis pour prendre à partie le public, pour contrôler les émotions et les représentations des spectateurs et anéantir sous ses yeux l'ennemi.

Ce que notre courte analyse révèle aussi est que les formes nominales et pronominales de l'interpellation peuvent devnir des instruments de **dépossession**. Malgré d'évidentes disparités de style oratoire, chaque candidat(e) utilise les ressorts nominaux et pronominaux de la 3e personne pour réifier son adversaire, ou lui soustraire son agentivité, ou encore entamer sa légitimité de présidentiable. Par de tels usages, associés à différents arguments politiques et caractérologiques, les candidats, nient à l'autre toute capacité d'action efficace et responsable pour le bien commun.

8. L'impact médiatique de la campagne présidentielle sur l'image d'Hillary Clinton : une guerre des genres et des métaphores ?

Dès le début des années 1990 Hillary Clinton acquiert une visibilité médiatique qui va croissant. Elle est d'abord *first lady* de 1993 à 2001 (en sa qualité d'épouse du Président démocrate Bill Clinton), puis élue première femme Sénatrice de l'Etat de New York (2001-2009). Son entrée dans la course aux primaires démocrates de 2008 (qu'elle perd à l'avantage de Barack Obama) achève de faire d'elle une femme qui compte et dont on suit la progression jusqu'à son accession à de prestigieuses fonctions de Secrétaire d'Etat (aux Affaires Etrangères) (2009-2013). Cette visibilité croissante a des répercussions majeures sur son image, sur son identité personnelle et sur son destin politique. Les médias sont sans enthousiasme, lorsqu'ils ne lui sont pas franchement hostiles. Ses adversaires politiques masculins, dans les deux camps, ne lui font aucun cadeau et s'emparèrent très vite des mécanismes ordinaires de la langue pour l'affaiblir et tenter de la disqualifier. Dans leurs mains, ce que Gumperz (1964 : 138) nommait les « armes banales de la communication » (*the weapons of everyday communication*) deviennent des instruments de destruction redoutables. Parmi ces armes, figurent la **grammaire** (ex. le superlatif, le génitif, la modification adjectivale) et plus encore la **métaphore**.

L'analyse linguistique du discours médiatique et politique constitue un terrain de recherche très actif pour la linguistique de genre mais aussi les sciences de la communication et de l'information, sans oublier la sociologie. En s'appuyant sur certaines recherches, en particulier celles de George Lakoff et Mark Johnson (1980), de Karin Vasby Anderson, de Kristina Horn Sheeler (2017), de Kathleen A. Dolan (2010, 2014) et de Susan Bordo (2017), nous voudrions démontrer que la métaphore peut constituer un **enjeu de pouvoir et de contre-pouvoir** propice à l'élaboration ou à la fragmentation d'une image personnelle et politique. Cette dynamique a des conséquences notoires sur l'**évaluation sociale et politique** de la figure concernée (Bordo, 2017).

Tout au long de ce travail, nous avons montré que la langue pouvait servir à façonnner, à construire ou à l'inverse, à déconstruire les représentations que nous avons d'autrui et de la réalité. En gardant à l'esprit ce phénomène, nous voudrions observer comment la métaphore s'est

emparée d'un certain nombre d'épisodes médiatiques qui ont marqué la carrière politique d'Hillary Clinton en véhiculant un certain nombre de **stéréotypes de genre**. Mais qui a-t-on cherché à atteindre par ce biais ? Hillary Clinton l'adversaire politique ou de manière plus générale la femme qui ose investir la sphère par excellence de la domination masculine? Est-ce que des phénomènes analogues à ceux que nous allons décrire se seraient produits si l'adversaire de Donald Trump avait été de sexe masculin ? Dès janvier 2008, quand Hillary Clinton se rapproche de la présidence (en son nom propre), elle subit l'assaut des stéréotypes de genre. Ces attaques, qui semblent se calmer un moment, refont surface en 2015 et 2016 durant la campagne des Primaires Démocrates qui l'oppose à Bernie Sanders, et culminent enfin lors de la campagne présidentielle contre Donald Trump.

Comme nous allons le voir, de simples incidents ne prêtant pas à conséquence vont très vite se transformer en affaires retentissantes aux éclaboussures médiatiques redoutables. On pense notamment à l'affaire des courriels (*Emailgate*) qui éclate en avril 2015 et qui oblige Hillary Clinton, initialement réticente, à faire des excuses publiques. D'autres affaires défraient la chronique et nourrissent l'infox (*fake news*), notamment l'ingérence des Russes et du président Poutine durant les élections ou encore les différends opposant Hillary Clinton et James Comey, alors chef du F.B.I. James Comey a d'ailleurs été limogé par Donald Trump en Juillet 2017 et il est actuellement grandement sollicité par les médias (interviews télévisées ou radiophoniques) pour livrer sa « vérité » sur l'affaire des emails d'Hillary Clinton.

Nous avons choisi d'analyser une dizaine de termes ou tours métaphoriques extraits de diverses déclarations publiques de Donald Trump, données au cours d'entretiens ou de débats télévisés, entre septembre et octobre 2016. Nous avons également intégré à la présente étude des commentaires parus dans des médias américains. Il s'agit pour nous d'établir le rôle de la métaphore dans le traçage d'un portrait - flatteur ou disgracieux - en activant des **stérotypes de genre**. Pour procéder à l'analyse, nous avons recruté nos outils à la fois dans la **théorie cognitive de la métaphore** de Lakoff et Johnson (*Metaphors We Live By,* 1980), qui opère à un niveau très général, et dans des recherches plus récentes en **communication** menées par Susan Bordo (*The Destruction of Hillary Clinton*, 2017). Dans son ouvrage, Bordo identifie plusieurs dynamiques linguistiques, incluant la métaphore, qui selon elle, ont été mobilisées pour orchestrer la « destruction » personnelle et politique d'Hillary Clinton (Bordo, 2017 : i). Il est important de préciser que Susan Bordo est professeure en études culturelles et en information-communication à l'Université du Kentucky. Elle est par ailleurs écrivaine, philosophe et féministe spécialiste des

questions de genre et de corporéité. Elle est bien connue dans les cercles universitaires pour avoir étudié deux grandes figures féminines : Anne Boleyn[200] et Hillary Clinton.

8.1 Métaphore et cognition sociale

On commencera par rappeler que dans *Metaphors We Live By* (1982) Lakoff et Johnson énoncent une définition aujourd'hui largement acceptée de la métaphore comme **processus cognitif** et non pas seulement comme **figure de style**. Pour ces deux chercheurs en linguisitique et en philosophie: (i) la métaphore opère au **quotidien** dans la **parole ordinaire** et non pas seulement dans le discours littéraire ; (ii) la métaphore est fondamentalement un **processus mental** qui se traduit ou non par des effets rhétoriques ; (iii) vives ou mortes, conscientes ou inconscientes, calculées ou spontanées, les métaphores ont le pouvoir d'**influer sur l'action humaine** et **l'organisation sociale**. Ils écrivent (notre soulignement) :

> *Metaphor is for most people a device of the poetic imagination and the rhetorical flourish – a matter of extraordinary rather than ordinary language. Moreover, metaphor is typically viewed as characteristic of language alone, a matter of words rather than thought and action. For this reason, most people think they can get along perfectly well without metaphor. We have found, on the contrary, that metaphor is pervasive in every day life, not just in language but in thought and action. Our ordinary conceptual system, in terms of which we both think and act, is fundamentally metaphorical in nature (Lakoff & Johnson, 1980:3).*

Pour les linguistes cognitivistes, le langage est une forme d'**extériorisation de la pensée intime**, si bien que l'analyse des formes linguistiques, concrètes et observables, doit pouvoir fournir un accès à l'organisation et au fonctionnement de l'invisible cognition humaine. Le langage est une **« fenêtre ouverte sur la pensée (intime) »**, comme le souligne l'expression consacrée *window into human thought*. Lakoff et Johnson écrivent :

> *Our conceptual system is not something we are normally aware of. In most of the little things we do every day, we simply think and act more or less automatically along certain lines. Just what these lines are is by no means obvious. One way to find out is by looking at language. Since communication is based on the same conceptual system that we use in thinking and acting, language is an important source of evidence for what that system is like. (Lakoff & Johnson, 1980:3)*

Il est important de préciser que pour ces deux auteurs, le fait que la métaphore soit un processus cognitif ne signifie pas pour autant qu'elle se limite à une pure opération d'intellection. La cognition humaine est « incarnée » (*embodied*) car organiquement liée à la **perception** et à l'**interaction sociale**, si bien que les mécanismes de la pensée ne peuvent être isolés de l'**expérience sociophysique du monde**. Cette conception **incorporée** et **phénoménologique** de

[200] Entre 1533 et 1536, Anne Boleyn fut la deuxième épouse du roi d'Angleterre Henry IV. Elle fut accusée d'adultère envers son époux et exécutée par décapitation en 1536.

la métaphore, qui doit beaucoup à Merleau-Ponty, repose sur une union de la pensée, des sens et de la motricité. Mieux, la métaphore est un principe structurant tous les grands aspects de la vie humaine: elle sous-tend les représentations culturelles de l'expérience et organise le monde social (notre soulignement).

> *The concepts that govern our thoughts are not just matters of the intellect. They also govern our everyday functioning, down to the most mundane details. Our concepts structure what we perceive, how we get around in the world, and how we relate to other people. Our conceptual system thus plays a central role in defining our everyday realities. If we are right in suggesting that our conceptual system is largely metaphorical, then the way we think, what we experience, and what we do every day is very much a matter of metaphor. (Lakoff, Johnson, 1980:3)*

Parmi les nombreux exemples cités par Lakoff et Johnson pour illustrer la prégnance de la métaphore dans la cognition et la condition humaines ordinaires, on peut citer le traitement métaphorique des opérations de pensée comme **processus biologique** ou encore comme **mécanisme**. Dans un énoncé aussi banal que « cette idée a germé dans son esprit » (Lakoff & Johnson, 1980 : 60) le terme « germé » est manifestement transféré du monde végétal au monde cognitif. Dans « mon esprit est incapable de fonctionner aujourd'hui » le transfert se fait à partir de l'univers de la machine vers celui de la cognition, la vie de l'esprit étant assimitée à une mécanique mentale (qui « marche, » « s'emballe », « bloque, » « rouille », « se grippe », etc.). Ce qui est transféré d'un « domaine source » à un « domaine cible » (*source-to-target mapping*) n'est pas seulement d'ordre lexical mais inclut la **logique conceptuelle** et **expérientielle** associée aux domaines convoqués. Ainsi, une pensée qualifiée de « féconde » (en vertu de la métaphore biologique) est à la fois **nommée**, **perçue** et **analysée** en mode végétal. La pensée peut aussi « s'emballer », « dérailler », « débloquer », « être en panne » (en vertu de la métaphore mécanique). Chaque métaphore a ainsi le pouvoir de mettre en relief un aspect clé du domaine cible qu'elle structure. Et de fait, la métaphore biologique convient bien à l'expression du développement et de la dissémination des idées. La métaphore mécanique en revanche est mieux adaptée à l'expression du processus de production et d'enchaînement des idées.

Lakoff et Johnson se plaisent à souligner que la métaphore est à la fois un phénomène d'**expression**, de **représentation** et d'**action au monde**. Il n'y a pour eux jamais d'**arbitraire** dans la construction d'un réseau de projections métaphoriques inter-domaines, l'un des facteurs de **motivation** résidant dans l'**interaction des humains avec l'environnement sociophysique**. La théorie cognitive de la métaphore nous invite donc à nous interroger sur les possibles effets des expressions métaphoriques qui ont pu être appliquées à Hillary Clinton durant la campagne présidentielle de 2016, sachant qu'il s'agit bien plus que de simples « attaques verbales.» Quels effets et quelles conséquences (délétères) ont pu avoir ces métaphores (hostiles) sur sa dignité de femme et sa valeur sociale, ainsi que sur sa légitimité politique?

En explorant notre corpus, notamment les trois débats présidentiels télévisés opposant Hillary Clinton à Donald Trump, nous avons noté que de nombreux **stéréotypes de genre** avaient été activés. Pour mémoire, les trois débats étudiés eurent lieu le lundi 26 septembre 2016 à New York, le dimanche 9 octobre 2016 à Louisville et le mercredi 19 octobre 2016 à Las Vegas. Lorsqu'on revient sur ces moments et qu'on observe de près les jeux de langage, il apparaît clairement que plusieurs expressions métaphoriques furent utilisées pour induire des représentations dysphoriques d'Hillary Clinton, à la fois en tant que femme et en tant que figure politique. Cet usage très hostile de la métaphore à l'encontre de la candidate à la présidence joua un rôle non négligeable dans son infortune électorale. Mais avant d'entamer cet examen, il convient d'être clair sur ce que l'on entend par « stéréotypes de genre ».

8.2 Métaphore et stéréotypes de genre

L'apport conceptuel de Catherine et Laure Bereneni (toutes deux sociologues du genre en Sciences Politiques) nous semble ici très pertinent. En 2013, les deux chercheuses publient coinjointement un ouvrage de référence intitulé *Dictionnaire genre & science politique : concepts, objets, problèmes* dans lequel elles fournissent une définition simple et opérationnelle de la notion de « stéréotype de genre » que nous ferons nôtre ici : « la croyance que certaines aptitudes ou certains traits de personnalité spécifiques aux garçons d'une part, aux filles d'autre part, seraient présents dès la naissance » (Achin, Bereni, 2013 : 439). Ces « aptitudes » et ces « traits » ne sont bien entendu pas neutres et vont justement permettre d'attribuer automatiquement aux êtres des qualités, positives ou négatives, qui sont présumées inhérentes à leur sexe / genre.

Au-delà des « traits » et des rôles liés au sexe / genre, un répertoire de personnages peut être associé aux êtres d'un sexe / genre ou l'autre. Lorsque ces types sont **hostiles** et **dégradants**, même avec de la distance, même avec de l'humour, l'effet peut être dévastateur sur les individus. Pour les femmes, l'assimilation métaphorique aux archétypes culturels sexistes de la **folle**, de l'**hystérique**, de la **manigancière** et de la **sorcière** sont latents et à chaque moment activables. Et de fait, Hillary Clinton s'est vite retrouvée au cœur de polémiques qui furent relayées par les médias dans un langage métaphorique véhiculant des stéréotypes de genre à l'effet délétère certain. Certes, elle fit aussi usage de stéréotypes de genre à l'encontre de Donald Trump, en le traitant par exemple de petite « marionnette » ou de « gamin. » Néanmoins, cela se produisit de façon moins fréquente et appuyée, avec des conséquences moindres pour la dignité personnelle et l'image politique de Donald Trump.

Pour mémoire, en 2015, Hillary Clinton se présente officiellement aux élections présidentielles américaines comme candidate adoubée du Parti Démocrate. Ce type d'avancée politique chez une femme constitue ce que nous avons appelé en début de chapitre un **événement de genre** car l'accès à la fonction suprême de Présidente des Etats-Unis d'Amérique représente objectivement une nouveauté qui engendre un trouble chez nombre d'individus, au regard de la tradition historique et des attentes culturelles et sociales associées. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard langagier si l'expression par défaut n'est pas « Présidente des Etats-Unis » mais bien « Président », ce qui est un bon indice des **attentes genrées dans l'arène politique américaine** (qui reste à ce jour largement investie par les hommes). Faire intrusion dans un univers qui ne fait pas culturellement partie de votre destin de genre éveille forcément l'attention et déclenche immanquablement une manière de méfiance, voire d'hostilité de la part des hommes et même des autres femmes, y compris dans son propre parti. Effectivement, dès l'annonce officielle de sa candidature, Hillary Clinton fut brocardée par les médias et les réseaux sociaux qui lui étaient hostiles : une femme désagréable, ingérable et maléfique: "*the unruly woman*", "*(the) bitch*," "*(the) witch"* (Lim, 2009 : 259-266 ; Bordo, 2017). Ces marques de dénigrement ou d'insultes ont un caractère métaphorique incontestable. Elles sont bien ancrées dans des stéréotypes de genre et sont bien mobilisées à des fins de dévaluation sociale et politique.

8.3 Une dynamique linguistique de la destruction

Pour traiter cet aspect du présent travail, nous avons largement consulté les travaux de la chercheuse américaine Susan Bordo, qui, quelques mois après les élections présidentielles américaines de 2016, publie un ouvrage remarqué sur Hillary Clinton intitulé *The Destruction of Hillary Clinton* (2017). La métaphore y est notamment traitée comme l'un des outils ayant le plus contribué à la dynamique de destruction personnelle et politique d'Hillary Clinton entre les années 2008 et 2016.

Susan Bordo pense d'abord ces **dynamiques de destruction** en termes d'« acteurs » impliqués. Elle insiste notamment sur les personnes ou entités qui ont tenté d'anéantir la candidate démocrate : certains médias mais aussi certains adversaires politiques masculins, à commencer par Bernie Sanders (pourtant membre du même parti), Donald Trump et Jim Comey. Bordo parle « d'actes et de pratiques linguistiques » perpétrés par le monde politique et les médias (Bordo, 2017 : v). Pour elle, il est manifeste qu'Hillary Clinton fut l'objet d'un phénomène de décrédibilisation personnelle et politique. Mais avant d'entrer dans le détail de ces actes linguistiques malveillants il nous semble nécessaire de préciser quelques éléments contextuels.

Le 7 janvier 2008, au cours d'une réunion de campagne dans l'Etat du New-Hampshire, Hillary Clinton se laisse troubler par l'émotion. Le journaliste Erik Wemple, qui travaille pour le *Washington Post*, assène alors un jugement sans appel : *"She's uncomfortable with press conferences"* (Bordo, 2017 : 93). Ce mal-être en présence des journalistes ne serait pas si grave s'il n'affectait une femme politique qui ne cache pas ses grandes ambitions. Sa collègue, Emily Freedman d'ABC News n'est guère plus rassurante pour le devenir de la candidate lorsqu'elle écrit, à propos du même événement (notre soulignement):

> *How voters interpret Sen. Hillary Clinton's composure — emotional, cold or just plain tough — could be a deciding factor in her campaign for the presidency, political analysts told ABCNEWS.com.*
> *Earlier today at a campaign event in New Hampshire, Clinton's voice broke and her eyes welled up with tears as she spoke to 16 undecided voters about her passion for the election as well as for the country.*
> *The New York senator was taking questions from a primarily female group at Cafe Expresso in Portsmouth, when she choked up responding to one woman's question about how she stays "upbeat and so wonderful"?*
> *(...) "You know, this is very personal for me. It's not just political, it's not just public. I see what's happening, and we have to reverse it," she added, with her voice breaking and eyes growing teary.*
> *And during Saturday's New Hampshire debates, Clinton became noticeably agitated as she responded to a statement made by former Sen. John Edwards, in which he defended Illinois Sen. Barack Obama's pledge for change and suggested Clinton was the candidate for the status quo.*[201]

Il s'est en fait passé très peu de chose comme on peut le vérifier sur la vidéo qui a immortalisé le prétendu craquage : ni larmes, ni sanglots.[202] Il y a un réel contrôle de soi et on est loin du drame. Un expert cité dans le même article le note avec justesse.

> *"I think outburst is an overstatement," said Howard Gold, professor of government at Smith College in Northampton, Mass., of Clinton's debate performance in New Hampshire. "Nevertheless, it was a strong reaction. But when I think of an outburst I think of Howard Dean screaming, and this isn't in the same category."*

Que s'est-il donc passé? Une militante du Parti Démocrate se lève et lui demande, avec admiration, comment elle fait pour tenir et se battre sans relâche ("*My question is very personal. How do you do it ? How do you keep upbeat ?"*). Hillary Clinton commence par répondre qu'elle sait pourvoir compter sur le soutien de son entourage dans les moments difficiles ("*Luckily, on special days, I do have help"*), ajoutant avec humour et modestie que ce sont justement les fois où elle s'est retrouvée un peu seule et démunie qu'on l'a épinglée ("*If you look at some of the websites, or you listen at some of the commentators, they always find me on the day I didn't have help"*). Suit un bref silence qui trahit une première fois un peu d'usure et d'émotion, ainsi qu'un hochement de tête et un changement de regard accompagné de *"It's not easy."* Hillary Clinton

---

[201] Emily Freedman, abc News. Article du 7 avril 2008 intitulé "Can Clinton's Emotions Get the Best of Her ?" https://abcnews.go.com/Politics/Vote2008/story?id=4097786&page=1

[202] https://www.youtube.com/watch?v=pl-W3IXRTHU

vient à son insu de pénétrer dans la zone dangereuse du combat intime: le fait qu'il lui faille surmonter sans relâche, sans droit à l'erreur, d'incessants combats, mais surtout le fait d'être contrainte (autant par sa position que par les codes culturels américains) de maintenir la pugnacité et l'optimisme exigés sans jamais afficher sa fatigue et sa lassitude, malgré les coups constants qu'elle doit encaisser. Tout cela ne peut que l'éprouver. L'émotion vient certainement du fait que la formulation et l'intonation de la question indiquent que la locutrice est **en empathie avec elle**: le ton de sa voix signale qu'elle a compris cet état même si elle joue, comme Hillary Clinton que visiblement elle admire, le jeu attendu du « tout va bien, on va gagner ». Clinton a donc un très bref instant de trouble mais aussitôt elle se ressaisit en déclarant, de façon moins spontanée et plus politique, que son moteur principal est la peur de voir son pays « régresser. » Face à une telle menace, dit-elle, elle n'a pas d'autre choix que d'aller au combat (*"And I couldn't do it, you know, if I didn't passionately believe it was the right thing to do"*). C'est alors que survient un second silence, qui se charge à nouveau d'émotion, elle est encore contrôlée mais prête à déborder. Elle lève la main gauche puis la rabaisse et y pose sa joue, exprimant un abandon rélfexif. Ce micro-relâchement est le moment exact où son regard se charge de tristesse : " *I have so many opportunities from this country* (Voix qui se serre, yeux humides) *I just don't want to see us fall backwards. You know. So…* (Mais aussitôt elle se ressaisit)." Rien de plus. Hillary Clinton n'a pas craqué, sa voix ne s'est pas vraiment brisée, les larmes n'ont pas coulé sur ses joues. Mais l'**émotivité** (ou l'hypersensibilité) est un trait psychologique dont les femmes sont affublées en vertu des stéréotypes de genre (Maltz, Borker, 1982, Lakoff, 1975, Kim, 2009). Ce stéréotype de la femme trop sensible qui ne contrôle pas ses nerfs et ses émotions nous semble avoir fortement joué contre la crédibilité politique d'Hillary Clinton. Un instant fugace d'abandon, un regard un peu perdu et humide pendant une fraction de seconde, ont été jugés suffisants pour établir un chef d'accusation et formuler un **verdict sans appel**: Hillary Clinton est une femme émotive qui souffre d'un rédhibitoire manque de contrôle d'elle-même. Un défaut de cuirasse a (enfin) été mis au jour, un vice de construction a (enfin) été décelé, qui semble éliminatoire pour une femme se présentant comme une machine politique que rien ni personne ne saurait arrêter. L'incident a beau être bénin – Hillary Clinton n'a pas vraiment pleuré et s'est encore moins effondrée – son imposture (présumée) est démasquée. En somme, il nous est donné de comprendre qu'Hillary Clinton, la soi-disant forte, n'est pas différente des autres faibles femmes, qui sont par définition sentimentales, pleureuses et irrationnelles (s'il faut croire les pires stéréotypes sexistes implicitement convoqués dans les crtiques qui fusent de toute part). Ce n'est bien sûr pas formulé de manière aussi crue et malveillante, mais c'est bien ce que cette agitation hors de proportion laisse entendre. Que le stéréotype sexiste de la femme incapable d'exercer de très hautes fonctions politiques ait été mis à mal par l'histoire et par des figures

modernes comme Margaret Thatcher, Angela Merkel ou Teresa May en Europe, ou encore Nancy Pelosi aux Etats-Unis, n'y change rien. Une seconde d'émotion fugace, immortalisée par une captation numérique qui sera jouée et rejouée en boucle pendant des mois, suffira pourtant à décrédibiliser Hillary Clinton de manière durable. Celle-ci fera pourtant preuve d'une rationnalité et d'un sang-froid absolus dans ses fonctions de Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères (sous la présidence Obama) face à des crises et à des tensions internationales d'une extrême gravité.

Sept ans plus tard, le 2 mars 2015, un autre incident défraie la chronique, en lien avec les auditions de l'affaire Benghazi. Le journaliste Michael Schmidt rapporte dans le *New York Times* qu'Hillary Clinton, alors Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, a utilisé son adresse électronique personnelle pour échanger sur un certain nombre de questions d'Etat confidentielles. Après l'**émotivité** (2008), voici à présent l'**irresponsable indiscrétion** qui fait peser de graves menaces sur la sécurité de l'état (2015). Le titre de cette chronique laisse entendre qu'installer Hillary Clinton aux plus hautes responsabilités de l'Etat n'est pas sans risque: "*Hillary Clinton Used Personal Email Account at State Dept., Possibly Breaking Rules"* (Michael Schmidt, 2. Mars 2015: P5; Bordo, 2017 : 106).[203] Le journaliste écrit: "*Hillary Rodham Clinton exclusively used a personal email account to conduct government business as secretary of state, State Department officials said, and may have violated federal requirements that officials' correspondence be retained as part of the agency's record."* (Michael Schmidt, 2. Mars 2015: 6). Voilà donc les compétences et l'intégrité d'Hillary Clinton sérieusement entamées. Le scandale déclenché par cet article est bientôt relayé par l'ensemble des médias. Il fait grand bruit et contribue à miner l'image de **compétence** et de **maîtrise de soi** associée aux très hautes fonctions politiques qu'occupe déjà Hillary Clinton et dans lesquelles elle n'a pourtant jamais failli. On peut également ajouter un autre article publié par le journaliste John King, intitulé "*Hillary Clinton's email scandal is exactly what you can expect from her presidential campaign"* (Bordo, 2017 : 109). Cet article, au titre évocateur, dépeint la candidature d'Hillary Clinton comme brouillonne. Aspirer à la présidence est donc très présomptueux. Le 23 juillet 2015, Michael Schmidt et Matt Appuzzo, tous deux journalistes pour le magazine *Time,* rédigent un article intitulé "*Criminal Inquiry Sought in Hillary Clinton's Use of Email*." L'article s'ouvre sur les remarques suivantes, accablantes pour Hillary Clinton: *"Two inspector generals have asked the Justice Department to open a criminal investigation into whether Hillary Clinton mishandled sensitive government information on a private email account she used as Secretary of State, senior government officials said Thursday"* (Schmidt, Appuzzo, 23. Juillet, 2015: 1-2; Bordo, 2017: 110)

Bien qu'il ait été clairement prouvé qu'Hillary Clinton n'avait jamais réellement utilisé son compte personnel pour communiquer sur des sujets politiques sensibles pendant son mandat sous la présidence Obama, cette affaire s'est révélée calamiteuse pour son image politique puisque la candidate est apparue à la fois comme incompétente et dangereuse pour la sécurité des Etats-Unis. On note que la phraséologie juridique "*criminal investigation*" contient le mot accusateur *criminal* qui, même s'il n'est pas l'équivalent strict du français « criminel » (et signifie plutôt « délictueux ») n'en évoque pas moins l'idée d'un délit grave au regard de la loi. On sait d'ailleurs que les médias américains misent beaucoup sur la consonance du mot *criminal* pour dramatiser à outrance des situations. Il semble en tout cas clair que *crime* et *criminal* aient été sciemment utilisés dans ce contexte précis puisque les substantifs *investigation* ou *enquiry* (sans *criminal*) auraient été suffisants pour qualifier cet incident qui relève de la coupable imprudence, non du délit. En aucune manière, il n'y a eu de la part de Hillary Clinton une intention de nuire à la sécurité de la nation. L'enquête révèlera d'ailleurs qu'aucune information sensible ne fut jamais divulguée par ce canal. En somme, il n'y a rien dans cette imprudence qui justifie un tel scandale. On voit que langage joue ici un rôle crucial dans l'amplification des faits, la manipulation de l'opinion et la fabrication d'une image dégradée d'Hillary Clinton. Ce sont là des éléments récurrents d'une entreprise systématique de destruction de sa personne privée et de son image publique. De façon plus insidieuse encore, les mots utilisés réveillent le vieux soupçon sexiste de l'**incompétence féminine dans les choses sérieuses**, en particulier les affaires de l'Etat. Ce qui est donné à entendre est qu'Hillary Clinton, aussi éduquée et habile soit-elle, reste une femme de base qui ne peut s'empêcher de confondre la **sphère personnelle privée** (incluant son compte mail) avec la **sphère gouvernementale confidentielle** du secret diplomatique. Notons que ce préjugé profondément sexiste d'**incompétence** et d'**indiscrétion** générales des femmes ne résistera pas aux faits. Une fois Trump élu, ce dernier retrouvera face à lui une adversaire bien plus redoutable encore qu'Hillary Clinton : la présidente de la Chambre des Représentants, Nancy Pelosi, femme politique à la rationalité et à la répartie redoutables, qui se montrera plus courageuse au combat que la plupart de ses collègues masculins, tenant tête au Président, répondant à ses invectives au coup par coup, et n'hésitant pas à déclencher deux procédures en destitution.

A la suite des accusations incessantes portant sur cette médiocre affaire de courriels professionnels envoyés d'un compte privé, Hillary Clinton dut finalement céder et reconnaître ses torts (*I should have…*), en exprimant des regrets publics *(I'm sorry*). Le 8 septembre 2015, sur la chaîne BBC News, en présence du journaliste David Muir, elle déclara ainsi (notre soulignement): *"Even though it was allowed, I should've used two accounts. One for personal, one for work-related emails. That was a <u>mistake</u>"* (Bordo, 2017: xii). Elle renchérit: *"In*

restrospect, certainly, as I look back on it now, even though it was allowed, I should've used two accounts. One for personal, one for work-related emails. That was a mistake. I'm sorry about that. I take responsibility" (Bordo, 2017: 112).

Cet aveu public a retenu toute notre attention. D'abord, parce que la pratique discursive et la stratégie interactionnelle de l'**excuse** constituent un enjeu important en pragmatique et en *Language and Gender Studies* (Brown, Levinson, 1985, Tannen, 1990, 2017). Ensuite parce que l'excuse est un exemple d'**acte de langage performatif** (Austin 1962, Lakoff, 2000) qui à la fois **dit** (énonce) et **accomplit** (réalise). Robin Lakoff dans *The Language War* (2000) considère que l'excuse est une forme d'énonciation à triple détente. Elle écrit: "*In making an apology, the maker (1) acknowledges wrongdoing; (2) acknowledges that the addressee is the wronged party; (3) admits needing something (forgiveness) from the addressee to make things right again*" (Lakoff, 2000: 21). Si on accepte cette analyse, alors il est permis de penser qu'Hillary Clinton retourne lesdites propriétés à son avantage. En effet, en examinant de près ce qu'elle déclare, on se rend vite compte qu'elle adopte cette stratégie langagière non pour plaider coupable (*it was allowed*) mais pour assumer la responsabilité des faits et se désoler d'avoir commis une erreur aux telles conséquences (*it was a mistake*). Ces excuses sont donc habiles car tout en feignant de capituler face à la pression médiatique, Hillary Clinton reprend en fait la main en se posant comme **sujet assumant les conséquences (légitimes ou non) de ses actes** (*I take responsibility*).

Le 22 avril 2019, dans le journal *The New York Times,* la journaliste Kristina Wong[204] publie une interview de Deborah Tannen qui étudie depuis longtemps l'excuse en intégrant le facteur genre. Tannen déclare (notre soulignement):

> *By definition, an apology is an acknowledgment of offense or failure, but words don't always mean their dictionary definition: Words are defined in how they're used and an apology is used in many different ways, so it serves many different functions. Some apologies are meant to repair a relationship, like when you forget to pick up your friend at the airport. Some apologies show respect, like when you submit a report to your boss and it's a day or two late. And some apologies are simply meant to smooth out a conversation. Gender and culture influence the way we use apologies, and sometimes what we say gets lost in translation. A typical thing for women is that people think they're being overly accommodating when they apologize, even if they're not using the apology that way," Sounds like that's what the woman in the wet jacket was thinking. (Tannen, avril 2019. New York Times)*

Ce qui est dit est d'une très grande importance ici : une femme qui s'excuse est volontiers vue comme une **personne contrainte d'admettre son échec et de reconnaître ses torts**. Or Tannen suggère que raisonner ainsi c'est ignorer là le fonctionnement plus complexe et subtil de l'excuse dans le monde social. On voit bien d'ailleurs que lorsqu'Hillary Clinton dit *I'm sorry*

[204] https://www.nytimes.com/2019/04/22/smarter-living/no-you-dont-have-to-stop-apologizing.html consulté le 15 octobre 2018 et le 3 juin 2019.

about that elle ne s'aplatit pas devant ses détracteurs, elle ne demande pas à être absoute mais suggère seulement qu'elle est « désolée » qu'on en ait fait toute une affaire. Tannen nous semble avoir raison et ce n'est certainement pas défendre la dignité des femmes que de poser des équations hâtives entre excuse féminine et effacement ou rabaissement de soi. Il y a des excuses qui sont non seulement dignes et pleines de tact, mais nous le voyons ici, très habiles. Le véritable problème ne nous semble donc pas être celui de l'excuse en elle-même mais celui du **degré d'assertivité** avec lequel une femme est censée parler. L'excuse peut effectivement donner l'impression que l'énonciatrice est prise en flagrant-délit de faiblesse et qu'elle s'incline devant l'autre. Or cette nécessité d'**éviter de projeter trop de confiance, trop de fermeté pour ne pas paraître agressive** contraint effectivement certaines femmes à atténuer leur autorité et minorer leurs compétences, notamment dans le milieu professionnel (notre soulignement) :

> *Women are in a double bind. If we talk in a way that people think is self-effacing, like apologizing a lot, or not talking up what we're good at, or acting like we're better than everyone else, we're underestimated at work,". "But if you talk in a way that you're confident, then you're seen as too aggressive."*
> *The solution, is to find a balance between your own communication style and how others may perceive that style. (Tannen, avril 2019. New York Times).*

Lakoff, dans *The Language War* (2000), va plus loin encore, estimant que l'excuse est une seconde nature chez les femmes bien éduquées, qui en font un **usage désassertif général** même quand elles n'ont rien de sérieux à se reprocher: *"Women seem especially prone to this usage, apologizing even when no discernible wrong has been done or the speaker has had no imaginable part in the wrongdoing that has occurred"* (Lakoff, 2000: 21).

Dans le domaine précis de la politique, on a souvent l'impression que le moindre faux-pas de la part d'une femme remet aussitôt en question sa compétence et sa légitimité. On peut donc voir l'excuse autant comme une impuissance subie que comme une **stratégie de survie avisée** : se présenter aux électeurs comme quelqu'un qui écoute et ose reconnaître ses torts, quelqu'un qui sait faire acte de sincérité dans un milieu réputé pour son travestissement de la vérité. Il a été démontré par Deborah Tannen (Tannen, 1990, 2019) qu'une bonne gestion de ce type de stratégie confère une forme d'**intégrité morale** aux femmes et participe donc à aussi leur conférer une image politique et une valeur sociale positives (qui contraste avec celles des hommes politiques, plus enclins à défendre ce qu'ils estiment être leur honneur ou leur bon droit).

Nous avons jusqu'ici analysé le discours hostile des médias américains à l'encontre d'Hillary Clinton pour la dévaluer, la décrédibiliser, quand il ne s'agit pas de la déshumaniser purement et simplement. Or les médias ne sont pas la seule instance à avoir participé à ce **dénigrement** acharné. Certains des adversaires masculins de Clinton, exerçant de hautes

responsabilités politiques et judiciaires, ont également tenté de déstabiliser Hillary Clinton par leurs déclarations publiques, aux effets pervers et dévastateurs. Ainsi, le 28 avril 2016, Donald Trump donne une interview télévisée pour l'émission *Fox & Friends* au cours de laquelle il accuse publiquement Hillary Clinton de « jouer la carte de la féminité » de manière éhontée pour gagner les élections. Il déclare notamment (notre soulignement): *"I don't think she should get 5 percent of the vote. The only thing she's got going is the woman's card. And the beautiful thing is, women don't like her"* (Trump, avril 2016; Bordo, 2017: 41). Trump réduit ici Hillary Clinton à son genre. Il l'**essentialise en tant que femme** pour mieux la décrédibiliser politiquement, même si ce qu'il faut entendre par la « carte de la féminité» reste flou. Que sous-entend Trump au moyen de cette expression ? Et que comprend le public? Probablement qu'Hillary Clinton est si mauvaise en politique, si peu crédible, que la seule solution pour elle est d'orchestrer ce nous avons appelé un événement de genre. De fait, nul ne saurait être insensible à la nouveauté que constituerait l'élection d'une femme à la présidence des Etats-Unis. Elle peut au moins capitaliser sur ce fait indiscutable, suggère Trump.

Le candidat républicain n'en reste cependant pas là. Il ajoute, avec la férocité qui caractérise ses attaques personnelles, *"the beautiful thing is, women don't like her."* Son sarcasme repose sur une grossière mais efficace manipulation langagière. La **grammaire est ici une arme** puisque la syntaxe de *women* (+ animé humain, + pluriel + indétermination + position sujet) produit une référence générique (« les femmes [dans leur ensemble] ne la supportent pas »). L'illusion ainsi créée est que la totalité de la catégorie *women* est concernée, que le rejet est universel. Trump nie ainsi à sa rivale toute légitimité à représenter les femmes de son pays, quelles qu'elles soient : elle est certes **une** femme, mais une femme dans laquelle les femmes refusent de se reconnaître. Elle est donc inapte à représenter génériquement la classe des femmes dans son entier, à refléter emblématiquement leur condition, à porter leurs aspirations sous son seul nom. Essentialisée comme femme, Hillary Clinton est cruellement jugée incapable de représenter **les** femmes en tant que groupe social. Hillary Clinton ne représente finalement qu'elle-même, ce qui est tout de même très gênant quand on aspire à être la présidente de tou(te)s les Américain(e)s. La sanction est double: Hillary Clinton serait un être humain de sexe féminin dans lequel aucune femme ne se reconnaîtrait donc une **femme d'exception** au mauvais sens du terme, une femme si spéciale qu'elle est privée de la capacité de représenter les femmes ordinaires. Or dans une démocratie, la première fonction d'une personne élue est justement de **représenter les autres**. En somme, Hillary Clinton ne saurait être une **femme générique** par rapport à son genre, le symbole politique de l'accession des femmes à la présidence des Etats-Unis. Donald Trump décrédibilise à la fois l'identité, la compétence et la **représentativité** d'Hillary Clinton. C'est un coup très bas, très vil mais magistralement monté discursivement.

La suite des événements révèle toutefois qu'Hillary Clinton ne chancelle pas longtemps sous ce méchant coup, qu'elle se saisit du pouvoir de retourner la situation à son avantage en utilisant une stratégie bien connue des minorités : l'**appropriation** de l'insulte ou du dénigrement. A la suite des déclarations de Trump, Clinton répond ceci par médias interposés : *" The other day, Mr. Trump accused me of playing the – quote – 'woman card'. Well, if fighting for women's health care and paid family leave and equal pay for women is playing the woman card, then deal me in !* " (Bordo, 2017 : 40). La réponse au coup redoutable de Trump est tout aussi magistrale. Hillary Clinton piège Trump à son propre « jeu de cartes » (*game*). Elle retourne contre lui la métaphore de la partie. Elle accepte d'être une joueuse (*deal me in*) et de détenir l'atout (*card*) dont il l'affuble, un atout qu'elle brandit car elle considère justement cette « carte de la féminité » comme puissante et éminemment noble. Elle **reprend le contrôle des définitions langagières** (ce qui, pendant longtemps, fut l'apanage des hommes) : elle donne sa propre définition de la *woman card*, elle met un terme au flou et aux sous-entendus de Trump. La « carte de la féminité » telle qu'elle choisit de la définir en tant que femme et telle qu'elle s'apprête à la jouer dans la partie que lui propose Trump est un positionnement éthique fort qui transcende l'identité de genre dans lequel son adversaire a tenté de l'enfermer. Poser sa propre définition des mots, de leur sens et de leur référence : voilà un feu langagier que la femme Clinton dérobe à l'homme Trump, pourtant avantagé par des siècles de *meaning-making* masculin. Clinton s'extrait donc avec humour du piège essentialiste tendu par son brutal et rusé adversaire. Elle ne répond pas à Trump sur la question de sa propre féminité et n'engage aucune polémique sur la prétendue détestation dont elle serait l'objet de la part des autres femmes. Elle se **réapproprie les significations** et renvoie son détracteur dans ses buts. Son positionnement est celui d'un personnage politique épris de justice sociale, qui se bat pour corriger les torts subis par des millions de citoyennes de son pays, non celui d'une femme blessée.

Cet épisode s'inscrit dans une succession d'échanges tactiques entre les deux adversaires. Quelques jours plus tôt, le 25 avril 2016, en pleines élections primaires, Trump accorde une interview à l'émission *Fox & Friends*, au cours de laquelle il a qualifié Hillary Clinton de *"Crooked Hillary"* (littéralement « Hillary la tordue » qui contextuellement signifie « Hillary la ripou / la véreuse »). Nous remarquons encore une fois que Donald Trump tente de décrédibiliser la légitimité politique et l'intégrité d'Hillary Clinton en tant qu'individu. En effet, il affirme un point de vue particulier sur Hillary Clinton en l'appelant directement par son prénom *Hillary.* Dans le monde professionnel, l'usage du prénom suppose une proximité dans l'interaction, une solidarité d'intérêts autour de tâches à accomplir, de projets à mener, ainsi qu'une réciprocité dans l'usage. Ce n'est de toute évidence pas le cas ici. Trump mise donc sur un autre effet, lié à un autre type de situation : s'adresser à un(e) inférieur(e) qui exécute des tâches moins

considérées (secrétaire, assistante, domestique). En ne disant pas *Hillary Clinton*, *Mrs Clinton* ou *Ms Clinton* mais *Hillary*, alors qu'il l'exècre, Trump la rabaisse volontairement à un statut social inférieur. A cela s'ajoute le terme diffamatoire *crooked* (« tordu » ou « corrompu » selon le contexte) qui, au-delà de l'insulte, active deux stéréotypes sexistes : celui de la **femme-manipulatrice** et celui de la **femme-intrigante / maléfique**. La malhonnêteté, la manipulation, le maléfice seront désormais intégrés à la nomination de l'autre : ce ne sera pas *Mrs Clinton* ou *Hillary Clinton*, ni même *Hillary*, mais *Crooked Hillary*. On voit ici que la langue et plus précisément le sexisme linguistique jouent un rôle non négligeable dans la stratégie de décrédibilisation de Hillary Clinton par Trump.

Le 11 septembre 2016, Hillary Clinton se trouve à New-York, à Ground Zero, pour la commémoration aux côtés de Barack Obama du quinzième anniversaire des attentats terroristes du 11 septembre 2001. Au cours de cette cérémonie, Hillary Clinton est victime d'un léger malaise lié à une pneumonie. Le 12 septembre, au lendemain de cet évènement, le parti Républicain et les médias s'emparent de l'incident pour spéculer sur le véritable état de santé de d'Hillary Clinton. Ils n'hésitent à la traiter de « menteuse » et de « dissimulatrice ». Plusieurs journalistes de la chaîne NBC, notamment Gersh Kuntzmann, vont jusqu'à accuser Hillary Clinton de dissimuler de graves problèmes de santé à l'opinion. (Bordo, 2017 : 76-77). Rush Limbaugh, un journaliste de la NBC, accuse lui aussi Clinton de dissimulation. Certains médias évoquent même une commotion cérébrale ou encore une maladie neurologique plus profonde, sans la moindre preuve médicale : la dysphasie ou la maladie de Parkinson. Tous les coups semblent permis.

Gersh Kuntzman, qui est journaliste au *New York Daily News,* n'hésite pas à titrer: *"Clinton's cover story for her pneumonia diagnosis further proves her first instinct is to lie"*[205] (Kuntzman, 12 septembre 2016 : P1 ; Bordo, 2017 : 78). Ce qui est intéressant dans cette accusation calomnieuse est que le mensonge ne serait pas tant un choix de circonstance qu'une **pulsion incontrôlable** pour Hillary Clinton. Or « l'instinct » est lié au corps, à la nature donc au sexe de Hillary Clinton. On retrouve ici, en mode subliminal, un vieux préjugé sexiste : les femmes seraient **par nature** portées au mensonge et à la duplicité. Filant la métaphore de la maladie, le journaliste prédit plus loin : *"Hillary Clinton will beat pneumonia, but she won't beat a condition far more fatal: untrustworthiness"* (Kuntzman, 12 septembre 2016 : P4, Bordo, 2017 : 78). Comme on le voit, le substantif « condition » permet le transfert métaphorique du

[205]https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&ved=2ahUKEwiGkKbmxNTiAhU3D2MBHWMADvYQFjAAegQIARAB&url=https%3A%2F%2Fwww.nydailynews.com%2Fnews%2Fpolitics%2Fclinton-pneumonia-cover-story-proves-instinct-lie-article-1.2788402&usg=AOvVaw2YMPpvOOxDzQont671KhAv, consulté le 15 octobre 2018 et le 3 juin 2019.

domaine biologique source (activé par *pneumonia*) vers le domaine cible de la moralité (*untrustworthiness*). Clinton souffre donc de deux maux : le premier, objectivement constatable (la pneumonie) donne accès au second, subjectivement et métaphoriquement attribué à la candidate (la malhonnêteté). En l'absence de mensonge avéré, Hillary Clinton n'est pas digne de confiance parce qu'on ne peut jamais faire tout à fait confiance à une femme (n'est-ce pas ?). Une fois encore, cela n'est pas dit de manière aussi caricaturale mais cela est inscrit en filigrane. Plus largement, nous remarquons que cette représentation linguistique a des répercussions politiques. En effet, dans le monde politique, il est officiellement requis d'un(e) candidat(e) qu'il ou elle ait un haut degré de moralité et d'intégrité. Dans la phase de conquête du pouvoir, le candidat doit être perçu comme un être intègre et **digne de confiance**, un **repère moral** pour l'opinion, apte à guider le pays avec justice. Par conséquent, lorsqu'une candidate est constamment identifiée comme **menteuse** – *Crooked Hillary* fonctionnant comme un surnom dont ses adversaires l'affublent en permanence – sa crédibilité politique est gravement mise à mal.

Le même journaliste écrit d'ailleurs plus loin (notre soulignement): "*In the hours after the Clinton campaign finally came clean (or did it?)… the larger question that will be raised by the 'health scare' is the one that has dogged Clinton forever: Why does she create cover stories rather than reveal the truth?"* (Kuntzman, 12 septembre 2016 : P6, Bordo, 2017: 78, 79). Ce qui est donné à entendre est qu'Hillary Clinton a bassement tiré profit de l'angoisse suscitée par son état de santé, alors qu'elle n'est nullement à l'origine de la dramatisation qui en a été faite. Pire, le journaliste se saisit de ce pseudo-drame pour dénoncer la foncière (pour ne pas dire pathologique) malhonnêteté d'Hillary Clinton. Même en présence de choses avouables, celle-ci ne peut parler de manière directe et vraie car elle préfère l'écran au récit sincère (*Why does she create cover stories ?*). « Parler vrai » en politique est une vertu très recherchée. Quiconque donne cette impression – ou plutôt cette illusion – aux électeurs détient l'avantage. (On sait que Trump, pourtant champion de l'invention, parvint à enthousiasmer des millions d'électeurs en créant cette illusion : appeler les choses, même désagréables, par leur nom). Hillary Clinton est décidément une incapable et une menteuse pathologique: même quand elle peut dire la vérité sans risque, elle reste dans la dissimulation. Il n'y a donc rien à attendre de bon d'elle. On note au passage que Donald Trump sut tirer profit de ce scandale médiatique en affirmant aussitôt (septembre 2016) que son état de santé était parfait, ajoutant même (sans la moindre preuve) qu'il serait l'homme le plus sain jamais élu à la présidence (*the healthiest individual ever elected to the presidency*). En somme, Hillary Clinton la femme est un être bien plus faible, à l'état de santé plus fragile que Donald Trump l'homme. Il y a dans ce contraste créé de toutes pièces, une activation à peine voilée d'un stéréotype de genre : il faut un mâle vigoureux et en pleine santé, dans sa toute puissance physique et verbale, pour diriger les Etats-Unis.

Le 23 Mai 2016, Bernie Sanders, alors qu'il est candidat adversaire d'Hillary Clinton aux Primaires Démocrates, accorde une interview à la chaîne américaine ABC News dans laquelle il déclare : *"American People see Hillary as the lesser of the two evils."* Il s'agit à l'évidence d'une expression figurée mais l'image véhiculée par le terme *evil* n'est pas innocente : elle ne fait qu'encourager la représentation d'Hillary Clinton que n'aura de cesse de construire et de marteler Trump : Hillary, une femme mal-intentionnée, pour ne pas dire maléfique, une diablesse dangereuse, capable de toutes les manipulations et dont il prônera hystériquement l'enfermement ("*Lock her up !"*) pour qu'elle cesse à jamais de nuire. L'image de la femme diablesse ou sorcière est donc bien là en toile de fond, ce qui est loin d'être innocent dans le contexte religieux (et plus largement culturel) américain, qui reste très marqué par le combat entre le bien et le mal. Ce combat, rappelons-le, est amorcé dès le récit de la Chute dans le livre de la Genèse, récit au cours duquel Eve, téléguidée par Satan, manipule Adam et cause la perte de l'humanité (Spender 1980). Le message de Sanders rejoint celui de Trump dans son simplisme redoutable qui prête à sourire mais va s'avérer très efficace à l'usage. Il faut dès le départ se méfier d'Hillary Clinton, créature fourbe de l'ombre, qui excelle dans l'art de duper. Ce message est bien entendu surprenant dans la bouche d'un démocrate, qui est le porte-étendard de la gauche intellectuelle, progressiste et sociale de son parti. Sans doute que le lien métaphoriquement établi entre Hillary Clinton et le mal échappe à son auteur, en vertu du principe si justement énoncé par Robin Lakoff, que « le langage nous utilise (manipule) au moins autant que nous l'utilisons (manipulons) ("*Language uses us as much as we use language,"* Lakoff 1973 : 45). Concrètement, cela signifie que la phraséologie morale (« le moindre mal » [*the lesser of two evils*]) qui est véhiculée par l'usage n'est pas nécessairement contrôlée par son utilisateur. Sanders, volontairement ou à son insu (on ne saurait dire), active des représentations culturelles chez tous ceux qui l'écoutent. Conscientes ou non, ces représentations peuvent comme ici s'avérer très sexistes. Qu'il l'assume ou non, Sanders rejoint en cet instant le camp de Trump par sa rhétorique et les représentations qu'il déclenche. Sans doute ne l'a-t-il pas cherché et sans doute est-il lui-même dépassé par ce qu'il dit (en vertu du principe *language uses us*) mais les faits langagiers sont têtus : au moment où il énonce ce qu'il pense être un bon mot, Sanders situe bel et bien Hillary – femme influente – dans le camp du mal *(the lesser of two evils*) et fait le lit de son futur adversaire républicain. Il active le stéréotype de la **femme influente** et **maléfique**, un stéréotype très ancien qui renvoie implicitement Hillary Clinton à ses sœurs ou ancêtres spirituelles des mythologies et des récits historiques européens ayant alimenté la culture américaine: les figures honnies de la sorcière, de la méchante reine ou de la régente intrigante. Le dénigrement moral ne fait que commencer. L'enjeu ultime de cette représentation linguistique est de présenter Hillary comme une menace

pour le peuple. Un pays sain, qui met sa foi en Dieu (*In God we trust*) et qui appelle sa protection (*God bless America*) ne saurait confier sa destinée à une sorcière des temps modernes.

Le 5 juillet 2016 James Comey (alors directeur du FBI) apparaît à la télévision américaine afin de faire une annonce publique relative au scandale dit du *emailgate*. Comey déclare ainsi (notre soulignement): "*Although we did not find clear evidence that Secretary Clinton or her colleagues intended to violate laws governing the handling of the classified information, there is evidence that they were extremely careless in their handling of very sensitive, highly classified information"* (Bordo, 2017: 114). Bien qu'il soit clairement souligné qu'il n'y a eu aucune intention de nuire, le scandale du *emailgate* a été largement relayé dans les médias au travers de formules comme "*lying Hillary and her emails"* (Bordo, 2017 : 120). Cependant, le contenu et la formulation du rapport encouragent une sorte d'infantilisation d'Hillary Clinton qui s'est comportée en petite fille imprudente (*careless*) plutôt qu'en femme responsable, à compter qu'une femme puisse jamais être vraiment adulte aux yeux de ses détracteurs sexistes. Mais Donald Trump préfère creuser le filon de la malhonnêteté plutôt que celui de l'immaturité: il présente Hillary Clinton comme une menteuse et une femme viscéralement corrompue. Il déclare ceci dans la presse "*Hillary is a world class liar",* ajoutant "*the most corrupt person ever to seek the presidency*" (Bordo, 2017: 125). L'usage de l'adjectif qualificatif *liar*, le recours virulent et emphatique à la structure superlative *the most* qui porte sur l'adjectif *corrupt* est calibré pour disqualifier radicalement son adversaire. Trump, on le sait, fait constamment un **usage guerrier de la grammaire** dans ses discours. Il joue sur le fait que le superlatif assène un jugement extrême sans avoir besoin de justification. En théorie, bien sûr, celui qui dit « le / la plus… » prétend avoir **parcouru** toutes les instances possibles avant d'arriver à son **verdict extrême et assertif** comme dans « le pire film jamais tourné » (vraiment ?) ou « le meilleur restaurant en ville » (après enquête?). Dans la réalité du discours, le superlatif crée l'illusion qu'on a passé en revue absolument tous les autres élément de la classe, tous les concurrents potentiels, qu'on les a systématiquement comparés, sans parvenir à en trouver un seul qui dépasse l'élément encensé ou dénigré. Dire que Hillary Clinton est la plus vile, la plus corrompue de tous les candidats s'étant jamais présentés à la Maison Blanche, c'est **faire un passage en force sans avoir à prouver quoi que ce soit**. Trump, on le sait, aura abondamment recours à ce procédé.

En 2016, en pleine campagne, Donald Trump se trouve alors dans l'Etat du New Hampshire et débute son discours de campagne en déclarant ceci : *"Hillary Clinton's corruption is on a scale we have never seen before. We must not let her take her criminal scheme into the Oval Office"* (Bordo, 2017 : 150). Nous retrouvons ici l'idée du record de malhonnêteté détenu par Hillary Clinton, Trump feignant d'avoir parcouru toute l'histoire politique des Etats-Unis sans jamais avoir rencontré un pareil cas (*on a scale we have never seen before*). Mais cette fois-

ci, il sort une autre **arme grammaticale** de son arsenal : la structure génitive N_1's N_2 : *corruption* entre ici dans une relation serrée avec Hillary Clinton : il s'agit d'un **attribut** présenté comme **essentiel**, au même titre par exemple que *Hillary Clinton's husband, family, home,* etc. Enfin, nous retrouvons le jeu d'associations sur l'adjectif *criminal*, utilisé pour modifier le substantif *scheme*.

Dans son étude, Bordo estime que les médias ont eu tendance à « fictionnaliser » (Bordo, 2017, introduction) le personnage d'Hillary Clinton pour la mettre hors d'état de nuire. Cet « effet » a été en partie véhiculé par un autre de ses adversaires, Bernie Sanders. Par exemple, durant l'année 2016, certaines chercheuses ont constaté que des membres de son électorat ont utilisé la plateforme Twitter pour poster un certain nombre de tweets destinés à décrédibiliser l'éthique, la moralité ainsi que l'intégrité humaine et politique d'Hillary Clinton : « #Hillary2016forprison », « #lying shit-bags », #HillaryALiar, etc. L'idée était d'abord de marteler une pseudo-vérité sur Hillary Clinton jusqu'à ce que ladite vérité s'impose comme vraie à force de répétition. Mais surtout, il s'agissait de placer la candidate sur le même plan qu'une **délinquante de droit commun**, ce qui est d'une violence extrême (Bordo, 2017, introduction : v). Nous avons nous-même pu constater que ces tweets avaient été repris et cités par les médias hostiles à Clinton, mais aussi par Trump lui-même pour alimenter son dossier d'accusation et de diffamation, et au final valider son appel : *Lock her up !*

Le 22 juillet 2016, lors de la Convention Nationale Républicaine à Cleveland, des militants pro-Trump reprennent cette image d'Hillary-la-menteuse lors de manifestations publiques, en portant notamment des tee-shirts sur lesquels on peut lire*: "She lied. She's a liar !", "Put her in prison !", "She deserves to be in stripes!", "Lock her up!" (Bordo, 2017: 83, 84)*. Il est difficile d'imaginer un pareil **déchaînement verbal** sous nos climats et la démocratie américaine offre ici une vision peu flatteuse de la liberté d'expression qui se fait liberté de diffamer violemment et publiquement sans la moindre retenue éthique. Or il ne s'agit pas que de mots. Il y a derrière chaque énoncé calomnieux une modalité assertive théoriquement porteuse d'une valeur de vérité (*She's a liar*) ou encore une modalité injonctive qui est un appel à l'action (*Put her in prison*). **Asserter**, **interpeler**, **ordonner** sont des **actes langagiers** qui sont eux-mêmes des **actes sociaux**. Le champ lexical de l'incarcération (*prison, in stripes*) est une forme à peine déguisée d'invitation au lynchage, derrière une pseudo invocation de la justice et de la loi. Etrangement, cet appel à l'action violente, même formulé dans une langue métaphorique, n'a pas vraiment fait scandale sur le moment et Hillary Clinton dut endurer des niveaux de violence verbale anormalement élevés dans une démocratie élective. Car tout se passa comme si les figures politiques masculines et l'opinion publique incitaient les forces de l'Etat à mettre Hillary

Clinton en état d'arrestation. Décrédibiliser et emprisonner un opposant, voilà qui relève davantage d'un état totalitaire que d'une démocratie éclairée.

Dans son étude, Bordo (2017) tente également d'analyser pourquoi pendant la campagne présidentielle, Hillary Clinton fut aussi désignée par des termes fortement injurieux tels que *bitch* (« garce / salope »), *witch* (« sorcière ») et *harlot* (« pute ») qui constituent autant de façons de la déshumaniser, de l'humilier et de la décrédibiliser. En effet, quel que soit son bord politique, on ne saurait confier la présidence des Etats-Unis à une femme aussi vile. Le vieil adage « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose » semble s'appliquer ici.

En 2010, Paul Sciarra, Evan Sharp et Ben Silberman créent aux Etats-Unis la plateforme hybride nommée Pinterest. Cette plateforme est à la fois considérée comme un réseau social et site de partage de photos. Pendant la campagne présidentielle de 2016, Pinterest a diffusé un ensemble de caricatures d'Hillary Clinton déguisée en **sorcière**.[206] En 2010, cette démarche médiatique contribua fortement à la présenter de manière négative pour favoriser sa chute de popularité et précipiter ainsi sa chute politique. Autre élément important, Hillary Clinton fut qualifiée de *bitch*[207] par des militants républicains pro-Trump qui, lors de rassemblements, portaient des T-shirts sur lesquels on pouvait lire : *"Life's a Bitch; Don't Vote for One"* (Bordo, 2017 : 84). Le terme *bitch* est souvent rendu en français par « garce », « salope » ou « connasse ». L'expression *X is a bitch* signifie en outre « X est chiant (barbant, une plaie) .» Bien que le jeu de mots soit moins aisé en français (« Putain de vie ! N'allez pas en élire une !»), il renvoie à un ensemble plus vaste d'usages langagiers profondément insultants et sexistes, qui participent à la subordination et la dévaluation sociale des femmes en général. Ces usages furent mobilisés sans pitié pour obtenir la mise à mort politique d'Hillary Clinton.

Accuser une politicienne de **mensonge permanent** est assez caricatural si bien que l'arme peut s'avérer inefficace auprès d'un électorat moins hostile à Hillary Clinton que le noyau dur des Républicains et de leurs sympathisants. Une autre stratégie, en apparence moins violente mais beaucoup plus meurtrière encore, a consisté à **tempérer l'accusation**. On a ainsi reproché à Hillary Clinton d'être « fausse » au travers du tour *inauthentic woman* (Bordo, 2017 : 84), colporté par divers médias. La **fausseté** est finalement pire que le mensonge : c'est un **état chronique**, une **disposition**, non un **écart de circonstance**. La fausseté est surtout plus difficile à déceler que le mensonge éhonté qui souvent se trahit lui-même. Et comme si le fait d'être

---

[206] Voir annexe.

[207] Il convient de préciser qu'Hillary Clinton a été, par le passé, régulièrement qualifiée en termes peu flatteurs par l'opinion publique ou les médias. Par exemple, "Ice Queen" (c.f. « Dame de Glace ») et "Sister Frigidaire" (c.f. « Sœur Frigidaire » (Bruck,1994 ; Lakoff, 2001). De même, son profil psychologique a toujours été passé au crible, et qualifé de "out of control," "angry," ou "depressed." "'She has a temper like you would not believe,' a male former associate at the Rose firm said. 'It's not so much that she screams – it's more the tone in her voice, the body language, the facial expressions. It's 'The Wrath of Khan'"" (Bruck 1994; Lakoff, 2001).

imprudente, désorganisée, fausse, dissimulatrice, menteuse, maléfique n'était pas assez pour être discréditée, on a accusé Hillary Clinton d'être experte en **récupération** en mettant en avant le critère du genre (cf. ce qui a pu être dit plus haut de la *woman card*).

8.4. Robin Lakoff intervient dans le débat médiatique

Réagissant à cette campagne de dénigrement tous azimuts affectant l'image personnelle et politique d'Hillary Clinton durant l'hiver 2016, la linguiste Robin Lakoff publie une série de chroniques dans le magazine américain *Time*. Pour mémoire, Lakoff avait déjà entrepris une étude de la figure hors normes d'Hillary Clinton dans les années 1990-2000, lui consacrant des pages détaillées dans sa longue monographie *The Language War* (Lakoff, 2000 : 158-194). Le 7 septembre 2016, Robin Lakoff publie ainsi un article intitulé "*Why We Can't Hear Truth From Either Candidate",*[208] dans lequel elle reprend ses analyses pour tenter de comprendre la « révulsion » que suscitent les deux candidats (*unlikableness*). Une partie du malaise tient à leur manière de communiquer avec les électeurs (notre soulignement) ("*In this presidential campaign, American audiences are experiencing communicative difficulties with both candidates"*). Bien qu'elle renvoie les candidats dos à dos, Lakoff estime que c'est bien Hillary Clinton qui est la plus sévèrement et injustement jugée, parce que ce qu'on lui reproche, ne relève pas tant d'un défaut de comportement (dont elle accuse Trump) mais d'un problème d'attentes genrées (notre soulignement) ("*We analyze Clinton's and Trump's "unlikableness" as if they were the same thing. They're not. Trump's arises because of his individual and unique characteristics and history. He's responsible. Clinton's arises to a very significant degree because of the stereotypes we all carry unconsciously with us about how a woman should behave*.") En faisant campagne, Hillary Clinton sait qu'elle se met en posture d'obtenir le pouvoir et une autorité sur les citoyens américains et que cette autorité est fondamentalement associée au masculin (Lakoff, chronique du 4 Avril 2019). On ne lui fait donc grâce de rien dans ce constant et obsédant examen de passage. On scrute ce qu'elle fait ou ne fait pas, dit ou ne dit pas, avec un excès de zèle (*over-interpret*) (notre soulignement):

> *We interpret, or rather over-interpret, her smiles and lack of them. When she makes a gaffe, we never hear the end of it. We declare every imperfection to be evidence of her unsuitability for the role she is seeking. She is not allowed to be human, because we can't see her as properly female. And we deprive her of the essential human power to make her own meaning. Our judgment becomes a self-fulfilling prophecy: we read negative meanings into her self-presentation, because we don't have any other way to listen to such a woman; then we blame her for making us dislike her. (Lakoff, Time, 2016)*

[208] http://time.com/4454471/hillary-clinton-donald-trump-truth/

La modernité dans laquelle nous pensons vivre en 2021, nous fait oublier un peu vite que dans l'imaginaire collectif « l'autorité » demeure une caractéristique physique et psychologique que notre culture occidentale attribue par défaut aux hommes, non aux femmes (Winter, 2010, Dolan, 2014 : 98-99), notamment en politique. Briguer la plus haute autorité de l'Etat n'est donc pas du tout la même chose pour un homme et pour une femme en 2016, même si le cadre législatif est non discriminant. On ne regarde pas la femme Clinton de la même manière que l'homme Trump, on n'interprète pas leurs travers (attestés ou présumés) de la même façon. En ce qui concerne Hillary Clinton, Robin Lakoff note qu'on s'empresse de la condamner dès qu'elle manifeste quelque émotion ou humanité dans ses déclarations publiques. Nous n'hésitons pas à voir là une manifestation patente du *double bind* : si Hillary reste de marbre, elle est une femme insensible tout à fait antipathique; si Hillary manifeste la moindre sensibilité, la moindre fragilité humaine (et non pas seulement féminine) elle est une femme émotive, instable, inapte à exercer l'autorité. De ceci il ressort qu'une femme qui brigue le pouvoir politique a tout intérêt à cacher les émotions inctonrôlées et désordonnées que potentiellement on lui prête en tant que femme (Winter, 2010, Dolan, 2014) tout en trouvant la manière d'exprimer son humanité, de façon similaire à Angela Merkel en Allemagne. (Bien que née en 1954 et donc plus jeune que Clinton née en 1947, il nous semble que Merkel a opté pour une stratégie du vieillissement physique assumé, non de l'éternelle jeunesse à l'américaine. Là où Clinton a projeté une image de femme peu entamée par l'âge, Merkel a très vite joué la carte de la maturité et de la « mère » [cf. son surnom *Mutti*] plutôt que celle de « femme ». Cela lui a permis de capitaliser sur un stéréotype de genre positif dans toutes les sociétés, notamment partriarcales : celui de la mère nourricière, sensible et attentive au soin de ses enfants.)

Lakoff estime à juste titre qu'Hillary Clinton est dans une position délicate non pas en raison d'un défaut de personnalité mais en raison d'une simple assignation de sexe / genre. L'une des conséquences est le procès d'intention qu'on ne cesse de lui faire (notre soulignement) ("*Clinton is a novel phenomenon for Americans: a woman speaking in a position of potential authority and power. So we hang on her words, as we do not for a man in her situation, but we do so in order to make her words mean what we want them to mean—not what she might have intended them to mean*"). De son côté, Bordo estime que le tourbillon médiatique autour d'Hillary Clinton n'est qu'une collection « d'événements qui n'en sont pas vraiment » (*pseudo-events*) (Bordo, 2017 : 87), des incidents magnifiés qui échappent à tout questionnement sérieux, de menus faits qui deviennent marquants non parce qu'ils sont graves ou pertinents mais simplement parce qu'on les relaie de manière répétée et insistante. Or l'itération (souvent malveillante) finit par transformer le non-événement en événement, le minuscule incident en scandale. Bordo illustre son analyse en revenant sur l'incident médical du 12 septembre 2015

amplifié par la presse. Elle écrit: "*Clinton's pneumonia was handled by the press, when her 'penchant for privacy'* (*as The New York Times put it*) *'threaten(ed) to make her look, again, as though she has something to hide,' while Trump's ludicrous doctor's letter was laughed about – and then forgotten*." (Bordo, 2017: 94- 95); "*She has a record of being dishonest and is not trustworthy*."" (Bordo, 2017 : 95). En l'absence de malversations avérées qui l'accuseraient objectivement, Susan Bordo considère qu'Hillary Clinton a été injustement décrite par les médias comme « menteuse » et « dissimulatrice. » Il s'agit d'accusations graves portant sur sa personne qui vont bien au-delà de la rhétorique politique usuelle dans un combat électoral. S'il y a un fondement à ces accusations, alors c'est celui d'être femme donc le problème est un problème de genre plus que d'individu. L'inverse aurait-il été possible ? Force est d'admettre que Donald Trump, qui sut pourtant se rendre totalement odieux en transgressant tous les codes pragmatiques (insultant, dénigrant, inventant, accusant sans preuve) ne fut jamais soumis au même examen critique de style et de personnalité. D'ailleurs, lorsqu'il rendit publique son parfait état de santé, il n'eut même pas besoin d'en apporter la preuve : un homme de combat qui se déclare fort n'a pas besoin de certificat médical. Mais une femme qui souffre de pneumonie doit convaincre une nation entière qu'elle n'est pas atteinte d'un mal beaucoup grave et fatal.

Ayant admis cela, nous devons soumettre Hillary Clinton elle aussi à un examen critique, en relevant ses propres écarts de langage, puisqu'il a pu lui arriver de tenir des propos hostiles véhiculant des stéréotypes de genre à l'encontre de Donald Trump et de ses supporters. Ainsi, le 9 septembre 2016, Hillary Clinton déclare lors d'un discours à New York que Donald Trump est à la tête d'un véritable mouvement de haine. Elle qualifie tous ceux qui soutiennent Trump de « ramassis de minables » (*basket of deplorables*). En faisant cela, elle **déshumanise** des millions de citoyens américains et les **rabaisse** violemment sur le plan intellectuel et social. Cette attaque ne restera d'ailleurs pas sans réponse de la part de Donald Trump. Quelques jours plus tard, par médias interposés, il rétorque : *"She is a bigot"* ("Elle est totalement bornée et sectaire"). Rappelons que ce terme d'origine religieuse est employé depuis le 16e siècle pour définir quelqu'un d'extrêmement pieux, « d'une dévotion étroite et excessive. »[209] Rappelons aussi qu'on a souvent associé la piété aux femmes même si les hommes religieux ont traditionnellement été investis du pouvoir de faire respecter la loi. Dans la langue moderne, le nom *bigot* et l'adjectif correspondant *bigotted* sont surtout employés pour désigner des personnes aux idées étroites, faisant la leçon mais incapables de percevoir la complexité du monde qui les entoure, d'évoluer dans leurs idées et leur comportement. Pour une femme du Parti Démocrate,

[209] Larousse en ligne.

qui se veut un parti de progrès, l'accusation de sectarisme est très malvenue. Trump sait donc très bien ce qu'il dit.

Même si on ne peut tout placer sur le compte du genre, même si l'arène politique américaine est par définition un lieu où les adversaires se portent mutuellement des coups très violents et très bas, où presque tout semble permis pour déstabiliser l'autre, il est clair que les scandales médiatiques qui ont entamé l'image d'Hillary Clinton, à la fois en sa qualité de personne privée et de personnage politique, se lisent comme une **narration métaphorique de la destruction**. Il nous semble que cette narration a visé un anéantissement total de l'ennemie, une élimination radicale de celle qu'il fallait à tout prix abattre verbalement à défaut d'être en capacité de l'éliminer physiquement. L'attaque, qui a souvent pris la forme d'un pilonnage médiatique, a fait grand usage des stéréotypes de genre, enrobés dans des métaphores dévaluatrices et destructrices. Non seulement la dignité de femme d'Hillary Clinton a été mise à mal mais son image et son ambition politiques de devenir la première femme présidente des Etats-Unis sont apparues comme une imposture et une arrogance: être aussi mauvaise, aussi malhonnête, aussi fragile, aussi désorganisée et malgré tout oser se présenter ; être une femme aussi odieuse et bornée et prétendre porter la voix libérée des femmes !

Si le sexe / genre fut un paramètre aussi important dans cette guerre des mots (cf. le titre de l'ouvrage de Robin Lakoff, *The Language War*) alors il faut se demander si Donald Trump aurait utilisé les mêmes armes pour abattre un et non une rival(e) démocrate. Ce pourrait être l'objet d'une autre recherche doctorale ou d'un projet postdoctoral que de comparer cette bataille présidentielle F / H de 2016 à la bataille H / H de 2020 entre Biden et Trump. Mais au moment où elle publie sa recherche (et où nous accomplissons la nôtre), Bordo a la conviction que la campagne de 2016 est bien une bataille dans la succession des « guerres de genres » (*gender wars)* qui agite la société américaine (Bordo, 2017 ; *The Guardian*).[210]

8.5. Les analyses lakofiennes de la campagne de l'affrontement Clinton / Trump de 2016

Robin Lakoff fait partie des linguistes convaincues que la « guerre des mots » (*the language war*) fait d'autant plus de victimes dans le monde social que les locuteurs ordinaires ont peu conscience des mécanismes profonds du langage alors même que certains se servent, en droit comme en politique, desdits mécanismes pour manipuler les faits, les idées et les sentiments. Elle

[210] Le terme 'gender wars' a été utilisé par Susan Bordo dans un article publié par ses soins dans le journal national britannique the Guardian en date du lundi 3 avril 2017. Cet article s'intitule: The destruction of Hillary Clinton: sexism, Sanders and the millennial feminists"
https://www.theguardian.com/us-news/commentisfree/2017/apr/03/the-destruction-of-hillary-clinton-sexism-sanders-and-the-millennial-feminists

a donc jugé nécessaire d'apporter son expérience en analyse du discours au décryptage en direct de la campagne présidentielle américaine de 2016. L'exercice est délicat car pour atteindre un très large public (national et international) elle choisit ses chroniques dans le magazine *Time*. Même si Lakoff est une féministe et une démocrate affichée, elle ne doit pas adopter d'emblée un point de vue trop partisan et s'efforcer de jouer le rôle premier de linguiste arbitre, qui relève, pointe et analyse sans favoritisme. Pour cela, elle affiche une manière d'équité dans le traitement des candidats. A preuve, le titre de son premier article en date du 7 septembre 2016 : "*Why We Can't Hear Truth From Either Candidate."* Sentant que Trump a l'avantage rhétorique sur sa rivale Clinton, pour un ensemble de raisons qu'elle tente de déconstruire, elle se propose d'ouvrir les yeux et les oreilles des lecteurs en les éduquant. Son second article, en date du 28 septembre 2016 est une leçon grand public de pragmatique du discours portant sur les conventions oratoires d'un débat télévisé: *"Here's How We Need to Watch the Next Two Debates."* Rappeler les conventions du genre va justement lui permettre la démonstration clinique de la manière dont Trump s'est affranchi des règles durant le premier débat. Les lecteurs pourront donc juger par eux-mêmes : *"Debating, like any other human communicative activity, has its rules and expectations, violations of which can and should be judged as evidence of a candidate's suitability for the job."* Robin Lakoff n'hésite toutefois pas à livrer sa propre analyse de « performance »: *"Very briefly, I found Hillary Clinton's performance persuasive, eloquent and well-reasoned. I found Donald Trump's weird and well below what Americans should demand of their president."* Au terme de son analyse quasi-universitaire, le verdict tombe brutalement, impitoyable: "*Trump demonstrated that he did not have the skill of a normal adult.*" Pourquoi intervenir ainsi? Lakoff est inquiète car elle ne se fie pas aux sondages qui sont encore favorables à Clinton. Elle se fie à sa fine connaissance du rapport entre « pouvoir » et « langage » qu'explicite le titre de sa première monographie complète sur ce thème : *Talking Power. The Politics of Language* (1990). Or ce rapport n'est pas du tout en faveur de Clinton.

Les chroniques de Robin Lakoff paraissent entre septembre et novembre 2016.[211] Le contexte est bien celui d'un « événement de genre » (dans notre propre terminologie) puisque pour la première fois de l'histoire américaine, la campagne présidentielle oppose une femme à un homme. L'hebdomadaire *Time* traite de culture, d'économie, de géo-politique et de sujets de

[211] Why Can't we Hear Truth From Either Candidate, publié le 7 septembre 2016.
Here's How We Need to Watch the Next 2 Debates, publié le 28 septembre 2016.
Donald Trump Is the Ultimate Status Quo Candidate, publié le 5 octobre 2016.
Hillary Clinton's Emailgate Is an Attack on Women, publié le 31 octobre 2016.
Ces articles sont tous accessibles en ligne sur le site de Time Magazine:
http://time.com/4454471/hillary-clinton-donald-trump-truth/
http://time.com/4510346/presidential-debate-guide/
http://time.com/4519718/donald-trump-hillary-clinton-change/
http://time.com/4551711/hillary-clinton-emailgate/

société américains avec une ouverture internationale plus ou moins marquée selon l'édition. Dans cette série de courts articles, Lakoff défend l'idée que le scandale du *Emailgate* constitue non seulement un attaque visant Hillary Clinton mais un assaut plus large contre les femmes, comme l'énonce le titre de son troisième article du 31 octobre 2021 : "*Hillary Clinton's Emailgate is an attack on women*." La tension monte à l'approche des élections et Lakoff sort de la relative modération universitaire qu'elle a affiché jusque là, n'hésitant pas à avouer sa « colère extrême » et sa « peur » face à la tournure que prennent les événements : *"I am mad. I am mad because I am scared. And if you are a woman, you should be, too."* Elle déclare sans détour: "*Emailgate is a bitch hunt, but the target is not Hillary Clinton. It's us."* Au travers du jeu de mots *bitch hunt* (variation comique mais caustique sur *witch hunt*) la linguiste nomme et résume ce scandale. Pour des lecteurs américains, le jeu de mot est aussi limpide que vitriolique : allusion est faite à une période très obscure (et aujourd'hui honteuse) de l'histoire politique et médiatique américaine dans les années 1950-60: la « chasse aux sorcières » (*witch hunt*) dont furent victimes les sympathisants du communisme, soupçonnés de dangereuses connivences avec l'Union Soviétique. Pour Lakoff le « scandale », si scandale il y eut vraiment dans l'affaire du *Emailgate*, est une **discrimination de genre**. Lakoff a la conviction intime que l'affaire n'a été un scandale d'Etat que parce que Clinton était une femme. Son crime fondamental est d'être une femme d'action et d'ambition, qui affirme ses convictions. A ce titre elle mérite d'être punie, partout où cela sera possible, pour ce qu'elle osera dire ou écrire. Lakoff écrit: *"The only reason the whole email flap has legs is because the candidate is female. Can you imagine this happening to a man? Clinton is guilty of SWF (Speaking While Female), and emailgate is just a reminder to us all that she has no business doing what she's doing and must be punished, for the sake of all decent women everywhere (...) It's not about emails; it's about public communication by a woman in general."* Pour la linguiste de Berkeley, il est évident que si la présumée coupable avait été de sexe masculin, il n'y aurait tout simplement pas eu matière à scandale*: "If the candidate were male, there would be no scolding and no "scandal." Those very ideas would be absurd. Men have a nearly absolute right to freedom of speech."* A ceux qui seraient tentés de voir dans cette interprétation une caricature, Lakoff répond par avance, sous la forme d'une fausse interrogation: *"Clinton's use of a personal server has not been found to be a crime. Then how is it that so many have found the charge so easy to make, and make stick? How has her use of the server made plausible all the claims that she is 'deceptive' and 'untrustworthy'?*" Pour elle les excuses (très nuancées) de Hillary Clinton ont été hâtivement interprétées comme un pur aveu de culpabilité (ce qu'elles ne sont pas quand on les lit de près). A compter que cela fût le cas, suggère-t-elle, l'**excuse constante** est bien ce qu'une société sexiste exige des femmes: qu'elles se rabaissent et reconnaissant leur faute ("*Clinton has repeatedly apologized, but apparently not enough for her*

accusers (...) By apologizing she acknowledged guilt. But that's what women are supposed to do [because women are always guilty of something]"). Lakoff n'a cependant pas tort de penser que pour le citoyen ordinaire les excuses sont une reconnaissance explicite, avouée, de culpabilité (même si ledit citoyen en fait un usage bien plus nuancé dans sa pratique langagière spontanée). Or le fonctionnement pragmatique de cet acte de langage, nous l'avons vu, est divers et subtil. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les médias et l'opinion publique ont reproché à Hillary Clinton la « piètre » qualité de ses excuses car cette dernière, maîtrisant bien les ressorts du discours, a su **exprimer des regrets sans s'avouer coupable**, ce qui fut effectivement insupportable pour ses détracteurs.

Dans son article du 5 octobre 2016 pour *Time,* intitulé *'Donald Trump Is the Ultimate Status Quo Candidate*, Lakoff déclare que l'un des enjeux majeurs des élections est le bouleversement des normes et des rôles de genre : *"(G)ender is what this election is about, and the change in this change election is about change in gender rules and roles."* Pour parvenir à cette assertion, Lakoff commence par contester que Trump puisse être le candidat du changement, cet « être venu d'ailleurs qui dérange » (*an outside disrupter*) parce que son style, les mesures qu'ils propose, seraient superficiellement en rupture avec les années Obama. Si « changement » (*change*) il doit y avoir, ce sera Clinton qui l'incarnera et non l'inverse dans ces « élections d'un style si particulier » (*unconventional election*):

> *2016 is an "unconventional" election: it is about "change" vs. the "status quo." One candidate is the "change," agent, and the other the representative of the "status quo."*
> *Thus far, I am in agreement.*
> *But when they sort out which candidate is which, we part company. For some analysts, Trump is the "change" candidate, Clinton the "status quo." They see Trump as an outside disrupter and Clinton as an insider with many years of experience but little to show for it. But that's backwards and upside down. If we correctly interpret "change" and "status quo," Donald Trump stands for the former, Hillary Clinton the latter.*

Lakoff, qui a jadis co-écrit une monographie sur le pouvoir de l'apparence physique en Occident (*Face value. The Politics of Beauty*, 1984) n'hésite pas à s'en prendre au physique et aux manières de Trump, qu'elle range sans hésiter dans la classe des « mâles Alpha » :

> *Trump looks an awful lot like every other president (except maybe the current one); while his family name was originally German, it has been changed to look Anglo-Saxon, like the names of the great majority of former presidents; his hair is weirder than most, but it still resembles that of the others, more or less; he generally dresses in suits and ties, like most presidents of the last century or so. And his interests dovetail with those of too many traditional presidents: military aggression, swagger and bluster.*
> *In short, Trump looks and acts a lot like the familiar alpha male. These are the guys who have been in charge for many millennia. Is this "change"?*

Le changement est bien le problème que doit affronter Hillary Clinton, estime Lakoff. En tant que « agent du vrai changement » (*the agent of true change*), la radicalité de ce qu'elle propose fascine et effraie à la fois, ce qui induit un réflexe de repli sur des sécurités anciennes:

> *It seems to me to be uncontestable that in this election, Clinton is the agent of true change. And true change is scary and threatening, and when we encounter it, we find it unlikable, unfriendly, unknowable. As much as we like to represent ourselves as forward-looking and unafraid of the future, we are much more comfortable in the present and, even more so, in the past—especially a golden-age version of the past where men were men, women were women, white males were entitled to nearly everything, and everyone was happy—a past that never existed.*

En somme, estime Lakoff, les élections de 2016 s'articulent autour de deux enjeux capitaux: l'**identité de genre** et **l'attribution-détention du pouvoir** dans la société étatsunienne: *"The 2016 election is about identity and how it is determined, power and how it is allotted."* Dans une campagne aussi médiatisée, les éléments langagiers jouent un rôle capital dans l'affirmation et la déstabilisation des individus. Malgré un style qui peut paraître confus et imprévisible, les stratégies langagières de Trump sont en réalité très étudiées et efficaces, notamment dans la sphère du genre où il promet de facto que l'ordre établi sera maintenu : "*We have to understand Trump's misogynistic remarks as not being as oafish as they seem. They are a calculated campaign strategy, designed to reassure voters that one of the candidates will save them from the future.*" (Lakoff, 2017). Par conséquent, les remarques sexistes de Trump à l'encontre de Clinton ne sont pas de brusques et incontrôlables écarts de langage mais au contraire des **stratégies calculées** et **assumées**. Les ressources de la langue – lexicales, syntaxiques, pragmatiques – que Trump mobilise pour servir son projet politique font de lui un agresseur et un sauveur : il est celui qui attaque sciemment, qui n'a pas peur des femmes, des féministes, du sexisme, de rien en fait, donc quelqu'un qui n'ayant peur de rien a la capacité de sauver l'Amérique et de lui rendre sa grandeur (présumée) perdue (*Make America great again !*).

8.6 La signification de stéréotypes de genre dans les débats télévisés décryptés par Robin Lakoff

Le 26 septembre 2016 a lieu à New York le premier débat présidentiel télévisé plaçant face à face Donald Trump et Hillary Clinton. En analysant ce dernier, nous avons pu relever de nombreux propos à caractère sexiste échangés ou évoqués par les deux candidats. Par exemple, Hillary Clinton mentionne le fait que Donald Trump avait traité Alexia Muchado (une jeune femme d'origine Vénézuélienne élue Miss Univers en 1996)

de "*Miss Piggy*," "d'*Eating machine"* et de "*Miss Housecleaning*."[212] Dans quelle mesure les propos de Donald Trump peuvent-ils être taxés de « mysogynie linguistique »[213] ? Cette attitude se définit comme l'expression verbale d'une « aversion » ou d'une forme de « mépris » à l'encontre des femmes. Hillary Clinton, qui est une politicienne aguerrie et qui n'ignore rien de l'évolution des mentalités dans ce domaine, épingle Donald Trump sur ce point dans l'espoir de le décrédibiliser auprès de l'électorat féminin encore indécis sur son compte. Donald Trump sait ce qu'il risque et réfute donc ces propos en martelant "*False, false, false* !" Il s'agit chez lui d'une tactique rhétorique primitive mais redoutablement efficace. Robin Lakoff écrit (notre soulignement):

> *Trump appears to believe that repetition equals explanation. If he's trying to make a point and his opponent or the moderator questions it, Trump does not usually explain what he is getting at; rather, he reiterates what he said, often several times. Reiteration does not make an argument true. At best it is empty; at worst, bullying. Likewise, denial of the truth is not equivalent to proving the truth of the denial. Repeated iterations of "that's false" does not make an opponent's (or the moderator's) claim false. Particularly when the denial is part of a repeated habit of speaking over or interrupting someone else, the denial has to strike a hearer as chintzy at best, intimidation at worst. (Lakoff, Times, 2016).*

La **répétition d'assertions simples** est une « stratégie d'argumentation » (Perelman, 1992 ; Maingeneau, 2002) qui est souvent utilisée en politique (ou en propagande) pour installer dans les esprits des idées sans avoir à les démontrer. Lakoff parle « d'intimidation ». On peut le voir ainsi. Mais c'est plus encore une manière de couper court à toute argumentation sérieuse donc de ne pas s'exposer, tout en parlant avec une autorité absolue.

Concernant ce même débat, Lakoff (2016) propose une analyse pragmatique grand public dans *Time* des raisons pour lesquelles Donald Trump se trouve dans l'impossibilité de pouvoir justifier son assertion à l'encontre de sa rivale : "*she does not have the stamina"* (notre soulignement):

> *"Stamina" is etymologically the plural form of "stamen," the pollen-producing part of a flower, and its male analogue, equivalent to "balls." (The "pistil" is the female counterpart). Trump appeared to be trying to get at the idea that Clinton, for no discernible reason, didn't have the [male] parts to bear up under presidential pressure, as Trump so clearly does ("the small-fingered vulgarian," remarked Maureen Dowd a bit later, on "Charlie Rose." Can't keep sex out of these debates, I fear.) So for Trump, accusing Clinton of a lack of "stamina" is the same as saying she doesn't have a "presidential look," and in this context, is another trashing of women generally by trashing Clinton for running for president while female.*[214]

---

[212] Traduction personnelle française des termes à l'étude, « Miss Porcine», « Ventre sur pattes » et « Miss Nettoyage.»

[213] Pour plus d'informations sur ce phénomène, on se reportera à la thèse de doctorat de Pierre Habasque (2020): « La misogynie linguistique: identification et caractérisation de formes linguistiques en anglais américain contemporain ».

[214] "Here's How We Need to Watch the Next 2 Debates" by Robin Tolmach Lakoff. Time Magazine, September 28, 2016. https://time.com/4510346/presidential-debate-guide/

Ce qui est donné à comprendre aux spectateurs est qu'Hillary Clinton, n'a pas la carrure du rôle. Lakoff, en ex-spécialiste de lettres classiques, remonte jusqu'à l'étymologie latine de *stamina* mais il est peu probable que le grand public soit sensible à cette composante de sens qui exige une érudition rare. En revanche, l'idée commune d'endurance que ce mot véhicule en anglais est claire pour tout le monde. Bien qu'il ne s'en prenne pas directement au sexe / genre de Clinton, Trump fait tout de même jouer en filigrane le stérotype sexiste de la **force** et de la **résistance physique** du vrai chef mâle, fort, endurant, stable, déterminé. Hillary Clinton ne peut physiologiquement s'en prévaloir et se retouve ipso facto disqualifiée comme **non-mâle** donc moins forte et endurante par nature, donc moins taillée pour la tâche titanesque de diriger les Etats-Unis.

Cette vision stéréotypée qui voit dans la femme un être plus faible et fragile, moins cohérent et rationnel que l'homme, est ancienne. Ce stéréotype de genre, qui prête à sourire quand on l'énonce tel quel, n'a pas entièrement disparu des inconscients et reste activable, comme nous le constatons ici.

Le 9 octobre 2016 a lieu le second débat présidentiel à Las-Vegas (Colorado), qui est diffusé sur toutes les chaînes nationales américaines. Au bout d'une heure et demie, alors que le journaliste d'ABC NEWS, Chris Wallace, vient de donner la parole à Hillary Clinton afin qu'elle puisse s'exprimer sur les améliorations qu'elle souhaite apporter au système de santé et de protection sociale américain, Donald Trump l'interrompt à la 28ème minute et la qualifie de « sale bonne femme » (*Such a nastywoman*) (Trump, 2016, production n°13). L'adjectif qualificatif « nasty » adossé au nom « woman » peut se traduire en français par « méchant », « sale », « atroce» ou « abjecte ». L'intensifieur *such* peut être traduit par « vraiment » ou « quelle » selon la structure qu'on choisira. L'anglais neutralise la distinction de registre (sexiste) qui existe en français ente « femme » et « bonne femme » (*woman*). Si Trump avait été francophone, il aurait utilisé dans ce contexte la seconde formulation : « Saleté de bonne femme ! », « Quelle salle bonne femme ! », « Cette bonne femme est vraiment atroce / abjecte ! » Cette insulte sexiste à la 3e personne est particulièrement dégradante et hors de propos et en rupture avec tous les codes institués de civilité dans le débat démocratique à ce niveau. Elle utilse l'**arme grammaticale** pour véhiculer un message profondément sexiste: *woman* est ici le pivot de l'énonciation, le noyau syntaxique de l'insulte qui opère par modification adjectivale (*nasty*), intensification et exclamation (*such X !*). Elle est tout à fait disproportionnée par rapport à l'offense présumée : une manière de « délit d'opinion » puisque Clinton ose penser différemment de Trump et proposer autre chose. Elle est enfin en rupture avec tous les codes pragmatiques de la politesse linguistique : elle est un affront public à la face de l'interlocutrice (*public defacement*). On savait

que la rhétorique du débat de campagne américain pouvait être très vive et comporter mainte outrance, à la limite de l'acceptable dans la culture occidentale. On découvre que cette rhétorique violente (notamment par rapport aux usages en Europe de l'Ouest) peut aller très loin dans l'**insulte sexiste** sans qu'un émoi ne saisisse la nation et ne dresse la classe politique toute entière contre tel ou tel orateur perçu comme défaillant. On mesure à cette occasion l'écart qui sépare un demi siècle d'activisme universtaire (contestation du sexisme, dissémination des gender studies, prise de mesures fortes en faveur de l'écriture inclusive, etc.) de l'évolution réelle des mentalités « grand public ». Les propos de Trump auraient instantanément disqualifié le candidat au Royaume Uni et très probablement dans le reste de l'Europe de l'Ouest : on ne peut imaginer Ségolène Royal (en France), Sophie Wilmès (en Belgique), Teresa May (en Grande Bretagne), Angela Merkel (en Allemagne) être qualifiées publiquement par leurs adversaires masculins, même ultraconservateurs, de « sales bonnes femmes ». La personnalité de Trump ne saurait servir d'excuse. En effet, l'insulte sexiste publique dans sa bouche, itérée, vociférée avec assurance, aurait dû provoquer une mise à l'écart radicale et définitive du candidat. Or l'insulte sexiste semble au contraire avoir été un indice apprécié de son « parler vrai », Trump étant censé dire tout haut, en matière de race, d'immigration et de genre, ce que tant d'Américains (blancs) n'oseraient plus dire. Les femmes américaines peuvent donc être très inquiètes : dire tout haut ce que tout le monde est censé penser tout bas (qu'on n'a plus le droit d'insulter les femmes donc de les brutaliser verbalement en tant que telles et qu'il est grand temps d'avoir un candidat qui ose restaurer la liberté de parole et les bons usages).

Il est cependant rassurant de constater que les femmes seront beaucoup plus nombreuses, après 4 années de propos sexistes déplacés, à se détourner de Trump lors de sa seconde campagne présidentielle).[215] Interrompre la candidate officielle du Parti Démocrate à la présidentielle de la première puissance du monde, ex-*first lady*, ex-Secrétaire d'Etat des Etats-Unis d'Amérique en s'exclament « Quelle sale bonne femme ! », alors que l'enjeu est un **débat d'idées** autour d'un programme d'action politique, constitue effectivement un **incident conversationnel grave**. En quoi le sexe / genre de son interlocutrice est-il pertinent par rapport au thème abordé ? En quoi défendre des idées avec conviction, lorsqu'on est une femme, serait-il un indice de hargne ou de méchanceté (*nastiness*) justifiant l'insulte *nasty woman* ?

[215] Le Center for American Women and Politics (CAWP) publie des statistiques très détaillées sur les décalages entre femmes et hommes lors des élections: "gender differences in voter turnout"; "gender gap in vote choice", "national polls by gender and education". Pour la campagne de 2020 opposant Trump à Biden, Biden l'emportèrent nettement sur Trump auprès des femmes. Selon les sondages, entre + 17 % et + 27 %. Trump paiera donc ses attitudes et ses propos sexistes, ce qui est rassurant: https://cawp.rutgers.edu/presidential-poll-tracking-2020

Comme il sait très bien le faire, Trump lance un pseudo-cri du cœur qui est en fait calculé. La grammaire trahit ce calcul par l'emploi habile de la **troisième personne**. Il ne dit pas *You're such a nastywoman !* qui aurait été un indice fiable de spontanéité (aussi odieuse et choquant pût-elle être). Il ne dit pas non plus, hors de lui, *You nasty woman !* En adoptant la distance qu'induit nécessairement la troisième personne, il évite de tomber dans le piège de l'**épithète directe**, qui inévitablement se serait retournée contre lui : ses nerfs auraient paru lâcher et il aurait été en rupture trop manifeste avec les règles de bienséance les plus élémentaires d'un débat présidentiel télévisé.

Trump prend à témoin son auditoire, avec lequel il se place en communion de sensibilité et s'exclame *Such a nastywoman !* (sous entendu « Vous voyez bien comme moi qu'elle est absolument odieuse ! »). La troisième personne est une façon d'**objectiver son jugement**, de se mettre en **solidarité** avec son auditoire et enfin de **délocuter** et de **réifier** Hillary Clinton. Cette dernière est extraite du rapport d'interlocution pour devenir **objet (cible) d'un commentaire injurieux**. Trump **prend à témoin** le public et établit avec ses membres une manière de **complicité**. En effet, **la troisième personne est par nature consensuelle**. Elle désigne **l'objet de notre attention et de notre discours commun** : ce à quoi nous pouvons nous **référer ensemble,** ce que nous pouvons observer, commenter dans l'instant, en **coordonnant notre attention** (Langacker 2008). Même si nos appréciations divergent, nous sommes co-observateurs, co-commentateurs (potentiels) et cela nous rend quelque part complices.

Heureusement pour Hillary Clinton, les choses ne se sont pas arrêtées là et comme dans l'épisode de la *woman card*, l'**arme a été retournée contre l'agresseur**. L'expression *Such a nasty woman !* s'est en effet avérée un puissant outil de lutte dans le milieu militant féministe américain. Ce commentaire sexiste inutilement blessant a été **réapproprié** par des femmes militantes et détourné de son sens premier. Elle est devenue une bannière, un **cri de ralliement** dénonçant la campagne de dénigrement sexiste tout en la transcendant et la combattant avec un mélange réussi de force et de sarcasme. En sociolinguistique, ce type d'inversion se nomme « réappropriation de l'insulte » (Butler, 2002 [1997] ; Perreau, 2016, 2018). Le phénomène de la « réappropriation de l'insulte » a été étudié, entre autres, par Judith Butler dans *Gender Trouble* (1990) puis dans *The Psychic Life of Power* (2002 [1997]).[216] Plus récemment, ce phénomène a été théorisé de manière approfondie par Bruno Perreau, sociologue au MIT en 2016 dans les

[216] Dans *Gender Trouble* Butler défend l'idée que la répétition, la réitération d'un terme injurieux, par exemple « queer », permet de renvoyer ce dernier à son auteur en le détournant de sa cible première. Il se produit alors un renversement des effets (Butler, 2002 [1997]: 35). Le terme *queer* initialement utilisé pour dénigrer les homosexuels a plus tard été repris et chargé de valeur sociale positive par le mouvement *queer* comme une tentative de neutraliser sa charge haineuse, de fissurer les dichotomies et ainsi de défier les identités stables.

ouvrages intitulés, *Queer Theory : The French Response* et en 2018 dans *Qui a peur de la théorie queer?*

Judith Butler et Bruno Perreau partagent une opinion similaire sur le fait qu'un terme ou une expression ayant une valeur orignellement négative, comme l'expression insultante *nasty woman* (Fr. « sale bonne femme ») peut être resémantisée et réinvestie positivement. Cette reconfiguration du sens et de l'usage est celle que pratiquent aujourd'hui les groupes minoritaires qu'on rabaisse ou insulte. L'**outrage** (sexiste, raciste) **détourné et transfiguré** confère une puissance soudaine à ceux et celles qui s'en saisissent. En s'appuyant sur l'analyse partagée de ces deux chercheurs nous allons tenter de montrer comment le tour *Such a nasty woman !* a été récupéré par des milliers de femmes américaines alors qu'il était censé les insulter et détruire Hillary Clinton.

8.7 Le phénomène de réappropriation de l'insulte : entre usages linguistiques et usages militants ?

La **réappropriation de l'insulte** est un phénomène linguistique et social qui est apparu dans les années 1970 et 1980, avec pour déclencheur majeur les émeutes de Stonewall à New-York.[217] A la suite de cet événement, de nombreux intellectuels, notamment des historiens, des sociologues et des linguistes, montrèrent que le phénomène de **réappropriation de l'insulte ou du stigmate**, associé à des minorités étaient un puissant outil de lutte politique permettant de subvertir l'ordre social (Butler, 1997, Perreau, 2016, 2018).

L'expression *"Such a nastywoman!"* utilisée mainte fois à l'encontre d'Hillary Clinton, mais aussi des femmes en général, a été par la suite été reprise comme **slogan** par un courant féministe porté par de nombreuses citoyennes américaines anti-Trump au lendemain de leur grand débat et plus largement encore, lors des fameuses *Women's March[es]* qui eurent lieu dans tous les Etats-Unis (notamment à Washingthon le 21 janvier 2017). Comme nous l'avons dit, le pouvoir du langage est à **double tranchant** : les mots et la syntaxe permettent à la fois de **maintenir** et de **subvertir l'ordre social**, d'attaquer et de se défendre, de démolir et de sauver, de figer mais aussi de bouleverser les mentalités de toute une culture.

Le phénomène de **réappropriation de l'insulte** (Butler, 2002 [1997] ; Perreau, 2016, 2018) est intéressant car non seulement il retourne l'énergie de l'agression contre l'agresseur (en remplaçant la haine par le sarcasme) mais il permet aussi à la minorité d'accéder à **un droit de**

[217] Dans la nuit du 28 juin 1969 eut lieu une descente de police dans le bar new-yorkais *Stonewall Inn* qui provoqua une émeute populaire et des violences à l'encontre de personnes homosexuelles ou jugées trop efféminées. Cet événement marqua le début de la lutte en faveur de l'égalité de droits des individus, quelle que soit leur orientation sexuelle.

contrôle du sens des mots, droit qui est normalement accaparé par le dominant (Lakoff, 2000). Un autre exemple bien connu de réappropriation, celui de l'insulte *queer* qui est devenue l'emblème d'une esthétique, d'un champ d'étude, d'un mode de pensée fièrement assumés par ceux-là même que le mot est censé dénigrer. Voilà l'agresseur soudain privé de son arme : ce qui était manié comme une flèche et aussitôt récupéré, recyclé, réapproprié comme un ornement ou une bannière.

Le langage est donc au cœur des luttes de pouvoir et de libération : son **instrumentalité** est considérable. Les femmes qui ont détourné collectivement l'insulte sexiste *such a nasty woman* ont dépossédé les hommes de ce qu'ils croyaient être une arme capable de terrasser définitivement Hillary Clinton et plus généralement les femmes qui osent s'affirmer. Rappelons que dans son « ethnographie de la communication», Gumperz (1968 : 138) avait déjà bien entrevu le phénomène, en notant que le maniement ordinaire de la langue fournissait potentiellement à chaque locuteur un arsenal de formes et de procédés conventionnels, mobilisable pour se battre avec une puissance phénoménale. Il parlait alors des « armes de la communication ordinaire » ("*the weapons of everyday communication"*) dont l'inversion, le sarcasme font bien évidemment partie. Le langage a donc en lui le pouvoir de bouleverser les rapports de force et de domination entre individus ou institutions. Détourner les armes de leur usage premier (l'insulte) pour en faire un cri de ralliement et de libération est donc de bonne guerre socio-langagière.

Au cours de nos recherches, nous avons pu vérifier dans les médias que l'expression *such a nasty woman* avait vraiment fait une percée culturelle fulgurante aux USA. Cette « pénétration culturelle » a été notamment rendue visible par la création artistique de la *Nasty Women Exhibition* en 2017, la création de T-shirt floqués portés par de nombreuses célébrités comme Katy Perry, Pharell Williams, Julia Louis-Dreyfus. De nombreux médias et émissions populaires américaines ont aussi laissé le mouvement se faire entendre au travers de chroniques et tribunes, comme le magazine américain *Huffington Post*, le journal britannique *The Guardian* ou encore l'émission télévisée *Saturday Night Live*. Le hashtag *#nastywomen* a été viral sur le réseau social Twitter, en étant relayé par de nombreuses personnes et célébrités influentes aux Etats-Unis. Enfin, ce slogan a été repris à des fins politiques par la Sénatrice Elizabeth Warren – Sénatrice Démocrate de l'Etat du Massachussetts fin 2017, comme un appel lancé à toutes les femmes de voter contre Trump lors des élections.

Conclusion intermédiaire

Ce chapitre a mis en œuvre une analyse empirique des comportements linguistiques, stylistiques et interactionnels dans le monde politique, observée au travers d'un prisme particulier : celui du genre des intervenants. Après avoir noté que l'accession des femmes aux sphères les plus élevées de la gouvernance politique constituait souvent encore un événement de genre, parce qu'en décalage avec le destin de genre qu'implicitement on continuait d'assigner aux femmes (même si les cadres législatifs ont gravé l'égalité femmes-hommes dans la loi), nous avons eu confirmation qu'il existait bien des pratiques interactionnelles et des **attentes discursives différenciées** au regard de la féminité et de la masculinité : différentes dans leur **mise en acte** (en production) mais surtout différentes dans leur **perception** par le public (en réception). L'ascension politique d'Hillary Clinton (2007-2016) et de Donald Trump (2015-2017), leur confrontation publique violente, nous ont permis de mettre à l'épreuve les critères, outils ou modèles d'analyse développés dans les différents paradigmes qui ont marqué l'histoire des *Language and Gender Studies* : pertinence, persistance, paradoxes.

Le choix de notre corpus a été en grande partie guidé par l'impact politique et médiatique des interventions retenues, que nous avons choisi d'observer comme des **scènes de jeu du genre** et non pas seulement des débats rituels entre opposants politiques. Ce faisant, nous avons accordé importance particulière aux concepts et analyses de Lakoff (2004 [1975] et de Tannen (1990, 2017). Nous avons d'abord tenté de déterminer si certains **éléments formels**, syntaxiques, sémantiques et grammaticaux censés être constitutifs des styles expressifs féminins et masculins par Lakoff étaient ou non présents dans les discours politiques de notre corpus Clinton-Trump. Nous avons ensuite étudié les enjeux interactionnels et pragmatiques desdits discours en nous appuyant sur certaines observations de Tannen qui s'est attachée à caractériser des **stratégies** et **styles conversationnels genrés** (Tannen, 2001 [1991] : 42, 90-96).

Au cours de cette étude, nous avons avons été amenée à considérer les différents effets de sens de certains marqueurs lexicaux et grammaticaux utilisés par les candidats (Lakoff, 2004 [1975] : 39-79 ; Pennebaker, 2011, 40, 173-175). Nous nous sommes également attardée sur les différentes répercussions de ces choix sur l'identité humaine et politique des locuteurs (Anderson, Sheeler, 2017). En dernier lieu, nous avons étudié l'impact médiatique de cette campagne présidentielle sur Hillary Clinton (Bordo, 2017). Celle-ci a été la cible de commentaires témoignant des **biais de genre** émanant soit de la presse, soit de son adversaire principal, Donald Trump. Notre analyse linguistique de plusieurs évènements médiatiques majeurs ayant affecté

son identité de femme et son identité politique (Bordo, 2017) a montré comment Hillary Clinton avait généralement été contrainte de caler son comportement linguistique, son style rhétorique et ses stratégies communicationnelles et interactionnelles sur le modèle identifié comme « masculin » (Lakoff, 2004 [1975], 2000; Tannen, 1990, 2017) afin d'assurer sa légitimité face à Donald Trump, avec l'insuccès que l'on sait (Joe Biden ayant réussi en 2020 là où elle avait échoué en 2016). Au terme de cette étude évaluative et vérificative des éléments de théorie exposée dans les trois premiers chapitres, nous sommes en mesure de formuler des conclusions embrassant l'ensemble de notre travail en linguistique du genre.

Conclusion générale

A la croisée de la linguistique et des études de genre, les *Language and Gender Studies* naissent aux Etats-Unis durant les années 1960-70 dans un contexte historique et socio-politique marqué par le *Civil Rights Movement* (qui les précèdent immédiatement) et le *Women's Liberation Movement* (qui agite la société américaine au même moment). Ces deux grands mouvements de contestation dénoncent les inégalités, les discriminations et les rapports de domination subis par des pans entiers de la société. Bien que moins visibles sur la scène politique et médiatique, les *Language and Gender Studies* s'intègrent à cette mouvance contestataire en dénonçant également des formes de domination et d'injustice. Si l'intervention réformatrice est une composante intrinsèque des études de genre, les choses sont moins nettes en linguistique générale, discipline qui se veut fondamentalement descriptive, par opposition au prescriptivisme caractérisant l'ancienne grammaire historique ou d'usage. Les linguistes féministes qui rejoignent les études de genre, à la faveur du croisement opéré entre sciences du langage et combat féministe par les *Language and Gender Studies,* se retrouvent donc dans une position particulière. Elles doivent en effet résoudre la tension entre l'observation factuelle et détachée des usages (décrire, objectiver le fonctionnement social du langage sans chercher à prescrire une norme comme cela se fait en linguistique) et un engagement militant pour corriger des usages pernicieux et sexistes (comme s'y emploient le féminisme et plus généralement les études de genre, qui se veulent non pas seulement descriptives mais transformatives). Leur position n'est pas sans rappeler celle des analystes du discours dont les descriptions, loin d'être strictement formelles, incluent souvent une remise en cause de l'ordre social.

Tout au long de cette étude, nous avons eu à cœur de souligner le rôle pivot de la langue, qui est la fois le lieu de manifestation des disparités dénoncées par les linguistes féministes et le lieu de leur possible remédiation, que ce soit au niveau des formes (lexicales, grammaticales), des fonctions (idéationnelles et communicatives-interactionnelles) ou encore des styles conversationnels. Ainsi conçue, la langue possède le double statut de miroir (d'un ordre social inégalitaire, d'une cognition culturelle largement discriminante à l'encontre des femmes) et d'outil (d'exercice du pouvoir, de manipulation interpersonnelle, d'imposition de conceptions et représentations du genre). Mieux, ses propriétés fondamentales, historiquement défavorables aux femmes, peuvent fort bien être réajustées (reconfigurées) en faveur de nouvelles conceptions et pratiques égalitaires entre les sexes / genres (si on accepte de raisonner en termes binaires). Car

les mécanismes de sémiotisation constitutifs de la langue, les principes fondamentaux de régulation des usages qui ont servi à opprimer et à discriminer hier sont les mêmes qui peuvent servir aujourd'hui à façonner de nouvelles représentations et performances du genre.

Dans le premier chapitre nous avons cherché à mettre en évidence l'influence décisive exercée par les mouvements féministes sur la construction de disciplines universitaires nouvelles (*studies*) comme les « études féminines » (*Women's studies*) et les « études de genre » (*Gender studies*). Bien que régies par leur propres questionnements langagiers, les *Language and Gender Studies* sont parcourues des mêmes interrogations. Nous avons privilégié dans ces pages d'ouverture les deux premiers paradigmes à avoir émergé: celui de la « déficience » et celui de la « domination » (Lakoff, 1975, Spender, 1980). Nous en avons suivi la construction théorique, la matérialisation linguistique, discursive et sociale, tout en pointant les éléments de controverse, tant sur le plan des notions que des méthodes.

Le deuxième chapitre de cette étude nous a permis de suivre trois figures des *Language and Gender Studies* ayant joué un rôle important dans l'histoire de la discipline. Comme nous avons pu le constater, les chercheuses américaine Robin Lakoff, australienne Dale Spender et française Marina Yaguello ont en commun d'avoir associé de manière étroite le fonctionnement du langage (langue et parole) à l'exercice du pouvoir dans les rapports sociaux de sexe / genre. Pour Lakoff, Spender et Yaguello, la langue est conjointement le marqueur et le vecteur de graves déséquilibres entre les femmes et les hommes. La langue a en particulier le pouvoir de minorer ou d'invisibiliser les femmes. A partir de ce constat, il devient possible d'interroger le caractère discriminant de certaines formes ou dynamiques linguistiques présentes dans les sociétés anglophones. C'est exactement ce que font la pragmaticienne américaine Robin Lakoff dans *Language and Woman's Place* (1975) et la chercheuse australienne Dale Spender dans *Man Made Language* (1980). L'une et l'autre démontrent le contrôle exercé par les hommes sur la sémiologie et la cognition langagières. Les usages linguistiques relevés, fortement contraignants pour tous les sujets (femmes ou hommes), défavorisent et bride les femmes. Ces dernières voient leur position sociale et leur identité, ainsi que leur capacité à nommer leur propre expérience genrée du monde compromises. Nous avons ensuite élargi la discussion au contexte français en privilégiant les écrits de la linguiste angliciste Marina Yaguello qui observa de près le développement des *Language and Gender Studies* aux USA tout en étant imprégnée de culture féministe française. Dans *Les mots et les femmes* (1978), cette linguiste engagée démontre comment la langue orchestre la « diffusion », la « (re)-production » et la « représentation » de visions stéréotypées du « féminin » et du « masculin » qui finissent par pénétrer durablement le corps social. En dernier lieu, nous avons étudié comment la langue reflétait et perpétuait au quotidien des comportements sexistes. A cette occasion, nous avons mesuré le pouvoir

idéationnel du langage qui est effectivement capable de modeler et de filtrer les représentations qu'ont les sujets sociaux du monde et des êtres sexués / genrés qui les entourent. La situation n'est cependant pas figée puisqu'il reste possible de modifier profondément et durablement les formes de l'expression et les représentations que ces dernières induisent. C'est tout le sens des réformes linguistiques proposées par les tenantes du *language planning*.

Le troisième chapitre nous a permis de présenter les fondements théoriques et empiriques de la *difference approach* qui bénéficia d'une très large diffusion aux Etats-Unis, grâce à l'écho rencontré par *You Just Don't Understand* (Tannen, 1990). La rançon de l'énorme succès médiatique rencontré par cet ouvrage à destination du grand public fut l'âpre controverse qu'il suscita dans les milieux universitaires féministes. On reprocha ainsi aux adeptes du paradigme de la différence, dont Tannen semblait se faire l'écho, de s'en tenir à une simple identification des styles conversationnels genrés (Maltz & Borker, 1982, Tannen, 1990, 2017, 2019), sans véritablement chercher à dénoncer, à fustiger et à corriger les évidentes disparités linguistiques entre les sexes. On ne supporta pas la relative neutralité de la perspective développée, qui jurait avec l'engagement des réformatrices féministes du langage. En fait, on n'accepta pas que des linguistes restent dans un rôle strictement descriptif face à la langue et à ses usages en minorant les enjeux de pouvoir. On leur fit grief de s'en tenir à des actes de description des différences codiques observables entre les femmes et les hommes, en levant les malentendus que pareils décalages étaient susceptibles de générer. Le ton conciliant, la relative neutralité politique de ces linguistes ne furent pas les seuls points d'achoppement. On reprocha également à la *difference approach* son attitude complaisante vis-à-vis de la binarité, en opposant sommairement un style conversationnel féminin à un style masculin, comme si les choses étaient aussi simples et préassignées. Pire, on vit dans cette division des styles une forme de déterminisme sexué des comportements langagiers, heurtant de front les conceptions socio-constructionnistes du genre, dominantes en études de genre. Enfin, les généralisations opérées soulevèrent et soulèvent encore d'importants problèmes de méthode : les données empiriques de ces linguistes restent fragmentaires et la non prise en compte des variables dialectales, sociolectales, contextuelles rend problématique la définition de « styles » aussi génériques. Nous estimons néanmoins que la force de la *difference approach* est l'importance qu'elle accorde aux stratégies de communication et aux mécanismes interactionnels qui relèvent de la pragmatique (Bracops, 2010) et qui dépassent à notre sens la seule question du genre.

Le dernier volet de cette étude nous a fait pénétrer dans l'arène politique américaine, connu pour la rudesse de ses confrontations verbales. Nous avons estimé que ce terrain, historiquement dominé par les hommes et par leurs codes oratoires, était non seulement accessible sur le plan matériel (abondance des enregistrements audiovisuels téléchargeables et analysables à distance)

mais constituait un lieu privilégié de confrontation des styles conversationnels « féminins » et « masculins » (Lakoff, 1975, Tannen, 1990, 2017, 2019), avec de potentiels phénomènes de polarisation, de renversement ou d'hybridation. Nous avons circonscrit notre étude aux élections américaines de 2016 opposant Hillary Clinton (candidate du Parti Démocrate) à Donald Trump (candidat du Parti Républicain). Le corpus d'allocutions et de débats que nous avons assemblé a été traité manuellement et informatiquement, en double mode qualitatif et quantitatif.

Sur la base des données recueillies, nous avons tenté de voir si certains phénomènes recensés par les tenants des paradigmes de la « déficience » (Jespersen, 1922 ; Lakoff, 1973), de la « domination » (Lakoff, 1975, Spender, 1980), de la « différence » (Maltz & Borker, 1982, Tannen, 1990, 2017) et de la « performance » (West, Zimmerman, 1987, Butler, 1990, 2016) étaient encore vérifiables et pertinents pour l'analyse genrée du discours politique contemporain. Ce que nous avons pu observer des prestations d'Hillary Clinton pour atteindre ses différents objectifs politiques entre 2007 et 2016 nous a semblé relever à la fois de la « performance » et de la « contre-performance » de genre (Butler, 1990, 2004, 2016). Notre démarche étant contrastive, nous avons bien entendu étudié le style oratoire et l'action langagière de Donald Trump. Nous avons fait le choix de présenter les résultats de notre étude sous forme de graphiques et de paragraphes argumentés. Nous avons enfin soumis une partie de nos données (visionnage de courtes séquences) et certains résultats à des mastérant.e.s et doctorant.e.s du Groupe des Linguistes et Didacticiens Emergents (GLIDE - EA 4196 CLIMAS). Nous avons pour cela réalisé une enquête par questionnaire anonyme et un visionnage de séquences extraites de débats politiques entre Hillary Clinton et Donald Trump. Dans les développements ultérieurs de notre recherche nous étendrons et affinerons cette procédure.

Au terme de notre étude et malgré la rapidité des évolutions sociétales observées depuis la parution de *Language and Woman's Place* (Lakoff 1975), nous sommes en mesure d'affirmer que les femmes de pouvoir continuent de subir de manière latente une injonction paradoxale (*double bind*) très perturbante qui pèse non seulement sur leurs mots, leurs gestes et leur style conversationnel mais affecte sensiblement la réception de leur discours. Alors qu'Hillary Rodham Clinton était déjà présente et exposée sur la scène politique et médiatique depuis de nombreuses années (en tant qu'épouse du gouverneur puis du président Bill Clinton, mais aussi en sa qualité de première femme sénatrice de l'Etat de New York puis de Secrétaire d'Etat de l'administration Obama), alors que son expérience des affaires de l'Etat était écrasante comparée à celle de son rival, elle ne parvint jamais à s'affranchir totalement de l'injonction paradoxale qui pesait sur elle. L'analyse que nous avons effectuée de l'évolution de son style oratoire entre 2007 et 2016 nous a permis de déceler chez Clinton une tendance « masculine » marquée (Lakoff, 1975 ; Tannen, 1990, 2017) qui ne contribua pas à la rendre « sympathique » auprès de l'opinion

publique. On peut voir là un paradoxe dérangeant mais aussi une évidente nécessité. Tout bien considéré, Hillary Clinton pouvait-elle faire autrement qu'adopter des éléments du style dit « masculin » pour être jugée digne d'exercer une autorité et des fonctions typiquement associées aux hommes et par eux régulées? Et en faisant cela, pouvait-elle recevoir autre chose qu'une sanction, puisqu'en masculinisant sa parole elle renonçait aux traits protypiquement associés à la féminité et avait donc de fortes chances d'apparaître autoritaire, désagréable ou antipathique ?[218] Et n'est-ce pas justement ce que Robin Lakoff aurait prédit en 1975 à partir de sa grille d'analyse ? De façon intéressante, les adversaires masculins de Hillary Clinton surent adopter certains éléments du style dit « féminin » à leur avantage sans pour autant mettre en péril leur masculinité, ce qui fut fort habile[219]. Hillary Clinton se retrouva ainsi prise au piège[220].

Les résultats que nous avons obtenus confirment donc l'enjeu persitant de la double-contrainte (injonction paradoxale) que subissent les femmes en politique ou dans les milieux professionnels : elles doivent nécessairement intégrer des éléments du *men's language* (Lakoff, 1975 :39-75 ; Tannen, 2017 : 33) pour s'imposer comme des figures crédibles d'autorité, tout en maintenant ce qu'il faut de *women's language* pour ne pas voir leur féminité et leur personnalité remises en question. Si l'idée d'un équilibre à atteindre n'est pas en soi choquante, elle n'en demeure pas moins d'une grande perversité car imposée et subie par opposition à librement choisie ou consentie. En outre, au sein de ce débat nous pouvons nous demander s'il est plus facile pour une politicienne conservatrice, comme par exemple, Sara Palin (représentante du *Tea*

---

[218] Sauf à se positionner non comme une guerrière mais comme une figure maternelle (stricte mais aimante et responsable), ainsi que le fit Angela Merkel. Cette dernière est affectueusement surnommée Mutti (« maman chérie ») par les Allemands. Bien que positif, ce surnom n'est ni tout à fait rassurant ni tout à fait flatteur pour une femme en politique. Il confirme qu'il est difficile d'échapper aux attentes sociales traditionnelles en matière d'identité, de rôle et de comportement lorsqu'on est du sexe féminin. La maternité est projetée sur Merkel, qui n'a pourtant pas eu d'enfants. Rappelons enfin qu'avant d'être Mutti, Angela Merkel fut affectueusement surnommée "ma petite demoiselle" (mein Mädchen) par le chancelier Helmut Kohl au début des années 1990.

[219] Nous supposons que les adversaires de Hillary Clinton et Hillary Clinton, elle-même, ont adopté des pratiques expressives et communicatives qui oscillent entre des modèles que le journal *The Guardian* nomment le *Female-identifying speakers* et *Male -identifying speakers*. (The Guardian, 20.08.2021).

[220] Nous tenons à insister sur le fait que les résultats de l'élection américaine de 2016 attestent que le candidat républicain Donald Trump a obtenu la désignation de 290 grands électeurs en sa faveur contre 228 pour Hillary Clinton. Pour autant, Donald Trump n'a obtenu que 47,30 % des voix populaires, contre 48,18% pour Hillary Clinton. Hillary Clinton était donc en termes de voix populaires largement gagnante, son échec est donc relatif. Les stratégies politiques et communicationelles qu'elle a adoptées n'étaient donc pas en soi si mauvaises. Ce résultat électoral des grands élécteurs témoigne de la persistance de l'hégémonie masculine dans la sphère politique américiane tant de la part des électeurs républicains/démocrates. Les données collectées par le *New York Times* montrent par ailleurs que l'idéal type de l'électorat de Donald Trump est très nettement masculin, blanc, assez peu diplômé, âgé de plus de 45 ans, résidant de petites villes ou de la campagne, plutôt chrétien et pessimiste pour l'avenir de son pays. A la question : "quelle est la plus importante qualité qu'un président doit posséder, 83 % des sondés ayant voté pour lui répondent : "il doit pouvoir amener le changement", seuls 8% considèrent que "l'expérience" importe.
Adrien Sénécat, Maxime Ferrer, Le Monde, 9 novembre 2016.
URL : https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2016/11/09/comment-la-victoire-de-donald-trump-a-t-elle-pu-echapper-aux-sondeurs-et-aux-medias_5028104_4355770.html

Party) qui depuis 2008 occupe la scène politique américaine, de s'exprimer et d'être audible en comparaison à des politiciennes progressistes telles que Hillary Clinton? Souffrent-elles des mêmes injonctions paradaxoles ? des mêmes représentations et commentaires négatifs sur la scène politique et médiatique ? Si oui, à quelles fréquences ? On pourra bien entendu reprocher à ce type d'analyse d'encourager le maintien de stéréotypes sexistes sur la « féminité » ou la « masculinité » et de colporter une conception binaire et essentialiste du contraste masculin / féminin, en rupture avec les conceptions fluides et plurielles du genre, ajourd'hui en pleine expansion. Nous estimons toutefois qu'il faut savoir rester très prudents quant à l'étendue et à la profondeur de ce changement. Certes, au moment où nous achevons ce travail (printemps 2021), on ne peut que se réjouir de l'évolution, très réelle, très perceptible, des conceptions et des rapports de genre dans les sociétés occidentales. Ces dernières intègrent davantage d'égalité (si on continue de raisonner en termes binaires comme dans les réformes portant sur la « parité » femme / homme) et de fluidité (si on traite le genre comme un continuum de construits individuels possibles). Mais les visions nouvelles, non essentialistes, non déterministes du genre, nourries par plus d'un demi-siècle de recherches universitaires intenses, sont loin d'être banalisées dans le corps social. Pour ceux et celles qui en douteraient, voici ce que Joe Walsh, Sénateur Républicain de l'Etat de l'Illinois, déclara sur sa page Twitter lors de la campagne présidentielle de 2016 : "*If you want a country with 63 different genders, vote Hillary. If you want a country where men are men and women are women, vote Trump."* De tels propos trahissent un besoin de certitude fondamentale concernant l'identité de genre et la dualité sexuée des êtres. Or Joe Walsh ne se hasarderait pas à fustiger Hillary Clinton pour sa conception non binaire du genre s'il n'était certain de trouver un très large écho à sa raillerie parmi des milliers d'électeurs. Dans son propos sarcastique s'exprime aussi la crainte d'une remise en cause de l'ordre patriarcal, si vigoureusement dénoncé par Dale Spender dans *Man Made Language* (1980), le patriarcat étant très attaché au marquage différentiel du sexe / genre. Dans ce contexte, on peut comprendre que le paradigme de la différence soit considéré avec la plus grande méfiance, voire une hostilité franche, par de nombreuses féministes. Parler de style (ou langage) féminin / masculin, n'est-ce pas fournir des armes supplémentaires aux défenseurs de la binarité du genre et de l'ordre sexué du monde ? Ce n'est pourtant pas l'intention déclarée d'une chercheuse comme Deborah Tannen, ni la nôtre.

Au-delà des controverses internes et externes qu'elle suscite, la discipline des *Language and Gender Studies* reste précieuse (dans la diversité de ses paradigmes) pour comprendre certains phénomènes sociaux, comme les dynamiques d'indexation identitaire des femmes et des hommes, les rapports sociaux inégaux de « domination » et de « subordination » entre les individus genrés dans les différentes sphères de l'ordre social, notamment le travail, l'éducation,

l'économie, la politique, le militantisme, les médias et la vie familiale. Comprendre ces rapports revient à saisir la réalité sociale qui nous entoure, ce qui est loin d'être négligeable.

L'acte de compréhension auquel nous souscrivons doit cependant accepter de situer le genre et son traitement social dans le contexte plus vaste de la cognition humaine, ce que ne font pas toujours les spécialistes issus des humanités. Car certains phénomènes, comme la binarité femme / homme ou la catégorisation duale du genre en masculin / féminin ne relèvent pas uniquement de constructions culturelles, d'idéologies traditionnalistes du genre, mais de mécanismes communs et profonds d'idéation auxquels il est difficile de se soustraire, les militants eux-mêmes appliquant des schèmes binaires pour mener leurs luttes (ex. dominant vs. dominé, inclusion vs. exclusion). Le linguiste français Daniel Roulland (2019) rappelle avec justesse que les humains ont tendance à projeter dans le domaine conceptuel des structures binaires qu'ils trouvent (ou croient déceler) dans leur propre anatomie : deux ventricules cardiaques, deux yeux, deux mains, deux joues, deux jambes, deux pieds, deux seins, deux ovaires, deux testicules, deux amygdales, deux narines, deux lèvres, la mâchoire inférieure et supérieure, une main droite et une main gauche, etc. L'environnement physique semble aussi offrir un univers régi par des binarités (malgré l'existence de gradations et d'états intermédiaires comme pour le chaud et le froid): le nord et le sud, le jour et la nuit, l'est et l'ouest, la verticalité et l'horizontalité, la plaine et la montagne, la terre et la mer, etc. Dès lors, il devient tentant d'appliquer ce mode de structuration bipolaire du monde dans des domaines plus abstraits: le concret et l'abstrait, le réel et le fictif, le bien et le mal, l'inné et l'acquis, la connaissance et l'ignorance, l'animé et l'inanimé, la majorité et la minorité, la domination et la subordination, la croyance et la non-croyance… le masculin et le féminin. En admettant qu'on accepte l'existence de gradations entre ces extrêmes, entre ce qui est X et non-X, l'esprit humain peine à catégoriser l'expérience sans poser une entité de référence, un noyau ou prototype de X, par rapport auquel il évalue l'être, la chose ou le phénomène, en mode identique, proche, éloigné ou hors champ (Rosch, 1973 ; Taylor, 2008).[221] Cela s'applique entre autres au genre et il ne faut donc pas être surpris que beaucoup de sujets, experts ou non experts, raisonnent à partir d'oppositions en apparence sommaires de type féminin / masculin ou typique / atypique. Les mécanismes ordinaires de la cognition générale ont un effet évident sur les processus ordinaires de catégorisation-conceptualisation du sexe / genre. La résistance rencontrée n'est donc pas uniquement socio-politique ou idéologique : elle provient aussi de formes communes d'intellection et de raisonnement. Cela n'excuse en rien les dérives sexistes et les comportements discriminatoires dans le champ du sexe / genre mais peut expliquer

[221] "(C)ategories have an internal structure, in the sense that some members might be 'better,' or 'more representative' (i.e., more 'prototypical') examples of the category than others" (Taylor, 2018: 39).

la difficulté de faire penser le genre autrement. Voilà pourquoi nous pensons que pour être plus efficaces encore, les *Language and Gender Studies* du 21e siècle devront intégrer une dimension cognitive comme le préconisent Garnham et al. (2016 : 772) dans leur plaidoyer en faveur de la création d'un axe de recherche intitulé *Gender, Cognition and Language,* relayé par la revue *Frontiers in Psychology*.

> *Gender inequality remains a contentious issue in many societies, despite legislative, and other less formal attempts to tackle it. It is perpetuated, in part, by gender stereotyping. Previous research indicates that language contributes to gender inequality in various ways: Gender-related information is transmitted through formal and semantic features of language, such as the grammatical category of gender, through gender-related connotations of role names (e.g., manager, secretary), and through customs of denoting social groups with derogatory as opposed to neutral names. Both as a formal system and as a means of communication, language passively reflects culture-specific social conditions. Furthermore, language can also be used to express actively, and can potentially perpetuate, those conditions. Tackling these issues successfully depends on a proper understanding of their cognitive and societal underpinnings, but also on understanding the effects of attempted interventions.*

En dépit des controverses suscitées (dont la binarité du genre / sexe), nous pensons que les travaux de recherche publiés depuis les années 1970 en linguistique de genre ont produit une réflexion de qualité sur la complexité du rôle des femmes dans la sphère publique, en particulier en politique (Anderson, Sheeler, 2017). Nous pensons notamment à certaines figures féminines qui ont défrayé la chronique : Hillary Clinton, première dame des Etats-Unis, Sénatrice de l'Etat de New York, candidate à la Présidence des Etats-Unis entre 2008 et 2016, Secrétaire d'Etat ; l'ex-Garde des Sceaux Janet Reno ; les ex-Secrétaires d'Etat Madeleine Albright et Condoleezza Rice ; la Sénatrice Démocrate Nancy Pelosi ; Kamala Harris (première vice-présidente des Etats-Unis, investie en janvier 2021) ; l'actrice de télévision Ellen Degeneres ; la présentatrice de *talk-show* télévisé Oprah Winfrey et enfin les trois représentantes démocrates Ilhan Omar, Alexandria Ocasio-Cortez et Rashida Tlaib récemment élues au Congrès, qu'une éditrice du *New York Times* décrit comme des « députées qui montent au créneau» et qui « bousculent tous les stéréotypes en faisant des vagues »:

> *The Outspoken Women of the House*
> *Three freshman lawmakers shatter stereotypes as they make waves*
>
> *[…] The idea that women are the key to a kinder and smoother-running Congress has been popular for as long as women have had a meaningful presence there. More than two decades ago, Senator Barbara Mikulski, long known as the dean of Senate women, began organizing monthly, bipartisan, women-only dinners in an effort to create a "zone of civility." The concept of a nurturing, solutions-oriented sisterhood has endured, often fostered by the women themselves. Hillary Clinton sold this argument in her 2016 campaign, telling Time, "I just think women in general are better listeners, are more collegial, more open to new ideas and how to make things work in a way that looks for win-win outcomes."*
>
> *In the Age of Trump, the idea of women as a civilizing force in some ways holds even fiercer appeal. Last cycle, a historic number of women won office on the promise of combating the toxic culture fueled by the president's lying and bullying. In January, Representative Susan Wild, a Democratic freshman from*

Pennsylvania, told Politico: "I believe that women, whether it's in our DNA or a learned behavior, are natural facilitators. We spend our lifetime in our families solving problems, at least those of us who are mothers. And I think that maternal instinct will hopefully operate to help us work for the common good."

How uplifting. How stirring. How absurd.

We can debate the leadership, communication and negotiating styles of women vs. men. But when it comes to the self-selecting gals who elbow their way into high office, the idea that they're less ragingly ambitious, more conciliatory or less partisan is insulting and contrary to the facts.[222]

Pendant longtemps, les femmes d'influence, très exposées dans les médias, ont été traitées comme emblématiques d'une « féminité » qui s'affirmait jusqu'au bout et qui n'hésitait pas à partir à l'assaut du pouvoir. Cela leur valut d'être scrutées comme aucun homme ne l'aurait été dans une situation analogue, d'être adulées ou détestées, mais surtout d'être mises sous une extrême presssion et malmenées. Certaines femmes en vue ont été la cible de propos dégradants liés à leur sexe / genre, sans que beaucoup de monde y trouve matière à scandale (alors que cela en était un). On s'est cru autorisé à commenter leur apparence physique, leur origine ethnique, leur situation de famille, leur orientation sexuelle, leurs tragédies personnelles. On a publiquement disséqué leur personnalité et leur féminité.

Ce qui a incontestablement changé au cours des dernières décennies est la nature des activités dans lesquelles les femmes se sont plus massivement engagées, en particulier médiatiques, politiques et publiques. Elles n'ont plus été systématiquement réduites au silence et à l'invisibilité comme cela fut longtemps le cas mais en contrepartie leurs faits et gestes ont suscité une curiosité sans précédent. Chacune des femmes d'influence mentionnées plus haut s'est largement exprimée et chacune a réussi à effectuer des changements dans la définition qu'elle donnait d'elle-même et dans l'image publique qu'elle projetait (Anderson, Sheeler, 2017).

De façon plus générale, personne n'aurait imaginé il y a cinquante ans qu'autant de femmes iraient aujourd'hui s'entraîner dans des salles de sport, qu'il y aurait des femmes politiques, des femmes médiatiques, des joueuses de basketball professionnelles ou que les femmes viendraient concurrencer les hommes dans l'obtention de prestigieuses bourses universitaires. Personne n'aurait cru non plus que l'extension de la législation du mariage aux couples de même sexe se ferait, que les tribunaux débattraient du droit d'une personne à changer de sexe, que des foules défileraient tout en scandant *"We're here, we're queer, get used to it!"* (Eckert et McConnnell-Ginet, 2003 : 330). Malgré tous ces changements, les écarts salariaux entre les femmes et les hommes persistent. Même dans les pays qui se sont dotés de législations encourageant la parité, les hommes continuent de dominer très largement les institutions

[222] Michelle Cottle, The New York Times, March 21, 2019.
URL: https://www.nytimes.com/2019/03/21/opinion/house-of-representatives-women.html

politiques et économiques. Dans le monde, des millions de femmes restent astreintes à la « pudeur » du voile, se voient contraintes dans leur sexualité et assignées à la sphère domestique. La sujétion et l'invibilisation des femmes dénoncée dans les années 1970 par les tenantes du paradigme de la « domination » conserve une cruelle actualité planétaire.

Cela étant admis, l'état actuel de la recherche en *Language and Gender Studies* tend à montrer qu'un nombre croissant de femmes et d'hommes se rendent compte qu'ils peuvent se redéfinir et se réinventer à travers le langage : *" (...) women and men are able to recreate themselves (that is, create different selves) in part through language"* (Freed, dans Holmes & Meyerhoff, 2003 : 714). Ce constat souligne la nature « construite » du genre qui encourage les femmes et les hommes à comprendre jusqu'à quel point le genre est à la fois modelable et « joué » (*performed*) (Butler, 2016). Les travaux contemporains sur le genre font référence à d'importants changements sociétaux et langagiers dans la perception et la mise en acte du genre. Certaines minorités comme les femmes ou la communauté LGBTQI+ sont actuellement plus visibles qu'auparavant aux Etats-Unis et en Europe. Néanmoins, l'égalité stricte est loin d'être acquise. La presse populaire a peu évolué dans son traitement des stéréotypes de genre. Selon une étude réalisée par les membres du groupe sur l'égalité de genre patronné par l'OCDE[223] (*The OECD Friends of Gender Equality Plus Group* 2019) et
relayé par l'UNESCO, les figures féminines n'occuperaient que 10 % de l'espace de l'information dans les média, 20 % des expertises sollicitées, tandis qu'on estimerait à seulement 4 % la part d'articles ou de productions médiatiques remettant en cause les stéréotypes de genre. Bien que plus inventif, le monde de la publicité n'a pas non plus évolué autant qu'on aurait pu l'espérer (Grau & Zotos, 2016). Ici encore, les *Language and Gender Studies* ont un champ d'étude qui reste très ouvert.

L'identité sociale et discursive des femmes reste affectée par différents processus langagiers qui tendent à ralentir l'instauration d'une parité stricte entre les femmes et les hommes: le sexisme linguistique, la discrimination linguistique (Lakoff, 1975), le déterminisme linguistique (Labov, 1966 ; Trudgill, 1974, 2000), l'insécurité linguistique (Labov, 1966 ;

[223]L'Organisation de coopération et de développement économiques est une organisation internationale qui œuvre pour la mise en place de politiques meilleures pour une vie meilleure. En août 2021, l'OCDE se compose de 38 pays: l'Allemagne, l'Australie, l'Autriche, la Belgique, le Canada, le Chili, la Colombie, la Corée, le Costa Rica, le Danemark, l'Espagne, l'Estonie, les États-Unis, la Finlande, la France, la Grèce, la Hongrie, l'Irlande, l'Islande, Israël, l'Italie, le Japon, la Lettonie, la Lituanie, le Luxembourg, le Mexique, la Norvège, la Nouvelle-Zélande, les Pays-Bas, la Pologne, le Portugal, la République Slovaque, la République Tchèque, le Royaume-Unis, la Slovénie, la Suède, la Suisse et la Turquie.

Trudgill, 1974, 2000), l'hypercorrection linguistique (Labov, 1966 ; Trudgill, 1974) et certains phénomènes d'accommodation (Albesprit et al., 2017). Nous constatons par ailleurs que les violences verbales et sexuelles contre les femmes n'ont pas diminué au point que des campagnes d'affichage et des rappels à l'ordre constants doivent être orchestrés dans la sphère publique. Pareil constat a contribué à modifier les pratiques militantes dans les milieux féministes contemporains. Depuis 2017, on assiste à l'émergence de nouvelles pratiques militantes féministes dites « techno-discursives » qui peuvent être qualifiées de « cyber-féminisme » (Paveau, 2018). Ce cyber-féminisme est en partie incarné par le post de hashtags militants sur les plateformes sociales aux Etats-Unis et en Europe. Le cyber-féminisme a été rendu visible par l'émergence de nouveaux mouvements de luttes féministes *#MeToo* et *Times'Up* entre 2007 et 2018 aux Etats-Unis et en Europe.

Parvenu au terme de ce travail, nous formulons le souhait que notre recherche contribue à nourrir la réflexion et la discussion autour de la question du sujet social genré, des représentations dont ce sujet est l'objet, des pratiques communicationnelles, interactionnelles et idéationnelles dans chacun(e) est acteur ou actrice.

Références bibliographiques

1. Monographies et ouvrages de référence

Achin, C. & Bereni, L. (2013). *Dictionnaire genre et science politique : Concepts, objets, problèmes*. Sciences Po, Les Presses.

Aristote (c. -329-23). *Rhétorique*. Edition sous la direction de M. Schwarzberg. Traduction et annotation de B. Saint-Hilaire. Références chiffrées conformes à l'édition originale imprimée. Arvensa e-editions, format Kindle, 2017.

Austin, J. L. (1962). *How to do things with words : The William James lectures delivred at Havard university in 1955*. Harvard University Press.

Bailly, S. (2008). *Les hommes, les femmes et la communication : mais que vient faire le sexe dans la langue ?* L'Harmattan.

Baker, P. (2014). *Using Corpora to Analyze Gender*, First Edition. Bloomsbury Academic.

Bara, B. (2017). Cognitive Pragmatics. In (ed.) Yan Huang, *The Oxford Handbook of Pragmatics*. Oxford : Oxford University Press.

Bard, C et al. (2004). *Quand les femmes s'en mêlent : Genre et pouvoir*. Éd de la Martinière.

Baron, D. (1986). Grammar and Gender | Yale University Press. Yale University Press. Vail-Balou Press. Binghampton, New York). Yale University Press.

Baslez, M-F. (2017). *Histoire politique du monde grec antique*. Seconde édition : Armand Colin.

Benatar, D. (2012). *The second sexism : Discrimination against men and boys*. Wiley-Blackwell.

Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*, 1. Paris : Gallimard.

Bereni L, Chauvin S, Jaunait A, Revillard A. (2012). *Introduction aux études sur le genre* (2e édition revue et augmentée). De Boeck.

Bordo, S. (2017). *The Destruction of Hillary Clinton* : Melville House.

Bourdieu, P. (2014). *La Domination masculine.* Editions Points.

Bracops, M. (2010). *Introduction à la pragmatique : Les théories fondatrices actes de langage, pragmatique cognitive, pragmatique intégrée avec exercices et corrigés*. Seconde édition. De Boeck-Duculot.

Bronckart, J-P. (1997) Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionnisme socio-discursif : Lausanne, Éditions Delachaux et Niestlé

Brown, P, Levinson S. (1987). *Politeness : Some universals in language usage*. Cambridge University Press.

Butler, J. (1990). *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity* (Thinking Gender). Routledge.

Butler, J. (1997).The Psychic Life of Power. Routledge.

Butler, J. (2002). *La Vie psychique du pouvoir. L'Assujettissement en théories*, préface de Catherine Malabou, traduction de Brice Matthieussent. Paris. Editions Leo Scheer.

Butler, J. P. (2006). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. La Découverte.

Butler, J. (2011). *Bodies That Matter : On the Discursive Limits of Sex*. Routledge.

Butler, J. (2016). *Rassemblement : Pluralité, performativité et politique*. Fayard.

Cameron, D. (1992). *Feminism and linguistic theory* (Second edition). St Martin's Press.

Cameron, D. (1995). Verbal hygiene (1st ed.). London New York: Routledge.

Cameron, D. (1998). *The feminist critique of language : A reader* (Second revised edition). Routledge.

Cameron, D. (2003). *Language and sexuality*. Cambridge University Press.

Carme, C. (1956). Linguistique et anthropologie. Paris. Editions Denoël, p. 125.

Carroll, B. C, & Levinson, C.S. (1956). *Language, Thought, and Reality*, Second Edition: Selected Writings of Benjamin Lee Whorf. The MIT Press.

Charaudeau, P., Maingueneau, D. (2002) : Dictionnaire d'Analyse du Discours. Seuil.
Charaudeau, P. (2018) Dictionnaire d'analyse du discours. Sciences humaines. Seuil. (2018, octobre 16). http://www.seuil.com/ouvrage/dictionnaire-d-analyse-du-discours-patrick-charaudeau/9782020378451

Chomsky, N. (1965). *Aspects of the theory of syntax*. The MIT Press.

Clinton, H. (2017). *What Happened*. Simon & Schuster.

Coates, J. (1993). *Women, men, and language : A sociolinguistic account of gender differences in language* (2nd ed.). Longman.

Coates, J., & Cameron, D. (1989). *Women in their speech communities : New perspectives on language and sex*. Longman.

Coates, J. (1996). *Women Talk : Conversation Between Women Friends* (Oxford :Blackwell Publishers Ltd.). Wiley-Blackwell.

Coates, J. (Éd.). (1997). *Language and Gender : A Reader*. Wiley-Blackwell.

Coates, J. (2004) *Women, men and language.* Longman Editions.

Connell, R. (2014). *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie masculine*. Éditions Amsterdam.

Crawford, M. [1995] (1997). *Talking difference: On gender and language* (Reprint). Sage.

Crawford, M., & Unger, R. (2004). Women and gender: A feminist psychology (4th ed.). McGraw-Hill.

Crisp, Q. (1968). *The Naked Civil Servant*. London: Penguin

Crenshaw, K. (1995). *Critical Race Theory: The Key Writings That Formed the Movement*. The New Press.

Crystal D. (2008). *A Dictionary of Linguistics and Phonetics*. 6th Edition. Blackwell Publishing.

Delbecque, N. (2002). *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*. De Boeck.

Delbecque, N. (2006). *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*. Seconde édition avec une préface de Jean-Rémi Lapaire. De Boeck.

Delphy, C. (2013a). *L'ennemi principal. 1. Économie politique du patriarcat*. Troisième édition. Éditions Syllepse.

Delphy, C. (2013b). *L'ennemi principal. 2. Penser le genre*. Troisième édition. Éditions Syllepse.

Eckert, P., & Mcconnell-Ginet, S. (1999). *New Generalizations and Explanations in Language and Gender*. Cambridge University Press.

Eckert, P. (2003). *Language and gender*. Cambridge University Press.

Evans, J-R. [1977] 2012. *The Feminists: Women's Emancipation Movements in Europe, America and Australasia 1840- 1920.* Routledge.

Estripeaut-Bourjac, M., & Sembel, N. (2014). *Femmes, travail, métiers de l'enseignement : Rapports de genre, rapports de classe*. Presses Universitaires de Rouen et du Havre.

Fairclough, N. (1989). *Language and power*. London : Longman.

Fairclough, N. (1992). *Discourse and Social Change*. Polity Press.

Fairclough, N. (1995). *Critical Discourse Analysis*. Addison Wesley.

Fassin, É. (2009). *Le sexe politique : Genre et sexualité au miroir transatlantique*. Éditions de l'École des Hautes Etudes en Sciences sSociales.

Fassin, É. (2014). *Le genre, théories et controverses*. Presses Universitaires de France.

Fausto-Sterling, A. [1972] (2000). *Sexing the Body : Gender Politics and the Construction of Sexuality*. Basic Books.

Fausto-Sterling, A. (2012). *Corps en tous genres : La dualité des sexes à l'épreuve de la science*. La Découverte Institut Émilie du Châtelet.

Foucault, M. (1980). *Power/Knowledge : Selected Interviews and Other Writings, 1972-1977.* C. Gordon (ed.). First American edition. Vintage.

Freed, A (1992) *Rethinking Language and Gender Research: Theory and Practice*. Edited with V. Bergvall and J. Bing. Longman Real Language Series.

Geeraert, Dirk [2008] 2018. *Ten Lectures on Cognitive Sociolinguistics*. Leiden / Boston : Brill

Glover, D & Kaplan, C. (2009). The New Critical Idiom - : Genders. Routledge.

Grice, H-P (1989). *Studies in the Way of Words*. Harvard University Press.

Goffman, E. [1956] 1959. *The Presentation of self in everyday life*. Doubleday.
Goffman, E. (1967). Interaction ritual: essays on face-to-face interaction. Aldine.

Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. les Éditions de Minuit.

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Les Éditions de Minuit.

Goffman, E. (2002). *L'arrangement des sexes*. La Dispute.

Guillaumin, C. (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir : L'idée de nature*. Côté-femmes.

Guillaumin, C. (1995). *Racism, sexism, power, and ideology*. Routledge.

Gumperz, J. J. (1982a). *Discourse Strategies (Studies in Interactional Sociolinguistics) (9780521288965) : John J. Gumperz : Books*. Cambridge University Press (September 30, 1982).

Gumperz, J. J. (1982b). *Language and social identity*. Cambridge University press.

Habermas, J. (1987a). *Théorie de l'agir communicationnel. Tome 1. Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*. Fayard.

Habermas, J. (1987b). *Théorie de l'agir communicationnel. Tome 2. Critique de la raison fonctionnaliste*. Fayard.

Hall, K, Bucholtz, M, & Moonwoman, B. (1992). *Locating Power: Proceedings of the Second Berkeley Women and Language Conference*, Vol. 1. Berkeley: Berkeley Women and Language Group.

Hall, K, Bucholtz, M, & Moonwoman, B. (1992). Locating Power: Proceedings of the Second Berkeley Women and Language Conference, Vol. 2. Berkeley: Berkeley Women and Language Group.

Hall, K. & Bucholtz, M. McElhinny, B. (1995). *Gender Articulated: Language and the Socially Constructed Self*. New York: Routledge.

Harris, R. A. (1993). *The Linguistics Wars*. Oxford University Press.

Henly, N. M., Kramarae, C., & Thorne, B. (1983). Language, gender, and society. New York, NY: Newbury House Publishers

Herriman, J. (1998) Descriptions of woman and man in Present-Day English. Moderna Språk, pp.136–42

Hill, A. O. (1986). *Mother Tongue, Father Time : A Decade of Linguistic Revolt*. Indiana University Press.

Holmes, J. (1995). *Women, men, and politeness*. Longman.

Holmes, J. (2001). *An introduction to sociolinguistics* (Second edition.). Longman.

Holmes, J., & Meyerhoff, M. (eds.). (2003). *The handbook of Language and Gender*. Blackwell.

Jousse, Marcel. [1974] (2008). *L'anthropologie du geste*. Gallimard.

James, D., & Clarke, S. (1993). Women, men, and interruptions: A critical review. In D. Tannen (Ed.), Gender and conversational interaction (pp. 231–280). Oxford University Press.

Kerbrat-Orecchioni, C. (2002). *Les actes de langage dans le discours : Théories et fonctionnement*. Armand Colin.

Key, M. R. (1996). *Male-female language : With a comprehensive bibliography*. Second Edition. Scarecrow Press.

Kramarae, C; Treichler, P-A. (1996). A Feminist Dictionary. University of Illinois Press.

Labov, W.(1966). *The Social Stratification of English in New York City Department Stores*, Washington, D.C., Center for Applied Linguistics.

Lakoff, G, Johnson M. (1980). *Metaphors : We live by*: The University of Chicago Press.

Lakoff, G. (1987). *Women, Fire, and Dangerous Things*. The University of Chicago Press.

Lakoff, G. [1996] (2002). *Moral politics : How liberals and conservatives think*. Second edition. The University of Chicago Press.

Lakoff, R. T. [1975] (2004). *Language and Woman's Place : Text and Commentaries*. Revised and expanded edition. Oxford University Press.

Lakoff, R. & Scherr, R.L. (1984). *Face Value. The Politics of Beauty*. Routledge.

Lakoff, R. (1990). *Talking Power : The Politics Of Language : Lakoff Robin Tolmach :* The University of California press.

Leech, G. N. (1974). *Semantics*. Penguin Books.

Leet-Pellegrini, H. M. (1980). *Conversational Dominance as a Function of Gender and Expertise*. Pergamon.

Levinson, S. C. (1983). *Pragmatics*. Cambridge University Press.

Livia et al. (1997). *Queerly phrased : Language, gender, and sexuality*. Oxford University Press.

Maingueneau, D. [1996] (2002) *Les termes clés de l'analyse du discours*. Seuil.

Maingueneau, D & Charaudeau, P. (2002) *Dictionnaire d'analyse du discours*. Seuil.

Michard, C. (2002). *Le sexe en linguistique : Sémantique ou zoologie ? Volume I. Les analyses du genre lexical et grammatical des années 1920 aux années 1970*. L'Harmattan.

Miller, C., & Swift, K. (1976). *Words and Women : New Language in New Times* (First edition). Doubleday.

Mills, S. (2003). *Gender and politeness*. Cambridge University Press.

Mills, S. (2008). *Language and Sexism* (1st edition). Cambridge University Press.

Money, J., & Ehrhardt, A. A. (1972). *Man and woman, boy and girl: Differentiation and dimorphism of gender identity from conception to maturity*. Johns Hopkins University Press.

Mooney, A, Evans, B. (2015). *Language, society and power : An introduction* (Fourth edition.). Routledge.

Motschenbacher, Heiko (2010): Language, Gender and Sexual Identity: Poststructuralist perspectives. Amsterdam: John Benjamins.

Pennebaker, J. W. (2011). *The secret life of pronouns: What our words say about us*. Bloomsbury Press.

Perreau, B. (2016). *Queer theory: The French response*. Stanford University Press.

Perreau, B. (2018). *Qui a peur de la théorie queer ?* SciencesPo les presses.

Perelman, C. (1992). *De la nouvelle rhétorique à la logique juridique*. Paris cedex 14, France: Presses Universitaires de France.

Rastier, F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris cedex 14, France: Presses Universitaires de France.

Rennes, J. et al. (2016). *Encyclopédie critique du genre : Corps, sexualité, rapports sociaux*. la Découverte.

Ritchie-Key, M. (1975). *Male/ Female Language With A Comprehensive Bibliography*. Scarecrow Press.

Roberts, I. J. (1976). Beyong Intellectual Sexism. David Mackay.

Rubattel, C. (1972). *La révolte des américaines : Analyse du féminisme contemporain*. Aubier Montaigne.

Saussure, F. de. [1916] (1995). *Cours de linguistique générale*. Payot.

Saville-Troike, M & Tannen, D.(1985). Perspectives on Silence (1st edition). Praeger Publishers.

Scott, Joan Wallach. (2012). *De l'utilité du genre*. Fayard.

Sheeler, K. H., & Anderson, K. V. (2017). *Woman President : Confronting Postfeminist Political Culture* (Reprint edition). Texas A&M University Press.

Showalter, E. (1977) A literature of their own: British women novelists from Brontë to Lessing. Princeton, N.J.: Princeton University Press.

Simonin-Grumbach, J. (1975) Pour une typologie des discours in Julia Kristeva, Jean-Claude Milner et Nicolas Ruwet (dir.), Langue, discours, société. Pour Émile Benveniste, Paris, Éditions du Seuil, p. 85-121.

Singy, P. (1998). *Les femmes et la langue : L'insécurité linguistique en question*. Delachaux et Niestlé.

Spender, D. (1980). *Man made language*. First Edition. Pandora Press.

Spender, D. (1989). The Writing or the Sex?, Or, Why You Don't Have to Read Women's Writing to Know It's No Good: Pergamon Press, Athene Series.

Sunderland, J & Litosseliti, L. (2002). *Gender Identity and Discourse Analysis Discourse Approaches to Politics, Society and Culture*. John Benjamins Publishing

Sunderland, J. (2006). *Language and Gender : An Advanced Resource Book* (1 edition). Routledge.

Swann, J. (1992). *Girls, Boys and Language* (First Edition edition). Wiley-Blackwell.

Talbot M. [1998] 2010. *Language and Gender* (Second Edition). Polity Press.

Tannen, D. (1989). Talking Voices: Repetition, dialogue, and imagery in conversational discourse: Cambridge University Press.

Tannen, D. (1990). *You Just Don't Understand: Women and Men in Conversation*. Ballantine.

Tannen, D. [1991] 2001. *You just don't understand : Women and men in conversation*. Virago. London : Quill, HarperCollins Publishers

Tannen, D. (1993). *Framing in discourse*. Oxford University Press.

Tannen, D. (1993). *Gender and Conversational Interaction*.Oxford University Press.

Tannen, D. (1996). *Gender and discourse*. Oxford University Press.

Tannen, D. (2005). *Conversational style : Analyzing talk among friends* (Nouvelle edition.). Oxford University Press.

Tannen, D. (2007). *Talking voices : Repetition, dialogue, and imagery in conversational discourse* (2e édition.). Cambridge University Press.

Tannen, D. (2017). *That's Not What I Meant! : How Conversational Style Makes or Breaks Relationships : The Handbook of Language Variation and Change, 2nd Edition* (Wiley-Blackwell). (2013). J. K. Chambers

Taylor, R, J. (2008). *Prototypes in Cognitive Linguistics*: Clarendon Press.

Tolmach Lakoff, R. (2000). *The Language War*. The University of California Press.

Trudgill, P. (1974). *Sociolinguistics : An introduction*. Penguin.

Trudgill, P. (2000). *Sociolinguistics : An Introduction to Language and Society* (4e éd.). Penguin.

Viennot, E. (2014). *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! Petite histoire des résistances de la langue française.* Nouvelle édition augmentée. Éditions Ixe.

Wodak, R & Meyer, M. (2009). *Methods for critical discourse analysis*. Sage Publications

Wollstonecraft, M. [1792] (2008). *A Vindication of the Rights of Woman and A Vindication of the Rights of Men by Mary Wollstonecraft*. Oxford University Press.

Yaguello, M. [1978] (2002). *Les mots et les femmes : Essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine*. Payot

2. Articles universitaires et chapitres d'ouvrages collectifs

Achard, P. (1995). Registre discursif et énonciation : induction sociologique à partir des marques de personne. Le Congrés des Députés du peuple d'URSS en 1989. In: *Langage et société*, n°71, 1995. pp. 5-34.
DOI : https://doi.org/10.3406/lsoc.1995.2686

Albrespit, J et al .(2017). L'accommodation en linguistique – propos liminaire. In : Anglophonia. French Journal of English Linguistics [en ligne]. 28 novembre 2017. n° 24. [Consulté le 16 octobre 2018]. DOI 10.4000/anglophonia.1096. Disponible à l'adresse : http://journals.openedition.org/anglophonia/1096.

Althusser, L .(1970). Idéologie et appareils idéologiques d'État. (Notes pour une recherche)" dans la revue *La Pensée*, no 151, juin 1970.**)** pp. 67-125. Paris : Les Éditions sociales, 1976, 172 pp.

Baikalova, S.N. (2017). Gender Features in Female Political Discourse: the Construction of Hillary Clinton's Political Image ournal of Siberian Federal University. Humanities & Social Sciences 2021 14(4). pp. 584–591. DOI: 10.17516/1997-1370-0030

Bergvall, V. L. (1999). Toward a Comprehensive Theory of Language and Gender. Language in Society, 28(2), 273-293. https://www.jstor.org/stable/4168929

Bertini, M.-J. (2017, septembre 21). *Le Grand Récit de l'ordre symbolique, irréductible agent de l'organisation sociale ?* Nouveaux Imaginaires du Féminin. https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01665580/document

Birdwhistell, R. (1970). Kinesics and Context: Essays on Body Motion Communication. Philadelphia: University of Pennsylvania Press. muse.jhu.edu/book/3676.

Bodine, A. (1975). Androcentrism in Prescriptive Grammar : Singular « They », Sex-Indefinite « He », and « He or She ». *Language in Society*, *4*(2), 129-146. https://www.jstor.org/stable/4166805

Bohan, S,J. (1993) Essentialism, Constructionism, and Feminist Psychology. Volume 17, Issue 1, pp.5-21. https://doi.org/10.1111/j.1471-6402.1993.tb00673.x

Branca-Rosoff, S. (1999). Types, modes et genres : Entre langue et discours. *Langage & société*, *87*(1), 5-24. https://doi.org/10.3406/lsoc.1999.2851

Bucholtz, M. (1999). Sally Johnson & Ulrike Hanna Meinhof (eds.), Language and masculinity. Oxford: Blackwell, 1997. Pp. x, 244. Language in Society, 28(2), 308-312. doi:10.1017/S0047404599252098

Bucholtz, M., & Hall, K. (2003). Review of Language and Sexuality [Review of *Review of Language and Sexuality*, par D. Cameron & D. Kulick]. *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, *10*(4), 928-929. https://www.jstor.org/stable/3803883

Bucholtz, M., & Hall, K. (2005). Identity and interaction : A sociocultural linguistic approach. *Discourse Studies*, *7*(4-5), 585–614. https://doi.org/10.1177/1461445605054407

Cameron, D. (1998a). Gender, Language, and Discourse : A Review Essay. *Signs*, *23*(4), 945-973. https://www.jstor.org/stable/3175199

Cameron, D. (2007). Review of Feminist Critical Discourse Analysis : Gender, Power and Ideology in Discourse [Review of *Review of Feminist Critical Discourse Analysis : Gender, Power and Ideology in Discourse*, par M. M. Lazar]. *Language in Society*, *36*(1), 112-115. https://www.jstor.org/stable/4169565

Cameron, D. (2014). Gender and Language Ideologies. In *The Handbook of Language, Gender, and Sexuality* (p. 279-296). Wiley-Blackwell. https://doi.org/10.1002/9781118584248.ch14

Carlson, J., & Crawford, M. (2011). Perceptions of relational practices in the workplace. *Gender, Work, and Organizations*, (Issue 18), pp. 359-376.

Charaudeau, P. (2001). Langue, discours et identité culturelle. Éla. Études de linguistique appliquée, 123-124, 341-348. https://doi.org/10.3917/ela.123.0341.

Charaudeau, P. (2011). Les médias et l'information: L'impossible transparence du discours. Louvain-la-Neuve, Belgique: De Boeck Supérieur. https://doi.org/10.3917/dbu.chara.2011.01

Connell, R. (2009). Review of Judith Butler : From Norms to Politics [Review of *Review of Judith Butler : From Norms to Politics*, par M. Lloyd]. *Contemporary Sociology*, *38*(1), 83-84. https://www.jstor.org/stable/20617174

Courtine J-J.(1981). Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours, à propos du discours communiste adressé aux chrétiens. In: Langages, 15e année, n°62, 1981. Analyse du discours politique. pp. 9-128. DOI : https://doi.org/10.3406/lgge.1981.1873

Crenshaw, K.W.(1989). "Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics," University of Chicago Legal, (Vol. 1989) {En ligne}, consulté le 22 juillet 2020. URL: http://chicagounbound.uchicago.edu/uclf/vol1989/iss1/8

Crenshaw, K.W. et al (2005). Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. In : Cahiers du Genre [en ligne]. 2005. Vol. n° 39, n° 2, p. 51 82. [Consulté le 6 mars 2019]. Disponible à l'adresse : https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2005-2-page-51.htm

Crosby, F., & Nyquist, L. (1977). The Female Register : An Empirical Study of Lakoff's Hypotheses. *Language in Society*, *6*(3), 313-322. https://www.jstor.org/stable/4166942

Davies, C. E. (2010). Interview with Robin Tolmach Lakoff. *Journal of English Linguistics*, *38*(4), 369–376. https://doi.org/10.1177/0075424210384191

Davis, K. (2015). L'intersectionnalité, un mot à la mode. Ce qui fait le succès d'une théorie féministe. *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, *20*. http://journals.openedition.org/cedref/827 Défaire le genre—*Université Bordeaux Montaigne*. (2018, octobre 16).

Debout, L. (1995). Asymmetries in Male/Female Word Pairs: A Decade of Change, Psychology *American Speech*. DOI:10.2307/455814Corpus ID: 147114427

Dolan, K. (2010). The Impact of Gender Stereotyped Evaluations on Support for Women Candidates. *Political Behavior*, *32*(1), 69-88. JSTOR. http://www.jstor.org/stable/40587308

Dolan, K. (2014). Gender Stereotypes, Candidate Evaluations, and Voting for Women Candidates : What Really Matters? *Political Research Quarterly*, *67*(1), 96-107. JSTOR. http://www.jstor.org/stable/23612038

Dorlin, E. (2008). Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe. Nouvelles Questions Féministes, vol. 28(1), 127-129. doi:10.3917/nqf.281.0127.

Downs, L. L. (2005). 41. Les gender studies américaines. In *Femmes, genre et sociétés* (p. 356-363). La Découverte. https://www.cairn.info/femmes-genre-et-societes--9782707144126-p-356.htm

Dubois, B. L., & Crouch, I. (1975). The Question of Tag Questions in Women's Speech : They Don't Really Use More of Them, Do They? *Language in Society*, *4*(3), 289-294. https://www.jstor.org/stable/4166832

Eckert, P., & Mcconnell-Ginet, S. (1992). Think Practically and Look Locally: Language and Gender as Community- Based Practice. Annual Review of Anthropology, 21, 461–490.

Eckert, P. & Mcconnell-Ginet, S. (1999). New Generalizations and Explanations in Language and Gender Research. Language in Society, Vol. 28, No. 2, Communities of Practice in Language and Gender Research (Jun., 1999), pp. 185-201. https://www.jstor.org/stable/4168924

Embree Lester, et al (2000). Phenomenology in and of Deborah Tannen's Genderlectics. In: Fisher L., Embree L. (eds) *Feminist Phenomenology. Contributions to Phenomenology* (In Cooperation with the Center for Advanced Research in Phenomenology), vol 40. Springer, Dordrecht

Fairclough, N., & Wodak, R. (1997). Critical Discourse Analysis. In T. van Dijk (Ed.), *Discourse Studies: A Multidisciplinary Introduction* (Vol. 2, 258-284). London: Sage.

Fishman, M, P. (1978). Interaction: The Work Women Do. In : Social Problems [en ligne]. 1978. Vol. 25, n° 4, p. 397 406. [Consulté le 25 octobre 2018]. DOI 10.2307/800492. Disponible à l'adresse : https://www.jstor.org/stable/800492

Foley, S (2009). Françoise Thébaud, Écrire l'histoire des femmes et du genre. Lyon, ENS Editions, 2007, 312 p. In : Clio. Femmes, Genre, Histoire [en ligne]. 15 décembre 2009. n° 30. [Consulté le 24 octobre 2018]. Disponible à l'adresse : http://journals.openedition.org/clio/9563

Freed, A. F. (1992). Language and Gender. *Annual Review of Applied Linguistics*, *15*, 3–22.

Freed, A. F., & Greenwood, A. (1996). Women, Men, and Type of Talk : What Makes the Difference? *Language in Society*, *25*(1), 1-26. https://www.jstor.org/stable/4168671

Giordano, M. (2010). Conflict in Hillary Clinton's Political Speeches : A Rhetorical Analysis. *Caliban. French Journal of English Studies*, *27*, 153-165. https://doi.org/10.4000/caliban.2103

Goodwin, M. H., & Kyratzis, A. (2014). Language and Gender in Peer Interactions among Children and Youth. In *The Handbook of Language, Gender, and Sexuality* (509-528). Wiley-Blackwell.

Grau, S. L., Zotos, Y. (2016). Gender stereotypes in advertising: A review of current research. *International Journal of Advertising* Aug. 2016, 35(5):761-770. DOI 10.1080/02650487.2016.1203556

Greco, L. (2014). Les recherches linguistiques sur le genre : Un état de l'art. *Langage et société*, *148*, 11-29. https://doi.org/10.3917/ls.148.0011

Greco, L. (2015). Présentation : La fabrique des genres et des sexualités. *Langage et société*, *152*, 7-16. https://doi.org/10.3917/ls.152.0007

Guillaumin C. (1978). Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes. Questions Féministes, (2), 5-30. Disponible à l'adresse : www.jstor.org/stable/40619109

Gumperz, J.(1964). Linguistic and Social Interaction in Two Communities. *American Anthropologist*, New Series, Vol. 66, No. 6, Part 2: The Ethnography of Communication (Dec., 1964), pp. 137-153;

Gumperz, J., & Cook-Gumperz, J. (1983). Introduction: Language and the communication of social identity. In J. Gumperz (Ed.), Language and Social Identity (Studies in Interactional Sociolinguistics, pp. 1-21). Cambridge: Cambridge University Press. doi: 10.1017/CBO9780511620836.003

Halliday, M.A.K. (1989). Some grammatical problems in scientific English.Australian Review of Applied Linguistics. Supplement Series, Volume 6, Issue 1, pp. 13 – 37.
DOI: https://doi.org/10.1075/aralss.6.02hal

Haroche C, H- P, Pêcheux M.(1971). La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours . In: Langages, 6e année, n°24, 1971. Épistémologie de la linguistique [Hommage à E. Benveniste] sous la direction de Julia Kristeva . pp. 93-106. DOI : https://doi.org/10.3406/lgge.1971.2608
www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1971_num_6_24_2608

Helsloot, N., & Hak, T. (2000). La contribution de Michel Pêcheux à l'analyse de discours. *Langage et société*, *91*, 5-33. https://doi.org/10.3917/ls.091.0005

Henly, N. M. (1985). Psychology and Gender. *Signs*, *11*(1), 101-119. https://www.jstor.org/stable/3174289

Hill Collins, P. (2008). Quel avenir pour le Féminisme Noir ? Africultures, 74-75(3), 20-26. doi:10.3917/afcul.074.0020

Holmes, J., & Meyerhoff, M. (1999). The Community of Practice : Theories and Methodologies in Language and Gender Research. *Language in Society*, *28*(2), 173–183. https://doi.org/10.1017/S004740459900202X

Houbedine Gravaud, A-M .(2003). Trente ans de recherche sur la différence sexuelle, ou Le langage des femmes et la sexuation dans la langue, les discours, les images. In : Langage et société [en ligne]. 2003. n° 106, p. 33 61. [Consulté le 24 octobre 2018]. DOI 10.3917/ls.106.0033. Disponible à l'adresse : https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2003-4-p-33.htm.

Hymes, D. (1972). Editorial Introduction to « Language in Society ». *Language in Society*, *1*(1), 1-14. https://www.jstor.org/stable/4166666

Husianycia, M. (2017). « Genre » ou « type » de discours ? », Pratiques [Online]| Online since 18 December 2017, pp.157-158 URL : http://journals.openedition.org/pratiques/3796 ; DOI : https://doi.org/10.4000/pratiques.3796

Juignet, P. (2003). Lacan, le symbolique et le signifiant. *Cliniques méditerranéennes*, *no 68*(2), 131-144. https://doi.org/10.3917/cm.068.0131

Katz-Wise, S-L. (2020). Gender Fluidity : What it means and why support matters. *Harvard Health Publishing. Harvard Medical School*. Posted 03 December 2020.
https://www.health.harvard.edu/blog/gender-fluidity-what-it-means-and-why-support-matters-2020120321544

Kerbrat-Orecchioni C. (2002). Rhétorique et interaction. In R. Koren et R. Amossy (éds), *Après Perelman : quelles nouvelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?* L'Harmattan, 173-196.

Kitzinger, C. (2005). "Speaking as a Heterosexual: (How) Does Sexuality Matter for Talk-in-interaction?" *Researchon Language and Social Interaction* 38: 221–65.

Lakoff, G. (1970). Global Rules. *Language*, *46*(3), 627-639. https://doi.org/10.2307/412310

Lakoff, R. (1972). Language in Context. *Language*, *48*(4), 907-927. https://doi.org/10.2307/411994

Lakoff, R. (1984). The Pragmatics of Subordination. In Papers from the Tenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society, pp. 481–92. DOI: https://doi.org/10.3765/bls.v10i0.1964 Consulté le 21 mars 2020 Disponible à l'adresse https://journals.linguisticsociety.org/proceedings/index.php/BLS/article/view/1964

Lazar, M., & Kramarae, C. (2011). Gender and power in discourse. In T. A. Van Dijk (Ed.), Discourse studies: A multidisciplinary introduction (pp. 217-240). SAGE Publications Ltd, https://www.doi.org/10.4135/9781446289068.n11

Lim, T. L. (2009). Gendered Metaphors of Women in Power: the Case of Hillary Clinton as Madonna, Unruly Woman, Bitch and Witch In book: Politics, Gender and Conceptual Metaphors, pp.254-269. DOI:10.1057/9780230245235_12

Maingueneau, D. (2007). Genres de discours et modes de généricité. Le français aujourd'hui, 159(4), 29-35. doi:10.3917/lfa.159.0029.

Maingueneau, D.(2011). « Pertinence de la notion de formation discursive en analyse de discours », Langage et société, 2011/1 (n° 135), p. 87-99. DOI : 10.3917/ls.135.0087. URL : https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2011-1-page-87.htm

Maltz, D. N., & Borker, R. A. (1982). A cultural approach to male–female miscommunication. In J. J. Gumperz (Éd.), *Language and social identity* (196-216). Cambridge University Press.

McElhinny, B. (2014). Theorizing Gender in Sociolinguistics and Linguistic Anthropology. In The Handbook of Language, Gender, and Sexuality (p. 48-67). Wiley-Blackwell. https://doi.org/10.1002/9781118584248.ch2

Mills, S. (1992). Discourse Competence : Or How to Theorize Strong Women Speakers. *Hypatia*, *7*(2), 4-17. https://www.jstor.org/stable/3809995

Nel, N.(1989). « Éléments d'analyse du débat télévisé », Études de communication [En ligne], 10 | 1989, mis en ligne le 12 février 2012, consulté le 07 avril 2020. Disponible à l'adresse URL : http://journals.openedition.org/edc/2856 ; DOI : https://doi.org/10.4000/edc.2856

Paveau, M.-A. (2018, octobre 24). Réflexions sur la question jupe [Billet]. *La pensée du discours*. https://penseedudiscours.hypotheses.org/13692

Pêcheux M., Fuchs C. (1975). Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours. In: Langages, 9e année, n°37, 1975. Analyse du discours, langue et idéologies, sous la direction de Michel Pêcheux. pp. 7-80. DOI : https://doi.org/10.3406/lgge.1975.2612

Pêcheux M.(1981). L'étrange miroir de l'analyse de discours. In: Langages, 15e année, n°62, 1981. Analyse du discours politique. pp. 5-8. www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1981_num_15_62_1872

Raimondo, J.(2006). Hillary Clinton, War Goddess. In : Antiwar.com Original [en ligne]. 23 janvier 2006. [Billet de blog, consulté le 14 novembre 2018]. Disponible à l'adresse : https://original.antiwar.com/justin/2006/01/23/hillary-clinton-war-goddess/.

Revillard, A. & Verdalle, L. de. (2006). « Faire » le genre, la race et la classe. *Terrains & travaux*, *10*, 91-102. https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2006-1-page-91.htm

Rich, A. (1981). La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne. Nouvelles Questions Féministes, (1), 15-43. Consulté le 10 août, 2020, www.jstor.org/stable/40619205

Rich, A.(2010). « La contrainte à l'hétérosexualité et autres essais », Genève-Lausanne, Mamamélis-Nouvelles Questions Féministes, pp. 5-43 [Consulté le 16 octobre 2018]. Disponible à l'adresse : https://journals.openedition.org/gss/1938

Rosch, E. H. (1973). Natural categories. Cognitive Psychology, 4(3), 328–350. https://doi.org/10.1016/0010-0285(73)90017-0

Scott, J, Varikas, E. (1988). Genre : Une catégorie utile d'analyse historique. In : Les cahiers du GRIF [en ligne]. 1988. Vol. 37, n° 1, p. 125-153. [Consulté le 24 octobre 2018]. DOI 10.3406/grif.1988.1759. Disponible à l'adresse : https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1988_num_37_1_1759.

Scott, Joan W. (2009). Le genre : Une catégorie d'analyse toujours utile ? *Diogène*, *225*, 5-14. https://doi.org/10.3917/dio.225.0005

Schneider, M.J. & Foss, A, K. (1977) *Thought, Sex, and Language: The Sapir-Whorf Hypothesis* in the American Women's Movement, Women's Studies in Communication, 1:1, 1-7, DOI: 10.1080/07491409.1977.11089617

Schulz, M. (1986). Grammar and Gender. By Dennis Baron. New Haven : Yale University Press. 1986. 249. Women, Men and Language. By Jennifer Coates. London: Longman. 1986. 178. A Feminist Dictionary. Edited by Cheris Kramarae and Paul A. Treichler with assistance from Ann Russo. Boston: Pandora Press. 1985. 587. *Journal of English Linguistics*, *22*(2), 240–243. https://doi.org/10.1177/007542428902200206

Stanley, J. P. (1978). Sexist Grammar. College English, 39(7), 800–811. https://doi.org/10.2307/375702

Suire, A., Tognetti, A., Durand, V. *et al.* (2020). Speech Acoustic Features: A Comparison of Gay Men, Heterosexual Men, and Heterosexual Women. *Arch Sex Behav* **49,** 2575–2583 (2020). https://doi.org/10.1007/s10508-020-01665-3

Perreau, B. (2010). La question du genre. Entretien avec Joan W. Scott. In : Genre, sexualité et société [en ligne]. 2010. n° 4. [Consulté le 18 octobre 2018]. DOI 10.4000/gss.1659. Disponible à l'adresse : http://journals.openedition.org/gss/1659

Talbot, M. M. (2001). Review of Reinventing Identities : The Gendered Self in Discourse [Review of *Review of Reinventing Identities : The Gendered Self in Discourse*, par M. Bucholtz, L. A. Sutton, & A. C. Laing]. *Language in Society*, *30*(2), 275-278. https://www.jstor.org/stable/4169096

Talbot, M. (2014). Language, Gender, and Popular Culture. In *The Handbook of Language, Gender, and Sexuality* (p. 604-624). Wiley-Blackwell. https://doi.org/10.1002/9781118584248.ch31

Tannen, D. (2009). Framing and Face: The Relevance of The Presentation of Self to Linguistic Discourse Analysis. *Social Psychology Quarterly*, 72(4), 300-305. Retrieved from [Consulté le 24 octobre 2018]. Disponible à l'adresse : http://www.jstor.org/stable/25677372

Thébaud, F. (2005). Sexe et genre. In *Femmes, genre et sociétés* (p. 57-66). La Découverte. http://www.cairn.info/femmes-genre-et-societes--9782707144126-page-57.htm

Thébaud, F.(2009). Propos d'une historienne des femmes et du genre. In : Questions de communication [en ligne]. 1 juillet 2009. n° 15, pp. 221-245. [Consulté le 18 octobre 2018]. DOI 10.4000/questionsdecommunication.567. http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/567.

Tomoko Higashi.(2016) Analyse des particules interactionnelles du point de vue du genre - à travers les feuilletons et films japonais des années 60 à nos jours. 12ème colloque de la Société Française d'Etudes Japonaises, SFEJ; Université Lyon 3, Dec 2016, Lyon, France. ⟨hal-02018297⟩

Troemel-Ploetz, S. (1991). Selling the apolitical. Discourse & Society, 2(4), 489-502. Retrieved August 10, 2020, from www.jstor.org/stable/42888752

Van Dijk, T- A. (1990). Discourse & Society: A New Journal for a New Research Focus. Discourse & Society, 1(1), 5–16. https://doi.org/10.1177/0957926590001001001

Van Dijk, T- A. (1990). Social cognition and discourse. In H. Giles & W. P. Robinson (Eds.), Handbook of language and social psychology (pp. 163–183). John Wiley & Sons.

Van Dijk T-A. (1993). Principles of Critical Discourse Analysis. In : Discourse & Society [en ligne]. avril 1993. Vol. 4, n° 2, pp. 249 283. [Consulté le 5 décembre 2018]. DOI 10.1177/0957926593004002006. Disponible à l'adresse : http://journals.sagepub.com/doi/10.1177/0957926593004002006.

Voina, N-A, Tirlea, M-A. (2017). Feminist Rhetoric in Barack Obama and Hillary Clinton's discourse Professional communication and translation studies. (Issue 10). https://sc.upt.ro/attachments/article/205/09_Voina_Tirlea.pdf

West, C. (1975). Women's competence in conversation. *Discourse & Society*, *6*(1), 107-131. https://www.jstor.org/stable/42887963

West, C. Zimmerman, D- H. (1987). Doing Gender. In : *Gender and Society* [en ligne]. 1987. Vol. 1, n° 2, pp. 125-151. [Consulté le 24 octobre 2018]. Disponible à l'adresse : https://www.jstor.org/stable/189945

West, C., & Fenstermaker, S. (1995). Doing Difference. *Gender and Society*, *9*(1), 8-37. https://www.jstor.org/stable/189596

Wilkinson, S., & Kitzinger, C. (2014). Conversation Analysis in Language and Gender Studies. In *The Handbook of Language, Gender, and Sexuality* (141-160). Wiley-Blackwell. https://doi.org/10.1002/9781118584248.ch7

Wilson, D, Sperber, D .(2004) [1986] Relevance Theory. In Horn, L.R. & Ward, G. (eds.) 2004 *The Handbook of Pragmatics*, 607-632. Blackwell.

Winter, N. J. G. (2010). Masculine Republicans and Feminine Democrats : Gender and Americans' Explicit and Implicit Images of the Political Parties. *Political Behavior*, *32*(4), 587-618. JSTOR. http://www.jstor.org/stable/40960956

Zimmerman D-H, West, C.(1975). Sex roles, interruptions and silences in conversation. *Language and Sex Difference and Dominance*. Barrie Thorne and Nancy Henl y (eds.), 105-129. Rowley, MA : Newbury House. Disponible à l'adresse: https://web.stanford.edu/~eckert/PDF/zimmermanwest1975.pdf

3. Articles de presse

Bordo, S (2017, April, 3). The destruction of Hillary Clinton: sexism, Sanders and the millennial feminists"

URL: https://www.theguardian.com/us-news/commentisfree/2017/apr/03/the-destruction-of-hillary-clinton-sexism-sanders-and-the-millennial-feminists

Faludi, S (2020, October 29). Trump's Thorougly Modern Masculinity.
URL: https://www.nytimes.com/2020/10/29/opinion/trump-masculinity-femininity.html

Kuntzman, Gersh (2016, September 12) Clinton's pneumonia cover story proves instinct lie.
URL:nydailynews.com%2Fnews%2Fpolitics%2Fclinton-pneumonia-cover-story-proves-instinct-lie-article-1.2788402&usg=AOvVaw2YMPpvOOxDzQont671KhAv
Consulté le 15 octobre 2018 et le 3 juin 2019.

Lakoff, R. T. (2016a, septembre 7). Why We Can't Hear Truth From Donald Trump or Hillary Clinton | Time. *Time*.
URL: http://time.com/4454471/hillary-clinton-donald-trump-truth/

Lakoff, R. T. (2016b, septembre 28). Here's How We Need to Watch the Next 2 Debates. *Time*.
URL: http://time.com/4510346/presidential-debate-guide/

Lakoff, R. T. (2016c, octobre 5). Donald Trump Is the Ultimate Status Quo Candidate. *Time*. http://time.com/4519718/donald-trump-hillary-clinton-change/

Lakoff, R. T. (2016d, octobre 31). Hillary Clinton's Emailgate Is an Attack on Women. *Time*.
URL: http://time.com/4551711/hillary-clinton-emailgate/

Reeve, E, (2015, may 1) Why do so many people hate the sound of Hillary Clinton's voice ? The New Republic, May 1, 2015.
URL : https://newrepublic.com/article/121643/why-do-so-many-people-hate-sound-hillary-clintons-voice

Raimondo, J. (2006, janvier 23). Hillary Clinton, War Goddess. *Antiwar.Com Original*.
https://original.antiwar.com/justin/2006/01/23/hillary-clinton-war-goddess/

Schmidt, M-S, Apuzzo, M (2015, July 23) Inquiry Sought in Hillary Clinton's Use of Email
URL: https://www.nytimes.com/2015/07/24/us/politics/inquiry-is-sought-in-hillary-clinton-email-account.html

Schmidt, M-S, Apuzzo, M (2019, april 4) Hillary Clinton's use of private email at state departmentraises-flags
URL: https://www.nytimes.com/2015/03/03/us/politics/hillary-clintons-use-of-private-email-at-state-departmentraises-flags.html

Consulté le 15 octobre 2018 et le 3 juin 2019.

Sénécat, A & Ferrer, M. (2016, november 9) Comment la victoire de Trump a-t-elle pu échapper aux sondages et aux médias ?
URL : https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2016/11/09/comment-la-victoire-de-donald-trump-a-t-elle-pu-echapper-aux-sondeurs-et-aux-medias_5028104_4355770.html

Consulté le 15 octobre 2018 et le 3 juin 2019

Wong, K. (2019, April 22) No, You Don't Have to Stop Apologizing
URL https://www.nytimes.com/2019/04/22/smarter-living/no-you-dont-have-to-stop-apologizing.html

Consulté le 15 octobre 2018 et le 3 juin 2019

4. Discours politiques (corpus étude empirique)

4.1 Hillary Rodham Clinton

1. Clinton, Hillary Rodham. "*2008 Presidential Announcement*." Speech, January 20, 2007. Iowa State University: ABC News.

https://abcnews.go.com/alerts/hillary-clinton. Consulté le 5 septembre 2018.

https://www.youtube.com/watch?v=GPMhQmHFXAw. Consulté le 5 septembre 2018.

2. Clinton, Hillary Rodham. '*2008 Press Tour Conference',* Interview, January 7, 2008. New Hampshire. '*Hillary's Tears Up'*

https://www.youtube.com/watch?v=pl-W3IXRTHU. Consulté le 3 avril 2018.

3. Clinton, Hillary Rodham. '*2008 Presidential Concession Speech* Senator Clinton delivered on the suspension of her presidential campaign, at the National Building Museum, Washington, DC, on June 7, 2008 (CBSN).

https://abcnews.go.com/alerts/hillary-clinton. Consulté le 3 avril 2018.

https://www.youtube.com/watch?v=GPMhQmHFXAw. Consulté le 3 avril 2018.

4. Clinton, Hillary Rodham. '*2016 Presidential Announcement'*. Speech. April 12nd, 2015. Senator Clinton officially announced her race in the second presidential campaign, at the headquarter of her campaign, in Brooklyn (New-York) – New York Times.

https://www.nytimes.com/2015/04/13/us/politics/hillary-clinton-2016-presidential-campaign.html. Consulté le 5 septembre 2018.

5. Clinton, Hillary Rodham. "Official Campaign Launch." Speech, New York City, NY, June 13, 2015. Iowa State University: Archives of Women's Political Communication. http://www.womenspeecharchive.org/women/profile/speech/index.cfm?ProfileID=65&SpeechID=337 Consulté le 5 septembre 2018

6. Clinton, Hillary Rodham. "National Democrat Convention ." Speech, Philadelphia, PHL, July 28th, 2016. – The Guardian.

https://www.theguardian.com/us-news/2016/jul/28/hillary-clinton-democratic-convention-acceptance-speech. Consulté le 5 septembre 2018

7. Clinton, Hillary Rodham. "Presidential Concession Speech." Speech, New York City, NY, November 9, 2016. CNN Politics https://edition.cnn.com/2016/11/09/politics/hillary-clinton-concession-speech/index.html

Consulté le 5 septembre 2018.

4.2 Donald Trump

8. Trump Junior Donald. "*2015 Presidential Announcement*." Speech, June 16, 2015. New York: ABC News. http://time.com/3923128/donald%13trump%13announcement%13speech/

https://abcnews.go.com/alerts/donald-trump, Consulté le 10 octobre 2018

9. Trump Junior Donald, "National Republican Convention." Speech, Cleveland, Ohio, July 19, 2016. – ABC News

https://abcnews.go.com/alerts/donald-trump

https://abcnews.go.com/Politics/full-text-donald-trumps-2016-republican-national-convention/story?id=40786529. Consulté le 10 octobre 2018.

10. Trump Junior Donald, “Presidential Victory Speech”. Speech, New York, November 9, 2016. CNN Politics – ABC News

https://edition.cnn.com/2016/11/09/politics/donald-trump-victory-speech/index.html

https://www.youtube.com/watch?v=owuq_An4cnk. Consulté le 10 octobre 2018.

11. Trump Junior Donald, “Inaugural Presidential Speech”. Inaugural Address. Washington D.C, January 20, 2017. CNN Politics – CNBC News

https://www.cnbc.com/2017/01/20/transcript-of-president-trumps-inauguration-speech.html Consulté le 10 octobre 2018.

4.3 Débats présidentiels télévisés

12. Trump Junior Donald, Rodham, Clinton Hillary, “First Presidential Debate’. Speech on T.V. Hofstra University, Washington D.C. September 26, 2016. Washington Post – NBC News.

https://www.washingtonpost.com/news/the-fix/wp/2016/09/26/the-first-trump-clinton-presidential-debate-transcript-annotated/?utm_term=.5a780289684f

https://www.youtube.com/watch?v=s7gDXtRS0jo. Consulté le 2 juillet 2018.

13. Trump Junior Donald, Rodham, Clinton Hillary, “Second Presidential Debate’. Speech on T.V. Saint Louis University, Missouri. October 9, 2016. New York Times – NBC News

https://www.nytimes.com/2016/10/10/us/politics/transcript-second-debate.html

https://www.youtube.com/watch?v=FRlI2SQ0Ueg. Consulté le 3 juillet 2018.

14. Trump Junior Donald, Rodham, Clinton Hillary, “Third Presidential Debate’. Speech on T.V. Nevada University, Las Vegas, Nevada, October 20, 2016. Washington Post NBC News.

https://www.washingtonpost.com/news/the-fix/wp/2016/10/19/the-final-trump-clinton-debate-transcript-annotated/?utm_term=.7f76f888ba50

https://www.youtube.com/watch?v=smkyorC5qwc

Consulté le 2 juillet 2018

5. Documents en ligne

5.1. Vidéos (conférences, entrevues, documentaires)

Murphy Lynne,(2012), American & British Politeness, TED x Sussex University – Plateforme Youtube (en ligne) 2012. [Consulté le 29 septembre 2018].

Disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=Jbu-eMcEF3s

Rennes Juliette,(2018). Langue et politique : controverse sur l'écriture inclusive - Université Bordeaux Montaigne. [en ligne]. 18 octobre 2018. [Consulté le 18 octobre 2018].

Disponible à l'adresse : https://babordplus.hosted.exlibrisgroup.com/primo-explore/fulldisplay?docid=33PUDB_CanalU40155&context=L&vid=33PUDB_UBM_VU1&lang=fr_FR&search_scope=catalog_pci&adaptor=Local%20Search%20Engine&tab=default_tab&query=any,contains,juliette%20rennes&offset=0.

Viennot, Eliane, (2017), NON, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin, Université Jean-Monet Saint Etienne. 21 novembre 2017 {en ligne]. 17 décembre 2017. [Consulté le 20 octobre 2018].

Disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=-j2wMF8MjRM

Viennot, Eliane (2018), La langue française a-t-elle besoin d'être féminisée ? Université Grenoble Alpes. 27 mars 2018 {en ligne} 2 mai 2018. [Consulté le 20 octobre 2018].

Disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=_RdxN0-1qug

Tannen, Deborah, (2017), You're The Only One I Can Tell: Inside the Language of Women's Friendships, GeorgeTown University Library. 2 mai 2017 {en ligne} 9 mai 2017. [Consulté le 15 mars 2019].

Disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=uZ5rWGYboSs

5.2. Pages web: sites et ressources en ligne, pages associatives ou institutionnelles

ADARR. Analyse du discours, argumentation et rhétorique. Les genres.

http://humanities1.tau.ac.il/adarr/fr/2013-01-31-10-45-33/les-genres-de-discours/2-uncategorised/174-genres-de-discours

The OECD Friends of Gender Equality Plus Group. "Gender and Media: Stereotyping in Advertising"

https://en.unesco.org/news/gender-and-media-stereotyping-advertising

6. Conférences, communications à caractère scientifique

Bourjac-Estripeaut, Marie, (2017) « Pourquoi la recherche dans le domaine du genre est-elle devenue incontournable pour les sciences sociales et humaines ? » Conférence-débat, Université Bordeaux Montaigne. Mardi 31 janvier 2017

Moirand, Sophie (2003) « Quelles catégories descriptives pour la mise au jour des genres du discours ? », texte édité sur le site du GRIC (UMR ICAR), université Lyon 2-Lumière et ENS LSH, octobre 2003, 95 000 signes. Conférence sur invitation à la journée scientifique sur Les genres de l'oral, organisée par Catherine Kerbrat-Orecchioni dans le cadre de la formation doctorale de sciences du langage, 18 avril 2003.

Roulland, Daniel, (2019), « Système et interaction », Séminaire *Le Corps du texte* (EA CLIMAS, Université Bordeaux Montaigne. Mercredi 12 décembre 2019.

7. Thèses de master ou de doctorat

Aron, A. (2015) « La voix genrée, entre idéologies et pratiques – Une étude sociophonétique.» Université Sorbonne Paris Cité. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01508858

Habasque, P. (2020) « La misogynie linguistique: identification et caractérisation de formes linguistiques en anglais américain contemporain. » Université Bordeaux Montaigne.

Lombardi, M. (2017) "Hillary Rodham Clinton and Shifts in Gendered Rhetorical Style." Undergraduate Theses, Professional Papers, and Capstone Artifacts. URL : https://scholarworks.umt.edu/utpp/154

Liste des tableaux

Tableau 1 - Les mots et les femmes (Yaguello, 2002 [1978] : 217) _____ *117*
Tableau 2 - Le Petit Robert De La Langue Française (2017 : 1244-1245 ; 1025-1026) _____ *119*
Tableau 3 - Le Petit Robert De La Langue Française (2017 : 1245-1246 ; 1026-1027) _____ *120*
Tableau 4 - Collecte de données: résultats de l'enquête GLIDE du 29.01. 2020 _____ *357*

Table des figures et illustrations

Figure 1 – Une farce de genre en acte: comique de subvertion? _____ *66*
Figure 2 - Distinction entre « sexe », « genre », « catégories de sexe » (West & Zimmerman 1987) _____ *68*
Figure 3 – Divinement belles (et sexuelles) _____ *81*
Figure 3 – Rapports entre individus et stratégies discursives (Tannen 1993 : 241) _____ *221*
Figure 4 – Modèle simplifié des phases, modalités et niveaux de discours de campagne _____ *299*
Figure 5 – Modèle simplifié des phases, modalités et niveaux des débats télévisés _____ *299*
Figure 6 – Visite officielle en Corée du Sud (2013) : Poutine nommé « grand maître » de Taekwondo _____ *312*
Figure 7 – Dessin d'humour politique de Peter Lewis (The New Castle Herald, Australie) paru lors du décès de Margaret Thatcher. On note l'activation des stéréotypes de genre. _____ *313*
Figure 8 – Dessin d'humour politique Rusty Iron Lady de Martin Kozlowski également réalisé à l'occasion du décès de Margaret Thatcher et paru le 13.04.2013. _____ *314*
Figure 9 – Dessin d'humour politique en date du 12.04.2013 de Dave Granlund. _____ *314*
Figure 10 – Dessin d'humour politique en date du 09.04.2013 du Libanais Stavro Jabra. _____ *315*
Figure 11 – Dessin de l'illustratrice Luo Jie, paru dans ChinaDaily.com le 27.09.2017. _____ *316*
Figure 12 – Dessin d'humour politique de Peter Schrank paru dans The Economist le 07.09.2016. _____ *317*
Figure 13 - Usage des « nuanceurs » (hedges) dans le premier débat _____ *325*
Figure 15 - Usage des nuanceurs (hedges) dans le troisième débat _____ *326*
Figure 16 - Usage des intensifieurs (intensifiers) dans le premier débat _____ *328*
Figure 17 - Usage des intensifieurs (intensifiers) dans le second débat _____ *328*
Figure 18 – Usage des intensifieurs (intensifiers) dans le troisième débat _____ *329*
Figure 19 - Rhétorique guerrière : comparaison entre Hillary Clinton et Donald Trump dans le premier débat _ *332*
Figure 20 - Rhétorique guerrière : comparaison entre Hillary Clinton et Donald Trump dans le second débat. __ *332*
Figure 21 - Rhétorique guerrière : comparaison entre Hillary Clinton et Donald Trump dans le troisième débat. _____ *333*
Figure 22 - Interruptions des candidats à l'encontre des journalistes modérateurs _____ *336*
Figure 23 - Interruptions entre Donald Trump et Hillary Clinton _____ *336*
Figure 24 - Évolution de l'assertivité directe-indirecte : usages accusatoires du pronom you _____ *339*

Figure 25 - Le « jeu » pronominal entre he et she lors du premier débat ____ *343*
Figure 26 - Le « jeu » pronominal entre he et she lors du second débat ____ *345*
Figure 27 - Le « jeu » pronominal entre he et she lors du troisième débat ____ *346*
Figure 28 – Premier débat télévisé : une proximité visuelle créée par le cadrage (minute 56 :54) ____ *349*
Figure 29 - Le « jeu » nominal d'interpellation de l'autre lors du premier débat ____ *350*
Figure 30 - Le « jeu » nominal d'interpellation de l'autre lors du deuxième débat ____ *351*
Figure 31 - Le « jeu » nominal d'interpellation de l'autre lors du troisième débat ____ *352*
Figure 32 - Évolution du langage direct ou indirect dans les discours d'Hillary Clinton ____ *363*
Figure 33 - Évolution du langage direct ou indirect dans les discours de Donald Trump ____ *363*
entre 2015 et 2017 : degré d'assertivité / non assertivité (usage de nuanceurs) ____ *363*
Figure 34 - Évolution du langage direct ou indirect d'Hillary Clinton entre 2007 et 2016: ____ *365*
degré d'assertivité ou de non assertivité marqué par les intensifieurs dans les discours ____ *365*
Figure 35 - Usage du champ lexical de la guerre dans le premier discours d'Hillary Clinton ____ *368*
Figure 36 - Usage du champ lexical de la guerre dans le troisième discours d'Hillary Clinton ____ *368*
Figure 37 - Usage du champ lexical de la guerre dans le quatrième discours d'Hillary Clinton ____ *369*
Figure 38 - Usage du champ lexical de la guerre dans le cinquième discours d'Hillary Clinton ____ *369*
Figure 39 - Usage du champ lexical de la guerre dans le sixième discours d'Hillary Clinton ____ *370*
Figure 40 - Usage du champ lexical de la « guerre » dans le septième discours d'Hillary Clinton ____ *370*
Figure 41 - Usage du champ lexical de la « guerre » dans le premier discours de Donald Trump ____ *371*
Figure 42 - Usage du champ lexical de la « guerre » dans le second discours de Donald Trump ____ *371*
Figure 43 - Usage du champ lexical de la « guerre » dans le troisième discours de Donald Trump ____ *372*
Figure 44 - Usage du champ lexical de la « guerre » dans le quatrième discours de Donald Trump ____ *372*
Figure 45 - Évolution des pronoms de 3e pers. dans les discours de Trump et Clinton (2007-2016) ____ *376*
Figure 46 - Modes de nomination de Trump dans les discours de Clinton entre 2007 et 2016 ____ *378*
Figure 47 - Hillary (Clinton), Secretary (of State) Clinton dans la parole de Trump entre 2015 et 2016 ____ *380*

Index général

#MeToo, 427
#nastywomen, 414
18e siècle, 28, 29, 121
19e siècle, 47, 48, 49, 69
1ere personne, 375
20e siècle, 30, 177
21e siècle, 424
2e personne, 351, 375
3e personne, 300, 341, 343, 344, 346, 348, 351, 353, 359, 374, 381, 410
A Vindication of the Rights of Woman, 29, 437
Académie Française, 84, 125, 126, 127
accommodation, 132, 133, 134, 295, 427, 437
accord, 61, 112, 116, 127, 160, 162, 215, 271, 322, 342
acte illocutoire, 200
acte locutoire, 199, 200
acte perlocutoire, 200
acteurs, 21, 64, 124, 189, 198, 199, 202, 257, 280, 288, 301, 304, 330, 386
activités verbales, 276
adjectifs qualificatifs, 372
adversaire, 24, 282, 292, 293, 300, 302, 303, 330, 333, 337, 338, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 356, 358, 359, 360, 363, 373, 374, 375, 377, 378, 380, 381, 382, 390, 394, 397, 398, 415
affaire Bobbitt, 179
affaire Nancy Kerrigan-Tonya Harding, 179
affirmation de soi, 21, 187, 214, 251, 323, 324
affrontement, 18, 221, 257, 265, 268, 298, 300, 324, 345, 347, 373
âge, 55, 69, 79, 80, 108, 126, 135, 141, 142, 145, 147, 154, 157, 158, 165, 172, 211, 231, 260, 296, 402
agency, 211, 253, 389
agentivité, 211, 377, 381
agressive, 286, 287, 310, 333, 392
ajustement, 248, 311, 345
Albesprit, 427
Albright, 424
Allemagne, 128, 261, 287, 402, 411
allocution, 279, 297, 298, 306, 307, 308, 363, 368
Althusser, 43, 437
ambivalence, 95, 229, 236, 271
Amérique, 39, 41, 50, 76, 92, 181, 188, 189, 192, 198, 309, 350, 386, 408, 411
analyse de discours de tradition française, 42, 43
analyse du discours, 14, 27, 42, 43, 44, 181, 220, 272, 278
anaphore, 344, 347, 374
Anderson, 19, 286, 291, 305, 306, 309, 321, 335, 336, 345, 352, 415, 424, 425, 435
androcentrique, 57, 151, 152, 160
années 1960, 17, 33, 36, 37, 43, 47, 55, 60, 62, 82, 114, 122, 158, 159, 177, 182, 197, 199, 274, 284, 417
années 1970, 14, 17, 27, 33, 34, 35, 36, 39, 43, 53, 54, 62, 73, 76, 82, 83, 88, 91, 92, 98, 105, 118, 122, 127, 129, 131, 136, 144, 152, 158, 165, 166, 171, 179, 181, 182, 195, 218, 246, 260, 283, 322, 413, 424, 426, 434
anthropologie, 17, 37, 99, 117, 182, 183, 247, 277, 433
antipathique, 19, 109, 324, 347, 361, 402, 421
Antiquité, 126, 272, 280, 320
approche différentielle, 22, 223, 252
appropriation de l'insulte, 394
Appuzzo, 389
arbitraire, 77, 116, 117, 166, 384
arène politique, 14, 20, 23, 283, 305, 373, 386
argumentation, 25, 96, 108, 125, 177, 224, 245, 257, 281, 282, 301, 330, 339, 353, 379, 409, 450
Aristote, 162, 272, 281, 429
arme grammaticale, 338, 341, 375, 399, 410
armes grammaticales, 300
arrogance, 19, 286, 323, 404
assertion, 95, 98, 107, 131, 137, 144, 149, 150, 164, 171, 214, 224, 225, 234, 301, 308, 310, 323, 324, 326, 333, 338, 347, 354, 361, 363, 364, 407, 409
assymétries, 104, 157
asymétries, 22, 152, 248
Atkins, 151, 181, 185, 186, 187, 247
attentes genrées, 79, 386, 401
attentes normatives, 276
Austin, 199, 200, 201, 231, 391, 429

autonomie, 44, 51, 53, 100, 102, 121, 203, 222, 246, 265, 320
autoritaire, 19, 66, 93, 109, 116, 118, 119, 121, 189, 217, 281, 312, 324, 421
autorité, 19, 24, 28, 29, 88, 98, 108, 115, 124, 130, 139, 147, 185, 212, 223, 224, 234, 247, 264, 265, 268, 271, 282, 284, 286, 289, 303, 310, 311, 312, 315, 316, 317, 318, 319, 321, 347, 360, 364, 377, 392, 401, 402, 409, 421
bachelor, 134, 135, 136
Bahktine, 274, 275
Baikalova, 294
Bard, 39, 429
Barthes, 15
Baslez, 266, 429
Bateson, 19, 21, 32, 108, 113, 150, 206, 266, 284, 360
Benveniste, 203, 274, 375, 429, 441
Bereni, 16, 40, 47, 48, 61, 385, 429
Bertini, 60, 121, 438
Biden, 292, 320, 337, 364, 404, 411, 416
bienveillance, 13, 173
Bill Clinton, 165, 179, 290, 291, 381, 420
binarisation du genre, 20
binarité, 20, 37, 60, 65, 75, 80, 261, 269, 295, 419, 422, 423, 424
biologie, 37, 52, 69
bitch, 97, 386, 400, 406
Black feminism, 49, 53
blogs, 279, 280
Boleyn, 383
Bordo, 381, 382, 386, 387, 389, 390, 393, 394, 395, 396, 398, 399, 400, 402, 404, 415, 429, 446
Borker, 20, 21, 22, 23, 38, 71, 78, 87, 99, 100, 101, 191, 196, 205, 207, 208, 246, 253, 256, 268, 269, 388, 419, 443
Bourdieu, 58, 138, 139, 283, 430
Bracops, 23, 198, 199, 203, 204, 205, 419, 430
Bronckart, 273
Brown, 96, 140, 143, 173, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 237, 238, 239, 240, 278, 339, 391, 430
Bucholtz, 55, 110, 170, 182, 183, 184, 185, 195, 196, 438, 444
Bush, 290
Butler, 18, 23, 25, 27, 37, 38, 46, 57, 58, 60, 79, 211, 261, 266, 268, 269, 288, 289, 302, 322, 412, 413, 420, 426, 430, 439
Camaraderie, 140, 141, 233
camaraderie masculine, 143
Cameron, 38, 42, 71, 72, 87, 129, 130, 148, 155, 177, 184, 185, 186, 249, 250, 254, 284, 311, 367, 430, 431, 438
candidats, 19, 24, 265, 282, 288, 290, 292, 294, 298, 299, 300, 301, 303, 309, 328, 331, 333, 335, 336, 338, 344, 348, 354, 358, 360, 361, 364, 366, 374, 381, 398, 401, 405, 408, 415
castration sociale, 162
Chambre des Représentants, 261, 267, 283, 390
Charaudeau, 272, 273, 274, 275, 277, 279, 280, 281, 282, 434
choix lexical, 147
Chomsky, 102, 103, 105, 106, 182, 194, 203, 260, 430
cible, 32, 148, 149, 160, 177, 242, 287, 292, 294, 341, 342, 351, 375, 384, 396, 412, 415, 425
Civil Rights Movement, 16, 417
Cixous, 39
Clarke, 173, 174, 301, 334
classe sociale, 48, 53, 55, 136, 137, 184, 238, 270
Cleveland, 297, 308, 399, 448
clichés, 216
climat accusatoire, 300
CNRS, 39, 41, 50
Coates, 37, 69, 70, 71, 72, 86, 98, 99, 100, 181, 186, 195, 240, 241, 242, 243, 246, 431, 444
code social, 148
codes féminins, 31
codes oratoires masculins, 320
coericion, 130
cognition, 56, 75, 78, 125, 203, 216, 268, 286, 361, 374, 383, 384, 417, 418, 423
colère, 200, 300, 338, 339, 406
collaboration, 184, 207, 221
combat, 16, 17, 24, 29, 47, 49, 53, 55, 57, 66, 88, 104, 112, 191, 250, 251, 269, 284, 286, 291, 292, 297, 303, 330, 331, 333, 353, 366, 371, 373, 377, 380, 388, 390, 397, 403, 417
Comey, 382, 386, 398

communauté, 16, 22, 32, 46, 49, 51, 56, 58, 59, 60, 62, 70, 88, 89, 93, 109, 124, 130, 137, 186, 189, 192, 220, 236, 247, 276, 280, 300, 341, 342, 426
communication interculturelle entre les sexes, 196
communication verbale, 17, 103
communicative breakdowns, 196
compétence, 116, 162, 202, 219, 276, 291, 300, 389, 392, 393
compétences, 79, 86, 223, 236, 389, 392
compétition, 100, 213, 214, 222, 265, 267, 353, 373
compliments, 231, 232, 235, 236, 237, 239
comportement communicatif, 269
comportement expressif, 307, 310
comportements, 19, 20, 22, 23, 37, 57, 60, 63, 79, 92, 99, 110, 130, 133, 140, 146, 151, 158, 159, 188, 189, 192, 195, 196, 197, 208, 209, 217, 230, 238, 247, 253, 255, 257, 268, 276, 286, 289, 293, 300, 302, 304, 307, 321, 330, 334, 343, 353, 360, 361, 415, 418, 419, 423
conceptualisation, 43, 74, 110, 169, 278, 423
conditionnement, 169
conduites sociales, 217
confiance, 86, 94, 98, 144, 149, 150, 178, 218, 224, 320, 322, 323, 350, 356, 392, 396
contestation, 411, 417
contexte, 24, 41, 48, 52, 55, 73, 86, 89, 98, 102, 125, 137, 138, 144, 146, 150, 155, 162, 172, 178, 180, 182, 184, 187, 191, 193, 197, 198, 199, 201, 202, 203, 204, 205, 212, 222, 224, 228, 234, 253, 260, 273, 277, 285, 289, 291, 294, 295, 296, 300, 301, 310, 312, 320, 328, 329, 330, 333, 335, 338, 340, 359, 363, 366, 375, 376, 378, 390, 395, 397, 405, 410, 417, 418, 422, 423
contournement, 123, 233
contraintes, 20, 107, 111, 146, 151, 274, 280, 285, 286, 289, 321, 322, 367, 426
contre-performance de genre, 266, 269, 288
contrition, 340
contrôler, 21, 33, 56, 82, 112, 130, 170, 172, 223, 242, 257, 361, 373, 378, 380
convention nationale républicaine, 366, 372, 376
Cooper, 309, 335, 336
coopération, 100, 201, 206, 213, 214, 235, 238, 239, 241, 246, 255, 265, 285
corps, 16, 38, 50, 51, 52, 53, 56, 58, 65, 74, 81, 160, 162, 167, 203, 211, 215, 230, 285, 301, 302, 318, 360, 375, 395, 418, 422
corpus, 14, 18, 27, 32, 109, 150, 260, 265, 279, 282, 293, 296, 298, 299, 301, 302, 303, 304, 306, 307, 308, 354, 361, 362, 364, 373, 375, 376, 385, 415, 420, 447
couleurs, 69, 79, 107, 147, 148, 189, 292
Counciousness Raising, 35
Crawford, 64, 184, 254, 255, 287, 431
Crenshaw, 36
Critical Discourse Analysis, 42, 45, 46, 432, 438, 440, 445
crooked, 19, 395
Crouch, 32, 94, 102, 110, 111, 145, 149, 182, 185, 440
croyance, 48, 178, 193, 200, 323, 324, 325, 361, 362, 385, 423
Crystal, 70, 193, 198, 431
Culioli, 203
Cultural Studies, 36
cyber-féminisme, 427
Daily Telegraph, 316, 319, 321
dame de fer, 285, 310, 311, 313, 315, 316, 317, 318
de Beauvoir, 17, 36, 39, 65
débat, 20, 33, 41, 85, 86, 95, 126, 167, 171, 185, 192, 259, 264, 270, 273, 277, 279, 280, 282, 299, 309, 310, 325, 326, 327, 328, 329, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 340, 341, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 354, 356, 358, 359, 373, 401, 405, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 443, 451
débat politique, 259, 282, 358
débats de campagne, 277, 296
décrédibilisation, 380, 386, 395
décrédibiliser, 250, 300, 356, 389, 392, 394
Deference, 140, 141, 233
déférence, 142, 153, 234
déficience, 14, 18, 21, 23, 38, 91, 93, 94, 134, 147, 186, 194, 220, 257, 261, 268, 418, 420
Degeneres, 424
dégradation sémantique, 162
degré, 84, 137, 141, 144, 223, 226, 237, 240, 265, 282, 300, 301, 327, 363, 365, 392, 396
déictique, 203, 343, 344, 346, 348
Delbecque, 13, 16, 56, 97, 168, 188, 431
Deleuze, 36
délocuter, 342, 351, 412
Delphy, 16, 27, 40, 50, 52, 60, 431
Demczuk, 54
démocrates, 19, 267, 290, 291, 293, 294, 295, 296, 362, 381, 424

dénominations, 104, 178, 269, 377
dépossession, 381
dérogation sémantique, 93, 160, 161, 162, 163, 188
Derrida, 36
désassertion, 150, 324, 361, 363
déséquilibres, 22, 92, 97, 115, 139, 144, 148, 169, 175, 188, 189, 418
déshumanisation, 313, 374, 377
déstabiliser, 20, 109, 393, 404
déterministe, 20, 23, 140, 169
détournement, 112, 123
dévaluation, 20, 78, 114, 163, 243, 386, 400
dévaluation sociale, 163
Dictionnaire des idées suggérées par les mots, 117
Dieu, 29, 398
diffamation, 399
différence, 14, 18, 20, 22, 23, 34, 37, 38, 50, 51, 52, 53, 57, 72, 86, 99, 100, 101, 102, 124, 131, 133, 134, 140, 143, 151, 152, 154, 191, 192, 193, 194, 196, 197, 201, 205, 208, 209, 211, 212, 215, 220, 228, 229, 235, 237, 240, 242, 246, 247, 249, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 261, 268, 274, 275, 280, 294, 353, 374, 419, 420, 422, 441
difference approach, 34, 38, 246, 253, 255, 257, 353, 419
diglossie, 133
discours, 1, 14, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 33, 35, 37, 38, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 58, 81, 83, 86, 87, 89, 93, 98, 102, 105, 110, 121, 123, 128, 136, 137, 141, 142, 150, 171, 172, 173, 176, 178, 179, 180, 181, 182, 185, 192, 194, 195, 196, 197, 203, 206, 207, 210, 213, 214, 216, 217, 218, 219, 222, 223, 234, 235, 241, 242, 243, 247, 257, 265, 266, 269, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 318, 323, 331, 334, 338, 344, 354, 358, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 380, 381, 383, 392, 398, 403, 405, 407, 412, 415, 417, 420, 433, 434, 438, 439, 441, 442, 443, 450, 451
discours politique, 14, 47, 265, 279, 280, 281, 302, 373
discours privé, 172
discours public, 86, 172
Discourse Analysis, 14, 42, 45, 46, 436, 438, 444
discrimination, 16, 35, 36, 105, 110, 116, 134, 136, 148, 158, 165, 251, 252, 326, 406, 426
discrimination de genre, 406
distance, 100, 140, 141, 143, 221, 222, 231, 233, 257, 342, 347, 359, 385, 412, 419
distancer, 351
Dolan, 66, 78, 217, 272, 285, 286, 289, 305, 306, 310, 311, 321, 322, 330, 353, 367, 381, 402, 439
domestique, 16, 52, 118, 120, 134, 375, 395, 426
dominance, 14, 23, 33, 34, 38, 87, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 112, 147, 173, 192, 208, 246, 251, 252, 254, 257, 353
dominance approach, 33, 34, 38, 97, 98, 99, 246, 353
dominants, 16, 18, 34, 46, 58, 100, 115, 157, 224, 227, 251, 276, 283, 284, 310
domination, 14, 16, 18, 21, 23, 33, 34, 38, 46, 48, 54, 56, 57, 60, 61, 76, 83, 91, 92, 93, 96, 97, 98, 99, 101, 111, 112, 113, 114, 115, 133, 138, 139, 140, 144, 147, 153, 163, 167, 169, 170, 174, 188, 189, 191, 192, 194, 196, 214, 216, 220, 223, 224, 226, 228, 229, 233, 246, 247, 248, 249, 251, 252, 257, 261, 268, 270, 283, 300, 301, 330, 333, 337, 339, 340, 350, 353, 356, 374, 375, 377, 382, 414, 417, 418, 420, 422, 423, 426
domination masculine, 14, 16, 33, 58, 76, 96, 101, 114, 138, 139, 153, 163, 169, 170, 191, 192, 194, 229, 247, 252, 283, 382, 430
Donald Trump, 14, 18, 19, 24, 76, 192, 194, 227, 256, 265, 267, 268, 269, 282, 291, 292, 296, 297, 298, 300, 302, 303, 306, 307, 308, 309, 320, 324, 325, 326, 327, 329, 330, 331, 332, 333, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 356, 358, 359, 360, 361, 363, 364, 365, 366, 367, 371, 372, 373, 374, 376, 377, 378, 379, 380, 382, 385, 386, 393, 394, 396, 398, 403, 404, 405, 407, 408, 409, 410, 415, 420, 446, 448
Dorlin, 53, 64
double bind, 14, 19, 109, 266, 283, 284, 297, 310, 361, 392, 402, 420
double contrainte, 19, 108, 113, 133, 150, 284, 286, 303, 347, 421
droit de vote, 28, 29, 266
droits civiques, 29, 35, 103, 266
droits politiques, 28, 29
droits privés, 28
Dubois, 32, 94, 102, 110, 111, 145, 149, 182, 185, 440
Duby, 41
Ducrot, 203, 273

dysphémisme, 154, 156
Eckert, 99, 209, 218, 219, 220, 221, 227, 253, 254, 286, 311, 425, 431
effacement de soi, 149, 323
efféminé, 96, 108, 324
effets de sens, 24, 43, 265, 354, 375, 415
égalité, 16, 17, 28, 29, 41, 48, 49, 55, 57, 66, 72, 84, 85, 122, 126, 127, 128, 140, 141, 165, 192, 222, 223, 229, 231, 250, 261, 318, 347, 413, 415, 422, 426
élections présidentielles de 2008, 296
élections présidentielles de 2016, 296, 365
élections présidentielles en 2007, 267
Elizabeth I d'Angleterre, 287
Emailgate, 291, 380, 382, 405, 406, 446
embarras, 236
Emile, 29
émotions, 107, 121, 143, 206, 243, 246, 307, 339, 353, 356, 358, 373, 380, 388, 402
émotivité, 286, 296, 388, 389
empathie, 312, 356, 358, 388
emphase, 324, 325, 326, 327, 328
endearments, 153
enfants, 28, 100, 120, 121, 131, 157, 165, 172, 205, 207, 208, 215, 216, 320, 402, 421
énoncé, 44, 96, 135, 136, 138, 144, 145, 146, 161, 175, 193, 199, 200, 201, 204, 205, 247, 273, 274, 276, 286, 364, 384, 397, 399
énonciation, 32, 44, 93, 133, 141, 144, 176, 185, 202, 205, 210, 244, 272, 273, 277, 280, 298, 299, 301, 304, 326, 329, 335, 343, 344, 391, 410
épouses, 28
essai, 18, 22, 30, 56, 91, 94, 111, 113, 115, 125, 187, 212, 248, 279
essentialisation, 20, 87, 98, 102, 193
essentialiste, 20, 23, 38, 64, 86, 184, 238, 254, 255, 394, 422
Etat, 14, 43, 165, 261, 287, 290, 291, 295, 296, 305, 306, 309, 350, 351, 377, 379, 380, 381, 387, 389, 390, 398, 399, 402, 406, 411, 414, 420, 422, 424
Etats-Unis, 17, 21, 23, 27, 33, 35, 36, 39, 42, 47, 48, 50, 51, 53, 55, 60, 62, 76, 88, 89, 93, 102, 103, 111, 129, 136, 152, 165, 182, 195, 197, 199, 211, 259, 267, 286, 290, 291, 295, 297, 308, 347, 359, 360, 370, 377, 379, 393, 396, 400, 404, 413, 414, 419, 426, 427
éthique, 300, 344, 394, 399
ethnicité, 98, 108, 110, 184, 296
ethnographie de la communication, 182, 195, 414
études de genre, 20, 21, 27, 35, 37, 38, 39, 40, 42, 60, 63, 70, 74, 266, 417, 419
euphémismes, 108, 141, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 188
Europe, 36, 37, 39, 42, 80, 92, 111, 188, 189, 203, 263, 286, 287, 316, 318, 321, 359, 389, 411, 426, 427, 431
événement de genre, 261, 264, 268, 290, 292, 393, 415
événements médiatiques, 24, 178
évidentialité, 379
exclusion, 53, 82, 124, 143, 358, 359, 374, 377, 423
excuse, 237, 238, 239, 240, 391, 392, 406, 411, 423
exploitation, 52, 54, 74
expression, 14, 16, 30, 33, 34, 44, 50, 53, 56, 61, 83, 84, 89, 96, 99, 100, 105, 106, 107, 112, 122, 123, 128, 129, 136, 137, 143, 147, 151, 155, 156, 159, 164, 168, 169, 180, 186, 201, 204, 217, 228, 230, 231, 234, 236, 237, 239, 240, 246, 255, 262, 265, 270, 277, 287, 290, 295, 300, 301, 303, 310, 311, 317, 326, 348, 356, 367, 373, 383, 384, 386, 393, 397, 399, 400, 409, 412, 413, 414, 419
face externe, 275
face interne, 275
face-threatening acts, 231, 232
facteur genre, 296, 298
factuel, 142, 145, 350
Fairclough, 42, 45, 46, 181, 278, 432, 440
fait social, 34, 217
Fassin, 17, 39, 40, 41, 432
Fausto-Sterling, 27, 62, 63, 432
FCDA, 45, 46
Féminin, 120, 126, 438
féminin générique, 14, 162, 166, 320
féminisme, 14, 16, 33, 36, 39, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 89, 104, 118, 123, 152, 179, 182, 251, 417, 427, 430, 435, 441
Feminist Studies, 35
féministe, 16, 18, 22, 29, 36, 39, 41, 45, 47, 48, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 84, 95, 104, 111, 122, 123, 127, 184, 185, 192, 216, 241, 245, 251, 292, 382, 405, 412, 413, 417, 418, 439, 440
féministes, 16, 17, 22, 31, 35, 39, 40, 41, 46, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 69, 81, 82, 83, 84, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 104, 122, 128, 140, 151, 152, 157, 158, 159, 160, 167,

171, 180, 183, 189, 191, 192, 226, 240, 247, 248, 250, 252, 257, 268, 408, 419, 422, 427, 439
féminité, 24, 35, 39, 52, 63, 64, 65, 70, 79, 80, 94, 95, 96, 108, 118, 133, 134, 137, 139, 140, 153, 217, 230, 233, 242, 255, 264, 268, 283, 284, 286, 289, 290, 294, 299, 302, 305, 306, 318, 322, 323, 324, 325, 330, 353, 364, 366, 367, 393, 394, 415, 421, 422, 425
femme, 19, 69, 72, 117, 118, 119, 120, 121, 164, 177, 254, 268, 269, 287, 319, 402, 410, 413
femme d'exception, 393
femme générique, 393
femme-intrigante / maléfique, 395
femme-manipulatrice, 395
femmes, 1, 14, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 28, 30, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 60, 61, 62, 64, 65, 69, 71, 74, 75, 77, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 102, 103, 104, 106, 107, 108, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 117, 118, 120, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 139, 140, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 162, 163, 164, 165, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 178, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 192, 194, 195, 196, 197, 205, 208, 209, 211, 212, 213, 214, 215, 218, 219, 220, 223, 224, 225, 227, 228, 229, 230, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 254, 255, 257, 259, 263, 265, 266, 267, 268, 270, 271, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 294, 297, 301, 305, 310, 311, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 326, 327, 328, 331, 334, 337, 338, 339, 343, 344, 347, 355, 356, 358, 360, 361, 363, 364, 366, 367, 373, 385, 386, 388, 390, 392, 393, 394, 395, 400, 402, 403, 404, 406, 408, 409, 411, 412, 413, 414, 415, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 424, 425, 426, 429, 432, 436, 437, 439, 440, 441, 444, 445
femmes d'influence, 425
First Lady, 290, 291, 293, 296
fluidité, 14, 95, 201, 265, 295, 330, 354, 374, 422
Formality, 140
formes, 14, 17, 18, 21, 22, 24, 25, 31, 33, 35, 56, 61, 75, 83, 103, 106, 107, 112, 123, 124, 125, 129, 130, 133, 137, 139, 140, 141, 148, 150, 153, 159, 160, 161, 162, 164, 166, 168, 170, 173, 176, 180, 181, 192, 197, 199, 221, 224, 225, 226, 233, 243, 247, 256, 262, 265, 276, 278, 279, 286, 346, 348, 349, 350, 354, 374, 381, 383, 409, 414, 417, 418, 423, 451
France, 17, 21, 27, 28, 29, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 47, 50, 54, 60, 62, 65, 72, 88, 89, 98, 113, 114, 122, 125, 126, 128, 129, 165, 203, 264, 267, 279, 291, 292, 310, 356, 411, 432, 435, 445
Freed, 42, 196, 249, 252, 253, 426, 432, 440
French Theory, 36, 37
Freud, 36
gender studies, 14, 16, 17, 18, 21, 23, 32, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 45, 47, 58, 71, 92, 101, 191, 197, 208, 253, 285, 411, 417, 418, 426, 440
Gender Trouble, 37, 288, 412, 430
généralisation, 193, 211, 222, 311, 329
généricité, 277, 321, 442
genre, 1, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 84, 88, 91, 95, 97, 98, 100, 104, 105, 106, 107, 108, 110, 111, 113, 116, 122, 123, 125, 126, 129, 131, 133, 134, 136, 137, 138, 140, 142, 145, 146, 151, 152, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 161, 162, 166, 168, 169, 170, 171, 174, 176, 179, 180, 185, 187, 191, 192, 193, 194, 196, 197, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 214, 216, 217, 218, 219, 220, 227, 229, 230, 231, 233, 234, 235, 238, 240, 241, 244, 246, 247, 250, 252, 253, 255, 256, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 294, 295, 297, 300, 301, 302, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 313, 319, 320, 322, 323, 327, 330, 334, 335, 337, 338, 339, 340, 341, 344, 347, 356, 358, 360, 362, 364, 367, 374, 379, 381, 382, 385, 386, 388, 391, 393, 394, 396, 401, 402, 403, 404, 405, 407, 408, 410, 411, 415, 417, 418, 419, 420, 422, 423, 424, 425, 426, 429, 430, 431, 432, 434, 435, 439, 440, 443, 444, 445, 451
genré, 20, 62, 70, 107, 110, 124, 144, 207, 209, 214, 216, 217, 221, 252, 266, 268, 329, 367, 427
genre de discours, 273, 275, 277
genre discursif, 20, 272, 277
genre implicite, 76, 323
genre masculin, 62, 69, 79, 81, 288, 330
genre social, 61, 265, 277

George Lakoff, 105, 286, 301, 356, 381
gestualité, 310
Giordano, 294, 440
girl, 119
GLIDE, 13, 25, 266, 354, 357, 420
Goffman, 21, 63, 68, 70, 140, 143, 203, 207, 219, 222, 226, 230, 231, 232, 234, 238, 239, 240, 247, 289, 432
gossip, 86, 141, 240, 241, 242, 243
grammaire, 14, 30, 34, 37, 42, 56, 57, 88, 100, 103, 105, 110, 128, 136, 137, 139, 166, 168, 169, 182, 191, 218, 219, 224, 261, 262, 320, 341, 347, 374, 381, 393, 398, 412, 417
grammaire sociale, 89, 262
Grau, 426, 441
Greco, 37
Grice, 140, 141, 142, 200, 201, 202, 203, 204, 231, 432
grossièreté, 95, 96, 141, 229, 234
guerre des mots, 301, 338, 367, 404
guerrier, 320, 330, 333, 366, 375, 379, 398
Guillaumin, 40, 52, 54, 432, 433, 441
Gumperz, 99, 172, 184, 195, 203, 205, 210, 211, 230, 246, 252, 381, 414, 433, 441, 443
Habasque, 409, 451
Habermas, 281, 433
harlot, 400
Haroche, 43, 44, 441
Harris, 183, 262, 292, 424
hedges, 98, 107, 224, 234, 301, 324, 325, 326, 363
hégémonie masculine, 127
Heidegger, 36
Henley, 97, 100, 102, 129, 173, 175, 301, 334, 441, 446
hésitation, 98, 141, 144
hétéronormativité, 51, 53, 58
hétérosexisme, 54
hétérosexuel, 166
high involvement style, 213
Hill, 35, 53, 179, 433, 441
Hillary Clinton, 14, 18, 19, 24, 109, 165, 192, 194, 227, 256, 259, 265, 267, 268, 269, 282, 290, 291, 292, 294, 295, 296, 297, 298, 300, 302, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 319, 320, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 356, 358, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 367, 368, 369, 370, 372, 373, 374, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 384, 385, 386, 387, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 410, 412, 413, 414, 415, 420, 421, 422, 424, 429, 440, 443, 446, 447
historique, 1, 14, 18, 21, 27, 28, 32, 43, 44, 47, 48, 61, 89, 101, 124, 182, 241, 261, 262, 263, 264, 273, 280, 292, 302, 307, 386, 417, 444
Holmes, 21, 34, 85, 86, 88, 99, 111, 150, 155, 156, 181, 182, 183, 209, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 246, 340, 426, 433, 441
Holt, 309, 335, 336
hommasse, 117, 324
homme, 14, 16, 19, 22, 28, 29, 38, 60, 62, 69, 77, 80, 95, 107, 111, 115, 117, 118, 119, 120, 121, 124, 128, 134, 135, 136, 138, 145, 147, 152, 155, 157, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 175, 177, 216, 217, 218, 223, 228, 240, 253, 254, 261, 266, 268, 269, 286, 287, 289, 291, 293, 296, 303, 308, 310, 311, 312, 317, 319, 321, 322, 323, 330, 331, 335, 336, 339, 344, 347, 353, 358, 361, 374, 379, 394, 396, 402, 403, 405, 410, 422, 423, 425
homme d'action, 291
hommes politiques, 270, 284, 321, 373, 392
homosexualité, 96, 310
honorifique, 349, 377
Horn Sheeler, 381
housewife, 156, 305
humour, 95, 107, 130, 135, 157, 176, 297, 313, 314, 315, 316, 317, 385, 387, 394
hybridation, 147, 288, 366, 420
Hymes, 195, 219, 442
hypercorrection, 31, 107, 108, 136, 137, 138, 139, 238, 427
idéation, 16, 56, 89, 97, 112, 168, 188, 423
identité de femme, 24, 302, 367, 415
identité de genre, 63, 72, 218, 241, 255, 288, 289, 310, 422
identité personnelle, 14, 19, 21, 24, 103, 381
idéologie, 15, 40, 43, 44, 46, 113, 115, 256
idéologies de genre, 38
idéologies hétéro-normatives, 38
incompétence féminine, 390
indépendance, 157, 213, 214, 222, 230, 234, 246, 265, 293, 320
inégalité, 30, 57, 97, 98, 134, 163, 240

inégalités, 22, 35, 62, 82, 92, 97, 98, 105, 111, 148, 151, 169, 249, 251, 263, 264, 417
inférence, 193, 200, 201, 205
injonction, 14, 19, 21, 24, 31, 149, 170, 233, 234, 266, 283, 284, 288, 295, 297, 302, 318, 347, 360, 367, 420, 421
injonction paradoxale, 14, 21, 24, 31, 266, 283, 284, 295, 297, 302, 347, 360, 367, 420, 421
instruction, 28
insulter, 19, 342, 411, 413
intégrité morale, 392
intensifiers, 328, 329
intention, 87, 125, 173, 193, 199, 200, 201, 203, 204, 205, 219, 230, 232, 251, 281, 338, 349, 390, 398, 402, 422
interaction, 22, 60, 89, 92, 97, 99, 100, 101, 133, 143, 158, 163, 167, 170, 171, 172, 173, 180, 184, 188, 192, 193, 195, 196, 197, 210, 211, 218, 219, 221, 226, 231, 232, 233, 239, 247, 250, 257, 259, 262, 268, 275, 278, 289, 298, 299, 300, 309, 310, 311, 334, 359, 373, 383, 384, 394, 432, 438, 442, 451
interactions, 14, 17, 21, 24, 32, 42, 92, 97, 99, 115, 143, 175, 178, 180, 188, 194, 206, 207, 209, 210, 213, 216, 217, 218, 219, 220, 222, 231, 240, 260, 277, 278, 284, 298, 301, 303, 304, 318, 319, 321, 355, 359
interlocuteur, 133, 141, 142, 145, 184, 204, 205, 229, 300, 341, 342, 375
interlocution, 219, 228, 247, 248, 341, 358, 412
interpellation de l'autre, 300, 350, 351, 352
interrogation, 28, 32, 149, 183, 222, 406
interruption, 100, 170, 171, 173, 174, 175, 176, 210, 238, 246, 301, 310, 334, 335, 337
intersectionnalité, 35, 36, 110, 439
intersubjectivité, 89, 193, 199
intimité, 100, 141, 143, 214, 223, 228, 241, 246, 255, 265, 285
intonation, 106, 136, 141, 144, 145, 150, 201, 234, 388
introspection, 32, 94, 98, 109, 110, 182
inversion rhétorique, 295
James, 173, 174, 300, 301, 334, 337, 349, 374, 377, 382, 398, 429
Jespersen, 23, 30, 38, 177, 194, 261, 268, 420
Johnson & Meinhof, 35
Jones, 21, 99, 181, 195, 242, 246, 288, 289, 294, 340
justice, 52, 82, 248, 291, 326, 394, 396, 399
Kerbrat-Orecchionni, 275
Kergoat, 40
Kramarae, 16, 55, 142, 153, 158, 167, 444
Kramare, 129
Kulick, 38, 438
Kuntzmann, 395
lady, 32, 95, 104, 107, 108, 117, 131, 133, 153, 154, 155, 156, 157, 238, 261, 285, 313, 314, 315, 325, 381, 411
Lambrette, 19, 108, 150
langage, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 27, 28, 30, 33, 34, 37, 38, 41, 42, 43, 45, 46, 47, 48, 50, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 61, 69, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 85, 86, 88, 90, 93, 94, 95, 97, 98, 102, 103, 104, 105, 106, 110, 111, 112, 113, 115, 121, 122, 126, 129, 130, 131, 132, 134, 137, 138, 147, 148, 150, 151, 158, 159, 163, 165, 167, 168, 169, 171, 174, 176, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 203, 204, 205, 207, 208, 209, 211, 217, 219, 224, 231, 235, 236, 237, 239, 244, 245, 248, 249, 251, 253, 257, 260, 262, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 278, 280, 281, 282, 288, 289, 300, 301, 302, 305, 319, 322, 330, 338, 344, 363, 365, 383, 385, 390, 391, 397, 403, 404, 407, 408, 413, 414, 417, 418, 419, 422, 426, 430, 431, 433, 441, 442, 451
Language and Gender Studies, 1, 14, 15, 17, 20, 21, 22, 23, 27, 32, 37, 42, 47, 55, 57, 89, 91, 93, 98, 99, 102, 111, 131, 179, 182, 185, 191, 194, 195, 214, 237, 256, 260, 266, 267, 268, 269, 270, 296, 353, 391, 415, 417, 418, 422, 424, 426, 445
Language and Masculinity, 35
Language and Woman's Place, 14, 18, 22, 30, 33, 55, 91, 93, 94, 102, 104, 105, 110, 111, 130, 131, 133, 134, 135, 136, 138, 144, 150, 151, 157, 161, 169, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 215, 216, 284, 308, 361, 418, 420, 434
Lapaire, 13, 39, 162, 166, 354, 431
Larousse, 116, 160, 273, 403
Le Deuxième Sexe, 36
Le Pen, 267, 373
Le Point, 312, 317
leader, 78, 109, 287, 302, 311, 319, 367, 372
leadership, 19, 143, 218, 259, 284, 286, 289, 292, 319, 321, 322, 358, 361, 372, 376, 425
Leech, 152, 434
légitimité politique, 267, 287, 295, 322

lesbien, 49, 54
lesbienne, 51, 54, 118, 443
Levinson, 96, 140, 143, 173, 193, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 237, 238, 239, 240, 339, 391, 430, 434
lexique, 34, 56, 74, 88, 107, 108, 115, 145, 148, 168, 169, 201, 202, 211, 308, 373
LGBTQI+, 426
liar, 19, 398, 399
likeable, 293
Lim, 386
linguistes féministes, 17, 18, 23, 34, 38, 47, 55, 57, 82, 84, 91, 98, 102, 123, 124, 160, 164, 177, 187, 192, 237, 240, 339, 417
linguistique, 14, 15, 16, 17, 21, 22, 23, 24, 27, 28, 33, 36, 37, 42, 44, 45, 46, 47, 49, 55, 57, 61, 62, 69, 71, 72, 74, 82, 83, 84, 85, 88, 89, 93, 95, 99, 102, 103, 104, 105, 106, 111, 113, 114, 115, 121, 123, 125, 126, 129, 130, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 139, 142, 145, 146, 148, 149, 152, 153, 155, 158, 159, 160, 163, 164, 167, 168, 170, 171, 175, 177, 179, 181, 182, 183, 185, 187, 188, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 204, 206, 208, 219, 220, 223, 230, 233, 234, 246, 250, 253, 254, 259, 273, 275, 276, 277, 278, 279, 282, 284, 285, 286, 293, 300, 301, 339, 350, 354, 359, 363, 366, 374, 375, 381, 386, 395, 396, 397, 409, 410, 413, 415, 417, 418, 424, 426, 429, 434, 435, 436, 437, 441, 451
linguistique générale, 42, 88, 417
Litosselli, 278
Lock her up !, 373, 397, 399
Lombardi, 295
Louis-Dreyfus, 414
lutte, 15, 18, 28, 48, 50, 52, 53, 88, 123, 126, 185, 250, 282, 412, 413
lynchage, 399
Macron, 264, 267, 359, 373
Maingueneau, 270, 274, 275, 278, 434, 442
maîtrise de soi, 121, 389
malentendus, 34
Maltz, 20, 21, 22, 23, 38, 71, 78, 87, 99, 100, 101, 191, 196, 205, 207, 208, 241, 246, 253, 256, 268, 269, 388, 419, 420, 443
man, 24, 29, 32, 33, 34, 56, 63, 77, 78, 85, 89, 109, 113, 123, 135, 142, 154, 155, 159, 164, 217, 227, 239, 245, 286, 288, 294, 320, 364, 366, 402, 406
Man Made Language, 22, 33, 50, 56, 82, 83, 91, 94, 111, 160, 161, 167, 169, 183, 188, 418
manipulation interpersonnelle, 139, 417
maquillage, 310
marqueurs, 19, 21, 24, 98, 141, 150, 161, 174, 224, 265, 300, 303, 324, 328, 329, 360, 361, 364, 415
marqueurs grammaticaux, 24, 265, 303, 362
marxiste, 43, 49, 52, 53, 54, 129
Masculin, 120, 126, 341
masculin générique, 116, 123, 166, 320
masculinité, 24, 34, 39, 63, 64, 65, 66, 70, 80, 81, 86, 96, 98, 120, 121, 132, 147, 217, 266, 268, 288, 289, 290, 299, 305, 306, 308, 315, 320, 322, 323, 353, 360, 364, 366, 367, 415, 421, 422
masculinité générique, 34
Masnata-Rubattel, 48, 49, 50, 51, 52, 55
matérialisme historique, 44
maternité, 50, 53, 118, 421
maxime de **manière**, 202
maxime de **qualité**, 202
maxime de **quantité**, 201
maxime de relation, 202
May, 128, 227, 261, 285, 287, 318, 319, 321, 373, 389, 411, 446
McConnell, 99, 209, 218, 219, 220, 221, 253
McConnell-Ginet, 209, 218, 219, 253
McConnnell-Ginet, 425
médias, 35, 40, 80, 110, 149, 159, 180, 181, 185, 215, 264, 279, 287, 292, 294, 297, 298, 299, 302, 312, 381, 382, 385, 386, 389, 390, 392, 394, 395, 398, 399, 400, 403, 407, 414, 423, 425
men's language, 31, 32, 33, 106, 107, 133, 265, 299, 303, 319, 324, 330, 333, 361, 366, 367, 421
menteuse, 19, 395, 396, 398, 399, 401, 403
Merkel, 128, 261, 264, 315, 316, 317, 318, 389, 402, 411, 421
métaphore, 21, 49, 91, 106, 113, 140, 210, 294, 312, 315, 316, 366, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 394, 395
Metaphors We Live By, 301, 382, 383
méthodologie, 18, 32, 98, 138, 211, 296
Michard, 118, 434
militantisme, 36, 39, 104, 122, 216, 289, 423
Mills, 82, 86, 95, 99, 250, 278, 289, 434, 435, 443
miroir, 17, 20, 21, 44, 91, 92, 188, 417, 432, 443
Miss Piggy, 344, 409

Mitterrand, 127
MLF, 39, 122
Moirand, 273, 276, 451
monde anglophone, 30, 32, 37, 355
monopolisation conversationnelle, 334
Morris, 66, 193, 198, 203
Mouvement de Libération des Femmes, 39
Mouvement des Droits Civiques, 55
mouvements, 16, 17, 21, 33, 35, 36, 47, 48, 50, 55, 88, 92, 102, 103, 104, 122, 152, 189, 217, 417, 418, 427
mouvements féministes, 16, 17, 21, 33, 35, 36, 47, 48, 50, 55, 88, 92, 122, 152, 418
Mr, 141, 165, 326, 364, 366, 374, 376, 394
Mrs, 164, 165, 262, 285, 395
Ms, 165
Ms., 148, 264, 292
Muchado, 343, 344, 408
Murphy, 236, 238, 240, 450
musellement, 169, 170, 171, 172, 173
nasty woman, 19, 361, 377, 411, 412, 413, 414
Nasty Women Exhibition, 414
NBC, 309, 335, 360, 395, 449
Neale Hurston, 35
Nell, 282
neutraliser, 122, 123, 127, 412
neutralité, 126, 240, 419
New York, 136, 139, 152, 173, 227, 245, 262, 264, 285, 290, 291, 292, 293, 298, 307, 309, 321, 327, 337, 351, 364, 365, 366, 381, 387, 389, 391, 392, 395, 403, 408, 420, 424, 425, 434, 448, 449
New York Times, 227, 245, 262, 264, 285, 292, 293, 298, 321, 327, 337, 364, 366, 389, 391, 392, 403, 424, 425, 448, 449
New-Hampshire, 296, 305, 362, 387
Nietzche, 36
nomination directe, 300, 374
non-réponse, 171, 174, 175, 176
normes, 20, 28, 45, 58, 60, 61, 65, 69, 70, 71, 88, 89, 99, 112, 138, 150, 156, 180, 212, 224, 242, 245, 255, 259, 284, 289, 295, 307, 308, 309, 318, 320, 330, 367, 401, 407
nuance, 50, 96, 143, 150, 164, 174, 224, 325, 326, 327, 363, 366
O'Barr, 151, 181, 185, 186, 187, 247
Obama, 267, 290, 291, 293, 294, 295, 296, 305, 306, 307, 327, 340, 345, 349, 363, 377, 381, 387, 389, 390, 395, 407, 420
OCDE, 73, 426
ontologie, 169
ONU, 41
oppression, 16, 36, 47, 48, 51, 52, 53, 95, 110, 239
ordre masculin, 134
ordre social, 33, 58, 62, 71, 73, 92, 104, 112, 113, 115, 148, 151, 188, 226, 413, 417, 422
ordre symbolique, 72, 121, 438
orientation sexuelle, 129, 146, 211, 310, 413, 425
origine ethnique, 36, 55, 425
overlapping, 210
paradigme, 22, 34, 38, 54, 86, 93, 97, 98, 99, 174, 189, 191, 192, 193, 194, 203, 205, 208, 216, 220, 246, 247, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 419, 422, 426
paradigmes, 101
paradoxe, 17, 139, 147, 156, 170, 223, 225, 284, 288, 318, 349, 367, 421
parler féminin, 31, 95, 107, 133, 299, 305, 330
parler masculin, 31, 107, 133, 139, 145, 299, 319
parole, 21, 23, 27, 58, 59, 72, 85, 86, 92, 98, 105, 108, 113, 114, 132, 139, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 180, 185, 188, 197, 200, 213, 214, 215, 219, 228, 241, 242, 243, 244, 246, 249, 251, 256, 267, 276, 278, 279, 282, 296, 297, 298, 300, 301, 302, 310, 311, 319, 320, 327, 331, 333, 334, 335, 337, 344, 355, 356, 373, 374, 375, 380, 383, 410, 418, 421
patriarcal, 16, 27, 33, 53, 83, 111, 113, 169, 422
patriarcat, 16, 17, 40, 50, 113
Pêcheux, 43, 44, 441, 443
Pelosi, 424
Pennebaker, 265, 300, 301, 337, 338, 339, 342, 349, 358, 359, 374, 377, 415, 435
perception, 22, 64, 75, 78, 83, 92, 93, 124, 133, 136, 137, 147, 168, 169, 188, 197, 226, 233, 289, 298, 301, 309, 319, 324, 383, 415, 426
Perelman, 270, 281, 358, 359, 435, 442
performance, 14, 18, 23, 25, 38, 64, 65, 69, 70, 73, 133, 206, 220, 260, 261, 265, 268, 269, 283, 288, 289, 290, 298, 299, 302, 320, 387, 405, 420
performance approach, 38
performance sociale, 14
performer, 288

Perry, 414
personnalité politique, 277, 294
persuasion, 184, 281, 373
Peyrefitte, 127
Philadelphie, 296, 307, 308
philosophie, 17, 28, 36, 132, 198, 223, 294, 383
plaisanteries, 141
Podhoretz, 293
Podhortz, 293
politesse, 31, 86, 96, 107, 139, 140, 141, 142, 145, 150, 189, 212, 213, 219, 225, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 339, 350, 359, 374, 410
politicien, 288
politicienne, 288, 289, 323, 400, 409
politique, 14, 16, 19, 20, 21, 23, 24, 28, 30, 35, 36, 37, 41, 46, 47, 48, 50, 52, 86, 88, 89, 95, 105, 109, 110, 123, 128, 133, 138, 147, 158, 172, 178, 180, 182, 185, 213, 215, 224, 249, 259, 261, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 292, 294, 295, 296, 297, 300, 301, 302, 304, 305, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 329, 330, 331, 333, 337, 338, 340, 342, 343, 345, 350, 352, 353, 354, 356, 358, 359, 360, 361, 366, 367, 373, 374, 377, 379, 380, 381, 382, 384, 385, 386, 387, 388, 390, 392, 393, 394, 396, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 408, 409, 411, 413, 415, 417, 419, 420, 421, 423, 424, 429, 430, 431, 432, 439, 443, 450
position sociale, 36, 151, 231, 237, 418
Post-Colonial Studies, 36
postmoderne, 50
posture physique, 353, 358
pouvoir, 14, 15, 17, 21, 23, 27, 29, 33, 34, 38, 45, 50, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 82, 83, 85, 88, 89, 92, 96, 97, 98, 99, 101, 102, 110, 111, 112, 113, 116, 121, 125, 130, 132, 133, 134, 137, 138, 139, 145, 147, 148, 150, 151, 167, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 181, 184, 187, 188, 191, 195, 216, 218, 220, 221, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 234, 237, 238, 242, 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 257, 261, 263, 265, 266, 267, 268, 270, 271, 280, 281, 282, 290, 300, 301, 306, 309, 312, 316, 319, 322, 330, 331, 333, 335, 337, 340, 349, 350, 361, 364, 366, 367, 373, 374, 375, 379, 381, 383, 384, 394, 396, 401, 402, 403, 405, 407, 408, 409, 413, 414, 417, 418, 419, 420, 425, 429, 432, 441
pouvoir verbal, 335
pragmatique, 14, 23, 31, 34, 42, 94, 97, 102, 106, 132, 150, 172, 179, 181, 182, 193, 194, 197, 198, 199, 200, 202, 203, 205, 219, 229, 230, 262, 272, 275, 296, 304, 359, 391, 405, 407, 409, 419, 430
pratiques, 17, 19, 20, 22, 23, 33, 38, 45, 57, 71, 85, 87, 92, 98, 99, 100, 113, 136, 150, 185, 186, 188, 195, 196, 206, 209, 218, 219, 220, 221, 229, 246, 254, 273, 275, 355, 386, 415, 417, 427, 451
préciosité, 139
Première Dame, 290, 295
prénom, 141, 348, 350, 351, 352, 356, 358, 359, 374, 377, 380, 394
présidente, 33, 127, 264, 283, 297, 317, 319, 352, 390, 393, 404, 424
Primaires Démocrates, 268, 295, 296, 305, 307, 382, 397
Primaires Républicaines, 307, 308
principe de coopération, 202, 203, 231
pronoms, 14, 61, 76, 161, 166, 167, 198, 219, 222, 277, 300, 303, 342, 344, 346, 348, 374, 375, 376, 380
propriété, 28, 29, 112, 164, 230
psychologie, 17, 37, 52, 62, 71, 74, 106, 132, 133, 182, 183, 185, 298, 322
Quentin Crisp, 96
question-tags, 98, 141, 148, 149
racisme, 54, 348
Raddatz, 309, 335, 336
radical, 49, 51, 52, 53, 54, 84, 148, 226, 251
rapports de genre, 14, 38, 61, 422
rapports de pouvoir, 33, 38, 46, 57, 58, 61, 90, 194, 197, 220, 221, 265, 270, 271, 301, 302, 334, 342, 352, 375
rapport-talk, 213, 214, 247
Rastier, 275, 435
rationnalité, 108, 218, 358, 361, 389
réappropriation, 51, 53, 123, 210, 412, 413
réception, 24, 43, 93, 94, 113, 116, 189, 226, 232, 236, 256, 268, 275, 277, 281, 301, 415, 420
reflet, 18, 20, 22, 62, 83, 115, 128
registres, 133, 138, 146, 217, 222, 270, 276, 277
règle, 33, 61, 89, 128, 139, 141, 142, 143, 173, 181, 213, 228, 233, 270, 335, 341, 374, 375
réifier, 300, 351, 381, 412
relativité, 168
remédiation, 417
Reno, 424

répétition, 206, 268, 275, 299, 312, 339, 360, 399, 409, 412
représentation, 418
représentations, 16, 42, 45, 46, 56, 60, 61, 71, 74, 83, 91, 92, 97, 103, 106, 107, 112, 116, 120, 122, 125, 129, 130, 160, 180, 188, 228, 257, 262, 269, 276, 320, 322, 358, 380, 381, 384, 385, 397, 417, 419, 427
républicain, 165, 292, 297, 303, 344, 393, 397
Républicains, 400
réquisitoire, 282, 346, 347, 352
résistance, 156, 170, 182, 199, 311, 350, 410, 423
ressources langagières, 34, 38, 100
Revillard, 40, 429, 443
révolution, 57
Rey, 118, 263
rhétorique, 96, 98, 206, 208, 270, 272, 273, 278, 279, 280, 281, 286, 292, 294, 295, 300, 302, 304, 305, 311, 330, 331, 333, 344, 366, 367, 370, 373, 380, 397, 403, 405, 409, 411, 415, 435, 450
Rice, 424
rituel, 64, 70, 282, 289
Robin Lakoff, 14, 18, 22, 31, 32, 47, 57, 76, 88, 91, 93, 96, 97, 98, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 114, 115, 116, 122, 123, 125, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 138, 139, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 154, 156, 157, 158, 161, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 194, 197, 210, 212, 215, 218, 220, 224, 225, 226, 227, 229, 233, 235, 243, 247, 250, 262, 270, 271, 284, 287, 292, 299, 302, 305, 308, 322, 323, 324, 325, 326, 330, 333, 334, 338, 358, 361, 363, 364, 366, 373, 378, 391, 397, 401, 402, 404, 405, 408, 409, 418, 421
rôle, 16, 32, 35, 39, 44, 56, 63, 69, 74, 79, 80, 84, 89, 111, 113, 114, 115, 124, 127, 159, 163, 167, 169, 179, 182, 183, 195, 203, 206, 207, 212, 216, 218, 226, 231, 233, 251, 253, 263, 270, 273, 274, 286, 287, 289, 293, 302, 321, 352, 356, 361, 379, 382, 385, 390, 395, 405, 408, 410, 417, 418, 419, 421, 424
Rosch, 73, 74, 76, 423, 443
Rouaix, 117
Roudy, 39, 127
Roulland, 74, 423, 451
Rousseau, 29
Royal, 267, 292, 317, 318, 359, 411, 438
s/he, 14, 57, 342, 344, 346, 374
Sacks, 173
Saludi, 366
sanction, 131, 282, 285, 286, 342, 393, 421
sanctions, 31, 217, 218
Sanders, 268, 291, 296, 307, 340, 345, 351, 382, 386, 397, 399, 404, 446
Sapir, 83, 129, 168
Sarkozy, 267, 292, 359
Saussure, 34, 58, 59, 217, 435
scandales, 24, 404
scène sociale, 220, 288
Schegloff, 173
Schiffrin, 42
Schmidt, 316, 389, 446, 447
Searle, 200, 201, 231
Secrétaire d'Etat, 290, 351, 381, 420, 424
sécurité, 353, 371, 372, 389, 390
séduction, 80, 81, 236
sémantique, 27, 31, 42, 69, 74, 89, 92, 102, 104, 105, 110, 121, 128, 132, 138, 152, 163, 172, 180, 182, 183, 193, 194, 199, 202, 203, 204, 441
sémantique générative, 104, 105, 182, 183
sémiologie du genre, 310
sémiotisation, 418
Sénat, 267, 283, 295, 296
Sénateur, 290, 296, 422
Sénatrice, 290, 295, 381, 414, 424
sexe, 16, 17, 20, 24, 36, 37, 39, 41, 43, 44, 46, 48, 49, 50, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 71, 75, 77, 78, 80, 87, 95, 100, 108, 112, 117, 118, 119, 120, 121, 126, 134, 136, 137, 140, 142, 152, 155, 158, 160, 162, 166, 168, 169, 172, 193, 194, 205, 214, 231, 253, 254, 264, 267, 269, 283, 294, 302, 310, 317, 319, 320, 347, 374, 382, 385, 393, 395, 402, 404, 406, 410, 411, 418, 421, 422, 423, 424, 425, 429, 432, 434
sexe social, 39
sexisme, 22, 49, 53, 54, 80, 82, 84, 85, 88, 93, 104, 116, 123, 130, 148, 158, 159, 160, 163, 188, 216, 339, 395, 408, 411, 426
sexisme linguistique, 83
sexiste, 82, 83, 84, 85, 113, 115, 116, 122, 142, 160, 162, 163, 228, 292, 347, 388, 390, 395, 406, 408, 410, 412, 413, 414

sexualité, 16, 35, 41, 42, 46, 50, 53, 55, 57, 158, 426, 432, 435, 444
Sheeler, 19, 271, 286, 291, 305, 306, 321, 352, 415, 424, 425, 435
Siècle des Lumières, 28
silence, 143, 169, 170, 171, 172, 175, 210, 228, 229, 244, 246, 310, 387, 425
Simonin, 273
Simpson, 179
situation, 14, 19, 22, 23, 31, 32, 33, 39, 40, 45, 65, 67, 72, 95, 100, 103, 108, 114, 119, 133, 141, 145, 146, 153, 154, 155, 164, 171, 180, 184, 198, 201, 202, 203, 204, 205, 217, 222, 223, 225, 229, 247, 250, 263, 265, 273, 274, 276, 277, 281, 282, 284, 287, 291, 296, 297, 298, 299, 300, 303, 307, 308, 310, 311, 316, 320, 339, 340, 344, 346, 348, 354, 374, 394, 402, 419, 425
sociologie, 17, 37, 62, 182, 183, 185, 247, 277, 280, 288, 293
sociophysique, 383, 384
solidarité de perception, 343
sorcière, 385, 397, 400
sorry, 107, 239, 390, 391
sous-entendus, 134, 135, 162, 203, 394
speaking in italics, 98, 324
Spender, 15, 16, 17, 20, 21, 23, 33, 38, 50, 56, 62, 75, 76, 82, 83, 85, 88, 91, 92, 93, 94, 97, 98, 99, 100, 104, 111, 112, 113, 115, 116, 129, 151, 153, 160, 161, 162, 163, 164, 167, 169, 170, 171, 173, 175, 176, 183, 187, 188, 194, 196, 224, 244, 246, 253, 257, 261, 268, 301, 334, 354, 358, 360, 397, 418, 420, 422, 436
Sperber, 201, 203, 205, 445
sphère familiale, 28
sphère physique, 300, 356, 358
sphère privée, 50, 181, 228
sphère publique, 28, 50, 86, 87, 92, 131, 138, 153, 159, 176, 178, 181, 188, 424, 427
sphère sociale, 21, 27, 92, 121, 131, 132, 188, 207, 270, 321
spinster, 134, 135, 136, 156
Stanley, 152, 160, 161
statut marital, 119, 134, 164, 165, 306
statut social, 22, 33, 86, 133, 139, 163, 211, 214, 238, 245, 270, 286, 395
stéréotypes, 14, 20, 22, 24, 30, 31, 70, 71, 74, 78, 82, 87, 91, 98, 114, 115, 122, 140, 145, 176, 187, 216, 252, 258, 291, 313, 345, 358, 379, 382, 385, 386, 388, 395, 403, 404, 408, 422, 424, 426
stéréotypes de genre, 14, 78, 145, 177, 291, 382, 385, 386, 404, 426
stigmatisation, 31, 129, 137, 254
stratégies, 18, 19, 20, 24, 34, 45, 51, 58, 80, 86, 93, 100, 105, 107, 135, 140, 145, 146, 169, 170, 174, 179, 184, 194, 199, 206, 207, 213, 214, 219, 221, 223, 224, 225, 226, 229, 231, 233, 234, 235, 237, 241, 246, 248, 251, 256, 265, 271, 282, 289, 294, 295, 300, 301, 308, 310, 322, 323, 331, 334, 337, 345, 354, 356, 358, 360, 408, 415, 419
stratégies interactionnelles, 25, 206, 207, 208, 213
style, 14, 19, 20, 25, 30, 34, 42, 66, 86, 93, 106, 107, 108, 130, 131, 133, 137, 142, 172, 177, 184, 192, 194, 206, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 216, 218, 219, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 237, 238, 242, 245, 247, 248, 251, 252, 253, 254, 255, 257, 260, 266, 268, 269, 272, 284, 292, 294, 295, 302, 304, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 319, 320, 321, 322, 329, 348, 353, 356, 363, 366, 381, 383, 392, 403, 407, 408, 415, 419, 420, 422, 436
style communicatif-interactionnel, 108, 269
style conversationnel féminin, 223, 238, 254, 308, 353, 419
style interactionnel masculin, 269
style oratoire, 219, 226, 227, 268, 295, 303, 306, 307, 308, 310, 311, 348, 353, 381, 420
style oratoire et interactionnel, 295
style oratoire genré, 268
style vestimentaire, 305, 306, 310
styles conversationnels, 14, 23, 34, 87, 95, 100, 142, 169, 185, 192, 212, 214, 218, 219, 221, 222, 223, 244, 245, 249, 252, 255, 257, 259, 265, 283, 284, 286, 299, 301, 318, 330, 350, 415, 417, 419, 420
styles interactionnels, 18, 20, 193, 246, 247, 250
subordination, 16, 48, 50, 52, 92, 110, 112, 115, 119, 139, 144, 157, 177, 188, 224, 233, 234, 249, 251, 300, 301, 330, 337, 375, 400, 422, 423
subordination féminine, 16
subordonné, 36, 84, 100, 163, 172, 226, 233
suffixe, 85, 125, 158, 159, 161
sujet, 24, 40, 44, 45, 46, 50, 56, 59, 94, 104, 125, 128, 132, 141, 145, 146, 162, 171, 173, 175, 176, 198, 205, 210, 216, 219, 236, 242, 244, 276, 278, 300, 341, 342, 359, 362, 391, 393, 427

Sunderland, 56, 168, 253, 255, 278, 436
supportive style, 213
sur-asserter, 324
syntaxe, 102, 133, 145, 180, 193, 194, 199, 202, 203, 261, 262, 393, 413
tactique, 113, 153, 344, 364, 409
tag, 100, 107, 149, 150, 183
Talking Power, 88, 178, 184, 197, 220, 225, 227, 229, 233, 243, 250, 270, 287, 301, 330, 333, 366, 405, 434
Tannen, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 34, 38, 42, 45, 47, 71, 85, 86, 87, 99, 100, 101, 109, 133, 141, 142, 143, 144, 171, 172, 173, 174, 178, 181, 184, 185, 186, 189, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 205, 206, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 228, 229, 232, 233, 234, 235, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 259, 261, 265, 268, 269, 278, 282, 284, 285, 286, 295, 299, 301, 302, 305, 308, 318, 334, 338, 340, 348, 353, 363, 391, 392, 415, 416, 419, 420, 421, 422, 436, 440, 444, 450
Taylor, 74, 76, 125, 268, 423, 436
Text Analyzer, 303
texte, 25, 30, 32, 44, 132, 163, 179, 181, 185, 206, 279, 303, 338, 342, 435, 451
Thatcher, 261, 285, 287, 311, 312, 313, 314, 315, 317, 318, 389
The Destruction of Hillary Clinton, 386
The Guardian, 66, 67, 245, 261, 264, 298, 319, 404, 414, 448
The Language War, 88, 130, 178, 179, 197, 220, 302, 330, 333, 391, 392, 401, 404
Thébaud, 40, 440, 445
thème, 127, 132, 170, 176, 179, 183, 206, 240, 296, 405, 411
thèmes, 214, 215, 263, 280, 309
théorie de la pertinence, 201, 204, 205
Thomas, 28, 179
Thorne, 97, 100, 102, 129, 173, 175, 301, 334, 446
tierce personne, 242, 342, 344, 359
Time, 189, 245, 292, 319, 389, 401, 405, 407, 409, 424, 433, 446
Times'Up, 427
Tîrlea, 294
TLFi, 159, 272
Tobias, 35
Todorov, 273
traits langagiers féminins, 147
transgresser, 320
transgression du genre, 276
transsexuel, 118, 310
Treichler, 158, 444
tribunal, 172, 180, 181, 300
troisième vague, 17, 49
trouble, 47, 211, 319, 386, 388
Trudgill, 107, 114, 136, 137, 138, 218, 233, 234, 235, 426, 437
typologie, 53, 93, 108, 171, 200, 206, 274, 276
Undoing Gender, 37, 60
usages, 17, 18, 27, 31, 33, 34, 35, 41, 78, 82, 83, 88, 92, 93, 94, 100, 102, 103, 107, 110, 112, 113, 116, 121, 123, 131, 134, 148, 153, 157, 158, 160, 165, 166, 167, 169, 181, 185, 188, 189, 191, 193, 194, 197, 203, 217, 218, 219, 231, 232, 236, 237, 245, 247, 255, 256, 260, 286, 301, 303, 324, 328, 329, 339, 359, 360, 362, 365, 381, 400, 411, 413, 417, 418, 419
valorisation, 20, 78, 107, 240
Van Dijk, 279, 445
variation, 27, 38, 108, 133, 136, 194, 197, 206, 210, 211, 212, 247, 253, 260, 275, 276, 306, 406
variations fréquentielles, 300
Vasby Anderson, 381
Viennot, 125, 126, 127, 437, 450
violence verbale, 19, 373, 399
violences verbales et sexuelles, 427
virilité, 80, 108, 139, 146, 162, 353, 364
visibilité, 36, 82, 112, 127, 269, 280, 291, 293, 296, 381
Voina, 294
volontarisme, 122
von der Leyen, 264, 287
vulnérabilité, 287, 320
Wallace, 309, 336, 337, 410
Walsh, 422
West, 23, 27, 33, 38, 58, 60, 64, 65, 66, 68, 71, 142, 171, 173, 207, 246, 261, 269, 288, 322, 334, 420, 445
What Happened, 297, 302, 431
Whorf, 168
Williams, 414
Wilmès, 263, 411
Wilson, 201, 203, 205, 445
Winfrey, 424

Winter, 78, 217, 272, 285, 286, 289, 296, 306, 308, 310, 319, 321, 322, 323, 330, 353, 358, 360, 402, 445
witch, 386, 400, 406
Wollstonecraft, 29, 437
woman, 14, 24, 29, 32, 63, 77, 78, 96, 108, 109, 122, 123, 131, 135, 154, 155, 157, 158, 161, 164, 177, 178, 227, 239, 242, 261, 262, 263, 264, 285, 286, 287, 288, 292, 344, 361, 376, 386, 387, 391, 393, 394, 400, 401, 402, 406, 410, 412
woman card, 344, 394, 401, 412
women's language, 31, 32, 93, 94, 95, 106, 107, 108, 131, 133, 140, 185, 186, 216, 220, 235, 247, 265, 305, 308, 324, 325, 326, 327, 330, 358, 361, 363, 366, 421
Women's Lib, 55
Women's Liberation Movement, 16, 122, 417
Women's Rights Movement, 16
Women's Studies, 16, 27, 35
Word Counter, 304
Yaguello, 15, 18, 21, 62, 88, 91, 92, 93, 98, 111, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 122, 123, 125, 129, 148, 153, 177, 188, 244, 268, 418, 437
***you* + V**, 338, 339
You Just Don't Understand, 18, 34, 100, 141, 185, 208, 211, 214, 223, 229, 241, 244, 251, 252, 299, 419
Zimmerman, 23, 27, 33, 34, 38, 58, 60, 64, 65, 66, 68, 71, 171, 261, 269, 288, 322, 334, 420, 445, 446

Annexes

L'annexe 1 fournit le détail du questionnaire initialement adressé en novembre 2019 aux membres du groupe des mastérant(e)s et doctorant(e)s GLIDE (EA CLIMAS). Cette annexe contient également la partie « Corpus de discours (étude empirique) à visionner », l'intégralité du corpus de discours au format textuel et des exemple d'annotation de corpus en termes de données qualitatives et quantitatives. Les annexes 2 à 5 illustrent la manière dont la métaphore (verbale ou visuelle) et les stéréotypes de genre furent convoqués pour diaboliser et décrédibiliser Hillary Clinton durant les présidentielles de 2016.

Annexe 1

Séquences à visionner et questionnaire (lundi 25.11.2019) pour enquête auprès des chercheurs et chercheuses de GLIDE (EA CLIMAS).

Question centrale

Selon vous, est-ce que les « jeux » nominaux ou pronominaux de Donald Trump et Hillary Clinton sont utilisés pour « dominer », « rabaisser », « effacer », « invisibiliser », (Spender, 1980) « déshumaniser » l'adversaire ? Quels impacts ont-ils sur la légitimité humaine et politique des candidats ?

Catégories de référence

Stratégies directes (Lakoff, 2004 [1975] :39-75).	Stratégies indirectes (Lakoff, 2004 [1975] :39-75).
Marqueurs pronominaux et nominaux	**Marqueurs pronominaux et nominaux**
1. « You » 2. « Secretary Clinton » 3. « Hillary » 4. « Donald »	1. « He » 2. « She » 3. «Hillary Clinton » 4. « Secretary Clinton » 5. « Donald Trump » 6. « Trump » 7. « My opponent »

Hypothèse et question n°1 : *you*

En linguistique de genre, le pronom *you* dit « accusateur » est considéré comme une stratégie d'interpellation et d'interaction dite « directe » (Lakoff, 1975 : 39-75). Cet usage pronominal servirait selon les contextes d'emploi à exprimer une émotion négative telles que la « colère », « l'indignation », voire un sentiment de « mépris », (Pennebaker, 2011, 173-175).A la suite du visionnage des différentes séquences, quelle est selon vous, la visée de l'usage du pronom « you » par les candidats?

Hypothèse et question n°2 : *he* ou *she*

En linguistique de genre, cet usage est considéré comme une stratégie d'interpellation et d'interaction dite « indirecte » (Lakoff, 2004 [1975] : 39-75, Pennebaker, 2011 : 173-175). Cette stratégie interpellative et interactionnelle est mise au service d'une nomination ou d'une référence à une personne plus ou moins proche de la sphère du « MOI » (locuteur) qui renvoie à un espace physique, temporel, émotionnel ou affectif. Selon vous, quelle est la visée ou quels effets de sens produisent ces différents « jeux » pronominaux dans les débats ?

Hypothèse et question n°3 : *nommer l'autre par son nom*

Jeu sur les noms, prénoms et titres: *Hillary , Hillary Clinton, «Secretary Clinton vs Donald , Donald Trump , Trump , My opponent*. En linguistique de genre, ces formes sont analysées comme des stratégies d'interpellation et d'interaction « directe » ou « indirecte » (Lakoff, 2004 [1975] :39-75 ; Pennebaker, 2011 :173-175) selon le cas. En fonction du contexte, une « distance » ou une « proximité » est créée, de nature physique, temporelle, émotionnelle ou affective. Comment interprétez-vous ce "jeu" nominal entre Hillary Clinton et Donald Trump dans les débats ?

Séquences vidéos

Débats	1er débat	Avis	2ème	Avis	3ème	Avis

télévisés			**débat**		**débat**	
Sequence 1	1h25min- 1h28min		54-57 min		19m-20min	
Sequence 2	1h30- 1h35min		54-57 min		1h05s- 1h06s 1h24s- 1h29s	

Corpus de discours (étude empirique) à visionner

Débats présidentiels télévisés

1) Trump Junior Donald, Rodham, Clinton Hillary, "First Presidential Debate'. Speech on T.V. Hofstra University, Washington D.C. September 26, 2016. Washington Post – NBC News.

https://www.youtube.com/watch?v=s7gDXtRS0jo.

2) Trump Junior Donald, Rodham, Clinton Hillary, "Second Presidential Debate'. Speech on T.V. Saint Louis University, Missouri. October 9, 2016. New York Times – NBC News

https://www.youtube.com/watch?v=FRlI2SQ0Ueg.

3) Trump Junior Donald, Rodham, Clinton Hillary, "Third Presidential Debate'. Speech on T.V. Nevada University, Las Vegas, Nevada, October 20, 2016. Washington Post NBC News.

https://www.youtube.com/watch?v=smkyorC5qwc

Corpus de discours (étude empirique) (format textuel)

Hillary Clinton

Discours n°1: Discours d'annonce à la campagne présidentielle le 20 juin 2007

Clinton, Hillary Rodham. "*2008 Presidential Announcement*." Speech, January 20, 2007. Iowa State University: ABC News.

« I'm in. And I'm in to win.

Today I am announcing that I will form an exploratory committee to run for president.

And I want you to join me not just for the campaign but for a conversation about the future of our country -- about the bold but practical changes we need to overcome six years of Bush administration failures.

I am going to take this conversation directly to the people of America, and I'm starting by inviting all of you to join me in a series of Web chats over the next few days.

The stakes will be high when America chooses a new president in 2008.

As a senator I will spend two years doing everything in my power to limit the damage George W. Bush can do. But only a new president will be able to undo Bush's mistakes and restore our hope and optimism.

Only a new president can renew the promise of America -- the idea that if you work hard you can count on the health care, education and retirement security that you need to raise your familyThese are the basic values of America that are under attack from this administration every day.

And only a new president can regain America's position as a respected leader in the world.

I believe that change is coming November 4, 2008. And I am forming my exploratory committee because I believe that together we can bring the leadership that this country needs. I'm going to start this campaign with a national conversation about how we can work to get our country back on track.

This is a big election with some very big questions. How do we bring the war in Iraq to the right end? How can we make sure every American has access to adequate health care? How will we ensure our children inherit a clean environment and energy independence? How can we reduce the deficits that threaten Social Security and Medicare?

No matter where you live, no matter what your political views, I want you to be a part of this important conversation right at the start. So to begin, I'm going to spend the next several days answering your questions in a series of live video Web discussions.

Starting Monday, January 22, at 7 p.m. EST for three nights in a row, I'll sit down to answer your questions about how we can work together for a better future. And you can participate live at my Web site. Sign up to join the conversation here »[224].

Discours n° 2 : Conférence de presse dans l'Etat du New Hampshire le 7 janvier 2008

Clinton, Hillary Rodham. '*2008 Press Tour Conference',* Interview, January 7, 2008. New Hampshire. '*Hillary's Tears Up'*

"You Know… I Think… Luckily I do have, at special I do have help if you see me every day, and if you look at some of the websites and some of the commentators', they always find me on a day that I did not have help, euh it is not easy, it is not easy euh and I could not do it if I just did not passionately believe it was a right thing to do. … You know I have so many opportunities from this country, this I don't want to see us fall backwards hum so….

{Applause}

You know … this is very personal for me, it's not just political, it's not just public… I SEE what's happening (and) we have to reverse it, and some people think elections are game, they think who's up or who's down. It's about our country, it's about our kids' futures, it's really about all of us together, you know some of us put ourselves out there and do this… against some pretty difficult odds. And we do it each one us because we care about our country… But some of us are and some of us are wrong, some of us are ready and some of us are not. Some of us know what we will do on day one and some of us have not really thought that trough enough… and so when we look at the array of problems we have and the potential for getting really spending out of control… This is one of the most important elections America ever face so as tired as I am and I am, as difficult it is to kind to keep up what I try to do on the road like occasionaly exercized

[224] https://www.youtube.com/watch?v=GPMhQmHFXAw.

and try to eat right, it's tough when easiest food it's pizza, I just believe so strongly in who we are as a nation so I gonna do everything I can to make my case and you know the voters get to decided… Thank you all. »[225]

{Applause}

Discours n° 3: Discours de défaite aux Primaires Démocrates face à Barack Obama le 7 Juin

2008

Clinton, Hillary Rodham. '*2008 Presidential Concession Speech* Senator Clinton delivered on the suspension of her presidential campaign, at the National Building Museum, Washington, DC, on June 7, 2008 (CBSN).

"Well, this isn't exactly the party I'd planned, but I sure like the company.

And I want to start today by saying how grateful I am to all of you, to everyone who poured your hearts and your hopes into this campaign, who drove for miles and lined the streets waving homemade signs, who scrimped and saved to raise money, who knocked on doors and made calls, who talked, sometimes argued with your friends and neighbors, who emailed and contributed online, who invested so much in our common enterprise, to the moms and dads who came to our events, who lifted their little girls and little boys on their shoulders and whispered in their ears, "See, you can be anything you want to be."

US elections: protests held against president-elect – as it happened
To the young people, like 13-year-old Anne Riddell from Mayfield, Ohio, who had been saving for two years to go to Disney World and decided to use her savings instead to travel to Pennsylvania with her mom and volunteer there, as well.

To the veterans, to the childhood friends, to New Yorkers and Arkansans, who traveled across the country, telling anyone who would listen why you supported me. And to all of those women in their 80s and their 90s - born before women could vote - who cast their votes for our campaign. I've told you before about Florence Steen of South Dakota who

[225] https://www.youtube.com/watch?v=pl-W3IXRTHU

was 88 years old and insisted that her daughter bring an absentee ballot to her hospice bedside. Her daughter and a friend put an American flag behind her bed and helped her fill out the ballot.

She passed away soon after and, under state law, her ballot didn't count, but her daughter later told a reporter: "My dad's an ornery, old cowboy, and he didn't like it when he heard mom's vote wouldn't be counted. I don't think he had voted in 20 years, but he voted in place of my mom."
So to all those who voted for me and to whom I pledged my utmost, my commitment to you and to the progress we seek is unyielding.

You have inspired and touched me with the stories of the joys and sorrows that make up the fabric of our lives. And you have humbled me with your commitment to our country.
Eighteen million of you, from all walks of life - women and men, young and old, Latino and Asian, African American and Caucasian - rich, poor, and middle-class, gay and straight, you have stood with me.
And I will continue to stand strong with you every time, every place, in every way that I can. The dreams we share are worth fighting for.

Remember, we fought for the single mom with the young daughter, juggling work and school, who told me, "I'm doing it all to better myself for her."
We fought for the woman who grabbed my hand and asked me, "What are you going to do to make sure I have health care?" and began to cry, because even though she works three jobs, she can't afford insurance.

We fought for the young man in the Marine Corps tshirt who waited months for medical care and said, "Take care of my buddies over there, and then will you please take care of me?"
We fought for all those who've lost jobs and health care, who can't afford gas or groceries or college, who have felt invisible to their president these last seven years.

I entered this race because I have an old-fashioned conviction that public service is about helping people solve their problems and live their dreams. I've had every opportunity and blessing in my own life, and I want the same for all Americans.

And until that day comes, you'll always find me on the front lines of democracy, fighting for the future.

The way to continue our fight now, to accomplish the goals for which we stand is to take our energy, our passion, our strength, and do all we can to help elect Barack Obama, the next president of the United States.

Today, as I suspend my campaign, I congratulate him on the victory he has won and the extraordinary race he has run. I endorse him and throw my full support behind him.

And I ask all of you to join me in working as hard for Barack Obama as you have for me.

I have served in the Senate with him for four years. I have been in this campaign with him for 16 months. I have stood on the stage and gone toe-to-toe with him in 22 debates. I've had a front-row seat to his candidacy, and I have seen his strength and determination, his grace and his grit.

In his own life, Barack Obama has lived the American dream, as a community organiser, in the state senate, as a United States senator. He has dedicated himself to ensuring the dream is realized. And in this campaign, he has inspired so many to become involved in the democratic process and invested in our common future.

Now, when I started this race, I intended to win back the White House and make sure we have a president who puts our country back on the path to peace, prosperity and progress. And that's exactly what we're going to do, by ensuring that Barack Obama walks through the doors of the Oval Office on January 20, 2009.
Now, I understand that we all know this has been a tough fight, but the Democratic party is a family. And now it's time to restore the ties that bind us together and to come together around the ideals we share, the values we cherish, and the country we love.

We may have started on separate journeys, but today our paths have merged. And we're all heading toward the same destination, united and more ready than ever to win in November and to turn our country around, because so much is at stake.

We all want an economy that sustains the American dream, the opportunity to work hard

and have that work rewarded, to save for college, a home and retirement, to afford that gas and those groceries, and still have a little left over at the end of the month, an economy that lifts all of our people and ensures that our prosperity is broadly distributed and shared.

We all want a health care system that is universal, high-quality and affordable, so that parents don't have to choose between care for themselves or their children or be stuck in dead-end jobs simply to keep their insurance.

This isn't just an issue for me. It is a passion and a cause, and it is a fight I will continue until every single American is insured, no exceptions and no excuses.

We all want an America defined by deep and meaningful equality, from civil rights to labor rights, from women's rights to gay rights, from ending discrimination to promoting unionization, to providing help for the most important job there is: caring for our families. And we all want to restore America's standing in the world, to end the war in Iraq, and once again lead by the power of our values, and to join with our allies to confront our shared challenges, from poverty and genocide to terrorism and global warming.

You know, I've been involved in politics and public life in one way or another for four decades. And during those 40 years, our country has voted 10 times for president. Democrats won only three of those times, and the man who won two of those elections is with us today.

We made tremendous progress during the 1990s under a Democratic president, with a flourishing economy and our leadership for peace and security respected around the world.

Just think how much more progress we could have made over the past 40 years if we'd had a Democratic president. Think about the lost opportunities of these past seven years on the environment and the economy, on health care and civil rights, on education, foreign policy and the Supreme Court.

Imagine how far we could have come, how much we could have achieved if we had just had a Democrat in the White House.

We cannot let this moment slip away. We have come too far and accomplished too much. Now, the journey ahead will not be easy. Some will say we can't do it, that it's too hard, we're just not up to the task. But for as long as America has existed, it has been the American way to reject can't-do claims and to choose instead to stretch the boundaries of the possible through hard work, determination, and a pioneering spirit.

It is this belief, this optimism that Senator Obama and I share and that has inspired so many millions of our supporters to make their voices heard. So today I am standing with Senator Obama to say: Yes, we can!

And that together we will work — we'll have to work hard to achieve universal health care. But on the day we live in an America where no child, no man and no woman is without health insurance, we will live in a stronger America. That's why we need to help elect Barack Obama our president.

We'll have to work hard to get back to fiscal responsibility and a strong middle class. But on the day we live in an America whose middle class is thriving and growing again, where all Americans, no matter where they live or where their ancestors came from, can earn a decent living, we will live in a stronger America. And that is why we must help elect Barack Obama our president.

We'll have to work hard to foster the innovation that will make us energy independent and lift the threat of global warming from our children's future. But on the day we live in an America fueled by renewable energy, we will live in a stronger America. And that is why we have to help elect Barack Obama our president.

We'll have to work hard to bring our troops home from Iraq and get them the support they've earned by their service. But on the day we live in an America that's as loyal to our troops as they have been to us, we will live in a stronger America. And that is why we must help elect Barack Obama our president.This election is a turning-point election. And it is critical that we all understand what our choice really is. Will we go forward together, or will we stall and slip backward? Now, think how much progress we've already made. When we first started, people everywhere asked the same questions. Could a woman really serve as commander in chief? Well, I think we answered that one.

Could an African-American really be our president? And Senator Obama has answered that one.

Together, Senator Obama and I achieved milestones essential to our progress as a nation, part of our perpetual duty to form a more perfect union.

Now, on a personal note, when I was asked what it means to be a woman running for president, I always gave the same answer, that I was proud to be running as a woman, but I was running because I thought I'd be the best president.

But I am a woman and, like millions of women, I know there are still barriers and biases out there, often unconscious, and I want to build an America that respects and embraces the potential of every last one of us.

I ran as a daughter who benefited from opportunities my mother never dreamed of. I ran as a mother who worries about my daughter's future and a mother who wants to leave all children brighter tomorrows.

To build that future I see, we must make sure that women and men alike understand the struggles of their grandmothers and their mothers, and that women enjoy equal opportunities, equal pay, and equal respect.

Let us resolve and work toward achieving very simple propositions: There are no acceptable limits, and there are no acceptable prejudices in the 21st century in our country.

You can be so proud that, from now on, it will be unremarkable for a woman to win primary state victories - unremarkable to have a woman in a close race to be our nominee, unremarkable to think that a woman can be the president of the United States. And that is truly remarkable, my friends.

To those who are disappointed that we couldn't go all of the way, especially the young people who put so much into this campaign, it would break my heart if, in falling short of my goal, I in any way discouraged any of you from pursuing yours.

Always aim high, work hard and care deeply about what you believe in. And, when you stumble, keep faith. And, when you're knocked down, get right back up and never listen to anyone who says you can't or shouldn't go on. As we gather here today in this historic, magnificent building, the 50th woman to leave this Earth is orbiting overhead. If we can blast 50 women into space, we will someday launch a woman into the White House. Although we weren't able to shatter that highest, hardest glass ceiling this time, thanks to you, it's got about 18 million cracks in it, and the light is shining through like never

before, filling us all with the hope and the sure knowledge that the path will be a little easier next time.
That has always been the history of progress in America. Think of the suffragists who gathered at Seneca Falls in 1848 and those who kept fighting until women could cast their votes.

Think of the abolitionists who struggled and died to see the end of slavery. Think of the civil rights heroes and foot soldiers who marched, protested and risked their lives to bring about the end of segregation and Jim Crow.

Because of them, I grew up taking for granted that women could vote and, because of them, my daughter grew up taking for granted that children of all colors could go to school together.

Because of them, Barack Obama and I could wage a hard-fought campaign for the Democratic nomination. Because of them and because of you, children today will grow up taking for granted that an African American or a woman can, yes, become the president of the United States. And so, when that day arrives, and a woman takes the oath of office as our president, we will all stand taller, proud of the values of our nation, proud that every little girl can dream big and that her dreams can come true in America.
And all of you will know that, because of your passion and hard work, you helped pave the way for that day.

So I want to say to my supporters: When you hear people saying or think to yourself, If only, or, What if, I say, please, don't go there. Every moment wasted looking back keeps us from moving forward.

Life is too short, time is too precious, and the stakes are too high to dwell on what might have been. We have to work together for what still can be. And that is why I will work my heart out to make sure that Senator Obama is our next president.
And I hope and pray that all of you will join me in that effort.
To my supporters and colleagues in Congress, to the governors and mayors, elected officials who stood with me in good times and bad, thank you for your strength and leadership.
To my friends in our labor unions who stood strong every step of the way, I thank you and

pledge my support to you.
To my friends from every stage of my life, your love and ongoing commitment sustained me every single day.

To my family, especially Bill and Chelsea and my mother, you mean the world to me, and I thank you for all you have done. And to my extraordinary staff, volunteers and supporters - thank you for working those long, hard hours. Thank you for dropping everything, leaving work or school, traveling to places that you've never been, sometimes for months on end. And thanks to your families, as well, because your sacrifice was theirs, too. All of you were there for me every step of the way. Now, being human, we are imperfect. That's why we need each other, to catch each other when we falter, to encourage each other when we lose heart. Some may lead, some may follow, but none of us can go it alone. The changes we're working for are changes that we can only accomplish together. Life, liberty and the pursuit of happiness are rights that belong to us as individuals. But our lives, our freedom, our happiness are best enjoyed, best protected, and best advanced when we do work together. That is what we will do now, as we join forces with Senator Obama and his campaign. We will make history together, as we write the next chapter in America's story. We will stand united for the values we hold dear, for the vision of progress we share, and for the country we love. There is nothing more American than that. And looking out at you today, I have never felt so blessed. The challenges that I have faced in this campaign are nothing compared to those that millions of Americans face every day in their own lives.

So today I'm going to count my blessings and keep on going. I'm going to keep doing what I was doing long before the cameras ever showed up and what I'll be doing long after they're gone: working to give every American the same opportunities I had and working to ensure that every child has the chance to grow up and achieve his or her God-given potential.

I will do it with a heart filled with gratitude, with a deep and dividing love for our country, and with nothing but optimism and confidence for the days ahead.
This is now our time to do all that we can to make sure that, in this election, we add another Democratic president to that very small list of the last 40 years and that we take back our country and once again move with progress and commitment to the future.

Thank you all. And God bless you and God bless America"[226].

Discours n° 4: Discours d'annonce à la campagne présidentielle de 2016 le 12 avril 2015

Clinton, Hillary Rodham. '*2016 Presidential Announcement'*. Speech. April 12nd, 2015. Senator Clinton officially announced her race in the second presidential campaign, at the headquarter of her campaign, in Brooklyn (New-York) – New York Times.

> "I'm getting ready to do something too. I'm running for president. Americans have fought their way back from tough economic times but the dick is still stacked and favored of those at the top. Everyday American needs a champion, and I want to be that champion. So you can do more than just get buy, you can get ahead and stay ahead because when families are strong, America is strong. So, I'm getting the road to own your vote. Because it's your time and I hope you're joining me on this journey."[227]

Discours N° 5: Discours de lancement de campagne le 13 Juin 2015.

Clinton, Hillary Rodham. "Official Campaign Launch." Speech, New York City, NY, June 13, 2015. Iowa State University: Archives of Women's Political Communication.

> Thank you! Oh, thank you all! Thank you so very, very much.
> It is wonderful to be here with all of you.
> To be in New York with my family, with so many friends, including many New Yorkers who gave me the honor of serving them in the Senate for eight years.
> To be right across the water from the headquarters of the United Nations, where I represented our country many times.
> To be here in this beautiful park dedicated to Franklin Roosevelt's enduring vision of America, the nation we want to be.
> And in a place… with absolutely no ceilings.

---

[226] https://edition.cnn.com/2016/11/09/politics/hillary-clinton-concession-speech/index.html

[227] https://www.nytimes.com/2015/04/13/us/politics/hillary-clinton-2016-presidential-campaign.html

You know, President Roosevelt's Four Freedoms are a testament to our nation's unmatched aspirations and a reminder of our unfinished work at home and abroad. His legacy lifted up a nation and inspired presidents who followed. One is the man I served as Secretary of State, Barack Obama, and another is my husband, Bill Clinton.

Two Democrats guided by the — Oh, that will make him so happy. They were and are two Democrats guided by the fundamental American belief that real and lasting prosperity must be built by all and shared by all.

President Roosevelt called on every American to do his or her part, and every American answered. He said there's no mystery about what it takes to build a strong and prosperous America: "Equality of opportunity… Jobs for those who can work… Security for those who need it… The ending of special privilege for the few… The preservation of civil liberties for all… a wider and constantly rising standard of living."

That still sounds good to me.

It's America's basic bargain. If you do your part you ought to be able to get ahead. And when everybody does their part, America gets ahead too.

That bargain inspired generations of families, including my own.

It's what kept my grandfather going to work in the same Scranton lace mill every day for 50 years.

It's what led my father to believe that if he scrimped and saved, his small business printing drapery fabric in Chicago could provide us with a middle-class life. And it did.

When President Clinton honored the bargain, we had the longest peacetime expansion in history, a balanced budget, and the first time in decades we all grew together, with the bottom 20 percent of workers increasing their incomes by the same percentage as the top 5 percent.

When President Obama honored the bargain, we pulled back from the brink of Depression, saved the auto industry, provided health care to 16 million working people, and replaced the jobs we lost faster than after a financial crash.

But, it's not 1941, or 1993, or even 2009. We face new challenges in our economy and our democracy.

We're still working our way back from a crisis that happened because time-tested values were replaced by false promises.

Instead of an economy built by every American, for every American, we were told that if we let those at the top pay lower taxes and bend the rules, their success would trickle down to everyone else.

What happened?

Well, instead of a balanced budget with surpluses that could have eventually paid off our national debt, the Republicans twice cut taxes for the wealthiest, borrowed money from other countries to pay for two wars, and family incomes dropped. You know where we ended up.

Except it wasn't the end.

As we have since our founding, Americans made a new beginning.

You worked extra shifts, took second jobs, postponed home repairs… you figured out how to make it work. And now people are beginning to think about their future again – going to college, starting a business, buying a house, finally being able to put away something for retirement.

So we're standing again. But, we all know we're not yet running the way America should.

You see corporations making record profits, with CEOs making record pay, but your paychecks have barely budged.

While many of you are working multiple jobs to make ends meet, you see the top 25 hedge fund managers making more than all of America's kindergarten teachers combined. And, often paying a lower tax rate.

So, you have to wonder: "When does my hard work pay off? When does my family get ahead?"

"When?"

I say now.

Prosperity can't be just for CEOs and hedge fund managers.

Democracy can't be just for billionaires and corporations.

Prosperity and democracy are part of your basic bargain too.

You brought our country back.

Now it's time — your time to secure the gains and move ahead.

And, you know what?

America can't succeed unless you succeed

That is why I am running for President of the United States.

Here, on Roosevelt Island, I believe we have a continuing rendezvous with destiny. Each American and the country we cherish.
I'm running to make our economy work for you and for every American.

For the successful and the struggling.
For the innovators and inventors.

For those breaking barriers in technology and discovering cures for diseases.
For the factory workers and food servers who stand on their feet all day.
For the nurses who work the night shift.
For the truckers who drive for hours and the farmers who feed us.
For the veterans who served our country.

For the small business owners who took a risk.
For everyone who's ever been knocked down, but refused to be knocked out.
I'm not running for some Americans, but for all Americans
Our country's challenges didn't begin with the Great Recession and they won't end with the recovery.
For decades, Americans have been buffeted by powerful currents.
Advances in technology and the rise of global trade have created whole new areas of economic activity and opened new markets for our exports, but they have also displaced jobs and undercut wages for millions of Americans.
The financial industry and many multi-national corporations have created huge wealth for a few by focusing too much on short-term profit and too little on long-term value… too much on complex trading schemes and stock buybacks, too little on investments in new businesses, jobs, and fair compensation.
Our political system is so paralyzed by gridlock and dysfunction that most Americans have lost confidence that anything can actually get done. And they've lost trust in the ability of both government and Big Business to change course.
Now, we can blame historic forces beyond our control for some of this, but the choices we've made as a nation, leaders and citizens alike, have also played a big role.
Our next President must work with Congress and every other willing partner across our entire country. And I will do just that — to turn the tide so these currents start working for us more than against us.

At our best, that's what Americans do. We're problem solvers, not deniers. We don't hide from change, we harness it.
But we can't do that if we go back to the top-down economic policies that failed us before.

Americans have come too far to see our progress ripped away.
Now, there may be some new voices in the presidential Republican choir, but they're all singing the same old song…
A song called "Yesterday."
You know the one — all our troubles look as though they're here to stay… and we need a place to hide away… They believe in yesterday.
And you're lucky I didn't try singing that, too, I'll tell you!
These Republicans trip over themselves promising lower taxes for the wealthy and fewer rules for the biggest corporations without regard for how that will make income inequality even worse.

We've heard this tune before. And we know how it turns out.
Ask many of these candidates about climate change, one of the defining threats of our time, and they'll say: "I'm not a scientist." Well, then, why don't they start listening to those who are?
They pledge to wipe out tough rules on Wall Street, rather than rein in the banks that are still too risky, courting future failures. In a case that can only be considered mass amnesia.

They want to take away health insurance from more than 16 million Americans without offering any credible alternative.
They shame and blame women, rather than respect our right to make our own reproductive health decisions
They want to put immigrants, who work hard and pay taxes, at risk of deportation.
And they turn their backs on gay people who love each other.
Fundamentally, they reject what it takes to build an inclusive economy. It takes an inclusive society. What I once called "a village" that has a place for everyone.
Now, my values and a lifetime of experiences have given me a different vision for America.

I believe that success isn't measured by how much the wealthiest Americans have, but by how many children climb out of poverty…
How many start-ups and small businesses open and thrive…
How many young people go to college without drowning in debt…
How many people find a good job…
How many families get ahead and stay ahead.
I didn't learn this from politics. I learned it from my own family
My mother taught me that everybody needs a chance and a champion. She knew what it was like not to have either one.
Her own parents abandoned her, and by 14 she was out on her own, working as a housemaid. Years later, when I was old enough to understand, I asked what kept her going.

You know what her answer was? Something very simple: Kindness from someone who believed she mattered.
The 1st grade teacher who saw she had nothing to eat at lunch and, without embarrassing her, brought extra food to share.
The woman whose house she cleaned letting her go to high school so long as her work got done. That was a bargain she leapt to accept.
And, because some people believed in her, she believed in me.
That's why I believe with all my heart in America and in the potential of every American.

To meet every challenge.
To be resilient… no matter what the world throws at you.
To solve the toughest problems.
I believe we can do all these things because I've seen it happen.

As a young girl, I signed up at my Methodist Church to babysit the children of Mexican farmworkers, while their parents worked in the fields on the weekends.

And later, as a law student, I advocated for Congress to require better working and living conditions for farm workers whose children deserved better opportunities.

My first job out of law school was for the Children's Defense Fund. I walked door-to-door to find out how many children with disabilities couldn't go to school, and to help build the case for a law guaranteeing them access to education.
As a leader of the Legal Services Corporation, I defended the right of poor people to have a lawyer. And saw lives changed because an abusive marriage ended or an illegal eviction stopped.
In Arkansas, I supervised law students who represented clients in courts and prisons, organized scholarships for single parents going to college, led efforts for better schools and health care, and personally knew the people whose lives were improved.

As Senator, I had the honor of representing brave firefighters, police officers, EMTs, construction workers, and volunteers who ran toward danger on 9/11 and stayed there, becoming sick themselves.
It took years of effort, but Congress finally approved the health care they needed.There are so many faces and stories that I carry with me of people who gave their best and then needed help themselves.
Just weeks ago, I met another person like that, a single mom juggling a job and classes at community college, while raising three kids.
She doesn't expect anything to come easy. But she did ask me: What more can be done so it isn't quite so hard for families like hers?
I want to be her champion and your champion.
If you'll give me the chance, I'll wage and win Four Fights for you.
The first is to make the economy work for everyday Americans, not just those at the top.

To make the middle class mean something again, with rising incomes and broader horizons. And to give the poor a chance to work their way into it.
The middle class needs more growth and more fairness. Growth and fairness go together. For lasting prosperity, you can't have one without the other.
Is this possible in today's world?
I believe it is or I wouldn't be standing here.
Do I think it will be easy? Of course not.
But, here's the good news: There are allies for change everywhere who know we can't stand by while inequality increases, wages stagnate, and the promise of

America dims. We should welcome the support of all Americans who want to go forward together with us.
There are public officials who know Americans need a better deal.
Business leaders who want higher pay for employees, equal pay for women and no discrimination against the LGBT community either.

There are leaders of finance who want less short-term trading and more long-term investing.
There are union leaders who are investing their own pension funds in putting people to work to build tomorrow's economy. We need everyone to come to the table and work with us.
In the coming weeks, I'll propose specific policies to:

Reward businesses who invest in long term value rather than the quick buck – because that leads to higher growth for the economy, higher wages for workers, and yes, bigger profits, everybody will have a better time.
I will rewrite the tax code so it rewards hard work and investments here at home, not quick trades or stashing profits overseas.
I will give new incentives to companies that give their employees a fair share of the profits their hard work earns.
We will unleash a new generation of entrepreneurs and small business owners by providing tax relief, cutting red tape, and making it easier to get a small business loan.
We will restore America to the cutting edge of innovation, science, and research by increasing both public and private investments.
And we will make America the clean energy superpower of the 21st century.
Developing renewable power – wind, solar, advanced biofuels…
Building cleaner power plants, smarter electric grids, greener buildings…
Using additional fees and royalties from fossil fuel extraction to protect the environment…
And ease the transition for distressed communities to a more diverse and sustainable economic future from coal country to Indian country, from small towns in the Mississippi Delta to the Rio Grande Valley to our inner cities, we have to help our fellow Americans.

Now, this will create millions of jobs and countless new businesses, and enable America to lead the global fight against climate change.
We will also connect workers to their jobs and businesses. Customers will have a better chance to actually get where they need and get what they desire with roads, railways, bridges, airports, ports, and broadband brought up to global standards for the 21st century.

We will establish an infrastructure bank and sell bonds to pay for some of these improvements.
Now, building an economy for tomorrow also requires investing in our most important asset, our people, beginning with our youngest.
That's why I will propose that we make preschool and quality childcare available to every child in America.
And I want you to remember this, because to me, this is absolutely the most-compelling argument why we should do this. Research tells us how much early learning in the first five years of life can impact lifelong success. In fact, 80 percent of the brain is developed by age three.

One thing I've learned is that talent is universal – you can find it anywhere – but opportunity is not. Too many of our kids never have the chance to learn and thrive as they should and as we need them to.
Our country won't be competitive or fair if we don't help more families give their kids the best possible start in life.

So let's staff our primary and secondary schools with teacher who are second to none in the world, and receive the respect they deserve for sparking the love of learning in every child.
Let's make college affordable and available to all …and lift the crushing burden of student debt.
Let's provide lifelong learning for workers to gain or improve skills the economy requires, setting up many more Americans for success.
Now, the second fight is to strengthen America's families, because when our families are strong, America is strong.
And today's families face new and unique pressures. Parents need more support and flexibility to do their job at work and at home.

I believe you should have the right to earn paid sick days.
I believe you should receive your work schedule with enough notice to arrange childcare or take college courses to get ahead.
I believe you should look forward to retirement with confidence, not anxiety.
That you should have the peace of mind that your health care will be there when you need it, without breaking the bank.
I believe we should offer paid family leave so no one has to choose between keeping a paycheck and caring for a new baby or a sick relative.
And it is way past time to end the outrage of so many women still earning less than men on the job — and women of color often making even less.
This isn't a women's issue. It's a family issue. Just like raising the minimum wage is a family issue. Expanding childcare is a family issue. Declining marriage rates is a family issue. The unequal rates of incarceration is a family issue. Helping more people with an addiction or a mental health problem get help is a family issue.
In America, every family should feel like they belong.
So we should offer hard-working, law-abiding immigrant families a path to citizenship. Not second-class status.
And, we should ban discrimination against LGBT Americans and their families so they can live, learn, marry, and work just like everybody else.

You know, America's diversity, our openness, our devotion to human rights and freedom is what's drawn so many to our shores. What's inspired people all over the world. I know. I've seen it with my own eyes.
And these are also qualities that prepare us well for the demands of a world that is more interconnected than ever before.
So we have a third fight: to harness all of America's power, smarts, and values to maintain our leadership for peace, security, and prosperity.
No other country on Earth is better positioned to thrive in the 21st century. No other country is better equipped to meet traditional threats from countries like Russia, North Korea, and Iran – and to deal with the rise of new powers like China.

No other country is better prepared to meet emerging threats from cyber attacks, transnational terror networks like ISIS, and diseases that spread across oceans and continents.

As your President, I'll do whatever it takes to keep Americans safe.

And if you look over my left shoulder you can see the new World Trade Center soaring skyward.

As a Senator from New York, I dedicated myself to getting our city and state the help we needed to recover. And as a member of the Armed Services Committee, I worked to maintain the best-trained, best-equipped, strongest military, ready for today's threats and tomorrow's.

And when our brave men and women come home from war or finish their service, I'll see to it that they get not just the thanks of a grateful nation, but the care and benefits they've earned.

I've stood up to adversaries like Putin and reinforced allies like Israel. I was in the Situation Room on the day we got bin Laden.

But, I know — I know we have to be smart as well as strong

Meeting today's global challenges requires every element of America's power, including skillful diplomacy, economic influence, and building partnerships to improve lives around the world with people, not just their governments.

There are a lot of trouble spots in the world, but there's a lot of good news out there too.

I believe the future holds far more opportunities than threats if we exercise creative and confident leadership that enables us to shape global events rather than be shaped by them.

And we all know that in order to be strong in the world, though, we first have to be strong at home. That's why we have to win the fourth fight – reforming our government and revitalizing our democracy so that it works for everyday Americans.

We have to stop the endless flow of secret, unaccountable money that is distorting our elections, corrupting our political process, and drowning out the voices of our people.

We need Justices on the Supreme Court who will protect every citizen's right to vote, rather than every corporation's right to buy elections.

If necessary, I will support a constitutional amendment to undo the Supreme Court's decision in Citizens United.

I want to make it easier for every citizen to vote. That's why I've proposed universal, automatic registration and expanded early voting.

I'll fight back against Republican efforts to disempower and disenfranchise young people, poor people, people with disabilities, and people of color.
What part of democracy are they afraid of?
No matter how easy we make it to vote, we still have to give Americans something worth voting for.
Government is never going to have all the answers – but it has to be smarter, simpler, more efficient, and a better partner.

That means access to advanced technology so government agencies can more effectively serve their customers, the American people.

We need expertise and innovation from the private sector to help cut waste and streamline services.
There's so much that works in America. For every problem we face, someone somewhere in America is solving it. Silicon Valley cracked the code on sharing and scaling a while ago. Many states are pioneering new ways to deliver services. I want to help Washington catch up.

To do that, we need a political system that produces results by solving problems that hold us back, not one overwhelmed by extreme partisanship and inflexibility.
Now, I'll always seek common ground with friend and opponent alike. But I'll also stand my ground when I must.

That's something I did as Senator and Secretary of State — whether it was working with Republicans to expand health care for children and for our National Guard, or improve our foster care and adoption system, or pass a treaty to reduce the number of Russian nuclear warheads that could threaten our cities — and it's something I will always do as your President.
We Americans may differ, bicker, stumble, and fall; but we are at our best when we pick each other up, when we have each other's back
Like any family, our American family is strongest when we cherish what we have in common, and fight back against those who would drive us apart.
People all over the world have asked me: "How could you and President Obama work together after you fought so hard against each other in that long campaign?"

Now, that is an understandable question considering that in many places, if you lose an election you could get imprisoned or exiled – even killed – not hired as Secretary of State.

But President Obama asked me to serve, and I accepted because we both love our country. That's how we do it in America.
With that same spirit, together, we can win these four fights.
We can build an economy where hard work is rewarded.
We can strengthen our families.
We can defend our country and increase our opportunities all over the world.
And we can renew the promise of our democracy.
If we all do our part. In our families, in our businesses, unions, houses of worship, schools, and, yes, in the voting booth.
I want you to join me in this effort. Help me build this campaign and make it your own.

Talk to your friends, your family, your neighbors.
Text "JOIN" J-O-I-N to 4-7-2-4-6.
Go to hillaryclinton.com and sign up to make calls and knock on doors.
It's no secret that we're going up against some pretty powerful forces that will do and spend whatever it takes to advance a very different vision for America. But I've spent my life fighting for children, families, and our country. And I'm not stopping now.
You know, I know how hard this job is. I've seen it up close and personal.
All our Presidents come into office looking so vigorous. And then we watch their hair grow grayer and grayer.
Well, I may not be the youngest candidate in this race. But I will be the youngest woman President in the history of the United States!
And the first grandmother as well.
And one additional advantage: You're won't see my hair turn white in the White House. I've been coloring it for years!

So I'm looking forward to a great debate among Democrats, Republicans, and Independents. I'm not running to be a President only for those Americans who already agree with me. I want to be a President for all Americans.

And along the way, I'll just let you in on this little secret. I won't get everything right. Lord knows I've made my share of mistakes. Well, there's no shortage of people pointing them out!

And I certainly haven't won every battle I've fought. But leadership means perseverance and hard choices. You have to push through the setbacks and disappointments and keep at it.

I think you know by now that I've been called many things by many people — "quitter" is not one of them. Like so much else in my life, I got this from my mother. When I was a girl, she never let me back down from any bully or barrier. In her later years, Mom lived with us, and she was still teaching me the same lessons. I'd come home from a hard day at the Senate or the State Department, sit down with her at the small table in our breakfast nook, and just let everything pour out. And she would remind me why we keep fighting, even when the odds are long and the opposition is fierce.

I can still hear her saying: "Life's not about what happens to you, it's about what you do with what happens to you – so get back out there."

She lived to be 92 years old, and I often think about all the battles she witnessed over the course of the last century — all the progress that was won because Americans refused to give up or back down.

She was born on June 4, 1919 — before women in America had the right to vote. But on that very day, after years of struggle, Congress passed the Constitutional Amendment that would change that forever.

The story of America is a story of hard-fought, hard-won progress. And it continues today. New chapters are being written by men and women who believe that all of us – not just some, but all – should have the chance to live up to our God-given potential.

Not only because we're a tolerant country, or a generous country, or a compassionate country, but because we're a better, stronger, more prosperous country when we harness the talent, hard work, and ingenuity of every single American.

I wish my mother could have been with us longer. I wish she could have seen Chelsea become a mother herself. I wish she could have met Charlotte.

I wish she could have seen the America we're going to build together.

An America, where if you do your part, you reap the rewards.
Where we don't leave anyone out, or anyone behind.
An America where a father can tell his daughter: yes, you can be anything you want to be. Even President of the United States.
Thank you all. God bless you. And may God bless America[228].

Discours n° 6: Discours à la Convention Nationale Démocrate à Philadelphie, le 28 juillet 2016

Clinton, Hillary Rodham. "National Democrat Convention ." Speech, Philadelphia, PHL, July 28th, 2016. – The Guardian.

Thank you! Thank you for that amazing welcome that we had.
And Chelsea, thank you.
I'm so proud to be your mother and so proud of the woman you've become.
Thanks for bringing Marc into our family, and Charlotte and Aidan into the world.
And Bill, that conversation we started in the law library 45 years ago is still going strong.
It's lasted through good times that filled us with joy, and hard times that tested us.
And I've even gotten a few words in along the way.
On Tuesday night, I was so happy to see that my Explainer-in-Chief is still on the job.
I'm also grateful to the rest of my family and the friends of a lifetime.
To all of you whose hard work brought us here tonight.
And to those of you who joined our campaign this week.
And what a remarkable week it's been.
We heard the man from Hope, Bill Clinton.
And the man of Hope, Barack Obama.

America is stronger because of President Obama's leadership, and I'm better because of his friendship.

We heard from our terrific vice president, the one-and-only Joe Biden, who spoke from his big heart about our party's commitment to working people.

First lady Michelle Obama reminded us that our children are watching, and the president we elect is going to be their president, too.

[228] http://www.womenspeecharchive.org/women/profile/speech/index.cfm?ProfileID=65

And for those of you out there who are just getting to know Tim Kaine — you're soon going to understand why the people of Virginia keep promoting him: from City Council and mayor, to Governor, and now Senator.

He'll make the whole country proud as our Vice President.

And … I want to thank Bernie Sanders.

Bernie, your campaign inspired millions of Americans, particularly the young people who threw their hearts and souls into our primary.

You've put economic and social justice issues front and center, where they belong.

And to all of your supporters here and around the country:

I want you to know, I've heard you.

Your cause is our cause. Our country needs your ideas, energy, and passion.

That's the only way we can turn our progressive platform into real change for America.

We wrote it together — now let's go out there and make it happen together.

My friends, we've come to Philadelphia — the birthplace of our nation — because what happened in this city 240 years ago still has something to teach us today.

We all know the story.

But we usually focus on how it turned out — and not enough on how close that story came to never being written at all.

When representatives from 13 unruly colonies met just down the road from here, some wanted to stick with the King.

Some wanted to stick it to the king, and go their own way.

The revolution hung in the balance.

Then somehow, they began listening to each other … compromising … finding common purpose.

And by the time they left Philadelphia, they had begun to see themselves as one nation.

That's what made it possible to stand up to a King.

That took courage.

They had courage.

Our Founders embraced the enduring truth that we are stronger together.

America is once again at a moment of reckoning.

Powerful forces are threatening to pull us apart.

Bonds of trust and respect are fraying.

And just as with our founders, there are no guarantees.

It truly is up to us.

We have to decide whether we all will work together so we all can rise together.
Our country's motto is e pluribus unum: out of many, we are one.

Will we stay true to that motto?
Well, we heard Donald Trump's answer last week at his convention.
He wants to divide us— from the rest of the world, and from each other.
He's betting that the perils of today's world will blind us to its unlimited promise.

He's taken the Republican Party a long way … from "Morning in America" to "Midnight in America."
He wants us to fear the future and fear each other.
Well, a great Democratic President, Franklin Delano Roosevelt, came up with the perfect rebuke to Trump more than eighty years ago, during a much more perilous time.

"The only thing we have to fear is fear itself."
Now we are cleareyed about what our country is up against.
But we are not afraid.
We will rise to the challenge, just as we always have.
We will not build a wall.
Instead, we will build an economy where everyone who wants a good paying job can get one.
And we'll build a path to citizenship for millions of immigrants who are already contributing to our economy!

We will not ban a religion.
We will work with all Americans and our allies to fight terrorism.
There's a lot of work to do.
Too many people haven't had a pay raise since the crash.
There's too much inequality.
Too little social mobility.
Too much paralysis in Washington.
Too many threats at home and abroad.
But just look at the strengths we bring to meet these challenges.
We have the most dynamic and diverse people in the world.
We have the most tolerant and generous young people we've ever had.

We have the most powerful military.
The most innovative entrepreneurs.
The most enduring values. Freedom and equality, justice and opportunity.
We should be so proud that these words are associated with us. That when people hear them — they hear … America.
So don't let anyone tell you that our country is weak.
We're not.
Don't let anyone tell you we don't have what it takes.

We do.
And most of all, don't believe anyone who says: "I alone can fix it."
Those were actually Donald Trump's words in Cleveland.
And they should set off alarm bells for all of us.
Really?

I alone can fix it?
Isn't he forgetting?
Troops on the front lines.
Police officers and fire fighters who run toward danger.
Doctors and nurses who care for us.
Teachers who change lives.
Entrepreneurs who see possibilities in every problem.
Mothers who lost children to violence and are building a movement to keep other kids safe.
He's forgetting every last one of us.
Americans don't say: "I alone can fix it."
We say: "We'll fix it together."
Remember: Our Founders fought a revolution and wrote a Constitution so America would never be a nation where one person had all the power.
Two hundred and forty years later, we still put our faith in each other.
Look at what happened in Dallas after the assassinations of five brave police officers.

Chief David Brown asked the community to support his force, maybe even join them.
And you know how the community responded?
Nearly 500 people applied in just 12 days.

That's how Americans answer when the call for help goes out.
20 years ago I wrote a book called "It Takes a Village." A lot of people looked at the title and asked, what the heck do you mean by that?
This is what I mean.
None of us can raise a family, build a business, heal a community or lift a country totally alone.
America needs every one of us to lend our energy, our talents, our ambition to making our nation better and stronger.
I believe that with all my heart.
That's why "Stronger Together" is not just a lesson from our history.
It's not just a slogan for our campaign.
It's a guiding principle for the country we've always been and the future we're going to build.

A country where the economy works for everyone, not just those at the top.
Where you can get a good job and send your kids to a good school, no matter what ZIP code you live in.
A country where all our children can dream, and those dreams are within reach.
Where families are strong … communities are safe.
And yes, love trumps hate.
That's the country we're fighting for.
That's the future we're working toward.

And so it is with humility … determination … and boundless confidence in America's promise … that I accept your nomination for President of the United States!
Now, sometimes the people at this podium are new to the national stage.

As you know, I'm not one of those people.
I've been your first lady. Served 8 years as a Senator from the great sate of New York.
I ran for President and lost.

Then I represented all of you as secretary of State.
But my job titles only tell you what I've done.
They don't tell you why.
The truth is, through all these years of public service, the "service" part has always come

easier to me than the “public” part.
I get it that some people just don’t know what to make of me.
So let me tell you.
The family I’m from … well, no one had their name on big buildings.
My family were builders of a different kind.
Builders in the way most American families are.
They used whatever tools they had — whatever God gave them — and whatever life in America provided — and built better lives and better futures for their kids.
My grandfather worked in the same Scranton lace mill for 50 years.
Because he believed that if he gave everything he had, his children would have a better life than he did.
And he was right. My dad, Hugh, made it to college. He played football at Penn State and enlisted in the Navy after Pearl Harbor.
When the war was over he started his own small business, printing fabric for draperies.
I remember watching him stand for hours over silk screens.

He wanted to give my brothers and me opportunities he never had.
And he did. My mother, Dorothy, was abandoned by her parents as a young girl. She ended up on her own at 14, working as a house maid.
She was saved by the kindness of others.
Her first grade teacher saw she had nothing to eat at lunch, and brought extra food to share.
The lesson she passed on to me years later stuck with me:
No one gets through life alone.
We have to look out for each other and lift each other up.
She made sure I learned the words of our Methodist faith:
“Do all the good you can, for all the people you can, in all the ways you can, as long as ever you can.”
I went to work for the Children’s Defense Fund, going door-to-door in New Bedford, Massachusetts on behalf of children with disabilities who were denied the chance to go to school.
I remember meeting a young girl in a wheelchair on the small back porch of her house.
She told me how badly she wanted to go to school — it just didn’t seem possible.
And I couldn’t stop thinking of my mother and what she went through as a child.
It became clear to me that simply caring is not enough

To drive real progress, you have to change both hearts and laws

You need both understanding and action

So we gathered facts. We built a coalition. And our work helped convince Congress to ensure access to education for all students with disabilities.
It's a big idea, isn't it?
Every kid with a disability has the right to go to school.
But how do you make an idea like that real? You do it step-by-step, year-by-year … sometimes even door-by-door.

And my heart just swelled when I saw Anastasia Somoza on this stage, representing millions of young people who — because of those changes to our laws — are able to get an education.
It's true … I sweat the details of policy — whether we're talking about the exact level of lead in the drinking water in Flint, Michigan, the number of mental health facilities in Iowa, or the cost of your prescription drugs.
Because it's not just a detail if it's your kid — if it's your family.
It's a big deal. And it should be a big deal to your president.
Over the last three days, you've seen some of the people who've inspired me.
People who let me into their lives, and became a part of mine.
People like Ryan Moore and Lauren Manning.
They told their stories Tuesday night.
I first met Ryan as a seven-year old.

He was wearing a full body brace that must have weighed forty pounds.
Children like Ryan kept me going when our plan for universal health care failed … and kept me working with leaders of both parties to help create the Children's Health Insurance Program that covers 8 million kids every year.
It was the thought of her, and Debbie St. John, and John Dolan and Joe Sweeney, and all the victims and survivors, that kept me working as hard as I could in the Senate on behalf of 9/11 families, and our first responders who got sick from their time at Ground Zero.
I was still thinking of Lauren, Debbie and all the others ten years later in the White House Situation Room when President Obama made the courageous decision that finally brought Osama bin Laden to justice.

In this campaign, I've met so many people who motivate me to keep fighting for change.
And, with your help, I will carry all of your voices and stories with me to the White House.
I will be a President for Democrats, Republicans, and Independents.
For the struggling, the striving and the successful.
For those who vote for me and those who don't.
For all Americans.
Tonight, we've reached a milestone in our nation's march toward a more perfect union: the first time that a major party has nominated a woman for President.
Standing here as my mother's daughter, and my daughter's mother, I'm so happy this day has come.
Happy for grandmothers and little girls and everyone in between.

Happy for boys and men, too — because when any barrier falls in America, for anyone, it clears the way for everyone. When there are no ceilings, the sky's the limit.
So let's keep going, until every one of the 161 million women and girls across

America has the opportunity she deserves.
Because even more important than the history we make tonight, is the history we will write together in the years ahead.
Let's begin with what we're going to do to help working people in our country get ahead and stay ahead.

Now, I don't think President Obama and Vice President Biden get the credit they deserve for saving us from the worst economic crisis of our lifetimes.
Our economy is so much stronger than when they took office. Nearly 15 million new private-sector jobs. Twenty million more Americans with health insurance. And an auto industry that just had its best year ever. That's real progress.

But none of us can be satisfied with the status quo. Not by a long shot.
We're still facing deep-seated problems that developed long before the recession and have stayed with us through the recovery.
I've gone around our country talking to working families. And I've heard from so many of you who feel like the economy just isn't working.
Some of you are frustrated — even furious.

And you know what? You're right.
It's not yet working the way it should.
Americans are willing to work — and work hard.
But right now, an awful lot of people feel there is less and less respect for the work they do. And less respect for them, period.
Democrats are the party of working people.
But we haven't done a good enough job showing that we get what you're going through, and that we're going to do something about it.
So I want to tell you tonight how we will empower Americans to live better lives.
My primary mission as President will be to create more opportunity and more good jobs with rising wages right here in the United States.
From my first day in office to my last!
Especially in places that for too long have been left out and left behind.

From our inner cities to our small towns, from Indian Country to Coal Country.
From communities ravaged by addiction to regions hollowed out by plant closures.
And here's what I believe.
I believe America thrives when the middle class thrives.
I believe that our economy isn't working the way it should because our democracy isn't working the way it should.
That's why we need to appoint Supreme Court justices who will get money out of politics and expand voting rights, not restrict them. And we'll pass a constitutional amendment to overturn Citizens United!
I believe American corporations that have gotten so much from our country should be just as patriotic in return.
Many of them are. But too many aren't.
It's wrong to take tax breaks with one hand and give out pink slips with the other.
And I believe Wall Street can never, ever be allowed to wreck Main Street again.
I believe in science. I believe that climate change is real and that we can save our planet while creating millions of good-paying clean energy jobs.

I believe that when we have millions of hardworking immigrants contributing to our economy, it would be self-defeating and inhumane to kick them out.
Comprehensive immigration reform will grow our economy and keep families together — and it's the right thing to do.

Whatever party you belong to, or if you belong to no party at all, if you share these beliefs this is your campaign.
If you believe that companies should share profits with their workers, not pad executive bonuses, join us.
If you believe the minimum wage should be a living wage … and no one working full time should have to raise their children in poverty … join us.
If you believe that every man, woman, and child in America has the right to affordable health care … join us.
If you believe that we should say "no" to unfair trade deals … that we should stand up to China … that we should support our steelworkers and autoworkers and homegrown manufacturers … join us.

If you believe we should expand Social Security and protect a woman's right to make her own health care decisions … join us.
And yes, if you believe that your working mother, wife, sister, or daughter deserves equal pay … join us.
Let's make sure this economy works for everyone, not just those at the top.
Now, you didn't hear any of this from Donald Trump at his convention.
He spoke for 70-odd minutes — and I do mean odd.
And he offered zero solutions. But we already know he doesn't believe these things.
No wonder he doesn't like talking about his plans.
You might have noticed, I love talking about mine.
In my first 100 days, we will work with both parties to pass the biggest investment in new, good-paying jobs since World War II.
Jobs in manufacturing, clean energy, technology and innovation, small business, and infrastructure.
If we invest in infrastructure now, we'll not only create jobs today, but lay the foundation for the jobs of the future.

And we will transform the way we prepare our young people for those jobs.
Bernie Sanders and I will work together to make college tuition-free for the middle class and debt-free for all!
We will also liberate millions of people who already have student debt.
It's just not right that Donald Trump can ignore his debts, but students and families can't refinance theirs.

And here's something we don't say often enough: College is crucial, but a four-year degree should not be the only path to a good job.
We're going to help more people learn a skill or practice a trade and make a good living doing it.
We're going to give small businesses a boost. Make it easier to get credit. Way too many dreams die in the parking lots of banks.
In America, if you can dream it, you should be able to build it.
We're going to help you balance family and work. And you know what, if fighting for affordable child care and paid family leave is playing the "woman card," then Deal Me In!

(Oh, you've heard that one?)
Now, here's the thing, we're not only going to make all these investments, we're going to pay for every single one of them.
And here's how: Wall Street, corporations, and the super-rich are going to start paying their fair share of taxes.

Not because we resent success. Because when more than 90 percent of the gains have gone to the top 1 percent, that's where the money is.
And if companies take tax breaks and then ship jobs overseas, we'll make them pay us back. And we'll put that money to work where it belongs … creating jobs here at home!
Now I know some of you are sitting at home thinking, well that all sounds pretty good.
But how are you going to get it done? How are you going to break through the gridlock in Washington? Look at my record. I've worked across the aisle to pass laws and treaties and to launch new programs that help millions of people. And if you give me the chance, that's what I'll do as President.
But Trump, he's a businessman. He must know something about the economy.
Well, let's take a closer look.
In Atlantic City, 60 miles from here, you'll find contractors and small businesses who lost everything because Donald Trump refused to pay his bills.
People who did the work and needed the money, and didn't get it — not because he couldn't pay them, but because he wouldn't pay them.

That sales pitch he's making to be your president? Put your faith in him — and you'll win big? That's the same sales pitch he made to all those small businesses. Then Trump

walked away, and left working people holding the bag.
He also talks a big game about putting America First. Please explain to me what part of America First leads him to make Trump ties in China, not Colorado.
Trump suits in Mexico, not Michigan. Trump furniture in Turkey, not Ohio. Trump picture frames in India, not Wisconsin.
Donald Trump says he wants to make America great again — well, he could start by actually making things in America again.
The choice we face is just as stark when it comes to our national security.

Anyone reading the news can see the threats and turbulence we face.
From Baghdad and Kabul, to Nice and Paris and Brussels, to San Bernardino and Orlando, we're dealing with determined enemies that must be defeated.
No wonder people are anxious and looking for reassurance. Looking for steady leadership.
You want a leader who understands we are stronger when we work with our allies around the world and care for our veterans here at home. Keeping our nation safe and honoring the people who do it will be my highest priority.

I'm proud that we put a lid on Iran's nuclear program without firing a single shot — now we have to enforce it, and keep supporting Israel's security.
I'm proud that we shaped a global climate agreement — now we have to hold every country accountable to their commitments, including ourselves.

I'm proud to stand by our allies in NATO against any threat they face, including from Russia.
I've laid out my strategy for defeating ISIS.
We will strike their sanctuaries from the air, and support local forces taking them out on the ground. We will surge our intelligence so that we detect and prevent attacks before they happen.
We will disrupt their efforts online to reach and radicalize young people in our country.
It won't be easy or quick, but make no mistake — we will prevail.
Now Donald Trump says, and this is a quote, "I know more about ISIS than the generals do."
No, Donald, you don't.
He thinks that he knows more than our military because he claimed our armed forces are

“a disaster.”

Well, I’ve had the privilege to work closely with our troops and our veterans for many years, including as a senator on the Armed Services Committee.
I know how wrong he is. Our military is a national treasure.
We entrust our commander-in-chief to make the hardest decisions our nation faces.
Decisions about war and peace. Life and death.
A president should respect the men and women who risk their lives to serve our country — including the sons of Tim Kaine and Mike Pence, both Marines.
Ask yourself: Does Donald Trump have the temperament to be Commander-in-Chief?
Donald Trump can’t even handle the rough-and-tumble of a presidential campaign.
He loses his cool at the slightest provocation. When he’s gotten a tough question from a reporter. When he’s challenged in a debate. When he sees a protester at a rally.
Imagine him in the Oval Office facing a real crisis. A man you can bait with a tweet is not a man we can trust with nuclear weapons
I can’t put it any better than Jackie Kennedy did after the Cuban Missile Crisis. She said that what worried President Kennedy during that very dangerous time was that a war might be started — not by big men with self-control and restraint, but by little men — the ones moved by fear and pride.

America’s strength doesn’t come from lashing out.
Strength relies on smarts, judgment, cool resolve, and the precise and strategic application of power
That’s the kind of Commander-in-Chief I pledge to be
And if we’re serious about keeping our country safe, we also can’t afford to have a President who’s in the pocket of the gun lobby.
I’m not here to repeal the Second Amendment.
I’m not here to take away your guns.
I just don’t want you to be shot by someone who shouldn’t have a gun in the first place.
We should be working with responsible gun owners to pass common-sense reforms and keep guns out of the hands of criminals, terrorists and all others who would do us harm.

For decades, people have said this issue was too hard to solve and the politics were too hot to touch.
But I ask you: How can we just stand by and do nothing?

You heard, you saw, family members of people killed by gun violence.

You heard, you saw, family members of police officers killed in the line of duty because they were outgunned by criminals.
I refuse to believe we can't find common ground here.
We have to heal the divides in our country.
Not just on guns. But on race. Immigration. And more.
That starts with listening to each other. Hearing each other. Trying, as best we can, to walk in each other's shoes.
So let's put ourselves in the shoes of young black and Latino men and women who face the effects of systemic racism, and are made to feel like their lives are disposable.
Let's put ourselves in the shoes of police officers, kissing their kids and spouses goodbye every day and heading off to do a dangerous and necessary job.
We will reform our criminal justice system from end-to-end, and rebuild trust between law enforcement and the communities they serve.
We will defend all our rights— civil rights, human rights and voting rights … women's rights and workers' rights … LGBT rights and the rights of people with disabilities!

And we will stand up against mean and divisive rhetoric wherever it comes from.
For the past year, many people made the mistake of laughing off Donald Trump's comments — excusing him as an entertainer just putting on a show.
They think he couldn't possibly mean all the horrible things he says — like when he called women "pigs." Or said that an American judge couldn't be fair because of his Mexican heritage. Or when he mocks and mimics a reporter with a disability.
Or insults prisoners of war like John McCain — a true hero and patriot who deserves our respect.
At first, I admit, I couldn't believe he meant it either.
It was just too hard to fathom — that someone who wants to lead our nation could say those things. Could be like that.

But here's the sad truth: There is no other Donald Trump … This is it.
And in the end, it comes down to what Donald Trump doesn't get: that America is great — because America is good.
So enough with the bigotry and bombast. Donald Trump's not offering real change.
He's offering empty promises. What are we offering? A bold agenda to improve the lives

of people across our country — to keep you safe, to get you good jobs, and to give your kids the opportunities they deserve.

The choice is clear.

Every generation of Americans has come together to make our country freer, fairer, and stronger.

None of us can do it alone.

I know that at a time when so much seems to be pulling us apart, it can be hard to imagine how we'll ever pull together again.

But I'm here to tell you tonight — progress is possible.

I know because I've seen it in the lives of people across America who get knocked down and get right back up.

And I know it from my own life. More than a few times, I've had to pick myself up and get back in the game.

Like so much else, I got this from my mother. She never let me back down from any challenge. When I tried to hide from a neighborhood bully, she literally blocked the door. "Go back out there," she said.

And she was right. You have to stand up to bullies.

You have to keep working to make things better, even when the odds are long and the opposition is fierce.

We lost my mother a few years ago. I miss her every day. And I still hear her voice urging me to keep working, keep fighting for right, no matter what.

That's what we need to do together as a nation.

Though "we may not live to see the glory," as the song from the musical Hamilton goes, "let us gladly join the fight."

Let our legacy be about "planting seeds in a garden you never get to see."

That's why we're here … not just in this hall, but on this Earth.

The Founders showed us that.

And so have many others since.

They were drawn together by love of country, and the selfless passion to build something better for all who follow.

That is the story of America. And we begin a new chapter tonight.

Yes, the world is watching what we do.

Yes, America's destiny is ours to choose.

So let's be stronger together.

Looking to the future with courage and confidence.

Building a better tomorrow for our beloved children and our beloved country.

When we do, America will be greater than ever.

Thank you and may God bless the United States of America![229]

Discours n° 7: Discours de défaite aux élections présidentielles de 2016 à New-York City, le 9 novembre 2016

Clinton, Hillary Rodham. "Presidential Concession Speech." Speech, New York City, NY, November 9, 2016. CNN Politics

Thank you. Thank you all. Thank you.

(APPLAUSE)

Thank you all very much. Thank you. Thank you. Thank you so much.

(APPLAUSE)

Very rowdy group. Thank you, my friends. Thank you. Thank you, thank you so very much for being here and I love you all, too.

Last night, I congratulated Donald Trump and offered to work with him on behalf of our country. I hope that he will be a successful president for all Americans. This is not the outcome we wanted or we worked so hard for and I'm sorry that we did not win this election for the values we share and the vision we hold for our country.

But I feel pride and gratitude for this wonderful campaign that we built together, this vast, diverse, creative, unruly, energized campaign. You represent the best of America and being your candidate has been one of the greatest honors of my life.

[229] https://www.theguardian.com/us-news/2016/jul/28/hillary-clinton-democratic-convention-acceptance-speech

(APPLAUSE)

I know how disappointed you feel because I feel it too, and so do tens of millions of Americans who invested their hopes and dreams in this effort. This is painful and it will be for a long time, but I want you to remember this. Our campaign was never about one person or even one election, it was about the country we love and about building an America that's hopeful, inclusive and big-hearted.

We have seen that our nation is more deeply divided than we thought. But I still believe in America and I always will. And if you do, then we must accept this result and then look to the future. Donald Trump is going to be our president. We owe him an open mind and the chance to lead.

Our constitutional democracy enshrines the peaceful transfer of power and we don't just respect that, we cherish it. It also enshrines other things; the rule of law, the principle that we are all equal in rights and dignity, freedom of worship and expression. We respect and cherish these values too and we must defend them.

(APPLAUSE)

Now -- and let me add, our constitutional democracy demands our participation, not just every four years but all the time. So let's do all we can to keep advancing the causes and values we all hold dear; making our economy work for everyone not just those at the top, protecting our country and protecting our planet and breaking down all the barriers that hold any American back from achieving their dreams.

We've spent a year and a half bringing together millions of people from every corner of our country to say with one voice that we believe that the American dream is big enough for everyone -- for people of all races and religions, for men and women, for immigrants, for LGBT people, and people with disabilities. For everyone.

(APPLAUSE)

So now, our responsibility as citizens is to keep doing our part to build that better, stronger, fairer America we seek. And I know you will.

I am so grateful to stand with all of you. I want to thank Tim Kaine and Anne Holton for being our partners on this journey.

(APPLAUSE)

It has been a joy getting to know them better, and it gives me great hope and comfort to know that Tim will remain on the front lines of our democracy representing Virginia in the Senate.

(APPLAUSE)

To Barack and Michelle Obama, our country owes you an enormous debt of gratitude.

(APPLAUSE)

We -- we thank you for your graceful, determined leadership that has meant so much to so many Americans and people across the world.

And to Bill and Chelsea, Mark, Charlotte, Aidan, our brothers and our entire family, my love for you means more than I can ever express. You crisscrossed this country on our behalf and lifted me up when I needed it most -- even four-month-old Aidan who traveled with his mom.

I will always be grateful to the creative, talented, dedicated men and women at our headquarters in Brooklyn and across our country.

(APPLAUSE)

You poured your hearts into this campaign. For some of you who are veterans, it was a campaign after you had done other campaigns. Some of you, it was your first campaign. I want each of you to know that you were the best campaign anybody could have ever expected or wanted.

(APPLAUSE)

And to the millions of volunteers, community leaders, activists and union organizers who knocked on doors, talked to neighbors, posted on Facebook, even in secret, private Facebook sites...

(APPLAUSE)

... I want everybody coming out from behind that and make sure your voices are heard going forward.

(APPLAUSE)

To everyone who sent in contributions as small at $5 and kept us going, thank you. Thank you from all of us.

And to the young people in particular, I hope you will hear this. I have, as Tim said, spent my entire adult life fighting for what I believe in. I've had successes and I've had setbacks. Sometimes, really painful ones. Many of you are at the beginning of your professional public and political careers. You will have successes and setbacks, too.

This loss hurts, but please never stop believing that fighting for what's right is worth it.

(APPLAUSE)

CLINTON: It is -- it is worth it.

(APPLAUSE)

And so we need -- we need you to keep up these fights now and for the rest of your lives. And to all the women, and especially the young women, who put their faith in this campaign and in me, I want you to know that nothing has made me prouder than to be your champion.

(APPLAUSE)

Now, I -- I know -- I know we have still not shattered that highest and hardest glass

ceiling, but some day someone will and hopefully sooner than we might think right now.

(APPLAUSE)

And -- and to all the little girls who are watching this, never doubt that you are valuable and powerful and deserving of every chance and opportunity in the world to pursue and achieve your own dreams.

Finally...

(APPLAUSE)

Finally, I am so grateful for our country and for all it has given to me. I count my blessings every single day that I am an American. And I still believe as deeply as I ever have that if we stand together and work together with respect for our differences, strength in our convictions and love for this nation, our best days are still ahead of us.

(APPLAUSE)

Because, you know -- you know, I believe we are stronger together and we will go forward together. And you should never, ever regret fighting for that. You know, scripture tells us, "Let us not grow weary in doing good, for in due season, we shall reap if we do not lose heart."

So my friends, let us have faith in each other, let us not grow weary, let us not lose heart, for there are more seasons to come. And there is more work to do. I am incredibly honored and grateful to have had this chance to represent all of you in this consequential election.

May God bless you and may God bless the United States of America[230].

---

[230] https://www.theguardian.com/us-news/2016/nov/09/hillary-clinton-concession-speech-full-transcript https://edition.cnn.com/2016/11/09/politics/hillary-clinton-concession-speech/index.html

Donald Trump

Discours n° 1 : Discours d'annonce à la campagne présidentielle de 2016 dans l'Etat de New York, le 16 juin 2015.

Trump Junior Donald. "*2015 Presidential Announcement*." Speech, June 16, 2015. New York: ABC News.

Wow. Whoa. That is some group of people. Thousands.
So nice, thank you very much. That's really nice. Thank you. It's great to be at Trump Tower. It's great to be in a wonderful city, New York. And it's an honor to have everybody here. This is beyond anybody's expectations. There's been no crowd like this.

And, I can tell, some of the candidates, they went in. They didn't know the air-conditioner didn't work. They sweated like dogs.
They didn't know the room was too big, because they didn't have anybody there. How are they going to beat ISIS? I don't think it's gonna happen.
Our country is in serious trouble. We don't have victories anymore. We used to have victories, but we don't have them. When was the last time anybody saw us beating, let's say, China in a trade deal? They kill us. I beat China all the time. All the time.
Democratic Congressional Candidate In New York Alexandria Ocasio-Cortez Attends Election Night Party
The Internet Silences Guy Who Commented on Alexandria Ocasio-Cortez's Clothing With Very Fun Memes
When did we beat Japan at anything? They send their cars over by the millions, and what do we do? When was the last time you saw a Chevrolet in Tokyo? It doesn't exist, folks. They beat us all the time.
When do we beat Mexico at the border? They're laughing at us, at our stupidity. And now they are beating us economically. They are not our friend, believe me. But they're killing us economically.
The U.S. has become a dumping ground for everybody else's problems.
Thank you. It's true, and these are the best and the finest. When Mexico sends its people,

they're not sending their best. They're not sending you. They're not sending you. They're sending people that have lots of problems, and they're bringing those problems with us.

They're bringing drugs. They're bringing crime. They're rapists. And some, I assume, are good people.

But I speak to border guards and they tell us what we're getting. And it only makes common sense. It only makes common sense. They're sending us not the right people.
It's coming from more than Mexico. It's coming from all over South and Latin America, and it's coming probably— probably— from the Middle East. But we don't know.
Because we have no protection and we have no competence, we don't know what's happening. And it's got to stop and it's got to stop fast.
Islamic terrorism is eating up large portions of the Middle East. They've become rich. I'm in competition with them.
They just built a hotel in Syria. Can you believe this? They built a hotel. When I have to build a hotel, I pay interest. They don't have to pay interest, because they took the oil that, when we left Iraq, I said we should've taken.
So now ISIS has the oil, and what they don't have, Iran has. And in 19— and I will tell you this, and I said it very strongly, years ago, I said— and I love the military, and I want to have the strongest military that we've ever had, and we need it more now than ever. But I said, "Don't hit Iraq," because you're going to totally destabilize the Middle East. Iran is going to take over the Middle East, Iran and somebody else will get the oil, and it turned out that Iran is now taking over Iraq. Think of it. Iran is taking over Iraq, and they're taking it over big league.
We spent $2 trillion in Iraq, $2 trillion. We lost thousands of lives, thousands in Iraq. We have wounded soldiers, who I love, I love -- they're great -- all over the place, thousands and thousands of wounded soldiers.
And we have nothing. We can't even go there. We have nothing. And every time we give Iraq equipment, the first time a bullet goes off in the air, they leave it.

Last week, I read 2,300 Humvees— these are big vehicles— were left behind for the enemy. 2,000? You would say maybe two, maybe four? 2,300 sophisticated vehicles, they ran, and the enemy took them.
Last quarter, it was just announced our gross domestic product— a sign of strength, right? But not for us. It was below zero. Whoever heard of this? It's never below zero.
Our labor participation rate was the worst since 1978. But think of it, GDP below zero, horrible labor participation rate.

And our real unemployment is anywhere from 18 to 20 percent. Don't believe the 5.6.

Don't believe it.
That's right. A lot of people up there can't get jobs. They can't get jobs, because there are no jobs, because China has our jobs and Mexico has our jobs. They all have jobs.

But the real number, the real number is anywhere from 18 to 19 and maybe even 21 percent, and nobody talks about it, because it's a statistic that's full of nonsense.
Our enemies are getting stronger and stronger by the way, and we as a country are getting weaker. Even our nuclear arsenal doesn't work.
It came out recently they have equipment that is 30 years old. They don't know if it worked. And I thought it was horrible when it was broadcast on television, because boy, does that send signals to Putin and all of the other people that look at us and they say, "That is a group of people, and that is a nation that truly has no clue. They don't know what they're doing. They don't know what they're doing."
I've Worked in Republican Politics. The Party's Voter Suppression in the Midterms Has Been a Disgrace
We have a disaster called the big lie: Obamacare. Obamacare.
Yesterday, it came out that costs are going for people up 29, 39, 49, and even 55 percent, and deductibles are through the roof. You have to be hit by a tractor, literally, a tractor, to use it, because the deductibles are so high, it's virtually useless. It's virtually useless. It is a disaster.
And remember the $5 billion website? $5 billion we spent on a website, and to this day it doesn't work. A $5 billion website.
I have so many websites, I have them all over the place. I hire people, they do a website. It costs me $3. $5 billion website.
Well, you need somebody, because politicians are all talk, no action. Nothing's gonna get done. They will not bring us— believe me— to the promised land. They will not.
As an example, I've been on the circuit making speeches, and I hear my fellow Republicans. And they're wonderful people. I like them. They all want me to support them. They don't know how to bring it about. They come up to my office. I'm meeting with three of them in the next week. And they don't know— "Are you running? Are you not running? Could we have your support? What do we do? How do we do it?"
I like them. And I hear their speeches. And they don't talk jobs and they don't talk China.

When was the last time you heard China is killing us? They're devaluing their currency to a level that you wouldn't believe. It makes it impossible for our companies to compete, impossible. They're killing us.
But you don't hear that from anybody else. You don't hear it from anybody else. And I watch the speeches.

I watch the speeches of these people, and they say the sun will rise, the moon will set, all sorts of wonderful things will happen. And people are saying, "What's going on? I just want a job. Just get me a job. I don't need the rhetoric. I want a job."
And that's what's happening. And it's going to get worse, because remember, Obamacare really kicks in in '16, 2016. Obama is going to be out playing golf. He might be on one of my courses. I would invite him, I actually would say. I have the best courses in the world, so I'd say, you what, if he wants to— I have one right next to the White House, right on the Potomac. If he'd like to play, that's fine.
In fact, I'd love him to leave early and play, that would be a very good thing.
But Obamacare kicks in in 2016. Really big league. It is going to be amazingly destructive. Doctors are quitting. I have a friend who's a doctor, and he said to me the other day, "Donald, I never saw anything like it. I have more accountants than I have nurses. It's a disaster. My patients are beside themselves. They had a plan that was good. They have no plan now."
We have to repeal Obamacare, and it can be— and— and it can be replaced with something much better for everybody. Let it be for everybody. But much better and much less expensive for people and for the government. And we can do it.
So I've watched the politicians. I've dealt with them all my life. If you can't make a good deal with a politician, then there's something wrong with you. You're certainly not very good. And that's what we have representing us. They will never make America great again. They don't even have a chance. They're controlled fully— they're controlled fully by the lobbyists, by the donors, and by the special interests, fully.
Yes, they control them. Hey, I have lobbyists. I have to tell you. I have lobbyists that can produce anything for me. They're great. But you know what? it won't happen. It won't happen. Because we have to stop doing things for some people, but for this country, it's destroying our country. We have to stop, and it has to stop now.

Now, our country needs— our country needs a truly great leader, and we need a truly great leader now. We need a leader that wrote "The Art of the Deal."
We need a leader that can bring back our jobs, can bring back our manufacturing, can bring back our military, can take care of our vets. Our vets have been abandoned.
And we also need a cheerleader.
You know, when President Obama was elected, I said, "Well, the one thing, I think he'll do well. I think he'll be a great cheerleader for the country. I think he'd be a great spirit."
He was vibrant. He was young. I really thought that he would be a great cheerleader.
He's not a leader. That's true. You're right about that.
But he wasn't a cheerleader. He's actually a negative force. He's been a negative force. He wasn't a cheerleader; he was the opposite.
We need somebody that can take the brand of the United States and make it great again.

It's not great again.
We need— we need somebody— we need somebody that literally will take this country and make it great again. We can do that.
And, I will tell you, I love my life. I have a wonderful family. They're saying, "Dad, you're going to do something that's going to be so tough."
You know, all of my life, I've heard that a truly successful person, a really, really successful person and even modestly successful cannot run for public office. Just can't happen. And yet that's the kind of mindset that you need to make this country great again.
So ladies and gentlemen...I am officially running... for president of the United States, and we are going to make our country great again.
It can happen. Our country has tremendous potential. We have tremendous people.
We have people that aren't working. We have people that have no incentive to work. But they're going to have incentive to work, because the greatest social program is a job. And they'll be proud, and they'll love it, and they'll make much more than they would've ever made, and they'll be— they'll be doing so well, and we're going to be thriving as a country, thriving. It can happen.
I will be the greatest jobs president that God ever created. I tell you that.
I'll bring back our jobs from China, from Mexico, from Japan, from so many places. I'll bring back our jobs, and I'll bring back our money.
Right now, think of this: We owe China $1.3 trillion. We owe Japan more than that.

So they come in, they take our jobs, they take our money, and then they loan us back the money, and we pay them in interest, and then the dollar goes up so their deal's even better.
How stupid are our leaders? How stupid are these politicians to allow this to happen? How stupid are they?
I'm going to tell you— thank you. I'm going to tell you a couple of stories about trade, because I'm totally against the trade bill for a number of reasons.
Number one, the people negotiating don't have a clue. Our president doesn't have a clue. He's a bad negotiator.
He's the one that did Bergdahl. We get Bergdahl, they get five killer terrorists that everybody wanted over there.
We get Bergdahl. We get a traitor. We get a no-good traitor, and they get the five people that they wanted for years, and those people are now back on the battlefield trying to kill us. That's the negotiator we have.

Take a look at the deal he's making with Iran. He makes that deal, Israel maybe won't exist very long. It's a disaster, and we have to protect Israel. But...
So we need people— I'm a free trader. But the problem with free trade is you need really talented people to negotiate for you. If you don't have talented people, if you don't have

great leadership, if you don't have people that know business, not just a political hack that got the job because he made a contribution to a campaign, which is the way all jobs, just about, are gotten, free trade terrible.
Free trade can be wonderful if you have smart people, but we have people that are stupid. We have people that aren't smart. And we have people that are controlled by special interests. And it's just not going to work.
So, here's a couple of stories happened recently. A friend of mine is a great manufacturer. And, you know, China comes over and they dump all their stuff, and I buy it. I buy it, because, frankly, I have an obligation to buy it, because they devalue their currency so brilliantly, they just did it recently, and nobody thought they could do it again.
But with all our problems with Russia, with all our problems with everything— everything, they got away with it again. And it's impossible for our people here to compete.
So I want to tell you this story. A friend of mine who's a great manufacturer, calls me up a few weeks ago. He's very upset. I said, "What's your problem?"

He said, "You know, I make great product."
And I said, "I know. I know that because I buy the product."
He said, "I can't get it into China. They won't accept it. I sent a boat over and they actually sent it back. They talked about environmental, they talked about all sorts of crap that had nothing to do with it."
I said, "Oh, wait a minute, that's terrible. Does anyone know this?"
He said, "Yeah, they do it all the time with other people."
I said, "They send it back?"
"Yeah. So I finally got it over there and they charged me a big tariff. They're not supposed to be doing that. I told them."
Now, they do charge you tariff on trucks, when we send trucks and other things over there.
Ask Boeing. They wanted Boeing's secrets. They wanted their patents and all their secrets before they agreed to buy planes from Boeing.
Hey, I'm not saying they're stupid. I like China. I sell apartments for— I just sold an apartment for $15 million to somebody from China. Am I supposed to dislike them? I own a big chunk of the Bank of America Building at 1290 Avenue of the Americas, that I got from China in a war. Very valuable.

I love China. The biggest bank in the world is from China. You know where their United States headquarters is located? In this building, in Trump Tower. I love China. People say, "Oh, you don't like China?"
No, I love them. But their leaders are much smarter than our leaders, and we can't sustain

ourself with that. There's too much— it's like— it's like take the New England Patriots and Tom Brady and have them play your high school football team. That's the difference between China's leaders and our leaders.

Trump Supporter Banned From Disney World for Waving 'Trump 2020' Sign on Splash Mountain

They are ripping us. We are rebuilding China. We're rebuilding many countries. China, you go there now, roads, bridges, schools, you never saw anything like it. They have bridges that make the George Washington Bridge look like small potatoes. And they're all over the place.

We have all the cards, but we don't know how to use them. We don't even know that we have the cards, because our leaders don't understand the game. We could turn off that spigot by charging them tax until they behave properly.

Now they're going militarily. They're building a military island in the middle of the South China sea. A military island. Now, our country could never do that because we'd have to get environmental clearance, and the environmentalist wouldn't let our country— we would never build in an ocean. They built it in about one year, this massive military port. They're building up their military to a point that is very scary. You have a problem with ISIS. You have a bigger problem with China.

And, in my opinion, the new China, believe it or not, in terms of trade, is Mexico.

So this man tells me about the manufacturing. I say, "That's a terrible story. I hate to hear it."

But I have another one, Ford.

So Mexico takes a company, a car company that was going to build in Tennessee, rips it out. Everybody thought the deal was dead. Reported it in the Wall Street Journal recently. Everybody thought it was a done deal. It's going in and that's going to be it, going into Tennessee. Great state, great people.

All of a sudden, at the last moment, this big car manufacturer, foreign, announces they're not going to Tennessee. They're gonna spend their $1 billion in Mexico instead. Not good. Now, Ford announces a few weeks ago that Ford is going to build a $2.5 billion car and truck and parts manufacturing plant in Mexico. $2.5 billion, it's going to be one of the largest in the world. Ford. Good company.

So I announced that I'm running for president. I would...

... one of the early things I would do, probably before I even got in— and I wouldn't even use— you know, I have— I know the smartest negotiators in the world. I know the good ones. I know the bad ones. I know the overrated ones.

You get a lot of them that are overrated. They're not good. They think they are. They get good stories, because the newspapers get buffaloed. But they're not good.

But I know the negotiators in the world, and I put them one for each country. Believe me,

folks. We will do very, very well, very, very well.
But I wouldn't even waste my time with this one. I would call up the head of Ford, who I know. If I was president, I'd say, "Congratulations. I understand that you're building a nice $2.5 billion car factory in Mexico and that you're going to take your cars and sell them to the United States zero tax, just flow them across the border."
And you say to yourself, "How does that help us," right? "How does that help us? Where is that good"? It's not.

So I would say, "Congratulations. That's the good news. Let me give you the bad news. Every car and every truck and every part manufactured in this plant that comes across the border, we're going to charge you a 35-percent tax, and that tax is going to be paid simultaneously with the transaction, and that's it.
Now, here's what is going to happen. If it's not me in the position, it's one of these politicians that we're running against, you know, the 400 people that we're (inaudible).
And here's what's going to happen. They're not so stupid. They know it's not a good thing, and they may even be upset by it. But then they're going to get a call from the donors or probably from the lobbyist for Ford and say, "You can't do that to Ford, because Ford takes care of me and I take care of you, and you can't do that to Ford."
And guess what? No problem. They're going to build in Mexico. They're going to take away thousands of jobs. It's very bad for us.

So under President Trump, here's what would happen:
The head of Ford will call me back, I would say within an hour after I told them the bad news. But it could be he'd want to be cool, and he'll wait until the next day. You know, they want to be a little cool.
And he'll say, "Please, please, please." He'll beg for a little while, and I'll say, "No interest." Then he'll call all sorts of political people, and I'll say, "Sorry, fellas. No interest," because I don't need anybody's money. It's nice. I don't need anybody's money. I'm using my own money. I'm not using the lobbyists. I'm not using donors. I don't care. I'm really rich. I (inaudible).

And by the way, I'm not even saying that's the kind of mindset, that's the kind of thinking you need for this country.
So— because we got to make the country rich.
It sounds crass. Somebody said, "Oh, that's crass." It's not crass.
We got $18 trillion in debt. We got nothing but problems.
We got a military that needs equipment all over the place. We got nuclear weapons that are obsolete.
We've got nothing. We've got Social Security that's going to be destroyed if somebody

like me doesn't bring money into the country. All these other people want to cut the hell out of it. I'm not going to cut it at all; I'm going to bring money in, and we're going to save it.

But here's what's going to happen:
After I'm called by 30 friends of mine who contributed to different campaigns, after I'm called by all of the special interests and by the— the donors and by the lobbyists— and they have zero chance at convincing me, zero— I'll get a call the next day from the head of Ford. He'll say. "Please reconsider," I'll say no.
He'll say, "Mr. President, we've decided to move the plant back to the United States, and we're not going to build it in Mexico." That's it. They have no choice. They have no choice.
There are hundreds of things like that. I'll give you another example.
Saudi Arabia, they make $1 billion a day. $1 billion a day. I love the Saudis. Many are in this building. They make a billion dollars a day. Whenever they have problems, we send over the ships. We say "we're gonna protect." What are we doing? They've got nothing but money.
If the right person asked them, they'd pay a fortune. They wouldn't be there except for us. And believe me, you look at the border with Yemen. You remember Obama a year ago, Yemen was a great victory. Two weeks later, the place was blown up. Everybody got out— and they kept our equipment.
They always keep our equipment. We ought to send used equipment, right? They always keep our equipment. We ought to send some real junk, because, frankly, it would be— we ought to send our surplus. We're always losing this gorgeous brand-new stuff.
But look at that border with Saudi Arabia. Do you really think that these people are interested in Yemen? Saudi Arabia without us is gone. They're gone.
And I'm the one that made all of the right predictions about Iraq. You know, all of these politicians that I'm running against now— it's so nice to say I'm running as opposed to if I run, if I run. I'm running.
But all of these politicians that I'm running against now, they're trying to disassociate. I mean, you looked at Bush, it took him five days to answer the question on Iraq. He couldn't answer the question. He didn't know. I said, "Is he intelligent?"

Then I looked at Rubio. He was unable to answer the question, is Iraq a good thing or bad thing? He didn't know. He couldn't answer the question.
How are these people gonna lead us? How are we gonna— how are we gonna go back and make it great again?

We can't. They don't have a clue. They can't lead us. They can't. They can't even answer

simple questions. It was terrible.
But Saudi Arabia is in big, big trouble. Now, thanks to fracking and other things, the oil is all over the place. And I used to say it, there are ships at sea, and this was during the worst crisis, that were loaded up with oil, and the cartel kept the price up, because, again, they were smarter than our leaders. They were smarter than our leaders.
There is so much wealth out there that can make our country so rich again, and therefore make it great again. Because we need money. We're dying. We're dying. We need money. We have to do it. And we need the right people.
So Ford will come back. They'll all come back. And I will say this, this is going to be an election, in my opinion, that's based on competence.
Somebody said -- thank you, darlin'.
Somebody said to me the other day, a reporter, a very nice reporter, "But, Mr. Trump, you're not a nice person."That's true. But actually I am. I think I am a nice person. People that know me, like me. Does my family like me? I think so, right. Look at my family. I'm proud of my family.
By the way, speaking of my family, Melania, Barron, Kai, Donnie, Don, Vanessa, Tiffany, Evanka did a great job. Did she do a great job?
Great. Jared, Laura and Eric, I'm very proud of my family. They're a great family.
So the reporter said to me the other day, "But, Mr. Trump, you're not a nice person. How can you get people to vote for you?"
I said, "I don't know." I said, "I think that number one, I am a nice person. I give a lot of money away to charities and other things. I think I'm actually a very nice person."
But, I said, "This is going to be an election that's based on competence, because people are tired of these nice people. And they're tired of being ripped off by everybody in the world. And they're tired of spending more money on education than any nation in the world per capita, than any nation in the world, and we are 26th in the world, 25 countries are better than us in education. And some of them are like third world countries. But we're becoming a third word country, because of our infrastructure, our airports, our roads, everything. So one of the things I did, and I said, you know what I'll do. I'll do it. Because a lot of people said, "He'll never run. Number one, he won't want to give up his lifestyle." They're right about that, but I'm doing it.

Number two, I'm a private company, so nobody knows what I'm worth. And the one thing is that when you run, you have to announce and certify to all sorts of governmental authorities your net worth.
So I said, "That's OK." I'm proud of my net worth. I've done an amazing job.
I started off— thank you— I started off in a small office with my father in Brooklyn and Queens, and my father said -- and I love my father. I learned so much. He was a great negotiator. I learned so much just sitting at his feet playing with blocks listening to him

negotiate with subcontractors. But I learned a lot.
But he used to say, "Donald, don't go into Manhattan. That's the big leagues. We don't know anything about that. Don't do it."
I said, "I gotta go into Manhattan. I gotta build those big buildings. I gotta do it, Dad. I've gotta do it."
And after four or five years in Brooklyn, I ventured into Manhattan and did a lot of great deals— the Grand Hyatt Hotel. I was responsible for the convention center on the west side. I did a lot of great deals, and I did them early and young. And now I'm building all over the world, and I love what I'm doing.
But they all said, a lot of the pundits on television, "Well, Donald will never run, and one of the main reasons is he's private and he's probably not as successful as everybody thinks."
So I said to myself, you know, nobody's ever going to know unless I run, because I'm really proud of my success. I really am.
I've employed— I've employed tens of thousands of people over my lifetime. That means medical. That means education. That means everything.
So a large accounting firm and my accountants have been working for months, because it's big and complex, and they've put together a statement, a financial statement, just a summary. But everything will be filed eventually with the government, and we don't [use] extensions or anything. We'll be filing it right on time. We don't need anything.
And it was even reported incorrectly yesterday, because they said, "He had assets of $9 billion." So I said, "No, that's the wrong number. That's the wrong number. Not assets."

So they put together this. And before I say it, I have to say this. I made it the old-fashioned way. It's real estate. You know, it's real estate.
It's labor, and it's unions good and some bad and lots of people that aren't in unions, and it's all over the place and building all over the world.
And I have assets— big accounting firm, one of the most highly respected— 9 billion 240 million dollars.And I have liabilities of about $500 million. That's long-term debt, very low interest rates. In fact, one of the big banks came to me and said, "Donald, you don't have enough borrowings. Could we loan you $4 billion"? I said, "I don't need it. I don't want it. And I've been there. I don't want it."
But in two seconds, they give me whatever I wanted. So I have a total net worth, and now with the increase, it'll be well-over $10 billion. But here, a total net worth of—net worth, not assets, not— a net worth, after all debt, after all expenses, the greatest assets— Trump Tower, 1290 Avenue of the Americas, Bank of America building in San Francisco, 40 Wall Street, sometimes referred to as the Trump building right opposite the New York— many other places all over the world.
So the total is $8,737,540,00.

Now I'm not doing that...
I'm not doing that to brag, because you know what? I don't have to brag. I don't have to, believe it or not.
I'm doing that to say that that's the kind of thinking our country needs. We need that thinking. We have the opposite thinking.
We have losers. We have losers. We have people that don't have it. We have people that are morally corrupt. We have people that are selling this country down the drain.
So I put together this statement, and the only reason I'm telling you about it today is because we really do have to get going, because if we have another three or four years— you know, we're at $8 trillion now. We're soon going to be at $20 trillion.
According to the economists— who I'm not big believers in, but, nevertheless, this is what they're saying— that $24 trillion— we're very close— that's the point of no return. $24 trillion. We will be there soon. That's when we become Greece. That's when we become a country that's unsalvageable. And we're gonna be there very soon. We're gonna be there very soon. So, just to sum up, I would do various things very quickly. I would repeal and replace the big lie, Obamacare.

I would build a great wall, and nobody builds walls better than me, believe me, and I'll build them very inexpensively, I will build a great, great wall on our southern border. And I will have Mexico pay for that wall.
Mark my words. Nobody would be tougher on ISIS than Donald Trump. Nobody.
I will find -- within our military, I will find the General Patton or I will find General MacArthur, I will find the right guy. I will find the guy that's going to take that military and make it really work. Nobody, nobody will be pushing us around.
I will stop Iran from getting nuclear weapons. And we won't be using a man like Secretary Kerry that has absolutely no concept of negotiation, who's making a horrible and laughable deal, who's just being tapped along as they make weapons right now, and then goes into a bicycle race at 72 years old, and falls and breaks his leg. I won't be doing that. And I promise I will never be in a bicycle race. That I can tell you.
I will immediately terminate President Obama's illegal executive order on immigration, immediately. Fully support and back up the Second Amendment.
Now, it's very interesting. Today I heard it. Through stupidity, in a very, very hard core prison, interestingly named Clinton, two vicious murderers, two vicious people escaped, and nobody knows where they are. And a woman was on television this morning, and she said, "You know, Mr. Trump," and she was telling other people, and I actually called her, and she said, "You know, Mr. Trump, I always was against guns. I didn't want guns. And now since this happened"— it's up in the prison area— "my husband and I are finally in agreement, because he wanted the guns. We now have a gun on every table. We're ready to start shooting."I said, "Very interesting." So protect the Second Amendment.

End— end Common Core. Common Core should— it is a disaster. Bush is totally in favor of Common Core. I don't see how he can possibly get the nomination. He's weak on immigration. He's in favor of Common Core. How the hell can you vote for this guy? You just can't do it. We have to end education has to be local.
Rebuild the country's infrastructure.
Nobody can do that like me. Believe me. It will be done on time, on budget, way below cost, way below what anyone ever thought.
I look at the roads being built all over the country, and I say I can build those things for one-third. What they do is unbelievable, how bad.

You know, we're building on Pennsylvania Avenue, the Old Post Office, we're converting it into one of the world's great hotels. It's gonna be the best hotel in Washington, D.C. We got it from the General Services Administration in Washington.
The Obama administration. We got it. It was the most highly sought after— or one of them, but I think the most highly sought after project in the history of General Services. We got it. People were shocked, Trump got it.
Well, I got it for two reasons. Number one, we're really good. Number two, we had a really good plan. And I'll add in the third, we had a great financial statement. Because the General Services, who are terrific people, by the way, and talented people, they wanted to do a great job. And they wanted to make sure it got built.
So we have to rebuild our infrastructure, our bridges, our roadways, our airports. You come into La Guardia Airport, it's like we're in a third world country. You look at the patches and the 40-year-old floor. They throw down asphalt, and they throw.
You look at these airports, we are like a third world country. And I come in from China and I come in from Qatar and I come in from different places, and they have the most incredible airports in the world. You come to back to this country and you have LAX, disaster. You have all of these disastrous airports. We have to rebuild our infrastructure.
Save Medicare, Medicaid and Social Security without cuts. Have to do it.
Get rid of the fraud. Get rid of the waste and abuse, but save it. People have been paying it for years. And now many of these candidates want to cut it. You save it by making the United States, by making us rich again, by taking back all of the money that's being lost.
Renegotiate our foreign trade deals.
Reduce our $18 trillion in debt, because, believe me, we're in a bubble. We have artificially low interest rates. We have a stock market that, frankly, has been good to me, but I still hate to see what's happening. We have a stock market that is so bloated.
Be careful of a bubble because what you've seen in the past might be small potatoes compared to what happens. So be very, very careful.
And strengthen our military and take care of our vets. So, so important.
Sadly, the American dream is dead.

But if I get elected president I will bring it back bigger and better and stronger than ever before, and we will make America great again.
Thank you. Thank you very much.[231]

Discours n°3: Discours à la Convention Nationale Républicaine à Cleveland, dans l'Etat de l'Ohio, le 19 Juillet 2016.

Trump Junior Donald, "National Republican Convention." Speech, Cleveland, Ohio, July 19, 2016. – ABC News

Thank you. Thank you very much.

Friends, delegates and fellow Americans: I humbly and gratefully accept your nomination for the presidency of the United States.

USA, USA, USA. Who would've believed that when we started this journey on June 16th last year, we, and I say we, because we are a team, would have received almost 14 million votes, the most in the history of the Republican Party and that the Republican Party would get 60 percent more votes than it received eight years ago, who would've believed this, who would've believed this?
The Democrats, on the other hand, received 20 percent fewer votes than they got four years ago, not so good, not so good.

Together, we will lead our party back to the White House, and we will lead our country back to safety, prosperity, and peace. We will be a country of generosity and warmth. But we will also be a country of law and order.

Our convention occurs at a moment of crisis for our nation. The attacks on our police, and the terrorism of our cities, threaten our very way of life. Any politician who does not grasp this danger is not fit to lead our country.
Americans watching this address tonight have seen the recent images of violence in our streets and the chaos in our communities. Many have witnessed this violence personally,

[231] http://time.com/3923128/donald%13trump%13announcement%13speech/

some have even been its victims I have a message for all of you: The crime and violence that today afflicts our nation will soon and I mean very soon.

It is finally time for a straightforward assessment of the state of our nation. I will present the facts plainly and honestly.

We cannot afford to be so politically correct anymore. So if you want to hear the corporate spin, the carefully-crafted lies, and the media myths, the Democrats are holding their convention next week, go there.

But here, at our convention, there will be no lies. We will honor the American people with the truth, and nothing else.

These are the facts: Decades of progress made in bringing down crime are now being reversed by this Administration's rollback of criminal enforcement. Homicides last year increased by 17 percent in America's fifty largest cities. That's the largest increase in 25 years.

In our nation's capital, killings have risen by 50 percent. They are up nearly 60 percent in nearby Baltimore. In the President's hometown of Chicago more than 2,000 people have been the victims of shootings this year alone. And almost 4,000 have been killed in the Chicago area since he took office.

The number of police officers killed in the line of duty has risen by almost 50 percent compared to this point last year. Nearly 180,000 illegal immigrants with criminal records, ordered deported from our country, are tonight roaming free to threaten peaceful citizens. The number of new illegal immigrant families who have crossed the border so far this year already exceeds the entire total from 2015. They are being released by the tens of thousands into our communities with no regard for the impact on public safety or resources.

One such border-crosser was released and made his way to Nebraska. There, he ended the life of an innocent young girl named Sarah Root. She was 21 years-old, and was killed the day after graduating from college with a 4.0 Grade Point Average, number one in her class.

Her killer was then released a second time, and he is now a fugitive from the law. I've met Sarah's beautiful family. But to this Administration, their amazing daughter was just one more American life that wasn't worth protecting. One more child to sacrifice on the altar of open borders.

What about our economy? Again, I will tell you the plain facts that have been edited out of your nightly news and your morning newspaper: Nearly four in 10 African-American children are living in poverty, while 58 percent of African-American youth are not employed. Two million more Latinos are in poverty today than when the President Obama took his oath of office less than eight years ago. Another 14 million people have left the workforce entirely. Household incomes are down more than $4,000 since the year 2000, that's 16 years ago.

Our trade deficit in goods reached nearly, think of this, our trade deficit is $800 billion, think of that, $800 billion last year alone. We're gonna fix that.
The budget is no better. President Obama has almost doubled our national debt to more than $19 trillion, and growing. And yet, what do we have to show for it? Our roads and bridges are falling apart, our airports are Third World condition, and forty-three million Americans are on food stamps.
Now let us consider the state of affairs abroad.

Not only have our citizens endured domestic disaster, but they have lived through one international humiliation after another. One after another. We all remember the images of our sailors being forced to their knees by their Iranian captors at gunpoint. This was just prior to the signing of the Iran deal, which gave back to Iran $150 billion and gave us absolutely nothing – it will go down in history as one of the worst deals ever negotiated.
Another humiliation came when president Obama drew a red line in Syria – and the whole world knew it meant absolutely nothing.

In Libya, our consulate – the symbol of American prestige around the globe – was brought down in flames. America is far less safe – and the world is far less stable – than when Obama made the decision to put Hillary Clinton in charge of America's foreign policy. Let's defeat her in November. I am certain it is a decision he truly regrets.

Her bad instincts and her bad judgment – something pointed out by Bernie Sanders – are what caused so many of the disasters unfolding today. Let's review the record. In 2009, pre-Hillary, ISIS was not even on the map. Libya was stable. Egypt was peaceful. Iraq was seeing a reduction in violence. Iran was being choked by sanctions. Syria was under control. After four years of Hillary Clinton, what do we have?

ISIS has spread across the region, and the entire world. Libya is in ruins, and our Ambassador and his staff were left helpless to die at the hands of savage killers. Egypt was turned over to the radical Muslim brotherhood, forcing the military to retake control. Iraq is in chaos. Iran is on the path to nuclear weapons. Syria is engulfed in a civil war and a refugee crisis now threatens the West. After fifteen years of wars in the Middle East, after trillions of dollars spent and thousands of lives lost, the situation is worse than it has ever been before.

This is the legacy of Hillary Clinton: death, destruction, terrorism and weakness. But Hillary Clinton's legacy does not have to be America's legacy. The problems we face now – poverty and violence at home, war and destruction abroad – will last only as long as we continue relying on the same politicians who created them in the first place. A change in leadership is required to produce a change in outcomes.

Tonight, I will share with you my plan of action for America. The most important difference between our plan and that of our opponent, is that our plan will put America first. Americanism, not globalism, will be our credo. As long as we are led by politicians who will not put America first, then we can be assured that other nations will not treat America with respect the respect that we deserve.

The American people will come first once again. My plan will begin with safety at home – which means safe neighborhoods, secure borders, and protection from terrorism. There can be no prosperity without law and order. On the economy, I will outline reforms to add millions of new jobs and trillions in new wealth that can be used to rebuild America.

A number of these reforms that I will outline tonight will be opposed by some of our nation's most powerful special interests. That is because these interests have rigged our political and economic system for their exclusive benefit. Believe me it's for their benefit. Big business, elite media and major donors are lining up behind the campaign of my opponent because they

know she will keep our rigged system in place. They are throwing money at her because they have total control over everything she does. She is their puppet, and they pull the strings.

That is why Hillary Clinton's message is that things will never change. Never ever. My message is that things have to change – and they have to change right now. Every day I wake up determined to deliver a better life for the people all across this nation that have been neglected, ignored, and abandoned. I have visited the laid-off factory workers, and the communities crushed by our horrible and unfair trade deals. These are the forgotten men and women of our country and they are forgotten but they're not going to be forgotten long.

These are people who work hard but no longer have a voice. I am your voice. I have embraced crying mothers who have lost their children because our politicians put their personal agendas before the national good. I have no patience for injustice, no tolerance for government incompetence, no sympathy for leaders who fail their citizens.

How great are our police? And how great is Cleveland? Thank you. I have no patience for injustice, no tolerance for government incompetence of which there is so much. No sympathy for leaders who fail their citizens.

When innocent people suffer, because our political system lacks the will, or the courage, or the basic decency to enforce our laws – or still worse, has sold out to some corporate lobbyist for cash – I am not able to look the other way. And I won't look the other way. And when a Secretary of State illegally stores her emails on a private server, deletes 33,000 of them so the authorities can't see her crime, puts our country at risk, lies about it in every different form and faces no consequence – I know that corruption has reached a level like never ever before in our country.

When the FBI Director says that the Secretary of State was "extremely careless" and "negligent," in handling our classified secrets, I also know that these terms are minor compared to what she actually did.

They were just used to save her from facing justice for her terrible, terrible crimes. In fact, her single greatest accomplishment may be committing such an egregious crime and getting away with it – especially when others have paid so dearly. When that same Secretary of State rakes

in millions of dollars trading access and favors to special interests and foreign powers I know the time for action has come.

I have joined the political arena so that the powerful can no longer beat up on people that cannot defend themselves. Nobody knows the system better than me, which is why I alone can fix it.

I have seen firsthand how the system is rigged against our citizens, just like it was rigged against Bernie Sanders – he never had a chance. But his supporters will join our movement, because we will fix his biggest issue: trade. Millions of Democrats will join our movement, because we are going to fix the system so it works fairly and justly for each and every American. In this cause, I am proud to have at my side the next Vice President of the United States: Governor Mike Pence of Indiana. And a great guy.

We will bring the same economic success to America that Mike brought to Indiana, which is amazing. He is a man of character and accomplishment. He is the man for the job

The first task for our new Administration will be to liberate our citizens from the crime and terrorism and lawlessness that threatens their communities. America was shocked to its core when our police officers in Dallas were so brutally executed. Immediately after Dallas, we have seen continued threats and violence against our law enforcement officials. Law officers have been shot or killed in recent days in Georgia, Missouri, Wisconsin, Kansas, Michigan and Tennessee.

On Sunday, more police were gunned down in Baton Rouge, Louisiana. Three were killed, and three were very, very badly injured. An attack on law enforcement is an attack on all Americans. I have a message to every last person threatening the peace on our streets and the safety of our police.

When I take the oath of office next year, I will restore law and order to our country. Believe me, believe me. I will work with, and appoint, the best prosecutors and law enforcement officials to get the job properly done. In this race for the White House, I am the Law and Order candidate.

The irresponsible rhetoric of our President, who has used the pulpit of the presidency to divide us by race and color, has made America a more dangerous environment than frankly I have ever seen and anybody in this room has ever watched or seen. This Administration has failed America's inner cities. Remember, it has failed America's inner cities. It's failed them on education. It's failed them on jobs. It's failed them on crime. It's failed them in every way and on every single level.

When I am President, I will work to ensure that all of our kids are treated equally, and protected equally. Every action I take, I will ask myself: does this make life better for young Americans in Baltimore, in Chicago, in Detroit, in Ferguson who have really in every way folks, the same right to live out their dreams as any other child America? To make life safe for all of our citizens, we must also address the growing threats we face from outside the country. We are going to defeat the barbarians of ISIS and we are going to defeat them fast.

Once again, France is the victim of brutal Islamic terrorism. Men, women and children, viciously mowed down. Lives ruined. Families ripped apart. A nation in mourning. The damage and devastation that can be inflicted by Islamic radicals, has been proven over and over. At the world trade center, at an office party in San Bernadino, at the Boston Marathon, at a military recruiting center in Chattanooga, Tennessee. And many, many other locations.

Only weeks ago, in Orlando, Florida, 49 wonderful Americans were savagely murdered by an Islamic terrorist. This time, the terrorist targeted our LGBTQ community. No good. We are going to stop it. As your President, I will do everything in my power to protect our LGBTQ citizens from the violence and oppression of a hateful foreign ideology, believe me.

And I have to say as a Republican it is so nice to hear you cheering for what I just said. Thank you.

To protect us from terrorism, we need to focus on three things. We must have the best absolutely the best gathering of intelligence anywhere in the world. We must abandon the failed policy of nation- building and regime change that Hillary Clinton pushed in Iraq, Libya, Egypt and Syria. Instead, we must work with all of our allies who share our goal of destroying ISIS and stamping out Islamic terrorism and doing it now and doing it quickly. We are going to win, we're going to win fast.

This includes working with our greatest ally in the region, the State of Israel. Recently I have said that NATO was obsolete because it did not properly cover terror. And also that many of the member countries were not paying their fair share. As usual the United States has been picking up the cost. Shortly thereafter, it was announced that NATO would be setting up a new program in order to combat terrorism. A true step in the right direction.

Lastly, and very importantly we must immediately suspend immigration from any nation that has been compromised by terrorism until such time as proven vetting mechanisms have been put in place. We don't want them in our country.

My opponent has called for a radical 550 percent increase in Syrian, think of this, think of this, this is not believable but this is what is happening. A 550 percent increase in Syrian refugees on top of existing massive refugee flows coming into our country already under the leadership of President Obama.

She proposes this despite the fact that there's no way to screen these refugees in order to find out who they are or where they come from. I only want to admit individuals into our country who will support our values and love our people.

Anyone who endorses violence, hatred or oppression is not welcome in our country and never will be. Decades of record immigration have produced lower wages and higher unemployment for our citizens, especially for African-American and Latino workers. We are going to have an immigration system that works, but one that works for the American people.

On Monday, we heard from three parents whose children were killed by illegal Immigrants Mary Ann Mendoza, Sabine Durden, and my friend Jamiel Shaw. They are just three brave representatives of many thousands who have suffered so gravely. Of all my travels in this country, nothing has affected me more, nothing even close I have to tell you, than the time I have spent with the mothers and fathers who have lost their children to violence spilling across our borders which we can solve, we have to solve it.

These families have no special interests to represent them. There are no demonstrators to protect them and certainly non to protest on their behalf. My opponent will never meet with them, or share in their pain believe me. Instead, my opponent wants sanctuary cities.

But where was the sanctuary for Kate Steinle? Where was sanctuary for the children of Mary Ann, Sabine and Jamiel Where was sanctuary for all the other- ah it's so sad to even be talking about it cause we can solve this problem so quickly. Where was the sanctuary for all of the other Americans who have been so brutally murdered, and who have suffered so, so horribly?

These wounded American families have been alone. But they are alone any longer. Tonight, this candidate and the whole nation stand in their corner to support them, to send them our love, and to pledge in their honor that we will save countless more families from suffering and the same awful fate.

We are going to build a great border wall to stop illegal immigration, to stop the gangs and the violence, and to stop the drugs from pouring into our communities. I have been honored to receive the endorsement of America's Border Patrol Agents, and will work directly with them to protect the integrity of our lawful, lawful immigration System. By ending catch-and-release on the border, we will stop the cycle of human smuggling and violence.

Illegal border crossings will go down we will stop it, it won't be happening very much anymore, believe me. Peace will be restored. By enforcing the rules for the millions who overstay their visas. Our laws will finally receive the respect that they deserve. Tonight I want every American whose demand for immigration security has been denied, and every politician who has denied them, to listen very, very closely to the words I am about to stay.

On January 20th of 2017, the day I take the oath of office, Americans will finally wake up in a country where the laws of the US are enforced.

We are going to be considerate and compassionate to everyone. But my greatest compassion will be for our own struggling citizens. My plan is the exact opposite of the radical and dangerous immigration policy of Hillary Clinton. Americans want relief from uncontrolled immigration. Communities want relief from uncontrolled immigration which is what we have now. Communities want relief.

Yet Hillary Clinton is proposing mass amnesty, mass immigration, and mass lawlessness. Her plan will overwhelm your schools and hospitals, further reduce your jobs and wages, and

make it harder for recent immigrants to escape the tremendous cycle of poverty that they are going through right now and make it almost impossible for them to join the middle class. I have a different vision for our workers. It begins with a new, fair trade policy that protects our jobs and stands up to countries that cheat of which there are many. It's been a signature message of my campaign from day one, and it will be a signature feature of my presidency from the moment I take the oath of office.

I have made billions of dollars in business making deals – now I'm going to make our country rich again using the greatest business people in the world, which our country has. I am going to turn our bad trade agreements into great ones.

America has lost nearly-one third of its manufacturing jobs since 1997, following the enactment of disastrous trade deals supported by Bill and Hillary Clinton. Remember it was Bill Clinton who signed NAFTA, one of the worst economic deals every made by our country or frankly any other country. Never ever again.

I am going to bring back our jobs to Ohio and Pennsylvania and New York and Michigan and all of America and I am not going to let companies move to other countries, firing their employees along the way without consequence. Not going to happen anymore.

My opponent on the other hand has supported virtually every trade agreement that has been destroying our middle class. She supported NAFTA and she supported china's entrance into the WTO. Another one of her husband's colossal mistakes and disasters.

She supported the job killing trade deal with South Korea. She supported the TPP which would not only destroy our manufacturing but it would make America subject to the rulings of foreign governments and it's not going to happen. I pledge to never sign any trade agreement that hurts our workers or that diminishes our freedom and our independence. We will never ever sing bad trade deals. America first again, America first!

Instead, I will make individual deals with individual countries. No longer will we enter into these massive transactions with many countries that are thousands of pages long and which no one from our country even reads or understands. We are going to enforce all trade violations against any country that cheats.

This includes stopping China's outrageous theft of intellectual property, along with their illegal product dumping, and their devastating currency Manipulation. They are the greatest that came about they are the greatest currency manipulators ever.

Our horrible trade agreements with China and many others, will be totally renegotiated. That includes renegotiating NAFTA to get a much better deal for America – and we'll walk away if we don't get that kind of a deal. We are going to start building and making things again.

Next comes the reform of our tax laws, regulations and energy rules. While Hillary Clinton plans a massive tax increase, I have proposed the largest tax reduction of any candidate who has declared for the presidential race this year – Democrat or Republican. Middle-income Americans will experience profound relief, and taxes will be greatly simplified for everyone I mean everyone.

America is one of the highest-taxed nations in the world. Reducing taxes will cause new companies and new jobs to come roaring back into our country. Believe it will happen and it will happen fast. Then we are going to deal with the issue of regulation, one of the greatest job-killers of them all.

Excessive regulation is costing our country as much as $2 trillion a year, and we will end it very, very quickly. We are going to lift the restrictions on the production of American energy. This will produce more than 20 trillion dollars in job creating economic activity over the next four decades.

My opponent on the other hand wants to put the great miners and the great steelworkers of our country, out of work and out of business. That will never happen with Donald J. Trump as president. Our steel workers and our miners are going back to work again.

With these new economic policies, trillions and trillions of dollars will start flowing into our country. This new wealth will improve the quality of life for all Americans. We will build the roads, highways, bridges, tunnels, airports, and the railways of tomorrow. This in turn will create millions of more jobs.

We will rescue kids from failing schools by helping their parents send them to a safe school of their choice. My opponent would rather protect bureaucrats than serve American children, and that's what she's doing and that's what she's done. We will repeal and replace disastrous Obamacare. You will be able to choose your own doctor again. And we will fix TSA at the airports, which is a total disaster.

Thank you. Thank you.

We're going to work with all of our students who are drowning in debt to take the pressure off these young people just starting out in their adult lives. Tremendous problem. We will completely rebuild our depleted military. And the countries that we are protecting at a massive cost to us, will be asked to pay their fair share!

We will take care of our great veterans like they have never been taken care of before. My just released ten-point plan has received tremendous veteran support. We will guarantee those who served this country will be able to visit a hospital or doctor of their choice without waiting five days on a line and then dying.

My opponent dismissed the V.A. scandal. One more sign of how out of touch she really is. We are going to ask every department head in government to provide a list of wasteful spending, on projects that we can eliminate in my first 100 days. The politicians have talked about this for year, but I'm going to do it.

We are going to appoint justices of the United States Supreme Court who will uphold our laws and our constitution! The replacement of our beloved Justice Scalia will be a person of similar views, principles and judicial philosophies, very important. This will be one of the most important issues decided by this election.

My opponent wants to essentially abolish the second amendment. I, on the other hand, received early and strong endorsement of the National Rifle Association. And will protect the right of all Americans to keep their families safe.

At this moment I would like to thank the evangelical and religious community because I'll tell you what, the support that they've given me, and I'm not sure I totally deserve it, has been so

amazing and has had such a big reason for me being here tonight. True. So true. They have much to contribute to our politics, yet our laws prevent you from speaking your minds from your own pulpits.

An amendment pushed by Lyndon Johnson many years ago threatens religious institutions with a loss of their tax exempt status if they openly advocate their political views. Their voice has been taken away. I am going to work very hard to repeal that language and to protect free speech for all Americans.

We can accomplish these great things and so much more. All we need to do is start believing in ourselves and in our country again. Start believing. It is time to show the whole world that America is become, bigger and better and stronger our country again. Start believing. It is time to show the whole world that America is become, bigger and better and stronger than ever before.

In this journey I'm so lucky to have at my side my wife, Melania, and my wonderful children. Don, Ivanka, Eric, Tiffany and Barron, you will always be my greatest source of pride and joy. And, by the way, Melania and Ivanka, did they do a job.

My dad, Fred trump, was the smartest and hardest working man I ever knew. I wonder sometimes what he'd say if he were here to see this and to see me tonight. It's because of him that I learned from my youngest age to respect the dignity of work and the dignity of working people. He was a guy most comfortable in the company of bricklayers and carpenters and electricians and I have a lot of that in me also. I love those people.

Then there's my mother, Mary. She was strong but also warm and fair minded. She was a truly great mother. She was also one of the most honest and charitable people that I have ever known, and a great, great judge of character. She could pick 'em out from anywhere.

To my sisters, Marian and Elizabeth, my brother, Robert, and my late brother, Fred, I will always give you my love. You are most special to me.

I have had a truly great life in business, but now my sole and exclusive mission is to go to work for our country, to go to work for you. It's time to deliver a victory for the American

people. We don't win anymore, but we are going to start winning again. But to do that, we must break free from the petty politics of the past.

America is a nation of believers, dreamers and strivers that is being led by a group of censors, critics and cynics. Remember, all of the people telling you, you can't have the country you want are the same people that wouldn't stand -- I mean, they said Trump doesn't have a chance of being here tonight, not a chance. The same people. Oh, we love defeating those people, don't we? Don't we love defeating those people. Love it, love it, love it. No longer can we rely on those same people, in the media and politics, who will say anything to keep our rigged system in place. Instead, we must choose to believe in America. History is watching us now.

We don't have much time. But history is watching. It's waiting to see if we will rise to the occasion and if we will show the whole world that America is still free and independent and strong. I am asking for your support tonight so that I can be your champion in the White House, and I will be your champion in the White House and I will be your champion. My opponent asks her supporters to recite a three-word loyalty pledge. It reads "I'm with her."

I choose to recite a different pledge. My pledge reads, "I'm with you, the American people." I am your voice. So to every parent who dreams for their child and every child who dreams for their future, I say these words to you tonight. I am with you, I will fight for you, and I will win for you.

To all Americans tonight in all of our cities and in all of our towns, I make this promise -- we will make America strong again. We will make America proud again. We will make America safe again. And we will make America great again.

God bless you and goodnight. I love you[232].

[232] https://abcnews.go.com/Politics/full-text-donald-trumps-2016-republican-national-convention/story?id=40786529

Discours n°4: Discours de Victoire à la Présidence Américaine à New-York (Etat de New-York), le 9 novembre 2016.

Trump Junior Donald, “Presidential Victory Speech”. Speech, New York, November 9, 2016. CNN Politics – ABC News

Sorry to keep you waiting. Complicated business.
"I’ve just received a call from Secretary Clinton. She congratulated us, it’s about us, on our victory and I congratulated her and her family on a very very hard fought campaign. I mean, she fought very hard.

"Hillary has worked very long and very hard over a long period of time and we owe her a major debt of gratitude for her service to our country. I mean that very sincerely.
"Now it’s time for America to bind the wounds of division. We have to get together.
"To all Republicans and Democrats and Independents across this nation, I say it is time for us to come together as one united people. It’s time.
"I pledge to every citizen of our land that I will be President for all Americans and this is so important to me.
"For those who have chosen not to support me in the past, of which there were a few people, I’m reaching out to you for your guidance and your help so we can work together and unify our great country.

"As I’ve said from the beginning, ours was not a campaign but rather an incredible and great movement made up of millions of hard working men and women who love their country and want better brighter future for themselves and for their family.
"It will be a movement comprised of people from all races, religions, backgrounds and beliefs who want and expect our government to serve the people - and serve the people it will.
"Working together we will begin the urgent task of rebuilding our nation and renewing the American dream.
"I have spent my entire life in business looking at the untapped potential in projects and in

people all over the world.
"That is now what I want to do for our country. Tremendous potential. I've got to know our country so well. Tremendous potential. It's gonna be a beautiful thing.
"Every single American will have the opportunity to realise his or her fullest potential. The forgotten men and women of our country will be forgotten no longer.

"We are going to fix our inner cities and rebuild our highways, bridges, tunnels, airports, schools, hospitals. We're gonna rebuild our infrastructure which will become, by the way, second to none and we will put millions of our people to work as we rebuild it.

"We will also finally take care of our great veterans who've been so loyal and I've got to know so many over this 18 month journey the time I've spent with them in this campaign has been among my greatest honours. Our veterans are incredible people.
"We will embark upon a project of national growth and renewal. I will harness the creative talents of our people and we will call upon the best and brightest to leverage their tremendous talent for the benefit of all. It's gonna happen.
"We have a great economic plan. We will double our growth and have the strongest economy anywhere in the world.
"At the same time we will get along with all other nations willing to get along with us.
"We will have great relationships. We expect to have great great relationships.
"No dream is too big, no challenge is too great.
"Nothing we want for our future is beyond our reach. America will no longer settle for anything less than the best.
"We must reclaim our country's destiny and dream big and bold and daring. We have to do that. We're doing to dream of things for our country and beautiful things and successful things once again.
"@ to tell the world community that while we will always put America's interests first we will deal fairly with everyone.
"All people and all other nations. We will seek common ground not hostility, partnership not conflict.
"First I want to thank my parents who I know are looking down on me right now. Great people. I've learned so much from them. They were wonderful in every regard. I had truly great parents. I also want to thank my sisters Maryanne and Elizabeth who are here with us tonight.
"And my brother Robert, my great friend. Where is Robert? They should all be on this

stage but that's OK. And also my late brother Fred, great guy, fantastic guy. Fantastic family. I was very lucky.

"To Melania and Don and Ivanka and Eric and Tiffany and Barron, I love you and I thank you and especially for putting up with all of those hours. This was tough. This was tough. This political stuff is nasty and it's tough.

"... We have got tremendously talented people up here and I can tell you, it's been very special. I want to give a special thanks to our former mayor Rudy Giuliani who's unbelievable. Unbelievable. He travelled with us and he went through meetings and Rudy never changes. Where's Rudy? Where is he?

"Governor Chris Christie folks, was unbelievable. Thank you, Chris.

"The first man, the first Senator, the first major major politician and let me tell you he's as smart as you get, Senator Jeff Sessions. Great man.

"Another great man, very tough competitor, he was not easy, he was not easy, who is that? Is that the mayor? Ah, Rudy got up here.

"Another great man who's been a friend to me, I'll tell you, I got to know him as a competitor because he was one of the folks that was negotiating to go against those democrats, Dr Ben Carson. Where's Ben? Where is Ben?

"And by the way Mike Huckabee is here some place and he is fantastic. Mike and his family, Sarah, thank you so much.

"General Mike Flynn and General Keller, we have over 200 generals and admirals who've endorsed our campaign. They're special people and it's a great honour.

"We've got 22 congressional medal of honour recipients. We have just tremendous people.

"A very special person who believed me and I'd read reports I wasn't getting along with him - I never had a bad second with him - he's an unbelievable star. I said Reince (Priebus), I know it, look at all those people over there, is a superstar. But I said they can't you a superstar rites unless we win…

"He is the hardest working guy. Come up here. Where is Reince? Get over here Reince. It's about time you did this Reince. Come on, say a few words!

"Our partnership with the RNC was so important to the success of what we've done.

"So I also have to say I've gotten to know some incredible people. The Secret Service people. They're tough, they're smart and they're sharp and I don't wanna mess around with them I can tell you and when I wanna go and wave to a big group of people and they

rip me down in my seat. They are a fantastic group of people.

"And law enforcement in New York City, they're here tonight. These are spectacular people, sometimes underappreciated unfortunately, but we appreciate them, we know what they've been through.
"So it's been what we call a historic event, but to be really historic, we have to do a great job. And I promise you I will not let you down. We will do a great job. WE will do a great job.
"I look very much forward to being your President and hopefully at the end of two years or three years or four years or maybe even EIGHT years you will say that that was something you were really very proud to do.

"Thank you very much. I can only say that while the campaign is over our work on this movement is now really just beginning.
"We're going to get to work immediately for the American people and we're going to be doing a job that hopefully you will be so proud of your President. You will be so proud.
"It's an honour. It's been an amazing evening, it's been an amazing period, and I love this country. Thank you. Thank you very much. Thank you to Mike Pence. Thank you everybody."[233]

Discours n°5 : Dicours Inaugural d'Investiture à la Présidence des Etats-Unis à Washington D.C. le 20 Janvier 2017

Trump Junior Donald, "Inaugural Presidential Speech". Inaugural Address. Washington D.C, January 20, 2017. CNN Politics – CNBC News

"Chief Justice Roberts, President Carter, President Clinton, President Bush, President Obama, fellow Americans and people of the world, thank you.
We, the citizens of America, are now joined in a great national effort to rebuild our country and restore its promise for all of our people.
Together, we will determine the course of America and the world for many, many years to

[233] https://edition.cnn.com/2016/11/09/politics/donald-trump-victory-speech/index.html

come. We will face challenges, we will confront hardships, but we will get the job done.
Every four years, we gather on these steps to carry out the orderly and peaceful transfer of power, and we are grateful to President Obama and First Lady Michelle Obama for their gracious aid throughout this transition. They have been magnificent. Thank you.

Today's ceremony, however, has very special meaning because today, we are not merely transferring power from one administration to another or from one party to another, but we are transferring power from Washington, D.C. and giving it back to you, the people.
For too long, a small group in our nation's capital has reaped the rewards of government while the people have borne the cost. Washington flourished, but the people did not share in its wealth. Politicians prospered, but the jobs left and the factories closed. The establishment protected itself, but not the citizens of our country. Their victories have not been your victories. Their triumphs have not been your triumphs. And while they celebrated in our nation's capital, there was little to celebrate for struggling families all across our land.

That all changes starting right here and right now because this moment is your moment, it belongs to you.

It belongs to everyone gathered here today and everyone watching all across America. This is your day. This is your celebration. And this, the United States of America, is your country.
What truly matters is not which party controls our government, but whether our government is controlled by the people.
January 20th, 2017 will be remembered as the day the people became the rulers of this nation again.
The forgotten men and women of our country will be forgotten no longer.
Everyone is listening to you now. You came by the tens of millions to become part of a historic movement, the likes of which the world has never seen before.

At the center of this movement is a crucial conviction, that a nation exists to serve its citizens. Americans want great schools for their children, safe neighborhoods for their families, and good jobs for themselves. These are just and reasonable demands of righteous people and a righteous public.

But for too many of our citizens, a different reality exists: mothers and children trapped in poverty in our inner cities; rusted out factories scattered like tombstones across the landscape of our nation; an education system flush with cash, but which leaves our young and beautiful students deprived of all knowledge; and the crime and the gangs and the drugs that have stolen too many lives and robbed our country of so much unrealized potential.

This American carnage stops right here and stops right now.
We are one nation and their pain is our pain. Their dreams are our dreams. And their success will be our success. We share one heart, one home, and one glorious destiny. The oath of office I take today is an oath of allegiance to all Americans.
For many decades, we've enriched foreign industry at the expense of American industry; subsidized the armies of other countries, while allowing for the very sad depletion of our military. We've defended other nations' borders while refusing to defend our own.
And spent trillions and trillions of dollars overseas while America's infrastructure has fallen into disrepair and decay. We've made other countries rich, while the wealth, strength and confidence of our country has dissipated over the horizon.

One by one, the factories shuttered and left our shores, with not even a thought about the millions and millions of American workers that were left behind. The wealth of our middle class has been ripped from their homes and then redistributed all across the world.
But that is the past. And now, we are looking only to the future.
We assembled here today are issuing a new decree to be heard in every city, in every foreign capital, and in every hall of power. From this day forward, a new vision will govern our land. From this day forward, it's going to be only America first, America first.
Every decision on trade, on taxes, on immigration, on foreign affairs will be made to benefit American workers and American families. We must protect our borders from the ravages of other countries making our products, stealing our companies and destroying our jobs.

Protection will lead to great prosperity and strength. I will fight for you with every breath in my body and I will never ever let you down.
America will start winning again, winning like never before.
We will bring back our jobs. We will bring back our borders. We will bring back our wealth. And we will bring back our dreams.

We will build new roads and highways and bridges and airports and tunnels and railways all across our wonderful nation. We will get our people off of welfare and back to work, rebuilding our country with American hands and American labor.
We will follow two simple rules; buy American and hire American.
We will seek friendship and goodwill with the nations of the world, but we do so with the understanding that it is the right of all nations to put their own interests first. We do not seek to impose our way of life on anyone, but rather to let it shine as an example. We will shine for everyone to follow.

We will reinforce old alliances and form new ones and unite the civilized world against radical Islamic terrorism, which we will eradicate completely from the face of the Earth.
At the bedrock of our politics will be a total allegiance to the United States of America, and through our loyalty to our country, we will rediscover our loyalty to each other. When you open your heart to patriotism, there is no room for prejudice.
The bible tells us how good and pleasant it is when God's people live together in unity. We must speak our minds openly, debate our disagreements honestly, but always pursue solidarity. When America is united, America is totally unstoppable.

There should be no fear. We are protected and we will always be protected. We will be protected by the great men and women of our military and law enforcement. And most importantly, we will be protected by God.

Finally, we must think big and dream even bigger. In America, we understand that a nation is only living as long as it is striving. We will no longer accept politicians who are all talk and no action, constantly complaining, but never doing anything about it.
The time for empty talk is over. Now arrives the hour of action.
Do not allow anyone to tell you that it cannot be done. No challenge can match the heart and fight and spirit of America. We will not fail. Our country will thrive and prosper again.
We stand at the birth of a new millennium, ready to unlock the mysteries of space, to free the earth from the miseries of disease, and to harness the energies, industries and technologies of tomorrow. A new national pride will stir ourselves, lift our sights and heal our divisions.

It's time to remember that old wisdom our soldiers will never forget, that whether we are

black or brown or white, we all bleed the same red blood of patriots.
We all enjoy the same glorious freedoms and we all salute the same great American flag.
And whether a child is born in the urban sprawl of Detroit or the wind-swept plains of Nebraska, they look up at the same night sky, they fill their heart with the same dreams, and they are infused with the breath of life by the same almighty creator.

So to all Americans in every city near and far, small and large, from mountain to mountain, from ocean to ocean, hear these words. You will never be ignored again.

Your voice, your hopes, and your dreams will define our American destiny. And your courage and goodness and love will forever guide us along the way.
Together, we will make America strong again. We will make America wealthy again. We will make America proud again. We will make America safe again. And yes, together we will make America great again.
Thank you. God bless you. And God bless America.
Thank you.
God bless America[234].

[234] https://www.cnbc.com/2017/01/20/transcript-of-president-trumps-inauguration-speech.html

Débats présidentiels entre Donald Trump et Hillary Clinton

Débat n°1: Discours de premier débat télévisé lors de la campagne présidentielle à l'Université d'Hofstra (Etat de Washington D.C.), le lundi 26 Septembre 2016.

Trump Junior Donald, Rodham, Clinton Hillary, "First Presidential Debate'. Speech on T.V. Hofstra University, Washington D.C. September 26, 2016. Washington Post – NBC News.

HOLT: Good evening from Hofstra University in Hempstead, New York. I'm Lester Holt, anchor of "NBC Nightly News." I want to welcome you to the first presidential debate.

The participants tonight are Donald Trump and Hillary Clinton. This debate is sponsored by the Commission on Presidential Debates, a nonpartisan, nonprofit organization. The commission drafted tonight's format, and the rules have been agreed to by the campaigns.

The 90-minute debate is divided into six segments, each 15 minutes long. We'll explore three topic areas tonight: Achieving prosperity; America's direction; and securing America. At the start of each segment, I will ask the same lead-off question to both candidates, and they will each have up to two minutes to respond. From that point until the end of the segment, we'll have an open discussion.

The questions are mine and have not been shared with the commission or the campaigns. The audience here in the room has agreed to remain silent so that we can focus on what the candidates are saying.

I will invite you to applaud, however, at this moment, as we welcome the candidates: Democratic nominee for president of the United States, Hillary Clinton, and Republican nominee for president of the United States, Donald J. Trump.

(APPLAUSE)

CLINTON: How are you, Donald?

(APPLAUSE)

HOLT: Good luck to you.

(APPLAUSE)

Well, I don't expect us to cover all the issues of this campaign tonight, but I remind everyone, there are two more presidential debates scheduled. We are going to focus on many of the issues that voters tell us are most important, and we're going to press for specifics. I am honored to have this role, but this evening belongs to the candidates and, just as important, to the American people.

Candidates, we look forward to hearing you articulate your policies and your positions, as well as your visions and your values. So, let's begin.

We're calling this opening segment "Achieving Prosperity." And central to that is jobs. There are two economic realities in America today. There's been a record six straight years of job growth, and new census numbers show incomes have increased at a record rate after years of stagnation. However, income inequality remains significant, and nearly half of Americans are living paycheck to paycheck.

Beginning with you, Secretary Clinton, why are you a better choice than your opponent to create the kinds of jobs that will put more money into the pockets of American works?

CLINTON: Well, thank you, Lester, and thanks to Hofstra for hosting us.

The central question in this election is really what kind of country we want to be and what kind of future we'll build together. Today is my granddaughter's second birthday, so I think about this a lot. First, we have to build an economy that works for everyone, not just those at the top. That means we need new jobs, good jobs, with rising incomes.

I want us to invest in you. I want us to invest in your future. That means jobs in infrastructure, in advanced manufacturing, innovation and technology, clean, renewable energy, and small business, because most of the new jobs will come from small business. We also have to make the economy fairer. That starts with raising the national minimum wage and also guarantee, finally, equal pay for women's work.

CLINTON: I also want to see more companies do profit-sharing. If you help create the profits, you should be able to share in them, not just the executives at the top.

And I want us to do more to support people who are struggling to balance family and work. I've heard from so many of you about the difficult choices you face and the stresses that you're under. So let's have paid family leave, earned sick days. Let's be sure we have affordable child care and

debt-free college.
How are we going to do it? We're going to do it by having the wealthy pay their fair share and close the corporate loopholes.
Finally, we tonight are on the stage together, Donald Trump and I. Donald, it's good to be with you. We're going to have a debate where we are talking about the important issues facing our country. You have to judge us, who can shoulder the immense, awesome responsibilities of the presidency, who can put into action the plans that will make your life better. I hope that I will be able to earn your vote on November 8th.

HOLT: Secretary Clinton, thank you.
Mr. Trump, the same question to you. It's about putting money — more money into the pockets of American workers. You have up to two minutes.

TRUMP: Thank you, Lester. Our jobs are fleeing the country. They're going to Mexico. They're going to many other countries. You look at what China is doing to our country in terms of making our product. They're devaluing their currency, and there's nobody in our government to fight them. And we have a very good fight. And we have a winning fight. Because they're using our country as a piggy bank to rebuild China, and many other countries are doing the same thing.
So we're losing our good jobs, so many of them. When you look at what's happening in Mexico, a friend of mine who builds plants said it's the eighth wonder of the world. They're building some of the biggest plants anywhere in the world, some of the most sophisticated, some of the best plants. With the United States, as he said, not so much.
So Ford is leaving. You see that, their small car division leaving. Thousands of jobs leaving Michigan, leaving Ohio. They're all leaving. And we can't allow it to happen anymore. As far as child care is concerned and so many other things, I think Hillary and I agree on that. We probably disagree a little bit as to numbers and amounts and what we're going to do, but perhaps we'll be talking about that later.
But we have to stop our jobs from being stolen from us. We have to stop our companies from leaving the United States and, with it, firing all of their people. All you have to do is take a look at Carrier air conditioning in Indianapolis. They left — fired 1,400 people. They're going to Mexico. So many hundreds and hundreds of companies are doing this.

TRUMP: We cannot let it happen. Under my plan, I'll be reducing taxes tremendously, from 35 percent to 15 percent for companies, small and big businesses. That's going to be a job creator like we haven't seen since Ronald Reagan. It's going to be a beautiful thing to watch.

Companies will come. They will build. They will expand. New companies will start. And I look very, very much forward to doing it. We have to renegotiate our trade deals, and we have to stop these countries from stealing our companies and our jobs.

HOLT: Secretary Clinton, would you like to respond?

CLINTON: Well, I think that trade is an important issue. Of course, we are 5 percent of the world's population; we have to trade with the other 95 percent. And we need to have smart, fair trade deals.

We also, though, need to have a tax system that rewards work and not just financial transactions. And the kind of plan that Donald has put forth would be trickle-down economics all over again. In fact, it would be the most extreme version, the biggest tax cuts for the top percent of the people in this country than we've ever had.

I call it trumped-up trickle-down, because that's exactly what it would be. That is not how we grow the economy.

We just have a different view about what's best for growing the economy, how we make investments that will actually produce jobs and rising incomes.

I think we come at it from somewhat different perspectives. I understand that. You know, Donald was very fortunate in his life, and that's all to his benefit. He started his business with $14 million, borrowed from his father, and he really believes that the more you help wealthy people, the better off we'll be and that everything will work out from there.

I don't buy that. I have a different experience. My father was a small-businessman. He worked really hard. He printed drapery fabrics on long tables, where he pulled out those fabrics and he went down with a silkscreen and dumped the paint in and took the squeegee and kept going.

And so what I believe is the more we can do for the middle class, the more we can invest in you, your education, your skills, your future, the better we will be off and the better we'll grow. That's the kind of economy I want us to see again.

HOLT: Let me follow up with Mr. Trump, if you can. You've talked about creating 25 million jobs, and you've promised to bring back millions of jobs for Americans. How are you going to bring back the industries that have left this country for cheaper labor overseas? How, specifically, are you going to tell American manufacturers that you have to come back?

TRUMP: Well, for one thing — and before we start on that — my father gave me a very small

loan in 1975, and I built it into a company that's worth many, many billions of dollars, with some of the greatest assets in the world, and I say that only because that's the kind of thinking that our country needs.

Our country's in deep trouble. We don't know what we're doing when it comes to devaluations and all of these countries all over the world, especially China. They're the best, the best ever at it. What they're doing to us is a very, very sad thing.

So we have to do that. We have to renegotiate our trade deals. And, Lester, they're taking our jobs, they're giving incentives, they're doing things that, frankly, we don't do.

Let me give you the example of Mexico. They have a VAT tax. We're on a different system. When we sell into Mexico, there's a tax. When they sell in — automatic, 16 percent, approximately. When they sell into us, there's no tax. It's a defective agreement. It's been defective for a long time, many years, but the politicians haven't done anything about it.

Now, in all fairness to Secretary Clinton — yes, is that OK? Good. I want you to be very happy. It's very important to me.

But in all fairness to Secretary Clinton, when she started talking about this, it was really very recently. She's been doing this for 30 years. And why hasn't she made the agreements better? The NAFTA agreement is defective. Just because of the tax and many other reasons, but just because of the fact...

HOLT: Let me interrupt just a moment, but...

TRUMP: Secretary Clinton and others, politicians, should have been doing this for years, not right now, because of the fact that we've created a movement. They should have been doing this for years. What's happened to our jobs and our country and our economy generally is — look, we owe $20 trillion. We cannot do it any longer, Lester.

HOLT: Back to the question, though. How do you bring back — specifically bring back jobs, American manufacturers? How do you make them bring the jobs back?

TRUMP: Well, the first thing you do is don't let the jobs leave. The companies are leaving. I could name, I mean, there are thousands of them. They're leaving, and they're leaving in bigger numbers than ever.

And what you do is you say, fine, you want to go to Mexico or some other country, good luck. We wish you a lot of luck. But if you think you're going to make your air conditioners or your cars or your cookies or whatever you make and bring them into our country without a tax, you're

wrong.
And once you say you're going to have to tax them coming in, and our politicians never do this, because they have special interests and the special interests want those companies to leave, because in many cases, they own the companies. So what I'm saying is, we can stop them from leaving. We have to stop them from leaving. And that's a big, big factor.

HOLT: Let me let Secretary Clinton get in here.

CLINTON: Well, let's stop for a second and remember where we were eight years ago. We had the worst financial crisis, the Great Recession, the worst since the 1930s. That was in large part because of tax policies that slashed taxes on the wealthy, failed to invest in the middle class, took their eyes off of Wall Street, and created a perfect storm.
In fact, Donald was one of the people who rooted for the housing crisis. He said, back in 2006, "Gee, I hope it does collapse, because then I can go in and buy some and make some money." Well, it did collapse.

TRUMP: That's called business, by the way.

CLINTON: Nine million people — nine million people lost their jobs. Five million people lost their homes. And $13 trillion in family wealth was wiped out.
Now, we have come back from that abyss. And it has not been easy. So we're now on the precipice of having a potentially much better economy, but the last thing we need to do is to go back to the policies that failed us in the first place.
Independent experts have looked at what I've proposed and looked at what Donald's proposed, and basically they've said this, that if his tax plan, which would blow up the debt by over $5 trillion and would in some instances disadvantage middle-class families compared to the wealthy, were to go into effect, we would lose 3.5 million jobs and maybe have another recession.
They've looked at my plans and they've said, OK, if we can do this, and I intend to get it done, we will have 10 million more new jobs, because we will be making investments where we can grow the economy. Take clean energy. Some country is going to be the clean- energy superpower of the 21st century. Donald thinks that climate change is a hoax perpetrated by the Chinese. I think it's real.

TRUMP: I did not. I did not. I do not say that.

CLINTON: I think science is real.

TRUMP: I do not say that.

CLINTON: And I think it's important that we grip this and deal with it, both at home and abroad. And here's what we can do. We can deploy a half a billion more solar panels. We can have enough clean energy to power every home. We can build a new modern electric grid. That's a lot of jobs; that's a lot of new economic activity.

So I've tried to be very specific about what we can and should do, and I am determined that we're going to get the economy really moving again, building on the progress we've made over the last eight years, but never going back to what got us in trouble in the first place.

HOLT: Mr. Trump?

TRUMP: She talks about solar panels. We invested in a solar company, our country. That was a disaster. They lost plenty of money on that one.

Now, look, I'm a great believer in all forms of energy, but we're putting a lot of people out of work. Our energy policies are a disaster. Our country is losing so much in terms of energy, in terms of paying off our debt. You can't do what you're looking to do with $20 trillion in debt.

The Obama administration, from the time they've come in, is over 230 years' worth of debt, and he's topped it. He's doubled it in a course of almost eight years, seven-and-a-half years, to be semi- exact.

So I will tell you this. We have to do a much better job at keeping our jobs. And we have to do a much better job at giving companies incentives to build new companies or to expand, because they're not doing it.

And all you have to do is look at Michigan and look at Ohio and look at all of these places where so many of their jobs and their companies are just leaving, they're gone.

And, Hillary, I'd just ask you this. You've been doing this for 30 years. Why are you just thinking about these solutions right now? For 30 years, you've been doing it, and now you're just starting to think of solutions.

CLINTON: Well, actually...

TRUMP: I will bring — excuse me. I will bring back jobs. You can't bring back jobs.

CLINTON: Well, actually, I have thought about this quite a bit.

TRUMP: Yeah, for 30 years.

CLINTON: And I have — well, not quite that long. I think my husband did a pretty good job in the 1990s. I think a lot about what worked and how we can make it work again...

TRUMP: Well, he approved NAFTA...

(CROSSTALK)

CLINTON: ... million new jobs, a balanced budget...

TRUMP: He approved NAFTA, which is the single worst trade deal ever approved in this country.

CLINTON: Incomes went up for everybody. Manufacturing jobs went up also in the 1990s, if we're actually going to look at the facts.
When I was in the Senate, I had a number of trade deals that came before me, and I held them all to the same test. Will they create jobs in America? Will they raise incomes in America? And are they good for our national security? Some of them I voted for. The biggest one, a multinational one known as CAFTA, I voted against. And because I hold the same standards as I look at all of these trade deals.
But let's not assume that trade is the only challenge we have in the economy. I think it is a part of it, and I've said what I'm going to do. I'm going to have a special prosecutor. We're going to enforce the trade deals we have, and we're going to hold people accountable.
When I was secretary of state, we actually increased American exports globally 30 percent. We increased them to China 50 percent. So I know how to really work to get new jobs and to get exports that helped to create more new jobs.

HOLT: Very quickly...

TRUMP: But you haven't done it in 30 years or 26 years or any number you want to...

CLINTON: Well, I've been a senator, Donald...

TRUMP: You haven't done it. You haven't done it.

CLINTON: And I have been a secretary of state...

TRUMP: Excuse me.

CLINTON: And I have done a lot...

TRUMP: Your husband signed NAFTA, which was one of the worst things that ever happened to the manufacturing industry.

CLINTON: Well, that's your opinion. That is your opinion.

TRUMP: You go to New England, you go to Ohio, Pennsylvania, you go anywhere you want, Secretary Clinton, and you will see devastation where manufacture is down 30, 40, sometimes 50 percent. NAFTA is the worst trade deal maybe ever signed anywhere, but certainly ever signed in this country.
And now you want to approve Trans-Pacific Partnership. You were totally in favor of it. Then you heard what I was saying, how bad it is, and you said, I can't win that debate. But you know that if you did win, you would approve that, and that will be almost as bad as NAFTA. Nothing will ever top NAFTA.

CLINTON: Well, that is just not accurate. I was against it once it was finally negotiated and the terms were laid out. I wrote about that in...

TRUMP: You called it the gold standard.

(CROSSTALK)

TRUMP: You called it the gold standard of trade deals. You said it's the finest deal you've ever seen.

CLINTON: No.

TRUMP: And then you heard what I said about it, and all of a sudden you were against it.

CLINTON: Well, Donald, I know you live in your own reality, but that is not the facts. The facts are — I did say I hoped it would be a good deal, but when it was negotiated...

TRUMP: Not.

CLINTON: ... which I was not responsible for, I concluded it wasn't. I wrote about that in my book...

TRUMP: So is it President Obama's fault?

CLINTON: ... before you even announced.

TRUMP: Is it President Obama's fault?

CLINTON: Look, there are differences...

TRUMP: Secretary, is it President Obama's fault?

CLINTON: There are...

TRUMP: Because he's pushing it.

CLINTON: There are different views about what's good for our country, our economy, and our leadership in the world. And I think it's important to look at what we need to do to get the economy going again. That's why I said new jobs with rising incomes, investments, not in more tax cuts that would add $5 trillion to the debt.

TRUMP: But you have no plan.

CLINTON: But in — oh, but I do.

TRUMP: Secretary, you have no plan.

CLINTON: In fact, I have written a book about it. It's called "Stronger Together." You can pick

it up tomorrow at a bookstore...

TRUMP: That's about all you've...

(CROSSTALK)

HOLT: Folks, we're going to...

CLINTON: ... or at an airport near you.

HOLT: We're going to move to...

CLINTON: But it's because I see this — we need to have strong growth, fair growth, sustained growth. We also have to look at how we help families balance the responsibilities at home and the responsibilities at business.
So we have a very robust set of plans. And people have looked at both of our plans, have concluded that mine would create 10 million jobs and yours would lose us 3.5 million jobs, and explode the debt which would have a recession.

TRUMP: You are going to approve one of the biggest tax cuts in history. You are going to approve one of the biggest tax increases in history. You are going to drive business out. Your regulations are a disaster, and you're going to increase regulations all over the place.
And by the way, my tax cut is the biggest since Ronald Reagan. I'm very proud of it. It will create tremendous numbers of new jobs. But regulations, you are going to regulate these businesses out of existence.
When I go around — Lester, I tell you this, I've been all over. And when I go around, despite the tax cut, the thing — the things that business as in people like the most is the fact that I'm cutting regulation. You have regulations on top of regulations, and new companies cannot form and old companies are going out of business. And you want to increase the regulations and make them even worse.
I'm going to cut regulations. I'm going to cut taxes big league, and you're going to raise taxes big league, end of story.

HOLT: Let me get you to pause right there, because we're going to move into — we're going to move into the next segment. We're going to talk taxes...

CLINTON: That can't — that can't be left to stand.

HOLT: Please just take 30 seconds and then we're going to go on.

CLINTON: I kind of assumed that there would be a lot of these charges and claims, and so...

TRUMP: Facts.

CLINTON: So we have taken the home page of my website, HillaryClinton.com, and we've turned it into a fact-checker. So if you want to see in real-time what the facts are, please go and take a look. Because what I have proposed...

TRUMP: And take a look at mine, also, and you'll see.

CLINTON: ... would not add a penny to the debt, and your plans would add $5 trillion to the debt. What I have proposed would cut regulations and streamline them for small businesses. What I have proposed would be paid for by raising taxes on the wealthy, because they have made all the gains in the economy. And I think it's time that the wealthy and corporations paid their fair share to support this country.
Video

Donald J. Trump and Hillary Clinton clashed on taxes, crime and race during their presidential debate on Monday at Hofstra University in Hempstead, N.Y. The Times reporter Michael D. Shear weighs in on the night of pointed attacks.
Published On

HOLT: Well, you just opened the next segment.

TRUMP: Well, could I just finish — I think I...

(CROSSTALK)

HOLT: I'm going to give you a chance right here...

TRUMP: I think I should — you go to her website, and you take a look at her website.

HOLT: ... with a new 15-minute segment...

TRUMP: She's going to raise taxes $1.3 trillion.

HOLT: Mr. Trump, I'm going to...

TRUMP: And look at her website. You know what? It's no difference than this. She's telling us how to fight ISIS. Just go to her website. She tells you how to fight ISIS on her website. I don't think General Douglas MacArthur would like that too much.

HOLT: The next segment, we're continuing...

CLINTON: Well, at least I have a plan to fight ISIS.

HOLT: ... achieving prosperity...

TRUMP: No, no, you're telling the enemy everything you want to do.

CLINTON: No, we're not. No, we're not.

TRUMP: See, you're telling the enemy everything you want to do. No wonder you've been fighting — no wonder you've been fighting ISIS your entire adult life.

CLINTON: That's a — that's — go to the — please, fact checkers, get to work.

HOLT: OK, you are unpacking a lot here. And we're still on the issue of achieving prosperity. And I want to talk about taxes. The fundamental difference between the two of you concerns the wealthy.
Secretary Clinton, you're calling for a tax increase on the wealthiest Americans. I'd like you to further defend that. And, Mr. Trump, you're calling for tax cuts for the wealthy. I'd like you to defend that. And this next two-minute answer goes to you, Mr. Trump.

TRUMP: Well, I'm really calling for major jobs, because the wealthy are going create

tremendous jobs. They're going to expand their companies. They're going to do a tremendous job.

I'm getting rid of the carried interest provision. And if you really look, it's not a tax — it's really not a great thing for the wealthy. It's a great thing for the middle class. It's a great thing for companies to expand.
And when these people are going to put billions and billions of dollars into companies, and when they're going to bring $2.5 trillion back from overseas, where they can't bring the money back, because politicians like Secretary Clinton won't allow them to bring the money back, because the taxes are so onerous, and the bureaucratic red tape, so what — is so bad.

So what they're doing is they're leaving our country, and they're, believe it or not, leaving because taxes are too high and because some of them have lots of money outside of our country. And instead of bringing it back and putting the money to work, because they can't work out a deal to — and everybody agrees it should be brought back.
Instead of that, they're leaving our country to get their money, because they can't bring their money back into our country, because of bureaucratic red tape, because they can't get together. Because we have — we have a president that can't sit them around a table and get them to approve something.
And here's the thing. Republicans and Democrats agree that this should be done, $2.5 trillion. I happen to think it's double that. It's probably $5 trillion that we can't bring into our country, Lester. And with a little leadership, you'd get it in here very quickly, and it could be put to use on the inner cities and lots of other things, and it would be beautiful.
But we have no leadership. And honestly, that starts with Secretary Clinton.

HOLT: All right. You have two minutes of the same question to defend tax increases on the wealthiest Americans, Secretary Clinton.

CLINTON: I have a feeling that by, the end of this evening, I'm going to be blamed for everything that's ever happened.

TRUMP: Why not?

CLINTON: Why not? Yeah, why not?

(LAUGHTER)
You know, just join the debate by saying more crazy things. Now, let me say this, it is absolutely the case...

TRUMP: There's nothing crazy about not letting our companies bring their money back into their country.

HOLT: This is — this is Secretary Clinton's two minutes, please.

TRUMP: Yes.

CLINTON: Yeah, well, let's start the clock again, Lester. We've looked at your tax proposals. I don't see changes in the corporate tax rates or the kinds of proposals you're referring to that would cause the repatriation, bringing back of money that's stranded overseas. I happen to support that.

TRUMP: Then you didn't read it.

CLINTON: I happen to — I happen to support that in a way that will actually work to our benefit. But when I look at what you have proposed, you have what is called now the Trump loophole, because it would so advantage you and the business you do. You've proposed an approach that has a...

TRUMP: Who gave it that name? The first I've — who gave it that name?

(CROSSTALK)

HOLT: Mr. Trump, this is Secretary Clinton's two minutes.

CLINTON: ... $4 billion tax benefit for your family. And when you look at what you are proposing...

TRUMP: How much? How much for my family? CLINTON: ... it is...

TRUMP: Lester, how much?

CLINTON: ... as I said, trumped-up trickle-down. Trickle-down did not work. It got us into the mess we were in, in 2008 and 2009. Slashing taxes on the wealthy hasn't worked.
And a lot of really smart, wealthy people know that. And they are saying, hey, we need to do more to make the contributions we should be making to rebuild the middle class.

CLINTON: I don't think top-down works in America. I think building the middle class, investing in the middle class, making college debt-free so more young people can get their education, helping people refinance their — their debt from college at a lower rate. Those are the kinds of things that will really boost the economy. Broad-based, inclusive growth is what we need in America, not more advantages for people at the very top.

HOLT: Mr. Trump, we're...

TRUMP: Typical politician. All talk, no action. Sounds good, doesn't work. Never going to happen. Our country is suffering because people like Secretary Clinton have made such bad decisions in terms of our jobs and in terms of what's going on.
Now, look, we have the worst revival of an economy since the Great Depression. And believe me: We're in a bubble right now. And the only thing that looks good is the stock market, but if you raise interest rates even a little bit, that's going to come crashing down.
We are in a big, fat, ugly bubble. And we better be awfully careful. And we have a Fed that's doing political things. This Janet Yellen of the Fed. The Fed is doing political — by keeping the interest rates at this level. And believe me: The day Obama goes off, and he leaves, and goes out to the golf course for the rest of his life to play golf, when they raise interest rates, you're going to see some very bad things happen, because the Fed is not doing their job. The Fed is being more political than Secretary Clinton.

HOLT: Mr. Trump, we're talking about the burden that Americans have to pay, yet you have not released your tax returns. And the reason nominees have released their returns for decades is so that voters will know if their potential president owes money to — who he owes it to and any business conflicts. Don't Americans have a right to know if there are any conflicts of interest?

TRUMP: I don't mind releasing — I'm under a routine audit. And it'll be released. And — as soon as the audit's finished, it will be released.
But you will learn more about Donald Trump by going down to the federal elections, where I

filed a 104-page essentially financial statement of sorts, the forms that they have. It shows income — in fact, the income — I just looked today — the income is filed at $694 million for this past year, $694 million. If you would have told me I was going to make that 15 or 20 years ago, I would have been very surprised.

But that's the kind of thinking that our country needs. When we have a country that's doing so badly, that's being ripped off by every single country in the world, it's the kind of thinking that our country needs, because everybody — Lester, we have a trade deficit with all of the countries that we do business with, of almost $800 billion a year. You know what that is? That means, who's negotiating these trade deals?

We have people that are political hacks negotiating our trade deals.

HOLT: The IRS says an audit...

TRUMP: Excuse me.

HOLT: ... of your taxes — you're perfectly free to release your taxes during an audit. And so the question, does the public's right to know outweigh your personal...

TRUMP: Well, I told you, I will release them as soon as the audit. Look, I've been under audit almost for 15 years. I know a lot of wealthy people that have never been audited. I said, do you get audited? I get audited almost every year.

And in a way, I should be complaining. I'm not even complaining. I don't mind it. It's almost become a way of life. I get audited by the IRS. But other people don't.

I will say this. We have a situation in this country that has to be taken care of. I will release my tax returns — against my lawyer's wishes — when she releases her 33,000 e-mails that have been deleted. As soon as she releases them, I will release.

(APPLAUSE)

I will release my tax returns. And that's against — my lawyers, they say, "Don't do it." I will tell you this. No — in fact, watching shows, they're reading the papers. Almost every lawyer says, you don't release your returns until the audit's complete. When the audit's complete, I'll do it. But I would go against them if she releases her e-mails.

HOLT: So it's negotiable?

TRUMP: It's not negotiable, no. Let her release the e-mails. Why did she delete 33,000...

HOLT: Well, I'll let her answer that. But let me just admonish the audience one more time. There was an agreement. We did ask you to be silent, so it would be helpful for us. Secretary Clinton?

CLINTON: Well, I think you've seen another example of bait-and- switch here. For 40 years, everyone running for president has released their tax returns. You can go and see nearly, I think, 39, 40 years of our tax returns, but everyone has done it. We know the IRS has made clear there is no prohibition on releasing it when you're under audit.
So you've got to ask yourself, why won't he release his tax returns? And I think there may be a couple of reasons. First, maybe he's not as rich as he says he is. Second, maybe he's not as charitable as he claims to be.

CLINTON: Third, we don't know all of his business dealings, but we have been told through investigative reporting that he owes about $650 million to Wall Street and foreign banks. Or maybe he doesn't want the American people, all of you watching tonight, to know that he's paid nothing in federal taxes, because the only years that anybody's ever seen were a couple of years when he had to turn them over to state authorities when he was trying to get a casino license, and they showed he didn't pay any federal income tax.

TRUMP: That makes me smart.

CLINTON: So if he's paid zero, that means zero for troops, zero for vets, zero for schools or health. And I think probably he's not all that enthusiastic about having the rest of our country see what the real reasons are, because it must be something really important, even terrible, that he's trying to hide.

And the financial disclosure statements, they don't give you the tax rate. They don't give you all the details that tax returns would. And it just seems to me that this is something that the American people deserve to see. And I have no reason to believe that he's ever going to release his tax returns, because there's something he's hiding.
And we'll guess. We'll keep guessing at what it might be that he's hiding. But I think the question is, were he ever to get near the White House, what would be those conflicts? Who does he owe money to? Well, he owes you the answers to that, and he should provide them.

HOLT: He also — he also raised the issue of your e-mails. Do you want to respond to that?

CLINTON: I do. You know, I made a mistake using a private e- mail. TRUMP: That's for sure.

CLINTON: And if I had to do it over again, I would, obviously, do it differently. But I'm not going to make any excuses. It was a mistake, and I take responsibility for that.

HOLT: Mr. Trump?

TRUMP: That was more than a mistake. That was done purposely. OK? That was not a mistake. That was done purposely. When you have your staff taking the Fifth Amendment, taking the Fifth so they're not prosecuted, when you have the man that set up the illegal server taking the Fifth, I think it's disgraceful. And believe me, this country thinks it's — really thinks it's disgraceful, also.

As far as my tax returns, you don't learn that much from tax returns. That I can tell you. You learn a lot from financial disclosure. And you should go down and take a look at that.

The other thing, I'm extremely underleveraged. The report that said $650 — which, by the way, a lot of friends of mine that know my business say, boy, that's really not a lot of money. It's not a lot of money relative to what I had.

The buildings that were in question, they said in the same report, which was — actually, it wasn't even a bad story, to be honest with you, but the buildings are worth $3.9 billion. And the $650 isn't even on that. But it's not $650. It's much less than that.

But I could give you a list of banks, I would — if that would help you, I would give you a list of banks. These are very fine institutions, very fine banks. I could do that very quickly.

I am very underleveraged. I have a great company. I have a tremendous income. And the reason I say that is not in a braggadocios way. It's because it's about time that this country had somebody running it that has an idea about money.

When we have $20 trillion in debt, and our country's a mess, you know, it's one thing to have $20 trillion in debt and our roads are good and our bridges are good and everything's in great shape, our airports. Our airports are like from a third world country.

You land at LaGuardia, you land at Kennedy, you land at LAX, you land at Newark, and you come in from Dubai and Qatar and you see these incredible — you come in from China, you see these incredible airports, and you land — we've become a third world country.

So the worst of all things has happened. We owe $20 trillion, and we're a mess. We haven't even started. And we've spent $6 trillion in the Middle East, according to a report that I just saw.

Whether it's 6 or 5, but it looks like it's 6, $6 trillion in the Middle East, we could have rebuilt our country twice.

And it's really a shame. And it's politicians like Secretary Clinton that have caused this problem. Our country has tremendous problems. We're a debtor nation. We're a serious debtor nation. And we have a country that needs new roads, new tunnels, new bridges, new airports, new schools, new hospitals. And we don't have the money, because it's been squandered on so many of your ideas.

HOLT: We'll let you respond and we'll move on to the next segment.

CLINTON: And maybe because you haven't paid any federal income tax for a lot of years.

(APPLAUSE)
And the other thing I think is important...

TRUMP: It would be squandered, too, believe me.

CLINTON: ... is if your — if your main claim to be president of the United States is your business, then I think we should talk about that. You know, your campaign manager said that you built a lot of businesses on the backs of little guys.
And, indeed, I have met a lot of the people who were stiffed by you and your businesses, Donald. I've met dishwashers, painters, architects, glass installers, marble installers, drapery installers, like my dad was, who you refused to pay when they finished the work that you asked them to do.
We have an architect in the audience who designed one of your clubhouses at one of your golf courses. It's a beautiful facility. It immediately was put to use. And you wouldn't pay what the man needed to be paid, what he was charging you to do...

TRUMP: Maybe he didn't do a good job and I was unsatisfied with his work...

CLINTON: Well, to...

TRUMP: Which our country should do, too.

CLINTON: Do the thousands of people that you have stiffed over the course of your business not

deserve some kind of apology from someone who has taken their labor, taken the goods that they produced, and then refused to pay them?

I can only say that I'm certainly relieved that my late father never did business with you. He provided a good middle-class life for us, but the people he worked for, he expected the bargain to be kept on both sides.

And when we talk about your business, you've taken business bankruptcy six times. There are a lot of great businesspeople that have never taken bankruptcy once. You call yourself the King of Debt. You talk about leverage. You even at one time suggested that you would try to negotiate down the national debt of the United States.

TRUMP: Wrong. Wrong.

CLINTON: Well, sometimes there's not a direct transfer of skills from business to government, but sometimes what happened in business would be really bad for government.

HOLT: Let's let Mr. Trump...

CLINTON: And we need to be very clear about that.

TRUMP: So, yeah, I think — I do think it's time. Look, it's all words, it's all sound bites. I built an unbelievable company. Some of the greatest assets anywhere in the world, real estate assets anywhere in the world, beyond the United States, in Europe, lots of different places. It's an unbelievable company.

But on occasion, four times, we used certain laws that are there. And when Secretary Clinton talks about people that didn't get paid, first of all, they did get paid a lot, but taken advantage of the laws of the nation.

Now, if you want to change the laws, you've been there a long time, change the laws. But I take advantage of the laws of the nation because I'm running a company. My obligation right now is to do well for myself, my family, my employees, for my companies. And that's what I do.

But what she doesn't say is that tens of thousands of people that are unbelievably happy and that love me. I'll give you an example. We're just opening up on Pennsylvania Avenue right next to the White House, so if I don't get there one way, I'm going to get to Pennsylvania Avenue another.

But we're opening the Old Post Office. Under budget, ahead of schedule, saved tremendous money. I'm a year ahead of schedule. And that's what this country should be doing.

We build roads and they cost two and three and four times what they're supposed to cost. We buy products for our military and they come in at costs that are so far above what they were supposed to be, because we don't have people that know what they're doing.
When we look at the budget, the budget is bad to a large extent because we have people that have no idea as to what to do and how to buy. The Trump International is way under budget and way ahead of schedule. And we should be able to do that for our country.

HOLT: Well, we're well behind schedule, so I want to move to our next segment. We move into our next segment talking about America's direction. And let's start by talking about race.
The share of Americans who say race relations are bad in this country is the highest it's been in decades, much of it amplified by shootings of African-Americans by police, as we've seen recently in Charlotte and Tulsa. Race has been a big issue in this campaign, and one of you is going to have to bridge a very wide and bitter gap.
So how do you heal the divide? Secretary Clinton, you get two minutes on this.

CLINTON: Well, you're right. Race remains a significant challenge in our country. Unfortunately, race still determines too much, often determines where people live, determines what kind of education in their public schools they can get, and, yes, it determines how they're treated in the criminal justice system. We've just seen those two tragic examples in both Tulsa and Charlotte.
And we've got to do several things at the same time. We have to restore trust between communities and the police. We have to work to make sure that our police are using the best training, the best techniques, that they're well prepared to use force only when necessary. Everyone should be respected by the law, and everyone should respect the law.

CLINTON: Right now, that's not the case in a lot of our neighborhoods. So I have, ever since the first day of my campaign, called for criminal justice reform. I've laid out a platform that I think would begin to remedy some of the problems we have in the criminal justice system.
But we also have to recognize, in addition to the challenges that we face with policing, there are so many good, brave police officers who equally want reform. So we have to bring communities together in order to begin working on that as a mutual goal. And we've got to get guns out of the hands of people who should not have them.
The gun epidemic is the leading cause of death of young African- American men, more than the next nine causes put together. So we have to do two things, as I said. We have to restore trust. We have to work with the police. We have to make sure they respect the communities and the

communities respect them. And we have to tackle the plague of gun violence, which is a big contributor to a lot of the problems that we're seeing today.

HOLT: All right, Mr. Trump, you have two minutes. How do you heal the divide?

TRUMP: Well, first of all, Secretary Clinton doesn't want to use a couple of words, and that's law and order. And we need law and order. If we don't have it, we're not going to have a country. And when I look at what's going on in Charlotte, a city I love, a city where I have investments, when I look at what's going on throughout various parts of our country, whether it's — I mean, I can just keep naming them all day long — we need law and order in our country.

I just got today the, as you know, the endorsement of the Fraternal Order of Police, we just — just came in. We have endorsements from, I think, almost every police group, very — I mean, a large percentage of them in the United States.

We have a situation where we have our inner cities, African- Americans, Hispanics are living in he'll because it's so dangerous. You walk down the street, you get shot.

In Chicago, they've had thousands of shootings, thousands since January 1st. Thousands of shootings. And I'm saying, where is this? Is this a war-torn country?

What are we doing? And we have to stop the violence. We have to bring back law and order. In a place like Chicago, where thousands of people have been killed, thousands over the last number of years, in fact, almost 4,000 have been killed since Barack Obama became president, over — almost 4,000 people in Chicago have been killed. We have to bring back law and order.

Now, whether or not in a place like Chicago you do stop and frisk, which worked very well, Mayor Giuliani is here, worked very well in New York. It brought the crime rate way down. But you take the gun away from criminals that shouldn't be having it.

We have gangs roaming the street. And in many cases, they're illegally here, illegal immigrants. And they have guns. And they shoot people. And we have to be very strong. And we have to be very vigilant.

We have to be — we have to know what we're doing. Right now, our police, in many cases, are afraid to do anything. We have to protect our inner cities, because African-American communities are being decimated by crime, decimated.

HOLT: Your two — your two minutes expired, but I do want to follow up. Stop-and-frisk was ruled unconstitutional in New York, because it largely singled out black and Hispanic young men.

TRUMP: No, you're wrong. It went before a judge, who was a very against-police judge. It was taken away from her. And our mayor, our new mayor, refused to go forward with the case. They would have won an appeal. If you look at it, throughout the country, there are many places where it's allowed.

HOLT: The argument is that it's a form of racial profiling.

TRUMP: No, the argument is that we have to take the guns away from these people that have them and they are bad people that shouldn't have them.
These are felons. These are people that are bad people that shouldn't be — when you have 3,000 shootings in Chicago from January 1st, when you have 4,000 people killed in Chicago by guns, from the beginning of the presidency of Barack Obama, his hometown, you have to have stop-and-frisk.
You need more police. You need a better community, you know, relation. You don't have good community relations in Chicago. It's terrible. I have property there. It's terrible what's going on in Chicago.
But when you look — and Chicago's not the only — you go to Ferguson, you go to so many different places. You need better relationships. I agree with Secretary Clinton on this.

TRUMP: You need better relationships between the communities and the police, because in some cases, it's not good.
But you look at Dallas, where the relationships were really studied, the relationships were really a beautiful thing, and then five police officers were killed one night very violently. So there's some bad things going on. Some really bad things.

HOLT: Secretary Clinton...

TRUMP: But we need — Lester, we need law and order. And we need law and order in the inner cities, because the people that are most affected by what's happening are African-American and Hispanic people. And it's very unfair to them what our politicians are allowing to happen.

HOLT: Secretary Clinton?

CLINTON: Well, I've heard — I've heard Donald say this at his rallies, and it's really

unfortunate that he paints such a dire negative picture of black communities in our country.

TRUMP: Ugh.

CLINTON: You know, the vibrancy of the black church, the black businesses that employ so many people, the opportunities that so many families are working to provide for their kids. There's a lot that we should be proud of and we should be supporting and lifting up.
But we do always have to make sure we keep people safe. There are the right ways of doing it, and then there are ways that are ineffective. Stop-and-frisk was found to be unconstitutional and, in part, because it was ineffective. It did not do what it needed to do.

Now, I believe in community policing. And, in fact, violent crime is one-half of what it was in 1991. Property crime is down 40 percent. We just don't want to see it creep back up. We've had 25 years of very good cooperation.

But there were some problems, some unintended consequences. Too many young African-American and Latino men ended up in jail for nonviolent offenses. And it's just a fact that if you're a young African-American man and you do the same thing as a young white man, you are more likely to be arrested, charged, convicted, and incarcerated. So we've got to address the systemic racism in our criminal justice system. We cannot just say law and order. We have to say — we have to come forward with a plan that is going to divert people from the criminal justice system, deal with mandatory minimum sentences, which have put too many people away for too long for doing too little.
We need to have more second chance programs. I'm glad that we're ending private prisons in the federal system; I want to see them ended in the state system. You shouldn't have a profit motivation to fill prison cells with young Americans. So there are some positive ways we can work on this.

And I believe strongly that commonsense gun safety measures would assist us. Right now — and this is something Donald has supported, along with the gun lobby — right now, we've got too many military- style weapons on the streets. In a lot of places, our police are outgunned. We need comprehensive background checks, and we need to keep guns out of the hands of those who will do harm.

And we finally need to pass a prohibition on anyone who's on the terrorist watch list from being able to buy a gun in our country. If you're too dangerous to fly, you are too dangerous to buy a gun. So there are things we can do, and we ought to do it in a bipartisan way.

HOLT: Secretary Clinton, last week, you said we've got to do everything possible to improve policing, to go right at implicit bias. Do you believe that police are implicitly biased against black people?

CLINTON: Lester, I think implicit bias is a problem for everyone, not just police. I think, unfortunately, too many of us in our great country jump to conclusions about each other. And therefore, I think we need all of us to be asking hard questions about, you know, why am I feeling this way?

But when it comes to policing, since it can have literally fatal consequences, I have said, in my first budget, we would put money into that budget to help us deal with implicit bias by retraining a lot of our police officers.

I've met with a group of very distinguished, experienced police chiefs a few weeks ago. They admit it's an issue. They've got a lot of concerns. Mental health is one of the biggest concerns, because now police are having to handle a lot of really difficult mental health problems on the street.

CLINTON: They want support, they want more training, they want more assistance. And I think the federal government could be in a position where we would offer and provide that.

HOLT: Mr. Trump...

TRUMP: I'd like to respond to that.

HOLT: Please.

TRUMP: First of all, I agree, and a lot of people even within my own party want to give certain rights to people on watch lists and no- fly lists. I agree with you. When a person is on a watch list or a no-fly list, and I have the endorsement of the NRA, which I'm very proud of. These are very, very good people, and they're protecting the Second Amendment.

But I think we have to look very strongly at no-fly lists and watch lists. And when people are on there, even if they shouldn't be on there, we'll help them, we'll help them legally, we'll help

them get off. But I tend to agree with that quite strongly.
I do want to bring up the fact that you were the one that brought up the words super-predator about young black youth. And that's a term that I think was a — it's — it's been horribly met, as you know. I think you've apologized for it. But I think it was a terrible thing to say.
And when it comes to stop-and-frisk, you know, you're talking about takes guns away. Well, I'm talking about taking guns away from gangs and people that use them. And I don't think — I really don't think you disagree with me on this, if you want to know the truth.
I think maybe there's a political reason why you can't say it, but I really don't believe — in New York City, stop-and-frisk, we had 2,200 murders, and stop-and-frisk brought it down to 500 murders. Five hundred murders is a lot of murders. It's hard to believe, 500 is like supposed to be good?
But we went from 2,200 to 500. And it was continued on by Mayor Bloomberg. And it was terminated by current mayor. But stop-and- frisk had a tremendous impact on the safety of New York City. Tremendous beyond belief. So when you say it has no impact, it really did. It had a very, very big impact.

CLINTON: Well, it's also fair to say, if we're going to talk about mayors, that under the current mayor, crime has continued to drop, including murders. So there is...

TRUMP: No, you're wrong. You're wrong.

CLINTON: No, I'm not.

TRUMP: Murders are up. All right. You check it.

CLINTON: New York — New York has done an excellent job. And I give credit — I give credit across the board going back two mayors, two police chiefs, because it has worked. And other communities need to come together to do what will work, as well.

Look, one murder is too many. But it is important that we learn about what has been effective. And not go to things that sound good that really did not have the kind of impact that we would want. Who disagrees with keeping neighborhoods safe?
But let's also add, no one should disagree about respecting the rights of young men who live in those neighborhoods. And so we need to do a better job of working, again, with the communities, faith communities, business communities, as well as the police to try to deal with this problem.

HOLT: This conversation is about race. And so, Mr. Trump, I have to ask you for five...

TRUMP: I'd like to just respond, if I might.

HOLT: Please — 20 seconds.

TRUMP: I'd just like to respond.

HOLT: Please respond, then I've got a quick follow-up for you.

TRUMP: I will. Look, the African-American community has been let down by our politicians. They talk good around election time, like right now, and after the election, they said, see ya later, I'll see you in four years.
The African-American community — because — look, the community within the inner cities has been so badly treated. They've been abused and used in order to get votes by Democrat politicians, because that's what it is. They've controlled these communities for up to 100 years.

HOLT: Mr. Trump, let me...

(CROSSTALK)

CLINTON: Well, I — I do think...

TRUMP: And I will tell you, you look at the inner cities — and I just left Detroit, and I just left Philadelphia, and I just — you know, you've seen me, I've been all over the place. You decided to stay home, and that's OK. But I will tell you, I've been all over. And I've met some of the greatest people I'll ever meet within these communities. And they are very, very upset with what their politicians have told them and what their politicians have done.

HOLT: Mr. Trump, I...

CLINTON: I think — I think — I think Donald just criticized me for preparing for this debate. And, yes, I did. And you know what else I prepared for? I prepared to be president. And I think that's a good thing.

(APPLAUSE)

HOLT: Mr. Trump, for five years, you perpetuated a false claim that the nation's first black president was not a natural-born citizen. You questioned his legitimacy. In the last couple of weeks, you acknowledged what most Americans have accepted for years: The president was born in the United States. Can you tell us what took you so long?

TRUMP: I'll tell you very — well, just very simple to say. Sidney Blumenthal works for the campaign and close — very close friend of Secretary Clinton. And her campaign manager, Patti Doyle, went to — during the campaign, her campaign against President Obama, fought very hard. And you can go look it up, and you can check it out.

TRUMP: And if you look at CNN this past week, Patti Solis Doyle was on Wolf Blitzer saying that this happened. Blumenthal sent McClatchy, highly respected reporter at McClatchy, to Kenya to find out about it. They were pressing it very hard. She failed to get the birth certificate. When I got involved, I didn't fail. I got him to give the birth certificate. So I'm satisfied with it. And I'll tell you why I'm satisfied with it.

HOLT: That was...

(CROSSTALK)

TRUMP: Because I want to get on to defeating ISIS, because I want to get on to creating jobs, because I want to get on to having a strong border, because I want to get on to things that are very important to me and that are very important to the country.

HOLT: I will let you respond. It's important. But I just want to get the answer here. The birth certificate was produced in 2011. You've continued to tell the story and question the president's legitimacy in 2012, '13, '14, '15...

TRUMP: Yeah.

HOLT: .... as recently as January. So the question is, what changed your mind?

TRUMP: Well, nobody was pressing it, nobody was caring much about it. I figured you'd ask the question tonight, of course. But nobody was caring much about it. But I was the one that got him to produce the birth certificate. And I think I did a good job.

Secretary Clinton also fought it. I mean, you know — now, everybody in mainstream is going to say, oh, that's not true. Look, it's true. Sidney Blumenthal sent a reporter — you just have to take a look at CNN, the last week, the interview with your former campaign manager. And she was involved. But just like she can't bring back jobs, she can't produce.

HOLT: I'm sorry. I'm just going to follow up — and I will let you respond to that, because there's a lot there. But we're talking about racial healing in this segment. What do you say to Americans, people of color who...

(CROSSTALK)

TRUMP: Well, it was very — I say nothing. I say nothing, because I was able to get him to produce it. He should have produced it a long time before. I say nothing.

But let me just tell you. When you talk about healing, I think that I've developed very, very good relationships over the last little while with the African-American community. I think you can see that.

And I feel that they really wanted me to come to that conclusion. And I think I did a great job and a great service not only for the country, but even for the president, in getting him to produce his birth certificate.

HOLT: Secretary Clinton?

CLINTON: Well, just listen to what you heard.

(LAUGHTER)

And clearly, as Donald just admitted, he knew he was going to stand on this debate stage, and Lester Holt was going to be asking us questions, so he tried to put the whole racist birther lie to bed.

But it can't be dismissed that easily. He has really started his political activity based on this racist lie that our first black president was not an American citizen. There was absolutely no evidence for it, but he persisted, he persisted year after year, because some of his supporters, people that he was trying to bring into his fold, apparently believed it or wanted to believe it.

But, remember, Donald started his career back in 1973 being sued by the Justice Department for racial discrimination because he would not rent apartments in one of his developments to African-Americans, and he made sure that the people who worked for him understood that was the policy. He actually was sued twice by the Justice Department.
So he has a long record of engaging in racist behavior. And the birther lie was a very hurtful one. You know, Barack Obama is a man of great dignity. And I could tell how much it bothered him and annoyed him that this was being touted and used against him.
But I like to remember what Michelle Obama said in her amazing speech at our Democratic National Convention: When they go low, we go high. And Barack Obama went high, despite Donald Trump's best efforts to bring him down.

HOLT: Mr. Trump, you can respond and we're going to move on to the next segment.

TRUMP: I would love to respond. First of all, I got to watch in preparing for this some of your debates against Barack Obama. You treated him with terrible disrespect. And I watched the way you talk now about how lovely everything is and how wonderful you are. It doesn't work that way. You were after him, you were trying to — you even sent out or your campaign sent out pictures of him in a certain garb, very famous pictures. I don't think you can deny that.
But just last week, your campaign manager said it was true. So when you tried to act holier than thou, it really doesn't work. It really doesn't.
Now, as far as the lawsuit, yes, when I was very young, I went into my father's company, had a real estate company in Brooklyn and Queens, and we, along with many, many other companies throughout the country — it was a federal lawsuit — were sued. We settled the suit with zero — with no admission of guilt. It was very easy to do.

TRUMP: I notice you bring that up a lot. And, you know, I also notice the very nasty commercials that you do on me in so many different ways, which I don't do on you. Maybe I'm trying to save the money.
But, frankly, I look — I look at that, and I say, isn't that amazing? Because I settled that lawsuit with no admission of guilt, but that was a lawsuit brought against many real estate firms, and it's just one of those things.
I'll go one step further. In Palm Beach, Florida, tough community, a brilliant community, a wealthy community, probably the wealthiest community there is in the world, I opened a club, and really got great credit for it. No discrimination against African- Americans, against Muslims, against anybody. And it's a tremendously successful club. And I'm so glad I did it. And I have

been given great credit for what I did. And I'm very, very proud of it. And that's the way I feel. That is the true way I feel.

HOLT: Our next segment is called "Securing America." We want to start with a 21st century war happening every day in this country. Our institutions are under cyber attack, and our secrets are being stolen. So my question is, who's behind it? And how do we fight it?
Secretary Clinton, this answer goes to you.

CLINTON: Well, I think cyber security, cyber warfare will be one of the biggest challenges facing the next president, because clearly we're facing at this point two different kinds of adversaries. There are the independent hacking groups that do it mostly for commercial reasons to try to steal information that they can use to make money.
But increasingly, we are seeing cyber attacks coming from states, organs of states. The most recent and troubling of these has been Russia. There's no doubt now that Russia has used cyber attacks against all kinds of organizations in our country, and I am deeply concerned about this. I know Donald's very praiseworthy of Vladimir Putin, but Putin is playing a really...

(CROSSTALK)

CLINTON: ... tough, long game here. And one of the things he's done is to let loose cyber attackers to hack into government files, to hack into personal files, hack into the Democratic National Committee. And we recently have learned that, you know, that this is one of their preferred methods of trying to wreak havoc and collect information. We need to make it very clear — whether it's Russia, China, Iran or anybody else — the United States has much greater capacity. And we are not going to sit idly by and permit state actors to go after our information, our private-sector information or our public-sector information.
And we're going to have to make it clear that we don't want to use the kinds of tools that we have. We don't want to engage in a different kind of warfare. But we will defend the citizens of this country.
And the Russians need to understand that. I think they've been treating it as almost a probing, how far would we go, how much would we do. And that's why I was so — I was so shocked when Donald publicly invited Putin to hack into Americans. That is just unacceptable. It's one of the reasons why 50 national security officials who served in Republican information — in administrations...

HOLT: Your two minutes have expired.

CLINTON: ... have said that Donald is unfit to be the commander- in-chief. It's comments like that that really worry people who understand the threats that we face.
HOLT: Mr. Trump, you have two minutes and the same question. Who's behind it? And how do we fight it?

TRUMP: I do want to say that I was just endorsed — and more are coming next week — it will be over 200 admirals, many of them here — admirals and generals endorsed me to lead this country. That just happened, and many more are coming. And I'm very proud of it.
In addition, I was just endorsed by ICE. They've never endorsed anybody before on immigration. I was just endorsed by ICE. I was just recently endorsed — 16,500 Border Patrol agents.
So when Secretary Clinton talks about this, I mean, I'll take the admirals and I'll take the generals any day over the political hacks that I see that have led our country so brilliantly over the last 10 years with their knowledge. OK? Because look at the mess that we're in. Look at the mess that we're in.
As far as the cyber, I agree to parts of what Secretary Clinton said. We should be better than anybody else, and perhaps we're not. I don't think anybody knows it was Russia that broke into the DNC. She's saying Russia, Russia, Russia, but I don't — maybe it was. I mean, it could be Russia, but it could also be China. It could also be lots of other people. It also could be somebody sitting on their bed that weighs 400 pounds, OK?

TRUMP: You don't know who broke in to DNC.
But what did we learn with DNC? We learned that Bernie Sanders was taken advantage of by your people, by Debbie Wasserman Schultz. Look what happened to her. But Bernie Sanders was taken advantage of. That's what we learned.
Now, whether that was Russia, whether that was China, whether it was another country, we don't know, because the truth is, under President Obama we've lost control of things that we used to have control over.

We came in with the Internet, we came up with the Internet, and I think Secretary Clinton and myself would agree very much, when you look at what ISIS is doing with the Internet, they're beating us at our own game. ISIS.
So we have to get very, very tough on cyber and cyber warfare. It is — it is a huge problem. I have a son. He's 10 years old. He has computers. He is so good with these computers, it's

unbelievable. The security aspect of cyber is very, very tough. And maybe it's hardly doable.
But I will say, we are not doing the job we should be doing. But that's true throughout our whole governmental society. We have so many things that we have to do better, Lester, and certainly cyber is one of them.
HOLT: Secretary Clinton?

CLINTON: Well, I think there are a number of issues that we should be addressing. I have put forth a plan to defeat ISIS. It does involve going after them online. I think we need to do much more with our tech companies to prevent ISIS and their operatives from being able to use the Internet to radicalize, even direct people in our country and Europe and elsewhere.
But we also have to intensify our air strikes against ISIS and eventually support our Arab and Kurdish partners to be able to actually take out ISIS in Raqqa, end their claim of being a Caliphate.

We're making progress. Our military is assisting in Iraq. And we're hoping that within the year we'll be able to push ISIS out of Iraq and then, you know, really squeeze them in Syria.
But we have to be cognizant of the fact that they've had foreign fighters coming to volunteer for them, foreign money, foreign weapons, so we have to make this the top priority.
And I would also do everything possible to take out their leadership. I was involved in a number of efforts to take out Al Qaida leadership when I was secretary of state, including, of course, taking out bin Laden. And I think we need to go after Baghdadi, as well, make that one of our organizing principles. Because we've got to defeat ISIS, and we've got to do everything we can to disrupt their propaganda efforts online.

HOLT: You mention ISIS, and we think of ISIS certainly as over there, but there are American citizens who have been inspired to commit acts of terror on American soil, the latest incident, of course, the bombings we just saw in New York and New Jersey, the knife attack at a mall in Minnesota, in the last year, deadly attacks in San Bernardino and Orlando. I'll ask this to both of you. Tell us specifically how you would prevent homegrown attacks by American citizens, Mr. Trump?

TRUMP: Well, first I have to say one thing, very important. Secretary Clinton is talking about taking out ISIS. "We will take out ISIS." Well, President Obama and Secretary Clinton created a vacuum the way they got out of Iraq, because they got out — what, they shouldn't have been in, but once they got in, the way they got out was a disaster. And ISIS was formed.

So she talks about taking them out. She's been doing it a long time. She's been trying to take them out for a long time. But they wouldn't have even been formed if they left some troops behind, like 10,000 or maybe something more than that. And then you wouldn't have had them.

Or, as I've been saying for a long time, and I think you'll agree, because I said it to you once, had we taken the oil — and we should have taken the oil — ISIS would not have been able to form either, because the oil was their primary source of income. And now they have the oil all over the place, including the oil — a lot of the oil in Libya, which was another one of her disasters.

HOLT: Secretary Clinton?

CLINTON: Well, I hope the fact-checkers are turning up the volume and really working hard. Donald supported the invasion of Iraq.

TRUMP: Wrong.

CLINTON: That is absolutely proved over and over again.

TRUMP: Wrong. Wrong.

CLINTON: He actually advocated for the actions we took in Libya and urged that Gadhafi be taken out, after actually doing some business with him one time.

CLINTON: But the larger point — and he says this constantly — is George W. Bush made the agreement about when American troops would leave Iraq, not Barack Obama.

And the only way that American troops could have stayed in Iraq is to get an agreement from the then-Iraqi government that would have protected our troops, and the Iraqi government would not give that.

But let's talk about the question you asked, Lester. The question you asked is, what do we do here in the United States? That's the most important part of this. How do we prevent attacks? How do we protect our people?

And I think we've got to have an intelligence surge, where we are looking for every scrap of information. I was so proud of law enforcement in New York, in Minnesota, in New Jersey. You know, they responded so quickly, so professionally to the attacks that occurred by Rahami. And they brought him down. And we may find out more information because he is still alive, which

may prove to be an intelligence benefit.

So we've got to do everything we can to vacuum up intelligence from Europe, from the Middle East. That means we've got to work more closely with our allies, and that's something that Donald has been very dismissive of.

We're working with NATO, the longest military alliance in the history of the world, to really turn our attention to terrorism. We're working with our friends in the Middle East, many of which, as you know, are Muslim majority nations. Donald has consistently insulted Muslims abroad, Muslims at home, when we need to be cooperating with Muslim nations and with the American Muslim community.

They're on the front lines. They can provide information to us that we might not get anywhere else. They need to have close working cooperation with law enforcement in these communities, not be alienated and pushed away as some of Donald's rhetoric, unfortunately, has led to.

HOLT: Mr. Trump...

TRUMP: Well, I have to respond.

HOLT: Please respond. TRUMP: The secretary said very strongly about working with — we've been working with them for many years, and we have the greatest mess anyone's ever seen. You look at the Middle East, it's a total mess. Under your direction, to a large extent.

But you look at the Middle East, you started the Iran deal, that's another beauty where you have a country that was ready to fall, I mean, they were doing so badly. They were choking on the sanctions. And now they're going to be actually probably a major power at some point pretty soon, the way they're going.

But when you look at NATO, I was asked on a major show, what do you think of NATO? And you have to understand, I'm a businessperson. I did really well. But I have common sense. And I said, well, I'll tell you. I haven't given lots of thought to NATO. But two things. Number one, the 28 countries of NATO, many of them aren't paying their fair share. Number two — and that bothers me, because we should be asking — we're defending them, and they should at least be paying us what they're supposed to be paying by treaty and contract. And, number two, I said, and very strongly, NATO could be obsolete, because — and I was very strong on this, and it was actually covered very accurately in the New York Times, which is unusual for the New York Times, to be honest — but I said, they do not focus on terror. And I was very strong. And I said it numerous times.

And about four months ago, I read on the front page of the Wall Street Journal that NATO is

opening up a major terror division. And I think that's great. And I think we should get — because we pay approximately 73 percent of the cost of NATO. It's a lot of money to protect other people. But I'm all for NATO. But I said they have to focus on terror, also.
And they're going to do that. And that was — believe me — I'm sure I'm not going to get credit for it — but that was largely because of what I was saying and my criticism of NATO.
I think we have to get NATO to go into the Middle East with us, in addition to surrounding nations, and we have to knock the hell out of ISIS, and we have to do it fast, when ISIS formed in this vacuum created by Barack Obama and Secretary Clinton. And believe me, you were the ones that took out the troops. Not only that, you named the day. They couldn't believe it. They sat back probably and said, I can't believe it. They said...

CLINTON: Lester, we've covered...

TRUMP: No, wait a minute.

CLINTON: We've covered this ground.

TRUMP: When they formed, when they formed, this is something that never should have happened. It should have never happened. Now, you're talking about taking out ISIS. But you were there, and you were secretary of state when it was a little infant. Now it's in over 30 countries. And you're going to stop them? I don't think so.

HOLT: Mr. Trump, a lot of these are judgment questions. You had supported the war in Iraq before the invasion. What makes your...

TRUMP: I did not support the war in Iraq.
HOLT: In 2002...

TRUMP: That is a mainstream media nonsense put out by her, because she — frankly, I think the best person in her campaign is mainstream media.

HOLT: My question is, since you supported it...

TRUMP: Just — would you like to hear...

HOLT: ... why is your — why is your judgment...

TRUMP: Wait a minute. I was against the war in Iraq. Just so you put it out.

HOLT: The record shows otherwise, but why — why was...

TRUMP: The record does not show that.

HOLT: Why was — is your judgment any...

TRUMP: The record shows that I'm right. When I did an interview with Howard Stern, very lightly, first time anyone's asked me that, I said, very lightly, I don't know, maybe, who knows? Essentially. I then did an interview with Neil Cavuto. We talked about the economy is more important. I then spoke to Sean Hannity, which everybody refuses to call Sean Hannity. I had numerous conversations with Sean Hannity at Fox. And Sean Hannity said — and he called me the other day — and I spoke to him about it — he said you were totally against the war, because he was for the war.

HOLT: Why is your judgment better than...

TRUMP: And when he — excuse me. And that was before the war started. Sean Hannity said very strongly to me and other people — he's willing to say it, but nobody wants to call him. I was against the war. He said, you used to have fights with me, because Sean was in favor of the war. And I understand that side, also, not very much, because we should have never been there. But nobody called Sean Hannity. And then they did an article in a major magazine, shortly after the war started. I think in '04. But they did an article which had me totally against the war in Iraq. And one of your compatriots said, you know, whether it was before or right after, Trump was definitely — because if you read this article, there's no doubt. But if somebody — and I'll ask the press — if somebody would call up Sean Hannity, this was before the war started. He and I used to have arguments about the war. I said, it's a terrible and a stupid thing. It's going to destabilize the Middle East. And that's exactly what it's done. It's been a disaster.

HOLT: My reference was to what you had said in 2002, and my question was...

TRUMP: No, no. You didn't hear what I said.

HOLT: Why is your judgment — why is your judgment any different than Mrs. Clinton's judgment?

TRUMP: Well, I have much better judgment than she does. There's no question about that. I also have a much better temperament than she has, you know?

(LAUGHTER)

I have a much better — she spent — let me tell you — she spent hundreds of millions of dollars on an advertising — you know, they get Madison Avenue into a room, they put names — oh, temperament, let's go after — I think my strongest asset, maybe by far, is my temperament. I have a winning temperament. I know how to win. She does not have a...

HOLT: Secretary Clinton?

TRUMP: Wait. The AFL-CIO the other day, behind the blue screen, I don't know who you were talking to, Secretary Clinton, but you were totally out of control. I said, there's a person with a temperament that's got a problem.

HOLT: Secretary Clinton?

CLINTON: Whew, OK.

(LAUGHTER)

Let's talk about two important issues that were briefly mentioned by Donald, first, NATO. You know, NATO as a military alliance has something called Article 5, and basically it says this: An attack on one is an attack on all. And you know the only time it's ever been invoked? After 9/11, when the 28 nations of NATO said that they would go to Afghanistan with us to fight terrorism, something that they still are doing by our side.

With respect to Iran, when I became secretary of state, Iran was weeks away from having enough nuclear material to form a bomb. They had mastered the nuclear fuel cycle under the Bush administration. They had built covert facilities. They had stocked them with centrifuges that were whirling away.

And we had sanctioned them. I voted for every sanction against Iran when I was in the Senate, but it wasn't enough. So I spent a year-and-a-half putting together a coalition that included Russia and China to impose the toughest sanctions on Iran.

And we did drive them to the negotiating table. And my successor, John Kerry, and President Obama got a deal that put a lid on Iran's nuclear program without firing a single shot. That's diplomacy. That's coalition-building. That's working with other nations.

The other day, I saw Donald saying that there were some Iranian sailors on a ship in the waters off of Iran, and they were taunting American sailors who were on a nearby ship. He said, you know, if they taunted our sailors, I'd blow them out of the water and start another war. That's not good judgment.

TRUMP: That would not start a war.

CLINTON: That is not the right temperament to be commander-in- chief, to be taunted. And the worst part...

TRUMP: No, they were taunting us.

CLINTON: ... of what we heard Donald say has been about nuclear weapons. He has said repeatedly that he didn't care if other nations got nuclear weapons, Japan, South Korea, even Saudi Arabia. It has been the policy of the United States, Democrats and Republicans, to do everything we could to reduce the proliferation of nuclear weapons. He even said, well, you know, if there were nuclear war in East Asia, well, you know, that's fine...

TRUMP: Wrong.

CLINTON: ... have a good time, folks.

TRUMP: It's lies.

CLINTON: And, in fact, his cavalier attitude about nuclear weapons is so deeply troubling. That is the number-one threat we face in the world. And it becomes particularly threatening if terrorists ever get their hands on any nuclear material. So a man who can be provoked by a tweet should not have his fingers anywhere near the nuclear codes, as far as I think anyone with any

sense about this should be concerned.

TRUMP: That line's getting a little bit old, I must say. I would like to...

CLINTON: It's a good one, though. It well describes the problem.

(LAUGHTER)

TRUMP: It's not an accurate one at all. It's not an accurate one. So I just want to give a lot of things — and just to respond. I agree with her on one thing. The single greatest problem the world has is nuclear armament, nuclear weapons, not global warming, like you think and your — your president thinks.

Nuclear is the single greatest threat. Just to go down the list, we defend Japan, we defend Germany, we defend South Korea, we defend Saudi Arabia, we defend countries. They do not pay us. But they should be paying us, because we are providing tremendous service and we're losing a fortune. That's why we're losing — we're losing — we lose on everything. I say, who makes these — we lose on everything. All I said, that it's very possible that if they don't pay a fair share, because this isn't 40 years ago where we could do what we're doing. We can't defend Japan, a behemoth, selling us cars by the million...

HOLT: We need to move on

TRUMP: Well, wait, but it's very important. All I said was, they may have to defend themselves or they have to help us out. We're a country that owes $20 trillion. They have to help us out.

HOLT: Our last...

TRUMP: As far as the nuclear is concerned, I agree. It is the single greatest threat that this country has.

HOLT: Which leads to my next question, as we enter our last segment here (inaudible) the subject of securing America. On nuclear weapons, President Obama reportedly considered changing the nation's longstanding policy on first use. Do you support the current policy? Mr. Trump, you have two minutes on that.

TRUMP: Well, I have to say that, you know, for what Secretary Clinton was saying about nuclear

with Russia, she's very cavalier in the way she talks about various countries. But Russia has been expanding their — they have a much newer capability than we do. We have not been updating from the new standpoint.

I looked the other night. I was seeing B-52s, they're old enough that your father, your grandfather could be flying them. We are not — we are not keeping up with other countries. I would like everybody to end it, just get rid of it. But I would certainly not do first strike.

I think that once the nuclear alternative happens, it's over. At the same time, we have to be prepared. I can't take anything off the table. Because you look at some of these countries, you look at North Korea, we're doing nothing there. China should solve that problem for us. China should go into North Korea. China is totally powerful as it relates to North Korea.

And by the way, another one powerful is the worst deal I think I've ever seen negotiated that you started is the Iran deal. Iran is one of their biggest trading partners. Iran has power over North Korea.

And when they made that horrible deal with Iran, they should have included the fact that they do something with respect to North Korea. And they should have done something with respect to Yemen and all these other places.

And when asked to Secretary Kerry, why didn't you do that? Why didn't you add other things into the deal? One of the great giveaways of all time, of all time, including $400 million in cash. Nobody's ever seen that before. That turned out to be wrong. It was actually $1.7 billion in cash, obviously, I guess for the hostages. It certainly looks that way.

So you say to yourself, why didn't they make the right deal? This is one of the worst deals ever made by any country in history. The deal with Iran will lead to nuclear problems. All they have to do is sit back 10 years, and they don't have to do much.

HOLT: Your two minutes is expired.

TRUMP: And they're going to end up getting nuclear. I met with Bibi Netanyahu the other day. Believe me, he's not a happy camper.

HOLT: All right. Mrs. Clinton, Secretary Clinton, you have two minutes.

CLINTON: Well, let me — let me start by saying, words matter. Words matter when you run for president. And they really matter when you are president. And I want to reassure our allies in Japan and South Korea and elsewhere that we have mutual defense treaties and we will honor

them.
It is essential that America's word be good. And so I know that this campaign has caused some questioning and worries on the part of many leaders across the globe. I've talked with a number of them. But I want to — on behalf of myself, and I think on behalf of a majority of the American people, say that, you know, our word is good.
It's also important that we look at the entire global situation. There's no doubt that we have other problems with Iran. But personally, I'd rather deal with the other problems having put that lid on their nuclear program than still to be facing that.

And Donald never tells you what he would do. Would he have started a war? Would he have bombed Iran? If he's going to criticize a deal that has been very successful in giving us access to Iranian facilities that we never had before, then he should tell us what his alternative would be. But it's like his plan to defeat ISIS. He says it's a secret plan, but the only secret is that he has no plan.
So we need to be more precise in how we talk about these issues. People around the word follow our presidential campaigns so closely, trying to get hints about what we will do. Can they rely on us? Are we going to lead the world with strength and in accordance with our values? That's what I intend to do. I intend to be a leader of our country that people can count on, both here at home and around the world, to make decisions that will further peace and prosperity, but also stand up to bullies, whether they're abroad or at home.
We cannot let those who would try to destabilize the world to interfere with American interests and security...

HOLT: Your two minutes is...

CLINTON: ... to be given any opportunities at all.

HOLT: ... is expired.

TRUMP: Lester, one thing I'd like to say.

HOLT: Very quickly. Twenty seconds.

TRUMP: I will go very quickly. But I will tell you that Hillary will tell you to go to her website and read all about how to defeat ISIS, which she could have defeated by never having it, you

know, get going in the first place. Right now, it's getting tougher and tougher to defeat them, because they're in more and more places, more and more states, more and more nations.

HOLT: Mr. Trump...

TRUMP: And it's a big problem. And as far as Japan is concerned, I want to help all of our allies, but we are losing billions and billions of dollars. We cannot be the policemen of the world. We cannot protect countries all over the world...

HOLT: We have just...

TRUMP: ... where they're not paying us what we need.

HOLT: We have just a few final questions...

TRUMP: And she doesn't say that, because she's got no business ability. We need heart. We need a lot of things. But you have to have some basic ability. And sadly, she doesn't have that. All of the things that she's talking about could have been taken care of during the last 10 years, let's say, while she had great power. But they weren't taken care of. And if she ever wins this race, they won't be taken care of.

HOLT: Mr. Trump, this year Secretary Clinton became the first woman nominated for president by a major party. Earlier this month, you said she doesn't have, quote, "a presidential look." She's standing here right now. What did you mean by that?

TRUMP: She doesn't have the look. She doesn't have the stamina. I said she doesn't have the stamina. And I don't believe she does have the stamina. To be president of this country, you need tremendous stamina.

HOLT: The quote was, "I just don't think she has the presidential look."

TRUMP: You have — wait a minute. Wait a minute, Lester. You asked me a question. Did you ask me a question?
You have to be able to negotiate our trade deals. You have to be able to negotiate, that's right, with Japan, with Saudi Arabia. I mean, can you imagine, we're defending Saudi Arabia? And

with all of the money they have, we're defending them, and they're not paying? All you have to do is speak to them. Wait. You have so many different things you have to be able to do, and I don't believe that Hillary has the stamina.

HOLT: Let's let her respond.

CLINTON: Well, as soon as he travels to 112 countries and negotiates a peace deal, a cease-fire, a release of dissidents, an opening of new opportunities in nations around the world, or even spends 11 hours testifying in front of a congressional committee, he can talk to me about stamina.

(APPLAUSE)

TRUMP: The world — let me tell you. Let me tell you. Hillary has experience, but it's bad experience. We have made so many bad deals during the last — so she's got experience, that I agree.

(APPLAUSE)

But it's bad, bad experience. Whether it's the Iran deal that you're so in love with, where we gave them $150 billion back, whether it's the Iran deal, whether it's anything you can — name — you almost can't name a good deal. I agree. She's got experience, but it's bad experience. And this country can't afford to have another four years of that kind of experience.

HOLT: We are at — we are at the final question.

(APPLAUSE)

CLINTON: Well, one thing. One thing, Lester.

HOLT: Very quickly, because we're at the final question now.

CLINTON: You know, he tried to switch from looks to stamina. But this is a man who has called women pigs, slobs and dogs, and someone who has said pregnancy is an inconvenience to employers, who has said...

TRUMP: I never said that.

CLINTON: .... women don't deserve equal pay unless they do as good a job as men.

TRUMP: I didn't say that.

CLINTON: And one of the worst things he said was about a woman in a beauty contest. He loves beauty contests, supporting them and hanging around them. And he called this woman "Miss Piggy." Then he called her "Miss Housekeeping," because she was Latina. Donald, she has a name.

TRUMP: Where did you find this? Where did you find this?

CLINTON: Her name is Alicia Machado.

TRUMP: Where did you find this?

CLINTON: And she has become a U.S. citizen, and you can bet...

TRUMP: Oh, really?

CLINTON: ... she's going to vote this November.

TRUMP: OK, good. Let me just tell you...

(APPLAUSE)

HOLT: Mr. Trump, could we just take 10 seconds and then we ask the final question...

TRUMP: You know, Hillary is hitting me with tremendous commercials. Some of it's said in entertainment. Some of it's said — somebody who's been very vicious to me, Rosie O'Donnell, I said very tough things to her, and I think everybody would agree that she deserves it and nobody feels sorry for her.
But you want to know the truth? I was going to say something...

HOLT: Please very quickly.

TRUMP: ... extremely rough to Hillary, to her family, and I said to myself, “I can’t do it. I just can’t do it. It’s inappropriate. It’s not nice.” But she spent hundreds of millions of dollars on negative ads on me, many of which are absolutely untrue. They’re untrue. And they’re misrepresentations.

And I will tell you this, Lester: It’s not nice. And I don’t deserve that.
But it’s certainly not a nice thing that she’s done. It’s hundreds of millions of ads. And the only gratifying thing is, I saw the polls come in today, and with all of that money...

HOLT: We have to move on to the final question.

TRUMP: ... $200 million is spent, and I’m either winning or tied, and I’ve spent practically nothing.

(APPLAUSE)

HOLT: One of you will not win this election. So my final question to you tonight, are you willing to accept the outcome as the will of the voters? Secretary Clinton?

CLINTON: Well, I support our democracy. And sometimes you win, sometimes you lose. But I certainly will support the outcome of this election.
And I know Donald’s trying very hard to plant doubts about it, but I hope the people out there understand: This election’s really up to you. It’s not about us so much as it is about you and your families and the kind of country and future you want. So I sure hope you will get out and vote as though your future depended on it, because I think it does.

HOLT: Mr. Trump, very quickly, same question. Will you accept the outcome as the will of the voters? TRUMP: I want to make America great again. We are a nation that is seriously troubled. We’re losing our jobs. People are pouring into our country.
The other day, we were deporting 800 people. And perhaps they passed the wrong button, they pressed the wrong button, or perhaps worse than that, it was corruption, but these people that we were going to deport for good reason ended up becoming citizens. Ended up becoming citizens. And it was 800. And now it turns out it might be 1,800, and they don’t even know.

HOLT: Will you accept the outcome of the election?

TRUMP: Look, here's the story. I want to make America great again. I'm going to be able to do it. I don't believe Hillary will. The answer is, if she wins, I will absolutely support her.

(APPLAUSE)

HOLT: All right. Well, that is going to do it for us. That concludes our debate for this evening, a spirit one. We covered a lot of ground, not everything as I suspected we would.
The next presidential debates are scheduled for October 9th at Washington University in St. Louis and October 19th at the University of Nevada Las Vegas. The conversation will continue.
A reminder. The vice presidential debate is scheduled for October 4th at Longwood University in Farmville, Virginia. My thanks to Hillary Clinton and to Donald Trump and to Hofstra University for hosting us tonight. Good night, everyone.[235]

Débat n°2: Discours de second débat télévisé lors de la campagne présidentielle à l'Université de Saint-Louis (Etat du Missouri), le dimanche 9 Octobre 2016.

Trump Junior Donald, Rodham, Clinton Hillary, "Second Presidential Debate'. Speech on T.V. Saint Louis University, Missouri. October 9, 2016. New York Times – NBC News

Raddatz: Good evening. I'm Martha Raddatz from ABC news.

Cooper: And I'm Anderson Cooper from CNN, we want to welcome you to Washington University in St. Louis for the second presidential debate between Hillary Clinton and Donald Trump sponsored by the Commission on presidential debates. Tonight's debate is a town hall format which gives voters the chance to directly ask the candidates questions. Martha and I will ask follow-up questions but the night really belongs to the people in this room and to people across the country who committed questions online. The people you see on this stage were chosen by the Gallup organization, are all from the St. Louis area and told Gallup they have not committed to a candidate. Each of them came here with questions they wanted to ask and we saw the questions for the first time this morning. Anderson and I and our team from ABC and CNN

[235] https://www.washingtonpost.com/news/the-fix/wp/2016/09/26/the-first-trump-clinton-presidential-debate-transcript-annotated/?utm_term=.5a780289684f

are the only ones who have seen them. Both candidates will have two minutes to answer each audience and online question we hope to get to as many questions as we can. We asked the audience not to slow things down with any applause, except for now. Ladies and gentlemen, the Republican nominee for president, Donald J. Trump and the democratic nominee for president, Hillary Clinton.

Cooper: Thank you very much for being here. We will begin with a question from one of the members in our town hall. Each of you will have two minutes to respond to this question. Secretary Clinton, you won the coin toss so you'll go first. Our first question comes from patrice Brock. Patrice?

Brock: Thank you and good evening. The last presidential debate could have been rated as MA, mature audiences per TV parental guidelines. Knowing that educators assign viewing the presidential debates as students' homework, do you feel you are modelling appropriate and positive behavior for today's youth?

Clinton: Thank you. Are you a teacher? Yes, I think that's a very good question because I heard from lots of teachers and parents about some of our concerns about some of the things being said and done in this campaign. And I think it is very important for us to make clear to our children that our country really is great because we are good. And we are going to respect one another, lift each other up. We are going to be looking for ways to celebrate our diversity and we are going to try to reach out to every boy and girl as well as every adult to bring them into working on behalf of our country. I have a positive and optimistic view of what we can do together. That's why the slogan of my campaign is stronger together. Because I think if we work together, if we overcome the divisiveness that sometimes sets Americans against one another and instead we make some big goals and I've set forth some big goals, getting the economy to work for everyone, not just those at the top. Making sure we have the best education from preschool through college and making it affordable and so much else. If we set those goals and we go together to try to achieve them, there is nothing, in my opinion, America can't do. I hope we will all come together in this campaign. Obviously I'm hoping to earn your vote, I'm hoping to be elected in November and I can promise you I will work with every American. I want to be the president for all Americans regardless of your political beliefs, what you look like, your religion. I want us to heal our country and bring it together. Because that's, I think, the best way to get the future that our children and grandchildren deserve.

Cooper: Mr. Trump you have two minutes.

Trump: Well I'll actually agree with that. I agree with everything she said. I began this campaign because I was so tired of seeing such foolish things happen to our country. This is a great country. This is a great land. I have gotten to know the people of the country over the last year and a half that I have been doing this as a politician. I cannot believe I'm saying that about myself, but I guess I have been a politician. And my whole concept was to make America great again. When I watch the deals being made. When I watch what's happening with some horrible things like Obamacare where your health insurance and health care is going up by numbers that are astronomical: 68%, 59%, 71%. When I look at the Iran deal and how bad a deal it is for us, it's a one-sided transaction, where we're giving back $150 billion to a terrorist state, really the number one terrorist state, we've made them a strong country from, really, a very weak country just three years ago. When I look at all of the things that I see and all of the potential that our country has, we have such tremendous potential. Whether it's in business and trade, where we are doing so badly. Last year we had an almost $800 billion trade deficit. In other words, trading with other countries. We had an $800 billion deficit. It's hard to believe. Inconceivable. You say who's making these deals? We're going to make great trade deals, we're going to have a strong border, we're going to bring back law and order. Just today, policeman was shot. Two killed. And this is happening on a weekly basis. We have to bring back respect to law enforcement. At the same time we have to take cake of people on all sides. We need justice. But I want to do things that haven't been done, including fixing and making our inner cities better for the African-American citizens that are so great and for the Latinos, hispanics, and I looking forward to doing- It's called make America great again.

Cooper: Thank you Mr. Trump. The question from Patrice was about 'Are you both modeling positive and appropriate behaviors for today's youth?' We received a lot of questions online, Mr. Trump about the tape that was released on Friday, as you can imagine. You called what you said 'locker room banter'. You described kissing women without consent, grabbing their genitals. That is sexual assault. You bragged that you have sexually assaulted women. Do you understand that?

Trump: No, I didn't say that at all. I don't think you understood what was said. This was locker room talk. I am not proud of it. I apologize to my family, I apologized to the American people. Certainly, I am not proud of it. But this is locker room talk. You know, when we have a world where you have ISIS chopping off heads, where you have them, frankly, drowning people in steel

cages, where you have wars and horrible, horrible sights all over and you have so many bad things happening, this is like medieval times. We haven't seen anything likes this. The carnage all over the world and they look and they see, can you imagine the people that are frankly doing so well against us with ISIS and they look at our country and see what's going on. Yes, I am very embarrassed by it and I hate it, but it's locker room talk and it's one of those things. I will knock the hell out of ISIS. We are going to defeat ISIS. ISIS happened a number of years ago in a vacuum that was left because of bad judgment. And I will tell you, I will take care of ISIS. We need to get on to much more important and bigger things.

Cooper: For the record, are you saying that what you said on the bus 11 years ago, that you did not actually kiss women without consent or grope women without consent?

Trump: I have great respect for women. Nobody has more respect for women than I do.

Cooper: So for the record, you're saying you never did that?

Trump: Frankly, you hear these things. They are said. And I was am embarrassed by it. But I have respect for women--

Cooper: --Have you ever done those things?

Trump: -- And they have respect for me. And I will tell you, no I have not. And I will tell you, that I'm going to make our country safe and we're going to have borders which we don't have now. People are pouring into our country and they're coming in from the Middle East and other places. We're gonna make America safe again, we're gonna make America great again but we're gonna make America safe again and we're gonna make America wealthy again. Because if you don't do that, it just, it sounds harsh to say, but we have to build up the wealth of our nation. Other nations are taking our job and they're taking our wealth.

Cooper: Thank you very much. Secretary Clinton, do you want to respond?

Clinton: Well, like everyone else, I've spent a lot of time thinking over the last 48 hours about what we heard and saw. You know, with prior Republican nominees for president, I disagreed with them on politics, policies, principles, but I never questioned their fitness to serve. Donald Trump is different. I said starting back in June that he was not fit to be president and commander in chief. And many Republicans and independents have said the same thing. What we all saw and heard on Friday was Donald talking about women, what he thinks about women, what he does to women, and he has said that the video doesn't represent who he is. But I think it's clear to anyone who heard it, that it represents exactly who he is. Because we have seen this throughout the campaign. We have seen him insult women. We have seen him rate women on their appearance, ranking them from one to ten, we've seen him embarrass women on TV and on Twitter. We saw him after the first debate, spend nearly a week denigrating a former miss universe in the harshest, most personal terms. So, yes, this is who Donald Trump is. But it's not only women and it's not only this video that raises questions about his fitness to be our president. Because he has also targeted immigrants, African-Americans, Latinos, people with disabilities, POWs, Muslims and so many others. So this is who Donald Trump is. And the question for us, the question our country must answer is that this is not who we are. That's why to go back to your question, I want to send a message. We all should, to every boy and girl and indeed, to the entire world. That America already is great, but we are great because we are good. And we will respect one another and we will work with one another and we will celebrate our diversity. These are very important values to me because this is the America that I know and love. And I can pledge to you tonight that this is the America that I will serve if I'm so fortunate enough to become your president.

Raddatz: We want to get to some questions.

Trump: I'd like to respond to that. I assume I can.

Raddatz: Yes, you can respond to that.

Trump: It's just words, folks. It's just words. These words, I have been hearing for many years. I heard them when they were running for the Senate in New York where Hillary was going to bring back jobs to upstate New York and she failed. I've heard them where Hillary is constantly talking about the inner cities of our country which are a disaster education-wise, job-wise, safety-wise, in every way possible. I'm going to help the African-Americans, I'm going to help the Latinos, hispanics. I am going to help the inner cities. She has done a terrible job for the African-

Americans. She wants their vote and she does nothing. And then she comes back four years later, we saw that firsthand when she saw United States senator, she campaigned where--

Raddatz: Mr. Trump, Mr. Trump, I want to get to audience questions and online questions.

Trump: She is allowed to do that, but I'm not? Sounds fair, sounds fair.

Raddatz: You will get to respond right now. This tape is generating intense interest. In just 48 hours it has become the single most talked about story of the entire 2016 election on Facebook with millions and millions of people discussing it on the social network. As we said a moment ago, we do want to bring in questions from voters around the country via social media. And our first stays on this topic. Jeff from Ohio asks on Facebook, Trump says the campaign has changed him. When did that happen? So Mr. Trump, let me add to that, when you walked off that bus at age 59, were you a different man or did that behavior continue until just recently? And you have two minutes for this.

Trump: That was locker room talk. I'm not proud of it. I am a person who has great respect for people, for my family, for the people of this country and certainly I am not proud of it, but that was something that happened. If you look at Bill Clinton, far worse. Mine are words and his was action. His words, what he has done to women. There's never been anybody in the history of politics in this nation that has been so abusive to women. So you can say any way you want to say it, but Bill Clinton is abusive to women. Hillary Clinton attacked those same women, and attacked them viciously, four of them here tonight. One of the women, who is a wonderful woman at 12 years old was raped. At 12. Her client, she represented, got him off and she is seen laughing on two occasions laughing at the girl who was raped. Kathy Shelton, that young woman, is here with us tonight. So don't tell me about words. I am, absolutely, I apologize for those words, but it is things that people say, but what President Clinton did, he was impeached, he lost his license to practice law, he had to pay an $850,000 fine to one of the women. Paula Jones who is also here tonight. And I will tell you that when Hillary brings up a point like that and she talks about words that I said 11 years ago, I think it's disgraceful and I think she should be ashamed of herself, if you want to know the truth.

Raddatz: Please hold the applause. Secretary Clinton, you have two minutes.

Clinton: Well, first let me start by saying that so much of what he just said is not right, but he gets to run his campaign any way he chooses. He gets to decide what he wants to talk about instead of answering people's questions, talking about our agenda, laying out the plans that we have that we think can make a better life and a better country. That's his choice. When I hear something like that, I am reminded of what my friend Michelle Obama advised us all. When they go low, you go high.

[Applause]

And look, if this were just about one video, maybe what he is saying tonight would be understandable. But everyone can draw their own conclusions at this point about whether or not the man in the video or the man on the stage respects women. But he never apologizes for anything to anyone. He never apologized to Mr. And Mrs. Khan, the gold star family whose son, Captain Khan died in the line of duty in Iraq and Donald insulted and attacked them for weeks over their religion. He never apologized to the distinguished federal judge who was born in Indiana, but Donald said he couldn't be trusted to be a judge because his parents were "Mexican." He never apologized to the reporter that he mimicked and mocked on national television and our children were watching. And he never apologized for the racist lie that President Obama was not born in the United States of America. He owes the president an apology and he owes our country an apology and he needs to take responsibility for his actions and his words.

Trump: Well you owe the president an apology because as you know very well, your campaign, Sidney Blumenthal, he's another real winner that you have and he's the one that got this started along with your campaign manager and they were on television just two weeks ago, she was saying exactly that. So you really owe him an apology. You're the one that sent the pictures around, your campaign sent the pictures around with President Obama in a certain garb, that was long before I was ever involved. So you actually owe an apology. Number two, Michelle Obama. I've gotten to see the commercials that they did on you and the I've gotten to see some of the most vicious commercials I've ever seen, of Michelle Obama talking about you, Hillary. So you talk about framed, go back and take a look at those commercials. A race where you lost, fair and square, unlike the Bernie Sanders race where you won, but not fair and square, in my opinion and all you have to do is take a look at WikiLeaks and just see what they said about Bernie Sanders and see what Debra Wasserman Schultz had in mind, because Bernie Sanders, between superdelegates and Debra Wasserman Schultz, he never had a chance and I was so surprised to see him sign on with the devil. But when we talk about apology, I think the one that you should

really be apologizing for, the thing that you should be apologizing for are the 33,000 e-mails that you deleted and that you acid washed and the two boxes of e-mails and other things last week that were taken from an office and are now missing. And I tell you what, I didn't think I would say this, but I'm going to and I hate to say it. But if I win, I am going to instruct my attorney general to get a special prosecutor to look into your situation. Because there has never been so many lies, so much deception. There has never been anything like it. And we're gonna have a special prosecutor. When I speak, I go out and speak, the people of this country are furious. In my opinion, the people that have been long time workers at the FBI are furious. There has never been anything like this where e-mails, and you get a subpoena. You get a subpoena, and after getting the subpoena you delete 33,000 e-mails and then you acid wash them or bleach them, as you would say. Very expensive process. So we're gonna get a special prosecutor and we're gonna look into it. Because you know what, people have been -- their lives have been destroyed for doing 1/5 of what you have done. And it's a disgrace, and honestly, you oughta be ashamed of yourself.

Raddatz: Secretary Clinton,I will let you respond.

Clinton: Everything he just said is absolutely false, but I'm not surprised. In the first debate, I told people it would be impossible to be fact checking Donald all the time. I would never get to talk about anything I'd want to do and how we're really, going to really, make lives better for people. So once again, go to Hillaryclinton.com. We have literally Trump - you can fact check him in real time. Last time at the first debate ,we had millions of people fact checking so I expect we will have millions more fact checking because, you know, it's just awfully good that someone with the temperament of Donald Trump is not in charge of the law in our country.

Trump: Because you would be in jail.

[Applause]

Cooper: We want to remind the audience to please not talk out loud. Please do not applaud. You are just wasting time.

Raddatz: And Secretary Clinton, I do want to follow-up on e-mails. You've said your handling of your e-mails was a mistake, you've disagreed with the FBI Director James Comey calling your handling of classified information "extremely careless". The FBI said there were 110 classified e-

mails which were exchanged, eight of which were top secret and it was possible hostile actors did gain access to those e-mails. You don't call that extremely careless?

Clinton: Well, Martha, first let me say, and I said it before but I will repeat it because I want everyone to hear it. That was a mistake and I take responsibility for using a personal email account. Obviously, if I were to do it over again, I would not. I am not making any excuses, it was a mistake. And I am very sorry about that, but I think it's also important to point out where there are some misleading accusations from critics and others. After a year long investigation, there is no evidence that anyone hacked the server I was using and there is no evidence that anyone can point to at all, anyone who says otherwise has no basis, that any classified materials ended up in the wrong hands. I take classified materials very seriously and always have. When I was on the Senate Armed Services Committee, I was privy to a lot of classified material. Obviously, as secretary of state I had some of the most important secrets that we possess, such as going after Bin Laden. So, I am very committed to taking classified information seriously and as I said, there is no evidence that any classified information ended up in the wrong hands.

Trump: And yet she didn't know the word, the letter C on a document. Right? She didn't even know what that letter meant. You know, it's amazing. I'm watching Hillary go over facts and she is going after fact after fact and she's lying again because she said she, you know, what she did with e-mails was fine. You think it was fine to delete 33,000 e-mails? I don't think so. She said that 33,000 e-mails had to do with her daughter's wedding, number one and a yoga class. Well, maybe we will give three or three or four or five or something. 33,000 e-mails deleted and now she's saying there wasn't anything wrong. And more importantly, that was after getting a subpoena. That wasn't before. That was after. She got it from the United States Congress, and I will be honest. I am so disappointed in congressmen, including Republicans, for allowing this to happen. Our Justice Department where her husband goes on to the back of an airplane for 39 minutes, talks to the Attorney General days before a ruling has to be made on her case. But for you to say that there was nothing wrong with you deleting 39,000 e-mails, again, you should be ashamed of yourself. What you did, now this was after getting a subpoena from the United States Congress--

Cooper: We have to move on. Secretary Clinton you get to respond, then we have to move on.

Trump: Hold on, wait a minute, if a member of the private sector did that, they'd be in jail. Let alone, after getting a subpoena from the United States Congress.

Cooper: Secretary Clinton, you get to respond then we have to move on to a audience question.

Clinton: It's just not true.

Trump: You didn't delete them?

Clinton: They were personal e-mails and not official. We turned over 35,000.

Trump: What are about the other 15,000.

Cooper: Please allow her to respond. She didn't talk while you talked.

Clinton: Yes, that's true. I didn't.

Trump: Because you had nothing to say.

Clinton: I didn't in the first debate and I'm gonna try not to on this debate because I would like to get to the questions people brought to us tonight.

Trump: And get off this question.

Clinton: Okay, Donald. I know you are into big diversion tonight, anything to avoid talking about your campaign and the way it's exploding, and the way Republicans are leaving you, but --

Trump: Let's see what happens.

Cooper: Let her respond.

Clinton: Let's get to the issues that people care about tonight. Let's get to their question.

Anderson: We have a question here from Ken Karpowitz, it's a question about health care.

Trump: I'd liked to know Anderson, Why aren't you bringing up the e-mails? I'd like to know.

Cooper: We brought up the e-mails.

Trump: No it hasn’t, it hasn’t and it hasn't been finished at all.

Cooper: Ken Karpowitz has a question.

Trump: One on three.

Karpowicz: The Affordable Care Act known as Obamacare, it is not affordable. Premiums have gone up, deductibles have gone up, copays has gone up, prescriptions have gone up and the coverage has gone down. What will you do to bring the cost down and make coverage better?

Cooper: That first one goes to secretary Clinton. You started out the last one to the audience.

Clinton: He wants to start it, he can start it. No, go ahead, Donald.

Trump: No, I'm a gentlemen, Hillary. Go ahead.
Cooper: Secretary Clinton.

Clinton: I think Donald was about to say he’s gonna solve it by repealing it and getting rid of the Affordable Care Act. And I'm going to fix it because I agree with you. Premiums have gotten too high, copays, deductibles, prescription drug costs and I have laid out a series of actions that we can take to try to get those costs down. But here's what I don't want people to forget when we’re talking about reigning in the cost that has to be the highest priority of the next president. When the affordable care act passed, it wasn't just that 20 million people got insurance who didn't have it before. But that, in and of itself is a good thing. I meet these people all the time and they tell me what a difference having that insurance meant to them and their families. But everybody else, the 170 million of us who get health insurance through our employers got big benefits. Number one, insurance companies can't deny you coverage because of a preexisting condition. Number two, no lifetime limits which is a big deal if you have serious health problems. Number three, women can't be charged more than men for our health insurance, which is the way it used to be before the affordable care act. Number four, if you are under 26 and your parents have a policy, you can be on that policy until the age of 26, something that didn't happen before. So I want very much to save what works and is good about the affordable care act. But we’ve got to get costs down, we’ve got to provide some additional help to small businesses so that they can afford to provide

health insurance. But if we repeal it as Donald has proposed and start over again, all of those benefits I mentioned are lost to everybody. Not just people who get health insurance on the exchange. And then we would have to start all over again. Right now we are at 90% health insurance coverage. That's the highest we have ever been, in our country. I want to get to 100% and get cost down and quality up.

Cooper: Secretary Clinton, you are out of time. Mr. Trump, You have two minutes.

Trump: It is such a great question and it's maybe the question I get almost, more than anything else. Outside of defense. Obamacare is a disaster. You know it, we all know it. It's going up at numbers that nobody's ever seen, worldwide. It's-nobody has ever seen numbers like this for health care. It's only getting worse. In 17, it implodes by itself. Their method of fixing it is to go back and ask Congress for more money. More, more money and we have right now almost $20 trillion in debt. Obamacare will never work. It's very bad, very bad health insurance, far too expensive, and not only expensive for the person that has it, unbelievably expensive for our country. It's going to be one of the biggest line items very shortly. We have to repeal it and replace it with something absolutely much less expensive. And something that works, where your plan can actually be tailored. We have to get rid of the lines around the state, artificial lines, where we stop insurance companies from coming in and competing because they wanted President Obama and whoever was working on it, they want to leave those lines because that gives the insurance companies, essentially monopolies. We want competition. You will have the finest health care plan there is. She wants to go to a single player plan which would be a disaster. Somewhat similar to Canada. If you ever noticed, the Canadians, when they need a big operation, when something happens, they come into the United States in many cases. Because their system is so slow, it's catastrophic in certain ways.

But she wants to go to single payer, which means the government basically rules everything. Hillary Clinton has been after this for years. Obamacare was the first step, Obamacare is a total disaster and not only are your rates going up by numbers that nobody's ever believed, but your deductibles are going up. So that unless you get hit by a truck, you will never be able to use it. It's a disastrous plan and it has to be repealed and replaced.

Cooper: Secretary Clinton, let me follow-up with you, your husband called Obamacare "the craziest thing in the world", saying small business owners are getting killed, premiums doubled, coverage is cut in half. Was he mistaken or was his mistake simply telling the truth?

Clinton: No. I mean, he clarified what he meant and it's very clear. Look, we are in a situation in our country where if we were to start all over again, we might come up with a different system. But we have an employer-based system: that's where the vast majority of people get their health care. And the affordable care act is meant to try to fill the gap between people who are too poor and couldn't put together any resources to afford healthcare, namely people on medicaid. Obviously, Medicare which is a single payer system which takes care of our elderly, and does a great job doing it, by the way, and then all the people who were employed, but people who were working but didn't have the money to afford insurance and didn't have anybody, an employer or anybody else to help them. That was the slot that the Obamacare approach was to take. And like I say, 20 million people now have health insurance. So, if we rip it up and throw it away, what Donald is not telling you is we turn it back to the insurance companies the way it used to be. And that means that insurance companies get to do pretty much whatever they want including saying look, I'm sorry, you have diabetes, you had cancer--

Cooper: --Your time is up--

Clinton: --Your child had asthma, you may not be able to have insurance because you can't afford it. So let's fix what's broken about it, but let's not throw it away and give it back to the insurance companies. That's not going to work.

Cooper: Mr. Trump, let me just follow-up--

Trump: I want to -- just one thing. Hillary, everything is broken about it. Everything. Number two, Bernie Sanders said Hillary Clinton has very bad judgment. This is a perfect example of it. Trying to save Obamacare--

Cooper: --Mr. Trump, you've said you want to end Obamacare, you've also said you want to make coverage accessible for people with preexisting conditions. How do you force insurance companies to do that if you are not mandating that everyone has insurance?

Trump: You're going to have plans.

Cooper: What does that mean?

Trump: Well, I'll tell you what it means. You're gonna have plans that are so good because we're going to have so much competition in the insurance industry, once we break out the lines and allow the competition to come.

Cooper: Are you going to have a mandate that Americans have to have health insurance?

Trump: Excuse me. President Obama by keeping those lines, the boundary lines around each state and it was almost done until just towards the end of the passage of Obamacare. Which by the way was a fraud. You know that. Because Jonathan Grouper, the architect of Obamacare was said, he said it was a great lie, it was a big lie. President Obama said you keep your doctor, keep your plan. The whole thing was a fraud and it doesn't work. But when we get rid of those lines, you have competition and we will be able to keep preexisting, we'll also be able to help people that can't get, don't have money because we are going to have people protected. And Republicans feel this way. Believe it or not, we're going to block grant into the states we're going to block grant into medicaid so we will be able to take care of people without the necessary funds to cake care of themselves.

Cooper: Thank you Mr. Trump.

Raddatz: We go to Gorbah Hameed for a question for both candidates.

Hamed: Hi. There are 3.3 million Muslims in the United States and I'm one of them. You've mentioned working with Muslim nations. But with Islamophobia on the rise, how will you help people like me deal with the consequences of being labelled as a threat to the country after the election is over?

Raddatz: Mr. Trump, you're first.

Trump: You are right about Islamophobia and that's a shame. But one thing we have to do is, we have to make sure that, because there is a problem. I mean, whether we like it or not and we can be politically correct, but whether we like it or not, there is a problem. And we have to be sure that Muslims come in and report when they see something going on. When they see hatred going on, they have to report it. As the example in San Bernardino. Many people saw the bombs all over the apartment of the two people that killed 14 and wounded many, many people. Horribly wounded, they will never be the same. Muslims have to report the problems when they see them.

And, you know, there is always a reason for everything. If they don't do that, it's a very difficult situation for our country. Because you look at Orlando and you look at San Bernardino and you look at the World Trade Center. Go outside and you look at Paris, look at that horrible thing. These are radical Islamic terrorists and she won't even mention the word and nor will President Obama. He won't use the term radical Islamic terrorist, no. To solve a problem you have to be able to state what the problem is or at least, say the name. She won't say the name and President Obama won't say the name. But the name is there. It's radical Islamic terror. And before you solve it, you have to say the name.

Raddatz: Secretary Clinton.

Clinton: Thank you for asking your question and I've heard this question from a lot of Muslim Americans across our country. Because unfortunately there has been a lot of very divise, dark things said about Muslims. And even someone like Captain Khan, the young man who sacrificed himself defending our country in the United States Army has been subject to attack by Donald. I want to say just a couple of things. First: We've had Muslims in America since George Washington. And we've had many successful Muslims. We just lost a particularly well-known one with Muhammad Ali. My vision of America is an America where everyone has a place, if you are willing to work hard, do your part and you contribute to the community. That's what America is. That's what we want America to be for our children and our grandchildren. It's also very short-sighted and even dangerous to be engaging in the kind of demagogic rhetoric that Donald has about Muslims. We need American Muslims to be part of our eyes and ears on our front lawns. I've worked with a lot of Muslim groups around America. I've met with a lot of them and I've heard how important it is for them to feel that they are wanted and included and part of our country. Part of our homeland security. And that's what I want to see. It's also important, I intend to defeat ISIS,to do so in a coalition with majority Muslim nations. Right now, a lot of those nations are hearing what Donald says and wondering why should we cooperate with the Americans and this is a gift to ISIS and the terrorists. Violent jihadist terrorists. We are not at war with Islam and it is a mistake, and it plays into the hands of the terrorists, to act as though we are. So I want a country where citizens like you and your family are just as welcome as anyone else.

Raddatz: Thank you, secretary Clinton. Mr. Trump, in December you said this: 'Donald J. Trump is calling if are a total and complete shut down of Muslims entering the United States until our country's representatives can figure out what the hell is going on. We have no choice. We have no

choice.' Your running mate said the Muslim ban is no longer your position. Is that correct and if it is, was it a mistake to have a religious test?

Trump: First of all, Captain Khan is an American hero and if I were president at that time he would be alive today because, unlike her who voted for the war without knowing what she was doing, I would not have had our people in Iraq. Iraq was a disaster. So he would have been alive today. The Muslim ban is something that in some form has morphed into an extreme vetting from certain areas of the world. Hillary Clinton wants to allow --

Raddatz: Why did it morph into that. No answer the question. Would you please explain whether or not the Muslim ban still stands?

Trump: It is called extreme vetting. We are going to areas like Syria where they are coming in by the tens of thousands because of Barack Obama and Hillary Clinton wants wants to allow a 550% increase over Obama. People are coming into our country like we have no idea who they are, where they are from, what their feelings about our country is and she wants 550% more. This is going to be the great Trojan horse of all time. We have enough problems in this country. I believe in building safe zone, I believe in having other people pay for them, as an example the [Arabian] Gulf states who are not carrying their weight but they have nothing but money and take care of people. But I don't want to have, with all the problems this country has and all of the problems you see going on, hundreds of thousands of people come in from Syria where we know nothing about them. We know nothing about their values and we know nothing about their love for our country.

Raddatz: Secretary Clinton, let me ask you about that. You have asked for an increase from 10 to 65,000 Syrian refugees. We know you want tougher vetting. That's not a perfect system. So why take the risk of having those refugees come into the country?

Clinton: First of all, I will not let anyone into our country that I think poses a risk to us. But there are a lot of refugees, women and children, think of that picture we all saw of that 4-year-old boy with the blood on his forehead because he'd been bombed by the Russian and Syrian air forces. There are children suffering in this catastrophic war, largely, I believe because of Russian aggression. And we need to do our part. We, by no means, are carrying anywhere near the load that Europe and others are. But we will have vetting that is as tough as it needs to be from our professionals, our intelligence experts and others. But it is important for us as a policy not to say,

as Donald has said, we're going to ban people based on a religion. How do you that? We are a country founded on religious freedom and liberty. How do we do what he has advocated without causing great distress within our own country? Are we going to have religious tests when people fly into our country and how do we expect to be able to implement those? So I thought that what he said was extremely unwise and even dangerous and indeed you can look at the propaganda on a lot of the terrorist sites and what Donald Trump says about Muslims is used to recruit fighters. Because they want to create a war between us. And the final thing I say, this is the 10th or 12th time he denied being for the war in Iraq. We have it on tape, the entire press corps has looked at it, it's been debunked but it never stops him from saying whatever he wants to say. Go to Hillaryclinton.com.

Trump: It has not been debunked. I was against the war in Iraq.

Clinton: Go to Hillaryclinton.com and you can see it.

Trump: It has not been debunked and you voted for it and shouldn't have.

Raddatz: I would like to move on.

Trump: Excuse me, she just went about 25 seconds over her time. Can I respond?

Raddatz: She did not. Very quickly please.

Trump: Hillary Clinton in terms of having people come into our country. We have many criminal illegal aliens. When we want to send them back to their country, their country says: we don't want them. In some cases they are murderers, drug lords, drug problems and they don't want them. And Hillary Clinton when she was Secretary of State said, that's okay, we can't force them back into their country. Let me tell you, I'm going to force them right back into their country. They are murderers and some very bad people. And I will tell you very strongly, when Bernie Sanders said she had bad judgment, she has really bad judgement because we are letting people into this country that are gonna cause problems and crime like you've never seen. We're also letting drugs pour through our southern border at a record clip. At a record clip. And It shouldn't be allowed to happen. ICE just endorsed me. They never endorsed a presidential candidate. The border patrol agents, 16,500 just recently endorsed me. And they endorsed me because I understand the border. She doesn't. She wants amnesty for everybody.

Come right in. Come right over. It's a horrible thing she is doing. She's got bad judgment and honestly, so bad that she should never be president of the United States. That I can tell you.

Raddatz: Thank you Mr. Trump. I want to move on. This next question comes from the public through the bipartisan open debate coalition's online forum where Americans submitted questions that generated millions of votes. This question involves WikiLeaks' release of purported excerpts of Secretary Clinton's paid speeches speeches, which she has refused to release. In one line in particular, in which you Secretary Clinton purportedly say, 'You need both a public and private position on certain issues.' So, two from Virginia asks: 'is it okay for politicians to be two-faced? Is it acceptable for a politician to have have a private stance on issues?' Secretary Clinton? Two minutes.

Clinton: Right. As I recall, that was something I said about Abraham Lincoln after having seen the wonderful Steven Spielberg movie called Lincoln. It was a master class watching president Lincoln get the congress to approve the 13th amendment. It was principled and it was strategic and I was making the point that it is hard, sometimes, to get the congress to do what you want to do. And you have to keep working at it and yes, president Lincoln was trying to convince some people, he used some arguments, convincing other people, he used other arguments. That was a great, I thought, a great display of presidential leadership. But, you know, let's talk about what's really going on here, Martha because our intelligence community just came out and said in the last few days that the Kremlin, meaning Putin and the Russian government, are directing the attacks, the hacking on American accounts to influence our election. And WikiLeaks is part of that as are other sites where the Russians hack information, we don't even know if it's accurate information and then they put it out. We have never in the history of our country been in a situation where an adversary, a foreign power, is working so hard to influence the outcome of the election, and believe, they're not doing it to get me elected. They are doing it to try to influence the election for Donald Trump. Now, maybe because he praised Putin, maybe because he says he agrees with a lot of what Putin wants to do, maybe because he wants to do business in Moscow. I don't know the reasons, but we deserve answers, and should demand that Donald release all of his tax returns so that people can see what are the entanglements and the financial relationships--

Raddatz: We will get to that later. Secretary Clinton, you are out of time.

Trump: I think I should respond because, so ridiculous. Look, now she is blaming -- she got caught in a total lie. Her papers went out to all her friends at the banks, Goldman Sachs and everybody else. And she said things, WikiLeaks, that just came out. And she lied. Now she's blaming the lie on the late great Abraham Lincoln. That's when-okay, Honest Abe never lied. That's the good thing. That's the big difference between Abraham Lincoln and you. That's a big, big difference. We're talking about some difference. But, as far as other elements of what you were saying, I don't know Putin. I think it would be great if we got along with Russia because we could fight ISIS together, as an example, but I don't know Putin. But I notice, any time anything wrong happens, they like to say the Russians, well she doesn't know if it's the Russians doing the hacking. Maybe there is no hacking, but there is - now Russia - and the reason they blame Russia is they think they're trying to tarnish me with Russia. I know nothing about Russia - I know about Russia, but I know nothing about the inner workings of Russia. I don't deal there, I have no businesses there, I have no loans from Russia. I have a very very great balance sheet. So great that when I did the old post office, on Pennsylvania Avenue, the United States government because of my balance sheet, which they actually know very well, chose me to do the old post office between the White House and Congress. They chose me to do the old post office - one of the primary things, in fact, perhaps the primary thing was balance sheet. But I have no loans with Russia. You could go to the United States government and they would probably tell you that because they know my sheet very well in order to get that development, I had to have - now the taxes are a very simple thing. As soon as I have - first of all, I pay hundreds of millions of dollars in taxes. Many of her friends took bigger deductions. Warren Buffett took a massive deduction, Soros, who's a friend of hers took a massive deduction. Many of the people that are giving her all this money so that she can do many more commercials than me, gave her - took massive deductions. I pay hundreds of millions in taxes, but, but as soon as my routine audit is finished, I'll release my returns. I'll be very proud to.

Raddatz: Thank you Mr. Trump.

Cooper: Actually on the topic of taxes, we have a question from Spencer Moss.

Moss: Good evening. My question is what specific tax provisions will you change to ensure the wealthiest Americans pay their fair share in taxes?

Cooper: Mr. Trump, you have two minutes.

Trump: One thing I'd do is get rid of carried interest. The - one of the greatest provisions for people like me, to be honest with you, I give up a lot when I run because I knockout the tax code. And she could have done this years ago, by the way.

She is - she was a United States senator. She complains that Donald Trump took advantage of the tax code. Well, why didn't you change it, why didn't you change it when you were a senator? The reason you didn't is that all your friends take the same advantage that I do. And they do, you have provisions in the tax code, that frankly, we could change. But you wouldn't change it because all of these people gave you the money so you can take negative ads on Donald Trump. But, and I say that about a lot of things. I heard Hillary complaining about so many different things over the years, I wish we would have done this. But she's been there for 30 years, she's been doing this stuff, she never changed, and she never will change. She never will change. We are getting rid of carried interest provisions. I'm lowering taxes, actually, because I think it's so important for corporations because we have corporations leaving, massive corporations, and little ones. The little ones can't form. We are getting rid of regulations, which goes hand in hand with the, lowering the taxes. But we're bringing the tax rate down from 35% to 15%. We are cutting taxes for the middle class and I will tell you, we are cutting them big league for the middle class. And I'll tell you, Hillary Clinton is raising your taxes, folks, she can look at me, she is raising your taxes, really high and what that's going to do is a disaster for the country. But she is raising the taxes and I'm lowering the taxes. That in itself is a big difference. We are going to be thriving again. We have no growth in this country. There is no growth. If China has a GDP of 7% it's like a national catastrophe. We're down at 1%, and that's like no growth. And we are going lower, in my opinion. And a lot of that has to do with the fact that our taxes are so high. Just about the highest in the world, and I'm bringing them down to one of the lower in the world. And I think it's so important. One of the most important things we can do. But she is raising everybody's taxes massively.

Cooper: Secretary Clinton you have two minutes. The question was, what specific tax provisions would you change to ensure the wealthiest Americans pay their fair share of taxes.

Clinton: Well, everything you've heard from Donald is not true. I'm sorry I have to keep saying this, but he lives in an alternative reality. And it is sort of amusing to hear somebody who hasn't paid federal income taxes in maybe 20 years talking about what he's going to do, but I'll tell you what he's going to do. His plan will give the wealthy and corporations the biggest tax cuts they have ever had. More than the Bush tax cuts by at least a factor of two. Donald always takes care of Donald and people like Donald. And this would be a massive gift. And indeed the way that he

talks about his tax cuts would end up raising taxes on middle class families. Millions of middle class families. Now, here's what I want to do. I have said nobody who makes less than $250,000 a year and that's the vast majority of Americans, as you know will have their taxes raised. Because I think we have got to go where the money is and the money is with people who have taken advantage of every single break in the tax code.

And yes, when I was a senator, I did vote to close corporate loopholes. I voted to close, I think, one of the loopholes he took advantage of when he claimed a billion dollar loss that enabled him to avoid paying taxes. I want to have a tax on people who are making a million dollars, it's called the Buffett rule. Yes, Warren Buffett is the one who's gone out and said somebody like him should not be paying a lower tax rate than his secretary. I wanna have a surcharge on incomes above 5 million.

We have to make up for lost times, because I want to invest in you, I want to invest in hard working families. And I think it has been unfortunate, but it's happened, that since the great recession, the gains have all gone to the top. And we need to reverse that. People like Donald who paid zero in taxes, zero for our vets, zero for our military, zero for health and education. That is wrong. And we're going to make sure that nobody, no corporation and no individual can get away without paying his fair share to support our country.

Cooper: Mr. Trump, I want to give the chance to respond. I just want to tell our viewers what she's referring to. In the last month, taxes were the number one issue on Facebook for the first time in the campaign. The New York Times published three pages of your 1995 tax returns that show you claimed a $960 million loss, which means you could have avoided paying personal federal income taxes for years. You've said you pay state taxes, employee taxes, real estate taxes, property taxes. You have not answered, though, a simple question. Did you use that $960 million loss to avoid paying personal federal income taxes?

Trump: Of course I did. Of course I did. And so do all of her donors, or most of her donors. I know many of her donors. Her donors took massive tax write offs. A lot lot of my write off was depreciation and a lot of other things Hillary Clinton as a senator allowed and she always allowed because the people that give her all this money, they want it. That's why. See, I understand the tax code better than anybody that's ever run for president. Hillary Clinton is extremely complex. Hillary Clinton has friends that want all of these provisions, including, they want the carried interest provision, which is very important to Wall Street people, but they really want the carried interest provision, which I believe Hillary is leaving, and it's very interesting why she is leaving

carried interest. But I will tell, you that, number one, I pay tremendous numbers of taxes. I absolutely used it and so did Warren Buffett and so did George Soros and so did many of the other people that Hillary is getting money from. Now, I won't mention their names because they are rich, but they're not famous. So we won't make them famous.

Cooper: Can you say how many years you have avoided paying personal federal income taxes?

Trump: No. but I pay tax and I pay federal tax too. But I have a write off, a lot of it is depreciation, which is a wonderful charge. I love depreciation. You know, she has given it to us. Hey, if she had a problem, for 30 years she's been doing this, Anderson, I say it all the time, she talks about health care. Why didn't you do something about it? She talks about taxes. Why didn't she do something about it? She doesn't do anything about anything other than talk. With her, it's all talk and no action. And again, Bernie Sanders, it's really bad judgment. She has made bad judgment not only on taxes, she's made bad judgements on Libya, on Syria, on Iraq. Her and Obama whether you like it or not, the way they got out of Iraq, the vacuum they left, that's why ISIS formed in the first place. They started from the little area and now they are in 32 different nations, Hillary. Congratulations. Great job.

Cooper: I want you to respond,

Clinton: Well, here we go again. I have been in favor of getting rid of carried interest for years starting when I was a senator from New York. But that's not the point here.

Trump: Why didn't you do it? Why didn't you do it?

Clinton: Because I was a senator with a Republican president.

Trump: You could have done it. If you were an effective senator, you could have done it. But you were not an effective senator.

Cooper: Please allow her to respond. She didn't interrupt you.

Clinton: You know, under our constitution, presidents have something called veto power.

Look, he has now said repeatedly 30 years this and 30 years that. So let me talk about my 30 years in public service. I'm very glad to do so. Eight million kids every year have health insurance because when I was first lady I worked with Democrats and Republicans to create the children's health insurance program. Hundreds of thousands of kids now have a chance to be adopted because I worked to change our adoption and foster care system. After 9/11, I went to work with Republican mayor, governor and president to rebuild New York and to get health care for our first responders who were suffering because they had run towards danger and gotten sickened by it. Hundreds of thousands of National Guard and reserve members have healthcare because of work that I did and children have safer medicines because I was able to pass a law that required the dosing to be more carefully done. When I was secretary of state, I went around the world advocating for our country, but also advocating for women's rights to make sure that women had a decent chance to have a better life and negotiated a treaty with Russia to lower nuclear weapons. 400 pieces of legislation have my name on it as a sponsor or cosponsor when I was a senator for eight years. I worked very hard and was proud to be reelected in New York by an even bigger margin than I had been elected the first time. And as president, I will take that work, that bipartisan work, that finding common ground. Because you have to be able to get along with people to get things done in Washington. And I have proven that I can and for thirty years, I've produced results for the people.

Raddatz: We're going to move on to Syria. Both of you have mentioned that.

Trump: But she said a lot of things that were false. I think we should –

Raddatz: Mr. Trump, we will go on. Mr. Trump, we are going to move on. The heart breaking video of a 5-year-old Syrian boy named Omran sitting in an ambulance after being pulled from the rubble after an airstrike in Aleppo focused the world's attention on the horrors of the war in Syria, with 136 million views on Facebook alone. But there are much worse images coming out of Aleppo every day now where in the past few weeks alone 400 have been killed, at least 100 of them children. Just days ago, the State Department called for a war crimes investigation of the Syrian regime of Bashar al-Assad and of its ally, Russia, for their bombardment of Aleppo. So this next question comes from social media, through Facebook. Diane from Pennsylvania asks If you were president, what would you do about Syria and the humanitarian crisis in Aleppo? Isn't is a lot like wasn't it like the Holocaust when the U.S. waited too long before we helped? Secretary Clinton, we will begin with your two minutes.

Clinton: The situation in Syria is catastrophic and everyday that goes by, we see the results of the regime, by Assad in partnership with the Iranians on the ground and the Russians in the air, bombarding places in particular aleppo, where there are hundreds of thousands of people, probably about 250,000 people still left. And there is a determined effort by the Russian Air Force to destroy Aleppo in order to eliminate the last of the Syrian rebels who are really holding out against the Assad regime. Russia hasn't paid any attention to ISIS. They are interested in keeping Assad in power. So I, when I was secretary of state advocated, and I advocate today a no-fly and safe zones. We need some leverage with the Russians because they are not going to come to the negotiating table for a diplomatic resolution unless there is leverage over them. And we have to work more closely with our partners and allies on the ground. But I want to emphasize that what is at stake here is the ambitions and aggressiveness of Russia. Russia has decided it is all in in Syria, and they've also decided who they want to see become President of the United States too and it's not me. I stood up to Russia; I've taken on Putin and others and I would do that as president. I think wherever we can cooperate with Russia, that's fine and I did, as Secretary of State, that's how we got a treaty reducing nuclear weapons, it's how we got the sanctions on Iran that put a lid on the nuclear weapons program without firing a single shot. So I would go with more leverage than we have now. But I support the efforts to investigate for crimes, war crimes, committed by the Syrians and the Russians and try to hold them accountable.

Raddatz: Thank you Secretary Clinton. Mr. Trump.

Trump: First of all, she was there as Secretary of State with the so-called line in the sand.

Clinton: No I wasn't, I was gone. I hate to interrupt you. At some point we need to get the facts out.

Trump: You were still in contact with the White House. And perhaps sadly, Obama probably still listened to you. I don't think he would listen to you very much anymore. Obama draws the line in the sand. It was laughed at all over the world what happened.
Now, with that being said, she talks tough against Russia, but our nuclear program has fallen way behind and they have gone wild with their nuclear program. Not good. Our government shouldn't have allowed that to happen. Russia is new in terms of nuclear and we are old and tired and exhausted in terms of nuclear. A very bad thing.

Now, she talks tough. She talks really tough against Putin and against Assad. She talks in favor of the rebels. She doesn't even know who the rebels are. You know, every time we take rebels whether it's in Iraq or anywhere else, we're arming people. And you know what happens? They end up being worse than the people. Look at what she did in Libya with Qaddafi. Qaddafi is out. It's a mess. And by the way, ISIS has a good chunk of their oil. I'm sure you've probably have heard that. It was a disaster. The fact is almost everything she has done has been a mistake and it's been a disaster. But if you look at Russia, just take a look at Russia and look at what they did this week, and I agree she wasn't there, but possibly she's consulted.

We sign a peace treaty and everyone's all excited, but what Russia did with Assad and by the way with Iran who you made very powerful with the dumbest deal perhaps I have seen in the history of making, with the $150 billion and with the $1.7 billion in cash, which is enough cash to fill up this room, but look at that deal. Iran and Russia are against us. So she wants to fight. She wants to fight for rebels. There's one problem. You don't even know who the rebels are. So what's the purpose?

Raddatz: Mr. Trump, your two minutes is up.

Trump: I don't like Assad at all, but Assad is killing ISIS. Russia is killing ISIS and Iran is killing ISIS and they have lined up because of weak foreign policy.

Raddatz: Mr. Trump, let me repeat the question. If you were president, what would you do about Syria and the humanitarian crisis in Aleppo, and I want to remind you what your running mate said. He said provocations by Russia need to be met with American strength and that if Russia continues to be involved in airstrikes along with the Syrian government forces of Assad, the United States of America should be prepared to use military force to strike the military targets of the Assad regime.

Trump: Okay. He and I haven't spoken, and I disagree.

Raddatz: You disagree with your running mate?

Trump: I disagree. Right now, Syria is fighting ISIS. We have people that want to fight both at the same time. But Syria is no longer Syria. Syria is Russia and it's Iran who she made strong and Kerry and Obama made into a powerful nation and a rich nation, very quickly, very, very

quickly. I believe we have to get ISIS. We have to worry about ISIS before we can get too much more involved. She had a chance to do something with Syria, they had a chance, and that was the line.

Raddatz: What are do you think will happen if Aleppo falls?

Trump: Aleppo is a disaster, humanitarian wise.

Raddatz: What will happen if it falls?

Trump: I think that it basically has fallen, okay? It basically has fallen. Let me tell you something: you take a look at Mosul. The biggest problem I have with the stupidity of our foreign policy. We have Mosul, they think a lot of the ISIS leaders are in Mosul. So we have announcements out of Washington and coming out Iraq. We will be attacking Mosul in three weeks or four weeks. So all of these bad leaders from ISIS are leaving Mosul. Why can't they do it quietly? We can't they do the attack and make it a sneak attack and after the attack is made inform the American public that we have knocked out the leaders; we've have a tremendous success. People leave. Why do they have to say we are going to be attacking Mosul within the next four to six weeks, which is what they're saying. How stupid is our country?

Raddatz: There are sometimes reasons the military does that. Psychological warfare.

Trump: I can't think of any.

Raddatz: It might be to get civilians out.

Trump: I can't think of any. I have 200 generals and admirals who endorsed me. I have 21 congressional Medal of Honor recipients who endorse me. We talk about it all the time. They understand. Why can't they do something secretively where they go in and knock out the leadership. Why would these people stay there? I've been reading there for weeks about Mosul...
Raddatz: Tell me what your strategy is it.

Trump: That it's the harbor between Raqqa and Mosul, this is why where they think the ISIS leaders are. Why would they be staying...they are not staying there anymore. They are gone. Because everybody is talking about how Iraq which is us with our leadership goes into fight

Mosul. With the 200 admirals and generals, they can't believe it. General George Patton and General Douglas MacArthur are spinning in their grave at the stupidity of what we are doing in the Middle East.

Raddatz: I'm going to go to Secretary Clinton, you want Assad to go, you advocated arming rebels, but it looks like that may be too late for Aleppo. You talk about diplomatic efforts, those that failed, ceasefires have failed. Would you introduce the threat of U.S. military force beyond a no-fly zone against the Assad regime to back up diplomacy?

Clinton: I would not use American ground forces in Syria. I think that would be a very serious mistake. I don't think American troops should be holding territory which is what they would have to do as an occupying force. I don't think that is a smart strategy. I do think the use of special forces, which we're using, the use of enablers and trainers in Iraq, which has had positive effects, are very much in our interests. So I do support what is happening.

Raddatz: What would you do different than than President Obama is doing?

Trump: Everything.

Clinton: Martha, I hope that by the time I am president that we will have pushed ISIS out of Iraq. I do think that there is a good chance that we can take Mosul. And you know, Donald said he knows more about ISIS than the generals. No, he doesn't. There are a lot of very important planning going on and some of it is to signal to the Sunnis in the are,a as well as Kurdish Peshmerga fighters that we all need to be in this. And that takes a lot of planning and preparation. I would go after Baghdadi . I would specifically target Baghdadi. Because I think our targeting of Al Qaeda leaders, and I was involved in a lot of those operations, highly classified ones, made a difference. I think that could help. I would consider arming the Kurds. The kurds have been our best partners in Syria, as well as Iraq. And I know there's a lot of concern about that in some circles, but they should have the equipment they need so that Kurdish and Arab fighters on the ground are the principal way we take Raqqa after pushing ISIS out of Iraq.

Trump: You know that's funny. She went over a minute over and you don't stop her. When I go one second over --

Raddatz: You had many answers.

Trump: It's very interesting.

Cooper: We have a question from James Carter.

Carter: My question is, do you believe you can be a devoted president to all the people in the United States.

Cooper: That question begins for Mr. Trump.

Trump: Absolutely. I mean, she calls our people deplorable. A large group. And irredeemable. I will be a president for all of our people. And I'lll be a people that will turn our inner cities around and will give strength to people and will give economics to people and will bring jobs back. Because NAFTA, signed by her husband, is perhaps the greatest disaster trade deal in the history of the world. Not of this country. It stripped us of manufacturing jobs. We lost our jobs, we lost our money, we lost our plants. It is a disaster.

And now she wants to sign TPP, even though she said now she's for it. She called it the gold standard. And by the way, at the last debate she lied. Because it turns out that she did say the gold standard, and said she didn't say it. They actually said that she lied. Okay. And she lied. Because it turned out she did say the gold standard and she said she didn't say it. But she lied about a lot of things. I would be a president for all of the people. African-Americans, the inner cities. Devastating what's happening to our inner cities. She's been talking about for years. As usual, she talks about it, nothing happens. She doesn't get it done. Same with the Latino Americans. The Hispanic Americans. The same exact thing. They talk. Theydon't get it done.

You go into the inner cities, it's 45% poverty. African-Americans now 45% poverty in the inner cities. The education is a disaster. Jobs are essentially nonexistent. I mean, I've been saying in big speeches where I have 20 and 30,000 people. What do you have to lose? It can't get worse? She has been talking about the inner cities for 25 years. Nothing is going to ever happen. Let me tell you, if she is president of the United States, nothing's going to happen. it's going to be talk. All of her friends, the taxes we are talking about. And i would just get it by osmosis. She is not doing me favors, but by doing all the others favors, she is doing me favors. But I will tell you the is all talk and it doesn't get done. All you have to do is take a look at her senate run, take a look at upstate New York.

Cooper: Your two minutes is up.

Trump: It turned out to be a disaster.

Cooper: You have two minutes.

Clinton: Well, 67% of the people voted to reelect me when I ran for my second term, and I was very proud and very humbled by that. Mr. Carter, I have tried my entire life to do what I can to support children and families. You know, right out of law school I went to work for the children's defense fund. Donald talks a lot about the 30 years I've been in public service. I'm proud of that. You know, I started off as a young lawyer working against discrimination against African-American children and schools and in the criminal justice system. I worked to make sure that kids with disabilities could get a public education, something I cared very much about. I worked with Latinos, one of my favorite jobs in politics was down in south Texas registering Latino citizens to be able to vote. So I have a deep devotion, to use your absolutely correct words, to making sure that every American feels like he or she has a place in our country.

And I think when you look at the letters that I get, a lot of people are worried that maybe they wouldn't have a place in Donald Trump's America. They write me and one woman wrote me about her son, Felix. She adopted him from Ethiopia when he was a toddler. He is 10 years old now. This is the only country he has ever known. And he listens to Donald on TV and he said to his mother one day: 'will he send me back to Ethiopia if he gets elected?' You know children listen to what is being said to go back to the very, very first question. There is a lot of fear. In fact teachers and parents are calling it the Trump effect. Bullying is up and a lot of people are feeling uneasy, a lot of kids are expressing their concerns. First and foremost, I will do everything I can to reach out to everybody. Democrats, Republicans, independents, and people across our country. If you don't vote for me, I still want to be your president. I want to be the best president I can be for everyone.

Cooper: Secretary Clinton, your two minutes is up. I want to follow on with something Donald Trump said to you. A comment you made last month. You said half of Donald Trump supporters are quote deplorables. Racist, sexist, homophobic, xenophobic, islamophobic. You later said you regretted saying half. You didn't express regret for using the term deplorables. To Mr. Carter's question, how can you unite a country if you've written off tens of millions of Americans?

Clinton: Well within hours I said I was sorry about the way I talked about that because my argument is not with his supporters, it's with him and the divisive campaign he has run and the inciting of violence at his rallies and the very brutal kinds of comments about not just women, but all Americans. All kinds of Americans. And what he said about African-Americans and Latinos, about Muslims, about POWs, about immigrants, about people with disabilities, he's never apologized for. So I do think that a lot of tone and tenor... I am proud of the campaigns Bernie Sanders and I ran. We ran a campaign based on issue, not insults. He is supporting me 100% because we talked about what we wanted to do. We might have had differences and we had a lot of debate, but we believed that we could make the country better and I was proud of that.

Trump: We have a divided nation. We have a very divided nation. You look at Charlotte, you look at Baltimore, you look at the violence taking place in the inner cities. Chicago. You look at Washington, D.C. We have an increase in murder within our cities, the biggest in 45 years. We have a divided nation because of people like her. Believe me, she has tremendous hate in her heart. When she said deplorables, she meant it. And when she said irredeemable, they're irredeemable! You didn't mention that, but when she said they're irredeemable, to me that might have been worse. She's got tremendous hatred. And this country cannot take another four years of Barack Obama and that's what you are getting with her.

Cooper: Mr. Trump, let me follow-up with you. In 2008, you wrote in one of your books that the most important characteristic of a good leader is discipline. You said if a leader doesn't have it, quote he or she won't be one for long. In the days after the first debate, you sent out a series of tweets from 3:00 A.M. To 5:00 A.M. including one that told people to check out a sex tape. Is that the kind of discipline...

Trump: No it wasn't check out a sex tape. It was take a look at this person she build up to be this wonderful, uh, girl scout, who was no girl scout.

Cooper: You mentioned ''sex tape.'

Trump: Just so you understand: When she said 3 o'clock in the morning, take a look at Benghazi. She said who is going to answer the call at 3 o'clock in the morning, guess what? She didn't answer. Because when ambassador Stevens -- she said she was awake of at 3:00 in the morning. And she also sent a tweet out at 3 o'clock in the morning, but I won't mention that. But he said she will be awake, the famous thing 'we're going to answer the call at 3:00 in the morning. Guess

what happened, Ambassador Stevens, Ambassador Stevens sent 600 requests for help and the only one she talked to was Sidney Blumenthal who's her friend and not a good guy, by the way. So she shouldn't be talking about that. Now, tweeting happens to be a modern day form of communication. You can like it or not. Between Facebook and Twitter, I have 25 million people. It's a very effective way of communication. So you can put it down, but it's an effective form of communication. I'm not unproud of it to be honest with you.

Cooper: Secretary Clinton, does Mr. Trump have the discipline to be a good leader?

Clinton: No.

Trump: I'm shocked to hear that.

Clinton: Well, it's not only my opinion, but it's the opinion of many others. National security experts, Republicans, former Republican members of congress. But it's in part because those of us who have had the great privilege of seeing this job up close and know how difficult it is and it's not just because I watched my husband take a $300 billion deficit and turn it into a $200 billion surplus and 23 million new jobs were created and incomes went up for everybody.

Everybody. African-American incomes went up 33%. And it's not just because worked with George W. Bush after 9/11 and I was very proud that when I told them what the city need and what we needed to recover, he said you got it and he never wavered. He stuck with me. And I have worked and i admire President Obama. He inherited the worst financial crisis since the Great Depression. That was a terrible time for our country.

Cooper: we have to move along.

Clinton: 9 million people lost their jobs, five million homes were lost.

Raddatz: Secretary Clinton -- we are moving on.

Clinton: And $13 trillion in family wealth was wiped out. We are back on the right track. He would send us back into a recession with his tax plan.

Raddatz: Secretary Clinton we are moving to an audience question, we are almost out of time and we have another question. Mr. Trump, we are moving on.

Trump: We have the slowest growth and our country is a disaster.

Raddatz: Mr. Trump, we want to get to the audience. Thank you very much, both of you. We have another audience question. Beth Miller has a question for both candidates.

Miller: Good evening. Perhaps the most important aspect of this election is the Supreme Court justice. What would you prioritize size as the most important aspect of selecting a Supreme Court justice?

Raddatz: We begin with your two minutes, Secretary Clinton.

Clinton: Thank you. You are right. This is one of the most important issues in this election. I want to appoint Supreme Court justices who understand the way the world really works, who have real life experience. Who have not just been in a big law firm and maybe clerked for a judge and then gotten on the bench, but maybe they tried more cases. Actually understand what people are up against. Because I think the current court has gone in the wrong direction.

I would want to see the Supreme Court reverse Citizens United and get dark unaccountable money out of our politics. Donald doesn't agree with that. I would like the Supreme Court to understand that voting rights are a big problem in many parts of the country. That we don't do always do everything we can to make it possible for people of color and older people and young people to be able to exercise their franchise. I want a Supreme Court that will stick with Roe v. Wade and a woman's right to choose, and I want a Supreme Court that will stick with marriage equality. Now, Donald put forth of the names of people he would consider. And among the ones that he has suggested are people who would reverse Roe v. Wade and reverse marriage equality. I think that would would be a terrible mistake and take us backwards.

I want a Supreme Court that doesn't always side with corporate interests. I want a Supreme Court that understands because you are wealthy and you can give more money to something doesn't mean you have more rights or should have any more rights than anything else. So I have clear views about what I want to see to change the balance on the Supreme Court and I regret deeply that the senate has not done its job and they have not permitted a vote on the person that President

Obama, a highly qualified person. They have not given him a vote to be able to have the full complement of nine Supreme Court justices. I think that was a dereliction of duty. I hope they will see their way to doing it, but if I am so fortunate as to be president, I will immediately move to make sure that we fill that. We have nine justices and that they get to work on behalf of our people.

Raddatz: Secretary Clinton. Thank you. You are out of time. Mr. Trump?

Trump: Justice Scalia, great judge, died recently and we have a vacancy. I am looking to appoint judges very much in the mold of justice Scalia. I am looking for judges and have actually picked 20 of them. So that people would say: Highly respected. Highly thought of and actually very beautifully reviewed by just about everybody. But people that will respect the Constitution of the United States. And I think that this is so important. Also, the Second Amendment which is totally under siege by people like Hillary Clinton. They'll respect the second amendment and what it stands for and what it represents.

Now, Hillary mentioned contributions. Just so you could, I will have in my race more than $100 million put in of my money. Meaning, I'm not taking all of this big money from all of these corporations like she is doing. What I ask is this: so I am putting in... by the time it's finished, I'll have more than 100 million dollars invested. Pretty much self-funding mine. We're raising money for the Republican party and we're doing tremendously on the small donations. $61 average or so.

I ask Hillary: why doesn't she make $250,000 by being in office? She used the power of her office to make a lot of money. Why isn't she funding.. Not for a hundred million, why don't you put 10 or 20 or 25 or $30 million into your campaign. It's $30 million less for special interests that will tell the you exactly what to do and it would really be a nice sign to the American public. Why aren't you putting some money in? You have a lot of it. You made a lot of it because of the fact that you've been in office. You made a lot while you were secretary of state, actually. So why aren't you putting your own money into your campaign, just curious?

Raddatz: We will get on to one more question.

Clinton: The question was about the supreme court. I respect the second amendment, but I believe there should be background checks and we should close the gun show loophole and close the online loophole...

Raddatz: We have one more question.

Cooper: We have one more question from Ken Bone about energy policy.

Bone: What steps will your energy policy take to meet our energy needs, while at the same time remaining environmentally-friendly and minimizing job loss for fossil power plant workers?

Cooper: Mr. Trump, two minutes.

Trump: Such a great question because energy is under siege by the Obama administration. Under absolute siege. The EPA, Environmental Protection Agency, is killing these energy companies. And foreign companies are now coming in. Buying so many of our different plants and then rejiggering the plant, so they take care of their oil. We are killing, absolutely killing our energy business in this country. Now I am all for alternative forms of energy including: wind and solar, etc. But we need much more than wind and solar. And you look at the miners, Hillary Clinton wants to put the miners out of business. There is a thing called clean coal. Coal will last for 1,000 years in this country. Now we have natural gas, and so other things because of technology, we have unbelievable, we have found over the last seven years, we found tremendous wealth right under our feet. So good, especially when you have $20 trillion in debt. I will bring our energy companies back and they will be able to compete and they'll make money and pay off our national debt and budget deficits which are tremendous. But we are putting our energy companies out of business. We have to bring back our workers. You take a look at what's happening to steel and the cost of steel and China dumping vast amounts steel all over the United States, which essentially is killing our steelworkers and steel companies. We have to guard our energy companies, we have to make it possible. The EPA is so restrictive that they are putting our energy companies out of business. And all you have to do is go to a great place like West Virginia or places like Ohio which is phenomenal or places like Pennsylvania and you see what they are doing to the people, miners and others in the energy business. It's a disgrace. It's an absolute disgrace.

Cooper: Your time is up. Secretary Clinton, two minutes.

Clinton: Well, that was very interesting. First of all, China is illegally dumping steel in the United States and Donald Trump is buying it to build his buildings, putting steelworkers and American steel plants out of business. That's something that I fought against as a senator and something I would have a trade prosecutor to make sure we don't get taken advantage of by China on steel or anything else. You know because it sounds like you are in the business or you're aware of people in the business. You know that we are now for the first time energy independent. We are not dependent on the Middle East, but the Middle East controls a lot of prices.

So the price of oil has been way down and that has a damaging effect on a lot the oil companies, right? We are however producing a lot of natural gas that serves as a bridge to more renewable fuels and I think that's an important transition. We've got to remain energy independent. It gives us much more power and freedom than to be worried about what goes on in the Middle East. We have enough worried over there without having to worry about that. So I have a comprehensive energy policy, but it really does include fighting climate change because I think that is a serious problem. And I support moving towards more clean renewable energy as quickly as we can. Because I think we can be the 21st century clean energy superpower and create millions of new jobs and businesses. But I want to be sure that we don't leave people behind. That's why I'm the only candidate from the very beginning of this campaign who had a plan to help us revitalize coal country. Because those coal miners and their fathers and grandfathers, they dug that coal out, a lot of them lost their lives. They were injured. But they turn the lights on and powered our factories. I don't want to walk away from them. So we've got to do something for them. But the price of coal is down worldwide. We have to look at this comprehensively and that's what I have proposed. I hope you will go to hillaryclinton.com and read my entire policy.

Raddatz: We sneak in one more question from Karl Becker.

Becker: My question to both of you is, regardless of the current rhetoric, would either of you name one positive thing that you respect in one another?

Raddatz: Mr. Trump, would you like to go first?

Clinton: Well, I certainly will, because I think that's a very fair and important question. Well, I respect his children. His children are incredibly able and devoted and I think that says a lot about Donald. I don't agree with nearly anything else he says or does, but I do respect that and think

that is something that as a mother and a grandmother is very important to me. So I believe that this election has become in part so conflict-oriented, so intense because there is a lot at stake. This is not an ordinary time and this is not an ordinary election. We are going to be choosing a president who will set policy for not just four or eight years, but because some of the important decisions we have to make at home and around the world from the Supreme Court to energy and so much else, and so there is a lot at stake it's one of the most consequential elections that we've had — and that's why I tried to put forth specific policies and plans — trying to get it off of the personal and put it on to what it is on I want to do as president. And that's why I hope people will check on that for themselves. So that they can see that yes, I spent 30 years, actually a little more, working to help kids and families and I want to take all that experience to the White House and do that every single day.

Raddatz: Mr. Trump?

Trump: Well, I consider her statement about my children to be a very nice compliment. I don't know if it was meant to be a compliment, but it is a great... I'm proud of my children. They have done a wonderful job and they have been wonderful, wonderful kids. So I consider that a compliment. I will say this about Hillary. She doesn't quit and she doesn't give up. I respect that. I tell it like it is. She is a fighter. I disagree with much of what she is fighting for, I do disagree with her judgment in many cases, but she does fights hard and doesn't quit and she doesn't give up, and I consider that a very good trait.

Raddatz: Thanks to both of you.

Cooper: I want to thank the university here and this concludes the town hall meeting. Thank you to Washington university and everybody who watched.

Raddatz: Tune in on October 19th for the final debate at the University of Nevada Las Vegas. Good night, everyone[236].

[236] https://www.politico.com/story/2016/10/2016-presidential-debate-transcript-229519

Débat n°3: Discours du troisième débat télévisé lors de la campagne présidentielle à l'Université du Nevada à Las Vegas (Etat du Nevada.), le dimanche 20 Octobre 2016.

Trump Junior Donald, Rodham, Clinton Hillary, "Third Presidential Debate'. Speech on T.V. Nevada University, Las Vegas, Nevada, October 20, 2016. Washington Post NBC News.

CHRIS WALLACE

No noise except right now as we welcome the Democratic nominee for president, Secretary Clinton, and the Republican nominee for president, Mr. Trump.

CHRIS WALLACE

Secretary Clinton, Mr. Trump, welcome. Let's get right to it. The first topic is the Supreme Court. We -- you both talk briefly about the court in the last debate, but I want to drill down on this because the next president will almost certainly have at least one appointment and likely -- or possibly - two or three appointments which means that you will in effect determine the balance of the court for what could be the next quarter century. First of all, where do you want to see the court take the country? And secondly, what's your view on how the Constitution should be interpreted? Is -- do the founders words mean what they say, or is it a living document to be applied flexibly according to changing circumstances? In this segment, Secretary Clinton, you go first. You have two minutes.

HILLARY CLINTON

Thank you very much, Chris. And thank you UNLV for hosting us. You know, at the goings on about the Supreme Court, it really raises the central issue in this election. Namely, what kind of country are we going to be? What kind of opportunities will we provide for our citizens? What kind of rights will Americans have? And I feel strongly that the Supreme Court needs to stand on the side of the American people, not on the side of the powerful corporations and the wealthy. For me, that means that we need a Supreme Court that will stand up on behalf of of women's rights, on behalf of the rights of the LGBT community, that will stand up and say no to Citizens United, a decision that has undermined the election system in our country because of the way it permits dark, unaccountable money to come into our electoral system.

I have major disagreements with my opponent about these issues and others that will be before the Supreme Court. But I feel that at this point in our country's history, it is important that we not reverse marriage equality, that we not reverse Roe v. Wade, that we stand up against Citizens United -- we stand up for the rights of people in the workplace. That we stand up and basically say -- the Supreme Court should represent all of us. That's how I see the court. And the kind of

people that I would be looking to nominate to the court would be in the great tradition of standing up to the powerful, standing on behalf of our rights as Americans. And I look forward to having the opportunity. I would hope that the Senate would do its job and confirm the nominee that President Obama has sent to them. That's the way the Constitution fundamentally should operate. The president nominates, and then the Senate advises and consents or not.
But they go forward with the process.

CHRIS WALLACE
Secretary Clinton, thank you. Mr. Trump, same question. Where do you want to see the court take the country and how do you believe the Constitution should be interpreted?

DONALD TRUMP
Well, first of all it's great to be with you and thank you everybody. The Supreme Court - it's what it's all about. Our country is so, just so imperative that we have the right justices. Something happened recently where Justice Ginsburg made some very, very inappropriate statements toward me and toward a tremendous number of people, many many millions of people that I represent. And she was forced to apologize. And apologize, she did. But these were statements that should have never, ever been made.
We need a Supreme Court that in my opinion is going to uphold the Second Amendment and all amendments. But the Second Amendment, which is under absolute siege. I believe if my opponent should win this race, which I truly don't think will happen, we will have a second amendment which will be a very, very small replica of what it is right now.
But I feel that it's absolutely important that we uphold because of the fact that it is under such trauma. I feel that the justices that I am going to appoint-- and I've named 20 of them. The justices that I'm going to appoint will be pro-life. They will have a conservative bent. They will be protecting the Second Amendment. They are great scholars in all cases, and they are people of tremendous respect. They will interpret the Constitution the way the founders wanted it interpreted. And I believe that's very, very important. I don't think we should have justices appointed that decide what they want to hear It's all about the Constitution of -- and so important -- the Constitution, the way it was meant to be. And those are the people that I will appoint.

CHRIS WALLACE
Mr. Trump, thank you. We now have about ten minutes for an open discussion. I want to focus on two issues that in fact, by the justices that you named, could end up changing the existing law

of the land. First is one that you mentioned, Mr. Trump, and that is guns. Secretary Clinton, you said last year -- and let me quote, the Supreme Court is wrong on the second amendment. And now in fact, in the 2008 Heller case, the court ruled that there is a constitutional right to bear arms but a right that is reasonably limited. Those were the words of the judge Antonin Scalia who wrote the decision. What's wrong with that?

HILLARY CLINTON

Well, first of all, I support the Second Amendment. I lived in Arkansas for eighteen wonderful years. I represented upstate New York. I understand and respect the tradition of gun ownership. It goes back to the founding of our country. But I also believe that there can be and must be reasonable regulation. Because I support the Second Amendment doesn't mean that I want people who shouldn't have guns to be able to threaten you, kill you or members of your family. And so when I think about what we need to do, we have thirty three thousand people a year who die from guns. I think we need comprehensive background checks, need to close the online loophole, close the gun show loophole. There's other matters that I think are sensible that are the kind of reforms that would make a difference that are not in any way conflicting with the Second Amendment. You mentioned the Heller decision and what I was saying that you referenced, Chris, was that I disagreed with the way the court applied the Second Amendment in that case because what the District of Columbia was trying to do was to protect toddlers from guns. And so they wanted people with guns to safely store them. And the court didn't accept that reasonable regulation, but they've accepted many others. So I see no conflict between saving people's lives and defending the Second Amendment.

CHRIS WALLACE

Let me bring Mr. Trump in here. The bipartisan open debate coalition got millions of votes on questions to ask here. And this was, in fact, one of the top questions that they got. How will you ensure the Second Amendment is protected? You just heard Secretary Clinton's answer. Does she persuade you, that while you may disagree on regulation, that in fact she supports the Second Amendment right to bear arms.

DONALD TRUMP

Well the D.C. versus Heller decision was very strongly and she was extremely angry about it I watched and she was very very angry when upheld and Justice Scalia was so involved and it was a well-crafted decision. But Hillary was extremely upset, extremely angry, and people that believe in the Second Amendment and believe in it very strongly were very upset with what she had to say.

CHRIS WALLACE

Let me bring in Secretary Clinton, were you extremely upset?

HILLARY CLINTON

Well, I was upset because unfortunately dozens of toddlers injure themselves, even kill people, with guns because, unfortunately, not everyone who has loaded guns in their homes takes appropriate precautions.

HILLARY CLINTON

Well, first of all, I support the Second Amendment. I lived in Arkansas for eighteen wonderful years. I represented upstate New York. I understand and respect the tradition of gun ownership. It goes back to the founding of our country. But I also believe that there can be and must be reasonable regulation. Because I support the Second Amendment doesn't mean that I want people who shouldn't have guns to be able to threaten you, kill you or members of your family. And so when I think about what we need to do, we have thirty three thousand people a year who die from guns. I think we need comprehensive background checks, need to close the online loophole, close the gun show loophole. There's other matters that I think are sensible that are the kind of reforms that would make a difference that are not in any way conflicting with the Second Amendment. You mentioned the Heller decision and what I was saying that you referenced, Chris, was that I disagreed with the way the court applied the Second Amendment in that case because what the District of Columbia was trying to do was to protect toddlers from guns. And so they wanted people with guns to safely store them. And the court didn't accept that reasonable regulation, but they've accepted many others. So I see no conflict between saving people's lives and defending the Second Amendment.

CHRIS WALLACE

Let me bring Mr. Trump in here. The bipartisan open debate coalition got millions of votes on questions to ask here. And this was, in fact, one of the top questions that they got. How will you ensure the Second Amendment is protected? You just heard Secretary Clinton's answer. Does she persuade you, that while you may disagree on regulation, that in fact she supports the Second Amendment right to bear arms?

DONALD TRUMP

Well the D.C. versus Heller decision was very strongly and she was extremely angry about it I watched and she was very very angry when upheld and Justice Scalia was so involved and it was a well-crafted decision. But Hillary was extremely upset, extremely angry, and people that believe in the Second Amendment and believe in it very strongly were very upset with what she had to say.

CHRIS WALLACE
Let me bring in Secretary Clinton, were you extremely upset?

HILLARY CLINTON
Well, I was upset because unfortunately dozens of toddlers injure themselves, even kill people, with guns because, unfortunately, not everyone who has loaded guns in their homes takes appropriate precautions.
But there's no doubt that I respect the Second Amendment, that I also believe there is individual right to bear arms. That is not in conflict with sensible commonsense regulation and, you know, look, I understand that Donald's been strongly supported by the NRA; the gun lobby is on his side. They're running millions of dollars of ads against me and I regret that, because what I would like to see is for people to come together and say, of course we're going to protect and defend the Second Amendment. But we're going to do it in a way that tries to save some of these thirty three thousand lives that we lose every year.

CHRIS WALLACE
Let me bring in Mr. Trump back into it because, in fact, you oppose any limits on on assault weapons, any limits on high-capacity magazines, you support a national right to carry law, why sir?

DONALD TRUMP
Well, let me just tell you before we go any further in Chicago, which has the toughest gun laws in the United States, probably you could say by far, they have more gun violence than any other city. So we have the toughest laws and you have tremendous gun violence.
I am a very strong supporter of the Second Amendment and I am - I don't know if Hillary was sayin g it in a sarcastic manner - but I'm very proud to have the endorsement of the NRA and it's the earliest endorsement they've ever given to anybody who ran for president. So I'm very honored by all of that. We are going to appoint justices, this is the best way to help the Second

Amendment. We are going to appoint justices that will feel very strongly about the Second Amendment, that will not do damage to the Second Amendment.

CHRIS WALLACE
Well, let's pick up on another issue which divides you and the justices that whoever ends up winning this election appoints can have a dramatic effect there and that's the issue of abortion. Mr. Trump you are pro-life. I would ask you specifically, do you want the court, including the justices that you will name, to overturn Roe v. Wade which includes, in fact states, a woman's right to abortion.

DONALD TRUMP
Well, if that would happen because I am pro-life, and I will be appointing pro-life judges, I would think that that will go back to the individual states.

CHRIS WALLACE
But I'm asking specifically would you like to -

DONALD TRUMP
If they overturned it, it will go back to the states.

CHRIS WALLACE
But what I'm asking you sir is do you want to see the court overturn? You just said you want to the court protect the Second Amendment, do you want to see the court overturn Roe v. Wade?

DONALD TRUMP
Well, if we put another two or perhaps three justices on that's really what's going to be -- that will happen. That will happen automatically in my opinion because I am putting pro-life justices on the court. I will say this it will go back to the states and the states will then make a determination.

CHRIS WALLACE
Secretary Clinton.

HILLARY CLINTON

I strongly support Roe v. Wade which guarantees a constitutional right to a woman to make the most intimate, most difficult in many cases, decisions about her health care that one can imagine. And in this case is not only about Roe v. Wade. It is about what's happening right now in America. So many states are putting very stringent regulations on women that block them from exercising that choice to the extent that they are defunding Planned Parenthood, which of course, provides all kinds of cancer screenings and other benefits for women in our country.

Donald has said he is in favor of defunding Planned Parenthood. He even supported shutting the government down to defund Planned Parenthood. I will defend Planned Parenthood. I will defend Roe v. Wade and I will defend women's rights to make their own healthcare decisions. We have come too far to have that turn back now and indeed he said women should be punished; that there should be some form of punishment for women who obtain abortions. And I could just not be more opposed to that kind of thinking.

CHRIS WALLACE

I'm going to give you a chance respond but I want to ask you Secretary Clinton, I want to explore how far you believe the right to abortion goes. You have been quoted as saying that the fetus has no constitutional rights. You also voted against a ban on late-term partial-birth abortions. Why?

HILLARY CLINTON

Because Roe v. Wade very clearly sets out that there can be regulations on abortion so long as the life and health of the mother are taken into account. And when I voted as a senator, I did not think that that was the case. The kinds of cases that fall at the end of pregnancy are often the most heartbreaking, painful decisions for families to make. I have met with women who, toward the end of their pregnancy, get the worst news one could get that their health is in jeopardy if they continue to carry to term or that something terrible has happened or just been discovered about the pregnancy. I do not think the United States government should be stepping in and making those most personal of decisions. So you can regulate if you are doing so with the life and health of the mother taken into account.

CHRIS WALLACE

Mr. Trump your reaction and particularly on this issue of life term partial-birth abortion.

DONALD TRUMP

I think it's terrible if you go with what Hillary is saying in the ninth month you can take the baby and rip the baby out of the womb of the mother just prior to the birth of the baby. Now you can say that that's okay and Hillary can say that that's okay, but it's not okay with me. Because based on what she's saying and based on where she's going and where she's been, you can take the baby and rip the baby out of the womb on the ninth month on the final day. And that's not acceptable.

HILLARY CLINTON

Well, that is not what happens in these cases and using that kind of scare rhetoric is just terribly unfortunate. You should meet with some of the women that I've met with - women I've known over the course of my life. This is one of the worst possible choices that any woman and her family has to make. And I do not believe the government should be making it. You know, I've had a great honor of traveling across the world on behalf of our country. I've been to countries where governments either forced women to have abortions like they used to do in China or forced women to bear children like they used to do in Romania. And I can tell you the government has no business in the decisions that women make with their families in accordance with their faith with medical advice and I will stand up for that right.

CHRIS WALLACE

All right just briefly, I want to move on to another section.

DONALD TRUMP

Honestly, nobody it has business doing what I just said, doing that as late as one or two or three or four days prior to birth. Nobody has that.

CHRIS WALLACE

All right, let's move on to the subject of immigration and there is almost no issue that separates the two of you more than the issue of immigration. Actually ,there are a lot of issues separate the two of you. Mr. Trump, you want to build a wall.Secretary Clinton you have offered no specific plan or how you want to secure our southern border.

NPR-dk-clinton-immigration Here is what Clinton proposes on immigration.

Mr. Trump, you're calling for major deportations. Secretary Clinton, you say that within your first one hundred days as president you want to offer a package that includes a pathway to citizenship. The question really is why are you right and your opponent wrong? Mr. Trump you go first in this segment you have two minutes.

DONALD TRUMP

Well, first of all she wants to give amnesty, which is a disaster and very unfair to all the people that are waiting on line for many many years.

We need strong borders. In the audience tonight we have four mothers of, I mean these are unbelievable people that I've gotten to know over a period of years, whose children have been killed, brutally killed, by people that came into the country illegally. You have thousands of mothers and fathers and relatives all over the country. They are coming in illegally. Drugs are pouring in through the border. We have no country if we have no border. Hillary wants to give amnesty she wants to have open borders. The border secure as you know the border patrol agents sixteen thousand five hundred plus, ICE endorsed me. First time they've ever endorsed a candidate.

And it means their job is tougher. But they know what's going on they know it today than anybody. They want strong borders. They feel we have to have strong borders. I was up in New Hampshire the other day the biggest complaint they have with all of the problems going on in the world, many of the problems caused by Hillary Clinton and by Barack Obama, all of the problems their single biggest problem, is heroine that pours across our southern borders just pouring and destroying their youth.

It's poisoning the blood of their youth and plenty of other people.

We have to have strong borders. We have to keep the drugs out of our country. We are right now we're getting the drugs, they're getting the cash we need strong borders. We need absolute - we cannot give amnesty. Now, I want to build a wall.We need the wall the border patrol, ICE, they all want the wall.

We stopped the drugs we shore up the border. One of my first acts will be to get all of the drug lords, all of the bad ones, we have some bad bad people in this country that have to go out. Were going to get them out we're going to secure the border and once the border is secure at a later date we will make its determination as to the rest. But we have some bad hombres here that were going to get them out.

CHRIS WALLACE

Mr. Trump thank you, same question to you Secretary Clinton, basically why are you right and Mr. Trump is wrong?

HILLARY CLINTON

As he was talking I was thinking about it young girl he met here in Las Vegas, Carla, who was very worried that her parents might he be deported because she was born in this country but they were not. They work hard, they do everything they can to get give her a good life. And you're right. I don't want to rip families apart. I don't want to be sending parents away from children. I don't want to see the deportation force that Donald has talked about in action in our country. We have eleven million undocumented people. They have four million American citizen children. Fifteen million people. He said as recently as a few weeks ago in Phoenix that every undocumented person will be subject to deportation.

Now here's what that means -- it needs you would have to have a massive law enforcement presence where law enforcement officers would be going school to school, home to home, business to business rounding up people who are undocumented and we would then have to put them on trains, on buses to get them out of our country.

I think that is an idea that is not in keeping with who we are as a nation. I think it's an idea that would rip our country apart. I have been for border security for years. I voted for border security in the United States Senate and my comprehensive immigration reform plan of course include border security. But I want to put our resources where I think they're most needed. Getting rid of any violent person, anybody who should be deported, we should deport them. When it comes to the wall that Donald talks about building, he went to Mexico, he had a meeting with Mexican President - didn't even raise it, he choked, and then he got into a Twitter war because the Mexican president said we're not paying for that wall. So I think we are both a nation of immigrants and we are a nation of laws and that we can act accordingly and that's why I am introducing comprehensive immigration reform within the first hundred days with a path to citizenship.

CHRIS WALLACE

Thank you Secretary Clinton, I want to follow-up -

DONALD TRUMP

Chris, I think it, I think I should respond. First of all I had a very good meeting with the president of Mexico, very nice man, we will be doing very much better with Mexico on trade deals believe me. The NAFTA deal signed by her husband is one of the worst deals ever made of any kind of signed by anybody.

It's a disaster.

Hillary Clinton wanted the wall. Hillary Clinton fought for the wall. In 2006 or thereabouts. Now she never gets anything done so naturally the wall wasn't built, but Hillary Clinton wanted the wall.

CHRIS WALLACE
But let me, wait. Sir, let me -

CHRIS WALLACE
No wait, I'd like to hear from Secretary Clinton.

HILLARY CLINTON
I voted for border security and there are some limited places where that was appropriate there also is necessarily going to be a technology and how best to deploy that.
But it is clear when you look at what Donald has been proposing he started his campaign bashing immigrants, calling Mexican immigrants rapists and criminals and drug dealers, that he has a very different view about what we should do to deal with immigrants. Now what I am also arguing is that bringing undocumented immigrants out from the shadows, putting them into the formal economy will be good because employers can't exploit them and undercut Americans wages and Donald knows a lot about this. He's undocumented labor to build the Trump Tower. He underpaid undocumented workers and when they complained, he basically said what a lot of employers do - you complain I'll get you deported.

I want to get everybody out of the shadows get the economy working and not let employers like Donald exploit undocumented workers, which hurts them but also hurts American workers.

CHRIS WALLACE
Mr. Trump.

DONALD TRUMP
President Obama has moved millions of people out. Nobody knows about it, nobody talks about it, but under Obama, millions of people have been moved out of this country they've been deported she does want to say that but that's what happened. And that's what's happened big-league.
As far as moving these people out and moving we either have a country or we don't. We're a country of laws, we either have a border or we don't. Now, you could come back in and you can

become a citizen but it's very unfair. We have millions of people that did the right way they're online they're waiting we're going to speed up the process big league because it's very inefficient. But they're online and they're waiting to become citizens. Very unfair that somebody runs across the border becomes a citizen under her plan you have open borders you would have a disaster on trade and you will have a disaster with your open borders. But what she doesn't say is that President Obama has deported millions and millions of people just the way it is.

CHRIS WALLACE
Secretary Clinton -

HILLARY CLINTON
We will not have open borders. That is a rank mischaracterization. We will have secure borders but we will also have reform and this used to be a bipartisan issue. Ronald Reagan was the last president to sign immigration reform and George W. Bush supported it as well.

CHRIS WALLACE
Secretary Clinton, I want to clear up your position on this issue because in a speech you gave to a Brazilian bank, for which you were paid $225,000, we've learned from the Wikileaks that you said this, and I want to quote "My dream is a hemispheric common market with open trade and open borders," so that is the question.

DONALD TRUMP
Thank you.

CHRIS WALLACE
That is the question, please quiet everybody. Is that your dream, open borders?

HILLARY CLINTON
Well, if you went on to read the rest of the sentence, I was talking about energy.
You know, we trade more energy with our neighbors then we trade with rest of the world combined and I do want us to have an electric grid, an energy system that crosses borders, I think I would be a great benefit to us. But you are very clearly quoting from Wikileaks and what is important about that is that the Russian government has engaged in espionage against Americans. They have hacked American websites, American accounts of private people, of institutions, then

they have given that information to WikiLeaks for the purpose of putting it on the Internet. This has come from the highest levels of the Russian government clearly from Putin himself.
In an effort, as seventeen of our intelligence agencies have confirmed, to influence our election. I actually think the most important question of this evening, Chris, is finally, will Donald Trump admit and condemn that the Russians are doing this and make it clear that he will not have the help of Putin in this election, that he rejects Russian espionage against Americans, which he actually encouraged in the past. Those are the questions we need answered. We had never had anything like this happen in any of our elections before.

DONALD TRUMP
That was a great pivot off of the fact that she wants open borders, okay? When did we get off to Putin?

CHRIS WALLACE
No-no wait wait hold on because this is going to end up getting out of control. Let's try to keep it quiet for the candidates and for the American people.

DONALD TRUMP
So just to finish on the borders. She wants open borders people are going to pour into our country people are going to come in from Syria. She wants five hundred and fifty percent more people than Barack Obama and he has thousands and thousands of people they have no idea where they come from. And you see we are going to stop radical Islamic terrorism in this country. She won't even mention the words and neither will President Obama. So I just want to tell you she wants open borders now we can talk about Putin. I don't know Putin.
He said nice things about me. If we got along well that would be good. If Russia and the United States got along well and went after ISIS, that would be good. He has no respect for her. He has no respect for our president. And I'll tell you what, we're in very serious trouble. Because we have a country with tremendous numbers of nuclear warheads, eighteen hundred by the way where they expanded and we didn't. Eighteen hundred nuclear warheads and she is playing chicken.
Look, Putin, from everything I see has no respect for this person.

HILLARY CLINTON
Well, that's because he'd rather have a puppet as president than the United States and it's pretty clear.

DONALD TRUMP
No puppet. You're the puppet.

HILLARY CLINTON
It's pretty clear that you won't admit the Russians have engaged in cyber attacks against the United States of America, that you encouraged espionage against our people, that you are willing to spout the Putin line, sign up for his wish list, breakup NATO, do whatever he wants to do and that you continue to get help from him because he has a very clear favorite in this race. So, I think that this is such an unprecedented situation. We have never had a foreign government trying to interfere in our election. We have seventeen intelligence agencies, civilian and military, who have all concluded that these espionage attacks, these cyber attacks, come from the highest levels of the Kremlin and they are designed to influence our election. I find that deeply disturbing and I think it --

DONALD TRUMP
She has no idea whether it's Russia China or anybody else. She has no idea.

HILLARY CLINTON
I am quoting seventeen intelligence agencies. Do you doubt seventeen military and civilian agencies, as well? He'd rather believe Vladimir Putin than the military and civilian intelligence professionals who are sworn to protect us. I find that just absolutely striking.

DONALD TRUMP
She doesn't like Putin because Putin has outsmarted at every step of the way, excuse me. Putin has outsmarted her in Syria, he has outsmarted her every step of the way.

CHRIS WALLACE
Mr. Trump, I'm not a potted plant here. I would like to ask some questions and I would like to ask you this direct question. The top national security officials of this country do believe that Russia has been behind these hacks. Even if you don't know for sure whether they are, do you condemn any interference with Russia in the American election?

DONALD TRUMP
By Russia or anybody else.

CHRIS WALLACE
Do you condemn their interference?

DONALD TRUMP
Of course I condemn.
I don't know Putin. I never met Putin this is not my best friend. But if the United States got along with Russia, wouldn't so bad. Let me tell you, Putin has outsmarted her and Obama at every single step of the way, whether it's Syria -- you name it, missiles -- take a look at the start up that they signed the Russians have said, according to many many reports, I can't believe they allowed us to do this. They create warheads and we can't. The Russians can't believe it. She has been outsmarted by Putin and all you have to do is look at the Middle East. They've taken over. We have spent six trillion dollars, they've taken over the Middle East. She has been outsmarted and outplayed worse than anybody I've ever seen in any government whatsoever.

CHRIS WALLACE
We are a long way away from immigration but I'm going to let you finish this topic, you have about forty five seconds.

DONALD TRUMP
And she always will be.

HILLARY CLINTON
I find it -- ironic that he is raising nuclear weapons. This is a person who has been very cavalier, even casual about the use of nuclear weapons. He's advocated more countries getting them

DONALD TRUMP
Wrong.

HILLARY CLINTON
.. Japan, Korea, even Saudi Arabia. He said, well if we had them why don't we use them? Which I think is terrifying. But here's the deal: the bottom line on nuclear weapons is that when the president gives the order, it must be followed. There is about four minutes between the order being given and the people responsible for launching nuclear weapons to do so. And that is why ten people who have had that awesome responsibility have come out in an unprecedented way

said they would not trust Donald Trump with the nuclear codes or to have his finger on the nuclear button.

DONALD TRUMP
I have two hundred generals and admirals twenty one endorsing me, twenty one Congressional medal of honor recipients. As far as Japan and other countries, we are being ripped off by everybody -- we're defending other countries. We are spending a fortune doing it they have a bargain of the century. All I said was we have to renegotiate these agreements because our country cannot afford to defend Saudi Arabia, Japan, Germany, South Korea and many other places. We cannot continue to afford.
She took that as saying nuclear weapons. Look, she's been proven to be a liar on so many different ways. This is just another lie.

HILLARY CLINTON
Well, I'm just quoting you, when -- you were asked about a potential nuclear competition in Asia you said go ahead and enjoy yourselves folks.

DONALD TRUMP
And defend yourselves. I didn't say nuclear -

HILLARY CLINTON
That kind of, that kind of language -- the United States have kept the peace through our alliances. Donald wants to tear up our alliances. I think it makes the world safer and frankly it makes the United States safer. I would work with our allies in Asia, in Europe, in the Middle East and elsewhere. That the only way we're going to keep the peace.

CHRIS WALLACE
We are going to move on to the next topic, which is the economy. I hope we handle that as well as we did immigration, you also have very different ideas of how to get the economy growing faster. Secretary Clinton, in your plan government plays a big role, you see more government spending, more entitlements, more tax credits, more tax penalties. Mr. Trump, you want to get government out with lower taxes and less regulations. We're going to drill down into this a little bit more, but in this overview, please explain to me why you believe that your plan will create more jobs and growth for this country and your opponent's plan will not. In this round, you go first, Secretary Clinton.

HILLARY CLINTON

I think when the middle class thrives, North America thrives and so my plan is based on growing the economy, giving middle-class families many more opportunities. I want us to have the biggest jobs program since World War II, jobs in infrastructure and advanced manufacturing. I think we can compete with high wage countries and I believe we should. New jobs and clean energy, not only to fight climate change, which is a serious problem, but to create new opportunities and new businesses. I want us to do more to help small business. That's where two thirds of the new jobs are going to come from.

I want us to raise the national minimum wage because people who live in poverty, who work full-time, should not still be in poverty and I sure do want to make sure women get equal pay for the work we do.

I feel strongly that we have to have an education system that starts with preschool and goes through college. That's why I want more technical education in high schools and in community colleges, real apprenticeships to prepare young people for the jobs of the future. I want to make college debt-free and for families making less than a hundred twenty five thousand dollars. You will not get a tuition bill from a public college or a university if the plan that I worked on with Bernie Sanders is enacted.

And we're going to work hard to make sure that it is, because we are going to go where the money is. Most of the gains in the last year since the great recession have gone to the very top.

So we are going to have the wealthy pay their fair share. We are going to have corporations make a contribution greater than they are now to our country. That is a plan that has been analyzed by independent experts that said it could produce ten million new jobs. By contrast, Donald's plan has been analyzed to conclude it might lose three and half million jobs.

Why? Because his whole plan is to cut taxes to cut give the biggest tax breaks ever to the wealthy and the corporations. Adding twenty trillion dollars to our debt and causing the kind of dislocation that we have seen before, because it truly will be trickle-down economics on steroids. So the plan I have will actually produce greater opportunities; the plan he has will cost us jobs and possibly lead to another great recession.

CHRIS WALLACE

Secretary, thank you. Mr. Trump, why will your plan create more jobs than Secretary Clinton?

DONALD TRUMP

Well, first of all before I start on my plan, her plan is going to raise taxes and even double your taxes. Her tax plan is a disaster and she can say all she wants about college tuition and I'm a big proponent, we're going to do a lot of things for college tuition, but the rest of the public is going to be paying for it. We will have a massive, massive tax increase under Hillary Clinton's plan.

But I'd like to start off where we left, because when I said Japan and Germany -- and I'm not just singling them out but South Korea -- these are very rich powerful countries. Saudi Arabia -- nothing but money, we protect Saudi Arabia. Why aren't they paying?

She immediately when she heard this I questioned it and I questioned NATO. Why aren't the NATO questions? Why aren't they paying? Because they weren't paying. Since I did this, this was a year ago - the NATO question where they paying? Since I did this this was a year ago all of a sudden they are paying. And I've been given a lot of credit for it and all the sudden they are starting to pay up.PTE: Trump blasted NATO in a speech in March for what he described as freeloading. He suggested that as president the U.S. response to a threat against a member would depend on that member state's payments. Only five of NATO's 28 members spend the required 2 percent of their gross domestic product on defense required by its founding charter, a number that has not increased or decreased since Trump's remarks. We are protecting people they have to pay up and I'm a big fan of NATO but they have to pay up she comes out and says we love our allies we think our allies are great. Well, it's awfully hard to get them to pay up when you have someone saying we think how good they are.

We have to tell Japan and a very nice way we have to tell Germany all these countries we have a say you have to help us out. We have during his regime, during President Obama's regime, we have doubled our national debt. We are up to twenty trillion dollars. So my plan - we are going to renegotiate trade. We're going to have a lot of free trade, more free trade than we have right now. But we have horrible deals. Our jobs are being taken out by the deal that her husband signed - NAFTA - one of the worst deals ever. Our jobs are being sucked out of our economy. You look at all of the places that I just left - you go to Pennsylvania you to go to Ohio. You go to Florida you go to any of them you go upstate New York, our jobs have fled to Mexico and other places. We are bringing our jobs back. I'm going to renegotiate NAFTA. And if I can't make a great deal, then we're going to terminate NAFTA t we're going to create new deals are going to terminate it we're going to make a great trade deal And if we can't, we're going to go separate way because it has been a disaster. And it cut taxes massively. We're going to cut business taxes massively. They're start hiring people. We're going to bring the two and a half trillion dollars that is offshore back into the country. We are going to start the engine rolling again because right now our country is dying at one percent GDP.

HILLARY CLINTON
Well, let me translate that if I can Chris -

DONALD TRUMP
You can't.

HILLARY CLINTON
Because fact is he is going to advocate for the largest tax cuts we've ever seen, times more than the tax cuts under the Bush administration.
I have said repeatedly throughout this campaign I will not raise taxes on anyone making two hundred fifty thousand dollars or less. I also will not add a penny to the debt. I have costed out what I'm going to do. He will, through his massive tax cuts, add twenty trillion dollars to the debt. Well, he mentioned the debt. We know how to get control of the debt. When my husband was president, we went from a three hundred million dollars deficit to a two hundred billion dollars surplus, and we're actually on the path to eliminating the national debt. When President Obama came to office, he inherited the worst economic disaster since the Great Depression. He has cut the deficit by two thirds. So, yes, one of the ways you go after the debt, one of the ways you create jobs is by investing in people. So I do have investments -- investments in new jobs, investments in education, skill training and the opportunities for people to get ahead and stay ahead. That's the kind of approach that will work. Adding taxes on the wealthy, we've tried that -- it has not worked the way that it has been promised.

CHRIS WALLACE
Secretary Clinton, I want to pursue your plan because in many ways, it is similar to the Obama stimulus plan in 2009, which has led to the slowest GDP growth since 1949.

DONALD TRUMP
Correct.

CHRIS WALLACE
Thank you, sir. You told me in July when we spoke that the problem is that President Obama didn't get to do enough of what he was trying to do with the stimulus. So is your plan basically -- or even more -- of the Obama stimulus?

HILLARY CLINTON

Well, it's a combination, Chris. And let me say that when you inherit the level of economic catastrophe that President Obama inherited, it was a real touch and go situation. I was in the Senate before I became Secretary of State.

I've never seen people as physically distraught as the Bush administration team was because of what was happening to the economy. I personally believe that the steps that President Obama took saved the economy. He doesn't get the credit he deserves for taking some very hard positions. But it was a terrible recession. So now, we dug ourselves out of it. We're standing, but we're not yet running. So what I am proposing is that we invest the middle out and the ground up, not the top down. That is not going to work. That's why what I have put forward does not at a penny to the debt, but it is the kind of approach that will enable more people to take those new jobs, higher-paying jobs. We're beginning to see some increase in incomes.

And we certainly have had a long string of increase in jobs. We got to do more to get the whole economy moving. And that's what I believe I will be able to do.

CHRIS WALLACE

Mr. Trump, even conservative economists who have looked at your plan say that the numbers don't add up -- that your idea -- and you've talked about twenty five million jobs created, four percent growth --

DONALD TRUMP

Over a ten year period -

CHRIS WALLACE

- is unrealistic. And they say you talk about growing the energy industry, they say with oil prices about as low as they are right now, that's unrealistic as well. Your response?

DONALD TRUMP

So I just left some high representatives in India. They're growing at eight percent. China is growing at seven percent, and that for them in the catastrophically low number. We are growing, our last report came out, it's right over from the one percent level. And I think it's going down. Last week, as you know, the end of last week, they came out with an anemic jobs report, a terrible jobs report. In fact I said, is that the last jobs report before the election because if it is, I should win easily -- it was so bad. The report was so bad.

Look, our country is stagnant. We've lost our jobs.

We lost our businesses. We're not making things any more, relatively speaking. Our product is pouring in from China, pouring in from Vietnam, pouring in from all over the world. I've visited so many communities -- this has been such an incredible education for me, Chris, I've gotten to know so many, I've developed so many friends over the last year. And they cry when they see what's happened. I pass factories that were thriving twenty, twenty-five years ago. Because of the bill that her husband signed -- and she blessed one hundred percent, it is just horrible what's happening to these people in these communities. Now, she can say her husband did well, but boy, did they suffer as NAFTA kicked in because it didn't really kick in very much. But it kicked in after they left -- boy did they suffer. That was one of the worst thing that ever happened in our country.

Now she wants to sign transpacific partnership. And she wants it -- she lied when she said she didn't call it the gold standard in one of the debates. She totally lied -- and they actually fact checked, and they said I was right.

CHRIS WALLACE
I want to give you a chance to briefly speak to that, and then I want to pivot to -

CHRIS WALLACE
but go ahead, briefly.

HILLARY CLINTON
First, let me say number one, when I saw the final agreement for TPP, I said I was against it. It didn't meet my test. I've had the same test -- does it create jobs, raise incomes and further our national security? I'm against it now, I'll be against it after the election, I'll be against it when I'm president. Only one of us on the stage was actually shipped jobs to Mexico, because that's Donald. He's shipped jobs to twelve countries, including Mexico. But he mentioned China. One of the biggest problems that we have China is the illegal dumping of steel and aluminum into our markets.
I have fought against that as a senator. I've stood up against it as Secretary of State. Donald has bought Chinese steel and aluminum. In fact, the Trump Hotel right here in Las Vegas was made with Chinese steel. So he goes around with crocodile tears about how terrible it is, but he has given jobs to Chinese steelworkers, not American Steelworkers.

CHRIS WALLACE
Mr. Trump?

HILLARY CLINTON
That's the kind of approach that is just not going to work. We're going to pull the country together and have trade agreement shall be in force. That's why I'm going to have a trade prosecutor for the first time in history. And were going to enforce those agreements, were going to look to businesses for buying the help of the buy American products.

DONALD TRUMP
I asked a simple question. She's been doing this for thirty years. Why the hell didn't you do it over the last fifteen, twenty years?
HILLARY CLINTON
No, I voted -

DONALD TRUMP
Excuse me -- my turn. You are very much involved in every aspect of this country, very much. And you do have experience. I've said, the one thing you have over me is experience, but it's bad experience because what you've done has turned out badly. For thirty years, you've been in a position to help. And if you say I've used steel or I used something else, make it impossible for me to do that. I wouldn't mind. The problem is you talk, but you don't get anything done, Hillary, you don't. Just like when you're in the State Department, six billion dollars was missing. How do you miss six billion dollars? You ran the State Department. Six billion dollars was either stolen -- they don't know. It's gone. Six billion dollars. If you become president, this country is going to be in some mess. Believe me.

HILLARY CLINTON
Well, first of all, what you just said about the State Department is not only untrue, it has been debunked numerous times. But I think it's really an important issue he raised, the thirty years of experience. So let me just talk briefly about that.
You know, back in the 1970s, I worked for the Children's Defense fund and I was taking on discrimination against African-American kids in schools. He was getting sued by the Justice Department for racial discrimination in his apartment buildings.
In the 1980s, I was working to reform the schools in Arkansas. He was borrowing fourteen million dollars from his father to start his businesses. In the 1990s, I went to Beijing. And I said

women's rights are human rights. He insulted a former Miss Universe, Alicia Machado -- called her an eating machine. And on the day when I was in the situation room, monitoring the raid that brought Osama bin Laden to justice, he was hosting the Celebrity Apprentice. So I am happy to compare my thirty years experience, what I've done for this country, trying to help in every way I could, especially kids and families, get ahead and stay ahead, with your thirty years. And I will let the American people make that decision.

DONALD TRUMP

Well, I think I did a much better job. I built a massive company, a great company, some of the greatest assets anywhere in the world, worth many many billions of dollars.

I started with a one million dollar loan. I agree with that -- one million dollar loan. But I built a phenomenal company. And if we could run our country the way I've run my company, we would have a country that you would be so proud of. You would even be proud of it. And frankly, when you look at her real record, take a look at Syria. Take a look at the migration. Take a look at Libya. Take a look at Iraq. She gave us ISIS because her and Obama created this huge vacuum. And a small group came out of that huge vacuum because, we should have never been in Iraq, but once we were there we should have never gotten out the way they want to get out. She gave us ISIS as sure as you are sitting there.

And what happened is now ISIS is in thirty two countries. Now I listen, she's going to get rid of ISIS. She's going to get rid of nobody.

CHRIS WALLACE

All right. We are going to get to foreign hotspots in a few moments but the next segment is fitness to be president of the United States. Mr. Trump, at the last debate, you said your talk about grabbing women was just that, talk, and that you'd never actually done it. And since then, as we all know, nine women have come forward and said that you either groped them or kissed them without their consent.

Why would so many different women from so many different circumstances over so many different years, why would they all in this last couple of weeks make up, you deny this, why would they all make up these stories and sent to this is a question for both of you Secretary Clinton, Mr. Trump says what your husband did and you defended was even worse. Mr. Trump, you go first.

DONALD TRUMP
First of all, the stories have been largely debunked. Those people, I don't know those people. I have a feeling how they came I believe it was her campaign that did it. Just like if you look at what came out today on the clips where I was wondering what happened with my rally in Chicago and other rallies where we had such violence? She's the one in Obama that caused the violence. They hired people. They payed them fifteen hundred dollars and there on tape saying be violent, cause fights, do bad things.
I would say the only way - because those stories are all totally false I have to say that. And I didn't even apologize to my wife, who is sitting right here, because I didn't do anything. I didn't know any of these women, I didn't see these women. These women, the woman on the plane, the woman -- I think they want either fame or her campaign did it and I think it's her campaign. Because what I saw what they did, which is a criminal act by the way, where there telling people to go out and start fistfights and start violence and I'll tell you what. In particular in Chicago, people were hurt and people could have been killed in that riot. And that was now, all on tape, started by her.
I believe Chris that she got these people to step forward. If it wasn't, they get there ten minutes of fame. But they were all totally - it was all fiction. It was lies and it was fiction.

CHRIS WALLACE
Secretary Clinton.

HILLARY CLINTON
Well, at the last debate we heard Donald talking about what he did to women. And after that, a number of women have come forward saying that's exactly what he did to them. Now what was his response? Well, he held a number of big rallies where he said that he could not possibly have done those things to those women because they were not attractive enough for them to be assaulted.

DONALD TRUMP
I did not say that.

HILLARY CLINTON
In fact he went on to say.

CHRIS WALLACE
Her two-minutes, sir, are her two minutes.

DONALD TRUMP
I did not say that.

CHRIS WALLACE
It's her two minutes.

HILLARY CLINTON
He went on to say, “Look at her. I don't think so.” About another woman, he said, that wouldn’t be my first choice. He attacked the woman reporter writing the story, called her disgusting as he has called a number of women during this campaign. Donald thinks belittling women makes him bigger. He goes after their dignity, their self-worth, and I don't think there is a woman anywhere doesn't know what that feels like. So we now know what Donald thinks and what he says and how he acts toward women. That’s who Donald is. I think it's really up to all of us to demonstrate who we are and who our country is, and to stand up and be very clear about what we expect from our next president, how we want to bring our country together, where we don't want to have the kind of pitting of people one against the other where instead we celebrate our diversity, we lift people up, and we make our country even greater. America is great because America is good. And it really is up to all of us to make that true now and in the future and particularly for our children and our grandchildren.
CHRIS WALLACE
Mr. Trump?

DONALD TRUMP
Nobody has more respect for women that I do, nobody. Nobody has more.

CHRIS WALLACE
Please everybody.

DONALD TRUMP
And frankly, those stories have been largely debunked and I really want to just talk about something slightly different. She mentions this - which is all fiction -- all fictionalized -- probably or possibly started by her and her very sleazy campaign but I will tell you what isn’t fictionalized

are her e-mails, where she destroyed thirty three thousand e-mails criminally criminally after getting a subpoena from the United States Congress. What happened to the FBI, I don't know. We have a great general - four-star general - today you read it in all the papers, going to potentially serve five years in jail for lying to the FBI one lie. She's lied hundreds of times to the people, to Congress, and to the FBI. He's going to probably go to jail. This is a four-star general and she gets away with it and she can run for the presidency of the United States.

CHRIS WALLACE
Secretary Clinton.

HILLARY CLINTON
Every time Donald is pushed on something which is obviously uncomfortable like with these women are saying, he immediately goes to denying responsibility and it's not just about women. He never apologizes or says he's sorry for anything. So we know what he has said and what he's done to women. But he also went after a disabled reporter, mocked and mimicked him on national television. He went after Mr. and Mrs. Khan, the parents of a young man who died serving our country, a Gold Star family, because of their religion. He went after John McCain, a prisoner of war, said he prefers people who aren't captured. He went after a federal judge, born in Indiana, but who Donald said couldn't be trusted to try the fraud and racketeering case against Trump University because his parents were Mexican.
So it's not one thing. This is a pattern, a pattern of divisiveness of a very dark and in many ways dangerous vision of our country where he incites violence, where he applauds people who are pushing and pulling and punching at his rallies. That is not who America is and I hope that as we move in the last weeks of this campaign, more and more people will understand what's at stake in this election. It really does come down to a kind of country we are going to have.

DONALD TRUMP
So sad when she talks about violence at my rallies and she caused the violence. It's on tape.

CHRIS WALLACE
During the last --

DONALD TRUMP
The other things are false but honestly I'd love to talk about getting rid of ISIS and I'd love to talk about other things. But those other charges as she knows are false.

CHRIS WALLACE

And this bucket about fitness to be president there's been a lot of development over the last ten days since the last debate. I'd like to ask you about them these are questions that the American people have. Secretary Clinton, during your 2009 Senate confirmation hearing, you promised to avoid even the appearance of a conflict of interest with your dealing with the Clinton Foundation while you were Secretary of State. But emails show that donors got special access to you, those seeking grants for Haiti relief were considered separately from non-donors, and some of those donors got contracts - government contracts, taxpayer money. Can you really say that you kept your pledge to that Senate committee and why isn't what happened and what went on between you and the Clinton Foundation, why isn't what Mr. Trump calls “pay to play”?

HILLARY CLINTON

Well, everything I did as Secretary of State was in furtherance of our country's interests and our values. The State Department has said that, I think that it's been proven. But I am happy -- in fact, I am thrilled to talk about the Clinton Foundation because it is a world renowned charity and I am so proud of the work that it does. You know, I could talk for the rest of the debate -- I know I don't have the time to do that, but just briefly: the Clinton Foundation made a possible for eleven million people around the world with HIV-AIDS to afford treatment, and that's about half of all the people the world who are getting treatment. In partnership with the American Health Association, we have made environments and schools healthier -

CHRIS WALLACE

Secretary Clinton, respectfully, this is an open discussion.

HILLARY CLINTON

Well, it is an open discussion.

CHRIS WALLACE

I understand and the specific question went to pay for play, do you want to talk about that?

HILLARY CLINTON

There is a lot of evidence about the very good work the high-ranking.

DONALD TRUMP

It’s a criminal enterprise -

CHRIS WALLACE
Please let Mr. Trump's speak.

DONALD TRUMP
It’s a criminal enterprise Saudi Arabia giving twenty five million dollars Qatar All these countries you talk about women and women's rights? So these are people that push gays off business, off buildings. These are people that kill women and treat women horribly and yet you take their money.
So I'd like to ask you right now why don't you give back the money that you’ve taken from certain countries that treat certain groups of people so horribly? Why don't you get back the money? I think would be a great gesture because she takes a tremendous amount of money and you take a look at the people of Haiti. I was at a Little Haiti the other day in Florida and I want to tell you they hate the Clintons. Because what happened in Haiti with the Clinton Foundation is a disgrace.

DONALD TRUMP
And you know it and they know it and everybody knows it.

CHRIS WALLACE
Secretary Clinton.

HILLARY CLINTON
Very quickly, we at the Clinton Foundation spend ninety percent -- ninety percent -- of all the money that is donated on behalf of programs of people around the world and in our own country. I’m very proud of that. We have the highest rating from the watchdogs that follow foundations and I'd be happy to compare what we do with the Trump Foundation, which took money from other people and bought a six foot portrait of Donald. I mean, who does that? It just was astonishing.
But when it comes to Haiti -- Haiti is the poorest country in our hemisphere, the earthquake and hurricane, it has devastated Haiti. Bill and I have been involved in trying to help Haiti for many years. The Clinton Foundation raised thirty million dollars to help Haiti after the catastrophic earthquake and all of the terrible problems the people there had. We’ve done things to help small businesses, agriculture and so much else. And we’re going to keep working to help Haiti because it's an important part of the American experience.

DONALD TRUMP

They don't want you to help them anymore. I'd like to mention one thing. Trump Foundation, small foundation, people contribute I contribute the money goes one hundred percent one hundred percent goes to different charities including a lot of military. I don't get anything I don't buy boats I don't buy planes whatever happens.

CHRIS WALLACE

Wasn't some of the money used to settle your lawsuits, sir?

DONALD TRUMP

No, we put up American flag and that's it. They put up the American flag. We fought for the right in Palm Beach to put up the American flag.

CHRIS WALLACE

There was a penalty that was imposed by Palm Beach County and the money came from your foundation.

DONALD TRUMP

And the money went to Fisher House where they build houses the money that you're talking about went to Fisher House with a build houses for veterans and disabled veterans.

HILLARY CLINTON

Of course there's no way we can know whether any of that's true because he hasn't released his tax returns. He is the first candidate ever to run for president in the last forty plus years who has not released his tax returns, so everything he says about charity or anything else, we can't prove it. You can look at our tax returns. We've got them all out there. But what is really troubling is that we learned in the last debate, he has not paid a penny in federal income tax. And we were talking about immigrants a few minutes ago, Chris. You know, half of all immigrants, undocumented immigrants in our country, actually pay federal income tax. So we have undocumented immigrants in America who are paying more federal income tax than a billionaire. I find that just astonishing.

DONALD TRUMP

We're entitled because of the laws that people like her past to take massive amount of depreciation and other charges and we do it. And all of her donors just about all of them I know

Buffett took hundreds of millions of dollars, Soros - George Soros - took hundreds of millions of dollars but I just explain all of her donors most of her donors have done the same thing as I do. And you know she should've done? And Hillary what you should've done you should've changed the law when you were a United States Senator. Because your donors and your special interest are doing the same thing as I do except even more so you should have changed a lot but you won't change the law because you take so much money I mean I sat

DONALD TRUMP
in my apartment today on a very beautiful hotel down the street

HILLARY CLINTON
Made with Chinese steel.

DONALD TRUMP
I sat there I said there watching ad after ad after ad , false ads, all paid for by your friends on Wall Street gave so much money because they know you're going to protect them and frankly you should have changed the laws. if you don't like what I did you should've changed the law.

CHRIS WALLACE
Mr. Trump, I want to ask about one must question in this topic. You have been warning at rallies recently that this election is rigged and that Hillary Clinton is in the process of trying to steal it from you. Your running mate Governor Pence pledged on Sunday that he and you, his words, will absolutely accept the result of this election. Today your daughter Ivanka said the same thing. I want to ask you here on the stage tonight, do you make the same commitment that you will absolutely, sir, that you will absolutely accept the result of the selection?

DONALD TRUMP
I will look at it at the time. I'm not looking anything now I will look at it at the time. What I've seen what I've seen it so bad. First of all the media is so dishonest and so corrupt and the pile on is so amazing that the New York Times actually wrote an article about it that they don't even care. It's so dishonest and they poison the minds of the voters but unfortunately for them I think the voters are seeing through it.

CHRIS WALLACE
But, sir.

DONALD TRUMP

I think they're going to see right through it. We will find out on November eighth but I think they're going to see through it. Excuse me Chris if you look at your voter rolls you will see millions of people that are registered to vote, millions, this isn't coming for me this is coming from Pew report and other places millions of people that are registered to vote that shouldn't be registered to vote so let me just give you one other thing.

I talk about the corrupt media I talk about the millions of people I'll tell you on other thing. She shouldn't be allowed to run. Its -- she's guilty of a very very serious crime. She should not be allowed to run. And just in that respect I say it's rigged because she should never have been allowed to run for the presidency based on what she did with e-mails and so many other things.

CHRIS WALLACE

But sir, there is a tradition in this country, in fact one of the prides of this country, is the peaceful transition of power and that no matter how hard fought a campaign is, that at the end of the campaign, that the loser concedes to the winner, not saying that you are necessarily going to be the you loser or the winner, but that the loser concedes to the winner and that the country comes together in part for the good of the country, are you saying that you are not prepared now to commit to that principle?

DONALD TRUMP

What I'm saying now is I will tell you at the time. I will keep you in suspense, okay?

HILLARY CLINTON

Chris, let me respond to that because that is horrifying. You know, every time Donald thinks things are not going in his direction, he claims whatever it is is rigged against him. The FBI conducted a year-long investigation into my e-mails. They concluded there was no case. He said that the FBI was rigged. He lost the Iowa caucus; he lost the Wisconsin primary. He said the Republican primary was rigged against him. Then Trump University gets sued for fraud and racketeering. He claims the court system and the federal judge is rigged against him. There was even a time when he didn't get an Emmy for his TV program three years in a row and he started tweeting that the Emmys were rigged.

DONALD TRUMP

Should have gotten it.

HILLARY CLINTON
This is a mindset; this is how Donald thinks. And it’s funny but it’s also really troubling. This is not the way our democracy works. We've been around for two hundred and forty years. We have had free and fair elections. We have accepted the outcomes when we may not have liked them. And that is what must be expected of anyone standing on the debate stage during a general election. President Obama said the other day when you are whining before the game isn’t even finished --

CHRIS WALLACE
Hold on folks.

HILLARY CLINTON
-- it just shows you're not up to doing the job. And let's be clear about what he is saying and what that means. He is denigrating. He is talking down our democracy. And I for one am appalled that someone the nominee of one of our two major parties would take that kind of position.

DONALD TRUMP
I think what the FBI did and what the Department of Justice did, including meeting with her husband the attorney general in the back of an airplane on the tarmac in Arizona - I think that is disgraceful. I think it is disgraceful.
I think we've never had a situation so bad.

CHRIS WALLACE
Hold on folks. This does not do any good for anyone let's please continue the debate and let’s move on the subject of foreign hotspots.
The Iraqi offensive to take back Mosul has begun. If they are successful in pushing ISIS out of that city and out of all of Iraq, the question then becomes what happens the day after and that is something that whichever of you, whoever of you ends up as president, is going to have to confront. Will you put U.S. troops into that vacuum to make sure that ISIS does not come back or is even replaced by something even worse? Secretary Clinton, you go first in this segment. You have two minutes.

HILLARY CLINTON

Well, I am encouraged that there is an effort led by the Iraqi army, supported by Kurdish forces and also given the help and advice from the number of special forces and other Americans on the ground, but I will not support putting American soldiers into Iraq as an occupying force. I don't think that is in our interests and I don't think that would be smart to do. In fact, Chris, I think that would be a big red flag waving for ISIS it to reconstitute itself. The goal here is to take back Mosul. It is going be a hard fight.I've got no illusions about that. And then continue to press into Syria to begin to take back and move on Rocca, which is the ISIS headquarters.

I am hopeful that the hard work that American military advisors have done will pay off and that we will see a really successful military operation. But we know we've got lots of work to do. Syria will remain a hotbed of terrorism as long as the civil war aided and abetted by the Iranians and Russians continue. So I have said, look, we need to keep our eye on ISIS. That is why I want to have an intelligence surge that protects us here at home. Why we have to go after them from the air, on the ground, online. We have to make sure here at home we don't let terrorists buy weapons -- if you are too dangerous to fly, you are too dangerous to buy a gun. And I am going to continue to push for a no-fly zone and safe havens within Syria.

Not only to help protect the Syrians and prevent the constant outflow of refugees, but to frankly gain some leverage on both the Syrian government and the Russians so that perhaps we can have the kind of serious negotiation necessary to bring the conflict to an end and go forward on a political track.

CHRIS WALLACE

Mr. Trump same question, if we are able to push ISIS out of Mosul and out of Iraq would you be willing to put U.S. troops in there to prevent their return or something else?

DONALD TRUMP

Let me tell you. Mosul is so sad. We had Mosul but when she left, when she took everybody out we lost Mosul and now we are fighting again to get Mosul. The problem with Mosul and what they wanted to do is they wanted to get the leaders of ISIS who they felt were in Mosul. About three months ago I started reading that they want to get the leaders and they're going to attack Mosul. What ever happened to the element of surprise? We announce we're going after Mosul , I've been reading we've been going after Mosul, how long has it been Hillary, three months?

These people have all left they've all left. They've all left. The element of surprise Douglas MacArthur George Patton, spinning in their graves when they see the stupidity of our country.

So we're now fighting for Mosul which we had, all she had to do was stay there and now we're going in to get it, but you know the big winner and the only reason they got it is because she's running for the office of president.
And they want to look tough. They want to look good. He violated the red line in the sand. And he made so many mistakes. That is why we have the great migration. But she wanted to look good for the election. But who is going to get Mosul really? We will take eventually. If you look at what's happening much more tougher it's going to be more deaths than we thought. But the leaders I wanted to get are all wrong is because they're smart. What do we need this for?

So Mosul is going to be a wonderful thing and Iran should write us a letter of thank you just like the other really stupid. The stupidest deal of all time. A deal that's going to give Iran absolutely nuclear weapons.
Iran should write us yet another letter saying thank you very much because Iran as I said many years ago Iran is taking over Iraq. Something they wanted to do forever but we made it so easy for them. So we're now going to take Mosul and you knows who is going to be the beneficiary? Iran. Boy are they - they are outsmarting -- look you are not there you might be involved in that decision but you were there when you took everybody out of Mosul and out of Iraq. We shouldn't have been Iraq but you did vote for it. You shouldn't have been in Iraq but once you're in Iraq you should have never left the way -- the point is the big winner is going to be Iran.

HILLARY CLINTON
Well, you know, once again Donald is implying that he didn't support the invasion of Iraq. I said it was a mistake, I said that years ago. He has consistently denied what is a very clear fact,

DONALD TRUMP
wrong.

HILLARY CLINTON
that before the invasion he supported it. You know, I just want everybody to go Google it. Google 'Donald Trump Iraq' and you will see the dozens of sources which verify that he was for the invasion of Iraq. And you can actually hear the audio of him saying that. Now why does that matter? Well, it matters because he has not told the truth about that position. I guess he believes that makes it look him look better now to contrast with me because I did vote for it. But what is really important here is to understand all the interplay. Mosul is a Sunni city. Mosul is on the border of Syria and, yes, we do have to go after Baghdadi and just like we went after bin Laden,

while you were doing Celebrity Apprentice, and we brought him to justice. We need to go after the leadership but we need to get rid of them, get rid of their fighters, their estimated several thousand fighters in Mosul -- they've been digging underground, they've been prepared to defend. It's going to be tough fighting, but I think we can take back Mosul and then we can move on into Syria and take back Rocca. This is what we have to do. I'm just amazed that he seems to think that the Iraqi government and our allies and everybody else launched the attack on Mosul to help me in this election. But that's how Donald thinks. He's looking for some conspiracy. He has all of these conspiracies.

DONALD TRUMP
Iran is taking over Iraq.

CHRIS WALLACE
Secretary Clinton, this is an open discussion. Secretary please let Mr. Trump speak.

HILLARY CLINTON
He's unfit and he proves it every time he talks.

DONALD TRUMP
No, you are the one that is unfit. WikiLeaks just actually came out John Podesta said some horrible things about you and boy was he right. He said some beauties and you know, Bernie Sanders he said you had bad judgment. You do. And if you think that going into Mosul after we left the world know we're going in and all the people we really wanted - the leaders - they're are all gone. If you think that was good then you do. Now John Podesta said you have terrible instincts. Bernie Sanders said you have bad judgment. I agree with both.

HILLARY CLINTON
Well, you should ask Bernie Sanders who he is supporting for president. And he has said, as he has campaigned for me around the around the country: you are the most dangerous person to run for president in the modern history of America. I think he's right.

CHRIS WALLACE
Let's turn to Aleppo. Mr. Trump in the last debate, you were we were both asked about the situation in the Syrian city of Aleppo and I want to follow up on that because you said several

things in that debate which were not true, sir. You said that Aleppo has basically fallen. In fact there are -

DONALD TRUMP
It’s a catastrophe. Have you seen it? Have you seen what’s happened to Aleppo?

CHRIS WALLACE
Sir, if I may finish my question. There are quarter million people still living there and being slaughtered.

DONALD TRUMP
That’s right and they are being slaughtered because of bad decisions.

CHRIS WALLACE
If I may just finish here and you also said that Syria and Russia are busy fighting ISIS, in fact they have been the ones who have been bombing and shelling eastern Aleppo and they just announced humanitarian pause, in effect admitting that they have been bombing and shelling Aleppo. Would you like to clear that up, sir?

DONALD TRUMP
Aleppo is a disaster. It is a humanitarian nightmare but it has fallen from any standpoint. I mean what do you need a signed document? Take a look at Aleppo it's so sad when you see what's happened.
And a lot of this is because of Hillary Clinton because what's happened is by fighting Assad, who turned out to be a lot tougher than she thought and now she's going to say oh he loves Assad - he's just much tougher and much smarter than her and Obama.
And everyone thought he was gone two years ago three years ago. He aligned with Russia he now also aligned with Iran who we made very powerful. We gave them a hundred fifty million dollars back. We get them 1.7 billion in cash bundles of cash as big as this stage. We gave them 1.7 billion dollars. Now they have aligned -- he has aligned with Russia and with Iran.

They don't want ISIS but they have other things because we are backing we are backing rebels. We don't know who the rebels are. We are giving them lots of money lots of everything. We don't know who the rebels are. And when and if -- it's not going to happen because you have Russia and you have Iran now -- but if they ever did overthrow Assad you might end up with, as bad as

Assad is and he's a bad guy. But you very may very well end up with worse than Assad. If she did nothing we would be in much better shape. And this is what's caused the great migration where she's taking in tens of thousands of Syrian refugees who probably in many cases -- not probably who are definitely in many cases ISIS aligned and we now have them in our country and wait until you see this is going to be the great Trojan horse and wait until you see what happens in the coming years. Lots of luck Hillary, thanks a lot for doing a great job.

CHRIS WALLACE

Secretary Clinton, you have talked about, and in the last debate and again today, you would impose a no-fly zone to try to protect the people of Aleppo and stop the killing there. President Obama has refused to do that because he fears it's going to draw us closer or deeper into the conflict. General Joseph Dunford, the Chairman of the Joint Chiefs of Staff says you want to oppose a no-fly zone chances are you are going to get into a war, his words, with Syria and Russia. So the question I have is, if you impose a no-fly zone, first of all, how do you respond to their concerns? Secondly, if you impose a no-fly zone and a Russian plane violates that, does President Clinton shoot that plane down?

HILLARY CLINTON

Well, Chris, first of all, I think a no-fly zone could save lives and could hasten the end of the conflict. I am well aware of the really legitimate concerns that you have expressed from both the President and the general. This would not be done just on the first day. This would take a lot of negotiation. It would also take making it clear to the Russians and the Syrians that our purpose here was to provide safe zones on the ground.

We've had millions of people leave Syria. And those millions of people inside Syria who have been dislocated. So I think we could strike a deal and make it very clear to the Russians and the Syrians that this was something that we believe was in the best interest of the people on the ground in Syria. It would help us with our fight against ISIS. But I want to respond to what Donald said about refugees. He's made these claims repeatedly. I am not going to let anyone into this country who is not vetted, Who we do not have confidence in. But I am not going to slam the door on women and children. That picture of that little four-year-old boy in Aleppo with the blood coming down his face while he sat in an ambulance is haunting. And so we are going to do very careful, thorough vetting. That does not solve our internal challenges with ISIS and our need to stop radicalization, to work with American Muslim communities who are on the frontlines to identify and prevent attacks. The killer of the dozens of people at the nightclub in Orlando, The pulse nightclub, was born in Queens, same place Donald was born.

So let's be clear about what the threat is and how we are best going to be able to meet it. And yes, some of that threat emanates from over in Syria and Iraq and we've got to keep fighting. And I will defeat ISIS and some of it is we have to up our game and be much smarter here at home.

CHRIS WALLACE
Folks, I want to get into our final segment.

DONALD TRUMP
But I just have to -- it's so ridiculous with -- she will defeat ISIS. We should have never let ISIS happen in the first place and right now they are in thirty two countries.

CHRIS WALLACE
Ok -

DONALD TRUMP
Wait one second. They had a ceasefire three weeks ago. A ceasefire, United States, Russia and Syria. And during the cease-fire, Russia took over vast swathes of land. And then they said, we don't want the cease-fire anymore. We are so outplayed on missiles, on ceasefires. They are outplayed. Now she was not there -- I assume she had nothing to do with it. But our country is so outplayed by Putin and Assad and, by the way, and by Iran. Nobody can believe how stupid our leadership is.

CHRIS WALLACE
Mr. Trump, Secretary Clinton -- no, we need to move on to our final segment. And that is the national debt which has not been discussed until tonight. Our national debt, as a share of the economy, our GDP, is now seventy seven percent. That is the highest since just after World War II. But the Nonpartisan Committee for a Responsible Federal Budget says Secretary Clinton, under your plan debt would rise to eighty six percent of GDP over the next ten years. Mr. Trump, under your plan, they say it would rise to one hundred and five percent of GDP over the next ten years. Question is - why are both of you ignoring this problem? Mr. Trump, you go first.

DONALD TRUMP
Well, I say they're wrong because I'm going to create tremendous jobs. And we're bringing GDP from really one percent, which is what it is now. If she got in, it'll be less than zero. But we're

bringing it from one percent up to four percent. And I actually think we can go higher than 4 percent. I think you can go to 5 or 6 percent.

And if we do, you don't have to bother asking your question because we have a tremendous machine. We will have created a tremendous economic machine once again. To do that, we're taking back jobs. We're not going to let our companies be raided by other countries. Where we lose all our jobs, we don't make our product anymore.

It's very sad. But I'm going to create a -- the kind of a country that we were from the standpoint of industry. We used to be there. We've given it up. We've become very, very sloppy. We've had people that are political hacks making the biggest deals in the world -- bigger than companies, you take these big companies -- these trade deals are far bigger than these companies. And yet, we don't use our great leaders, many of whom back me and many of whom back Hillary, I must say. But we don't use those people--those are the people these the greatest negotiators in the world.

We have the greatest business people in the world. We have to use them to negotiate our trade deals. We use political hacks. We use people that get the position because they gave -- they made a campaign contribution. And they're dealing with China and people that are very much smarter than they are. So we have to use our great people. But with that being said, we will create an economic machine, the likes of which we haven't seen in many decades. And people, Chris, will again go back to work and they'll make lot of money and we'll have companies that will grow and expand and we'll start from new.

CHRIS WALLACE

Secretary Clinton.

HILLARY CLINTON

Well, first, when I hear Donald talk like that and know that his slogan is Make America Great Again, I wonder when he thought America was great. ANd before he rushed in and says, before you and President Obama were there, I think it's important to recognize that he has been criticizing our government for decades. You know, back in 1987, he took out a one hundred thousand dollar ad in the New York Times during the time when President Reagan was president and basically said exactly what he just said now -- that we were the laughing stock of the world. He was criticizing President Reagan. This is the way Donald thinks about himself, puts himself into, you know, the middle and says, you know, I alone can fix it, as he said on the convention

stage. But if you look at the debt, which is the issue you asked about, Chris, I pay for everything I'm proposing. I do not add a penny to the national debt.

I take that very seriously because I do think it's one of the issues we've got to come to grips with. So when I talk about how we're going to pay for education, how we're going to invest in infrastructure, how we're going to get the cost of prescription drugs down, a lot of the other issues that people talk to me about all the time, I've made it very clear. We are going where the money is. We are going to ask the wealthy and corporations to pay their fair share. And there is no evidence whatsoever that that will slow down or diminish our growth. In fact, I think just the opposite. We'll have what economists call middle-out growth. We've got to get back to rebuilding the middle class, the families of America. That's where growth will come from. That's why I want to invest in you. I want to invest in your family. And I think that's the smartest way to grow the economy, to make the economy fairer. And we just have a big disagreement about this. It may be because of our experiences, You know, he started off with his dad as a millionaire. I started off with my dad as a small businessman. and, I think it's, you know,

CHRIS WALLACE

Time.

DONALD TRUMP

Thank you, Hillary.

HILLARY CLINTON

it's a difference that affects how we see the world and what we want to do the economy.

DONALD TRUMP

Can I just respond?

CHRIS WALLACE

No because the running of time.

DONALD TRUMP

I did disagree with Ronald Reagan very strongly on trade. I disagreed with him. We should have been the much tougher on trade even then. I've been waiting for years and nobody does it right. And frankly, now we're going to do it right.

CHRIS WALLACE

Alright. One last area I want to get in with you on this debate is the fact that the biggest driver of our debt is entitlements, which is sixty percent of all federal spending. Now, the Committee for Federal -- Responsible Federal Budget has looked at both of your plans and they say neither of you have a serious plan that is going to solve the fact that Medicare is going to run out of money in the twenty twenties, Social Security is going to run out of money in the twenty thirties and at that time recipients are going to take huge cuts in their benefits so in effect the final question I want to ask you in this regard is -- and let me start with you, Mr. Trump -- would President Trump make a deal to save Medicare and Social Security that included both tax increases and benefit cuts - in effect, a grand bargain on entitlements?

DONALD TRUMP

I'm cutting taxes. We're going to grow the economy. It's going to grow at a record rate.

CHRIS WALLACE

But that's not going to help on entitlements.

DONALD TRUMP

It's going to totally help you. And one thing we have to do, repeal and replace the disaster known as Obamacare.

It's destroying our country, it's destroying our businesses. Are small business and our big businesses -- we have to repeal and replace Obamacare. You take a look at the kind of numbers that that will cost us in the year seventeen, it is a disaster, if we don't repeal and replace -- now it's probably going to die of its own weight. But Obamacare has to go. It -- premiums are going up sixty, seventy, eighty percent.

Next year, they're going to go up over one hundred percent. And I'm really glad that the premiums have started -- at least the people see what happening because she wants to keep Obamacare. And she wants to make it even worse. And it can't get any worse. Bad healthcare at the most expensive price -- we have to repeal and replace Obamacare.

CHRIS WALLACE

And Secretary Clinton, same question because, at this point, Social Security and Medicare are going to run out -- the trust funds are going to run out of money. Will you as President, will you consider a grand bargain, a deal that includes both tax increases and benefit cuts to try to save both programs?

HILLARY CLINTON

Well, Chris, I am on record as saying that we need to put more money into the Social Security trust fund.

That's part of my commitment to raise taxes on the wealthy. My social security payroll contribution will go up, as will Donald's, assuming he can't figure out how to get out of it. But what we want to do is to replenish the social security trust fund--

DONALD TRUMP

Such a nasty woman.

HILLARY CLINTON

--by making sure that we have sufficient resources. And that will come from either raising the cap and or finding other ways to get more money into it. I will not cut benefits. I want to enhance benefits for low-income workers. And for women who have been disadvantaged by the current Social Security system. But what Donald is proposing with these massive tax cuts will result in a twenty trillion dollar additional national debt. That will have dire consequences for Social Security and Medicare. And I'll say something about the Affordable Care Act, which he wants to repeal: the Affordable Care Act extended the solvency of the Medicare trust fund.

So if he repeals it, our Medicare problem gets worse. What we need to do is go after the long-term health care drivers. We've got to get cost down, increase value, emphasize wellness. I have a plan for doing that. And I think that we will be able to get entitlement spending under control with more resources and smarter decisions.

CHRIS WALLACE

This is the final time, probably to both of your delight, that you're going to be on the stage together in this campaign. I would like to end it on a positive note. You had not agreed to closing statements, but it seems to be in a funny way to make it more interesting because you haven't prepared closing statements. So I'd like you each to take - we're going to put a clock up - a minute as a final question in the final debate to tell the American people why they should elect you to be the next president. This is another new mini-segment. Secretary Clinton, it's your turn to go first.

HILLARY CLINTON

Well, I would like to say to everyone watching tonight that I am reaching out to all Americans, Democrats, Republicans and independents, because we need everybody to help make our country what it should be -- to grow the economy, to make it fairer, to make it work for everyone. We need your talents, your skills, your commitment, your energy, your ambition. You know, I've been privileged to see the presidency up close. And I know the awesome responsibility of protecting our country and the incredible opportunity of working to try to make life better for all of you. I have made the cause of children and families really, my life's work. That's what my mission will be in my presidency. I will stand up for families against powerful interests, against corporations. I will do everything that I can to make sure that you have good jobs with rising incomes, that your kids have good educations from preschool through college. I hope you will give me a chance to serve as your president.

CHRIS WALLACE

Secretary Clinton, thank you. Mr. Trump?

DONALD TRUMP

She's raising the money from the people she wants to control. It doesn't work that way. But when I started this campaign, I started it very strongly. It's called make America great again. Were going to make America great. We have a depleted military. It has to be helped. Has to be fixed. We have the greatest people on earth in our military. We don't take care of our veterans. We take care of illegal immigrants, people that come into the country illegally, better than we take care of our vets. That can't happen. Our policemen and women are disrespected. We need law and order. But we need justice too. Our inner cities are a disaster. You get shot walking to the store.

They have no education. They have no jobs. I will do more for African-Americans and Latinos than she can ever do in ten lifetimes. All she's done is talk to the African-Americans and to the Latinos. But they get the vote and then they come back and say, We'll see you in four years. We are going to make America strong again, and we are going to make America great again. And it has to start now. We cannot take four more years of Barack Obama. And that's what you get when you get her.

CHRIS WALLACE

Thank you both. Secretary Clinton -- hold on just a moment folks. Secretary Clinton, Mr. Trump, I want to thank you both for participating in all three of these debates. That brings to an end this year's debates sponsored by the Commission on Presidential Debates. We want to thank the

University of Nevada, Las Vegas and its students for having us. Now the decision is up to you. While millions have already voted, election day, November 8th, is just twenty days away. One thing everyone here can agree on, we hope you will go vote. It is one of the honors and obligations of living in this great country. Thank you and good night.[237]

[237] https://www.washingtonpost.com/news/the-fix/wp/2016/10/19/the-final-trump-clinton-debate-transcript-annotated/?utm_term=.7f76f888ba50

Exemple annotation de corpus (analyse empirique) (données qualitatives)

Extrait 1 : Conférence de presse dans l'Etat du New Hampshire le 7 janvier 2008

Clinton, Hillary Rodham. '*2008 Press Tour Conference',* Interview, January 7, 2008. New Hampshire. '*Hillary's Tears Up'*

Usage de nuanceurs comme « You know », « I think », « so », marqueurs d'une dé-assertion féminine selon la typologie de Robin Lakoff (2004 [1975])
Usage des intensifieurs comme « so », « very » et « many », marqueurs d'une assertion féminine selon la typologie de Robin Lakoff (2004 [1975])

Hillary Clinton: « You Know… I Think… Luckily I do have, at special I do have help if you see me every day, and if you look at some of the websites and some of the commentators', they always find me on a day that I did not have help, euh it is not easy, it is not easy euh and I could not do it if I just did not passionately believe it was a right thing to do. … You know I have so many opportunities from this country, this I don't want to see us fall backwards hum so….

{Applause}

You know … this is very personal for me, it's not just political, it's not just public… I SEE what's happening (and) we have to reverse it, and some people think elections are game, they think who's up or who's down. It's about our country, it's about our kids' futures, it's really about all of us together, you know… some of us put ourselves out there and do this… against some pretty difficult odds. And we do it each one us because we care about our country… But some of us are and some of us are wrong, some of us are ready and some of us are not. Some of us know what we will do on day one and some of us have not really thought that trough enough… and so when we look at the array of problems we have and the potential for getting really spending out of control… This is one of the most important elections America ever face so as tired as I am and I am, as difficult it is to kind to keep up what I try to do on the road like occasionaly exercized and try to eat right, it's tough when easiest food it's pizza, I just believe so strongly in who we are as a nation so I gonna do everything I can to make my case and you know… the voters get to decided… Thank you all. »[1]

{Applause}

[1] https://www.youtube.com/watch?v=pl-W3IXRTHU

Extrait 2: Discours à la Convention Nationale Républicaine à Cleveland, dans l'Etat de l'Ohio, le 19Juillet 2016 sur la chaîne nationale ABC News.

Usage de possessifs de 3ème personne (Pennebaker, 2011) associés à des stéréotypes de genre (Achin, Bereni, 2013)

Usage de techniques interactionnelles spécifiques relatives à la question du jeux et enjeux de la 3ème personne pour nommer l'adversaire : « Hillary », « Donald » (Pennebaker, 2011)

Donald Trump: « Another humiliation came when president Obama drew a red line in Syria – and the whole world knew it meant absolutely nothing. In Libya, our consulate – the symbol of American prestige around the globe – was brought down in flames. America is far less safe – and the world is far less stable – than when Obama made the decision to put Hillary Clinton in charge of America's foreign policy. Let's defeat her in November. I am certain it is a decision he truly regrets.

Her bad instincts and her bad judgment – something pointed out by Bernie Sanders – are what caused so many of the disasters unfolding today. Let's review the record. In 2009, pre-Hillary, ISIS was not even on the map. Libya was stable. Egypt was peaceful. Iraq was seeing a reduction in violence. Iran was being choked by sanctions. Syria was under control. After four years of Hillary Clinton, what do we have? ISIS has spread across the region, and the entire world. Libya is in ruins, and our Ambassador and his staff were left helpless to die at the hands of savage killers. Egypt was turned over to the radical Muslim brotherhood, forcing the military to retake control. Iraq is in chaos. Iran is on the path to nuclear weapons. Syria is engulfed in a civil war and a refugee crisis now threatens the West. After fifteen years of wars in the Middle East, after trillions of dollars spent and thousands of lives lost, the situation is worse than it has ever been before.

This is the legacy of Hillary Clinton: death, destruction, terrorism and weakness. But Hillary Clinton's legacy does not have to be America's legacy. The problems we face now – poverty and violence at home, war and destruction abroad – will last only as long as we continue relying on the same politicians who created them in the first place. A change in leadership is required to produce a change in outcomes.

Tonight, I will share with you my plan of action for America. The most important difference between our plan and that of our opponent, is that our plan will put America first. Americanism, not globalism, will be our credo. As long as we are led by politicians who will not put America first, then we can be assured that other nations will not treat America with respect the respect that we deserve.

The American people will come first once again. My plan will begin with safety at home – which means safe neighborhoods, secure borders, and protection from terrorism. There can be no prosperity without law and order. On the economy, I will outline reforms to add millions of new jobs and trillions in new wealth that can be used to rebuild America.

A number of these reforms that I will outline tonight will be opposed by some of our nation's most powerful special interests. That is because these interests have rigged our political and economic system for their exclusive benefit. Believe me it's for their benefit. Big business, elite media and major donors are lining up behind the campaign of my opponent because they know she will keep our rigged system in place. They are throwing money at her because they have total control over everything she does. She is their puppet, and they pull the strings. That is why Hillary Clinton's message is that things will never change. Never ever ».

Extrait 3 : Discours de premier débat télévisé lors de la campagne présidentielle à l'Université d'Hofstra (Etat de Washington D.C.), le lundi 26 Septembre 2016.

Constructions accusatrices de type you + V ; « He + V » ; « She +V » fonctionnant comme une arme grammaticale dans la guerre des mots (language war) de la part de Donald Trump à l'encontre de Hillary Clinton, stratégies associées à des stéréotypes de genre (Achin, Bereni, 2013)

Usage de nuanceurs comme « You know », « well », marqueurs d'une assertion féminine selon la typologie de Robin Lakoff (2004 [1975])

Usage de techniques interactionnelles, jeux et enjeux de la 3ème personne pour nommer l'adversaire : « Hillary », « Donald » (Pennebaker, 2011)

Donald Trump: « And she doesn't say that, because she's got no business ability. We need heart. We need a lot of things. But you have to have some basic ability. And sadly, she doesn't have that. All of the things that she's talking about could have been taken care of during the last 10 years, let's say, while she had great power. But they weren't taken care of. And if she ever wins this race, they won't be taken care of.

Lester Holt: Mr. Trump, this year Secretary Clinton became the first woman nominated for president by a major party. Earlier this month, you said she doesn't have, quote, "a presidential look." She's standing here right now. What did you mean by that?

Donald Trump : She doesn't have the look. She doesn't have the stamina. I said she doesn't have the stamina. And I don't believe she does have the stamina. To be president of this country, you need tremendous stamina.

Lester Holt: The quote was, "I just don't think she has the presidential look."

Donald Tump: You have — wait a minute. Wait a minute, Lester. You asked me a question. Did you ask me a question?
You have to be able to negotiate our trade deals. You have to be able to negotiate, that's right, with Japan, with Saudi Arabia. I mean, can you imagine, we're defending Saudi Arabia? And with all of the money they have, we're defending them, and they're not paying? All you have to do is speak to them. Wait. You have so many different things you have to be able to do, and I don't believe that Hillary has the stamina.

Lester Holt: Let's let her respond.

Hillary Clinton : Well, as soon as he travels to 112 countries and negotiates a peace deal, a cease-fire, a release of dissidents, an opening of new opportunities in nations around the world, or even spends 11 hours testifying in front of a congressional committee, he can talk to me about stamina.

(Applause)

Donald Trump: The world — let me tell you. Let me tell you. Hillary has experience, but it's bad experience. We have made so many bad deals during the last — so she's got experience, that I agree.

(Applause)

But it's bad, bad experience. Whether it's the Iran deal that you're so in love with, where we gave them $150 billion back, whether it's the Iran deal, whether it's anything you can — name — you almost can't name a good deal. I agree. She's got experience, but it's bad experience. And this country

can’t afford to have another four years of that kind of experience.

Lester Holt: We are at — we are at the final question.

(Applause)

Hillary Clinton: Well, one thing. One thing, Lester.

Lester Holt: Very quickly, because we’re at the final question now.

Hillary Clinton: You know, he tried to switch from looks to stamina. But this is a man who has called women pigs, slobs and dogs, and someone who has said pregnancy is an inconvenience to employers, who has said...

Donald Trump: I never said that.

Hillary Clinton ..... women don’t deserve equal pay unless they do as good a job as men.

Donald Trump: I didn’t say that.

Hillary Clinton: And one of the worst things he said was about a woman in a beauty contest. He loves beauty contests, supporting them and hanging around them. And he called this woman “Miss Piggy.” Then he called her “Miss Housekeeping,” because she was Latina. What we all saw and heard on Friday was Donald talking about women, what he thinks about women, what he does to women, and he has said that the video doesn’t represent who he is. But I think it's clear to anyone who heard it, that it represents exactly who he is’.Donald, she has a name”.

Donald Trump: Where did you find this? Where did you find this?

Hillary Clinton: Her name is Alicia Machado ».

Extrait 4: Discours de second débat télévisé lors de la campagne présidentielle à l'Université de Saint-Louis (Etat du Missouri), le dimanche 9 Octobre 2016.

Constructions accusatrices de type you + V fonctionnant comme une arme grammaticale dans laguerre des mots (language war) de la part de Donald Trump à l'encontre de Hillary Clinton.

Donald Trump: **« I think the one that you should really be apologizing for, the thing that youshould be apologizing for are the 33,000 e-mails that you deleted and that you acid washed and the two boxes of e-mails and other things last week that were taken from an office."**

"I would love to respond. First of all, I got to watch in preparing for this some of your debatesagainst Barack Obama. You treated him with terrible disrespect. And I watched the way you talk now about how lovely everything is and how wonderful you are. It doesn't work that way. You were after him, you were trying to — you even sent out or your campaign sent out pictures of him in a certain garb, very famous pictures. I don't think you can deny that. Well you owe the president an apology because as you know very well, your campaign, Sidney Blumenthal, he's another real winner that you have and he's the one that got this started alongwith your campaign manager and they were on television just two weeks ago, she was saying exactly that. So you really owe him an apology. You're the one that sent the pictures around, your campaign sent the pictures around with President Obama in a certain garb, that was longbefore I was ever involved. So you actually owe an apology ».

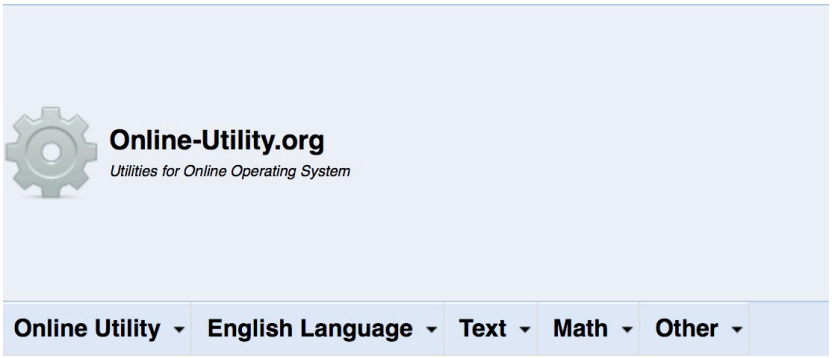
Exemple annotation de corpus (analyse empirique) (données quantitatives)

Tableau 1. Données quantitatives récoltées avec le logiciel *WordCounter* et *Text Analyzer* sur la monopolisation de la parole entre Donald Trump et Hillary Clinton lors des débats télévisés (septembre-octobre 2016).

	Hillary Clinton	**Donald Trump**
	Nombre de mots – densité lexicale	**Nombre de mots - Densité lexicale**
Premier débat	6546 - 20.1344	9040 - 13.8606
Second débat	6170 – 20.7455	7121- 16. 3320
Troisième débat	7166 – 19.5507	6272 – 16.8465
Totaux	**19 882 – 60.4306**	**22 433 – 47.0391**

La densité lexicale se définit comme une différence caractéristique entre l'oral et l'écrit : l'écrit fait apparaître un taux beaucoup plus élevé d'items lexicaux par rapport à la totalité des autres mots. » (Halliday 1989 : 61).

Résultats Hillary Clinton – 1er débat



Text Analyzer

Tweet G+

Free software utility which allows you to find the most frequent phrases and fre characters, sentences and syllables. Also calculates lexical density.

Number of characters (including spaces) :	34823
Number of characters (without spaces) :	26927
Number of words :	6546
Lexical Density :	20.1344
Number of sentences :	451
Number of syllables :	9353

Résultats Hillary Clinton – 2ème débat

Text Analyzer

Tweet G+

Free software utility which allows you to find the most
characters, sentences and syllables. Also calculates l

Number of characters (including spaces) :	32885
Number of characters (without spaces) :	25958
Number of words :	6170
Lexical Density :	20.7455
Number of sentences :	348
Number of syllables :	8908

Résultats Hillary Clinton – 3ème débat

Text Analyzer

Tweet G+

Free software utility which allows you to find the most
characters, sentences and syllables. Also calculates le

Number of characters (including spaces) :	39492
Number of characters (without spaces) :	31263
Number of words :	7166
Lexical Density :	19.5507
Number of sentences :	408
Number of syllables :	10561

Résultats Donald Trump – 1er débat

Text Analyzer

Tweet G+

Free software utility which allows you to find the mos
characters, sentences and syllables. Also calculates

Number of characters (including spaces) :	46245
Number of characters (without spaces) :	35302
Number of words :	9040
Lexical Density :	13.8606
Number of sentences :	747
Number of syllables :	12633

Résultats Donald Trump – 2ème débat

Text Analyzer

Tweet G+

Free software utility which allows you to find the mos
characters, sentences and syllables. Also calculates

Number of characters (including spaces) :	37660
Number of characters (without spaces) :	29322
Number of words :	7121
Lexical Density :	16.3320
Number of sentences :	560
Number of syllables :	10153

Résultats Donald Trump – 3ème débat

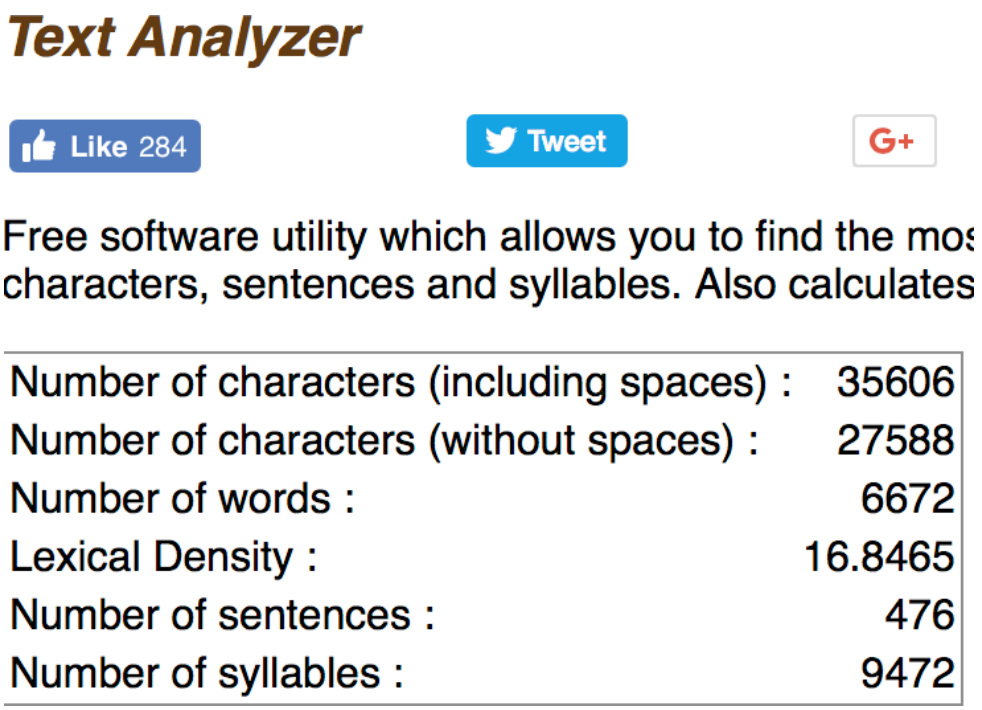


Tableau 2. Relevé manuel du nombre d'interruptions entre Donald Trump et Hillary Clinton et entreles candidats et les modérateurs lors des débats télévisés (septembre-octobre 2016) correspondant aux figures 22 et 23 (p355).

Nombre d'interruptions	Hillary Clinton	Donald Trump
Débat N°1		
Interruptions de l'adversaire	10	49
Interruptions des modérateurs	9	44
Débat N°2		
Interruptions de l'adversaire	2	12
Interruptions des modérateurs	7	19
Débat N°3		
Interruptions de l'adversaire	5	31
Interruptions des modérateurs	9	31

Annexe 2

Crooked Hillary (Face) 2.25" Bottle Opener w/ Keyring Anti Against Clinton President Liar, vendu pour 3 dollars 99 centimes sur le site Amazon U.S. à la suite du commentaire de Donald Trump sur Hillary Clinton, le 25 avril 2016 pour l'émission Fox & Friends.[238]

[238] https://www.amazon.com/Crooked-Hillary-Keyring-Against-President/dp/B01J4RFXC4


Crooked
Hillary

Annexe 3

Illustration satirique publiée par le journal américain *Pittsburgh Post-Gazette* le 1er mai 2016 à la suite du commentaire de Donald Trump sur Hillary Clinton, le 28 avril 2016 pour l'émission Fox & Friends.[239] Accompagnée du commentaire hostile suivant: "I pull out my woman card everywhere I go: It seems I just can't help it".



[239] https://www.post-gazette.com/opinion/Op-Ed/2016/05/01/Play-the-Woman-Card-and-win-win-win/stories/201605010146

Annexe 4

Illustration d'un logo de tee-shirt à l'effigie d'Hillary Clinton en *Bitch Please*, vêtement que nous pouvons acheter pour 35 dollars sur le site http://www.bitchplz.org/store. Les bénéfices récoltés ont été reversés au service du planning familial américain lors de la campagne électorale en 2016.[240]

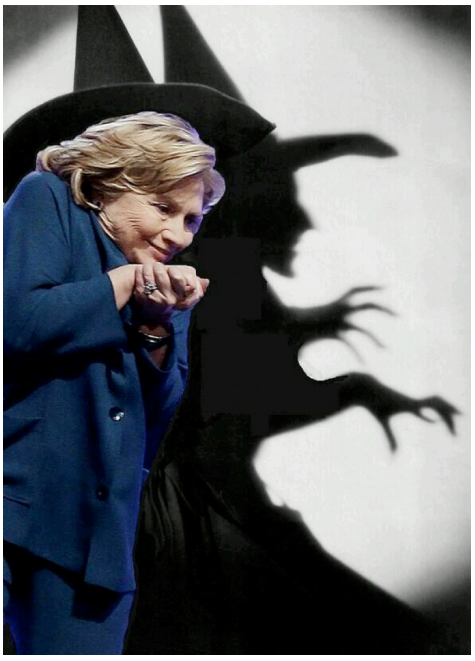


[240] Source : http://www.bitchplz.org/store/womens-bitch-please-tee.

Annexe 5

Procès en sorcellerie: les représentations d'Hillary Clinton sur *Pinterest* en 2016.





(Affaire Benghazi, 2016)

